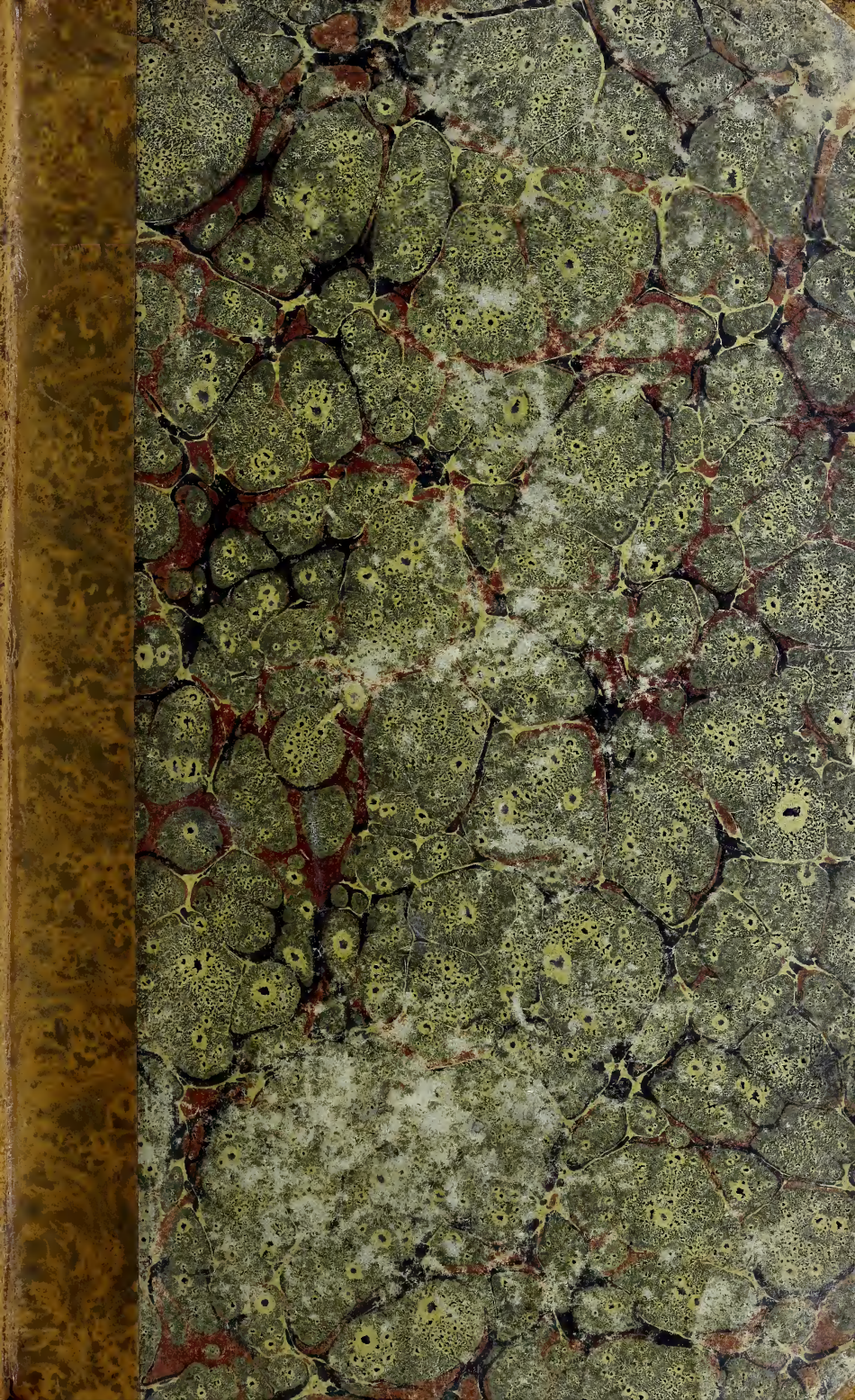




SUPPLÉMENT

A LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE,
LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

PAR F.-X. DE FELLER.

SUPPLÉMENT

PAR M. PÉRENNÈS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON.

TOME TREIZIÈME.



A BESANÇON,

CHEZ MARQUISET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

—
1858.



Digitized by the Internet Archive
in 2014

PRÉFACE.

Nous avons espéré en commençant ce volume qu'il pourrait paraître dans les premiers mois de cette année; mais la longueur et la difficulté des recherches qu'ont exigées plusieurs des articles dont il se compose, nous ont obligé d'en ajourner jusqu'à ce moment la publication. Placé entre la nécessité de laisser dans notre travail des lacunes considérables, et celle de donner à la rédaction un temps plus long que celui que nous avons d'abord jugé suffisant, nous avons pris le parti que nous

commandait notre respect pour le public, certain qu'il apprécierait les motifs consciencieux de notre détermination. Au reste, l'inconvénient de ce retard n'aura pas été tout-à-fait sans compensation, puisqu'il nous a permis d'insérer dans ce volume des articles consacrés à des personnages morts dans le courant de 1838, tels que le prince *de Talleyrand*, le célèbre voyageur *Caillié*, le général *Haxo* et la *duchesse d'Abrantès*. On trouvera dans ce SUPPLÉMENT près de huit cents articles entièrement nouveaux. Parmi le grand nombre de ceux qui nous semblent devoir exciter un intérêt général, nous citerons les suivans : Alibaud, Ampère, Ancillon, Bazard, Beugnot, F. Bodin, Bourdois de la Mothe, de Bourrienne, Charles Buonaparte, René Caillié, Armand Carrel, Chabrol de Crouzol, Charles X, Cheverus, Chifflet, la princesse de Chimay, Clausel de Coussergues, Cobbet, Comte, Courvoisier, Desgenettes, F. Didot, Dubois, Duchesnois, Dupuytren, Duviquet, Férussac, Fieschi, Charles Fourier, Français de Nantes, François I^{er}, empereur d'Autriche, l'abbé Gagelin, Gerard, Gros, Guillaume IV, Hunt, Hussein, dey d'Alger, Janvier, Kellermann, Klaproth, Kœchlin, Lacombe de Crouzet, Lainé, Laromiguière, Laval-Montmorency, Lemare, le baron Louis, Maccarthy, Mina, Morand, Mortier, Nava, Nicolle, Alexis de Noailles, O'Méara, Petit-Radel, Pigault-Lebrun, l'abbé de Pradt, Lætitia Ramolini, mère de Bonaparte, Rayneval, Raynouard, Reinhart, Riambourg, de Rigny, Léopold Robert,

Rœderer, Rouget de Lisle, Sylvestre de Sacy, Schlegel, Sieyès, le prince de Talleyrand, Destutt-Tracy, Van-Praet, Zumalacarréguy, etc. On comprendra facilement l'intérêt qui doit s'attacher à ces articles dans lesquels se résume, pour ainsi dire, l'histoire du demi-siècle qui vient de s'écouler et a été si fécond en grands événemens et en hommes remarquables.

Nous avons placé à la tête de ce SUPPLÉMENT un tableau chronologique des principaux événemens survenus depuis la fin de 1832. Ce tableau qui fait suite à celui qui se trouve au commencement du premier volume de notre édition, retrace les faits qui nous ont paru de nature à intéresser plus spécialement l'Église catholique. Enfin pour donner à ce volume tout l'intérêt dont il était susceptible, nous y avons rétabli une partie intéressante du travail de Feller, nous voulons parler des articles mythologiques supprimés dans l'édition de 1833, et dont plusieurs personnes ont demandé la réimpression. Ces notices formant en quelque sorte un corps de doctrine et étant destinées à s'éclaircir les unes les autres, nous en avons fait une division séparée du SUPPLÉMENT où le lecteur qui voudra les consulter et en étudier l'esprit, les trouvera sous sa main, sans être obligé comme dans les anciennes éditions de feuilleter successivement plusieurs volumes.

Il ne nous appartient pas de parler du mérite de cet ouvrage. Ce que nous pouvons garantir, c'est le

zèle consciencieux qui a présidé à nos recherches et la droiture d'intention qui a dicté nos jugemens. L'éditeur s'est fait une loi de conserver l'esprit qui dans les volumes précédens lui a mérité la bienveillante approbation des hommes religieux, et cela lui a été d'autant plus facile qu'il y était porté par ses plus intimes convictions. Jaloux de mériter les suffrages des membres du Clergé auxquels ce livre est spécialement destiné, il a souvent consulté une autorité chère aux fidèles, celle de l'*Ami de la religion*, et il a fait de nombreux emprunts à cet estimable Journal où les bonnes doctrines trouvent une défense si courageuse. Il doit aussi beaucoup à un homme qui, pour la science comme pour le caractère, ne peut être comparé qu'au célèbre Van-Praet, et dont l'érudition si accessible et si obligeante est pour la province qui le possède un trésor public. Que M. Weiss, qui, à tous ses autres titres, joint le mérite d'être en France le modèle du biographe consciencieux, nous permette, malgré l'amitié dont il nous honore, de lui offrir ici l'expression publique de notre reconnaissance.

En mentionnant les secours que nous avons reçus, nous n'avons pas prétendu mettre notre volume à l'abri de la critique. Les erreurs sont à peu près inévitables dans ces sortes d'ouvrages ; si l'on rencontre souvent tant de difficultés pour obtenir des renseignemens exacts sur la vie des hommes avec lesquels on a été lié, quel ne doit pas être l'embarras de celui qui, devant suivre pas à pas, depuis

leur naissance jusqu'à leur mort, des personnages qu'il ne peut connaître que par des témoignages ordinairement contradictoires, et d'une autorité à peu près égale, se voit réduit à s'appliquer sans cesse le vers du poète :

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Il n'y a, ce nous semble, dans ce cas, que les erreurs graves et les fautes capitales qui doivent être imputées à l'écrivain. Quand un article reproduit avec fidélité la vie d'un personnage, son caractère, sa physionomie propre, ne serait-ce pas se montrer trop sévère que de faire un crime à l'auteur de quelque légère inexactitude qui ne porte que sur une circonstance à peu près indifférente? On n'a jamais reproché à un peintre qui est parvenu à faire un portrait dont la ressemblance est frappante, de n'avoir pas représenté telle mèche de cheveux, telle ride ou telle tache imperceptible du visage qu'un observateur minutieux aura remarqué dans l'original.

J.-B. P.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS SURVENUS DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'ANNÉE 1853.

— 1853 —

- Janv. 5 *Occupation des îles Malouïnes par l'Angleterre.* — Une lutte s'élève entre la république Argentine et les États-Unis du nord au sujet de ces îles. L'Angleterre termine le différend en s'emparant de l'objet en litige.
- 15 *Ouverture de la session législative en Wurtemberg.*
- 27 *Ouverture de la session des chambres en Saxe.*
- 29 *Ouverture de la session du parlement en Angleterre.*
- Févr. 6 *Débarquement du roi Othon à Nauplie.* — Ce débarquement s'opère au milieu des acclamations d'une immense population accourue de tous les points.
- 15 *Ouverture de la session du Storting en Norwége.*
- 20 *Arrivée d'une escadre russe dans le canal de Constantinople.* — Dix bâtimens de guerre de cette nation entrent dans le bosphore. Ils sont envoyés pour s'opposer aux forces d'Ibrahim. L'amiral français Roussin, promet à la Porte d'obtenir la conclusion de la paix, et fait demander le départ de l'escadre russe.
- Mars 2 *Clôture de la session des États-Unis de l'Amérique du nord.*
- 8 *Ouverture de l'assemblée dans les états de la Hesse électorale.*
- 11 *Ouverture d'une diète extraordinaire en Suisse.* — Un projet de pacte fédéral, rédigé à Lucerne en 1852, est vivement attaqué. Le clergé catholique le combat de toute son influence, parce qu'il ne garantit pas, comme celui du 7 août 1815, l'existence des couvens et des chapitres. Une diète extraordinaire, ouverte à Zurich le 11 mars 1853, discute ce projet. Un manifeste est adressé à cette diète par les représentans des cantons de Neuchâtel, d'Uri, d'Unterwald, de Bâle-Ville et de Schwytz intérieur, formant la ligue de Sarnen et réunis en conférence à Schwytz. Ils se déclarent invariablement attachés au pacte de 1815. Des troubles ont lieu dans les cantons de Bâle et de Schwytz. La diète fait occuper ces deux cantons par des détachemens de troupes confédérées. Cette mesure amène la réunion des cantons dissidens à la diète. Le canton de Neuchâtel se réunit le dernier, après avoir invoqué inutilement l'intervention de la Prusse. Le 16 octobre, la diète se sépare après avoir proclamé le nouveau pacte fédéral.
- 16 *Ouverture de la session législative dans le duché de Nassau.* — A dater de cette session inclusivement, les débats parlementaires cessent d'être publics.
- 18 *Dissolution de l'assemblée des états de la Hesse électorale.* — Cette dissolution a lieu à propos de la demande de mise en accusation de M. Hasempferg, ministre de l'intérieur, pour avoir contesté la légitimation de M. Jordan, professeur rétribué par le gouvernement.
- 18 *Clôture de la session législative en Hanovre.*
- 22 *Dissolution de la chambre des députés en Wurtemberg.*

— 1855 —

- Mars 25 *Changement de ministère en Espagne.* — M. Zéa Bermudez, premier ministre de Ferdinand VII, fait exclure du ministère et de différents postes de l'administration, les partisans du libéralisme, et cette inscription est placée sur la bannière du gouvernement : « Droits de la souveraineté dans leur plénitude immémoriale..... ; droits de succession » assurés à la descendance légitime et directe du roi..... »
- Avril 3 *Tentative révolutionnaire à Francfort.* — Malgré les précautions prises par l'autorité, le 3 avril 1833 à 9 heures et demie du soir, des gens armés attaquent le corps-de-garde principal, tuent la sentinelle et le sergent, délivrent les prisonniers, s'emparent des armes, sonnent le tocsin, et appellent les citoyens à la défense des libertés de l'Allemagne ; les troupes de ligne rétablissent l'ordre. Un détachement de troupes prussiennes et autrichiennes, destiné à protéger les opérations de la diète, prend position aux environs de Francfort.
- 5 *Débarquement des Russes en Turquie.* — Ibrahim, ayant refusé les conditions présentées en vertu du traité conclu en février entre l'amiral Roussin et la Porte, et l'armée rebelle ayant pris une attitude de plus en plus menaçante, les Russes, appelés par le sultan, débarquent le 5 avril, à l'entrée du Bosphore. Néanmoins le district d'Adana est cédé à Ibrahim, qui opère sa retraite sous la surveillance de deux officiers, l'un russe et l'autre turc.
- 16 *Conclusion de la paix entre la Turquie et l'Egypte.* — Le Hasti-Shériff (traité de paix), porté par le secrétaire de l'ambassade de France et un officier de la Porte, accorde au pacha d'Egypte les quatre pachaliks de Syrie, et exige l'évacuation de l'Asie mineure. Il est accepté par Ibrahim et proclamé le 16 avril.
- 16 *Troubles au Brésil.* — Les Portugais, cernés dans leurs maisons depuis le 5 par les gens de couleur, font feu sur leurs ennemis. Ceux-ci les attaquent avec du canon et les massacrent. Les fuyards sont poursuivis et égorgés dans les forêts et les campagnes. Les consuls de France et des États-Unis interviennent ; ils sauvent la vie à un grand nombre de femmes et d'enfants.
- 22 *Conspiration en Piémont.* — Cette conspiration favorisée par les réfugiés polonais et italiens, est tramée dans le but de renverser la royauté et le culte, pour établir un gouvernement démocratique dans toute l'Italie. Un grand nombre de conspirateurs sont condamnés à mort.
- 25 *Clôture de la session législative de 1852 en France.*
- 26 *Ouverture de la session législative en France pour 1853.* — M. de Dreux-Brézé se plaint vivement de ce que le gouvernement, en préférant un discours de clôture à un discours d'ouverture, a décliné le jugement solennel auquel la discussion de l'adresse le soumettrait. Il parle ensuite de l'état de siège de l'Ouest, et de la prisonnière de Blaye. M. Molé répond que la couronne et le ministère n'ont fait qu'user de leurs droits.
- 28 *Dissolution de la chambre des représentants en Belgique.* — La commission du budget n'ayant alloué des fonds au bureau de la guerre que pour six mois, afin d'obtenir promptement le dénouement des différends avec la Hollande, les ministres quittent leurs portefeuilles. L'impossibilité de former un nouveau ministère amène la dissolution de la chambre.
- Mai 3 *Ouverture de la session législative au Brésil.*
- 26 *Ouverture de la nouvelle session législative en Wurtemberg.*
- 29 *Ouverture de la session législative en Bavière.*

— 1853 —

- Mai** 21 *Convention conclue à Londres sur le différend hollandais-belge.*—En vertu de ce traité, les mesures coercitives prises contre la Hollande cessent ; les bâtimens hollandais, détenus dans les ports de France et d'Angleterre, sont rendus à leurs propriétaires respectifs ; les soldats et marins hollandais sont mis en liberté ; la Belgique conserve son territoire actuel ; la Hollande ouvre la Meuse au commerce sous le tarif de Mayence.
- 27 *Troubles à Hambach et à Neustadt en Bavière* — Malgré les précautions prises par l'autorité, une émeute a lieu d'abord sur une hauteur où le peuple célèbre la fête de la constitution ; puis dans Hambach et Neustadt ; des ouvriers et des soldats y sont tués.
- 27 *Insurrection au Mexique.*—Le parti aristocratique s'oppose aux réformes libérales (la liberté des cultes et de la presse, la réduction numérique de l'armée) proposées par Santa-Anna, président de la république. Celui-ci est proclamé chef suprême par les soldats, et marche contre ses plus chers amis. Trahi par son lieutenant, le général Aristail est fait prisonnier ; il refuse de signer un ordre favorable aux insurgés, et répond à des menaces de mort en disant : « Fusillez-moi, je ne » trahirai point mon pays. » Bientôt Santa-Anna s'échappe, se met à la tête des troupes de la république, et, malgré les ravages du choléra, bat successivement les chefs des révoltés. Les principaux d'entre eux sont bannis à perpétuité ; le congrès continue à marcher dans les voies du libéralisme.
- Juin** 7 *Ouverture de la session des chambres en Belgique.*
- 10 *Ouverture de la nouvelle session législative dans la Hesse électorale.*
- 17 *Clôture de la session des États-Généraux de Hollande.*
- 20 *Assemblée des Cortès à Madrid pour prêter serment à l'héritière du trône.*—Plusieurs prélats, entre autres le primat d'Espagne qui doit recevoir le serment des députés, s'abstiennent d'y paraître.
- 21 *Don Pedro envoie une expédition dans les Algarves.*
- 26 *Clôture de la session de 1853 en France.*
- 26 *Expédition de Buénos-Ayres contre les Indiens.* — Le général Rosas surprend la tribu de l'un des caciques, tue presque tous les soldats et fait toutes les familles prisonnières.
- 50 *Ouverture des états dans le duché de Brunswick.*
- Juill.** 1^{er} *Ouverture de la diète ordinaire en Suisse.*
- 5 *Combat naval du cap Saint-Vincent en Portugal.* — A la nouvelle de la prise de Tavira, l'escadre miguéliste part de Lisbonne ; l'amiral Napier la rencontre à la hauteur du cap Saint-Vincent, et la met en déroute.
- 8 *Conclusion d'un traité d'alliance entre la Russie et la Turquie.* — Par ce traité fait en secret et valable pour huit années, une alliance offensive et défensive contre toute attaque extérieure ou intérieure est stipulée entre les deux puissances. La Porte s'oblige à fermer au besoin le détroit des Dardanelles.
- 10 *Evacuation de la Turquie par les Russes.* (Voyez 5 avril.)
- 23 *Conspiration dans la Nouvelle-Grenade.*
- 24 *Lisbonne se déclare en faveur de dona Maria.* — Le duc de Cadaval, gouverneur de la capitale, au nom de don Miguel, étant sorti de Lisbonne à la nouvelle des derniers succès du général Napier, les habitants arborent les couleurs de dona Maria, délivrent 500 prisonniers, et se forment en garde nationale.
- 29 *Troubles dans le canton de Schwytz.* (Voyez 11 mars.)

— 1855 —

- Août. 3 *Troubles dans le canton de Bâle.* (Voyez 11 mars.)
 7 *Lévée du siège de Porto en Portugal.* — Décidé à marcher sur Lisbonne, don Miguel ordonne à Bourmont d'abandonner ses positions devant Porto.
 24 *Ajournement indéfini de la conférence de Londres.* — Il est motivé sur ce que les plénipotentiaires de Hollande déclarent n'être pas munis de pouvoirs suffisants pour traiter ce qui concerne les communications avec l'Allemagne, par les villes de Maestricht et de Sittard.
 27 *Clôture de la session du Storting en Norwége.*
 29 *Clôture de la session du parlement d'Angleterre.* — Entre les résultats de cette longue session, les plus dignes d'être signalés sont le renouvellement de la charte de la banque, l'arrangement des affaires de la compagnie des Indes et l'abolition de l'esclavage.
- Sept. 3 *Attaque de don Miguel sur Lisbonne.* — Entre cinq et six heures du matin, les miguélistes, sous la conduite de Bourmont, s'avancent au nombre de 10 à 12,000 hommes contre les troupes de don Pédro; le feu s'engage et dure toute la nuit sans succès pour les assaillans. Le 14, nouvelle attaque, nouvel échec; Bourmont donne sa démission après avoir inutilement conseillé la retraite. Un grand nombre d'officiers vendéens suivent son exemple; en même temps dona Maria arrive à Lisbonne et inspire une nouvelle confiance à ses partisans. Don Pédro prend l'offensive le 10, bat plusieurs fois les miguélistes et les disperse.
 9 *Conférence de Munchen-Graetz.* — Cette conférence mystérieuse a lieu entre l'empereur d'Autriche, l'empereur Nicolas, précédé de son vice-chancelier, le comte de Nesselrode, et le prince royal de Prusse, accompagné de M. de Metternich. Le public en ignore le but et les résultats.
 18 *Promulgation d'une nouvelle constitution en Hanovre.*
 19 *Traité de commerce entre la France et le duché de Nassau.*
 29 *Mort de Ferdinand VII, roi d'Espagne.* — Il est enlevé par une apoplexie foudroyante. La reine Christine est nommée régente-gouvernante.
- Octob. 4 *Insurrection de la Biscaye et de Bilbao.* — Des cris nombreux s'élèvent en faveur de don Carlos. Les moines sortent de leurs couvens, proclament Charles V, et font sonner le tocsin. Le beau-frère d'un député est assassiné. Des arrestations sont faites, des contributions extraordinaires sont imposées aux négocians; le 7, don Carlos est également proclamé à Vittoria.
 7 *Clôture de la session des chambres en Belgique.*
 16 *Clôture de la diète en Suisse.*
 21 *Ouverture de la session des États-Généraux en Hollande.*
 27 *Troubles à Madrid.* — Léa Bermudez ordonne le désarmement du corps de volontaires; l'artillerie se soumet, mais l'infanterie parcourt les rues en poussant des cris de révolte. Cependant ils sont vaincus et désarmés. Les libéraux qui s'étaient joints à eux sont ensuite dispersés.
 31 *Clôture des états de la Hesse électorale.*
- Nov. 2 *Dissolution de la chambre de Hesse Darmstadt.* — Cette dissolution est amenée par l'opposition de la chambre à des ordonnances royales sur la liberté de la presse; les assemblées populaires, les associations politiques, etc.
 13 *Ouverture de la session législative en Belgique.*
 13 *Clôture de la session législative en Bade.*

— 1853 —

- Nov. 26 *Défaite des insurgés dans la Biscaye.* — Deux détachemens d'insurgés sont défaits par Saarfield aux environs de Vittoria. Les officiers faits prisonniers sont fusillés sur-le-champ.
- Déc. 3 *Ouverture de la session du congrès des États-Unis de l'Amérique du nord.*
 5 *Traité d'association de douanes entre divers états de l'Allemagne.*
 5 *Ouverture de la session législative en Hanovre.*
 9 *Clôture de la session législative en Wurtemberg.*
 23 FRANCE. *Ouverture de la session législative de 1854.*

— 1854 —

- Janv. 4 *Troubles à Lima.* — Le président Gamavra, qui devait cesser ses fonctions à la fin de 1853, voyant que la convention nationale, réunie à Lima, avait désigné le général Obrégoso comme nouveau chef de la république, au lieu du général Bermudez sa créature, opère un soulèvement à Lima; mais dès le 28, il est forcé d'abandonner cette ville, et après quelques tentatives malheureuses pour ressaisir le pouvoir, il s'enfuit à Bolivia.
- 12 *Ouverture d'un congrès de ministres allemands à Vienne.* — Les délibérations de ce congrès ont pour résultats : 1° de soumettre à un tribunal arbitral, avec appel à la diète, les différends élevés entre le gouvernement et l'assemblée représentative d'un état; 2° de retirer aux autorités académiques la juridiction pénale en matière de police.
- 15 *Réunion d'une diète extraordinaire en Suède.* — On y demande une réforme de la constitution.
- 15 *Ouverture de la session législative en Vénézuëla.* — L'assemblée législative décrète la liberté des cultes, abolit les dîmes et transforme un certain nombre de couvens en collèges.
- 16 *Changement de ministère en Espagne.* — Le ministère, présidé par M. Zéa Bermudez, tombe devant les réclamations des capitaines-généraux, faites au nom de tous par Llander, capitaine-général de la Catalogne. Zéa Bermudez a pour successeur Martinez de la Rosa, qui obtient le ministère des affaires étrangères. Don Nicolas Garely est nommé ministre de grâce et de justice; don José Vasquez Figueroa ministre de la marine, et le ministère des finances, après l'intérim de don José Aranal, est donné à don José Imaz de Vaquedano; Zarco del Valle conserve le portefeuille de la guerre et Burgos celui de l'intérieur.
- Févr. 2 *Tentative des réfugiés politiques en Suisse contre la Savoie.* — Le général Romarino se met à la tête d'un millier de réfugiés environ, Polonais, Allemands, Italiens, tente de soulever la Savoie et d'opérer à Genève une révolution populaire. Il est battu par les troupes piémontaises.
- 4 *Ouverture de la session du parlement anglais.*
- 14 *Troubles à Lyon.* — Ces troubles sont amenés par une diminution faite dans la main d'œuvre : les ouvriers mécontents s'adressent à une association dite des mutuellistes, laquelle décrète que du 14 février jusqu'à nouvel ordre, tous les travaux seront suspendus; dès la matinée du 14 les vingt mille métiers de Lyon et des faubourgs cessent de battre.
- 23 *Troubles à Paris.* — La mise en vigueur de la loi contre les crieurs publics et l'inquiétude occasionnée par les troubles de Lyon, deviennent l'occasion de quelques rassemblemens tumultueux à Paris pendant les journées du 21, 22, 23 février.

- Mars 2 *Ouverture de la session législative dans la Nouvelle-Grenade.* — L'autorité ecclésiastique s'oppose à la liberté des cultes que les chambres se disposaient à accorder.
- 8 *Ouverture de la session législative en Bavière.* — Le discours du trône fait connaître l'accession de la Bavière au système des douanes de la Prusse et de la plupart des autres états de l'Allemagne.
- Avril 4 *FRANCE. Changement dans le ministère.* — Changement de personnes et non de système; le nouveau ministère est amené au pouvoir par la démission de M. le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères et président du conseil. M. Barthe, garde-des-sceaux, M. d'Argout, ministre de l'intérieur, sortent aussi du ministère. Le maréchal Soult, MM. Humann et Guizot conservent leurs fonctions. M. Thiers passe au ministère de l'intérieur; le ministère du commerce est donné à M. Duchatel. M. Persil remplace M. Barthe et M. Roussin remplace à la marine M. de Rigny qui reçoit le portefeuille des affaires étrangères.
- 6 *Troubles à Bruxelles.* — Une souscription des orangistes occasionne ces troubles; des hôtels de personnages éminens soupçonnés d'attachement à la royauté déchue sont attaqués et entièrement dévastés.
- 9 *FRANCE. Insurrection à Lyon et dans d'autres villes.* — Le mécontentement des ouvriers amène cette insurrection. La déchéance du roi et la nomination de Lucien Bonaparte aux fonctions de premier consul sont proclamées à Lyon. Pendant cinq jours cette ville est le théâtre d'un horrible combat. Marseille, Perpignan, Vienne, Auxerre, Poitiers, Châlons, éprouvent quelques troubles; à Lunéville, Grenoble, Arbois, Saint-Etienne, une insurrection paraît aussi imminente.
- 13 *Insurrection à Paris.* — Des rassemblemens se forment dans les rues J. J. Rousseau et St.-Martin, à la porte St.-Denis, à la place de la Bastille et au faubourg St.-Jacques. Les ducs d'Orléans et de Nemours courent quelques risques; une maison de la rue Transnonain est le théâtre d'une affreuse exécution. Les insurgés sont battus sur tous les points.
- 15 *Publication d'un statut royal constitutif des cortès espagnoles.* — Un décret royal convoque les cortès générales du royaume, composées de deux ordres, les procérès et les procuradorès. Tous les grands d'Espagne sont déclarés membres-nés de la chambre des procérès; les savans, les professeurs, pourvu qu'ils justifient d'un revenu de 60,000 réaux peuvent y entrer.
- 16 *Expédition espagnole en Portugal.* — La reine d'Espagne envoie, sous le commandement de Rodil, des troupes destinées à chasser don Miguel du Portugal, et à assurer le trône à dona Maria.
- 22 *Traité de la quadruple alliance.* — La France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal signent le traité de la quadruple alliance, œuvre du prince de Bénévent, et qui doit assurer aux reines d'Espagne et de Portugal la paisible possession du trône contre les prétentions des infans don Carlos d'Espagne et don Miguel de Bragance.
- Mai 2 *Ouverture de la session législative en Hesse Darmstadt.* — La nouvelle chambre du Grand-Duché se montre aussi hostile au ministère que la précédente, et l'esprit d'indépendance qu'elle manifeste, ses agressions contre le pouvoir, nécessitent une nouvelle dissolution.
- 5 *Ouverture de la session législative au Brésil.*
- 7 *Ouverture de la session législative à Buenos-Ayres.*

— 1854 —

- Mai. 15 *Etablissement des états provinciaux en Danemarck.* — Des ordonnances royales partagent le royaume en quatre parties, les îles Danoises, le Jutland, le duché de Schleswig et le duché de Kolstein, dont chacune aura sa représentation particulière. Elle exclut de l'éligibilité les ministres d'état et les chefs de départemens en communication directe avec le roi : les débats ne sont pas publics ; mais il y a un journal spécial qui en communique aux Danois la partie essentielle.
- 16 *Bataille d'Asseiceira en Portugal.* — Les troupes de don Miguel toujours fuyant devant l'armée constitutionnelle s'étaient retirées jusqu'à Asseiceira, d'où elles menaçaient Santarem et Abrantès. Le duc de Terceira se met en marche le 16, par la grande route de Lisbonne, rencontre les miguélistes sur les hauteurs d'Asseiceira, remporte sur eux une victoire décisive.
- 20 *Décret pour l'élection des procuradorès en Espagne.* — La reine régente, au nom d'Isabelle II, rend un décret qui fixe le mode de l'élection des procuradorès : ils doivent être élus par les juntas électorales, être âgés de 30 ans, et avoir un revenu de 5,000 francs. Leur nombre est arrêté à 188 pour toute la monarchie.
- 24 *Clôture de la session législative en France.*
- 26 *Don Miguel capitule à Evora.* — Don Miguel, que la mutinerie de ses soldats avait mis dans l'impossibilité de résister, dut accepter une capitulation, et s'engager à quitter la Péninsule et à renoncer au trône, moyennant une pension de 575,000 francs et la jouissance de ses propriétés personnelles.
- 28 *Suppression des couvens en Portugal.* — Don Pédro décrète la suppression totale des couvens et la sécularisation des moines, réunit toutes leurs propriétés au domaine de l'état, à l'exception de ce qui appartient au service des autels, et assure à chaque religieux une pension annuelle jusqu'à sa nomination à un bénéfice quelconque.
- 31 *Traité par lequel le duc de Saxe Cobourg-Gotha cède à la Prusse la principauté de Lichtemberg.* — En vertu de ce traité conclu à Berlin, le prince de Saxe Cobourg-Gotha cède en toute souveraineté la principauté de Lichtemberg au roi de Prusse qui lui accorde en retour une rente annuelle de 80,000 rixdallers, et s'engage en outre à mettre le duc en état d'acquérir une propriété foncière subrogée à la principauté vendue, pour tous les rapports dans lesquels cette dernière se trouvait vis-à-vis les princes de Saxe Cobourg-Gotha.
- 31 *Dissolution du congrès Mexicain.* — Le congrès Mexicain ayant rendu deux décrets, dont l'un licenciait les milices locales, et l'autre supprimait les couvens et appliquait leurs richesses aux besoins de l'état, la milice se déclare contre la première de ces lois et le clergé contre la seconde ; les mécontents se rallient à Santa-Anna qui prononce la dissolution des chambres.
- Juin 5 *Ouverture de la session législative au Chili.*
- 20 *Ouverture de la diète de Transylvanie.*
- 21 *France. Elections générales pour la chambre des députés.* — Le ministère obtient la majorité ; le parti légitimiste acquiert quelques représentans ; la république perd tous les organes qu'elle possédait à la chambre.
- 24 *Le pacha d'Egypte se rend en Syrie pour combattre l'insurrection.* — Des succès continuels sur les insurgés amènent un prompt rétablissement de l'ordre, et le pacha, jugeant que sa présence n'était plus nécessaire, laisse son fils achever la pacification de cette province.

— 1854 —

- Juin 30 *Clôture de la session du congrès des Etats-Unis de l'Amérique du nord.*
- Juill. 3 *Clôture de la session législative en Bavière.* — Dans cette session, est votée la construction d'un canal du Rhin au Danube, canal projeté par Charlemagne.
- 7 *Ouverture de la diète en Suisse.* — C'est la première session publique qui ait eu lieu en Suisse.
- 9 *Retraite de lord Grey, chef du cabinet anglais.* — Dans le débat sur le bill de coercition, O'Connell fait une violente sortie contre le ministère et en provoque la dissolution.
- 9 *Troubles à New-Yorck.* — La populace ameutée contre les hommes qui voulaient abolir l'esclavage des noirs, pille leurs maisons et leurs magasins, et les établissemens des hommes de couleurs. Plusieurs restent morts sur la place, par suite de mauvais traitemens. Le lendemain et le surlendemain, ces scènes déplorables recommencent et trouvent des imitateurs dans les états de Philadelphie et de Massachusetts.
- 10 *Arrivée de don Carlos en Navarre.* — Ce prince trompant la surveillance de ses gardiens d'Angleterre, sort de Londres, traverse Paris, Bordeaux, Baïonne, et par son arrivée en Navarre fait perdre à l'Espagne tout le fruit de l'expédition du général Rodil.
- 17 *Massacre des moines à Madrid.* — A l'apparition du choléra à Madrid, le peuple crie aux empoisonnemens des fontaines. Il impute ce crime aux jésuites et aux franciscains. Le couvent des jésuites, rue de Tolède, celui de San-Francisco-el-grande, celui de Saint-Thomas, chef-lieu des Dominicains, celui des Carmes, sont attaqués, dévastés, et les religieux massacrés pour la plupart.
- 24 *Ouverture de l'assemblée des cortès espagnoles.*
- 31 FRANCE. *Ouverture de la session législative de 1853.*
- Août 15 *Clôture de la session du parlement anglais.* — La chambre des communes propose l'émancipation des juifs et un bill de répression contre la corruption électorale; la chambre des lords rejette ces deux propositions.
- 15 *Ouverture de la session des cortès en Portugal.* — Don Pedro annonce que le gouvernement de sa fille est reconnu par plusieurs puissances, et tout en supprimant les couvens, proteste de son attachement au saint Siège, et propose l'examen des mesures à prendre, afin d'assurer le choix d'un époux convenable pour sa fille.
- 20 *Défaite des insurgés de la Morée en Grèce.* — Des neveux de Colocotroni et de Plapoutas, aidés des partisans de Capo-d'Istria, avaient soulevé la Messénie et l'Arcadie. Ils sont attaqués par les troupes royales, sous le commandement de Grivas, et entièrement vaincus à Sola.
- 25 *Réforme de la constitution Brésilienne.* — Par cette réforme le Brésil devient une espèce d'état fédératif.
- Sept. 1^{er} *Discussion d'une déclaration des droits politiques dans la chambre des procuradorès en Espagne.* — L'égalité des droits devant la loi, la liberté civile dans ses plus grands développemens, la sûreté personnelle, l'inviolabilité de la propriété, l'indépendance du pouvoir judiciaire, la responsabilité du pouvoir ministériel, sont demandées par les procuradorès avec les plus vives instances.

— 1854 —

- Sept. 16 *Ukase relatif aux principaux auteurs de la révolution polonaise de 1830.* — Publié sous le titre d'amnistie, un ukase impérial modifie l'arrêt de la commission extraordinaire, instituée pour juger les principaux auteurs de la révolution polonaise. Des condamnés à mort sont condamnés aux travaux forcés dans les mines de Sibérie, et la détention de ceux qui devaient être enfermés dans une forteresse est abrégée. Les contumaces privés de tous droits sont condamnés à un bannissement perpétuel.
- 17 *Clôture de la session législative en Hanovre.* — La noblesse s'était franchement et énergiquement prononcée contre le partage égal des terres nobles entre les héritiers, prétendant que consentir à ce partage ce serait consentir à l'extinction de la noblesse et des grandes propriétés.
- 24 *Mort de don Pedro, régent de Portugal.* — Don Pedro, atteint d'une maladie, meurt après avoir fait déclarer majeure la reine dona Maria, et après avoir exigé qu'en ouvrant aux détenus politiques les portes des prisons, les exceptions, si on en faisait, ne tombassent pas sur ceux qui l'avaient personnellement offensé. Il avait reçu les secours de la religion, démentant ainsi les bruits d'incrédulité qu'on avait répandus sur lui.
- Octob. 4 *Clôture de la session législative de Hesse-Cassel.*
- 20 *Ouverture de la session des états généraux de Hollande.*
- 25 *Dissolution de la chambre des députés de Hesse-Darmstadt.*
- 30 *Clôture de la session législative en Saxe.* — Dans cette session, l'abolition des justices seigneuriales avait été proposée par la chambre basse et refusée par la chambre haute.
- Nov. 11 *Ouverture de la session législative en Belgique.* — Le parti libéral attaque vivement l'influence du clergé, et afin de combattre les doctrines de l'Université catholique de Malines, ouvre une université libre à Bruxelles, où l'enseignement a pour base l'indépendance de la raison et le droit d'examen, ces deux grands leviers du protestantisme.
- 14 *Révolution ministérielle en Angleterre.* — Le roi, mécontent de son ministère dont il trouve les opinions trop libérales et trop amies des réformes, renvoie le cabinet wigh et appelle le torysme au pouvoir. Il nomme sir Robert Peel premier lord de la trésorerie et chancelier de l'échiquier; lord Lyndhurst, lord chancelier; le comte de Rosslyn, président du conseil; lord Wharnccliffe, lord du sceau privé; le duc de Wellington, ministre des affaires étrangères; M. Goulburn, secrétaire d'état de l'intérieur; le comte d'Aberdeen des colonies; Alexandre Baring, président du commerce; sir Georges Murray, maître général de l'artillerie; sir E. Knatchbull, payeur général de l'armée; le comte Grey, premier lord de l'amirauté; lord Ellenborough, président du bureau de contrôle; Herries secrétaire de la guerre; sir Henri Haddington, secrétaire de l'Irlande. Le comte de Haddington, lord lieutenant et sir Edward Sugden, lord chancelier d'Irlande.
- Déc. 1^{er} FRANCE. *Ouverture des chambres.*
- 1^{re} *Ouverture de la session du congrès des États-Unis de l'Amérique du nord.* — Le président, dans son message au congrès, se livre, au sujet de 25 millions refusés par la chambre des députés en France, à des emportemens pleins d'inconvenance, et menace de saisir toutes les propriétés françaises qui seront sous sa main, jusqu'à la concurrence de la somme réclamée.

— 1854 —

- Déc. 20 *Massacre de Bathcormac en Irlande.* — Un archidiacre réformé, accompagné de dragons, voulant entrer dans la cabane d'une pauvre veuve, qui doit 125 francs pour les dîmes, est repoussé par des paysans armés de pieux, de bâtons et de pierres ; l'ordre est donné de faire feu ; environ vingt Irlandais sont tués ou blessés.
- 30 *Dissolution de la chambre des communes en Angleterre.* — Cette dissolution, prononcée le 30 décembre, donne une nouvelle ardeur aux partis qui se disputent les affaires.

— 1855 —

- Janv. 2 *Ouverture de la session des Cortès en Portugal.* — Une discussion tumultueuse s'élève au sujet de la question des principes politiques ; la gauche donne sa démission en masse.
- 5 *Elections générales pour le parlement en Angleterre.* — Elles sont tumultueuses ; le parti tory est renforcé. Des scènes de désordre ont lieu, des maisons de particuliers et plusieurs édifices publics sont attaqués.
- 6 *Ouverture des états de Hesse-Cassel.*
- 7 *Insurrection à Para, ville du Brésil.* — Six cents Indiens et les soldats de la garnison se révoltent, égorgent leurs officiers, massacrent le président du gouvernement, le commandant militaire, celui de la marine et d'autres fonctionnaires marquans, et établissent un gouvernement de leur façon. On emmène les corps morts sur des charrettes. Le consul français est conduit à bord d'une corvette, pendant qu'on fouille sa maison.
- 18 *Émeute militaire à Madrid.* — Mécontents du système politique de la cour d'Espagne qui tend à l'absolutisme, huit cents soldats du 2^{me} régiment d'infanterie légère d'Aragon, s'emparent de l'hôtel des postes, massacrent le capitaine-général de la Nouvelle-Castille, sortent, après un feu peu meurtrier, avec les honneurs militaires, et vont rejoindre l'armée du nord sans qu'on songe à leur infliger aucun châ-timent.
- Févr. 6 *Dissolution de la diète de Transylvanie.* — La cour d'Autriche irritée des prétentions et du langage indépendant de la diète, la dissout.
- 19 *Réunion du parlement en Angleterre.* — Malgré l'avantage que les torics avaient remporté dans les élections, ils ne peuvent faire réélire sir Ch. Manners Sutton, président de la chambre pendant dix-huit ans ; et Abercromby, appuyé des radicaux et des wighs, est nommé à la majorité de dix voix. Le discours d'ouverture traite des dîmes en Irlande et de la nomination d'une commission pour examiner les diocèses en Angleterre et dans le pays de Galles.
- 19 *Nouveaux troubles à Para.* — Les autorités sorties de la révolte ne tardent pas à se diviser. Il s'élève entre Malcher, président, et Vinagre, commandant de la force militaire, une lutte qui remplit la malheureuse ville de Para de meurtres et de scènes atroces. Malcher vaincu est fusillé, et Vinagre reste maître du champ de bataille.
- 20 FRANCE. *Crise ministérielle.* — Le duc de Trévise remet le portefeuille de la guerre et se démet de ses fonctions de président du conseil.
- 20 *Effroyable tremblement de terre au Chili.* — Ce désastre couvre de ruines trois provinces du Chili. Des villes entières sont renversées.

— 1855 —

- Févr. 25 *Révolution au Pérou.* — Le général Salaverry, vainqueur du général Lafuente qui s'était proclamé président, entre dans Lima à la tête des 518 hommes du fort de Callao, dont il était gouverneur, et y exerce une véritable dictature. Le président légitime Obrégolo est obligé d'appeler à son secours le président de Bolivie Santa-Cruz.
- Mars 24 *Ouverture de la session du parlement anglais.*
 2 *Mort de François I^{er}, empereur d'Autriche.*
 4 *Clôture de la session du congrès des États-Unis de l'Amérique du nord.*
 8 *Etablissement de la dictature à Buenos-Ayres.* — Cette république, après de longues luttes entre les partisans de l'unité et du fédéralisme, se jette entre les bras d'un dictateur. Le brigadier-général don Juan Manuel de Rolas, est revêtu de l'autorité absolue.
- Avril 51 *Ouverture de la session législative de Bade.*
 6 *Dissolution de l'assemblée des états de Hesse-Cassel.* — Le gouvernement irrité des tendances ultra-libérales de la chambre la dissout.
 8 *Changement de ministère en Angleterre.* — Vaincu à la chambre des communes le ministère formé par sir Robert Peel est forcé de se retirer. Les nouveaux ministres whigs sont lord Melbourne, lord Lausdowne, lord Auckland, lord Holland, lord Duncannon, lord John Russell, lord Palmerston, Charles Grant, sir Hobhouse, lord Howick, Poulett Thompson et Spring Rile.
- 15 *Ravages de la peste en Egypte.* — L'Egypte est la proie d'une des plus terribles pestes qui l'aient jamais ravagée; le fléau enlève 150 personnes par jour.
- 22 *Clôture de la session des Cortès en Portugal.*
 29 *Clôture de la session des États-Généraux de Hollande.*
- Mai 9 *FRANCE. Procès des insurgés d'avril.* — Les protestations des accusés devenus accusateurs, la comparution devant la chambre des pairs de deux députés mis presque en accusation, les scènes de désordre qui ont lieu, les insultes prodiguées à la personne du roi, les nombreuses marques de sympathie accordées aux prévenus, la défense souvent téméraire des avocats, tout contribue à faire de ce procès un drame plein d'émotions. La force reste à l'autorité, et la condamnation de 55 accusés est prononcée.
- 11 *Insurrection des fédéralistes au Mexique.* — Plusieurs états du nord où le fédéralisme avait les plus chauds partisans, se révoltent contre Santa-Anna, soupçonné d'être le chef secret du parti de la centralisation: celui-ci prend le commandement de l'armée, attaque les insurgés au nombre de 5,000 hommes sous la conduite de don Francisco Garine, et les met en pleine déroute.
- 14 *Clôture de la session législative en Belgique.*
 19 *Troubles en Albanie.* — Les Albanais mécontents du nouveau régime militaire introduit dans toutes les parties de l'empire musulman, se révoltent dans la ville de Scutari. Le visir de Romélie, à la tête d'une escadre nombreuse, étouffe cette insurrection.
- 25 *Expédition turque contre la régence de Tripoli.* — Une guerre de succession survenue entre le frère et le fils du pacha défunt, remet la régence de Tripoli sous la domination de la Porte. Mustapha Nedgib, envoyé par le Divan, prend possession de cette ville à la tête de 5,000 hommes.
- 27 *Clôture de la session de Suède.*
 29 *Clôture de la session des Cortès en Espagne.*

— 1855 —

- Juin 1^{re} *Proclamation de la majorité du roi Othon.*
 20 *Zumalacarréguy est blessé à mort devant Bilbao.* — Zumalacarréguy, occupé depuis trois jours au siège de Bilbao, reçoit à la jambe droite un coup de feu, dont il meurt le 23 à Ormaistéguy, son village natal.
- Juillet 2 *Violences, émeutes, exécutions aux États-Unis à propos de la question de l'esclavage.* — Des scènes de violence ont lieu au sujet de l'abolition de l'esclavage des noirs. Les partisans de l'abolition sont attaqués, massacrés et pendus.
- 5 *Troubles à Saragosse.* — Le peuple de Saragosse profère contre le clergé les menaces les plus atroces, frappe à coups de bâton les hommes qui lui sont suspects, se porte au couvent de Saint-Dominique, en brûle les portes et massacre les religieux. Les couvens de Saint-Augustin, de Saint-Lazare et de Jus sont aussi la proie de ces furieux; et les Urbanos, appelés à protéger les couvens, demandent leur suppression totale.
- 6 *Ouverture de la diète en Suisse.* — L'avoyer de Tavel fait sentir la nécessité de régler, au moyen de décisions législatives, les rapports de l'église et de l'état.
- 8 *Révolution de Vénézuéla.* — Mécontents de l'administration du docteur Jose Vargas, successeur du général Paez, une douzaine de généraux envahissent à Caracas l'hôtel du président, le conduisent sous escorte à la Guayra, le font transporter à l'île Danoise de Saint-Thomas avec le vice-président, s'emparent, sans effusion de sang, de l'autorité suprême, et prient inutilement le général Paez de la reprendre.
- 25 *Soulèvement contre les moines et les couvens en Catalogne.* — Dans toute l'Espagne, surtout en Catalogne, l'esprit révolutionnaire s'élève contre les couvens : à Reuss, à Barcelone, à Martorell, à Walh, à Sabadil, à Murcie, à Cordoue, à Caspé, les moines sont égorgés, leurs maisons envahies, saccagées, réduites en cendre, et 900 maisons religieuses sont supprimées par le ministère.
- 28 *FRANCE. Machine infernale de Fieschi.* — Le roi, entouré des ducs d'Orléans et de Nemours, du prince de Joinville et suivi d'un brillant et nombreux état-major, passe en revue la garde nationale; tout à coup, à la fenêtre d'un troisième étage, d'une maison située sur le côté méridional du boulevard, en face du jardin Turc, éclate une machine infernale. Le maréchal duc de Trévise, six généraux, deux colonels, et d'autres personnes au nombre de vingt et une, neuf officiers et grenadiers, un officier d'état-major, sont blessés. Onze tombent sans vie, et sept autres ne leur survivent que de quelques heures. Le roi lui-même est légèrement effleuré au front. Son cheval, ceux du duc de Nemours et du prince de Joinville sont blessés. L'auteur du crime est un Corse nommé Fieschi.
- Août 4 *Ouverture de la session législative en Belgique.* — Elle se fait sans discours du trône, ce qui ne s'est jamais vu dans aucun gouvernement constitutionnel.
- 5 *Funérailles des victimes de l'attentat Fieschi.* — Tous les pouvoirs de l'état y assistent; toutes les pompes de la religion y sont déployées.
- 14 *Prise et sac de Para par les Indiens.* — Les Indiens, conduits par les chefs, qui ont ordonné le massacre du 7 janvier, attaquent Para et s'en emparent. Ils tuent tous les blancs, pillent les maisons et forcent les agens consulaires à se retirer. Tous les pavillons sont arborés par eux surmontés du pavillon du Brésil et d'un autre entièrement rouge.

— 1855 —

- Août. 15 *Tentative d'insurrection à Madrid.* — La milice de Madrid essaie de se mettre à l'unisson de Barcelone, de Saragosse et de Valence, en poussant des cris de vive la constitution, à bas le ministère ; mais elle ne sait profiter ni de la connivence de la garnison, ni des dispositions amies des citoyens, et laisse au général Quésada le temps de l'envelopper de tous côtés, et la gloire de mettre fin à l'insurrection sans livrer de combat. Environ 40 hommes périssent dans cette échauffourée.
- 21 *Soulèvement de Cadix et des autres villes du midi de l'Espagne.* — Encouragées par l'exemple des provinces du centre et de l'est, celles du midi entrent en insurrection. Cadix, Malaga, Grenade, Cordoue, Séville, se fédéralisent et se donnent pour se gouverner des juntas indépendantes du ministère. L'Andalousie envoie contre Madrid des troupes commandées par le comte de las Navas.
- 23 *Clôture de la session législative en Bade.*
 30 *Clôture de la session de la diète en Suisse.*
- Sept. 10 *Clôture de la session du parlement anglais.*
 11 FRANCE. *Clôture de la session législative.*
 14 *Changement de ministère en Espagne.* — M. de Toréno se retire et cède la place à Mendizabal, qui forme un ministère libéral. Les nouveaux ministres sont M. Mendizabal, don Manuel Ruaro de Alava, ministre des affaires étrangères et président du conseil, don Mariano Quiros, ministre de la guerre par intérim, don Ramon Gil de la Quadra, ministre de l'intérieur.
- 22 *Soumission des juntas au gouvernement.* — L'avènement de M. Mendizabal au pouvoir amène cette soumission.
- Oct. 1^{re} *Ouverture de la première session des états provinciaux en Danemark.* — La liberté de la presse, l'admission du public aux débats des chambres préoccupent vivement les esprits.
- 19 *Ouverture de la session des états-généraux de Hollande.*
 22 *Allocution de l'empereur Nicolas à la municipalité de Varsovie.*
 23 *Promulgation d'une nouvelle constitution au Mexique.* — Le congrès en vertu de son autorité constituante, détruit le système fédéral, adopte la république une et indivisible, ne tolère que la religion catholique romaine et reconnaît trois pouvoirs : le pouvoir législatif représenté par les deux chambres, le pouvoir judiciaire et le pouvoir exécutif confié à un président, choisi directement par le peuple pour un temps limité.
- 23 *Clôture de la session législative au Brésil.* — Dans cette session close le 23 octobre, on exclut dona Maria, reine de Portugal, de tous droits à la succession au trône ; la princesse dona Juanaria, deuxième fille de don Pedro, est déclarée princesse impériale, et doit succéder à son frère, s'il meurt sans postérité.
- Nov. 10 *Crise ministérielle en Portugal.*
 16 *Ouverture de la session des Cortès en Espagne.*
 26 FRANCE. *Expédition de Mascara en Afrique.* — Les Français, commandés par le maréchal Clausel, arrivent à Mascara, après une suite d'avantages plus ou moins brillants, mais toujours vivement disputés, par Abd-el-Kader ; ils trouvent cette ville dans une situation affreuse, et, dans l'impossibilité de la garder, ils la livrent aux flammes.
- 29 *Mise en état de siège de la Catalogne.*
- Déc. 7 *Ouverture de la session du congrès des États-Unis.* — Le général Jakson désavoue tout projet d'insulte et de menace envers le gouvernement français.

— 1855 —

Déc. 16 *Incendie de New-Yorck.* — Un terrible incendie éclate à New-Yorck; pendant 15 heures cette ville est la proie des flammes. Six cents maisons sont dévorées par le feu; le dommage est évalué à dix-sept millions, cent-quinze mille six-cent-quatre-vingt-douze dollars.

20 FRANCE. *Ouverture de la session législative.*

— 1856 —

Janv. 2 *Ouverture de la session des chambres en Portugal.*

4 *Massacre des prisonniers carlistes à Barcelone.* — Le peuple amenté assiège la capitainerie générale en criant : mort aux carlistes ! Le général Alvarès promet l'exécution pour le lendemain, mais la citadelle est escaladée; le colonel O'Donnell tombe le premier, environ 120 prisonniers périssent. La pierre de la constitution est ensuite inaugurée sur la place du Palais; une révolution près d'éclater est prévenue par le général Alvarez. Mina se rend à Barcelone, se déclare pour Isabelle et ordonne une expédition contre les carlistes.

8 *Expédition de Tlemcen.* — Parti le 8 d'Oran, le maréchal Clausel entre le 15 dans Tlemcen, d'où Abd-el-Kader était sorti depuis deux jours. Celui-ci est atteint, battu et mis en fuite à deux lieues de là. Les 27 et 28 huit mille hommes ralliés à Abd-el-Kader sont battus; 550 sont tués. Le maréchal laisse garnison à Tlemcen et rentre à Oran le 12 février.

27 *Dissolution de la chambre des procuradores en Espagne.*

30 *Procès des auteurs de l'attentat du 28 juillet 1855.*

50 *Ouverture de la session législative en Wurtemberg.*

Févr. 4 *Ouverture de la session législative d'Angleterre.*

5 *Dissolution du ministère en France.*

7 *Combat de Socabaya au Pérou.* — Solar y est défait et pris par les Boliviens.

11 *Ouverture de la session ordinaire du Storthing de Norwège.*

17 *Occupation de la république de Cracovie par les troupes de la Russie, d'Autriche et de la Prusse.* — Le 6, quelques désordres ont lieu à Cracovie, à l'occasion de la fête de l'empereur Nicolas. Le 9, les plénipotentiaires des trois puissances demandent l'éloignement des réfugiés Polonais. Le même jour, une proclamation de M. Viesogłowski, président du sénat, ordonne le départ des réfugiés. Un délai plus long est demandé, et cette demande est bien motivée; les représentans répondent que leur ordre ne porte que 8 jours. La ville et le territoire sont occupés le 17 par les troupes des trois puissances alliées. Tous les réfugiés sont pourchassés, saisis et conduits hors du territoire; des habitans sont l'objet de violences; la milice est dissoute et le président du sénat obligé de donner sa démission.

Févr. 22 *Formation d'un nouveau ministère en France.* — M. Thiers est nommé président du conseil et ministre des affaires étrangères; M. Sauzet, garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes; M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur; M. Passy, ministre du commerce et des travaux publics; M. Pelet (de la Lozère), ministre de l'instruction publique; M. le général Maison conserve le portefeuille de la guerre; M. l'amiral Duperré celui de la marine et M. d'Argout celui des finances.

Mars 1^{er} *Ouverture de la session du congrès de la Nouvelle-Grenade.*

— 1856 —

- Mars 17 *Ouverture de la session des Cortès en Espagne.*
 17 *Etablissement d'un état Sud-Péruvien.* — L'assemblée du Sud, réunie à Sicuani, décrète la formation d'un nouvel état, appelé Sud-Péruvien et la fédération de cet état avec la Bolivie; le pouvoir exécutif est conféré au général Santa-Cruz, sous le titre de protecteur. Le 6 août suivant, l'état Nord-Péruvien se déclare indépendant et nomme le général Santa-Cruz protecteur.
- Avril 8 *Traité entre la Porte et la Russie pour l'évacuation de Silistrie.*
 21 *Défaite et prise du général mexicain Santa-Anna par les insurgés du Texas.* — Le général texien Houston, intercepte une correspondance de Santa-Anna, le surprend et le défait. Du côté des vaincus, 650 hommes sont tués, et 730 sont faits prisonniers; 6 texiens sont tués et 26 sont blessés. Santa-Anna est pris.
- 26 *Clôture de la session des États-Généraux de Hollande.*
- Mai 2 *Clôture de la diète de Hongrie.*
 14 *Changement de ministère en Espagne.*
 25 *Dissolution de la chambre des procuradores en Espagne.*
- Juin 4 *Dissolution de la chambre des députés en Portugal.*
 6 *Mort du roi de Saxe, Antoine I^{er}.* — Ce prince meurt sans enfans. Son neveu Frédéric-Auguste, qui lui était adjoint depuis 1850 comme co-régent, prend le titre de roi
 25 *Attentat contre la personne du roi des Français.* — Un coup de fusil-canne est tiré sur la voiture du roi, au sortir des Tuileries, par le nommé Louis Alibaud. Personne n'est blessé.
- Juillet 3 *Clôture de la session législative en Hesse-Darmstadt.*
 4 *Ouverture de la session ordinaire de la diète Suisse.*
 9 *Combat de la Sickack.* — Attaqué au passage d'un ravin par Abd-el-Kader, le général Bugeaud demeure vainqueur après avoir mis douze ou treize cents Arabes hors de combat; les Français n'ont que 52 morts et 70 blessés. Pour la première fois, on parvient à faire des prisonniers sur les Arabes.
 8 *Dissolution du Storting de Norvège.*
 12 *Clôture de la session législative en France.*
 13 *Troubles politiques au Mexique.* — Les libéraux proclament la constitution de 1824. Neuf cents hommes de troupes battent 600 insurgés; le chef et trois de ses lieutenans sont pris et fusillés.
 26 *Proclamation de la constitution de 1812 à Malaga.* — Le gouverneur militaire, San-Just, rappelle à un poste de garde nationale une défense de battre le tambour après l'*Angelus*; le poste répond par des cris de liberté. San-Just est tué dans un corps-de-garde où il s'était réfugié. Le comte Donadio, gouverneur civil, veut faire marcher les troupes; elles se réunissent aux révoltés, aux cris de vive la constitution de 1812! Donadio, déguisé en soldat, est massacré. Le lendemain la constitution de 1812 est proclamée.
- Août 12 *Insurrection de la Granja en Espagne.* — A 8 heures du soir, le régiment des milices provinciales se soulève aux cris de vive la constitution. Il marche au palais en chantant l'hymne de Riégo; le 4^e d'infanterie de la garde se joint aux révoltés. Des coups de fusils sont tirés; on menace d'amener des canons. La reine fait venir douze soldats devant elle; ils lui demandent la constitution. A 2 heures du matin, elle « autorise » le général San-Roman à laisser jurer la constitution jusqu'à la réunion des Cortès. »

- 15 *Proclamation de la constitution de 1812 à Madrid.* — A la nouvelle de l'insurrection de la Granja, le général Quésada met la garnison sur pied. Cependant des rassemblemens se forment, des coups de fusils sont échangés. Le général Mendez Vigo introduit près de la reine et ramené à Madrid par les chefs de l'insurrection de la Granja, en rapporte l'ordre de proclamer provisoirement la constitution et la nomination de nouveaux ministres. Quésada, atteint à deux lieues de Madrid, est massacré. Le soir, on montre et l'on crie des lambeaux de sa chair dans les rues; d'immondes refrains sont vociférés sous les fenêtres de sa veuve.
- Août. 20 *Clôture de la session du parlement anglais.*
- Sept. 6 *Clangement de ministère en France.* — M. Molé est nommé président du conseil et ministre des affaires étrangères; M. Persil, garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes; M. Gasparin, ministre de l'intérieur; le vice-amiral Rosamel, ministre de la marine; M. Guizot, ministre de l'instruction publique; et M. Duchatel, membre de la chambre des députés, ministre des finances.
- 7 *Couronnement de l'empereur d'Autriche comme roi de Bohême.*
- 9 *Révolution à Lisbonne.* — Le peuple se rassemble sur les quais, salue l'arrivée des députés du Douro, appartenant au parti ultra-libéral, par les cris de vive la constitution. Le colonel de la garde municipale se présente et est mis en fuite. Bientôt soldats et bourgeois proclament la constitution de 1822. La reine est forcée de nommer de nouveaux ministres et de se rendre à l'hôtel-de-ville sous escorte de cavalerie pour y jurer la constitution de 1822.
- 27 *Confit diplomatique entre la France et la Suisse.*
- Oct. 17 *Ouverture de la session des États-Généraux de Hollande.*
- 17 *Ouverture d'une session extraordinaire de la diète suisse.*
- 20 *Ouverture d'une session extraordinaire du Storting de Norwège.*
- 24 *Ouverture de la session des Cortès constituantes d'Espagne.*
- 28 *Proclamation d'une confédération Péru-Bolivienne.*
- 30 *Complot de Strasbourg.* — Louis Bonaparte se rend à la caserne du 4^e régiment d'artillerie, commandé par le colonel Vaudrey, qui l'attend avec sa troupe sous les armes et le reçoit aux cris de vive Napoléon II. Le préfet, le colonel du 5^e d'artillerie et le général Voirol, commandant la 5^e division militaire, sont arrêtés; les conjurés sont saisis eux-mêmes par le 46^e de ligne.
- Nov. 3 *Tentative de contre-révolution à Lisbonne.* — La reine, encouragée par la présence d'une escadre anglaise, et par les mouvemens des ennemis de la constitution, se rend à Belem, y fait venir une forte garnison et proclame la charte; mais arrêtée par la résistance du peuple, elle prononce la convocation des Cortès. Le ministre Freire est massacré par le peuple.
- 6 *Mort de Charles X.* — Ce prince meurt à Goritz, en Styrie, du choléra, après quelques jours de maladie. Les médecins ayant déclaré qu'il ne pouvait recevoir le viatique, il avait reçu du cardinal de Latil les autres secours de la religion.
- 8 *Ouverture de la session législative en Belgique.*
- 9 *Expédition de Constantine.* — Le maréchal Clausel part pour Constantine, accompagné du duc de Nemours et de sept mille hommes. Arrivé le 20 il bat en retraite le 24, harcelé par les Arabes jusqu'à Ghelma, où il rentre avec toute son artillerie.

— 1856 —

- Nov. 14 *Ouverture de la session législative en Saxe.*
 Déc. 6 *Ouverture de la session législative des États-Unis.*
 24 *Levée du siège de Bilbao en Espagne.* — Espartéro décidé à une dernière tentative pour rompre les lignes de blocus, attaque les carlistes à deux heures après-midi; la lutte se prolonge jusqu'au 25 à cinq heures du matin; vingt canons, une partie des munitions restent aux assiégés.
 27 *Attentat contre la personne du roi des Français.* — Un coup de feu est tiré sur la voiture du roi qui se rendait avec trois de ses fils à la chambre des députés. Personne n'est blessé.

— 1857 —

- Janv. 1^{er} Le coadjuteur de Nancy est nommé à l'archevêché de Bordeaux, M. l'abbé Letourneur à l'évêché de Verdun; M. de Lacroix à l'évêché de Gap.
 6 *Procès des complices de Louis Bonaparte devant la cour d'assises de Strasbourg.* — Le prince est envoyé en Amérique sans avoir été mis en jugement; ses complices sont acquittés le 18.
 7 Différens faits attestent l'esprit de prosélytisme du gouvernement prussien; les conversions au protestantisme sont encouragées par tous les moyens possibles, tandis que les protestans, qui rentrent dans le sein de l'Eglise, deviennent l'objet d'une surveillance ombrageuse.
 18 Insurrection au cap Haïtien, excitée par le colonel Isidore-Gabriel: elle est promptement comprimée. Le colonel Gabriel est tué le 4 février dans les hauteurs de Sainte-Suzanne, où il s'est réfugié.
 18 Les évêques catholiques d'Irlande protestent contre le projet d'allocation de fonds destinés à défrayer le clergé catholique d'Irlande, comme contraire à l'indépendance de l'église catholique irlandaise.
 31 *Ouverture du parlement anglais.*
 31 L'image du Christ réparait dans l'enceinte de la cour d'assises de Douai.
 M. Baragas, missionnaire dans le Michigan aux États-Unis, arrive en Europe; il est chargé entre autres choses par son évêque, M. Rézé, de faire imprimer un livre de prières et un catéchisme en langue Ottawa.
 On apprend que l'empereur de la Chine a rendu un décret contre l'introduction des livres étrangers et par contre-coup contre la religion chrétienne. Cette mesure paraît avoir été provoquée par l'imprudence d'un émissaire de la société biblique, qui, en naviguant sur la rivière de Canton, répandait avec profusion sur le rivage des bibles protestantes dont plusieurs furent saisies.
 Le gouvernement propose le rétablissement du chapitre royal de St.-Denis, comme une mesure conforme aux intérêts bien entendus de l'Eglise et de l'état.
 Les révolutionnaires espagnols démolissent à Barcelone le couvent des Dominicains et celui des Cordeliers.
 Févr. 1^{er} Frédéric-François, grand-duc de Mecklembourg-Schewerin, meurt au château de Ludwigslust, à l'âge de 81 ans; son petit-fils Paul-Frédéric lui succède.
 7 Clôture du Storthing extraordinaire de Suède.
 7 Gustave IV, ancien roi de Suède, connu depuis plusieurs années sous le nom de colonel Gustawson, meurt subitement à Saint-Gall.
 21 Arrestation de Champion, auteur d'une machine infernale, destinée à l'exécution d'un complot contre la vie du roi des Français.

— 1857 —

- Mars 11 Les Landammann, conseil du canton d'Uri, protestent, au nom des cantons catholiques, contre la mise en vente du couvent de Paradis, ordonnée par le grand-conseil du canton de Thurgovie. Ce couvent est vendu le 30 mars.
- 16 Affaire d'Ernani, où les Anglo-espagnols laissent 300 prisonniers et 500 tués ou blessés.
- 18 Forcadel, lieutenant de Cabrera, après avoir ravagé la Haute-Manche, défait les constitutionnels auprès de Bunol.
- 18 L'abbé de Pradt meurt après avoir rétracté toutes ses erreurs, et reçu tous les secours de la religion par le ministère de M. l'archevêque de Paris.
- 20 On découvre à Salamanque une vaste conspiration carliste, dans laquelle beaucoup de membres du clergé et de la noblesse se trouvent compromis.
- 21 Ordonnance par laquelle le roi des Français déclare qu'il y a abus dans la déclaration de l'archevêque de Paris et dans celle du chapitre métropolitain relatives à l'emplacement de l'archevêché.
- 21 Le pasteur Grabeau est arrêté à Erfurt, et emprisonné pour avoir refusé de se soumettre à la nouvelle liturgie, composée par ordre du roi de Prusse, dans le but de réunir les protestans des deux confessions.
- M. Luçon, architecte, adresse aux chambres un mémoire sur le projet de loi, ayant pour objet de concéder à la ville de Paris les terrains anciennement occupés par les bâtimens, cours et jardins de l'archevêché, et demande que ces terrains soient conservés par l'état pour être rendus à leur ancienne destination.
- Circulaire du procureur du roi d'Aix, signalant les *exigences injustes et tyranniques* de ceux qui veulent forcer le clergé à donner la sépulture ecclésiastique à des hommes qui n'ont fait aucun acte de religion avant leur mort, et appelant une répression sévère des désordres qui se commettent sous ce prétexte.
- Avril 10 Le cardinal Thomas Weld meurt à Rome à la suite d'une inflammation de poitrine.
- 10 Un associé de l'abbé Chatel monte en chaire dans l'église française du faubourg Saint-Martin, et y profère contre le prétendu *Primat* des plaintes véhémentes qui sont suivies d'un grand tumulte.
- 12 Incendie du collège et du séminaire de New-Yorck. Cet événement est attribué par quelques personnes à la haine fanatique des presbytériens contre les catholiques.
- 15 Le sieur Laverdet, associé d'Auzou et se disant prêtre de l'église française, est assigné devant le tribunal de Mantes, comme prévenu d'avoir réuni sans autorisation un grand nombre de personnes pour exercer ce qu'il appelle son culte, et d'avoir porté des ornemens sacerdotaux.
- 25 Meunier, l'auteur de l'attentat du 27 décembre dernier contre la personne du roi, est condamné par la cour des pairs au supplice des parricides.
- 25 Insurrection à Surate, 25,000 maisons sont livrées aux flammes par les insurgés
- Le gouvernement de Thurgovie passe à l'ordre du jour sur les protestations d'Uri, de Schwytz et d'Underwald, et persiste dans la spoliation des couvens. Ceux de Fischingen et de Danikon sont vendus.
- Mai 8 Ordonnance royale qui commue la peine de mort prononcée contre Meunier et celle de Boireau en dix ans de bannissement, et qui accorde une amnistie à tous les condamnés politiques.

— 1857 —

- Mai 12 Troubles à Philadelphie et dans plusieurs autres villes des États-Unis à l'occasion de la suspension des paiemens en espèce dans les banques.
- 17 Les Anglais se rendent maîtres des redoutes, de la maison commune et des deux tiers d'Irun (ville d'Espagne). Le lendemain, ils prennent la ville entière qui est mise au pillage; 200 prisonniers sont passés au fil de l'épée malgré les défenses réitérées du général Evans.
- 27 Déclaration de guerre de Buénos-Ayres au Pérou.
- 28 Loi qui supprime en Espagne tous les monastères, couvens, collèges, congrégations et maisons religieuses des deux sexes.
- 28 Les processions de la Fête-Dieu se font partout avec pompe.
- 30 Mariage de S. A. R. le duc d'Orléans, avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwérin. La cérémonie a lieu à Fontainebleau.
- Le directeur de Lucerne refuse de faire droit aux réclamations qui lui sont adressées par des cantons catholiques au sujet de la vente du couvent de Paradis.
- L'église de Saint-Germain l'Auxerrois est rendue au culte.
- Juin 5 Le général espagnol, Oraa, atteint les carlistes au passage de la Cinca. Le quatrième bataillon de Castille, appartenant aux carlistes, est entièrement détruit.
- 9 Le tonnerre tombe sur le clocher de la basilique de Saint-Denis et y fait des ravages considérables.
- 14 Fêtes au champ de Mars à Paris à l'occasion du mariage du duc d'Orléans. Elles se terminent par une catastrophe. Plusieurs personnes sont blessées, écrasées ou asphyxiées dans la foule; le nombre des morts s'élève à 26 et celui des blessés à 60.
- 14 Mouvements miguélistes aux environs de Lisbonne, dissipés par un détachement de troupes; 24 factieux sont incarcérés.
- 18 Promulgation de la constitution nouvelle en Espagne. Cette constitution est calquée sur celle de Cadix, dont on a retranché l'article 12 portant : *La religion de la nation espagnole est et sera perpétuellement la religion catholique, apostolique et romaine. La nation la protège par des lois sages et justes et prohibe l'exercice de tout autre.*
- 20 Guillaume IV meurt à l'âge de 71 ans. La princesse Victoria, fille du duc de Kent, lui succède.
- 25 Le P. Marie-Joseph de Gérard écrit à M. de la Mennais, pour l'engager à l'accompagner à Rome, et à venir avec lui se jeter aux pieds du souverain pontife.
- Une nouvelle paroisse catholique est définitivement constituée à Morges, dans le canton de Vaud, par la nomination d'un prêtre desservant.
- Le ministre électoral à Cassel défend de célébrer en 1857 l'anniversaire de la ligue de Smalkade, conclue en 1537, attendu, dit-il, que l'assemblée de Smalkade n'a eu aucun but religieux, que le caractère en a été purement politique, que ça été un acte de révolte contre l'autorité impériale, et que par cette raison on ne peut permettre d'en solenniser la mémoire.
- Une émeute a lieu à Bourrogne, en Alsace, à l'occasion du refus fait par l'évêque de Strasbourg, de se conformer au vœu des habitans en donnant pour successeur, au curé décédé, le vicaire de la paroisse.
- Juillet. Achèvement du fronton du Panthéon, exécuté par M. David. Ce monument offre une étrange confusion de noms et d'images
- Août 15 Les processions du vœu de Louis XIII se font avec pompe et recueillement à Toulouse, à Bourges, à Avignon, à Marseille, à Nantes, à Moulins et dans plusieurs autres villes

- Août 17 Changement de ministère en Espagne.
 19 Nouveau changement de ministère en Espagne. Ces changemens sont amenés par les démonstrations hostiles d'officiers subalternes.
- Sept. 1^{er} Le souverain pontife érige, par des lettres apostoliques, le prieuré de Solesmes en abbaye régulière, et confère la dignité abbatiale au supérieur actuel du monastère, dom Guéranger, lequel s'était rendu à Rome pour y suivre l'affaire de l'approbation canonique.
 26 Une nouvelle croix, érigée à Agonac, diocèse de Périgueux, est bénie par l'évêque avec une grande solennité.
 29 M. Petit-Benoît de Chaffoy, évêque de Nîmes, meurt dans sa 87^e année, après une courte maladie.
 Une croix de mission, relevée par les soins de l'évêque d'Angoulême, est abattue par la populace de cette ville et brûlée sur la place de la Préfecture.
 Le choléra diminue graduellement à Rome.
- Octob. 2 Ouverture du parlement anglais.
 5 Ordonnance royale qui prononce la dissolution de la chambre des députés, et convoque les collèges électoraux pour le 4 novembre suivant.
 10 Mort de Charles Fourier, auteur d'un nouveau système sociétaire.
 15 Prise de Constantine par l'armée française, commandée par le général Valée, qui avait succédé au général Danrémont, tué la veille.
 17 Mariage de la princesse Marie d'Orléans, avec le duc de Wurtemberg, célébré à Saint-Cloud.
 20 Grégoire XVI adresse un bref, signé de sa main, aux bénédictins de Solesmes, à l'occasion de l'ouvrage qu'ils publient sous le titre d'*Origines de l'église romaine*.
 Un ordre, publié à Coblenz, porte que tout officier dans l'armée perdra son grade si, étant engagé dans un mariage mixte, il permet que ses enfans soient élevés dans la religion catholique.
- Nov. 11 Ordonnance royale qui élève le lieutenant-général Valée à la dignité de maréchal de France.
 20 L'archevêque de Cologne, ayant refusé de se prêter aux vues du gouvernement prussien pour la propagation du protestantisme, est enlevé par des soldats, et les scellés sont mis sur ses papiers. Le prélat est conduit dans la ville de Minden où il est gardé à vue, et ne peut communiquer même avec ses parens qu'en présence de témoins. Cet événement produit généralement une sensation pénible; presque tous les journaux français blâment la conduite du roi de Prusse.
 21 Le chapitre métropolitain de Cologne s'assemble et décide qu'il prendra en main l'administration du diocèse.
 25 Ordonnance royale qui nomme à l'évêché de Nîmes M. Cart, vicaire-général du diocèse de Besançon.
- Déc. 10 Grégoire XVI prononce, dans un consistoire secret, une allocution dans laquelle il se plaint de l'arrestation de l'archevêque de Cologne, et proteste contre l'usurpation tentée par le roi de Prusse sur la juridiction sacrée et sur les droits de l'église catholique et du saint Siège. Monseigneur l'archevêque de Paris s'associe à cette protestation par une circulaire adressée à tous les curés de son diocèse.
 18 Ouverture solennelle des chambres par le roi des Français.
 Un tableau du Christ est remplacé dans une des salles de la cour royale de Paris.

— 1838 —

Janv. 13 Le roi de Prusse adresse une lettre de blâme à un conseiller provincial protestant et marié à une catholique, parce qu'il faisait élever ses enfans dans la religion catholique.

Le journal, l'*Ami de la religion*, est prohibé par la police prussienne.

Avril 20 Une pétition, adressée à la chambre des députés par 456 jeunes gens à l'effet d'obtenir que l'église Sainte-Geneviève soit rendue au culte, est écartée par l'ordre du jour.

Mal 17 Le prince de Talleyrand meurt après avoir reçu les secours de l'Eglise.

Juin 17 La procession de la Fête-Dieu se fait avec pompe dans la plupart des villes de France.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

ABE

AARON (BEN-ASER), célèbre docteur juif, passe ainsi que Ben-Nephthali pour l'inventeur des *points-voyelles*, leurs exemplaires étant les premiers dans lesquels on les trouve. Quoi qu'il en soit de cette opinion essentiellement contraire à celle du commun des rabbinistes qui en fait remonter l'usage à une époque plus reculée, Ben-Aser et Ben-Nephthali ont donné lieu, par les corrections qu'ils ont faites aux exemplaires hébreux de la Bible, à la formation de deux sectes parmi les Juifs, celle des *Occidentaux* qui reconnaît le premier pour chef, et celle des *Orientaux* qui s'attache au second. Ces corrections du reste n'ont guère pour objet que des minuties grammaticales.

ABBA (l'abbé JACQUES-ANDRÉ), né à Farigliano dans l'année 1780, étudia la théologie au séminaire de Fossano en Piémont, et y reçut ensuite les ordres sacrés. S'étant voué d'une manière spéciale à l'étude de la philosophie, il fut en 1826, grâce à la protection de l'abbé Bruno, son parent, professeur de théologie, appelé à remplir la chaire de logique et de métaphysique dans l'université royale de Turin. Ce savant a laissé les ouvrages suivants : 1° *Lettere a Filameto*, 1 vol. in-8°; 2° *Delle cognizioni umane*, 1 vol. in-8°. Il préparait avec un zèle infatigable les matériaux d'un grand ouvrage sur les *Théories* anciennes et modernes de l'esprit humain, lorsque la mort l'enleva le 31 janvier 1837 à Turin, à l'âge de 57 ans.

ABEL (CLARK), médecin et voyageur anglais, mort à Calcutta le 26 décembre 1826, dans un âge peu avancé, avait été attaché à l'ambassade de lord Amherst que le gouvernement britannique envoya en 1816 à la Chine. Cette ambassade ayant débarqué à l'embouchure du Pei-Ho, le 9 août, parvint le 29 août de la même

ABE

année à Yuen-Min-Yuen, où l'empereur résidait; mais elle fut obligée de repartir sur-le-champ, à cause du refus de se conformer au cérémonial chinois. Elle alla ensuite par les rivières et les canaux jusqu'à Canton où elle entra le 1^{er} janvier 1817. En revenant en Europe, le navire sur lequel était Abel, toucha, suivant l'usage, à Sainte-Hélène, et il fut présenté à Bonaparte qui lui fit plusieurs questions. De retour dans sa patrie le 17 août 1817, Abel s'occupa de publier ses observations. Nommé ensuite par la compagnie des Indes, chirurgien du gouvernement général des Indes, il passa plusieurs années à Calcutta, étudiant les productions naturelles du pays. Il se disposait à parcourir les provinces supérieures de l'Indostan baignées par le Gange, lorsque la mort le surprit. On a de lui : | *Relation d'un voyage dans l'intérieur de la Chine, et de la traversée pour y aller et pour en revenir, dans les années 1816 et 1817; contenant un récit des événements les plus importants de l'ambassade de lord Amherst à la cour de Péking, et des observations sur les pays qu'elle a visités*, Londres, 1818, in-4°, avec cartes et figures. La carte générale de la Chine et celle de la route de l'ambassade sur l'Yang-Tse-Kiang, sont réduites d'après la grande carte des jésuites, donnée par d'Anville, et dont Abel vante l'exactitude. Une maladie grave et longue l'empêcha de poursuivre ses observations avec tout le soin qu'il aurait voulu y apporter, et de se procurer tous les renseignements désirables sur l'état des sciences naturelles en Chine. | *Mémoire sur la graphite de l'Himalaya*, dans le Recueil de la société asiatique de Calcutta. Robert Brown lui a consacré le genre *Abelia*, qui comprend deux arbustes de la famille des caprifoliacées.

ABEL (NICOLAS-HENRI), géomètre distingué, naquit le 25 août 1802 sur la côte occidentale de la Norvège, dans le village de Frindoë. Sa famille étant allée en 1803 habiter Gierrestadt, Abel y resta jusqu'en 1815, époque à laquelle il entra à l'école cathédrale de Christiania. Il commença à l'âge de seize ans l'étude des mathématiques, et il y fit en peu de temps des progrès rapides, qui attirèrent sur lui l'attention de quelques hommes distingués qui se firent un devoir de l'encourager. Admis à l'université de Christiania, il dut à la bienfaisance de ses professeurs et à des secours extraordinaires qu'il reçut du gouvernement, de pouvoir se livrer à ses goûts scientifiques. En 1820, il commença à publier dans le *Magasin pour les sciences naturelles de Christiania*, des mémoires d'analyse, dont le premier a pour titre : *Méthode générale pour trouver une fonction d'une variable, lorsqu'une propriété de cette fonction est exprimée par une équation entre deux variables*. Ayant obtenu par la recommandation des professeurs Rasmusen et Hanstéen l'autorisation de voyager pendant deux années pour continuer ses études, en Allemagne, en France et en Italie, aux dépens du gouvernement suédois, il quitta sa patrie en 1825, et se rendit à Berlin, où il se lia avec M. Crelle qui songeait à la publication d'un journal pour les mathématiques transcendentes. Abel l'affermir dans cette idée et lui promit sa coopération. Après avoir fait à Berlin un séjour de six mois, Abel se dirigea vers l'Italie, et se rendit ensuite à Paris. Il y présenta à M. Fourier un mémoire sur une classe particulière de fonctions transcendentes, qui fut communiqué plus tard à l'académie des sciences, et lui valut de justes éloges. De retour en Suède après un voyage de vingt mois et dénué de toute ressource, Abel alla rejoindre sa mère qui vivait à Christiania dans un état voisin de l'indigence, et il se vit réduit pour vivre à accepter un emploi très modique. Quatre des membres les plus distingués de l'académie des sciences de Paris, MM. Lacroix, Legendre, Maurice et Poisson ayant eu connaissance de sa triste position, s'adressèrent directement au roi de Suède, pour l'intéresser au sort de ce jeune géomètre. Mais cette recommandation demeura sans résultat. Abel, après avoir languï plus de six mois encore dans le malheur, mourut le 6 avril 1829, aux mines de fer

de Froland, dans le moment même où le gouvernement prussien, éclairé sur le mérite de ses travaux, songeait à lui faire offrir une place honorable à Berlin. Sa mort fut vivement regrettée par les savants d'Allemagne et d'Italie, et l'Institut de France, par une décision sans exemple, ordonna que la moitié du grand prix de mathématiques pour l'année 1830, serait donnée à sa mère. On assure que M. Hanstéen s'est chargé de recueillir et de publier tous les ouvrages d'Abel avec une biographie de cet auteur. Plusieurs mémoires de lui ont été insérés dans le journal de M. Crelle et dans celui de M. Schumacher (1). « Ses recherches, dit M. Poisson dans son rapport à l'académie des sciences sur les travaux de M. Jacobini, sont toutes remarquables par la généralité des considérations que l'auteur y expose, et par les vues nouvelles qu'il se proposait de développer. La mort a interrompu ses travaux avant qu'il eut achevé sa 27^e année; mais pendant une vie si courte, il s'est placé au premier rang parmi les géomètres, et dans ce qu'il a fait, la postérité saura reconnaître tout ce qu'il aurait pu faire s'il eût vécu davantage. »

ACHAINTRE (NICOLAS-LOUIS), né à Paris le 19 novembre 1771, se destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais la révolution de 1789 déranga ses projets. Bientôt atteint par la réquisition, il fit, dans les armées du Nord et du Rhin, les campagnes de 1793, 1794 et 1795, fut fait prisonnier à Landrecies et transféré en Hongrie, où il resta détenu pendant 21 mois à Peter-Waradin. De retour en France il se fit instituteur. Obligé bientôt de quitter cette carrière à cause de ses infirmités, il se livra tout entier à son goût pour les lettres, et entreprit d'abord de ranimer en France le goût des belles éditions *cum notis variorum*. Il publia successivement diverses éditions grecques et latines qui toutes sont fort estimées. Achaintre est en outre auteur de beaucoup d'ouvrages, entre autres d'un *Cours d'humanités*; de la première traduction française qui ait été publiée de l'*Histoire de la guerre de Troie*, attribuée à Dictys de Crète; de la traduction d'un *manuscrit grec de Saint-Jean Damascène sur la musique*; de divers mélanges de poésies. Il a enrichi les grandes collections des classiques latins de Le-

(1) *Astronomische nachrichten*.

maire et Panckoucke de plusieurs traductions. Il était près d'achever un *Lexique universel en latin*, 2 vol. in-folio, lorsque la mort le surprit. Il laisse aussi en manuscrit une *traduction des Commentaires de César*. Modeste, vertueux et sans ambition, le savant Achaintre vivait retiré à Evreux depuis quelque temps, n'ayant pour exister qu'une pension qu'il tenait de Louis XVIII. Il est mort dans cette ville le 3 juin 1836.

ADAM (JACQUES), membre de l'académie française, né en 1665 à Vendôme, fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique et placé dans le collège que les pères oratoriens dirigeaient dans sa ville natale. Après qu'il eut achevé de brillantes études, ses maîtres l'envoyèrent à Paris avec une lettre pour Rollin, dont il se concilia la bienveillance par ses bonnes qualités. Rollin le présenta à l'abbé Fleury, qui cherchait un jeune homme instruit pour l'aider dans ses recherches sur l'histoire ecclésiastique, et celui-ci très-satisfait du jeune homme, se l'associa aussi dans l'éducation du prince de Conti. L'abbé Fleury étant mort en 1725, Adam lui succéda à l'académie française. Le prince de Conti, son élève, voulant lui donner le titre de gouverneur de son fils, lui proposa, parce qu'il n'était pas gentilhomme, de prendre l'habit ecclésiastique, au moins momentanément. Mais Adam s'y refusa; c'est donc à tort que plusieurs biographes lui ont donné le titre d'abbé. Il fut ensuite nommé sans condition, et devint secrétaire des commandemens du prince de Conti et chef de son conseil. Il l'accompagna en 1754 au siège de Philisbourg; mais les fatigues de la campagne épuisèrent ses forces; il ne fit depuis que languir, et mourut d'une colique à Paris, le 12 novembre 1758, laissant plusieurs enfans sans fortune. L'abbé Ségui lui succéda à l'académie. Adam possédait les langues anciennes ainsi que la plupart des langues vivantes de l'Europe, et ses confrères le nommaient un dictionnaire vivant. Il traduisit de l'italien les *Mémoires* de Montécuculli, et la *Relation du cardinal de Tournon*, imprimée dans les *Anecdotes sur l'état de la Religion à la Chine*, et eut part à la traduction de l'*Histoire* de de Thou; mais son principal ouvrage est une traduction complète d'Athénée, qu'il se proposait de publier avec une nouvelle édition du texte grec, dans lequel il avait corrigé deux mille passages. Le manuscrit de cette traduction qu'on

avait cru quelque temps perdu, ayant été retrouvé, fut remis à l'abbé Grégoire Désaunays, garde de la bibliothèque du roi, pour le publier. Celui-ci le confia à Lefebvre de Villebrune, qui s'occupait de la même traduction, pour en tirer le parti qu'il jugerait convenable. Villebrune n'a profité que des deux premiers livres et a rejeté le reste. Un exemplaire de Pindare, couvert de notes manuscrites d'Adam, a été vendu à Paris en 1850 (voyez le *Catalogue* de M. Charles Nodier, n° 288). D'Alembert a publié l'éloge de ce savant dans l'*Histoire des membres de l'académie française*, t. IV, 571-585.

ADLERBETH (GUDMUND-GEORGES), savant suédois né à Joenköping en 1751, d'une illustre famille, se distingua non moins par ses travaux poétiques que par le rôle important qu'il joua à la cour du roi Gustave III. Il est auteur d'une traduction en langue suédoise de l'*Iphigénie* de Racine, et fut chargé par le roi, avec le comte de Gyllenborg, un des meilleurs poètes de cette époque, de terminer le drame *Birger Jarl* dont Gustave avait donné le sujet. Adlerbeth a laissé plusieurs traductions fort estimées en Suède de Virgile, d'Horace et d'Ovide. Il est mort en 1818.

AGAY (FRANÇOIS-MARIE-BRUNO comte d') né en 1722 à Besançon, d'une ancienne famille originaire de Poligny, avait débuté d'une manière brillante au barreau de Besançon en qualité d'avocat-général du parlement de Franche-Comté, lorsqu'en 1759 il fut nommé président au grand conseil et intendant de Bretagne. En 1771 il passa à l'intendance de Picardie où il développa les vues et les talens d'un grand administrateur. Les devoirs de sa charge n'avaient point ralenti son goût pour l'étude; outre deux *Dissertations* conservées dans les recueils de l'académie de Besançon, l'une où l'auteur examine si le comté de Bourgogne a fait partie du royaume de la Bourgogne transjurane, et l'autre où sont développés les anciens droits des comtes de Bourgogne sur la ville de Besançon, d'Agay a laissé : | *Discours sur l'utilité des sciences et des arts*, Amiens, 1774, in-4°; | *Discours sur les avantages de la navigation intérieure*, ibid., 1782, in-4°. Il mourut à Paris le 5 décembre 1805.

AGAZZARI (AGOSTINO), né à Sienne en 1578, après avoir dirigé pendant quelques années la musique de la chapelle appollinaire à Rome, revint dans

sa patrie où il fut nommé maître de chapelle de la cathédrale, et mourut en 1640 dans l'exercice de cette fonction. Indépendamment de plusieurs morceaux de musique vocale sacrée et profane, ce maître a laissé des ouvrages théoriques sur la musique. On connaît de lui surtout : *[Lamusica Ecclesiastica, dove si contiene la vera definizione della musica come scienza, non piu veduta e sua nobiltà. Sienne, 1638, in-4°.*

AGOUB (JOSEPH), naquit au Caire le 18 mars 1793, et quitta l'Egypte avec l'armée française à l'âge de six ans. Il fit de brillantes études à Marseille, arriva à Paris vers 1820, et s'y livra tout entier à l'étude de l'arabe sa langue maternelle. Sa réputation comme orientaliste se répandit bientôt dans le monde savant ; il fut nommé professeur d'arabe au collège de Louis-le-Grand, et plusieurs sociétés savantes l'admirent dans leur sein. Il traduisit Bidpai, qu'il voulait publier avec un texte plus pur et plus complet que tous ceux qui avaient déjà paru, et qui devait former 2 vol. in-8°. Son zèle pour l'étude fut préjudiciable à sa santé. Destitué en 1831, et perdant par là le traitement sur lequel il comptait pour livrer ses manuscrits à l'impression, il quitta Paris avec sa femme et un jeune enfant d'une santé débile, et se rendit à Marseille, où son frère était négociant. Mais rien ne put dissiper son chagrin, et il y mourut en octobre 1832. Les derniers accords de sa lyre, adressés à MM. Cas. Delavigne et de Pongerville, s'étaient fait entendre dans l'enceinte de la société philotechnique, dont il était membre. Outre divers morceaux insérés dans la *Revue encyclopédique*, le *Journal de la société asiatique*, le *Bulletin universel des sciences*, etc., il a laissé : *[Discours historique sur l'Egypte]*, Paris, 1823, in-8°, qui sert d'introduction à l'*Histoire d'Egypte* sous Mohammed Ali, par Fél. Mengin, Paris, 1823, 2 vol. in-8°, tiré à part à 50 exemplaires. *[La Lyre brisée]*, dithyrambe à Madame Dufresnoy, deux éditions en 1823, in-8° ; ce poème est le premier de notre langue qu'on ait vu traduit en vers arabes (par le cheick Refaha, savant professeur du Caire) ; *[Discours sur l'expédition des Français en Egypte, considérée dans ses résultats littéraires]* (introduction au *Journal de l'Expédition anglaise*, par le capitaine T. Wals, 1823, in-8°) ; *[Des règles de l'arabe vulgaire]* (*Journal de la société asiatique*, juin 1826 ; 25 exemplaires

à part) ; *[Le sage Heycar]*, conte arabe, traduit et inséré dans les *Mille et une nuits* de Gauthier, 1823-1824 ; *[des poésies telles que : Dithyrambe sur l'Egypte]* (*Revue Encyclopédique*, octobre 1820), morceau très bien fait ; *[Les derniers moments]*, élégie (Mercure, 1823) ; *[La pauvre petite]*, élégie, dans les *Roses provençales*, 1824. *[Enfin Maouls arabes, chants imprimés dans le Journal asiatique.*

ALBANI (JOSEPH) était né à Rome le 15 septembre 1730, de l'illustre famille qui a donné à l'Eglise le souverain pontife Clément XI, ainsi que les cardinaux Annibal, Alexandre et Jean-François Albani. Son père était le prince Horace Albani, et sa mère était de la maison des princes de Massa-Carrara. Le jeune Joseph entra dans la carrière ecclésiastique et occupa différentes places dans la prélature. Il était auditeur général de la chambre lorsque Pie VII le déclara cardinal dans le consistoire du 23 février 1801. Pendant les troubles de l'Eglise en 1809, le cardinal Albani partagea les disgrâces de ses collègues. Il fut obligé de venir en France et d'y résider quelques années. Pie VII l'avait nommé préfet du bon gouvernement ; Léon XII le fit secrétaire des brefs et légat à Bologne. Pie VIII le choisit pour secrétaire d'état, et Grégoire XVI l'envoya en qualité de commissaire extraordinaire dans les légations de Bologne, Ferrare, Ravenne et Forlì, sans lui ôter la légation d'Urbin et de Pesaro. Le cardinal était protecteur de la nation autrichienne et des états du roi de Sardaigne. Il est mort à Pesaro le 8 décembre 1834.

ALBENAS (J.-JOSEPH, vicomte de), naquit à Sommières près de Nîmes en 1760 ; ayant été fait officier au régiment de Touraine, il fit la guerre de l'indépendance américaine. Retiré du service à l'époque où éclata la révolution française, dont il adopta les principes, il occupa alors divers emplois publics et fut nommé en 1803 conseiller de préfecture dans le Gard. Albenas est mort à Paris en 1824, laissant les ouvrages suivans : *[Essai historique et poétique de la gloire et des travaux de Napoléon I^{er}, depuis le 18 brumaire an 8, jusqu'à la paix de Tilsitt]*, Paris, 1808, in-8° ; *[Dénonciation formelle, spéciale, relative aux maisons de jeu]*, Paris, 1814, in-8° de seize pages ; *[Fragmens poétiques sur la révolution française, dédiés au roi]*, Paris, 1813, in-4° de quatre pages ; réimprimés en 1822, Paris, in-8° de

huit pages, sous le titre d'*Epître à la chambre des députés*, contenant un précis épisodique de la révolution française jusqu'aux cent-jours ; | *Dissertation sur les indemnités, ou restitution à faire aux émigrés sans porter atteinte à la charte, et sans aggraver le poids de la dette publique*, etc., Paris, 1818, in-8° de 24 pages.

— Son fils aîné, M. le lieutenant-colonel d'ALBENAS, est l'auteur des *Ephémérides militaires depuis 1792 jusqu'en 1815*, par une société de gens de lettres et de militaires, Paris, 1819, 1820, 12 volumes in-8°.

ALBERGONI (Le P. ELEUTHÈRE), religieux conventuel et prédicateur, naquit en 1560 dans le Milanais. Les succès qu'il obtint dans la chaire à Milan et dans toute la Lombardie, fixèrent sur lui l'attention du pape Paul V, qui le nomma, en 1611, à l'évêché de Monmarani où il mourut en 1656. Indépendamment de 3 volumes de *Sermons* dont la réputation ne s'est pas maintenue jusqu'à nos jours, ce prélat a laissé un *Traité des vertus chrétiennes*, paraphrase des trois premiers versets du *magnificat*; une *Concordance des évangiles*, et une *Explication*, en latin, de la doctrine de Scot. Ce dernier ouvrage a été réimprimé à Lyon en 1645.

ALCAZAR (BALTAZAR d'), né à Séville au commencement du 17^e siècle, et mort à Ronda dans un âge avancé, s'est fait un nom dans la poésie espagnole par un grand nombre de pièces dans le genre léger. Le peu qui nous en est parvenu est de nature à nous faire regretter vivement le reste ; telles sont, par exemple, les deux *Redondillas* ; *En Jaen onde resido* et *Deseais, Senor sarmiento*, que Manuel de Quintana nous a transmises dans son *Tesoro del Parnaso Espanal*, Perpignan, 1817, 4 vol. in-48 ; Cervantes et la Cueva ont accordé à Alcazar des éloges qui ne peuvent laisser aucun doute sur la réalité de son talent poétique.

ALDINI (le chevalier GIOVANNI), membre de l'institut de Milan et de plusieurs académies, naquit à Bologne en 1762. Dès sa jeunesse, il se consacra à l'étude de la physique et fut nommé professeur. Ses expériences sur le moyen de rendre incombustible ont été bien accueillies à Londres, à Vienne et à Paris. L'institut de France lui accorda en 1830 le prix de huit mille francs sur les fonds du legs Monthyon ; l'académie de Londres lui décerna la grande médaille d'or, et l'empereur d'Autriche le décora de la

couronne de fer. Cet homme célèbre mourut à Milan le 17 janvier 1837. Ses plus importants ouvrages sont : | *Recherches sur l'application de la vapeur au dévidage des cocons de vers à soie* ; | *Expérience sur le levier hydraulique* ; | *Sur le flux de la mer considéré comme moteur des métiers* ; | *Précis d'expériences galvaniques* ; | *Extrait historique et expérimental sur le galvanisme* ; | *Art de se préserver de l'action de la flamme*.

ALIBAUD (Louis), condamné à mort en 1856 pour une tentative d'assassinat sur la personne de Louis-Philippe, était né à Nismes le 2 mai 1810. Placé d'abord au lycée de cette ville, il fut envoyé, à l'âge de neuf ans, à Narbonne, où il avait une tante religieuse. Après avoir été employé comme copiste dans différentes maisons, il fut reçu en qualité de novice dans la marine. Dégouté au bout de deux mois de cette carrière, il s'engagea en 1829 dans le 15^{me} régiment d'infanterie légère en garnison à Paris. Ce régiment s'y trouvait encore au moment où éclata la révolution de juillet. Alibaud fut un des premiers à désertir le drapeau royal pour faire cause commune avec les insurgés. Placé derrière une barricade avec des bourgeois qui essayèrent une charge, il y fut blessé au bras. Il avait été chargé des fonctions de moniteur de l'école républicitaire, et nommé fourrier de la compagnie des carabiniers. Une rixe dans laquelle il blessa un citoyen, l'ayant fait renvoyer avec le même grade dans une compagnie du centre, il parvint à se faire réformer et quitta le service le 17 janvier 1854, sans avoir aucun moyen assuré d'existence. Il se dirigea vers Lyon où il chercha inutilement à entrer dans une maison de commerce. Alibaud roulait déjà dans sa tête l'horrible projet qu'il exécuta plus tard, et ce fut, à ce qu'il paraît, l'unique motif qui l'empêcha de mettre fin à ses jours. S'étant rendu à Narbonne où son père, comme aubergiste, logeait quelques employés de l'administration des télégraphes, par leur moyen il fut envoyé à Carcassonne et occupé dans cette administration pendant trois ou quatre mois, au bout desquels il suivit ses parens qui allèrent se fixer à Perpignan. A cette époque un mouvement insurrectionnel se préparait en Catalogne, dans le but de renverser Isabelle et d'établir en Espagne un gouvernement républicain. Des réfugiés polonais et italiens y accouraient de tous côtés. On promit à Alibaud de l'atta-

cher comme aide-de-camp au général que l'on supposait devoir appuyer de son nom cette entreprise. Il partit pour Barcelonne où il séjourna quatre ou cinq semaines. Il fréquenta surtout les hommes dans les têtes desquels fermentaient des idées révolutionnaires et républicains. La sienne acheva de s'exalter dans leurs entretiens. Les projets des conspirateurs ayant été déjoués, Alibaud qui n'avait pu obtenir d'être nommé officier dans les troupes espagnoles, revint à Perpignan le 20 octobre 1835. Dégouté plus que jamais de la vie, il se décida à se rendre à Paris dans le but d'assassiner le roi. Il vit dans le départ du duc d'Orléans qui venait de se rendre en Afrique, une circonstance heureuse qui devait faciliter en France l'accomplissement d'une révolution nouvelle. Arrivé à Paris le 17 novembre il y eut bientôt épuisé ses ressources, et tomba dans une sorte de désespoir qui lui suggéra plusieurs fois des idées de suicide; mais il en fut détourné par l'espérance d'accomplir son horrible dessein. Peu de temps après son arrivée, il vit un fabricant de fusils-canne et d'armes nouvelles, auquel il offrit de placer dans le midi divers objets de son commerce. L'armurier y consentit et lui confia quelques armes comme échantillon, Alibaud s'attacha dès lors à suivre le roi; il l'attendait à la porte de l'Opéra, se promenait dans les environs des Tuileries, et cherchait à s'approcher de sa voiture pour consommer le crime qu'il méditait. Cependant un de ses anciens camarades d'enfance qu'il rencontra, le plaça dans un magasin de broderie où il ne resta que 15 jours. Il entra ensuite en qualité de commis chez un marchand de vin qui, mécontent de ses fréquentes absences, le renvoya au bout de quelques semaines. Alibaud tomba dans le plus complet dénuement, et il fut réduit pour dernière ressource à vendre un dictionnaire de poche espagnol pour lequel on lui donna trente sous dont il avait encore 25 au moment de l'attentat. Dans la journée du 25 juin 1836, sachant que le roi devait arriver à midi de Neuilly, il était allé se placer sur son passage à l'entrée des Champs-Élysées. Mais ne se trouvant pas convenablement placé, il ne le mit pas en joue. Le même jour à six heures après midi, au moment où Louis-Philippe quittait les Tuileries pour retourner à Neuilly avec la reine et madame Adélaïde, l'assassin attendit la voiture près du gui-

chet du Pont-royal, et appuyant son fusil-canne sur la portière, il lâcha la détente. Le roi dans ce moment baissait la tête pour saluer le poste de la garde nationale qui lui présentait les armes, et ce mouvement le sauva. La balle pénétra dans l'intérieur de la voiture sans blesser personne, et le roi, après s'être montré à la foule que l'explosion avait rassemblée, continua sa route pour Neuilly, suivi de son escorte ordinaire. L'assassin fut immédiatement arrêté tenant encore le fusil-canne dont il s'était servi. En le fouillant on trouva sur lui un poignard qu'il destinait, dit-il, à se frapper, s'il en avait eu le temps. Reconnu immédiatement par l'armurier qui lui avait confié des armes, et qui ce jour là commandait comme sergent de la garde nationale, le poste des Tuileries, il fut conduit à la conciergerie et interrogé par le procureur général de la cour royale. Alibaud déploya dans ses réponses une audace extraordinaire. « J'ai voulu, dit-il, tuer le roi que » je regarde comme l'ennemi du peuple. » J'étais malheureux; le gouvernement » est la cause de mon malheur; le roi en » est le chef; voilà pourquoi j'ai voulu le » tuer. Je n'ai qu'un seul regret, celui de » n'avoir pas réussi. » Comme on lui demandait depuis combien de jours il nourrissait ces coupables projets : — « Depuis » le jour, dit-il, où Louis-Philippe n'a plus » tenu ses promesses. — A quelle époque » placez-vous ce jour? — Principalement » après les événemens du cloître Saint- » Méry. J'ai juré sa mort depuis ce jour » là. » Dès le jour même de l'arrestation d'Alibaud, une ordonnance royale qui fut communiquée le lendemain à la chambre des pairs, investit cette assemblée de la connaissance de cet attentat. Les perquisitions qui avaient été faites au domicile d'Alibaud y avaient fait découvrir les œuvres de Saint-Just, et sa conduite pendant tout le procès ne démentit pas les leçons qu'il avait puisées dans ce livre abominable. Les débats s'ouvrirent devant la cour des pairs le vendredi 8 juillet. L'assassin, quoiqu'il fût défendu par M. Charles Ledru, voulut lui-même lire un discours dans lequel il osait faire l'apologie du régicide; mais il fut interrompu par le président, et son manuscrit fut remis au greffier de la cour. Dans l'audience du 9 juillet Alibaud fut condamné à subir la peine des parricides. La cour ordonna qu'il serait conduit sur le lieu de l'exécution, en chemise, nu-pieds et

la tête couverte d'un voile, et qu'il serait exposé sur l'échafaud, pendant qu'on ferait au peuple lecture de l'arrêt de condamnation. Cet assassin subit son arrêt le 12 juillet 1836.

ALIBERT (J.-Louis), né le 12 mai 1766 à Villefranche, dans le département de l'Aveyron, était fils d'un conseiller au présidial. Compatriote et compagnon d'études de Laromiguière (*voyez* ce nom), il fut élevé avec lui dans le sein d'une congrégation qui avait eu la gloire de compter Fléchier au nombre de ses professeurs, et qui de même que la congrégation de l'Oratoire enseignait les lettres et la religion. Leurs humanités terminées, les deux amis entrèrent dans la congrégation des pères de la doctrine chrétienne, qui ne tarda pas à être détruite. Quelques années après, l'école normale ayant été créée, Alibert y fut envoyé; c'est là qu'il prit du goût pour l'étude de la médecine à la profession de laquelle il consacra le reste de sa vie. Ses premiers pas dans cette carrière furent marqués par le brillant succès de plusieurs ouvrages théoriques qu'il publia à divers intervalles, et qui acquirent à leur auteur une réputation durable tant en France qu'à l'étranger. Successivement attaché à la personne des rois Louis XVIII et Charles X comme médecin ordinaire, il est mort à Paris le 5 novembre 1837 dans sa 68^e année. Les principaux ouvrages d'Alibert sont : | la *Physiologie des passions*, ou nouvelle doctrine des sentimens moraux, 1825, 2 volume in-8°; l'auteur y considère ces mouvemens tumultueux de l'âme comme des phénomènes physiologiques, dont il croit voir la source dans ce double instinct qui nous attache à nous-mêmes et à notre espèce. | *Traité des fièvres pernicieuses*, ouvrage devenu classique; | *Traité de thérapeutique*, 1826, 2 vol. in-8°; cet ouvrage écrit d'après la doctrine physiologique de Bichat, offre d'excellentes vues pratiques; | *Traité des maladies de la peau*; cet ouvrage, lors de son apparition en 1806 et en 1810, balança, si même il n'éclipsa les traités antérieurs les plus estimés; il n'eut de rival que celui de Villau, peut-être en quelque chose plus méthodique et plus vrai. Il a été publié en 1854 une nouvelle édition de ce chef-d'œuvre d'Alibert, un volume grand in-folio avec figures coloriées, prix 500 francs; | *Nosologie naturelle*, ou les maladies du corps humain, distribuées par familles,

1817, 2 vol. in-4°; | *Précis sur les eaux minérales les plus usitées en médecine*, 1826, 1 vol. in-8°; | *Traité des pertes de sang*, traduit de l'italien de Pasta, 2 vol. in-8°. Alibert fut aussi l'un des plus actifs et des plus recommandables collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales* auquel il a fourni un grand nombre d'excellens articles. Il cultivait les lettres avec quelque succès. Son poème de la *Dispute des fleurs*, un vol. in-18, renferme quelques passages qui prouvent chez lui plus qu'un simple talent de versification. Il a laissé aussi des éloges historiques de Galvani, Roussel, Spallanzani et Bichat.

ALIX (FERDINAND), né en 1740 à Frasne, bailliage de Pontarlier, embrassa d'abord la vie religieuse dans l'institut des jésuites; mais la faiblesse de sa santé ne lui ayant pas permis de terminer son noviciat, il revint à Besançon se préparer par un cours de théologie à recevoir les ordres sacrés. Obligé en 1791 de quitter sa cure de Borey pour cause de refus de serment, et peu de temps après de s'expatrier, il composa en Suisse plusieurs ouvrages destinés à prémunir ses anciens paroissiens contre le schisme. Rentré en France après 3 ans d'exil, il fut nommé en 1802 curé de Vercel, où il mourut le 4 février 1825. On a de lui : | *Le manuel des catholiques*, ou *Recueil de divers entretiens familiers sur la religion*; | *Les impiétés modernes*; | *Le dernier prône d'un prêtre du Jura*. Le premier de ces ouvrages a été réimprimé à Besançon en 1802.

ALLEMAND (JEAN), prêtre romain, consultant de la congrégation de l'*Index*, censeur de l'académie de la religion catholique, et l'un des rédacteurs des *Annales des sciences religieuses*, était né le 19 novembre 1799. Le désir d'étudier l'Ecriture sainte avec plus de fruit l'engagea à s'appliquer aux langues orientales dans lesquelles il fit de grands progrès. Déjà prêtre, il fut chargé de professer l'Ecriture sainte dans le séminaire romain. Beaucoup de jugement et d'érudition, et une connaissance parfaite des modernes systèmes d'exégèse imaginés par les philologues allemands, le rendaient propre à donner des notions sûres à la jeunesse. Pasteur zélé non moins que studieux professeur, il succomba le 9 août 1853 à une maladie de langueur causée par ses travaux et ses mortifications. Il a laissé une *Dissertation sur le purgatoire*, contre

Dudley, et une *Lettre à un de ses disciples* pour l'avertir de ne pas trop se fier aux découvertes hiéroglyphiques de Champollion, et de ne pas les croire utiles pour l'éclaircissement de la Bible. Cette lettre a été publiée à Rome en 1834, sans nom d'auteur. Allemand a laissé inachevés d'autres ouvrages qui eussent puissamment contribué au progrès des sciences ecclésiastiques.

ALLEN (N.), né en 1755 dans l'Artois d'une famille pauvre, fit de brillantes études et dut à Carnot son entrée dans l'armée du génie. Sa frêle santé ne lui permit de faire que les premières campagnes de la révolution. Il était major du génie et secrétaire du comité des fortifications, lorsque Napoléon, frappé du mérite de ses rapports, de l'étendue, de la justesse et de la pénétration de son esprit, l'appela au conseil d'état où Allent ne tarda pas à se distinguer. Au commencement de la campagne de France, Allent fut placé par l'empereur auprès de son frère Joseph pour le diriger; et ce fut lui qui traça le plan d'opérations qu'un succès infailible eût couronné sans un concours de désastreuses circonstances que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir. Sous la restauration, le maréchal de Gouvion St.-Cyr s'attacha Allent en qualité de secrétaire d'état de la guerre. Nommé député du Pas de Calais en 1830, et élevé à la pairie en 1854, il ne parut presque pas à la chambre des pairs, et fut plutôt remarqué à la chambre élective comme commissaire du gouvernement que comme député. Il déploya au Conseil d'état une rare connaissance des matières administratives. Quoiqu'il fût miné depuis bien des années par une infirmité douloureuse qui l'obligeait à sortir fréquemment de la salle d'audience, sa pénétration était si vive, son coup d'œil si sûr, qu'à la seule inspection des pièces il devinait la solution et en dictait la rédaction avec autant de précision que de netteté. Le conseil d'état lui est redevable d'avoir fixé sa jurisprudence sur une foule de points de droit militaire et financier. Allent a laissé des mémoires fort estimés sur le génie; il était versé dans la littérature ancienne, française et étrangère, et il a fait sur la *peinture* un mémoire couronné par l'Institut. Parmi les nombreux travaux qui ont rempli sa carrière, il faut distinguer deux ouvrages considérables : l'*Histoire du corps du génie*, et l'*Essai*

sur les *reconnaisances militaires*. Allent est mort au mois de juillet 1857.

ALLIER (ACHILLE), né en 1808 et mort le 5 avril 1856, a par l'influence de son talent donné une impulsion puissante aux études scientifiques en province. Une éducation adaptée à ses dispositions naturelles n'avait pas peu contribué à développer la fécondité pittoresque de son imagination, l'ingénieuse richesse de ses vues et l'éclat animé de son style. Son père qui avait voulu faire lui-même cette éducation, conduisait son élève au milieu de la campagne, et là se servait de tous les objets qui pouvaient frapper vivement les regards de son fils, pour graver avec profondeur dans son intelligence les idées qui devaient y germer plus tard. Aimant passionnément son pays, et convaincu que chacun devait lui payer le tribut de ses études, Allier songea de bonne heure à lui faire le sacrifice de ses veilles, de son repos et de sa fortune. Très jeune encore, il fonda un journal à Moulugon sous le titre de *Album de l'Allier*. Il y jeta ses premiers essais, une foule de productions légères en vers et en prose, toutes empreintes de couleur locale et de recherches sur le Bourbonnais. Il continua ces études dans la *Gazette constitutionnelle de l'Allier*, publiée à Moulins, et dès-lors ses compatriotes parent apprécier son rare talent et ses rapides progrès. Déjà le jeune écrivain, dans des travaux profonds et réfléchis, examinait les ressources que pouvait fournir à la province le journalisme, s'il laissait de côté d'inutiles questions politiques, et prenait en main la défense des intérêts locaux. Passionné pour les monuments antiques, il s'attacha à préserver de la destruction ceux de sa province, et publia, sur quelques-uns, plusieurs notices remarquables dans un ouvrage intitulé *Esquisses bourbonnaises*, ouvrage que l'auteur regardait comme incomplet, mais qui contient le germe de sa grande publication historique, l'*ancien Bourbonnais*. C'est dans ce dernier ouvrage interrompu par sa mort prématurée, qu'il devait déposer le fruit de ses vastes études. Le succès le moins contesté accueillit dès son début une publication qui se recommande par une profonde érudition historique, embellie de tous les charmes d'un style plein de poésie. Toutefois son ambition ne se bornait pas à faire de l'art, il tenait surtout à ce que l'art fût compris et étudié. Dans ce but il fonda l'*Art en Province*, jour-

nal spécial destiné à donner aux travaux des artistes dans les départemens une impulsion nouvelle, à établir entre eux des liens communs, à les rapprocher, à créer des centres nouveaux qui pussent balancer les inconvénients de la centralisation parisienne. Tout en se livrant avec ardeur aux travaux immenses que nécessitait la composition de son histoire, il trouvait encore les moyens de diriger lui-même cet utile journal, de coopérer activement à sa rédaction, de nouer des relations avec les hommes d'intelligence de toutes les villes et de poursuivre avec eux une correspondance intéressante sur de graves questions. Après avoir terminé l'*ancien Bourbonnais*, Allier devait travailler à une publication plus importante et plus vaste. Il pensait à composer sous le titre de *France religieuse* une histoire de tous les monumens que le christianisme a élevés dans les provinces. La mort est venue détruire tous ses projets en le frappant d'un coup imprévu.

ALMEIDA (NICOLAS-TOLENTINO de), poète portugais, né à Lisbonne en 1745 et mort dans cette même ville en 1811, s'est fait un nom dans sa patrie par un grand nombre de poésies légères, satiriques pour la plupart. La plus remarquable de ses productions dans le dernier genre, fut une satire contre le ministre si tristement célèbre, Carvalho de Pombal; cette pièce qui fut le commencement de sa fortune est du reste la seule où il se soit permis des attaques personnelles. Les vices et les travers généraux de la société, sans aucune allusion ni personnalité, furent depuis les seuls objets de ses invectives poétiques. Almeida brille par la naïveté de son style à la fois élégant et facile, jamais trivial ni indécent lors même que ses tableaux sont du genre le plus vulgaire. Ses œuvres ont été recueillies sous ce titre : *Obras poeticas de Nicolao Tolentino de Almeida*. Lisboa, 1802, 2 vol. in-8°.

ALPUENTE-ROMÉRO. Voyez ROMÉRO.

ALTIERI-PALUZZO, prince romain, né le 31 juillet 1760 d'une famille qui a fourni plusieurs souverains pontifes à l'Eglise. Il commandait la garde du pape Pie VII; et n'ayant pas voulu céder aux séductions révolutionnaires lors du soulèvement de cette milice, il fut mis au château St-Ange où il avait déjà été emprisonné en 1797 par l'ordre des consuls de la république. Napoléon en 1810 ayant

obligé plusieurs patriciens à envoyer leurs fils à Paris dans les lycées, Altieri y conduisit ses deux enfans, et s'établit dans la capitale de l'empire jusqu'à la restauration de 1814. Retourné à Rome à cette époque, il reçut du souverain pontife la récompense de son dévouement, et fut nommé en 1819 sénateur romain, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 10 janvier 1854, à l'âge de 74 ans.

ALVARE-PÉLAGE (don ALVAR-FRANÇOIS-PAEZ), théologien célèbre du 14^e siècle, était né en Espagne. Elève de Scot et condisciple de Raymond Lulle dans l'ordre des frères mineurs, il devint ensuite grand pénitencier du pape Jean XXII à Avignon, plus tard évêque de Silves dans les Algarves et nonce apostolique en Portugal. Alvare-Pélage est mort en 1352 à Séville, laissant entre autres ouvrages : | *De planctu Ecclesiae*, *libri duo*. (Lyon — 1517.) On lui attribue en outre : | *Speculum Regum*, *liber unus*; | *Super sententias*, *libri quatuor*, etc.; ces derniers inédits.

ALVISET (don BENOÎT), savant bénédictin, naquit au commencement du 17^e siècle à Besançon, d'une famille honorable qui n'est pas encore éteinte. Il embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Favernay, et se livra à l'étude de la théologie et du droit canonique qu'il enseigna depuis avec succès dans diverses maisons de son ordre. Ayant obtenu de ses supérieurs l'autorisation de se rendre en Italie, il entra dans la congrégation du Mont-Cassin, sous le nom de *Virginus*. Il demeura quelque temps à Padoue et passa ensuite au monastère de Sublac, lieu célèbre qui a été le berceau de l'imprimerie en Italie. Ce fut dans cette retraite qu'il composa son traité des privilèges religieux, sous le titre suivant : *Murem sacre vestis sponsae regis aeterni vermiculate*; *opus de privilegiis ordinum regularium*, Venise, 1661, in-4°. Cet ouvrage qui renfermait des opinions hardies, déplut à la cour de Rome et fut mis à l'index. Cependant il fut réimprimé douze ans après, sans correction, à Kempten (Campidona) abbaye de la Saxe. L'auteur qui avait passé sur la fin de sa vie dans les îles de Lérins, mourut au monastère de Saint-Honorat en 1675.

AMANTON (CLAUDE-NICOLAS), juriconsulte et littérateur, né à Villers-les-Pots, près d'Auxonne, après avoir étudié dans cette ville, suivit à Dijon les cours de l'université, et fut reçu avocat au par-

lement, en 1783. Associant la culture des lettres aux études de la jurisprudence, il composa avec Ligeret de Chazey une petite pièce lyrique intitulée : l'*Apothéose de Rameau*, Dijon, 1783, in-8°. Quatre ans plus tard, il commença à insérer divers articles de jurisprudence dans la *Gazette des tribunaux* publiée alors par M. Mars, et il inséra dans le *Journal de Bourgogne* plusieurs lettres sur la proposition d'un établissement pour l'instruction, et la défense gratuite des pauvres dans la ville de Dijon et le ressort du parlement. En 1792 Amanton se retira à Auxonne où il fut mis en surveillance pendant quelques années. La vacance forcée du barreau lui laissant des loisirs, il en profita pour étendre ses connaissances et diriger ses études vers des objets d'utilité publique. On trouve dans la *Feuille du cultivateur*, du 17 nivôse an VIII, une question fort importante sur les chetels, qu'il traita avec beaucoup d'habileté. Il fit insérer, en 1806 et 1807, diverses lettres dans le *Journal d'économie rurale et domestique*. L'académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon ayant été rétablie en 1798, Amanton fut associé l'année suivante à cette compagnie dont il devint un des membres les plus actifs. En 1806 il fut nommé maire de la ville d'Auxonne, place qui ne l'empêcha pas de continuer ses travaux littéraires. En 1811 il alla se fixer à Dijon où il fut nommé, en 1813, président de l'académie, et chevalier de la Légion d'Honneur en 1814. Parmi les écrits qu'il publia durant son séjour dans cette ville, on remarque les notices biographiques qu'il consacra à la mémoire de François Duret, dijonnais, du célèbre organiste L. Marchand, de L'Echevin, de Prevost, du statuaire Boichot, du marquis de Courtivron, de Vauban, de J.-B. Wolfius, du comte de Gassendi, de Remi Ollivier, de l'abbé Fiard, de Girault, de Pierre Baillot, professeur de littérature à Dijon, du général Nansouty, etc. Ses travaux littéraires le mirent en rapport avec un grand nombre de corps savans qui s'empressèrent de se l'associer. Il fut nommé correspondant de la société royale des Antiquaires de France, des académies de Rouen, de Caen, de Bordeaux, de Besançon, de Lyon, de Nancy et de Macon. En 1813 il devint propriétaire du *Journal de Dijon et de la Côte-d'Or*, et il garda jusqu'en 1851 la direction de ce recueil où il inséra un grand nombre d'articles, tant sur les événemens du jour que

sur des sujets littéraires. Destitué en 1830 des fonctions de conseiller de préfecture qu'il remplissait depuis 1812, il se rendit en 1832 au château de Meudon, près Paris, dont un de ses fils était lieutenant de roi, et il y mourut le 28 septembre 1853, à l'âge de soixante-quinze ans. M. Peignot lui a consacré une notice dans les mémoires de l'académie de Dijon. Parmi les nombreux ouvrages qu'Amanton composa ou dont il fut l'éditeur, nous citerons les suivans : | *Mémoires et consultations sur une question de séparation d'habitation soumise à un tribunal de famille*, Dijon, Causse, 1792, in-8°; | *Mémoire pour le grand hospice civil de la ville d'Auxonne, sur une question de liquidation de la dette publique*, Dijon, Frantin, an VIII (1800), in-8° de 40 p.; | *Recherches biographiques sur le professeur d'artillerie Lombard*, Dijon, 1802, in-8° de 48 pages; | *Recherches biographiques sur Denis-Marin de la Chasteigneraie, conseiller d'état, intendant des finances sous Louis XIV*, Dijon, Frantin, 1807, in-12 de 28 pages; | *Notice biographique sur Léonard Racle, de Dijon, nouvelle édition, avec quelques corrections, des additions et des notes*, Dijon, Frantin, 1810, in-8° de 17 pages; | *Notices biographiques sur Claude Gillot et sur Paul-Ponce-Antoine Robert, peintres, par le chevalier de la Touche, avec des notes de M.J. Mielni et Amanton*, Dôle, Joly, 1810, in-8°; | *Particularités inédites et peu connues sur la Monnoye, Crébillon et Piron, recueillies par C. X. Girault, et publiées avec des notes par M. Amanton*, Dijon, Frantin, 1820, in-8°; | *Lettres bourguignonnes ou correspondance sur divers sujets d'histoire littéraire, de biographie, bibliographie, etc.*, Dijon, Lagier, 1823, in-8° de 73 pages; | *Lettres sur trois Lyonnais premiers présidens au parlement de Bourgogne, dans le XVI^e siècle, de 1505 à 1531*, Lyon, Barret, 1826, in-8° de 26 pages; | *Observations sur l'histoire de Napoléon d'après lui-même, publiées par Léonard Gallois*, Paris, Trouvé, 1827, in-8°; | *Annuaire du département de la Côte-d'Or pour l'année 1827*, Dijon, Noellat, 1828, in-12 de 456 pages; | *Virgile virai en Borguignon*; choix des plus beaux livres de l'Énéide, suivis d'épisodes tirés des autres livres (traduits jadis en patois bourguignon), avec sommaires et notes publiés par C. N. Amanton, et un discours préliminaire par G. P. (Gabriel Peignot), Dijon, Frantin, 1831, un volume in-18 de

327 pages, tiré à 250 exemplaires; | *Parabole de l'ancien prodige, et le livre de Ruth, revirai po lui premiere foi en Borguignon par ein habitan de lai rue Sain-Felebar, ai Dijon*, Dijon, Frantin, 1851, in-8° de 52 pages, tiré à soixante exemplaires; une seconde édition du même opuscule, corrigée et augmentée, a paru à Dijon au mois de septembre de la même année 1851, également tirée à soixante exemplaires; | *Notice sur le marquis de Thiard*, Dijon, Frantin, 1852, in-8° de 28 pages; | *Révélation sur les deux Crébillon*, Paris, 1853, in-8°, extrait de la *France Littéraire*, août 1853; | *Galerie auxonnaise, ou revue générale des auxonnais dignes de mémoire*, Auxonne, Sautié, 1855, in-8° de 128 pages, avec une gravure et deux planches. Amanton a de plus inséré quelques articles dans le *Petit Album franc-comtois*, dans les *Annales de la littérature et des beaux-arts*, publiées par M. le baron Trouvé, dans les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, et dans quelques autres journaux.

AMAR-DURIVIER (JEAN-AUGUSTIN), littérateur distingué, était né à Paris en 1765. Après avoir fait de très-bonnes études au collège de Montaigu où il avait été admis comme boursier, il entra dans la carrière de l'enseignement. La congrégation de la doctrine chrétienne le reçut dans son sein, et il y professa les humanités jusqu'en 1791, époque de la dissolution des corps enseignants. Il fut alors appelé à Lyon, où il se chargea d'une éducation particulière. Après le siège de cette ville en 1793, il fut jeté en prison et accusé de conspiration. Déjà la commission révolutionnaire avait commencé son procès, dont il était facile de prévoir le funeste dénouement, lorsqu'il fut soustrait à ses bourreaux par la reconnaissance d'un membre de cette commission qu'il avait eu occasion d'obliger autrefois. Amar rendu à la liberté, mais bientôt proscrit de nouveau, s'empressa de quitter Lyon, où il revint pourtant après la mort de Robespierre. Il y reprit ses fonctions d'instituteur qu'il remplit jusqu'en 1802. Un ordre du ministre l'attacha à cette époque à la bibliothèque Mazarine en qualité de conservateur, et il joignit à ces fonctions une chaire de professeur au lycée Napoléon, depuis collège Henri IV. Amar quitta l'enseignement à la fin de 1816 pour se livrer exclusivement aux travaux littéraires. Il

reçut en 1829 le titre d'inspecteur honoraire de l'académie de Paris, avec la décoration de la Légion d'honneur. Il est mort à Paris le 26 janvier 1857 à l'âge de 71 ans. Cet écrivain s'est fait par ses travaux une réputation honorable dans la littérature. On lui doit les publications suivantes : | *Chefs-d'œuvre de Goldoni*, avec l'italien en regard, accompagnés de notes et d'analyse, 5 volumes in-8°, Lyon, 1800. | *Le double divorce, ou Les dangers de l'abus*, drame en trois actes, Paris, an VI (1798), in-8°; | *Les vrais incroyables, ou Les métamorphoses modernes*, comédie en un acte, Lyon, an VI (1798), in-8°; | *Le culte rétabli et l'anarchic vaincue*, poème en 5 chants, Lyon, 1801, in-8°; | *Le fablier anglais avec le texte en regard, suivi de notes grammaticales*, Paris, 1805, in-8°; | *La gymnastique de la jeunesse, ou Traité élémentaire des jeux d'exercice considérés sous le rapport de leur utilité physique et morale*, Paris, 1805, in-8°, avec planches; | *Le lycée des arts utiles et agréables, ou Cours complet d'éducation*, Paris, 1804, in-8°; | *Conciones et orationes poeticae, ou Discours et harangues choisies tirées des poètes épiques latins avec l'argument et l'analyse oratoires de chaque discours*, Paris, Delalain, 1819, in-12; | *Le même, latin-français en regard*, 1819, 2 vol. in-12; | *Conciones français ou choix de discours tirés des historiens et des orateurs français*, Paris, Delalain, 1822, in-12; | *Conciones poeticae graecae, seu orationes variae e poetis graecis excerptae*, Paris, 1825, in-12; | *Cours complet de rhétorique, d'après les rhéteurs anciens et modernes*, 5^e édition revue et augmentée par Delalain, 1822, in-8°; la première édition publiée en 1804 est anonyme. Amar a de plus été rédacteur de la *Quinzaine littéraire*, ouvrage périodique, 1817, et il a coopéré à la rédaction des *Annales de la littérature et des arts*, 1820; à la publication de la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire, et à celle de la *Biographie universelle classique* rédigée par le général Beauvaix. Il a été l'abrégiateur de la *Bibliotheca rhetorum* du P. Lejay, et il a donné de nouvelles éditions de Tércence estimées, traduction de Lemonnier, 1812, 5 vol. in-12; | de la *Pharsale de Lucain*, traduction de Marmontel, 1816, 2 vol. in-12; | de *Virgile*, édition de Heine, 1824, 5 vol. in-12; | de J.-B. Rousseau, ses *œuvres poétiques*, 2 vol., dans l'édition de ses œuvres com-

plètes, 1820, 5 vol. in-8°; | de Boileau, avec un nouveau commentaire, 1821 ou 1824, 4 vol. in-8°; | de Treneuil, ses *poèmes élégiaques*, 1824, in-8°; | de De-lille, ses *œuvres*, 1823. Il a publié en outre une petite collection d'auteurs latins sous ce titre : *Scriptores latini principes*. Amar a été chargé en outre dans la *Biographie universelle* des articles des poètes grecs et latins. On lui est encore redevable de plusieurs articles littéraires, anonymes, insérés de temps en temps dans le *Moniteur*, et qui sont remarquables par la pureté des doctrines ainsi que par une critique judicieuse, impartiale et mesurée. On assure que cet estimable et laborieux écrivain avait mis peu de temps avant sa mort la dernière main à un ouvrage classique sur la poésie des livres sacrés. Cet ouvrage fruit d'un long travail doit être bientôt livré au public par les soins de M. Albert Amette, gendre de l'auteur.

AMELINE (JEAN-FRANÇOIS), professeur d'anatomie à l'école de Caen, était né dans cette ville le 28 août 1765. Malgré le peu d'aisance de ses parents il reçut une assez bonne éducation, et étudia la chirurgie sous Eénard II fit bientôt, en qualité de chirurgien d'un bâtiment marchand, un voyage à Saint-Domingue. Après un assez court séjour dans cette colonie, Ameline en revint pour étudier la clinique et l'anatomie sous le célèbre Dessault. Lorsque en 1806 il fut nommé professeur à l'école de médecine de Caen, il n'avait à sa disposition aucune collection anatomique; il fallut en préparer et il devint à la fois le professeur et le préparateur de son amphithéâtre. Ses pièces anatomiques qui demanderaient un volume pour être énumérées obtinrent une grande réputation. Ameline est mort à Caen le 5 décembre 1835, à l'âge de soixante-douze ans.

AMICI (HYACINTHE), né à Rome en 1760, se consacra à l'étude de la théologie et des lois. Il obtint le bonnet de docteur *in utroque jure*, et fut nommé avocat des procès près de la congrégation des Rites. Il brilla par son éloquence dans les procès pour la canonisation et la béatification des personnages illustres par la sainteté de leur vie, et se fit remarquer d'une manière plus avantageuse encore dans la cause du Père de Liguori, théologien célèbre et évêque de Sainte-Agathe des Goths dans le royaume de Naples, béatifié dernièrement avec

éclat. Amici est mort à Rome le 22 janvier 1837.

AMOUDRU (ANATOLE), architecte, naquit à Dôle en 1759. Après avoir suivi à Paris les cours de Blondel, il fut admis au nombre des élèves de Louis qui, remarquant ses talents et son application, le prit en amitié, et l'emmena avec lui en Pologne où il venait d'être appelé par les magnats pour dresser les plans et diriger la construction de plusieurs palais de Varsovie. De retour de ce voyage qui ne fut point perdu pour son instruction, il fut employé en France à plusieurs constructions importantes. C'est à lui que l'on doit le beau château de Fresnes près de Vendôme, bâti en 1765. Etant revenu à Dôle en 1773, il étudia le droit et se fit recevoir avocat au parlement, ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé quelque temps après architecte de la maîtrise des eaux et forêts, pour les provinces de l'Est, place qu'il remplit, sans abandonner son cabinet, jusqu'à la révolution. Elu en 1790 premier maire de Dôle, il refusa cet honneur qu'il accepta pourtant l'année suivante, après une nouvelle élection. Nommé membre du tribunal de l'arrondissement, il donna sa démission de juge en 1797 pour se livrer entièrement à l'exécution du cadastre du territoire de Dôle, travail qu'il acheva en dix années. Amoudru mourut en 1812. On a de lui : | *Cadastre parcellaire de la ville de Dôle*, 1808, in-4°. | *Des mesures agraires en usage dans la Franche-Comté, de leurs rapports entr'elles et avec le nouveau système métrique*; Dôle, in-8° de 54 pag. L'auteur y donne la véritable longueur de l'ancien pied de Bourgogne. Il a laissé en outre en manuscrit une *Notice historique sur la ville de Dôle*, qu'il croyait être l'ancien *Didatium*.

AMPÈRE (MARIE-ANDRÉ), mathématicien célèbre, membre de l'académie des sciences, inspecteur général des études, et professeur au collège de France, né à Lyon le 20 janvier 1775, appliqua de bonne heure les rares facultés dont la nature l'avait doué à l'étude des sciences exactes. Une *Théorie mathématique du jeu* qu'il publia à Lyon en 1802, commença à le faire connaître avantageusement. Cet ouvrage avait pour but non la théorie d'un jeu particulier, mais une évaluation exacte, d'après le calcul des probabilités, des dangers que court l'homme qui expose habituellement une partie appréciable de sa fortune aux chances d'un jeu de hasard.

• Lorsque deux joueurs, au jeu le plus
 • égal, commencent une série indéfinie
 • de parties, la possibilité de tenir plus
 • long-temps donne au plus riche des deux
 • un avantage d'autant plus grand qu'il
 • y a plus de différence entre leurs for-
 • tunes. Cet avantage deviendrait infini,
 • si l'une des fortunes pouvait l'être. Le
 • joueur le moins riche serait alors sûr
 • de se ruiner. Par conséquent c'est courir
 • à une ruine certaine que de jouer in-
 • différemment contre tous ceux qui se
 • présentent dans la société : on doit en
 • effet les considérer comme un seul ad-
 • versaire dont la fortune serait infinie ;
 • et dans ce cas la probabilité d'être ruiné
 • après un coup quelconque augmente
 • rapidement avec le nombre des parties. »

L'Institut, dans un rapport sur le progrès
 des sciences exactes, fit le plus bel éloge
 de cet ouvrage en disant qu'il serait ca-
 pable de guérir les joueurs, s'ils étaient
 tant soit peu géomètres. Ampère, chargé,
 d'abord comme suppléant de M. Labbey,
 ensuite comme professeur titulaire, du
 cours d'analyse et de mécanique à l'école
 polytechnique, publia successivement
 dans le *Journal de l'école*, dans les mé-
 moires des savans étrangers et dans les
 mémoires de l'Institut, le résultat de ses
 travaux sur diverses parties des mathéma-
 tiques. savoir : | *Recherches sur quelques*
points de la théorie des fonctions déri-
vées, qui conduisent à une nouvelle dé-
monstration de la série de Taylor, et à
l'expression suivie des termes qu'on néglige
lorsqu'on arrête cette série à un terme
quelconque. (*Journal de l'école*, 45^e
 cahier, 1806.) | *Démonstration générale*
des principes de vitesse virtuelle, dégagée
de la considération des infiniment petits,
 1808 ; | *Mémoire sur les avantages qu'on*
peut retirer dans la théorie des courbes,
de la considération des paraboles oscu-
latrices, avec des réflexions sur les fonc-
tions différentielles dont la valeur ne
change pas lors de la transformation des
axes, 1806 ; | *Considérations générales*
sur les intégrales des équations aux dif-
férences partielles, 1815 ; | *Intégrations*
des équations aux différences partielles
du premier et du second ordre. Transfor-
mation des équations aux différences
partielles du second ordre, et manière de
les intégrer dans quelques cas particu-
liers, 1820. Ampère tout en s'occupant
 du perfectionnement de l'analyse infini-
 tésimale, cet instrument si puissant de la
 science moderne, en a fait l'application

à la mécanique et à la physique dans les
 mémoires suivans : | *Mémoire sur la loi de*
Muriotte, 1814 ; | *Mémoires sur quelques*
nouvelles propriétés des axes permanens
de rotation des corps et des plans di-
recteurs de ces axes, 1821 ; | *Démonstra-*
tions d'un théorème d'où l'on peut déduire
toutes les lois de la réfraction ordinaire et
extraordinaire, 1815. Lorsque M. Ersted
 eut découvert l'action d'un conducteur
 voltaïque, sur l'aiguille aimantée, Ampère
 ajouta bientôt à ce fait nouveau deux
 découvertes non moins importantes, celle
 des attractions et répulsions mutuelles
 exercées par les diverses parties d'un fil
 conducteur qui réunit les deux extrémités
 d'une pile de Volta, et celle de l'action
 de la terre sur le même conducteur. Il
 mesura les forces qui se développent dans
 ce genre de phénomènes ; il en assigna
 les lois mathématiques, trouva la formulo
 de l'action mutuelle de deux portions
 infiniment petites du courant, et fit lui-
 même la plus grande partie des calculs
 nécessaires pour comparer la théorie
 avec les faits observés. De nombreuses
 tentatives furent faites en France et à
 l'étranger pour réunir sous un point de
 vue théorique les faits nombreux, variés
 et imprévus que l'observation révélait
 chaque jour tant sur l'électro-magnétisme,
 que sur l'électricité dynamique. La théorie
 d'Ampère a seule embrassé les deux séries
 de phénomènes ; et seule aussi elle a résisté
 à la double épreuve du calcul et des dé-
 couvertes ultérieures. Il consacra cinq
 ans à en prouver l'exactitude par le calcul
 et par l'expérience, et un des premiers
 résultats qu'il en tira, fut l'imitation des
 aimans avec des fils conducteurs, point
 fondamental de la théorie qui reposait
 sur l'identité des forces magnétiques et
 électriques. Ce n'est pas seulement en
 mathématiques et en physique qu'Ampère
 a laissé des preuves de sa forte intelli-
 gence. L'immense variété de ses connais-
 sances en avait fait un esprit presque uni-
 versel, et il a porté dans plusieurs sciences
 une sagacité patiente, une puissance de
 synthèse, et pour ainsi dire un talent de
 divination qui lui en faisaient pénétrer
 les plus abstruses profondeurs. C'est ainsi
 qu'en chimie, s'écartant de la route suivie
 par les cristallographes, il osa le premier,
 étudier les cristaux par la synthèse. Con-
 cevant les particules des corps simples,
 comme formées d'atomes distribués au
 sommet des polyèdres les plus simples. Il
 chercha quelles formes pouvait prendre

la combinaison de deux ou plusieurs particules dissemblables, par la pénétration mutuelle des polyèdres composans. Cette route nouvelle ouverte par lui pour arriver à la connaissance des formes cristallines, et qui prouve toute la puissance de son génie, est aujourd'hui suivie par quelques savans. On trouve dans les *Annales des sciences naturelles* des considérations philosophiques sur la détermination du système solide et du système nerveux des animaux articulés, publiées sans nom d'auteur, et qui lui appartiennent. On y reconnaît le caractère de son esprit porté à la généralisation, et ne pouvant rien étudier superficiellement. Dans une brochure qu'il publia sur la théorie de la terre, on rencontre une forte objection contre l'hypothèse du feu central. « Si le globe, dit-il, était composé, » comme des faits nombreux tendent à le » faire croire, d'une masse incandescente » liquéfiée par la chaleur, et d'une croute » solide, le liquide devrait éprouver des » mouvemens analogues au flux et au » reflux de la mer par les attractions » combinées du soleil et de la lune, et » alors on comprendrait difficilement » comment l'enveloppe solide pourrait » résister aux oscillations de cette masse » énorme de liquide. » Ampère pense que la chaleur augmente jusqu'à une certaine profondeur, pour diminuer ensuite, et il l'attribue aux combinaisons chimiques qui s'opèrent sans interruption dans toutes les couches du globe. Les travaux d'Ampère ne se bornent pas aux ouvrages qu'il a composés; il a eu par ses relations journalières et sa correspondance avec les savans de tous les pays, une grande influence sur le développement des sciences. Ainsi on assure qu'il découvrit le premier la véritable nature de l'acide muriatique oxygéné et de l'acide fluorique. C'est à lui qu'est due cette belle théorie du chlore, du fluor, etc., qui a fait une révolution dans la chimie, et il a puissamment contribué aux développemens de la théorie *électro-chimique*, d'où il a fait disparaître une grave difficulté par la distinction entre l'état électrique propre aux particules des corps, et l'état de l'espace qui les entoure immédiatement. En même temps que sa haute capacité embrassait toutes les sciences mathématiques et physiques, il cultivait l'histoire, la littérature ancienne et la philosophie. Il lui arrivait souvent de chercher des délassemens dans la poésie latine, et il a laissé un

ouvrage manuscrit qui contient l'exposé de ses idées sur les différentes méthodes que peut employer la science. On assure que cet écrit ne tardera pas à voir le jour. La vie d'Ampère concentrée presque entièrement dans les travaux scientifiques et les fonctions universitaires, se passa sans événemens remarquables. L'importance de ses travaux répandit rapidement sa réputation en Europe, et il fut successivement nommé membre de la société royale d'Edimbourg, de la société helvétique, de la société philosophique de Cambridge, de celle de physique et d'histoire naturelle de Genève, et des académies des sciences de Bruxelles et de Lisbonne. Nommé inspecteur général des études lors de la formation de l'université, il en remplit activement les fonctions jusqu'à la fin de sa vie. Malgré l'affaiblissement de sa santé, occasionné par les travaux excessifs auxquels il se livrait sans relâche, il voulut faire sa tournée d'inspecteur en 1856. Mais en arrivant à Marseille, il sentit ses forces défaillir, et il y succomba à une courte maladie, le 9 juin de la même année. Un de ses collègues, qui l'avait accompagné dans le midi, M. Matter, prononça sur sa tombe un discours dans lequel il rappela ses titres scientifiques, et les qualités morales dont il était doué. Ampère en effet ne fut pas seulement un savant distingué; il fut de plus un homme de bien, un homme profondément religieux. La haute intelligence et les vastes connaissances qu'il possédait, étaient relevées en lui par une simplicité modeste, une douceur de caractère, et une bonhomie spirituelle qui le faisaient aimer de tous ceux qui le connaissaient. Pénétré de gratitude pour la Providence qui lui avait accordé de si nobles facultés, fidèle jusqu'aux derniers momens de sa vie à l'accomplissement des devoirs de religion qui faisaient son bonheur, chez lui la pratique ajoutait à la foi, et la foi à la pratique. Ampère a laissé un fils qui soutient dignement son nom, et qui remplit avec distinction au collège de France la chaire de littérature française. Il a publié outre les ouvrages que nous avons cités : | *Description d'un appareil électro-dynamique, construit par M. Ampère*, Paris, 1824, 1826, in-8°, avec une planche; | *Essai d'une classification naturelle pour les corps simples* (extrait des annales de chimie), Paris, 1816, in-8° de 84 pages; | *Exposé méthodique des phénomènes électro-dynamiques et des*

lois de ces phénomènes, Paris, 1823, in-8°; | *Mémoire contenant l'application de la théorie exposée dans le XVII^e cahier du Journal de l'école polytechnique, à l'intégration des équations aux différences partielles du premier et du second ordre*, Paris, 1819, in-8°; | *Mémoire sur l'action mutuelle de deux courans électriques, sur celle qui existe entre un courant électrique et un aimant ou le globe terrestre, et celle de deux aimans l'un sur l'autre* (extrait des *Annales de physique et de chimie*), Paris, 1821, in-8°, avec 5 pl.; | *Mémoire sur une nouvelle expérience électro-dynamique, sur son application à la formule qui représente l'action mutuelle de deux élémens de conducteurs voltaïques, et sur de nouvelles conséquences déduites de cette formule*, Paris, 1823, in-8°, avec une pl.; | *Recueil d'observations électro-dynamiques*, Paris, 1822, in-8° de 400 p., avec pl.; | *Précis de la théorie des phénomènes électro-dynamiques, pour servir de supplément au Recueil d'observations électro-dynamiques, et au Manuel d'électricité dynamique de M. Montferrand*, Paris, 1824, in-8°, avec pl.; | *Précis d'un mémoire sur l'électro-dynamique*, extrait de la correspondance mathématique et physique des Pays-Bas, Gand, 1823, in-8° de 16 p., avec une pl.; | *Théorie des phénomènes électro-dynamique, uniquement déduite de l'expérience*, Paris, 1826, in-4°, avec 2 pl.; | *Recherches sur l'application des formules générales du calcul des variations aux problèmes de la mécanique*, Paris, 1803, in-4°.

ANCILLON (JEAN-PIERRE-FRÉDÉRIC), littérateur, publiciste et homme d'état distingué, né à Berlin le 30 avril 1766, descendait d'une famille française originaire de Metz, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée à s'expatrier (1), et dut à son père, homme savant et estimé, l'avantage d'une éducation judicieuse et soignée. Destiné de bonne heure au ministère évangélique, il reçut au collège français de Berlin, puis à la faculté de théologie, l'instruction qui devait l'y conduire. Après s'être rendu à Genève dans le dessein d'y perfectionner ses études, Ancillon fit un voyage à Paris, au moment où commençait la révolution française, et il y eut des relations avec Mirabeau. De retour à Berlin il y exerça les fonctions de professeur d'histoire à l'académie royale militaire, et de prédicateur dans

l'église réformée du Werder à Berlin. La facilité de sa parole, et une certaine onction qui y était répandue firent goûter son éloquence. Un discours qu'il prononça en 1791, en présence du prince Henri de Prusse, pour la bénédiction d'un mariage, attira sur lui les regards de la cour et commença sa fortune. Plusieurs sermons qu'il prêcha deux ans après, sur l'amour de la patrie, à l'occasion des événemens politiques qui armaient alors la Prusse contre la France, justifiaient les espérances que ce début avait fait concevoir. En 1801 il publia des *Mélanges de littérature et de philosophie*, qui furent réimprimés en 1809. Cet écrit annonça un homme qui avait métiquement réfléchi sur les principales questions débattues entre les philosophes modernes. L'auteur s'y rattachait à l'école éclectique. Mais ce qui fonda sa réputation en Europe, ce fut l'ouvrage important qu'il publia en 1806, sous le titre de *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du 15^e siècle*; si cet ouvrage renfermo plusieurs traits auxquels il est facile de reconnaître l'écrivain nourri dans le sein du protestantisme, la profondeur des aperçus qu'on y remarque, jointe à la modération des doctrines politiques et à la gravité du style, assignent à l'auteur un rang distingué parmi les écrivains et les publicistes. La commission de l'Institut de France en fit en 1810 un éloge particulier dans un rapport sur les progrès de l'histoire. Elle le proclama un digne héritier de Leibnitz, et elle le loua d'y avoir montré, sur son exemple, que le but de la vraie philosophie est de multiplier et non de détruire les vérités, et qu'elle tire sa principale force de l'alliance du sentiment avec les principes, et que c'est parmi les âmes élevées qu'elle aime à chercher ses premiers adeptes. Ancillon traduisit lui-même en allemand sous le titre de *Considérations générales sur l'histoire*, ce livre qui lui valut les faveurs du gouvernement prussien, et le fit élever aux emplois les plus brillans. Revêtu de la charge d'historiographe que son aïeul avait déjà exercée, il fut admis bientôt après, à l'académie royale de Berlin. Le roi le nomma gouverneur du prince royal de Prusse, Frédéric-Guillaume son fils, et de son neveu Frédéric-Guillaume-Louis. Plus tard il fut fait conseiller d'état, et décoré des ordres du Mérite civil et de l'Aigle romaine. Les soins qu'il donnait à ses élèves, et les

(1) Voyez au 1^{er} vol. 2 articles sous ce nom.

assujétissemens de la cour ne lui firent pas abandonner la littérature à laquelle il devait sa gloire et sa fortune. Il se chargea en 1810 de faire l'éloge de J.-B. Mérian, membre de l'académie de Berlin, et quelques mois après, il prononça l'oraison funèbre de la reine de Prusse qui venait de mourir à la fleur de l'âge, victime de l'ambition de Bonaparte. Ce discours écrit avec chaleur et semé d'allusions vives contre Napoléon, ayant été imprimé, la police française prit des mesures très sévères pour en empêcher l'introduction dans toute l'étendue de l'empire. Ancillon ne demeura pas étranger à la coalition qui se forma en 1815 contre Bonaparte, et en 1814 il accompagna son royal élève à Paris, où il se lia avec plusieurs de nos littérateurs, et particulièrement avec MM. Guizot et de Broglie. L'éducation des princes étant terminée, peu de temps après son retour en Prusse, il fut attaché en qualité de conseiller de légation au département des affaires étrangères, et prit une part active à un grand nombre de transactions diplomatiques. En 1823, il devint directeur de la section politique du ministère des affaires étrangères, et le public lui attribua la rédaction de la *Staatszeitung*, gazette d'état de Berlin, journal semi-officiel. Il était spécialement chargé de la rédaction des notes diplomatiques, et il fut nommé membre de la fameuse commission de la constitution. Son influence grandit sous le prince de Hardenberg et sous le comte de Bernstorff, placés successivement à la tête du cabinet de Berlin. Entré au ministère, comme collègue de ce dernier, Ancillon lui succéda en 1831, en qualité de secrétaire d'état des affaires étrangères. A cette époque difficile, l'Europe était menacée d'un bouleversement général, et un parti puissant se prononçait en Prusse pour la guerre. Ancillon s'attacha à faire prévaloir une politique conciliante et modérée, et il fut regardé comme un des soutiens de la paix européenne. Il favorisa la ligne suivie par le gouvernement de 1830, et il seconda particulièrement de ses efforts le système dont M. Guizot était en France le représentant et le soutien. On lui a attribué une part dans les négociations qui ont amené le mariage du duc d'Orléans. Ancillon est mort à Berlin le 19 avril 1837 après une courte maladie, à l'âge de soixante-dix ans. Il a publié : | *Considérations générales sur l'histoire,*

ou *introduction à l'histoire du système de l'Europe*, Berlin, 1781, in-8°; | *Considérations sur la philosophie de l'histoire*, Berlin, 1796, in-8°, 75 pages; | *Discours sur la question : Quelle est la meilleure manière de rappeler à la raison les nations qui se sont livrées à l'erreur?* Berlin, 1783, in-8°; | *Discours sur la question : Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux livres saints la supériorité sur les livres profanes*, 1782, in-8°; | *Essai sur les grands caractères*, Berlin, 1806, in-8°; | *Mélanges de littérature et de philosophie*, Berlin, 1801, in-8°, Paris, 1809, 2 vol. in-8°; | *Essais philosophiques, ou Nouveaux mélanges de littérature et de philosophie*, Genève et Paris, 1817, 2 vol. in-8°; | *Essais (nouv.) de politique et de philosophie*, Paris, Gide fils, et Berlin, Duncker et Humblot, 1824, 2 vol. in-8°; | *Mélanges de politique et de philosophie morale*, Berlin, 1801, in-8°; | *Sermons prononcés dans l'église des réfugiés de Berlin*, 1818, 2 vol. in-8°; | *De la souveraineté et des formes du gouvernement*, avec des notes du traducteur (F. Guizot), Paris, Le Normant, 1816, in-8°; | *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du 15^e siècle*, Berlin, 1806, 4 vol. in-8°; Paris, 1807, 7 vol. in-12; nouvelle édition revue par l'auteur, Paris, 1823, 4 vol. in-8°. Ces ouvrages auxquels il faut joindre quelques opuscules philosophiques en langue allemande, ont fait à l'auteur, au-delà du Rhin, une réputation que la France n'a pas complètement sanctionnée.

ANDRÉ (l'abbé), né à Marseille, passa quelques années de sa vie dans la congrégation de l'Oratoire, mais il en sortit sans avoir reçu les ordres sacrés. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont aucun ne porte son nom. Voici les principaux : | *Lettre à l'abbé Prevost, concernant les missions du Paraguay*; | *La Divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J.-J. Rousseau*; | *L'Esprit de M. Duguet, ou Précis de la morale chrétienne tirée de ses ouvrages*; | *La Morale de l'évangile en forme d'élévation à Dieu*; | *Lettre à l'auteur des Lettres pacifiques*, etc. C'est à l'abbé André qu'on est redevable de la publication des œuvres du chancelier d'Aguesseau.

ANGLADA, professeur de médecine, ancien doyen de la faculté des sciences à Perpignan, mort le 19 décembre 1833,

à l'âge de 58 ans. La science lui est redevable d'un *Mémoire pour servir à l'histoire générale des eaux minérales sulfureuses et des eaux thermales*. Il venait de terminer la publication d'un traité des eaux minérales et des établissements thermaux des Pyrénées-Orientales.

ANGUILLES (GIOVANNI), né dans le territoire de Pise le 28 avril 1766, poète et littérateur distingué, traducteur du *Génie du Christianisme* et d'autres ouvrages français, fut secrétaire de la princesse Elisa, sœur de Napoléon, pendant la domination française en Italie. C'est à sa sollicitation que fut rétablie la célèbre académie *Della Crusca*. Il a publié un *Itinéraire statistique et historique* des routes de la Toscane, dont il a puisé les matériaux dans les archives grand-ducales de Florence. En 1824, il devint chancelier de l'université de cette ville. Ses poésies ont été recueillies en 1818; depuis 1822 il était l'éditeur du *Giornale dei Letterati* qu'il a enrichi de nombreux articles. Anguilles est mort âgé de 67 ans le 5 avril 1835.

ANTELMY (PIERRE-THOMAS), né le 14 septembre 1750, à Trigance en Provence, acheva ses deux cours de philosophie, à l'âge de quinze ans, et s'adonna aux mathématiques. Arrivé à Paris, il se lia avec les plus célèbres géomètres, et fut bientôt nommé professeur de mathématiques à l'école militaire, puis inspecteur des études. Il fut chargé en même temps de l'observatoire qu'on venait d'y construire, et ses observations lui fournirent divers mémoires que l'académie des sciences a publiés dans ses recueils. Il avait composé un *Traité de Dynamique* qui n'a pas été imprimé. On lui doit encore : | *Fables de Lessing, et dissertation sur la nature de la Fable*, traduites de l'allemand, 1764, in-12; 1780, petit in-8°; 1800, in-8°, en trois parties, contenant : 1° le texte allemand avec une version interlinéaire de M. Boulard, éditeur; 2° le texte allemand, et la traduction d'Antelmy en regard; 3° le texte allemand. La table faite par l'éditeur contient la morale des fables; | *Le Messie*, poème de Klopstock, traduit de l'allemand avec Junker et autres, 1769, 2 vol. in-12. Ces deux volumes ne contiennent que les dix premiers chants, et les traducteurs n'ont pas continué leur travail. Antelmy est mort le 7 janvier 1785.

ANTIGNAC (ANTOINE), né à Paris le

5 décembre 1772. Poète chansonnier, l'un des membres les plus assidus de ces joyeuses réunions épicuriennes formées sous le règne de Napoléon, et dont il ne reste plus depuis long-temps que des souvenirs; poète par goût, employé de l'administration des postes par état, il avait, remarquait-il lui-même en plaisantant, doublement droit au titre d'*homme de lettres*. Il est mort à Paris le 21 septembre 1825, laissant : | *Chansons et poésies diverses*, Paris 1809, un vol. in-18. | *Cadet Roussel aux préparatifs de la fête* (le mariage de Napoléon), 1810, in-8° de 4 pages. On trouve de lui un grand nombre de chansons insérées dans le recueil annuel intitulé : *le Caveau moderne*, dans le *Chansonnier des grâces* et dans le *Journal des gourmands*. Il a fourni également quelques pièces de vers aux *Annales maçonniques*, Paris, 1807-1810, 8 vol. in-8°, dédiées au prince Cambacérès. Dans la plus grande partie de ces compositions, Antignac ne s'élève guères au-dessus de la médiocrité; naturellement facile et souvent élégant, il pêche par défaut de verve. Ses chansons satiriques ne roulent que sur des lieux communs dépourvus d'originalité. Quant à ses chansons à boire et à manger, comme il les appelait, quoique de beaucoup supérieures au reste de ses productions, elles ne peuvent soutenir la comparaison avec les pièces analogues de Désaugiers.

ANTON (CONRAD-GOTTLIEB), littérateur, né à Lauban, dans la Haute-Lusace, le 29 novembre 1745, fut nommé, en 1775, professeur de morale à l'université de Wittenberg, et échangea ce titre, en 1780, contre celui de professeur de langues orientales à la même université. Il mourut le 4 juillet 1814, laissant divers ouvrages parmi lesquels nous citerons les suivans : | *Dissertatio de metro Hebræorum antiquo*, Leipsick, 1770, in-4°; | *Traduction* (allemande) *du Cantique des cantiques*, Leipsick, 1772, in-8°; | *Traduction fidèle* (en allemand) *de poésies hébraïques, grecques et latines*, Leipsick, 1772, in-8°; | une édition de *Pétrone*, où son travail comme éditeur se réduit à peu de chose, Leipsick, 1781, in-8°; | *Priapeia sive diversorum poetarum in Priapum lusum*, etc., Leipsick, 1781, in-8°; cette édition est destinée à faire suite à celle de Pétrone, et se trouve ordinairement reliée dans le même volume; même observation que pour celle dernière. | *De lingua russica ex eodem cum sanscrita lingua matre orientali pra-*

gnata; adjectæ sunt observationes de ejusdem lingua cum aliis cognitione et de primis Russorum sedibus, Leipsick, 1809, in-8°; | *Phædri Aug. lib.; Fabularum Æsopicarum libri V et Publii Syri aliorumque veterum sententiæ ex rec. Bentlei passim codd. mss. auctoritate necnon metri et rhythmî musici ope refecti: præmissa est dissertatio de rhythmico musico à veteribus Romanis, nominatim à Phædro et auctoribus sententiarum à P. Syro collectarum et comparandis versibus observato*, Zittau, 1817, in-8°; édition posthume, donnée par son fils, CHARLES GOTTLÖB, qui s'est lui-même fait connaître comme savant. Conrad a en outre écrit dans plusieurs journaux allemands.

AREZZO (THOMAS), cardinal, naquit le 17 septembre 1756, à Orbittello en Toscane. Son père, capitaine-général au service de Naples, l'envoya au collège Mazzerin à Rome. Sa mère s'appelait Marie Fitzgerald Brown, et était Irlandaise. En 1777, le jeune Arezzo entra à l'académie ecclésiastique, et s'y appliqua à l'étude du droit-canon et du droit civil : il prit les leçons du célèbre Devoti, mort archevêque de Carthage. Pie VI l'inscrivit dans la prélature, et le nomma successivement vice-légat de Bologne, gouverneur de Fermo, de Pérouse et de Macerata. Pie VII l'envoya en Russie, avec une mission extraordinaire. Arezzo fut sacré à cette occasion, sous le titre d'archevêque de Séleucie. A Saint-Petersbourg, il défendit avec zèle les intérêts de la religion catholique, passa ensuite quelque temps à Dresde, et fut mandé tout à coup à Berlin par Bonaparte. Le prélat ne put se dispenser de s'y rendre, et eut avec l'empereur une longue conférence, dont il rappelait volontiers les détails. De retour à Rome, il en fut nommé pro-gouverneur lors de l'occupation de cette ville par les Français en 1808 : ce poste était difficile et périlleux dans les circonstances où l'on se trouvait. Arezzo dévoué au saint Siège, n'hésita point cependant à l'accepter, et le remplit avec tout le zèle possible. Peu de mois après on le déporta avec beaucoup d'autres, et on le conduisit successivement en diverses villes : enfin on l'enferma dans la citadelle de Bastia en Corse. Dans le mois d'octobre 1815, il parvint à s'en échapper avec le secours de quelques hommes dévoués, traversa la Corse, déguisé en matelot; et, après avoir surmonté bien des obstacles, il arriva au détroit de Boniface, où il s'em-

barqua pour Cagliari. Il a écrit la *relation* de son voyage. Victor-Amédée, qui était alors en Sardaigne, l'accueillit et lui témoigna son estime : ce prince aurait voulu le nommer à l'évêché de Novare. alors vacant : Arezzo le refusa comme il avait refusé l'archevêché de Palerme. Les circonstances lui ayant permis de revenir sur le continent, il apprit à Gènes la délivrance du pape, et se hâta de le rejoindre. Il suivit le pontife en 1815, et fut à la même époque envoyé à Florence, pour une mission dans laquelle il réussit. Pie VII le nomma le 8 mars 1816 cardinal et légat de Ferrare : Arezzo gouverna cette légation pendant 14 ans, jusqu'en 1830, époque où il fut nommé vice-chancelier de la Sainte-Eglise. Il rétablit les jésuites à Ferrare, et se montra fort zélé pour le bien de la religion. En 1820 il quitta son titre de St.-Pierre-ès-liens, et fut fait évêque de Sabine. Une légère attaque d'apoplexie qu'il essuya en 1824, laissa des traces dont il se ressentit toujours. Il est mort le 3 février 1835 : par son testament, il a partagé ce qu'il laisse, entre la Propagande, les gens de sa maison, et les pauvres de son évêché. Le *Diario* du 6 mars 1835 a donné une *Notice* étendue sur le cardinal Arezzo, notice dont l'*Ami de la Religion* a publié dans son n° 2084 (4 avril 1835), l'extrait que nous reproduisons.

ARK (ILDEPHONSE), historien suisse, né en 1756 et mort le 16 octobre 1834 à Saint-Gall, âgé de 78 ans, s'est principalement distingué par son excellente *Histoire de Saint-Gall*, et par les services éminens qu'il a rendus à la Bibliothèque qu'il administrait. C'est à lui particulièrement qu'on doit d'avoir découvert, réparé et mis en ordre les précieux manuscrits, débris des premiers siècles du moyen âge qui s'y trouvaient renfermés.

ARNAULT (ANTOINE-VINCENT), né à Paris le 22 janvier 1766, fit ses études au collège de Juilly. En 1785, il obtint de la bienveillance de Madame (épouse de Monsieur, depuis Louis XVIII), un brevet de secrétaire de son cabinet, titre purement honorifique. En 1789 il acheta une charge dans la maison de Monsieur, qu'il perdit pendant les orages révolutionnaires; alors il se livra entièrement à son penchant pour les lettres, et, en 1791, il donna au Théâtre-Français, sa tragédie de *Marius à Minturne*, qui eut le plus brillant succès. Cette pièce qui commença la réputation de l'auteur fit concevoir de

lui les plus hautes espérances. Sa tragédie de *Lucrèce*, qu'il fit représenter en 1792, fut bien accueillie. En 1794, Arnault donna successivement *Horatius Cocles*, opéra en un acte; *Phrosine et Mélidore*, drame lyrique en trois actes, et *Quintus Cincinnatus*, tragédie en trois actes. Celle d'*Oscar*, jouée en 1796, eut aussi beaucoup de succès. En 1797, il fit représenter les *Vénitiens*, tragédie en cinq actes, qu'il dédia à Bonaparte, qui l'avait bien reçu à Milan et qui l'avait chargé en outre d'emplois honorables. En 1798, il s'embarqua avec le général Bonaparte, sans aucun titre particulier. Demeuré à Malte pour donner ses soins à un ami dont les jours étaient en danger, Arnault ne fit point le voyage d'Égypte; il repartit pour la France sur une frégate qui fut prise par les Anglais. Le capitaine ennemi usa envers ses prisonniers et particulièrement envers lui, des procédés les plus généreux. En 1800, le ministre de l'intérieur le nomma chef de la division d'instruction publique, place qu'il a conservée jusqu'au moment de l'organisation de l'université. Il donna en 1805, *don Pèdre*, ou *le Roi et le laboureur*. Cette tragédie d'une conception hardie, mais plus philosophique que tragique, échoua; *la Rançon de Duguesclin*, comédie représentée en 1814, ne fut guère plus heureuse. Lorsque Lucien Bonaparte se rendit à la cour d'Espagne, en qualité d'ambassadeur, Arnault l'y accompagna. L'académie de Madrid s'empressa de l'admettre dans son sein. Son discours de réception, sur l'état des sciences et des arts en France, mérita les suffrages de toute l'assemblée. En 1808, il fut nommé conseiller honoraire et secrétaire-général de l'université. En 1814, après l'abdication de Napoléon, il se rangea franchement, et sans arrière-pensée, sous la bannière des Bourbons; cependant il perdit ses emplois et les restes d'une fortune qu'il semblaient lui assurer ses titres littéraires et quinze années de travaux administratifs. Lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe, Arnault se prononça fortement en sa faveur. Le 27 mai 1815, il fut chargé provisoirement de la direction de l'université, avec le titre de conseiller-secrétaire-général. Le 4 juin, il parut au *Champ-de-Mai*, comme électeur du département de la Seine, et dans le même mois, la ville de Paris le nomma député à la chambre des représentants. Après le désastre de Waterloo, il fit partie de la

députation qui fut envoyée à l'armée. De retour de cette mission, il proposa à la chambre une souscription de 50 francs par chaque député, pour subvenir aux besoins des militaires blessés, et sa motion fut adoptée. Après la seconde chute du trône impérial, Arnault, compris dans l'ordonnance royale du 24 juillet 1815, se retira à Bruxelles: c'est là qu'il apprit le succès de *Germanicus*, tragédie qui fut interdite après la première représentation. Arnault vit son nom rayé de la liste de l'institut par l'ordonnance royale du 21 mars 1816. Enfin, dans le mois de novembre 1819, il apprit son rappel et continua dans sa patrie les travaux littéraires que ni l'exil ni ses emplois n'avaient interrompus. Depuis cette époque il lui a été alloué par le gouvernement une pension de retraite, et il a été porté sur le testament de Napoléon, pour une somme de 100,000 francs. Arnault fut nommé membre de l'académie française en 1829 et son secrétaire perpétuel en 1855. Il est mort à Paris en 1854. Nous croyons que c'est sans fondement qu'on l'a accusé d'avoir trahi Napoléon pour le roi et le roi pour Napoléon; on peut du reste lire à ce sujet la préface de *Germanicus*, imprimée à Bruxelles, vers la fin de mai 1817. Arnault a publié un recueil de *Fables* généralement estimées. Il n'a imité ni Phèdre, ni la Fontaine, ni Florian. Son genre est à lui seul. Ses apologues, remplis d'idées neuves, de traits saillants qui surprennent et amusent en même temps, se font lire avec plaisir. Ils sont écrits avec naturel, avec grâce, et la tournure épigrammatique qu'ils ont, en général, leur donne un caractère particulier qui les distingue de toutes les autres productions de ce genre. Outre les pièces déjà citées Arnault a laissé: | *De l'administration des établissemens d'instruction publique, et de la réorganisation de l'enseignement*, Paris, 1804, in-8°; | *Cantate sur la naissance du roi de Rome*, Paris, 1814, in-8°; | *Fables et Poésies*, Paris, 1826, 2 vol. in-18; | *Guillaume de Nassau, tragédie*, Paris, 1826, in-8°; | *Les Loirs d'un banni*, pièces recueillies en Belgique; publiées avec des notes par Imbert, Paris, 1823, 2 vol. in-8°; | *Scipion consul*, drame, Paris, 1804, in-8°; | *Vie politique et militaire de Napoléon*; ouvrage orné de planches lithographiées, Paris, 1822 et années suiv. 5 vol. in-folio; | *Oeuvres complètes*, la Haye et Paris, 1818-1819, 4 vol. in-8°;

nouv. édition, Paris, 1824, 8 vol. in-8°. Arnault a encore publié quelques scènes d'une *Zénobie*, tragédie non terminée : il est auteur d'un *Chant lyrique* pour l'inauguration de la statue votée à l'empereur par l'institut ; de la *Notice biographique* sur Chénier, en tête des *Oeuvres* de cet écrivain, et il a remis trois nouvelles tragédies au Théâtre-Français : *Lycurgue*, *Pertinax*, ou les *Prétoriens*, et les *Guelfes* et les *Gibelins*. Il a travaillé à la rédaction de plusieurs ouvrages périodiques, et notamment aux *Veillées des muses* en 1797 ; au *Mercur* ; au *Libéral*, journal belge (1816-1820), dans lequel la plus grande partie des articles de morale, de littérature et de philosophie de cette époque sont de lui ; à la *Minerve* ; au *Miroir des spectacles, des lettres, des mœurs et des arts*, et en dernier lieu à l'*Opinion* ; il était un des principaux collaborateurs de la *Biographie des contemporains*. Enfin il publia les *Mémoires* de sa vie, dans ses dernières années, en 2 vol. in-8°.

ARNOLD (GEORGES-DANIEL), né à Strasbourg le 18 février 1780, et mort doyen de la faculté de droit de cette ville, alla perfectionner dans les principales universités d'Allemagne, et surtout à celle de Göttingue, l'éducation qu'il avait reçue dans sa ville natale des savans professeurs Oberlin, Koch et Schweighäuser. Nommé en 1806 professeur de code civil à l'école de droit de Coblentz qui faisait alors partie de l'empire français, il voulut, avant d'entrer en fonctions, visiter l'Italie où il fit une étude spéciale de l'histoire des progrès de l'art. En 1811 il fut appelé à occuper à Strasbourg la chaire de droit Romain, et fit preuve dans ses leçons d'une érudition extraordinaire. Au milieu des travaux multipliés que lui imposait ce cours, ainsi que ceux de droit des gens, de diplomatie et d'histoire de la jurisprudence qu'il recommençait chaque année, il sut trouver du loisir pour cultiver les lettres et particulièrement la poésie allemande. Un tempérament robuste et une sobriété parfaite semblaient lui promettre une longue vieillesse, lorsqu'il succomba tout à coup le 18 février 1829 à une attaque d'apoplexie foudroyante. On doit à Daniel Arnold : | *Elementa juris civilis Justiniani, cum Codice Napoleoneo et reliquis legum codicibus collata*, Strasbourg, 1812, in-8°. Cet ouvrage spécialement destiné aux élèves est devenu pour

eux un manuel très utile. | *Notice littéraire sur les poètes alsaciens*, Paris, 1806, in-8° ; | le *Lundi de la Pentecôte*, comédie en 5 actes et en vers, en dialecte strasbourgeois. Arnold a fourni en outre d'excellens articles à divers recueils périodiques tels que le *Magasin Encyclopédique*, la *Thémis*, etc.

ARNOULD (JEAN-FRANÇOIS MUSSOT), plus connu sous le nom d'), né à Besançon en 1754, fut en France l'un des créateurs de la pantomime. Fils d'un avocat au Parlement, et destiné lui-même au barreau, il ne tarda pas à se dégoûter d'un état pour lequel il ne se sentait aucun penchant, et s'enfuit à Paris où il s'engagea dans une troupe de comédiens ; ce fut alors qu'il quitta son nom de famille pour prendre celui d'Arnould. Il ne tarda pas à obtenir dans cette nouvelle carrière, tous les succès les plus capables de flatter son amour-propre ; la réputation de l'auteur dramatique effaça pourtant encore chez lui celle de l'acteur aimé du public. Arnould est mort à Paris sur la fin de 1795, laissant un grand nombre de pièces représentées sur les divers théâtres forains, et dont voici les principales : | le *Savetier dupé* ; | le *Testament de Polichinelle* ; | *Monnaie fait tout* ; | *Robinson Crusôé* ; | l'*Arbre de Cracovie* ; | les *trois Rivaux* ; | *Alcimandre*, parodie d'*Alcimadure* ; | le *Meunier gaulois*, parodie d'*Iphigénie* ; | *La bonne femme*, parodie d'*Alceste* ; la *Complainte des Barmécides*, parodie de la tragédie de Laharpe. (Cette dernière eut un prodigieux succès.) | Les *Fourberies de Sganarelle* ; | *Le nouveau festin de Pierre* ; | *Les deux n'en font qu'un*, etc., etc. On attribue aussi à Arnould l'*Almanach des petits spectacles de Paris*, 9 vol. in-16.

ARNOUX, ou ARNOULX (FRANÇOIS), né en Provence au commencement du 17^e siècle, exerça la profession d'avocat au parlement d'Aix. Il a laissé divers ouvrages ascétiques plus remarquables par la singularité de leurs titres que par le mérite des idées ou du style. Les plus connus sont : | l'*Hercule chrétien* ; | les *Etats généraux convoqués au ciel* ; | la *Poste royale du Paradis* ; | l'*Echelle de Paradis pour, au sortir de ce monde, escheller les cieuz*, etc.

ARTAUD (N.), professeur de littérature française à l'université de Göttingen (Hanovre), né vers 1765, est mort dans cette ville au mois de novembre 1837. Jeune encore, la tourmente révolution-

naire de 1795 l'avait exilé du sol natal et forcé à s'ouvrir une carrière en pays étranger. Il eut le courage de recommencer ses études à Goettingen, y obtint une chaire et honora sa patrie adoptive par tous les genres de services qu'il lui rendit. Lorsqu'en 1807 Napoléon fit occuper le Hanovre pour en former une province du royaume de Westphalie, Artaud fut un des premiers qui par leurs écrits intercédèrent auprès du vainqueur en faveur des établissemens littéraires et scientifiques de ce pays, et parvinrent à les faire respecter, même dans leurs franchises les plus contraires aux idées des nouveaux administrateurs. Artaud fut, depuis le commencement du siècle, le guide et l'appui de tous ses jeunes compatriotes qui se rendaient à Goettingen pour y compléter des études. Parmi les productions de ce savant professeur, on a toujours cité avec distinction ses *Traductions Françaises* de Blumenbach, de Sartorius et de Meiners.

ASTIER (BENOÎT-CHARLES), né en 1771 à Mont-Dauphin, Hautes-Alpes, fut employé d'abord dans la pharmacie de l'armée du Nord, puis à celle qui assiégeait Toulon. Fait prisonnier de guerre par les Anglais, on l'inscrivit par erreur sur la liste des émigrés ; mais après sa radiation il entra en France, et devint pharmacien de première classe. Il organisa les pharmacies de l'armée d'Italie, et fut ensuite chargé par le ministère de venir à Toulouse, dans un hôpital qui lui fut confié, établir une grande fabrique de sucre indigène pour alimenter les hôpitaux de l'armée. Il devint successivement pharmacien principal et chevalier de la Légion d'honneur. Il paraît certain que la première idée d'appliquer le sublimé corrosif à la conservation des bois de construction lui appartient. Ayant obtenu sa retraite, il alla se fixer à Toulouse où il est mort dans les premiers jours de mai 1856, à l'âge de 64 ans.

ATHENAS (PIERRE-LOUIS), archéologue et naturaliste, né à Paris le 5 février 1752, était fils d'un épicier-droguiste, et montra dès son enfance un goût décidé pour la chimie. Après avoir fait d'excellentes études au collège des oratoriens à Soissons, il s'appliqua à cette science ainsi qu'à la physique, et fut admis comme premier aide à l'apothicairerie de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; il y profita des leçons et des conseils du direc-

teur le savant P. Malherbe, qui fut depuis bibliothécaire du tribunal, et il étendit le cercle de ses connaissances en suivant les cours d'anatomie, de physiologie, de minéralogie et de géologie sous les Buffon et les Daubenton. Il s'occupait aussi de recherches d'antiquités gauloises et romaines. Athénas se rendit vers 1786 à Nantes, et alla peu de temps après au Croisic, où il éleva une fabrique de soude à extraire du sel marin, opération alors inconnue. Il renonça bientôt à son entreprise, et revint à Nantes où il établit une teinturerie pour les toiles. Plus tard il créa une distillerie ambulante sur des bateaux tour-à-tour transportés dans les eaux de la Loire, de la Sèvre, de l'Achenau et du lac de Grand-Lieu, sur les diverses rives vinicoles. Une série de mauvaises récoltes nuisit à la durée de l'établissement, et Athénas rentré à Nantes, y fonda, avec l'aide d'actionnaires, une grande fabrique d'acide sulfurique, au moyen de la combustion du soufre, accélérée par le nitrate de potasse. La révolution et le manque de matières premières firent encore tomber cette usine. En 1791, Athénas fut appelé à faire partie du corps municipal de la ville de Nantes, et il devint, en 1793, directeur de la monnaie de cette ville. Il exerça ces fonctions pendant 22 ans avec autant de zèle que d'intégrité et les cumula long-temps avec celles de secrétaire de la chambre de commerce, dont il fut chargé, dès sa création en 1805. Il fut aussi membre du conseil général du département de la Loire-Inférieure, etc., et en 1797 il fut un des fondateurs de la société académique de Nantes (*voyez* KERIVALANT). Athénas parcourut à pied toute la Bretagne dont il a décrit les monumens. Il favorisa aussi les progrès de l'agriculture dans le département qu'il habitait, et rien n'égalait son zèle pour les découvertes. Ce fut lui qui fit apprécier la richesse de la mine d'étain de Piriac, dont la direction générale des mines acheta la propriété. En 1810, en explorant les Pyrénées, il trouva, dans les environs de Saint-Bois, le soufre natif à extraire de la chaux carbonatée bituminifère qu'il y était allé chercher sur les indications de Gillet de Laumont (*voy. LAUMONT* au Supplément), mais dont l'exploitation se trouva trop difficile et trop dispendieuse. On lui doit un grand nombre de mémoires sur diverses parties de l'économie rurale, et l'invention et le perfectionnement de plusieurs instru-

mens aratoires. Nous citerons entr'autres la puissante charrue connue sous le nom de *Défricheur-Athénas*, qui lui valut, en 1824, la grande médaille d'or de l'académie des sciences. Ce savant est mort à Nantes le 22 mars 1829. La chambre du commerce de cette ville a fait à sa veuve une rente viagère de la moitié des honoraires dont il jouissait. Le département de la Loire-Inférieure lui doit la naturalisation de l'herbe de Guinée, appelée *Panicum altissimum*, le plus avantageux de tous les fourrages tant pour l'abondance que pour la qualité. Cette plante est haute de 6 à 8 pieds, et donne par an deux ou trois abondantes récoltes. Parmi les nombreux rapports, dissertations, mémoires etc., sortis de sa plume, et lus par lui à la société académique de Nantes, ou publiés dans le Lycée Armoricaïn, nous citerons les suivans : (dans les procès verbaux de la société académique) | *Rapport sur les fouilles faites à Nantes, de 1805 à 1807*; | *Mémoire sur l'inflammation spontanée des tourbières*; | *Mémoire sur la déesse Sandrogige*; | *Notice sur l'état de la Loire près de Nantes, au 7^e siècle, et sur les îles d'Indre et Indret*; | *Sur la tour d'Oudon et sur la cathédrale de Nantes*; | *Mémoire sur deux charrues de défrichement inventées par l'auteur*; | *Mémoire sur des armes celtiques*; | *sur les instrumens aratoires de l'abbaye de la Meilleraye*, etc. | (Dans le Lycée Armoricaïn) : *Mémoire sur la véritable situation du Brivates Portus de Ptolémée, et sur le nom que portait Brest dans les premiers siècles de notre ère*; | *De l'île de Sein, du Ménez-Brée, des Britonnes, des Britanni et des Braies gauloises*; | *Mémoire sur la tour d'Elven*; | *Sur l'histoire de Bretagne, manuscrite, de dom Bonnard*; | *Compte rendu de Tristan le voyageur de M. de Marchangy*; | *Sur les autels druidiques*; | *Compte rendu de l'Essai de M. le chanoine Mahé sur les antiquités du Morbihan*; | *Sur une étymologie bretonne du nom de Chûpéric*; | *Sur le mare conclusum de César*; | *Sur le pays des soldats Carnotes*; | *Sur les Pierres frites*; | *Sur l'idole du Sommeil trouvée à Nantes, à l'entrée du canal de Bretagne*; | *Sur le Mattarh, arme gauloise*; | *Sur l'Histoire de Bretagne, de M. Daru*; | *Du passage des Alpes par Annibal (voyez WHITAKER dans ce volume), et de l'emploi du vinaigre pour rompre les pierres* (57^e livraison, septembre 1827), etc.

AUBERT-PARENT, professeur d'ar-

chitecture à l'académie de Valenciennes, sculpteur en bois, membre de l'académie royale de Berlin et de la société des antiquaires de France, né à Cambrai en 1754, est mort à Valenciennes le 27 novembre 1835, à l'âge de 99 ans. Louis XVI commença sa réputation en faisant déposer au Grand-Trianon sa première sculpture en bois un peu importante. A la révolution, Aubert Parent émigra en Allemagne; la renommée qu'il avait déjà acquise par ses ouvrages le fit admettre au sein de l'académie de Berlin. En 1803 il fut chargé de diriger les fouilles exécutées au village d'Angst; depuis et dans le cours des années 1823, 1824 et 1825 il dirigea celles de Famars. En 1815 il ouvrit à Valenciennes son cours classique d'architecture, et composa pour l'instruction de ses élèves une petite brochure sur son art par demandes et par réponses. Quelques ouvrages informés demeurés manuscrits sont ses seules productions littéraires.

AULNAYE (FRANÇOIS-HENRI-STANISLAS de l'), né à Madrid le 7 juillet 1759 de parens français, fit à Versailles de brillantes études, et acquit même des connaissances très étendues dans la linguistique, l'histoire naturelle et la théorie de la musique. Ce littérateur, destiné à parcourir une brillante carrière, fut privé par sa bizarrerie et ses goûts crapuleux de la réputation due à ses travaux. Forcé par la perte volontaire de sa fortune de chercher dans ses talens des ressources pour subsister, il se mit à travailler pour les libraires. Vivant dans le plus complet isolement, il y contracta des habitudes grossières, finit par tomber dans la misère et mourut à l'hospice de Chaillot en 1850. Outre les langues anciennes, de l'Aulnaye possédait presque toutes celles de l'Europe. Il avait fait une étude spéciale des sciences occultes, et s'était livré à des recherches très étendues sur les mystères de l'antiquité, sur les sociétés secrètes du moyen-âge, sur les jeux et les débauches des différens peuples. On lui doit plusieurs ouvrages dont les principaux sont : | une *Traduction* du chef-d'œuvre de Cervantes : *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*; elle passe pour la plus complète et la plus fidèle que nous ayons dans notre langue; | une nouvelle édition des *Oeuvres de Rabelais*, accompagnée de notes, de recherches, de tables analytiques, etc., qui attestent beaucoup de

goût et d'érudition ; | *Histoire générale et particulière des religions et cultes de tous les peuples du monde tant anciens que modernes* ; cet ouvrage, basé sur le système mythologique de Dupuis, et dont il n'a paru que les trois premières livraisons, quoiqu'il ait été annoncé comme devant former 12 vol., a fait placer, par l'abbé Barruel, l'auteur au nombre des sectaires impies qui conspiraient le renversement du trône et de l'autel. (Voyez les Mémoires sur le jacobinisme.) | *Pax vobis ou l'antimaçon* ; | *Mémoire sur la franc-maçonnerie* ; | *Le Thuilleur des trente-trois degrés de l'écosisme du rit ancien, dit accepté* ; | enfin plusieurs mémoires sur des questions relatives à la physique, à la bibliographie, à l'art théâtral, à la musique, etc.

AVOGADRO (le comte OCTAVE), seigneur de Calobiano, Valdengo et Montecavallo dans le Verceilais, né à Biella en 1748, appartenait à l'illustre famille de *Joseph de Advocatis* de Valdengo qui en 1549 donna à son frère Vincent le précieux manuscrit de l'imitation de J.-C., reconnu par les académies de Munich, de Milan et de Modène comme antérieur à la naissance de Gerson de Paris et de Thomas à Kempis de Cologne, et en même temps le plus ancien connu, le plus exact, le plus correct et le seul à suivre. Le comte Octave, après avoir exercé d'honorables et importants emplois dans les états Sardes, est mort à Turin le 4 février 1856.

AVOYNE-CHANTEREYNE (VICTOR), conseiller à la cour de cassation, était né le 22 juin 1762. Il exerça avant la révolution la profession d'avocat à Paris, et fut l'un des électeurs de cette ville en 1789. Il devint plus tard procureur de la commune de Cherbourg, puis administrateur et procureur syndic du département de la Manche, membre du district de Cherbourg et président de l'administration municipale de cette ville. Nommé sous le gouvernement impérial premier avocat-général près la cour d'appel de Caen, il fut élu par le sénat, en 1815, membre du corps législatif pour le département de la Manche. Ce département l'envoya en 1814 à la chambre des députés, où il s'opposa au projet de loi sur la liberté de la presse présenté par M. Raynouard. Dans la même session il proposa une amélioration du code criminel pour surseoir aux jugemens prononcés par suite de faux témoignage. Avoyné de Chantereyne reçut en 1814

la croix de la Légion-d'honneur, et fut nommé président de la cour royale d'Amiens. L'année suivante il fut chargé par le roi de présider le collège électoral de l'arrondissement de Cherbourg. Nommé membre de la chambre des députés par le département de la Manche, il parla dans les sessions de 1817, 1818 et 1819 sur divers objets relatifs à la contrainte par corps, à la responsabilité des ministres, au budget de la marine, aux contributions indirectes. Chargé par la commission des pétitions de faire un rapport sur celle que des étudiants avaient adressée à la chambre, à l'occasion de la destitution de M. Bavoux professeur à l'école de droit, il s'éleva contre les désordres dont cette destitution avait été le prétexte, soutint que l'examen de la conduite de ce professeur appartenait au gouvernement et non à la chambre, et conclut au rejet de la pétition. Nommé en 1819 conseiller à la cour de cassation, il vota l'année suivante pour les lois suspensives de la liberté individuelle et de la liberté de la presse qui furent présentées après l'assassinat du duc de Berry. En 1825 Avoyné de Chantereyne appuya de son vote le renouvellement septennal de la chambre. Malgré les attaques violentes que lui attira son dévouement aux principes conservateurs de l'ordre social, il jouit constamment de la réputation d'un homme de bien. Avoyné de Chantereyne est mort le 29 novembre 1854.

AYMER DE LA CHEVALERIE (HENRIETTE), fondatrice et première supérieure d'une pieuse congrégation, naquit le 27 août 1767 dans un château de la province de Poitou. Reçue chanoinesse dans l'ordre de Malte à 11 ans, elle entra dans sa 22^e année quand la révolution éclata. Emprisonnée pendant la terreur et condamnée à mort pour avoir caché un prêtre dans sa maison, elle parvint à échapper au supplice et sortit de prison après la mort de Robespierre. Des femmes pieuses s'étaient associées à Poitiers pour travailler aux bonnes œuvres, sans cependant quitter leur position dans le monde; madame Aymér entra dans cette société au mois de mai 1795. Deux ans après elle conçut le projet d'une réunion de dames qui mèneraient la vie commune. Quoique bien jeune encore, elle fut choisie en juillet 1795 pour supérieure. Le 17 octobre 1800, la réunion des Dames fut autorisée par les grands vicaires de Poitiers qui confirmèrent

l'élection de madame Aymer. Elle se proposa d'établir dans son institut l'adoration perpétuelle et la dévotion aux cœurs de Jésus et de Marie ; de là le nom de la nouvelle association. Madame Aymer résolut aussi de se livrer à l'instruction de la jeunesse. En même temps qu'elle dirigeait l'éducation des jeunes personnes de la classe aisée, elle donnait l'enseignement gratuit aux jeunes filles pauvres, et répondait ainsi aux besoins de la société. Après avoir fondé successivement plusieurs maisons, et traversé sans obstacle notable les temps orageux qui précédèrent la restauration, madame Aymer sollicita l'approbation du souverain pontife ; des circonstances particu-

lières vinrent favoriser l'accomplissement de son vœu le plus cher. Le 10 janvier 1817 un décret d'approbation lui fut d'abord accordé, et le 17 novembre de la même année une bulle confirma solennellement le nouvel institut. La congrégation comptait déjà seize établissemens lorsqu'une attaque d'apoplexie, suivie d'une paralysie du côté droit, fut pour madame Aymer le commencement de longues infirmités qui ne servirent qu'à manifester davantage son courage et sa vertu. Sa mort, arrivée le 23 novembre 1854, plongea dans une douleur facile à concevoir plus de trois mille personnes qui perdaient en elle la plus tendre des mères.

BAB

BAALE (HENRI van), poète hollandais, né en 1762 et mort à Dordrecht le 2 février 1822, s'est fait un nom dans la littérature dramatique par deux tragédies écrites dans sa langue : | *Die Saraceenen* (les Sarasins), et | *Alexander* (Alexandre). Ces pièces durent une partie de leur succès au talent admirable de deux acteurs hollandais mis par leurs concitoyens sur la même ligne que mademoiselle Clairon et le célèbre Talma.

BABET (HUGUES), poète latin et philologue distingué, était né en 1474 à Saint-Hippolyte, ville du comté de Bourgogne, de parens riches qui l'envoyèrent continuer ses études dans les plus célèbres universités de France et d'Allemagne. Nommé professeur au collège de Busleiden à Louvain, Babet entraîné par le désir d'acquérir de nouvelles connaissances ne tarda pas à se démettre de sa chaire, et alla visiter les académies d'Oxford et de Cambridge. De retour à Louvain, après un voyage en Italie pendant lequel il entendit les professeurs les plus distingués de Pavie, de Padoue et de Bologne, il y reprit l'enseignement des langues anciennes. Antoine Perrenot, connu depuis sous le nom de cardinal de Granvelle, avait étudié sous Babet à Louvain et conservait de ses soins la plus tendre reconnaissance. Ce fut dans cette ville, devenue sa patrie adoptive, que le savant philologue termina sa carrière le 19 août 1556, à l'âge de 82 ans. Babet avait laissé en manuscrit des traités de théologie, de grammaire, de dialectique, de rhétorique, et plusieurs poèmes latins. Parmi ces poèmes on en cite un sur *les inconvéniens attachés à l'emploi de précepteur*, ainsi qu'une *Eglogue latine* adressée à Gilbert Cousin sur la mort de Guillaume de la Baulme son élève. Le savant antiquaire Boissard son neveu, à qui il avait légué sa bibliothèque, a publié sa vie dans la *Bibliotheca illustrium virorum*.

BABINI (MATHIEU), célèbre musicien né à Bologne en 1754, d'une famille pauvre, fut d'abord destiné par ses parens à la profession de chirurgien, et

BAD

suivit même pendant quelque temps les cours de la faculté de médecine. Laissé absolument sans asile ni ressources à la mort de ses parens, il fut recueilli par une de ses tantes mariée au fameux ténor Arcangelo Cortoni, qui, charmé des heureuses dispositions de son neveu, se fit un plaisir de lui communiquer tous les secrets et toutes les finesses de son art. Excellent musicien et non moins bon acteur, Babini excita le plus vif enthousiasme dans toutes les capitales de l'Europe, où les princes et les rois même ne dédaignèrent pas d'accompagner quelques-uns des airs qu'il chantait. Nommé par l'impératrice Catherine musicien de sa chambre, vivant dans une espèce d'intimité avec Frédéric II, il eut, pendant son séjour à Paris, l'honneur de chanter un *duo* avec la reine Marie-Antoinette. Engagé en 1789 au théâtre de Venise, il fit jouer avec les costumes de l'époque l'opéra des *Horaces* de Cimarosa; c'est à Babini que l'Italie est redevable de cette heureuse innovation. Après avoir perdu dans des spéculations commerciales une partie de la fortune qu'il avait laborieusement amassée, il se retira à Bologne où il mourut en 1816. Babini ne se recommandait pas moins par les qualités du cœur que par celles de l'esprit.

BADOU (JEAN-BAPTISTE), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Toulouse vers la fin du 17^e siècle, et mort le 6 septembre 1727, est aussi célèbre par le zèle avec lequel il se livra pendant vingt-huit ans aux travaux de l'apostolat, que par la catastrophe qui a mis fin à une vie pleine de bonnes œuvres. Le P. Badou terminait les exercices d'une retraite qu'il donnait aux religieuses de la congrégation du Bon Pasteur à Toulouse, dans leur maison située sur les bords de la Garonne, lorsqu'une inondation extraordinaire gagna l'intérieur du couvent; il se retira d'abord dans la partie présumée la plus solide du bâtiment, et y continua ses exhortations; mais les eaux grossissant à chaque moment renversèrent l'édifice, et engloutirent le saint prêtre avec cinquante-deux religieuses; quelques-unes, accablées sous

les décombres, ne périrent pas sur-le-champ, mais il fut impossible de les dégager. Le P. Badou lui-même, enseveli au milieu des ruines, vécut encore quatorze heures, ne cessant d'exhorter à la mort celles des sœurs qui pouvaient encore l'entendre. On a de ce fervent missionnaire un livre intitulé : *Exercices spirituels avec un catéchisme et des cantiques pour aider les peuples à profiter aux missions.*

BAGETTI (le chev. JOSEPH-PIERRE), peintre paysagiste, né à Turin en 1764 et mort dans la même ville au mois de mai 1851. Destiné d'abord et contre son gré à l'état ecclésiastique, il ne tarda pas à l'abandonner pour l'étude de l'architecture et de la peinture à l'aquarelle dans laquelle il devait se faire une brillante réputation. Nommé d'abord par le roi de Sardaigne (Victor-Amédée III), professeur topographe à l'école du génie, Bagetti se rendit à Paris en 1807, et y fut honorablement accueilli par le ministre Clarke qui l'attacha au dépôt de la guerre, le chargeant spécialement d'exécuter à l'aquarelle des tableaux représentant les victoires des armées françaises; les événemens de 1814 empêchèrent leur entière publication. Dans l'espace de huit ans il termina plus de quatre-vingts tableaux, dont le plus remarquable sans contredit est une vue générale de l'Italie, partant des Alpes jusqu'à Naples, et qui embrasse par conséquent une immense étendue de pays. Ce tableau valut à son auteur la décoration de la Légion d'honneur. Napoléon envoya Bagetti à Naples afin d'exécuter une vue générale de l'Italie jusqu'aux Alpes, destinée à faire pendant au premier tableau; mais la guerre de Russie le força d'interrompre son travail qui demeura inachevé. De retour en Savoie en 1815, il fut décoré de la croix de Savoie dont l'institution était récente, et plus tard de celle de Saint-Maurice et Saint-Lazare, avec une pension. Un bas-relief figurant les Alpes et tout le Piémont jusqu'aux limites de la Lombardie, et plusieurs tableaux de batailles en l'honneur des héros de la Savoie, occupèrent ses loisirs pendant les dernières années de sa vie. Bagetti, non moins habile théoricien qu'artiste distingué, a publié en Italien : *l'Analyse de l'unité de l'effet dans la peinture, et de l'imitation dans les beaux arts*, in-8°, ouvrage qui jouit d'une estime méritée.

BAGNANO (GEORGES, comte de LIBRI), était né en Toscane d'une famille ancienne.

Séduit par les idées qui dominaient de son temps, il s'était montré l'un des plus chauds partisans des Français à leur arrivée en Italie. Il combattit dans leurs rangs et commanda même avec distinction. Obligé de passer en France lors de la paix, il se vit exposé à des poursuites dont les motifs étaient peu honorables. Il se retira alors en Belgique où le roi Guillaume accueillait tous les réfugiés français inécontents de la restauration. Libri défendit dans le *National* la politique de ce souverain et s'attira l'animadversion la plus prononcée de la part des Belges; aussi le 25 août 1850, lorsque l'insurrection éclata, son premier acte fut d'envahir les bureaux du *National* et de là le domicile de Libri lui-même où tout fut pillé et mis en pièces. Il se réfugia alors en Hollande où le roi Guillaume se montra généreux envers lui, en lui assignant une pension dont il jouit jusqu'à sa mort. Une lettre qu'il reçut vers le milieu de l'année 1853 du ministre Goubau, et dans laquelle ce dernier revenu à de meilleurs sentimens témoignait beaucoup de repentir du mal qu'il avait fait à l'église catholique, déterminait le comte Bagnano à se réconcilier avec Dieu. Depuis cette époque il changea entièrement de sentimens et de langage, et lors de sa dernière maladie il avait fait le 21 novembre, devant notaire et en présence de témoins, un acte de rétractation où il déclarait qu'il voulait mourir dans la religion catholique, et condamnait tout ce qui, soit dans ses expressions, soit dans sa conduite, pouvait avoir offensé l'Eglise ou ses ministres. Il manifestait en outre le désir que cette rétractation fût lue en public après sa mort. C'est dans ces sentimens qu'il expira le 1^{er} janvier 1856.

BAGRATION (1) (le prince PIERRE), célèbre général russe, descendant des princes de Géorgie, naquit en 1765. Entré au service de Russie comme simple sergent en 1782, il fit d'abord la guerre contre quelques peuplades du Caucase et du Cuban qui furent forcées de se soumettre au gouvernement russe. Il devint colonel en 1788, et passa en 1794 à l'armée de Pologne où il se signala dans beaucoup de rencontres, par sa bravoure et son activité. Le général Souvarow le distingua et s'en fit accompagner dans son expédi-

(1) L'article de quelques lignes consacré à ce personnage dans le corps du dictionnaire nous a paru trop restreint, et nous avons pensé qu'on lirait avec intérêt les développemens que nous y ajoutons.

tion d'Italie en 1799. Le 10 avril il se rendit maître de Brescia, où il s'empara de 40 canons, et fit prisonniers 1800 hommes. Opposé successivement au général Serrurier et à Moreau, il obtint sur le premier un succès important, et obligea le second à se retirer devant lui. Bagration chargé du commandement de l'avant-garde des austro-russes à la bataille de la Trébia, y justifia la confiance du général Souvarow qui l'appelaient son *bras droit*. Il déploya encore beaucoup de valeur et d'activité dans l'état de Gènes, puis en Suisse, où il ne put cependant empêcher les revers et la retraite de l'armée russe. De retour en Russie, après avoir été blessé d'un coup de mitraille au combat de Naïssé, il y partagea la disgrâce de son ami Souvarow, qui ne trouva auprès de Paul I^{er}, pour récompense de ses services, que d'injustes persécutions. A l'avènement d'Alexandre, Bagration recouvra les avantages dont il avait long-temps joui, et fut chargé en 1805 de commander l'avant-garde de l'armée qui était envoyée au secours des Autrichiens sous les ordres de Koutousof. Les revers que ceux-ci essuyèrent en Souabe, mirent l'armée russe, et surtout l'avant-garde que commandait Bagration, dans une position critique. Atteint près d'Hollabrun par le corps de Murat et celui de Soult, entouré et coupé sur tous les points, il mit le feu au village pour couvrir ses flancs, refusa de capituler devant une armée trois fois plus nombreuse que sa division, et parvint, après avoir perdu la moitié de sa troupe, à rejoindre à Wischau le général en chef qui le croyait sacrifié pour le salut de l'armée. Ce beau fait d'armes lui valut le titre de lieutenant-général, et il combattit en cette qualité à Austerlitz, où il se distingua encore en commandant l'arrière-garde dans la retraite. Lorsque la guerre recommença, après la défaite des Prussiens en 1806, Bagration, toujours placé dans l'armée russe au poste le plus périlleux, se signala aux sanglantes batailles d'Eylau, d'Heilsberg et de Friedland. En 1807, chargé de couvrir la retraite de l'armée russe, il conclut avec Murat une suspension d'armes qui fut bientôt suivie de la paix de Tilsitt. L'année suivante, Bagration fut envoyé contre les Suédois, occupa la Finlande, battit les généraux Doebeln, Klingsporre et Lowenhiem, et fit son entrée à Abo le 10 mars 1808. En 1809 il remplaça dans le commandement de l'armée de Moldavie

le prince Prozorowski, qui venait de mourir. Après y avoir obtenu d'abord quelques succès, il essaya à Tarturitz près de Silistria, un revers à la suite duquel il fut remplacé par Kumenskoé. Cependant, moins de deux ans après, l'empereur Alexandre, au moment de l'invasion des Français, lui confia le commandement de la seconde armée de l'Est. Il parvint, par sa valeur et son habileté, à ralentir la marche des Français, mais obligé de battre en retraite au milieu de trois armées ennemies dont chacune était plus forte que la sienne, Bagration alla se réunir à la grande armée de Barclay de Tolly derrière le Dniéper, et prit une part honorable à la bataille de Smolensk. Il combattit encore à la Moskowa, où il fut chargé de défendre l'aile gauche qui était le côté le plus faible de la position. Blessé à la fin de cette journée, il fut transporté à Moscou, d'où son ami Rostopchin se hâta de le faire partir lorsque les Français en approchèrent. Bagration mourut à Scina des suites de sa blessure le 24 septembre 1812.

BAILLIE (JOHN), savant orientaliste anglais, né à Inverness vers 1770, fut long-temps employé au service de la compagnie des Indes. Arrivé dans ce pays en 1791, il s'appliqua sans relâche à l'étude des langues savantes de l'Orient, et y fit des progrès si rapides qu'en 1797 il fut chargé par sir John Shore, gouverneur général, de traduire de l'arabe un volumineux digeste de lois mahométanes, comprenant tout le *code Imamea* dans son application aux matières temporelles. Le premier volume seul de cet ouvrage, contenant les *lois commerciales*, a vu le jour. Lors de la fondation du collège du fort William, Baillie fut nommé professeur d'arabe, de persan et de droit mahométan, chaire qu'il remplit avec beaucoup d'habileté jusqu'en 1807, où il fut envoyé en qualité de résident à la cour du Nawab-vizir d'Oude. En 1801 il publia quelques tables destinées à faciliter les cours qu'il faisait, et de 1802 à 1805, son édition des textes originaux de cinq ouvrages les plus estimés sur la langue arabe, savoir : *Miut amil*, *Shurhu miut amil*, *Misbah*, *Hedayet un Nuhoi*, et le *Lafsee* de Ebn hajeb. En 1815, il était résident à Lucknow, et en 1818 il s'était retiré du service. De retour en Angleterre en 1823, il fut nommé un des directeurs de la compagnie, et occupa cette place jusqu'en 1835, époque de sa mort.

BAILLY (ANTOINE-DENIS), né à Besançon le 8 novembre 1749, après avoir fait avec distinction ses études dans le collège de cette ville, embrassa la profession d'imprimeur et vint à Paris où il ne tarda pas à se distinguer de la foule des ouvriers par ses connaissances littéraires, par l'intelligence parfaite des procédés typographiques et son assiduité au travail. Devenu prote de l'imprimerie de Didot le jeune, il y surveilla l'impression de la plupart des beaux ouvrages qui sont sortis de ses presses depuis 1780, et qui sont recherchés des amateurs non moins pour leur correction que pour leur élégance. C'est à Bailly que l'on est en partie redevable de la publication des *Etudes de la nature*, ouvrage qui commença la réputation de Bernardin de Saint-Pierre. L'auteur, après avoir vu son manuscrit rejeté successivement par plusieurs libraires, s'était décidé à le faire imprimer à ses frais, et à consacrer à cette publication la totalité de sa modeste fortune. Bailly sut apprécier le mérite de cet ouvrage, et osa même en prédire le succès. Son jugement eut l'heureux effet de décider Didot à faire une partie des frais de l'impression. Honoré de l'amitié de plusieurs hommes de lettres célèbres, et non moins recommandable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, Bailly est mort à Paris en 1816 ou 1817. On lui attribue les deux ouvrages suivants : | *Dictionnaire poétique d'éducation*, 2 vol. in-8°; | *Choix d'anecdotes anciennes et modernes, recueillies des meilleurs auteurs*, in-12.

BAILLY (JOSEPH), pharmacien et littérateur, était né en 1779 à Besançon. Il n'avait pas encore achevé ses études lorsqu'il fut nommé pour succéder à son père qui, en 1792, avait été mis en réquisition pour le service de la pharmacie de l'hospice Saint-Jacques. A l'âge de dix-neuf ans il fut envoyé à l'armée de Suisse en qualité d'officier de santé, et il y resta jusqu'après la bataille de Zurich. Ayant obtenu à cette époque la permission de rentrer en France, il se rendit à Paris où il suivit les cours de l'école de médecine, et se livra spécialement à l'étude de la pharmacie. En 1802 il s'embarqua pour l'Egypte sur le vaisseau commandé par l'amiral Gantheaume; mais l'apparition d'une flotte anglaise ayant rendu le débarquement impossible, le jeune Bailly rentra à Toulon après quatre mois d'une navigation qui avait servi à compléter son instruction classique, en lui faisant

parcourir les lieux que l'antiquité a rendus célèbres. De retour à Paris, Bailly s'y appliqua à étendre ses connaissances scientifiques, et il y puisa dans les entretiens des Chaptal et des Parmentier le goût des études expérimentales, et ces idées de bien public qu'il développa plus tard dans ses écrits. Au bout d'un an, il demanda du service dans l'armée de Saint-Domingue, et il débarqua dans cette colonie au moment de l'insurrection des noirs. La fièvre jaune l'atteignit à son arrivée à Jacmel où était le quartier général. La plupart de ses chefs et de ses camarades ayant succombé, il se vit, après son rétablissement, seul chargé du service des malades et de l'administration de l'hospice. Une fièvre lente qui l'affaiblissait de jour en jour, le força de solliciter la permission de repasser en Europe. Arrivé à Paris, il reçut l'ordre de se rendre à Boulogne où se réunissait une armée qui fut bientôt dirigée sur l'Allemagne. Bailly parcourut les principales villes de l'Autriche, de la Prusse, et il profita du séjour qu'il y fit pour se familiariser avec la littérature allemande. Chargé lors de la désastreuse retraite qui termina la campagne de Russie, de la pharmacie d'un des hôpitaux de Dresde, il fut fait prisonnier avec la garnison de cette ville, et conduit à Gitzheim en Bohême, où il resta jusqu'à la paix de 1814. A cette époque, il obtint la permission de séjourner dans son pays natal qu'il quitta de nouveau, en 1822, pour faire la campagne d'Espagne. Revenu dans ses foyers après avoir habité quelque temps Toulouse et Saint-Omer, Bailly se livra dans ses derniers jours à des travaux littéraires qui révélèrent en lui un talent d'écrivain qu'il avait lentement mûri par l'étude et l'observation, et que personne n'avait soupçonné jusqu'alors. Un mémoire qu'il adressa à l'académie de Mâcon, sur les moyens de prévenir la mendicité, obtint le premier accessit. Bientôt il se fit connaître par un autre opuscule ayant pour titre : *Essai sur l'agriculture considérée dans ses rapports avec les arts industriels*, et dont le but était de signaler les moyens d'augmenter l'aisance de la classe laborieuse des campagnes sans altérer la pureté de ses mœurs, bien préférable aux avantages matériels que l'industrie peut procurer. Dans un autre mémoire sur la *Culture du lin dans les montagnes de Franche-Comté*, il indiqua les moyens d'obtenir des récoltes plus belles et plus

abondantes. En 1850 il publia un *Essai géologique et physique sur la possibilité d'obtenir des eaux jaillissantes dans le département du Doubs*, écrit remarquable par la sagacité des aperçus que l'auteur y a déposés. Admis la même année à l'académie de Besançon, dont il fut nommé quelques mois après vice-président, Bailly composa pour cette société des morceaux pleins d'intérêt, écrits dans un style animé et pittoresque. Nous citerons entr'autres les *Souvenirs d'un voyage à Grenade, Burgos, et la vieille Castille, Valence et ses environs*, morceaux qui, après avoir été imprimés dans les mémoires de l'académie de Besançon, furent reproduits par quelques journaux littéraires de Paris. Atteint depuis plusieurs années d'une affection de poitrine, dont un régime sévère avait seul ralenti les progrès, Bailly mourut à Besançon le 12 décembre 1852, à l'âge de 55 ans. Le savant M. Weiss lui a consacré une notice historique qui a été insérée dans les *Mémoires* de l'académie de Besançon (1854). Bailly était décoré des ordres de Charles III et de la Légion-d'Honneur.

BAILLY (ETIENNE-MARIN), né à Blois en 1793, après avoir terminé ses premières études au collège de cette ville, vint suivre les cours de la faculté de médecine à Paris où il ne tarda pas à se lier d'une étroite amitié avec le docteur Gall, et détermina même le gouvernement à l'acquisition de sa collection phrénologique. En 1820, il entreprit un voyage scientifique à Naples d'abord, puis à Rome où il se livra avec une extrême persévérance à l'étude des fièvres endémiques, se renfermant pendant trois ans dans le quartier où elles se développaient avec le plus d'intensité. Il consigna le résultat de ses observations dans son *Traité des fièvres internes, simples et pernicieuses*; en cette matière Bailly devint un homme tout-à-fait spécial. De retour à Paris en 1825, il lut à l'académie des sciences plusieurs *Mémoires* dont quelques-uns avaient pour objet la détermination des circonstances qui influent sur la production des sucres, des *Recherches* physiologiques et anatomiques sur le système nerveux. Quelque temps après il fit imprimer une brochure sur les *Preuves de l'existence de Dieu et de la liberté morale tirées de la doctrine de Gall*, dans laquelle il cherchait à prouver que ce système consolide, loin de les détruire, toutes les grandes idées

qui forment le plus antique et le plus noble patrimoine du genre humain. En 1825, le comité philhellène de Paris le choisit pour aller organiser en Grèce les différentes branches du service de santé. L'effet de ses soins y fut prompt; en donnant à tous des soins gratuits, il s'acquitt des droits à la reconnaissance et à l'admiration de la nation entière. Après cinq années de séjour dans ce royaume, et avant de revenir en France, le désir d'étudier de plus près les maladies propres à l'Orient le conduisit à Constantinople où il séjourna quelques mois. De retour à Paris, il se livra sans relâche à l'exercice de sa profession, ce qui ne l'empêcha pas de publier assez fréquemment, dans les recueils périodiques, des articles sur divers sujets, mais particulièrement sur la *Phrénologie*. Bailly est mort à Paris au mois de juillet 1857.

BALBO (le comte PROSPER), ministre d'état, président de l'académie royale des sciences de Turin, né à Chieri en Piémont le 2 juillet 1762, mort à Turin le 14 mars 1857, se sentit un attrait naturel pour les sciences physiques et mathématiques, ce qui ne l'empêcha pas toutefois d'étudier à fond celle du droit. Victor-Amédée III le nomma à l'époque de la révolution française son ambassadeur auprès de la république, et l'habile négociateur retarda la chute de la monarchie sarde. Napoléon voulut l'attacher à son service; Balbo nommé recteur de l'université de Turin, accepta une position où un fonctionnaire animé d'autres principes aurait pu faire beaucoup de mal. Devenu conseiller de l'université de France et inspecteur général des études, il eut de nouvelles occasions d'utiliser ses talents. A la restauration de la monarchie sarde, il entra au conseil suprême de régence et fut nommé en 1816, ambassadeur en Espagne, par Victor-Emmanuel. En 1817, il fut placé avec le titre de ministre d'état à la tête de l'instruction publique. La charge de premier secrétaire d'état pour l'intérieur lui fut confiée en 1819: il y renonça en souscrivant le dernier acte du règne de son prince, dans la fatale nuit du 15 mars 1821. Des réformes introduites par l'influence du comte Balbo dans l'administration politique, dans l'organisation universitaire et judiciaire, marquent le temps qu'il passa dans les fonctions publiques. Rendu à la vie privée depuis 1821 jusqu'en 1831, Charles-Albert le nomma président de

la section des finances du conseil-d'état. Ce prince continua à le combler d'éclatantes distinctions. Mais la faveur que ce savant appréciait le plus était la présidence de l'académie royale des sciences dont il était membre depuis long-temps. Le comte Balbo, homme d'état expérimenté, sujet désintéressé, était un savant aussi profond que modeste. Ecrivain, on peut louer en lui l'abondance des pensées et la sobriété des paroles. Parmi ses ouvrages on cite avec distinction : *Rapporto storico, o transunto degli atti dell' academia reale delle scienze*, alors qu'il était secrétaire de cette compagnie ; | *La vita del d'Antoni* ; | *Discorso sulla fertilità del Piemonte* ; | *Quattro lezioni sul metro sessagesimale* ; | *Due lezioni sull' università di Torino*. Différens recueils contiennent des travaux de moindre étendue. On avait commencé à les réunir en 1850 sous le titre d'*Opere varie del conte Prospero Balbo*. Cette collection devait avoir trois volumes ; le premier seul a paru.

BALINGHEM (le P. ANTOINE de), écrivain ascétique et prédicateur de la compagnie de Jésus, né en 1571 à Saint-Omer, mourut à Lille le 24 janvier 1630, à l'âge de 49 ans, laissant la réputation d'un homme pieux et instruit. Il a publié un grand nombre d'écrits dont les principaux sont : | les *Plaisirs spirituels contre-quarrés aux sensuels du quaresme-prenant* ; | *Les après-dîners et propos de table contre l'excès au boire et au manger pour vivre longuement* ; | *Zoopædia, sive morum à brutis partita institutio, ordine alphabetico, tum virtutum, tum vitiorum*. Ce livre singulier peut avoir donné au P. Leroy l'idée de celui qu'il a intitulé : *La vertu enseignée par les oiseaux*. | *Scriptura sacra in locos communes morum et exemplorum digesta*, ouvrage très utile aux ecclésiastiques en général, mais surtout aux prédicateurs ; cet ouvrage a eu plusieurs éditions.

BALLANTYNE (JAMES), né à Kerlo, dans le comté de Roxburg, en Ecosse, exerça d'abord dans sa ville natale la profession d'imprimeur avec tant d'habileté et de goût qu'il fut promptement en état de former, à Edimbourg, un grand établissement de ce genre, au moment même où Walter-Scott débutait dans le monde littéraire. Tous les ouvrages de cet homme célèbre furent imprimés par Ballantyne ; et c'est au goût éclairé et aux

connaissances littéraires de l'éditeur que le public doit un grand nombre de changemens et de corrections dans les œuvres du poète et du romancier, pour qui un dédain naturel pour certains détails que son génie regardait comme minutieux, rendait ce service d'une très haute importance. Ballantyne a lui-même, pendant long-temps, dirigé le journal hebdomadaire d'Edimbourg, à la satisfaction des hommes de goût. Il ne survécut que quelques mois à son illustre ami, et mourut au mois de février 1853.

BALLESTEROS (FRANÇOIS), lieutenant général espagnol, naquit à Saragosse, en 1770, et était à 23 ans premier lieutenant dans le régiment des volontaires d'Aragon (infanterie-légère). Il se distingua dans la campagne de Catalogne qui fut faite contre les Français après la mort de Louis XVI, et mérita par sa valeur le titre de capitaine. Destitué en 1804, pour avoir soustrait à son profit trois mille rations dans un achat considérable de fourrages, il obtint par l'intervention du prince de la Paix, Emmanuel Godoi, la place de commandant des douaniers (*del Resguardo*), dans les Asturies, poste qu'il occupait encore en 1808 lors de l'invasion des Français. La junte d'Asturie lui confia le commandement d'un régiment avec lequel il se distingua. Nommé brigadier des armées et maréchal-de-camp, il se réunit à l'armée de Castille ; dans plusieurs occasions, il commanda en chef, et dans toutes il acquit une grande réputation de talent et d'intrépidité. L'Espagne ayant sollicité les secours de l'Angleterre, le gouvernement anglais exigea que le commandement général fût donné à Wellington ; Ballesteros se soumit avec répugnance à la décision des cortès qui y consentaient, et éprouva des revers qui furent attribués au mécontentement. Ballesteros se vit obligé de se justifier par un *Mémoire*. En 1814 Ferdinand VII le nomma en récompense de ses services ministre de la guerre. Ballesteros ne conserva pas long-temps son portefeuille : victime d'une disgrâce que lui avait attirée sans doute une de ces intrigues si fréquentes à la cour d'Espagne, il fut exilé à Valladolid, avec un traitement de demi-solde. Il était encore dans cette ville à l'époque de la révolution de 1820. Rappelé auprès de Ferdinand, il décida ce prince à donner une constitution à l'Espagne ; il avait été nommé vice-président de la junte pro-

visoire. Lorsque les Français commandés par le duc d'Angoulême entrèrent en Espagne, Ballesteros marcha contre eux avec dix mille hommes; mais il capitula à Grenade, s'avança ensuite vers Cadix pour agir de concert avec les Français, et s'y trouvait au moment de la délivrance du roi Ferdinand. Ballesteros demanda une audience à son souverain qui la lui refusa, et qui lui donna même l'ordre de se retirer à Grenade. Obligé de s'expatrier en 1825, Ballesteros vint à Paris où il est mort à la fin du mois de juin 1832.

BALOCCHI (LOUIS), né à Verceil en 1766 et mort à Paris du choléra en avril 1832, avait pris le grade de docteur en droit à l'université de Pise, lorsqu'entraîné par un goût dominant que plusieurs années d'études sérieuses n'avaient pu affaiblir, il abandonna la jurisprudence pour la poésie. Balocchi vint en 1802 à Paris où il fut attaché au théâtre italien comme poète et chef de la scène; il y donna plusieurs opéras de sa composition, entr'autres: | *I Virtuosi ambulanti*; | *Penelope*; | *La primavera felice* (publié en 1816 à l'occasion du mariage du duc de Berry). *Il viaggio à Reims* (composé pour le sacre de Charles X), au théâtre de l'académie royale de musique; | *Le siège de Corinthe* (avec M. Soumet), *Moyse* (avec M. Jouy). Balocchi a laissé aussi quelques poésies dont les plus remarquables sont: | *Il merito delle donne* (traduit du français de Legouvé). | *Cantata per l'illustre nascita di S. A. il duca di Bordeaux*; | plusieurs *Romances*, *Cavatines*, *Cantates*, etc.

BANDETTINI (THÉRÈSE), célèbre poète improvisatrice, naquit à Lucques en 1756. Ses parens pauvres obligèrent leur fille, à l'âge de 16 ans, à danser sur les théâtres; mais l'amour de la poésie, qui, de bonne heure, s'était révélé en elle, ne tarda pas à lui assigner un autre rang; car à peine âgée de 17 ans, elle composa le poème de *la Teseide*. Les applaudissemens qu'elle obtint dans les sociétés les plus distinguées, la dédommagèrent de son peu de succès sur la scène. L'originalité, la richesse d'imagination, la justesse et l'harmonie de l'expression formaient le caractère de son talent comme improvisatrice. Plusieurs académies, entre autres celle des *Arcades* de Rome et celle des *Apatistes* de Florence, l'admirent dans leur sein. En 1813 Thérèse Bandettini se retira à Lucques

où elle mourut le 6 avril 1836. Elle a laissé, indépendamment du poème déjà mentionné: | *Odi tre*, Lucques, in-4°. Ces odes ont pour sujet diverses victoires de l'amiral Nelson, Souwarow, etc. | *Saggio diversi estemporanei*, Pise, in-8°, publié sous le nom fictif d'*Amarilli Etrusca*. On y distingue surtout l'*Entrevue de Laure et de Pétrarque à l'église*.

BANKES (HENRI), né en 1757 et mort le 17 décembre 1834 à Tregothan dans le duché de Cornouailles, était un des conservateurs du muséum Britannique à Londres. Il a publié en 1818 une *Histoire civile et constitutionnelle de Rome*, depuis sa fondation jusqu'au règne d'Auguste, 2 vol. in-8°.

BAPTISTE aîné, acteur du théâtre français, né vers 1760, débuta en 1791, sur le théâtre de la rue Culture-Sainte-Catherine, un de ceux qui s'étaient élevés à la suite du décret de l'assemblée Constituante qui rendait libre l'exploitation des entreprises dramatiques. Le talent qu'il déploya dans le mauvais mélodrame de *Robert chef de brigands*, attira la foule. La taille presque colossale de cet acteur ajoutait beaucoup à l'effet qu'il y produisait. L'année suivante il passa au théâtre dit *de la république*, où son aplomb, sa rare intelligence et son jeu toujours soigné le placèrent bientôt au premier rang. Toutefois le son sourd et nasal de sa voix et quelques désavantages physiques, que l'habileté de sa diction ne pouvait entièrement dissimuler, nuisirent à ses succès dans la tragédie. Mais dans la comédie et le drame il déploya une supériorité incontestable. Il excellait dans le rôle du *glorieux*, et il créa celui du capitaine dans *les deux frères* de Kotzebue. Lorsque le théâtre français fut réorganisé, Baptiste aîné continua d'y jouir de la faveur publique, et il s'y acquitta des *premiers rôles* avec une grande distinction. Son âge avancé l'ayant déterminé à quitter la scène, il se voua entièrement aux fonctions de professeur à l'école royale de déclamation, où ses leçons ont formé plusieurs artistes recommandables. Baptiste aîné est mort à Paris le 30 novembre 1833, âgé de soixante-quinze ans.

BARALDI (JOSEPH), né à Modène le 1^{er} novembre 1778, entra fort jeune encore au séminaire de cette ville; les révolutionnaires fermèrent cet établissement au mois d'août 1798; mais Baraldi n'en persévéra pas moins dans ses dispositions. Les Français ayant été chassés d'Italie

BARRÉ (YVES), chansonnier et vaudevilliste, naquit à Paris le 17 avril 1749, et embrassa d'abord la carrière du barreau. Mais son goût pour les chansons et l'exemple de Laujon, son oncle, le déterminèrent à quitter la profession d'avocat pour les jeux de la scène. Persuadé que le vaudeville pourrait lutter contre l'opéra comique qui, depuis quelque temps, semblait l'avoir supplanté, il se réunit à Piis et composa avec lui quatre pièces tout en couplets, intitulées : *Les Vendangeurs*, *La Matinée et la Veillée villageoise*, *Le Printemps*, *Les Amours d'été*. Ces petites pièces, à l'exception du *Printemps*, furent jouées avec un succès remarquable, malgré les mauvais calembours et un grand nombre de couplets médiocres qui y étaient semés. Ces défauts parurent suffisamment compensés par une foule de détails spirituels, et par les tableaux naïfs et gracieux qu'elles renfermaient. Les auteurs composèrent, les années suivantes, dans le même genre, quelques autres pièces qui furent moins heureuses. Le vaudeville fut bientôt éclipsé de nouveau par l'opéra comique. Le grand nombre de spectacles que la révolution de 1789 fit surgir dans Paris, inspira à Piis et à Barré de concert avec Rosière, auteur de la comédie italienne, l'idée de fonder un théâtre spécialement consacré au vaudeville, qui s'ouvrit le 12 janvier 1792. Ce théâtre, malgré les circonstances malheureuses où la France se trouvait placée, jouit d'une grande vogue. Piis ayant voulu, en 1799, fonder pour son propre compte le théâtre des Troubadours, cette circonstance fit supprimer la pension que lui accordait le théâtre du vaudeville, et le brouilla pour toujours avec son ancien collaborateur. Barré prit pour associés Rodet et Desfontaines, et composa avec eux un grand nombre de pièces dont la plupart réussirent. Les plus connues sont : *Arlequin afficheur*; *Colombine Mannequin*; *le Mariage de Scarron*; *Monsieur Guillaume*, petite comédie très spirituelle; *René le Sage*; *Gaspard l'avisé*; *Le Fandango*; *Les deux Edmond*, etc. Il fit encore avec M. Ourry le vaudeville de *La Danse interrompue*, qui contient l'une des scènes les plus gaies qui aient jamais été jouées. Malgré la vivacité naturelle de son caractère qui allait souvent jusqu'à la brusquerie, Barré évita, à force d'adresse, la persécution dans les momens les plus orageux de la révolution. Une fois seule-

ment, après le 13 vendémiaire, Bonaparte le menaça d'employer les mesures les plus rigoureuses pour faire cesser les allusions anti-républicaines, que le parterre de son théâtre se permettait tous les soirs. Barré, après avoir dirigé pendant 25 ans le théâtre du vaudeville, fut remplacé en 1815 par Desangiers. Le succès du genre qu'il avait contribué à remettre en vogue, le fit adopter par cinq ou six théâtres qui rivalisèrent avec le sien. Ce genre où le mélange de la prose et des vers répand une agréable variété, et dans lequel l'esprit des couplets et la grâce des airs sont si merveilleusement appropriés au goût français, a nuï à l'opéra comique et même à la comédie. M. Scribe, par la magie de son talent, l'a rendu plus séduisant encore, et l'a fait adopter dans presque toute l'Europe. Barré, après sa retraite, alla vivre à la campagne dans les environs de Paris. Il est mort du choléra au mois de mai 1852, quelques jours seulement avant son premier collaborateur Piis.

BARRÈS (N.), né à Blesle en Auvergne, vers le milieu de l'année 1767, s'était destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique. Il entra dans la maison des Robertins, à Paris, s'y distingua par ses progrès dans les études. Il venait d'être nommé maître des conférences au grand séminaire quand les établissemens de ce genre furent fermés. Barrès se retira alors dans son pays, et y échappa à la terreur dans les obscures fonctions de l'enseignement. Lors de l'établissement des préfetures, au commencement du consulat, il fut nommé secrétaire-général de la préfeture de la Haute-Loire, et conserva cette place jusqu'en 1815. Sa pénétration, son intelligence des affaires furent très utiles dans ce département, et il reçut même la croix d'honneur en 1814, comme récompense de sa conduite dans la première invasion. Cependant Barrès se reprochait souvent de n'avoir pas suivi sa première vocation. Il voulut rentrer au séminaire; mais des raisons de convenance lui firent désirer d'aller dans un autre diocèse que celui où on l'avait vu exercer des fonctions toutes civiles. Celui de Bordeaux fixa bientôt son choix. Malgré son âge de quarante-neuf ans, il reprit ses études et s'assujétit à tous les exercices de la vie de séminaire. M. d'Aviau-du-Bois-de-Sanzai, alors archevêque de Bordeaux, ne tarda pas à connaître tout le prix de

l'acquisition qu'il venait de faire ; il ordonna Barrès prêtre au bout de deux ans, et le nomma vicaire de Saint-Michel, l'une des paroisses les plus importantes de sa ville métropolitaine. Peu après, il le jugea capable de professer à la faculté de théologie, et le choisit en 1819 pour grand-vicaire. Les connaissances variées de Barrès, ses habitudes administratives, sa facilité pour le travail, le mirent en état de rendre bien des services dans un diocèse où d'ailleurs son caractère aimable et sa bonté lui ouvraient tous les cœurs. M. de Cheverus (*voyez* ce nom au Supplément) le continua dans les mêmes fonctions qu'il conserva encore après la mort du prélat, jusqu'au 29 avril où il termina lui-même, à l'âge de soixante-trois ans, une carrière toute de bonnes œuvres. L'abbé Barrès a laissé : | un *Eloge de M. d'Aviau*, renfermé dans un mandement publié le 30 juillet 1826 ; | un *Eloge de M. de Cheverus*, également contenu dans un mandement du 31 juillet 1836, et dont l'*Ami de la religion* a donné un extrait dans son numéro du 18 août de la même année. (Ce journal, auquel est empruntée la notice qu'on vient de lire, a publié en outre une *épitaphe latine*, composée par l'abbé Barrès pour M. d'Aviau. Voir le numéro du 27 juin 1829.) Enfin une | *Oraison funèbre de M. de Cheverus*, prononcée par lui en public lors des obsèques de ce prélat.

BAUDOUIN (LOUIS-MARIE), fondateur et supérieur des dames Ursulines de Jésus, était né le 2 août 1763 à Montaigu, diocèse de Luçon. Il entra de bonne heure au séminaire de cette ville dirigé par les Lazaristes, et sollicita même son admission dans leur congrégation, espérant pouvoir être envoyé comme missionnaire chez les infidèles ; mais son évêque lui en refusa formellement l'autorisation. Incarcéré en 1792 à Fontenay-le-Comte, et ensuite obligé, comme ses confrères, de subir la déportation, il passa en Espagne où il employa le temps de son exil à se perfectionner dans la science des divines Écritures, des Pères et de la Tradition. Rentré en France à la nouvelle d'une amnistie accordée au clergé, il fut surpris à la frontière par le 18 fructidor, mais son zèle ne lui permit pas de retourner en arrière ; il continua sa route et se réfugia aux Sables-d'Olonne. La providence l'y avait conduit pour commencer une bonne œuvre. De concert avec une pieuse dame, ancienne reli-

gieuse hospitalière dont il dirigeait la conscience, il conçut le projet d'une société de filles consacrées à honorer le Verbe incarné par la pratique des vœux de religion, et par leur zèle à donner une éducation chrétienne aux jeunes personnes, surtout dans les campagnes. Diverses circonstances le mirent dans la nécessité de différer l'exécution de son projet ; le service d'un grand nombre de paroisses, la direction d'un séminaire dont il avait jeté les premiers fondemens, et la part qu'il prenait à l'administration du diocèse, absorbèrent long-temps tous ses loisirs. Enfin il réussit avec l'autorisation de l'évêque de la Rochelle à donner une forme régulière à sa congrégation connue maintenant sous le nom de dames Ursulines de Jésus, et qui a pris en peu d'années un rapide accroissement. Retiré depuis quelques années à Chavagnes, Baudouin y est mort le 12 février 1853, à l'âge de 70 ans.

BAUZA (PHILIPPE), célèbre hydrographe espagnol, né vers 1770, est mort en Angleterre au commencement de l'année 1854. Elevé pour la marine, il accompagna Malespina dans les immenses inspections navales commencées en 1789. A son retour en Espagne, il fut placé dans le *deposito hydrografico* de Madrid, dont il ne tarda pas à occuper la première place. Les belles cartes tracées sous sa surveillance témoignent de sa rare capacité et de la profondeur de ses connaissances dans ce genre.

BAVEREL (JEAN-PIERRE), franc-comtois, né vers 1744, entra dans l'état ecclésiastique et obtint un petit bénéfice, mais il ne parait pas avoir exercé le ministère. Son goût le portait vers la littérature et surtout vers la critique. Il attaqua par des pamphlets un capucin, le père Prudent qui avait remporté un prix en 1777 à l'académie de Besançon. Des rapports qu'il eut avec Mercier et Raynal l'égarèrent de plus en plus, et la révolution acheva de le perdre. Il prêta le serment par pure bonne volonté puisqu'il n'était pas dans le ministère, et entra même dans les clubs. Il revint ensuite à des sentimens plus modérés, et rédigea quelque temps un journal contre les anarchistes. Des blasons et des généalogies qu'on trouva chez lui le firent arrêter. Il fut enfermé au château de Dijon avec beaucoup de personnes dont il ne partageait pas les opinions et qui ne pouvaient lui témoigner de l'estime. Sa causticité

BARRÉ (YVES), chansonnier et vaudevilliste, naquit à Paris le 17 avril 1749, et embrassa d'abord la carrière du barreau. Mais son goût pour les chansons et l'exemple de Laujon, son oncle, le déterminèrent à quitter la profession d'avocat pour les jeux de la scène. Persuadé que le vaudeville pourrait lutter contre l'opéra comique qui, depuis quelque temps, semblait l'avoir supplanté, il se réunit à Piis et composa avec lui quatre pièces tout en couplets, intitulées : *Les Vendeurs*, *La Matinée et la Veillée villageoise*, *Le Printemps*, *Les Amours d'été*. Ces petites pièces, à l'exception du *Printemps*, furent jouées avec un succès remarquable, malgré les mauvais calembours et un grand nombre de couplets médiocres qui y étaient semés. Ces défauts parurent suffisamment compensés par une foule de détails spirituels, et par les tableaux naïfs et gracieux qu'elles renfermaient. Les auteurs composèrent, les années suivantes, dans le même genre, quelques autres pièces qui furent moins heureuses. Le vaudeville fut bientôt éclipsé de nouveau par l'opéra comique. Le grand nombre de spectacles que la révolution de 1789 fit surgir dans Paris, inspira à Piis et à Barré de concert avec Rosière, auteur de la comédie italienne, l'idée de fonder un théâtre spécialement consacré au vaudeville, qui s'ouvrit le 12 janvier 1792. Ce théâtre, malgré les circonstances malheureuses où la France se trouvait placée, jouit d'une grande vogue. Piis ayant voulu, en 1799, fonder pour son propre compte le théâtre des Troubadours, cette circonstance fit supprimer la pension que lui accordait le théâtre du vaudeville, et le bronilla pour toujours avec son ancien collaborateur. Barré prit pour associés Rodet et Desfontaines, et composa avec eux un grand nombre de pièces dont la plupart réussirent. Les plus connues sont : *Arlequin afficheur*; *Colombine Mannequin*; *le Mariage de Scarron*; *Monsieur Guillaume*, petite comédie très spirituelle; *René le Sage*; *Gaspard l'avisé*; *Le Fandango*; *Les deux Edmond*, etc. Il fit encore avec M. Ourry le vaudeville de *La Danse interrompue*, qui contient l'une des scènes les plus gaies qui aient jamais été jouées. Malgré la vivacité naturelle de son caractère qui allait souvent jusqu'à la brusquerie, Barré évita, à force d'adresse, la persécution dans les moments les plus orageux de la révolution. Une fois seule-

ment, après le 13 vendémiaire, Bonaparte le menaça d'employer les mesures les plus rigoureuses pour faire cesser les allusions anti-républicaines, que le parterre de son théâtre se permettait tous les soirs. Barré, après avoir dirigé pendant 25 ans le théâtre du vaudeville, fut remplacé en 1815 par Desaugiers. Le succès du genre qu'il avait contribué à remettre en vogue, le fit adopter par cinq ou six théâtres qui rivalisèrent avec le sien. Ce genre où le mélange de la prose et des vers répand une agréable variété, et dans lequel l'esprit des couplets et la grâce des airs sont si merveilleusement appropriés au goût français, a nié à l'opéra comique et même à la comédie. M. Scribe, par la magie de son talent, l'a rendu plus séduisant encore, et l'a fait adopter dans presque toute l'Europe. Barré, après sa retraite, alla vivre à la campagne dans les environs de Paris. Il est mort du choléra au mois de mai 1852, quelques jours seulement avant son premier collaborateur Piis.

BARRÈS (N.), né à Blesle en Auvergne, vers le milieu de l'année 1767, s'était destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique. Il entra dans la maison des Robertins, à Paris, s'y distingua par ses progrès dans les études. Il venait d'être nommé maître des conférences au grand séminaire quand les établissements de ce genre furent fermés. Barrès se retira alors dans son pays, et y échappa à la terreur dans les obscures fonctions de l'enseignement. Lors de l'établissement des préfectures, au commencement du consulat, il fut nommé secrétaire-général de la préfecture de la Haute-Loire, et conserva cette place jusqu'en 1815. Sa pénétration, son intelligence des affaires furent très utiles dans ce département, et il reçut même la croix d'honneur en 1814, comme récompense de sa conduite dans la première invasion. Cependant Barrès se reprochait souvent de n'avoir pas suivi sa première vocation. Il voulut rentrer au séminaire; mais des raisons de convenance lui firent désirer d'aller dans un autre diocèse que celui où on l'avait vu exercer des fonctions toutes civiles. Celui de Bordeaux fixa bientôt son choix. Malgré son âge de quarante-neuf ans, il reprit ses études et s'assujétit à tous les exercices de la vie de séminaire. M. d'Aviau-du-Bois-de-Sanzai, alors archevêque de Bordeaux, ne tarda pas à connaître tout le prix de

l'acquisition qu'il venait de faire ; il ordonna Barrès prêtre au bout de deux ans, et le nomma vicaire de Saint-Michel, l'une des paroisses les plus importantes de sa ville métropolitaine. Peu après, il le jugea capable de professer à la faculté de théologie, et le choisit en 1819 pour grand-vicaire. Les connaissances variées de Barrès, ses habitudes administratives, sa facilité pour le travail, le mirent en état de rendre bien des services dans un diocèse où d'ailleurs son caractère aimable et sa bonté lui ouvraient tous les cœurs. M. de Cheverus (*voyez* ce nom au Supplément) le continua dans les mêmes fonctions qu'il conserva encore après la mort du prélat, jusqu'au 29 avril où il termina lui-même, à l'âge de soixante-orze ans, une carrière toute de bonnes œuvres. L'abbé Barrès a laissé : | *un Eloge de M. d'Aviau*, renfermé dans un mandement publié le 30 juillet 1826 ; | *un Eloge de M. de Cheverus*, également contenu dans un mandement du 31 juillet 1836, et dont l'*Ami de la religion* a donné un extrait dans son numéro du 18 août de la même année. (Ce journal, auquel est empruntée la notice qu'on vient de lire, a publié en outre une *épitaphe latine*, composée par l'abbé Barrès pour M. d'Aviau. Voir le numéro du 27 juin 1829.) Enfin une | *Oraison funèbre de M. de Cheverus*, prononcée par lui en public lors des obsèques de ce prélat.

BAUDOUIN (LOUIS-MARIE), fondateur et supérieur des dames Ursulines de Jésus, était né le 2 août 1763 à Montaigny, diocèse de Luçon. Il entra de bonne heure au séminaire de cette ville dirigé par les Lazaristes, et sollicita même son admission dans leur congrégation, espérant pouvoir être envoyé comme missionnaire chez les infidèles ; mais son évêque lui en refusa formellement l'autorisation. Incarcéré en 1792 à Fontenay-le-Comte, et ensuite obligé, comme ses confrères, de subir la déportation, il passa en Espagne où il employa le temps de son exil à se perfectionner dans la science des divines Écritures, des Pères et de la Tradition. Rentré en France à la nouvelle d'une amnistie accordée au clergé, il fut surpris à la frontière par le 18 fructidor, mais son zèle ne lui permit pas de retourner en arrière ; il continua sa route et se réfugia aux Sables-d'Olonne. La providence l'y avait conduit pour commencer une bonne œuvre. De concert avec une pieuse dame, ancienne reli-

gieuse hospitalière dont il dirigeait la conscience, il conçut le projet d'une société de filles consacrées à honorer le Verbe incarné par la pratique des vœux de religion, et par leur zèle à donner une éducation chrétienne aux jeunes personnes, surtout dans les campagnes. Diverses circonstances le mirent dans la nécessité de différer l'exécution de son projet ; le service d'un grand nombre de paroisses, la direction d'un séminaire dont il avait jeté les premiers fondemens, et la part qu'il prenait à l'administration du diocèse, absorbèrent long-temps tous ses loisirs. Enfin il réussit avec l'autorisation de l'évêque de la Rochelle à donner une forme régulière à sa congrégation connue maintenant sous le nom de dames Ursulines de Jésus, et qui a pris en peu d'années un rapide accroissement. Retiré depuis quelques années à Chavagnes, Baudouin y est mort le 12 février 1833, à l'âge de 70 ans.

BAUZA (PHILIPPE), célèbre hydrographe espagnol, né vers 1770, est mort en Angleterre au commencement de l'année 1834. Elevé pour la marine, il accompagna Malespina dans les immenses inspections navales commencées en 1789. A son retour en Espagne, il fut placé dans le *deposito hydrografico* de Madrid, dont il ne tarda pas à occuper la première place. Les belles cartes tracées sous sa surveillance témoignent de sa rare capacité et de la profondeur de ses connaissances dans ce genre.

BAVEREL (JEAN-PIERRE), franc-comtois, né vers 1744, entra dans l'état ecclésiastique et obtint un petit bénéfice, mais il ne paraît pas avoir exercé le ministère. Son goût le portait vers la littérature et surtout vers la critique. Il attaqua par des pamphlets un capucin, le père Prudent qui avait remporté un prix en 1777 à l'académie de Besançon. Des rapports qu'il eut avec Mercier et Raynal l'égarèrent de plus en plus, et la révolution acheva de le perdre. Il prêta le serment par pure bonne volonté puisqu'il n'était pas dans le ministère, et entra même dans les clubs. Il revint ensuite à des sentimens plus modérés, et rédigea quelque temps un journal contre les anarchistes. Des blasons et des généalogies qu'on trouva chez lui le firent arrêter. Il fut enfermé au château de Dijon avec beaucoup de personnes dont il ne partageait pas les opinions et qui ne pouvaient lui témoigner de l'estime. Sa causticité

contribuait encore à le rendre odieux. Sous l'empire, il continua de s'occuper de recherches historiques, et reçut pour cela des gratifications du gouvernement. Il mourut presque subitement le 18 septembre 1822. On ne dit pas qu'il fût revenu à de meilleurs sentimens. On a de lui : | *Réflexions d'un vigneron de Besançon sur un ouvrage qui a pour titre : Dissertation, etc.*, de l'imprimerie de Barbizier (1) (Vesoul, Poisson), 1788, in-8° de 52 pages ; | *Observations sur l'ouvrage du P. Prudent, touchant les maladies des vignes de Franche-Comté*, Besançon, 1779, in-8° de 57 pages ; | *Coup-d'œil philosophique et politique sur la main-morte*, Londres (Besançon), 1783, in-8°, fig. Baverel fut aidé dans ce travail par l'abbé Clerget, curé d'Onans, député du bailliage d'Amont à l'Assemblée Constituante, mort consul de France aux îles Canaries en 1809. | *Notice sur les graveurs qui ont laissé des estampes marquées de monogrammes, chiffres, rebus, lettres initiales, etc.*, Besançon, 1808, 2 vol. in-8°, fig. Malpé, capitaine d'artillerie, tué en 1812, a eu part à cet ouvrage dont il a gravé les planches. Les manuscrits de Baverel ont été acquis par la bibliothèque de Besançon. Outre des dissertations sur les points les plus importants de l'histoire ancienne et moderne du comté de Bourgogne, on y trouve un recueil d'antiquités découvertes dans cette province, des inscriptions, des blasons, des généalogies ; et enfin des notes sur les graveurs français, sur les livres ornés d'estampes, etc.

BAZARD (AMAND), l'un des fondateurs du carbonarisme en France, et l'un des premiers pères suprêmes de l'association saint-simonienne, naquit vers 1792, au moment où commençait l'anarchie révolutionnaire. Il fut initié aux rêveries de son prétendu apostolat par Olinde Rodrigues, qui lui-même avait hérité des idées de Saint-Simon. Ce fut après la révolution de 1830 qu'il commença à répandre ouvertement sa doctrine. Au mois d'octobre de cette année il fit imprimer, de concert avec M. Enfantin, un écrit ayant pour titre : *Religion saint-simonienne, Lettre à M. le président de la chambre des députés*. Ils y repoussaient en ces termes le reproche qu'on leur avait fait de vouloir la communauté des biens et celle des femmes : « Oui sans doute, les Saint-

Simonien professent sur l'avenir de la » propriété et sur l'avenir des femmes » des idées qui leur sont particulières, » et qui se rattachent à des vues toutes » particulières aussi, et toutes nouvelles » sur la religion, sur la politique, sur » le pouvoir, sur la liberté..... ; mais il » s'en faut de beaucoup que ces idées » soient celles qu'on leur attribue ! » Proclamant ensuite cette maxime : que *chacun doit être placé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres* ; maxime chimérique, puisque le juste jugement des capacités et des œuvres sera toujours impossible dans ce monde, ils attaquaient comme un abus l'hérédité des biens, et se fondant sur ce que la propriété ne doit pas consacrer le *privilege de l'oisiveté*, ils demandaient que tous les instrumens du travail, les terres et les capitaux fussent réunis en un fonds social qui devrait être exploité par association et hiérarchiquement, de manière à ce que la tâche de chacun fût l'expression de sa *capacité*, et la mesure de ses œuvres. Quant à la composition du tribunal qui devait présider à la répartition proportionnelle du fonds social entre tous les individus composant la grande famille humaine, MM. Bazard et Enfantin n'en disaient mot, supposant sans doute que les huit cent millions d'individus répandus sur la surface du globe, ne pouvaient manquer de s'en rapporter à eux pour ce partage. Dans le même écrit les auteurs déclaraient ne vouloir que la *complète émancipation* des femmes, sans prétendre abolir la sainte loi du mariage ; mais leurs réticences calculées sur ce sujet, les termes dont ils enveloppaient cette partie de leur système, et les expressions de *prostitution légale, trafic honteux*, appliquées à l'union conjugale, ouvrirent le champ à toutes les interprétations. Ce manifeste produisit peu d'effet à la chambre des députés. Le gouvernement par une tolérance qu'expliquaient, sans la justifier, les événements politiques qui venaient de s'accomplir, laissa les nouveaux apôtres, qui affirmaient n'être pas républicains, ouvrir leurs églises à Paris et dans plusieurs grandes villes. La nouveauté de leurs prédications attira la foule, et leur gagna un certain nombre de partisans. On remarqua surtout parmi les adeptes de leur doctrine, un certain nombre de jeunes gens sortis de l'école polytechnique, qui, instruits dans les sciences mathématiques, se laissèrent sé-

(1) C'est le nom d'un ancien vigneron très populaire à Besançon.

duire par l'idée de diriger la société avec des chiffres. Quelques-uns vendirent leur patrimoine, et en versèrent le prix tout entier dans la caisse du *fonds social universel*. Bazard et son compère eurent soin d'ajouter à leurs prédications une grande publication de livres qui devaient se distribuer gratis. Le *Catéchisme des industriels*, ouvrage de Saint-Simon, fut réimprimé; et ils firent paraître en 1850, un *Tableau synoptique de la doctrine*, suivi de *L'organisateur*, *Journal hebdomadaire des Saint-Simoniens*, qui fut continué en 1851, et qui forme 7 volumes in-8°. Bientôt ils s'emparèrent du *Globe*, journal qui, en devenant quotidien, avait perdu la vogue libérale dont il avait joui durant les premières années de son existence, et ils ajoutèrent à son premier titre celui de *Journal de la doctrine saint-simonienne*, avec ce symbole de la doctrine : *A chacun selon sa vocation, à chacun selon ses œuvres. Association universelle, Appel aux femmes, Organisation pacifique des travailleurs*. Ce journal distribué gratuitement, cessa de paraître dans les derniers jours du mois d'avril 1852. Cependant dès la fin de 1851 la discorde s'était glissée parmi les pères supérieurs de la doctrine. Bazard, plus modéré qu'Enfantin, répudia une partie de ses doctrines; mais il succomba dans le débat qui s'ouvrit *en présence de tous les Saint-Simoniens*, et il fut déposé de sa quote part du pontificat à la fin de novembre 1851. Le père Enfantin fut reconnu seul père suprême. Mais le scandale de ce schisme avait porté à la secte un coup dont elle ne put se relever; l'argent qui était le nerf de la doctrine vint à manquer, et peu de mois après avoir forcé Bazard à se retirer, Enfantin, déguisant sous une apparence d'inspiration ce qui était une nécessité, déclara lui-même qu'il allait, mais de son plein gré, *se retirer et se recueillir*. Ses adieux furent insérés dans le dernier numéro du *Globe*, avec cette adresse : *Au monde*. Enfantin y annonçait qu'il allait se retirer à Ménil-Montant. Trois de ses apôtres firent aussi dans le même numéro leur allocution d'adieu, dans laquelle par un rapprochement sacrilège, qui d'ailleurs leur était familier, ils osèrent appliquer au père Enfantin les expressions mystiques de *Messie de Dieu*, de *Roi des nations*, de *Christ* et de *Verbe*. Cependant Bazard vivait éloigné de la capitale. Il mourut âgé de quarante ans, à Courtry

près de Montfermeil, le 29 juillet 1852. Enfantin et ses disciples se retirèrent dans une espèce de chartreuse à Ménil-Montant, où ils travaillaient et se promenaient en chantant des hymnes dont les vers et la musique étaient leur ouvrage. Les rassemblements de curieux qui se formaient auprès de la demeure des nouveaux cénobites déplurent à la police, qui fit apposer les scellés sur la chartreuse saint-simonienne. Le père suprême fut traduit en cour d'assises avec quelques-uns de ses disciples. Déclaré coupable d'avoir commis le délit d'outrage à la morale publique par la publication d'écrits, et discours proférés dans les lieux publics, il fut condamné, ainsi que MM. Chevalier et Duveyrier, rédacteurs du *Globe*, à un an de prison et cent francs d'amende. Depuis, le père Enfantin est parti pour l'Orient, annonçant qu'il allait y chercher dans les harems de l'Egypte et de la Turquie, le principe régénérateur du monde ou la femme libre.

BEAUFORT (dom EUSTACHE de), né en 1655, s'est acquis aux yeux de l'Eglise une juste célébrité par sa conversion éclatante et la réforme qu'il introduisit dans l'antique abbaye de Sept-Fonts appartenant à l'ordre de Cîteaux, et fondée au douzième siècle. Pourvu à l'âge de 19 ans seulement de ce bénéfice, Eustache de Beaufort trouva dans le petit nombre de religieux qui vivaient alors à Sept-Fonts un esprit différent de celui qu'y avait introduit dans l'origine le saint abbé de Clairvaux, et qui ne s'accordait que trop avec les goûts dissipés et mondains du nouveau supérieur. L'abbé de Beaufort son frère, ecclésiastique d'une grande piété, lui ayant rendu visite quelques années après, justement affligé d'une conduite aussi peu conforme à l'Evangile, l'engagea à une retraite pour y réfléchir sur les désordres de sa vie. Dom Eustache y consentit enfin après une longue résistance. Huit jours passés dans la maison des Carmes déchaussés de Nevers suffirent pour changer entièrement son cœur. De retour à Sept-Fonts il assemble le chapitre et propose à ses moines une salutaire réforme, les suppliant de le seconder dans ses vues. Une résistance opiniâtre à laquelle il avait dû s'attendre ne le découragea point, et après une suite d'événements dans lesquels sa charité, son zèle et sa patience furent soumis aux plus rudes

épreuves, Dieu daigna couronner son œuvre d'un plein succès. Après avoir gouverné son abbaye près de 45 ans depuis l'établissement de sa réforme, et 53 ans depuis sa nomination, dom Eustache mourut dans de grands sentimens de piété le 22 octobre 1709. (On peut consulter pour de plus amples détails sur sa vie l'*Histoire des ordres religieux* par Hélyot et Hermant, etc., le *Dictionnaire universel de France* de Robert de Hesselin).

BEAUHARNAIS. *Voyez SAINT-IEU.*

BEAUJOUR (le baron Félix de), ancien député de Marseille et pair de France, était né à Fréjus en 1765. Entré fort jeune dans la diplomatie, il fut pendant plusieurs années consul-général en Suède et en Grèce. Revenu en France il publia un ouvrage intitulé : *Commerce de la Grèce*, où sont déposées d'excellentes observations. Sous Napoléon le baron de Beaujour rétablit la prépondérance française aux Etats-Unis, et recouvra dans le Mexique des sommes importantes léguées par l'Espagne à l'empereur. Sous la restauration il fut nommé inspecteur général de tous les établissemens français dans le Levant. Le titre de baron lui fut accordé en 1818. En 1825, il publia sa *Théorie des gouvernemens*, le premier de ses titres littéraires et qui lui valut une grande célébrité parmi tous les diplomates. Sa dernière publication a été celle de ses *Voyages militaires dans l'Orient* qui fut complétée par l'*Histoire de l'expédition d'Annibal*. En 1852 Marseille le nomma son député. Le baron de Beaujour y a fondé un prix quinquennal de cinq mille francs pour l'auteur du meilleur mémoire sur le commerce de cette ville. Il a fait une pareille dotation à l'académie de Marseille, et une double à l'académie des sciences de Paris. Enfin il a destiné cent mille francs pour fonder un hospice et une école dans sa ville natale. Il est mort à Paris le 3 juillet 1856. Outre les ouvrages que nous avons mentionnés, de Beaujour a laissé un *Aperçu des Etats-Unis au commencement du dix-neuvième siècle*, 1814, in-8°, ouvrage excellent qui renferme les notices les plus exactes sur ce pays. Il a été traduit en Anglais.

BEAUMONT (CLAUDE-ETIENNE), architecte, né à Besançon en 1757, étudia fort jeune à Paris les principes de son art. Associé aux travaux de Couture qui venait d'être chargé de continuer les

travaux de l'église de la Madeleine, il perdit les bonnes grâces de son nouveau maître pour prix de quelques judicieux avis qu'il avait eu le courage de lui donner au sujet de son plan. Ce fut à cette occasion qu'il publia sous le nom de feu Dulin, architecte, une *Lettre à un ami sur un monument public*; cet écrit, qui contenait une critique aussi juste que modérée du nouveau plan de la Madeleine, fut supprimé par arrêt du conseil sur la demande du baron de Bréteuil, protecteur de Couture. Beaumont fut chargé ensuite par Chaptal, ministre de l'intérieur, de construire la salle destinée aux séances du tribunal, ainsi que des travaux à faire au palais de justice, au temple et dans divers établissemens publics. De toutes ces constructions celle qui fit le plus d'honneur à Beaumont fut la salle du tribunal, qui mérita depuis à son auteur une mention honorable du jury pour les prix décennaux. Le gouvernement ayant décidé que l'église de la Madeleine serait convertie en temple de la Gloire, ordonna qu'il serait ouvert un concours sur les changemens à faire dans cet édifice à raison de sa nouvelle destination. Le plan de Beaumont fut jugé le meilleur, mais ses ennemis parvinrent à faire annuler la décision, en montrant qu'il s'était approprié les principales idées contenues dans la *Lettre à un ami* dont on ignorait qu'il fût l'auteur. Beaumont se justifia aisément du reproche de plagiat, et obtint même une indemnité de dix mille francs pour son travail; mais le chagrin qu'il éprouva de se voir privé de l'honneur d'attacher son nom à un grand monument, le conduisit peu de temps après au tombeau. Il mourut à Paris en 1811. C'est à lui qu'on doit le plan du théâtre des *Variétés*.

BEAUMONT (ETIENNE-ANDRE-FRANÇOIS de PAULE FALLOT de), né à Avignon le 1^{er} avril 1750 d'une famille distinguée, s'étant destiné à l'état ecclésiastique, fut d'abord grand vicaire de Blois, puis nommé en 1782 coadjuteur de Vaison dans le comtat, et sacré à Frascati le 25 décembre de la même année sous le titre d'évêque de Sebastopolis. Son siège fut supprimé en 1791 par la constitution civile du clergé, et lui-même fut dénoncé à l'Assemblée Constituante le 20 avril 1791 par Bouche; on l'accusait d'avoir fait chanter un *Te Deum* après l'assassinat des patriotes. L'évêque réclama et prouva qu'il était à quatre lieues

de l'endroit où l'assassinat avait été commis, et qu'il n'avait pas fait chanter de *Te Deum*. Pendant la révolution il se retira en Italie, et trouva un asile dans les états du Pape. A son retour en France il donna la démission de son siège lorsqu'elle fut demandée aux évêques par Pie VII en 1801. Bonaparte le nomma à l'évêché de Gand en 1802, et le fit passer à celui de Plaisance en 1807 pour essayer de gallicaniser ce pays. *Le prélat*, dit le cardinal Pacca dans ses Mémoires, *n'omit rien pour déterminer les prêtres romains exilés dans son diocèse à prêter un serment réprouvé par le Pape*. Au concile de 1811, il passa pour un des évêques les plus dévoués à l'empereur, et il fut de la députation des huit évêques envoyés à Savone au mois d'août, pour essayer d'arracher au Pape quelques concessions. En 1815 on le nomma à l'archevêché de Bourges pour lequel le prélat prêta serment le 15 août entre les mains de Marie-Louise. L'empereur l'envoya plusieurs fois à Fontainebleau où le Pape était prisonnier, pour engager le saint Père à entrer en arrangement. Quelques journaux ayant publié à cet égard des détails peu favorables à Fallot de Beaumont, il fit insérer dans le journal, *l'Ami de la religion* (n° 7 tome 1^{er}) une relation de ses missions à Fontainebleau; relation mentionnée par le cardinal Pacca lui-même dans le tome 2^e de ses Mémoires, et que ce prélat assure être conforme, quant au fond, avec ce qu'il apprit lui-même du saint Père. Il est certain que Pie VII ne voulut rien entendre des propositions que M. de Beaumont était chargé de lui faire, et on prétend même que le pape lui reprocha d'administrer le diocèse de Bourges. Le prélat s'était installé dans cette ville avec des pouvoirs du Chapitre. A l'époque de la restauration il voulut officier le jour de Pâques, mais le Chapitre s'y opposa. Il quitta Bourges peu après, et revint à Paris. On ignore s'il essaya de retourner à Plaisance dont il était titulaire. Bonaparte, à son retour au mois de mars 1815, le nomma son premier aumônier, puis membre de la chambre des pairs. Le prélat parut à la cérémonie du champ de mai, et ce fut lui qui présenta le livre des Evangiles à l'empereur pour faire le serment. La nomination de M. de Beaumont à l'archevêché de Bourges avait été regardée comme nulle sous la restauration. En 1816 il donna sa démis-

sion de l'évêché de Plaisance, et obtint une pension de l'archiduchesse qui gouvernait ce pays. Il se fixa alors à Paris où il ne voyait que sa famille et quelques amis, ne paraissant à aucune cérémonie ni dans aucune réunion d'évêques. Malgré son âge avancé, l'ancien évêque de Plaisance jouissait d'une santé encore vigoureuse. lorsqu'une maladie de quelques jours l'enleva le 26 octobre 1835. Monseigneur l'archevêque de Paris l'assista dans ses derniers moments.

BEAUMIER (LOUIS-ANTOINE), né à Melun le 15 janvier 1779, inspecteur général des mines et maître des requêtes, a rendu son nom recommandable par plusieurs institutions précieuses telles que l'école des mineurs de Saint-Etienne. C'est lui qui dirigea l'exécution du premier chemin de fer établi en France, et qui s'étend depuis cette dernière ville jusqu'à Lyon. Il avait exploré presque toutes les mines du royaume, et a consigné dans de nombreux *mémoires et rapports* le fruit de ses investigations éclairées. Beaumier est mort à Paris le 20 août 1835 à l'âge de cinquante-six ans.

BEAUVAIS (LOUIS), maréchal-de-camp fils de Beauvais de Préau (*voy.* ce nom au 2^e volume de ce dictionnaire), reçut jeune encore une pension de 1500 francs de la Convention, à cause des malheurs qu'avait éprouvés son père. Il fit partie de l'expédition d'Egypte (1797), et était général lorsqu'il s'embarqua pour l'Afrique. Il donna sa démission; mais dans la traversée, il fut pris par les Anglais qui le retinrent prisonnier pendant 18 mois. De retour en France en 1801, il resta en non-activité jusqu'en 1809, époque où il devint chef d'état-major sous le général Latour-Maubourg, en Espagne. Peu de temps après il fut nommé baron et général de brigade, et fit en cette qualité la campagne de 1815. C'est à lui qu'on dut la reprise de la ville de Neuss qui avait été surprise le 31 octobre. Rendu à la vie privée sous la restauration, le général Beauvais s'occupa de la rédaction d'un *Journal militaire*, et fut un des principaux auteurs de la fameuse compilation connue sous le nom de *Victoires et conquêtes des Français*. Il a encore publié, de concert avec quelques écrivains, la *Biographie universelle classique*, 5 gros vol. in-8°, 1826-1829; cet ouvrage a été réimprimé.

BECK (CHRÉTIEN-DANIEL), célèbre philologue, né à Leipsick le 22 janvier

1787, devint en 1782 professeur de philosophie à l'université de cette ville, professeur de littérature grecque et latine en 1783, et en 1790 directeur de la bibliothèque de l'université. Il fut en outre chargé de censurer tous les ouvrages imprimés à Leipsick. Beck s'est fait connaître par de savans travaux, sur les langues et la grammaire. Outre un grand nombre d'éditions de livres grecs et latins, dont il a surveillé la réimpression et qu'il a annotés, tels que *Apollonius de Rhodes*, 1783, in-8°; *Euripide*, 1779, in-4°, et 1792, in-8°, il est connu par plusieurs bons ouvrages de philologie, entr'autres : | *Commentarii de litteris et auctoribus græcis atque latinis, scriptorumque editionibus*, Leipsick, 1790 (1^{re} partie, de auctoribus græcis) : | *Specimen bibliothecarum Alexandrinarum*, ibid. 1779, in-4°; | *Carmen dotis, monumentum lingue rustice latinæ antiquissimæ*, ibid., 1782, in-4°; | *Histoire universelle à l'usage des Ecoles*, en allemand, ibid., 1787, 4 vol. in-8°; | la *Notice universelle des livres nouveaux*, en allemand, Leipsick; | *Curiosités littéraires ou Nouvelles annonces littéraires de Leipsick*, 1782; | beaucoup de traductions parmi lesquelles nous citerons celle de l'*Histoire de la république romaine* par Ferguson, 1785 à 1787, 4 vol. in-8°. Il fut éditeur des *Commentaires de la société philologique de Leipsick*, en latin, dont les deux premiers volumes ont paru en 1801 et 1802, in-8°, et était chargé en outre de la rédaction de la *Gazette littéraire* de cette ville depuis 1803. En un mot on retrouve cet homme laborieux dans toutes les entreprises qui avaient la science ou la littérature pour objet. Il est mort à Leipsick dans le courant de novembre 1832.

BÉDOCH (PIERRE-JOSEPH), né à Tulle, département de la Corrèze, était avocat dans cette ville lorsque la révolution commença. Ses opinions sages et modérées, ses talens reconnus le firent appeler à diverses fonctions dans la magistrature. En 1810 une ordonnance impériale le nomma procureur près le tribunal criminel de la Corrèze, et en 1811 il devint substitut du procureur général impérial près de la cour de Limoge. Les suffrages de ses concitoyens le désignèrent en 1812 pour représenter le pays au conseil législatif. Admis en la présence de l'empereur, il osa, à la tête de la députation de son collège, lui faire connaître, sans déguisement, les besoins de son départe-

ment. En 1813, plus dévoué aux intérêts du pays que fidèle à la fortune de Bonaparte, il conseilla la paix que l'abdication de l'empereur pouvait seule donner à la France. Au retour du roi, en 1814, il fit partie de la première chambre des députés, et se montra un des plus énergiques soutiens des opinions libérales. Il vota continuellement avec l'opposition, et prononça un discours remarquable pour défendre la liberté de la presse qu'il croyait menacée par le ministère de l'abbé duc de Montesquiou. Lorsque le gouvernement eut présenté un projet de loi sur la remise des biens d'émigrés non vendus, Bédoch, nommé rapporteur, se déclara pour le maintien des faits accomplis. Appelé au conseil d'état, pendant les cent-jours, et choisi par l'empereur pour exercer auprès de la deuxième division militaire, les fonctions de commissaire extraordinaire, on prétend qu'il obtint de ce prince plusieurs audiences dans lesquelles il eut toujours le rare courage d'exprimer franchement son opinion souvent opposée aux vues de Bonaparte. Bédoch fit partie de la chambre des représentans et se distingua dans cette assemblée par sa modération et ses lumières. Destitué en 1815 comme ayant accepté des fonctions publiques dans les cent-jours, il fut envoyé en 1818 par ses concitoyens à la chambre des députés, où il siégea sur les bancs de l'opposition. A l'expiration de son mandat en 1822, Bédoch reprit ses fonctions d'avocat à Tulle. Elu de nouveau député après la révolution de juillet, il reparut sur la scène politique, et fit presque constamment partie de la commission des pétitions dont il fut souvent rapporteur. Louis-Philippe lui rendit le titre de conseiller d'état. Bédoch est mort au mois de février 1857.

BEER (MICHEL), poète dramatique allemand, né à Berlin le 19 août 1800 d'un riche banquier israélite, et mort à Munich au commencement de l'année 1855, se signala dès son enfance par un goût extraordinaire pour la poésie. A peine âgé de dix ans, il composa des vers qui obtinrent les suffrages des juges les plus éclairés et les moins indulgens. Deux ans après, il publia une traduction en vers de l'*Aristodemo*, célèbre tragédie de Monti, et dès lors il se voua exclusivement à la poésie pour laquelle il avait une vocation si prononcée. A dix-huit ans, il fit imprimer sa première tragédie, *Clytemnestre*, qui, bien accueillie à la

lecture, éprouva, par suite de la malveillance, un échec complet au théâtre. Victime de la haine qui animait encore à cette époque les habitants de Berlin contre les Israélites, Beer ne se rebuta point, et donna dans la suite à quelques années d'intervalle : *Les fiancés d'Aragon*, (1825; *Le Paria*, drame en un acte, (1826), et *Struensee* (1827), qui est incontestablement son chef-d'œuvre. Cette pièce eût popularisé le nom de l'auteur en Allemagne, sans l'intervention de la cour de Danemarck qui obtint la suppression de la pièce après la seconde ou troisième représentation sur le théâtre de Munich. Le dernier ouvrage de Beer est un mélodrame dans le goût allemand, intitulé : *l'Épée et la main* (1852). Cette pièce a obtenu un assez grand succès parmi certaine classe de spectateurs qui recherchent avant tout de violentes émotions. Il a laissé plusieurs pièces inédites, entre autres une *ode sur les journées de juillet* 1830; elles ont été réunies dans une édition dernièrement publiée à Berlin. Michel Beer était le second de trois frères, qui, dans des carrières différentes, se sont fait un nom également illustre. GUILLAUME BEER est connu comme astronome, et MEYER BEER, dont le nom appartient dès à présent à l'histoire, s'est immortalisé par une foule d'opéras dans lesquels les connaisseurs ne savent ce qu'ils doivent le plus admirer, ou la verve inépuisable de l'imagination, ou la hardiesse des combinaisons harmoniques et le grandiose du plan.

BEFFARA (LOUIS-FRANÇOIS), littérateur et érudit, né à Nonancourt, le 25 août 1751, fut depuis 1792 jusqu'en 1816 commissaire de police du quartier de la Chaussée-d'Antin. Au milieu d'occupations incompatibles en apparence avec la littérature, Beffara sut trouver du temps pour se livrer à des études de son choix. On doit à ses laborieuses recherches les ouvrages suivans : | *L'esprit de Molière avec un abrégé de sa vie*, Paris, 1777, 2 vol. in-18; | *Dissertation sur J. B. Poquelin de Molière, sur ses ancêtres, l'époque de sa naissance*, etc., Paris, 1821, in-8°; | *Lettre à M. Crapelet, imprimeur: Recherches sur les époques de la naissance et de la mort de J. F. Regnard, poète comique*, Paris, 1825, in-8°; insérée dans le sixième volume des *Œuvres de Regnard*. Il a laissé en manuscrit : *Dictionnaire de l'académie royale de musique, contenant l'histoire de son établissement, le détail de sa direction et de son*

administration, le Dictionnaire des auteurs des paroles et de la musique, avec la liste de leurs pièces, 7 volumes in-4°; un *Dictionnaire* des pièces non représentées sur le même théâtre, 5 volumes in-fol.; et un autre des *opéras, cantates, et oratorios* exécutés et imprimés dans les pays étrangers, depuis la fin du quinzième siècle, 17 volumes in-4°. On lui doit en outre des recherches curieuses sur la famille de Boileau, Quinault, Regnard, Sully, etc.; ce travail forme 5 volumes in-8°. Beffara mourut à Paris au mois de février 1858.

BELLEINGUE (PIERRE), médecin, né en 1759 à Besançon, et mort le 25 octobre 1826 dans la même ville, n'est redevable qu'à la bizarrerie de ses opuscules scientifiques et littéraires de l'espèce de célébrité dont il a joui dans son pays natal. Attaché comme médecin aux armées du Rhin pendant les guerres de la révolution, il rentra dans sa famille à la paix de 1797, et publia l'année suivante : *La philosophie du chaud et du froid*, in-8° de 62 pages, avec une épître dédicatoire à Bonaparte alors général en chef de l'armée d'Italie, et précédée de cette singulière épigraphe : *Moins je le conçois, plus je l'admire*; c'est l'œuvre d'une imagination délirante. Un des membres les plus distingués de l'institut à qui il avait demandé ce qu'il pensait de son ouvrage, lui ayant répondu qu'il n'y avait rien compris, Belleingue lui répondit : *Je n'écris que pour cinq hommes en Europe*. Reproduite par lui en 1802 sous un autre titre, sa brochure ne put obtenir, ni des journaux scientifiques ni des savans auxquels il l'avait adressée, la moindre marque d'attention, ce qui n'en diminua pas à ses yeux le mérite et l'importance. Belleingue a laissé deux autres opuscules dont l'un porte ce titre bizarre : *Procédure orthographique de la gloire de Napoléon le grand, et du génie de la gente humaine*; c'est un mémoire à l'occasion d'un procès qu'il eut à soutenir contre la régie des domaines. L'autre est la *Bourbonapartide* dont il adressa le manuscrit au roi Louis XVIII, l'accompagnant d'une lettre dans laquelle il proposait à ce monarque d'y mettre un prix; à la tête se trouve une introduction dans laquelle l'auteur, pressentant le jugement qu'on ne manquerait pas de porter sur son ouvrage, se console par l'idée qu'il n'écrit que pour un petit nombre de lecteurs.

BELLINI (VINCENT), célèbre compositeur, était né à Catane en Sicile dans l'année 1806. Il reçut de son père, habile musicien lui-même, les premières leçons de son art, et alla terminer ses études au conservatoire de Naples. Plusieurs opéras écrits successivement pour divers théâtres d'Italie le placèrent dès son début au premier rang parmi les maîtres de ce genre. Le caractère dominant de ses compositions est une certaine grâce mélancolique qui n'exclut point l'énergie, ni la peinture chaleureuse et vraie des mouvements désordonnés de l'âme. Ses principaux ouvrages sont : *Il pirata*; *La straniera*; *La sonnambula*; *Norma*; *I Puritani*, opéra dont le sujet est emprunté au roman de Walter-Scott, *Old mortality* (les puritains d'Ecosse), et qui fut écrit pour le théâtre italien de Paris où il a obtenu un succès d'enthousiasme. A peine âgé de 29 ans et déjà compté parmi les plus illustres musiciens dramatiques de l'époque, Bellini, à qui son talent promettait un brillant avenir, a succombé à une courte maladie le 23 septembre 1835 à Puteaux près Paris.

BENNATI (N.), né à Mantoue en 1798 et mort à Paris au mois d'avril 1854, s'est fait un nom dans la science médicale par plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Recherches sur les maladies des organes de la voix*, in-8°, 1832; *Recherches sur le mécanisme de la voix*, etc.

BENNET (ELISA), femme auteur anglaise, née en 1730, a laissé un grand nombre de romans qui se distinguent par un style pur et simple, par des caractères naturels et bien tracés. On remarque principalement dans ce nombre : *Rosa, ou la fille mendicante*, 10 vol.; *Anna, ou l'héritière galloise*, 1784, 4 vol.; *Agnès de Courcy*, roman domestique, 1789, 4 vol. in-12; *Beauté et laidetude*, 1820, 2 vol. in-12; *Hélène, comtesse de Castle-Howell*, 1822, 4 vol. in-12; *Henri Bennet et Julie Johnson, ou les esquisses du cœur*, 1794, 3 vol. in-18; *La malédiction paternelle, ou l'ombre de non père*, 3 vol. in-12; *L'orpheline du presbytère, ou fiction et vérité*, 1816, 3 volumes in-12. Eliza Bennet mourut vers 1820.

BENOIST (P.-V.), député et conseiller d'état, était né en Anjou vers 1757. Elevé dans le cabinet de son père qui était lieutenant de la sénéchaussée d'Angers, il acquit de bonne heure l'habitude des af-

faire. L'économie politique devint l'objet spécial de ses études, et il commença à se faire connaître en publiant sur cette matière divers articles dans les journaux et dans d'autres recueils. En 1799, Benoist fut proposé pour être secrétaire-rédacteur du tribunal. Il n'obtint pas cette place; mais Maret, depuis duc de Bassano, le fit nommer chef de division au département de l'intérieur, et directeur de la correspondance, place qu'il conserva sous le ministère de M. de Montalivet. En 1814, il fut nommé commissaire à l'intérieur par le gouvernement provisoire, jusqu'à l'arrivée de M. Beugnot ministre de ce département. Louis XVIII lui conféra le titre de conseiller d'état auquel ses services lui donnaient des droits, et l'abbé de Montesquiou lui accorda une confiance sans bornes. Nommé depuis directeur général de la comptabilité des communes, il fut dépouillé de cette place et exclu du conseil d'état pendant les cent-jours. Il y rentra après la seconde restauration, et fut attaché au comité du contentieux. Les électeurs du département de Maine-et-Loire l'envoyèrent, en 1813, à la chambre des députés, où il vota presque constamment avec la majorité. Benoist demanda que le renouvellement de la chambre s'opérât intégralement tous les cinq ans, et que l'on pût siéger à la chambre des députés à trente ans. Cette motion ne fut pas adoptée. Après l'ordonnance du 5 septembre, Benoist fut exclu du conseil d'état, mais il y fut rappelé en 1819. Il est mort à Paris, le 30 novembre 1854, à l'âge de soixante-dix-sept ans. On a de lui : *Cléopâtre*, abrégé de la Calprenède, Paris, 1789, 5 vol. in-12 (avec Lamarre et Billecoq); *Le cultivateur anglais*, traduit de l'anglais, 1800 et 1801, 18 vol. in-8°; *Voyages dans les parties du sud de l'Amérique septentrionale*, traduits de l'anglais de W. Bartram, 1798, 2 vol. in-8°, avec cartes; *Mémoires de miss Bellamy*, célèbre actrice de Londres, traduits de l'anglais, 1799, 2 volumes in-8° (avec Lamarre); *Le Moine*, roman traduit de l'anglais de M. Lewis, 1797, 3 vol. in-18. — M^{me} BENOIST, née Delaville-Leroux, s'est acquise une juste réputation par son talent pour la peinture. C'est à elle que Demoustier a adressé, sous le nom d'Emilie, ses *Lettres sur la mythologie*.

BENOIST (PIERRE-GUILLAUME-FRANÇOIS), né à Honfleur en 1759, curé de

l'une des paroisses de cette ville et chanoine honoraire de Bayeux, a publié la traduction d'un ouvrage anglais sur tous les points de la morale chrétienne. C'est un in-12 de 500 pages intitulé : *Catéchisme pratique en 52 leçons pour tous les dimanches de l'année avec un supplément pour les différens états*. Cet ouvrage a eu six éditions toutes épuisées; la dernière était revêtue de l'approbation de trois archevêques et d'un évêque. Benoist est mort le 10 mai 1833, âgé de soixante-quinze ans.

BERBIGUIER (THÉODORE), célèbre compositeur de musique instrumentale, naquit en 1781, à Caderousse, dans le comtat Venaissin. Admis très-jeune au conservatoire de musique, il y remporta plusieurs prix pour la flûte et pour la composition musicale. Le 17 mars 1813, il partit pour Gand, en qualité de garde-du-corps du roi, compagnie de Grammont; mais licencié par défaut de taille au retour de Louis XVIII, il fut nommé lieutenant dans la légion de l'Ain. Rentré quelques années plus tard dans la vie civile, il se livra dès lors exclusivement à la culture de son art, et se trouvait, à l'époque de sa mort, arrivée au commencement de l'année 1838, attaché comme professeur au collège de Pontlevoy. Berbiguier a laissé un nombre considérable de pièces composées pour flûte seule, ou avec accompagnement de divers instrumens, telles que : *Sonates* avec violoncelle; *duo* pour deux flûtes; *trio* pour deux flûtes et alto; *quatuor* et *quartetti* pour flûte, violon, alto et basse; *Concerto* à grand orchestre; *Airs variés et fantaisies* pour la flûte, avec accompagnement de piano ou d'orchestre, etc. Toutes ces productions, qui ont obtenu le plus grand succès en France comme à l'étranger, se recommandent par des chants constamment élégans et suaves sans cesser d'être naturels, mais surtout par un emploi sage et bien calculé des difficultés et des traits brillans.

BERGERIE (JEAN-BAPTISTE ROUGIER de la), né en 1757 à Bonneuil (Haute-Vienne) et mort le 15 septembre 1836, se sentit porté dès sa jeunesse vers les études de l'agriculture théorique par une vocation irrésistible. Il fut successivement membre de la commune de Paris en 1789, puis membre de l'assemblée Législative, et préfet de l'Yonne en 1800. Il fut nommé correspondant de l'académie des sciences (section d'économie rurale) au mois de

mars 1796. Rougier de la Bergerie est un des hommes qui depuis le commencement de ce siècle se sont le plus occupés en France des progrès de l'agriculture. Ayant été en 1795 chargé d'inspecter les étangs et les marais de France, le rapport qu'il publia à cette occasion fait voir comment il avait compris cette importante mission et comme il l'a remplie. Ses écrits sur l'agriculture sont fort nombreux; on a distingué particulièrement : | *Recherches sur les principaux abus qui s'opposent au progrès de l'agriculture*, ouvrage présenté au roi Louis XVI en 1787; | *Essai sur le commerce et la paix* considérés dans leurs rapports avec l'agriculture; | *Mémoire sur la culture, le commerce et l'emploi des chanvres et lins de France* pour la marine et les arts; | *Mémoire et observations Sur l'abus du défrichement*, et la destruction des bois et forêts avec un projet d'organisation forestière; | *Les géorgiques françaises*, poème didactique; | *Histoire de l'agriculture française*; | *Cours complet d'agriculture pratique*; | *Projet de code rural*; | *Les forêts de la France*, leurs rapports avec les climats, la température et l'ordre des saisons, avec la prospérité de l'agriculture et de l'industrie; | enfin l'*Histoire de l'agriculture des Gaulois*, depuis leur origine jusqu'à Jules César. Ces deux derniers ouvrages ont particulièrement mérité et fixé l'attention. Rougier de la Bergerie a coopéré en outre d'une manière très active aux *Annales d'agriculture* et au tome X du *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier.

BERNARD de GIRMONT (dom), né en Lorraine le 25 juin 1758 d'une famille noble, avait fait profession dans l'abbaye de Morimont, ordre de saint Benoît, au diocèse de Langres. Chassé de son monastère par la révolution, il entra dans un ordre plus austère, et se joignit en 1798 aux trappistes qui s'étaient établis à Darsfeld en Westphalie. Il y fit profession le 1^{er} octobre 1799 sous le supérieur du couvent, dom Eugène (l'abbé Bonhomme de la Prade). Cette maison prospéra d'abord et fut érigée en abbaye en 1808; mais les décrets de Napoléon en troublèrent bientôt la paix. Dom Bernard avait été envoyé en France à une époque où l'empereur paraissait plus favorable aux établissemens religieux. Il fut quelque temps à la tête de la petite communauté formée dans la forêt de Sénart, et qui ne put se soutenir dans ces temps dif-

ficiles. En 1814 dom Eugène chargea le P. Bernard de fonder dans ce pays un monastère qu'un pieux laïque offrait de doter. Il acheta un ancien prieuré de génovéfains appelé le Port-Ringcard, depuis Port-du-Salut. Les trappistes prirent possession de leur nouveau monastère le 24 février 1815. Dom Bernard en fut le premier supérieur ; il n'avait encore avec lui que quatre pères et dix convers, mais le nombre augmenta bientôt. Depuis cette maison a été érigée en abbaye, et dom Bernard fut élu abbé. Jusqu'en 1811 on avait observé à Darsfeld des austérités plus grandes que celles des anciens trappistes ; mais en 1814, lorsqu'on rétablit cette maison, dom Eugène conseilla de s'en tenir aux observances prescrites par la réforme de l'abbé de Rancé. Ce fut aussi l'avis de plusieurs graves personnages, et Pie VII, par un rescrit du 10 octobre 1818 adressé à dom Bernard, autorisa les religieux du Port-du-Salut à se borner aux règles de l'abbé de Rancé, comme plus compatibles avec la faiblesse humaine que ce qui avait été établi à Val-Sainte dans un mouvement de ferveur. Dom Bernard est mort subitement au mois d'août 1854.

BERNOULLI (Jérôme), naturaliste, né à Bâle en 1743, d'une famille illustre par le grand nombre de savans qu'elle a produits, devint, après avoir terminé ses études, l'associé de son père qui exerçait la pharmacie avec une grande réputation de savoir et de probité. Cédant à un penchant naturel, le jeune Bernoulli profita de ses momens de loisir pour cultiver l'histoire naturelle, et avant l'âge de vingt ans, il avait déjà recueilli des échantillons de minéraux qui furent la base de son cabinet, un des plus considérables de la Suisse. Cette collection s'enrichit encore par les relations que Bernoulli entretenait avec les plus célèbres naturalistes de France, d'Allemagne et de Hollande dont il avait fait la connaissance dans un voyage entrepris pour son commerce. Quoiqu'il cultivât avec un égal succès les diverses branches de l'histoire naturelle, il s'adonna pourtant d'une manière toute spéciale à la minéralogie, et on lui doit d'utiles observations sur ce sujet, consignées dans les journaux et recueils scientifiques de la Suisse. Après avoir rempli avec distinction plusieurs emplois auxquels l'éleva successivement l'estime de ses concitoyens, il fut nommé président du conseil de Bâle, et mourut en 1829

dans l'exercice de cette charge. Son cabinet, cédé au gouvernement par ses héritiers, fait partie du musée de Bâle.

BERRI (MARIE-LOUISE-ELISABETH d'ORLÉANS, duchesse de), fille aînée de Philippe duc d'Orléans, depuis régent de France, et de Mademoiselle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de M^{me} de Montespan, était née le 20 août 1695. Son père lui témoigna dès son enfance une affection qui dégénéra en une indulgence excessive. Les vices naturels de son caractère se développèrent sous l'influence d'une mauvaise éducation. L'habitude qu'on lui laissa prendre de se livrer sans réserve à tous ses penchans, la rendit hautaine, capricieuse et absolue. Cette princesse possédait cependant des qualités remarquables. Née avec un esprit supérieur, et quand elle le voulait, également agréable et aimable, d'une figure qui, sans être belle, n'était pas sans dignité, « elle parlait, dit Saint-Simon, avec une » grâce singulière, une éloquence naturelle » qui lui était particulière, et avec une » justesse d'expression qui surprenait et » qui charmait. » Louis XIV lui témoigna d'abord une grande affection ; mais les écarts de la jeune princesse ne tardèrent pas à le mécontenter. La duchesse d'Orléans ayant affiché la prétention d'assurer à sa fille la préséance sur les femmes des princes du sang, cette circonstance retarda sa présentation à la cour, et fit naître entre la duchesse d'Orléans et la princesse de Condé une querelle que Louis XIV termina en prononçant contre la duchesse d'Orléans. Celle-ci demanda au roi de la dédommager de cette décision en accordant le mariage de sa fille avec le duc de Berri. Le roi y consentit. La jeune princesse était aussi ambitieuse que portée aux plaisirs. L'idée de se rapprocher du trône en épousant le petit-fils de Louis XIV flattait son orgueil, et pour parvenir à son but, elle eut la force de se contraindre et de dissimuler ses vices pendant une année, au point de se concilier la bienveillance du roi et de M^{me} de Maintenon. Saint-Simon fut l'âme de toutes les menées qui eurent lieu à cette occasion. Le mariage se fit le 6 juillet 1710. La princesse parvenue au but de son ambition, et ne pouvant, dans son orgueil, supporter l'idée d'être obligée à quelqu'un, conçut de l'aversion pour toutes les personnes qui avaient contribué à son mariage, et commença par brouiller son mari avec le duc de Bourgogne, frère aîné de celui-

cl. La mort imprévue du dauphin son beau-père, fils unique du roi, fit évanouir le projet qu'elle avait formé de s'appuyer sur ce prince pour dominer la cour. Cette mort, en rapprochant du trône le duc de Bourgogne qui en devenait l'héritier présomptif, inspira à la duchesse de Berri, contre ce prince, une jalousie qui éclatait chaque jour par les traits de la plus insigne méchanceté. Depuis son mariage, elle avait renoncé à une dissimulation peu d'accord avec son caractère. Tous ses mauvais penchans avaient reparu, et elle se livrait sans réserve à des dérèglemens dont l'éclat indisposait jusqu'à son père. Les principes de piété, dans lesquels son mari avait été élevé, lui fournissaient un sujet continu de persécutions contre ce prince. Elle poussa même l'oubli de ses devoirs jusqu'à concevoir le projet de s'enfuir, et de se réfugier en Hollande avec Lahaye, écuyer du duc de Berri. Le duc d'Orléans ne parvint qu'avec beaucoup de peine à l'en détourner. Ce prince avait su gagner l'amitié de son gendre; l'intimité dans laquelle il vivait avec sa fille, donna lieu à des bruits accusateurs qui arrivèrent jusqu'à l'oreille du roi, et qui augmentèrent son éloignement pour le duc d'Orléans. Une querelle qui éclata entre la duchesse d'Orléans et sa fille vint mettre le comble au scandale. La duchesse de Berri ayant demandé à sa mère, pour paraître à un grand bal qui devait se donner à la cour, de beaux pendants d'oreilles provenant de l'écrin de la feuë reine-mère, Anne d'Autriche, la duchesse d'Orléans, sur les observations de la duchesse de Bourgogne, qui croyait avoir aussi des droits à ces bijoux, les refusa à sa fille. Celle-ci ayant mis son père dans ses intérêts, parvint à se les procurer par une ruse, et parut au bal avec cette parure, affectant de braver la duchesse de Bourgogne, qui alla sur-le-champ s'en plaindre au roi. Louis XIV ayant fait venir dans son cabinet la duchesse de Berri, lui reprocha ses désordres et lui fit rendre les diamans. La princesse furieuse se renferma chez elle pendant six jours, et fit entendre de sinistres menaces contre la duchesse de Bourgogne. Celle-ci étant morte peu de temps après, ainsi que son mari, qui ne lui survécut que six jours, cet événement qui plongeait la France dans le deuil, donna lieu à des bruits d'empoisonnement qui furent communiqués au roi.... La mort prématurée du duc de Berri vint donner un nouveau

poids à ces sourdes accusations. Ce prince, las des désordres et des emportemens de sa femme, irrité contre son beau-père sur lequel la voix publique faisait planer des soupçons d'inceste, après avoir eu avec lui une scène terrible, avait formé le projet de se plaindre au roi de la duchesse, et de demander qu'elle fût renfermée dans un couvent. Mais faible et irrésolu, ce prince se calma bientôt. Etant venu voir la princesse à Versailles pendant que la cour était à Marly, il ressentit après avoir diné avec elle, de violentes douleurs d'estomac, et mourut à Marly peu de jours après, le 4 mai 1714. Une partie de la cour regarda cette fin prématurée comme la suite d'une chute dangereuse que le prince avait faite à la chasse quelques jours auparavant. L'autre crut à un empoisonnement qui n'était pas sans vraisemblance. Louis XIV croyant cette fois tout ce que son repos l'invitait à croire, alla visiter la duchesse de Berri, et lui témoigna de l'intérêt. M^{me} de Maintenon se rapprocha aussi de cette princesse. L'élévation du duc d'Orléans à la régence, après la mort de Louis XIV, exalta jusqu'au délire les passions impérieuses de la duchesse de Berri, et elle afficha la prétention d'occuper le rang de reine, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à se livrer aux plus sales dérèglemens. « Sa vie offrait, dit Saint-Simon, le » mélange de la plus altière grandeur et de » la bassesse la plus honteuse. » Mariée secrètement à un cadet de Gascogne, Rions, neveu du duc de Lauzun, elle lui laissa prendre sur elle un ascendant tel qu'il put impunément la soumettre à ses caprices, et lui faire essuyer ses mépris. Cependant la princesse fut atteinte d'une maladie qui présentait une horrible complication de maux, et qui était la suite naturelle de ses débauches. Une fête nocturne qu'elle donna à Meudon, à son père, durant sa convalescence, déterminâ une rechute dont elle ne releva plus. Elle mourut le 21 juillet 1719 au château de la Muette, après avoir reçu les sacrements.

BERRI (CHARLES-FERDINAND de BOURBON, duc de). On a publié à Paris et dans les départemens sur la mort de ce prince, un grand nombre d'écrits parmi lesquels nous citerons les suivans : | *Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. Monseigneur Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berri*, par M. le

vicomte de Chateaubriand, Paris, 1820, in-8°; 2^e et 5^e édition, in-18, même année; | *Oraison funèbre*, par M. de Boulogne, évêque de Troyes, prononcée dans sa cathédrale, le 19 avril; 2^e édition, Paris, 1820, in-8°; | *Discours à la mémoire de Monseigneur le duc de Berri*, etc., par l'abbé Feutrier (depuis évêque de Beauvais), Paris, 1820, in-8°; | *Eloge funèbre*, etc., par M. Choppin, Paris, 1820, in-8°; | *Eloge historique de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri*, par M. le chevalier Alissan de Chazet, Paris, 1820, in-8°; | *Vie de S. A. R. Monseigneur le duc de Berri*, par T. G. Delbarre, Paris, 1820, in-8°; | *Relation historique, heure par heure, des événemens funèbres de la nuit du 15 février 1820, d'après des témoins oculaires*, par M. Hapdé, 5^e édition, Paris, 1820, in-8°; | *Les derniers momens de S. A. R. Monseigneur le duc de Berri*, par Magalon du Gard, Paris, 1820, in-8°; | *Quelques larmes sur le tombeau de*, etc. par Auguste Hus, in-8°; | *Quel est l'assassin du duc de Berri?* par A. A. Salvaigne de la Cipière, Paris, 1820, in-8°; | *Le trône, du martyr du 15 février, précédé d'événemens extraordinaires analogues à la mort de Monseigneur le duc de Berri*, etc., Paris, 1820; | *De l'assassin, son caractère, ses habitudes, le lieu qu'il avait choisi pour poignarder sa victime, avec la description topographique de l'enceinte*, par L. A. Pitou, Paris, 1820, in-8°.

BERTAUT (Eloi), littérateur, né à Vesoul en 1782, exerça à dix-huit ans les fonctions de professeur de mathématiques à Besançon. Son goût pour les sciences exactes ne l'empêcha pas de se livrer à l'étude des philosophes et des publicistes, et il acquit des connaissances étendues dans le droit et dans l'économie politique. MM. Destutt-Tracy, de Gérando, Royer-Collard, J.-B. Say encouragèrent ses travaux et lui donnèrent des témoignages d'estime. A vingt-quatre ans Bertaut composa sur *Le vrai considéré comme source du bien*, un ouvrage demeuré inédit, dont il lut, en 1807, quelques chapitres à l'académie de Besançon. Nommé peu de temps après inspecteur de l'académie, le travail auquel il se livra altéra gravement sa santé. On assure que pendant sa convalescence, il composa, pour se distraire, quelques opéras, et traça le plan d'une comédie de caractère dont M. Alexandre Duval écouta avec intérêt

quelques fragmens qui lui parurent écrits en vers élégans et faciles. Bertaut fut nommé en 1819 recteur de l'académie de Clermont, et prononça, l'année suivante, pour la distribution des prix, un discours remarquable qui fut réimprimé dans le feuilleton du journal des *Débats*. Appelé en 1825 à remplir les mêmes fonctions à Cahors, il refusa ce changement qui contrariait ses vues, et revint en Franche-Comté où il demeura sans emploi jusqu'à la révolution de 1830. Nommé à cette époque recteur de l'académie de Besançon, il mourut dans cette ville le 25 juillet 1854 à cinquante-deux ans, avec le regret de n'avoir achevé aucun des ouvrages dont il s'occupait. Un long fragment de son *Traité sur les lois en général*, a été inséré dans le recueil de l'académie de Besançon, année 1833, et reproduit dans la *Revue provinciale*.

BERTHELOT (JACQUES-EDMOND), né à Nantes le 2 janvier 1772, se disposait à entrer dans l'état ecclésiastique lorsque la révolution arriva; rejeté forcément dans le monde, il conserva toujours le désir de suivre sa première vocation, et lorsque le calme fut rétabli il entra au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre, il professa successivement la philosophie à Nantes et la théologie à Angers, et fut nommé supérieur du séminaire de Limoges. M. Dubourg, alors évêque de cette ville, ayant porté le 18 février 1818 un décret pour condamner les *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage* par Tabaraud, sans toutefois désigner l'auteur, celui-ci fut vivement piqué et soulagea son humeur par une *lettre à M. Dubourg*, lettre fort longue et peu mesurée qu'il eut soin de rendre publique. Ce fut à cette occasion que Berthelot, nommé quelque temps auparavant vicaire-général du diocèse, publia des *Observations sur le décret de M. l'évêque de Limoges, et sur la lettre de M. Tabaraud*, 1818, in-8° de 51 pag. Ces observations judicieuses provoquèrent une violente réponse de l'auteur attaqué; Berthelot crut devoir abandonner toute discussion avec un adversaire aussi impétueux. Ce savant et pieux ecclésiastique a laissé plusieurs ouvrages dont la plupart inédits; on lui attribue un *Catéchisme sur le schisme* publié lors des tentatives de l'abbé Reb, qui depuis a donné de grandes marques de repentir. Berthelot a fourni aussi quelques-unes des notices insérées dans les *Vies des*

saints du Limousin. il est mort à Limoges le 17 janvier 1835, dans un âge peu avancé.

BERTIN (PIERRE-JOSEPH), savant ecclésiastique né à Amiens le 25 février 1748, étudia dans le collège des jésuites de cette ville, et son éducation n'était pas encore terminée, lors de la suppression de cette société en France. Des professeurs de l'université vinrent les remplacer à Amiens, et le jeune Bertin acheva ses études sous l'abbé Gossart. Au sortir du collège il fut précepteur à Picquigny, puis répétiteur à Abbeville, et enfin il fut élevé au sacerdoce. Au commencement de 1779, Bertin fut nommé principal du collège d'Abbeville, place qu'il occupa 12 ans, et en 1787 il devint chanoine de la collégiale de Saint-Vulfran, dans la même ville. Lors de la révolution il se retira en Angleterre : à son arrivée à Londres, il publia des *Tableaux historiques*, qui furent bien accueillis et qui ont, dit-on, servi de modèle à ceux de Las-Cases. Il donna des leçons, et obtint une chaire de langue française à l'université d'Oxford; là plusieurs hommes distingués aujourd'hui en Angleterre furent ses disciples. L'abbé Bertin reçut dans cette ville Louis XVIII et la famille royale, qui vinrent d'Hartwell visiter l'université. Après la bataille de Waterloo, le désir de revoir sa patrie et sa famille le rappela en France, et il se démit de sa chaire. L'université d'Oxford lui donna un témoignage de son estime, en lui conférant le titre de docteur. C'était une nouveauté qu'un pareil titre conféré à un prêtre catholique, par une université anglicane, et l'on pourrait compter peu d'exemples semblables. De retour en France, l'abbé Bertin vécut dans la retraite : il se fixa, à ce qu'il paraît, à Abbeville, et y accepta les modestes fonctions d'administrateur du collège, et de président du comité d'instruction primaire. Il prit part à l'établissement des frères des écoles chrétiennes, et à plusieurs autres bonnes œuvres. Ses habitudes d'économie lui permettaient de satisfaire son esprit de charité, et lorsque M. l'évêque d'Amiens le nomma à un canonicat de sa cathédrale, il l'accepta comme un moyen d'augmenter ses aumônes. L'abbé Bertin mourut le 28 avril 1830, âgé de plus de 82 ans. Les *Œuvres de l'abbé Bertin* se composent de discours; le premier volume est consacré aux *discours religieux*, et le second aux *discours littéraires*. Dans le premier volume

il y a sept discours : un *discours sur l'aumône*, prêché dans une assemblée de charité en 1787; un *Panegyrique de saint Vincent de Paul*, prononcé en 1785, pour la fête du saint, dans l'église de St.-Lazare; un *Panegyrique de saint Bernard*, prononcé en 1788, dans l'abbaye des filles de Villencourt; un *Panegyrique de saint Louis*, prêché à Amiens en 1787, lors des assemblées provinciales; un *Panegyrique de saint Vulfran*, patron de la collégiale d'Abbeville, prononcé dans cette église, en 1781; un *Discours pour une profession religieuse*, et une courte *Exhortation pour un mariage*. De ces discours, les plus remarquables peut-être sont les *Panegyriques de saint Vincent de Paul, et de saint Bernard*, de ces deux hommes également étonnants, et qui eurent l'un et l'autre une prodigieuse influence sur leur siècle. Le tome 2 renferme huit *Discours* sur des sujets littéraires : ce sont un *Discours de réception à l'académie d'Amiens*, en 1788; un *Discours sur l'histoire*, prononcé à une distribution de prix vers 1777; six *Discours* prononcés pour des distributions de prix, *sur la science; sur l'utilité de la discipline dans l'éducation; sur l'art de connaître et d'employer les talens; sur la nécessité d'intéresser dans les ouvrages d'esprit; sur les mœurs et sur le danger des mauvaises liaisons*, et un *Discours latin sur la concorde fraternelle*, prononcé dans l'église de St-Vulfran, le jeudi saint de l'année 1787. L'éditeur a inséré à la fin une déclaration du chapitre de St-Vulfran d'Abbeville, présentée au district le 31 décembre 1790, lorsque furent mis à exécution les décrets de suppression portés par l'assemblée Constituante. Cette déclaration, qu'on attribue à l'abbé Bertin, porte un grand caractère de modération.

BERTOLDUS, BERNALDUS, BERTOUL, ou BERNOUL, prêtre du diocèse de Constance, dans le onzième siècle, a continué la *Chronique* d'Hermannus Contractus, depuis l'an 1050, époque de la mort de cet historien, jusqu'à l'an 1100. Cette continuation n'a point été imprimée dans la grande *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, vingt-sept volumes in-fol. La *Chronique* d'Hermannus s'y trouve pourtant dans le 18^e volume; mais les éditeurs se sont contentés de renvoyer pour la continuation, aux deux éditions qu'en a données Chrétien Urstisius, sous le titre de *Bertoldi historia rerum suo tempore per singulos annos gestarum*,

que l'on trouve dans le recueil des historiens latins d'Allemagne, Francfort, 1583, 2 tomes en 1 vol. in-fol.; réimpr. en 1670, et plus récemment à Saint-Blaise, 1792, 2 vol. in-4°, édition plus ample et plus correcte que les précédentes. Bellarmin dit que Bertoldus est un historien pieux et très fidèle. On a encore de lui quelques autres ouvrages. Il mourut vers l'an 1100.

BESANÇON (ETIENNE-MODESTE), né en 1750 à Lavotte au bailliage de Baume, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Un procès entre deux communes dans lequel il se trouva lui-même intéressé, éveilla sa verve satirique en même temps qu'il révéla un talent poétique dont quelques amis intimes avaient eu seuls connaissance. L'abbé Besançon attaqua les prétentions de ses adversaires dans un petit poème intitulé *Le vieux bourg*, versifié avec beaucoup de facilité et d'agrément. Un succès extraordinaire accueillit, même hors de la province, ce premier ouvrage dont trois éditions furent publiées dans très peu de temps. Les productions suivantes de l'auteur n'offrent que peu de traces de cette verve enjouée qui avait fait le succès du *Vieux bourg*. Obligé de chercher un asile dans les hautes montagnes du Jura pendant la terreur, il fut nommé en 1802 succursaliste à Fessevillers, arrondissement de Montbéliard, où il mourut le 18 mai 1816 à l'âge de 86 ans. On a de lui, outre le poème dont il vient d'être parlé : [*Blanc-blanc, ou le chat de mademoiselle de Cliton*, poème héroï-comique en quatre chants;] *Le curé savoyard*, poème en cinq chants; c'est une satire contre le curé de Morteau dont l'auteur avait eu à se plaindre;] *Dictionnaire portatif de la campagne*, contenant les vrais noms de tous les instrumens d'agriculture, de leurs parties, de leurs usages, etc., in-8° de 469 pages; c'est l'ouvrage le plus utile de l'abbé Besançon. Les mots y sont arrangés d'une manière ingénieuse et commode. L'ouvrage est terminé par un recueil des expressions vicieuses les plus répandues en Franche-Comté. Tous ses autres manuscrits ont été détruits par ses héritiers.

BESSON-BEY (N.), vice-amiral de la flotte égyptienne, était né en 1782. La première époque de sa vie est peu connue. En 1815, Besson, alors lieutenant de vaisseau dans la marine française, était employé dans le port de Rochefort, où il avait épousé une demoiselle Danoise

propriétaire d'un bâtiment de commerce. Ce navire se trouvait précisément à Rochefort au moment où Napoléon arriva dans cette ville, après sa seconde abdication, se disposant à quitter la France. Besson offrit à l'empereur de le conduire sur son vaisseau aux Etats-Unis d'Amérique. Napoléon accepta, et tout fut disposé à bord pour le départ; mais au moment décisif il changea d'avis. Sur son refus le navire commandé par Besson mit à la voile et arriva heureusement en Amérique, sans même avoir été visité. Rayé des contrôles de la marine française, ce dernier se vit obligé pour assurer son existence et celle de sa famille de naviguer pour le commerce. Ses premières opérations furent malheureuses; il ne se rebuta point et tourna ses vues d'un autre côté. Se trouvant à Alexandrie en 1820, il proposa ses services à Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte, qui s'occupait de la création d'une marine militaire; son offre fut acceptée. D'abord il fut chargé de la mission de surveiller la construction des vaisseaux que le pacha faisait faire en France; puis il ne tarda pas à avoir le commandement d'une frégate de 64 canons. Doué du rare talent de connaître les hommes, Méhémet-Ali eut bientôt deviné la capacité de Besson; et pour l'associer d'une manière plus utile à ses vues régénératrices sur le pays dont il avait le gouvernement, il songea à lui donner un poste élevé où il lui fût possible de développer ses talents. Besson devint en peu d'années vice-amiral et major général, c'est-à-dire ministre du département de la marine. Ce fut alors qu'il prit le nom de Besson-Bey qu'il a rendu célèbre dans toute l'Europe. Sous sa direction la marine égyptienne prit en peu de temps une face nouvelle; ce fut lui qui la tira du néant, l'organisa et la mit sur le pied où elle se trouve actuellement. Besson-Bey est mort au mois d'octobre 1857, à l'âge de cinquante-cinq ans. (Voir, pour les renseignements nécessaires sur les travaux de cet homme remarquable le *Moniteur* du 15 novembre 1857.)

BÉTOURNÉ (AMBROISE), né à Caen dans l'année 1794, et mort à Rouen le 2 juillet 1853, s'est fait un nom dans la poésie légère. Fils d'un boulanger, mais destiné par son père à une autre profession, il fit ses premières études au collège de sa ville natale, entra au service peu avant l'époque où la conscription devait l'atteindre, et figura pendant plusieurs

années dans les rangs de l'armée impériale. Rentré dans la vie civile, et pouvant à cause de son éducation, suivre la carrière des emplois, Bétourné préféra commencer l'apprentissage d'un état manuel, et l'exercer ensuite pour vivre dans l'indépendance et cultiver à loisir le talent que la nature lui avait accordé. Un recueil publié en 1824, renferme une partie de ses premières études poétiques. Incertain encore du genre auquel il devait se livrer d'une manière spéciale, il fut déterminé par le choix que plusieurs musiciens de talent firent de ses *romances* dans lesquelles ils découvrirent des qualités rythmiques qui se rencontrent peu communément dans les productions de ce genre. Celles de Bétourné eurent donc dès ce moment la préférence, et son nom se trouve associé à celui de l'élite des compositeurs de l'époque, au talent desquels elles ne durent pas exclusivement la vogue brillante dont elles jouirent sans interruption. Un grand nombre de ces pièces ont été traduites en diverses langues.

BEUGNOT (JACQUES-CLAUDE), né à Bar-sur-Aube en 1761, était, avant la révolution, lieutenant-général au présidial de cette ville. En 1790, ses concitoyens le nommèrent procureur-général-syndic du département de l'Aube. Envoyé à l'assemblée Législative en 1791, il y siégea avec le parti constitutionnel et se montra fort opposé aux jacobins, mais peu favorable au clergé. Il combattit la proposition faite par Condorcet de laisser, à la nomination du peuple, les agens de la trésorerie; dénonça Carrat et Marat comme ayant provoqué l'assassinat du général Théobald Dillon, et fit porter le décret d'accusation contre le dernier. Il dénonça également, au sujet de la publication de l'*Ami du peuple*, la municipalité de Paris et le ministre de la justice. La modération de Beugnot lui attira la haine des révolutionnaires. Après le 10 août, il cessa de paraître à l'assemblée. Arrêté en 1793, il resta dans les prisons jusqu'après le 9 thermidor. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il passa dans la retraite tout le temps que dura le gouvernement du Directoire. Le 18 brumaire le tira de l'obscurité; Lucien Bonaparte, nouveau ministre de l'intérieur, se l'attacha comme conseiller intime. Chargé de l'organisation départementale et de la nomination des préfets, Beugnot obtint pour lui-même la préfecture de Rouen, qu'il occupa jusqu'en

1806. A cette époque il fut appelé au conseil d'état. L'année suivante on lui confia le soin d'organiser le nouveau royaume de Westphalie, et il devint ministre des finances du roi Jérôme. En 1808, Beugnot fut mis à la tête du grand duché de Berg, et reçut le titre de comte avec la croix de la légion-d'honneur. Rappelé en France par les événemens de 1815, il fut nommé préfet du département du Nord. En 1814, lorsque le sénat eut prononcé la déchéance de Bonaparte, Beugnot reçut du gouvernement provisoire le portefeuille de l'intérieur; et au mois de mai de la même année, il fut nommé par Louis XVIII directeur général de la police. Ce fut en cette qualité qu'il publia, le 7 juin, deux ordonnances qui furent approuvées de tous les hommes religieux; l'une concernait l'observation des dimanches et fêtes, l'autre était relative aux processions de la fête-Dieu. Au commencement de 1815, Beugnot échangea la direction de la police contre le ministère de la marine. Mais le retour de Napoléon ne lui permit pas de conserver long-temps cette place. Pendant les cent-jours il suivit à Gand la famille royale. Après la seconde restauration, Louis XVIII le nomma directeur général des postes, puis ministre d'état et membre du conseil privé. Nommé député à la chambre de 1815 par le département de la Marne, il y vota avec la minorité: Beugnot fut réélu après le 5 septembre, et continua de siéger au côté gauche. Dans les sessions suivantes, il combattit tour à tour les *libéraux* et les royalistes, et se rattacha avec une certaine indépendance au parti mitoyen dont M. Decazes était le chef. Il défendit avec chaleur, en 1819, le principe de la liberté de la presse, et il eut la plus grande part au rejet de la proposition *Barthélemy*. Toutefois, après 1820, Beugnot sentit le besoin d'armer le gouvernement de lois répressives des abus de la presse et vota dans ce sens. Le bruit courut à cette époque qu'il serait nommé pair de France, et ce qui parut le confirmer, ce fut la démission qu'il donna de ses fonctions de député. Mais l'ordonnance de sa nomination ne fut point publiée. Beugnot vécut depuis cette époque dans la retraite, et mourut le 24 juin 1853, à Bagneux, près Paris, après avoir donné les preuves de la foi la plus vive. Tous les partis ont rendu justice à sa modération, à sa droiture et à son habileté.

BIAGIOLI (NICOLAS-JOSAPHAT), gram-

mairien et littérateur, né en 1768 à Vezzano, petite ville de l'état de Gènes, termina ses études à Rome, et à 17 ans fut nommé à la chaire de littérature grecque et latine de l'université d'Urbino. Conduit à Paris par suite des événements qui changèrent pour un temps la forme du gouvernement en Italie, événements auxquels il avait pris lui-même une part très active, il se vit, après avoir d'abord occupé au Prytanée une chaire de langue italienne, dans la nécessité de se créer des ressources. Le cours qu'il ouvrit en société avec Mango, ancien professeur au lycée de Lyon, obtint un succès incroyable, et divers ouvrages qu'il publia ensuite ne firent qu'augmenter sa réputation. Au retour d'un voyage qu'il avait fait en Angleterre, il fut atteint d'une fluxion de poitrine dont il mourut le 15 décembre 1850. On a de ce grammairien diverses éditions, accompagnées de préfaces et de notes, d'ouvrages italiens tels que : | la traduction de Tacite par Davanzati ; | les lettres du cardinal Bentivoglio ; | *Il tesoretto della lingua Toscana* ; | les poésies de Dante avec un nouveau commentaire auquel il travailla pendant 17 ans ; | les Rime de Pétrarque ; | les poésies de Michel-Ange Buonarroti. | *Grammaire italienne élémentaire et raisonnée*, suivie d'un *Traité de la poésie italienne*. Cet ouvrage a eu beaucoup de succès ainsi que l'atteste le grand nombre des éditions qui en a été donné. Néanmoins l'auteur d'un excellent ouvrage du même genre publié à Besançon en 1855 (M. le comte de Francolini), reproche à Biagioli d'avoir, par l'envie de se singulariser, adopté le système le plus erroné et de s'être beaucoup trop occupé de puérilités, tandis qu'il laisse sans solution des difficultés réelles. (Voyez *Nouv. gramm. italienne* préface, VIII.) | *Grammatica ragionata della lingua francese*, in-8° ; | *Trattato della poesia italiana*. Le même critique accuse Biagioli d'avoir rendu la question complètement inintelligible pour les Français, remplaçant les explications par des chiffres et des traits, ce qui a valu à sa *Poétique* le nom d'*algèbre*. | *Préparation à l'étude de la langue latine, suivie d'une nouvelle méthode d'analyse logique et d'analyse grammaticale, et de l'application de cette méthode à cinquante exercices*. Cette méthode n'est autre que celle de Dumarsais. | Diverses autres pièces telles que la traduction française des *Fables* de Phèdre nouvellement découvertes ;

des notes sur la *Napoléide* de Pétroni ; un *poème* latin sur la mort du célèbre acteur anglais Kemble. Il a laissé manuscrits un *Commentaire historique et littéraire sur le Décaméron de Boccace*, un *Dictionnaire italien* rédigé sur un nouveau plan et une *Vie* de Dante. L'enthousiasme aveugle de Biagioli pour ce dernier poète et pour Pétrarque, l'a rendu souvent injuste envers les littérateurs tant italiens qu'étrangers qui ne partageaient pas son admiration, presque exclusive, pour ces deux objets privilégiés de son affection. (Voir la préface de l'édition de Dante par Biagioli.)

BIELINSKI (PIERRE), sénateur de Pologne, naquit en 1754. Au moment du partage de ce royaume, il était déjà un des principaux dignitaires de l'état. Il avait représenté à plusieurs reprises ses concitoyens dans les diètes nationales, et avait fait partie de la commission des finances chargée de surveiller la perception des impôts. Toutefois l'élévation de Bielinski date plus particulièrement de l'année 1806. D'abord président du gouvernement insurrectionnel de Kalisch, il fut appelé, en 1807, à siéger dans la commission suprême du gouvernement, fut l'un des signataires de la constitution du grand-duché de Varsovie, donnée par Napoléon dans le cours de cette même année, et désigné peu de temps après, avec deux de ses collègues, pour porter à l'empereur des Français, à Paris, l'hommage de la reconnaissance nationale. A son retour, il fut élevé à la dignité de sénateur palatin, et membre de la chambre haute, organisée selon la nouvelle charte par Frédéric-Auguste. Appelé, en 1827, à présider temporairement le sénat, à l'occasion du procès intenté à l'*Association patriotique polonaise*, dévoilée à la suite de la célèbre conjuration russe de 1825, il amena la haute cour nationale, après une année de délibération, à prononcer à l'unanimité moins une voix, l'acquiescement des accusés. Ce décret, dont la publication fut d'abord empêchée par une ordonnance ministérielle, fut plus tard sanctionné par le gouvernement. Bielinski mourut à Varsovie au mois de mars 1829.

BLET (J.-E.), peintre, né en 1782 et mort au mois de novembre 1855, excellait dans l'art de tracer la perspective. Voué par goût à la peinture scénographique, il a laissé dans plusieurs villes de province des souvenirs durables de son talent par la manière dont il a su restaurer divers théâtres, malgré les faibles ressources pé-

cuniaires mises à sa disposition. L'ouvrage le plus important de Biet est celui qui a pour titre : *Souvenirs du musée des Petits-Augustins*, fait en collaboration avec MM. Normand, père et fils, graveurs. Frappé de la dispersion de cette collection si intéressante, Biet avait conçu et réalisé l'idée de la reproduire en un recueil qui la représentât précisément sous le point de vue pittoresque qui avait charmé les artistes.

BILLARD (ETIENNE), receveur des finances de Lorraine, né à Nancy vers 1720, s'est fait un certain nom dans la littérature dramatique par la bizarrerie de son imagination et l'extravagance de sa conduite. Auteur de plusieurs comédies écrites pour le théâtre français, mais qu'il ne put y faire admettre, il chercha à consoler son amour-propre en les publiant. On trouve dans les *Mémoires secrets de la république des lettres*, et dans la *Correspondance de Grimm* des détails sur une scène ridicule qu'il provoqua à la comédie française le 50 novembre 1772. Exaspéré par le refus du *Suborneur*, il appela hautement à la décision du public de l'injustice dont il se croyait la victime, provoqua l'animadversion du parterre contre l'acteur Molé qu'il considérait comme son détracteur le plus acharné, et occasionna dans la salle un tumulte qui ne s'apaisa que par l'expulsion d'une partie des spectateurs qui avaient pris fait et cause pour Billard. Un emprisonnement de quelques jours à Charenton ne le rendit pas plus circonspect, et à diverses reprises sa famille fut obligée de solliciter contre lui des lettres de rachet. Indépendamment de la pièce déjà citée on connaît de lui : | *Le joyeux moribond*, Genève, 1779, in-8°; | *Du théâtre et des causes de sa décadence, épître aux comédiens français et au parterre*, Londres et Paris, 1771, in-8°; c'est une satire en vers où les comédiens sont fort maltraités; | *Archiloque, ou Le poète aux petites maisons*; c'est le portrait fidèle de l'auteur; | *Boutades*, poème en dix chants dans lequel il renouvelle ses amères invectives contre les comédiens qu'il croyait tous ligués contre lui par l'effet d'une basse jalousie. Billard est mort en 1783.

BIROLI (le docteur JEAN), médecin italien distingué, né à Pavie en 1764, professa d'abord l'agriculture à l'université de cette ville, puis la médecine à celle de Turin. Passionné pour l'étude de la botanique, il s'attacha à en propager le

goût parmi ses compatriotes, et dirigea long-temps le jardin d'agriculture fondé à Novarre par une académie qui s'était consacrée à cet objet. On a de lui la *Flore économique de l'Agogne* (flora aconien-sis) et un *Traité de la culture du riz*. Bi-rololi mourut à Novarre le 1^{er} janvier 1825.

BJERKEN (PIERRE de), célèbre chirurgien suédois, né à Stockholm, le 2 janvier 1765, fit ses premières études chez ses parens, sous la direction d'un précepteur, et se rendit ensuite à l'université d'Upsal, où il obtint le grade de docteur. Désireux d'acquérir l'expérience indispensable à sa profession, et de développer ses dispositions pour la science de la médecine, il partit en 1793 pour Londres, où il séjourna pendant trois ans, et servit dans les hôpitaux de Saint-Thomas et de Guy sous le célèbre docteur Cline. De retour dans sa patrie, il fut nommé médecin de l'hôpital de Stockholm, et en 1802, médecin ordinaire du roi. Dans l'année 1808, il fut promu au grade de chirurgien-major de l'armée suédoise, et se distingua dans plusieurs actions contre les Russes, par des soins prodigués aux blessés sur le champ de bataille. La décoration de l'ordre de Wasa fut le prix de ses services. Au commencement de 1809 il quitta l'armée, devint chirurgien-major à l'hôpital de l'ordre de Séraphin, et l'année suivante passa comme assesseur au collège de médecine. En 1812, il fut fait chirurgien en chef, et deux ans après chevalier de l'étoile polaire. Bjerken mourut au mois de février 1818. Continuellement occupé de la pratique de son art, il eut peu de temps pour se faire connaître comme auteur. On a de lui néanmoins quelques traités : *Sur l'opération d'un prolapsus lingue*; et de l'effet spécifique de l'arsenic sur les chancres, lesquels sont insérés dans les *Mémoires de la société de médecine de Stockholm*.

BLACKWOOD (WILLIAM), né à Edimbourg en 1775 et mort dans cette ville le 16 septembre 1855, s'est rendu célèbre dans la littérature périodique anglaise par la fondation d'une *Revue* justement estimée qui continue encore à porter son nom. Après s'être adonné pendant quelques années au commerce de la librairie classique, il vendit en 1816 son établissement auquel il avait acquis une grande réputation, et se voua dès lors avec ardeur à la littérature générale. En avril 1817, il publia le premier numéro du *Blackwood's magazine*; le prompt et

éclatant succès de cette *Revue* le détermina à s'y consacrer exclusivement et à lui donner chaque année plus d'extension.

BLANC (JEAN-DENIS-FERRÉOL), avocat, né à Besançon en 1744 et mort à Versailles le 15 juillet 1789, se distingua dans le barreau de sa ville natale, où son érudition, son éloquence et sa probité connues lui méritèrent l'estime et la confiance universelle. Chargé à l'assemblée des états de Franche-Comté de rédiger avec d'autres commissaires les cahiers du tiers-état, il s'acquitta de cette mission avec un tel succès que l'assemblée, pour lui témoigner sa satisfaction, fit frapper en son honneur une médaille de grand module. Il fut ensuite élu député aux états généraux, mais l'état de sa santé ne lui permit de prendre que très peu de part aux premières délibérations. Blanc a laissé plusieurs *mémoires* publiés dans l'affaire de l'enlèvement de M^{me} de Monnier par Mirabeau, et il contribua beaucoup à faire condamner ce dernier.

BLAZE (HENRI-SÉBASTIEN), né à Caillaillon en 1763, fut d'abord destiné au notariat par son père; mais un goût décidé pour la musique lui fit quelque temps négliger des études qu'il n'avait entreprises qu'avec répugnance. Profitant d'un séjour de plusieurs années à Paris, il prit des leçons de quelques maîtres fameux et devint bientôt un des meilleurs élèves de Séjan sur le piano et sur l'orgue. De retour dans sa ville natale, et devenu notaire malgré lui, Blaze ne renonça point à la musique, et ses compositions obtinrent un grand succès. Les événements politiques de 1789 l'ayant amené à Paris, il trouva l'occasion long-temps désirée de se livrer à son art favori, et y publia diverses œuvres de musique, dont quelques-unes, justement appréciées par les maîtres de l'époque, lui valurent le titre de membre correspondant de l'académie des beaux arts. Blaze revint ensuite dans sa patrie où il exerça la profession de notaire jusqu'en 1835, époque de sa mort. On a de lui un *requiem* composé pour les funérailles du duc de Montebello; une *messe brève à 3 voix* avec chœur et accompagnement d'orgue; un œuvre de *romances*; deux œuvres de *sonates* et des *duo* pour harpe et piano, dédiés à M^{me} Bonaparte (Joséphine), plusieurs *messes* et *motets*. Il avait composé aussi deux opéras, *L'héritage* et *Sémiramis* dont le premier fut répété au théâtre Favart. A son talent pour la musique, Blaze joignait

des connaissances en littérature et même en théologie. Quelques années avant sa mort il vit couronner par l'académie de Besançon un discours sur une question religieuse. Parmi ses titres littéraires on doit mentionner : | *De la nécessité d'une religion dominante en France*, 1 volume in-8°, 1796, traduit en italien; | *Julien ou le prêtre*, roman, 2 vol. in-8°, 1803. — Deux de ses enfans se sont fait un nom dans la littérature : l'aîné, M. CASTIL-BLAZE, actuellement existant, long-temps rédacteur de la chronique musicale du *Journal des débats* et de la *Revue de Paris*, a publié dans ce dernier recueil une suite d'excellens articles sur l'*Histoire de l'opéra en France*, et quelques autres ouvrages dans le même genre qui lui ont mérité la réputation de théoricien savant dans l'art de la musique, d'écrivain spirituel, et de critique profond. Un autre, M. SÉBASTIEN BLAZE, pharmacien à l'armée d'Espagne en 1808, a publié en 1829 les *Mémoires d'un apothicaire* qui ont eu un succès de vogue.

BLIZARD (WILLIAM), ancien professeur d'anatomie et de chirurgie à Londres et à Edimbourg, l'un des vice-présidens du collège royal de chirurgie, était né à Barnes dans le Surrey en 1742. C'était l'un des praticiens les plus distingués de l'Angleterre; son esprit était fort cultivé et ses connaissances très variées. Il a laissé des écrits sur plusieurs sujets et beaucoup d'ouvrages d'observations et d'expériences sur diverses branches de l'art médical. Il est mort à Brisceton-Hill, le 22 août 1835 à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

BLONDEAU DE CHARNAGE (CLAUDE-FRANÇOIS), né le 12 mai 1710, à Châtel-blanc, près de Pontarlier en Franche-Comté, mort à Paris le 20 octobre 1776, avait servi pendant quelque temps dans les milices en qualité de lieutenant. Ayant obtenu sa retraite et une pension du gouvernement, il se retira à Paris, où il composa un grand nombre de brochures qui ont été recueillies en partie sous le titre d'*Oeuvres du chevalier Blondeau*, Avignon, 1745, 2 vol. in-12. Ce recueil contient : | le *La Bruyère moderne*, ouvrage dans le genre des *Caractères*, et l'une des plus faibles imitations qui en aient été faites; | *Mémoires du chevalier Blondeau*, espèce de roman où l'on ne trouve ni invention ni style; | la *Fortune* ou *Usage des richesses*; | *Abrégé de l'histoire de Marguerite d'Autriche*; | les

Mœurs des Balois; | *le Philosophe babilard*, Nantes, 1748, in-12; | *Essai sur le point d'honneur*, Rennes, 1748, in-8°; | *Paradoxe, suivi de quelques observations sur l'église de Brou, près de Bourg-en-Bresse*, 1749, in-8°; | *Dictionnaire de titres originaux, ou Inventaire général du cabinet du chevalier Blondeau*, Paris, 1764 et ann. suiv., 5 vol. in-12. Ce dernier ouvrage n'est pas terminé. On croit que ce même Blondeau a traduit de l'anglais de Hooker un *Essai sur l'honneur*, 1743, 2 vol. in-12.

BLOWER (ELIZA), romancière anglaise, morte à la fin du siècle dernier, a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : | *Maria, ou mémoires originaux d'une dame de qualité et de quelques-uns de ses amis*, 1763, 2 vol. in-12; | *Georges Bateman*, 1804, 3 vol. in-12; | *La visite d'été, ou portraits modernes*, 1788, 2 volumes in-12; | *Adrien et Stéphanie, ou l'île déserte*, histoire française publiée par Villemain d'Abancourt, 1805, 2 vol. in-12; | *Antoine et Jeannette, ou les enfans abandonnés*, 1799, 2 vol. in-12; | *Berthe et Richmond*, 1800, 5 vol. in-12, etc.

BOCAGE (ALEXANDRE-FRANÇOIS BARBIÉ du), né à Paris en 1798 et mort à Pau le 25 février 1855, était le second fils du savant géographe d'Anacharsis dont il soutint dignement la réputation. Après avoir terminé ses études au collège de Louis-le-Grand, il entra à l'âge de dix-huit ans au ministère des affaires étrangères; mais l'étude du droit lui ayant fait préférer le barreau, il prit en 1822 le grade de licencié et débuta avec succès à Paris. Sa santé déjà affaiblie par le travail l'ayant forcé de renoncer aux luttes du barreau, il se consacra exclusivement à la science géographique dont il avait puisé le goût dans sa famille, et qu'il n'avait cessé de cultiver dès ses plus tendres années. A peine âgé de vingt-huit ans, il se trouva déjà en état de suppléer son père dans la chaire qu'il occupait à la Sorbonne. Son cours laborieusement préparé était fréquenté par un nombreux auditoire, et fut constamment, sinon l'un des plus brillants, du moins l'un des plus appréciés et des plus utiles. La société de géographie comptait Alexandre Barbié du Bocage au nombre de ses fondateurs et de ses membres les plus zélés. Elle lui dut la première idée d'offrir des prix et des récompenses honorifiques aux personnes qu'on ne pourrait indemniser des frais

considérables qu'entraînent les voyages et les recherches scientifiques. Chargé d'abord seul de la rédaction du bulletin de la société, puis nommé son secrétaire général, il enrichit ce recueil de travaux nombreux, importants et variés. Membre de la société royale des antiquaires de France, et s'occupant plus spécialement de la géographie historique, il vit de quel secours lui serait l'archéologie pour suppléer aux lacunes des annales écrites. On lui doit plusieurs travaux estimés où se remarque cette étude de l'histoire par les monumens, notamment un *Dictionnaire géographique de la Bible*, dont il préparait une nouvelle édition, lorsque la mort vint le surprendre à l'âge de trente-sept ans. Il a laissé inachevés plusieurs ouvrages importants et déjà considérablement avancés. Non moins versé dans la littérature ancienne que dans la science du géographe, il avait coopéré avec son père à la publication du *César* de l'édition Lemaire.

BOCCAGE (MANUEL-MARIA BARBOZA du), célèbre poète portugais, naquit à Sétabal en 1771. Son caractère irascible et satirique, les disgrâces qu'il lui attira à diverses reprises et sa vie aventureuse lui donnent des traits de ressemblance avec Camoens. Expulsé du corps des gardes-marines par suite d'une altercation avec le ministre comte de Saint-Vincent, il fut forcé de s'embarquer pour Goa. L'accueil flatteur qu'il y reçut de ses compatriotes commençait à le consoler de sa disgrâce, lorsqu'un poème satirique composé pendant son séjour à Macao contre le premier magistrat de la ville lui attira des persécutions qui le contraignirent de retourner à Goa. Il y fit connaissance d'un riche négociant nommé Joaquim Pereira de Almeida qui devint son protecteur et son ami, le ramena à Lisbonne et se chargea dès lors de fournir à tous ses besoins. Une *épître philosophique* sur l'immortalité de l'âme qu'il publia en 1797 devint pour lui la cause de nouvelles infortunes : arrêté par ordre de l'inquisition, il séjourna plusieurs mois dans les prisons de ce tribunal; mais l'influence de quelques seigneurs ses amis ne tarda pas à le rendre à la liberté. Ce fut alors seulement que du Bocage commença à livrer ses poésies à l'impression. Attaqué vers la fin de 1805 d'une maladie du cœur, il succomba en 1806 après de cruelles souffrances. Ses œuvres imprimées à Lisbonne en 6 vol. in-12 se composent de pièces fugitives,

telles que *idylles, élégies, sonnets, odes, cantates, satires*, etc. Indépendamment de ces productions originales, il a laissé plusieurs traductions d'ouvrages étrangers; celle des *Jardins* et de l'*Imagination* de Delille; des *Plantes* de Castel, des poèmes de Rosset sur l'agriculture, et du *Gil-Blas* de Le Sage. Malgré le mérite incontestable de ses œuvres poétiques, le titre le plus réel de du Boccard à l'admiration de ses compatriotes fut son incroyable facilité pour l'improvisation. Faire cinquante ou cent sonnets différents sur un sujet unique, en les terminant tous par un vers que fournissait l'un des auditeurs, n'était qu'un jeu pour cet homme extraordinaire. Il improvisait souvent cinq et six heures de suite, devenant de plus en plus fécond, de plus en plus admirable à mesure qu'il avançait. Quelques scènes de deux ou trois tragédies qu'il a laissées imparfaites ont donné lieu de juger, comme il l'avouait du reste lui-même, que son talent poétique ne s'accommodait pas de sujets d'une certaine étendue.

BOCHARD (CLAUDE-MARIE), né en 1759 à Menestruel, paroisse de Poncin, département de l'Ain, avait fait ses études à Paris et était de la maison et société de Sorbonne. Nommé d'abord chanoine théologal à Séz, il se retira dans sa famille pendant la révolution et fit paraître en 1796 les *Dialogues chrétiens*, ouvrage destiné à ramener à la religion un jeune homme qui s'en était écarté. L'auteur, sous le nom de Philon, lui expose les principales preuves de la religion. L'ouvrage n'avait alors qu'un volume. En 1802 l'auteur y en ajouta un second; ces nouveaux dialogues, toujours entre les mêmes personnages, traitent des pratiques de la religion et surtout des sacrements. En 1805 l'ouvrage parut avec une nouvelle suite qui offre un règlement de vie et traite des devoirs du chrétien. Cette édition en 3 volumes avait pour titre : *Jules chrétien, ou dialogues sur les principes et les plus essentielles pratiques du chrétien, à l'usage des gens du monde*. Nommé curé de Bourg-en-Bresse à l'époque du concordat de 1802, Bochard fut appelé à Lyon quelques années après par le cardinal Fesch comme grand-vicaire du diocèse. Sa capacité et la trempe de son caractère lui donnèrent bientôt une grande influence; les séminaires et les communautés religieuses prirent sous sa direction un nouvel élan;

une maison de missionnaires fut organisée par lui dans l'ancien local des chartreux. Cependant depuis le retour du roi, le gouvernement refusait de reconnaître l'archevêque de Lyon qui de son côté persévérerait à ne point donner sa démission. Le titulaire continua de gouverner le diocèse par ses grands-vicaires jusqu'en 1824, époque où M. de Pins, évêque de Limoges, fut nommé administrateur de Lyon sous le titre d'archevêque d'Amasie. Il y eut à ce sujet une assez vive agitation dans le diocèse, et plusieurs écrits furent publiés de part et d'autre. On soupçonna dans le temps Bochard de n'être pas demeuré étranger à la composition de quelques-unes de ces pièces. Peu à peu les esprits se calmèrent, et Bochard qui avait essayé de soutenir les droits du titulaire fut obligé de se retirer. Il est mort à Menestruel le 22 juin 1854, âgé de soixante-quinze ans. Indépendamment de l'ouvrage intitulé *Jules chrétien*, il a laissé : | un *Manuel à l'usage des séminaires*, Lyon, 1813, in-8°. Dans un *appendice* l'auteur donne une idée des études de Sorbonne. | Une *Logique française*; | Des *Extraits à l'usage des classes d'éloquence sacrée*, 1833, 2 vol. in-8°; le *manuel* et les *extraits* ne portent point de nom d'auteur. | *Cinquième âge de l'Eglise, extrait d'une dissertation sur les sept âges selon l'Apocalypse*, 1826, in-8°. L'auteur appliquait ce cinquième âge à la philosophie et à la révolution. Il avait commencé cet ouvrage en Suisse, en 1794 et l'avait communiqué à plusieurs personnes qui lui conseillèrent de ne pas le publier alors. Dans l'avertissement Bochard mentionne incidemment les affaires du diocèse de Lyon, et indique même quelques-uns des écrits publiés à cette époque, tels que, *Le Solitaire, L'hermite du Rhône*, etc.; mais il en parle comme y étant tout-à-fait étranger.

BODIN (JEAN-FRANÇOIS), député et historien, naquit à Angers en 1776. Pendant la révolution, il occupa une place de payeur à l'armée de l'Ouest, et sous l'empire, il fut nommé receveur particulier à Saumur. Elu député à Angers en 1820, il se fit remarquer à la chambre parmi les membres les plus ardents de l'opposition libérale, et à la fin de chaque session il adressa une *lettre à ses commettans* pour leur rendre compte de ses actes et de sa conduite dans les débats qui avaient eu lieu sur les propositions de lois. D'autres députés suivirent depuis

cet exemple. Bodin sortit de la chambre en 1825 et ne fut pas réélu. Avant d'entrer dans la carrière administrative, il avait étudié l'architecture, et il concourut en 1796 à l'institut national pour un monument triomphal qu'on voulait élever aux armées françaises. Le projet qu'il envoya lui mérita de grands éloges, mais ne fut pas adopté à cause des dépenses énormes qu'il aurait exigées. Bodin a fait paraître deux ouvrages statistiques sur l'Anjou, dans lesquels on remarque une grande variété de connaissances. Ils ont pour titre : | *Recherches historiques sur Saumur et le Haut-Anjou*, avec gravures dessinées par l'auteur, 2 vol. in-8°, 1812 et 1813; | *Recherches historiques sur Angers et le Bas-Anjou*, avec gravures, 2 vol. in-8°, Paris, 1821 et 1822. On y trouve des notices sur les hommes remarquables qui sont nés dans cette contrée. Bodin fut nommé en 1821 membre correspondant de l'institut. Il termina sa carrière en 1829 à Launay (Maine-et-Loire), où il s'était retiré.

BODIN (FÉLIX), fils du précédent, et comme lui historien et député, était né à Saumur au mois de décembre 1795. Dès sa jeunesse il se voua à l'étude des beaux-arts et de la littérature. Les recherches qu'il fit pour son père dans les bibliothèques publiques lui donnèrent de bonne heure le goût de l'histoire. Ce fut lui qui eut la première idée des *résumés historiques* dont il commença la collection en 1821 en publiant le *Résumé de l'histoire de France*, 1 vol. in-18. Cet ouvrage, qui a eu douze éditions, a été conçu et écrit dans les vues les plus libérales, mais non avec toute l'impartialité qu'on pourrait désirer. Félix Bodin publia, en 1825, le *Résumé de l'histoire d'Angleterre*, et en 1824 les *Etudes historiques sur les assemblées représentatives*, cours d'histoire fait à l'athénée, 1 vol. in-18. Il publia la même année une brochure intitulée : *Diatribes contre l'art oratoire*, 1 vol. in-18, et le roman d'*Eveline*, in-12. On lui doit en outre plusieurs brochures sur les finances sous ce titre : *Economies et réformes*, qu'il publia en 1819; une brochure sur les élections, qui parut en 1824; une chanson sur les jouissances électorales, insérée dans le *Constitutionnel*; enfin une *Complainte sur la mort du droit d'aînesse*, in-52, 1826, dont le succès dû aux circonstances fut prodigieux. Félix Bodin coopéra en outre à la rédaction d'un grand nombre de feuilles périodi-

ques, entre autres le *Constitutionnel*, le *Miroir*, les *Tablettes*, le *Diable boiteux*, la *Revue encyclopédique*, et il dirigea quelque temps le *Mercur* du 19^e siècle. Il parut de lui dans le *Globe*, le *Mercur*, et la *Revue*, divers fragmens de romans historiques, dont l'un a pour sujet l'*Établissement d'une commune*, un autre *La fin du monde*, ou récit de l'an 10000, enfin des fragmens de l'*Histoire de la révolution française de 1555*, ou *des états-généraux sous le roi Jean*. Félix Bodin entra après la révolution de juillet à la chambre des députés où il soutint le ministère de Casimir Périer. Il y fut envoyé de nouveau en 1854 par l'arrondissement de Saumur. Il est mort le 7 mai 1857, après une maladie de langueur qui depuis trois mois l'empêchait de prendre part aux travaux de la chambre. MM. Benjamin Delessert, et Victorin Laréveillère ses collègues de députation, dans les discours qu'ils ont prononcés sur sa tombe, l'ont loué d'avoir concouru par ses écrits, par ses démarches et par ses dons personnels, à la formation d'un grand nombre d'établissements utiles, notamment des caisses d'épargnes et des salles d'asile. On assure qu'il avait un talent remarquable pour la musique qu'il avait étudiée sous le célèbre Lesueur, et qu'il a laissé en portefeuille plusieurs opéras de sa composition.

BOERNE (LOUIS), littérateur publiciste, né à Francfort, d'une famille israélite appelée *Baruck*. Il prit le nom de Børne lorsqu'en 1817 il abjura le mosaïsme pour entrer dans la communion protestante. Ayant perdu l'emploi de secrétaire de la police de Francfort, il fut obligé de s'adonner à la culture des lettres, et fonda deux journaux, *Les ailes du temps* et *La balance*. Les idées démagogiques qu'il y exprimait ayant fait supprimer ses journaux, Børne se retira en France vers l'année 1822. Il y a publié en allemand dix volumes d'*Oeuvres diverses*, mais la plus grande partie a la politique pour objet. Ses *Lettres sur la France*, qui en font partie, ont été traduites en français en 1852. Il entreprit en 1855 de ressusciter sa *Balance* en la publiant dans la même langue; mais il fut contraint de suspendre cette publication après le deuxième cahier. Son dernier écrit est une *Réputation des attaques inconvenantes de Menzel contre la France*. Børne est mort à Paris le 12 février 1857; il maniait habilement le sarcasme et déployait infiniment d'esprit et de tact dans sa polémique

BOHUSZ (l'abbé **XAVIER**), savant polonais, naquit en Lithuanie, le 1^{er} janvier 1746. Après avoir terminé ses études au collège de Wilna, il fut placé auprès du fameux Antoine Tyzenhauz, surnommé le *Colbert de la Pologne*. Depuis il voyagea dans presque toute l'Europe, et fit une description de ce voyage en trois grands volumes manuscrits. Il publia également en trois autres volumes du même format, l'histoire de la célèbre confédération de Bar; mais ces deux ouvrages, ainsi que plusieurs autres du même auteur, tombèrent au mois d'avril 1794, entre les mains des moscovites qui les anéantirent. Bohusz mourut à Varsovie, vers 1850. On a de lui une importante *Dissertation sur la nation lithuanienne*, imprimée en 1808 dans les annales de la société des amis des sciences, et un ouvrage en deux volumes, imprimé en 1786 à Wilna, sous ce titre : *Le philosophe sans religion*.

BOIELDIEU (**ADRIEN**), célèbre compositeur, né à Rouen en 1775, reçut ses premières leçons de musique d'un organiste de cette ville, nommé Broche, dont il ne parlait jamais depuis qu'avec vénération. A peine âgé de dix-huit ans, il composa un petit opéra dont un compatriote avait fait les paroles, et l'ouvrage obtint un tel succès à Rouen, qu'on lui conseilla d'aller le présenter à Paris. Il partit donc léger d'argent, dit un de ses biographes, riche d'espérance, avec une petite valise où sa garde-robe tenait moins de place que sa partition, toute mince qu'elle était. Malheureusement pour le jeune artiste, une espèce de révolution musicale s'opérait alors à Paris; le genre sombre était à la mode, et Méhul et Chérubini étaient à la tête de cette nouvelle école. Il fallait donc que Boïeldieu se fit une nouvelle éducation musicale; mais le Conservatoire n'existait pas alors; comme d'ailleurs il fallait vivre avant tout, il se fit accordeur de pianos, et il fut accueilli dans la maison d'Erard, alors le rendez-vous de tout ce qu'il y avait d'artistes distingués dans Paris. Ayant trouvé quelques paroles de romance, la musique délicieuse qu'il y adapta lui valut de grands succès dans le monde, et il s'ouvrit comme professeur de piano l'entrée des meilleures maisons. Des duo de piano et de harpe qui vinrent ensuite, ne réussirent pas moins, et on lui confia enfin un opéra en 5 actes, *Zoraïme et Zulnare*; mais le jeune homme n'en put

obtenir la représentation de l'un des deux théâtres lyriques de cette époque, et il fallut qu'il s'essayât auparavant dans des ouvrages en un acte. Son premier opéra joué fut la *Famille suisse*; ensuite vinrent *Zoraïme et Zulnare*; *Montbreuil et Verville*, la *Dot de Suzette*, les *Méprises espagnoles*, *Beniowski*, le *Calife*. L'immense succès de cette dernière production n'aveugla point Boïeldieu, alors professeur de piano au Conservatoire, sur ce qui lui manquait; il eut la modestie de demander et de recevoir des leçons de Chérubini, et son ouvrage intitulé : *Ma tante Aurore*, prouva combien il en avait profité. La place de maître de chapelle de l'empereur de Russie lui fut proposée vers cette époque, et les avantages qui y étaient attachés étaient trop grands pour ne pas séduire Boïeldieu, qui, quoique brillant au premier rang à Paris, trouvait des concurrens redoutables dans Grétry, Dalayrac, Berton, Méhul, Chérubini, Kreutzer, etc. Il se rendit donc à Saint-Pétersbourg, où il resta jusqu'en 1814, et où il composa la musique des deux opéras *Télémaque* et *Aline, reine de Golconde*. Depuis son retour en France, il donna successivement *Rien de trop* et la *Jeune femme colère*, composés tous deux en Russie, *Jean de Paris*, la *Fête du village voisin*, le *Nouveau Seigneur*, *Charles de France* (à l'occasion du mariage du duc de Berry), en société avec Hérold (voyez **HÉROLD** au Supplément), dont il favorisa ainsi le début dans la carrière qu'il devait illustrer; le *Chaperon*, qu'il donna, après sa réception à l'institut, où il remplaça Méhul en 1817. Enfin les *Voitures versées*, la *Dame blanche* et les *Deux nuits* furent ses dernières productions. Sa santé, déjà altérée depuis longtemps, dépérit de plus en plus, et il se rendit aux eaux; mais il ne trouva pas le soulagement qu'il y cherchait; on le transporta presque mourant à Bordeaux et de là à Jarcy, où il expira le 8 octobre 1854, dans les bras de sa femme et de son fils. Il avait été décoré de l'ordre de la légion d'honneur. Nous citerons à ce sujet le trait suivant, parce qu'il fait connaître la bonté de son cœur et la sincérité de sa modestie. Lorsqu'il eut reçu cette décoration, contrarié de ce que son confrère, M. Catel, ne l'avait pas aussi reçue, il ne se donna point de repos qu'il ne l'eût obtenue pour son ami : « C'est un mauvais service que vous m'avez rendu, dit celui-ci à Boïeldieu, on ne saura plus com-

ment me distinguer à l'institut; j'étais le seul qui ne l'eusse pas, et quand on voulait me désigner, on disait : « Tenez, M. Catel, c'est ce monsieur là-bas, celui qui n'a pas la croix d'honneur. Maintenant je serai perdu dans la foule. — Eh bien, lui répondit Boieldieu, portez la par amitié pour moi. Je n'osais plus sortir avec vous : j'étais trop humilié, lorsqu'on nous rencontrait ensemble, et qu'on voyait que l'homme de mérite n'avait pas la croix que j'avais. »

BOINVILLIERS (J.-E.-J.-F.), membre correspondant de l'institut royal de France, des académies de Rouen, de Lyon, de Caen, de Bordeaux, de Besançon, de Dijon, etc., naquit à Versailles le 5 juillet 1764. Il fit ses études à Paris, et dès le commencement de la révolution, il en adopta les principes avec ardeur, comme le prouvent les écrits qu'il publia à cette époque pour l'instruction de la jeunesse. Après avoir été censeur du lycée d'Orléans, il passa, en qualité d'inspecteur à celui de Douai, où il se trouvait encore en 1816. En 1817 il fut mis à la retraite, et il vint à Paris dans l'intention de surveiller les éditions de ses nombreux ouvrages. En 1820, quelques revers qu'il éprouva lui firent quitter Paris, et il alla se fixer à Ouscamp, département de l'Oise, où il vécut dans la retraite jusqu'au mois d'avril 1850, époque où se termina sa carrière. Auteur d'un nombre considérable d'ouvrages classiques; grammaires, dictionnaires, qui ont été adoptés tant en France que chez l'étranger, Boinvilliers n'a eu en vue, dans toutes ses compositions, que le perfectionnement de la langue française, et les moyens de rendre plus facile l'étude des langues mortes. Les maîtres et les élèves lui ont de très grandes obligations. Ce sont ses productions qui ont donné naissance à tant d'autres productions du même genre. Boinvilliers a travaillé à la Biographie universelle de Michaud, et a publié un grand nombre d'articles de littérature pour divers journaux, et des poésies légères dont la plupart sont insérées dans les *Almanachs des muses, des dames*, etc. Il a laissé : | *Le manuel des républicains*, ou *Esprit social, mis à la portée de tout le monde*, Paris, 1794, in-12; | *Abrégé de Boudot*, ou *Dictionnaire latin-français à l'usage des classes inférieures*, Paris, 1820, in-12; | *Abrégé de l'histoire des antiquités romaines*, Paris, 1810, in-18; | *Avantage de l'étude*

approfondie de la langue française, et moyens de la perfectionner, Paris, 1796, in-8°; | *Cacographie*, ou *Recueil de phrases dans lesquelles on a violé à dessein l'orthographe des mots et celle des participes*, 1822, in-12; | *Orthographie*, ou *Corrigé de la cacographie*, Paris, 1822, in-12. | *Cacologie*, ou *Recueil de locutions vicieuses, empruntées des meilleurs écrivains ou d'auteurs bien connus*, Paris, 1824, in-12; | *Orthologie*, ou *Corrigé de la cacologie*, 1825, in-12; | *Chefs-d'œuvre de poésies philosophiques et descriptions des auteurs qui se sont distingués dans le dix-huitième siècle*, Paris, 1801, 3 vol. in-16. (Avec And.-Ch. Caillean); | *Condorcet en fuite, fait historique en trois actes*, Paris, 1797, in-8°; | *Dictionnaire de l'Appendix de Diis et héros*, Paris, 1814, in-18; | *Dictionnaire de tous les mots contenus dans le Cornélius Nepos*, Paris, 1812, in-24; | *Dictionnaire latin-français de tous les mots contenus dans les fables de Phèdre*, Paris, 1812 et 1822, in-12 et in-18; | *Fables de Phèdre, traduites du latin*; | *Grammaire élémentaire latine, réduite à ses vrais principes*, Paris, 1798, in-12; | *Grammaire latine théorique et pratique* : 9^e édit. Paris, 1815, in-12; | *Le livre de l'enfance*, Paris, 1792, in-18; | *Le mémorial du jeune âge*, Paris, 1815, in-12; | *Mémorial latin*, ou *série de questions sur la grammaire latine, suivies de réponses à chacune d'elles, pour inculquer facilement aux élèves les principes et les règles du latin*, Paris, 1825, in-12; | *Vocabulaire portatif de la langue française*, etc., Paris, 1825, in-16. | *Manuel des étudiants*, ou *Code de préceptes pour écrire avec élégance et pureté en latin; suivi d'un abrégé des antiquités romaines, pour faciliter l'intelligence des auteurs*, Paris, 1818, in-12; | *Manuel latin*, ou *compositions françaises, suivies de fables et d'histoires latines, pour aider, par l'application des règles, à la traduction des auteurs latins*, etc., Paris, 1824, in-12. | *Apollineum opus*, etc., ou *Traité théorique et pratique de l'art de faire des vers latins*, avec un *Corrigé*, Paris-1802, 5^e édit., 1822-1824, 2 vol. in-12. Boinvilliers a publié quelques autres écrits de peu d'importance : tous ses ouvrages ont été remplacés par de meilleurs, et il n'en est aucun qui lui survive.

BOISSEL de **MONVILLE** (le baron C.-T.-G.), pair de France, né en 1765 au château de Monville près Rouen, mort à Paris le 9 avril 1852, fut avant la révo-

lution conseiller au parlement de Normandie, et s'adonna à l'étude des sciences. On a de lui différens ouvrages sur l'économie politique, et sur plusieurs autres parties, qui fixèrent l'attention de Louis XVIII. Ce prince le récompensa de ses travaux en le nommant pair de France le 17 août 1815. Le baron de Monville se proposait de publier un nouvel ouvrage, qui devait servir de développement à ceux qu'il avait déjà donnés, lorsque la mort est venue le surprendre au milieu de ses occupations scientifiques. Ses différens ouvrages sont : | *Description des atomes*, Paris, 1813-15, 2 vol. in-8°; | *Mémoire sur la législation des cours d'eau*, 1817, in-4°; | *Voyage pittoresque de navigation exécuté sur une partie du Rhône, depuis Genève jusqu'à Seyssel, afin de tenir pour la marine des mâtures que peuvent fournir les mêlèzes*, 1795, in-4°.

BONNARDEL (l'abbé), curé de Semur en Brionnais, était né près de cette ville vers 1759, et y exerçait les fonctions de vicaire lorsque la révolution éclata. Malgré l'exemple donné au diocèse d'Autun par son chef, l'abbé Bonnardel refusa le serment, et resta long-temps caché dans le pays, remplissant avec zèle et courage les fonctions du ministère. Découvert dans sa retraite, il fut obligé, pour échapper à la mort, de quitter la France; mais il s'empessa d'y rentrer aussitôt que la tourmente révolutionnaire parut se calmer. Nommé à l'époque du concordat curé de Semur, il ne cessa de faire le bien dans ces fonctions qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Il établit dans sa paroisse la dévotion au cœur de Jésus, et en 1822 il forma à Semur un petit séminaire, où plusieurs jeunes prêtres du diocèse reçurent le lait de la science sacrée. On doit à l'abbé Bonnardel un *Cours d'instructions familières sur les principaux événemens de l'ancien testament, et prônes sur l'abrégé des vérités de la foi et de la morale*. Cet ouvrage, dont la huitième édition a paru en 1824, fut d'abord publié en six vol. in-12, et ensuite en huit. En 1821, l'auteur y ajouta un volume renfermant vingt-cinq nouvelles instructions dont dix-huit sont d'un de ses amis, et il le compléta plus tard en y joignant des *Instructions familières pour la prière du soir pendant le carême*. Les dernières éditions portent le nom de l'auteur qui ne se trouve pas dans les premières. L'abbé Bonnardel est mort

le 28 novembre 1856. Il avait le titre de chanoine honoraire de la cathédrale d'Autun.

BONVOISIN, peintre, né à Paris en 1752 et mort au mois de mars 1837, s'est fait un nom dans son art par quelques tableaux justement estimés. Il avait remporté à l'académie royale le grand prix de peinture, et son tableau d'*Hercule et Apollon* se disputant un trépied, lui valut une médaille d'or.

BORDESOUTLE (ETIENNE-TARDIF de POMMEROUX comte de), était né à Luzeray, dans le département de l'Indre, le 4 avril 1771, d'une famille depuis longtemps honorable dans le pays. Après avoir terminé ses études au collège de Bourges, il s'enrôla en 1789 avec quelques camarades dans le 2^e régiment de chasseurs. Cinq ans passés dans les grades inférieurs lui donnèrent la pratique et même la passion de son arme, et plus tard une des plus belles renommées dans la cavalerie française. Successivement aide-de-camp du général Laboissière, chef d'escadron commandant le 6^e régiment de hussard, major au 1^{er} régiment de chasseurs, enfin colonel au 22^e, Bordesouille figura dans toutes les campagnes de l'époque. En Allemagne, en Italie, en Espagne surtout où il commanda le corps d'armée d'Andalousie, il n'est pas de champ de bataille où il n'ait gagné quelque grade au prix de son sang. Aux talens du guerrier, Bordesouille joignait éminemment ceux de l'organisateur; il l'a prouvé par cette belle division de grosse cavalerie de la garde royale qu'il avait formée et commandée jusqu'à l'époque de sa retraite en 1850. Grand dignitaire de plusieurs ordres, il siégeait à la chambre des pairs depuis 1825. Une maladie de quelques jours l'a enlevé dans une terre qu'il habitait près de Senlis, au mois d'octobre 1857. Le général Bordesouille avait été nommé en 1822 gouverneur de l'école polytechnique, et en exerça gratuitement les fonctions jusqu'en 1850.

BORDIGA (GAUDENCE), célèbre graveur, né en 1772 à Vavallo dans la vallée de la Sessia, fut appelé par son frère Benoit à Milan où tous deux s'appliquaient à la gravure des cartes géographiques. L'administration topographique française voulant faire graver la célèbre carte générale d'Italie de Bacler d'Albe, chargea les Bordiga de cet ouvrage. Gaudence fut ensuite attaché à l'*Institut géographique militaire*, avec le titre de chef et directeur

de la gravure, sous la domination autrichienne, et décoré de la médaille en or. Il publia en 1821, un volume in-folio sur *la vie de son concitoyen Gaudence Ferrari*, et il s'occupait de publier l'*iconographie* de ce peintre célèbre, mais la mort arrêta ses projets en le frappant d'un coup imprévu à Milan le 18 janvier 1837.

BORIES (JEAN-FRANÇOIS-LOUIS LE CLERC), chef de la conspiration militaire dite de *la Rochelle*, était né en 1793 à Villefranche (Aveyron). Entré au service dans le 45^e de ligne en 1816, il était parvenu au grade de sergent-major dans le même régiment, lorsque ce corps vint tenir garnison à Paris en 1821. Une effervescence générale régnait à cette époque parmi la jeunesse, et la ruine de la maison de Bourbon était dès lors projetée par ses ennemis. Affilié promptement aux *Carbonari* les plus influents, Bories se fit assez remarquer pour être nommé député à la *vente* centrale présidée par l'avocat Baradère. Il fut présenté à de plus hauts personnages et eut des rapports avec Berton dont la tentative dans la Vendée devait donner le signal de l'insurrection. Pour faciliter ce résultat, d'autres sous-officiers du 45^e notamment Raoulx, Goubin et Pommier, entrèrent dans des *ventes* inférieures et travaillèrent avec lui sous les auspices de la *vente* centrale, à préparer les soldats à un grand changement. Le départ du régiment pour la Rochelle coïncidant avec celui de Berton pour l'ouest, semblait favoriser le succès de l'entreprise. En passant par Orléans pour se rendre à sa nouvelle garnison, Bories dans un dîner offert à plusieurs initiés leur annonça que l'exécution du complot ne pouvait désormais tarder, et que le signal en serait donné avant que le régiment n'arrivât à la Rochelle. Mais les choses ne marchaient point au gré de ses désirs, rien ne se préparait dans les villes sur lesquelles on avait compté, et le 45^e arriva à sa destination le 12 février sans que les conjurés eussent rencontré l'occasion de faire éclater leurs projets. Mis en prison dès le premier jour de son arrivée pour une faute commise pendant la marche, Bories qui sentait la nécessité de se mettre promptement en rapport avec les conjurés de la ville, obtint du concierge à force d'instances de sortir une fois accompagné d'un gardien ; il profita de ce moment de liberté pour remplir une partie de son but et trans-

mettre à Goubin ses pouvoirs avec des instructions particulières. Cette sortie fut remarquée et commença à inspirer de la défiance. Dans le même temps plusieurs entrevues eurent lieu entre des militaires du 45^e et des habitants de la Rochelle ; un commissaire du comité directeur arriva sur les lieux, et Goubin se mit aussitôt en rapport avec cet agent. Berton désigné pour commander le mouvement ne tarda pas à paraître, et le 10 mars, après beaucoup d'hésitations, il fut décidé en réunion solennelle qu'on devait agir. Suivant l'acte d'accusation, on devait égorger tout officier qui s'opposerait au mouvement. C'est alors que le colonel du 45^e fit arrêter Goubin devenu suspect par ses démarches multipliées, puis Pommier qui l'avait de suite remplacé auprès du commissaire de Paris, et un autre sous-officier du même régiment. Des perquisitions faites immédiatement dans les chambres des prisonniers et des personnages soupçonnés, ayant amené la découverte de poignards, de cartouches à balle et d'autres objets suspects, quelques autres incarcérations eurent encore lieu, et dès lors le complot privé de ses chefs fut anéanti. Quoique les preuves matérielles se réduissent à peu de chose puisqu'il n'y avait pas eu de tentative apparente, les preuves morales semblaient évidentes. Bories et ses amis avaient passé trois mois dans les prisons de la Rochelle où l'affaire devait d'abord se juger, lorsque la cour royale de Paris en évoqua la connaissance. L'acte d'accusation lu le 21 août mit en cause vingt-cinq individus parmi lesquels se remarquait Baradère président de la *vente* centrale, et présenté comme chef du complot ; Bories, les trois sergens Raoulx, Goubin et Pommier, puis quelques sous-officiers du 45^e. L'aplomb imperturbable de Baradère le mit bientôt hors de tout danger sérieux, et l'intérêt se concentra exclusivement sur les quatre sergens. Bories se distingua par sa présence d'esprit, sa fermeté et son attention à ne compromettre personne. Il chercha à expliquer les faits qui lui étaient reprochés en transformant la vente en une association philanthropique dans le but de soulager les sous-officiers malades à l'aide d'une cotisation. Ce système de défense ne put prévaloir, et le juri prononça le 6 septembre la peine de mort contre les quatre sergens. Diverses tentatives furent faites infructueusement pendant le procès pour les sauver, et pendant la durée

de l'appel pour procurer leur évasion. Le 21 septembre ils subirent courageusement leur sentence sur la place de Grève. Deux procès eurent lieu en 1822 à l'occasion de cette affaire : l'un contre plusieurs journaux libéraux pour infidélité dans le compte rendu de l'audience du 5 septembre, l'autre relativement à une tentative d'évasion. Le premier n'eut aucune suite, et deux personnes compromises dans le second furent condamnées à de légères amendes. Le 21 septembre 1851, un cortège de plusieurs milliers de personnes parmi lesquelles un grand nombre de personnages marquans vinrent du Louvre, à la place de Grève, pour rendre hommage à la mémoire des jeunes conspirateurs, et, au milieu d'une foule immense, un orateur prononça leur éloge funèbre. Un mélodrame intitulé *Les quatre sergens* fut joué à la même époque.

BOSC (JOSEPH-ÉTIENNE), frère cadet du célèbre naturaliste, et fils de Bosc d'Antic, l'un des médecins du roi de France, était né à Aprey (Haute-Marne), le 20 septembre 1764. Envoyé fort jeune à l'établissement du Creusot, près Montcenis en Charolais, il était sur le point d'obtenir la place d'inspecteur des mines et manufactures des états de Bourgogne, lorsque la révolution éclata. Forcé par les événements politiques de quitter Dijon, il se réfugia à Troyes en Champagne, où il fut arrêté et mis en prison. Lorsque le calme fut rétabli, Bosc fut chargé de professer la physique et la chimie à l'école centrale de cette ville. Le Directoire le nomma en l'an VI, commissaire central du pouvoir exécutif près le département de l'Aube, et l'année suivante, ce même département l'envoya comme député au conseil des Cinq-cents. Après le 18 brumaire, il fut nommé délégué des consuls dans la 18^{me} division militaire, et le 4 nivôse an VIII le sénat l'admit au nombre des membres du tribunal. Au mois de germinal an XII Bosc devint directeur des droits réunis du département de la Haute-Marne, et, l'année suivante, il reçut avec la décoration de la légion d'honneur le titre de chevalier de l'empire. Une ordonnance du roi du 5 janvier 1815 le fit passer à la direction des contributions indirectes du département du Doubs, place qu'il conserva jusqu'en 1850. Admis à la retraite, quelque temps après la révolution de juillet, il consacra à l'étude les dernières années de sa vie. Il est mort à Besançon le 20 mai 1837 à l'âge de 75 ans, après

avoir reçu tous les secours de la religion. Bosc a laissé dans cette ville les plus honorables souvenirs. Un cœur droit, un caractère doux et bienveillant, et des manières pleines d'urbanité lui conciliaient l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Il était membre de diverses sociétés savantes et littéraires. L'académie de Besançon l'avait admis dans son sein en 1816, et il en fut élu président annuel au mois d'août 1828. Ce laborieux administrateur a fait imprimer plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons les suivans : | *Essai sur les moyens de détruire la mendicité ; en employant les pauvres à des travaux utiles*, 1789; ce mémoire fut adopté par la ville de Dijon et imprimé à ses frais. L'auteur prononça en 1829, comme président de l'académie de Besançon, un discours sur le même sujet qui fut inséré dans les recueils de cette société. | *Essai sur les moyens d'améliorer l'agriculture, les arts et le commerce en France*, an VIII (1800), in-8°; | *Considérations sur l'accumulation des capitaux et les moyens de circulation chez les peuples modernes*, an X (1802), in-8°; | *Essai sur les moyens de pourvoir à la disette des subsistances*; ce mémoire a été inséré presque en totalité dans le recueil de l'académie de Besançon, année 1817. Parmi le grand nombre de discours, de rapports et d'opinions que Bosc a prononcés comme administrateur et à la tribune nationale, on a distingué spécialement : | son *rapport au conseil des Cinq-cents* sur les moyens d'assurer du travail aux ouvriers et de ranimer l'industrie, 16 brumaire an VIII (1800); | son *rapport au tribunal* sur un fonds d'amélioration spécial, permanent et progressif pour l'agriculture, les canaux, les manufactures, le commerce et les arts; | son *discours au corps législatif*, comme orateur du tribunal, sur le projet de loi relatif aux monnaies, 7 germinal an XI (1803); | son *Opinion sur le projet de loi concernant la dette publique et les domaines nationaux*, 19 ventôse an XII (1804). Bosc fut un des fondateurs de la société d'encouragement pour l'industrie nationale. Tant qu'il fut domicilié à Paris, il fit partie du jury chargé par le ministre de l'intérieur d'examiner les produits de l'industrie nationale, envoyés à l'exposition publique de l'an V, de l'an X, etc. On a encore de lui plusieurs mémoires imprimés dans le *Journal de physique*, dans les *Annales des arts et manufactures*, dans le *Bulletin*

de la société d'encouragement et dans d'autres recueils scientifiques. Bosc unissait le goût des expériences à celui de l'étude. Ce fut lui qui propagea l'usage du vinaigre de bois dans la teinture, et dans les derniers temps de sa vie, il s'occupait de perfectionner une encre indélébile dont il était l'inventeur, et sur laquelle un rapport favorable avait été fait à l'académie de Besançon.

BOSSARD (CLÉMENT), mort vicaire général à Grenoble, était le contemporain et l'ami du vertueux abbé Caron. Après avoir passé une année au séminaire de Saint-Louis à Paris, il alla recevoir la prêtrise à Rennes, fut choisi pour remplir une place de directeur dans ce même séminaire, et y resta jusqu'après le 10 août 1792. A cette époque il se retira en province où il fut chargé pendant quelque temps de l'office de précepteur dans une maison particulière; c'est de là probablement qu'il passa à la direction du séminaire de Grenoble. En 1816 il installa les religieux de la grande chartreuse. Bossard est auteur d'un livre fort curieux; c'est l'*Histoire du serment à Paris*, avec une liste des ecclésiastiques qui l'avaient prêté et de ceux qui l'avaient refusé, 1791, in-8° de 211 pages; cet ouvrage a dû coûter à l'auteur beaucoup de travail et de recherches. Il fit réimprimer en 1822 des *Lettres de Scheffmacher*, in-12. Bossard est mort en 1854.

BOSSI (le comte Louis de), l'un des plus savans historiens de la Lombardie, était né à Milan d'une famille patricienne le 28 février 1758. Après avoir terminé ses études de physique, d'histoire naturelle et de législation à Paris, Bossi, destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, fut nommé l'un des cardinaux de saint Ambroise de la métropolitaine et défenseur de la chancellerie épiscopale. Il publia alors des ouvrages sur le *droit ecclésiastique*, sur la *liturgie de l'église ambrosienne*, de celle de *Hollande*, et une *Dissertation sur l'état des sciences et des lettres en Lombardie*. Ces ouvrages ouvrirent à Bossi l'entrée de plusieurs académies. Il écrivit ensuite sur les *pierres gravées anciennes*, sur les *habits des Romains*, et sur différentes autres matières d'histoire naturelle. Après l'an 1797 et la descente des Français en Italie, Bossi s'adonna à la politique : il publia à Venise plusieurs *Dissertations sur l'administration de l'Etat*, sur l'*impôt*, et traduisit l'ouvrage de Condorcet sur les *Progrès*

de l'esprit humain. Sécularisé en 1801 par Pie VII, Bossi fut nommé au corps législatif ou comices de Lyon, puis envoyé comme ambassadeur du royaume d'Italie à Turin. Il devint ensuite commissaire des finances des archives, et enfin conseiller d'état. En 1816 il se voua entièrement à la littérature; à partir de cette époque, il publia l'*Histoire générale d'Italie*, en 19 vol. in-8°; la *Vie de Léon X*, celle de *Manuzio*, de *Colombo*; enfin il dirigeait le *Dictionnaire sur l'origine des inventions et découvertes*. Doué d'une mémoire extraordinaire, Bossi possédait le latin, l'italien et le français, et écrivait avec une rare perfection dans ces trois langues. On connaît de lui quatre-vingt-dix ouvrages divers, formant environ deux cents volumes. Il est mort à Milan le 10 avril 1855.

BOTTA (CHARLES-JOSEPH-GUILLEUME), né à Saint-Georges dans le Piémont, s'est placé au premier rang des historiens modernes par plusieurs ouvrages dans lesquels une profonde érudition s'allie à une méthode parfaite et à un style toujours brillant et facile. Botta étudia d'abord la médecine à l'université de Turin, et s'adonna particulièrement à la botanique où il fit des progrès remarquables. Privé pendant deux ans de sa liberté, à l'époque de la révolution française pour laquelle il avait témoigné une sympathie peu rassurante aux yeux de son gouvernement, il se rendit en France en 1794, fut employé successivement comme médecin à l'armée des Alpes et à celle d'Italie, puis envoyé, à la fin de l'an VI, dans les îles du Levant. Nommé en 1797, par le général Joubert, membre du gouvernement provisoire du Piémont, il seconda puissamment la réunion de son pays à la France, et après la bataille de Marengo, le général en chef de l'armée de réserve le choisit pour faire partie de la *Consulta* du Piémont, d'où il passa successivement à la commission exécutive, et au conseil de l'administration générale de la vingt-septième division militaire. Elu plus tard, à deux reprises consécutives, au corps législatif, il en devint le vice-président au mois d'octobre 1808. Proposé plusieurs fois pour questeur, il vit constamment son nom rayé de la liste par Napoléon qui le connaissait comme un des plus ardens détracteurs de sa conduite tyrannique. Pendant les cent-jours Botta fut nommé recteur de l'académie de Nancy, puis de celle de Rouen, place qu'il perdit à la se-

conde restauration. Depuis cette époque il résida ordinairement en France, et mourut à Paris vers la fin d'août 1857. Cet écrivain a laissé : | *Souvenirs d'un voyage en Dalmatie*, in-8°, 1802 ; | *Précis historique sur la maison de Savoie et de Piémont*, 1805, in-8° ; | *Histoire de la guerre de l'indépendance de l'Amérique*, 4 volumes in-8°, 1810 ; | *Histoire d'Italie de 1789 à 1814*. Cet ouvrage obtint en peu de temps les honneurs de quatorze éditions, et fut plus tard couronné par l'académie de la Crusca qui dans la distribution du prix quinquennal, écartant pour cette fois seule tout autre concurrent, lui décerna le prix entier. Après un témoignage aussi éclatant rendu au mérite de Botta par ce corps savant, il lui était réservé un hommage non moins précieux pour lui, quoique moins public. A peine eut-on connaissance qu'il préparait les matériaux de son dernier ouvrage, l'*Histoire des peuples d'Italie, depuis Guicciardini jusqu'en 1789*, qu'une société de cent souscripteurs vota presque par acclamation et mit à sa disposition les fonds nécessaires à cette grande entreprise qui lui coûta 10 années de travail et lui a valu le nom de *Tacite de l'Italie*. Botta a encore laissé : | *Joannis physiophilii specimen monoclogiae*, Turin, 1801 ; traduit de l'allemand du baron de Born ; | *Mémoire sur la doctrine de Brown*, 1800, in-8° ; | *Mémoire sur la nature des tons et des sons*, Turin, 1805, in-8° ; | *Il Camillo, o Veja conquistata*, poème en 12 chants ; enfin une préface très remarquable qui se trouve en tête de l'édition de Guicciardini, antérieure aux deux époques de son *Histoire d'Italie*. La réunion des ouvrages de Botta forme vingt volumes in-8°.

BOUDROT (FRANÇOIS), né à Sens en 1753 et mort à Paris le 25 avril 1857, à l'âge de 82 ans, professa successivement au collège de sa ville natale, à celui de Beauvais et aux écoles militaires de Fontainebleau, de Saint-Cyr et de Saint-Germain. Il est auteur d'un *Cours d'arithmétique* qui fait partie d'un *Cours complet de mathématiques*, à l'usage des écoles militaires. Il fut aussi l'un des principaux collaborateurs d'un journal ayant pour titre *Annales de l'éducation*, publié par M. Guizot, du 15 avril 1814, au 15 mai 1814. Le savant Boudrot a fourni particulièrement pour cet ouvrage périodique les articles d'histoire naturelle et ceux qui sont relatifs à la botanique et à l'entomologie. Enfin il est auteur des articles

consacrés à Sylvain Bailly, à Pascal et à d'Alembert, dans la *Galerie française*.

BOULLIOT (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), né le 13 mars 1752 à Philippeville, entra d'abord dans l'ordre de Prémontré et professa quelque temps la théologie. A l'époque de la révolution il prêta le serment et fut nommé vicaire épiscopal de Paris. Présent avec Gobel à la séance de la Convention dans la journée du 7 novembre 1795, il eut part à la honte d'une démarche qui fut regardée comme une véritable apostasie. Successivement curé des Muraux près Meulan et aumônier de la maison des Loges, il se retira en dernier lieu à Saint-Germain d'où il desservait la petite paroisse du Mesnil, voisine de cette ville. Lié d'une manière particulière avec Barbier, l'auteur du *Dictionnaire des anonymes*, il lui fut utile pour son travail et publia lui-même, en 1850, la *Biographie ardennaise*, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage atteste beaucoup de recherches, de savoir et de lecture ; il est surtout précieux pour les détails bibliographiques dont Boulliot s'était toujours beaucoup occupé. On y trouve des notices sur des personnages qu'on chercherait vainement ailleurs. Mais en général cette *biographie* montre dans l'auteur assez d'indifférence pour des choses graves en matière de religion. Il est mort à Saint-Germain-en-Laye, le 50 août 1855.

BOURDOIS de LA MOTHE (EDME-ЮЛШИН), docteur régent de l'ancienne faculté de Paris, et l'un des plus habiles médecins de la capitale, naquit à Joigny, le 24 septembre 1754. A l'exemple de son père qui dans la carrière médicale s'était fait une honorable réputation en Bourgogne, le jeune Bourdois se livra à l'étude de la médecine, et se rendit à Paris où il prit sa licence, et parvint en peu de temps à la place de médecin de l'hôpital de la Charité. Les symptômes les plus graves d'une phthisie pulmonaire le forcèrent à renoncer à ses fonctions ; mais il se prescrivit lui-même un traitement qui lui rendit la santé. Ce résultat, aussi heureux qu'inattendu, mit le sceau à sa réputation. Jeune encore, il obtint la confiance de personnages éminents. Monsieur, depuis Louis XVIII, se l'attacha en qualité de médecin du palais du Luxembourg et du château de Brunoy, et peu après, ce prince créa pour lui la place d'intendant de son cabinet de physique et d'histoire naturelle. En 1788, Madame l'icteoire lui donna le titre de son pre-

mier médecin en survivance du célèbre Malouet. Lorsque Mesdames de France partirent pour l'Italie, Bourdois témoigna un vif désir de les suivre; mais Malouet comme plus ancien, revendiqua ce droit. L'humanité dont il fit preuve pendant la tempête révolutionnaire devint le prétexte de sa proscription. Jeté dans les rachots de la Force, il ne parvint à se soustraire à la mort qu'en acceptant la place de médecin en chef de l'aile droite de l'armée d'Italie, où il rendit d'éminens services. A des connaissances profondes et variées, Bourdois joignait un tact sûr et prompt dans l'exercice de son art. Nommé médecin des épidémies du département de la Seine, il parvint par ses lumières et ses soins à étouffer promptement une épidémie qui avait éclaté à Pantin, en 1811. Une autre maladie, qui avait des apparences épidémiques, s'étant manifestée subitement à Lay, près de Sceaux, Bourdois s'y rendit par ordre du gouvernement, et reconnut bientôt dans les violentes coliques qui en étaient le principal symptôme, tous les signes de l'empoisonnement par l'oxide de plomb. Un marchand de vin, par une fraude coupable, avait causé tout le mal. Bourdois, dans cette circonstance, eut l'idée de substituer l'emploi du laudanum au moyen connu sous le nom de traitement de la charité, et cet essai fut couronné d'un succès complet. Son mérite et sa haute réputation le firent choisir par Napoléon comme premier médecin du roi de Rome, et il fut successivement nommé chevalier de la légion d'honneur, conseiller de l'université, et médecin du ministère des relations extérieures. A ces titres, Bourdois joignait ceux de chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, et de l'ordre impérial de Saint-Wladimir de Russie. Une dissertation qu'il publia en 1808, sur *Les effets de l'extrait de ratanhia dans les hémorragies*, détermina l'introduction de ce puissant astringent dans la thérapeutique française. Bourdois obtint un succès non moins flatteur en réunissant, en 1827, les suffrages de ses collègues pour la présidence des trois sections réunies de l'académie de médecine; élection qui fut sanctionnée par le roi. Il avait eu, après la restauration, le titre de médecin de Louis XVIII, et il devint plus tard celui de Charles X. Il est mort à Paris, le 7 décembre 1833. Bourdois avait un esprit cultivé et un goût éclairé pour les arts qui le firent rechercher des

savans, des gens de lettres et des artistes, et il savait concilier les devoirs du médecin, avec les formes et les convenances du grand monde, où il entretenait jusqu'à la fin de sa vie les relations les plus distinguées.

BOURDON (LOUIS-GABRIEL), secrétaire-interprète aux affaires étrangères avant la révolution, et auteur de quelques ouvrages en vers, était né à Versailles en 1741. On a de lui : | *Les Mânes de Flore*, élégie sur la mort de sa femme, 1773, in-12; | *Les enfans du pauvre diable*, ou *Mes échantillons*, 1763, in-18; c'est un recueil de pièces fugitives; | *Lettre en vers à Emma*, 1784, in-8°; | *Voyage d'Amérique*, dialogue en vers, in-12, 1786; | *Chansons, poésies et comédies de société*. Bourdon est mort à Versailles en 1793.

BOURDON de VATRY (MARC-ANTOINE), ministre de la marine, était né au mois de novembre 1761. Son père, qui était premier commis des finances, fut destitué par l'abbé Terray, et enfermé quelque temps à la Bastille pour avoir fait imprimer, sans permission, un projet de réforme, et avoir refusé de nommer l'imprimeur. Le jeune Bourdon, après avoir fait de bonnes études au collège d'Harcourt à Paris, entra d'abord dans l'administration des finances; mais il la quitta pour celle de la marine. Attaché à M. de Grasse en qualité de secrétaire, il s'embarqua sur le vaisseau *La Ville de Paris* qui allait porter du secours aux colonies insurgées de l'Amérique, et il assista au mémorable combat du 12 avril 1782. De retour en France au commencement de la révolution, il entra au ministère de la marine, et fut nommé en 1795 chef du bureau des colonies. En 1798, le Directoire le nomma agent maritime à Anvers. Bourdon y organisa le service avec une grande habileté, et poussa avec activité les immenses travaux entrepris pour conserver cette précieuse conquête. Sieyès ayant passé par Anvers à son retour de Berlin, conçut une si haute opinion de sa capacité, qu'il le fit nommer ministre de la marine et des colonies, en remplacement de l'amiral Bruix qui prit alors le commandement des armées navales de France et d'Espagne. Le premier acte de Bourdon comme ministre fut de confier les sondes de l'Escadron à l'ingénieur Beaumont de Beaupré. Il s'entendit ensuite avec le général Bernadotte, alors ministre de la guerre, pour ravitailler l'armée des Alpes commandée par Championnet, et il réussit à lui faire

parvenir quatre millions de rations qui la sauvèrent. Il se concerta encore avec le même ministre pour exécuter le projet qu'il avait conçu d'opérer une descente en Angleterre. Mais ils furent obligés de cacher leurs opérations à un gouvernement faible et incertain, dont les délais et les indiscrétions eussent fait avorter les plans les mieux combinés. Des vents contraires et quelques mouvemens insurrectionnels qui se manifestèrent dans l'Ouest, arrêrèrent l'entreprise. L'amiral Bruix, et l'amiral espagnol Massaredo furent rappelés à Paris, et ce fut devant eux que le projet de descente fut présenté au Directoire. On hésitait, on discutait lorsque le général Bonaparte arriva d'Égypte, et fit la révolution du 18 brumaire. Devenu premier consul il refusa la démission que Bourdon lui offrait; mais il traita d'*expédition de luxe* le projet de descente. La résistance que Bourdon de Vatry opposa dans cette circonstance et dans quelques autres à l'opiniâtre volonté de Bonaparte, indisposa le premier consul. Le ministre fut remplacé à la suite d'une scène violente qu'il eut avec Bonaparte, à l'occasion d'un munitionnaire général dont il demandait que les comptes fussent réglés. On le renvoya à Anvers avec le titre de *commissaire ordonnateur pour les mers du Nord*. Après avoir travaillé pendant huit mois, avec succès, à relever le commerce de l'Escaut, Bourdon fut destitué sans connaître les causes de sa disgrâce, et envoyé quelque temps après à Lorient comme chef maritime de ce port, d'où il passa à la préfecture maritime du Havre. C'était le moment où se préparait l'expédition de Saint-Domingue. Bourdon en prévint les suites, et osa les annoncer. Puni de sa franchise par la suppression de sa place, il passa à la préfecture de Vaucluse, puis à celle de Maine-et-Loire. C'est à lui que sont dus les ponts de la Durance et du Rhône, la réparation de la levée de la Loire, celle des ponts de Cérémis, et plusieurs routes faites à neuf dans ces deux départemens. Cet habile administrateur avait entrepris d'autres travaux non moins importants, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour Gènes, qui lui fut redevable d'un grand nombre d'établissements publics, de routes nouvelles, de beaux ponts sur la Scrivia et sur le Pô. Les habitans lui élevèrent un buste en marbre pour témoignage de leur reconnaissance. Rentré en France en 1814, il dut à Malouet,

ministre de la marine, la direction du personnel de ce ministère, avec le titre honorifique d'*intendant des armées navales*. Après le retour de Bonaparte, il fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire dans la septième division militaire, et nommé préfet de l'Isère. A la seconde restauration, Bourdon disparut tout-à-fait de la scène politique, et obtint une retraite de 6,000 francs. Il est mort à Paris, le 22 avril 1828. A un esprit cultivé et à des formes pleines d'urbanité, Bourdon de Vatry joignait une grande modération politique et une aptitude remarquable pour les affaires. Décoré de la croix de la légion-d'honneur en 1804, il fut nommé officier en 1812, et chevalier de Saint-Louis en 1824. Il avait reçu, en 1809, le titre de baron.

BOURGEOIS (CHARLES-GUILLAUME-ALEXANDRE), peintre physicien, naquit à Amiens, en 1739. Après avoir étudié la gravure sous le fameux Georges Wille, il quitta cet art pour prendre le pinceau, et il se livra avec succès à la miniature. Appliquant à la peinture ses connaissances en chimie, il s'attacha à découvrir des couleurs plus belles et plus fixes que les couleurs ordinaires, et il y réussit. On lui doit entre autres un bleu extrait du cobalt, supérieur au bleu d'outremer, des laques et un carmin tirés de la garance, et plus beaux que tous ceux qu'on avait obtenus jusqu'alors, et qui sont employés aujourd'hui de préférence par tous les bons coloristes. Bourgeois fit aussi de curieuses expériences sur la lumière et les rayons colorés, et tira de ces expériences d'heureux effets en peinture. Il publia à ce sujet un *Mémoire sur les lois que suivent, dans leurs combinaisons, les couleurs produites par la réfraction de la lumière*, 1813, in-12; ouvrage dans lequel il attaque le système de Newton sur la production des couleurs. On lui doit encore un *Mémoire sur les couleurs de l'iris causées par la seule réflexion de la lumière, avec l'exposition des bases de diverses doctrines*. Ce mémoire, dans lequel l'auteur réfutait les systèmes de Gauthier et de Marat, et surtout les idées de Newton, fut présenté ainsi que le précédent à la première classe de l'institut, en 1812. Bourgeois reproduisit ses idées dans un ouvrage plus méthodique qu'il publia sous le titre de : *Manuel d'optique expérimentale, à l'usage des artistes et des physiciens*. Paris, 1821, d'abord en 1 volume, puis

en 2 vol. in-12, avec figures coloriées. Ce 2^e volume renferme divers mémoires dans lesquels sont exposés des faits qui paraissent en opposition avec la théorie adoptée jusqu'ici pour expliquer la formation des couleurs. L'auteur travaillait à un nouvel ouvrage sur les phénomènes de l'optique, lorsqu'il mourut à la suite d'une longue maladie de poitrine, le 7 mai 1832.

BOURGOIN (MARIE-THÉRÈSE-ÉTIENNETTE), actrice du théâtre français, naquit à Paris en 1781 de parents pauvres. Douée d'une figure agréable et d'une mémoire extraordinaire, elle fut destinée de bonne heure au théâtre et présentée, à peine adolescente, à la célèbre tragédienne Dumesnil qui, charmée de ses dispositions, la prit en amitié et déclara qu'elle voulait en faire son élève. À peine âgée de 18 ans, elle débuta à la comédie française par les rôles d'Iphigénie et d'Agnès. Le public l'accueillit favorablement et la redemanda même après la représentation. Néanmoins les comédiens jugèrent qu'elle avait encore besoin d'études, et son admission fut ajournée. Ce fut seulement après son second début en 1801 qu'elle fut définitivement reçue. La manière dont elle joua alors les rôles de Mélanie, dans le drame de Laharpe, et d'Agnès dans *l'Ecole des femmes*, lui valut les applaudissements du public auxquels Geoffroy mêla de malignes critiques. Toutefois l'engouement dont elle fut l'objet ne se maintint pas toujours au même degré. On remarqua que son jeu, bien que décent et gracieux dans les rôles de Zaïre et d'Iphigénie n'était pas sans quelque froideur, et que sa diction était un peu monotone. Ses succès furent plus constants dans la comédie, et le talent qu'elle déploya dans les rôles de Rosine *du Barbier de Séville*, de Pauline *de l'Intrigue épistolaire*, d'Agathe *des Folies amoureuses*, d'Angélique *de la Fausse Agnès*, de Fanchette *de la Belle Fermière*, etc., fit croire qu'elle avait méconnu sa vocation en se livrant à la tragédie. Appelée en Russie en 1809 par le directeur des théâtres impériaux, mademoiselle Bourgoïn y fit un voyage très-utile à sa fortune. Après plusieurs mois de représentations à Saint-Petersbourg, elle revint en France avec de nombreux témoignages de la munificence de l'empereur Alexandre. De retour à Paris, elle se livra avec plus d'ardeur aux études qui pouvaient la perfectionner dans son

art. Talma lui donna des conseils et des leçons, et le public s'aperçut bientôt de ses progrès, surtout dans les rôles d'Electre, de Clytemnestre et d'Andromaque. La mort de cet acteur lui fut doublement préjudiciable, en la privant d'un maître habile et d'un protecteur dévoué. L'introduction au théâtre français d'un nouveau genre pour lequel elle manifestait une aversion prononcée, commença à la dégoûter du théâtre. Arrivée à l'âge où les acteurs qui ont un vrai talent sont ordinairement chefs d'emploi, elle se vit avec découragement dans l'obligation de doubler pour long-temps encore une comédienne qui lui était supérieure, et prit en 1829 le parti de la retraite. Elle y fut encore déterminée par une blessure qu'elle se fit au talon et qui produisit une certaine gêne dans sa marche. M^{lle} Bourgoïn avait économisé assez de fortune pour se passer du théâtre; mais sa santé ne lui permit pas de vivre aussi heureuse qu'elle l'avait espéré. Atteinte d'une maladie qui la fit cruellement souffrir pendant trois ans, elle succomba le 11 août 1835, après avoir reçu les secours que la religion dispense à ceux qui reviennent sincèrement à elle.

BOURGEVIN-VIOLART (CHARLES-JEAN-BAPTISTE, marquis de MOLIGNY), lieutenant général, naquit à Paris, le 24 décembre 1744. Il entra, en 1791, dans la première compagnie des mousquetaires de la garde du roi, fut fait capitaine de cavalerie en 1776, et chevalier de saint Louis l'année suivante. Il émigra en 1791, devint colonel en second, puis colonel titulaire des chasseurs royaux, fit avec eux la campagne de 1792, et se rendit ensuite en Angleterre, d'où il s'embarqua en 1795, pour tenter une descente sur les côtes de France. Après la désastreuse expédition de Quiberon, il regagna la Grande-Bretagne, se fixa à Londres, et ne quitta cette ville qu'en 1814, époque à laquelle il revint en France à la suite des Bourbons. Obligé de fuir de nouveau par suite des événements du 20 mars, il se réfugia à Gand, et ne reparut qu'après le retour de Louis XVIII. Admis peu de temps après à la retraite, il vint lors de la révolution de 1830 se fixer à Besançon, où il mourut au mois de mai 1837, âgé de quatre-vingt-treize ans. Le marquis de Molineux se trouvait, dans les derniers temps de sa vie, l'un des doyens de l'ordre de Saint-Louis.

BOURRIENNE (LOUIS-ANTOINE, FAUVELET de), secrétaire de Napoléon et

ministre-d'état sous Louis XVIII, né à Sens (Yonne) la même année que Bonaparte (1769), entra aussi la même année que lui (1778) à l'école de Brienne où ils se lièrent étroitement. Lorsque Bonaparte en 1783, quitta Brienne pour se rendre à l'école militaire de Paris, Bourrienne l'accompagna jusqu'au coche de Nogent-sur-Seine, où ils se firent les plus touchans adieux, et se promirent de suivre la même carrière pour ne plus se quitter. Sorti de l'école en 1787, et n'ayant pu fournir les preuves de noblesse que l'on exigeait alors pour être officier dans l'armée française, Bourrienne se décida à entrer dans la carrière de la diplomatie. Il se rendit à Vienne où il travailla pendant plusieurs mois dans les bureaux de l'ambassade française. Il alla ensuite à Leipzig pour étudier le droit et les langues étrangères, et revint à Paris en 1792, après avoir parcouru la Prusse et la Pologne. Il y revit Bonaparte après huit ans de séparation, et ils renouèrent leur amitié d'enfance. La révolution française se développait rapidement avec toutes ses violences. Les deux disciples, malgré l'horreur que leur inspiraient les scènes tragiques dont ils étaient témoins, formaient d'ambitieux projets et sollicitaient des emplois qu'ils ne pouvaient obtenir. Cependant Bourrienne parvint à se faire nommer secrétaire d'ambassade à Stuttgart; mais la chute du trône de Louis XVI lui fit perdre cette place peu de temps après son arrivée dans cette résidence. Inscrit en France sur la liste des émigrés, il fut arrêté en Saxe comme partisan de la révolution. Rendu à la liberté après une détention de trois mois, Bourrienne se maria à Leipzig en 1794, et revint l'année suivante à Paris où il retrouva Bonaparte, qui bientôt, pour prix du service qu'il rendit à la Convention dans la journée du 15 vendémiaire, fut mis à la tête de l'armée de l'intérieur. Bourrienne arrêté comme émigré rentré, après avoir fait à l'amitié de son ancien condisciple un appel qui demeura sans résultat, dut son salut à la commisération d'un juge de paix. Lorsque Bonaparte, dont la carrière s'agrandissait chaque jour, eut été nommé général en chef de l'armée d'Italie, Bourrienne se décida à lui écrire, et reçut pour réponse l'invitation pressante de se rendre au quartier général de l'armée. Il y arriva à la fin de la campagne de 1797, au moment où le traité de Campo-Formio allait se conclure, et bientôt il

devint le secrétaire intime et le confident de toutes les pensées de Napoléon qu'il suivit à Rastadt, à Paris, puis en Egypte. Témoin et acteur de la révolution du 18 brumaire, il accompagna le premier consul dans la brillante campagne de Marengo, et reçut après être rentré avec lui dans la capitale, le titre de conseiller d'état. Les fonctions qu'il remplissait lui imposaient un pénible assujétissement, dont Bonaparte le dédommageait par de bons traitemens et de fréquentes gratifications. Il paraît que Bourrienne, auquel on a reproché, et non sans raison, une grande avidité pour l'argent, chercha à se procurer des bénéfices par des moyens moins légitimes. La manière dont il se trouva compromis dans la faillite de la maison Coulon, irrita Bonaparte qui lui adressa les plus violens reproches et l'éloigna de sa personne. Cependant peu de temps après, il l'envoya à Hambourg avec le titre de chargé d'affaires de France près le cercle de Basse-Saxe.... Malgré diverses accusations de concussion, dont il fut l'objet, il conserva son emploi jusqu'en 1815, époque à laquelle les désastres de l'armée forcèrent tous les agens français à évacuer l'Allemagne. Bourrienne se trouvait sans emploi dans les premiers mois de 1814, et au moment de l'abdication de Bonaparte, il fut des premiers à accourir vers M. de Talleyrand qui le fit nommer dès le 1^{er} avril, administrateur général des postes à la place de Lavalette; mais Louis XVIII le destitua de ses fonctions, quelques jours après son arrivée, pour les donner à Ferrand. Nommé préfet de police au mois de mars 1815, et au moment même où l'empereur déchu sortait de l'île d'Elbe, il fut obligé au bout d'une semaine de prendre la fuite pour se soustraire au courroux de Bonaparte qui l'avait exclu nominativement de son amnistie. Bourrienne suivit en Belgique Louis XVIII qui le nomma son ministre à Hambourg. Revenu en France après la seconde restauration, il fut nommé conseiller et ministre d'état. Le collège électoral de l'Yonne le porta en 1815 à la chambre des députés où il vota constamment avec les royalistes. Le même département l'ayant réélu en 1821, il fut nommé membre et rapporteur de la commission du budget. Des goûts excessifs de dépenses et d'imprudentes spéculations dérangèrent tellement ses affaires qu'il se vit obligé pour se dérober aux poursuites de ses créanciers, de se réfugier en Belgique où il

trouva un asile chez la duchesse de Brancas, près de Charleroy. C'est là qu'il écrivit ses *mémoires*, rédigés, dit-on, et mis en ordre par M. de Villemarest, et publiés de 1829 à 1851 en 10 vol. in-8°. Cet ouvrage, malgré beaucoup de choses inutiles ou controuvées, et de nombreuses réticences calculées dans l'intérêt de l'auteur, renferme beaucoup de détails vrais et curieux qui ne seront pas inutiles à l'histoire. La publication de ces *mémoires* donna lieu à beaucoup de réclamations, et l'on en publia diverses réfutations entre autres : *Bourrienne et ses erreurs volontaires et involontaires*, 1850, 2 vol. in-8°, par un anonyme. Bourrienne était encore en Belgique, quand éclata la révolution de juillet. Cet événement auquel il ne s'attendait pas, et qui acheva, dit-on, de détruire sa fortune, lui causa un si vif chagrin que sa raison s'égara. Conduit en Normandie près de Caen, dans une maison célèbre pour la guérison des aliénés, il y est mort en 1854 des suites d'une attaque d'apoplexie. Il avait publié en 1792 *L'Inconnu*, drame en cinq actes et en prose, traduit de l'allemand, et en 1816, des *Observations sur le budget*. C'est à tort qu'on lui attribue *l'Histoire de Bonaparte par un homme qui ne l'a pas quitté depuis quinze ans*, et le manuscrit de *Sainte-Hélène*.

BOUSSOT (PIERRE-LAURENT), avocat à Cadenet, département de Vaucluse, s'est fait connaître par quelques écrits relatifs à des matières religieuses. Les principaux sont : *L'unité catholique, ou nouveaux développemens apologetiques de la religion*, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage devait avoir cinq parties dont les deux volumes cités ne renferment que la première; le reste n'a probablement point été publié. | *Réflexions d'un français catholique romain sur deux articles de la Charte et sur les ordonnances concernant les petits séminaires*, 1828, brochure in-8°; | *Droits constitutionnels des évêques de France, et véritables libertés de l'église gallicane*, 1818, in-8°; | *Du nouveau ministère et du refus de l'impôt*, 1829, brochure in-8°. Boussot est mort du choléra dans les premiers jours de septembre 1855.

BOUTERWECK (FRÉDÉRIC), philosophe et littérateur allemand, naquit en 1766 dans les environs de Goslar. Destiné d'abord au barreau, et bientôt connu par quelques succès obtenus dans cette carrière, il ne tarda pas à céder à l'attrait d'une vocation plus puissante, développée

en lui par la lecture des ouvrages d'imagination et la connaissance qu'il fit de plusieurs jeunes gens amis de la poésie. Il débuta dans cette nouvelle carrière en professant l'histoire littéraire à Göttingen où il s'établit en 1789. Nommé en 1793, maître de philosophie à Helmstadt, et en 1796 professeur de la même faculté à l'université de Göttingen, il reçut en 1806 le titre de conseiller aulique, récompense ordinaire des professeurs de l'université hanovrienne après un long enseignement, et continua ses cours jusqu'à sa mort arrivée le 9 septembre 1828. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie et la littérature; les plus estimés sont : | *Notions élémentaires de la philosophie spéculative*, Göttingen, 1800, in-8°; | *Introduction à la philosophie des sciences naturelles*, ibid., 1803, in-8°; | *Idées d'une apodictique pour servir à la querelle sur la métaphysique, la philosophie critique et le scepticisme*, Halle, 1799, 2 vol. in-8°; | *Les époques de la raison d'après les idées d'une apodictique*, Göttingen, 1800, in-8°; | *Idées d'une esthétique du beau*, Leipzig, 1807, in-8°; | *Manuel des notions préliminaires de la philosophie*, Göttingen, 1810, 2^e édition, 1820, in-8°; | *Manuel des sciences philosophiques*, d'après un nouveau système, ibid., 1815, 2^e édition, 1820, 2 vol. in-8°; | *Religion de la raison*, ibid., 1824, in-8°, etc., etc. On peut remarquer et suivre dans les écrits philosophiques de Bouterweck les différentes révolutions qui s'opérèrent successivement dans ses idées sur la science qui fut l'occupation de sa vie entière. D'abord partisan déclaré de Kant, il prit ensuite pour guide l'*apodictique*, ou le sentiment du vrai inspiré par la science; puis il adopta comme base de son système un rationalisme modéré. Son ouvrage le plus remarquable sur la littérature est *l'Histoire de la poésie et de l'éloquence*, depuis la fin du XIII^e siècle, Göttingen, 1801-1820, 12 volumes in-8°; plusieurs parties de cette œuvre ont été reproduites en diverses langues; ce sont les suivantes : *Histoire de la littérature espagnole*, traduite en français par M^{me} de Streck, Paris, 1812, 2 vol. in-8°, et en espagnol par Cortina et Molinedo, Madrid, 1828, avec des additions et des suppléments; c'est l'ouvrage le plus complet qui ait été publié dans ce genre. *Résumé de l'histoire de la littérature française*, traduit par Loève-Weimars, Paris, 1826, in-18. Bouterweck avait pu-

blé dans sa jeunesse plusieurs ouvrages d'imagination, dont il jugea plus tard quelques-uns sévèrement dans son *Recueil d'opuscules*. Les principaux sont : | *Le comte Donamar*, roman, Leipzig, 1794-1795, 5 vol. in-12, traduit de l'allemand par Cramer et Monnet, Paris, 1798, 4 vol. in-18, 2^e édition, ibid., 1802; | *Almusa fils du sultan*, Brême et Francfort, 1801; | *Lettres suisses*, Berlin, 1795; | *Gustave et ses frères*, Halle, 1796-1797, 4 vol. in-8^o.

BOUTILLIER (MAXIMILIEN-JEAN), auteur dramatique, né à Paris en 1743 et mort dans cette ville le 5 décembre 1811. Fils d'un employé aux portes de l'académie royale de musique, et occupé lui-même d'abord au service de ce théâtre, il y contracta de bonne heure le goût ou la manie d'écrire pour la scène. Toutefois ses nombreux ouvrages, et l'esprit de flagornerie envers les grands seigneurs, qui fut le trait distinctif de son caractère, ne le conduisirent ni à la gloire ni à la fortune. Il termina dans la misère une existence long-temps agitée par diverses infortunes qu'il ne dut qu'à lui-même et à son orgueil intraitable. Parmi beaucoup de pièces qu'il a écrites pour divers théâtres on a remarqué dans le temps : | *Euthyme et Lyris*, ballet héroïque; | *Myrtille et Lycoris*, pastorale; | *Alain et Rosette*, intermède; | *Le savetier et le financier*; | *Rosine*; | *Adèle et Didier*; | *Pauline et Henri*; | *Le rossignol*, opéra-comiques; | *Alix de Beaucaire*, drame lyrique, mis en musique par Rigel père, est celle de toutes les pièces de Boutillier qui a eu le plus de vogue. | *Elise*, ou *l'ami comme il y en a peu*, drame; | *Laurence et Bonval*; | *Julien et Babet*; | *Les trois gascons*; | *L'île de la raison*, comédies; | *Le pâté d'anguille*; | *Les deux jaloux*; | *L'héritage*, et *La poule aux œufs d'or*, vaudevilles. Un plus grand nombre furent refusées, et d'autres jouées soit en province soit aux spectacles forains n'ont pas été imprimées.

BOYER (le baron ALEXIS), chirurgien distingué, naquit à Uzerche dans le Limousin, le 27 mars 1760, ou selon d'autres en 1763, et se destina de bonne heure à l'art auquel il a dû son illustration. En 1779 il vint à Paris, suivit les leçons de Desault, et cinq ans après obtint le premier prix à l'école pratique; il fut bientôt choisi par son maître Desault, pour l'aider dans l'enseignement de l'anatomie. En 1787 il remporta au concours la place de chirurgien gagnant maîtrise à l'hospice de la charité,

où il est devenu chirurgien en chef adjoint. Boyer ouvrit aussi des cours particuliers d'anatomie, de physiologie et de chirurgie qui furent suivis par un nombre de concours d'auditeurs. A l'époque de la création de l'école de santé, Boyer fut nommé professeur de médecine opératoire, puis de clinique externe. En 1804 Bonaparte, premier consul, l'attacha à sa personne en qualité de premier chirurgien, et Boyer en remplit les fonctions jusqu'en 1814 : il fit même en 1806 et 1807 les campagnes de Prusse et de Pologne, reçut à l'armée la croix d'honneur, et fut créé baron. En 1815 il fut nommé par Louis XVIII membre de la commission chargée de rendre compte de l'état de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie. Boyer est mort à Paris le 25 novembre 1855, laissant les ouvrages suivans : | *Mémoire adressé au concours de l'académie royale de chirurgie en 1791 sur cette question : Déterminer la meilleure forme des aiguilles destinées à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et la manière de s'en servir dans le cas où leur usage est indispensable*, imprimé dans les *Mémoires* de la société médicale d'émulation (5 vol.). Boyer préfère les aiguilles qui ont une courbure uniforme, circulaire, représentant une demi-circonférence : le corps ou la partie moyenne doit être aplatie de la convexité à la concavité de l'instrument; le bord est arrondi; la pointe n'est ni trop ni trop peu aiguë, et n'offre que des tranchans latéraux qui forment en divergeant un angle, dont les côtés se prolongent jusqu'à six lignes environ de la pointe proprement dite; enfin la tête aplatie dans le même sens que le corps est percée d'une ouverture quadrilatère dont la direction est transversale à la longueur de l'aiguille : ce travail est complet. La suppression de l'académie de chirurgie empêcha seule que ce mémoire n'eût le prix. | *Leçons sur les maladies des os*, rédigées par M. Richerand, Paris, 1803, 2 v. in-8^o; | *Traité complet d'anatomie*, ou *Description de toutes les parties du corps humain*, 1797-1799, 4 vol. in-8^o, 4^e édition, 1815-16, même format : c'est un livre exact; mais on y désirerait un peu de physiologie, la synonymie des organes, souvent aussi des descriptions moins longues; | *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, Paris, 1814, 2^e édition, 1818-26, 11 vol. in-8^o. C'est un excellent traité.

Boyer a continué avec MM. Roux et Corvisart (1800-1817), l'ancien *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*; il a travaillé aussi au *Dictionnaire des sciences médicales*. Plusieurs appareils mécaniques inventés par Boyer sont généralement employés, surtout ceux dont on se sert pour l'extension continue et permanente des membres inférieurs, lorsque le fémur est fracturé, pour contenir les fragmens de la rotule et ceux de la clavicule, lorsque ces os sont rompus, pour guérir les torsions congéniales des enfans, etc.

BOYER (BARTHELEMY-JACQUES-CANNAT), né à Marseille le 14 octobre 1775, fit à Paris ses études avec succès. Nommé d'abord directeur et maître de conférences au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, il fut ensuite placé par M. de Cambon, évêque de Mirepoix, près du célèbre de Brienne, alors archevêque de Toulouse qui lui assigna une pension sur son abbaye, et peu après le désigna pour remplacer un de ses vicaires généraux qui venait de mourir. L'abbé Boyer, qui joignait beaucoup d'esprit et d'instruction à une parfaite connaissance des usages du monde, se fit remarquer dans les salons de M. de Brienne par une conversation facile et brillante; mais il se dégoûta bientôt de cette vie dissipée et bruyante qui n'offrait à son amour pour la retraite et pour l'étude qu'une servitude réelle. M. de Fayet, parent de M. de Brienne, ayant été nommé au siège d'Oleron, ce prélat remarquable par sa piété et par une grande simplicité de mœurs donna des lettres de grand vicaire à l'abbé Boyer et en fit son homme de confiance. Lorsque M. de Brienne devenu ministre, archevêque de Sens et cardinal, eut adopté malheureusement les principes de la révolution, l'évêque d'Oleron fit d'inutiles démarches auprès de lui pour le rappeler aux devoirs que lui imposaient la religion et l'honneur. Boyer ne se dissimulait pas les nombreux écarts du cardinal de Brienne, mais il a souvent répété que tout le temps qu'il est resté auprès de lui, il ne lui a jamais entendu dire un mot déplacé dans la bouche d'un évêque, et que le cardinal était très exact à réciter tous les jours son bréviaire. A l'époque du serment exigé par la constitution civile du clergé, Boyer se réfugia en Espagne, et passa la plus grande partie de son exil auprès de l'évêque de Cordoue. Rendu à sa patrie, il fut nommé

par Fontanes inspecteur de l'académie de Pau; ce choix fut approuvé de tous ceux qui connaissaient son goût pour les sciences, l'histoire et toutes les parties de la littérature. Il avait connu dans sa jeunesse plusieurs écrivains distingués de l'époque, et racontait des anecdotes curieuses sur La Harpe, Geoffroy, Palissot, Luce de Lancival, Delille. M. Loison, évêque de Bayonne, instruit de son mérite, s'empressa de le nommer son grand-vicaire. Toute sa vie Boyer n'a cessé de combattre les doctrines impies et anti-sociales qui ont plongé l'Europe dans l'abîme des révolutions. On a de lui un *Cours d'études* à l'usage du collège d'Oleron. Dans ses dernières années il s'occupait moins d'affaires ecclésiastiques et vivait très retiré. Il est mort à Bayonne le 26 novembre 1854.

BRACCI (JOSEPH), né à Fano en 1756 d'une famille distinguée, vint en France dans sa jeunesse, et entra dans le régiment Royal-italien où il devint en peu de temps officier; Masséna y était alors adjudant-major. Pendant la révolution, il passa dans la Vendée, puis en Espagne où il s'embarqua pour aller joindre l'armée du prince de Condé en Allemagne. Après avoir fait deux campagnes avec distinction, Bracci profita d'un intervalle de négociations pour revoir sa patrie; mais la guerre qui se ralluma bientôt rendant le retour en Allemagne difficile, il offrit ses services à son souverain naturel Pie VI qui le nomma capitaine de grenadiers. Devenu major avant le combat de Faenza et connaissant l'ennemi auquel les troupes pontificales avaient affaire, il fut d'avis de se retirer à Ancône; mais ce conseil ne fut point suivi. Après la paix de Tolentino et pendant l'anarchie républicaine, il se condamna à une retraite profonde; Pie VII le rappela au service et le fit commandant des Marches. A l'époque de la deuxième invasion française il était colonel; on ne négligea rien pour le séduire et on lui promit entr'autres le grade de général. Les notes officielles publiées sur les affaires de Rome et l'allocation de Pie VII du 16 mars 1808, attestent combien sa conduite fut agréable au pontife. Envoyé prisonnier à Bologne, on fit de nouveaux efforts pour l'engager à prendre du service dans les troupes françaises. Sa fermeté alla jusqu'à refuser le traitement que l'on faisait aux prisonniers suivant leur grade. En 1814 il accourut un des premiers auprès de Pie VII qui le

chargée d'organiser des troupes. Nommé général de brigade, puis lieutenant-général, il fut décoré de la croix de Malte et reçut de Louis XVIII le cordon de commandeur de Saint-Louis. Sous Léon XII, Bracci eut la place de président des armes, et se retira du service en 1828 avec le titre de capitaine-général. Il est mort à Rome le 50 août 1857.

BRANECKI (FRANÇOIS-XAVIER), grand général de la couronne de Pologne, né vers 1755, et célèbre par le rôle qu'il a joué dans les révolutions de son pays, prétendait descendre du grand général Jean-Clément Branicki, dont la famille s'était éteinte pourtant avec cet illustre personnage. Branecki passait assez communément pour le petit-fils d'un *mirza* ou noble tartare, fait autrefois prisonnier en Pologne. Son apparition sur la scène politique dans sa patrie se rattache à l'élection de Stanislas-Auguste Poniatowski, élection qu'il appuya par tous les moyens possibles, mais particulièrement par l'entremise du prince Repnik, ambassadeur et commandant des armées russes en Pologne. Les espérances ambitieuses qui avaient stimulé son dévouement à la cause du favori de l'impératrice Catherine ne furent pas trompées ; la place de grand général en fut la récompense immédiate, et bientôt après l'occasion se présenta de déployer sur le champ de bataille ses talens militaires. La célèbre confédération de Bar ayant proclamé en 1771 la déchéance de Stanislas-Auguste, celui-ci envoya d'abord Branecki à sa bienfaitrice pour implorer son assistance. Il en obtint des secours de troupes avec lesquelles il marcha de nouveau contre ceux de ses compatriotes qui répugnaient à se soumettre au joug de Poniatowski. Plusieurs avantages remportés par les confédérés, avaient commencé à compromettre gravement la cause de ce dernier, lorsque la Prusse et l'Autriche se réunirent à la Russie pour étouffer leurs efforts, et le premier partage de la Pologne fut consommé dans l'année 1775. Branecki obtint pour prix de ses services les vastes terres de Lubolm, et le titre de prince, dont il craignit pourtant de se parer publiquement. Neveu par alliance du fameux Patiorkine, le plus puissant favori de Catherine, et appuyé en outre par la Russie, qui trouvait son intérêt à fomentier des discordes intestines en Pologne, il donna libre carrière à son ambition, s'attacha à augmenter les prérogatives de sa place, et

poussa même ses prétentions jusqu'à vouloir se faire prêter à lui seul le serment par l'armée. Cependant les événemens de 1788 vinrent fournir aux Polonais le loisir et la tranquillité nécessaires pour constituer leur gouvernement sur des bases plus populaires. Mais Catherine n'avait pas renoncé à ses projets ; gagnés par elle, Branecki, Félix Potocki et Séverin Bzewuski se mirent à la tête du parti destiné à les seconder. Un plein succès couronna leurs manœuvres, et Patiorkine qui aspirait à succéder à Poniatowski se vit au comble de ses vœux. Nommé d'abord ministre de la guerre par le nouveau roi, Branecki, en butte au ressentiment de ses concitoyens, dut quelque temps après se retirer en Russie. Catherine, qui venait de terminer la guerre avec la Turquie, résolut de rétablir ses anciens projets sur la Pologne. Une confédération secrète formée à Targowitza par quinze polonais seulement, mais dans laquelle entrèrent bientôt quatre-vingt mille moscovites, les servit efficacement. En vain les efforts et le dévouement du prince Joseph Poniatowski et de Thadée Kosciuszko, parvinrent-ils à balancer un moment le sort de la guerre ; Stanislas-Auguste proclama son adhésion à la confédération. L'armée dissoute par ordre du roi ne put opposer aucune résistance, et les Russes occupèrent, sans combattre, le pays. Cependant Catherine avait réussi à dissimuler ses véritables desseins aux confédérés, en flattant habilement les vœux ambitieuses qui avaient dirigé chacun d'eux. L'échec subi par les armées prussiennes à Valmy, lui fournit l'occasion de les dévoiler. A cette époque, la Pologne fut soumise à un second partage, et Branecki disparut dès lors de la scène politique. Lors de la révolution de 1794, le tribunal criminel institué par l'ordre de Kosciuszko, après l'avoir déclaré infâme, le fit pendre en effigie à Varsovie, et ordonna la confiscation de ses biens. Mais la dernière clause du décret ne put être exécutée, le partage définitif de la Pologne s'étant bientôt après effectué. Branecki accepta alors le titre de général en chef dans les armées russes, et mourut vers la fin de 1817, dans un oubli presque complet.

BRANTHOMÉ (J.-M.), ecclésiastique, suivit avec distinction la carrière des sciences, et en 1808 fut nommé professeur de mathématiques au lycée de Strasbourg, établissement dans lequel il

donna ensuite des leçons de physique. Plus tard il devint professeur de chimie à la faculté des sciences, puis secrétaire et enfin doyen. Quinze jours avant sa mort les sciences perdaient dans la même ville l'illustre Nestler. On lui doit : *Précis des leçons de chimie données à la faculté de Strasbourg*, 1818, in-12, 1825, in-24. L'abbé Branthôme est mort à Strasbourg le 9 décembre 1852, d'une apoplexie foudroyante.

BRÉHAN (JEAN-RENÉ-FRANÇOIS-ALMARIC de), frère cadet du comte de Plélo, qui s'est immortalisé par sa conduite devant Dantzic, appartenait à une famille illustre de Bretagne. Entré dans la carrière militaire, il fit toutes les campagnes de la guerre de sept ans, assista aux batailles d'Hastembeck et de Crevelt, et se retira avec le grade de colonel de dragons. Bréhan qui joignait aux connaissances de l'officier plusieurs talens agréables, et qui cultivait avec un égal succès la poésie, la peinture et la musique, vivait à Paris dans la société de femmes aimables et des hommes les plus distingués par leur naissance et leur esprit, lorsque la révolution éclata. Quoiqu'il fût fortement opposé aux idées des novateurs il refusa d'émigrer, par la raison, disait-il, qu'il valait autant mourir en France d'un *coup de civisme*, que de misère en pays étranger. Devenu suspect pendant la terreur, il fut obligé de sortir de Paris; mais il eut le bonheur de trouver un asile dans un village voisin de la capitale où il vécut ignoré, cherchant par l'étude de la littérature et des beaux-arts à distraire son esprit des sinistres événemens qui se succédaient. Bréhan revint à Paris après la chute de Robespierre. Il avait composé dans sa retraite un ouvrage de grammaire auquel il mit plus tard la dernière main et qu'il publia sous ce titre : *Le mot et la chose expliquée par les dérivés du latin*; Paris, Lenormant, 1807, 4 tomes en 2 vol. in-8°. On trouve dans ce livre une grande variété de citations et d'anecdotes qui en rendent la lecture agréable. On ignore la date précise de la mort de Bréhan.

BRÈME (LOUIS ARBORIO GATTINARA de), second fils du marquis de Brème, ancien ambassadeur de Sardaigne à Naples et à Vienne, et depuis président du sénat du royaume d'Italie, naquit en 1781. Louis de Brème embrassa l'état ecclésiastique, et après avoir fait ses études à Turin dans la maison paternelle, il fut élevé au sacerdoce, à l'âge de 22 ans, par

dispense d'âge. L'abbé de Caluso, l'ami le plus intime d'Alfiéri, célèbre lui-même dans les lettres et dans les sciences, se plut à cultiver toutes les qualités propres à le faire réussir dans le monde. Sous le gouvernement d'Eugène de Beauharnais, l'abbé de Brème fut nommé aumônier de la cour de Milan, où il jouit d'une haute faveur. Ses vers de société, écrits avec tout l'abandon que ce genre autorise, sont pleins de grâce. La plus considérable et peut-être la meilleure des pièces imprimées de l'abbé de Brème, est une longue épître en vers *sciolti*, adressée à son ancien maître, l'abbé de Caluso. M. de Brème devint successivement vicaire-général de la cour, sous-gouverneur de la maison des pages, et obtint la décoration de la couronne de fer. La faveur dont il avoit joui cessa sous le gouvernement de l'Autriche. De Brème continua de résider à Milan, occupé principalement de littérature et de philosophie. Fidèle à la mémoire de ceux dont il avoit partagé la prospérité, il prit leur défense, dans un livre qu'il publia en français, Paris et Genève, 1817, sous le titre de *Grand commentaire sur un petit article*, in-8°, et qui a pour principal but de répondre aux inexactitudes de certaines biographies, écrites sous la dictée de l'esprit de parti. Mais de Brème qui n'avait jamais vu la France, ne maniait qu'imparfaitement la langue de ce pays. Il avait étudié la plupart de celles qu'on parle en Europe, les littératures anciennes et modernes, ainsi que l'arménien. Son amour pour la liberté se portant sur la littérature comme sur les sciences sociales, lui avait fait adopter les systèmes nouveaux que les Allemands ont opposés aux enseignemens plus précis de l'école. Il aimait le genre romantique, et publia en sa faveur plusieurs ouvrages à Milan, et en particulier un journal, qu'il entreprit avec quelques amis, sous le titre de *Conciliatore*. De Brème trouva des adversaires qui lui répondirent avec amertume; ils lui firent interdire la défense, et enfin ils obtinrent la suppression de son journal. Louis de Brème est mort au commencement de l'année 1820.

BRINKLEY (JOHN), célèbre astronome irlandais, né à Dublin vers 1770, et mort dans cette ville le 15 septembre 1835. Après avoir fait ses études à Cambridge, il alla occuper la chaire d'astronomie de sa ville natale. Nommé en 1827 évêque protestant de Cloyne, il abandonna dès

lors la science astronomique qu'il avait enrichie précédemment d'une foule de mémoires importants, consignés la plupart dans les *Transactions philosophiques* ou dans celles de l'académie irlandaise. On lui doit aussi des *Elémens d'astronomie*, in-8°, 1819, et quelques mémoires sur la botanique et la législation.

BROOME (WILLIAM), ecclésiastique et poète anglais, né à Cheshire, vers la fin du 17^e siècle, fut élevé à Eton et reçu docteur en droit à Cambridge: un peu plus tard on le nomma recteur de Sturston, dans le comté de Suffolk. Ce fut lui qui fit des *Extraits d'Eustathius* pour les *Notes de la Traduction de l'Iliade* de Pope, et il traduisit aussi lui-même quatre chants de *l'Odyssée*: Fenton était son collaborateur, et Pope corrigeait leurs vers qu'il est difficile de distinguer d'avec les siens. Broome, mécontent de sa part de produit se plaignit hautement: et Pope s'en vengea en lui donnant une place dans sa *Dunciade*. Broome mourut à Bath le 16 novembre 1745.

BRUEE (ADRIEN-HUBERT) ingénieur-géographe, né en 1786, mort à Sceaux du choléra le 16 juillet 1852, est auteur des ouvrages suivans: | *Atlas géographique, historique, politique et administratif de la France, précédé d'un Précis de géographie historique, politique et administratif de la France depuis les premières époques connues jusqu'à nos jours, et d'une Analyse des cartes par Guadet*, Paris, 1820 et ann. suivantes, in-fol. Six livraisons seulement ont paru: il devait y en avoir 12, chacune de 4 cartes. | *Grand Atlas universel ou collection complète de 41 cartes encyclopyotiques des cinq parties du monde*, Paris, 1815-1820, in-fol.; c'est un des plus grands et plus beaux atlas qui aient été publiés. | *Atlas universel de géographie physique, politique et historique, ancienne et moderne, contenant les cartes générales et particulières des cinq parties du monde, dressé conformément aux progrès de la science, pour servir à la lecture des meilleurs ouvrages de géographie et d'histoire*, Paris, 1825, un vol. in-fol.

BRUGNATELLI (LOUIS), professeur de chimie à l'université de Pavie, né en 1761, et mort dans le mois d'octobre 1818, à l'âge de 57 ans. Jeune encore, Brugnatelli avait entrepris un *Journal de physique et de chimie*, au moyen duquel il faisait connaître aux Italiens les découvertes journalières des physiciens, et pu-

bliait particulièrement celles du professeur Volta. Brugnatelli a le premier, parmi les italiens, adopté la nomenclature chimique des Français, à laquelle il se permit de faire quelques légers changemens. Son *Cours de chimie*, réimprimé plusieurs fois, était pour l'Italie un livre classique. Comme il savait écrire en plusieurs langues vivantes, il entretenait une correspondance suivie avec les hommes les plus instruits de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, etc.; dans la chaire, il enseignait avec beaucoup de zèle et de clarté. Il a laissé de nombreux élèves qui pourront dédommager l'université de sa perte.

BRUIX (EUSTACHE), ministre et amiral français, était né à Saint-Domingue en 1761, d'une famille originaire de Béarn qui comptait plusieurs de ses membres au service de la France et à celui de l'Espagne. A peine âgé de quinze ans, il s'embarqua comme volontaire sur un bâtiment de commerce; mais sa famille ayant obtenu pour lui le brevet de garde de la marine, en 1778, il passa en cette qualité sur la frégate le *Fox*, qui fit naufrage et se perdit. Cet événement ne put dégoûter le jeune Bruix d'une carrière vers laquelle il se sentait entraîné par un penchant irrésistible, et à peine de retour à Brest, il s'embarqua de nouveau sur un vaisseau de l'état. Il servit dans les diverses escadres qui prirent part à la guerre de l'indépendance, et après s'être distingué à bord de la *Medée*, il fut fait enseigne de vaisseau. La paix ayant été conclue, Bruix fut associé à M. de Puy-ségur, et le seconda dans les opérations qui préparèrent la confection des cartes précieuses qui retracent les côtes et les débouquemens de St.-Domingue. Nommé en récompense de la part qu'il avait eue à ce beau travail, lieutenant de vaisseau, puis membre de l'académie de la marine, il fut encore chargé, en 1791, de croiser dans la Manche avec le brick le *Fanfaron*, et en 1792, de faire voile pour les îles du vent avec la frégate la *Sémillante*. En 1793, il fut élevé au grade de capitaine de vaisseau et prit le commandement de l'*Indomptable*. Atteint au moment où il allait se mettre en mer par la mesure qui excluait du service tous les officiers de l'ancien corps de la marine, Bruix se retira dans les environs de Brest avec le regret de ne pouvoir plus être utile à son pays. Rappelé au service au bout de quelques mois, il reçut le commandement

de l'*Eole*, qu'il monta jusqu'en 1796, époque à laquelle il fut employé comme major-général de l'armée navale, sous les ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse. Vers la fin de la même année, il passa en la même qualité sous les ordres de l'amiral Morard de Galles, dans l'armée destinée pour l'Irlande. Bruix était contre-amiral, lorsqu'en 1798 il fut appelé au ministère de la marine. Ses nouvelles fonctions ne l'empêchèrent pas de prendre, avec le grade de vice-amiral, le commandement de l'armée navale préparée par ses soins. Parti de Brest en 1799, il traversa des mers couvertes de flottes ennemies, dont il trompa la vigilance, ravitailla Gênes, fit sa jonction à Cadix et à Carthagène avec l'armée navale espagnole, reentra avec elle à Brest et mit le sceau à sa réputation par l'habileté de ses manœuvres pendant cette campagne. Ce coup de main exécuté, Bruix rendit le portefeuille et prit le commandement de la flotte rassemblée à l'île d'Aix. Il se disposait à faire voile pour l'Egypte lorsqu'il tomba malade. La paix d'Amiens ayant été presque aussitôt rompue que signée, le gouvernement français songea à exécuter le projet de descente en Angleterre dont il s'occupait depuis long-temps. Bruix appelé au commandement de la flotte qui devait le tenter, se rendit sur les côtes. Mais le débâlement de sa santé le força bientôt à y renoncer, et il revint à Paris où il mourut le 18 mars 1803 à l'âge de 43 ans.

BRUN (M^{me} FRÉDÉRIQUE-SOPHIE-CHRISTIANE), femme auteur allemande, fille du célèbre prédicateur protestant Balthazar Munter, naquit à Tonna, dans le duché de Gotha, le 5 juin 1763. Conduite dès le berceau à Copenhague par son père, elle montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la littérature. Les relations que sa famille entretenait avec Klopstock, Cramer, Resewitz et plusieurs autres poètes et littérateurs distingués, contribuèrent à développer ces dispositions. A dix ans, elle savait par cœur des chants entiers de la *Messiede*, et elle parlait le français, l'italien et l'anglais. Les deux frères Stolberg avec lesquels son père s'était lié, encouragèrent les premiers essais poétiques de la jeune Frédérique. Le hasard ayant fait tomber sous les yeux de Munter quelques pièces fugitives composées par elle, il en fut si content qu'il se chargea lui-même de diriger le talent poétique de sa fille, et de lui donner des leçons de littérature. Fré-

dérique, à l'âge de seize ans, accompagna son père à Gotha, et vit dans ce voyage plusieurs savans allemands qui accueillirent avec intérêt son talent. A son retour à Copenhague en 1785, elle épousa M. Constantin Brun, administrateur de la compagnie des Indes occidentales, un des hommes les plus riches du Danemark, et elle l'accompagna la même année dans un voyage qu'il fit à Saint-Petersbourg. Pendant l'hiver si rigoureux de 1788, M^{me} Brun fut subitement atteinte d'une surdité qu'elle conserva toute sa vie, et dont elle chercha à se consoler en se livrant avec un nouveau zèle aux études littéraires. Dans un voyage qu'elle fit en 1791 avec son mari, en Suisse et en France, elle se lia à Genève avec Bonstetten et Jean de Muller, et à Lyon avec Mathisson qui, depuis, publia une partie de ses poésies. Après son retour en Danemark, le travail de ses premières couches et le chagrin que lui causa la mort de son père survenue en 1794, altérèrent gravement sa santé. Partie en 1795 pour l'Italie, elle passa l'hiver à Rome et se rendit, dans l'été de 1796, aux eaux minérales d'Ischia. La relation de ce voyage, ainsi que de celui qu'elle avait fait en 1791, se trouve dans ses *écrits en prose*, Zurich, 1799-1801, 4 vol. in-8°, avec planches. Après être retournée à Copenhague, où elle donna l'hospitalité à son ami Bonstetten que les guerres civiles avaient obligé de quitter sa patrie, elle retourna en Suisse en 1801, et passa l'hiver chez Necker à Coppet, d'où elle se rendit à Rome. Une maladie douloureuse dont elle fut atteinte après son retour dans sa famille, la détermina à quitter pour la quatrième fois le Danemark et à aller habiter la Suisse où elle vit M^{me} de Stael et ses anciens amis, Muller et Bonstetten. Une de ses filles étant tombée gravement malade, M^{me} Brun partit en novembre 1806 avec sa famille pour Hyères, d'où elle se rendit à Nice, puis à Pise, à Rome et à Naples. Elle se lia d'amitié dans cette dernière ville avec le vénérable prélat Capececiattro, archevêque de Tarente, et avec la famille Filangieri. Durant ce voyage elle avait été témoin des indignes violences exercées contre Pie VII, et elle en rapporta une profonde admiration pour le noble caractère du pontife. M^{me} Brun étant revenue en 1818 en Danemark, ne quitta plus Copenhague que pour aller habiter l'été sa maison de campagne, non loin

de cette capitale. Elle est morte le 23 mars 1855, laissant de vifs regrets à tous ceux qui l'avaient connue. Le poète danois Ehlen-Schlæger lui a consacré un chant funèbre inséré dans le *Dagen*, journal de Copenhague. M^{me} Brun joignait à des connaissances étendues et variées, un esprit droit et pénétrant, un caractère plein d'aménité et une piété sincère. Partout où elle se trouvait, sa maison devenait le rendez-vous des personnes les plus distinguées. Elle a laissé les ouvrages suivans : | *Journal d'un voyage en Suisse*, Copenhague, 1800, 1 vol. in-8°, avec gravures ; | *Lettres de Rome, écrites pendant les années 1803, 1809 et 1810, ayant principalement pour objet la persécution contre le pape Pie VII, son emprisonnement et sa translation en France, etc.*, Dresde, 1816, 1 vol. in-8°, avec le portrait de Pie VII; nouv. édit., ibid., 1820 ; | *Etudes de mœurs et de paysages, faites à Naples et dans ses environs pendant les années 1809 et 1810*, Perth, 1818, 1 vol. in-8°, avec deux gravures ; cet ouvrage se fait remarquer par la justesse des jugemens et par la simplicité élégante et souvent animée du style ; | *La vérité dans les rêveries de l'avenir et sur le développement esthétique de mon Ida*, Arau, 1824, 1 vol. in-8° ; cet ouvrage plein d'excellentes observations, contient l'histoire de l'éducation de sa fille. | *Poésies publiées par les soins de Frédéric de Mathisson*, Zurich, 1795, 1 vol. in-8° ; nouv. édit., ibid., 1798 ; 4^{me} édition, ibid., 1806 ; | *Nouvelles poésies*, Darmstadt, 1812, 1 vol. in-8°, avec vignettes ; | *Poésies récentes*, Bonn, 1820, 1 vol. in-8°, avec un fac-simile de l'écriture du comte F.-L. de Stolberg et des planches. Ces productions se distinguent par des idées gracieuses, des images fraîches et naïves, et une verve qui prend sa source dans une âme profondément religieuse.

BRUNI (ANTOINE-BARTHÉLEMI), violoniste et compositeur dramatique, naquit à Coni en Piémont le 2 février 1759. Elève de Pugnani pour le violon et de Speziani pour la composition musicale, il vint en 1784 se fixer à Paris où il demeura jusqu'aux premières années de la restauration ; à cette époque il retourna dans le Piémont et se retira dans sa ville natale où il mourut en 1825. Il donna de 1786 à 1816 sur les divers théâtres lyriques de la capitale plusieurs ouvrages fort applaudis lors de leur apparition, et qui sont long-

temps restés au répertoire ; les principaux sont : | *L'officier de fortune* ; | *Claudine ou le petit commissionnaire* ; | *Le mariage de J.-J. Rousseau* ; | *Toberne ou le pêcheur suédois* ; | *Les sabotiers* ; | *Le major Palmer* ; | *La rencontre en voyage* ; | *L'auteur dans son ménage* ; | *Le règne de douze heures* ; | *Le mariage par commission*, etc. On lui doit en outre plusieurs œuvres de sonates et de duo pour le violon ; des concertos, dix œuvres de quatuor et une méthode pour l'alto, publiée en 1817 et qui paraît avoir été son dernier ouvrage.

BRUNTON (MARIE), née en 1778 dans l'île de Burra, comté d'Orkney en Ecosse, et fille du colonel Thomas Balfour d'Elwiek, s'est fait un nom dans la littérature anglaise par quelques ouvrages destinés à servir la cause de la morale et de la religion. Remarquable dès son enfance par des connaissances au-dessus de son âge et par quelques productions poétiques qu'elle jugea plus tard elle-même avec une grande sévérité, elle épousa à l'âge de vingt-huit ans un ministre anglican qui partageait son goût pour la littérature. Après avoir résidé quelques années avec lui à Bolton, elle le suivit à Edimbourg où elle se lia d'une manière étroite avec plusieurs femmes distinguées par leur esprit. Cette dernière circonstance ne contribua pas peu à lui faire abandonner la poésie pour des ouvrages d'une plus haute portée auxquels elle ajouta son nom. Elle mourut en couche le 19 décembre 1818 dans sa quarantième année. Le premier de ses romans : *L'empire sur soi-même* (self-control) qui parut en 1810, obtint un succès prodigieux. L'auteur avait pour but de protester contre cette maxime souverainement immorale, « qu'un libertin corrigé, » ou ce qui revient au même, suivant le langage du monde, « fatigué du vice, pouvait » devenir le meilleur des maris. » Il fut traduit plus tard sous le nom de *Laure de Montreville*, 1829, 5 vol. in-12, par une dame qui a gardé l'anonyme. Dans le second de ses ouvrages, par ordre de date, et qui a pour titre, *La discipline*, Marie Brunton a peint avec une grande vérité de coloris et la chaleur d'un patriotisme sincère les mœurs et usages des *Highlanders*, ou habitans des hautes terres de l'Ecosse. Ce roman traduit en français sous le titre d'*Hélène Percy, ou les leçons de l'adversité*, 18... , 5 vol. in-12, a obtenu un égal succès en France. Dans *Emme-*

line, la dernière de ses productions, elle s'est proposé pour but de montrer combien une femme divorcée a peu de chance de bonheur quand elle épouse l'homme par qui elle a été séduite. Cet ouvrage fut publié par les soins de son mari qui le fit précéder de mémoires sur l'auteur. Il a été reproduit en français par le traducteur de *Laure de Montreville*, Paris, 1850, 4 vol. in-12.

BRYCZYNSKI (JOSEPH), poète et publiciste polonais, naquit en 1797. D'abord attaché à la rédaction de plusieurs feuilles libérales publiées à Varsovie, il se vit obligé en 1820, lors de leur suppression, de quitter sa patrie, et se trouvait en Italie au moment où le congrès de Laybach venait de se prononcer contre la révolution de Naples. Bryczynski, jaloux d'associer ses efforts à ceux des insurgés, s'embarqua à Livourne; mais le vaisseau qu'il montait, ayant été jeté par une violente tempête sur les côtes de Gênes, et l'armée autrichienne qui s'était, dans cet intervalle, mise en marche contre Naples, ayant intercepté toutes les communications, il dut forcément renoncer à son projet. Ce contre-temps le détermina à entreprendre un voyage en France, d'où il passa en Ecosse vers laquelle l'entraînait une admiration passionnée pour Ossian. La crainte d'être inquiété en Russie au sujet des sentimens politiques qu'il avait manifestés en Italie, le décida à se fixer définitivement à Paris au retour de ses excursions dans les îles britanniques. Ce fut dans cette ville qu'il succomba en 1825 à une mort prématurée, étant à peine âgé de vingt-six ans. On a de Bryczynski une traduction, en vers, fort estimée, des *Plaideurs* de Racine, et celle du *Seau enlevé* de Tassoni, publiées toutes deux à Varsovie de son vivant. Ses autres productions littéraires sont restées inédites.

BUCHAN (GUILLAUME), célèbre médecin écossais né en 1729, à Ancram, dans le comté de Roxburg, fit ses études à Edimbourg, et après quelques années de résidence dans cette ville, vint s'établir à Ackworth, où il devint médecin de l'hôpital des enfans-trouvés, place qu'il conserva jusqu'à la dissolution de cet établissement. Il retourna ensuite à Edimbourg, et mourut à Londres en 1803. On a de lui plusieurs ouvrages sur son art; voici les principaux : | *Lettre sur les propriétés médicinales de l'osier cotonneux*, Londres, 1790, in-8°; | *Observations sur la*

santé du peuple; ce traité de médecine, quoique entaché de tous les défauts inhérens au genre, a obtenu un succès vraiment prodigieux en Angleterre où il a eu dix-huit éditions. La traduction française, par Daplonil, 1776, in-8°, a été souvent réimprimée et porte le titre de *Médecine domestique*, 5 volumes in-8°; | *Avis aux mères sur leur propre santé, ainsi que sur les moyens de conserver celle de leurs enfans*, Londres, 1605, in-8°.

BUCHAN (ELISABETH), née en 1758 à Fritmycan, dans le nord de l'Ecosse, abandonna à l'âge de vingt et un ans la doctrine épiscopale dans laquelle elle avait été élevée, pour embrasser les opinions de son mari, Robert Buchan, qui s'était engagé dans la secte des *Burgher seceders*; elle devint elle-même, en 1779, chef d'une secte d'illuminés qui prenaient le nom de *Buchanistes*, et dont la doctrine consistait à soutenir qu'à la fin du monde, qui devait être prochaine, les Buchanistes échapperaient seuls à la destruction universelle, et seraient gouvernés pendant mille ans par Jésus-Christ, après avoir d'abord été enlevés au ciel. Cette visionnaire entraîna à ses opinions plusieurs ecclésiastiques, et se fit de nombreux prosélytes jusqu'à sa mort arrivée en 1791, aux environs de Thornhill. Sa secte lui a survécu peu de temps.

BULL (JOHN), musicien anglais, né vers 1563 dans le comté de Sommerset, et mort à Lubeck ou à Hambourg, probablement en 1622, a passé aux yeux de plusieurs biographes de son pays pour le véritable auteur de l'hymne national anglais, *God save the king*. Les *Souvenirs de la marquise de Créquy*, publiés il y a quelques années, ont démontré la fausseté de cette supposition, en apprenant que la musique est de Lully, et qu'elle fut composée sur des paroles françaises chantées devant Louis XIV par les pensionnaires du couvent de Saint-Cyr. La marquise de Créquy qui se trouvait présente à la cérémonie rapporte le texte du couplet qu'il ne sera pas sans intérêt de trouver ici :

Grand Dieu, sauvez le roi!
Grand Dieu, vengez le roi!
Vive le roi!
Que toujours glorieux,
Louis victorieux
Voie à ses pieds ses ennemis
soumis;
Grand Dieu, sauvez le roi!
Grand Dieu, vengez le roi!
Vive le roi!

C'est à tort que l'éditeur de l'ouvrage cité

prétend que Haendel, qui ne fit qu'ajouter des variations à l'air dont il s'agit, s'en déclara l'auteur.

BUONAPARTE (CHARLES), père de Napoléon, issu d'une famille distinguée qui était venue habiter la Corse vers la fin du 15^e siècle, était né à Ajaccio, en 1744. On l'envoya étudier la science des lois à Pise en Toscane, et après son retour en Corse il épousa sans avoir, dit-on, obtenu l'approbation de ses parens, Letizia Ramolino qui le rendit père de treize enfans, huit desquels, cinq garçons et trois filles, lui ont survécu, et ont porté le sceptre au commencement de ce siècle. En 1768, Charles Buonaparte, emmenant avec lui sa jeune famille, se rendit à Corte auprès de Paoli, pour défendre avec lui l'indépendance de sa patrie menacée par les Français. Ce général, qui avait pour lui une estime particulière, le chargea de rédiger les actes de son gouvernement, et quelques allocutions patriotiques parmi lesquelles on cite l'adresse à la jeunesse corse, publiée à Corte dans le mois de juin 1768, et insérée depuis dans le quatrième volume de l'histoire de la Corse, de Cambiadgi. Après la sanglante défaite essuyée par Paoli à Ponte-Nuovo, Charles Buonaparte accompagna à Niolo le frère de ce général, dans le dessein d'y soulever la population de cette province contre l'armée victorieuse. Ces tentatives généreuses ne purent triompher de la terreur qu'inspiraient déjà les armes françaises, et bientôt Paoli et son frère furent obligés de quitter une patrie qu'ils avaient voulu préserver de la domination étrangère. Charles Buonaparte, qui durant cette campagne avait vu sa jeune femme partager au milieu des rochers les plus escarpés ses dangers et ses fatigues, après s'être rendu successivement à Vico et au petit village d'Appietto, rentra paisiblement dans ses foyers avec son épouse enceinte de l'enfant qu'elle mit au monde deux mois après, et auquel on donna le nom de Napoléon, qui était celui d'un oncle de Charles, et qui devait briller plus tard d'un si vif éclat. Lorsque le nouveau gouvernement se fut établi, Charles Buonaparte obtint les faveurs de l'administration française, et fut nommé, par l'influence du comte de Marboëuf, gouverneur de l'île, conseiller du roi et assesseur de la ville et province d'Ajaccio. Député, en 1777, par la noblesse corse à la cour, pendant les deux années qu'il passa à Paris, il obtint trois bourses,

une au séminaire d'Autun pour Joseph son fils aîné, la seconde pour Napoléon, à l'école militaire de Brienne, et la troisième pour sa fille Elisa, depuis M^{me} Baciocchi (*voyez* ce nom). Charles Buonaparte, après son retour dans sa patrie, fut nommé, en 1781, membre du conseil des douze nobles de l'île. S'étant rendu, en 1788, à Montpellier avec son fils aîné et son beau-frère, depuis cardinal Fesch, pour consulter les gens de l'art sur une maladie grave dont il était atteint, il y mourut dans leurs bras d'un ulcère à l'estomac, le 24 février de la même année. Charles Buonaparte était remarquable par son esprit, autant que par la douceur de son caractère.

BUONAROTTI (MICHEL), né à Florence, vers 1760, descendait du célèbre peintre et architecte Michel-Ange (*voyez* BONAROTTA, tome II). L'ardeur avec laquelle il se livra à l'étude dans sa jeunesse, et les succès brillans qu'il obtint dans les belles-lettres, lui attirèrent les faveurs du grand-duc Léopold, dont il reçut même la décoration de l'ordre de saint Etienne. Néanmoins l'enthousiasme qu'il ne craignit pas de manifester pour les principes de la révolution française, lui attira bientôt la disgrâce de ce prince. Condamné à l'exil, Buonarotti se réfugia dans l'île de Corse où il publia un journal intitulé : *L'ami de la liberté italienne*. En 1792, il sortit de sa retraite et se rendit à Paris avec Salicetti qui avait été nommé membre de la Convention. La vigueur de son caractère autant que l'exaltation de son républicanisme, ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention des jacobins qui l'envoyèrent en Corse, dans l'année 1793, avec des pouvoirs extraordinaires. Après y avoir couru les plus grands dangers par suite de la défection de Paoli, Buonarotti revenu en France, sollicita et obtint de la Convention nationale un décret de naturalisation. Chargé, dans le courant de la même année, d'aller à Lyon arracher Châlier à l'échafaud, il se vit obligé de prendre la fuite pour mettre sa propre vie en sûreté, et se retira à Nice auprès des représentans Ricord et Robespierre jeune, qui le placèrent dans le tribunal militaire de l'armée d'Italie, d'où il passa ensuite aux fonctions d'agent de la république française dans les pays conquis au delà des Alpes. Arrêté lors de la réaction qui suivit la chute et la mort de Robespierre, il fut conduit à Paris et jeté dans une

prison où il demeura jusqu'au mois de vendémiaire an IV, époque du triomphe des républicains. Désigné immédiatement après pour le commandement de la place de Loano, Buonarotti ne tarda pas à être rappelé par suite d'une dénonciation de l'agent diplomatique français à Gènes, et revint à Paris où il entra bientôt dans la société du Panthéon. Nommé président de ce club, il se lia avec les hommes les plus énergiques et les plus influents du parti démocratique, et prit part à la conspiration de Babeuf. Traduit pour ce fait devant la haute-cour de Vendôme, il déclina de se justifier, et tout au contraire se glorifia hautement de son association au projet d'insurrection dont on l'accusait. Condamné pourtant, ainsi que plusieurs de ses complices, à la simple déportation, Buonarotti fut enfermé d'abord quelque temps au fort de Cherbourg, transféré en l'an VIII dans l'île d'Oléron, et obtint plus tard la commutation de sa peine en une surveillance qu'il subit jusqu'en 1806 dans une ville des Alpes maritimes. Il se reira ensuite à Genève, où il donna des leçons de mathématiques et de musique. Forcé bientôt de chercher un nouvel asile, il se rendit en dernier lieu dans les Pays-Bas, et y séjourna constamment jusqu'à sa mort arrivée vers le milieu de l'année 1837.

BURR (AARON), né dans l'année 1753, occupe une grande place dans l'histoire politique et militaire des Etats-Unis. Entré dans l'armée de la révolution au commencement de 1775, il forma l'une de ces illustres bandes qui furent les premières à résister à l'Angleterre; depuis cette époque il ne cessa de prendre une part active aux opérations militaires. A la fin de l'année 1779 il se retira de l'armée à cause de sa mauvaise santé, commença l'étude des lois dans le New-Jersey sous le juge Patterson, et enfin se fixa à New-York. En 1790 il fut nommé *attorney* (procureur) *général* de l'état et en 1792 élu sénateur au congrès des Etats-Unis. Le colonel Burr fit plusieurs fois partie de la législature de l'état; il devint en 1801 président de la convention qui en révisa la constitution, et la même année on le nomma vice-président des Etats-Unis. Il mourut à Richmond-house, le 13 décembre 1836, dans la quatre-vingt-unième année de son âge.

BURTON (EDWARD), professeur de religion à l'université d'Oxford, était né à Shrewsbury en 1794. On lui doit plu-

sieurs établissements de charité très remarquables et une foule d'ouvrages sur la *littérature ancienne*, ainsi que sur la *doctrine* et l'*histoire de l'Eglise*. Il est mort à Ewelme, le 19 janvier 1836, âgé seulement de quarante-deux ans.

BUTLER (CHARLES), était né à Londres le 14 août 1730 d'une mère française. Un frère de son père, Alban-Buller, était un pieux et savant ecclésiastique, devenu célèbre par son excellent ouvrage des *Vies des Pères* que l'abbé Godescard a traduit en français. Charles fut élevé avec soin dans une école catholique à Hammersmith près Londres; de là on l'envoya sur le continent à Esquerchin, école dépendante du collège anglais de Douai; il termina ses études classiques à Douai même. De retour en Angleterre vers 1766, il se livra à l'étude du droit sous quelques juriconsultes catholiques. En 1775 il commença à travailler pour lui-même et entra à Lincolns'-inn; mais ce ne fut qu'en 1791 que le barreau fut ouvert aux catholiques. En 1787 on forma un comité pour défendre les intérêts généraux des catholiques, et essayer de faire supprimer les loix portées contre eux. Butler en fut nommé secrétaire et y obtint une grande influence; actif, remuant, instruit, il fit beaucoup de démarches auprès des ministres et du parlement. Malheureusement ce comité agit comme s'il eût été indépendant des évêques catholiques qu'il aurait dû consulter avant tout; de là les fâcheuses divisions que l'on trouve racontées dans divers ouvrages. (Voyez les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le 18^e siècle*, tome III, p. 61.) Butler lui-même a parlé de ces démêlés dans ses *Mémoires des catholiques anglais* où il dissimule un peu ses torts. Miller les a exposés quoiqu'avec trop de dureté, peut-être, dans ses *Mémoires supplémentaires*, Londres, 1820, in-8°. Butler fut pourtant un des membres du nouveau bureau catholique formé en 1805 et fit paraître en 1813 et en 1817 des adresses aux protestans anglais pour dissiper leurs préventions contre les catholiques. En 1825 sa vue s'affaiblissant, il cessa de s'occuper des affaires du barreau et mourut le 2 juin 1852 âgé de 82 ans. Ses ouvrages sont nombreux et variés; on considère comme les plus importants : | *Horæ biblicæ* ou *recherches littéraires sur la Bible*, Oxford, 1799; elles ont eu plusieurs éditions dont les dernières contenaient quelques dissertations

accessoires. Cet ouvrage a été traduit en français, 1810, in-8°; | *Horæ juridicæ subcesivæ*, in-8°; ce sont des documens sur les principaux codes et sur les recueils des lois; | *Abrégé des révolutions de l'empire d'Allemagne*; | *Vies abrégées de Bossuet, Fénelon, saint Vincent de Paul, Thomas à Kempis, de Rancé, Boudon, le chancelier de l'Hôpital, d'Aguessau, Erasme, Grotius, etc.*; | *Histoire des formulaires et des confessions de foi*, 1816, in-8°; | *Mémoires historiques de l'église de France*, 1817, in-8°; | *Mémoires historiques des catholiques anglais*, 1819, 2 vol. in-8°; | *Continuation des vies des saints d'Alban-Butler*, 1825, in-8°. On y a ajouté des notices sur quel-

ques pieux personnages; | des *mémoires historiques sur les jésuites*, etc.; | *Réminiscences*, 2 vol. in-8°; le premier volume contient une lettre sur l'auteur de *Junius*; | *Défense de l'église romaine contre sir Robert Southey*, Paris, 1825, in-8°; | *Réponse à des observations contre la sanction du roi aux bills en faveur des catholiques*; et *Essai pour prouver la soumission et la fidélité des catholiques à l'état, malgré leur attachement à l'autorité du pape*. Quelques ouvrages de jurisprudence, parmi lesquels une édition des commentaires de lord Coke sur le *Traité des mouvances des fiefs* de Thomas Littleton. Le travail de Butler sur ce commentaire est fort estimé et a eu sept éditions.

CAF

CABADES-MAGI (Augustin), théologien espagnol, né vers le milieu du dix-huitième siècle, entra dans l'ordre de la Merci, devint supérieur de la maison de Valence et professeur de théologie à l'université de cette ville. Le premier volume d'un ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Institutiones theologicæ in usum tyronum adornatæ*, Valence, 1784, in-4°, lui attira quelques persécutions. Dénoncé au saint-office, vers l'an 1795, comme janséniste, il fut arrêté et ne sortit de prison qu'au moyen d'une abjuration. Rendu à la liberté, il s'empressa de demander la révision de son jugement qui fut déclaré nul par le conseil de la suprême inquisition. Cabades se vit alors rétabli dans son honneur et dans sa place. On ignore l'époque précise de sa mort.

CACCIANINO (Antoine), mathématicien piémontais, né à Milan dans l'année 1769 et mort au commencement de 1858, était déjà officier du génie lorsque Napoléon descendit par le mont Saint-Bernard à Marengo. Il fut nommé l'un des chefs du corps du génie cisalpin. L'école polytechnique ayant été organisée à Modène, Caccianino en fut le directeur, et devint plus tard membre de l'Institut. On a de lui en italien : | *Exposition d'un principe géométrique sur le calcul différentiel*, Milan, 1815, un volume in-8°; | *Méditations sur le calcul différentiel*, Milan, 1835, un volume in-8°. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels on cite en première ligne une démonstration très étendue de l'*impossibilité de la résolution des équations au-dessus du quatrième degré*.

CAFFE (Charles-Joseph), né à Chambéry en 1751, se destina en premier lieu au barreau, mais bientôt cédant à l'attrait d'une vocation insurmontable il embrassa la carrière militaire. Engagé d'abord au service de la France sous Louis XV, il prit part ensuite dans les rangs de l'armée turque à une expédition contre la Russie. En 1791 il s'associa aux auteurs des premiers mouvemens révolutionnaires dans son pays, et lança dans le public une espèce de manifeste ayant pour titre : *Le premier cri de la Savoie à la Liberté*.

CAI

Condamné à mort pour ce fait ainsi que Désaix parvenu depuis aux premiers grades dans l'armée française, il ne s'échappa que pour languir dans les prisons de la Convention. On lui attribua dans le temps une tentative infructueuse pour arracher l'infortunée Marie-Antoinette de la Conciergerie. Malgré sa position de fortune, l'ambitionna de terminer ses jours à l'hôtel des invalides où il est mort le 18 décembre 1835, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

CAILLIE (René), célèbre voyageur, naquit en 1800, à Mauzé (département des Deux-Sèvres), de parens pauvres qu'il perdit de bonne heure. Dès qu'il sut lire et écrire, un de ses oncles qui était son tuteur lui fit apprendre un métier; mais il s'en dégoûta. Le roman de Robinson Crusoe lui étant tombé entre les mains, il en fit sa lecture habituelle, et sentit s'allumer en lui cette passion des voyages qui a fait sa renommée. Les lacunes considérables que présentaient les cartes d'Afrique lui indiquèrent un but d'exploration, et à seize ans, ayant pour toute fortune soixante francs, il s'embarqua à Rochefort, sur la gabarre la *Loire* qui allait au Sénégal, et marchait de conserve avec la *Méduse* dont elle ne partagea point le malheureux naufrage. Caillié eut d'abord le projet de se joindre à l'expédition anglaise de Gray; mais des conseils prudents l'en détournèrent. Après un séjour de quelques années dans diverses parties du pays, et un voyage chez les Bracknas, il revint momentanément en France pour se guérir de la fièvre et se reposer de ses fatigues. En 1824, Caillié retourna au Sénégal, muni d'une petite pacotille dont un négociant lui avait fait l'avance, et résolu d'employer tous les moyens pour visiter l'Afrique centrale. Le refus que fit le gouverneur de nos colonies du Sénégal de l'aider dans son entreprise, ne put le détourner du projet qu'il avait formé. Il a rendu compte lui-même des préparatifs de son départ. « N'ayant pu, dit-il, trouver nulle part les secours nécessaires pour exécuter le voyage de Tombouktou, je devais me décider à l'entreprendre à mes frais....

« J'employai mes économies qui s'éle-
 « vaient à 2000 francs environ, à faire
 « des achats de papier, verroteries, etc.
 « Pendant mon séjour à Freetown, chef-
 « lieu de la colonie anglaise de Sierra-
 « Léone, je me liai avec des mandingues
 « et des serracoteis ou sarakolais. Ces
 « derniers sont une corporation de mar-
 « chands voyageurs qui parcourent l'A-
 « frique. J'obtins leur confiance, et j'en
 « profitai pour les interroger sur les con-
 « trées que j'avais l'intention de parcou-
 « rir. Pour gagner tout-à-fait leur amitié,
 « je leur donnai quelques bagatelles; puis
 « un jour, d'un air très mystérieux, je
 « leur appris sous le sceau du secret, que
 « j'étais né en Egypte, de parens arabes,
 « et que j'avais été emmené en France
 « dès mon plus jeune âge, par des fran-
 « çais faisant partie de l'armée qui était
 « allée en Egypte; que depuis, j'avais été
 « conduit au Sénégal, pour y faire les
 « affaires commerciales de mon maître
 « qui, satisfait de mes services, m'avait
 « affranchi. J'ajoutai : libre maintenant
 « d'aller où je veux, je désire retourner
 « en Egypte pour y retrouver ma famille. »
 C'est au moyen de cette fable, quelquefois
 accueillie avec défiance, que Caillié par-
 vint à visiter cette ville fameuse de
 Tombouktou à laquelle tant d'hommes
 envoyés par des gouvernemens riches et
 puissans, n'avaient pu arriver. Ce fut le
 19 avril 1827 qu'il partit des bords du
Rio-Lunez, situé à cinquante lieues en-
 viron au nord-ouest de Sierra-Léone.
 Quelques médicamens, deux boussoles
 de poche, un costume arabe et le Coran
 formaient tout son bagage. La caravane
 qu'il accompagnait se composait d'un
 guide avec sa femme, de cinq mandingues
 libres, de trois esclaves et d'un porteur
 foulah, les neuf derniers portant des
 charges énormes. Il traversa avec eux
 les pays habités par les Nalous, les Lan-
 damas, les Foulahs, et il arriva le onze
 juin sur les bords du Niger au village de
 Couroussa, dans le pays d'Amona, à
 plus de quarante lieues au-dessus de
 l'endroit jusqu'où Mungo-Park l'avait
 remonté, dans son premier voyage. La
 caravane, après avoir passé le fleuve le
 treize juin, dans des barques de vingt-
 cinq pieds de long sur trois de large et
 un de profondeur, parcourut sur la droite
 du Niger un pays plat, sablonneux, coupé
 de ruisseaux et orné d'une belle végéta-
 tion. Elle arriva le 17 à Kankan, jolie
 ville de six mille habitans, où se tient

un marché bien pourvu des produits de
 l'Europe. Caillié atteignit le trois août le
 village de Timé, où une maladie cruelle
 le força de passer la saison des pluies,
 soigné par une vieille négresse. Après
 avoir lutté cinq mois contre la mort, il
 recouvra assez de force pour continuer
 son voyage, et repartit le 9 janvier 1828,
 pour aller joindre une caravane qui se
 rendait à Yenné, ville importante de 8 à
 10 mille habitans, située dans une ile sur
 le Niger et que Caillié a décrite le pre-
 mier. Il y fit une résidence de treize
 jours, et s'embarqua sur le Niger pour se
 rendre à Tombouktou, capitale du Soudan
 occidental, désignée par les géographes
 arabes comme le grand marché de l'A-
 frique centrale. Parvenu le deux avril à
 l'embouchure d'un grand lac nommé
 Débo, il arriva le 19 à la ville de Katra,
 considérée comme le port de Tombouktou,
 et le lendemain, il fit son entrée dans
 cette dernière ville qui était le but de
 son voyage. « En entrant dans cette cité
 « mystérieuse, dit-il, objet des recherches
 « des nations civilisées de l'Europe, et
 « qui, depuis si long-temps, était le but
 « de tous mes desirs, je fus saisi d'un
 « sentiment inexprimable de satisfaction;
 « je n'avais jamais éprouvé une sensation
 « pareille... Revenu de mon enthousiasme,
 « je trouvai que le spectacle que j'avais
 « sous les yeux, ne répondait pas à mon
 « attente... Cette ville n'offre, au premier
 « aspect, qu'un amas de maisons en terre,
 « mal construites.... Cependant il y a je
 « ne sais quoi d'imposant à voir une
 « grande ville au milieu des sables. »
 Tombouktou entretient avec Yenné par
 le Niger, un commerce si actif que l'on
 rencontre souvent sur ce fleuve des flo-
 tilles de plus de soixante embarcations,
 dont chacune peut porter 80 tonneaux
 et toutes richement chargées de divers
 produits. Caillié ne séjourna à Tombouktou
 que quatorze jours, et il se remit en
 marche le 4 mai 1828, avec une caravane
 de 800 chameaux qui se rendait à Maroc
 à travers le désert de Sahara. De nou-
 velles épreuves y attendaient le courageux
 voyageur, qui, plus d'une fois, courut
 risque de perdre la vie. Des trombes de
 sable menaçaient à chaque instant de
 l'ensevelir lui et ses compagnons. « Une
 « de ces trombes, dit-il, plus considérable
 « que les autres, traversa notre camp,
 « culbuta toutes les tentes, et nous faisant
 « tourner comme des brins de paille,
 « nous reuversa pêle-mêle les uns sur les

» autres; nous ne savions plus où nous étions; on ne distinguait rien à un pied de distance. La consternation était générale : on entendait que des lamentations. Au milieu des gémissemens du vent, on distinguait par intervalle les gémissemens des chameaux, aussi effrayés et bien plus à plaindre que leurs maîtres, puisque depuis quatre jours ils n'avaient rien mangé. Tout le temps que dura cette effrayante tempête, nous restâmes étendus sur le sol. » Caillié, après avoir été en proie aux plus horribles souffrances, arriva le 17 septembre presque mourant à Tanger, où il reçut de M. de Laporte vice-consul de France, les secours et les soins que réclamait son état. Lorsqu'il fut remis de ses fatigues, il s'embarqua pour Toulon, où il arriva le 8 octobre 1828. Ce fut pour le monde savant une nouvelle aussi importante qu'inattendue que celle du débarquement d'un français qui revenait de Tombouktou. Ainsi un jeune homme pauvre et obscur avait accompli avec le seul appui de son courage et de la Providence, cette entreprise où la mort semblait inévitable, tant elle avait frappé de victimes depuis un demi-siècle. Pendant qu'il était en quarantaine, Caillié écrivit à M. Jomard président de la commission centrale de la société de géographie, pour lui donner l'avis de son arrivée et du résultat de son voyage. La société de géographie lui envoya immédiatement une somme de cinq cents francs pour l'aider à se rendre à Paris, et elle lui décerna peu après un prix spécial de dix mille francs promis au voyageur qui aurait le premier visité Tombouktou. Caillié reçut en outre le prix de mille francs destiné annuellement à la découverte la plus importante. Le ministre de la marine obtint pour lui du roi la décoration de la Légion-d'honneur et un traitement attaché à un titre d'emploi dans l'administration du Sénégal. On lui fit de plus une pension annuelle sur les fonds réservés aux savans et aux hommes de lettres. Caillié, dont la santé avait reçu de profondes atteintes durant son voyage, se retira en Saintonge, où il s'appliqua obscurément à cultiver un champ qui nourrissait sa famille. Il y est mort au mois de mai 1838. Il a laissé : *Journal d'un voyage à Tombouktou et à Yenné dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures-Braknas, les Nalous et d'autres peuples, pendant les années 1825, 1826, 1827,*

1828, par René Caillié; orné du portrait de l'auteur, d'une vue de Tombouktou et d'une carte itinéraire, avec des remarques géographiques par M. Jomard, membre de l'institut. Cet ouvrage, imprimé aux frais de l'état, contient un vocabulaire de la langue mandingue, et un autre de la langue kissouré, parlée à Tombouktou concurremment avec le maure.

CALEB-COLTON (N.), poète anglais, non moins remarquable par la singularité de ses aventures et les écarts de sa vie que par son rare talent, était né en 1780. Il fut successivement ministre de Liver-ton et Kew. Quoique doué d'une honnête aisance il se vit bientôt, par suite de ses folles prodigalités, plongé dans une profonde misère. C'est dans un grenier qu'il écrivit *Lacon*, composition philosophique très remarquable. Poursuivi par ses créanciers, Caleb-Colton se réfugia en Amérique, puis à Paris; on le vit tour à tour joueur de profession, brocanteur, marchand de vin, poète et correspondant du journal anglais le *Morning chronicle*; ce fut alors qu'il composa : | *Napoléon*, poème; | un *Discours en vers sur l'âme*; | des *Remarques sur Byron*; | enfin un poème sur *l'incendie de Moscou*. Poussé jusqu'aux derniers degrés de la corruption par les sociétés dépravées qu'il fréquentait pendant son séjour à Paris, Caleb-Colton ne vit bientôt plus d'autre terme que le suicide aux agitations de sa conscience. Ce fut à Fontainebleau qu'il mit à exécution ce funeste dessein, vers la fin du mois de décembre 1834.

CALLIER (CLAUDE-IGNACE), né à Villeneuve (Doubs), le 6 août 1758, embrassa l'état ecclésiastique, et professa pendant trente-deux ans les belles-lettres au collège de Dole; il enseignait en même temps à ses élèves l'histoire de la province. Ami intime des abbés Jantet, Moyse et Riquet, professeurs distingués dans le même établissement, Callier réunissait à une érudition historique peu commune, une connaissance approfondie de la langue et de la littérature grecque. Cet homme estimable conserva jusques dans une extrême vieillesse les racœurs les plus douces et une gaieté de caractère que ne purent altérer de nombreuses infirmités. Il mourut à Dole le 26 décembre 1816. On a de l'abbé Callier un poème latin, *Dola à Condæo obsessa*, traduit en vers français, par M. Cournot, sous ce titre : *Le siège de Dole en 1636* (publié en 1825).

Ce poème est devenu fort rare, ayant été tiré à quarante exemplaires seulement, dont dix sur papier de couleur. L'abbé Callier avait entretenu avec l'abbé Riquet une longue correspondance sur les auteurs grecs; elle n'a point été retrouvée après sa mort. On a du même plusieurs pièces de poésie sacrée, imitées des psaumes, qui sont demeurées manuscrites.

CALZADA (don BERNARD-MARIE de), littérateur espagnol, né vers l'an 1750, embrassa d'abord la carrière militaire, fut employé au ministère de la guerre et parvint au grade de colonel d'infanterie. Devenu littérateur par nécessité, il traduisit du français divers ouvrages et composa contre les ordres religieux un écrit satirique, auquel il dut tous les malheurs de sa vie. Dénoncé à l'inquisition vers 1790, il fut arrêté, condamné à la prison où il séjourna quelque temps, et n'en sortit qu'après une espèce d'abjuration qui fut exigée de lui. Banni ensuite de Madrid, il dut renoncer à son emploi ainsi qu'à toute espèce d'avancement. On ignore l'époque précise de sa mort. Calzada est auteur des ouvrages suivans : | *Montézuma*, tragédie en cinq actes et en vers décasyllabes, Madrid, 1784, in-8°; | *Epître en vers sur les mauvaises apologies*; | *Discours sur le respect qu'on doit avoir pour les coutumes des états*, Madrid, 1786; | *La religion*, poème de Louis Racine (traduit en vers décasyllabes); | *Les fables de Lafontaine*; | *La subordination*; | *Le fils naturel*; comédies traduites du français; | *Vie de Frédéric II, roi de Prusse* (id.); | *La logique de Condillac* (id.); | *Caton d'Utique*, tragédie en trois actes et en prose, traduite de l'anglais; | *L'Art d'être heureux*, divisé en quatre lettres, traduit de l'allemand, 1787, etc.

CAMBINI (JOSEPH), compositeur distingué, né à Livourne vers 1745, étudia la musique à Bologne sous le célèbre père Martini, et vint s'établir à Paris en 1770. Les succès qu'il obtint comme violoniste et comme auteur de musique instrumentale, l'encouragèrent à aborder la composition dramatique. Il donna successivement à l'académie royale de musique, au théâtre dit des *Beaujolais*, dont il dirigea long-temps l'orchestre, et au théâtre Louvois qui succéda à ce dernier, plusieurs opéras accueillis avec une bienveillance justement méritée, tels que : | *Les Romans*; | *Un théâtre italien en 1779*; | *La Croisée*; | *Cora*, ou la pré-

tesse du soleil; | *La Revanche*; | *Nantilde et Dagobert*, etc. Malheureux dans sa vieillesse par suite de désagréments domestiques, Cambini se retira vers 1815 en Hollande, où il mourut peu d'années après. Indépendamment des ouvrages déjà mentionnés, on a de ce compositeur cinq douzaines de *symphonies*, et douze douzaines de *quatuor* concertans pour le violon, qui jouirent d'une grande réputation à une époque où les chefs-d'œuvre de Joseph Haydn étaient à peine connus en France, mais dont le style a singulièrement vieilli. Plusieurs œuvres de *trio*, *duo* et *sonates* tant pour le violon que pour piano, flûte et violoncelle. Il a publié également en 1788, différens *solfèges* d'une difficulté graduelle pour l'exercice du phrasé, du style et de l'expression, avec une basse chiffrée et des remarques. On lui attribue également un *Traité de composition*, demeuré vraisemblablement manuscrit.

CAMPANILE (le Père), religieux dominicain et missionnaire, était né en 1762, à Saint-Antime, près de Naples, et prit de bonne heure l'habit dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir reçu la prêtrise, il fut chargé de l'enseignement et s'en acquitta avec succès. Le désir d'annoncer l'Evangile l'engagea à s'attacher au collège de la Propagande de Rome. Il apprit l'arabe et fut envoyé, en 1802, comme préfet des missions de la Mésopotamie et du Kurdistan. Le zèle et l'activité que le père Campanile déploya dans ces contrées, produisirent les plus heureux fruits; il conquit à l'église catholique dix villages assez considérables, et décida les évêques catholiques chaldéens, résidant à Alkuse, à se soumettre au saint Siège et à renoncer au droit qu'ils s'étaient arrogé de nommer leurs successeurs sans l'approbation du pape, usage qui avait pour effet d'élever à l'épiscopat des personnes incapables, et même quelquefois des jeunes gens. Après treize ans de travaux, le père Campanile revint à Naples où il prêcha avec un grand succès, et fut nommé professeur suppléant de langue arabe à l'université de cette ville. En 1818 il publia une *Histoire du Kurdistan et des sectes religieuses qui s'y trouvent*, ouvrage important qui contient des détails nouveaux et curieux sur les usages de ce pays, que l'auteur avait soigneusement étudié pendant le séjour qu'il y avait fait. Le père Campanile a publié quelques autres opus-

cules. Il est mort à Naples, le 2 mars 1853, à l'âge de soixante-treize ans.

CAMPHUYS (JEAN), en latin *Camphius*, né à Harlem en 1654, entra, à l'âge de vingt ans dans les établissemens hollandais de l'Inde, et parvint, de grade en grade, au bout de trente ans, au poste éminent de gouverneur-général. Il donna sa démission en 1691, et se retira dans une superbe maison de plaisance, qu'il s'était fait bâtir près de Batavia. C'est dans cette retraite, où il mourut en 1695, qu'il avait formé la riche collection de plantes que Rumphius a décrite sous le titre de *Herbarium Amboinense*. On a de lui une excellente *Histoire de la fondation de Batavia*. Il avait en outre rassemblé des matériaux pour une histoire du Japon, qu'il céda au chirurgien Kaempfer (voyez KAEMPFER), qui les a employés dans la relation de son voyage, sans nommer l'auteur. La vie de Camphuys a été écrite en hollandais par van Haren.

CAMPREDON (le baron JACQUES-DAVID), né en 1760 à Montpellier, s'est fait un nom dans les fastes militaires de la France par plusieurs brillans faits d'armes ainsi que par ses importans services dans la carrière administrative. Chargé en 1803 du siège de Mantoue, il coopéra à la défense du Var sous les ordres du général Suchet, à la prise de Gaète, et se signala durant une année entière, par l'énergique direction du siège de Dantzig où il commandait le génie. Nommé par Napoléon ministre de la guerre à Naples, il organisa le corps des ponts-et-chaussées par des réglemens maintenus jusqu'à nos jours dans leur intégrité. Lors de la désastreuse campagne de Russie, il fut nommé gouverneur de la Courlande et sut dans ce poste difficile se concilier l'estime et l'affection de ses administrés, dont un grand nombre vinrent depuis le visiter en France. A l'époque de la restauration, le baron Campredon fut nommé inspecteur des écoles militaires. L'âge et les infirmités l'ayant forcé peu de temps après de quitter le service, il rentra dans la vie civile où il devint membre de diverses institutions municipales ou départementales. Il est mort à Montpellier le 11 avril 1857, à l'âge de soixante-seize ans.

CANAVERI (FRANÇOIS), professeur de médecine à l'université de Turin, était né en 1754 à Mondovì. En 1783 il fut nommé préfet de la faculté au collège royal des provinces, promu en 1796 à la

chaire de matière médicale, et ensuite à celle d'anatomie. Sous le gouvernement français, de 1800 à 1814, Canaveri fut honoré de la charge d'inspecteur des écoles de médecine; mais à l'époque de la restauration il fut mis à la retraite, et alla vivre à sa campagne près de Turin où il est mort au mois de janvier 1856, âgé de quatre-vingt-deux ans. Parmi ses ouvrages on cite : | *Saggio sopra il dolore* (essai sur la douleur); | *Consultazione del sistema di Brown* (examen du système de Brown); | *De æconomia vitalitatis*.

CANDEILLE (PIERRE-JOSEPH), artiste lyrique et compositeur remarquable, était né en 1744 à Estaires dans la Flandre française. Successivement basse-taille coryphée dans les chœurs de l'opéra, chef du chant et professeur dans cet établissement, il interrompit ses fonctions à diverses époques et finit par se retirer à Chantilly où il est mort le 27 avril 1827. Dans sa quatre-vingt-troisième année. Il a laissé plusieurs œuvres musicales telles que *motets* exécutés au concert spirituel, et *opéras* représentés à l'académie royale de musique. Ses productions les plus remarquables dans ce dernier genre sont : | *Les fêtes de Thalie*, 1778; | *Laure et Pétarque*, 1780; | *Pizarre ou la conquête du Pérou*, en cinq actes, 1785; | *Castor et Pollux*, en cinq actes, eut cent cinquante représentations de 1791 à 1799. Candaille a laissé en outre quatorze opéras non représentés.

CANDEILLE (ANÉLIE-JULIE), fille du précédent, comédienne et auteur dramatique, également connue sous les noms de Simons-Candeille et de Périé-Candeille, était née à Paris le 31 juillet 1767. Elle débuta au mois d'avril 1782 à l'opéra, dans le rôle d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, et fut reçue à ce théâtre qu'elle ne tarda pas à quitter par suite d'une maladie. Elle paraissait même avoir entièrement renoncé à la carrière dramatique, lorsque des revers de fortune la déterminèrent à rentrer sur la scène. En 1785 elle parut au théâtre français dans les rôles d'*Hermione* dans *Andromaque*, de *Roxane* dans *Bajazet* et d'*Aménaïde* dans *Tancrède*. Admise comme sociétaire malgré la médiocrité des succès qu'elle avait obtenus dans ses premières épreuves, elle crut devoir, d'après les avis de Préville et de Monvel, se borner à la comédie pour laquelle son extérieur et son genre de talent semblaient mieux convenir. Réduite pendant cinq années à des rôles

insignifiants, M^{lle} Candeille aurait peut-être passé sa vie dans une obscurité à peu près complète, si Monvel ne l'eût engagée dans une nouvelle troupe qu'il venait de former pour exploiter le théâtre des *Variétés du Palais royal*, où elle ne tarda pas à donner l'essor à son talent dans plusieurs rôles principaux; on lui reprocha toutefois de manquer de sensibilité, ou tout au moins des moyens de l'exprimer et de la communiquer sur la scène. Le mauvais succès de plusieurs de ses pièces et les désagréments inséparables d'un état pour lequel elle ne s'était jamais senti une vocation bien décidée, déterminèrent en 1795 M^{lle} Candeille à renoncer au théâtre. Deux mariages contractés par elle à diverses époques n'embellirent point son existence. De retour à Paris après plusieurs excursions en Hollande et en Belgique, elle fut obligée, pour se procurer quelques ressources, de se faire institutrice, et pendant dix ans elle donna des leçons de musique et de littérature. Elle finit par obtenir en 1816 pour elle et son père une pension de 2,000 francs de Louis XVIII. Frappée en 1851 d'une première attaque de paralysie, elle ne fit plus que languir jusqu'à sa mort arrivée le 5 février 1854. M^{lle} Candeille a laissé plusieurs pièces de théâtre et divers romans qui ont joui de quelque célébrité. Ses productions les plus remarquables dans le premier genre sont : | *Catherine*, ou *la belle fermière*, 1792, comédie en trois actes et en prose, coup-d'essai de l'auteur dans la carrière dramatique et qui eut une vogue prodigieuse; | *Le commissionnaire*, 1794, en deux actes et en prose eut aussi du succès; | *La bayadère ou le français à Surate*, 1795, en cinq actes et en vers; | *Ida ou l'orpheline de Berlin*, 1807, comédie lyrique en deux actes, paroles et musique de l'auteur. Ces deux pièces tombèrent l'une à la première représentation et l'autre au bout de quelques jours; | *Louise*, ou *la réconciliation*, drame en quatre actes et en prose, tombé au théâtre français le 15 décembre 1808. Parmi ses romans on cite : | *Lydie*, ou *les mariages manqués*, Paris, 1809, 2 vol. in-12; | *Bathilde reine des Francs*, Paris, 1814, 2 vol. in-12; | *Agnès de France*, ou *le douzième siècle*, Paris, 1821, 5 vol. in-12; | *Blanche d'Evreux*, ou *le prisonnier de Gisors*, Paris, 1814, 2 vol. in-12, etc. Musicienne élevée à l'école de son père, et douée des plus heureuses dispositions pour cet art, M^{lle} Candeille a

laissé plusieurs pièces de musique instrumentale telles que *sonates* pour piano, *concertos*, *nocturnes*, *romances*, etc., publiées à Paris à diverses époques.

CAPPE (NEVCOMBE), ministre et prédicateur distingué de l'église presbytérienne, naquit à Mill-Hill près Leeds, le 21 février 1752. Après avoir terminé ses études à l'université de Glasgow avec un succès remarquable, il retourna dans sa ville natale en 1783, et fut nommé peu après pasteur associé, puis pasteur unique de la congrégation des presbytériens à Yorck. Il en exerça les fonctions pendant quarante ans, et mourut le 24 décembre 1800. On a de Cappe un grand nombre de *sermons*, également estimés de ses co-religionnaires pour le fonds des idées et le style dont il les a revêtues. Les plus remarquables sont les suivans : | *Sermon sur la victoire du roi de Prusse à Rosbach*, le 5 novembre 1757; | *Sermon pour les trois jours de jeûne, pendant la guerre d'Amérique*; | *Sermon pour le jour d'actions de grâces*, 1784; | *Sermon pour le jour de jeûne*, écrit durant la guerre d'Amérique, mais publié en 1795; | *Sermon sur la mort du révérend Edouard Sandercock*; | *Discours sur la providence et le gouvernement de Dieu*; | *Remarques critiques sur plusieurs passages importants de l'Écriture sainte, avec des dissertations sur différents sujets*, auxquelles sont joints les mémoires de la vie de Cappe, publiés par sa seconde femme, 1802, 2 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage avait pour but principal d'attaquer la doctrine des trinitaires, et de donner des explications sur le sens que les unitaires modernes attachent à certains passages du nouveau Testament.

CARAMAN (VICTOR-JOSEPH-LOUIS de RIQUET marquis de), né à Paris le 6 octobre 1786, entra au service du royaume de Hollande le 5 septembre 1807 en qualité de lieutenant d'artillerie. Nommé capitaine en second le 50 septembre 1809, il fut admis avec ce grade dans l'artillerie française le 1^{er} janvier 1811, et employé à l'état-major général de cette arme. Il était capitaine en premier au 1^{er} régiment d'artillerie à cheval, lorsque Napoléon le choisit, le 4 avril 1815, pour officier d'ordonnance. Sa bravoure et la distinction de ses services lui firent obtenir le 15 mars 1814, le grade de chef-d'escadron dans l'artillerie à cheval de la jeune garde impériale. Il s'était fait remarquer le 6 du

même mois à la tête d'un bataillon de la garde qui enleva à l'ennemi le plateau de Cracovie. Le marquis de Caranman a pris part à tous les combats et à toutes les batailles de la grande armée pendant les campagnes de Russie, de Saxe et de France. A la chute du gouvernement impérial, en 1814, il obtint le grade de sous-lieutenant de la compagnie d'artillerie attachée à la première compagnie des gardes du corps du roi Louis XVIII, ce qui lui donnait le rang de lieutenant-colonel. Le 20 septembre 1813, il devint chef d'état-major de l'artillerie de la garde royale, et conserva cet emploi après sa nomination au grade de colonel qui eut lieu le 13 juin 1818. Le commandement du régiment d'artillerie à cheval de la garde royale lui fut donné le 28 mai 1823 avec le rang de maréchal-de-camp; en 1826 il fut désigné pour accompagner le maréchal duc de Raguse pendant son ambassade extraordinaire en Russie. La révolution de 1830 le maintint dans son grade de maréchal-de-camp, et la vaste étendue de ses connaissances le fit appeler, au mois de février 1831, comme membre adjoint au comité de l'artillerie où il se rendit très utile. Chargé d'une inspection à Alger en 1832 et du commandement de l'école de Strasbourg en 1834, il s'acquitta avec distinction de l'une et de l'autre de ces missions. Il avait repris sa place au comité d'artillerie lorsqu'il fut désigné au mois de juin 1837 pour inspecter cette arme en Afrique, et ensuite pour prendre part à la deuxième expédition contre Constantine. Ce choix honorait à la fois le fils et le père qui s'était fait remarquer, pendant la première expédition, par son courage et son humanité à secourir les soldats alors en proie aux fatigues et aux privations d'une dangereuse retraite. Désigné pour commander l'artillerie lors de la mort du général de Damrémont, il succomba lui-même, le 26 octobre 1837, en quelques heures à la suite d'une attaque de choléra. Plein de zèle pour le service de son arme, le général de Caranman a écrit plusieurs brochures et un grand nombre d'articles insérés dans les journaux militaires, dans le but d'éclairer des questions indécises, ou de fixer l'attention sur des théories et des faits importants; il a pris également une grande part à la rédaction des réglemens et des décisions que l'artillerie suit pour ses travaux et ses études. Toujours laborieux et dévoué, il avait profité de ses hautes

et nombreuses relations pour visiter les principales puissances de l'Europe et y comparer les institutions militaires et les résultats qu'elles donnent. Il a écrit notamment sur celles de la Prusse une suite d'observations remarquables, qui firent beaucoup de sensation au moment où il les publia.

CAREY (WILLIAM), orientaliste anglais, naquit en 1762 dans une position peu favorable au développement des facultés étonnantes qu'il avait reçues de la nature. Fils d'un cordonnier de Londres, il exerça lui-même ce métier jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, s'adonnant avec ardeur, dans ses momens de loisir, à l'étude du latin, du grec et de l'hébreu. Admis à l'ordination par les *Calvinistes baptistes* en 1792, il fut envoyé l'année suivante dans le Bengale pour y prêcher l'Evangile. Contrarié dans l'exercice de son ministère par la compagnie anglaise des Indes, il partagea son temps entre la culture de l'indigo et l'étude du sanskrit et du bengali. En 1800, il s'établit chez les missionnaires baptistes à Serampour, ville peu éloignée de Calcutta, et fonda dans cette maison une imprimerie polyglotte destinée à la publication d'ouvrages propres à propager parmi ses compatriotes le goût des langues de l'Indoustan. Nommé en 1801 professeur de sanskrit au collège du fort William à Calcutta, il continua son cours jusqu'à sa mort arrivée le 2 juin 1834 à l'âge de soixante-douze ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés on distingue : | *une Grammaire sanskrite*, Serampour, 1806, in-4°; | *Grammaire du Bengali*, 1805, in-8° et 1818, in-8°; | *Grammaire mahratte*, 1808, in-8°; | *Dictionnaire de la langue mahratte*, 1810, in-8°; | *Dictionnaire bengali*, 1813, in-4°; | *Hitopadesha* (fables indiennes), 1805, in-8°; | *Ramayana de Valmeeki* (poésies sanskrites) traduit en l'anglais avec le texte et des notes, 1806 à 1810, 5 vol. in-4°. On doit en outre à Carey : l'*Hortus Bengalicus*, 1812; la publication de la *Flora indica* de Roxburgh. Il a donné aussi en anglais et en bengali des *cours d'histoire naturelle, d'astronomie et de géographie*.

CAREY (FÉLIX), fils aîné du précédent, était né en 1786. Animé par l'exemple de son père, il passa dans l'Inde et établit sa résidence à Serampour où il mourut le 10 novembre 1822 à l'âge de vingt-six ans seulement. Il était déjà auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels on a remarqué les suivans : | *Grammaire*

de la langue birmane, avec la liste des racines dont elle est formée, Serampour, 1814, in-8°; | *un Dictionnaire birman*; | le *Vidyahara-vouli*, ouvrage d'anatomie en bengali; | un ouvrage sur la *jurisprudence* dans la même langue; | des *traductions* également dans le même idiôme de l'*Histoire d'Angleterre* par Goldsmith, d'un *Abrégé de l'histoire de l'Inde anglaise*, etc., etc.

CARMINATI (BASSIANO), médecin célèbre, né à Lodi vers le milieu du dix-huitième siècle, professa long-temps avec distinction à l'université de Pavie. Nommé par Bonaparte membre de l'institut d'Italie, il enrichit la science d'une foule d'observations remarquables, et contribua aux progrès de l'hygiène et de la thérapeutique. Carminati mourut à Pavie dans un âge fort avancé, laissant un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'art médical. On cite comme les plus importants : | *De animalium ex mephitis et noxiis habitibus interitu, ejusque propriioribus causis*, Lodi, 1777, in-4°; | *Recherches sur la nature et les propriétés du suc gastrique, en ce qui concerne la médecine et la chirurgie*, Milan, 1785, in-4°. (Cet ouvrage est écrit en italien.) | *Opuscula therapeutica*, Pavie, 1788, in-8°. Il n'a paru qu'un seul volume de ce recueil, dans lequel on trouve des observations très intéressantes; | *Hygiène, therapeutica et materia medica*, Pavie, 1791-1793, 3 vol. in-8°.

CARNOT (JOSEPH-FRANÇOIS-CLAUDE), juriconsulte, né à Nolay le 22 mai 1752, était le frère aîné de Carnot (Lazare-Hyppolyte-Marguerite), l'un des acteurs les plus fameux du drame révolutionnaire. Sa vie politique offre peu de traits saillans. Président du tribunal criminel de Dijon, il passa de ce siège à la cour de cassation en 1801. Il fut en 1814 l'un des adhérens à la déchéance de Napoléon, signa le 25 mars 1815 l'adresse contre les Bourbons, et le 12 juillet de la même année celle présentée par Surdier contre l'empereur. Carnot était membre de l'académie récemment instituée des sciences morales et politiques. Il est mort en 1835 laissant plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom honorable parmi les juriconsultes et les criminalistes français. Les principaux par ordre de date sont : | *De l'instruction criminelle considérée dans ses rapports généraux et particuliers avec les lois nouvelles et la jurisprudence de la cour de cassation*, Paris, 1812-1817,

3 vol. in-4°; | *Le code d'instruction criminelle et le code pénal mis en harmonie avec la Charte, etc.*, Paris, 1819, in-8°; cet ouvrage fut publié sous le voile de l'anonyme; | *Commentaire sur le code pénal, contenant la manière d'en faire une juste application, l'indication des améliorations dont il est susceptible*, 1825-1824, 2 vol. in-4°; | *De la discipline judiciaire considérée dans ses rapports avec les juges, etc.*, Paris, 1825, in-8°; cet ouvrage parut, ainsi que le *Commentaire sur le code pénal*, sans nom d'auteur.

CARNY (N.), commissaire général des poudres et salpêtres, né dans le Dauphiné vers l'an 1750, entra jeune encore dans cette administration et ne tarda pas à se faire remarquer par les chimistes de l'époque. Au moment où la France, aux prises avec l'Europe entière, était sur le point de manquer de poudre, Carny trouva des procédés plus expéditifs pour la fabriquer et fit, avec le plus généreux désintéressement, hommage à son pays de cette importante découverte. Nommé alors commissaire pour le raffinage du salpêtre et de la fabrication de la poudre dans toute l'étendue de la France, il monta la poudrière de Grenelle; vingt-quatre milliers de poudre sortirent tous les jours de ses ateliers et furent conduits en poste à l'armée. La soude que l'on ne pouvait plus tirer d'Espagne, manquait à plusieurs de nos plus importantes fabriques. Carny éveilla le premier l'attention du gouvernement sur cet important objet, et parmi les procédés nombreux que les savans publièrent pour extraire cet alkali du sel marin, il en indiqua dix-huit, dont quelques-uns lui étaient communs avec Guyton-Morveau, et qui tous n'étaient pas susceptibles d'être employés en grand. Plus tard il monta successivement différentes manufactures de produits chimiques, et forma, en dernier lieu, la fabrique de soude de Dieuze où il parvint à rendre utiles les dépôts de sulfate de chaux et de soude qu'on jetait auparavant. Carny mourut à Nanci au mois d'avril 1850.

CARONDELET-POTTELLES (ALBERT-CHARLES-DOMINIQUE, baron de), dernier membre de l'antique et illustre maison de Carondelet, originaire du comté de Bourgogne, et établie dans les Pays-Bas depuis la fin du XVI^e siècle, était né le 16 octobre 1761, et mourut au Quesnoy, le 20 janvier 1858. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et fut élu,

le 11 juin 1784, pour occuper le canonicat réservé à un juriste dans le chapitre métropolitain de Cambrai. Le baron de Carondelet quitta la France quand la royauté et la religion en furent bannies. Inébranlable dans sa conviction politique et dans sa foi religieuse, il traversa les orages de la révolution sans laisser altérer ses principes, bornant ses occupations à la lecture et aux recherches historiques sur la Flandre, le Hainaut et le Cambrésis. Il a laissé dans ce genre des documents intéressants, demeurés inédits. — Son frère aîné, mort en 1856, a publié une *Traduction en vers français des OEuvres de Tibulle*, Paris, 1807. La branche cadette actuelle de Carondelet de Beaudignic, issue des Carondelet-Pottelles, sera désormais la branche principale de cette ancienne et illustre maison.

CARREL (NICOLAS-ARMAND), littérateur et publiciste, naquit à Rouen le 8 août 1800, de parents honorablement connus dans le commerce. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale il s'engagea, à 17 ans, dans un régiment de cavalerie, et le quitta l'année suivante pour entrer à l'école militaire de Saint-Cyr. La franchise impétueuse de son caractère ne lui permettant pas de cacher l'exaltation de ses opinions politiques, il fut plusieurs fois à la veille d'être renvoyé de cet établissement par le général d'Albignac qui en était gouverneur. Carrel passa, à la fin de 1819, en qualité de sous-lieutenant, dans le 29^{me} régiment d'infanterie, qui, deux ans après, alla tenir garnison à Béfort. Peu de temps après, éclata, dans cette ville, la conspiration dite de *Béfort*, dont il fut un des principaux auteurs. Se trouvant gravement compromis dans son régiment, par suite du rôle qu'il avait joué dans cette affaire, et se voyant signalé à ses chefs et au gouvernement, comme un ennemi des Bourbons et un homme dangereux, il donna sa démission en 1825. C'était l'époque où le gouvernement de Louis XVIII préparait une expédition dans la péninsule espagnole, pour rétablir le trône de Ferdinand VII à demi renversé par les cortès. Armand Carrel, aveuglé par la fougue de ses opinions libérales, et oubliant les devoirs sacrés du citoyen, alla offrir ses services aux constitutionnels espagnols, et combattit sous le général Mina, contre les troupes françaises. Au moment où s'effectuait le passage de la Bidassoa, il essaya, à la tête d'un détachement en-

nemi, d'entraîner dans son parti les jeunes soldats de la restauration, en leur présentant le drapeau tricolore ; mais cette tentative, à laquelle on répondit par des coups de canon, n'eut aucun résultat. L'armée des cortès ayant essuyé plusieurs échecs successifs, et la cause de la révolution paraissant perdue en Espagne, Carrel se vit forcé, avec un certain nombre de français, de se rendre par capitulation à Llers en Catalogne. Le gouvernement français n'ayant pas ratifié la capitulation, il fut arrêté en rentrant dans sa patrie, et traduit successivement devant deux conseils de guerre, qui le condamnèrent à mort. Des vices de forme firent casser ces condamnations, et après un an de séjour en prison, Carrel fut traduit devant un troisième conseil de guerre à Toulouse. Défendu par le célèbre avocat M. Romiguière, il fut acquitté à la fin de 1824, et se rendit, au commencement de l'année suivante, à Paris, où il débuta dans la carrière des lettres sous les auspices de M. Thierry, auteur de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Le premier ouvrage par lequel il se fit connaître, fut le *Résumé de l'histoire d'Ecosse*, avec une introduction par M. Thierry, Paris, 1825, in-18 ; cet ouvrage eut deux éditions dans la même année, et fut suivi d'un *Résumé de l'histoire des Grecs modernes, depuis l'envahissement de la Grèce par les Turcs jusqu'aux derniers événements de la révolution actuelle*, Paris, 1825, in-18 ; 2^{me} édition, revue et augmentée, 1829, in-18. Carrel donna, en 1827, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre sous Charles II et Jacques II*, un vol. in-8° ; ce livre, dans lequel l'auteur s'était attaché à faire ressortir des analogies plus ou moins exactes entre les trois derniers règnes des Stuart et ceux des trois petits-fils de Louis XV, fut saisi et prohibé sous le gouvernement de Charles X. Les travaux littéraires n'avaient pas empêché Carrel de descendre dans l'arène de la politique quotidienne, et de fournir des articles au *Globe*, au *Constitutionnel* et à la *Revue française*. Au commencement de 1830, de concert avec MM. Thiers et Mignet, il fonda le *National*, feuille destinée à enchaîner sur les doctrines libérales du *Constitutionnel*, et à attaquer d'une manière plus forte et plus systématique, le gouvernement royal. Carrel avait vu, comme tous ses confrères, avec un secret plaisir le pouvoir royal forcé

dans ses derniers retranchemens et réduit par ses fautes, aussi bien que par l'acharnement de ses adversaires, à la désastreuse ressource des coups d'état. A peine les ordonnances de juillet furent-elles rendues, qu'il s'empressa de signer la protestation des journalistes. Saisissant avec joie une occasion de combattre les Bourbons, qu'il était allé chercher en Espagne, quelques années auparavant, il se fit remarquer pendant la lutte des trois jours, par son exaltation et son intrépidité. Pour récompenser ses services, le gouvernement nouveau le chargea, dans les premiers jours du mois d'août, de visiter, en qualité de commissaire extraordinaire, les cinq départemens de l'ancienne Bretagne, dont il importait de connaître l'esprit et la situation politique. A son retour, il refusa la préfecture du Cantal, qui lui fut offerte; soit qu'il préférât conserver l'indépendance de sa position, soit qu'il jugeât qu'une telle place, dans une province éloignée, était un prix au-dessous de ses services. Quoiqu'il en soit, la plupart de ses collaborateurs au *National* ayant été élevés à de hautes fonctions, Carrel devint le rédacteur en chef de cette feuille, et ne tarda pas à se jeter dans une opposition animée contre le nouveau gouvernement. Au mois de décembre 1854, le gérant du *National*, traduit devant la cour des pairs pour un article injurieux à cette assemblée, fut condamné à dix mille francs d'amende et à deux ans de prison. Les articles brillans de Carrel ne suffirent pas pour augmenter la liste des abonnés, qui diminua même depuis la révolution de juillet. Associé par ses sympathies au parti républicain, mais généreux par caractère et ennemi des mesures violentes, il appela de ses vœux une révolution nouvelle. Devenu suspect au gouvernement de Louis-Philippe, lors de l'insurrection de juin, il se vit accusé, en même temps, par son parti, de n'avoir pas mis, dans cette occasion, son épée au service de ses opinions. Mécontent du pouvoir de juillet, il rêva quelque temps l'avènement prochain d'une république, dans laquelle il serait appelé à jouer un des principaux rôles; et il put croire un moment, à l'affluence des personnes qui briguaient l'honneur d'entrer en relation avec lui, que l'on venait saluer sa grandeur future. Mais ses illusions ne furent pas de longue durée; et sur la fin de sa vie, Carrel semblait participer à ce dé-

couragement qui a saisi plusieurs des principaux acteurs de la révolution de 1850. La situation financière du *National*, qui était loin de s'améliorer, le préoccupait vivement. On assure même, qu'il avait formé le projet de renoncer à la polémique des journaux pour s'occuper de travaux littéraires, et qu'il songeait à écrire une histoire de Napoléon. La vivacité bouillante de son caractère, et je ne sais quelle impétuosité chevaleresque, qui était dans ses habitudes, l'engagea plusieurs fois dans des affaires qui ne se terminèrent que par un duel. Provoqué, en 1852, pour quelques lignes irrespectueuses, écrites sur une princesse célèbre, il reçut un coup d'épée, qui fit craindre pour sa vie. En 1854, le *National* ayant reproduit un passage d'un autre journal, qui renfermait des allusions injurieuses pour M. de Girardin, directeur du journal *La Presse*, celui-ci crut devoir s'en prendre à Carrel, qui consentit à se battre pour un article qu'il n'avait pas fait, et que, probablement, il n'avait pas lu avant l'impression. Atteint d'une balle dans le bas-ventre après avoir blessé son adversaire, il fut transporté dans une maison à Saint-Mandé où il expira, au bout de quelques jours de souffrances, le 24 juillet 1856, après avoir prononcé ces paroles : *Je meurs dans la foi de Benjamin-Constant, de Manuel et de la liberté*. Cette mort, survenue la veille des anniversaires de cette révolution de juillet dont Armand Carrel avait été un des principaux acteurs, causa dans toute la France une sensation pénible. Les esprits religieux furent surtout affligés de voir qu'un homme doué d'aussi belles facultés, eût écarté de son lit de mort les espérances célestes qui font le plus noble apanage de l'humanité, et eût négligé de profiter des derniers momens que la Providence lui avait accordés, pour descendre dans sa conscience et se préparer au terrible passage de l'éternité. Un journal rappela, à cette occasion, ces expressions fatales qu'on avait lues dans le journal rédigé par Carrel : *Le Dieu du National, c'est l'imprévu*; expressions qui trouvèrent bientôt une si terrible application dans la mort de Conseil, gérant de cette feuille, qui périt dans la Seine, au milieu d'une partie de plaisir, et dans celle de Carrel, tombé victime d'un préjugé barbare dans la fleur de l'âge et du talent. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Mandé, au milieu d'une af-

fluence de plusieurs milliers de personnes, parmi lesquelles on remarquait MM. de Chateaubriand, Arago et Béranger, qui venaient payer un tribut de regret à un homme qui eût pu rendre de grands services à son pays, s'il eût été moins enivré des mauvaises doctrines de son siècle, et s'il eût donné une autre direction aux brillantes qualités dont il était doué.

CARRON (AUGUSTIN-JOSEPH), lieutenant-colonel de dragons, était fort jeune lorsqu'il entra, en 1789, au service militaire en qualité de simple soldat. Il servit dans l'infanterie jusqu'en 1791, époque où il passa dans le 4^e régiment de dragons, et fit toutes les campagnes de la révolution et de l'empire. En 1814, il se distingua dans celle de France par une action qui jeta sur son nom le plus grand éclat. Chargé de se mettre, avec deux cent soixante-douze chevaux, à la suite des alliés vaincus, il les poussa vivement, atteignit Saint-Phaar, et se trouva tout à coup enveloppé par des dragons autrichiens et une infanterie nombreuse. Cette masse de forces ne le déconcerta pas; il fait volte-face et gagne du terrain. La cavalerie ennemie une fois isolée, il fond sur elle, la rompt, et se jeta sur le même élan sur l'infanterie, il l'enfonça et lui fait mettre bas les armes. Nommé lieutenant-colonel à la suite d'une action qui attestait à la fois son courage et l'habitude qu'il avait de la guerre, Carron se retira à Colmar, en 1815, à l'époque du licenciement de l'armée. Impliqué, en 1820, dans une conspiration que jugea en 1821 la chambre des pairs, il fut défendu par M. Barthe et acquitté. Accusé en septembre 1822 d'une nouvelle conspiration, il fut moins heureux. Le 2 juillet de la même année, le bruit se répandit à Colmar qu'une insurrection venait d'éclater parmi les chasseurs de l'Allier en garnison dans cette ville, et l'on ajoutait qu'un escadron était parti avec armes et bagages. Le lendemain, vers midi, l'on vit revenir cet escadron ramenant prisonniers, liés et garrottés sur un char-à-banc, le lieutenant-colonel Carron et le capitaine Roger; l'affaire fut portée devant un conseil de guerre, et Carron fut condamné à mort à Strasbourg. On répandit dans le temps le bruit que cet officier avait été victime d'une infâme séduction : il fut défendu par M^e Lichtemberg avec beaucoup de talent. Roger fut renvoyé devant la justice civile, et condamné à mort par la cour

d'assises de la Moselle : sa peine fut pourtant commuée en vingt années de travaux forcés. Carron fut exécuté le 1^{er} octobre et mourut avec courage. Ce procès qui a retenti dans toute l'Europe, donna lieu dans le temps à un grand nombre de brochures.

CARTELLIER (PIERRE), sculpteur célèbre, né à Paris, le 2 décembre 1757, mérita par ses travaux, de recevoir, en 1808, dans le salon d'exposition des arts, la décoration de la légion-d'honneur des mains de Napoléon. Ses principaux ouvrages sont : | la *Guerre*, statue en pierre (au palais du Luxembourg); | la *Pu-deur*, en marbre (à la Malmaison); | *Aristide le juste* (au Luxembourg); | la *statue de Vergniaux* qui était placée dans le grand escalier du Luxembourg, d'où elle a été retirée en 1814; | la *Gloire distribuant des couronnes*, en parcourant un champ couvert de trophées, bas-relief en pierre (placé au dessus de l'archivolte de la porte principale du Louvre); | la *capitulation d'Ulm*, bas-relief en marbre (sur l'arc de triomphe du Carrousel d'où il a été retiré en 1815); | le *grand connétable de France*; | le *général Valhubert*, (statue destinée à être placée sur le pont Louis XVI); | *Louis XIV* à cheval, bas-relief en pierre, au dessus de la porte principale des Invalides); | *Napoléon*, en marbre, pour l'école de droit de Paris; | *Louis XV*, en bronze à Reims, 1819; | *Minerve, frappant la terre de son javalot*, fait naître l'olivier (à Versailles); | *Louis XV* (à Paris); il avait été chargé avec M. Percier, architecte, et Dupaty, statuaire (voyez DUPATY), d'un monument pour le duc de Berry. Cartellier était membre de l'institut depuis 1810, et professeur à l'École royale de peinture et sculpture. Cet artiste est mort en 1850.

CASAFONDA (don MANUEL-PAUL de), philologue espagnol, né dans la Galice, vers 1725, cultiva avec succès les langues grecque et hébraïque. Fiscal du conseil des Indes, plus tard membre du conseil de Castille et de la chambre du roi, ses fonctions publiques lui laissèrent peu de loisirs pour exécuter des ouvrages de longue haleine; mais le petit nombre de ceux que l'on connaît de lui, attestent les connaissances les plus variées. On cite particulièrement celui qui a pour titre : | *De l'état actuel de la littérature espagnole, de celui des trois principales universités de Castille et de ses principales collèges*.

Cet ouvrage est resté inédit. On ignore l'époque précise de la mort de Casafonda.

CASSAN (ARMAND), né en 1804 et mort à Mantes au mois de mars 1857, s'est fait connaître par une excellente traduction, la première et la seule qui ait été publiée, des *Lettres inédites de Marc-Aurèle* et de *Fronton*, traduction adoptée par l'université et couronnée par l'académie française. Aide-de-camp du général Lafayette en 1830, il fut, peu après les événemens de juillet, nommé sous-préfet à Mantes. L'un de ses premiers soins fut de faire exécuter à grands frais, dans diverses localités de son arrondissement, des fouilles qui amenèrent les découvertes les plus curieuses et les plus utiles en objets et monumens d'antiquité. Cassan a consigné le résultat de ses recherches dans une brochure intitulée : *Antiquités gauloises et gallo-romaines de l'arrondissement de Mantes*, in-8°. Cet ouvrage honoré du suffrage unanime des savans assure à son auteur un rang distingué parmi les archéologues modernes.

CASTELBERG (BALTHAZAR de) ministre protestant converti à la religion catholique, était né vers 1748 dans le canton des Grisons. Après avoir fait ses études à Bâle, il devint membre du synode protestant des Grisons et exerça en plusieurs lieux l'office de pasteur. Castelberg avait la réputation d'un homme aussi instruit qu'aimable. En 1789 il fut appelé par le vœu général de la commune d'Ilms au grade de prévôt de cette ville. La confiance générale dont il était investi, le fit choisir en 1808 dans le synode de Tusi, pour doyen de la confédération des Grisons, et par suite pour président et modérateur de tout le clergé protestant du canton. Castelberg dont l'âme droite et élevée avait soif de la vérité, la cherchait avec ardeur et bonne foi. Il avait mûrement étudié le système de Kant, et les autres doctrines philosophiques de son siècle, et n'y avait trouvé qu'erreur et illusions. Une maladie grave dont il fut atteint en 1825, acheva de le décider à quitter le protestantisme pour embrasser la religion catholique. Il prit congé du synode par une lettre latine qui fut insérée dans l'*Ami de l'Eglise*, journal de Wurtzbourg, et dans laquelle en remerciant ses paroissiens de l'intérêt qu'ils lui avaient témoigné, il exposait les motifs d'une conversion qui avait été déterminée par une conviction profonde dont la perte de son bénéfice et d'autres sacri-

fices pénibles à la nature n'avaient pu le détourner. Depuis ce moment Castelberg montra une piété dont la ferveur ne se démentit pas, et il eut la satisfaction de voir son exemple suivi par sa famille. Un bref paternel qu'il reçut de Léon XII, et par lequel le saint Père le félicitait de sa résolution et l'encourageait à y persévérer, lui causa une vive joie. Parvenu à un âge avancé, il mit sa principale étude à se préparer à la mort. Le père Brunner, missionnaire apostolique, lui faisait de fréquentes visites, et durant la maladie dont les rapides progrès lui annoncèrent l'approche de sa fin, il reçut les derniers sacrements du curé de Sevis. Dans ses derniers momens, Castelberg donna des témoignages de la foi la plus vive. Après avoir invoqué la sainte Vierge, et demandé qu'on lui appliquât les indulgences, il fit ses adieux à ceux qui l'entouraient. Une lettre de sa petite-fille Elisabeth de Castelberg, donne les détails les plus touchans sur sa fin. Il mourut à Ilauz le 10 octobre 1855 à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

CASTELLAN (AUGUSTE-LOUIS), architecte, membre de l'Institut, né à Paris vers 1771, et mort dans cette ville vers la fin de mars 1858, a laissé plusieurs ouvrages scientifiques parmi lesquels on cite avec distinction : | *Description d'une machine propre à puiser de l'eau, en usage dans le Levant*, Paris, 1811, un vol. in-8°; | *Lettres sur la Morée, l'Hellespont et Constantinople*, deuxième édition, Paris, 1820, 3 volumes in-8°, ornés de 65 planches dessinées et gravées par l'auteur (c'est la réunion des deux ouvrages suivans, publiés précédemment par Castellan) : *Lettres sur la Morée et les îles de Cérigo, Hydra et Zante*, Paris, 1808, 2 volumes in-8°; *Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople*, Paris, 1811, in-8°; | *Lettres sur l'Italie*, Paris, 1819, 3 vol. in-8°, avec 65 planches; | *Mœurs, usages, costume des Ottomans, et Abrégé de leur histoire*, avec des éclaircissemens tirés d'ouvrages orientaux, Paris, 1812, 6 vol. in-48, avec 72 planches. On cite encore de cet académicien un *Essai d'un procédé d'encaustique*, ou de peinture à l'huile d'olive sur impression de cire (avril 1815), publié dans un journal scientifique. Castellan a fourni en outre au *Moniteur universel*, pendant 1808, des articles sur les beaux-arts, et à la *Biographie universelle* quelques notices sur des artistes.

CATEL (CHARLES-SIMON), compositeur célèbre, membre de l'institut, chevalier de la Légion-d'honneur, naquit à Laigle, en 1775. Il vint très jeune à Paris où Sacchini et Gossec se plurent à développer ses heureuses dispositions. Adjoint en 1790, à ce dernier qui venait d'être nommé compositeur de la musique de la garde nationale, Catel s'attacha particulièrement à la composition des marches et des pas militaires, et débuta par un *De profundis* à grand orchestre, pour la cérémonie funèbre que la garde civique décernait à Gouvion son major général. Il réussit au-delà de ses espérances; jusqu'alors on n'avait point eu l'idée de supprimer dans la musique des fêtes nationales, les instrumens à cordes qui produisent si peu d'effet en plein air. Catel tenta cette innovation; il composa des symphonies et des chœurs à grand orchestre pour les seuls instrumens à vent. Le premier essai de ce nouveau système eut lieu à l'occasion de l'*Hymne à la Victoire*, composé par Lebrun après la bataille de Fleurus. Ce morceau exécuté dans la fête donnée aux Tuileries, le 11 messidor an II, excita un enthousiasme universel, et depuis ce moment tous ses confrères suivirent sa méthode dans les fêtes de ce genre. Nommé en l'an III professeur d'harmonie au conservatoire nouvellement établi, Catel consigna le résultat de ses études et de sa théorie d'enseignement dans son *Traité d'harmonie*, publié en 1802. Ce livre, adopté comme classique peu de temps après, détruisit le système de la basse fondamentale créé par Rameau, et sur lequel ont écrit longtemps, sans pouvoir s'entendre, d'Alembert, Rousseau et plusieurs autres. Les services rendus par Catel à l'enseignement élémentaire de toutes les parties de la musique lui valurent, en 1810, le titre d'inspecteur au conservatoire impérial de musique, remplacé en 1814 par l'école royale de chant et de déclamation, et plus tard celui de membre de l'institut. Il mourut vers 1855. Catel a laissé divers opéras qui ont obtenu dans le temps un brillant succès, et jouissent encore de l'estime des connaisseurs. Les principaux sont: | *Sémiramis*, grand opéra en 5 actes; | *Les Bayadères*, idem; | *Alexandre chez Appelle*, ballet en 2 actes; | *Les artistes par occasion*, opéra comique en un acte; | *L'auberge de Bagnères*, id., en 5 actes; | *Wallace*, ou *Le ménestrel écossais*, id.; | *Le premier en date* et

L'officier enlevé, tous deux en un acte. On a de lui en outre plusieurs œuvres de quintetti pour instrumens à cordes, de symphonies, ouvertures et quatuor pour instrumens à vent.

CATROS (TOUSSAINT-YVES), habile pépiniériste, membre de l'académie des sciences et de la société linnéenne de Bordeaux, auteur du *Traité raisonné des arbres fruitiers*, né en 1780, est mort dans cette ville le 10 novembre 1856.

CATTUREGLI (PIERRE), né en 1795 et mort à Bologne, a laissé un nom parmi les astronomes italiens les plus recommandables. Long-temps professeur à l'université de cette ville, et déjà connu par plusieurs productions scientifiques, il était sur le point de publier un nouveau volume de ses *éphémérides* astronomiques, lorsque la mort l'enleva le 28 avril 1855 à la fleur de son âge.

CAUSSIN de PERCEVAL (JEAN-JACQUES-ANTOINE), littérateur et orientaliste distingué, était né à Montdidier le 24 juin 1759. Dominé presque dès son enfance par un goût très vif pour l'étude des langues savantes, et encouragé dans ses travaux par un de ses parens, garde des manuscrits de la bibliothèque royale, il se trouva en état, à l'âge de 24 ans seulement, d'occuper au collège de France une chaire de langue arabe, et fut nommé quatre ans après garde des manuscrits de la bibliothèque royale en remplacement de son oncle; Caussin de Perceval fut privé le 10 août 1792 de ce poste important qui ne lui fut jamais rendu. Entièrement étrangère aux événemens politiques, la vie de ce savant ne fut signalée par aucun fait remarquable. Il succomba le 29 juillet 1855 à une maladie qui le minait depuis plusieurs années. Caussin de Perceval a laissé plusieurs ouvrages accueillis dès leur apparition par un succès d'estime que le temps n'a point diminué; les principaux sont: | la traduction de l'*Argonautique* de Valérius-Flaccus, 1 vol. in-8°; | celle de l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes, Paris, 1796, in-8°; | un *Mémoire sur l'optique*, de Ptolémée, dans le tome VI des mémoires de l'académie des inscriptions; | des notices sur les *Tables astronomiques d'Ebh Jounis*, et sur le *Traité des constellations d'Abd ahrman-Soufi*; | *Suite des mille et une nuits*, traduite de l'arabe, 2 vol. in-48; | *Histoire de la Sicile sous la domination des Musulmans*, également traduite de l'arabe et imprimée à la suite du *Voyage*

en Sicile, à Constantinople et au Levant par Riedesel, Paris, 1802, in-8°; | des éditions de quelques textes arabes, tels que les *Fables de Lokmann*, les *trois premiers chapitres du Coran*, etc., à l'usage des élèves de son cours. Caussin de Perceval a eu pour successeur, dans sa chaire du collège de France, son fils déjà connu lui-même par des ouvrages estimés et qui le suppléait depuis quelques années.

CAVANILLES (ANTOINE-JOSEPH), célèbre botaniste espagnol, naquit à Valence, le 16 janvier 1743. Après avoir terminé ses études chez les jésuites, il embrassa l'état ecclésiastique, professa d'abord la philosophie à Murcie, et suivit en 1777, à la cour de France, le duc de l'Infantado qui lui avait confié l'éducation de ses enfans. Cavanilles profita d'un séjour de douze années à Paris, pour étudier à fond plusieurs sciences, mais particulièrement la botanique, et commença à s'y faire connaître avantageusement par une brochure qu'il publia sous ce titre : | *Observations sur l'article Espagne de la nouvelle Encyclopédie*, Paris, 1784, in-8°. Dans cet ouvrage, qui ne fait pas moins d'honneur au patriotisme de Cavanilles qu'à son esprit et à son érudition, il réfuta par des raisonnemens solides et par des faits incontestables l'auteur de l'article, Masson de Morvilliers (voyez ce nom au supplément). L'année suivante il publia les premières livraisons d'un grand ouvrage sur la botanique, sous ce titre : | *Monadelphæ classis dissertationes decem*, Paris, 1785-1789. L'auteur y décrit toutes les espèces de cette classe, et en a lui-même dessiné les figures au nombre de deux-cent-quatre-vingt-dix-sept. De retour en Espagne, Cavanilles publia encore plusieurs ouvrages importans. Le premier en date est celui qui a pour titre : | *Icones et descriptiones plantarum quæ aut spontè in Hispaniâ crescunt, aut in hortis hospitantur*, Madrid, 1791, 6 volumes in-folio, avec plus de six cents planches. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur a fait connaître un grand nombre d'espèces nouvelles, tant de la péninsule que de l'Amérique, des Indes et de la Nouvelle-Hollande, n'était pas encore terminé lorsque Cavanilles reçut du gouvernement la mission de parcourir l'Espagne pour en chercher les plantes indigènes. Cette investigation lui fournit un grand nombre de précieux documens qu'il publia sous ce titre : *Observations*

sur l'histoire naturelle, la géographie, l'agriculture, la population et les productions en tout genre du royaume de Valence (en espagnol), Madrid, imprimerie royale, 1795-1797, 2 vol. in-fol., ornés de planches d'après les dessins de l'auteur. On a encore de Cavanilles : | *Coleccion de papeles sobre controversias botanicas*, Madrid, 1796, in-12. C'est un recueil de ses écrits relatifs aux querelles littéraires qu'il eut avec l'Héritier, botaniste français, et avec Ruiz et Pavon auteurs de la *Flore du Pérou*. | *Observations sur la culture du riz dans le royaume de Valence*, 1796, in-4°. | *Supplément aux observations précédentes*, 1798, in-12. C'est une réponse à un critique de l'ouvrage mentionné en dernier lieu. | *Annales d'histoire naturelle*, Madrid, 1800 et années suivantes. On y remarque surtout des observations estimées sur la rage. | *Description des plantes analysées dans les cours publics de 1801*; | *Genres et espèces des plantes analysées dans les cours publics de 1802*; ouvrages destinés aux élèves de Cavanilles. | *Hortus regius Matritensis*. Le premier volume était sur le point de paraître lorsque l'auteur mourut, au mois d'août 1804. Les botanistes ont donné le nom de *cavanilles* à divers genres de plantes.

CERDA-Y-RICO (don FRANCISCO), philologue espagnol, né vers 1750, a rendu d'immenses services à la littérature de son pays, en tirant de l'oubli un grand nombre de bons ouvrages espagnols des siècles précédens; il en a donné de bonnes éditions auxquelles il a joint des commentaires fort judicieux. Cerda-y-Rico fut d'abord avocat, puis employé à la bibliothèque royale de l'Escorial, et chef de bureau au ministère des Indes. On ignore l'époque de sa mort. Au nombre des éditions données par lui à divers intervalles, on cite comme les plus remarquables : | les *OEuvres* d'Alphonse Garcia, de J. Christophe Calveti, Stella de Fer. Cervantes de Salazar, de Lope Félix de Vega (1769 à 1776). | *Expédition des Catalans et des Aragonais contre les Turcs et les Grecs*, par don Fr. de Moncade, avec une carte en 1777. | *Les mémoires historiques du roi Alphonse le Sage, et observations sur sa chronique*, ouvrage posthume de Gaspar Esdagnez, de Ségovie, resté manuscrit chez un libraire. | *La mosquée*, poème de Villa-Viciosa; | la *Diane amoureuse*, de Gaspar Gil Polo, en 1778; | *Nouvelle*

idée de la tragédie antique, ou éclaircissement de la poétique d'Aristote, par Joseph-Antoine Gonzales de Salas ; | *OEuvres poétiques* de Bern. de Rebollo ; | *Poésies spirituelles* du père Louis de Léon, en 1779 ; | *Lettres philologiques et tables poétiques* de Fr. Cascolas, en 1771 ; | De la vie et des écrits de Joss. Ginez Sepulveda, en 1781 ; | *OEuvres choisies rares ou inédites des plus illustres espagnols*, en 1785 ; | *Chronique du roi Alphonse VIII*, dit le Noble et le Bon. Cerda-y-Rico a publié sous son propre nom : | *Histoire du règne des Goths en Espagne* ; | *Histoire des rois des Asturies et de Léon* ; | *Chronique du roi Alphonse XI* ; | *Discours sur les antiquités de l'Espagne* ; | *Discours et harangues prononcés au concile de Trente par les prélats espagnols* ; | *Commentaires des affaires relatives à l'Espagne, traitées dans ce concile*, etc.

CHABAUD-LATOUR (le baron ANTOINE-GEORGES-FRANÇOIS de), né à Nîmes le 15 mai 1769, d'une famille protestante, entra dans la carrière militaire et se prononça pour la révolution, mais sans adopter les opinions anarchiques qui renversèrent l'autel et le trône. Il devint suspect sous le règne de la terreur en sa qualité de noble, et vécut dans la retraite ; mais à la fin de 1795 il fut arrêté et mis en prison : condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Nîmes, il parvint à s'échapper quelques heures avant celle qui avait été fixée pour l'exécution ; il fut alors déclaré hors la loi, et toute sa famille fut incarcérée ou proscrite. Rentré en France après le 9 thermidor, il fut nommé député au conseil des Cinq-cents par le département du Gard, et s'y prononça en faveur de la révolution du 18 brumaire. Nommé membre de la commission législative chargée de rédiger la constitution de l'an VIII, il apporta dans la discussion de vastes connaissances en législation et en politique. Devenu membre du tribunal, il combattit le projet de loi qui tendait à clore la liste des émigrés. Il seconda la proposition de placer la couronne impériale sur la tête de Napoléon, fut nommé candidat par le collège électoral du département du Gard, puis élu membre du Corps-législatif par le sénat. En 1814, il adhéra à la déchéance de Bonaparte, et le roi à son retour le nomma membre de la commission chargée de la rédaction de la charte. Il parla en faveur des députés que l'on voulait ex-

clure comme étrangers, défendit la liberté de la presse, et vota contre le projet de loi présenté à ce sujet par les ministres. Chabaud-Latour combattit avec beaucoup d'énergie et d'éloquence le projet de loi sur l'exportation des laines et des fers, et appela l'attention de la chambre sur les avantages qui en résulteraient pour l'Angleterre et la Hollande ; il se plaignit de la mobilité du caractère français, qui tendait toujours à changer des lois souvent contradictoires avant d'en avoir reconnu le bon ou le mauvais effet. Après avoir tracé en peu de mots l'historique du commerce, et avoir démontré le danger d'adopter le projet de loi, il en vota le rejet. Le roi le nomma baron et officier de la légion-d'honneur le 19 octobre 1814. Pendant les cent jours il se retira à la campagne. En 1818, il fut envoyé à la chambre des députés par le collège électoral du Gard, siégea au côté gauche, et devint questeur. Sous le ministère de M. Decaze il appuya les projets du gouvernement : sous les ministères suivans, il vota surtout contre les lois d'exception et contre le nouveau système électoral. Chabaud-Latour faisait partie de la chambre septennale, où il siégeait parmi les membres de l'opposition ; il adopta les principes de la révolution de 1850 et fut nommé député en 1851. Il est mort à Paris d'une attaque d'apoplexie le 20 juillet 1852.

CHABROL DE CROUZOL (le comte ANDRÉ-JEAN de), pair de France et ministre de la marine, était né à Riom en 1774, d'une illustre famille d'Auvergne. Destiné dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique, il passa ses premières années dans la congrégation de l'Oratoire ; mais il se vit obligé d'abandonner sa carrière par suite du refus qu'il fit de prêter serment à la constitution civile du clergé. Le jeune de Chabrol partagea pendant la terreur la détention de sa famille, et ne recouvra la liberté qu'en 1795. Lorsqu'un gouvernement régulier se fut établi en France, il fut compris dans la première nomination d'auditeur au conseil d'état, où il fut bientôt distingué par Napoléon, qui l'avait surnommé le *Nestor des auditeurs*, et qui lui confia la place de président par *interim* de la cour impériale d'Orléans. Rappelé à Paris comme maître des requêtes en 1809, il fut envoyé dans le cours de la même année en Toscane, comme président du conseil souverain et extraordinaire de liquidation. Au mois

de mars 1811, il prit possession de la place de président de la cour impériale de Paris, qui lui avait été réservée dans la nouvelle organisation de la magistrature. Nommé au mois d'août de la même année intendant général des provinces illyriennes, et chargé d'organiser l'administration du pays, la manière habile dont il s'acquitta de ces importantes fonctions, lui valut de la part de Napoléon, les témoignages les plus flatteurs de satisfaction. Envoyé ensuite dans le Piémont et les départemens au-delà des Alpes, comme intendant général du trésor, il y resta jusqu'au mois de mai 1814, époque à laquelle, en vertu de la convention de Paris, les armées françaises durent rentrer sur le sol de la France. De retour à Paris, ses services, joints aux souvenirs de la loyale conduite de son père à l'assemblée Constituante, lui valurent un accueil flatteur de Louis XVIII qui lui donna le titre de conseiller d'état. Le comte de Chabrol fut nommé au mois d'octobre suivant préfet de Lyon, et il parvint par une administration à la fois ferme, juste et impartiale, à dissiper les inquiétudes que donnait alors la situation de cette ville. Au mois de septembre 1817, Lainé qui était ministre de l'intérieur, l'appela à Paris, lui fit conférer le titre de sous-secrétaire d'état, et se déchargea sur lui d'une partie de ses travaux. Lorsque le duc Decaze succéda à Lainé, le comte de Chabrol cessa ses fonctions; mais deux ans après, sous le ministère du duc de Richelieu, il fut nommé directeur général des douanes et de l'enregistrement. Elevé à la pairie en 1824, et appelé par la confiance de Louis XVIII au ministère de la marine, il débuta dans cette administration par l'institution du conseil de l'amirauté. Le rétablissement des préfectures maritimes, l'organisation des équipages de ligne, la création d'une école d'application de marine pour l'instruction des élèves, la conservation des vaisseaux sur des cales à couverture mobile, qui a produit sur l'entretien du matériel une économie de plus de trois millions, l'introduction de la législation française dans les colonies, enfin la reprise des grands travaux et des constructions maritimes sont autant d'honorables monumens de son administration. Vers la fin de 1827, le ministère Villèle s'étant retiré, le comte de Chabrol fut choisi par Charles X pour composer un nouveau cabinet connu sous le nom de

ministère Martignac, dont il fut lui-même quelque temps un des membres. Des motifs de conscience le forcèrent à s'en séparer, et le 5 mai 1828, il céda son portefeuille à M. Hyde de Neuville. Le ministère Martignac n'ayant pu se consolider, un nouveau cabinet se forma le 8 août 1829. Le comte de Chabrol appelé à en faire partie, accepta, après une résistance de plusieurs jours, le portefeuille des finances. Mais il ne tarda pas à voir tout ce qu'il y avait de périlleux pour le trône dans la marche d'un ministère qui chaque jour semblait se séparer de plus en plus de la chambre, et après avoir inutilement adressé à Charles X de respectueuses remontrances, il donna sa démission, le 18 mai 1830, et fut suivi dans sa retraite par son collègue Courvoisier que dominaient les mêmes scrupules et les mêmes appréhensions. Toutefois pendant son court passage aux affaires, le comte de Chabrol put exécuter quelques opérations importantes, parmi lesquelles nous citerons un emprunt de 80 millions à quatre pour cent, adjugé à deux francs au-dessous du pair, une nouvelle organisation du trésor et de toutes les administrations financières qui réalisait une économie de six millions, enfin la certitude d'une réserve de plus de soixante millions à employer pour l'achèvement de grands travaux d'utilité publique. Depuis la révolution de 1830, le comte de Chabrol s'isolant de la politique, chercha des délassemens dans l'agriculture, les sciences et les lettres. Son désintéressement connu, la franchise de son caractère et la pureté de ses intentions le préservèrent des récriminations des partis. Le comte de Chabrol atteint d'une maladie dont il portait le germe depuis quelques années, est mort le 7 octobre 1836, après avoir demandé et reçu tous les secours de la religion.

CHAFFOY (CLAUDE-FRANÇOIS-MARIE PETIT-BENOIT de), était né à Besançon le 7 février 1752 d'une famille non moins recommandable par ses vertus sociales et privées que par son ancienneté et les emplois importants qu'elle avait occupés dans la magistrature. Après avoir terminé ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice, il fut nommé archidiacre de la métropole de Besançon et chargé par M. de Dufort, alors archevêque de cette ville, de la haute direction du séminaire. L'abbé de Chaffoy s'acquitta de ce soin avec une prudence au-dessus de son

Âge. A l'époque de la révolution il suivit M. de Durfort dans l'exil. A la mort du prélat, il fut chargé par l'évêque de Lausanne des prêtres français réfugiés dans la plus grande partie de la Suisse, et s'imposa des sacrifices pour les faire subsister. On assure qu'il rentra une fois secrètement en France pour assister un mourant; mais il ne revint définitivement dans sa patrie qu'après neuf ans d'exil, c'est-à-dire à l'époque du concordat. Entièrement dévoué aux bonnes œuvres, ce pieux ecclésiastique à qui ses anciennes fonctions n'avaient point été rendues depuis son retour, consacra tout son temps à l'administration des hospices de Besançon, étudiant la vie de saint Vincent de Paul, apprenant de lui la direction des religieuses pour lesquelles il composa un ouvrage sous le titre d'*Analyse*, formant un établissement de pieuses filles pour les écoles de campagne, réunissant des dames de charité pour visiter les pauvres, et témoignant surtout un tendre intérêt aux enfants abandonnés; vingt ans de sa vie se passèrent dans ces travaux. Nommé en 1817 à l'évêché de Nîmes lors du rétablissement de ce siège, l'abbé de Chaffoy ne fut sacré que le 21 octobre 1821. L'arrivée du nouveau prélat dans son diocèse fut accueillie par d'unanimes transports de joie. Il mit de suite la main à l'œuvre, forma un grand et un petit séminaire, établit des missions diocésaines, ralluma dans son clergé le zèle sacerdotal et forma dans sa cathédrale un cours modèle de catéchismes. L'âge apporta de graves altérations à sa santé; le prélat se trouvait à Beaucaire et se disposait à célébrer la messe lorsqu'il éprouva une première attaque d'apoplexie suivie à divers intervalles de plusieurs autres, et qui devint pour lui le commencement de nombreuses infirmités auxquelles il finit par succomber le 29 septembre 1837, à l'âge de 83 ans. Sa vie a été écrite par M. l'abbé Coudere, curé d'une des paroisses de Nîmes, 1837, un vol. in-12.

CHALMERS (ALEXANDRE), biographe et critique anglais, naquit à Aberdeen en Ecosse dans l'année 1759. Destiné à la profession de chirurgien, il était sur le point de s'embarquer à Portsmouth pour l'Amérique où il venait d'obtenir un emploi, lorsque changeant tout-à-coup de résolution, il retourna à Londres et ne tarda pas à être compté parmi les meilleurs écrivains périodiques de cette métropole. Des travaux d'un genre plus

sérieux se partagèrent ses soins, et le nombre des ouvrages publiés par lui jusqu'à sa mort arrivée le 18 décembre 1834 est considérable. Parmi ses productions qui embrassent différens genres on doit citer : | le *Dictionnaire biographique*, commencé en 1812, et terminé en 1817, 52 vol. in-8°; | *Biographie provinciale* (Country biography), 1819; | *Continuation de l'histoire d'Angleterre*, en forme de lettres, 2 vol.; cet ouvrage a obtenu un grand nombre d'éditions; | *Histoire des collèges d'Oxford*, 1810; | *Vie d'Alexandre Cruden*; | *Dictionnaire de la langue anglaise*, 1820, in-8°; | *Glossaire pour Shakespeare*, 1797; | plusieurs éditions de divers auteurs, entre autres : *Shakespeare*, *Fielding*, *Samuel Johnson*, *Pope*, *Gibbon*, *Bolingbroke*, etc.; | des préfaces biographiques et critiques pour une partie des œuvres des poètes anglais depuis Chaucer jusqu'à Cowper, 1810, 21 vol. in-8°. Les divers journaux auxquels il coopéra dans le cours de sa carrière littéraire sont : le *Public ledger*, le *London packet*, le *Morning-chronicle* et le *Faiseur de projets* (the projector), feuille périodique fondée par lui. L'exactitude et l'impartialité sont le caractère particulier des ouvrages de Chalmers.

CHAMBARLHAC (JEAN-JACQUES-VITAL de), baron de l'Aubepin, né le 2 août 1734 à Estables, département de la Haute-Loire, entra en 1770 comme sous-lieutenant dans le régiment d'Auvergne. Il quitta le service en 1774, et y rentra en 1791 pour prendre le commandement d'un bataillon de volontaires de la Haute-Loire. Se trouvant à la tête de ce corps en 1792 à l'armée des Alpes, il se signala successivement au Mont-Carmel et au Mont-Cenis. Devenu colonel, il fit sous les ordres de Bonaparte la campagne de 1796, et se fit remarquer par la fermeté avec laquelle il s'opposa aux dévastations du Milanais. Il ne se distingua pas moins à Arcole où il fut fait général de brigade sur le champ de bataille par Bonaparte lui-même. Chambarlhac commandait en 1799 la ligne des avant-postes près de Vérone, sous le général Schérer, et il y reçut des blessures graves qui l'obligèrent de s'éloigner de l'armée pour sa guérison. Employé en 1800 dans les départemens de l'Ouest, il mit tout en œuvre pour soumettre et pacifier ce malheureux pays. Il obtint ensuite le commandement de la première division de l'armée de réserve destinée à reconquérir l'Italie, et com-

battit à Marengo et à Castiglione. Confirmé après cette campagne dans le grade de général de division, et chargé plus tard de divers commandemens, notamment à Mayence et à Bruxelles, il contribua puissamment à la défense de la place d'Anvers, à l'expédition de Walcheren et à l'expulsion des Anglais, et reçut de Napoléon le titre de baron et celui de commandant de la légion-d'honneur. Chambarlhac reentra en France en 1814, et donna un des premiers son adhésion au nouveau gouvernement. Décoré cette même année de la croix de Saint-Louis, il se retira du service en 1821, et fut nommé par le roi maire du village d'Ablon qu'il a habité dans les dernières années de sa vie. Il est mort à Paris le 3 février 1826.

CHAMBON de la Tour (JEAN-MARIE), membre de l'assemblée Constituante, né à Uzès vers 1750, était maire de cette ville en 1789. Nommé député du tiers-état aux états-généraux, il siégea au côté gauche et seconda de son vote toutes les innovations, mais il ne parut pas une seule fois à la tribune. Elu en 1792 membre de la Convention par le département du Gard, il se rangea dans le parti le moins violent de cette assemblée. Pendant le procès de Louis XVI il feignit une maladie, et ne prit aucune part à la discussion. Depuis cette époque jusqu'au 9 thermidor il évita de se mettre en évidence, et à force de prudence il arriva sain et sauf à la chute de Robespierre. Envoyé alors dans les départemens du Midi avec Cadroy et Mariette, il poursuivit à outrance la faction des terroristes qui y commettait encore des excès. Sa conduite et celle de ses collègues fut solennellement approuvée par des décrets de la Convention. Mais après la journée du 15 vendémiaire, qui parut rendre au parti terroriste sa prépondérance, Chambon fut vivement accusé par Goupillau et Pélistier, d'avoir durant sa mission, favorisé les violences des réactionnaires et laissé égorger des patriotes sous ses yeux. Défendu par Guérin et Rongier, il repoussa lui-même avec force cette accusation qui n'eut pas de suite. Chambon passa au conseil des Cinq-cents où il siégea jusqu'au 18 brumaire. Rendu alors à la vie privée, il se retira dans son département où il mourut quelques années plus tard.

CHAMBURE (AUGUSTE LE PELLETIER de), né à Vitteaux, département de la Côte-d'Or, le 30 mars 1789, était fils d'un

receveur de fermes, qui fut condamné à mort en 1793 par le tribunal révolutionnaire. Entré bien jeune au Prytanée de Saint-Cyr, il passa bientôt à l'école militaire de Fontainebleau, d'où il sortit à dix-huit ans avec le grade de sous-lieutenant. Doué d'une âme ardente et d'un caractère énergique et impatient de se faire un nom parmi ses compagnons d'armes, Chambure se signala dès sa première campagne par son intrépidité. Après avoir combattu en Prusse et en Pologne, il fut envoyé en Espagne, et assista aux principales batailles dont ce pays fut le théâtre, non sans être plus d'une fois blessé grièvement. A Séville, commandé pour aller avec sa compagnie porter du secours à la garnison de Moron, il fut mis à l'ordre du jour de l'armée pour la belle conduite qu'il avait tenue. En 1810, il fit la campagne du royaume de Léon et des Asturies en qualité d'aide-de-camp du général Raynaud, qui en 1811 prit le commandement de Ciudad-Rodrigo. Durant le siège de cette place par les Espagnols, Chambure attira encore sur lui l'attention de l'armée par l'heureuse audace de ses sorties. Cependant son avancement était loin d'avoir répondu à sa fiévreuse ambition, et il regardait comme peu de chose d'avoir à vingt ans la croix-d'honneur et le grade de capitaine. En 1812, au moment où s'allumait la guerre de Russie, Chambure qui était rentré en France pour se rétablir de ses blessures, et qui venait d'être nommé auditeur au conseil-d'état et sous-préfet de Mons, ne put résister au désir de rentrer en activité. Le siège de Dantzick offrit bientôt de nouvelles occasions à ses brillantes témérités. Enfermé dans cette place où il avait reçu ordre de rester en qualité d'officier d'état-major sous les ordres du général Rapp, il parvint à la tête d'une compagnie de cent hommes dévoués qu'il avait choisis lui-même et que les Russes appelaient *la compagnie infernale*, à faire essayer aux assiégés des pertes considérables. La nuit il faisait des sorties pour aller chercher les ennemis jusque dans leur camp. Après avoir surpris leurs sentinelles, encloué leurs canons, saccagé leurs magasins, massacré plusieurs centaines d'hommes, il venait le matin retrouver ses compagnons en se frayant un passage à travers les bandes de cosaques qui inondaient la plaine. La capitulation de Dantzick vint mettre un terme à tant d'efforts. Chambure après

S'y être inutilement opposé, se sépara du général Rapp, et alla rendre son épée au prince de Wurtemberg. Lorsqu'il arriva à Saint-Petersbourg, l'empereur Alexandre lui fit, dit-on, offrir dans ses armées un grade élevé qu'il refusa. Rendu à sa patrie en 1815, il reçut pendant les cent-jours quelques mots d'éloge de Napoléon qui le chargea d'organiser un corps franc dans le département de la Côte-d'Or. Pendant qu'il commandait ce corps indiscipliné, quelques-uns des hommes qui étaient sous ses ordres commirent plusieurs actes répréhensibles. Au moment où il se rendait à l'armée de la Loire, des cavaliers qui étaient sous ses ordres, arrêtèrent deux officiers anglais et les pillèrent. Chambure a prétendu qu'il répara de son inieux à leur égard cette violence; mais on l'a accusé d'avoir pris part à des actes véritablement coupables, et notamment d'avoir fait fusiller un paysan du Doubs, parce qu'il avait une cocarde blanche à son chapeau. Mis en jugement, Chambure fut d'abord condamné aux travaux forcés, puis à la peine de mort par un second jugement. Après avoir cherché un asile à Bruxelles, il revint en France en 1820, et obtint un arrêt qui déclara les faits à lui imputés, couverts par l'amnistie de 1816. Il se retira alors à la campagne où il vécut jusqu'en 1850. Ayant offert à cette époque ses services au maréchal Soult qui était ministre de la guerre, il fut créé colonel d'état-major et attaché au maréchal en qualité de premier officier d'ordonnance. Chambure est mort en 1852 d'une attaque de choléra. Il a publié un ouvrage en douze livraisons, qui a pour titre : *Napoléon et ses contemporains, suite de gravures représentant des traits d'héroïsme, de clémence, de générosité, de popularité*, avec texte; 1826 et 1827, in-4°.

CHAMPAGNEY (FRÉDÉRIC-PERRENOT de), le plus jeune des enfans du chancelier de Granvelle, connu surtout par la part qu'il prit aux troubles des Pays-Bas, naquit en Espagne vers 1550. Démentant les prévisions de son père qui l'avait avantagé dans son testament, en considération de la *douceur de son caractère et de son application à l'étude*, il se montra léger, présomptueux et bouillant, et s'attira souvent les reproches du cardinal son frère qui cherchait à le diriger vers la carrière diplomatique. Philippe II, à qui il alla offrir ses services, lui donna le titre de son maître-d'hôtel,

avec une pension de huit cents livres. Plus tard, il obtint une compagnie de cavalerie, et servit en Allemagne et en Flandre. Le duc d'Albe, dont il sut se concilier l'estime, lui fit épouser une riche veuve. Champagny, nommé gouverneur d'Anvers, gentilhomme de la chambre du roi et chef du conseil des finances de Flandre, oublia la reconnaissance qu'il devait à son souverain, et embrassa le parti des seigneurs. Il signa même un des premiers le fameux traité d'*Union* qui amena la fin de la domination espagnole dans les Pays-Bas. La gouvernante auprès de laquelle son frère Granvelle jouissait d'une grande faveur, lui donna l'ordre de se retirer en Franche-Comté. Champagny qui aurait pu payer de sa vie l'imprudence de sa conduite, s'empressa d'obéir. Nommé, en 1575, chevalier d'honneur au parlement de Dôle, il mourut en 1593. Sa correspondance, recueillie en 4 volumes in-folio, fait partie de la collection des *Mémoires de Granvelle*, conservée à la bibliothèque de Besançon.

CHAMPAGNY (JEAN-BAPTISTE NOMPÈRE de), duc de Cadore, ministre, sénateur, pair, grand-chancelier de l'ordre de la réunion, grand officier de la légion d'honneur, etc., né à Roanne, dans le Lyonnais, en 1756, d'une famille noble, fut, dès son enfance, destiné à la marine, et était parvenu au grade de major de vaisseau lorsque la révolution éclata. Nommé, en 1789, député de la noblesse du Forez aux états-généraux, il passa un des premiers de son ordre dans la chambre du tiers-état, et en fut élu secrétaire le 16 février 1790. Il contribua à faire adopter plusieurs projets de réforme dans le code maritime, et proposa, en 1791, de ne plus admettre de distinction entre la marine royale et la marine marchande. Sous le règne de la terreur il fut mis en arrestation et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor; mais il ne reparut sur la scène politique qu'après le 18 brumaire (9 novembre 1799), et alors il fut appelé au conseil d'état et envoyé, en juillet 1801, à Vienne comme ambassadeur. Rappelé en 1804 pour prendre le portefeuille du ministère de l'intérieur, il fut comblé d'honneurs et de présens par la cour autrichienne, et l'empereur François II mit le comble à sa bienveillance en consentant à devenir le parrain de son fils, né à Vienne le 10 septembre 1804. Lors du sacre de Bonaparte, il alla recevoir Pie

VII à Fontainebleau, et il eut pour sa Sainteté tous les égards convenables. A peine installé dans ses hautes fonctions, il fit au corps législatif un rapport très brillant, où tout en s'appliquant à faire ressortir la supériorité de la France impériale sur la France de l'ancien régime, et en constatant les progrès des arts et de l'industrie depuis 1789, il félicita le gouvernement d'être revenu aux formes monarchiques. Champagny accompagna son maître à Milan en 1805, et assista à son couronnement comme roi d'Italie. En 1806, il reçut la mission de solliciter officiellement le décret qui rendit à leur ancienne destination les églises de Sainte-Geneviève et de Saint-Denis. Après la paix de Tilsitt il passa au ministère des affaires étrangères, et par des promesses fallacieuses il vint à bout d'attirer le roi d'Espagne à Bayonne. Pour justifier sa conduite, il fit un rapport le 24 avril 1808, où il établissait, comme une des bases de la sûreté de l'Europe et de la délivrance de l'Espagne, la nécessité d'employer tous les moyens pour faire descendre du trône un prince faible qui se laissait dominer par la politique anglaise, et qui ne pourrait jamais donner à son peuple qu'une existence précaire. Ce ministre se rendit à Bayonne avec Bonaparte, et fut créé cette même année duc de Cadore. Cependant l'usurpation du sceptre castillan ne s'étant point effectuée avec autant de facilité que la flatterie ministérielle l'avait espéré, Champagny se vit obligé de demander l'intervention des armes de son maître pour terminer ce que la diplomatie avait commencé avec autant de perfidie que de maladresse. L'Autriche en profita pour recommencer la guerre; il suivit Bonaparte dans cette rapide campagne, et contribua à la conclusion du traité de paix qui amena le mariage de Marie-Louise. Il proposa ensuite la réunion de la Hollande à la France, qui fut consommée en 1810. C'est ainsi qu'en flattant l'ambition de l'empereur, il s'éleva au premier rang parmi ses conseillers intimes. Le duc de Cadore continua à administrer le département des affaires extérieures jusqu'en 1811, époque où il éprouva une sorte de défaillance pour n'avoir pas compris, dit-on, les intentions de son maître à l'égard de la Russie, et n'avoir pas su donner en conséquence à la diplomatie française une direction conforme à ses projets. Néanmoins il fut nommé intendant-général des domaines de la couronne et sénateur le

5 avril 1813. Lors de l'invasion des alliés en 1814, on lui donna le commandement d'une légion de la garde nationale parisienne, et il adhéra, le 24 avril même année, à la déchéance de Napoléon. Le roi le créa pair le 4 juin 1814; mais au retour de Bonaparte, il accepta une seconde fois la place d'intendant-général de ses domaines, et vint siéger parmi les pairs de la nouvelle chambre. La seconde restauration l'ayant privé de sa dignité, il reentra dans la vie privée. M. Decaze voulant changer en 1819 la majorité de la chambre des pairs, comprit le duc de Cadore sur une nouvelle liste. Il est mort le 5 juillet 1854.

CHAMPEIN (STANISLAS), compositeur distingué du siècle dernier, naquit à Marseille, le 19 septembre 1753. Ses premiers essais applaudis à Paris, et même à la cour, attirèrent bientôt sur lui l'attention publique. Choisi d'abord officiellement pour composer une messe de sainte Cécile que l'on célébrait annuellement dans l'église des mathurins, Champein dirigea bientôt ses études vers la musique dramatique, et produisit successivement un grand nombre d'opéras accueillis dès leur apparition par un succès qui ne s'est point démenti dans la suite. Au nombre de ses principaux ouvrages dans ce genre, on aime à citer : | *Le Soldat français*, en deux actes; | *La Mélomanie*, idem. Peu d'opéras ont produit à la scène une impression aussi vive et aussi soutenue que ce dernier. Les innovations introduites dans la musique depuis le commencement du dix-neuvième siècle, ne lui ont rien fait perdre de sa fraîcheur et de cette piquante originalité qui en assura le succès dès son apparition. Les autres productions de Champein sont : | *Le nouveau don Quichotte*, donné dans sa nouveauté, sous le pseudonyme du signor Zaccarelli; | *Les Dettes*, en deux actes; | *Florette et Colin*, en un acte; | *Le Manteau ou les nièces rivales*; | *Menzikoff*, en trois actes; | *Les noces cauchoises*, en deux actes; | *Les Ruses de Frontin*, id.; | *La Chaise à porteur*, paroles de M. de Wismes de Saint-Alphonse, composée à la demande expresse du prince de Condé et pour son théâtre de Chantilly. Champein tenta et résolut le premier le problème d'attacher de la musique à des paroles en prose; il avait choisi pour cette innovation hardie un sujet où les passions les plus véhémentes et les plus

désordonnées concouraient à augmenter les difficultés immenses d'un pareil travail. C'était l'*Electre* de Sophocle, traduite littéralement du grec. Le premier acte seulement fut répété et enleva tous les suffrages; cependant la représentation publique de la pièce fut constamment refusée par l'administration de l'académie royale de musique, on ignore pour quels motifs. Champein mourut dans un âge avancé quelque temps avant 1830. Il a été remplacé à l'institut par M. Auber, auteur de *La Muette de Portici*, et d'une foule d'opéras qui le placent au premier rang parmi les compositeurs français modernes.

CHAPELLE (l'abbé de la), aumônier de quartier de Louis XVIII et de Charles X, et conseiller d'état, était né vers 1737 au château de Pommiers, en Beaujolais, d'une famille originaire du Périgord. Après avoir achevé, à Saint-Sulpice, ses études ecclésiastiques, il fut choisi pour grand-vicaire par M. de Montazet archevêque de Lyon; lorsque M. de Marbeuf eut succédé à ce prélat, il cessa de remplir ces fonctions. L'abbé de la Chapelle quitta la France après les journées des 5 et 6 octobre, avec la famille du baron de Juliéna, et passa en Italie les temps orageux de la révolution française. Rentré dans sa patrie en 1806, il alla habiter un petit village du Beaujolais, où il se rendit utile dans l'exercice du ministère. Désigné plusieurs fois pour l'épiscopat, sa modestie lui fit toujours refuser cette dignité. En 1849, Mgr le cardinal de Périgord lui donna une place d'aumônier de quartier du roi, et lors de la formation du ministère des affaires ecclésiastiques en 1824, Mgr le cardinal de Latil le fit nommer directeur sous Mgr l'évêque d'Hermopolis. L'abbé de la Chapelle devint depuis conseiller d'état, et fut commissaire du roi pour la présentation des budgets du clergé. On lui a reproché de n'avoir pas défendu assez énergiquement les intérêts de la religion, dans les discussions du conseil d'état, et de mettre de la lenteur dans les affaires. Lorsque les ordonnances du 16 juin 1828 eurent provoqué une réclamation des évêques, qui fut consignée dans un mémoire célèbre, les prélats français reçurent, sous la date du 9 août, une circulaire sortie des bureaux du ministère des affaires ecclésiastiques, et portant la signature de l'abbé de la Chapelle. Le ton et l'esprit qui régnaient dans cette pièce déplurent

généralement et excitèrent même des plaintes; le mécontentement augmenta à la réception d'une seconde circulaire aussi peu satisfaisante que la première. (*Voyez l'Ami de la religion* tome LVII, n° 1468.) Lors de l'avènement du ministère du 8 août, en 1829, l'abbé de la Chapelle perdit sa place; mais il conserva son titre de conseiller d'état. Après la révolution de juillet 1830, il retourna dans sa famille, et passa le reste de ses jours dans une retraite profonde. Il est mort le 20 décembre 1834.

CHAPPE (IGNACE-URBAIN-JEAN), frère aîné de l'inventeur du télégraphe, né en 1760, à Rouen, obtint après avoir achevé ses études, une place dans les finances, qu'il perdit à la révolution. Elu, en 1791, par le département de la Sarthe, député à l'Assemblée Législative, il s'associa à son frère pour renouveler les expériences relatives à sa découverte. Après avoir vu deux fois briser ou brûler leurs machines par une populace aveugle, ils continuèrent leurs essais qui les amenèrent à arrêter définitivement la forme du télégraphe qu'ils présentèrent à l'Assemblée nationale dans sa séance du 22 mars 1792. Autorisés, le 4 avril 1793, à faire construire trois postes d'essais, et tous les résultats ayant confirmé le mérite de leur invention, une première ligne télégraphique, établie de Paris à Lille, fut terminée à la fin de 1794. D'autres lignes furent exécutées successivement de Paris à Strasbourg (1797); de Paris à Brest (1798); de Paris à Lyon (1799); de Lyon à Toulon (1814); de Paris à Bayonne (1823). Chappe l'aîné et Pierre Chappe avaient été nommés administrateurs des lignes télégraphiques avec leur frère Claude, et à la mort de celui-ci, arrivée en 1803, ils restèrent seuls chargés de ces fonctions. Mis tous deux à la retraite, en 1823, ils furent remplacés par leurs deux frères René et Abraham, qui avaient pris la part la plus active aux premières recherches de l'inventeur. Chappe l'aîné avait reçu en 1813 la croix de l'ordre de la réunion, et en 1814, celle de la légion-d'honneur. Il est mort en 1828. On a de lui une *Histoire de la télégraphie*, Paris, 1824, 2 vol. in-8°, dont un de planches. L'auteur traite dans ce curieux ouvrage, des différentes tentatives faites par les anciens pour transmettre promptement des annonces à de grandes distances; il y rend compte de toutes les circonstances qui se rattachent

à l'établissement du premier télégraphe français, et il parle de ceux qui furent établis postérieurement en Allemagne, en Suède, en Angleterre, en Russie, en Turquie et en Egypte.

CHARLES X, roi de France, quatrième fils du dauphin, fils de Louis XV, et frère de Louis XVI et de Louis XVIII, naquit à Versailles le 9 octobre 1757. Il reçut au baptême le nom de Charles-Philippe, et porta jusqu'à son avènement le titre de comte d'Artois. Fait par son aïeul chevalier du Saint-Esprit en 1771, à l'occasion du mariage de son frère le comte de Provence, il épousa, le 16 novembre 1773, Marie-Thérèse de Savoie, princesse qui mourut dans l'émigration en 1805, et dont il eut trois enfans, la princesse Sophie qui mourut en bas âge, et les ducs d'Angoulême et de Berri. Le comte d'Artois, doué d'un heureux naturel cultivé par une éducation indulgente, se fit remarquer de bonne heure au milieu d'une cour frivole, par ses grâces chevaleresques et par l'amabilité de son caractère. Sa position secondaire près du trône lui faisant moins sentir la nécessité de s'appliquer aux choses sérieuses, il s'attacha principalement à briller dans les cercles et à se rendre habile dans les exercices du corps, et il y réussit. La nature l'avait traité en prince, quant aux formes extérieures; mais elle ne l'avait pas doué d'une trempe d'esprit assez forte pour qu'il prit la résolution de fuir les séductions dont il était entouré. Destiné par la Providence à recevoir plus tard les sévères leçons du malheur, il se livra d'abord avec toute la fougue de son âge aux jouissances faciles que lui offrait une cour corrompue par l'esprit du siècle et par l'exemple de Louis XV. La vie légère et insouciant de ce jeune comte d'Artois, offrait un contraste frappant avec celle que menaient ses deux frères, l'un appliqué, modeste, grave et attaché aux pieuses habitudes d'une vie pure et retirée; l'autre adonné à l'étude, et s'associant avec un vif intérêt au mouvement intellectuel et politique de son temps. Il est vrai cependant qu'au milieu de sa vie dissipée, le comte d'Artois déployait des qualités vraiment royales : la bonté, la libéralité, le goût des arts et un à-propos plein de grâce dans la conversation. En 1777 ce prince quitta pour la première fois Versailles pour visiter les ports du royaume, dans lesquels la sollicitude de Louis XVI cherchait à ranimer la marine

négligée sous le règne précédent, et en 1782, il alla prendre part, comme volontaire, à la campagne de Gibraltar, après avoir visité la cour de Madrid. Selon quelques biographes, le désir d'effacer le souvenir d'une affaire scandaleuse qui s'était terminée par un duel du prince avec le duc de Bourbon, était entré pour beaucoup dans les motifs de son éloignement. Dans ces temps où les ennemis de la royauté épiaient déjà l'occasion favorable de renverser un trône chancelant, les imprudences répétées du comte d'Artois offraient un aliment continuel à leur malignité. On répandait sur son compte dans le public les bruits les plus injurieux et les plus piquantes railleries. On lui reprochait, et non sans raison, sa prodigalité; on lui faisait un crime des dettes considérables qu'il avait faites, et qui le forcèrent de mettre à contribution la complaisance financière de M. de Calonne. Lors de la convocation de l'assemblée des notables, le roi ayant nommé chacun de ses deux frères président d'un bureau, le comte d'Artois décida le sien à se prononcer contre toute idée de réforme, tandis que Monsieur (depuis Louis XVIII) se montrait favorable à toutes les concessions. Cette différence dans la conduite des deux princes, rendit le comte de Provence suspect à la cour, et exposa de plus en plus le comte d'Artois à l'animosité du parti révolutionnaire. Les dispositions malveillantes de la multitude à son-égard, se manifestèrent par des imprécations et des menaces, le jour où les deux princes se rendirent à Paris, chargés par le roi, après l'exil du parlement, de venir faire enregistrer à la cour des aides, les édits sur le timbre et sur l'impôt. Pour que sa voiture pût franchir sans danger la distance de la barrière de la Conférence au palais de justice, il fallut qu'elle fût protégée par une nombreuse escorte et par une double haie de soldats. Bientôt sa livrée ne put plus paraître dans Paris sans être exposée aux insultes de la multitude. Lorsque l'Assemblée Constituante tint ses premières séances, le comte d'Artois qui, dans la seconde réunion des notables avait, de concert avec les autres princes du sang, signé une adresse au roi, dans laquelle il s'élevait avec force contre toute innovation, se décida à favoriser, par une lettre de sa main, la réunion des trois ordres. Mais cet acte ne put détruire les préventions dont il était l'objet. On assure que des affiches,

dans lesquelles on demandait sa tête, furent placardées dans les rues de Paris. La journée du 14 juillet qui ouvrit une ère de violences et de massacres, lui fit pressentir tout ce qu'il avait à craindre, et le détermina à sortir du royaume. Lorsque le roi, d'après le conseil de son frère, le comte de Provence, se rendit à l'assemblée sans suite et sans gardes, le comte d'Artois l'accompagna; mais le soir même il quitta la France où Necker rentrait en triomphe pour y ressaisir une éphémère popularité. Le prince se rendit à Turin avec ses deux fils et les ducs de Bourbon et d'Enghien. Après avoir eu à Mantoue une première entrevue avec l'empereur Léopold, et avoir fait quelque séjour à Worms, puis au château de Brühl, près de Bonn, il se fixa momentanément à Bruxelles en 1791. Il partit ensuite pour Vienne, et revint Léopold à Pilnitz où se trouvait aussi le roi de Prusse. C'est dans cette ville que furent arrêtées entre les deux souverains les bases de cette convention célèbre qui ne fut pas sans influence sur le cours de la révolution française. On y déclarait qu'on allait armer pour mettre Louis XVI en état d'affermir, dans la plus parfaite liberté, les bases d'un gouvernement approprié aux besoins de la nation. Il paraît que des confidens indiscrets ébruèrent ces préparatifs dont le gouvernement français se plaignit; la diplomatie intervint; divers cabinets imprudemment compromis se refroidirent; l'Autriche même hésita; et on en vint au point de ne pas permettre au comte d'Artois d'établir un dépôt de recrutement dans les Pays-Bas. Cependant Louis XVI, dont la position s'aggravait de jour en jour, ayant donné, le 15 septembre, son adhésion à l'acte constitutionnel, invita ses frères et le prince de Condé à rentrer en France, aux termes du décret qui déclarait *ennemis de l'état* tous les Français qui ne rentreraient pas avant le 1^{er} janvier 1792. Le comte d'Artois répondit de Coblenz, qu'il ne pouvait obtempérer à des ordres *évidemment arrachés par la violence*, et que le roi n'eût pas donnés, s'il n'eût été retenu dans un état de *captivité physique et morale*. Peu de temps après, parut une proclamation dans laquelle de vives accusations étaient lancées contre l'assemblée nationale. Tout espoir de réconciliation s'évanouit. L'assemblée législative survint, et ne garda point de ménagemens. Le 2 janvier 1792, elle décréta

d'accusation le comte d'Artois. Quatre mois après, elle supprima le traitement qui lui avait été alloué par la constitution, et déclara son apanage saisissable par ses créanciers. Le comte d'Artois se trouvait à Ham en Westphalie, quand il reçut la nouvelle de la mort de Louis XVI. Monsieur prit alors le titre de régent, et donna à son frère celui de lieutenant-général du royaume. Ce prince partit peu après pour Pétersbourg où l'attendait un accueil plein de grandeur. L'impératrice Catherine lui remit de sa main une magnifique épée, dont elle voulait, dit-elle, *qu'il se servit pour le rétablissement et la gloire de sa maison*; elle promit de mettre vingt mille hommes à la disposition du régent, à condition que l'Angleterre les solderait. Le cabinet de Saint-James prit avec les princes exilés des engagements qu'il éluda par des lenteurs calculées. Cependant, en 1793, le prince s'étant rendu à Londres, on mit à sa disposition la frégate le *Jason* de l'escadre du commodore Warren, et il partit de Portsmouth, accompagné de quelques milliers d'émigrés. Les Vendéens commandés par Charette plaçant leur dernière espérance dans la résolution du comte d'Artois dont on leur annonçait l'arrivée prochaine, avaient repris les armes. Le prince, après être resté quelque temps en croisière sur les côtes de l'Ouest, débarqua le 29 septembre à l'Île-Dieu. Si, passant aussitôt sur le continent, il eût rejoint l'armée vendéenne, et rallié, par l'ascendant de son nom, toutes les forces royalistes de l'Ouest, nul doute que son entreprise n'eût offert quelques chances de succès. Mais il fallait, pour accomplir ce projet, une vigueur de résolution qui lui manqua toujours dans les grandes circonstances de sa vie. Soit qu'il reculât devant la responsabilité d'une entreprise qui pouvait attirer sur la Vendée de nouveaux et incalculables malheurs, soit qu'il eût des raisons de se défier des dispositions de l'Angleterre, la veille du jour où devait s'effectuer le débarquement sur le continent, le prince communiqua aux personnes de sa suite des dépêches apportées par un courrier des ministres anglais, et qui le forçaient de se rendre aussitôt à Londres. Il regagna Portsmouth, après avoir vainement essayé de soutenir par des promesses l'espérance des Vendéens, dont le découragement fut bientôt porté à son comble par la mort de Charette. Le prince, qu'on nommait *Monsieur*, depuis la mort du jeune

Louis XVII, s'arrêta peu en Angleterre et alla résider à Edimbourg jusqu'en 1799. A cette époque il fit un voyage sur le continent pour rejoindre la légion de Condé qui se trouvait en Suisse; mais l'ayant trouvée en pleine retraite, il se hâta de retourner en Angleterre. En 1803, le chef du gouvernement consulaire ayant fait aux princes de la maison de Bourbon, la proposition de renoncer au trône, Louis XVIII répondit avec convenance et dignité, et Monsieur signa le 23 avril un refus non moins positif. A l'époque de la paix d'Amiens, il avait été obligé de quitter Londres; mais il y revint après un court séjour en Ecosse. Au mois de novembre 1804, peu avant le sacre de Napoléon, des arrangemens de famille l'appelèrent à Calmar sur la Baltique où résidait son frère, et d'où il se rendit bientôt à Edimbourg. Lorsque Louis XVIII cessant de regarder la Suède comme un asile assez sûr se décida à passer en Angleterre, et à s'établir avec sa famille au château d'Hartwell dont il fit l'acquisition, Monsieur s'y rendit près de lui en 1809, et il y resta jusqu'à ce que le dénouement de la campagne de Russie, en lui faisant prévoir la chute de Napoléon, lui eût donné l'espoir de revoir sa patrie et de rentrer dans le palais de ses pères. Au commencement de 1813, le comte d'Artois se rendit à Bâle, d'où il pénétra en France. Mais les plaintes qui en furent faites au nom de Bonaparte, au congrès de Châtillon, et les vœux secrets de plusieurs cabinets dont les intérêts étaient contraires à ceux des Bourbons, firent enjoindre au prince de rétrograder. Les généraux autrichiens, particulièrement, s'opposèrent à la circulation de ses manifestes, et on assure même qu'un imprimeur français fut arrêté pour s'être écarté de cette réserve. Après les stipulations du 31 mars 1814, le comte d'Artois s'avança sans obstacle, et revêtu du titre de lieutenant-général du royaume, il proclama au nom de son frère, retenu encore en Angleterre, le rétablissement de la paix, la fin du despotisme, l'abolition de la conscription et de l'impôt des droits-réunis. Le gouvernement provisoire établi à Paris, en se déclarant pour les Bourbons, facilita l'accomplissement de la restauration. Des détachemens de la garde nationale de la capitale allèrent à quatre lieues de distance recevoir Monsieur qui fit son entrée à Paris le 12 avril 1814. Talleyrand qui l'attendait à la bar-

rière de Bondy avec les membres du gouvernement provisoire, le harangua en ces termes : « Monseigneur, le bonheur que nous éprouvons en ce jour » de régénération, est au-delà de toute » expression, si Monsieur reçoit avec la » bonté céleste qui caractérise son auguste maison, l'hommage de notre religieux attendrissement et de notre dévouement respectueux. » Après avoir passé la barrière, le prince fut complimenté par le baron de Chabrol, préfet du département de la Seine qui était venu au-devant de lui, à la tête du corps municipal de Paris. « Monseigneur, lui » dit ce magistrat, après vingt ans de » malheur, la France voit avec transport » la famille auguste qui pendant huit » siècles assura sa gloire et son bonheur. » La ville de Paris, objet de l'amour constant de ses rois, met ce jour au rang des plus beaux qui aient brillé pour elle depuis l'origine de la monarchie. » La France entière soupire après le retour de son roi.... Un pouvoir tutélaire va confondre et réunir tous les vœux, tous les intérêts, toutes les opinions.... » Animés du même esprit, les Français ne formeront qu'une même famille. » Votre altesse royale agréera les vœux de tout un peuple qui va se presser sur ses pas; elle s'attendrira en reconnaissant ces lieux pleins du souvenir de ses augustes aïeux et qui lui furent toujours si chers; elle entendra retentir partout les acclamations; elle verra l'espérance renaître dans tous les cœurs, et le bonheur de la patrie la consolera de ses longues souffrances. » Un immense cortège suivit le prince à Notre-Dame, et de là au palais des Tuileries, dont il prit possession au nom de son frère. La nouveauté du spectacle, la satisfaction générale que faisait éprouver le dénouement presque miraculeux d'une invasion qui avait menacé tous les intérêts de la France, les espérances que donnait une paix assurée, et par-dessus tout cela, des mots heureux dictés par une franche effusion de cœur, avaient électrisé la multitude. « Rien n'est changé en France, avait dit le comte d'Artois, je n'y vois qu'un français de plus. » Lorsqu'il entra dans ses appartemens, quelqu'un de sa suite lui dit : « Monseigneur doit être bien fatigué. — Comment, reprit le prince, serais-je fatigué un jour comme celui-ci, le premier jour de bonheur que j'aie éprouvé depuis vingt-cinq ans. » Le

soir la plupart des édifices publics et un grand nombre de maisons particulières furent spontanément illuminés et décorés d'emblèmes ingénieux. Le 14, un acte du sénat conféra à Monsieur l'autorité provisoire, en attendant que Louis-Stanislas-Xavier, appelé au trône, eût accepté la charte constitutionnelle. Le comte d'Artois, éludant la déclaration de principes qu'on lui demandait, et qui eût été la reconnaissance d'un pouvoir constituant supérieur à l'autorité royale, répondit : « J'ai pris connaissance de l'acte qui rappelle au trône de France mon auguste frère. Je n'ai point reçu de lui le pouvoir d'accepter la constitution, mais je consens ses sentimens et ses principes, et je ne crains pas d'être désavoué en assurant qu'il en admettra les bases. » Le prince ajouta en son propre nom : « Je remercie le sénat de ce qu'il a fait pour le bonheur de la France en rappelant son souverain légitime. Il ne peut y avoir parmi nous qu'un sentiment, tout le passé est oublié; nous ne sommes plus qu'un peuple de frères. Pendant que je serai à la tête du gouvernement, et ce temps sera court, j'emploierai tous mes moyens à travailler au bonheur public. » Ces assurances étaient sincères. Si plusieurs actes de ce prince révèlent le défaut de lumières et d'habileté, l'histoire rendra justice à la droiture de ses intentions. De nombreuses fautes furent commises dès les premiers jours de la restauration. Une des plus graves fut d'envoyer, en qualité de commissaires du gouvernement dans les provinces, des hommes pour la plupart incapables de comprendre et de remplir la mission de paix et de conciliation dont ils étaient chargés. Quelques-uns cherchèrent à faire oublier par un zèle exagéré les opinions républicaines qu'ils avaient professées, ou les services qu'ils avaient précédemment rendus à l'empire; d'autres, dominés par un royalisme exclusif et personnel, affectèrent de ne s'adresser qu'à cette classe de la nation qui s'associait complètement à leurs regrets et leurs espérances. Presque tous, au lieu de gagner des cœurs au gouvernement royal, éveillèrent des craintes, ranimèrent des haines, et semèrent dans la population des germes de mécontentement que diverses causes contribuèrent plus tard à développer. Le prompt acquiescement donné au traité qui restituait à l'étranger toutes les places fortes conquises par les Français depuis 1792, et

qui réduisait notre marine, fut aussi amèrement reproché à Monsieur par des hommes que l'attachement qu'ils conservaient pour le gouvernement déchu rendait jaloux à l'excès de l'honneur national. Mais il était difficile d'échapper à cette humiliation, résultat presque inévitable de l'invasion et qui, à tout prendre, n'était qu'une bien légère expiation de tant de triomphes remportés pendant vingt ans par les armes françaises dans toutes les contrées de l'Europe. Quelques-uns prétendent que Louis XVIII adressa à ce sujet de vifs reproches à son frère qui s'y montra très sensible. Cependant quelques mesures sages furent prises. Les tribunaux des douanes furent abolis, et dans une réponse au consistoire des réformés, Monsieur déclara que le roi embrassait également dans ses affections les français de tous les cultes. Ce prince avait été nommé peu de temps après l'entrée de Louis XVIII à Paris, colonel-général des gardes nationales de France, puis rétabli dans son ancien titre de colonel-général des Suisses. Comme d'autres membres de sa famille, il voulut visiter les départemens, et déploya dans ce voyage la grâce et la bonté qui lui étaient naturelles, sans toutefois mettre assez en œuvre cette politique adroite à laquelle Henri IV dut de ramener à son parti les ligueurs les plus ardents. Le 5 mars 1815 on apprit aux Tuileries, l'apparition de Napoléon sur les côtes du Var. Dès la nuit suivante, Monsieur partit pour Lyon, où il arriva le 8. Mais les dispositions hostiles des esprits le forcèrent à reprendre en hâte la route de la capitale. Le 16 mars, il accompagna le roi au corps législatif, et jura fidélité à la charte constitutionnelle, tant en son nom qu'en celui de sa famille. Le roi ayant quitté son palais dans la nuit du 19 au 20, Monsieur le suivit quelques heures après, avec le duc de Berri, et après s'être arrêté à Aspres, il alla rejoindre à Gand le chef de sa famille. Rentré en France après les cent-jours, il présida, le 26 juillet, le collège électoral du département de la Seine, et y obtint un grand succès par l'aménité de ses manières et l'à-propos de ses paroles. A la chambre des pairs, il s'opposa à ce que des remerciemens fussent votés au duc d'Angoulême pour sa conduite dans le midi. « C'était, dit-il, contre des français égarés qu'il s'était vu contraint de combattre. » Depuis ce moment jusqu'à la fin du règne de Louis XVIII le comte

d'Artois se tint presque constamment à l'écart du mouvement officiel de la politique, et se consacra aux pratiques d'une piété sincère qu'augmentait le souvenir des fautes de sa jeunesse. Les fêtes célébrées au mois de juin 1816, à l'occasion du mariage du duc de Berri avec la princesse Caroline de Naples, jetèrent à peine quelque diversion dans la vie austère qu'il menait au pavillon Marsan, et à laquelle l'exercice de la chasse apportait seul quelque distraction. L'attentat qui mit fin aux jours du duc de Berri le 13 février 1820, plongea la famille royale et le comte d'Artois en particulier, dans une profonde douleur qui fut adoucie par la grossesse bientôt déclarée de la duchesse de Berri. Le comte d'Artois accueillit la naissance du duc de Bordeaux, qui fut appelé *l'enfant du miracle*, comme une consolation d'en haut et un témoignage éclatant des desseins de Dieu sur sa famille. On a prétendu que dans les dernières années du règne de son frère, il réunissait dans ses appartemens des royalistes ardens et quelques membres du clergé, et qu'il avait avec eux des conférences secrètes dans lesquelles on traçait des plans de politique qui devaient être réalisés plus tard. Ces allégations souvent répétées par des journaux hostiles, ainsi que la supposition de l'existence d'un *gouvernement occulte* destiné à modifier la direction donnée aux affaires par Louis XVIII, ne nous paraît appuyée sur aucune preuve. On assure que MM. de Villèle et Corbière furent présentés à Louis XVIII par le comte d'Artois au mois de septembre 1821; mais il nous paraît peu raisonnable de conclure de ce fait, qu'ils durent à ce prince leurs portefeuilles, puisqu'ils ne devinrent et ne restèrent ministres qu'en observant toutes les conditions du gouvernement représentatif, c'est-à-dire, en s'appuyant sur la majorité de la chambre. Louis XVIII étant mort le 16 septembre 1824, le comte d'Artois se vit appelé au trône sous le nom de Charles X. Le même jour le nouveau roi annonça aux ministres réunis à Saint-Cloud, qu'il ne voulait rien changer au gouvernement de son frère. Des mots heureux prononcés par lui dans les premiers momens de son règne furent accueillis avec transport par le peuple, et parurent d'un heureux augure. En défendant aux soldats de repousser la foule qui se pressait sur son passage, il s'était écrié : *point de halles-*

bardes! et ce mouvement de confiance avait excité de vives sympathies dans une capitale qui compte au nombre de ses privilèges l'avantage de voir de près son souverain. L'ordonnance qui abolit la censure rétablie peu de jours avant la mort de Louis XVIII, ne fut pas accueillie avec moins de faveur. Une amnistie générale fut en même temps promulguée en faveur des déserteurs des armées de terre et de mer, et des sommes considérables furent tirées de la cassette du roi pour être employées en actes de bienfaisance. Charles X saisit avec empressement toutes les occasions de se montrer en public, et le spectacle devenu nouveau, d'un roi de France assistant à cheval à des parades et à des fêtes militaires, parut ajouter encore à l'allégresse causée par son avènement. Les arts furent l'objet particulier de sa bienveillance. Un jour le nouveau monarque parut inopinément à l'exposition publique des travaux de peinture et de sculpture au Louvre, et il adressa ces paroles gracieuses au directeur qui lui exprimait le regret qu'éprouveraient les artistes de n'avoir pas été instruits du projet de cette visite : « Ceci » est un imprromptu, dit le roi, je vais » d'abord jouir de leurs ouvrages; dites » leur que plus tard, et bientôt, je veux » me trouver au milieu d'eux... Les arts » sont une partie de cette gloire française » qui m'est chère... Pour aujourd'hui, » ajouta-t-il, je vais me promener au » milieu de ma famille. » Charles X tint parole, et les arts éprouvèrent plus d'une fois les effets de sa royale munificence. Les chambres furent convoquées pour le 22 décembre, et il fut célébré la veille de ce jour une messe du Saint-Esprit, à laquelle assistèrent les princes de la famille royale et tous les grands dignitaires de l'état en habit de cérémonie. Cette solennité religieuse, dans laquelle des écrivains de parti n'ont voulu voir que le premier acte d'une alliance servile du pouvoir royal avec le clergé, n'avait rien que de convenable dans un pays catholique gouverné par un roi très-chrétien; la religion bien entendue est la meilleure conseillère du pouvoir, comme la garantie la plus sûre de la vraie liberté. Le roi ouvrit, le 22 septembre, la session législative par un discours dans lequel on remarqua les passages suivans : « La confiance de la » nation ne sera point trompée. Messieurs, » je connais tous les devoirs que m'impose » la royauté; mais fort de mon amour

» pour mon peuple, j'espère avec l'aide
 » de Dieu, avoir le courage et la fermeté
 » nécessaires pour les remplir..... Le
 » moment est venu de fermer la dernière
 » plaie de la révolution. La situation de
 » nos finances permettra d'accomplir ce
 » grand acte de justice et de politique....
 » Vous assisterez, messieurs, à la céré-
 » monie de mon sacre. Là, prosterné au
 » pied du même autel où Clovis reçut
 » l'onction sainte, en présence de celui
 » qui juge les peuples et les rois, je re-
 » nouverai le serment de maintenir et
 » de faire observer les lois de l'état et les
 » institutions octroyées par le roi mon
 » frère. » Le sacre eut lieu le 29 mai 1825
 avec un grand éclat. La sainte ampoule
 qui, depuis plusieurs siècles, était en
 vénération dans l'église de Reims, avait
 été brisée en 1793 par un commissaire
 de la Convention, sur le piédestal de la
 statue de Louis XV; mais des mains
 fidèles en avaient recueilli des fragmens,
 avec une partie du baume qu'elle ren-
 fermait, ainsi qu'il est constaté par un
 procès-verbal authentique déposé au
 greffe du tribunal de Reims, et ces
 précieux restes servirent au sacre de
 Charles X. Cette solennité que le roi avait
 fait précéder d'une amnistie accordée
 aux condamnés politiques (28 mai 1825),
 avait attiré un concours immense, et plu-
 sieurs poètes, au nombre desquels étaient
 MM. de Lamartine et Victor Hugo, la cé-
 lébrèrent en beaux vers. Dès les premiers
 jours du règne de Charles X, plusieurs
 membres distingués du parti libéral
 avaient manifesté des dispositions fa-
 vorables au gouvernement royal. Benja-
 min-Constant avait fait entendre devant
 le nouveau monarque le cri de *vive
 le roi!* Il eût été d'une bonne politique
 de profiter de ce moment d'entraîne-
 ment pour conquérir, par des conces-
 sions raisonnables, l'appui de ces hom-
 mes qui représentaient une partie notable
 de la nation, et dont quelques-uns exer-
 çaient sur la multitude l'ascendant du
 talent, de la fortune et de la popu-
 larité. Si l'on réfléchit à tout ce qui
 s'est passé depuis 1830, on acquerra la
 conviction que cette transaction pouvait
 se faire sans compromettre la dignité
 royale. Entraîné par sa mauvaise étoile,
 ou plutôt dominé par d'imprudens con-
 seillers dont la plupart étaient peu pro-
 pres à juger sainement l'état des esprits,
 Charles X ne tint pas assez compte de
 l'opinion publique dont la chambre des

députés était l'expression, et s'écartant
 de la route prudente suivie par son pré-
 décesseur, il adopta une politique étroite
 et personnelle que dans sa bonne foi il
 jugeait conforme aux vrais intérêts de la
 France, mais qui devait le conduire à
 l'abîme. Les fautes de son gouvernement
 eurent pour résultat de grossir en peu de
 temps les rangs d'une opposition où se
 réunissaient des hommes d'opinions bien
 divergentes, dont les uns cédaient à une
 conviction sincère, tandis que les autres
 mus par des passions anarchiques n'aspi-
 raient qu'au renversement de l'autorité
 royale. La loi de l'indemnité (27 avril
 1825), dont le principe était juste et que
 M. de Villèle regardait comme une mesure
 essentiellement politique, la loi du sa-
 crilège (20 avril 1825), le projet de loi
 sur la presse que le ministère fut obligé
 de retirer (17 avril 1827), le rétablissement
 de la censure (24 juin 1827), et par-dessus
 tout, le licenciement de la garde nationale
 de Paris (29 avril 1827), donnèrent lieu
 à des attaques vives et persévérantes qui
 se produisirent chaque jour à la tribune,
 au théâtre, dans les journaux et les pam-
 phlets. On s'attacha à représenter le roi
 comme dominé par le clergé, et l'éclat-
 tante dénonciation de M. de Montlosier
 contre les envahissemens de ce qu'il ap-
 pelait *le parti-prêtre*, parut donner du
 poids à cette accusation. Cependant en
 1827, le roi alla visiter le camp de Saint-
 Omer où venaient d'être réunis dix-sept
 mille hommes, que la malveillance re-
 présentait comme destinés à marcher sur
 Paris pour opérer de vive force une
 contre-révolution. Il traversa les départe-
 mens de l'Oise, de l'Aisne, de la Somme,
 visita en détail celui du Nord, et parut
 également satisfait de l'accueil qu'il reçut
 et de l'état de l'industrie dont il remarqua
 lui-même les progrès obtenus depuis la ré-
 volution. Il put toutefois remarquer qu'à
 l'expansion de la joie universelle causée
 par sa présence, se mêlait l'expression in-
 directe des défiances qu'inspirait à une
 partie de la population la marche suivie
 par le gouvernement. L'opinion publique
 se montra plus favorable à sa politique
 extérieure. Le traité signé le 6 juillet 1827
 pour la pacification de la Grèce, entre la
 France, la Grande-Bretagne et la Russie,
 obtint l'approbation universelle, et lors-
 qu'on apprit que l'amiral de Rigny, de
 concert avec les amiraux russe et anglais,
 avait presque entièrement détruit la flotte
 turque et égyptienne dans la rade de

Navarin, le 20 novembre 1827, l'orgueil national applaudit à cette victoire sans considérer si elle servait autant les vrais intérêts de la France que ceux de l'Angleterre. Bientôt après, une armée navale appareilla à Toulon pour la Morée, et Charles X put être regardé comme le pacificateur de la Grèce. Le 5 novembre de la même année, une ordonnance royale ayant dissous la chambre dont la majorité désignée par les journaux sous le nom *des trois cents*, soutenait le ministère Villèle, les collèges électoraux furent convoqués pour les 7 et 24 du même mois. A l'occasion des élections il éclata des troubles sérieux dans Paris; le sang coula dans quelques rues, et il fut fait un premier essai des barricades. Le résultat des élections trompa l'attente du ministère, et Charles X composa, le 4 janvier 1828, un nouveau cabinet auquel M. de Martignac a donné son nom. Ce ministère, sans force et sans couleur, mais jaloux de réconcilier le gouvernement avec l'opinion publique, débuta par des actes qui obtinrent l'assentiment des membres modérés de l'opposition libérale. Il appela M. Henrion de Pansey à la présidence de la cour de cassation; il proposa les lois *municipale et départementale*, et il fit rendre l'ordonnance du 16 juin, contresignée Feutrier, qui limita à 20 mille le nombre des élèves des écoles ecclésiastiques, en interdisant le droit de diriger ces écoles à tout membre d'une congrégation non autorisée par le gouvernement. Cette mesure dirigée contre les Jésuites, donna lieu, de la part des évêques, à de vives réclamations consignées dans un mémoire présenté au nom de l'évêque français par le cardinal de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse. Quelques modifications ayant été apportées à l'interprétation des ordonnances, les évêques consentirent à y donner leur adhésion. Le 12 août 1828, après la clôture de la session des chambres, Charles X se mit en route pour visiter les villes de Metz, Lunéville, Strasbourg, Mulhausen. Un grand enthousiasme se manifesta partout sur sa route, et l'Alsace se distingua par l'accueil qu'elle fit au roi que ce voyage remplit de bonheur. Après l'ouverture de la session de 1829 qui eut lieu le 27 janvier de cette année, le cabinet se modifia par quelques remplacements partiels qui parurent propres à fortifier le ministère Martignac. Mais bientôt une question de priorité qui s'é-

leva à l'occasion de la présentation des lois départementale et municipale amena une collision de la chambre avec le ministère. La droite, dirigée par M. de la Bourdonnaye, vota avec la gauche, et cet accord amena la dissolution du cabinet qui, manquant d'appui dans la chambre comme à la cour, dut se retirer. Le 8 août 1829 fut installé un nouveau ministère dont le prince de Polignac, ami particulier du roi, fut nommé président, le 17 novembre suivant. C'est ici une des grandes fautes de Charles X. La formation d'un tel ministère, contraire à toutes les règles du gouvernement représentatif, fut accueillie avec un étonnement mêlé d'inquiétude. On vit dans cet acte que rien n'avait fait prévoir, l'annonce d'une scission éclatante entre le pouvoir royal et la chambre des députés, et un prélude aux coups d'état. Vainement MM. Courvoisier et de Chabrol (*voyez* ces noms au Supplément) qui avaient d'abord été nommés membres de ce cabinet, représentèrent-ils au roi les dangers auxquels il s'exposait en s'écartant de la route constitutionnelle, Charles X qui du reste eut toujours l'intention de respecter la charte, fut inébranlable et la démission de ces deux ministres fut acceptée. Peut-être le malheureux monarque, préoccupé des souvenirs de la première révolution, et assimilant à tort sa position à celle de Louis XVI, espérait-il sauver la royauté qu'il croyait menacée par les attaques de l'opposition, en déployant une fermeté qui avait manqué à son frère. Cependant une expédition fut résolue contre Alger, et le commandement en fut confié à M. de Bourmont, ministre de la guerre qui, après avoir été en butte aux plus sanglantes récriminations, s'était concilié l'armée par des vœux justes et utiles, et par l'empressement qu'il avait mis à examiner les titres des anciens officiers, et à faire reconnaître une partie des dettes contractées envers eux par l'empire. Pendant que les préparatifs se faisaient, les chambres furent convoquées. Dans la séance royale du 2 mars 1830, le roi se félicita de la part que la France avait eue sous son règne à la régénération de la Grèce; il parla du projet de réconcilier les membres de la maison de Bragance; il présenta le châtimement qu'il espérait infliger au dey d'Alger, comme devant tourner au profit de toute la chrétienté; enfin il insista sur les droits sacrés de la

couronne, et donna à entendre qu'il était loin de prendre les plaintes exagérées d'une opposition systématique pour l'expression du vœu de la nation. Alors fut rédigée la fameuse adresse signée par deux cent vingt et un députés, par laquelle on avertissait le monarque du danger qu'il y avait à conserver un ministère dont les vues paraissaient en opposition avec celles de la chambre et avec le vœu de tout le royaume. Le roi se montra offensé de cette adresse, et déclara que ses résolutions étaient immuables. La chambre fut prorogée, et bientôt après dissoute, quoiqu'il fût aisé de prévoir que de nouvelles élections faites dans des circonstances aussi irritantes, ne manqueraient pas d'amener devant le trône une chambre animée du même esprit. Au moment où éclatait cette funeste division entre le roi et la chambre des députés, de nombreux incendies qui, s'ils n'étaient pas l'effet du hasard, paraissaient avoir pour but d'aggraver la population, affligeaient plusieurs provinces et surtout l'ancienne Normandie. La police, malgré tous ses efforts, ne put en découvrir les auteurs. Le 25 mai, la flotte dirigée contre Alger était sous voile. Le temps contraire en avait retardé le départ, et fit ensuite consumer près de trois semaines dans la baie de Palma. Le 15 juin elle était à l'ancre dans la baie de Sidi-Ferruch, le débarquement s'opérait, et dès le soir l'armée emportait sa première position. Le 4 juillet, le fort l'Empereur s'était rendu, et le 5, Hussein dey d'Alger avait capitulé. Une conquête aussi bien dirigée ne pouvait manquer d'amener d'utiles résultats. Presqu'aussitôt après la prise d'Alger, le bey de Tittery fit sa soumission au général en chef, et l'un des fils de M. de Bourmont alla recevoir celle du bey d'Oran. Ce succès glorieux pour la France et avantageux à la civilisation, semblait de nature à consolider le trône de Charles X. Mais déjà le char de l'état était lancé dans la voie des révolutions sans qu'il fût possible de l'arrêter. Le 25 juillet, le résultat des élections était connu. La proclamation publiée par le roi n'avait produit d'autre effet que de compromettre sa dignité. Les deux cent vingt et un se trouvaient tous réélus. Charles X, pour sortir de la position difficile où il était placé, chercha une ressource dans l'article XIV de la charte ainsi conçu : « Le roi est le chef » suprême de l'état, commande les forces

» de terre et de mer, déclare la guerre, » fait les traités de paix, d'alliance et de » commerce, nomme à tous les emplois » de l'administration publique, et fait les » *règlements et ordonnances nécessaires » pour l'exécution des lois et la sûreté de » l'état.* » Persuadé que cet article l'autorisait dans certains cas à prendre la dictature, il rendit, le 25 juillet, d'après un rapport de ses ministres, des ordonnances par lesquelles la chambre des députés était dissoute, la liberté de la presse suspendue, le nombre des électeurs et celui des députés considérablement réduit, et le mode d'élection entièrement changé. Ces ordonnances qui ne réjouirent que des hommes aveuglés sur l'état des esprits, et ces implacables ennemis de la dynastie des Bourbons qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour la renverser, produisirent dans la masse de la population, un sentiment d'épouvante et de douleur. Les députés présents à Paris et les journaux de l'opposition s'empressèrent de protester. Les fabricans fermèrent leurs ateliers et congédièrent leurs ouvriers qui firent bientôt une armée redoutable. Dans la journée du 27, des groupes se formèrent, des boutiques d'armuriers furent enfoncées, et des préparatifs de résistance eurent lieu sur plusieurs points. La gendarmerie ayant voulu dissiper les rassemblements, fut repoussée. La ligne qui devait la soutenir, hésita. Bientôt l'hôtel-de-ville, l'arsenal et la préfecture de police tombèrent au pouvoir des insurgés. La caserne de Babylone occupée par les Suisses fut enlevée, et la garde royale dut se replier sur plusieurs points. M. Lafitte, membre de la chambre des députés, s'étant présenté à Saint-Cloud dans la journée du 28 pour demander au nom de ses collègues présents à Paris, comme conditions de paix, le retrait des ordonnances, le renvoi du ministère et le rétablissement de la garde nationale, revint sans avoir pu pénétrer jusqu'au roi. Le lendemain, la cause royale était perdue. Des régimens de ligne avaient fraternisé avec le peuple. La garde royale, mal dirigée par le duc de Raguse, s'était vue obligée de battre en retraite ; le Palais royal, le Louvre et les Tuileries étaient tombés au pouvoir de l'insurrection, et le drapeau tricolore flottait de tous côtés dans Paris. Charles X, surpris et consterné d'un événement facile à prévoir, et contre lequel ses imprudens ministres n'avaient pris aucune

précaution, s'éloigna de Saint-Cloud avec sa famille dans la nuit du 30, et dès son arrivée à Rambouillet, il expédia trois ordonnances dont la première révoquait celles du 25 juillet, la seconde nommait un nouveau ministère, et la troisième convoquait les chambres pour le 5 août. Ces ordonnances furent apportées par M. de Sussy à la chambre des députés qui n'en tint aucun compte. Dès le 29, s'était organisée une commission municipale composée de MM. J. Lafitte, Casimir Périer, de Lobau, de Schonen, Audry de Puiraveau et Mauguin, et son premier acte, après avoir rétabli la garde nationale, avait été d'appeler au trône le duc d'Orléans. Charles X écrivit lui-même à ce prince pour l'instituer lieutenant-général du royaume, et le 2 août il signa à Rambouillet le message suivant contenant acte de son abdication, et de celle de son fils le duc d'Angoulême, en faveur du duc de Bordeaux, acte qui, dès le lendemain, fut, par ordre du duc d'Orléans, transcrit sur le registre de l'état civil de la maison royale aux archives de la chambre des pairs. « Rambouillet, ce » 2 août 1830. Mon cousin, je suis trop » profondément peiné des maux qui af- » fligent ou qui pourraient menacer mes » peuples, pour n'avoir pas cherché un » moyen de les prévenir. J'ai donc pris » la résolution d'abdiquer la couronne en » faveur de mon petit-fils, le duc de Bor- » deaux. Le dauphin qui partage mes » sentimens, renonce aussi à ses droits » en faveur de son neveu. Vous aurez » donc, en votre qualité de lieutenant- » général du royaume, à faire proclamer » l'avènement de Henri V à la couronne. » Vous prendrez d'ailleurs toutes les me- » sures qui vous concernent pour régler » les formes du gouvernement pendant » la minorité du nouveau roi. Ici je me » borne à faire connaître ces dispositions ; » c'est un moyen d'éviter encore bien » des maux, etc., etc. *Signé* CHARLES. — » LOUIS-ANTOINE. » Cependant Charles X supportant sa nouvelle infortune avec un calme qui n'était pas sans dignité, se dirigea à petites journées vers Cherbourg, accompagné de ses gardes-du-corps et de cinq commissaires chargés par le gouvernement provisoire de l'escorter jusqu'au lieu de l'embarquement. Parti de Valogne le 16 à 9 heures du matin, il arriva en quatre heures à Cherbourg et se dirigea vers la rade, sans s'arrêter dans la ville. Environ soixante personnes

parmi lesquelles on remarquait le général Larochejaquelein, digne membre de son héroïque et infortunée famille, quittèrent la France avec le monarque déchu. Charles X étant le 17 dans la rade de Spithead en vue de Portsmouth, écrivit au roi d'Angleterre qui lui fit répondre qu'il ne recevrait d'autre accueil dans la Grande-Bretagne que celui d'un simple particulier, et après quelque incertitude, il choisit pour résidence le château d'Holyrood en Écosse qu'il avait habité quelque temps pendant son premier exil. La rigueur du climat le détermina à passer sur le continent en 1832, et il alla vivre avec sa famille au Hradschin de Prague où l'empereur d'Autriche avait mis à sa disposition une partie de l'ancien palais du *Burg*. Des raisons de convenance le décidèrent au bout de quelque temps à quitter la capitale de la Bohême. Il craignit de gêner les dispositions de l'empereur qui pouvait désirer de venir à Prague ou y envoyer un vice-roi. Le prince voulut se rapprocher de l'Italie, et au mois de mai 1836, il loua le château de Grafenberg, près Goritz, appartenant au comte Coronini. En quittant Prague, Charles X fit présent à la cathédrale d'un magnifique ostensor en vermeil, et reçut de la population de nombreux témoignages de respect. Il se rendit à Tœplitz, où quelques français vinrent le visiter. Obligé de quitter cette ville, parce que la maison qu'il occupait était arrêtée pour le roi de Prusse, il s'arrêta dans une auberge à Budweis où il fut retenu par une indisposition assez grave du duc de Bordeaux. Comme on ne pouvait se rendre à Goritz sans traverser des pays infectés par le choléra, le duc de Blacas loua pour le roi le château de Kirchberg près de Vienne. La famille royale y fit un séjour agréable ; mais ne voulant pas y passer l'hiver, Charles X en partit le 8 octobre. En arrivant à Goritz le roi paraissait préoccupé ; il parlait souvent de sa fin prochaine. Le 1^{er} novembre il eut une incommodité légère en apparence et qui ne l'empêcha pas de célébrer en vrai chrétien la fête des saints. Le lendemain, il assista au service pour les morts. Placé entre ses deux petits-enfans, il leur paraphrasa le *Dies iræ* avec une chaleur d'expression qui les émut vivement. Au retour, il dit à ceux qui l'entouraient : « C'est une pensée salutaire que celle de » notre fin inévitable : elle nous fait veiller » sur les actions de notre vie ; elle est la

» consolation de nos maux.... J'ai subi
 » de cruelles épreuves et je les ai patiem-
 » ment supportées dans l'espoir que Dieu
 » m'en tiendrait compte dans l'avenir. »
 Depuis son départ de France, Charles X
 était entièrement résigné à son sort;
 mais il aimait à parler de la France, et il
 s'en retenait avec intérêt des événemens
 qui s'y passaient. Il apprit avec joie la
 délivrance des prisonniers de Ham, et
 fut sensible à la mort de M. de Chabrol
 son ancien ministre. Le 4, jour de la saint
 Charles, le prince éprouva un saisissement
 de froid, pendant la messe; il donna ce-
 pendant encore quelques audiences; mais
 l'extinction de sa voix et le changement
 survenu en peu d'heures dans sa figure,
 inspirèrent à sa famille des alarmes qui
 augmentèrent encore lorsque, dans la
 maladie du vieux monarque, on eut re-
 connu tous les symptômes du choléra.
 Averti de la nécessité de recevoir les
 secours de l'Eglise par le même cardinal
 de Latil qui avait assisté dans la triste
 nuit du 13 février 1820, les derniers mo-
 mens du duc de Berry, Charles X les ré-
 clama avec empressement et sans émotion.
 Le vénérable évêque d'Hermopolis vint
 aussi adresser au roi mourant de douces
 et touchantes exhortations. Le prélat lui
 ayant demandé s'il pardonnait dans ce
 moment suprême à ceux qui lui avaient
 fait du mal : « Je leur ai pardonné depuis
 » long-temps, dit-il, je leur pardonne
 » encore dans cet instant de grand cœur...
 » Que le Seigneur fasse miséricorde à
 » eux et à moi....! » Et se recueillant un
 instant, il pria pour la France et la bénit.
 Charles X expira le dimanche 6 novembre
 1836 à une heure et demie du matin. Son
 corps fut embaumé et son cœur fut mis
 dans une boîte de plomb. Le 11, le cercueil
 du monarque fut porté dans l'église des
 franciscains de Goritz et déposé dans le
 caveau des comtes de Thurm. Son testa-
 ment, lu en présence de tous les membres
 de la branche aînée des Bourbons, et pu-
 blié par M. de Blacas, a institué le duc de
 Bordeaux légataire universel. Ainsi finit
 ce monarque infortuné qui, dans des
 temps ordinaires, eût pu être sur le trône
 un autre Henri IV. Religieux, affable,
 bienfaisant, d'une dignité aimable, d'une
 piété tolérante et d'une générosité sans
 bornes, il parut réunir toutes les qualités
 qui font l'honnête homme; mais inhabile
 à choisir ses conseillers, il manqua de
 cette connaissance de son siècle, de cette
 haute prudence, de ce courage calme et

éclairé sans lesquels il est impossible de
 gouverner aujourd'hui. Sincèrement dé-
 voué aux intérêts du peuple, il eut le mal-
 heur de se tromper sur les moyens de le
 rendre heureux, et de s'entourer de mi-
 nistres assez aveugles pour partager son
 erreur, ou assez faibles pour céder contre
 leur conscience, à des ordres qui, en
 compromettant le trône, mettaient en
 péril la société tout entière. Nous termi-
 nerons cet article en citant le résumé tou-
 chant que fait M. de Montbel de la vie de
 ce prince dans son ouvrage intitulé : *Der-
 nière époque de l'histoire de Charles X*,
 un volume in-8°. « Trois fois banni de sa
 » patrie qu'il aimait, ayant vu tomber
 » une grande partie de sa famille sous la
 » hache et un fils chéri sous le poignard,
 » proscrit, octogénaire, errant, le bâton
 » d'Œdipe à la main, parmi les peuples
 » étrangers qui s'inclinaient avec respect
 » devant ce front vénérable, triplement
 » consacré par le diadème, le malheur et
 » la vertu; cherchant loin des palais un
 » modeste asile où pussent reposer digne-
 » ment son grand âge et ses grandes in-
 » fortunes, ce prince, frappé seul et sou-
 » dainement d'un fléau destructeur, au
 » milieu de sa famille et de ses serviteurs
 » éplorés, expire sans murmure, sans
 » faiblesse, et sa dernière parole est une
 » bénédiction pour ses ennemis. »

CHASSAIGNON (JEAN-MARIE), écri-
 vain politique, né à Lyon en 1753 et mort
 à Choisy, près Dombes (Ain), vers la
 fin de 1793, fut d'abord destiné au com-
 merce par ses parens; mais le goût des
 lettres le porta bientôt à abandonner cette
 carrière. Introduit dans la société du
 baron d'Holbach, il eut l'occasion de voir
 de très près les intrigues des encyclopé-
 distes, et conçut dès lors contre les phi-
 losophes du dix-huitième siècle une indi-
 gnation que porta à son comble la vue
 des horreurs qui souillèrent les commen-
 cemens de la révolution. Ce sentiment
 lui dicta ses divers ouvrages dans lesquels,
 au milieu des écarts de l'imagination, se
 révèle souvent un véritable génie. Le
 premier intitulé : *Nudités, ou Crimes du
 peuple*, parut en 1792. C'est une satire
 sanglante dans laquelle il attaquait sans
 ménagement les êtres odieux qui s'étaient
 placés à la tête de l'administration. Com-
 patriote et condisciple de l'infâme Châlier,
 il dut subir plusieurs fois le tourment de
 ses confidences, et cédant à un sentiment
 de compassion pour ce misérable, il pu-
 blia même plus tard en sa faveur une

espèce de plaidoyer sous le titre de *Offrande à Châlier*, Lyon, 1793, in-18; cet écrit très hardi pour la circonstance, a été réimprimé à la suite du tome 1^{er} des *Mémoires de l'abbé Guillon*. On a encore de Chassaignon les ouvrages suivans : | *Cataclysmes de l'imagination, déluge de la scribomanie, vomissement littéraire, hémmorrhagie encyclopédique, monstre des monstres*, par Epiménide l'inspiré, dans l'antre de Trophonius, au pays des visions, 1779, 4 volumes in-12; | *Les états-généraux de l'autre monde, vision prophétique, le tiers-état rétabli pour jamais dans tous ses droits par la résurrection des bons rois et la mort des tyrans*, Lyon, 1789, 2 vol. in-8°; | *Eloge de la Brotiade*, par un enthousiaste, Lyon, 1799, in-12; | *Les ruines de Lyon*, ode, in-8°, etc.

CHAUMONT (N.), lieutenant-général, né à Chabannais (Charente), le 27 décembre 1759, était lieutenant en 1783. Dès le début de la révolution, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, et présida le 14 juillet 1790 la députation de Strasbourg à la fédération du Champ de Mars. En 1794, il commandait le camp sous Paris; l'année suivante, devenu général divisionnaire, il fut envoyé vers Ostende pour s'opposer à un débarquement d'Anglais sur les côtes de Flandres et commanda, en 1803, la septième division militaire à Turin. Pendant la campagne de Prusse, en 1806, Chaumont accompagna Louis XVIII, commanda ensuite le camp de Boulogne, reprit ses anciennes fonctions d'inspecteur-général et alla commander en Italie. A l'époque de la restauration, il devint grand dignitaire de l'ordre de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, gouverneur de l'école de Saint-Cyr et inspecteur de celle de la Flèche; mais dans l'année 1817 il se retira tout à fait du service, et mourut au commencement de février 1838.

CHEMCOTTE (ALEXANDRE), un des plus savans professeurs orientalistes de l'Europe, membre des sociétés asiatiques de Paris et de Londres, est mort le 21 novembre 1833 à Helsingfort en Finlande. Parmi ses nombreux ouvrages, la publication de l'*Histoire de l'empire arabe sous les abassides*, la plus complète qui existe, lui a valu une juste célébrité.

CHEVALIER (FRANÇOIS-FÉLIX), écrivain franc-comtois, naquit à Poligny en 1703. Gendre de l'historien Dunod de Charnage dont l'exemple et les conseils développèrent en lui le goût pour l'étude

des antiquités, sa place de maître des comptes à la chambre de Dole lui donna la facilité de voir et de consulter beaucoup de titres originaux, de chartes et de documens précieux pour l'histoire, entassés dans les archives de cette compagnie. Après vingt ans de travaux assidus, il fit paraître l'ouvrage qui l'avait occupé si long-temps, sous le titre de : *Mémoires historiques sur la ville de Poligny*, Lons-le-Saunier, 1767 et 1769, 2 vol. in-4°. L'auteur a réuni à ces mémoires quelques dissertations présentées à l'académie de Besançon, sur divers points intéressans de la province de Franche-Comté; une dissertation sur les voies romaines existantes dans le comté de Bourgogne; la description d'un monument decouvert dans la plaine de Poligny, nommé *les Chambrettes*; et enfin un discours sur l'emplacement de la ville d'*Olinum* ou *Olinio* que Chevalier fixe à Poligny. On lui a reproché, non sans raison, de s'être laissé entraîner par ses préventions pour sa ville natale, et d'en avoir exagéré l'antiquité et l'importance; néanmoins son ouvrage peut être consulté avec fruit. Chevalier mourut vers le milieu de l'année 1800, dans sa quatre-vingt-seizième année.

CHEVERUS (JEAN-LOUIS-ANNE-MADELEINE LEFÈVRE de), était né le 28 janvier 1768 à Mayenne, où son père occupait une charge de justice. Après avoir fait de bonnes études au collège de Louis-le-Grand, où il avait obtenu une bourse, il passa au séminaire de Saint-Magloire, tenu par les oratoriens, et quoiqu'il n'eût pas encore vingt-trois ans il fut ordonné prêtre par dispense le 18 décembre 1790, à la dernière ordination publique qui se fit à Paris. Etant retourné immédiatement dans son diocèse, l'abbé de Cheverus, malgré sa jeunesse, fut nommé pour succéder à son oncle l'abbé Gauthier, curé de Notre-Dame à Mayenne, qui était vieux et infirme. C'était le moment où la constitution civile du clergé venait d'être décrétée, et où le serment était exigé des ecclésiastiques. Le nouveau curé n'ayant pas voulu le prêter, ne put prendre possession de sa cure, et exerça le ministère en secret, au milieu des contradictions et des alarmes auxquelles les prêtres fidèles étaient exposés dans ces temps de divisions politiques. Obligé de quitter Mayenne dans les premiers mois de 1792, il se rendit à Laval où il fut tenu en surveillance avec tous les autres pré-

tres *insermentés* du département. Le décret du 26 août 1792 ayant ordonné la déportation des prêtres, l'abbé de Cheverus obtint un passeport pour l'Angleterre, et passa par Paris où il arriva au moment même des massacres de septembre. Il se cacha pendant ces funestes journées, et se hâta de quitter la capitale, à la faveur d'un déguisement, muni d'un passeport que son frère lui procura. Arrivé heureusement en Angleterre, il donna d'abord quelques leçons et ouvrit ensuite une chapelle pour les catholiques de son quartier. L'abbé Matignon, docteur et professeur de Sorbonne lui ayant écrit de Boston où il s'était retiré, pour l'engager à venir l'y joindre, l'abbé de Cheverus s'y décida après quelque hésitation, et arriva à Boston le 5 octobre 1796. Bientôt une grande intimité s'établit entre les deux prêtres exilés, et ils travaillèrent de concert avec un zèle égal au bien de la religion. Par leurs soins le nombre des catholiques s'accrut à Boston, et ils eurent le bonheur de ramener dans le sein de l'Eglise deux ministres protestans. On ouvrit pour la construction d'une église une souscription à laquelle John-Adams alors président des Etats-Unis, voulut participer, donnant en cela un exemple de tolérance assez rare de nos jours. L'église fut achevée et consacrée le 29 septembre 1803 par M. Caroll, évêque de Baltimore, sous le titre de Sainte-Croix. L'abbé de Cheverus, pendant son séjour à Boston, visitait de temps en temps les catholiques des environs, et il passait jusqu'à deux ou trois mois chez les Indiens de Passamaquody et de Penobscot. Lorsque le concordat de 1801 eut été signé, sa famille et ses amis de France le pressèrent de revenir dans sa patrie. Mais les besoins des catholiques de Boston le décidèrent à rester. En 1808, le pape ayant établi quatre nouveaux évêchés pour les Etats-Unis, l'abbé de Cheverus fut nommé évêque de Boston et sacré en cette qualité à Baltimore le 4^{er} novembre 1810. L'abbé Matignon, son maître et son ami, qui avait déterminé M. Caroll à le proposer au saint Siège, de préférence à lui-même, voulut être son aide et son conseiller et rien ne fut changé entre eux. L'abbé de Cheverus était doué d'une facilité merveilleuse pour les langues, et il possédait une instruction peu commune; son éloution sans être brillante était douce, simple et persuasive. Parmi les discours qu'il pro-

nonça en chaire, on remarqua surtout celui par lequel il célébra, en 1814, l'heureuse délivrance du souverain pontife, événement qui rendait la paix à l'Eglise. Il perdit en 1818 M. Matignon, cet ami qui l'avait aidé à porter le poids de l'épiscopat et dont la mort lui causa une vive douleur. En 1822, M. Hyde de Neuville ambassadeur aux Etats-Unis, étant retourné en France, parla de l'évêque de Boston, et fit naître chez plusieurs personnes éminentes le désir de voir le prélat rendu à sa patrie. Le 15 janvier 1825, l'abbé Cheverus fut nommé à l'évêché de Montauban, et il reçut bientôt, avec l'avis de sa nomination, des lettres pressantes qui l'invitaient à accepter. D'un autre côté les catholiques de Boston essayèrent de le retenir, et écrivirent au grand aumônier pour faire révoquer sa nomination. Mais des instances nouvelles qui lui furent faites par des membres du clergé français, et auxquelles il lui parut impossible de résister, le déterminèrent à quitter l'Amérique. Il partit au milieu des plus touchans adieux, après avoir distribué aux personnes qui l'entouraient tout ce qui ne lui était pas strictement nécessaire, et alla s'embarquer à New-York, accompagné d'un ecclésiastique français, M. Morainville, que l'état de sa santé forçait de repasser en Europe. Le navire qui les portait fut surpris par une tempête à l'entrée de la Manche, et obligé d'échouer le 31 octobre à Saint-Germain-des-Vaux, près le cap de la Hogue. Les passagers prirent terre après avoir couru quelque danger. Le prélat reçu chez le curé d'Auderville, officia dans son église le jour de la Toussaint, et se rendit ensuite à Paris, puis dans sa famille qui l'attendait avec impatience. Il prêcha à Mayenne, à Laval, à Ernée, etc., et charma tout le monde par ses manières affectueuses. Il entra à Montauban le 28 juillet 1824, et y fut accueilli par d'unanimes témoignages de joie et de respect. La simplicité aimable de ses manières et les grâces de son esprit, enchantaient tous ceux qui l'approchaient. On raconte de lui une foule de traits touchans. Dans une inondation du Tarn, on le vit, la tête nue et dans l'eau jusqu'aux genoux, encourager par ses exemples plus encore que par ses paroles ceux qui aidaient les habitans des maisons submergées à sauver leur mobilier. Il recueillit dans son palais plusieurs des victimes de ce désastre, les nourrit à ses frais et leur prodigua

toutes sortes de secours. M. l'évêque d'Hermopolis, alors ministre, lui écrivit à cette occasion une lettre très-flatteuse, en lui envoyant cinq mille francs au nom du roi. Pendant le carême il prêchait trois fois la semaine, et lors du jubilé de 1826, il redoubla ses instructions qui produisirent des fruits abondans. A cette époque un ancien religieux, qui s'était marié pendant la révolution, ému et éclairé par ses exhortations, revint à l'Eglise et rétracta ses erreurs. M. d'Aviau, archevêque de Bordeaux, étant mort en 1826, M. de Cheverus fut nommé pour lui succéder, et prit possession de son nouveau siège le 14 décembre de cette année. Ce fut vers le même temps qu'il fut fait pair de France. M. de Cheverus se montra à Bordeaux tel qu'il s'était fait connaître à Montauban, affectueux, prévenant, charitable et dévoué au bien. Les prêtres de son diocèse étaient accueillis par lui avec une bonté toute paternelle. Il leur avait déclaré qu'ils ne devaient pas avoir d'autre table que la sienne, à moins qu'ils n'eussent dans la ville des parens ou des amis. Il se plaisait aussi à réunir à sa table des habitans de la ville et des étrangers qui venaient le saluer. La politique était bannie de son salon, et sa prudence ne laissait aucune prise sur lui aux journaux les plus exaltés de diverses opinions. Une seule fois, en 1828, une feuille quotidienne lui attribua faussement des paroles déplacées qui furent aussitôt démenties. Les ordonnances du 16 juin de cette année ayant soulevé une vive opposition dans le clergé français, le cardinal de Clermont-Tonnerre crut devoir présenter au roi, au nom de l'épiscopat, un mémoire dont quelques expressions parurent trop vives et trop fortes à l'archevêque de Bordeaux, qui, dans cette occasion, parut divisé d'opinion avec ses collègues. Privé de la pairie après la révolution de juillet, sans approuver la mesure prise contre tous les pairs nommés par Charles X, il se réjouit de se trouver hors de la carrière politique, et de pouvoir se consacrer exclusivement au ministère de charité, de paix et d'union dont l'investissaient ses fonctions. Depuis cette époque, en effet, il ne sortit qu'une seule fois de son diocèse, qui dut à son influence de conserver le calme dans les momens les plus fâcheux. Lorsqu'il fut promu au cardinalat en 1836, il accepta sans joie cet honneur qu'il n'avait point désiré et qu'il aurait voulu voir décerné

à un autre prélat. Appelé à Paris où un garde-noble de sa Sainteté lui apporta la calotte rouge, il reçut la barrette le 9 mars avec le cérémonial usité. Quatre jours après il partit pour aller voir sa famille dont il était séparé depuis plusieurs années, et après être retourné à Bordeaux, il se rendit dans son ancien diocèse de Montauban qu'on le pressait instamment de visiter. Sa présence y excita un véritable enthousiasme qui fut partagé même par les protestans. Cependant la santé du cardinal déclinait sensiblement depuis quelques mois, et lui-même averti par une première attaque qui n'avait pas eu de suites graves, semblait pressentir quelque accident fâcheux. Le 14 juillet 1836 il fut trouvé sans connaissance dans sa chambre, et malgré tous les efforts des médecins, son état devint bientôt désespéré. Il expira au bout de quelques jours sans avoir recouvré la connaissance. Sa mort excita des regrets universels dans son diocèse. Chacun crut avoir perdu un ami et un père. Ses obsèques furent célébrées avec une grande pompe. M. l'évêque de la Rochelle prononça quelque temps après son oraison funèbre, et messieurs les grands-vicaires de Bordeaux, dans un mandement du 31 juillet 1836, retracèrent les principales circonstances de la vie du prélat qui par ses vertus avait honoré l'église de France.

CHIFFLET (MARIE-BÉNIGNE-FERRÉOL, XAVIER), premier président de la cour royale de Besançon, membre de la chambre des députés et pair de France, naquit à Besançon, le 21 février 1766, d'une famille remarquable par le grand nombre de savans qu'elle a produits. Admis comme conseiller au parlement en 1786, la révolution le força de s'expatrier, et il alla en 1794, chercher un asile dans les Pays-Bas. Ayant rejoint l'armée des princes sur les bords du Rhin, il fit la campagne de 1792 comme *cavalier noble*. Mais il quitta bientôt le service militaire auquel la faiblesse de sa santé le rendait peu propre, pour se livrer à ses goûts studieux, et il visita successivement les principales universités d'Allemagne. Dès que le calme fut rétabli en France, il se hâta de revenir dans sa ville natale, où il parvint à recouvrer quelques débris de sa fortune. Nommé conseiller à la cour impériale de Besançon lors de la réorganisation des tribunaux, il en était président de chambre en 1814. Le département du Doubs

l'envoya à la chambre de 1815, où il prit place à l'extrême droite où siégeaient les royalistes les plus dévoués. Plein d'antipathie pour la révolution, et encore effrayé du succès passager de la tentative faite par le prisonnier de l'île d'Elbe pour ressaisir le pouvoir, il crut que les mesures les plus rigides étaient nécessaires pour garantir le trône de nouveaux périls, et malgré l'indulgence naturelle de son caractère, il provoqua contre les hommes qui troubleraient l'ordre établi, des peines plus fortes que celles que le gouvernement avait cru devoir proposer. Il fit adopter quelques amendemens au projet de loi sur les cris séditieux, et dans la discussion sur la loi d'amnistie, il s'attacha à prouver la nécessité de bannir les régicides. Il demanda même qu'on prélèvat sur les biens des condamnés les sommes nécessaires pour indemniser l'état des dommages occasionés par leurs révoltes. Cette proposition dictée par un zèle sincère mais exagéré, le signala aux attaques passionnées des journaux de l'opposition qui le suivirent jusqu'à la fin de sa carrière politique. Au commencement de 1816, M. de Casteljac ayant demandé que le clergé fût autorisé à recevoir pendant vingt ans des dotations de fonds de terre, Chifflet chargé, le 15 janvier, de faire un rapport sur sa proposition, conclut à son adoption. Le 28 avril suivant, il appuya la proposition de rendre au clergé ses biens non vendus, en exceptant toutefois ceux qui auraient été légalement cédés à des établissemens publics; et quelques jours après, il se joignit à M. de Bonald pour demander l'abolition de la loi du divorce. La dissolution de la chambre ayant été prononcée, le 5 septembre, Chifflet ne fut pas réélu. Mais en 1820, les suffrages de ses concitoyens le portèrent encore à la députation, et il fut nommé l'un des vice-présidens de la chambre. Le 12 mai 1821, il appuya la proposition d'augmenter les pensions ecclésiastiques, et de tirer le clergé d'un état précaire qui nuisait à sa dignité. Nommé, en 1822, rapporteur du projet de loi pour la répression des délits de la presse, il conclut en demandant l'adoption de tous les amendemens proposés par la commission, dans le but d'aggraver les peines appliquées à ces délits. Chifflet avait été nommé au mois de novembre 1821, premier président de la cour royale de Besançon, en rempla-

ment de Dumontet-de-la-Terrade. En 1824, il fut réélu député pour la troisième fois, et la chambre le continua dans les fonctions de vice-président. Il parla plusieurs fois dans la discussion sur la loi de l'indemnité, et fit décider que l'héritier serait admis à réclamer l'indemnité, sans qu'on pût lui opposer une incapacité résultant des lois révolutionnaires. Nommé rapporteur sur la loi du sacrilège, il conclut à son adoption dans la séance du 5 avril 1825. En 1826, il vota pour les poursuites à diriger contre le rédacteur du journal du Commerce, feuille qui avait publié deux articles injurieux à la chambre. A l'ouverture de la session de 1827, Chifflet l'emporta sur M. de Labourdonnaye pour une des places de candidat à la présidence. Le 5 novembre de la même année, il fut nommé pair de France, et peu de temps après il reçut le titre de vicomte. La révolution de 1830 l'ayant privé du droit de siéger à la chambre haute, il se démit des fonctions de premier président de la cour royale de Besançon, et se retira dans une terre à Montmirey près de Dôle où il mourut, le 15 septembre 1833. Chifflet était un homme intègre, laborieux, et d'une piété profonde. Mais le zèle qu'il mit à servir la cause des Bourbons, ne fut pas toujours assez éclairé, et il manqua de cet esprit de mesure, de ce sang-froid et de cette modération de langage, qui sont nécessaires surtout aux hommes politiques qui veulent exercer leur influence par la persuasion.

CHIMAY (JEANNE-MARIE-IGNACE-THÉRÈSE DE CABARRUS, princesse de), célèbre par sa beauté et par le rôle qu'elle a joué dans la révolution, sous le nom de madame Tallien, naquit à Saragosse en 1773. Sa mère était la fille d'un négociant de cette ville, que le comte de Cabarrus son père, avait épousée secrètement en 1772. Dès ses premières années, la jeune Thérèse se fit remarquer par ses grâces, son esprit et ses dispositions pour les arts. Mariée en 1789, à l'âge de 16 ans, à M. Devin, marquis de Fontenay, conseiller au parlement de Paris, elle devint bientôt l'ornement de la société du Marais. Parmi les personnes qu'elle recevait chez elle, on remarquait le général Lafayette, les trois frères Lameth et Favières auteur dramatique. Son mariage fut loin d'être heureux. La moitié de sa dot avait été en peu de temps dissipée par son mari.

Lorsque le règne de la terreur commença, M^{me} de Fontenay partit pour Bordeaux avec un fils encore enfant. Son intention était de passer en Espagne pour y rejoindre son père qui, après avoir été arrêté à Madrid, avait recouvré la liberté; mais elle fut arrêtée elle-même en arrivant à Bordeaux et mise en prison. Tallien était alors en mission dans cette ville avec Isabeau et Baudot. M^{me} de Fontenay s'empessa de lui écrire, et de réclamer contre son arrestation. Tallien alla la voir et s'empessa de faire mettre en liberté la belle prisonnière, qui ne tarda pas à exercer sur lui le plus grand ascendant. Le marquis de Paroy dont le père, ex-constituant, se trouvait détenu à la Réole, s'étant adressé à elle pour obtenir sa liberté, elle parvint, à force de sollicitations auprès de Tallien et de son collègue Isabeau, à faire sortir le vieillard de prison. Elle suivit Tallien à Paris, et fut elle-même arrêtée en y arrivant. Son crime, aux yeux des révolutionnaires ardents, était d'avoir arrêté dans Bordeaux le mouvement de la terreur, et d'avoir préservé de la mort un grand nombre de victimes. Elle avait su adoucir Tallien, et l'avait arraché au système de destruction et de sang qu'il avait d'abord suivi, pour lui faire adopter quelques sentimens d'humanité et de modération. Tallien, averti par M^{me} de Fontenay de son arrestation, et indigné de cette mesure, se rendit au comité de salut public, déclara que la citoyenne Fontenay était sa femme, et rappelant les gages qu'il avait donnés à la révolution, il la réclama, en disant qu'il répondait d'elle. On approchait du 9 thermidor; pressé par de nouvelles sollicitations de M^{me} de Fontenay, Tallien, après s'être entendu secrètement avec quelques-uns de ses collègues, se rendit à la Convention et monta à la tribune pour accuser Robespierre. Son discours fit une révolution que la France accueillit avec joie, parce qu'elle arrêta l'effusion du sang et rendit la liberté à des milliers de victimes. Cependant, l'esprit révolutionnaire ne disparut pas entièrement de la Convention avec Robespierre. Accusé par Carrier d'avoir protégé les *aristocrates* et les *accapareurs*, Tallien fut obligé de se justifier de son modérantisme à Bordeaux. Accusé avec plus de raison dans les débats sur Collot-d'Herbois, Billaud et Barère, d'avoir ordonné l'arrestation de quatre vingt-six acteurs du théâtre de Bordeaux, et celle de deux mille specta-

teurs suspects d'aristocratie, il demanda que sa conduite fût soumise à un examen. Tallien avait épousé M^{me} de Fontenay peu de temps après le 9 thermidor, et bientôt il déclara ouvertement son mariage. Il avait fixé son domicile à Chaillot: le salon de sa femme ne tarda pas à y devenir célèbre. Dominé de plus en plus par elle, il se sépara chaque jour davantage des partisans de l'anarchie et de la terreur. Cependant, plus d'une fois, il parut craindre d'aller trop loin dans le sens de la réaction, et fit reconnaître en lui à la tribune l'homme de 1792 et 1793. Ces retours au jacobinisme étaient déterminés par la crainte que les actes de sa vie révolutionnaire ne fussent un jour poursuivis, et par l'irritation que lui causait le souvenir de ses violences passées que ses ennemis se plaisaient sans cesse à lui rappeler. M^{me} Tallien s'affligeait de voir se réveiller en lui des sentimens qu'elle avait cru pour jamais étouffés. L'union des deux époux en fut plus d'une fois troublée; la malheureuse affaire de Quiberon amena entre eux des dissentimens qui ruinèrent la paix domestique. Cependant M^{me} Tallien conserva toujours sur son mari un empire dont elle se servit pour rendre de nombreux services. Son salon continua d'être célèbre sous le Directoire. Une grande licence régnait à cette époque dans les mœurs: le mélange des classes, la séparation violente des familles, l'inter ruption du culte public, l'oubli des bienséances sociales, et je ne sais quel fiévreux désir de se procurer des jouissances qui fissent oublier les pénibles privations et les souffrances de toute espèce causées par le régime révolutionnaire, avaient amené un désordre dont les temps qui suivirent la régence avaient déjà offert l'exemple. Les femmes affichaient une grande liberté dans leur tenue et dans leurs entretiens, et les modes qui présidaient à leur parure, étaient souvent aussi indécentes que bizarres. C'est ainsi qu'on vit plus d'une fois M^{me} Tallien au milieu des cercles dont elle faisait l'ornement, les pieds nus et parés de riches anneaux. Elle avait connu dans les prisons M^{me} de Beauharnais qui, depuis le 9 thermidor, était devenue son amie et sa compagne. Ce fut dans son salon de Chaillot que Bonaparte vit pour la première fois celle qu'il devait placer avec lui sur le trône impérial. Tallien, qui trouvait sans doute que sa

femme oubliait trop ce qu'il avait fait pour M^{me} de Fontenay, était triste et sombre chez lui. Mécontent de sa fortune, il suivit Bonaparte en Orient, et l'un et l'autre laissèrent dans Paris leurs femmes presque inséparables. Protégé du jeune général après avoir été son protecteur, et réduit à accepter de lui un emploi subalterne, il s'aperçut que les révolutions tiennent rarement ce qu'elle promettent à l'ambition des hommes qui s'y dévouent. En arrivant à Paris après son retour d'Égypte, Bonaparte se rendit d'abord chez M^{me} Tallien, et laissa voir sur la conduite de Joséphine, pendant sa longue absence, des inquiétudes que son amie parvint à calmer. Le général, persuadé par elle, se rendit sur-le-champ auprès de sa femme; mais en se raccommodant avec elle, il exigea qu'à dater de ce jour elle cesserait de voir M^{me} Tallien. Après le 18 brumaire, elle ne fut point admise chez le premier consul, et sous l'empire, les Tuileries lui restèrent fermées. Peu de temps après le retour de son mari, elle demanda le divorce qui fut prononcé le 8 avril 1802. La naissance de deux enfans survenus pendant qu'il était en Égypte, celle d'un troisième, qui vint au monde pendant la procédure, attestaient que le désaccord qui existait entre les deux époux, avait des causes réelles. Le 48 avril 1803, M^{me} Tallien, dont les deux premiers maris vivaient encore, épousa le comte Joseph de Caraman, qu'elle suivit la même année à Florence, où elle fut présentée à la reine d'Etrurie. Peu après, Joseph Bonaparte, alors roi des Deux-Siciles, la reçut à la cour de Naples. En 1814, elle fit des démarches pour se faire reconnaître à Rome comme épouse légitime de M. de Caraman; mais les théologiens décidèrent unanimement que, son premier mari vivant encore, elle n'était et ne pouvait être, aux yeux de l'Eglise, que madame de Fontenay. Cependant, M. de Fontenay étant mort en 1815, elle fit faire à Rome de nouvelles démarches pour obtenir l'annulation de son second mariage avec Tallien. Les théologiens furent encore unanimes pour déclarer que cette union n'ayant été contractée que civilement et sans bénédiction ecclésiastique, elle était devenue, par la mort de son véritable et seul mari, la légitime épouse de Tallien. Sous la restauration, M^{me} de Caraman ouvrit à Paris sa belle maison rue de Babylone, et y donna des soirées qui devinrent à la

mode, et où affluèrent les étrangers les plus distingués. Propriétaire de la principauté de Chimay, son mari en prit le titre, et reçut du roi des Pays-Bas une des grandes charges de la cour qui y étaient attachées. Cependant, la princesse de Chimay ne put se faire recevoir ni à la cour de Bruxelles, ni à celle des Tuileries, mais elle eut elle-même une petite cour à son château de Chimay en Belgique, où elle partageait son temps entre les jouissances des arts et celles de l'amitié. Menacée de voir publier de prétendus *mémoires* de sa vie, à une époque où des libraires se livraient à ces sortes de spéculations faites sur le mensonge et le scandale, elle répondit avec autant de sens que de dignité : « Je méprise » les gens qui calomnient pour vivre, et » je plains ceux qui s'amuse d'un genre » d'ouvrage qui porte le désespoir et sou- » vent la désunion dans le sein d'une » famille qui, sans la calomnie, aurait » vécu heureuse. Quant aux mémoires » dont on me menace, personne ne croira, » qu'estimée et aimée dans ce pays-ci, » étant dans une position honorable, je » veuille troubler la tranquillité de mon » intérieur pour faire parler de moi. Je » dois à M. de Chimay de me laisser ca- » lomnier sans me plaindre, et quelles » que soient les attaques, on n'obtiendra » que mon mépris et celui des gens de » bien. » La princesse de Chimay passa ses dernières années d'une manière paisible et sans éclat. Les bienfaits qu'elle répandait autour d'elle, sa grâce et son affabilité la faisaient universellement chérir. Atteinte d'une maladie du foie, elle trouva dans la religion un adoucissement à ses longues souffrances. Elle est morte à Chimay le 15 janvier 1835 après avoir reçu tous les secours de l'Eglise, réparant autant qu'il était en elle, les irrégularités de sa vie, par l'exemple d'une fin édifiante. Les fautes qu'elle commit peuvent, jusqu'à un certain point, être imputées aux malheurs des temps et au désordre public; mais ce qui doit recommander sa mémoire, ce sont les services innombrables qu'elle rendit et la passion du bien dont elle fut animée. Elle a pu dire avec vérité : « J'ai vécu » sans avoir fait répandre une larme, » sans avoir éprouvé un sentiment de » haine ou le désir de me venger. »

CHODZKO (IGNACE-BOREYKO), jésuite polonais, naquit en 1720, dans le Palatinat de Wilna, d'une ancienne et noble

famille de Lithuanie. Après avoir fait ses premières études dans l'académie de Wilna, il entra dans la compagnie de Jésus, fut envoyé à Rome vers 1760, occupa pendant sept années consécutives une chaire publique de théologie au collège Romain, et fut en même temps pénitencier dans la basilique de Saint-Pierre. Avant son départ de Rome il devint membre de l'académie des Arcades de cette ville, et à son retour en Pologne il fut pendant quatre ans un des prédateurs les plus distingués de la cour de Stanislas-Auguste Poniatowski. A l'époque de la suppression de son ordre, Chodzko fut nommé recteur du collège de Zdzisk et plus tard créé chanoine de Smolensk. Il mourut en Lithuanie, âgé de près de soixante-dix ans. On a de lui des *Fables de Phèdre*, en langues polonaise et française, avec le texte latin; Wilna, 1774, in-4°, dédiées à la commission d'instruction publique, établie en Pologne sous le règne de Stanislas-Auguste.

CHORON (ALEXANDRE-ÉTIENNE), fondateur du conservatoire de musique classique, était né à Caen, le 21 octobre 1771. Sorti à l'âge de quinze ans du collège de Juilly, après des études brillantes, il apprit la musique de lui-même et sans livres, se créa pour son usage un système de notation au moyen duquel il pouvait conserver les chants qu'il avait entendus ou imaginés, et commença dès lors, sans aucune étude préliminaire à composer en parties. Confié plus tard par Grétry aux soins de l'abbé Roze, bibliothécaire du conservatoire, il se familiarisa avec les meilleurs auteurs didactiques allemands et italiens. Toutefois il ne songeait point à cette époque à suivre exclusivement la carrière musicale; passionné pour l'étude des sciences physiques et mathématiques, il y fit en peu d'années de si rapides progrès que Monge, le célèbre inventeur de la géométrie descriptive, le choisit pour répétiteur de son cours à l'école normale en 1795. Il devint l'année suivante, chef de brigade à l'école polytechnique où il passa quelques années; le reste de sa vie fut presque uniquement consacré à la publication d'ouvrages théoriques sur l'art musical, ou à la création d'établissements propres à en répandre le goût. Directeur de l'académie royale de musique en 1815, il fonda en 1817, pour l'instruction d'enfants en bas âge, une école qui prit plus tard le nom d'*Institution royale de musique reli-*

gieuse; les résultats obtenus par lui dans ses cours et dans ses concerts publics ont laissé un souvenir ineffaçable. Forcé en 1832, par défaut de subvention, de supprimer un établissement à la prospérité duquel il avait consacré son temps et sa fortune, il en ressentit un violent chagrin qui abrégé ses jours. Choron est mort à Paris le 29 juin 1834, à l'âge de soixante-trois ans. Quelques plaisanteries trop piquantes sur certains artistes de talent, ses rivaux dans l'enseignement musical, lui fermèrent les portes de l'institut où son rare talent avait marqué sa place, et lui firent des ennemis au conservatoire. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue les suivants : | *Principes d'accompagnement des écoles d'Italie*, 1804, in-folio; | *Traité élémentaire d'harmonie et de composition*, d'Albretschberger, 2 vol. in-8°; | *Principes de composition des écoles d'Italie*, 5 vol. in-folio; | *Dictionnaire historique des musiciens* (avec Fayolle), 1810-1811, 2 vol. in-8°; cet ouvrage a été traduit en anglais et en italien; | *Méthode comparée de musique et de plain-chant*, 1811, in-8°; | *Méthode concertante de plain-chant et de contrepoint ecclésiastique*; | *Manuel de musique vocale et instrumentale*, 2 vol. ou cahiers dont le premier seulement a vu le jour, etc. On doit à Choron d'avoir naturalisé en France plusieurs morceaux de musique sacrée dus aux plus grands maîtres d'Italie et que l'on n'y connaissait avant lui que de nom. De son école sont sortis plusieurs sujets destinés à fournir, comme compositeurs ou comme artistes lyriques, la plus brillante carrière; dans ce nombre on distingue M. Hyppolite Monpou, ancien accompagnateur de l'école, auteur de plusieurs opéras (*Les deux reines*; *Le luthier de Vienne*; *Piquillo*) accueillis récemment par un éclatant succès, et le célèbre ténor Duprez artiste de l'académie royale de musique.

CHAKEIAK (le Père), religieux du monastère de Lazaristes de Venise et littérateur célèbre, était né en 1771 d'une famille distinguée dans la ville de Ghiumuskana en Arménie. Egalement versé dans la connaissance des langues arménienne, grecque, italienne, française et allemande, il eut part à la précieuse édition en quatorze langues de l'ouvrage intitulé : *Preces sancti Niersæs armeniorum patriarchæ*, Venise, 1815, in-24. On lui doit aussi : | le *Dictionnaire italien et arméno-turc*, imprimé en 1804 dans

l'atelier du monastère ; | *La mort d'Abel*, de Gesner, traduite en arménien, Venise, 1825, in-8° ; | les *Aventures de Télémaque* traduites dans la même langue, 1826, in-8° ; | le *Dictionnaire arméno-italien* en 1854, et plusieurs autres ouvrages que de Venise on expédia à Constantinople et en Arménie pour l'instruction de la jeunesse. Il venait de traduire également l'*Enéide de Virgile* en arménien, lorsqu'il mourut dans son monastère au mois de janvier 1855, à l'âge de cinquante-quatre ans.

CICOGNARA (LÉOPOLD, comte de), né à Ferrare, dans les états du pape, le 26 novembre 1767, se livra d'abord à l'étude du droit civil et public, dans le but d'occuper un jour quelque charge importante. Dans un voyage à Rome il étudia la peinture, et fit concevoir de lui dans ce genre des espérances que la suite ne réalisa pas. Il s'occupa en outre de recherches suivies sur l'histoire des beaux arts. Après diverses excursions en Italie, il se fixa vers 1795 à Modène, devint successivement membre du comité d'armement général de cette ville, ministre plénipotentiaire à Turin, et conseiller d'état. Appelé en 1808 à la présidence de l'académie des beaux arts de Venise, Cicognara opéra dans cet établissement les plus salutaires et les plus magnifiques réformes, faisant en même temps de sa maison le rendez-vous de tout ce que la ville possédait de distingué dans les sciences et dans les arts. Plusieurs voyages en France, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre lui fournirent les moyens de compléter une riche bibliothèque dont la formation avait été l'occupation de sa vie, et que des revers de fortune le mirent plus tard dans la nécessité de céder à vil prix. De retour à Venise en 1850, il mourut dans cette ville le 5 mars 1854 d'une phthisie pulmonaire. Cicognara a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : | *Histoire de la Sculpture depuis la naissance de cet art jusqu'au siècle de Canova*, Florence, 1813, 3 vol. in-folio, prix, 400 francs. Cet ouvrage, unique dans son espèce, ne mérite pas sans restriction les éloges que lui ont donnés la plupart des critiques allemands, italiens et même français. Il est rempli de dissertations sur des monumens de peu d'importance, de notices sur des sujets complètement étrangers à l'art, est entaché d'une partialité flagrante, et renferme de nombreuses et impardonnables inexacti-

tudes ; | *Catalogue raisonné des livres d'art et d'antiquité possédés par le comte de Cicognara*, Pise, 1821, 2 vol. in-8° ; | *Discours prononcé aux funérailles du marquis Canova*, Venise, 1822, 1 vol. in-8° ; | *Les édifices les plus remarquables de Venise*, Venise, 1820, 1 vol. in-fol. avec figures ; | *Biographie d'Antoine Canova, suivie du catalogue complet de ses œuvres*, Venise, 1823, 1 vol. in-8° ; | *Mémoires pour servir à l'histoire de la chalcographie*, Prato, 1851, 1 vol. in-8° ; | *Mémoires historiques des littérateurs ferrarais*, Ferrare, 1780, in-fol.; cet ouvrage fut publié de concert avec l'abbé Baruffaldi ; | *Aux amis de la liberté italienne*, Turin, 1799, in-8°, brochure politique destinée à décider la réunion du Piémont à la république ; | *Les heures du jour*, Palerme, 1794, in-8°, recueil de poésies fugitives très médiocres. Cicognara était membre de l'institut de France. On lui accordait généralement plus de science que n'en ont ordinairement les gens d'esprit, plus de talent pour écrire que n'en ont ordinairement les antiquaires, et plus de sagacité en matière d'arts que les uns et les autres n'ont coutume d'en montrer.

CIZOS (FRANÇOIS), littérateur et auteur dramatique, né à Bordeaux en 1755, étudia d'abord la médecine dans sa ville natale, puis le droit à Paris. Il se trouvait à Avignon, où il rédigeait la *gazette* de cette ville, quand les troubles politiques le forcèrent de fuir. Il revint à Paris où il fut emprisonné. La chute de Robespierre lui sauva la vie, et le Directoire le nomma accusateur public près le tribunal criminel de la Gironde, fonction qu'il remplit jusqu'au moment où Bonaparte devint empereur ; alors il refusa la place de procureur général, quitta Bordeaux et se rendit à Toulouse, où il reprit la profession d'avocat jusqu'à sa mort arrivée en 1828. On a de lui : | *Histoire poétique de la destruction et du rétablissement des parlemens*, Bordeaux, 1795, in-12 ; | *Cours complet d'éloquence appliquée au barreau*, Toulouse, 1814, 4 vol. in-8°. | *Le mariage inattendu* ; | *Les châteaux en Espagne* ; | *Les trois Bernards* ; | *La mère de famille*, comédies représentées à différentes époques. | *Les peuples et les rois*, ou *Le Tribunal de la raison*, drame, etc.

CLAUSEL de COUSSERGUES (MICHEL-AMAND), né le 17 octobre 1765, à Coussergues, diocèse de Rodez, d'une famille honorable, fit ses premières études à Montpellier, auprès de son père, que ses

fonctions de conseiller à la chambre des comptes du Languedoc retenaient dans cette ville. Il fut envoyé ensuite à Paris, auprès de son oncle, l'abbé de Besplas, qui le plaça au séminaire des Trente-trois, puis à la communauté de Laon, où il trouva plusieurs de ses compatriotes, entre autres MM. Frayssinous et Boyer. Le jeune Clausel ordonné prêtre à Paris, le 22 décembre 1787, commença aussitôt l'exercice du ministère dans la communauté des prêtres de la paroisse Saint-Sulpice, maison renommée pour sa régularité. Les troubles de 1789 l'obligèrent à en sortir, et il se retira dans le diocèse de Rodez, où il passa les temps les plus critiques de la révolution, n'exerçant le ministère que rarement et en secret. Mis en prison sous la terreur, comme prêtre insermenté et frère de deux émigrés, il parvint cependant à échapper à la mort. L'abbé Clausel retourna à Paris en 1797, et s'y lia avec quelques-uns des ecclésiastiques qui tentèrent les premiers de rétablir dans la capitale l'exercice public de la religion. M. l'abbé Frayssinous étant aussi revenu peu après à Paris, riche des études profondes qu'il avait faites dans la retraite, et ayant conçu le plan de ses conférences qui furent d'abord de véritables entretiens où l'un des interlocuteurs présentait les objections des philosophes modernes, l'abbé Clausel s'unit à lui pour faire ces instructions, et s'acquitta du rôle pieux dont il était chargé, avec la vivacité d'esprit qui lui était naturelle. Ces conférences commencèrent aux Carmes en 1801 dans l'église même qui, neuf ans auparavant, avait été le théâtre des massacres de septembre; elles se continuèrent ensuite dans la chapelle des Allemands, attenante à l'église Saint-Sulpice, jusqu'en 1805, époque où M. l'abbé Frayssinous les prononça dans cette église même, sous leur forme actuelle. En 1802, l'abbé Clausel publia, de concert avec son frère aîné, une édition des *Vies des saints*, purgée des défauts qui déparaient celle de Méseuguy; mais il ne mit point son nom à ce livre. Nommé après le concordat de 1801, grand-vicaire de M. de Villaret évêque d'Amiens, il fut, quelque temps après, chargé par ce prélat de l'administration spirituelle du département de l'Oise où se trouvaient les anciens sièges de Beauvais, de Noyon et de Senlis. L'abbé Clausel avait appelé, vers la fin de février 1815, des missionnaires à Beauvais; mais leurs prédications furent

interrompues par le retour inopiné de Bonaparte. Lorsque le 20 mars, Louis XVIII passa dans cette ville, il suivit ce monarque en Belgique, et retourna avec lui au mois de juillet, pour reprendre ses fonctions. Après l'assassinat du duc de Berri en 1820, l'abbé Clausel fit célébrer un service pour ce prince, dans la cathédrale de Beauvais, et y prononça son oraison funèbre. M. de Bonnelles qui remplaça M. de Villaret comme évêque d'Amiens, continua l'abbé Clausel dans ses fonctions, et lui donna le titre d'archidiacre de Beauvais. Appelé en 1822 par M. Frayssinous au conseil royal de l'instruction publique, où il remplaça l'abbé Elicagaray, il y fut spécialement chargé de tout ce qui concernait les facultés de théologie, les aumôniers des collèges, les écoles des frères et les rapports avec le gouvernement pour les écoles secondaires ecclésiastiques. L'affaire de M. Chastes, curé de Chartres, qui fit beaucoup de bruit en 1825 et en 1824, offrit à l'abbé Clausel l'occasion de se lancer dans une controverse où il porta à la fois la vivacité de son caractère et la vigueur de son talent. Il publia sur ce sujet, mais sans nom d'auteur, les brochures suivantes : | *Courtes réflexions sur l'affaire du curé de la cathédrale de Chartres, par un docteur en théologie*, 6 pages in-8°; | *Dernières et succinctes réflexions sur la même affaire*, 10 pages; | *Lettre d'un docteur en théologie, en réponse aux observations d'un canoniste*, 1^{er} juin, 8 pages; | *Courte réponse à la courte réfutation de tout ce qui a été dit en faveur de M. Chastes*, 4 pag.; | *Lettre de M. l'abbé ** docteur en théologie à M. le comte de ** conseiller d'état*, 4 juillet, 24 pag.; | *Deuxième lettre du même*, 4 août, 15 p. Ces opuscules firent honneur à l'esprit de l'auteur; mais plusieurs personnes regrettèrent qu'il se fût engagé, avec tant d'ardeur, dans une discussion dont l'Eglise ne devait retirer aucun bien. En 1826, l'abbé Clausel soutint une autre controverse, plus vive encore et plus grave. M. de Lamennais ayant publié son livre de *La Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, il s'éleva avec force contre cet ouvrage, dans une brochure intitulée : *Quelques observations sur le dernier écrit de M. l'abbé de Lamennais, par un ancien grand-vicaire*, 49 pag.; cet écrit fut suivi de | *Nouvelles observations sur l'ouvrage de M. l'abbé de Lamennais*, 62 pages;

| *Dernières observations sur le même ouvrage*, 66 pag.; | *Réflexions diverses sur les écrits de M. de Lamennais et sur le Mémorial*, 55 pag.; | *Nouveau coup-d'œil sur le Mémorial catholique*, 53 pag.; | *Encore un mot sur le Mémorial et sur ses doctrines subversives de la saine philosophie et de la foi*, 58 pag.; | *Le Mémorial catholique, la Société catholique, et l'Encyclopédie ne font qu'un, ou Justification de l'écrit précédent*, 50 pag. Ces divers opuscules, dont les trois derniers sont de 1827, firent de nombreux ennemis à l'auteur, qui fut de la part des rédacteurs du *Mémorial catholique*, l'objet des plus vives et des plus inconvenantes attaques. Lorsque, en 1828, l'évêque de Beauvais eut remplacé M. Frayssinous aux affaires ecclésiastiques, l'abbé Clausel croyant voir des choses hasardées et peu exactes dans un catéchisme récemment publié par le nouveau ministre, fit paraître des *Observations sur ce nouveau catéchisme et sur l'instruction pastorale donnée à cette occasion*, in-8° de 55 pag. Cet écrit, dans lequel l'auteur montra plus de zèle que de mesure, parut trop sévère à quelques personnes. L'abbé Clausel se trouvant en dissension, sur plusieurs points, avec M. de Vatisménil, ministre de l'instruction publique, prit le parti de demander un congé, et se rendit à Rome où il fit un séjour de plusieurs mois. Il s'y trouvait à la mort de Léon XII, en février 1829, et fut choisi pour conclaviste par le cardinal de Clermont-Tonnerre. Revenu en France dans la même année, il reprit ses fonctions au conseil royal. Lorsque la révolution de 1830 éclata d'une manière si soudaine, il passa les momens de crise auprès de M. Frayssinous qui résidait aux Tuileries, et il lui ménagea les moyens de quitter la capitale. Quelques jours après, il cessa de faire partie du conseil royal et obtint une pension de retraite de deux mille francs. Quoique l'archevêque de Paris lui eût donné des lettres de grand-vicaire, il quitta la capitale, et alla se fixer à Versailles, auprès de son ami, M. de Borderies, qui était devenu évêque de cette ville. Tous deux avaient beaucoup d'agrément dans l'esprit, et leur conversation se faisait remarquer par les plus heureuses saillies. L'abbé Clausel avait toutes les habitudes d'un bon prêtre, et disait la messe tous les jours. Le dimanche des rameaux de l'année 1834, au moment où il officiait dans la cathédrale de Versailles, il éprouva

une première attaque d'apoplexie, et tomba, en lisant la passion. Comprenant cet avertissement qui lui était donné par la Providence, il renonça dès lors aux distractions qui lui étaient les plus chères, pour se préparer à la mort. Sa famille ayant désiré l'avoir au milieu d'elle, il se décida à retourner à Paris, où il expira, après avoir reçu les sacremens et la bénédiction de l'archevêque, le 22 janvier 1835. L'abbé Clausel unissait à des connaissances étendues et à un talent remarquable pour la controverse, une grande bonté de cœur et une extrême vivacité d'esprit. *L'Ami de la religion*, journal auquel il avait fourni lui-même plusieurs articles remarquables, lui a consacré une notice nécrologique dans son numéro du 1^{er} mars 1835.

CLINTON (de WITT), homme d'état distingué des Etats-Unis, né en 1769 à Little-Britain, au comté d'Orange, dans le pays de New-York, embrassa la profession d'avocat qu'il exerça jusqu'au moment où il devint le secrétaire intime de son oncle, alors gouverneur de la province. Il entra ensuite au sénat des Etats-Unis, et remplit successivement avec beaucoup d'activité, de fermeté et d'intégrité diverses fonctions publiques auxquelles l'appelaient ses talens. En 1805, il prépara un travail pour obtenir l'abolition du système de défiance et d'oppression adopté depuis long-temps à l'égard des catholiques, et réussit en 1815 dans l'exécution de ce généreux projet. Conformément aux mêmes dispositions, il protesta de tout son pouvoir contre la loi anglaise qui osait exiger la violation du secret de la confession, et tous les membres de la cour criminelle, ses collègues, à quelque secte qu'ils appartenissent, se rangèrent de son avis. Chargé, en 1808, de présider la commission des travaux publics, il augmenta les fortifications de New-Yorck, termina en peu d'années le canal destiné à établir une communication entre l'Océan et les grands lacs, et contribua puissamment à la fondation de plusieurs établissemens d'éducation et de charité, ainsi qu'à l'organisation d'un grand nombre de sociétés scientifiques et littéraires. Nommé en 1817 gouverneur de l'état, il défendit tous les droits avec vigilance, protégea efficacement dans les jours de trouble les étrangers naturalisés, et s'opposa sans cesse aux empiétemens des divers pouvoirs. Devenu magistrat suprême de l'état d'Yorck, il eut beaucoup

de part au perfectionnement de la jurisprudence et de la police, et aux progrès des sciences dans les Etats-Unis, ainsi qu'à l'imparfaite abolition de l'esclavage des Noirs. Clinton possédait une instruction fort étendue; l'histoire, les belles-lettres, les sciences exactes, l'histoire naturelle et la métaphysique, avaient partagé ses loisirs. Régent de l'université de New-Yorck, il était membre de l'académie de cette ville, ainsi que des sociétés linnéenne et d'horticulture de Londres, et de la société wernerienne d'Edimbourg. Il a écrit sur divers sujets, mais ses ouvrages, quoique nombreux, sont peu connus en Europe. Clinton mourut le 11 février 1828, à l'âge de cinquante-neuf ans. Le docteur David Hosack, son ami, et son successeur comme président de la société littéraire et philosophique de New-Yorck, a publié dans cette ville, en 1829, des *Mémoires sur de Witt Clinton*, en un fort volume in-4°.

COBBET (WILLIAM), célèbre publiciste anglais, naquit en 1766, à Farnham, dans le comté de Surrey. Son père qui était un petit fermier lui donna les premiers éléments d'une bonne éducation et l'associa à ses travaux agricoles. Le jeune Cobbet poussé par un caractère ardent et aventureux, quitta la maison paternelle à 17 ans, et se rendit à Londres où, comme bien d'autres, il comptait trouver fortune en arrivant. Il ne tarda pas à se repentir de son étourderie, et il était à la veille de manquer du nécessaire lorsqu'il fut recueilli par un procureur de Gray's-Inn, qui le fit travailler dans son étude. Il y apprit quelque peu de langue anglaise et d'écriture, et acquit quelques notions sur la littérature et les affaires. Mais dégoûté bientôt de la vie monotone des apprentis de la chicane, il s'échappa de la maison du procureur en 1784, et courut à Chatam s'enrôler dans un régiment qui allait partir pour la Nouvelle-Ecosse. Son zèle et sa régularité le firent remarquer de ses chefs qui l'élevèrent au grade de caporal, ensuite de sergent et plus tard à celui de sergent-major. Après huit ans de service, il revint en Angleterre avec son régiment, et obtint son congé. Mais il ne resta dans sa patrie que le temps nécessaire pour se marier. Accompagné de sa femme qui était fille d'un sergent d'artillerie qu'il avait connu en Amérique, il visita la France en 1792, et s'embarqua bientôt pour les Etats-Unis. Après un court séjour à New-York, il

alla se fixer à Philadelphie et y publia un journal intitulé *Peter Porcupine* (Pierre Porc-épic), dans lequel il s'attacha à combattre la politique de la France et à défendre les intérêts anglais et le cabinet de Saint-James. Le parti démocratique reconnaissant en lui le plus formidable de ses ennemis, chercha à le dégoûter par des tracasseries continuelles. Un de ses articles dirigé contre le docteur Rush, lui attira un procès en diffamation et lui coûta cinq mille dollars d'indemnité au profit du plaignant. Lorsque le parti démocratique eut triomphé, Cobbet voyant que la place n'était plus tenable, se décida à quitter le pays, et revint en 1804 à Londres, où il prit bientôt rang parmi les plus habiles journalistes, en publiant une autre feuille à laquelle il laissa d'abord le titre caractéristique de *Porc-épic*. Fidèle aux doctrines qu'il avait professées jusqu'à cette époque, il ne cessa d'attaquer l'opposition et de déclamer contre la France, la révolution et Bonaparte. Telle était sa haine pour la démagogie française, que, lors des fêtes qui furent données pour la paix d'Amiens, il refusa d'illuminer sa maison; la populace brisa ses vitres et voulut la démolir. Wyndham sentant de quel secours la plume de Cobbet serait pour le ministère, proposa à Pitt, en 1804, de le prendre au nombre de ses auxiliaires. Le ministre répondit par un refus accompagné de paroles méprisantes. Cobbet jura dès lors de se venger, et répudiant les principes qu'il avait soutenus jusqu'à ce jour, il se mit à faire l'apologie de la France, de Napoléon et des idées nouvelles, et à poursuivre de ses sarcasmes impitoyables tous les actes du ministère. Son journal qui, depuis 1805, avait changé son ancien titre en celui de *Registre politique de la semaine* (Weekly political register), devint en peu de temps l'organe le plus redoutable du parti populaire. Le ministère, après avoir vainement essayé de lui opposer d'autres journaux, eut recours contre lui à la ressource des poursuites judiciaires. Cobbet s'étant élevé avec force contre l'introduction de la discipline allemande du bâton qu'on cherchait à mettre en usage dans la milice sédentaire d'Ely, il fut traduit devant les tribunaux en 1810, et condamné à deux ans de prison et à mille livres sterling d'amende, pour crime de libelle contre le gouvernement. Cette condamnation eût sans doute compromis

la fortune de Cobbet, et ébranlé la maison de librairie qu'il avait fondée à Londres, si une souscription qui paya une grande partie de l'amende, ne fût venue à son aide. Cobbet ne discontinua point la publication de son journal, et du fond de son cachot, il en fit paraître les livraisons avec la même régularité. Sorti de prison avec une haine plus ardente contre le pouvoir et contre l'aristocratie anglaise, et s'affermissant de plus en plus dans les principes de la réforme sociale et parlementaire, il finit par devenir un des chefs du parti radical, et se fit d'autant plus redouter du gouvernement, que, maître de lui-même et profondément versé dans la législation anglaise, il savait, au milieu de ses plus furibondes déclamations, se renfermer dans les bornes précises que les lois de son pays assignent à la liberté de la presse. En 1815, il se prononça hautement en faveur de Napoléon, et signala à l'animadversion du peuple, Castlereagh et ses collègues. En 1816, ayant réduit le prix de sa feuille, il parvint à en débiter au delà de cent mille exemplaires par semaine. Le gouvernement, averti par ce succès des progrès du mécontentement des classes inférieures, obtint du parlement en 1817 une loi restrictive de la liberté de la presse, et la suspension de l'*Habeas corpus*. Cependant Cobbet qui, après avoir acheté un domaine dans le comté de Ham, s'était livré à de vastes entreprises agricoles, se trouva, par suite de la détresse générale des fermiers, tout-à-coup fort embarrassé dans ses affaires, et en butte aux poursuites de ses créanciers; il se vit réduit à la nécessité de quitter sa patrie, et alla demander un asile aux Etats-Unis, où sa verve satirique lui avait fait autrefois tant d'ennemis. Pour rétablir sa fortune, il se mit à la tête d'une ferme considérable dans *Long-Island*, et y établit un magasin de semences et de graines, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son *Registre de la semaine*, dont il envoyait les numéros à Londres par chaque navire qui mettait à la voile pour l'Angleterre. Il publia en même temps divers écrits, entre autres : *Le Jardinier américain* (The american gardener), ouvrage qui eut un grand succès aux Etats-Unis, et le *Maître de langue anglaise*, grammaire dans laquelle les règles sont présentées avec clarté, mais sans méthode. Cobbet

étant parvenu à arranger ses affaires, revint en Angleterre, et y reprit à la fois ses travaux agricoles et la publication de son journal dont le succès populaire s'accrut encore. Les wighs exagérés dont il était l'oracle, le présentèrent comme candidat pour Coventry à la chambre des communes, mais il échoua. Nommé aux élections suivantes membre du parlement, il n'y justifia point les espérances qu'il avait fait concevoir aux partisans de la réforme. Quoiqu'il se fût annoncé comme possédant le secret des moyens qui pouvaient réparer les maux de la Grande-Bretagne, et rendre à ce pays toute sa prospérité, il parut froid, décoloré, sans verve et sans originalité dans ses discours. Pour développer tous ses moyens il lui fallait l'arène du journalisme. Toutefois, malgré son talent de publiciste, il ne put empêcher la ruine du *Statesman* (l'Homme d'état), journal à la rédaction duquel il coopéra, ni tirer de sa médiocrité le *True-sun* (le Vrai-soleil) dont il fut un des collaborateurs. Cobbet avait vu avec une grande joie se réaliser la réforme parlementaire dont il avait été un des plus ardens zéloteurs, et sans doute il pressentit les conséquences incalculables que devait amener ce premier pas fait dans la carrière des innovations. Il mourut en 1835 le 18 juin, jour anniversaire de la bataille de Waterloo. Le mal qu'il a fait à l'aristocratie anglaise, l'influence qu'il a exercée sur la marche des idées dans son pays, les semences de révolution qu'il a contribué, plus que tout autre, à y répandre, les agitations de sa vie, son activité prodigieuse, son talent pour le sarcasme, cette éloquence pittoresque, animée, triviale dont il était doué et qui était si puissante sur les masses, ses variations et ses palinodies politiques en font un homme à part, admirable, sans doute, par son intelligence, mais dont la conduite dirigée par des préventions passionnées et dépourvues à la fois de sincérité, d'accord et de dignité, ne présente aucun titre à l'estime de la postérité. On a de lui, outre le *Registre de la semaine*, 2⁴ vol. in-8°, 1802 à 1815, et les deux *Porcs-épics* : | *Abrégé du droit des gens de Martens*, Philadelphie, 1795, in-8°; | *Description topographique et politique du port espagnol de Santo-Domingo*, par Moreau de Saint-Méri, traduit du français, Philadelphie, 1796; | *Lettres sur les funestes effets de la paix d'Amiens*, Londres, 1802,

in-8°; | *Division de l'empire d'Allemagne en départemens*, traduit du français, 1802, in-8°; | *Lettres au chancelier de l'Echiquier sur les conséquences funestes de la paix d'Amiens pour le crédit public*, Londres, 1803, in-8°; | *Débats parlementaires de Londres de 1803 à 1810*, 16 vol. in-8°; | *Histoire parlementaire d'Angleterre depuis la conquête des Normands jusqu'en 1803*, 12 vol. in-8°, Londres, 1806 à 1812; | *Le Protée politique* (c'est une satire contre Shéridan), Londres, 1804, in-8°; | *Essai sur les bêtes à laine, avec notes et préface*, 1811, in-8°; | *Le jardinier américain*; | *Le maître d'anglais*; ce dernier ouvrage a été traduit en français avec de grands changements par Scipion Duroure; | *Economie des chaumières*, New-York, 1818; | *Histoire de la réformation protestante en Angleterre et en Irlande*, Londres, 1826, in-8°; cet ouvrage a été traduit en français, Paris, 1826, in-8°, et dans la Bibliothèque catholique, Paris, 1827, in-8°.

COCHET (CLAUDE), architecte, correspondant de l'Institut, était né à Lyon en 1771. Il avait remporté en 1786 le prix d'architecture proposé par l'académie de Parme. En 1808 il fut chargé de disposer et transformer l'église des jésuites à Lyon en salle de séance pour l'assemblée des états cisalpins. Il restaura l'hôtel-de-ville de Rouen, et éleva en 1814 dans la plaine des Brotteaux à Lyon, le monument pour les victimes du siège de cette ville. Cochet est mort le 14 mars 1855.

COCHRANE (ALEXANDRE, lord), fils aîné du comte de Dundonald, capitaine dans la marine anglaise, naquit le 24 décembre 1775. Ses parens, après avoir consulté son inclination, le destinèrent à la marine, et confièrent son éducation à son oncle l'amiral sir Alexandre Cochrane. Il servit d'abord aux Indes-Orientales, puis sur les côtes de la Biscaye, etc., et parvint, par degrés, au rang de capitaine de frégate. Il se signala, en 1801, étant alors en station devant Barcelone, par la capture du sloop de guerre espagnol *El Gamo*, qui portait un nombre de canons plus que double de celui du brick *the Speedy*, commandé par lord Cochrane. Dans le cours de cette année, il prit 55 bâtimens et fit 520 prisonniers; il effectua ensuite un débarquement sur la côte d'Espagne, où il s'empara de la tour d'Alcamenara, qu'il fit sauter. En mai 1806 il débarqua son équipage sur la côte de France, et détruisit les signaux établis pour donner

connaissance de l'approche des croiseurs. Il repoussa un détachement de gardes nationaux qui s'était opposé à cette opération, fit sauter les magasins et jeter les boulets à la mer. Quelques jours après la *Pallas*, qu'il commandait, attaqua et captura une frégate française, soutenue par deux sloops. Etant retourné à Plymouth la même année, il tenta inutilement de se faire élire membre du parlement par le bourg de Honiton, dans le Devonshire. Après la dissolution du parlement, occasionnée par la mort de Pitt, il se présenta à l'élection dans le même bourg, et fut plus heureux cette fois. Le nouveau parlement ayant été dissous peu de temps après, lord Cochrane fut élu membre de la chambre des communes par la cité de Westminster; mais il se fit peu remarquer dans la chambre. Appelé à commander la frégate l'*Impérieuse*, de 40 canons, il croisa d'abord isolément et se joignit ensuite, sous le commandement de lord Collingwood, à l'escadre employée à bloquer le port de Cadix. Sa conduite, dans cette station, lui mérita les éloges de l'amiral en chef. Le 31 juillet 1808, il enleva le château de Mongal, entre Barcelone et Gerana; il délivra ensuite la forteresse de Roses. A son retour de la côte d'Espagne, il reçut ordre de joindre la flotte de la Manche, sous le commandement de l'amiral Gambier. Ce fut alors qu'il tenta de détruire au moyen des machines incendiaires du colonel Congreve, la flotte française dans la rade des Basques, par une opération terrible et très dangereuse pour lui-même. Il fit enfermer environ 1500 barils de poudre dans des tonneaux accolés les uns aux autres, et à l'extrémité desquels étaient placés trois ou quatre cents bombes chargées de fusées, et, dans les vides, deux ou trois mille grenades. Le 12 avril 1809, lord Cochrane se plaça sur ce volcan avec son frère le lieutenant-colonel Cochrane et quatre matelots, et se dirigea vers la ligne ennemie, dont les batteries étaient préparées à tirer sur lui à boulets rouges. Lorsqu'il fut près de la ligne, il fit débarquer les gens de son petit équipage dans la chaloupe; et après avoir mis le feu à la fusée qui, avant de faire son effet, devait leur laisser quinze minutes pour s'éloigner du lieu de l'explosion, il se jeta lui-même dans la chaloupe. Cette explosion fut terrible, mais ne causa aucun dommage. Lorsqu'il eut rejoint l'*Impérieuse*, il fut le premier à commencer

l'attaque dans la rade, et prit quatre vaisseaux. Le reste de la flotte n'échappa à un pareil sort qu'en rentrant dans la Charente. Cette action excita un vif enthousiasme en Angleterre; et lord Cochrane fut fait chevalier du Bain. Il continua depuis cette époque de servir son pays avec distinction, et mourut à Paris dans le mois de janvier 1852.

COINDET (CHARLES), naquit dans l'année 1775. Après avoir fait ses études médicales à Edimbourg, il vint en 1799 se fixer à Genève, et ne tarda pas à devenir un des praticiens les plus considérés de cette ville. Nommé, en 1809, médecin interne de l'hôpital, puis des prisons et des épidémies pour l'ancien département du Léman, il déploya dans l'exercice de ses fonctions un zèle au-dessus de tout éloge. Depuis 1817, il s'était chargé de rédiger les articles de médecine de la *Bibliothèque universelle*. En 1820 il publia son *Mémoire sur la découverte d'un nouveau remède contre le goître*, dans lequel il prouve que l'éponge qu'on administre dans cette affection n'a d'efficacité que par l'iode qu'elle contient, et qu'on obtiendrait de cette dernière substance une action plus énergique et plus prompte. Cette belle application qu'il développa par la suite, qu'il étendit aux scrofules et autres maladies du système lymphatique et qui a été sanctionnée par une expérience de douze années, lui mérita en 1852, à juste titre, le grand prix de 3,000 francs décerné par l'académie des sciences. Forcé par l'état de sa santé depuis long-temps chancelante, d'aller chercher un climat plus doux, Coindet est mort, au commencement de l'année 1854, à Nice où il s'était retiré depuis quelque temps. Il était âgé de cinquante-neuf ans.

COLANGELO (FRANÇOIS), évêque de Castellamare et président de l'instruction publique dans le royaume de Naples, était né à Naples, le 25 novembre 1769. Après la mort de son père, avocat à la chambre royale *della Sommaria*, il entra en 1780 à Saint-Pierre-de-l'Antel, couvent de chanoines réguliers; et en 1785 dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut chargé de divers emplois. En 1815, Colangelo refusa l'évêché de Sora auquel il avait été appelé par le roi Ferdinand. Nommé, le 5 juillet 1820, à l'évêché de Castellamare, il n'accepta ce siège qu'après que le saint Père lui eut fait notifier ses intentions par son secrétaire d'état.

Colangelo fut préconisé à Rome, le 27 juin 1821, après avoir été dispensé des examens auxquels sont soumis les évêques d'Italie, et il fut sacré le surlendemain par le cardinal Pacca. Immédiatement après, on le choisit pour faire partie de la commission d'exécution du concordat. En 1824, il fut nommé président de l'instruction publique, et en 1853, membra de la commission administrative de l'imprimerie royale. Il est mort à Naples, après une courte maladie, le 15 janvier 1856. Ce prélat était très versé dans les sciences ecclésiastiques et dans la littérature, et il avait fait une étude particulière de l'histoire littéraire des XV^e et XVI^e siècles dans le royaume de Naples. Sa résidence au couvent des hiéronimites était le rendez-vous des hommes les plus distingués du royaume. Colangelo a publié un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : | *L'homélie de saint Jean Chrysostôme, que le Christ est Dieu*, traduite du grec, avec des notes; | *La liberté irrégieuse de penser*; | *Les vies de Jean-Baptiste della Porta, de Sanazar, de Pontano, d'Antoine Bacca-delli, dit le Panormita*; | *Les opuscules scientifiques de Philoclète*; | *Recueil d'ouvrages appartenant à l'histoire littéraire*, 2 volumes; | *Histoire des philosophes et mathématiciens napolitains*, 5 volumes; | *Galilée proposé pour guide à la jeunesse*, 2 volumes. L'auteur expose dans cet ouvrage les principes de Galilée, et apporte de nombreuses preuves des sentimens religieux dont ce philosophe était animé. Tous les écrits de Colangelo sont remarquables par le savoir, le bon goût et la sagesse des principes.

COLERIDGE (S.-T.), poète anglais, mort au mois d'août 1834, était né à Bristol; il fit ses études au collège de Jésus à Oxford, et s'y fit connaître dès sa jeunesse par des poésies qui annonçaient un grand talent. Sa réputation ne fit que s'accroître depuis. Coleridge se fit remarquer par son enthousiasme pour la philosophie et le mysticisme germanique, et l'on prétend qu'il comprenait les ouvrages de Kant et de Fichte. Malheureusement l'obscurité qui est un des caractères de ces deux écrivains se trouve quelquefois dans ses écrits. Ses poésies se distinguent du reste par un ton simple et naïf, une richesse étonnante d'expressions, par l'harmonie et l'élégance. Coleridge possédait aussi le talent de l'improvisation. Outre ses *Leçons sur Shakespeare* nous citerons de lui :

| *La chute de Robespierre*, drame historique, 1794, in-8°; | *Conciones ad populum* (Adresses au peuple), 1795, in-8°; | *Poèmes sur divers sujets*, 1796, in-8°; 2^e édition, augmentée des poèmes de Charles Lamb et Charles Lloyd, 1797, in-8°; | *Le Watchman*, mélanges hebdomadaires, n° 1^{er} à 10, 1796; | *Tableau de la paix*, 1796; | *Ode à l'année dernière*, 1797, in-8°; | *Fragmens de la solitude*, écrits en 1798, pendant les craintes d'une invasion, 1798, in-4°; | les *Piccolomini*, ou la première partie de *Wallenstein*, drame, traduit de Schiller, 1800, in-8°; | *La mort de Wallenstein*, tragédie traduite de Schiller, 1800, in-8°; | *l'Ami*, *Collection d'essais*, 1812, in-8°; | le *Remords*, tragédie 1815, in-8°, etc. Coleridge a aussi fourni à Southey (voyez SOUTHEY) plusieurs centaines de vers pour son poème de Jeanne d'Arc.

COLLETTA (PIERRE), historien, né à Naples en 1775, servit d'abord dans l'armée napolitaine, où il devint officier d'artillerie après la campagne de 1798. Rayé plus tard des contrôles, à cause de la part qu'il avait prise aux événemens politiques de l'époque, il embrassa la carrière du génie civil, la jugeant plus favorable à son ambition. Réintégré en 1806 dans son grade, il devint successivement lieutenant-colonel et officier d'ordonnance du roi, intendant de la Calabre citérieure, directeur des ponts et chaussées, directeur du génie militaire et major général de l'armée. Confirmé lors de la chute de Murat dans son grade de lieutenant-général, Colletta continua de servir dans l'armée et garda en outre le porte-feuille de la guerre jusqu'à l'entrée des Autrichiens. Prisonnier pendant trois ans au château Saint-Elme comme complice de la révolution de Pépé, et déporté ensuite à Braun en Moravie, il obtint après deux ans de séjour dans cette ville la permission de se rendre à Florence où il mourut le 11 novembre 1855. Passionné dès sa jeunesse pour la lecture de Tacite, Colletta a su reproduire la vigueur et la concision du style de ce grand historien dans son *Histoire de Naples*, Lugano, 1834, 4 vol. in-8°, ouvrage qui renferme en dix livres les annales de ce royaume depuis 1754 jusqu'à 1825; c'est une continuation de Giannone. On lui reproche néanmoins d'avoir souvent sacrifié l'exactitude des faits aux opinions du parti qu'il avait embrassé.

COLLEVILLE (M^{me} de), femme au-

teur, née à Paris vers 1763, a publié plusieurs romans et pièces de théâtre, parmi lesquels on cite : | *Lettres du chevalier de Saint-Alme et de mademoiselle Melcourt*, Amsterdam, 1781, in-12; | *Lettres de la princesse Albertine*, traduites de l'allemand, Amsterdam, 1782, 2 vol. in-12; | *Le Bouquet du père de famille*, divertissement, 1784, in-8°; | *Les deux Sœurs*, comédie, 1784, in-8°; | *Sophie et Merville*, comédie jouée au théâtre italien, à Paris, 1788, in-12; | *Coralie*, ou le danger de se fier à soi-même, 2 vol. in-8°; | *Madame de M^{me}*, ou la rentière, 1802, 4 vol. in-12; | *Vietoire de Martigue*, suite de l'ouvrage précédent, 1804, 4 volumes in-12, etc. M^{me} de Colleville mourut le 18 septembre 1824.

COMERIO (AUGUSTIN), peintre distingué, était né l'an 1784 à Locate, province de Côme. Son père, qui était peintre d'histoire, l'envoya à Milan où il fut admis comme élève à l'académie des beaux arts jusqu'en 1805. A cette époque il se rendit à Rome où il continua ses études de peinture et de sculpture. En 1810 il fut chargé de plusieurs statues pour le dôme de Milan. Il est auteur de huit grandes planches qui représentent l'*Entrée de Clément VII* et de *Charles-Quint à Bologne*. On voit de lui à Milan plusieurs tableaux de grande dimension, et on admire la coupole de la rotonde de Saint-Sébastien, peinte à fresque. Épuisé par le travail il fut envoyé par les médecins à Recensaro où il est mort le 3 août 1854, âgé de cinquante ans.

COMMERELL (l'abbé de), aumônier de la princesse de Löwenstein, et membre de la société d'agriculture de Paris, a fait connaître en France l'utilité de quelques végétaux cultivés en Allemagne. Vers 1784 il publia une brochure dans laquelle il vantait outre mesure les avantages d'une plante peu connue alors, dont il avait propagé la culture dans la Lorraine allemande; il en distribuait au loin les graines qu'il appelait contradictoirement *racine d'abondance* ou *racine de disette*. On a de l'abbé de Commerell : | *Mémoires sur la culture, l'usage et l'avantage du chou à faucher*, 1788, in-8°. | *Mémoires sur l'amélioration de l'agriculture par la suppression des jachères*, 1788, in-8°. Lorsque dans la même année une grêle vint détruire les récoltes dans une partie de la France, le gouvernement fit répandre une instruc-

tion sur les moyens propres à réparer les effets de ce désastre ; l'abbé de Commerell publia dans le même but : | *Supplément à l'avis aux agriculteurs dont les récoltes ont été ravagées par la grêle*. Il mourut vers 1780.

COMPAGNONI (l'abbé **PIETRO**), né à San-Lorenzo près de Lugo en Lombardie le 28 mars 1802, est connu par une traduction élégante *Des sept psaumes de la pénitence* qu'il publia en 1821. Professeur d'éloquence, il imita l'affectation de Césari et autres réformateurs de la belle langue italienne, qui négligent les auteurs classiques pour adopter les mots et les formes du quatorzième siècle. Depuis l'année 1828, jusqu'à sa mort arrivée le 13 septembre 1853, Compagnoni a publié des *poésies, oraisons et traductions* estimées par ses concitoyens.

COMPANS (**JEAN**), né en 1751 à Daloz dans le diocèse de Pamiers, fit ses études au séminaire de Cahors dirigé par les lazaristes, et peu après obtint d'être admis dans leur congrégation où il occupa divers emplois. Successivement directeur du séminaire de Saint-Firmin à Paris, puis aumônier des invalides, il était directeur au séminaire de la mission à Toulouse lorsque la révolution le força de s'expatrier. Il passa d'abord en Espagne, d'où il visita Rome et l'Italie. Rentré en France, il fut sous la restauration nommé à une chaire de théologie à Toulouse, et en remplit les fonctions jusqu'en 1830 ; n'ayant point prêté le serment à cette époque il dut se retirer. Son âge l'avait empêché de se réunir à ses confrères lorsque la congrégation de Saint-Lazare fut rétablie ; mais il en avait conservé l'esprit. Compans est mort à Toulouse le 7 février 1855. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : | une nouvelle édition du *Traité des dispenses* de Collet, 1788. L'auteur a donné en 1827 une deuxième édition du même *traité*, 2 vol. in-8° ; celle-ci porte son nom qui n'avait point paru dans la première ; | *l'Histoire de la Vie de Jésus-Christ*, composée à la demande de madame Louise de France. Cet ouvrage donne la concorde des évangélistes, éclaircit les endroits obscurs et résout les difficultés qui s'offrent sur le texte.

COMPARETTI (**ANDRÉ**), médecin et physicien distingué d'Italie, naquit dans le Frioul, au mois d'août 1746. Elève du célèbre Morgagni à l'université de Padoue, après avoir obtenu le doctorat,

il alla s'établir à Venise, où il exerça avec beaucoup de succès l'art de guérir. Appelé plus tard à l'université de Padoue pour y professer la médecine théorique et pratique, il mourut dans cette ville, le 22 décembre 1801. Comparetti a enrichi la médecine et les sciences physiques de plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : | *Occursus medici de vaga ægitudine infirmitatis nervorum*, Venise, in-8° ; | *Observationes de luce inflexa et coloribus*, Padoue, 1787, in-8° ; | *Observationes anatomicæ de aure interna comparata*, Padoue, 1789, in-4° ; | *Prodromo di un trattato di fisica vegetabile*, Padoue, 1791-1799, in-8° ; | *Riscontri fisico-botanici ad uso clinico*, Padoue, 1792, in-8° ; | *Saggio della scuola clinica nello spedale civile di Padova*, Padoue, 1793, in-8° ; | *Osservazione sur la proprietà della china del Brasile*, Padoue, 1794, in-8° ; | *Riscontri medici delle febbre larvate periodiche perniciose*, Padoue, 1795, in-8° ; | *Observationes dioptricæ et anatomicæ comparatæ de coloribus apparentibus, visu et oculo*, Padoue, 1798, in-4° ; ouvrage auquel on reproche comme une erreur capitale, celle d'attribuer plusieurs des phénomènes de la diffraction de la lumière, à l'imperfection de la structure de l'œil. | *Riscontro clinico del nuovo spedale, o regolamenti medico-pratici*, Padoue, 1798, in-8° ; | *La dinamica animale degli insetti*, Padoue, 1800, in-8°.

COMTE (**FRANÇOIS-CHARLES-LOUIS**), avocat, publiciste et secrétaire perpétuel de l'académie des sciences morales et politiques, était né à Saint-Enimie, département de la Lozère, le 25 août 1782. Venu de bonne heure dans la capitale pour suivre les cours de l'école de droit, il fut reçu avocat au barreau de Paris, et commençait à s'y faire un nom, lorsque le retour des Bourbons, suivi de l'établissement d'un gouvernement représentatif, vint donner un nouvel essor aux idées politiques que l'esprit belliqueux du règne de Bonaparte avait paru assoupir. Dès le mois de juin 1814, Comte commença la guerre acharnée qu'il soutint contre le pouvoir quel qu'il fût, en attaquant comme attentatoires à la liberté religieuse, deux sages ordonnances rendues par le directeur général de la police, pour prescrire l'observation des fêtes et dimanches. Dès la même année, il conçut l'idée de fonder un journal hebdomadaire intitulé : *Le Censeur*, ou

Examen des actes et des ouvrages qui tendent à détruire ou à consolider la constitution de l'état. L'auteur eut pour associé dans cette entreprise un de ses confrères, M. Du Noyer, avec lequel il publia plus tard d'autres ouvrages politiques. *Le Censeur* s'adressait spécialement au parti qui avait vu avec répugnance le rétablissement des Bourbons, et signalant avec une verve acree et mordante les fautes du gouvernement royal, ainsi que tous les actes qui paraissaient contraires aux idées libérales, grossit le nombre des ennemis de la restauration, et prépara le 20 mars. Toutefois la nouvelle administration de l'empereur ne fut pas plus que celle du roi à l'abri de la censure sévère des deux jeunes publicistes. Comte essaya même de défendre, à l'approche de Bonaparte, le gouvernement qu'il avait ébranlé, et il publia, trois jours seulement avant l'entrée de Napoléon à Paris, une brochure intitulée : *De l'impossibilité d'établir un gouvernement constitutionnel sous un chef militaire, et particulièrement sous Napoléon Bonaparte.* Un seul journal osa annoncer cet ouvrage dans lequel l'auteur avait essayé de démontrer que, pour échapper au danger que l'on redoutait en conservant les Bourbons, on courait à une perte inévitable, et que l'on risquait de voir détruire sans retour en France le gouvernement représentatif. Comte osa même citer en justice un écrivain qui, dans une feuille quotidienne, l'avait accusé d'avoir contribué par ses publications au retour de l'empereur ; et quinze jours après la révolution du 20 mars, il proclamait devant les tribunaux qu'il regardait comme un crime toute participation à cet événement. Le gouvernement des cent-jours tenta par les offres les plus séduisantes de se concilier Comte et Dunoyer. Malgré les avances qu'il leur fit, la publication du *Censeur* fut continuée. Fouché, après avoir épuisé ce qu'il appelait les voies de la douceur, songea à faire mettre en jugement les deux journalistes. Mais la crainte d'alarmer l'opinion publique dans un moment où l'autorité des cent-jours avait tant d'intérêt à la ménager, empêcha de les poursuivre. Après la seconde restauration, Comte et Dunoyer s'élevèrent avec la même persistance contre le nouveau gouvernement. Fouché qui avait conservé sous Louis XVIII le portefeuille de la police, et qui craignait moins de com-

promettre les Bourbons que son ancien maître, fit saisir le septième volume du *Censeur*, au nombre de quatre mille cinq cents exemplaires, avant que l'impression ne fût terminée. Ce journal, après une interruption de quatre années, reparut en 1819 sous la forme d'une feuille quotidienne ; mais l'année suivante il se réunit au *Courrier français*. En 1820, Comte impliqué dans un nouveau procès, et poursuivi comme coupable d'attaque formelle contre l'autorité constitutionnelle du roi et des chambres, fut condamné à deux mois de prison et à deux mille francs d'amende. Pour se soustraire à cette peine, il se hâta de quitter la France et se réfugia à Genève, et de là à Lausanne, où il fut appelé en 1822, par le canton de Vaud, à occuper une chaire de droit naturel. Quelque temps après sachant que le gouvernement français demandait son renvoi, il quitta Lausanne pour se rendre en Belgique, et passa ensuite en Angleterre où il resta dix-huit mois. Après cinq ans d'exil il rentra en France, et demanda à être réintégré sur le tableau des avocats à la cour royale de Paris ; mais il fut repoussé par la majorité de la chambre de l'ordre. Depuis son retour en France jusqu'à la révolution de 1830, Comte vécut dans la retraite. Il commença en 1826 la publication d'un ouvrage important, sous le titre de *Traité de législation, ou Exposé des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent ou restent stationnaires*, 4 vol. in-8°. Ce livre fut couronné en 1828 par l'académie française, qui décerna à l'auteur le grand prix Montyon. En 1830, Comte fut appelé à remplir les fonctions de procureur du roi ; mais la direction de ses opinions politiques ne lui permit pas de les conserver long-temps. Envoyé à la chambre des députés en 1831, par le collège de Mamers (Sarthe), il y siégea sur les bancs de l'opposition, et crut devoir signer en 1832, le fameux *compte rendu*. Comte fut reçu la même année au sein de l'académie des sciences morales et politiques dont il devint le premier secrétaire perpétuel. Le collège de Mamers le réélut en 1834. Il est mort à Paris, le 15 avril 1857. Comte avait épousé la fille du célèbre J. B. Say. M. Béranger, président de l'académie des sciences morales, M. le comte Alexandre de La Borde, et M. Odilon Barot, ont prononcé un discours sur sa tombe. Les principaux ou-

vrages de ce publiciste sont, outre ceux que nous avons cités : | *Du nouveau projet de loi sur la presse*, 1817, in-8°; | *Des garanties offertes aux capitaux et aux autres genres de propriétés par les procédés des chambres législatives dans les entreprises industrielles, et particulièrement dans la formation des canaux, et de l'influence que peut avoir un canal du Havre à Paris, sur la prospérité des villes commerciales*, 1826, 1 vol. in-8°; | *Traité des pouvoirs et des obligations des juges de sir Richard Pilipps, avec des notes de Scipion Duvoue*; | *Histoire de la garde nationale de Paris*, 1827, in-8°; | *Traité de la propriété*, Paris, 1824, 2 vol. in-8°; | *Observations sur l'ordre du ministre secrétaire d'état de la guerre, tendant à bannir de Paris les officiers généraux supérieurs et particuliers de l'armée française*; | *Du droit et des obligations des militaires considérés comme citoyens, ou Défense de M. le comte Excelmans, lieutenant général*, etc.; | *Jugement de M. le comte Excelmans*, etc., janvier, 1815, in-8°. Ces trois mémoires furent publiés à l'occasion des poursuites dirigées contre le général Excelmans, que le ministère voulait bannir de Paris, par une mesure commune à tous les officiers supérieurs qui avaient servi pendant les cent-jours.

COOTE (CHARLES), né à Londres en 1759 et mort le 19 décembre 1855 à Islington, à l'âge de soixante-seize ans. Fils d'un libraire recommandable par ses connaissances, il était doué lui-même de beaucoup de talent et d'instruction; ses nombreuses publications littéraires et historiques ont eu un grand succès; les principales sont : | une *Histoire d'Angleterre jusqu'à la paix de 1783*, 9 vol. in-8°, publiés de 1791 à 1798; et la suite jusqu'au traité d'Amiens en 1802, in-8°, 1805; cet ouvrage est remarquable par l'exactitude, l'impartialité et la simplicité du style; | *Histoire de l'union de l'Angleterre et de l'Irlande*, in-8°, 1852; | *Recherches sur la vie des jurisconsultes anglais les plus célèbres* (attribuées à tort à Stoddart); | *Une histoire de l'ancienne Europe*, 1815, etc.; | *Elémens de grammaire anglaise*, 2^e édition, 1806; | *Histoire ecclésiastique*, traduite de l'allemand de Morheim, continuée jusqu'au 18^e siècle, 6 vol. in-8°, 1811.

CONTAMINE. Voyez FOURNIER.

COQUELEY de CHAUSSEPIERRE (C. G.), né à Paris vers 1710, y fut reçu

avocat au parlement, et fut long-temps censeur royal pour la jurisprudence. Il mourut dans un âge fort avancé, vers 1791. On connaît de lui : | *Code de Louis XV, ou Recueil d'édits, déclarations, ordonnances concernant la justice, la police et les finances*, depuis 1722 jusqu'en 1740, Paris, 1758, 12 vol. in-12; | *Le Roué vertueux*, poème en quatre chants, 1770, in-8°. Le titre de cette pièce est la parodie de celui de *L'honnête criminel*, drame de Fenouillot de Falbaire (voyez ce nom, tome V), et le fond est une imitation burlesque du style haché, suspensif, entrecoupé de points d'exclamation, d'admiration, d'interrogation et de lignes de points que les dramaturges avaient déjà commencé à mettre à la mode. Les réflexions mises en tête du livre contiennent un éloge ironique des drames; | *M. Cassandre*, ou *Les effets de l'amour et du vert-de-gris*, drame en deux actes et en vers, par feu M. Doucet, 1775, in-8°. Cette bonne plaisanterie sur le genre larmoyant obtint le suffrage de Laharpe lui-même, qui dans le *Mercure* a donné à M. Doucet des éloges qu'il était loin d'accorder dans sa *Correspondance littéraire*, à Coqueley de Chaussepierre. L'auteur avait su enchaîner d'une manière burlesque, dans la pièce dont il s'agit, des vers empruntés à divers drames, alors en vogue, d'Arnaud-Baculard, de Saurigny, de Lemierre, de Renon, etc. On attribue à Coqueley : *Etudes du droit civil et coutumier français*, 1789, in-4°. Il avait travaillé au *Journal des sçavans* depuis 1752 jusqu'en 1789.

COQUILLE-DESLONCHAMPS (HENRI), administrateur de la bibliothèque Mazarine, né à Caen vers 1746, et mort à Paris au mois de janvier 1808. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut d'abord placé comme professeur au collège du Bois, dans sa ville natale, devint en 1779 recteur de l'université, et obtint l'année suivante la survivance et l'adjonction de la chaire royale d'éloquence. Député à Paris, vers 1772, par l'université de Caen, pour des affaires aussi importantes que délicates, il s'acquitta de sa mission avec tant de succès qu'en 1786 le roi le nomma syndic général de la même université. C'est à son zèle que la ville de Caen doit l'établissement d'une école de médecine clinique. Coquille-Deslonchamps rédigea en 1791 la délibération de l'université au sujet du

serment exigé des fonctionnaires publics. Cette pièce, dans laquelle il fit preuve d'un grand talent, fut imprimée, et un exemplaire en fut envoyé au souverain pontife par l'entremise du célèbre abbé Maury. Sa sainteté adressa au recteur et syndic général de l'université de Caen un bref pour le féliciter d'avoir publié une déclaration dictée par la sagesse et la piété. Coquille-Deslonchamps ayant refusé le serment, se retira à Paris auprès de son compatriote et ami Le Blond qui le fit attacher à la bibliothèque Mazarine. Il l'aida beaucoup en 1783 dans la rédaction du second volume de la *Description des pierres gravées de M. le duc d'Orléans*.

CORANCÈS ou **CORANCÈZ** (LOUIS-ALEXANDRE-OLIVIER de), ancien consul, né à Paris en 1770, mort à Asnières (Seine) le 5 juillet 1852, montra de bonne heure du goût pour les mathématiques, et se distingua sous Lagrange. Il fit ensuite partie comme savant de l'expédition d'Égypte. De retour en France, il fut nommé en 1802 consul-général à Alep. Ce qui fait l'éloge de la sagesse de son administration, c'est qu'il fut choisi en 1804 par le pacha et les janissaires, comme arbitre d'un différend qui s'était élevé entre eux, et sa décision satisfait les deux parties. Dans une circonstance difficile, il obtint, malgré les cris furieux du peuple, la destitution du cadî d'Alep, c'est-à-dire du 2^e magistrat, qui avait fait saisir dans le palais même du consul un Français qui s'y était réfugié. En 1815 Corancès fut nommé consul-général à Bagdad, et en 1814 à Smyrne. Alors il demanda sa retraite qui lui fut accordée. Il était correspondant de l'académie des inscriptions de Paris depuis 1812. On lui doit : | *Mémoire sur la distinction des racines dans les équations algébriques*, lu à l'institut d'Égypte ; | *Mémoire sur la résolution générale des équations* (Journal de l'école polytechnique, t. 10, 1815) ; | différens autres *Mémoires* sur divers sujets lus à l'institut, et quelques articles dans la *Revue encyclopédique* (1820) ; | *l'Histoire des Wahabis, depuis leur origine, jusqu'à la fin de 1809*, 1810, in-8° ; | *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie mineure*, 1816, in-8° ; | *Recherches sur la nature et la distinction des idées* (extr. des Annal. encycl.), 1818, in-8°, tiré seulement à 50 exemplaires.

CORAY (ADAMANCE), savant helléniste, né à Smyrne le 27 avril 1748, était ori-

ginaire de l'île de Chio où son père était négociant. En 1782, il vint à Amsterdam pour y exercer la même profession. Mais bientôt il abandonna le commerce pour se livrer à l'étude de la médecine, ainsi qu'à celle des langues anciennes et des langues vivantes qu'il avait cultivées dans sa jeunesse. Coray se rendit en 1787 à Montpellier, et y reçut le doctorat. Il se fixa vers 1793 à Paris ; l'état de gêne dans lequel il se trouva cessa par la générosité d'un ministre protestant à qui il avait enseigné la langue grecque et qui lui assigna une pension de deux mille francs. Dans le cours de ses études il s'était lié d'amitié, à Montpellier, avec Chaptal, qui y professait la chimie, et qui, devenu plus tard ministre de l'intérieur, le proposa au premier consul, comme un des hommes les plus capables de traduire en français la Géographie de Strabon. Coray fut chargé de ce travail avec La Porte du Theil (V. PORTE-DUTHEIL et STRABON) et on lui accorda une pension de 3,000 fr. que le gouvernement de la restauration lui continua. Quoiqu'il fût naturalisé français, il resta sincèrement attaché à son ancienne patrie, et il faisait les vœux les plus ardens pour son complet affranchissement. Coray est mort à Paris le 7 avril 1853, et l'on a de lui les ouvrages suivans : | *Médecine clinique*, traduit de l'allemand de Selle, Montpellier, 1787, 2 vol. in-8° ; | *Introduction à l'étude de la Nature et de la Médecine*, trad. du même, ibid., 1794, in-8° ; | *Le vade mecum du médecin, ou Précis de médecine-pratique, extrait des ouvrages des plus célèbres médecins*, traduit de l'anglais, Paris, 1796, in-8° ; | *Esquisse d'une histoire de la médecine et de la chirurgie, depuis leur commencement jusqu'à nos jours*, traduit de l'anglais de Black, ibid., 1798, in-8° ; | *Les caractères de Théophraste, d'après un manuscrit du Vatican, contenant des additions qui n'ont point encore paru en France*, nouvelle trad., avec le texte grec, ibid., 1799, in-8° ; | *Traité d'Hippocrate, des airs, des eaux et des lieux*, trad. nouvelle, avec le texte grec et des notes, ibid., 1800, 2 vol. in-8°. Lors du jugement concernant les prix décennaux, cet ouvrage fut couronné sur le rapport du jury, qui s'exprima sur cet ouvrage de la manière la plus honorable pour Coray. Les éloges du jury donnèrent lieu à de vives réclamations de M. Gail, qui prétendait qu'on lui faisait une injustice, et que sa traduction de

Thucydide méritait le prix. Coray, qui eut le bon esprit de rester étranger à ce débat, fut défendu dans le *Mercur*, par M. Thurot. Il a paru une nouvelle édition du même Traité, sans notes, mais avec un ouvrage d'Hippocrate, intitulé : *Nomos* (la loi), et un opuscule de Galien, sur les *Qualités d'un médecin philosophe*, Paris, 1816, in-8°; | *Traité des délits et des peines*, trad. de l'italien de Beccaria, en grec moderne, ibid., 1802, in-8°; | *Longi pastoralia* de Daphnis et Chloé, texte grec, ibid., 1802, in-4°; | *Heliodori Æthiopica*, græce, Parisiis, 1804, 2 vol. in-8°; | *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, lu à la société des observateurs de l'homme, le 16 novembre an XI (1803), in-8°; | *Géographie de Strabon*, trad. du grec en français, Paris, 1805-1819, 5 vol. grand in-4° (avec Laporte-du-Theil, Letronne et Gosselin); | *Bibliothèque grecque*, Paris, 1800-1822, 21 vol. in-8°; cette collection d'ouvrages grecs a été imprimée aux frais des frères Zozima, négocians grecs, et ensuite à ceux du gymnase de Chio; elle était destinée pour la Grèce, afin d'y répandre le goût des lettres : elle comprend les ouvrages suivans : *Élien*, *Isocrate*, *Esopé*, *Polien*, *Plutarque*, *Strabon*, *Marc-Aurèle*, *Opuscules d'Hippocrate*, *Xénocrate*, *Aristote* (politique et morale), *Onesander*, *Plutarque* (politique), *Xénophon* (les *Mémorabilia* et le *Gorgias* de Platon), le tout texte grec; on joint à cette collection : | le traité traduit de Beccaria dont nous avons parlé plus haut et *Heliodori Æthiopica*; | *Eloge de d'Aguesseau*, en vers grecs, suivi de l'*Eloge de H.-F. d'Aguesseau* (en français), 1819, in-8°. On a encore de Coray des remarques critiques sur Hippocrate, dans les deux premiers cahiers du *Museum Oxoniense* (de Burgess); une savante lettre sur le *Testament secret des Athéniens*, dans le deuxième volume des *Mélanges de Chardon de la Rochette*; des notes dans le *Thucydide* de Levesque, dans l'*Hérodote* de Larcher, dans l'*Athénée* de Schweighæuser, dans la traduction de *Plutarque d'Amyot*, revue par Clavier. Enfin on lui attribue généralement : | une édition des *Facéties d'Hiéroclès*, qui a paru en 1812; | une édition du premier livre de l'*Iliade*, publiée à la même époque; | une proclamation en grec moderne, sous le titre de la *Trompette guerrière*, par Atomète de Marathon, Alexandrie, Paris, 1801, in-8°. Cette proclamation a été réimprimée en

1821 avec une préface, et la traduction de cette préface en français; | *Un chant de guerre des Grecs qui combattaient avec les Français*, lors de l'expédition d'Égypte.

CORBIGNY (LOUIS-ANTOINE-ANGE CHICOILET baron de), né à Rennes le 6 avril 1771, fit ses études au collège de sa ville natale, et vint ensuite à Paris pour achever son éducation. Il s'y lia avec les hommes de lettres les plus marquans de l'époque, et s'occupa d'abord exclusivement de littérature. Quelques poésies fugitives, premiers essais de sa jeunesse, le firent connaître avantageusement et fixèrent l'attention sur lui. Des hommes de bien, qui gémissaient des rigueurs exercées par quelques représentans du peuple dans le département d'Ille-et-Vilaine, firent envoyer Corbigny dans ce pays, qui était le sien, avec une mission du gouvernement pour l'éclairer sur le véritable esprit public, et paralyser les excès auxquels se livraient des mandataires exaltés. Il se rendit à Saint-Malo et à Dinan où il trouva les prisons encombrées de victimes vouées à une mort certaine. Investi de pouvoirs fort étendus, il en usa pour rendre successivement la liberté à tous les détenus pour opinion politique; une telle conduite le rendit naturellement suspect aux démagogues du temps qui le mirent sous la surveillance de deux hommes chargés de le garder à vue. Corbigny n'avait alors que vingt-deux ans, et sa mort eût été inévitable sans l'heureuse révolution qui renversa le système de terreur qui pesait alors sur la France. De retour à Paris, il fut adjoint à son compatriote Ginguené, qui était alors chargé de l'instruction publique. Dans un voyage qu'il fit en Italie en 1795 et 1796, à l'époque des succès mémorables de l'armée française, il fut invité par le héros qui la commandait à en retracer l'histoire. Cet ouvrage a été imprimé en 1806, sous le titre de *Tableaux historiques*. Corbigny fut ensuite envoyé en Grèce, en 1797 et 1798, pour y organiser le régime français dans les îles de Corfou, de Zante et de Céphalonie. Nommé, en 1800, préfet du département de Loir-et-Cher, à l'âge de vingt-neuf ans seulement, il sut déployer dans son administration un esprit de modération qui lui gagna l'affection de tous les partis. Il rétablit les églises, assura des demeures commodes et modestes aux ministres des autels, et parvint

par son crédit près du gouvernement à faire rendre, à l'époque du consulat et sous l'empire, à tous les émigrés de son département, ceux de leurs biens qui n'avaient pas été vendus. L'excès du travail auquel il se livrait journellement, et quelques tracasseries subalternes qu'il ne put éviter, altérèrent de bonne heure sa constitution et le conduisirent au tombeau, à peine âgé de quarante ans. Corbigny mourut à Blois le 29 avril 1811. Il a laissé *deux tragédies*, quelques *comédies* et plusieurs pièces de vers dans différens genres, qui n'ont pas été publiées.

CORDIENNE (ALEXIS-JOSEPH), jeune botaniste Franc-Comtois, était né le 15 août 1796 à Jussey dans le département de la Haute-Saône. Après avoir suivi pendant deux ans les cours de botanique et d'histoire naturelle du jardin des plantes, il retourna dans sa famille qui venait de s'établir à Dole, et quoique à peine âgé de quatorze ans, il ouvrit un cours public de botanique dont personne ne profita plus que le jeune professeur lui-même. Divers voyages en Suisse, dans les Alpes et les Pyrénées, en étendant ses connaissances, lui firent éprouver un vif désir de les augmenter encore. Dans la vue de complaire à ses parens, il entreprit et termina ses études de droit; mais il finit par obtenir d'eux la permission de renoncer au barreau et d'aller à Paris étudier la médecine. Admis au sein de la société linnéenne, il en devint un des membres les plus actifs et les plus laborieux. Au printemps de l'année 1826, quelques affaires avaient rappelé momentanément Cordienne à Dole. Pressé de retourner à Paris au mois de juillet, et ne trouvant point de place dans l'intérieur de la diligence, il monta sur l'impériale; mais en entrant à Sens la voiture versa, et le malheureux jeune homme, lancé violemment contre un mur, fut tué sur le coup. Il était âgé de trente ans. On a de lui : | *Prospectus raisonné d'un cours de botanique*, Dole, 1820, in-4°; | *Tableau synoptique d'une classification des plantes*, 1 feuille in-folio; | *Notice phytogéographique abrégée de quelques lieux du Jura, de l'Helvétie et de la Savoie*, Dole, 1822, in-8°.

CORNETTE (N.), ancien professeur de rhétorique, auteur de plusieurs ouvrages littéraires, entre autres d'une *traduction* en vers de l'*Art poétique* d'Horace, dédiée à Bonaparte, est mort

vers le milieu du mois de septembre 1856 à l'âge de quatre-vingt quatre ans. La muse de Cornette bien que peu connue, n'en eut pas moins l'honneur d'être célébrée dans un quatrain attribué à Rivarol, et qui fit à cette époque quelque bruit dans le monde littéraire.

CORNUDET (le comte JOSEPH), pair de France, naquit en 1755 à Crocq, dans la Manche. La volonté de ses parens, et sa propre vocation le destinaient aux emplois de la magistrature. De fortes études et la pratique du barreau le préparèrent à en remplir les devoirs. Après avoir été reçu avocat au parlement de Paris, il voulut se fixer dans sa province; il venait d'être pourvu de l'office de lieutenant-général du bailliage de Montaigu, au moment même où la révolution éclata. Elle ouvrait à Cornudet une nouvelle carrière; procureur-syndic du district de Felletin en 1790, il fut, l'année suivante, un des députés du département de la Creuse à l'assemblée législative, et il continua de siéger dans les conseils du pays, jusqu'à la fin de sa vie, excepté dans les années 1795 et 1815. Cornudet soutint à l'assemblée législative la cause de la monarchie constitutionnelle, et vota l'absolution de Lafayette, entre le 20 juin et le 10 août. Rendu à ses foyers par suite de la catastrophe de cette dernière journée, il entra en l'an IV au conseil des Anciens, où ses constans efforts tendirent à purger les lois de cette époque de tout ce que la violence des partis y avait laissé, ou voulait y introduire. Après le 18 fructidor, des mesures réactionnaires, des proscriptions furent annoncées. On voulait chasser du territoire français tous les anciens nobles, etc. Cornudet combattit de telles mesures à la tribune, et contribua puissamment à leur rejet. Les discussions sur les matières de finances, de domaine, d'hypothèque, de droit civil, sur tout ce qui pourrait s'appeler la partie studieuse de la législation, s'éclairèrent souvent de ses opinions. Lors du 18 brumaire, il fut membre des conseils. Appelé un des premiers au sénat, Cornudet y fut secrétaire, membre des commissions, titulaire de la sénatorerie de Rennes, et il devint grand-officier de la légion-d'honneur. Commissaire extraordinaire de l'empereur à Bordeaux en 1814, il essaya, de concert avec le maréchal Soult, de défendre contre l'invasion étrangère le Midi de la France, et n'abandonna Bordeaux qu'avec l'armée. Quelques jours après, la restauration était accom-

plie, et les anciens sénateurs étaient rappelés au Luxembourg comme pairs de France. Pendant les cent-jours, Cornudet reçut le même titre, qu'il perdit après la bataille de Waterloo, mais qu'il recouvra le 5 mars 1819. Il repoussa dans la chambre où il siégeait, les lois contre la presse, celles du double vote, du droit d'ainesse, du sacrilège. En même temps, il appuya le maréchal Macdonald proposant l'indemnité à accorder aux émigrés. Cornudet fut l'adversaire du ministère sous lequel parurent les ordonnances de 1830. Après avoir travaillé à l'affermissement de la révolution de juillet, il est mort à Paris le 13 septembre 1854.

CORTENOVIS (ANGE-MARIE), savant archéologue, né à Bergame, en 1757, entra dans la congrégation des barnabites, professa pendant dix ans avec distinction les belles-lettres dans divers collèges de son ordre, et fut envoyé en 1764, à celui d'Udine, en qualité de préfet. Il habita cette ville pendant trente-sept ans, et employa tous ses loisirs à la recherche des nombreux monumens antiques du Frioul, dont plusieurs savans s'étaient déjà occupés. Des découvertes récentes et continuelles fournirent à Cortenovis l'occasion d'étendre ses connaissances dans cette partie. On trouve dans les *Mémoires de l'académie des sciences et belles-lettres d'Udine*, dont il était membre, un grand nombre de dissertations en italien, publiées par lui à diverses époques. Parmi les plus remarquables on peut citer celle où en expliquant la découverte en Italie de l'*aurichalcum* avec lequel, suivant Pausanias, fut faite la statue d'Auguste, placée dans le Forum, il soutient que ce métal n'est autre que le platine, qu'on trouvait alors dans certaines minières de l'Europe, ou dans les sables du Pô. Nous citerons encore celles qu'il a composées sur *Les irrigations du Frioul*; sur *La voie Posthumia*, dont il est fait mention dans Tacite; sur *La pourpre des anciens*. Cortenovis a aussi enrichi des mémoires suivans le journal littéraire de Venise intitulé : *Memorie per servire alla storia letteraria e civile d'Italia*; sur *Le mausolée de Porsenna*, dont Pline parle d'après Varron; trois *Dialogues sur l'électricité connue des anciens*. L'auteur y cite deux passages de Pline qui donnent lieu de croire que les Etrusques prétendaient avoir l'art d'évoquer la foudre; *Lettres sur diverses sculptures antiques du Frioul*. Cortenovis mourut

le 26 février 1801. Indépendamment des ouvrages cités, on a de lui des corrections et additions importantes faites de sa main sur un exemplaire de l'ouvrage de Bertoli, et une intéressante collection de toutes les inscriptions chrétiennes d'Aquilée. Il a laissé en manuscrit : *De nummis ad veteres Carnorum regulas pertinentibus, vel de nummis Carnico-Illyricis*. Cortenovis avait fourni également des dissertations au journal de Berlin et à celui de Pavie.

COSMAO-KERJULIEN (N.), contre-amiral français, né à Chateaulin en 1759, s'embarqua dès l'âge de quinze ans, comme volontaire, et fit une campagne dans les colonies. Sa brillante conduite dans divers engagemens lui valut, en 1781, le grade de lieutenant de frégate. Dès lors son mérite bien reconnu le fit rechercher par tous les officiers supérieurs, et il ne cessa de servir sous les ordres des chefs les plus distingués, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir passé par tous les grades, il obtint le commandement d'un brick. Nommé capitaine de vaisseau, en 1795, Cosmao-Kerjulien se distingua dans plusieurs rencontres, et le titre de chef de division ne tarda pas à être la récompense de ses glorieux travaux. En l'an XIII, il prit le commandement du vaisseau *le Pluton*, et au milieu des désastres continuels qu'éprouvait à cette époque la marine française, les succès brillans de ce vaisseau consolèrent et soutenaient l'honneur national. Envoyé à la Martinique par l'amiral VILLENEUVE pour attaquer le rocher le *Diamant*, dont les Anglais avaient fait une position presque inexpugnable, il enleva cette position en vingt-quatre heures. A la mémorable et funeste expédition de Trafalgar, le 21 octobre 1805, son équipage et son état-major firent pendant quatre heures des prodiges de valeur. Rallié le lendemain à l'amiral espagnol GRAVINA qui lui remit le commandement de plusieurs vaisseaux, il appareilla sur-le-champ, courut au large avec eux, fit abandonner à l'ennemi plusieurs vaisseaux qu'il conduisait à la remorque, et ramena ceux-ci dans le port de Cadix. Nommé dans cette ville grand d'Espagne de la première classe, en récompense des services rendus par lui au gouvernement espagnol, Cosmao-Kerjulien fut bientôt après appelé à Paris, où le chef de l'état le combla d'éloges et le présenta aux braves comme Louis XIV avait offert

Jean Bart à l'admiration de sa cour. Nommé alors contre-amiral et commandant des forces navales à Toulon, où il prit le commandement d'une escadre, il fit plusieurs croisières dans la Méditerranée, et déploya dans un grand nombre d'engagemens avec les Anglais sa valeur et son habileté accoutumées. En 1815, Napoléon confia à Cosmao la préfecture maritime du deuxième arrondissement (Brest). Le gouvernement de la restauration ne l'ayant pas maintenu dans ces fonctions, il se retira dans son pays natal où il mourut au mois de février 1816, à l'âge de cinquante-sept ans. Par une singularité assez remarquable, cet homme qui, pendant trente années de services, paya constamment de sa personne dans un grand nombre de combats des plus sanglans, n'avait jamais reçu la moindre blessure.

COSTA (LUDOVICO), historiographe, naquit en 1784 à Castelnovo-de-Scrvia, département de Marengo. Il étudia le droit à Turin, et fut reçu docteur agrégé au collège de l'université. Il s'adonna bientôt à l'étude de l'histoire de son pays et à la paléographie. Il publia en 1804 : *| Castarium Destonense*; *| Cronica della città di Tortona*, un vol. in-4°. Ces publications ayant fixé sur lui l'attention du gouvernement, il fut chargé de venir à Paris en 1815 pour retirer les manuscrits, livres rares et tableaux qui, d'après les traités, devaient être rendus au Piémont. A son retour à Turin, il fut employé au ministère de l'intérieur, et en 1816 il publia *l'almanach papa Ciccio et le rime del Bandello*, un vol. in-8°, Turin. Il fut chargé ensuite de la rédaction de l'almanach royal, travail qu'il continua jusqu'à sa mort arrivée au mois de septembre 1853.

COSTE (CLAUDE-LOUIS), littérateur, né en 1762 à Besançon, embrassa d'abord la carrière du barreau, et ne se livra que plus tard à la culture des lettres. En 1786 il obtint le prix d'éloquence à l'académie de Besançon, et l'accéssit au prix d'histoire qui était l'éloge d'Ant. Brun. A la création de l'école centrale, il en fut nommé bibliothécaire, et se proposait de donner, à l'exemple de ses confrères, un cours de bibliologie dont il publia le plan; mais diverses circonstances l'empêchèrent de mettre à exécution ce projet. Membre de la société libre d'agriculture, arts et commerce du département du Doubs fondée en 1799, il concourut en

1806 au rétablissement de l'ancienne académie dont il devint l'un des membres les plus zélés. En 1810 il se démit de son emploi de bibliothécaire pour succéder à son père dans la charge de receveur des hospices, sans renoncer pourtant à la culture des lettres, et il s'occupa jusqu'au dernier moment d'un grand travail sur les anciennes mythologies pour lequel il a laissé des notes nombreuses. Coste est mort à Besançon le 9 mai 1854, âgé de soixante-douze ans. On a de lui : *| Discours qui a remporté le prix d'éloquence à l'académie de Besançon sur cette question : Comment la rivalité des nations peut-elle devenir le principe de leur grandeur respective*, Besançon, 1787, in-8°; *| Eloge historique de François-Nicolas-Eugène Droz* (Magasin encyclopédique, avril 1807); *| Lettre à Millin sur un sceau inédit du seizième siècle*, ibid., 1808; *| Essai sur les progrès et le génie de la langue française*, traduit en italien par le père Paul Muratori, religieux servite, qui le fit imprimer avec le texte en regard, Venise, 1808, in-8°; *| Lettre sur l'origine des diptyques consulaires* (Magasin encyclopédique, 1802), etc.

COUCHERY (JEAN-BAPTISTE), député au conseil des Cinq-cents, naquit à Besançon le 4 avril 1768. Témoin des excès par lesquels la révolution s'annonçait en Franche-Comté, il prit le parti de passer en Suisse avec deux jeunes gens dont il dirigeait l'éducation. Mais la crainte que son absence ne devint un motif de persécution contre ses parens, le fit rentrer en France avant la promulgation de la loi sur les émigrés. Sur la présentation d'un ami qui se rendit garant de son *civisme*, il fut admis dans sa ville natale au club qui portait encore le nom de *Société des amis de la constitution*. Partisan des réformes, mais ennemi des excès, il s'y éleva contre les violences exercées par les jacobins de Paris. Persuadé que la majorité de la Convention voulait l'ordre, il s'unit à son ami Briot (*voyez* ce nom au tome II), pour demander l'établissement d'une garde destinée à protéger l'indépendance de cette assemblée contre les tentatives des factieux. Cependant quelques semaines après, par un acte de délire ou de lâcheté inconcevable, il rédigea l'adresse faite à la Convention par la société dont il était membre, pour l'engager à presser le jugement de Louis XVI. Cette odieuse concession faite à l'esprit

révolutionnaire ne put le rendre agréable aux jacobins, qui s'obstinèrent à ne voir en lui qu'un *feuillant* ou un royaliste déguisé. Nommé aux nouvelles élections procureur de la commune de Besançon, Couchery remplit la place en honnête homme timide, empêchant tout le mal et faisant tout le bien qu'il pouvait, sans se compromettre. Chargé, après la journée du 31 mai, de rédiger au nom du département une adresse à la Convention pour lui demander de rapporter les décrets qui venaient de lui être arrachés par la violence, il osa s'élever avec énergie contre l'acte qui proscrivait les Girondins. Destitué bientôt après, il renonça à la politique et remplit en attendant des temps meilleurs, les fonctions de professeur de rhétorique. Après le 9 thermidor il fut nommé agent national près la municipalité de Besançon, et ensuite procureur-général-syndic du département du Doubs. Il exécuta sans adoucissement toutes les mesures de rigueur prescrites contre les terroristes, et fit cesser la persécution contre les prêtres. Couchery fut élu au conseil des Cinq-cents, où il demanda le rapport de la loi du 3 brumaire qui excluait des places les parens d'émigrés, et accusa le Directoire de vouloir arriver à la tyrannie par la terreur. Compris parmi les victimes du 18 fructidor, il parvint à se soustraire aux recherches de la police, et gagna l'Allemagne où il se lia avec Pichegru qui s'y était rendu, après s'être échappé de la Guiane. La révolution du 18 brumaire lui permit de rentrer dans ses foyers. Mais soit que le gouvernement de Bonaparte lui inspirât peu de confiance, soit que dès-lors il se fût voué à la cause des Bourbons, il ne profita de l'autorisation qui lui était accordée que pour régler ses affaires de famille, et retourna en Allemagne d'où les victoires des armées françaises l'obligèrent bientôt à s'éloigner. Il passa en Angleterre et concourut à la rédaction de l'*Ambigu*, journal publié à Londres par Peltier. Plusieurs de ses articles dirigés contre Napoléon furent réimprimés séparément et traduits dans plusieurs langues. Louis XVIII voulut se l'attacher en qualité de secrétaire de son cabinet, et lui donna à son arrivée à Paris des lettres de noblesse et la croix-d'honneur. Couchery mourut d'une attaque de goutte le 25 octobre 1814. Il prit une grande part à la rédaction du 9 thermidor, journal qui s'imprimait à Besançon en l'an III. Il a publié en outre

le *Moniteur secret*, ou *Tableau de la cour de Napoléon, de son caractère et de celui de ses agens*, Londres, 1813, 2 vol. in-8°, réimprimés à Paris en 1814 et 1815. Cet ouvrage n'est autre chose qu'un recueil des articles qu'il avait insérés dans l'*Ambigu*.

COUPIGNY (ANDRÉ-FRANÇOIS de), né à Paris le 10 janvier 1766, chef de division au ministère des cultes créé par Napoléon, cessa d'exercer ces fonctions peu de temps après la mort du ministre Portalis, et vécut dès ce moment dans la retraite où il se livra aux occupations littéraires qui ont attaché à son nom quelque célébrité. Doué d'une humeur enjouée et épigrammatique, il n'a pourtant guères composé que des poésies sentimentales et des romances dont quelques-unes ont eu un succès populaire. Coupigny fut longtemps choyé et redouté des artistes des théâtres de Paris qui craignaient ses critiques piquantes, jusqu'au moment où les épigrammes des petits journaux le firent oublier. Sur la fin de sa vie il devint un déterminé pêcheur à la ligne; il lui arrivait souvent de faire cent lieues dans les chaises de poste de ses amis pour aller pêcher quelque poisson qui ne se trouvait pas dans la Seine. Il a consigné le fruit de sa longue expérience dans un *Traité de la pêche* fort spirituel et fort piquant. Un seul trait, emprunté aux derniers jours de sa vie, suffira pour faire apprécier le véritable caractère de cet écrivain que l'on jugerait bien mal d'après le ton sérieux de ses œuvres. Quelques jours avant de mourir, il fit venir chez lui un menuisier et lui commanda lui-même sa bière en demandant le prix de ce travail. « Dam! monsieur, répond l'ouvrier, que voulez-vous que je vous dise? vous devez savoir le prix de ces choses là. » — « Eh! comment diantre veux-tu que je le sache? répliqua Coupigny, il me semble que c'est bien la première fois que je me fais enterrer. » Il est mort à Paris le 16 juillet 1835.

COUPPÉ (JEAN-MARIE), dit *Couppé de l'Oise*, député à l'assemblée Législative et à la Convention nationale, naquit en 1723, et embrassa d'abord l'état ecclésiastique. Curé de Sermaise, près Compiègne, à l'époque de la révolution, il en adopta les principes avec chaleur, fut nommé président du district de Noyon, et député à l'assemblée nationale, en 1791, par le département de l'Oise. Il appuya à l'assemblée Législative la motion de

Cambon tendant à obliger les ecclésiastiques à monter la garde en personne, et vota à la Convention pour la mort de Louis XVI. Envoyé en mission dans les départemens vers la fin de 1793, il fut nommé à son retour président du club des jacobins, s'efforça de faire oublier son ancien état, et n'en fut pas moins expulsé pour avoir montré de l'opposition au mariage des prêtres. Il s'occupa beaucoup dans les comités d'objets d'économie politique, et traita constamment ces matières avec une habileté remarquable. Il était d'une rigueur inflexible pour les fautes d'administration, et fit envoyer à l'échafaud des fournisseurs qui avaient livré des chaussures de mauvaise qualité. Echappé lui-même aux fureurs des montagnards qui le haïssaient, il passa en 1795 au conseil des Cinq-cents par suite de la loi de la réélection des deux tiers des conventionnels. Il n'y parla qu'une fois sur les encouragemens que l'on devait accorder aux manufactures de laine, et mourut peu de temps après, à l'âge de soixante-quinze ans.

COURTOIS (RICHARD-JOSEPH), naturaliste distingué, et sous-directeur du jardin botanique de l'université de Liège, naquit à Verviers, le 17 janvier 1806. A peine âgé de seize ans, il remporta la médaille d'or pour la solution d'une question de botanique proposée par l'université de Gand. Reçu docteur en médecine à dix-neuf ans, il publia trois années après, un ouvrage en deux volumes sur la *Statistique du pays de Liège*. Un *Mémoire sur les tilleuls de l'Europe*, présenté par lui à l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, lui valut en 1834, le titre de membre correspondant de cette compagnie. Ce mémoire fut le dernier de ses ouvrages. Il mourut prématurément à Liège, le 14 avril 1835, laissant un grand nombre d'ouvrages dont le plus remarquable, intitulé : *Compendium floræ belgicæ*, n'est encore publié qu'en partie.

COURVOISIER (JEAN-JOSEPH-ANTOINE), procureur général près la cour royale de Lyon, et ministre de la justice, était né à Besançon, le 30 novembre 1775. Son père, avocat au parlement de cette ville, homme aussi distingué par son éloquence que par son profond savoir, ayant émigré en 1790, le jeune Courvoisier, alors âgé de quinze ans, le suivit dans l'exil. A son arrivée au quartier général des princes, il fut placé dans les *cava-*

liers nobles, puis à l'armée de Condé, où il servit avec distinction. Il passa ensuite dans les chasseurs de Bussy, et c'est dans ce corps qu'il reçut la croix de saint Louis, à la suite d'une action d'éclat. Rentré en France en 1803, il étudia le droit à l'école du département du Doubs, et publia dès l'année suivante un petit ouvrage intitulé : *Dissertation sur le droit naturel, l'état de nature, le droit civil et le droit des gens*. Ses études achevées, il reçut le titre d'avocat, et débuta au barreau de Besançon. Doué d'un organe doux et sonore, d'une grande justesse d'esprit et d'un rare talent d'improvisation, il obtint dès ses premiers pas dans cette carrière, des succès brillans qui étendirent rapidement sa réputation, et lui assurèrent bientôt une clientèle d'élite. L'éclat de ses débuts attira sur lui l'attention du gouvernement, qui le nomma juge-auditeur à la cour d'appel de Besançon, le 15 juin 1808. En 1811, il fut élevé aux fonctions de substitut du procureur impérial, et en 1815, il devint avocat général à la cour royale de la même ville. Choisi en 1816, par le préfet du département du Doubs, en vertu de l'ordonnance du 5 septembre, pour présider le collège électoral de l'arrondissement de Baume, il fut nommé membre de la chambre des députés, où il siégea pendant huit années consécutives. Courvoisier était à la fois partisan de l'ordre monarchique et de la liberté légale. Croyant voir dans M. Decases l'homme appelé à concilier ces deux conditions de la prospérité publique, il figura parmi les plus habiles et les plus zélés défenseurs du jeune ministre. La manière brillante dont il se fit connaître à la tribune législative, fit pressentir au ministère les importants services qu'il pouvait rendre au gouvernement dans les hautes fonctions de la magistrature, et il fut nommé en 1817, procureur-général près la cour royale de Lyon. En 1819, les électeurs du Doubs l'envoyèrent une seconde fois à la chambre des députés. A l'ouverture de la session, il fut le second candidat proposé pour la présidence. Le roi choisit M. Ravez, et la chambre nomma Courvoisier l'un de ses vice-présidents. Dans les débats qui s'élevèrent au sujet de la nomination de Grégoire, il fut d'avis d'exclure de la chambre l'évêque constitutionnel de Blois, non comme le demandait Lainé, pour *cause d'indignité*, mais pour cause d'illégalité dans l'élection.

Durant tout le cours de cette session, qui fut très orageuse, Courvoisier se prononça contre les lois d'exception, et parut se rapprocher du côté gauche; il fit même rappeler à l'ordre M. Clausel de Coussergues, qui avait désigné ce côté comme un assemblage de révolutionnaires. Lorsque le ministère, après l'attentat de Louvel, proposa à la chambre de suspendre la liberté individuelle, Courvoisier se prononça énergiquement contre la loi nouvelle, qu'il signala comme impuissante et inutile. Il combattit également la loi du double vote, et fut un des plus ardents à demander une enquête sur les troubles qui eurent lieu à cette occasion. A l'ouverture de la session de 1821, la chambre lui donna une nouvelle preuve de l'estime particulière qu'elle avait pour son talent et pour son caractère, en le nommant une seconde fois candidat à la présidence. Après la dissolution de la chambre, en 1824, il renonça à la carrière parlementaire, pour se consacrer exclusivement aux devoirs que lui imposaient les hautes fonctions judiciaires dont il était revêtu. Persuadé que la mission dont il était investi, comme procureur général, était avant tout une mission d'ordre et de paix, il employa des moyens doux et concilians pour calmer une population agitée par des émeutes, et aigrie par quelques rigueurs peut-être intempestives. Il parvint bientôt à rassurer les habitants du département du Rhône, et à s'attirer leur affection et leur estime. Les services signalés qu'il rendit pendant son séjour à Lyon furent récompensés par le titre de conseiller d'état en service extraordinaire, qu'il reçut au mois de novembre 1827. Deux ans après, il reçut à Luxeuil, où il prenait les eaux depuis quelques jours, une dépêche télégraphique, qui lui annonçait sa nomination au ministère de la justice. Surpris de cette élévation que rien ne lui faisait prévoir, et dont il ne se dissimulait pas les dangers, il partit à regret, résolu de faire tous ses efforts pour détourner Charles X de la voie périlleuse où il paraissait au moment de s'engager. Ses débuts dans le ministère furent difficiles; une mésintelligence qu'il prévoyait ne tarda pas à éclater parmi les membres du cabinet. A l'occasion de la première question qui fut débattue, celle de la nomination d'un président du conseil, M. de La Bourdonnaye, se trouvant en dissentiment avec ses collègues, annonça

qu'il donnait sa démission. Courvoisier, qui ne pouvait s'aveugler sur l'état des esprits en France, s'effraya de prier le prince de Polignac de soumettre au roi ses objections et ses craintes. Mandé lui-même à Saint-Cloud, Charles X le reçut avec beaucoup de bienveillance. « Je connais vos opinions, lui dit-il; je ne veux moi-même qu'affermir à la fois le trône et les libertés publiques; mes ministres ne peuvent ni ne doivent s'écarter de ce but : de bons esprits diffèrent sur les moyens; mais tous reconnaissent la nécessité d'accomplir la charte. » « Les plans du ministère, dit M. Courvoisier dans sa déposition devant la cour des pairs, « se sont en effet liés à la charte; tout était prêt, ajouta-t-il, pour l'ouverture de la session; les projets de lois, les discours qui en exposaient les motifs devaient obtenir l'assentiment des hommes sages; on pouvait raisonnablement espérer une majorité dans l'une et l'autre chambre. La chambre des députés fut dissoute; des plans, des conseils de toute sorte, ont dès lors assailli le roi et ses ministres. Le 21 avril, le président du conseil soumit à la délibération du cabinet la question suivante : Que fera-t-on, si les nouveaux choix présentent une opposition plus violente, une majorité plus hostile? J'opinaî le premier : mon avis fut qu'un ministère sans majorité devait se démettre. J'ajoutai que si cette opinion ne prévalait, je ne pouvais continuer de faire partie du conseil. M. de Chabrol opina dans le même sens. Le conseil n'arrêta rien : la retraite de M. de Chabrol et la mienne fut dès ce jour chose convenue; mais elle ne dut être officiellement connue qu'après le retour de M. le dauphin qui allait se rendre à Toulon. » Courvoisier remit les sceaux entre les mains du roi, le 19 mai 1830, et le même jour, il fut nommé ministre d'état et membre du conseil privé. Pendant la durée de son ministère, de nombreux incendies dont les auteurs demeurèrent inconnus désolèrent la Normandie. Il mit tout en œuvre pour percer le voile qui couvrait ces ténébreuses machinations, et jusqu'au dernier moment, il s'occupa de cette affaire avec un zèle et une persévérance dignes d'éloge. Après la révolution de 1830, regardant sa carrière politique comme finie, il vint chercher dans son pays natal et au milieu de sa famille, un adoucissement aux pé-

nibles impressions que lui avait causées la chute d'un monarque qu'il affectionnait. Conservant le goût des lettres qu'il avait cultivées avec succès dans sa jeunesse, il s'empessa de reprendre, à l'académie de Besançon, une place qu'il avait quittée peu de mois après la seconde restauration, et il prononça à l'occasion de sa rentrée dans cette société, un discours plein de convenance, dans lequel il peignit, avec une chaleureuse effusion, le bonheur de se retrouver au pays natal : « Je dois tout à mes concitoyens, disait-il avec cette grâce modeste qui lui était particulière, « tout ce que j'ai, tout ce » que je suis, je le tiens d'eux ; et si, » dans diverses circonstances de ma vie » publique j'ai fidèlement rempli mes de- » voirs, c'est à eux que je le dois encore ; » j'aspirais à justifier leur faveur et à me » montrer digne d'eux. » Il fut nommé président de l'académie de Besançon en 1855. Déjà, en 1816, il avait été revêtu de la même dignité. Cette distinction deux fois offerte, à des époques où elle ne pouvait être soupçonnée de flatterie, le toucha vivement. Vers la fin de 1854, une affection chronique du larynx, dont il était atteint depuis plusieurs années, sembla faire des progrès rapides. Le dérangement qui avait eu lieu dans ses habitudes durant un séjour de deux mois qu'il avait fait cette année à Besançon, joint à la fatigue des conversations et des veilles, avait contribué à déranger sa santé. Cependant une légère amélioration dans son état, lui permit de se rendre, au mois d'août, dans les Pyrénées, pour y essayer l'usage des *Eaux-Bonnes*. Les fatigues de ce voyage, fait par une chaleur excessive, et la douleur que lui causa la mort inopinée d'une personne avec laquelle il était lié, affaiblirent de plus en plus ses forces ; il sentit que tous les remèdes étaient désormais inutiles, et il ne songea plus qu'à se rapprocher de son pays natal, pour y mourir. Les journaux de la capitale annoncèrent que sa faiblesse l'avait forcé de s'arrêter à Périgueux, et bientôt on sut qu'il était arrivé à Lyon dans un état désespéré. Des prières publiques furent faites pour lui dans cette grande cité, où il avait laissé les plus honorables souvenirs ; et lui-même s'empessa d'appeler la religion à son aide. Il reçut avec une vive espérance les secours de l'Eglise, et expira, le 10 septembre 1855, au moment même où il baisait avec un religieux enthous-

iasme l'image du Christ que le prêtre lui présentait. Courvoisier joignait aux dons les plus brillants de l'esprit, les plus aimables et les plus nobles qualités du cœur ; simple, affectueux, obligeant, charitable et sincèrement pieux, d'une humeur douce et d'un caractère égal, plein de franchise, d'abandon et de délicatesse dans l'intimité, il sut se faire généralement aimer. Comme homme politique, il eut quelques ennemis, surtout dans son pays. La ligne mitoyenne qu'il suivait devait naturellement l'exposer aux attaques de deux partis opposés. Peut-être à force de vouloir concilier des principes et des intérêts contraires, manqua-t-il d'unité et de fermeté dans sa conduite politique, et mérita-t-il jusqu'à un certain point le reproche de faiblesse et de versatilité qui lui a été adressé par quelques-uns de ses adversaires. Courvoisier a publié, outre l'ouvrage que nous avons mentionné : | *Traité sur les obligations divisibles et indivisibles, selon l'ancienne et la nouvelle loi*, Besançon, 1807, in-12. Cet ouvrage devait avoir deux parties ; la première seule est imprimée ; | *Discours*, Lyon, 1827, in-8°. | Il fit imprimer en outre quelques morceaux de sa composition dans les recueils de l'académie de Besançon, et notamment deux dissertations traitant de l'*Origine du pouvoir*, et de l'*Influence du clergé sur les libertés publiques*, qui ont été insérées dans le volume de 1854. M. Armand Marquiset, sous-préfet de Dole, a publié une *Notice historique* sur sa vie, Besançon, 1856, in-8° de 59 pages.

COUTAN, peintre d'histoire, a laissé un nom dans son art par de grandes et belles compositions qui ornent plusieurs des églises et des musées de Paris. La nouvelle église de Notre-Dame-de-Lorette lui est redevable de plusieurs fresques justement estimées. Elève chéri du baron Gros, Coutan a été enlevé par une maladie de langueur, à la fleur de son âge, vers la fin de mars 1857.

CRAPELET (CHARLES), imprimeur distingué dans son art, naquit le 15 novembre 1762 à Lérécourt, près Bourmont (Haute-Marne). Placé de bonne heure en apprentissage, il ne tarda pas à s'apercevoir que son éducation avait été négligée, et chercha à y suppléer par les plus constants efforts. A cette époque la typographie, suivant la marche progressive de tous les arts utiles, commençait

à recevoir sous le rapport de l'élégance et du goût, des perfectionnements successifs qui sont devenus plus remarquables dès le commencement du dix-neuvième siècle. Crapelet déjà assez instruit pour sentir l'importance de ce mouvement et contribuer à en augmenter encore l'activité, ne tarda pas à trouver l'occasion de faire usage de ses talents. Employé d'abord avec succès par un des imprimeurs les plus considérables de l'époque, il établit ensuite une maison à son compte, et se plaça bientôt au premier rang des typographes français. Les ouvrages sortis de ses presses ne se distinguent pas seulement par une correction scrupuleuse, mais par une netteté d'impression, une élégance et une variété dont lui seul possédait alors le secret. Toutes ses éditions, recherchées des amateurs et estimées des savans, attesteront à jamais ses talents dans un art auquel il avait consacré sa vie entière. Accablé de fatigues et du chagrin que lui occasionèrent des pertes considérables, il succomba à l'âge de quarante-sept ans, le 19 octobre 1809. Les éditions les plus remarquables auxquelles il ait attaché son nom sont : | *Les Fables de La Fontaine*, 1796, 4 vol. in-8°; | *Les Aventures de Télémaque*, 1796, 2 vol. in-8°; | *Les OEuvres de Gessner*, 1797, 3 vol. in-12; | *Les OEuvres de Boileau*, 1798, in-4°; | La deuxième édition de la *Traduction d'Hérodote*, par Larcher, 1802, 9 vol. in-8°, dont quelques exemplaires in-4°; | *Les Annales de l'imprimerie des Aldes*, par A. A. Renouard, 1803, 2 vol. in-8°; | *Les Oiseaux dorés*, d'Audebert, 1802, 2 vol. grand in-fol.; | *L'histoire naturelle des oiseaux chanteurs*, 1803, in-fol., etc.

CRESTIN (JEAN-FRANÇOIS), historien et littérateur Franc-Comtois, naquit en 1743 à Velleuxon dans le département de la Haute-Saône. Nommé d'abord procureur du roi au bailliage de Gray, il fut, à l'époque de la révolution dont il embrassa chaleureusement les principes, successivement maire de cette ville, président du tribunal et député du département de la Haute-Saône à l'Assemblée Législative. Habile à modifier ses opinions et sa conduite suivant les circonstances, il sut obtenir la confiance des gouvernemens qui se succédèrent. En 1801 il fut nommé à la sous-préfecture de Gray que des plaintes multipliées portées contre son administration le forcèrent de résigner en 1808. Il mourut presque subitement

le 26 août 1830, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On a de lui : | *Recherches historiques sur la ville de Gray*, Besançon, 1787, in-8° de 395 pages; cet ouvrage est mal écrit, mais il renferme des détails curieux; | *Projet de constitution du gouvernement représentatif*, Gray, 1814, in-8°; | *La vérité rétablie, ou Mémoire sur la séance de l'assemblée législative du 10 août 1792*, Besançon, 1814, in-8°; | *Dissertation sur les libertés de l'église gallicane, la Pragmatique-sanction et les concordats de 1506, 1801, et 1817*, Dijon, 1819, in-8°; | *Les héroïdes d'Ovide*, traduites en vers, Dole, 1826, in-8°; c'est un chef-d'œuvre de platitude; | *Réfutation du résumé de l'histoire de la Franche-Comté* par M. Lefebure, Gray, 1827, in-8°, etc.

CRIE (THOMAS), savant littérateur écossais, né à Edimbourg dans l'année 1772 et mort dans cette ville le 5 août 1833, est auteur de plusieurs notices biographiques d'un très grand mérite. C'était un des plus zélés collaborateurs du *Blackwood's magazine*. (Voyez Blackwood.) La plupart des biographies et une foule d'anecdotes fort originales sont de lui.

CROUZET (PIERRE), né à Saint-Waast en Picardie, le 15 décembre 1733, fut reçu docteur agrégé en 1778, et nommé professeur de troisième au collège de Montaigu. Il y remplit successivement la chaire d'humanité et celle de rhétorique, et fut enfin nommé principal du même collège en 1794. En l'an III, un décret de la Convention nomma Crouzet directeur de l'institut des jeunes français, qui fut réuni peu après aux écoles de Popincourt et de Liancourt. Crouzet signala sa présence dans cet établissement par un trait qui fait le plus grand honneur à son caractère; il engagea sa modeste fortune pour procurer des alimens et des habits aux élèves qui manquaient alors de tout. Associé en l'an VI, au juri chargé d'organiser l'école centrale du département de l'Oise, il fut nommé deux ans après, directeur du collège de Compiègne, et en l'an IX, du Prytanée français de Saint-Cyr. Ce fut là qu'il acquit le plus de titres à la reconnaissance de ses concitoyens en rétablissant dans cette maison le bon ordre et le goût du travail qui en étaient bannis depuis long-temps. Crouzet continua à diriger cet établissement, lorsqu'il fut transféré à la Flèche en 1808. L'année suivante il fut nommé proviseur

du lycée Charlemagne, et correspondant de l'institut national. Il mourut à Paris, le 1^{er} janvier 1811. On a de lui : | *Dialogue en vers*, 1797, in-4°; | *Eloge funèbre de J. S. Lefebvre de Corbinières*, 1803, in-8°; | *Discours sur l'honneur*, 1806, in-8°; | *Discours sur la nécessité du travail*, etc. On lui doit encore : | *Réclamation de l'E muet, adressée à M. Sicard*; cette pièce ingénieuse fut insérée dans le *Recueil des leçons de l'école normale*, et dans l'*Almanach des muses*, de l'an IV (1796). On trouve encore quelques-unes de ses poésies dans la couronne poétique de Napoléon, Paris, 1807, in-8°.

CUESTA (don GREGORIO de la) général espagnol, naquit dans les montagnes de Santander, en Biscaye, vers 1745. Engagé de bonne heure dans la carrière des armes, il était parvenu au grade de brigadier (général de brigade), lorsqu'il fit la campagne de 1795 contre la France, à l'armée de Catalogne, sous les ordres de Ricardos. La valeur dont il fit preuve dans diverses occasions, principalement à l'affaire de Saint-Féréol, le 26 novembre, lui valut avant la fin de l'année, le grade de maréchal-de-camp. L'avantage signalé qu'il remporta le 20 décembre, sur les Français, dans une affaire où fut tué le conventionnel Fabre (de l'Hérault), mit dès le lendemain au pouvoir de la Cuesta, les places de Saint-Elme, Port-Vendres et Collioure. Il battit les troupes républicaines dans quelques autres rencontres, commanda quelque temps à Urgel lorsque les troupes espagnoles commencèrent à essuyer des revers, reconquit plus tard la Cerdagne que les Français occupaient depuis deux ans, et se disposait à envahir le Roussillon, lorsque la nouvelle de la paix de Bâle mit fin aux hostilités. A cette occasion, la Cuesta fut créé lieutenant général. Nommé gouverneur du conseil de Castille, en septembre 1798, il ne figura point au nombre des adulateurs du prince de la Paix, et se prononça même fortement contre lui, à l'occasion de la disgrâce du ministre Urguijo son ami. Après la chute du favori, la Cuesta fut nommé en mars 1808, par Ferdinand VII, capitaine général de la Vieille-Castille. Il se trouvait dans cette province lors du départ de ce prince pour Bayonne, et fut appelé peu après à la vice-royauté du Mexique; mais les événements politiques le retinrent dans la péninsule. Il prit alors les armes pour ré-

sister à l'invasion des Français; après diverses rencontres où il subit des échecs assez considérables, il fut privé de son commandement par la junte de Séville, au mois d'octobre 1809. Lorsque la domination française parut se consolider en Espagne, la Cuesta se retira à Mayorque, où il mourut vers 1815.

CULANT-CIRE (RENÉ-ALEXANDRE, marquis de), tacticien, littérateur et poète, naquit en 1718 au château d'Angerville dans l'Angoumois. Il suivit d'abord la carrière des armes, et devint mestre-de-camp de dragons; mais les idées de réforme qui contrariaient le ministère, et auxquelles il ne voulait pas renoncer, le forcèrent à prendre sa retraite. Il se livra alors au développement de sa tactique, et s'essaya dans la littérature où il n'obtint que de médiocres succès. Député aux états-généraux par la noblesse d'Aunis et de Saintonge, il ne prit qu'une faible part aux débats, siégea constamment au côté droit, et n'échappa au tribunal révolutionnaire qu'en vivant caché dans son pays natal. Il a publié : | *Lettres intéressantes, philosophiques et critiques*, Amsterdam, 1753, in-12; | *Nouvelle lettre à M. Rousseau de Genève, sur sa lettre contre la musique française*, 1754, in-8°; | *Remarques sur quelques évolutions de la cavalerie et des dragons*, 1757, in-12; | *L'impudent*, comédie en 5 actes et en vers, non représentée, 1757, in-12; | *Discours sur la manière de combattre de la cavalerie contre l'infanterie, en plaine*, 1761, in-12; | des *Fables* et des *Epigrammes*, 1767, in-12; | *Opinion d'un mandarin, ou Discours sur la nature de l'âme*, 1784, in-8°; | *Nouveaux principes de musique*, 1785, in-8°; | *Ode sur la mort du prince de Brunswick*, 1786, in-8°; | *Démonstration de la commensurabilité de la diagonale, et de son rapport exact avec le côté du carré*, 1786, in-8°; | *L'homéide*, poème, 1787, in-8°, etc. Culant-Cire mourut en 1799.

CURRAN (JOHN-PHILPOT), né le 24 juillet 1750 à New-Market, dans le comté de Cork en Irlande, où son père exerçait l'emploi de sénéchal, entra comme bourgeois au collège de la Trinité, à Dublin, étant déjà âgé de dix-neuf ans. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il ne tarda pas à porter ses vues vers le barreau, où le portait un goût particulier uni à tous les talens qu'exige cette carrière. Quelques amis se joignirent à sa famille

pour lui procurer les moyens d'aller apprendre le droit en Angleterre, et en 1773, il fut au nombre des étudiants de l'école du Temple à Londres. La première fois qu'il eut occasion de parler en public, il parut d'abord ne répondre que faiblement à l'opinion que l'on s'était formée de son talent; mais, devenu enfin maître de son émotion, il s'exprima avec tant d'énergie et d'abondance que l'assemblée entière lui témoigna sa vive admiration. Son éloquence généralement animée, était surtout entraînante quand il avait à peindre l'asservissement de sa patrie, et les persécutions exercées contre les prêtres catholiques par l'église dominante dans la Grande-Bretagne. On aime à citer en ce genre un fait qui honore sa mémoire. Un ecclésiastique avancé en âge ayant refusé de s'écarter des devoirs de son état pour complaire à la maîtresse d'un lord, fut injurié par ce seigneur, et même frappé, tandis qu'il était en prières dans sa modeste retraite. Il en appelait à la justice, mais aucun avocat n'osait plaider contre un des dominateurs du pays. Curran prit en main la défense du prêtre outragé, obtint malgré une assez forte opposition la liberté de parler, et son éloquence triompha des obstacles. Bien que tous les jurés fussent protestants, l'agresseur, qui était protestant lui-même, fut condamné à cinquante livres sterling de dommages-intérêts. Plus tard, le bon prêtre se voyant sur son lit de mort, fit appeler son généreux défenseur pour lui témoigner sa reconnaissance de la seule manière qui fût en son pouvoir, pour lui donner sa bénédiction. L'attachement des catholiques s'en accrut, mais les amis ou les créatures du lord condamné, suscitèrent à Curran de nombreuses contrariétés dont néanmoins ses talents et son courage le firent triompher. Devenu membre du parlement, après sept années consacrées exclusivement au barreau, il ne put, malgré ses efforts réunis à ceux de ses amis, obtenir pour l'Irlande quelque adoucissement au régime monstrueux sous lequel ce pays gémissait depuis un siècle. En 1801, l'*Acte d'union* fut souscrit par une assemblée vénale, et les catholiques n'eurent d'autre consolation dans leur détresse que les murmures de l'Europe indignée. Curran ne quitta l'Irlande que lorsque les proscriptions et toutes les conséquences de cet acte l'eurent plongée dans un abattement dont ne pouvaient la retirer quelques

succès de tribune. En Angleterre, il se lia bientôt avec Fox et divers chefs du parti de l'opposition. Après la mort de Pitt, on se figura que d'autres maximes allaient prévaloir. Les amis de Curran se servirent de leur influence momentanée pour le faire nommer maître des rôles en Irlande et membre du conseil privé; mais le nouveau ministère suivit à l'égard des insulaires catholiques une marche équivoque. Promptement détrompé, Curran se démit de ses charges avec le désintéressement qui le caractérisait. A cette époque, il fit un voyage en France, et peu après son retour à Londres, il mourut le 14 octobre 1817, dans sa soixante-huitième année. Sa *Vie*, écrite par son fils William-Henry, a paru en 1819, 2 vol. in-8°; on y trouve des détails fort instructifs sur les efforts tentés par l'Irlande pour obtenir son émancipation religieuse. La mort empêcha Curran lui-même de publier deux ouvrages qu'on aurait lus avec un grand intérêt dans sa patrie et à l'étranger. C'étaient des *Mémoires*, embrassant dix-huit années, depuis 1782 jusqu'en 1800, et un *Récit*, en forme de roman, mais se rattachant à l'histoire moderne des Irlandais.

CUSSY (FRANÇOIS-ALEXANDRE de), était né en Normandie, d'une famille honorable de la province. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra en licence en 1784, et obtint de bonne heure un canonicat de la cathédrale de Bayeux, dont la révolution ne lui permit pas de jouir longtemps. Il passa en Angleterre, dans les temps difficiles, et n'en revint que vers l'époque du concordat. L'abbé de Cussy fut nommé alors par le nouvel évêque de Bayeux, membre de son chapitre et chargé d'un des archiprêtres du diocèse. Son nom et son mérite devaient naturellement le porter à l'épiscopat; mais il eut le malheur d'être appelé à remplir un siège qui n'était pas véritablement vacant. Le 14 avril 1815, l'abbé de Cussy fut nommé évêque de Troyes à la place de M. de Boulogne, alors exilé à Falaise, et le chapitre reçut ordre de lui donner des pouvoirs d'administrateur. On assure qu'il dut cette triste faveur à un de ses parens qui était alors chambellan de Bonaparte. Quoiqu'il en soit, après plusieurs jours de délibération, cinq chanoines sur huit furent d'avis d'accorder les pouvoirs, et le 11 mai, le chapitre écrivit à l'abbé de Cussy, qui vint résider à l'évêché. Cependant, une grande partie du diocèse

était loin d'approuver la conduite du chapitre. Pour faire cesser la division qui en résulta, on consulta le pape et les cardinaux, qui répondirent que les droits de M. de Boulogne étaient entiers, et que le chapitre avait outrepassé ses pouvoirs. Cependant, l'abbé de Cussy continua d'administrer le diocèse, et fut soutenu par Bonaparte qui, étant venu à Troyes en 1814, trouva le temps, au milieu des embarras de sa position, de s'occuper de ces querelles, et de faire donner par le chapitre de nouveaux pouvoirs à l'évêque

nommé. A l'époque de la restauration, l'abbé de Cussy retourna à Bayeux, où il avait long-temps résidé, et où ses vertus et son amabilité le faisaient justement honorer et chérir. Il y vécut long-temps dans la retraite, et reçut le titre de grand-vicaire. Il y est mort dans les derniers jours de 1855, à l'âge d'environ soixante-seize ans. L'abbé de Cussy fut, surtout dans ses dernières années, un modèle de régularité, de modestie et de charité, et il emporta dans la tombe des regrets universels.

DAL

DABURON (ANDRÉ-RÉNÉ), inspecteur général des études, naquit à Angers, le 31 mars 1758. D'abord élève du collège de Beaupréau, il entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire, fut professeur au collège de Tournon, puis enseigna la théologie à Lyon. La révolution le sépara de ses confrères, et le força de se retirer en Italie. Chargé d'abord d'une éducation particulière à Gènes, il se rendit quelque temps après dans les Etats-Romains, où le souverain pontife Pie VI lui assigna une résidence dans un couvent de Pérouse. Quand le consulat eut rendu un peu de repos à la France, l'abbé Daburon revint dans sa patrie, et commença par être employé dans l'enseignement à Lyon. Lors de la formation de l'université, l'abbé Roman son ancien confrère, qui était alors chanoine de Notre-Dame, ayant été nommé inspecteur général des études, le fit venir à Paris et lui procura une place semblable. Dans la réorganisation du corps enseignant, qui eut lieu après la restauration, il fut quelque temps porté seulement au rang des inspecteurs de l'académie de Paris; mais on ne tarda pas à lui rendre son premier emploi dont il ne cessa de remplir les fonctions jusqu'en 1850. Mis à la retraite à cette époque, avec le titre d'inspecteur général honoraire, il passa le reste de ses jours dans une solitude presque totale, uniquement occupé de ses devoirs ecclésiastiques, et mourut dans un âge fort avancé, le 20 avril 1858. Nous ignorons si l'abbé Daburon a laissé quelques écrits, mais l'acte de ses dernières volontés renferme des dispositions qui honorent sa mémoire. Il a fait divers legs à des établissemens pieux, et il a lui-même désigné nominativement les personnes qui devaient être invitées à ses funérailles.

DALLAS (N.), membre du congrès des Etats-Unis, et secrétaire de la trésorerie, naquit dans une des îles des Indes-Occidentales, d'où il passa de bonne heure sur le continent américain. Il embrassa la profession d'avocat qu'il exerça longtemps avec distinction, quitta la trésorerie

DAN

en 1816, et mourut à Philadelphie en 1818. On a de lui les ouvrages suivans : | *Collection des lois de la Pensylvanie*, 4 vol., publiée en 1801; | *Causes jugées dans la cour de Pensylvanie et dans celle des Etats-Unis, séant à Philadelphie*, 1806, 4 vol.; | *Exposé des causes et du caractère de la dernière guerre avec la Grande-Bretagne*, 1816. Cette brochure fut écrite pour réveiller les sentimens patriotiques et l'énergie du peuple américain dans la campagne de 1815; mais la paix de Gand en suspendit la publication. Elle contient, sous la forme d'un appel au public, une analyse des pièces officielles et diplomatiques concernant la grande lutte entre les deux puissances; le public s'en montra si avide, qu'en moins de six mois elle eut onze éditions, et fut insérée dans plus de trois cents journaux.

DANCEL (JEAN-CHARLES-RICHARD), évêque de Bayeux, était né à Cherbourg, le 20 août 1761. Après avoir fait de brillantes humanités, il vint à Paris et entra à la petite communauté dite des robertins, où ses succès le firent nommer maître de conférences. Admis en Sorbonne comme *socius*, il fit sa licence de 1786 à 1788, et obtint peu après, à la suite d'un concours, une chaire de philosophie au collège d'Harcourt. La constitution civile du clergé ayant été décrétée, l'abbé Dancel pensa d'abord qu'on pouvait prêter le serment, et soutint ce sentiment dans un écrit intitulé : *Apologie du serment civique*, 1790, in-8°. Mais bientôt, éclairé par les discussions qui eurent lieu, et surtout par les mandemens des évêques, effrayé d'ailleurs des éloges qui lui furent donnés par un parti qui lui était suspect surtout en matière de foi, il abandonna son écrit, et se déclara contre le serment que du reste il n'avait pas prêté. Cette promptre réparation qui avait même devancé les brefs de Pie VI, était d'autant plus honorable pour l'abbé Dancel qu'elle l'exposait à des haines implacables. Obligé de quitter la France, en 1792, il se rendit en Angleterre, où il resta jusqu'au concordat de 1801. Durant le séjour qu'il fit dans ce

pays, il fut attaché au collège de Saint-Edmond, fondé en 1798, dans le district de Londres, pour remplacer les collèges anglais qui existaient en France, et que la révolution avait détruits. L'abbé Dancel y donna des leçons de langues et de mathématiques. Rentré en France en 1802, il se retira d'abord au sein de sa famille; mais le nouvel évêque de Coutances se hâta de l'admettre dans son chapitre, lui donna peu après des lettres de grand-vicaire, et le nomma en 1805, à la cure de Valognes, une des plus importantes du diocèse. L'abbé Dancel en gouvernant cette paroisse, dont il fut le pasteur pendant vingt-deux ans, administrait en même temps, comme grand-vicaire et archidiacre, les arrondissemens de Valognes et de Cherbourg. Il déploya dans l'exercice de ses fonctions les plus éminentes vertus, et il poussa la charité jusqu'à se dépouiller de son patrimoine pour secourir les pauvres et pour restaurer son église. Avant qu'on eût pu fonder un séminaire à Coutances, il avait réuni auprès de lui plusieurs élèves qui logeaient dans son presbytère. L'évêque de Coutances l'ayant recommandé pour l'épiscopat, dignité à laquelle son zèle et sa haute capacité le rendait éminemment propre, Mgr l'évêque d'Hermopolis le fit élever au siège de Bayeux. Le ministre, en lui annonçant sa nomination, lui écrivait de sa main. « Je me félicite d'avoir été » l'instrument de la Providence dans le » choix que le roi a fait de vous, bien » persuadé que vous porterez dans vos » fonctions épiscopales ce zèle éclairé » dont vous avez déjà donné tant de » preuves, et que vous avez puisé dans » les doctrines de cette vénérable Sor- » bonne, dont vous avez été un des plus » beaux ornemens. » Le nouvel évêque sacré par Mgr d'Hermopolis le 28 octobre 1827, dans l'église de la Sorbonne, fut installé à Bayeux le 8 novembre suivant. La conduite de l'abbé Dancel pendant son épiscopat, justifia complètement l'idée qu'avaient conçue de lui deux vénérables prélats : doué d'une sagesse et d'une piété qui n'était égalée que par son zèle et sa vigilance, il soutint les séminaires, rétablit les conférences ecclésiastiques, présida aux retraites pastorales, et annonça lui-même la parole de Dieu aux fidèles. Sa pieuse activité épuisa ses forces : des attaques successives suivies d'un dépérissement rapide, lui annoncèrent l'approche de sa fin. Calme et résigné, il

demandait au ciel, comme une grâce, l'accroissement de ses souffrances. L'évêque de Coutances qu'il avait appelé, vint assister ses derniers moments. Il mourut le 20 avril 1856, après avoir reçu les derniers sacrements avec une foi vive et une humilité profonde. Outre la science propre de son état, ce prélat possédait des connaissances étendues en histoire, en mathématiques et en astronomie, et il était doué d'une facilité remarquable pour l'étude des langues.

DANEI (PAUL-FRANÇOIS), plus connu sous le nom du Père Paul-de-la-Croix, fondateur de l'ordre des Passionistes, naquit le 3 janvier 1694 à Ovado diocèse d'Acqui, d'une famille noble du Piémont. Prévenu dès son enfance d'une grâce particulière et déjà le modèle de toutes les vertus chrétiennes, il forma le dessein d'établir une congrégation. En 1720 il prit l'habit noir en mémoire de la passion, et se retira dans un ermitage avec un de ses frères, se préparant par la retraite et par la méditation des choses saintes à l'œuvre à laquelle il voulait se consacrer. Benoît XIII les ordonna prêtres tous les deux en 1727, et les autorisa à se donner des associés. Le premier établissement du Père Paul-de-la-Croix fut celui de Montargentario, presque en Toscane. Benoît XIV approuva l'institut, d'abord par un rescrit du 15 mars 1741, et ensuite par un bref du 28 mars 1746. Clément XIII et Clément XIV favorisèrent aussi la congrégation. Ce dernier pape lui donna l'église Saint-Jean-de-Paul, bâtie sur l'emplacement du palais qu'occupaient au mont Coelius les frères Jean et Paul martyrisés, dans leur propre demeure, par ordre de Julien l'apostat. Enfin Pie VI approuva l'institut de la manière la plus solennelle, par la bulle *Præclara virtutum* en date du 15 septembre 1775. Paul-de-la-Croix eut le temps de voir son œuvre consolidée; il mourut en odeur de sainteté le 18 octobre 1775 à Saint-Jean-de-Paul. Sa vie a été publiée par le Père de Saint-Paul, Rome, 1786, in-4°. On trouve une notice intéressante sur lui dans le supplément aux vies des Pères, de Butler, publiée à Paris en 1824, in-8°. Paul avait établi un noviciat et formé douze maisons en divers lieux. Sa cause fut introduite à la congrégation des Rites sous Pie VI. Le 18 février 1821, Pie VII proclama l'héroïsme des vertus du serviteur de Dieu. On s'occupe maintenant de l'examen des miracles attribués à son intercession.

DANNECKER (N.), l'un des plus célèbres sculpteurs allemands, était né d'une famille pauvre de Stuttgart en 1758. Son père, valet d'écurie du prince Charles de Wurtemberg, méconnaissait le goût que son fils montrait pour les arts, lui fit passer la jeunesse la plus pénible; mais Dannecker avait pour se consoler le cœur de sa mère qui s'associait vivement à ses projets d'avenir, et l'encourageait dans ses idées; c'est ce qui le soutint dans ses études artistiques et lui fit faire de rapides progrès. Le prince Charles le distingua, lui fit faire quelques travaux pour ses palais de Stuttgart et d'Hohenheim, et lui donna une pension de trois cents florins. Dannecker vint passer deux ans à Paris où il prit des leçons de Pajou, et étudia les antiques du musée royal; de là il se rendit en 1783 à Rome où il se lia avec Goëthe, Herder et Thorwaldsen le sculpteur. A Rome Dannecker, élevé dans les principes de l'art antique, corrigea ce qu'avait de défectueux sa première éducation. Sincèrement religieux, il se proposa pour but d'arriver à l'expression la plus complète des sentiments de l'âme. C'était une immense difficulté qu'il fallait vaincre, une innovation hardie qu'il fallait tenter d'introduire dans l'art, et Dannecker l'exécuta avec éclat. Ses chefs-d'œuvre sont : sa *statue du Rédempteur*, le *monument funèbre du comte Leppelin* actuellement à Lowisberg, les *bustes de Lavater*, de *Schiller*, de *Gluck*, et enfin *Ariadne assise sur un léopard* et *Bacchus*. Dannecker se repentit plus tard d'avoir consacré son temps à composer une œuvre païenne, et c'est alors qu'il entreprit sa statue du Rédempteur, chef-d'œuvre du spiritualisme en sculpture. Lorsqu'elle n'était encore qu'ébauchée, il fit venir dans son atelier un enfant qui s'écria aussitôt : *ah ! voilà Notre-Seigneur Jésus-Christ !* et l'enfant et l'artiste tombèrent tous les deux à genoux pénétrés d'un sentiment qu'on ne saurait dépeindre. De Rome où il avait étudié sous Canova, Dannecker revint à Stuttgart sur l'invitation du prince Charles. Il fut invité en 1814 par plusieurs souverains d'Allemagne à se charger de l'exécution d'un monument destiné à consacrer la mémoire de la bataille de Leipzig, que les allemands appelaient alors la *bataille des nations* ou le *combat sacré*. Il se rendit pour cela à Vienne, mais depuis il n'a plus été question de ce monument. Dannecker est mort à Stuttgart au mois d'octobre 1856.

DANRÉMONT (CHARLES-MARIE, comte DENYS de), lieutenant-général, mort à l'assaut de Constantine en 1837, fut admis à l'école militaire de Fontainebleau le 16 mai 1803. En 1804, après avoir passé par les grades inférieurs, il sortit de cette école pour entrer en qualité de sous-lieutenant dans le 12^e régiment de chasseurs à cheval. Nommé en 1807 lieutenant aide-camp du général DeFrance, il passa avec le même grade auprès du général Marmont, et par les plus honorables services, s'éleva jusqu'au grade de colonel qui lui fut conféré en 1815. Il avait fait les campagnes de 1806 et 1809 en Dalmatie, celles de 1811 et 1812 en Espagne et en Portugal, et enfin celles de 1815 et 1814 à la grande armée. Resté sous les ordres du duc de Raguse à l'époque de la restauration, il ne tarda pas à être placé à la tête de la légion de la Côte-d'Or, fut promu en 1821 au grade de maréchal-de-camp, et appelé en 1825 à commander en cette qualité un corps dans l'armée d'Espagne. De 1825 à 1829 il remplit diverses fonctions d'administration militaire, et fut attaché à une ambassade extraordinaire en Russie. En 1830 il fit partie de l'expédition d'Afrique, et fut l'un des premiers à prendre possession de cette terre où il devait trouver une mort glorieuse. Un long séjour dans cette contrée lui avait fourni l'occasion d'acquiescer sur l'administration de la colonie française des lumières spéciales; aussi fut-il, au commencement de 1837, nommé gouverneur-général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique. Chargé du commandement en chef de la seconde expédition dirigée contre Constantine, le général Danrémont mourut sous les murs de cette ville, le 12 octobre 1837, frappé d'un boulet dans la poitrine au moment où il allait inspecter la batterie de brèche. Son corps rapporté en France, fut inhumé quelque temps après avec les plus grands honneurs à l'hôtel des Invalides.

DANTAS-PEREIRA (JOSÉ-MARIA), contre-amiral au service du Portugal, membre de l'amirauté et du conseil d'état sous le régime constitutionnel en 1822, secrétaire de l'académie royale de Lisbonne et correspondant de la société philosophique de Philadelphie, était né en 1772 et avait été chargé de l'éducation de l'enfant don Pédro Carlos mort jeune, et qu'il avait accompagné au Brésil lors de l'invasion du Portugal par les Français en 1807. Il est mort à Montpellier exilé

de sa patrie le 22 octobre 1836, laissant plusieurs ouvrages justement estimés de ses compatriotes et des savans des diverses nations de l'Europe. Les plus importans sont : | un *Mémoire sur les travaux hydrographiques* de l'amiral Roussin sur les côtes du Brésil ; | trois mémoires sur la *tactique navale*, où l'on trouve beaucoup d'idées nouvelles destinées à procurer l'avancement notable de la science ; | un *Mémoire sur la détermination des distances sur mer*, dans lequel il relève les erreurs graves où étaient tombés avant lui plusieurs savans ; | un excellent ouvrage sur le *système des signaux maritimes* ; | plusieurs mémoires sur la *défense de Rio-Janeiro*, du *Tage*, sur l'*histoire et les améliorations de la marine portugaise* ; enfin | un *recueil de poésies*.

DARMAING (JEAN-JÉRÔME-ACHILLE), journaliste, né à Pamiers (Arriège) le 2 février 1794, d'une famille distinguée dans la magistrature, se destinait à la carrière de l'enseignement, et fut admis d'abord à l'école normale. Mais exaspéré par quelques sujets de mécontentement contre le gouvernement qui venait de se rétablir (1815), et pour lequel il avait manifesté d'abord un sincère attachement, il renonça à l'avenir qui lui était promis pour se jeter dans la politique. Après avoir débuté dans la rédaction subalterne de quelques journaux, il fonda en 1818 *Le surveillant politique et littéraire*. Cette feuille poursuivie dès son apparition fut peu après entièrement supprimée. Il s'attacha alors au *Constitutionnel*, comme rédacteur des séances de la chambre élective et des débats judiciaires. Bientôt après, et sans abandonner cette feuille, au succès de laquelle son talent avait puissamment contribué, il fonda en 1825 la *Gazette des tribunaux* qui devint entre ses mains une propriété de la plus grande importance. Il est à regretter que Darmaing n'ait pas conservé, à l'égard de la religion et de ses ministres, ce ton de modération et d'impartialité dont il avait d'abord fait preuve, et qui est le premier devoir du journaliste. Trop souvent on l'a vu accueillir avec complaisance les moindres bruits défavorables au clergé, ou aggraver, par l'amertume de ses réflexions, le scandale de certaines affaires où quelque ecclésiastique se trouvait compromis. En 1830 il prit une part active et personnelle aux événemens qui amenèrent la chute du gouvernement de Charles X, et présida, pendant les années 1832 et 1833, à la

rédaction du *Constitutionnel*. Il quitta alors ce journal pour reprendre la direction de la *Gazette des tribunaux* dont il n'avait pas cessé d'être le principal propriétaire. Darmaing est mort le 30 juillet 1836 après une douloureuse maladie. Il a laissé un *Abrégé de l'histoire de la Vendée*, Paris, 1817, qui fut son premier début dans la carrière littéraire.

D'AUGIER (FRANÇOIS-HENRI-EUGÈNE, comte), vice-amiral, né à Lorient en 1764, fut reçu garde-marine en 1786, et promu au grade de capitaine de vaisseau le 21 mars 1796. Sa conduite distinguée dans plusieurs circonstances fixa sur lui l'attention du ministre Decrès qui lui confia, en récompense, le commandement des marins de la garde. Nommé chef militaire du port de Lorient, au mois de mai 1814, il fit partie, à la même époque, de la commission chargée de vérifier les titres des officiers de la marine qui sollicitaient de l'emploi ou des récompenses. Il fut encore l'un des commissaires désignés pour examiner les ordonnances et réglemens généraux sur la marine, et pour y proposer les changemens convenables. La même année, il fut créé comte, contre-amiral et préfet maritime du quatrième arrondissement. Napoléon lui retira cette préfecture que le roi Louis XVIII lui rendit à son second retour. Envoyé par le département du Morbihan, à la chambre de 1815, il prononça, le 25 novembre, un discours remarquable, au sujet de la communication faite par le gouvernement, du second traité de Paris. Dans la session de 1817, d'Augier vota avec la minorité, ce qui n'empêcha point le ministère de lui confier, l'année suivante, le commandement de la marine à Rochefort, en remplacement du contre-amiral Hourdois, et de le nommer, au mois de septembre de la même année, président du collège électoral du Finistère dont les suffrages l'envoyèrent une seconde fois à la chambre. Dès ce moment, il se prononça contre l'opposition, et contribua, avec cinq ou six autres députés, lors de la discussion de la loi du 29 juin 1820, à faire rejeter un amendement proposé par Camille Jordan contre l'établissement des grands et des petits collèges électoraux. Appelé au conseil d'état en 1825, d'Augier commanda la marine à Toulon, et fut, en 1825, élevé au grade de vice-amiral. Il mourut à Paris le 12 avril 1834, dans sa soixante-dixième année.

DAVIDSON (LUCRÈCE-MARIE), née le 5 septembre 1808, à Plattsburgh, dans l'état de New-Yorck, et morte le 27 août 1825, âgée de dix-sept ans seulement, a laissé un nom dans la littérature américaine par la précocité de ses talens, ainsi que par un grand nombre de compositions poétiques, dans divers genres, où se révèle une inspiration véritable. Après beaucoup d'essais écrits avec une rapidité surprenante, Marie Davidson entra, en 1824, dans une maison d'éducation, où on la laissa se livrer à l'étude avec une ardeur qui altéra sa santé. Rétablie d'une première maladie, elle fut reçue à Albani dans un pensionnat de jeunes personnes; mais presque aussitôt elle éprouva une rechute, et ne fit plus que lutter contre un dépérissement inévitable. On a d'elle trois esquisses de *romans*, une *tragédie* et plus de deux cent-cinquante morceaux en vers dans différents genres; ils ne sont pas exempts de défauts, mais on y trouve de la verve et de puissans moyens d'intérêt. Ses *œuvres* ont été publiées par Samuel Moore, sous ce titre : *Amer-Khom et autres poèmes*, ou *OEuvres diverses de Lucretia-Maria Davidson, etc.*, New-Yorck, 1829.

DAVIN (FÉLIX), né en 1807 à Saint-Quentin, et mort dans cette ville au commencement d'août 1856 à l'âge de vingt-neuf ans seulement. Plusieurs productions littéraires lui avaient déjà assigné une place parmi les romanciers français les plus distingués, et son talent mûri par l'exercice et la réflexion l'aurait élevé sans doute plus tard au rang des bons écrivains de l'époque. Destiné d'abord au commerce, il obtint de ses parens après une courte résistance, l'autorisation de suivre son goût décidé pour la littérature. Un premier ouvrage (*Le crapaud*, ou *l'Espagne* en 1825), publié par lui sous le voile de l'anonyme, obtint un accueil favorable. Encouragé par ce succès, Davin fit paraître en peu de temps huit volumes regus du public avec une faveur toujours croissante : | *l'Histoire d'un suicide* ; | *Ce que regrettent les femmes* ; | *La maison de l'ange*, ou *le mal du siècle* ; | et *Une fille naturelle, histoire sous le règne de Henri II*. Ce dernier roman, premier essai de Davin dans la carrière historique, fit envisager son talent sous une nouvelle face encore plus brillante que les autres. Aussi préparait-il les matériaux d'une seconde œuvre du même genre, lorsqu'une opération chirurgicale nécessitée par une

maladie qui depuis quelques années minait lentement sa constitution, amena des accidens si graves qu'il lui fallut renoncer aux travaux littéraires, quitter Paris et retourner dans sa ville natale, où il expira peu de temps après son arrivée. Indépendamment des ouvrages déjà cités, et d'un recueil de poésies qui n'a paru qu'après sa mort, Davin avait publié à différentes époques plusieurs études historiques fort remarquables dans diverses *revues*, dans le *Musée des familles*, et quelques articles de critique littéraire dans le *Mercur de France* (1835-1836). Il avait fondé et géré lui-même pendant quelque temps avant son départ pour Paris *Le guetteur de Saint-Quentin*, feuille publiée dans sa ville natale.

DEBRAUX (PAUL-ÉMILE), chansonnier, était né le 30 août 1798, d'une famille protestante, à Ancerville, département de la Meuse. Dès son enfance, il montra un goût prononcé pour la poésie lyrique, et commença à se faire connaître durant les premières années de la restauration en composant quelques opuscules rimés. Ses chansons, qui roulent presque toutes sur des sujets politiques, comme celles de Béranger, étaient inspirées par l'esprit d'opposition qui régnait alors dans certaines classes. Lorsqu'en 1816 et 1817, il se forma dans la capitale des espèces de clubs, où les ouvriers venaient s'enivrer et chanter *la liberté*, mot de ralliement de tant de passions désorganisatrices, Debraux parut à la tête de ces réunions, où l'on applaudissait avec transport ses couplets pleins de verve et d'audace. Ses chansons de *La Colonne*, *Le Prince Eugène*, *Soldat t'en souviens-tu*, *Fanfan la Tulipe* et *Le Mont Saint-Jean*, obtinrent un prodigieux succès, et devinrent tout-à-fait populaires. Depuis 1820, il publia quatre éditions de ses chansons nationales. Un recueil supplémentaire qu'il donna en 1822, ayant été saisi, à la requête du procureur du roi, il fut condamné à un mois de prison et renfermé à Sainte-Pélagie. Les œuvres lyriques de Debraux sont déparées par l'incorrection et la trivialité, et il y viole souvent la morale et la décence, autant que le bon goût. En se livrant à son penchant pour la vie insouciant et joyeuse, Debraux négligea ses devoirs de famille, et vécut habituellement dans un état de gêne que partageaient sa femme et ses enfans. Lors de la répartition faite par le comité des récompenses nationales, après la révolution

de 1830, il obtint quelques secours. On récompensait en lui l'homme qui, en contribuant à exalter le libéralisme dans la classe ouvrière, avait concouru à l'accomplissement des événements de juillet. Debraux mourut à la suite d'une maladie lente et douloureuse, le 12 février 1831, à l'âge de trente-trois ans. Il a publié : | *Chansonnettes et poésies légères*, Paris, 1819-1822, 3 vol. in-18, et supplément; | *Voyage à Sainte-Pélagie, en mars 1822*, 1823, 2 vol. in-12; | *Le passage de la Bérézina, petit épisode d'une grande histoire*, 1825, 3 vol. in-12; | *La France au tombeau du général Foy*; | *Messénienne*, 1823, in-8°; | *Mort de ce malheureux droit d'aînesse, récit tragicocomico-philosophique, en manière de pot-pourri, écrit sous la dictée de Cadet-la-Gingole*, 1826, in-32, 3 éditions.

DEGIORGIS (JACQUES-ANTOINE), né à Alexandrie (Piémont) en 1759, fit ses études de droit à l'université de Turin, fut ensuite nommé au conseil de justice dans sa patrie, puis en 1800 procureur impérial, et enfin avocat-général à la cour de Gènes jusqu'en 1814. Depuis cette époque il exerça la profession de jurisconsulte, jusqu'à sa mort arrivée le 22 novembre 1834. Il a publié plusieurs ouvrages en divers genres, parmi lesquels on cite avec distinction : | *Discours sur le moyen de purger la langue italienne de sa corruption*, 1814, in-8°; | *Dialogues sur le bouclier d'Achille* (chant XVIII^e de l'Iliade), 1826, in-8°.

DEIMAN (JEAN-RODOLPHE), célèbre médecin hollandais, naquit à Hagan, en Ost-Frise, au mois d'août 1745. Dès la fin de ses études universitaires et par la thèse qu'il soutint, en 1770, pour être reçu docteur en médecine, il fit bien présumer de son avenir. L'histoire de la physique et de la chimie pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, répète fréquemment le nom de ce médecin, et quoiqu'il n'eût quitté la Hollande que pendant le cours de ses études à l'université de Halle, ses travaux le mirent en rapport avec les savans les plus distingués de l'Europe. Le titre de médecin du roi de Hollande, ainsi que celui de chevalier de l'ordre du mérite furent la récompense des services qu'il avait rendus à l'humanité, autant que de ceux dont les sciences lui étaient redevables. La découverte du gaz oléifiant, ainsi que ses aperçus sur quelques points importants de la chimie, lui méritèrent les éloges de Fourcroy. Deiman

mourut dans sa ville natale au mois de février 1808. On a de lui : | *Traité d'électricité médicale*; | *Traité sur les plaies métalliques*; | Divers écrits sur l'hygiène et l'éducation physique, et de plus un grand nombre de mémoires insérés dans les collections académiques de la Hollande. Ses recherches physiques ont été réunies en 3 volumes que la société des chimistes hollandais a publiés, et dont on a une traduction en français, sous le titre d'*Essais physico-chimiques*. La société royale de Paris avait, pour le concours de 1785, proposé la question de *déterminer quels sont les avantages et les dangers du quinquina administré dans le traitement de diverses espèces de fièvres rémittentes*. Le prix fut décerné à Deiman en partage avec Mitchel. Il est à regretter que la plupart des ouvrages de ce savant médecin soient écrits en hollandais, et qu'on n'ait pas entrepris de les traduire complètement.

DEJOLY (N.), dernier ministre de la justice nommé sous Louis XVI, naquit dans le courant de l'année 1755 à Loret, petit village près Montpellier. Fils d'un notaire, destiné de bonne heure au barreau et déjà avocat aux conseils à l'époque de la révolution, il devint en 1789 lieutenant du maire, puis secrétaire-greffier de la commune de Paris. Il exerçait ce dernier emploi lorsqu'il fut appelé, le 29 juin 1792, au conseil du roi, en qualité de ministre de la justice à la place de Duranthon. Persuadé comme ses collègues (voyez LAJARD), qu'il n'était plus au pouvoir des ministres de défendre le royaume de l'anarchie qui menaçait de tout engloutir, il donna en même temps qu'eux sa démission, le 10 juillet de la même année, et conserva néanmoins encore quelque temps le portefeuille. Il fut arrêté le 10 décembre 1793 sur la motion de Philipeaux, et jeté dans les prisons; mais il est probable qu'il ne fut pas mis en jugement, car un ministre de Louis XVI n'eût pas trouvé grâce alors devant les membres qui le composaient. Il recouvra sa liberté après le 9 thermidor (27 juillet 1794), abandonna dès lors la carrière politique, devint avocat au conseil d'état sous le gouvernement impérial, et donna sa démission de cette place en 1815. Il mourut à Paris au mois de mars 1837.

DEKEN (AGATHE), femme auteur et poète, naquit vers la fin de l'année 1741, au village d'Amsterween, à deux lieues d'Amsterdam. Orpheline dès sa première

enfance, elle fut reçue à l'âge de trois ans dans un hospice d'orphelins; mais aussitôt que ses dispositions pour la littérature et la poésie se furent manifestées, une société de bienfaisance lui donna des encouragemens. Agathe Deken mourut à Amsterdam, le 14 novembre 1804, âgée de soixante-trois ans. On a d'elle les ouvrages suivans qui ont obtenu de nombreuses éditions : | *Lettres sur divers sujets*, La Haye, 1780, 3 vol. in-8°; | *Entretiens instructifs et populaires sur la foi et les mœurs du chrétien* (pour toutes les communions), La Haye, 1781, in-8°; | *Chansons économiques ou populaires*, La Haye, 17.. 3 vol. in-8°. Ce recueil contient cent vingt pièces. | *Sara Bergarhart*, roman national, La Haye, 1782, 7 vol. in-8°. On l'a traduit en français à Lausanne. | *Fables* (au nombre de quarante, imitées ou traduites en vers), La Haye, 1784, in-8°; | *Histoire de Wilhem Leevend*, roman en lettres, La Haye, 1784 et 1785, 8 vol. in-8° avec un volume de supplément en 1786; | *Lettres d'Abraham Blankaart*, La Haye, 1787 et 1789, 3 vol. in-8°. C'est une suite de *Sara Bergarhart*. | *Promenades en Bourgogne*, in-8°, La Haye, 1789. Ce sont quatre chants isolés et de différens genres quoique sur le même sujet.

DELAMALLE (le chevalier N.), ancien avocat au parlement de Paris, conseiller titulaire de l'université de France, et inspecteur-général de l'école de droit, était né à Paris en 1742. De 1774 jusqu'en 1811 son éloquence brilla au barreau où il occupa constamment l'un des premiers rangs. Appelé au conseil-d'état, il suivit avec succès la carrière administrative et politique, et se distingua par une admirable aptitude, un grand travail et une raison ferme et éclairée. Ces qualités le firent appeler à la présidence des comités du contentieux et de la marine. Il fut aussi chargé de défendre devant les chambres plusieurs projets de loi. En 1820, l'académie française lui décerna le prix d'éloquence. Entre autres écrits, on lui doit un ouvrage remarquable intitulé : *Institutions oratoires*, 1 volume in-8°. Delamalle est mort à Paris le 22 avril 1854.

DELARIVE (CHARLES-GASPARD), né à Genève le 14 mars 1770, fit ses premières études dans sa ville natale, et eut pour instituteur pendant une partie de sa jeunesse le célèbre Etienne Dumont. Obligé de s'éloigner en 1794 par suite des troubles politiques, il se rendit à Edimbourg

où il fut reçu docteur en médecine, puis à Londres où il compléta ses études et fut nommé membre de la société royale. A son retour à Genève en 1799, il fut agrégé au collège de médecine de cette ville, et chargé de l'hospice des aliénés. Dès ce moment il se livra à des travaux sur les sciences naturelles et la chimie, et lorsque en 1815 sa patrie recouvra la liberté, il n'hésita pas à entrer dans la carrière politique où il rendit de nombreux et importants services. En 1817 il fut appelé à la tête de l'administration comme premier syndic, et présida les deux conseils de Genève pendant cette époque magistrale. Après avoir quitté la première magistrature du pays et le conseil-d'état, il consacra tous ses momens aux sciences, principalement à la chimie et à la physique. La plus grande partie de ses extraits, traductions ou mémoires sur divers sujets relatifs aux sciences ou à la médecine, ont été insérés dans la *Bibliothèque britannique*, et sont fort nombreux. Nous citerons entre autres ses beaux travaux sur l'*électricité voltaïque*. Delarive est mort à Genève le 18 mars 1854.

DELAUNAY (PIERRE-LOUIS-ATHANASE VEAU), littérateur, né à Tours, le 28 octobre 1751, se livra de bonne heure à l'étude du droit. Plusieurs plaidoyers et mémoires publiés par lui, lorsqu'il exerçait la charge d'avocat au présidial de cette ville, prouvent qu'il eût pu se faire une réputation au barreau, s'il s'y fût livré exclusivement. En 1787, il fut élu membre de l'assemblée provinciale, et en 1792, appelé à la Convention nationale où il fit plusieurs rapports sur l'instruction publique. De retour dans sa ville natale, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Tours, et bien qu'il ne se fût jamais beaucoup occupé de cette science, son aptitude à traiter toutes sortes de matières était telle, qu'on se fût aperçu difficilement que la science qu'il enseignait était à peu près aussi nouvelle pour lui que pour ses élèves. Doué d'une facilité prodigieuse, il effleura beaucoup de choses sans rien approfondir, ce qui nuisit à la réputation littéraire à laquelle il pouvait justement prétendre. Delaunay mourut à Tours, le 5 janvier 1814. En l'an VIII, la classe de littérature et beaux-arts de l'institut avait couronné son discours sur cette question qu'elle avait proposée : *Rechercher les moyens de donner parmi nous une nouvelle activité*

à l'étude de la langue grecque et de la langue latine. Il cultiva aussi la poésie. On trouve dans le *Recueil des séances de la société littéraire de Tours*, dont il était secrétaire perpétuel, une *Épître d'un père à son fils*, qui décèle dans l'auteur un véritable talent poétique. En 1780, il fit imprimer un petit recueil intitulé *Voltaire*, ode et autres poésies, Tours, in-8°. On a de lui en outre deux petits ouvrages dramatiques : | *Stéphanin*, ou *Le mari supposé*, opéra comique en un acte ; | *L'heureuse journée*, opéra-vaudeville également en un acte.

DELAURO-DUBEZ (JEAN-JOSEPH), naquit à Rodez le 9 septembre 1748, d'une famille distinguée par les charges qu'elle avait occupées à différentes époques dans cette ville. Son père le destina de bonne heure à la magistrature, et il devint conseiller à la cour royale de Montpellier. Ayant donné sa démission pendant les cent jours, il fut réintégré, après la seconde restauration, dans ses fonctions qu'il remplit pendant vingt ans avec autant de lumières que d'assiduité. Delauro-Dubez malgré les leçons et les exemples de vertus chrétiennes qu'il avait reçus dans sa famille, avait secoué dès sa jeunesse le joug de la foi, et avait adopté les opinions des incrédules de son siècle. Il en était venu, comme il l'a avoué plus tard, au point de ne voir dans les plus saintes cérémonies du christianisme que des *hochets de la superstition*. Il vécut ainsi jusqu'à sa 64^e année, âge où la grâce dessilla tout à coup ses yeux et le ramena dans le sein de l'Eglise d'une manière presque miraculeuse. Voici comment il raconte lui-même sa conversion. « Je me plaisais, dit-il, à faire fréquemment des promenades dans les environs » de Montpellier ; pendant une de ces » promenades, mes idées se portèrent, je » ne sais comment, sur les jours de mon » enfance et de ma première jeunesse. Je » me rappelai avec délices ces temps d'innocence et de bonheur, les soins, les » complaisances et l'affectueuse sollicitude » de la plus tendre des mères pour éloigner de moi les funestes atteintes du » mal. Mais quand je fis un retour sur » moi-même, quel affligeant contraste » accabla mon âme ! Les remords abreu- » vèrent mon cœur d'amertume. Ils me » révélaient qu'il y a une justice souveraine hors de ce monde. Des pensées » désolantes bouleversèrent mon esprit. » Entièrement absorbé dans ces réflexions,

» j'étais parvenu à une distance très » rapprochée de l'église du séminaire ; » comme malgré moi, je tombe à genoux » devant la grille qui sépare le vestibule » de l'intérieur, et je m'écrie : ô Dieu de » ma mère, s'il est vrai que vous soyez, » si, comme elle me l'assure, vous êtes la » vérité, la sagesse et la bonté suprême, » que vous m'avez fait pour vous et que » vous entendez les désirs sincères d'un » cœur malheureux, montrez-vous à votre » créature, soyez sa lumière et sa vie, » tracez-lui la route pour arriver jusqu'à » vous ! Mon agitation était extrême ; mes » larmes coulaient avec abondance. Au » bout de quelques instans, je sentis le » calme renaître dans mon âme, et je me » relevai avec la résolution sincère de » chercher la vérité de bonne foi. » Delauro-Dubez la chercha en effet et la trouva comme tous ceux qui la cherchent avec sincérité, et depuis elle fit le bonheur et la consolation de ses derniers jours. Résolu de faire tous ses efforts pour ramener à la religion ceux que son exemple avait pu en éloigner, il composa sous le titre de *L'athée redevenu chrétien*, un ouvrage dans lequel il porta au plus haut degré d'évidence les principales preuves de la religion, et qui peut être utile à tous ceux qui voudraient étudier les fondemens du christianisme et mettre un terme à leur incertitude en matière de religion. Cet ouvrage a été imprimé depuis la mort de l'auteur survenue en 1829, par les soins de son neveu, M. Delauro ancien membre de la chambre des députés.

DELEUZE (JOSEPH PHILIPPE-FRANÇOIS), bibliothécaire du jardin des plantes, né en 1755 à Sisteron (Basses-Alpes), fut d'abord aide-naturaliste pour la galerie de botanique dans cet établissement, puis bibliothécaire du muséum, et exerça encore pendant plus de vingt ans les fonctions de secrétaire de la société philanthropique fondée par Louis XIV. Deleuze s'est fait connaître dans le monde savant par ses traductions des *Amours des plantes*, poème anglais en quatre chants de Darwin, par celle des *Saisons* de Thompson, et par son ouvrage intitulé : *Eudoxe ou Entretiens sur l'étude des sciences, des lettres et de la philosophie*, publié en 1810. Partisan zélé du magnétisme animal, il dévoua sa vie entière à l'étude et à la propagation de ce système, et publia divers ouvrages sur cette matière, tels qu'une *Histoire cri-*

tique du magnétisme 1815, 2 vol. in-8°, et une *Instruction pratique* sur le même sujet, 1814, in-8°. Préoccupé de ses théories favorites, Deleuze cherche dans ses ouvrages à y ramener les faits de l'histoire ancienne et moderne qui lui présentent quelque analogie avec ces phénomènes. On doit encore à cet écrivain : | *Réponse aux objections contre le magnétisme*, 1817, in-8°. | *Lettre à l'auteur d'un ouvrage intitulé : Superstitions et prestiges des philosophes du dix-huitième siècle, etc., dans lequel on examine plusieurs opinions qui mettent obstacle à l'entier rétablissement de la religion en France*, 1818, in-8° ; | *Défense du magnétisme animal contre les attaques dont il est l'objet dans le Dictionnaire des sciences médicales*, 1819, in-8° ; | *Histoire et description du muséum d'histoire naturelle, ouvrage rédigé d'après les ordres de l'administration du muséum*, 1819, 2 vol. in-8°, avec planches et vues ; | les notes de quelques chants du poème des *Trois règnes de la nature*, par l'abbé Delille, et plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle*, ainsi que dans les *Annales du magnétisme*. Deleuze est mort à Paris au mois d'octobre 1853, dans sa quatre-vingt deuxième année.

DELFICO (MELCHIOR), membre de l'institut de Naples, naquit en 1744, au château de Ligornano dans les Abruzzes. Il prit une part modérée à la révolution qui, en 1798, changea la situation du royaume de Naples, et fut néanmoins obligé, au retour de Ferdinand, de chercher un asile dans la petite république de Saint-Marin où il acquit le droit de cité. En 1805, les Français s'étant emparés du royaume de Naples, Delfico reçut l'ordre de revenir dans sa patrie, sous peine de voir séquestrer les propriétés qu'il y possédait. Son mérite ne tarda pas à attirer l'attention du nouveau souverain, Joseph Bonaparte, qui le nomma membre de la société royale des sciences; le roi Joachim lui conféra la place de conseiller d'état, et l'éleva bientôt après au ministère de l'intérieur, poste qu'il occupa jusqu'à la chute de Murat, en 1815. Delfico mourut vers 1820. Dans une brochure publiée à Bruxelles sous le titre de : *La vérité sur les cent-jours*, on lui attribuait ainsi qu'à Corvetto le projet de faire évader Napoléon de l'île d'Elbe, afin d'opérer une révolution en Italie. Delfico a laissé les ouvrages suivans : | *Mémoire historique sur la république*

de Saint-Marin, Milan, 1804, in-8°. Il a été traduit par Auger Saint-Hippolyte, Paris, 1827, in-8°. | *Essai sur la culture du riz*, Naples, 1785, in-8° ; | *Du rétablissement des milices provinciales*, 1784, in-8° ; | *De la réforme des poids et mesures*, Naples, 1787 ; | *Pensées sur le système judiciaire* ; | *Mémoires historiques et critiques sur le droit des rois de Naples* ; | *Pensées sur l'histoire*, ouvrage dans lequel il cherche à prouver le peu de certitude de l'histoire et son inutilité. On a aussi de lui deux traités, l'un *Sur la manière d'écrire l'histoire*, et l'autre *Sur le beau*.

DELOLME (JEAN-LOUIS), né en 1740 à Genève, exerça quelque temps dans cette ville la profession d'avocat. Obligé de quitter sa patrie par suite des troubles dont elle fut le théâtre, il se rendit à Londres où il vécut quelque temps dans le désordre et l'indigence. De retour à Genève en 1775, il fut élu membre du conseil des Deux-cents, et mourut en 1806 dans le village de Gavven, à l'âge de soixante-cinq ans. On a de lui : | *Constitution de l'Angleterre, ou Etat du gouvernement anglais comparé avec la forme républicaine et avec les autres monarchies de l'Europe*, Amsterdam, 1771 ; | *Parallèle entre le gouvernement anglais et l'ancien gouvernement de Suède*, Londres, 1772. Dans ces deux ouvrages, Delolme s'étudie à mettre dans tout son jour l'excellence et l'énergie de la constitution anglaise, ce qui leur valut un accueil extrêmement favorable de la part des hommes d'état les plus illustres de la Grande-Bretagne, tels que lord Chatham, le marquis Camden, etc.; le premier fut traduit en anglais, en 1772, par l'auteur lui-même. | *Histoire de la secte des Flagellans, ou Mémoires sur les superstitions*, 1782, in-4° ; | *Essai et aperçus sur l'union de l'Eglise avec l'Angleterre*, Londres, 1796, in-4°, etc.

DELORT (PIERRE-JUSTIN), était né à Bordeaux au mois de décembre 1758, et fit ses études avec distinction au collège de Guyenne. À 21 ans il obtint au concours la chaire de philosophie du même collège, mais il la perdit peu après lorsque l'on confia aux doctrinaires la direction de ce collège. Alors il se livra à l'étude du droit civil et concourut pour une chaire dans cette partie ; il l'aurait obtenue si la qualité de prêtre n'eût pas été un titre d'exclusion aux yeux des juges du concours. A l'époque de la révolution, il se

retira en Angleterre, et lorsque le collège catholique de Maynooth fut établi en Irlande, on lui confia la chaire de philosophie qu'il occupa pendant plusieurs années. De retour en France en 1802, M. d'Aviau, archevêque de Bordeaux, le nomma chanoine et secrétaire de l'archevêché. On assure que Bonaparte le fit renvoyer du secrétariat; cependant il ne paraît pas que le gouvernement fût bien irrité contre lui, puisque lors de la formation des facultés de théologie, on lui donna la chaire de discipline et d'histoire ecclésiastique. Delort publia en 1819 le premier volume d'*Institutions de discipline ecclésiastique*, en latin. Tout en reconnaissant l'habileté, la méthode et la clarté qui règnent dans cet ouvrage, on ne peut se dissimuler que l'auteur n'a guères tenu la balance égale entre les deux puissances. Il exagère les droits de l'autorité civile, et va jusqu'à dire qu'elle peut faire des lois même sur des choses purement spirituelles; il l'excuse en tout et ferme les yeux sur ses envahissemens. Cette partialité dans un homme si instruit tenait probablement aux études de droit qu'il avait faites dans sa jeunesse. Delort est mort à Bordeaux le 25 avril 1855, âgé de soixante-dix-sept ans.

DELPON (JACQUES-ANTOINE), né à Livernon (Lot) le 22 octobre 1778, et mort à Figeac, président du tribunal de cette ville, le 24 novembre 1853. Il a publié une *Statistique ancienne et moderne du département du Lot*, Cahors, 1854, 2 vol. in-8°, ouvrage couronné par l'académie des sciences et par celle des Inscriptions et belles-lettres. *Essai sur l'histoire de l'action publique et du ministère public*, 2 vol. in-8°; son *Essai en faveur de la liberté des cultes* a été couronné par la société de la morale chrétienne, et sa *Notice sur Henri de Richprey* par la société centrale d'agriculture de Paris.

DELRIEU (ETIENNE-JOSEPH-BERNARD), auteur dramatique du XIX^e siècle, né en 1761, fut long-temps professeur de rhétorique au collège de Versailles. Sous le gouvernement impérial il obtint à l'administration des douanes une place de chef de bureau qu'il conserva pendant la restauration et jusqu'à sa mort arrivée le 4 novembre 1856. Delrieu a laissé un grand nombre de pièces écrites pour divers théâtres, et dont une partie fut oubliée de bonne heure quoiqu'elles eussent obtenu du succès. Les principales sont : | *Arcinois*, tragédie en trois actes ;

| *Démétrius*, tragédie en cinq actes, 1815; remise avec des changemens en 1820; | *Les deux lettres*, opéra comique en deux actes, 1796; | *Delmon et Nadine*, id.; | *Candos, ou les Sauvages du Canada*, id. en trois actes; | *Le pont de Lodi*, fait historique en un acte, mêlé d'ariettes; | *Michel-Ange*, opéra comique en un acte, 1802; | *L'imromptu de campagne*, idem; | *Harmodius et Aristogiton*, grand opéra en trois actes; | *Amélia, ou les deux jumeaux espagnols*, drame en cinq actes et en prose; | *La prévention paternelle*, comédie en un acte et en vers; | *Le philosophe soldat*, id. en trois actes; | *Le jaloux malgré lui*, comédie en un acte et en vers, l'une de ses meilleures pièces et qui est restée au répertoire; | *Le père supposé*, comédie en trois actes et en vers, 1802; | *Artaxerce*, tragédie en cinq actes, 1808, le chef-d'œuvre de Delrieu, et la source de sa fortune. Le soir même de la première représentation, Napoléon lui fit une pension de deux mille francs que la restauration lui conserva, mais qui depuis 1850 fut réduite à douze cents francs. Après *Artaxerce*, il n'a plus donné que deux pièces au théâtre français : *Démétrius* en 1815, et *Léonide* en 1856 quelques semaines avant sa mort. Ces deux dernières tragédies n'obtinrent qu'un succès d'estime. Totalemant étranger à l'esprit d'intrigue, Delrieu qui se mit plusieurs fois sur les rangs pour l'académie française, ne put jamais parvenir à faire prévaloir sa candidature. Il est mort le 4 novembre 1856, à l'âge de soixante-quinze ans.

DELVINCOURT (CLAUDE-ETIENNE), juriconsulte, né à Paris le 4 septembre 1762, se présenta dès l'année 1786, c'est-à-dire deux ans à peine après avoir terminé ses études de jurisprudence, pour disputer en concours public une place à la faculté de droit de cette ville. Ecarté par l'effet d'une intrigue flagrante, il appela au parlement de la sentence qui l'avait injustement exclus, et dans un nouveau concours ouvert au mois de juin 1789, il fut reçu à l'unanimité des suffrages agrégé de la faculté. Arrêté bientôt dans sa carrière par la révolution, il fut nommé en 1805, lors de la réorganisation des écoles de droit, professeur de code civil. Seul et sans guide dans une voie entièrement nouvelle, Delvincourt sut s'élever, dès le premier jour, à la hauteur de la tâche difficile qui lui était confiée, et prépara en

quelque sorte les succès obtenus par ceux qui l'ont suivi. Placé en 1810, à la tête de la Faculté par l'autorité, d'accord en cela avec le vœu unanime des étudiants, il fut maintenu, au retour du roi en 1815, dans le décanat de l'école et nommé censeur royal le 24 octobre 1814. Il fut décoré plus tard de l'ordre de Saint-Michel, et devint membre du conseil de l'école polytechnique, administrateur des jeunes aveugles et conseiller de l'université. La révolution de 1830 le priva de sa place de doyen, et de quelques autres, sans lui accorder aucune indemnité pour les places lucratives qu'il perdait; ces disgrâces lui firent éprouver un profond chagrin, et il succomba le 23 octobre 1851, après avoir demandé et reçu avec foi les sacrements de l'Eglise. Il a laissé : | *Cours de droit civil*, 1854, 3 volumes in-4°. | *Institutes du droit commercial*, 1810, 2 volumes in-8°, ouvrage dédié à l'empereur Napoléon. | *Juris Romani elementa, secundum ordinem Institutionum Justinianicum notis*, 1814, in-8°; cet ouvrage a eu quatre éditions. Fidèlement attaché aux doctrines religieuses et monarchiques, Delvincourt perdit sous la restauration la popularité dont il avait joui dans l'école à une époque précédente, et se trouva souvent compromis dans les troubles qui éclatèrent à diverses reprises parmi les élèves. Personne pourtant ne leur était plus sincèrement dévoué, et sa vigilance a été plus d'une fois d'un utile secours à un grand nombre d'entre eux.

DEMBARRERE (JEAN), lieutenant général et pair de France, né en 1755, entra à l'âge de seize ans dans le corps royal du génie. Il servit dans les armées de la république, et se distingua particulièrement au mémorable siège de Valenciennes (1795), où les alliés éprouvèrent, d'après leur propre aveu, une perte de quinze à vingt mille hommes. Dembarrère continua de servir tant à Metz que dans les départemens de l'Ouest et en Italie, et parvint assez rapidement au grade de lieutenant général, tandis que ses connaissances positives lui faisaient confier d'un autre côté les fonctions d'inspecteur du génie. Nommé sénateur dès 1805, il reçut en 1814 la dignité de pair de France, et continua de siéger à la chambre depuis 1815, jusqu'à sa mort arrivée au mois de novembre 1828. On lui doit divers écrits : | *Eloge historique du maréchal de l'auban*, présenté à l'académie de

Dijon en 1784, et imprimé en 1785. Dans cet ouvrage, où l'auteur a eu beaucoup moins en vue la forme littéraire que le fonds des idées, il s'est particulièrement appliqué à exposer les travaux de l'illustre maréchal, la suite non interrompue des services qu'il rendit à l'état, et à faire connaître aussi les progrès successifs de l'art de la fortification et des défenses des places. | *Coup-d'œil pour distinguer et classer les différentes parties de la science militaire, ou de l'art de la guerre sur terre, surtout pour reconnaître l'étendue et l'influence de celles qui appartiennent à l'arme du génie*. Paris, 1801, in-4°. Cet écrit est terminé par un tableau synoptique du système de l'auteur.

DEMIANOWITCH ILITCHEWSKI (ALEXANDRE), poète russe avantageusement connu par ses ouvrages, naquit vers 1803, et se fit remarquer de bonne heure par une imagination ardente et exaltée, qui le porta à fuir le monde et à chercher la solitude. En se livrant à ses rêveries poétiques, il tomba dans un genre de folie assez bizarre. Presque au sortir de l'enfance, il se créa un être imaginaire, une femme accomplie de beauté, d'esprit et de vertu, qu'il chercha en vain dans ce bas monde avec une ardeur qui s'augmentait à mesure qu'il s'apercevait de l'impossibilité de trouver l'objet de son amour. Cette passion tout idéale le fit poète, et la poésie à son tour exalta de plus en plus l'âme du jeune homme. Ses parens, après avoir inutilement employé tous les moyens de persuasion pour le rendre à la vie réelle, l'envoyèrent à Saint-Petersbourg, espérant que les distractions de cette grande ville calmeraient l'effervescence de son imagination; mais aucun amusement, aucune occupation ne put le distraire de ses rêves qu'il écrivait chaque jour. Enfin, il crut avoir trouvé l'être qu'il adorait, et il fit part de sa joie à ses amis. Toutefois, malgré le bonheur dont il prétendait jouir, il dépérissait à vue d'œil. Un jour il mit ses plus beaux habits, rendit des visites à toutes ses connaissances, et se montra extrêmement aimable et gai. Ce changement extraordinaire fit éprouver à ses parens et à ses amis la plus vive joie, mêlée toutefois d'un grand étonnement. Le lendemain de très bonne heure, quelques amis d'Ilitchewski se présentent chez lui: le domestique dit que son maître dort; mais un d'entre eux, sans faire

attention à cette réponse, entre dans la chambre à coucher du jeune poète et le trouve inanimé dans son lit; aucun indice n'attestait un suicide : son visage était calme et sa bouche semblait sourire; une mort naturelle et douce l'avait ravi à la terre. Sur une table était un papier, où il avait tracé ces mots : *Enfin j'ai trouvé l'objet de mon amour.* Demianowitch est mort le 10 octobre 1857.

DÉRIOT (FRANÇOIS-ALBERT), général Franc-Comtois, né à Clairvaux (Jura) le 17 janvier 1766, entra au service dans les gardes françaises en 1784, et y était fourrier lors de la révolution de 1789. De cet humble grade il s'éleva en peu de temps par sa valeur à celui de lieutenant-général. Il commanda l'infanterie des guides de l'armée d'Orient en Egypte et en Syrie, et remplit pendant six ans les fonctions de chef d'état-major général de la garde impériale. Les 17 blessures qu'il avait reçues d'un coup de canon à mitraille, à la bataille d'Héliopolis, l'avaient réduit à un tel état de faiblesse que sa santé ne pouvait plus supporter la vie des camps; cependant en plusieurs circonstances, et notamment à l'attaque des redoutes de Caldiero en Italie, il ne consulta que son courage pour se précipiter au milieu des dangers. Napoléon ayant égard à ses infirmités, l'avait attaché au service des palais impériaux où il fut successivement sous-gouverneur des châteaux de Fontainebleau, de Versailles et des Tuileries. Retiré depuis quelques années dans sa ville natale, Dériot y mourut le 50 janvier 1856, âgé de soixante-dix ans.

DESAUNAYS. Voyez GRÉGOIRE-DESAUNAYS, au Supplément.

DESFONTAINES (RENÉ-LOUIS), né en 1751 à Tremblay en Bretagne, fit à Paris ses études médicales. La botanique ne tarda pas à l'occuper exclusivement; préoccupé par un ardent amour de la science, il se détermina, dans le but de l'enrichir par de nouvelles et précieuses découvertes, à faire un voyage en Barbarie, sans qu'aucune considération de danger personnel pût ralentir l'exécution de ce projet. De retour en Europe après deux années de séjour dans le nord de l'Afrique, il publia la *Flora atlantica, sive historia plantarum quæ in atlante, agro Tuncano et Algeriensi crescunt*, 1798, in-4°. C'est son premier et l'un de ses meilleurs ouvrages. Un autre titre non moins réel de Desfontaines à l'estime et à la re-

connaissance des savans, est son *Mémoire sur les tiges des monocotylédones*. Dans cet ouvrage, Desfontaines établit que dans les arbres et plantes monocotylédones, le développement des nouvelles fibres ligneuses se fait par une interposition générale qui a lieu surtout vers le centre. « Cette découverte, dit la classe des sciences physiques de l'institut, dans son rapport de 1810, est l'une des plus belles » et des plus fécondes dont notre période » ait enrichi la physiologie végétale. » On doit en outre à Desfontaines : | *Manuel de cristallographie*, ou abrégé de la cristallographie de Romé de Lisle, 1792, in-8°; | *Tableau de l'école de botanique du muséum d'histoire naturelle*, 1805, in-8°; 1815, id.; | *Choix de plantes du corollaire des instituts de Tournefort, publié d'après son herbier*, Paris, 1808, in-4°, avec 70 planches; | *Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*, 1809, 2 vol. in-8°; | *Voyage dans le désert de Tunis*, lettre insérée dans le *Journal des savans*, août 1784; | *Observations sur le chêne ballotte ou à gland doux*, ibid., octobre 1790. Desfontaines fut aussi un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, des *Annales du muséum d'histoire naturelle* et du *Journal des sciences médicales*. Long-temps professeur de botanique au muséum d'histoire naturelle, il est mort à Paris, le 16 novembre 1853 à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

DESCENETTES (RENÉ-NICOLAS DU-FRICHE baron), médecin en chef des armées, né en 1762, à Alençon, d'une famille honorable de Normandie, fut envoyé à Paris par ses parens, pour y terminer ses études. Après avoir passé quelques années dans la communauté de Sainte-Barbe et au collège du Plessis, il suivit les cours du collège de France, et se livra ensuite à l'étude de la médecine, pour laquelle il avait un goût prononcé. Persuadé que les voyages sont un complément précieux pour l'instruction, il partit pour l'Angleterre, et se rendit ensuite en Italie. Dans ces deux pays, son esprit cultivé, les agrémens de sa conversation et l'élégance de ses manières, lui ouvrirent les salons de la haute société. Mais toujours préoccupé du désir de se rendre habile dans son art, il se lia de préférence avec les médecins célèbres, et il visita en détail les hôpitaux pour en examiner le régime et l'organisation.

Revenu en France en 1789, il fut reçu docteur à Montpellier le 6 juillet de cette année. Sa thèse, qui fut imprimée, avait pour titre : *Tentamen physiologicum de vasis lymphaticis*. Bientôt, Desgenettes se rendit à Paris et y fut reçu correspondant de l'académie royale de médecine. L'ouvrage qu'il publia en 1792 sous le titre de : *Analyse du système absorbant ou lymphatique*, prouva que cet honneur était mérité. Conservant au milieu des orages politiques le même zèle pour la science, il suivit les leçons de chimie et d'histoire naturelle données par Fourcroy. Cependant, la marche des évènements politiques le décida à s'éloigner de la capitale, et il demanda du service aux armées. Nommé en 1795 médecin ordinaire de l'armée d'Italie, il en devint bientôt médecin en chef, et y resta jusqu'au commencement de l'année 1796. Son savoir, son courage et son dévouement lui méritèrent dans ce poste la confiance des soldats et l'amitié des généraux. Lorsque Bonaparte prépara l'expédition d'Egypte, Desgenettes fut un des premiers qu'il désigna pour l'accompagner. Arrivé en Orient, le savant médecin y trouva bientôt une ample matière à l'exercice de son art. Aux prises avec la peste qui répandit l'effroi dans l'armée, il combattit ce fléau terrible par les plus sages prescriptions hygiéniques jointes à une thérapeutique hardie et savante. A la fin du siège de Saint-Jean-d'Acre, voyant que les progrès de plus en plus terribles de la contagion abattaient les plus intrépides courages, il sentit qu'un grand exemple était nécessaire pour rendre un peu de calme et de confiance aux soldats dont l'imagination frappée ajoutait encore à la réalité du mal. Au milieu de l'hôpital, il trempa une lancette dans le pus d'un bubon, s'en fit deux piqûres dans l'aîne et près de l'aisselle, et, par cette épreuve hasardeuse, rassura tous les malades. Une autre fois, un officier atteint de la peste, l'ayant invité, une heure avant sa mort, à boire dans son verre une portion de son breuvage, il n'hésita pas à lui donner cette satisfaction, en présence d'une foule de soldats que cet acte de courage frappa d'étonnement. Sa sollicitude pour l'armée et les sentimens d'humanité dont il était pénétré, le mirent en désaccord avec Bonaparte, à qui il se crut obligé de répondre, à propos des pestiférés de Jaffa, auxquels on lui conseillait d'administrer de l'opium, que sa mission

était de guérir et non d'empoisonner. De retour en Europe, vers la fin de 1801, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital militaire à Paris, et dix-huit mois après, inspecteur-général du service de santé militaire. Il accompagna en cette qualité, Bonaparte dans toutes ses campagnes. A Moscou, il refusa d'expulser de l'hospice, des enfans trouvés, pour y loger des malades français. Pris par les Russes à Wilna, il lui suffit de se nommer pour obtenir sa liberté. L'empereur Alexandre lui fit compter dix mille roubles pour le dédommager du pillage de ses effets; et il fut reconduit jusqu'aux avant-postes de l'armée française. Desgenettes fit, l'année suivante, la campagne de Saxe. Enfermé dans Torgau après le désastre de Leipzig, il ne revint à Paris qu'au mois de mai 1814. Le gouvernement de la restauration le nomma commandeur de la Légion-d'honneur, et lui donna le titre d'inspecteur en chef du service des armées, et de membre du conseil de santé près le ministère de la guerre. Après la révolution de juillet, il obtint la place de médecin en chef de l'hôtel des Invalides. Nommé, le 14 novembre 1830, maire du dixième arrondissement de Paris, il en remplit les fonctions jusqu'en 1834. Ses infirmités lui firent sentir alors la nécessité de vivre dans la retraite. Une attaque d'apoplexie qu'il eut en 1833, lui annonça l'approche de sa fin, et il s'y prépara par une étude sérieuse de la religion. Il est mort à l'hôtel des Invalides où il demeurait, après avoir reçu les sacremens, le 23 février 1837, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il a laissé une *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, qui a eu trois éditions, et de savantes notices sur des médecins célèbres.

DESMAILLOT (ANTOINE-FRANÇOIS), auteur dramatique, né à Dole dans l'année 1747. Destiné d'abord au barreau, il fut envoyé à Besançon pour faire ses études de droit, les interrompit brusquement pour s'engager dans un régiment de la garnison de cette ville, puis ennuyé bientôt de l'état militaire, profita du voisinage de la frontière pour désertir, et s'enfuit en Hollande où il s'engagea dans une troupe de comédiens. Rentré en France après sept années de séjour à Amsterdam, il s'établit à Paris, et fit représenter sur divers théâtres plusieurs petites pièces dont quelques-unes obtinrent du succès. Partisan chaleureux des principes révolutionnaires, orateur fougueux au club des jacobins, il ne participa pourtant

directement ni indirectement à aucun acte sanguinaire. Arrêté quelques jours après le 9 thermidor, il fut mis peu de temps après en liberté, puis arrêté et élargi de nouveau. Incarcéré pour la troisième fois en 1808, il ne fut relâché qu'en 1814, à la chute du gouvernement impérial, et mourut dans un hospice le 18 juillet de la même année. Ses principales productions dramatiques sont : | *La fille-garçon*, opéra en deux actes, musique de St-Georges. | *Célestine*, opéra comique en trois actes. | *Le congrès des rois*; | *La chaumière*; | *Figaro, directeur des marionnettes*; | *Madame Angot*, etc., comédies. Desmaillet est également l'auteur d'un pamphlet politique, publié en 1814, et qui a pour titre : *Tableau historique des prisons d'état en France sous le règne de Bonaparte*, Paris, in-8°.

DESPLAS (JEAN-BAPTISTE), vétérinaire distingué, né à Paris le 50 juillet 1758, mort dans cette ville le 9 mars 1825, a laissé un grand nombre d'ouvrages relatifs à son art et qui jouissent d'une estime méritée. On cite comme les plus importants : | *Rapports (annuels) faits à la société royale et centrale d'agriculture, dans ses séances publiques, sur les concours pour des mémoires et observations de médecine vétérinaire*, in-8°, insérés dans les mémoires de la société d'agriculture; | *Nouveau rapport relatif à la maladie qui affecte les bêtes à cornes*, Luxembourg, 14 fructidor an IV (31 août 1796), grand in-8°, français et allemand; | *Instructions sur les maladies inflammatoires épizootiques, et particulièrement sur celle qui affecte les bêtes à cornes des départemens de l'Est, d'une partie de l'Allemagne, ainsi que des parcs d'approvisionnement de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle*, Paris, imprimerie de la république, nivôse an V (février 1797), Vesoul, messidor an V (mai 1797), réimprimé sans titre, sans nom d'auteur et sans date, à Paris, dans la feuille du cultivateur, in-8°. On a en outre de Desplas plusieurs articles de médecine et d'hippiatrique dans les deux éditions du *Cours d'agriculture*, publié par Déterville, en 1809 et 1821, et dans la partie médicale de l'*Encyclopédie méthodique*. Il avait aussi commencé à décrire et fait dessiner quelques instrumens pour l'*art du maréchal-ferrant*, destiné à faire partie de la collection des *arts et métiers* que devait publier l'institut.

DESPREAUX (JEAN-ETIENNE), chan-

sonnier et auteur dramatique, né à Paris en 1748, était fils d'un musicien de l'opéra. Il parut d'abord comme danseur sur ce théâtre, où il obtint de brillans succès. Forcé de se retirer par suite d'une blessure qu'il s'était faite au pied, il fut maître des ballets de la cour jusqu'en 1787, et y composa plusieurs divertissemens et parodies dans lesquels, renouvelant les extravagances de la cour de Louis XIV, des seigneurs du plus haut rang ne rougissaient pas de jouer avec lui et avec des comédiens de divers théâtres. Nommé plus tard directeur de l'opéra, Despréaux fut chargé, sous le gouvernement consulaire et impérial, de diriger toutes les fêtes publiques depuis 1799 jusqu'en 1812. Il mourut au mois de mars 1820, âgé de soixante-douze ans. L'un des premiers fondateurs de la société des *dîners du vaudeville*, où l'on tirait au sort les mots sur lesquels chaque convive devait s'exercer pour le banquet suivant, il a inséré, dans le recueil qui porte ce titre, plusieurs chansons qui se distinguent par le naturel et la franche gaité sans jeux de mots ni prétentions au bel esprit. Il en a fait entrer le plus grand nombre dans l'ouvrage qu'il publia depuis sous ce titre : *Mes passe-temps*, chansons suivies de l'*Art de la danse*, poème en 4 chants, parodié sur l'*Art poétique* de Boileau son homonyme, avec des notes, des gravures et des airs notés, Paris, 1806, 2 vol. in-8°; cette parodie est assez heureuse. On a en outre de Despréaux plusieurs pièces dans le genre burlesque représentées sur divers théâtres de Paris, et une *Chorégraphie, ou Moyens de transmettre les pas comme on écrit la musique*. C'est à lui que paraît appartenir l'idée première, si heureusement perfectionnée depuis, du *chronomètre musical*, tableau qui, au moyen d'un pendule, détermine d'une manière fixe et invariable, la mesure et le mouvement des morceaux de musique. Cet instrument, publié en 1817, a été adopté par l'école royale de musique, et loué par l'académie des beaux-arts.

DESPREAUX (SIMIEN), littérateur, né vers 1755, embrassa d'abord l'état ecclésiastique et était, au commencement de la révolution française, chanoine de Nesle. Partisan chaleureux des principes qui triomphèrent à cette époque, il abdiqua son premier état, se maria et devint professeur de lecture et de déclamation vers 1800. Malheureux par son inconduite sous tous les gouvernemens qui se succé-

dèrent et qu'il flatta tour à tour, Despréaux termina dans l'oubli, vers l'année 1825, une honteuse et pénible existence. On a de lui : | *Précis de la vie et éloge funèbre du général Desaix*, 1800 et 1810, in-8°; | *Soirées de Ferney, ou Conférences de Voltaire, recueillies par un ami de ce grand homme*, Paris, 1802, in-8°; | *Hymnes sacrés et moraux*, 1815, in-12; | *Annales historiques de la maison de France, contenant les traits les plus remarquables de la vie de Louis XVIII, des princes, etc.*, 1815; | *Louis XVII, ouvrage fait sur des arrêtés originaux, des procès verbaux et les dépositions des témoins oculaires*, 1816, in-12; | *L'Italiade*, poème héroï-comique en six chants, 1818, in-8°. Despréaux avait publié en 1789 une *Suite des œuvres posthumes de Lafontaine*, in-8° de 51 pages, y compris la préface. Cette brochure contenait vingt et une fables nouvelles qui ne sont pas sans mérite; mais quelques expressions modernes donnèrent lieu de douter qu'elles fussent réellement de l'inimitable fabuliste. Despréaux publia une *apologie* de quatre pages, où il prétendit avoir découvert ces fables dans une édition d'Amsterdam, sous la date de 1726, devenue fort rare, et dont il offrit de montrer l'exemplaire. Mais il est probable qu'il n'a jamais pu produire cette pièce, car la publication dont il s'agit est toujours demeurée suspecte.

DESPRÉS (JEAN-BAPTISTE-DENIS), né à Dijon en 1755, fut d'abord secrétaire du commandement de l'intérieur du royaume de 1783 à 1789. Depuis la fin de cette année jusqu'au 10 août 1792, il rédigea avec Arthur Dillon et le vicomte de Ségur, une feuille piquante contre les Jacobins dont elle excita la colère. Détenu assez long-temps à Saint-Lazare, sous le régime de la terreur, il fut ensuite secrétaire général du conseil d'agriculture, du commerce et des arts. En 1808, il suivit en Hollande le nouveau roi Louis Bonaparte qui le fit conseiller d'état, et il revint en France l'année suivante, avec le titre de conseiller général de Hollande, qu'il perdit à la réunion de ce pays avec la France. Nommé en 1811 membre du conseil de l'université, et admis quelques années plus tard à la retraite, Després conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers 1850, le titre de conseiller honoraire. On a de lui un grand nombre de pièces de théâtre représentées avec succès à diverses époques, et dont les principales

sont : | *L'auteur satirique*, comédie en un acte et en vers; | *L'alarmiste*; | *Le nouveau magasin des modernes*; | *Le portrait de Fielding*; | *Le mameluck à Paris*; | *Molière à Lyon*; | *Le pari*; | *La succession*; | *Le scellé*, etc., vaudevilles; | *Le gondolier*, ou *La soirée vénitienne*, opéra comique; | *Le pavillon du calife*, grand opéra; | *Saül* et *La prise de Jéricho*, oratorio. Després a fourni aussi diverses chansons aux *Dîners du vaudeville*, et plusieurs documents intéressans à la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*, publiée à Paris en un volume in-8°. On a encore de lui : | *Mémoires sur Garrick et Moeklin*, précédés d'une histoire du théâtre anglais, Paris, 1822, in-8°; | *Histoire romaine de C. Velleius Paterculus*, avec une traduction française, Paris, 1825, 1 vol. en deux parties in-52; cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque latine-française* publiée par le professeur Jules Pierrot.

DESQUIRON (ANTOINE-TOUSSAINT), ou DESQUIRON de Saint-Agnan, juriconsulte et poète, naquit vers 1777 à Sarlat (Dordogne). Après avoir terminé ses études de droit, il prit le grade de licencié. Il fut appelé plus tard aux fonctions de substitut dans un département du Midi de la France, place qu'il perdit pour avoir servi avec peu de dévouement le gouvernement impérial dont il désirait la chute. Associé à divers mouvemens politiques tant à l'époque des cent-jours que depuis la restauration, Desquiron essaya à plusieurs reprises des désagrémens auxquels il chercha à faire diversion par des voyages. Candidat, en 1819, pour la chaire de procédure à la faculté de Paris, il ne put réussir à l'obtenir. Il fut nommé, deux ans après, professeur de droit public et de droit naturel à l'école spéciale de commerce, et prononça un discours d'ouverture qui fut attaqué dans la *Quotidienne*, comme tendant à propager de fausses doctrines. Cette circonstance motiva sa destitution, en 1822, sous le ministère de M. Corbière. Rayé depuis long-temps du tableau des avocats, Desquiron passa le reste de ses jours dans une complète obscurité, et mourut vers l'année 1850. Voici la liste de ses principaux ouvrages : | *L'esprit des institutes de l'empereur Justinien, conféré avec les principes du Code Napoléon, enrichi de notes complémentaires, puisées dans les lois du Digeste, du Code et dans les Nouvelles*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, dédié à Camba-

cères; | *Commentaire sur le décret impérial du 17 mars 1808, concernant les droits et les devoirs des juifs*, précédé d'une *Notice historique sur l'existence civile et politique de la nation juive, depuis sa dispersion jusqu'à nos jours*, Paris, 1808, in-8°; Mayenne, 1809; | *Commentaire sur le statut impérial du 1^{er} mars 1808, concernant les majorats*, précédé d'une *Dissertation sur les récompenses militaires et civiles en France, considérées dans ce qu'elles furent sous les anciennes dynasties, et dans ce qu'elles sont sous Napoléon-le-Grand*, Paris, 1809, in-8°, et 1810, in-8°; | *Considérations sur l'existence civile et politique des israélites en France*, 1810, in-8°; c'est le complément du second ouvrage cité dans cette énumération. | *Traité de la minorité, de la tutelle et de l'émancipation*, suivi du *Traité succinct, théorique et pratique des partages et licitations, suivant les principes du Code Napoléon*, 1810, in-8°; | *Le nouveau Furgole, ou Traité des testamens, des donations entre vifs, et toutes autres dispositions à titre gratuit, mis en rapport avec l'esprit du Code Napoléon*, 1810, 2 vol. in-4°; cet ouvrage est précédé d'une *Notice, ou Abrégé de la vie de Furgole*, et de son *Eloge historique*, prononcé en 1786 par un des plus célèbres avocats de Toulouse. | *Conaxa et les deux gendres, ou Résumé des débats servant de Réponse à M. Etienne*, 1812, in-8°; | *Traité de la preuve par témoins en matière civile, suivant les principes des Codes Napoléon de procédure et du commerce*, 1811, in-8°; | *Traité de la preuve par témoins en matière criminelle, suivant les principes des Codes d'instruction et pénal*, 1811, in-8°; ces deux ouvrages ont placé l'auteur au rang des plus savans jurisconsultes. | *Traité du domicile et de l'absence*, 1812, in-8°; | *Dieu, la nature et la loi*, 1814, 2 vol. in-8°; ce livre a quelques rapports avec les *Essais* de Montaigne; | *Camille*, tragédie en 5 actes, non représentée, 1817, in-8°; | *Les Contemporaines, silhouette politique et morale*, 1818, in-8°; | *La bouche de fer, par MM. All Eyes* (tout yeux), et *All Ears* (tout oreilles), 1818, 4 cahiers in-8°; c'est un journal auquel Desquiron coopérait, et qui n'eut qu'un moment d'existence. | *Solyme conquise, ou La dispersion des juifs*, poème en vers et en vingt chants, 1819, 2 vol. in-8°, avec deux gravures et un plan de Jérusalem. Les notes

qui accompagnent ce poème sont curieuses et savantes. | *Histoire du procès de la reine d'Angleterre*, 1820, 16 cahiers in-8°; | *De la puissance paternelle en France, mise en rapport avec les intérêts de la société*; | *Essai sur l'adultère, considéré dans ses rapports avec nos lois et nos mœurs*, 1821, in-12; | *Tablettes de la reine d'Angleterre, où se trouvent inscrits jour par jour les événemens les plus remarquables de son voyage en Sicile, en Grèce, en Barbarie et à la Terre-Sainte*, précédées d'un *Résumé des débats sur le bill des peines et amendes*, d'une *Notice sur Bergami, avec la Correspondance de ce chambellan*, et des portraits, traduit de l'italien sur les manuscrits autographes de la reine, 1821, in-8°; | *Traité de la mort civile en France*, 1821, in-8°; | *Noé*, poème (en prose), en 6 chants, avec des notes, 1824, in-18; | *Révolutions de la France, depuis 1786 jusqu'à nos jours*, 8 vol. (sans date). Desquiron a laissé en outre en manuscrit divers ouvrages dont il avait annoncé la publication. On peut en voir le détail dans la *Biographie des contemporains*, à laquelle est empruntée la nomenclature précédente.

DESROTOURS (NOËL-FRANÇOIS-MATHIEU ANGOT), né à Falaise le 25 mars 1759, était, avant la révolution, premier commis de l'administration des monnaies, et fut depuis adjoint au comité des monnaies de l'Assemblée Constituante, où ses lumières furent d'un grand secours. Incarcéré en 1795 à Alençon, il faillit l'être encore en 1799, en exécution de la loi des otages. Rappelé à Paris, sous le consulat, pour donner son avis sur la refonte générale des monnaies, il ne put, à cause de son grand âge, accepter des fonctions dans l'administration. Il mourut au mois de juin 1821. Voici la liste de ses ouvrages les plus importants; | *Almanach des monnaies*, 1784 à 1789, 6 vol. in-12; | *Notice des principaux réglemens publiés en Angleterre concernant les pauvres, etc.*, Londres et Paris, 1788, in-8°; | *Observations sur la question de savoir s'il conviendrait de fixer invariablement le titre des métaux monnayés*, juin 1790, in-8°; | *Résumé des rapports du comité des monnaies*, 1790, in-8°; | *Analyse de l'ouvrage de Mirabeau sur la constitution monétaire*, janvier 1791, in-8°; | *Observations sur le mémoire de la commission des monnaies, relatif à la refonte générale des monnaies et aux nouvelles em-*

preintes, novembre 1792, in-8°; [*Quelques réflexions sur les motifs auxquels on attribue la rareté du numéraire*, 1797, in-8°.

DESTUTT de TRACY. *Voyez* TRACY.

DEVAINES (JEAN), conseiller d'état, membre de l'institut, né vers 1750, mourut à Paris, le 16 mars 1805. Entraîné dès sa jeunesse vers la culture des lettres par un goût décidé, il dut céder à la force des circonstances qui le jetèrent dans une autre carrière où il ne tarda pas à se distinguer. D'abord premier commis des finances sous Turgot, il occupa jusqu'à la révolution, de hautes fonctions dans l'administration civile, et fut successivement administrateur des domaines et receveur général des finances. En 1795, il était commissaire de la trésorerie nationale, et en 1800, il devint conseiller d'état. Le 22 janvier 1805, il fut nommé membre de la deuxième classe de l'institut, nomination qui excita des réclamations, parce qu'il n'avait jamais été de l'académie française. Cependant il n'était pas entièrement dépourvu de titres littéraires, quoiqu'il ne pût entreprendre un ouvrage de longue haleine. Ses principaux ouvrages sont : | *De Buffon et de Jean-Jacques Rousseau*, inséré dans le premier tome des *Mélanges de littérature* de Suard; | *Nouvelles considérations sur les mœurs*; | *Les Tuileries en 1784*, inséré dans le deuxième tome des *Mélanges*; | *De la médiocrité*; | *De l'exagération*; | *Des théophilanthropes*; | *La réalité de l'illusion*; | *Fragmens de morale*. Devaines a publié également un *Recueil de quelques articles extraits de différens ouvrages périodiques*, avril 1799. Ce dernier ouvrage n'a été tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires.

DEWEZ (LOUIS-DIEUDONNÉ-JOSEPH), né à Namur le 4 janvier 1760, et inspecteur général de l'instruction publique en Belgique, a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire de ce royaume. Il fut dix ans professeur de rhétorique sous le gouvernement autrichien. Sous la domination française, il occupa successivement les places de commissaire du pouvoir exécutif près les tribunaux de Sambre et Meuse et de sous-préfet de St-Hubert; Guillaume le nomma inspecteur des collèges et athénées des provinces méridionales. Dewez conserva cette place depuis la révolution. *L'histoire générale de la Belgique* est la principale de ses

productions, Bruxelles, 1805—06, 7 vol. in-8°. Cet ouvrage, fruit de vingt années de recherches dans toutes les annales, chroniques, manuscrits et archives du royaume, et dans lequel l'auteur a fait preuve de la plus vaste érudition, est écrit d'une manière non moins agréable qu'instructive. En décrivant la révolution qui sépara des états de Philippe II les sept provinces septentrionales des Pays-Bas, Dewez manque néanmoins de cette chaleur et de cet entraînement qui caractérisent l'ouvrage de Famién Strada, qu'on peut appeler le Tite-Live de l'Espagne. Lui-même reconnu ce défaut. De nouvelles études et de nouvelles recherches lui facilitèrent l'exécution du projet qu'il forma dès lors de refondre entièrement son ouvrage. Cette seconde édition, publiée à Bruxelles en 1827, forme 8 volumes. Les autres ouvrages de Dewez sont : | *Histoire particulière des provinces belgiques*, Bruxelles, 1817, 5 vol. in-8°. C'est le complément de l'ouvrage précédent. | *Dictionnaire géographique du royaume des Pays-Bas, ou Description historique, physique et statistique des lieux remarquables par les événemens, monumens, etc.* La critique a signalé quelques inexactitudes dans les descriptions de la partie septentrionale du royaume qui était moins connue à l'auteur. | *La géographie du royaume des Pays-Bas, rédigée par provinces*, ouvrage spécialement destiné aux collèges et fort utile aux étrangers. Il a déjà obtenu un grand nombre d'éditions. | *Histoire du pays de Liège*, Bruxelles et Paris, 1832, 2 volumes in-8°. Le second volume est terminé par une *Notice des Liégeois qui se sont fait un nom dans les sciences, les lettres et les arts*, ainsi que par une *Notice des historiens du pays de Liège*. Dewez est encore auteur de plusieurs mémoires relatifs à l'histoire de son pays, insérés dans les mémoires de l'académie de Bruxelles. Son dernier ouvrage, publié en 1855, est un recueil de leçons données par lui au musée des sciences et arts de Bruxelles où il était professeur d'histoire nationale. Il est mort dans cette ville le 26 octobre 1854.

DEYEUX (NICOLAS), savant pharmacien, membre de l'académie des sciences, et professeur à l'école de médecine de Paris, naquit en 1744 dans cette ville, où il posséda pendant long-temps une excellente pharmacie. La réputation qu'il s'acquit par ses travaux scientifiques, et

surtout par la manière honorable dont il avait exercé sa profession, le fit nommer pharmacien de l'empereur, au moment où Bonaparte se forma une maison. Il conserva, jusqu'en 1814, cette place que Cadet-Cassicourt occupa après le retour de l'île d'Elbe. Deyeux mourut à Paris au mois de mai 1837, dans sa quatre-vingt-treizième année. On a de lui : | *Précis d'expériences et observations sur les différentes espèces de lait considérées dans leurs rapports avec la chimie, la médecine et l'économie rurale*, Paris et Strasbourg, 1800, in-8°. Ces expériences forment conjointement avec Parmentier, forment l'ouvrage le meilleur et le plus complet qui ait été publié sur cette matière. | *Considérations chimiques et médicales sur le sang des icériques*, Paris, 1804, un volume in-4°. Deyeux a publié en outre différens *mémoires* et *articles* dans le *Journal de physique*, dans la *Statistique de la France* par Herbin, et dans la nouvelle édition du *Théâtre d'agriculture* par Olivier de Serres. L'art pharmaceutique lui est également redevable de plusieurs procédés utiles et ingénieux.

DIBDIN (CHARLES), auteur dramatique anglais, naquit à Southampton, vers 1748. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, mais entraîné par un penchant irrésistible vers les arts de la scène, il ne tarda pas à embrasser la carrière d'acteur et de compositeur. Forcé d'abandonner, après vingt années d'exercices, un petit théâtre élevé à ses frais, et dont il était à la fois l'unique acteur, le seul auteur et le seul musicien, il reçut du gouvernement une pension de deux cents livres sterling, comme récompense des chants patriotiques qu'il y avait fait entendre, et qui avaient excité dans le peuple le plus grand enthousiasme pendant la guerre avec la France. Cette pension fut supprimée à la mort de Pitt; mais les compatriotes de Dibdin y suppléèrent par une souscription qui lui assura une honnête aisance jusqu'à sa mort arrivée le 23 juillet 1814. On cite comme ses productions dramatiques les plus remarquables : | *L'anneau nuptial*; | *Les deux avarés*; | *Le sérail*; | *Le quaker*; | *Les Bohémiens*; | *La bergère des Alpes*, opéra-comiques; | *Le miroir, ou Arlequin partout*; | *Arlequin franc-maçon*; | *Les sorcières de Lancastres*, etc., farces et pantomimes. Dibdin a composé aussi la musique de plusieurs opéras tels que : | *Lionel et*

Clarisse; | *Le cadenas*; | *Le jubilé*, etc. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages dans divers genres : | *Anne Hervitt*, ou *Le Robinson femelle*, roman; | *Le frère cadet*, id.; | *Henri Hooka*, id.; | *Histoire du théâtre*, 1793, 5 vol. in-8°; | *Observations sur un voyage en Angleterre et en Ecosse*, 1803, in-8°; | un poème didactique sur la musique, 1804, in-4°, etc.

DIDOT (FIRMIN), célèbre imprimeur et graveur en caractères, était né à Paris en 1764. Après avoir terminé ses études, il se perfectionna dans la connaissance de la langue et de la littérature grecque, sous la direction du savant d'Ausse de Villosion, et songea à parcourir la carrière dans laquelle son père François-Ambroise Didot s'était déjà illustré. Dès 1785, il avait gravé le beau caractère italique que son frère Pierre Didot employa dans la première édition de son épître sur les progrès de l'imprimerie. Son père le plaça en 1789 à la tête de sa fonderie, et l'assemblée Constituante l'attacha à la fabrication des assignats. Il entreprit en 1795 une nouvelle édition de la table des logarhythmes par Callet, et imagina d'en immobiliser chaque page, en la fondant avec un fer chaud, afin d'arriver à une correction complète. Il obtint en 1797 un brevet d'invention pour son procédé de stéréotypie, et s'associa avec son frère Pierre Didot et Herhan pour la vente des éditions stéréotypées. Firmin Didot s'occupait en même temps du perfectionnement des caractères. Les belles éditions qu'il donna, de Virgile et d'Horace, en 1798 et 1799, peuvent faire juger du degré d'élégance auquel il était parvenu. Il donna en 1801 l'*Essai d'un nouveau caractère grec* dans un in-4° de 14 pages, contenant le premier chant de Tyrtée, avec la traduction française en regard. Firmin Didot unissait au talent du typographe des connaissances littéraires très étendues. Avant de s'être fait un nom comme imprimeur, il avait entrepris une traduction en vers des idylles de Théocrite, et il avait formé le projet, pour distraire sa pensée des scènes terribles de la révolution, de traduire tous les poètes bucoliques. Il publia en 1806 une traduction des églogues de Virgile, remarquable sous le double rapport typographique et littéraire. Chaque année voyait sortir des presses de l'habile imprimeur de nombreux ouvrages dont nous ne pouvons donner ici la liste complète. Didot obtint en 1815 un brevet pour

divers perfectionnemens relatifs à la fonte des caractères. Dans ses loisirs, il avait composé une tragédie d'*Annibal*, qu'il publia en 1817. L'année suivante, il voulut visiter les lieux où les deux premiers poètes bucoliques de l'antiquité avaient composé leurs ouvrages. Après avoir cherché sur les bords du Mincio les traces du cygne de Mantoue, il alla en Sicile voir les paysages décrits par Théocrite. De retour de son voyage en 1819, il se mit sur les rangs pour remplacer l'abbé Morellet à l'académie française, et obtint 6 voix; mais Lemontey l'emporta. La même année il donnait sa belle édition des *Lusiades* de Camoëns, qui eut un grand succès. Celle qu'il donna de la *Henriade* grand in-4°, reçut un accueil aussi favorable, et lui valut la médaille d'or à l'exposition des produits de l'industrie en 1825. Peu de temps auparavant, il avait obtenu un brevet pour l'impression des cartes géographiques en caractères mobiles. Ce fut à cette époque qu'il fit jouer à l'Odéon *La reine de Portugal*, tragédie en 5 actes qui n'eut qu'un petit nombre de représentations. En 1827, il fit un voyage à Madrid pour y étudier la langue espagnole. Nommé en 1829, par le département de l'Eure, membre de la chambre des députés, il y prit place dans les rangs de l'opposition, et fut un des deux-cent-vingt et un qui, en votant l'adresse au roi, provoquèrent la dissolution de la chambre. Réélu après la révolution de 1850, il appuya la proposition de décerner au duc d'Orléans le titre de lieutenant-général du royaume, et vota toujours, depuis cette époque, avec le parti ministériel. Il est mort le 24 avril 1856 à soixante-douze ans. On a de lui : | *Lettre à mon frère Pierre Didot sur le perfectionnement de l'art typographique*, 1802, in-8°; | *Poésies et traduction en vers*, 1822-26, 2 vol. in-12. Ces deux volumes contiennent la tragédie d'*Annibal*, les bucoliques de Virgile, les chants de Tyrtée, les seize premières idylles de Théocrite, la *Reine de Portugal*, et la notice sur Robert et Henri Etienne. La tragédie de la *Reine de Portugal* avait été imprimée séparément en 1824, in-8°. | *Les idylles de Théocrite traduites en vers français*, 1825, grand in-8°. Ce volume fait partie de sa collection des auteurs grecs avec la traduction française en regard, qui se compose aujourd'hui de 45 vol.; | *Poésies*, 1834, in-8°. Ce volume renferme les deux tragédies déjà citées,

des pièces fugitives, dont quelques-unes sont traduites ou imitées de l'espagnol, et la *Notice sur les Etienne*. On a publié une notice sur Firmin Didot, Paris, novembre 1856, in-8°.

DIMSDALE (THOMAS), médecin anglais, membre de la chambre des communes, naquit à Thoydon-Garnon, dans le comté d'Essex, en 1711. Son grand-père avait été l'un des compagnons de Guillaume Penn. Dimsdale débuta en 1754 dans la carrière médicale, mais renonçant bientôt à son état, il prit le parti des armes, et fit les campagnes du duc de Cumberland. De retour dans sa patrie à l'époque où la paix fut conclue, il se fit recevoir docteur, et fut vers 1767, appelé en Russie. Il y propagea avec zèle la méthode de l'inoculation qu'il pratiqua pendant le cours de sa longue carrière, sur les plus augustes personnages de son temps, notamment sur l'impératrice Catherine, son fils l'empereur Paul, et ses deux petits-fils les grands-ducs Alexandre et Constantin. Ces opérations le mirent à la mode en Russie, où il fit une grande fortune que commencèrent les dons de Catherine. Cette princesse lui accorda en outre plusieurs titres honorifiques transmissibles à ses descendans. A son retour en Angleterre, il fut reçu membre de la société royale de Londres, et envoyé à la chambre des communes par le comté d'Hertfort. Dès ce moment il renonça presque entièrement à l'art de guérir. Dimsdale mourut en 1800. Ses principaux ouvrages sont : | *Méthode actuelle d'inoculer la petite vérole, avec des expériences faites dans la vue de constater les effets de cette méthode, appliquée au traitement de la petite vérole naturelle*, Amsterdam et Montpellier, 1772, in-8°, traduit de l'anglais par Fouquet. | *Pensées sur l'inoculation générale et partielle, et esquisse de deux plans, l'un pour l'inoculation générale des pauvres dans les petites villes et villages, l'autre pour la même opération à Londres et autres villes grandes et populeuses*, Londres, 1776, in-8°; | *Observation sur l'introduction au plan du dispensaire pour une inoculation générale*, Londres, 1778, in-8°; | *Remarques sur la lettre du docteur Lettson au sujet de l'inoculation générale*; | *Revue des observations du docteur Lettson sur les remarques du baron Dimsdale*, 1779, in-8°; | *Traité sur l'inoculation*, 1781, in-8°; | *Relation du voyage de Dimsdale en Russie, et de*

l'inoculation pratiquée sur l'impératrice Catherine et le grand-duc Paul.

DONDEY-DUPRÉ (PROSPER), imprimeur et littérateur, né à Paris en 1794, et mort dans la même ville au mois d'août 1854, âgé de quarante ans. Versé dans les langues orientales, il appliqua heureusement, de concert avec son père, l'art typographique à la propagation des sciences et de la littérature de l'Orient, et publia en langues orientales un grand nombre d'éditions importantes. Il a laissé quelques pièces et la traduction de plusieurs drames indous.

DORION (CLAUDE-AUGUSTE), poète lyrique et épique du 19^e siècle, naquit en 1770 à Nantes. Après avoir terminé ses études à Paris, il fut employé quelque temps dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, et dut sans doute à la protection des amis qu'il avait parmi les créatures des divers ministres de l'époque, de n'être point inquiété en 1797 lors de la publication de son héroïde intitulée : *Marie-Thérèse à François, empereur d'Allemagne*, dans laquelle il exprimait vivement sa sympathie pour les malheurs de la famille royale. Le reste de sa vie totalement étranger à la politique n'offre aucun incident digne de quelque attention. Dorion est mort à Paris le 29 mai 1829. Ses ouvrages les plus remarquables sont, indépendamment de la pièce déjà mentionnée : | *La bataille d'Hastings ou l'Angleterre conquise*, poème héroïque en douze chants avec une introduction historique et des notes, 1809, in-8°, qui obtint une mention honorable au concours des prix décennaux ; | *Palmyre conquise*, poème épique en douze chants, 1813, où l'on retrouve les mêmes beautés et les mêmes défauts que dans le précédent, c'est-à-dire la fidélité des mœurs, une étude approfondie et fructueuse des grands modèles de l'antiquité, à côté d'une versification quelquefois terne et monotone ; | *Considérations sur l'état politique et commercial des puissances de l'Europe depuis la révolution jusqu'au congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1818, in-8° ; | *Perkins Warbeck, faux duc d'York*, roman historique, 1819, 3 volumes in-12 ; | *Les Ottomans et les Grecs*, poème lyrique, 1826, in-8° ; | *Chant de Sulmala*, imité d'Ossian, Paris, in-8° ; | *Poésies lyriques et bucoliques*, précédées d'un *essai sur la poésie et l'éloquence*, suivies d'*Héro-mède reine de Ségeste*, tragédie en cinq actes, 1820, in-8°. Plusieurs des *cantates*

de Dorion ont servi de programme aux compositions musicales des élèves de la classe des beaux arts de l'Institut.

DORVIGNY (N.), auteur comique, né à Paris vers 1785, dut une certaine célébrité à un nombre presque incroyable de pièces où, malgré le style grossier et trivial des principaux personnages, on remarque beaucoup d'esprit et de traits comiques, ainsi qu'un but critique ou moral bien marqué. A tout prendre, le genre simple, gai et le plus souvent bouffon que Dorvigny avait adopté, offrait infiniment moins de danger pour les spectateurs que ces pièces beaucoup plus prétentieuses pour le fonds et pour la forme, dans lesquelles le vol, l'assassinat, tous les crimes les plus horribles sont exposés continuellement sans voile et souvent sans correctif aux regards du peuple. Pour entretenir sa gaîté, Dorvigny composait, le plus souvent, ses pièces au cabaret ; aussi était-ce un proverbe reçu sur les boulevards qu'on trouverait plutôt de l'esprit dans un mélodrame, qu'un manuscrit de Dorvigny sans tache de vin. Cet auteur se fit comédien par circonstance, et dans un âge où la plupart abandonnent cette profession. Lorsque le fameux Volange, qui avait tant contribué au succès des pièces de Dorvigny, eut un ordre de début pour la comédie italienne, celui-ci offrit de le remplacer sur le théâtre des Variétés amusantes, et débuta avec succès dans une de ses propres pièces. Le retour de Volange aux Variétés fit oublier Dorvigny qui ne laissa pas de rester à ce théâtre. Il mourut dans la misère, au mois de janvier 1812, âgé de soixante-dix-huit ans. La liste complète des productions dramatiques de cet auteur nous entraînerait trop loin ; il suffira de citer celles qui ont obtenu le plus de succès ; telles sont principalement : | *La comédie à l'improptu*, ou *Les dupes* ; | *Les dédits* ; | *L'emprunt forcé*, comédies ; | *Jeannot*, ou *Les battus paient l'amende* ; cette pièce qui est une critique très fine de la police de Paris, eut cinq cents représentations consécutives ; on la jouait deux fois par jour ; elle fut attribuée pendant quelque temps au comte de Maurepas. | *Christophe le Rond* ; | *Arlequin corsaire-patriote* ; | *La fédération* ; | *Le désespoir de Jocrisse* ; | *Le niais de Sollogne* ; | *Jocrisse jaloux* ; | *Jocrisse au bal de l'opéra* ; | *Les métamorphoses d'Arlequin*, etc., etc. Quelques-unes des comédies de Dorvigny font partie du *Recueil*

général des proverbes dramatiques, 1785, 16 volumes in-12. On a de lui plusieurs romans qui ne valent pas ses pièces de théâtre : | *Le nouveau roman comique*, ou *Voyages et aventures d'un souffleur*, d'un perruquier et d'un costumier de spectacles, 1799, 2 volumes in-12; | *Le ménage diabolique*, 1801, 2 volumes in-12; | *Mille et un guignons*, ou *L'homme qui a renoncé à tout*, roman philosophi-tragi-comique, 1806, 4 volumes in-12, etc.

DOUHET-DAUZERS (CHARLES de), évêque de Nevers, était né le 11 mars 1774 à Auzers dans le diocèse de Saint-Flour. Formé de bonne heure à la piété, les leçons d'une éducation chrétienne fortifièrent en lui les sentimens religieux, et développèrent sa vocation pour l'état ecclésiastique. Les commotions politiques qui survinrent, retardèrent l'exécution de ses projets; mais dès que les circonstances le permirent, il entra irrévocablement dans la carrière où le ciel l'appelait. Nommé d'abord curé de Mauriac dans le diocèse de Saint-Flour, où il passa plusieurs années, et ensuite chanoine, grand-vicaire et archidiacre d'Amiens, il fut promu, le 16 avril 1829, à l'évêché de Nevers, vacant par la mort de M. Milaux; son sacre eut lieu le 6 septembre de la même année. Le nouveau prélat sut mériter le respect et l'affection de ses diocésains, par sa douceur, sa prudence et les autres vertus qui le distinguaient. Le 2 février 1834, après avoir présidé, au grand séminaire, à la rénovation des promesses cléricales, il sentit les premières atteintes du mal qui l'enleva au bout de quelques jours. Il mourut le 9 février après avoir reçu tous ses sacrements en présence de son chapitre et de plusieurs membres du clergé, auxquels il adressa des paroles pleines d'onction et de piété. On remarqua que le prélat expira le jour même où on lisait dans les chaires des églises son mandement pour le carême, dans lequel il parlait de la mort et du rapide changement de la figure du monde, et qu'il terminait par ces paroles : « Dieu même essuyera vos larmes. » Ces exhortations adressées par le pontife, et ces touchans adieux qu'il semblait avoir faits de son lit de mort, émurent vivement les fidèles. On trouve dans le mandement publié par les vicaires-généraux capitulaires pour ordonner des prières publiques pour le prélat défunt, ce passage consacré à son éloge : « Piété tendre et

» éclairée, zèle pour la pratique des de-
» voirs religieux et la discipline de l'E-
» glise; sagesse dans les décisions; pru-
» dence et fermeté dans l'exécution des
» mesures adoptées; douceur et bonté
» dans les rapports avec les inférieurs,
» douceur que n'altérerait pas la vivacité
» d'un saint zèle; science profonde, on-
» ction douce et pénétrante dans la chaire
» évangélique, désintéressement entier
» et charité inépuisable envers les pau-
» vres, toutes ces heureuses qualités,
» nous les avons vues réunies dans le
» respectable pontife que nous pleurons.
» Oui, mon Dieu, nous avons su les
» apprécier, et ce n'est pas pour les avoir
» méconnues que l'affliction est tombée
» sur nous. »

DOULIOT (JEAN-PAUL), ingénieur, naquit à Avignon le 25 février 1788 d'une de ces familles où le goût des arts est en quelque sorte héréditaire. Demeuré orphelin à quinze ans, Douliot continua ses études et l'exercice des travaux de sa profession avec tant de courage et de succès que dans l'année 1819 il fut nommé professeur-adjoint à l'école royale de mathématiques de Paris, et deux ans après il occupait la chaire d'architecture et de construction à l'école royale de dessin. En 1815 parut son *Cours de construction*, puis son *Traité de stéréotomie*, 2 vol. in-4°. Douliot a publié en outre différentes productions d'une haute importance : | un volume sur les mathématiques; | un *Traité de la charpente en bois* avec 120 planches; | une *géométrie pratique* pour l'école royale de dessin; | une *Géométrie élémentaire* à l'usage des écoles primaires. Il termina en 1833 la quatrième partie du cours de construction (*Traité de la stabilité des édifices*), ouvrage publié après sa mort, et dont il présente un fragment à l'académie des sciences sous le titre d'*Essai d'une théorie rationnelle de l'écoulement des liquides*. Douliot mourut dans sa ville natale le 7 novembre 1834.

DOVALLE (CHARLES), poète, né le 25 juin 1807 à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), et mort à la fleur de son âge, manifesta dès l'enfance des dispositions tellement heureuses qu'un prix de vers français fut fondé en sa faveur au collège d'Autun où il faisait ses études. Après avoir terminé son cours de droit à Poitiers, Dovalle se rendit à Paris en 1828 et commença son stage chez un avoué. Sans perdre de vue ses travaux de juris-

prudence, il persista dans sa vocation poétique, et publia divers essais parmi lesquels se trouvent plusieurs chansons qui lui méritèrent les suffrages du célèbre Béranger. Il coopéra aussi à la rédaction de quelques-uns des journaux dits littéraires, tels que le *Figaro*, le *Trilby*, le *Journal des salons* auquel il s'attacha en dernier lieu d'une manière spéciale, et où il déposa la plus grande partie de ses productions poétiques. Ayant offensé un jour dans son article *spectacles* la susceptibilité d'un des administrateurs du théâtre des Variétés, Dovalle fut provoqué en duel par ce dernier. Atteint d'une balle dans la poitrine, il succomba le 30 novembre 1829. Ses *poésies* ont été publiées à Paris, 1830, un volume grand in-8°, par les soins de ses collaborateurs. M. Victor Hugo y a joint une préface en forme de lettre adressée aux éditeurs.

DOYLE (JACQUES), évêque de Kildare et Leighlin en Irlande, né en 1786 et mort à Carlow le 15 juin 1834, avait reçu son éducation en Portugal, et était entré dans l'ordre des Augustins. De retour en Irlande, il fut nommé professeur de philosophie, puis de théologie au collège de Carlow. Son mérite le fit choisir pour l'épiscopat lorsqu'il n'avait encore que trente-trois ans, et il fut promu en 1819 aux sièges réunis de Kildare et de Leighlin. On a de lui un grand nombre d'écrits dont les principaux sont : | *Les droits religieux et civils des catholiques irlandais vengés* dans une lettre écrite au marquis Wellesley, 1825; | *Défense* de ces droits, 1824; | *Lettres sur l'état de l'éducation en Irlande et sur les sociétés bibliques*; | *Douze lettres sur l'état de l'Irlande*; | *Essai sur les réclamations des catholiques, réplique à un mandement de l'archevêque protestant de Dublin, etc.*; plusieurs de ces écrits ont rapport à la politique, et l'on pourrait penser en France qu'il s'en occupa un peu trop; mais il faut considérer la situation des choses et la disposition des esprits en Irlande. Il était difficile qu'un évêque restât froid au milieu de ce mouvement général, et qu'il ne prit aucune part à la grande lutte où la nation tout entière se trouvait engagée.

DRAKE (NATHAN), l'un des auteurs les plus ingénieux de la littérature périodique anglaise, bien connu aussi par diverses productions originales estimées, était né à York le 15 janvier 1766; il est mort le 7 juin 1836, à Hadleigh où il avait

exercé pendant quarante-quatre ans la profession de médecin. Il a publié dans cet espace de temps un ouvrage de médecine et quelques articles dans différents recueils médicaux. Ses œuvres littéraires sont nombreuses. Les principales sont : | *Le spectateur*, heures littéraires, 1820, 4^e édition, 3 volumes in-8°; | *Essais extraits de différents recueils*, 9 vol. in-8°; | *Shakespeare et son époque*, 1817, 2 vol. in-4°; | *Les nuits d'hiver*, 1820, 2 vol. in-8°; | *Les matinées printanières*, 1828, 2 volumes in-8°. Au moment de sa mort il venait de mettre sous presse une *Version choisie des psaumes* avec beaucoup de notes et d'éclaircissements.

DRAPARNAUD (VICTOR-MARC-XAVIER), poète lyrique et dramatique, naquit le 3 décembre 1775 à Montpellier. Il était frère de Jacques-Philippe-Raimond Draparnaud, professeur d'histoire à l'école de médecine de cette ville (voyez ce nom, tome IV, page 372). Sa jeunesse fut orageuse, et diverses aventures, dont quelques-unes sont fort peu honorables, signalèrent son âge mûr. Après s'être échappé du bagne de Toulon où l'avait conduit la fabrication d'un brevet d'adjudant général, il passa en Espagne, fut ramené en France où il resta détenu jusqu'en 1815, et s'établit en 1820 à Paris. Il s'adonna dès lors exclusivement à la littérature dramatique où il n'obtint pourtant que de très-médiocres succès, et mourut du choléra dans cette ville le 4 octobre 1835. Ses principaux ouvrages dans le genre lyrique sont : | *Ode sur la mort du prince de Condé*. | *Ode sur la restauration de la statue de Henri IV*; | *Id. sur la naissance du duc de Bordeaux*; | *Id. sur le triomphe de la royauté*, à l'occasion de la délivrance du roi d'Espagne par l'armée française, sous les ordres du duc d'Angoulême. | *Id. sur le nouveau règne*, à l'occasion du sacre de Charles X, 1825. Parmi ses productions dramatiques, on peut citer : | *Le prisonnier de Newgate*, drame en cinq actes et en vers (1817). | *Savoir et courage*, comédie en trois actes, 1822. | *Louis-le-Débonnaire*, ou *le Fanatisme au neuvième siècle*, tragédie en cinq actes, 1822. La police en fit suspendre les répétitions. | *Une journée du duc de Vendôme*, comédie en trois actes et en vers libres, 1822. | *Maxime*, ou *Rome livrée*, tragédie en cinq actes et sans contre-dit la meilleure pièce de l'auteur. | *Thomas Morus*, ou *le Divorce de Henri VIII*, tragédie en cinq actes, pièce romanesque

et dépourvue d'intérêt. | *Honneur et préjugé*, drame en trois actes et en vers. | *La clémence de David*, tragédie en trois actes avec des chœurs. | *L'école de la jeunesse*, comédie en cinq actes et en vers, 1828, in-8°, etc.

DRUON (PIERRE-PAUL), bibliothécaire de la chambre des députés, était né le 12 septembre 1745 à Busignies dans le Cambrésis. Il entra de bonne heure dans la congrégation de Saint-Maur où il avait un oncle qui devint prieur de l'abbaye de Saint-Jean à Laon. Druon ayant témoigné du goût pour l'étude, fut employé à Paris aux travaux littéraires que sa congrégation suivait encore à cette époque. Il travailla au troisième volume de *l'art de vérifier les dates*, et coopéra au quatorzième *Recueil des historiens de France*. La révolution le chassa de son monastère. Cependant, en 1798, lorsqu'on forma au palais Bourbon une bibliothèque pour le corps législatif, Druon fut nommé sous-bibliothécaire et devint bibliothécaire en chef à la mort de Camus en 1804. Son savoir, sa modestie, son exactitude et son obligeance l'avaient rendu agréable dans cette place à ceux qui aimaient le moins les prêtres. C'est lui qui mit dans la bibliothèque de la chambre l'ordre qui y règne, et qui en rédigea le catalogue. Druon mourut le 5 octobre 1835 à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

DUBOIS (ANTOINE, baron), chirurgien célèbre, membre de l'académie royale de médecine, était né à Gramat, département du Lot, en 1756. Issu d'une famille peu aisée, après avoir terminé ses études au collège de Cahors, il fut obligé, pour vivre, de donner des leçons de lecture et d'écriture, et de copier des exploits chez un huissier. Dans le même temps, il faisait sa philosophie au collège de Mazarin, et commençait ses études médicales sous Desault, qui ne tarda pas à le distinguer, et à se l'attacher d'une manière particulière. Dubois se livra spécialement à l'étude de l'anatomie, de la chirurgie et des accouchemens, et acquit en peu de temps une grande habileté dans ces branches de l'art de guérir. Après avoir passé rapidement par les grades de docteur en médecine, de maître en chirurgie, d'élève et ensuite de prévôt de l'école pratique, il fut nommé, en 1790, professeur au collège de chirurgie. Quoique jeune à cette époque, il jouissait déjà d'une réputation fort étendue, et passait pour un des premiers chirurgiens de

l'Europe. Remarquable par sa dextérité et sa présence d'esprit, ainsi que par une admirable netteté d'idées et d'exposition, il était éminemment propre à l'enseignement comme à la pratique de l'art. A la réorganisation de la faculté de médecine, il fut de nouveau nommé professeur et fit, peu de temps après, partie des savans qui accompagnèrent Bonaparte en Egypte. L'administration des hospices le nomma, en 1802, chirurgien en chef de la maison de santé qu'elle venait de fonder, et il y donna trois fois par semaine des consultations gratuites. En 1811, Napoléon qui avait déjà eu occasion d'apprécier son talent, lui donna une preuve éclatante de confiance en le choisissant pour accoucher Marie-Louise. Dubois fut momentanément privé de sa place de professeur à l'école de médecine en 1822, mais il y fut réintégré en 1829. Après la révolution de 1830, il fut nommé doyen de la même école ; mais il se démit de ses fonctions à l'occasion d'une opération qu'il dut subir, et qui fut suivie d'un succès entier. Dubois a rendu de grands services à l'art de guérir. Outre les procédés opératoires qu'il a substitués aux anciens, il a inventé ou perfectionné un grand nombre d'instrumens, entre autres le forceps qui porte son nom. On assure qu'il était doué d'un coup-d'œil si sûr et si pénétrant qu'il lui est arrivé de prédire la mort prochaine et inévitable de personnes qui ne se croyaient atteintes d'aucun mal. Dubois est mort à Paris en 1837 à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait fourni plusieurs articles au dictionnaire des sciences médicales.

DUBOIS-DUBAIS (LOUIS-THIBAUT), né dans le Cotentin, fut d'abord garde-du-corps et garde de la manche. Au commencement de la révolution, il était capitaine de cavalerie. A cette époque il renonça à sa noblesse, fut élu juge de paix, administrateur du Calvados, député à l'assemblée Législative, puis à la Convention. Il y vota la mort de Louis XVI, mais avec appel au peuple et sursis, à moins que les étrangers n'entrassent en France. La Convention l'envoya plusieurs fois en mission. En 1795, il passa au conseil des Cinq-Cents. Il y parla plusieurs fois sur les finances, se prononça fortement contre le parti *clichien*, et attaqua le projet de Pichegru sur la réorganisation de la garde nationale. Le 1^{er} septembre 1797 il accusa le Conseil d'avoir aggravé les maux de la république par la protection qu'il avait

accordée à ses ennemis. Le 20 mai 1798 il sortit du conseil des Cinq-cents et fut élu à celui des Anciens dont il fut nommé secrétaire le 20 juin 1799, et le 20 juillet, président ; il avait été de presque toutes les assemblées législatives précédentes, et avait parlé sur la plus grande partie des affaires traitées dans les conseils. A la suite des événemens du 18 brumaire, il fut successivement créé sénateur, comte de l'empire, commandant de la Légion-d'honneur et titulaire de la sénatorerie de Nîmes. Il avait eu préalablement une mission dans les quatre départemens réunis de la rive gauche du Rhin où il s'était conduit avec assez de modération. Durant les cent-jours il signa l'*acte additionnel* aux constitutions de l'empire, mais avec la condition expresse qu'il y serait fait des changemens hautement réclamés par l'opinion publique. Au retour du roi, Dubois-Dubais perdit ses places et ses titres : c'est alors qu'il voulut expliquer son vote dans le procès de Louis XVI. Il publia à ce sujet une *Lettre* et un *Mémoire* où il cherchait à justifier sa conduite. En 1816 il fit encore paraître des *Observations justificatives sur les votes conditionnels dans le procès de Louis XVI*, in-8°. Obligé de sortir de France comme régicide, il se retira dans le pays de Liège, d'où on lui permit de revenir au bout de quelques années. Il est mort le 1^{er} novembre 1854 à sa terre de Dubais, près de Cambremer, dans le Calvados.

DUBOST (ANTOINE), peintre distingué, né à Lyon, le 16 juillet 1769, étudia avec succès les mathématiques, le dessin et la peinture. Il servit d'abord quelque temps dans les armées de la république, parvint au grade de capitaine dans le corps du génie, donna sa démission en 1796, et reprit ses études. Il voyagea en Suisse et en Italie d'où il rapporta une précieuse collection de dessins, et vint ensuite se fixer à Paris où il exposa au salon de 1801, *Le départ de Brutus et de Porcie* qui est le premier de ses tableaux. Il mit à l'exposition de 1804 son *Damoclès* qui lui mérita une médaille d'or. Peu de temps après, son tableau de *Vénus et Diane* fut acheté huit mille francs par le gouvernement, et placé dans la galerie de l'école française au Louvre. Dubost passa en 1806 en Angleterre pour étudier les plus belles races de chevaux et visiter les haras les plus renommés. Il y demeura six ans, et exposa avec succès

plusieurs de ses tableaux dans ses appartemens ; on remarqua surtout une *Vue de Hyde-Park*, et une autre de *Windsor*. De retour en France au commencement de 1813, il fit son tableau d'*Ulysse et Pénélope*, et celui du *Joueur dépouillé*. Il exposa au salon de 1814 plusieurs compositions qui furent citées d'une manière très honorable par les journaux, et lithographia lui-même douze sujets pris dans le New-Market, qu'il avait dessinés d'après nature, sur les lieux, en 1809. Ces lithographies sont accompagnées d'un texte anglais et d'un autre français, en un volume in-folio, oblong. Dubost succomba, le 6 septembre 1825, à une blessure reçue dans un duel. Cet artiste dessinait avec une facilité prodigieuse, et son trait toujours hardi, décidé, présentait encore de la pureté et de la correction. Son coloris était vif et brillant, sa touche mâle et pleine de fermeté. Mais ses figures, quoique d'un très bon goût, manquaient souvent de caractère et d'expression, et ses compositions, d'ailleurs bien entendues, n'offraient pas cette vie qui révèle à la fois la pensée et la main du génie. Les *Archives historiques, statistiques et littéraires du département du Rhône*, ont consacré une notice à Dubost.

DUCANCEL (CHARLES-PIERRE), avocat et auteur dramatique, né à Beauvais en 1766, adopta d'abord avec enthousiasme les principes de la révolution ; mais la vue des crimes atroces qui en furent la conséquence le ramena à des idées plus saines que ne démentit point le reste de sa vie. Sa carrière politique offre peu d'incidens dignes de remarque. Ducancel a publié à divers intervalles plusieurs brochures et pièces de théâtre presque toutes relatives aux événemens de l'époque. Ses principales productions dans ce genre sont : | *L'Intérieur des comités révolutionnaires* ou les *Aristides modernes*, comédie en trois actes et en prose. | *Le Hâbleur*, ou *le Chevalier d'industrie*, en trois actes et en vers, avec un prologue. | *Les deux morts supposés*, comédie-vaudeville en un acte. | *Questions sur la loi des élections*, du 5 février 1817. | *Esquisses historiques, politiques et morales du gouvernement révolutionnaire en France*, Paris, 1821, in-8°. Elles renferment des détails curieux et qu'on chercherait vainement ailleurs. Comme auteur dramatique, Ducancel n'est pas dépourvu d'originalité, quoiqu'on puisse l'accuser de peu

d'entente dramatique; dans ses brochures politiques il manque presque toujours de mesure. Il est mort en 1835, près de Clermont en Auvergne.

DUCANGE (VICTOR-HENRI-JOSEPH BRAHAIN), romancier et auteur dramatique, était né à La Haye le 25 novembre 1783. Son père alors secrétaire d'ambassade en Hollande, avait publié lui-même quelques ouvrages d'éducation. De retour en France en 1803, après quelques voyages entrepris dans le but de compléter son instruction, Ducange fut successivement employé dans plusieurs administrations; mais s'étant trouvé sans place par suite de la suppression du ministère des manufactures et du commerce où il avait travaillé en dernier lieu, il se tourna entièrement vers la littérature. Affectant de confondre dans sa haine pour la religion et la royauté les abus avec les institutions, cet écrivain à qui on ne peut refuser un talent réel, servit efficacement le parti qui, pendant quinze années, travailla sans relâche à répandre dans les esprits des semences d'anarchie. Les écarts de sa plume lui attirèrent à diverses reprises plusieurs condamnations qui n'eurent d'autre effet que de l'exaspérer et ne le rendirent ni meilleur ni plus prudent. Ducange est mort le 15 octobre 1835, sans avoir retiré aucun avantage personnel de la révolution de 1830 qu'il avait concouru à préparer. Il a laissé un grand nombre de romans et de drames parmi lesquels il suffira de citer ceux qui ont eu le plus de retentissement. Au premier de ces deux genres appartiennent : | *Léonide ou la Vieille de Surène*; | *Valentine ou le pasteur d'Uzès*, qui valut à l'auteur une condamnation à six mois de prison et à cinq cents francs d'amende comme attentatoire à la morale publique et religieuse. | *La luthérienne ou la Famille morave*. | *Les trois filles de la veuve*. | *Le Médecin confesseur*, etc. De toutes ses pièces de théâtre, celle qui obtint le succès le plus éclatant et le plus durable est le mélodrame intitulé : *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, 5 actes, 1825. Les critiques les mieux fondées sur les règles de la composition dramatique, principalement en ce qui concerne l'unité de temps et de lieu, n'ont pu affaiblir la profonde impression produite par la pièce dont il s'agit, et où la passion du jeu et ses funestes effets sont décrits d'une manière si vraie et si tragique. Ses autres productions remarquables dans ce genre

sont : | *Calas*, mélodrame en 3 actes, 1819. | *Thérèse ou l'Orpheline de Genève*, id., 1820. | *Mac-Dowel*, id., 1826. | *La Tour de Tonnington*, id., 1850. | *Il y a seize ans*, id., 1851. | *Le jésuite*, id., 1850. Cette pièce infâme qui n'est autre chose que la mise en scène des *Trois filles de la veuve*, et une copie exagérée de *Tartufe*, montre dans toute sa nudité la mauvaise foi et l'irrégulation de l'auteur; elle obtint à l'époque de troubles où elle fut représentée pour la première fois, tout le succès qu'il pouvait s'en promettre sur l'esprit de cette partie du public à laquelle il s'adressait ordinairement dans ses compositions. Par une singularité assez étrange, cet homme si exalté dans ses opinions écrites, si relâché dans la morale de ses livres, si peu décent dans son style, portait, dit-on, dans le monde, un maintien grave et posé, et des formes d'une convenance et d'une politesse distinguées.

DUCHESNOIS (CATHERINE-JOSÉPHINE), actrice célèbre, naquit à Saint-Saulve près de Valenciennes, le 5 juin 1777. Le véritable nom de sa famille était Rafin. Son père, simple domestique d'un maquignon de village, ne put donner aucun soin à son éducation, et son enfance se passa au milieu des rudes occupations de la campagne et dans un état voisin de la misère. Cependant, un instinct secret lui faisait déjà pressentir et espérer une autre vie que celle du village. Avidé de voir Paris, elle vint en 1792 dans cette capitale retrouver une sœur aînée qui y demeurerait. On assure que dans ce voyage, elle eut occasion de voir M^{lle} Raucourt jouant le rôle d'Agrippine dans *Britannicus*. Elle en reçut une impression d'admiration et de plaisir dont elle conserva le souvenir toute sa vie. De retour à Valenciennes, où une société dramatique s'était organisée pour jouer au profit des pauvres pendant l'hiver de 1796 et 1797, elle y fut admise et débuta par les rôles de *Sophie* dans *Robert chef de brigands*, de *Caroline* dans *Charles et Caroline*, et de *Palmire* dans *Makomet*. Quoiqu'elle ne fût âgée que de treize ans, et qu'elle n'eût ni étude, ni guide, ni modèle, elle étonna les spectateurs par la manière dont elle rendit ces personnages. Encouragée par ce succès, elle se rendit à Paris, où les conseils et les leçons de Legouvé développèrent les dons qu'elle avait reçus de la nature. Aidée de ce poète, encouragée par M^{me} Bonaparte et par Chaptal

alors ministre de l'intérieur, elle débuta au Théâtre français, le 3 août 1803, par le rôle de *Phèdre*. Jamais début ne fut aussi éclatant : dès ses premiers pas, elle se montra grande tragédienne et sut rendre avec une vérité d'expression qui n'a pas été surpassée, les tourmens de l'amour, les fureurs de la jalousie, les angoisses du remords et du désespoir. Jamais Racine n'avait eu d'interprète plus digne de lui. Après la représentation, une couronne fut jetée sur le théâtre et placée sur le front de la jeune actrice. M^{lle} Duchesnois continua ses débuts par les rôles de *Sémiramis*, d'*Hermione*, de *Didon*, de *Roxane* et d'*Aménaïde*. Geoffroy, ce critique dont le goût était si sûr, quand la passion ne dictait pas ses jugemens, exprima en ces termes son estime profonde pour le talent de la jeune tragédienne : « Ce qui me reste à dire de M^{lle} » Duchesnois est mon histoire; elle m'a » fait oublier qu'elle jouait un rôle, et » que j'assistais officiellement à un début; » elle a déconcerté la gravité du juge » qui doit être impassible comme la loi. » Familiarisé par l'expérience avec les » mouvemens tragiques, aguerri par » l'habitude contre les émotions théâ- » trales, et plus prompt à saisir le ridicule » qu'à sentir le pathétique, je défiais les » illusions de la scène; je me croyais su- » périeur aux faiblesses vulgaires.... Je » dois à M^{lle} Duchesnois de savoir que si » je n'étais pas touché, ce n'était pas ma » faute; elle m'a donné meilleure opinion » de moi-même : j'ai senti que je n'avais » pas le cœur dur, mais le goût difficile; » je me suis surpris avec plaisir, dans un » attendrissement tout-à-fait nouveau » pour moi; des larmes involontaires ont » rétabli l'honneur de ma sensibilité et je » suis tout fier de ma défaite. Mon avis » sur M^{lle} Duchesnois est donc le même » que celui de Louis XV sur Lekain : *Elle* » *m'a fait pleurer moi qui ne pleure* » *guères.* » Cependant, une autre actrice que recommandait une beauté peu commune, M^{lle} George ayant débuté peu de temps après au Théâtre français, une cabale se forma pour la mettre au-dessus de sa rivale et pour dégoûter M^{lle} Duchesnois d'une carrière qu'elle devait parcourir avec tant d'éclat. Geoffroy, infidèle à sa première admiration, se déclara pour la dernière débutante, et se montra un des plus ardens champions de cette guerre futile dans laquelle le gouvernement d'alors voyait sans doute avec

plaisir se consumer la redoutable activité de la jeunesse. M^{lle} Duchesnois eut besoin, pour surmonter les obstacles qu'elle rencontra, des protections puissantes que son talent et ses qualités personnelles lui avaient acquises dans le monde. Après avoir joué avec le plus grand succès les rôles d'*Andromaque*, d'*Ariane* et d'*Alzire*, elle prouva dans ceux de *Clytemnestre*, d'*Athalie* et de *Mérope* que son talent ne se bornait pas à l'expression de la tendresse, comme ses ennemis affectaient de le répéter, et qu'elle possédait la noblesse et l'énergie nécessaires pour atteindre aux plus grands rôles de la tragédie. La critique lui reprochait le peu de régularité de ses traits; mais elle rachetait ce désavantage par la noblesse de son port et l'harmonie de sa voix. M^{lle} Duchesnois soutint avec Talma l'honneur de la scène française. En 1808, Napoléon les fit jouer à Erfurt, devant un parterre de rois. Outre les rôles que nous avons cités, elle créa ou rajeunit ceux d'*Adélaïde Duquesclin*, d'*Hécube*, de *Polyxène*, d'*Eryphile*, de *Lanassa* dans la *Veuve de Malabar*, de *Camille* dans les *Horaces*, de *Geétrude* dans *Hamlet*, de *Zuléma*, d'*Esther*, etc. Sous la restauration, elle prêta l'appui de son talent à plusieurs tragédies nouvelles. La *Jeanne d'Arc* de M. d'Avrigny lui dut en partie son succès. Elle se fit encore admirer dans la *Clytemnestre* de M. Soumet, et le *Léonidas* de Pichat. Mais elle joua surtout la *Marie Stuart* de Lebrun avec une force de pathétique qui fit couler des larmes de tous les yeux. M^{lle} Duchesnois fut vivement affectée de la mort de Talma, arrivée en 1826. Elle ne vit pas sans une peine amère les changemens qui furent introduits dans le théâtre Français; l'abandon de l'ancien répertoire et la substitution du drame aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, furent pour elle des causes de chagrin. Elle se retira dès lors de la scène, et n'y parut que dans des représentations extraordinaires données au profit de ses camarades ou pour soulager diverses infortunes. Elle renonça définitivement au théâtre en 1830. Depuis ce moment, sa santé subit une décadence rapide. Dans les derniers jours de 1834, avertie de sa fin prochaine par l'accroissement de ses souffrances, elle voulut se réconcilier avec l'Eglise et recevoir les secours de la religion. Mgr l'archevêque de Paris se rendit lui-même auprès d'elle et lui offrit les consolations propres à adoucir ses

derniers momens. Cette célèbre tragédienne mourut le 8 janvier 1835. La société d'agriculture, des lettres et des arts de Valenciennes fit frapper une médaille en son souvenir, et chargea M. Dinaux, un de ses membres, de rédiger une notice sur sa vie. M^{lle} Duchesnois se distinguait par plusieurs nobles qualités. Sa bienfaisance et sa générosité ne se démentirent pas un seul instant. En 1814 et 1815, elle rendit de grands services à des hommes d'opinions différentes, et sa maison devint un asile ouvert à quiconque était malheureux.

DUCOMMUN, dit **VÉRON** (JEAN-PIERRE-NICOLAS), ministre de la paroisse d'Étupes, né au village de Montécheroux près de Montbéliard, le 29 octobre 1688, fut envoyé de bonne heure dans cette ville où il fit avec succès ses études classiques. Destiné à suivre la carrière de la théologie, il alla s'y préparer dans les universités de Tubingue et de Halle en Saxe. Il enseigna dans cette dernière ville la langue française, et s'y livra à la culture des lettres et de la poésie. Ducommun composa quelques ouvrages légers peu dignes d'un ecclésiastique. Melin, comme lui, maître de langues, dans une diatribe qu'il fit imprimer à Halle, sous le titre de *Doctæ nugæ*, 1719, in-8°, lui reproche ces publications. Rappelé dans sa patrie en 1725, pour y remplir les fonctions pastorales, il fut nommé ministre à Clairégoutte au bout de deux ans, et passa avec le même titre à Étupes, où il mourut le 24 mars 1745. Ducommun conserva jusqu'à la fin de sa vie le goût des lettres et l'on disait de lui, avec raison, qu'il était plus familier avec les poètes qu'avec les prophètes. Il publia en 1715, 1717 et 1720, sous le voile de l'anonyme, divers ouvrages curieux et galans intitulés *Les yeux, le nez*, véritables débauches d'esprit que le caractère de l'auteur semblait devoir lui interdire. Il a publié en outre les *Fables nouvelles de Lamotte mises en prose*, Montbéliard, 1751, in-8°, avec une dédicace au magistrat de cette ville, dans laquelle il allègue, pour justifier son travail, que les vers ne plaisent pas à tout le monde, et que d'ailleurs la prose convient mieux au style simple et naturel de la fable. On doit en outre au même auteur les *quatrains* de M. D. C. *Première centurie*, Neuchâtel et Montbéliard, 1740, 27 pages in-8°; quelques-uns sont assez ingénieux. On lui attribue aussi une partie du *Dictionnaire comique et satirique*.

DUFIEF (NICOLAS-GEORGES), grammairien et philologue, né à Nantes, en 1771. Sa mère, célèbre par son dévouement à la cause royaliste dans la guerre de la Vendée, avait eu pour récompense, à l'époque de la restauration, la croix de Saint-Louis, honneur qui ne fut accordé à aucune autre femme. Dufief se retira, par suite des événemens politiques, d'abord en Amérique, puis en Angleterre où pendant 20 années il s'appliqua avec beaucoup de succès à l'enseignement de la langue française. Ses ouvrages principaux sur ce sujet sont : *La nature dévoilée dans son mode d'enseigner les langues à l'homme*. | *Dictionnaire français-anglais*; | plusieurs autres ouvrages philologiques, | enfin son *Dictionnaire de la prononciation*. Dufief est mort à Pentonville, près Londres, le 12 avril 1854.

DUFRESNE-SAINT-LÉON (LOUIS-CÉSAR-ALEXANDRE), né à Paris en 1752, montra de bonne heure un goût très vif pour la littérature. Successivement clerc de notaire, commis et homme d'affaires, il sut, par son esprit et ses manières distinguées, s'insinuer dans les bonnes grâces de Necker, sous le ministère duquel il devint premier commis des finances en 1788. Lié à la fois avec tous les hommes un peu marquans du commencement de la révolution, il se plaça dans la ligne constitutionnelle dont il ne s'est jamais écarté depuis. Le 16 juillet 1789, il fut chargé des dépêches du roi et de l'assemblée nationale pour courir après Necker, qu'il décida à reprendre le portefeuille, et qu'il ramena en triomphe à Paris. Honoré à cette époque de la confiance personnelle de Louis XVI, il fut nommé liquidateur général de la dette publique. Arrêté le 25 décembre 1792, il fut décrété d'accusation pour avoir voulu provoquer la liquidation des offices de la maison du roi, et se défendit avec tant de fermeté et d'éloquence qu'il détruisit les charges menaçantes portées contre lui, et fut renvoyé absous après une audience de vingt heures. Il fut décrété de nouveau six mois après, et eut le bonheur d'échapper aux agens du comité de surveillance qui vinrent pour l'arrêter. Il sortit de Paris et gagna les frontières de la Suisse à la faveur d'un déguisement. Inscrit sur la liste des émigrés, et dépourvu de tout ce qu'il possédait, Dufresne alla chercher un asile à Milan d'où il revint en France quelques jours avant l'époque du 18 brumaire. Grâce au crédit d'amis puissans, il fut

successivement chargé de plusieurs fonctions importantes qui lui valurent le titre de conseiller d'état honoraire, et celui de commissaire pour la liquidation des étrangers. Au milieu de ses travaux administratifs, Dufresne trouva le temps de publier plusieurs ouvrages importants dont les principaux sont : | *Etudes sur le crédit public*, tiré en 1788 à un seul exemplaire pour la bibliothèque du roi. | *Adresse au congrès de Vienne*, etc. On lui doit aussi quelques pièces de théâtre, plusieurs morceaux de littérature, tant en vers qu'en prose, insérés dans l'*Almanach des muses*, et divers articles dans le *Mercury* qu'il rédigea en 1817 de concert avec Benjamin-Constant, Lacreteille, etc. Dufresne-Saint-Léon est mort à Paris le 21 octobre 1856.

DUGAS-MONTBEL (N.), né en 1776, à Saint-Chamond dans le Forez, mort au mois de décembre 1854, est auteur de plusieurs ouvrages qui lui ont assuré un rang honorable dans la littérature. Nous citerons : | *Eloge de Boissieu*, Lyon, 1810, in-8°; | *Iliade d'Homère*, traduction nouvelle, Paris, 1815, 2 vol. in-8°; | *L'Odyssée, suivie de la Batrachomyomachie, des hymnes, de divers poèmes et fragmens attribués à Homère*, Paris, 1818, 2 vol., in-8°; il y a des exemplaires de ces quatre volumes qui portent le titre d'*OEuvres d'Homère*, Paris, 1825; cette traduction est très estimée, et l'auteur, respectant le caractère antique du poète qu'il traduisait, n'a point cherché à l'habiller à la moderne. | *Des épithètes dans les poésies homériques*, extrait d'un nouveau commentaire sur Homère, Paris, 1815, in-8°; | *Mémoire sur les commentaires d'Eustathe, et sur les traductions qui en ont été faites par M. Jean André* (article sur le), Paris, 1826, in-8° (extrait du *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*). En 1826, Dugas-Montbel avait fait imprimer une très bonne *Notice* sur Lecomte dans les *Annales Biographiques*, publiées par M. Mahul. Il était un des intéressés de la fabrique de rubans de Saint-Chamond, une des plus considérables de la France.

DUHAMEL (JEAN-PIERRE-FRANÇOIS GUILLOT), savant minéralogiste, naquit au mois d'août 1750 près de Coutances. Destiné au barreau, il travailla d'abord quelque temps chez un procureur, mais ne tarda pas à se dégoûter de la jurisprudence, et se jeta dans l'étude des mathématiques où il fit en peu de temps

les progrès les plus remarquables. A cette époque, l'école des ponts et chaussées commençait à s'organiser; Duhamel présenté au directeur Perronet, fut bientôt admis au nombre des élèves. Il était sur le point d'entrer dans cette administration, lorsque d'autres voies lui furent ouvertes par Trudaine, qui commençait à s'occuper de l'exploitation des produits souterrains du sol. Les mines de la France avaient été jusqu'alors beaucoup trop négligées, malgré l'exemple donné par l'Allemagne. Seychelles, ministre des finances, seconda le projet d'une école de métallurgie et de docimasie. Il fallait recueillir de la bouche des ouvriers une multitude de notions isolées que fournissait une exploitation imparfaite; cependant une grande instruction préparatoire était indispensable pour rassembler ces données en un corps de doctrine, et pour établir les rapports qui devaient constituer la science. Dans ce but on résolut de tirer de l'école des ponts et chaussées quelques jeunes gens, déjà bons physiciens et mécaniciens, pour les envoyer apprendre l'art spécial des mines dans le Hartz, dans la Saxe et vers le Danube. Ce fut sur Duhamel et Jars que tomba le choix de Trudaine. Après quelques excursions dans les Pyrénées, les Vosges et d'autres parties montagneuses de la France, ils partirent pour l'Allemagne en 1757, et firent tout ce qu'on pouvait attendre d'eux. Parmi leurs mémoires concernant les mines et les forges de la Saxe, de la Bohême, de l'Autriche méridionale, il en est auxquels Duhamel travailla tout seul, et il eut beaucoup de part aux recherches connues sous le nom de *Voyages métallurgiques*, quoique le nom de Jars s'y trouve seul. Pour apprécier avec justice les services qu'ils rendirent, il ne faut pas perdre de vue que ce temps peu éloigné du nôtre, en différait pourtant essentiellement; tout était obscur ou systématique dans la minéralogie; et quant à la géologie, elle naissait à peine. De retour à Paris, Duhamel trouva l'état des affaires complètement changé. Au sortir d'une guerre malheureuse, la prospérité des établissemens scientifiques était négligée, et il dut chercher les moyens d'utiliser les connaissances qu'il avait acquises. Après s'être mis successivement au service de divers entrepreneurs et propriétaires d'usine, il fut nommé, en 1775, commissaire du conseil pour l'inspection des forges, et perfectionna sous

d'importans rapports les procédés qu'on suivait dans les mines de Bretagne. Les nombreux mémoires qu'il adressa sur ce sujet à l'académie, lui valurent le titre de correspondant, et bientôt celui de membre adjoint. Les ministres de Louis XVI ayant repris les anciens projets de Trudaine, Duhamel, après une attente de vingt années, occupa enfin la chaire de métallurgie et d'exploitation dans l'école des mines à Paris; il la conserva pendant trente années avec le plus grand succès, et donna peu de temps avant la révolution, le premier tome de sa *Géométrie souterraine*. Les temps difficiles qui survinrent l'empêchèrent d'achever la publication de cet ouvrage; mais quelques fragmens des autres volumes ont été insérés dans l'*Encyclopédie méthodique*. L'ordre ayant commencé à se rétablir, en ce qui concernait les sciences, il reprit ses fonctions de professeur, auxquelles se joignaient alors celles d'inspecteur général. En 1811, il demanda sa retraite, et mourut au mois de février 1816, dans sa quatre-vingt-sixième année. — Un de ses fils suit la même carrière avec succès, et exerce également l'emploi d'inspecteur général des mines.

DUJARIÉ (JACQUES-FRANÇOIS), prêtre, né en 1763 à Angers, fit ses études dans le séminaire de cette ville. N'étant pas encore engagé dans les ordres au moment où la révolution éclata, il dut attendre des temps moins difficiles pour donner suite à sa vocation. Mais lorsque la persécution exercée contre les évêques demeura fidèles à leur conscience commença à se ralentir, Dujarié reçut la prêtrise, et ne tarda pas à donner l'essor à son zèle. Nommé à l'époque du concordat curé de Nuillé-sur-Loir, il conçut dès lors le plan de deux établissemens, l'un des *Frères de Saint-Joseph*, destinés à enseigner aux garçons les élémens de la foi et des connaissances humaines; l'autre des *Sœurs de la Providence*, appelées par leur institut à soigner les pauvres malades, et à instruire des enfans de l'autre sexe. Il commença par donner l'exemple des sacrifices nécessaires au succès de cette œuvre, en y consacrant toute sa fortune; la charité des fidèles, excitée par ses pieuses importunités, l'aïda à faire le reste. Quelques années suffirent au zèle fondateur pour établir sur des bases solides une entreprise du plus haut intérêt et de la plus difficile exécution. Cinquante maisons disséminées dans le département

de la Sarthe et ailleurs, attestent aujourd'hui sa pleine réussite. Cependant Dujarié se vit forcé d'interrompre ses travaux par des souffrances qui étaient la suite des fatigues qu'il avait éprouvées, et des privations qu'il s'était imposées. Il donna sa démission de sa charge pastorale qu'il ne pouvait plus remplir, et se rendit au Mans pour finir ses jours dans le noviciat qu'il avait créé. C'est là qu'il mourut, le 17 février 1838, à l'âge de soixante-onze ans.

DUJAY (FRANÇOIS-ALEXANDRE-JULIEN), né en 1775, au Grand-Rozoy, partit à seize ans pour l'Espagne où il servit quatorze ans comme lieutenant dans le régiment d'infanterie d'Ultonia. Quoique très-jeune encore, il consacra à l'étude des sciences exactes tout le temps qui n'était pas pris par le service militaire, et devint professeur de mathématiques aux Grandes-Canaries où son régiment fut envoyé. Il composa plusieurs ouvrages en espagnol, entr'autres un *Traité d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*; un recueil de *lettres philosophiques sur l'éducation*, commencé en 1800 à Santa-Cruz de Ténériffe, et publié en 1850. En 1855 il fit paraître les *Trois mémoires livrés aux méditations des gouvernans*; en 1854 il rédigea et fit imprimer la *statistique de la commune de Mareuil* dont il était devenu maire. | Un *Traité élémentaire d'arithmétique* qu'il composa dans le but de mettre la science à la portée de tous, était sous presse au moment de sa mort arrivée le 9 décembre 1855. Membre de plusieurs sociétés littéraires, Dujay a laissé de grands regrets parmi les adeptes de la science, mais surtout parmi les habitans de sa commune pour lesquels il se dévoua lors de l'invasion du choléra.

DULAURE (JACQUES-ANTOINE), né à Clermont-Ferrant le 5 septembre 1753, étudia d'abord l'architecture sous Rondelet chargé de continuer les travaux de Soufflot dans l'église de Sainte-Geneviève (aujourd'hui le Panthéon). Dégouté dans la suite de cette profession, il voulut devenir ingénieur-géographe et abandonna encore cette carrière où il avait eu cependant quelques succès pour se livrer entièrement à la littérature. Ses premiers essais dans ce genre furent des feuilletons de journaux, des brochures satiriques ou facétieuses sur quelques événemens et découvertes de l'époque, le tout publié sous le voile de l'anonyme. En 1785 seulement, il révéla son nom au public par

sa *Description de Paris*, 2 volumes in-12, ouvrage irréligieux et immoral dans lequel l'auteur manifestait des principes que ne démentit point le reste de sa vie, et dont le scandaleux succès fut accru, s'il est possible, par la saisie qui en fut faite au vertu des ordres du garde-des-sceaux. Deux autres productions du même genre, la *Description des environs de Paris*, 2 vol. in-12, et les *Singularités historiques*, 1788, un volume in-12, vinrent compléter la pensée de l'auteur et augmenter la popularité de son nom. Dans ce dernier ouvrage, sans contredire le plus dégoûtant des deux, l'auteur crut devoir garder l'anonyme. En 1791, il publia son *Histoire critique de la noblesse depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*, libelle incendiaire, dont le seul but était d'appeler sur une classe alors persécutée, impuissante à nuire et à se défendre, le mépris, la haine et la vengeance. La même année il fit imprimer deux autres pamphlets, ayant pour titre : | *La liste des ci-devant nobles, nobles de race, robins, etc., avec des notes sur leurs familles.* | *La vie privée des ecclésiastiques, prélats et autres fonctionnaires publics qui n'ont point prêté serment à la constitution civile du clergé.* Nommé en 1792 député du Puy-de-Dôme à la Convention nationale, Dulaure vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel. On ne peut rien imaginer de plus absurdement atroce que les considérans du jugement prononcé par cet homme contre l'infortuné monarque. Républicain sincère dans ses opinions, il fut du moins exempt de toute ambition personnelle et ne se rallia à aucun parti. Compris plus tard dans la proscription lancée contre les Girondins, il se cacha quelque temps dans Paris, réussit à gagner les frontières et se fixa dans une ville du canton de Berne, où il vécut pendant une année presque entière, du travail de ses mains, dans une manufacture d'indiennes. Rappelé en France par le décret du 18 frimaire an III, (8 décembre 1794) et rentré au sein de la Convention, il publia une brochure curieuse intitulée : *Supplément aux crimes des anciens comités de gouvernement, avec l'histoire des conspirations du 10 mars, des 31 mai et 2 juin, etc.* Kentré dans la vie privée à l'époque de la chute du Directoire, Dulaure traversa dans une espèce d'obscurité les temps du consulat et de l'empire, et ne révéla son existence

que par la publication, à divers intervalles, d'ouvrages analogues, par la tendance des idées, à ceux que nous avons déjà cités précédemment. Les plus remarquables sont : | *l'Histoire abrégée des différens cultes*, Paris, 1823, 2 volumes in-8° ; | et *l'Histoire physique, civile et morale de Paris, depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours*, six éditions diverses en sept ou huit volumes, publiées de 1821 à 1856 tant à Paris qu'à Bruxelles. Ce livre est aux yeux des admirateurs de Dulaure, le chef-d'œuvre de son auteur ; ce qu'il y a de bien certain du moins, c'est qu'il s'y est surpassé en déclamations haineuses et envenimées contre la religion catholique, ses ministres et la monarchie de St.-Louis. C'est dans la fange de nos annales et dans les documens les plus suspects qu'il va chercher des armes pour renverser les institutions les plus respectables. A *l'Histoire de Paris*, succéda, en 1825, *l'Histoire physique, civile et morale des environs de Paris*, Paris, 1825-1827, 4 volumes in-8° ; cet ouvrage digne sous tous les rapports du précédent, dont il est la continuation, obtint le même succès, quoique l'un et l'autre ne fussent à proprement parler, qu'une amplification des *Descriptions de Paris et de ses environs*, publiées par Dulaure en 1786. Sa dernière production remarquable est intitulée : *Esquisses historiques des principaux événemens de la révolution française, depuis la convocation des états-généraux jusqu'au rétablissement de la maison de Bourbon*, Paris, 1825-1828, 4 vol. in-8°. Dulaure est mort à Paris le 19 août 1833, âgé de quatre-vingts ans. Ajoutons pour compléter l'énumération de ses écrits, qu'il coopéra dès l'année 1785 à la rédaction de plusieurs journaux politiques ou littéraires, tels que *le Courrier lyrique* ; *Les Évangélistes du jour* ; *Le Thermomètre du jour* ; *Le Courrier français* ; *Le Censeur*, etc. ; qu'il publia à divers intervalles plusieurs brochures politiques, et fournit à la *société royale des antiquaires de France* un grand nombre de mémoires, dissertations et notices sur les antiquités du sol français. Il a laissé également plusieurs ouvrages historiques en manuscrit.

DUMAS (le général MATHIEU), né à Montpellier le 23 décembre 1753, prit part dans le cours de sa longue carrière à trois grandes révolutions politiques. En 1780 il combattait dans l'Amérique du

Nord, en qualité de capitaine aide-de-camp du général Rochambeau, pour l'indépendance des provinces anglaises qui forment maintenant les *Etats-Unis*. Il était en 1789, aide-de-camp du général Lafayette, commandant de la garde nationale de Paris, et ce fut lui qui, dans la déplorable journée du 21 juin 1791, à la tête des gardes nationales de différents départemens, ramena l'infortuné Louis XVI à Paris, que ce prince avait quitté furtivement la nuit précédente pour se rendre à Montmédy, et rejoindre le peu de troupes qui lui étaient restées fidèles. Mathieu Dumas se réunit encore au général Lafayette, lorsqu'en juillet 1830 ce dernier se trouva investi du commandement de toutes les gardes nationales du royaume. A son retour d'Amérique, d'importantes missions lui avaient été confiées; chargé de reconnaître l'état militaire des îles du Levant, il visita en 1784 la mer Ionienne, l'archipel grec et la ville de Constantinople. En 1787 il était en Hollande avec mission de diriger les efforts des Néerlandais pour s'opposer à l'invasion de la Prusse; l'année suivante il passa comme employé supérieur de l'Alsace en Guyenne et en Languedoc. Nommé en 1790 directeur du département de la guerre, il fut chargé de l'organisation de la première compagnie d'artillerie à cheval qui ait paru dans l'armée française. En 1791 le département de Seine-et-Oise l'envoya comme député à l'Assemblée Législative, et dans le cours des premières années de la révolution il fut mis à la tête du dépôt des plans de campagne. Compris en 1797 parmi les proscrits du 18 fructidor, il se réfugia à Hambourg où il commença à mettre en ordre les matériaux de son *Précis des événemens militaires*. Rentré en France sous le consulat, il fit avec l'armée de réserve, dont la rapide organisation lui avait été confiée, la campagne de Marengo. Napoléon, devenu empereur, éleva Mathieu Dumas au grade de lieutenant-général, le fit conseiller d'état, ministre de la guerre à Naples, directeur des revues et de la conscription à Paris, et intendant-général de l'armée en Russie. La restauration qui l'avait mis d'abord à la retraite le rappela ensuite au conseil-d'état, et lui confia la présidence du comité de la guerre qu'il conserva jusqu'à sa mort. Depuis la révolution de 1830, Dumas a fait partie de la chambre des pairs. Sans s'être élevé au premier rang des hommes de guerre, ce

général a prouvé dans ses diverses campagnes en Amérique, en Italie, en Suisse et en Allemagne, qu'il avait une grande connaissance de l'art militaire, et ses ouvrages attestent qu'il en avait approfondi la théorie. Il avait près de soixante ans lorsque Napoléon le nomma intendant général de la grande armée, et malgré son grand âge, il soutint les fatigues et les privations de la désastreuse campagne de Moscou. Comme membre de deux assemblées délibératives, Dumas a prononcé plusieurs discours remarquables. On a surtout distingué celui dans lequel au nom du corps législatif il célébra la gloire des armes françaises, et celui que comme conseiller d'état il prononça en proposant au nom du gouvernement la création de la légion d'honneur. Il se montra comme ministre à Naples, et comme directeur des revues et de la conscription de France, administrateur habile et actif. La modération en toutes choses était le trait caractéristique de Dumas; dans la question sur l'affranchissement des Noirs, il proposa un terme moyen; il s'opposa aux mesures de rigueur contre les émigrés, désapprouva la déclaration de guerre faite à l'Autriche, et accusa les ministres qui avaient fait envahir la Belgique. Toutefois cette modération ne l'empêcha pas de manifester des sentimens énergiques dans des circonstances périlleuses; c'est ainsi qu'il s'éleva avec force contre la scandaleuse amnistie accordée par l'Assemblée Législative au féroce Jourdan *coupe-tête*, et à ses complices; et il signala Dumouriez comme un intrigant et un factieux, lorsque ce général eut forcé le comte Rochambeau d'accepter sa retraite. Dumas conserva dans une extrême vieillesse l'usage parfait de toutes ses facultés, et quoique aveugle depuis long-temps il assistait jusqu'à la fin aux séances du conseil-d'état. Il est mort à Paris au mois de septembre 1857.

DUPORT (JEAN-LOUIS), célèbre violoncelliste, naquit à Paris au mois d'octobre 1749. Elève de son frère aîné (Jean-Baptiste Duport), qui s'était fait de bonne heure une brillante réputation sur le violoncelle, ses progrès furent si rapides qu'il ne tarda pas à égaler son maître et même à le surpasser. Celui-ci ayant fait un voyage à Berlin, en 1722, y fut attaché à la musique de la chambre de Frédéric II, qui lui donna pour élève, l'année suivante, le prince royal son neveu (depuis Frédéric-Guillaume II), et en 1787,

Il devint surintendant de la musique du nouveau monarque. Duport le jeune était resté à Paris où il perfectionna son talent jusqu'au point d'éclipser tous ses rivaux. Peu d'années avant la révolution, il fit un voyage en Angleterre où ses qualités personnelles, non moins que ses talents, lui procurèrent d'illustres amis. En 1789, il fut appelé à Berlin pour partager les travaux de son frère, et la réunion de ces deux talents extraordinaires fit époque en Allemagne. Le genre de l'un et de l'autre était tout-à-fait différent; Duport l'aîné exécutait avec la plus grande hardiesse les traits les plus compliqués; son frère, au contraire, ne s'était exercé à vaincre les difficultés que pour mieux rendre les choses les plus simples. Le cachet de son talent était l'expression, et il s'était particulièrement attaché à imiter la voix humaine, qu'il regardait avec raison comme le plus parfait des instruments. De retour en France, en 1806, Duport jeune, à qui on n'avait offert aucune place, se disposait à quitter ce royaume, lorsqu'il entra dans la musique du roi d'Espagne, Charles IV, qui résidait pour lors à Marseille. Obligé de quitter ce prince lorsqu'il se rendit à Rome en 1812, Duport revint à Paris où il fut admis d'abord dans la musique particulière de l'impératrice Marie-Louise, puis à la chapelle, et enfin au Conservatoire, en qualité de professeur. A la suppression de cet établissement, en 1815, Duport ne fut pas compris dans l'organisation de l'école royale de musique, mais il resta attaché à la musique du roi. Il mourut à Paris, au mois de septembre 1819, à l'âge de soixante-dix ans. Son frère aîné, resté à Berlin, l'avait précédé de quelques mois seulement. Duport jeune a laissé plusieurs œuvres de *duo*, *trio* et *nocturnes* pour violoncelle et harpe, violon, cor ou piano. Ses *concerto* sont placés sur la même ligne que ceux du célèbre Viotti. Jean-Baptiste Duport n'a fait graver que six *sonates*.

DUPRÉ (Louis), peintre, né à Versailles en 1789, et mort à Paris au mois d'octobre 1857. Quelques vues de paysages dessinées par lui, et qui tombèrent entre les mains de Joseph Bonaparte, furent l'origine de sa fortune. Placé par ce prince dans l'atelier du célèbre David, Dupré ne tarda pas à y faire les plus remarquables progrès. Le cardinal Fesch l'employa aux travaux de ses galeries, et peu après le roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, l'attacha comme peintre à sa maison.

Dans un long voyage à Rome et à Naples, Dupré s'initia aux secrets de la peinture, en étudiant sous le ciel qui les a fait naître, les chefs-d'œuvre des grands maîtres d'Italie. Une mort prématurée qui vint le surprendre au milieu de ses travaux, l'empêcha de mettre la dernière main à un ouvrage remarquable, sa belle *Collection de portraits, vues et costumes grecs et ottomans* (Paris, 1825 et années suivantes, dix livraisons in-folio), dont il avait recueilli les matériaux en visitant la Morée, Athènes, Constantinople et l'Albanie, à l'époque de la lutte sanglante que les Grecs soutinrent pour leur indépendance contre l'agression de la Porte. Il a laissé une foule de portraits de personnages célèbres et plusieurs tableaux de divers genres, parmi lesquels on cite : *Daniel dans la fosse aux lions*, *Camille*, et une *Rosière*, son dernier ouvrage, qui fut remarquée avec distinction à l'exposition de 1837. Dessinateur habile, peintre consciencieux, rempli du goût des grands modèles, Dupré avait le sentiment du beau et savait le reproduire dans ses ouvrages.

DUPUYTREN (GUILLAUME, baron), chirurgien célèbre, naquit à Pierre-Rufières dans le Limousin, vers 1777. Son enfance obscure et presque abandonnée, trouva cependant quelque appui dans la bienfaisance de personnes charitables qui lui fournirent les moyens de faire quelques études classiques avant de s'appliquer à la médecine, vers laquelle le portait son génie. Il se voua à cette science avec une ardeur inexprimable. A 17 ans, le jeune Dupuytren remporta au concours la place de professeur à l'école de santé de Paris, et commença à enseigner l'anatomie et la physiologie à un âge où l'on est d'ordinaire encore sur les bancs du collège. En 1802, il fut nommé, sans appointement, troisième chirurgien de l'Hôtel-Dieu, et reçut à titre d'indemnité, du conseil général des hôpitaux, en 1805, un magnifique exemplaire des œuvres d'*Hippocrate* et de *Galen*. Dupuytren soutint la même année, pour obtenir le grade de docteur en chirurgie, une thèse remarquable par le grand nombre de faits nouveaux et d'idées ingénieuses qui y étaient consignés. Un concours ayant été ouvert pour la place de chef des travaux anatomiques à la faculté, M. Duméril l'emporta sur Dupuytren qui obtint pourtant cette place en 1804, lorsque la chaire d'anatomie fut donnée à son concurrent.

Nommé, en 1808, chirurgien en chef-adjoint de l'Hôtel-Dieu, il obtint en 1815, à la suite d'un brillant concours, la place de chirurgien en chef du même hôpital. Le talent de Dupuytren, l'éclat de son enseignement à l'école de médecine, le succès quelquefois prodigieux de ses opérations, lui valurent une célébrité qui surpassa bientôt celle de ses maîtres et de ses rivaux, et qui se répandit dans toute l'Europe. Ce qui le distinguait particulièrement, c'était un coup-d'œil sûr, une grande hardiesse, une merveilleuse dextérité, un sang-froid imperturbable. Doué d'un esprit inventif pour les procédés de son art, il a simplifié et perfectionné un grand nombre d'opérations; et, en trouvant des moyens pour remédier à plusieurs maladies jusqu'alors réputées incurables, il a sauvé un grand nombre de victimes dévouées à une mort certaine. On l'a vu pratiquer plusieurs fois et avec un succès inespéré, l'amputation du corps de la mâchoire inférieure en laissant à peine quelques dents molaires de chaque côté. Les expériences comparatives qu'il fit sur les différens moyens d'opérer la cataracte, l'amènèrent à conclure qu'il fallait préférer la méthode par abaissement, et il fit construire à cet effet une aiguille particulière. On lui doit aussi d'avoir beaucoup avancé le traitement des fractures, et en particulier celle du col du fémur et du péroné. Dans la nuit fatale du 13 février 1820, Dupuytren, appelé auprès du duc de Berry, mit en œuvre toutes les ressources de son art pour prolonger sa vie, et fut le dernier à perdre l'espérance de conserver ce prince infortuné. Nommé chirurgien de Louis XVIII, ce fut lui qui annonça à la France la mort de ce monarque. Dupuytren recueillit le fruit de ses longs et pénibles travaux. Premier chirurgien du roi, de la duchesse de Berri, du duc de Bordeaux, inspecteur général de l'université, membre de l'académie de médecine et de l'institut, officier de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Michel et baron, tous ces titres ne furent qu'une juste récompense due à son mérite et aux services éminens qu'il rendait à l'humanité. Dupuytren a publié peu d'ouvrages : tous ses écrits se bornent presque à quelques articles consignés dans les journaux et les dictionnaires de médecine; mais le nombreux concours d'étudiants, et de savans français et étrangers qui assistaient chaque jour à sa clinique de l'Hôtel-Dieu, et devant

lesquels il exposait le résultat de ses recherches et de ses expériences, a fait connaître ses travaux. Les leçons qu'il donnait ainsi en visitant les malades étaient claires, précises et souvent éloquentes. Dans les dernières années de sa vie, des sténographes en avaient recueilli plusieurs. Les travaux immenses de Dupuytren l'avaient vieilli avant l'âge; dans plus d'une occasion, il avait donné des preuves publiques de ses dispositions à se rapprocher de la religion, et il avait eu à essuyer les sarcasmes des incrédules. Sur la fin de sa vie, ces dispositions se fortifièrent encore. Il mourut le 8 février 1835, après avoir reçu toutes les consolations qui adoucissent les derniers momens du chrétien. Il donna par son testament deux cent mille francs pour fonder une chaire d'anatomie-pathologie en désignant pour la remplir M. Cruveilhier. Ses intentions ont été exécutées, et on a en outre créé, à la faculté de médecine, le *Musée Dupuytren*. Les funérailles de ce grand chirurgien furent célébrées avec pompe. Ses élèves voulurent lui donner une dernière preuve de reconnaissance en portant au champ du repos ses dépouilles mortelles. Les grands succès de Dupuytren lui attirèrent un grand nombre d'envieux, et il fut en butte à de fréquentes épigrammes. On l'accusa d'une dureté qui n'était peut-être que la fermeté nécessaire pour l'exercice de son art. Quoiqu'on ait pu dire, il ne manquait ni de douceur, ni de désintéressement, et il vivait avec une grande simplicité. L'immense fortune qu'il a laissée (sept millions de francs) était le fruit honorable de son travail. On n'a de lui que les ouvrages suivans : | *Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique*. Paris, 1803, in-8°; c'est la thèse qu'il soutint pour obtenir le grade de docteur en chirurgie. | *Mémoire* lu à l'institut sur la ligature des nerfs pneumo-gastriques; | *Mémoire sur la fracture du péroné*; | *Discours* d'ouverture prononcé à la faculté de médecine pour l'année 1821; enfin plusieurs articles insérés dans les journaux et dictionnaires de médecine. MM. Bégin et Sanson, dans la nouvelle édition qu'ils ont publiée de la *Médecine opératoire* de Sabatier, ont consigné presque tous les travaux dont Dupuytren a enrichi la chirurgie française.

DURAND (JEAN-LOUIS-NICOLAS), architecte, né à Paris le 18 septembre 1760,

se fit remarquer dès son jeune âge par une rare aptitude pour l'art qu'il cultiva ensuite avec tant de succès. Boulet, architecte du roi, qui avait su apprécier les heureuses dispositions de cet élève, se l'attacha et lui confia l'étude de vastes projets dont il était chargé non-seulement pour la France, mais pour plusieurs souverains étrangers. La révolution qui vint bientôt interrompre le cours de ses importants travaux, ouvrit un nouveau champ à son génie. Après un brillant concours, Durand fut choisi par les comités du gouvernement d'alors pour diriger l'ordonnance et les travaux des fêtes publiques si multipliées à cette époque. Lors de la création de l'école des travaux publics, devenue depuis *Ecole polytechnique*, il fut désigné avec quelques autres artistes distingués pour exécuter les dessins des principaux monuments de l'antiquité. La restauration des *Thermes d'Agrippa*, de *Néron*, de *Trajan*, de *Titus*, de *Dioclétien*, de *Caracalla* et de *Constantin* fut réservée à Durand par ses collègues, qui avaient eu plus d'une fois l'occasion d'admirer son génie pour ces sortes de travaux. Peu de temps après il fut chargé à l'école polytechnique du cours d'architecture qu'il professa jusqu'à sa mort. Il a publié les ouvrages suivans : | *Recueil et parallèle des édifices de tous genres, anciens et modernes, remarquables par leur beauté, par leur grandeur ou par leur singularité, et dessinés sur une même échelle*, 1793, douze cahiers. | *Précis des leçons d'architecture données à l'école polytechnique*, 1802 et années suivantes, Paris, 1809, in-4°. L'auteur donna la dernière perfection à ce travail en simplifiant encore les élémens de son cours dans la nouvelle édition qu'il donna en 1823. Durand est mort à Paris au mois de janvier 1835.

DURUFLÉ (LOUIS-ROBERT-PARFAIT), avocat et littérateur, né à Elbeuf le 28 avril 1742 et mort en 1795. Il concourut pour le prix de poésie à l'académie française, et quoique vaincu par Laharpe, s'attira les éloges unanimes de ses juges. Duruflé fut historiographe de *Monsieur*, et travailla depuis 1769 jusqu'en 1795 au *Journal encyclopédique*. Il a laissé : | *Le Messie*, ode; | *Sentimens d'un cœur pénitent*, stances; | *Triomphe de l'Eglise sur l'hérésie*; ces trois pièces furent couronnées par l'académie de l'Immaculée conception de Rouen. | *Servilie à Brutus après la mort de César*; | *Le siège de*

Marseille par le connétable de Bourbon; | *Eptre à un ami malheureux*, pièces qui concoururent pour le prix de l'académie française en 1773 et 1774.

DUSAULCHOY de **BERGEMONT** (JOSEPH-FRANÇOIS-NICOLAS), poète et publiciste, né à Toul le 21 février 1760, séjourna d'abord quelque temps en Hollande, où il coopéra à la rédaction de la *Gazette d'Amsterdam*. De retour en France, il obtint un emploi à la trésorerie extraordinaire des guerres, embrassa avec ardeur les principes révolutionnaires, et rédigea successivement le *Courrier national*, le *Républicain*, journal d'une existence éphémère, et en dernier lieu la *Semaine politique et littéraire*. Emprisonné sous la terreur, il fut relâché après le 9 thermidor, et entra vers la fin de 1796 dans les bureaux du ministre de la police générale, qui lui confia la surveillance des journaux. Privé plus tard de cette place, il courut de nouveau la carrière de la polémique, et travailla dans le *Journal des arts, des sciences et de la littérature* qu'il abandonna pour le *Courrier de l'Europe*, incorporé depuis au *Journal de Paris*, dans lequel il fut chargé de rendre compte des débats parlementaires. Dusaulchoy est mort à Paris le 23 juillet 1835. On a de lui un grand nombre de brochures et opuscules tant en prose qu'en vers, et plusieurs pièces de théâtre. Ses principales productions dans ces divers genres sont : | *L'agonie à Saint-Lazare sous la tyrannie de Robespierre*, brochure qui eut quatre éditions dans huit jours; | *Atmanach du peuple*, 1792 et 1795, 2 vol. in-18; | *La confédération générale des fidèles et leur réunion au tombeau de Louis XVI*, 1797, in-8°; | *Les triomphes des armées françaises*, ode, 1801, in-8°; | *La paix*, ode, 1802; | *Histoire du couronnement, ou Relation des cérémonies religieuses, politiques et militaires qui ont eu lieu pendant les jours mémorables destinés à célébrer le sacre et le couronnement de S. M. I. Napoléon*, 1803, un gros volume in-8°; | *Les victoires des armées françaises*, ode, 1808, in-8°; | *Le rappel des dieux ou Le conseil céleste*, scènes héroïques pour la naissance du roi de Rome, 1811, in-8°; | *Eptre à Esménard*, 1811, in-8°; | *Les soirées de famille*, recueil philosophique, moral et divertissant, 1817, 5 vol. in-12; | *Le censeur*, ambigü littéraire, politique et philosophique, 1817, 2 vol. in-12; | *Mosaïque historique, littéraire et politique*, ou

Glanage instructif et amusant d'anecdotes inédites ou très peu connues, de recherches biographiques, de traits curieux, bons mots et médisances, 1818, 2 vol in-12; | *Épître à M. de la Fare, évêque de Nancy*; | *Épître à un prétendu libéral*, 1820, in-8°; | *Les nuits poétiques, épanchemens religieux et philosophiques, épîtres, amours, deuils*, 1823, in-18; | *La leçon perdue, opéra comique*; | *Les infortunes de Nicaise, vaudeville*; | *La romance et le portrait, ou La fausse sou-brette*; | *Le pied de nez, ou La nouvelle de la paix*, 1797; | *Mahomet II, ou Les captifs vénitiens*, mélodrame héroïque; | *Le protégé de tout le monde*, comédie; | *Percy Mallory, ou Orgueil, Honneur, Infamie*, roman traduit de l'Anglais, etc.

DUVAUCEL (ALFRED), voyageur naturaliste, né vers 1795, servit d'abord avec distinction dans l'armée française, et profita du rétablissement de la paix pour reprendre ses études d'histoire naturelle dans lesquelles il eut l'avantage d'être dirigé par le célèbre Cuvier son beau-père. Envoyé dans l'Inde, par le gouvernement français, comme naturaliste du roi, il s'embarqua en décembre 1817, arriva à Calcutta au mois de mai 1818, et s'y livra, conjointement avec Diard aux recherches zoologiques les plus fructueuses. Les deux voyageurs passèrent de là à l'île de Sumatra où ils se séparèrent; Diard se rendit à Batavia puis en Cochinchine, et Duvaucel partit pour Pandand, d'où il revint au Bengale, en 1820, avec une riche collection. Parmi les objets curieux qu'elle contenait, se trouvait un *dugong*, celui de tous les animaux qui se rapproche le plus de la fabuleuse syrène. Il envoya à Paris, pendant les années 1820 et 1821, quatre collections nombreuses qui furent déposées dans les galeries du musée. En juillet 1821, Duvaucel partit de Chandernagor pour explorer le Sylhet, peu connu des naturalistes, visita les villes d'Hougly, de Gouptipara, lieux vénérés des Indous, Patoly et Coulbarria sur la rivière de Cossimbazar, la plaine de Plassey, célèbre par la victoire des Anglais sur le dernier nabab, souverain du Bengale, et entra ensuite dans le Gange sur les bords duquel il visita plusieurs villes curieuses. De retour à Sylhet, où il demeura jusqu'au mois de décembre, l'affaiblissement de sa santé le força de revenir à Calcutta, ramenant une grande quantité d'animaux rares et curieux. Les événemens politiques

l'ayant empêché de visiter le Napoul et le Thibet, il passa les années 1822 et 1823 à Benarès et à Katmendos, où il réunit les collections les plus précieuses; mais des dangers et des fatigues inouïs, joints à une fièvre qui ne le quittait plus, rendirent de nouveaux efforts impossibles, et il fut obligé de retourner à Calcutta. Parti de nouveau de cette ville pour aller respirer l'air de la mer, dernière ressource qui lui restât dans sa position, il n'arriva à Madras que pour y rendre le dernier soupir en 1824, à peine âgé de trente-un ans. Duvaucel était un des correspondans les plus actifs et les plus zélés de la société asiatique de Paris pour laquelle il s'attachait à découvrir des matériaux relatifs à l'histoire de l'Inde, ainsi que des monumens de la langue des Brahmanes. Cette société lui est redevable de plusieurs médailles et manuscrits fort intéressans. On a de lui un *Mémoire sur l'hippélaphe d'Aristote*, inséré il y a quelques années dans les *Recherches asiatiques*.

DUVIQUET (PIERRE), critique français distingué, était né à Clamecy (Nièvre) en 1766. Envoyé à Paris dès l'âge de neuf ans, il y fit de brillantes études, d'abord au collège de Lizieux, ensuite à celui de Louis-le-Grand. Reçu docteur agrégé à l'université de Paris en 1788, il se proposait de suivre la carrière de l'instruction publique, lorsque les premiers troubles politiques, dont Paris fut le théâtre, le déterminèrent à changer de résolution. Duviquet songea alors à entrer au barreau où il prit ses grades en 1790. Il alla exercer la profession d'avocat à Clamecy sa patrie, où l'on venait d'établir un tribunal de première instance. Ce fut à cette époque qu'il épousa une riche veuve, mère d'un fils qui depuis s'est distingué dans la diplomatie et dans la législation, M. Bogue de Faye. Ce mariage, en lui assurant une existence indépendante, ajouta encore à la considération que lui assurait son mérite personnel. Nommé en 1791, membre du directoire du département de la Nièvre et substitut du procureur général, il montra dans l'exercice de ses fonctions, une modération qui le fit destituer après le 10 août, lorsque s'ouvrit le règne de la terreur. Il avait été le condisciple de Robespierre, ce qui lui valut d'être, de la part de ce farouche proconsul, l'objet d'une haine particulière. Obligé de se cacher à Nevers, il y fut bienôt décou-

vert et arrêté; mais avant de se rendre en prison, il obtint d'être présenté à Fouché, alors en mission dans cette ville, et qui avait été professeur au collège de Juilly dirigé par la congrégation de l'Oratoire. Duviquet fit valoir auprès de lui ses titres universitaires; le conventionnel s'intéressa à son jeune confrère, le prit sous sa protection et déclara qu'il allait débarrasser la Nièvre de la présence d'un modéré, en le faisant partir comme soldat pour l'armée des Alpes. Duviquet reçut le lendemain sa feuille de route, et se dirigea vers Lyon où Fouché lui avait donné ordre de l'attendre. Quelques jours après, Fouché arriva dans cette ville, et après avoir mandé Duviquet, le nomma secrétaire d'une commission de surveillance, organisée par lui et par ses collègues de la Convention. Duviquet se trouvant chaque jour en contact avec des terroristes, céda lui-même à la terreur qu'ils inspiraient et oublia quelque temps l'indulgence et la bonté naturelle de son âme, pour devenir révolutionnaire par peur. Lorsque la commission de Lyon eut cessé d'être en exercice, il se rendit à Grenoble avec le grade d'adjudant-général, dont les fonctions l'occupèrent moins que celles d'accusateur militaire dont il fut chargé. Après le 9 thermidor, il revint dans sa patrie, et lorsque le Directoire eut été organisé, il fut appelé à Paris par Aubert-du-Bayet, alors ministre de la guerre, qu'il avait connu à Grenoble. Celui-ci engagea le ministre de la police, Merlin de Douay, à le choisir pour secrétaire général. Merlin ayant passé au bout de trois mois au ministère de la justice, lui conféra l'emploi analogue dans son nouveau département. Elu en 1798, par le département de la Nièvre, membre du conseil des Cinq-cents, Duviquet eut le tort d'y exprimer des sentimens révolutionnaires que rien ne pouvait justifier dans un homme naturellement doux et modéré, et qu'on a cherché à excuser en supposant qu'ils lui furent suggérés par des hommes puissans (Fouché et Merlin) auxquels il lui était difficile de résister. Quelques émigrés ayant été jetés à Calais par la tempête, en 1799, Duviquet demanda qu'ils fussent jugés selon toute la rigueur des lois. Après la chute de Merlin, il le défendit au conseil des Cinq-cents et vota contre sa mise en accusation. La révolution du 18 brumaire le fit sortir du conseil des Cinq-cents, et la suppression de l'*Ami*

des lois, journal dont il était rédacteur et propriétaire avec l'ex-conventionnel Poulthier, détruisit une partie de sa fortune. Envoyé à Clamecy, avec le titre de commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal civil, des raisons domestiques l'engagèrent en 1806 à donner sa démission, et il revint à Paris, où il obtint, à l'organisation de l'université, le titre d'agrégé. Lorsque le critique Geoffroy mourut en 1814, les propriétaires du *Journal des débats* obligés de lui chercher un successeur, jetèrent les yeux sur Duviquet, qui fut chargé de la partie dramatique de ce journal. Moins spirituel peut-être que son devancier, mais plus simple, plus naturel et plus correct, il ne défendit pas avec moins de force et de raison les saines doctrines littéraires. Plus rapproché par ses habitudes et ses principes des idées du XVIII^e siècle, il se montra aussi plus indulgent envers les jeunes écrivains du XIX^e, et il encouragea leurs essais autant que pouvait le permettre la délicatesse sévère de son goût. Parfaitement instruit de l'histoire du théâtre et des règles de l'art dramatique, il se plaça dans le petit nombre de ces critiques, de jour en jour plus rares, qui avaient pris leur art au sérieux, et qui s'y étaient préparés long-temps à l'avance par de fortes études. Duviquet, revenu en politique à des principes plus modérés, n'eut pas de peine à se conformer aux opinions du *Journal des débats*. Il crut toutefois, pendant les cent-jours, devoir signer l'acte additionnel. Pendant quelques années, il joignit à ses fonctions de rédacteur, celles de *directeur du Journal des débats*. Il s'était d'abord chargé, dans cette feuille, de tout ce qui concernait les théâtres de Paris sans exception; mais le nombre toujours croissant des spectacles fit bientôt sentir l'impossibilité qu'il y avait, pour un seul homme de lettres, de suffire à l'examen de toutes les pièces nouvelles. On donna alors un collaborateur à Duviquet qui ne se réserva que les grands théâtres. En 1850, son âge lui faisant sentir le besoin du repos, il cessa d'écrire dans les *Débats*. Il mourut cinq ans après, à Paris, le 50 août 1855. On a de lui : | *Vers sur la paix*, 1784, in-8°; | *Ode sur l'éducation publique*, 1786, in-12; | *Coup-d'œil sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, traduit de l'anglais de lord Erskine. Il a eu part au *Dictionnaire*

historique publié par le général Beauvais, et a donné un bon commentaire d'*Horace* en latin dans la collection des *classiques* publiée par Gosselin. On lui doit également une édition de *Marijoux* enrichie de commentaires et de notices, qu'il a donnée en société avec Dupont.

DUVIVIER (N.), peintre d'histoire, né à Bruges en 1762, et mort le 24 novembre 1837 à Paris, fut élève du célèbre David. Son tableau représentant *les funérailles d'Hector*, fut le premier indice de son beau talent. On a de lui plusieurs études précieuses parmi lesquelles on distingue *la Vision d'Ezéchiel*, d'après Raphaël; les quatre *têtes de la poésie*, de *la jurisprudence*, etc., de la chambre *alla segnatura*; plusieurs morceaux de l'école d'Athènes, et la sainte Cécile, ainsi qu'une belle copie, grandeur de l'original, de la tête du Christ du Cénacle, de Léonard de Vinci.

DUVIVIER (JOSEPH-HYPPOLITE), était né à Mons en 1752 d'une famille aisée. Après de brillantes humanités, il étudia avec succès la philosophie et la théologie à l'université de Louvain, où il prit ses licences en droit-canon. Son premier ouvrage paraît avoir été l'*Apologie du mariage chrétien, ou mémoire critique, canonique et politique en réponse au commentaire intitulé : Des empêchemens dirimant le contrat de mariage*, 1788, in-8°. Le commentaire était de l'avocat d'Outreput, et en faveur de l'édit de Joseph II du 28 septembre 1784. L'abbé Duvivier ne mit point son nom à l'apologie, mais cet écrit fit sensation dans les Pays-Bas. Le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, voulant en connaître l'auteur, fit venir de Mons l'abbé Duvivier et le prit pour son secrétaire. Duvivier eut part à l'examen des professeurs de Louvain, fait par M. de Frankenberg en 1789. Cet examen eut lieu du 10 mars au 28 avril et roula sur vingt-huit questions. Le résultat fut une *déclaration* du cardinal en date du 26 juin 1789 sur l'enseignement du séminaire général de Louvain. Cette déclaration est, dit-on, l'ouvrage de Duvivier; elle fut imprimée en 1790, 201 pages in-8°. Depuis, l'auteur partagea les persécutions et l'exil du cardinal. Il fut long-temps le rédacteur du journal ecclésiastique des Pays-Bas, et

publia plusieurs écrits sur le serment. Peut-être doit-on lui attribuer le *Précis de ce qui s'est passé en Belgique relativement au serment*, 1800, in-8° de 159 p. Il mit au jour en 1799, 1800 et 1801, trois lettres au premier consul sous le nom du *bon Anselme*; ces lettres devenues très rares sont fort bien faites. Lors de la réorganisation du chapitre de Tournay en 1803, Duvivier fut nommé chanoine titulaire. Il fit paraître la même année le *Préservatif contre la suite du Sophisme dévoilé*; on loue cet écrit dont l'objet est peu connu en France. En 1804 il devint archidiacre, et en 1811 il accompagna son évêque au concile. Ils furent arrêtés ensemble et enfermés à Vincennes le 12 juillet 1811. Au mois de février 1812, le prélat fut relégué à Gien, et trois semaines après, Duvivier tiré de prison fut envoyé en surveillance à Vervins. Revenu à Tournay en 1814, il fut nommé grand-vicaire, et fit cause commune sous Guillaume avec les autres vicaires-généraux capitulaires de la Belgique. Il est mort à Tournay le 25 janvier 1854.

DUVOISIN-CALAS (ALEXANDRE), romancier, auteur dramatique et chansonnier, né en 1778, était par sa mère petit-fils du célèbre Calas. D'abord officier d'état-major, puis employé dans une administration, il vint habiter Paris en 1813, et depuis cette époque jusqu'à sa mort arrivée à Chartres le 20 février 1852 se consacra exclusivement à la littérature. On a de lui : | *Wilhelmina ou l'héroïsme maternel*, 2 volumes in-12. | *Adolphe de Valdeheim, ou le Parricide innocent*, Paris, 1802, in-12. | *Un Chansonnier des casernes*, Paris, 1822, in-8°, et une pièce intitulée : | *La veuve Calas chez Voltaire, ou un Déjeuner à Ferney en 1765*. La froideur avec laquelle cette production fut accueillie du public, hâta, dit-on, la mort de l'auteur.

DUWICQUET de Rodelinghen (N.), ancien officier de cavalerie, né en 1770, et mort à Paris au mois d'octobre 1856 dans un âge avancé, s'était voué principalement au genre sévère de l'histoire et de la biographie. *La Biographie universelle, ancienne et moderne* de Michaud, ce vaste monument si précieux pour la science, renferme plusieurs notices écrites par Duwicquet.

ECU

ECUY (JEAN-BAPTISTE l'), abbé de Prémontré, et général de l'ordre de ce nom ; docteur de Sorbonne ; chanoine titulaire de l'église métropolitaine de Paris, et vicaire général de l'archevêque de cette ville, naquit à Yvoy-Carignan , département des Ardennes, le 5 juillet 1740, et fit ses premières études dans le collège de sa ville natale. Ayant achevé sa rhétorique à l'âge de 14 ans, il vint terminer ses études, en 1754, chez les jésuites de Charleville. Voué à l'état ecclésiastique, il fut envoyé, en 1758, au séminaire du Saint-Esprit, à Paris ; l'année suivante il prit l'habit de chanoine régulier à l'abbaye chef-d'ordre de Prémontré, et il y fit profession en 1761. Envoyé, la même année, par ses supérieurs, au collège de l'ordre à Paris, pour y faire son cours de théologie, il fut appelé, en 1766, par M. de Vinay, abbé général de Prémontré, pour y tenir la chaire de philosophie et bientôt après celle de théologie. On l'envoya de nouveau à Paris, pour y professer la théologie et se préparer à son cours de licence, et il obtint, vers la fin de l'année 1768, un des premiers rangs parmi des rivaux d'un mérite distingué. Il acquit, sur les bancs de la Sorbonne, cette puissance d'argumentation, qu'il appliqua plus tard à des matières d'une pratique usuelle et mieux appropriée aux besoins de la société. Dès l'année 1769, à l'avènement de M. Manoury à la dignité d'abbé général, l'abbé l'Ecuy fut désigné pour être son secrétaire. Reçu docteur de Sorbonne, en 1770, il fut nommé quelques années après (1773) principal et prier du collège de l'ordre à Paris. En 1780, il fut élu abbé général de Prémontré, et chef de tout l'ordre de 1782 à 1788 ; il tint et présida trois chapitres nationaux, y fit décréter et exécuter l'amélioration des études, la réforme des bréviaires et autres ouvrages liturgiques de l'ordre : il établit des conférences théologiques dans son abbaye, divers cours d'études, et des examens pour les religieux appelés aux cures. C'est par les soins de l'Ecuy que la bibliothèque conventuelle de Prémontré était devenue l'une des plus considérables, et se trouvait composée d'un

ECU

choix de livres anciens et modernes qui prouvaient l'immensité et la variété des connaissances littéraires du célèbre abbé général de Prémontré. Versé dans les sciences physiques, l'abbé l'Ecuy avait formé, dans une des salles de cette bibliothèque, un cabinet de physique. La botanique charmait aussi ses momens de loisir. En 1788, il fut nommé, par le gouvernement, membre de l'assemblée provinciale du Soissonnais, et président de celle de Laon. Conformément aux décrets de l'assemblée Constituante, l'Ecuy dut quitter son abbatale, et se retira à Penancourt, retraite de laquelle on vint l'arracher, en 1795, pour l'incarcérer à Chauny ; mis en liberté après quelques jours de détention, il alla se réunir à son frère, religieux prémontré, aux Grandes-Vallées, près de Melun. Il obtint, l'année suivante, la restitution de ses livres, déposés au district de Chauny. Privé de tout revenu, le besoin de s'occuper le décida à se charger, de concert avec son frère, de l'instruction de quelques jeunes gens. Il se fixa à Paris en 1804, et rédigea pour le *Journal des Débats*, un grand nombre d'articles littéraires. Le culte ayant été rétabli, l'Ecuy fut nommé, en 1805, chanoine honoraire de Notre-Dame. Présenté à S. S. Pie VII, lorsque ce pape vint à Paris en 1805, il en fut accueilli d'une manière très favorable, et le saint Père accepta l'hommage de quelques-uns de ses ouvrages. En 1806 il fut nommé aumônier de la comtesse de Surveilliers (épouse de Joseph Bonaparte), et fut, en cette qualité, chargé de la distribution des sommes considérables que cette princesse lui confiait pour les pauvres et pour diverses œuvres de charité. Aux fonctions d'aumônier, la reine d'Espagne avait ajouté en faveur de l'Ecuy celles d'instituteur religieux des deux jeunes princesses ses filles. En décembre 1812, il fut chargé de prononcer un discours à Notre-Dame pour l'anniversaire du couronnement de Napoléon ; et le 15 août 1815, il prêcha dans le même temple sur le rétablissement du culte. En 1818, il obtint de Louis XVIII une pension de 1500 francs. En 1824, M. l'archevêque le

nomma chanoine de Notre-Dame, l'admit dans son conseil, et le chargea spécialement de l'examen des ouvrages soumis à son approbation. L'Ecuy remplit avec zèle les fonctions de son ministère jusqu'au 6 avril 1828; une chute qu'il fit à cette époque dans la sacristie de Notre-Dame l'obligea de rester constamment depuis chez lui; il continua néanmoins de s'occuper de littérature; sa mémoire avait conservé toute sa fraîcheur. Ce n'est que sur la fin de l'année 1833 que ses forces diminuèrent progressivement; enfin, le 22 avril 1834, il mourut dans sa 94^e année, après avoir reçu toutes les consolations et tous les secours de la religion. Il a laissé : | *La Bible de la jeunesse*, ou *Abrégé de l'histoire de la Bible*, contenant l'ancien et le nouveau Testament, Paris, 1810, 2 vol. in-8°, fig. et atlas in-folio; | *Dictionnaire de poche latin et français*, ou *Nomenclature générale et manuelle des mots de la langue latine, avec leur interprétation française*, etc. Paris, 1805, in-16, oblong; troisième édition, Paris, 1851, in-12; | *Essai sur la vie de Jean Gerson, chancelier de l'église et de l'université de Paris, sur sa doctrine, ses écrits, et sur les événements de son temps auxquels il a pris part; précédé d'une introduction où sont exposées les causes qui ont préparé et produit le grand schisme d'Occident*, Paris, 1832, 2 vol. in-8°; | *Flora Præmonstratensis, cura et sumptibus RR. DD. Joannis-Baptistæ l'Ecuy, etc., dirigente vero domino Claudio-Antonio le Marcant de Cambrome, botanophilo Landunensi, annis 1787 et 1788 collecta, et ad naturæ fidem depicta*, Parisiis, 1827, 3 vol. in-folio; il n'existe qu'un seul et unique exemplaire de cet ouvrage qui n'est pas terminé, la révolution de 1830 étant venue en suspendre l'impression. L'auteur l'a donné à la bibliothèque de Laon. | *Manuel d'une mère chrétienne, ou Courtes homélies sur les épîtres et les évangiles des dimanches et fêtes, pour l'instruction morale et religieuse des jeunes personnes élevées au sein de leur famille*, Paris, 1822; seconde édition, Paris, 1827, 2 vol. in-12; | *Planctus Norbertinus*, Parisiis, 1820, in-8°; élégie de soixante-huit vers latins; | *Plainte élégiaque, trad. du latin en vers français*, Paris, 1822, in-8°; l'abbé l'Ecuy a eu la plus grande part à la rédaction de l'*Abrégé de géographie moderne, rédigé sur un plan nouveau par J. Pinkerton et C.-A. Walckenaer*, sans qu'on

l'ait fait connaître (1811, 2 part., in-8°). Il est auteur du 8^e volume de l'ouvrage de l'abbé Bassinet, intitulé : *Histoire sacrée de l'ancien Testament par figures accompagnées d'un texte historique*, lequel 8^e vol. contient les Actes des apôtres et l'apocalypse (1820). On a encore de ce digne ecclésiastique : | un grand nombre d'articles de littérature dans le Journal de Paris, depuis le 30 floréal an IX (20 mai 1801), jusques et compris le mois de septembre 1811; | beaucoup d'articles dans la Biographie universelle de Michaud, parmi lesquels on distingue ceux de *Fleury*, le cardinal et l'abbé, celui de *Gerdil*, etc.; | d'autres articles dans le Supplément du Dictionnaire de Feller (1819); | enfin quelques articles dans les premiers volumes de l'*Ami de la religion*. Il est aussi auteur du *mandement latin*, fort remarquable, formant 7 pages, imprimé à la tête du bréviaire de son ordre, publié à Nanci en 1785; ainsi que de l'*épître dédicatoire* et de l'*avertissement* de huit pages, qui se trouvent en tête des *Principes de l'éloquence sacrée*, à l'usage de l'ordre de Prémontré, par J. B. A. Hedouin (Soissons, 1787, in-12). Barbier, dans son Dictionnaire des anonymes, affirme même que le plan de l'ouvrage est de l'Ecuy. On doit à l'abbé l'Ecuy la traduction de l'anglais et du latin des ouvrages suivans : *Ouvrages de Franklin* (1775) et la *Science du bonhomme Richard*, du même (1774); — *Amintor et Théodora*, etc. (1797); — *Nouveau dictionnaire universel, historique, biographique, bibliographique*, trad. de l'angl. et considérablement augmenté (1803); — *Strenæ Norbertæ*, trad. du latin (1827.) Il a publié, comme éditeur les *Annales civiles et religieuses d'Yvoys-Carignan et Mouzon*, de Ch. Jos. Delahant, avec des augmentations et corrections de l'éditeur (1822 in-8°); — *De capta à Mehemete II Constantinopoli Leonardi Chiensis*, etc., 1823, in-4°.

EGLOFF (LOUISE), femme poète suisse, née en 1803 à Bade (Argovie), et morte dans la même ville le 3 janvier 1834. Presque complètement privée de la vue depuis les premières années de son enfance, elle passa deux ans à peu près à l'institut des aveugles de Zurich. Ses œuvres ont été publiées quelque temps avant sa mort, sous ce titre : *Poésies de Louise Egloff, aveugle*, Bade, 1825. Le style en est simple, pur, facile et la versification élégante; en les lisant on re-

connaît sans peine le sexe de l'auteur. Il faut joindre à cet ouvrage un dernier poème qui a paru dans le *Compte rendu de l'institut des aveugles pour 1819-1820*, par d'Orell, Zurich, 1821.

ELDON (JEAN, lord), né au mois de juillet 1731, était le troisième fils d'un commerçant nommé William Scott de Newcastle sur la Tyne, dans le comté de Northumberland. Destiné au barreau, il fit à l'université d'Oxford et au collège de Middle-Temple à Londres ses études de jurisprudence. A son début dans la carrière d'avocat, il demeura presque inaperçu; mais dès qu'il eut trouvé l'occasion de se faire remarquer, il obtint bientôt une place à la cour de la chancellerie où le lord chancelier Thurlow eut soin de le faire avancer rapidement. Grâce au crédit de son protecteur, il ne tarda pas à entrer au parlement où il se montra constamment savant légiste et habile orateur. Appelé en 1783 au conseil du roi d'Angleterre, il fut fait dans l'année 1788 *attorney* (procureur général), avec le titre de chevalier. Sir John Scott, c'est ainsi qu'on le désignait alors, remplit cette importante charge pendant six ans, et obtint immédiatement après, en 1793, celle de fiscal général. Dans l'exercice des fonctions délicates et infiniment difficiles de ce dernier emploi, il sut conserver sa réputation intacte, malgré les troubles politiques du temps, et fit preuve d'une telle supériorité d'esprit que le gouvernement le nomma grand-juge à la cour des *common-pleas* et lui conféra la dignité de pair, sous le titre de lord Eldon, nom d'une terre qu'il possédait dans le comté de Durham. Nommé grand-chancelier en 1801, il fut obligé de résigner cette place lors de l'avènement du ministère Fox; mais elle lui fut rendue en 1807, quand lord Erskine sortit du cabinet, et il la conserva jusqu'en 1817, c'est-à-dire pendant plus de vingt-sept années à diverses reprises. Au mois de juillet 1821 il avait été créé comte d'Eldon et vicomte d'Ercombe dans le comté de Dorset. En 1829, par suite du changement de ministère, il se démit de la présidence de la chambre des pairs qui passa à lord Lyndhurst. Retiré des affaires publiques depuis quelques années, il mourut le 15 janvier 1838 à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Lord Eldon fut constamment l'un des plus chauds adversaires de l'émancipation des catholiques.

EMMERICH (ANNE-CATHERINE), na-

quit le 8 septembre 1774 à Flansk, près Cœsfeld dans l'évêché de Munster, de parents pauvres. Formée de bonne heure à la piété et favorisée dès son enfance de grâces extraordinaires, elle aspirait à être religieuse et se présenta successivement dans quelques couvens où sa pauvreté mit obstacle à sa réception. Enfin en 1802 elle fut admise chez les Augustines de Dulmen, et prononça ses vœux le 13 novembre de l'année suivante. Dès avant son entrée au couvent, en 1798, elle avait eu une vision où Notre-Seigneur lui présenta une couronne d'épines qu'il lui mit sur la tête. Depuis ce temps des douleurs et une enflure du front et des tempes revenaient souvent; elle avait peine à cacher le sang qui en coulait. Le 3 décembre 1811, le couvent de Dulmen fut supprimé sous le gouvernement de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie. Anne-Catherine qui était malade alors, ne quitta la maison qu'au printemps de 1812, et se retira chez une pauvre veuve du lieu. C'est là que dans plusieurs visions elle fut marquée des stigmates du crucifiement; une croix était empreinte sur sa poitrine, et il en sortait souvent du sang. A la fin de 1812 elle fut plusieurs fois sur le point de mourir; sa stigmatisation s'acheva les derniers jours de cette même année, et ses mains et ses pieds reçurent des impressions semblables à celles du Sauveur sur la croix. Toutes ces choses restèrent ignorées jusqu'au 23 février 1815, que le hasard les fit découvrir à une ancienne compagne de religion d'Anne Emmerich. Bientôt toute la ville connut son état. Le médecin du lieu voulut l'examiner et se convainquit de la vérité contre son attente. L'autorité ecclésiastique envoya de Munster auprès d'elle une commission d'enquête qui en demeura de son côté parfaitement persuadée. Le conseiller de Druffel, médecin présent à l'enquête, ne cessa de vénérer Anne, et donna en 1814, dans un journal de médecine de Saltzbourg, une relation des phénomènes observés chez elle. Le comte de Stolberg, et plus tard la princesse de Salm vinrent la voir et attestèrent la vérité des phénomènes. Chacun allait la visiter, et Anne Emmerich eut beaucoup à souffrir de la curiosité indiscrete des uns, des soupçons ou des insultes des autres. Persévérant sans relâche dans l'exercice des vertus qui lui avaient mérité de si précieuses faveurs dont l'histoire de l'Eglise n'offre que bien peu d'exem-

ples, cette pieuse fille mourut le 9 février 1824; la population entière se porta à son convoi. Tous ces détails sont extraits d'une notice sur la vie de la sœur, publiée par Clément Brentano, poète allemand ami de l'évêque Sailer et du comte de Stolberg, à la sollicitation de ces deux personnages distingués. Cette notice est placée en tête d'un ouvrage intitulé : *La douloureuse passion de N. S. d'après les méditations de la sœur Emmerich*, Paris, 1835, in-8°.

ENOCH. V. HÉNOQC au Supplément.

EULER (JEAN-ALBERT), mathématicien distingué, dont le nom se trouve (au tome IV), sans détails biographiques, était fils du célèbre Léonard Euler, et naquit à St-Petersbourg au mois de novembre 1754. Elève de son père, il ne resta point au-dessous de la réputation que celui-ci s'était acquise, et partagea plus d'une fois ses travaux. Absent de St-Petersbourg pendant plusieurs années, Albert Euler y revint pour occuper la place de professeur de physique à laquelle il avait été appelé. Plus tard, il y remplit les fonctions de secrétaire de l'académie des sciences, et reçut successivement les titres d'inspecteur de l'académie militaire, de conseiller de la cour impériale, de conseiller du collège et du conseil d'état. Il mourut à St-Petersbourg le 6 septembre 1800. On a de lui de nombreux mémoires parmi lesquels on compte plusieurs pièces couronnées. Ce sont des recherches : | *Sur le temps de la chute d'un corps vers un centre de force, en raison réciproque des distances*; | *Sur le mouvement d'un globe sur un plan horizontal*; | *Sur les lentilles objectives faites d'eau et de verre*; | *Sur l'influence de la chaleur dans les réfractions des fluides*; | *Sur les diverses manières de faire avancer les vaisseaux sans employer la force du vent*; | *Sur les forces dont les corps célestes sont sollicités, en tant qu'ils ne sont pas sphériques*; | *Réflexions sur les variations de la lune*, année 1776; | *Expériences sur la réfraction de quelques fluides*; | *Epitome observationum meteorologicarum*, Petropoli. Son mémoire *Sur la meilleure manière de lester et d'arrimer un vaisseau*, question proposée par l'académie des sciences de Paris, lui mérita le prix qu'il partagea avec l'abbé Bossut. Celui qu'il publia sur la question de *déterminer si les planètes se meuvent dans un milieu dont la résistance puisse produire quelque effet sensible sur leurs mouvemens*, obtint l'accessit à la même

académie en 1762. Euler vit encore ses travaux couronnés dans plusieurs circonstances, notamment lorsqu'il traita, concurremment avec Clairaut, une question relative à *la théorie des comètes*, et lorsqu'il s'occupa, avec son père, de *la théorie de la lune*, sujet proposé par l'académie des sciences de Paris pour l'année 1770. Leur mémoire obtint le prix; mais la question ayant été remise au concours par la même académie pour l'année 1772, parce que le travail des géomètres de Saint-Petersbourg laissait à désirer plus de précision sur quelques points, Léonard Euler s'en ressaisit seul et partagea cette fois le prix avec Lagrange.

EVANS (OLIVIER), mécanicien célèbre, à qui les Américains attribuent l'idée première des machines à vapeur, était né à Philadelphie en 1775. Il n'avait reçu qu'un fort peu d'instruction, mais il était doué des dispositions les plus heureuses pour la mécanique. Ses découvertes dans ce genre furent nombreuses, et on lui doit quatre-vingts procédés mécaniques, les uns exécutés par lui, les autres publiés seulement. Mais ce qui lui assigne un rang distingué parmi les hommes dont le génie a contribué puissamment aux progrès de l'industrie, c'est le parti qu'il a su tirer de la force expansive de la vapeur pour communiquer aux machines un mouvement que la dynamique n'avait pas encore obtenu. Comme Vaucanson, Pascal et plusieurs autres, il sut bien voir ce que le hasard avait mis sous ses yeux. Il a rapporté lui-même qu'il avait environ dix-huit ans lorsqu'il remarqua des enfans qui, pour faire des pétards, introduisaient un peu d'eau dans un canon de fusil dont ils avaient bouché la lumière et qu'ils bourraient ensuite : la culasse étant mise dans un feu de forge, bientôt l'explosion avait lieu. « Voilà, » s'écria le jeune Evans, la force motrice » qu'il fallait trouver. » Et toute sa vie il s'occupa du meilleur emploi possible de ce grand moyen. En 1786, il demanda un brevet pour substituer aux moyens ordinaires de transport des chariots mus par la vapeur; mais sa requête fut rejetée par la législature de Pensylvanie comme n'étant pas l'œuvre d'une tête bien saine. Cependant, onze ans après, les états de Mariland accordèrent un privilège, mais qui resta long-temps inutile, nul ne voulant hasarder des fonds pour une entreprise aussi bizarre, et dont l'idée fut tournée en ridicule par un ingénieur re-

nommé des Etats-Unis. Réduit à exécuter à ses frais une petite machine conforme à ses idées, Evans la fit en 1800; elle remplit parfaitement son attente, et les yeux commencèrent à s'ouvrir; enfin au congrès de 1814, il reçut des témoignages distingués de la reconnaissance nationale. L'incendie de son établissement, en 1819, lui causa un chagrin si vif qu'il en mourut quatre jours après. On a de lui : *Manuel de l'ingénieur-mécanicien constructeur de machines à vapeur*. Cet ouvrage qui a été récemment traduit de l'anglais, contient quelques erreurs que le traducteur a pris soin de rectifier dans ses notes; elles sont rédigées conformément à l'état actuel de la science, d'après les travaux des Dalton, des Clément, des Gay-Lussac. Mais ces erreurs n'altéreront pas l'estime qui lui est due, si l'on considère qu'il était né dans une condition très peu favorable à son instruction, qu'à cette époque les théories physiques étaient fort imparfaites, et qu'il manquait de toute facilité pour communiquer avec des pays plus éclairés.

EVERS (OTTON-JUST), médecin distingué, naquit le 28 août 1728 à Iber, petit village de Hanovre, où son père était

maître d'école. Il étudia en 1750 la chirurgie à Berlin, resta trois années à l'université, et fut nommé en 1759 chirurgien-major d'un régiment hanovrien avec lequel il fit la guerre de Sept-ans. Dans un voyage qu'il entreprit à Paris après la paix, il se lia avec la plupart des chirurgiens célèbres de cette ville et fut admis deux ans après parmi les membres de l'académie des curieux de la nature. L'un des premiers il combattit la méthode barbare par laquelle on traitait la teigne, et proposa dans le même but un emplâtre de gomme ammoniacque dissoute dans le vinaigre. Desault admit dans le *Journal de chirurgie* qu'il publiait alors, le mémoire dans lequel Evers exposait sa doctrine à ce sujet. Ce savant praticien mourut à Luchow le 17 janvier 1800. Parmi ses nombreux écrits on distingue : | *Nouvelles observations et expériences propres à enrichir la médecine et la chirurgie*, Gœttingen, 1787, in-8°, avec planches; | *Instructions pratiques sur la conduite que doit tenir le chirurgien appelé devant les tribunaux pour des blessures du ressort de la médecine légale*, Stendal, 1791, in-8°; | *Observations sur la teigne*, etc.

FAB

FABRE (XAVIER), élève distingué de David, et fondateur du musée de Montpellier, était né dans cette ville vers 1767. Ayant remporté le grand prix de peinture en 1787, il fut envoyé à l'école de Rome, où il était encore en 1793, lorsque Basseville, chargé *par interim* des affaires de France à Rome, craignant quelque mouvement contre les français, fit partir pour Naples les pensionnaires du roi. Le surlendemain de leur départ, une émeute se porta au palais de l'académie de France, qui fut dévasté et demeura fermé jusqu'à ce que l'armée française se fut emparée de cette ville. Basseville qui avait pourvu à la sûreté des artistes périt assassiné. Après un séjour de plus d'un an à Naples, Xavier Fabre et ses camarades d'étude quittèrent cette ville. Pour lui, ayant appris que sa famille avait été persécutée à Montpellier, il se décida à prolonger son séjour en Italie, et se rendit à Florence, si riche en chefs-d'œuvre de la renaissance et en précieux restes de l'antiquité. Il y resta plus long-temps qu'il ne l'avait pensé, et fut obligé de s'y livrer au genre des portraits, qui fut pour lui une ressource avantageuse dans des circonstances difficiles. Pendant le cours de sa pension, il avait fait comme étude académique obligée, une figure d'*Abel mort* qui eut un grand succès. L'année suivante, il exécuta une belle figure de *saint Sébastien*. A la vue de ce bel ouvrage, lord Bristol demanda à l'artiste un ouvrage de plus grandes dimensions, et il fit son tableau de *Milon de Crotone*. Pour s'acquitter entièrement des obligations imposées par les réglemens, Fabre avait fait une copie du *martyre de St Pierre* d'après Le Guide. Ce tableau se voit dans le musée de Lyon. Pendant son séjour à Florence, il eut l'honneur d'être présenté à la comtesse d'Albani, veuve de Charles Stuart, dernier prétendant d'Angleterre, dont les salons étaient ouverts aux voyageurs les plus distingués qui parcouraient l'Italie. Fabre en reçut l'accueil le plus favorable, et cette haute protection lui procura de grands avantages. Il ne pouvait suffire à faire les portraits qu'on lui demandait, et il manquait du temps né-

FAB

cessaire pour mettre en œuvre les savantes études auxquelles il s'était livré avec tant de succès. Il se lia intimement par la suite avec le célèbre Alfieri, qui appréciait ses talens et ses connaissances en littérature. Après la mort de ce poète, il demeura avec M^{me} d'Albani et ne la quitta plus. En reconnaissance de ses soins, elle lui légua ce qu'elle avait de plus précieux, en y comprenant ce qu'elle tenait d'Alfieri. Mais Fabre désirant laisser à la ville de Florence un témoignage de sa gratitude et de son désintéressement, lui fit don de tout ce qui se trouvait dans la bibliothèque et les papiers du dernier des grands poètes de l'Italie. Bientôt après, il revint dans sa ville natale, à laquelle il offrit tous les objets d'art qu'il avait recueillis tant par ses soins et ses acquisitions personnelles, que par suite du legs magnifique dont M^{me} d'Albani l'avait honoré. La ville de Montpellier reconnaissante s'empressa de mettre à la disposition de Fabre un local digne de recevoir les richesses dont il lui faisait un hommage si généreux, en ne se réservant que le titre modeste de conservateur du musée auquel la ville donna le nom du fondateur. Fabre ne fit que de très rares voyages à Paris. Incommodé de bonne heure par de violentes attaques de goutte, qui le faisaient beaucoup souffrir, il n'avait que peu d'intervalles de santé. Son éloignement de la capitale ne permit pas à l'académie des beaux-arts de l'admettre dans son sein. Mais depuis 1816, elle le comptait au nombre de ses correspondans. Fabre est mort à Montpellier le 15 mars 1857 à l'âge de soixante-dix ans. Il n'existe à Paris que peu d'ouvrages de sa composition. Le plus connu est *la mort de Sédecias*, tableau par lequel il obtint le grand prix.

FABRE-PALAPRAT (BERNARD-RAYMOND), chef de la secte moderne des Templiers, naquit vers 1770, dans le voisinage de Cahors. Après avoir terminé ses études au séminaire de cette ville, il fut, dit-on, ordonné prêtre par les constitutionnels, au commencement de la révolution. Ce qu'il y a de sûr, du moins,

c'est qu'il était intimement lié avec plusieurs constitutionnels, entre autres avec Mauviel et Grégoire. Il exerça ensuite la médecine. S'étant agrégé à l'ordre des Templiers, on assure qu'il fut sacré évêque, d'abord sous le rit *joannite* par le templier Arnal, ensuite sous le rit *romain* par l'évêque Mauviel. Fabré-Palaprat s'étant fait nommer en 1804 grand-maître des Templiers, fut long-temps inconnu comme tel; mais après la révolution de juillet 1850, il chercha à faire du bruit. Ce fut alors qu'il parut sur la scène; il se lia avec l'abbé Châtel, l'ordonna évêque primat de l'église française, puis se brouilla avec lui. En 1852, il tint de pompeuses réunions où il paraissait revêtu d'ornemens magnifiques, cherchant à couvrir par l'emphase des titres et des discours, l'inanité de la religion nouvelle. Tombé promptement dans l'oubli après quelques instans d'un succès de scandale, il se retira dans un département voisin des Pyrénées, où il mourut au mois de février 1858. Fabré-Palaprat avait publié successivement le *Lévitikon*, une *Lettre à Mgr. l'archevêque de Paris*, une au rédacteur de *l'Univers religieux*, etc. Ces divers écrits respirent un esprit d'impunité mal déguisé.

FAIN (AGATHON-JEAN-FRANÇOIS), baron, né à Paris le 11 janvier 1778, déploya de bonne heure une grande aptitude pour le travail de cabinet. Nommé à 17 ans secrétaire du comité de la force armée, institué en l'an III, il s'y montra dévoué aux intérêts de la Convention, et seconda de tous ses efforts les mesures qui furent prises par cette assemblée, dans la journée du 15 vendémiaire, pour déjouer les projets des sections. A 18 ans, Fain fut nommé par le Directoire chef de ses bureaux de correspondance, et il devint, après le 18 brumaire, chef de division aux archives du consulat, puis à celles de l'empire. Bonaparte le nomma secrétaire d'état et l'admit dans son cabinet particulier comme secrétaire intime. Ce fut en cette qualité qu'il accompagna l'empereur dans toutes ses campagnes. Le zèle et l'intelligence dont il fit preuve, son désintéressement parfait, et une conduite sans tache dans l'exercice de ses fonctions, lui valurent l'estime de Napoléon qui le nomma maître des requêtes, le créa baron de l'empire, avec deux dotations, l'une sur le Monte-Napoleone et l'autre sur l'île de Rugen. Privé de toutes ses places à la restauration, il

reprit ses fonctions durant les cent-jours, et fut nommé secrétaire d'état le 6 juillet 1815 par la commission du gouvernement provisoire. A la seconde restauration, le baron Fain se retira à la campagne, près de Montargis, où il s'occupa de la rédaction de quelques mémoires. La révolution de juillet 1850 le rappela dans la capitale. Nommé à cette époque secrétaire particulier, puis intendant des domaines de Louis-Philippe, il conserva cet emploi jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1857. Le baron Fain a laissé les ouvrages suivans : | *Manuscrit de l'an III (1794-1795) contenant les premières transactions de l'Europe avec la république française, et le tableau des derniers événemens du régime conventionnel, pour servir à l'histoire du cabinet de cette époque*, Paris, 1828; in-8°; | *Manuscrit de 1812, pour servir à l'histoire de Napoléon*, Paris, 1827, 2 vol. in-8°; | *Manuscrit de 1813, contenant le précis des événemens de cette année, pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°; | *Manuscrit de 1814, trouvé dans les voitures impériales prises à Waterloo, contenant l'histoire des six derniers mois du règne de Napoléon*, Paris, 1825, in-8°; 2^{me} édition, 1824; 3^{me} édition, 1825. Ces ouvrages se font remarquer par une certaine mesure, bien que l'auteur paraisse en général dominé par une admiration trop exclusive pour Bonaparte.

FALLOT (GUSTAVE), savant philologue, était né le 17 novembre 1807, à Montbéliard, d'une famille alliée à celle de Cuvier; il fut placé d'abord par son père dans une maison de commerce à Gray; mais entraîné par un penchant irrésistible pour les lettres, il prit le parti de venir à Besançon pour y compléter ses études, tout en se livrant à un travail analogue à ses goûts, et qui fournirait à ses besoins. Entré chez un imprimeur qui le chargea de réviser les ouvrages qu'il se proposait d'éditer, il sut se ménager le temps de lire dans un ordre méthodique tous les livres des philosophes modernes, depuis Bacon jusqu'à Malebranche, amassant dans le même temps des matériaux pour différens ouvrages qu'il se proposait d'exécuter plus tard à Paris. Il se rendit au mois de juillet 1851 dans cette ville, emportant avec ses notes la petite somme qu'il avait économisée sur ses modestes appointemens, et plein de confiance dans son avenir. A son arrivée il fut accueilli par l'éditeur de la

Biographie universelle qui l'associa au travail du supplément. Admis comme pensionnaire parmi les élèves de l'école des Chartes, il fut désigné l'année suivante par l'académie de Besançon, comme premier titulaire de la pension fondée, par madame Suard, pour entretenir pendant trois années, à Paris, un jeune homme destiné à de fortes études scientifiques ou littéraires. En 1854 il fut nommé secrétaire du comité des travaux historiques établi par M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, et presque dans le même temps il obtint la place de sous-bibliothécaire de l'Institut. Savant dans les langues anciennes, et possédant la plupart des langues modernes qu'il avait apprises presque en jouant, il ne considérait cette connaissance que comme un moyen de parvenir à la solution de plusieurs problèmes qu'il s'était proposés. Fallot, dont la santé était depuis quelque temps gravement altérée, fut enlevé par une congestion cérébrale le 5 juillet 1836 dans sa vingt-neuvième année. Il a laissé en manuscrit les ouvrages suivans : | *Histoire généalogique de l'espèce humaine par les langues*. | *Recherches sur la langue et la littérature slave* dont il se proposait de faire un cours public. | *Origines de la langue française*, travail qui devait, au jugement de tous les savans qui en ont eu connaissance, ouvrir à l'auteur les portes de l'académie des Inscriptions. | *Recherches sur la langue d'oïl*, le seul de ses ouvrages qu'il ait laissé presque achevé.

FATH-ALI-SHAH, dernier roi de Perse, était le fils de Hossein-Kouli-Khan, et petit-fils de Mohammed-Hosseïn, chef de la puissante tribu des Kajars qui prit une part longue et active aux révolutions de la Perse. Né en 1768, il avait reçu dans sa jeunesse le nom de Baba-Khan qu'il porta jusqu'à son avènement à la couronne. Les talens qu'il déploya de bonne heure attirèrent sur lui l'attention de son oncle Aga-Mohammed, et lorsque ce dernier prit la résolution de renverser la dynastie Zend, il mit le jeune Baba-Khan dans sa confiance et lui confia en outre un commandement militaire. Plus tard il le désigna pour son successeur et s'efforça d'écarter tous les obstacles qui auraient pu nuire à ses dispositions. Jaffer-Kiouli, son propre frère, devint la victime de sa politique; il fut assassiné par ordre de Mohammed qui, dans cette occasion, fit venir en sa présence Baba-Khan, afin que

celui-ci pût voir à quel prix son élévation au trône avait été assurée. Par suite de ces affreuses précautions, Baba-Khan monta sur le trône en 1796, après le meurtre de son oncle, sans rencontrer beaucoup d'opposition. Il prit alors le nom de Fath-Ali. Après avoir assuré la tranquillité de la Perse par la soumission des tribus sauvages du Khorasan, il dirigea son attention vers la littérature, et publia un *divan* ou *collection d'odes*. Il existe, à ce qu'il paraît, trois copies de cet ouvrage en Angleterre; deux qui sont de magnifiques modèles de calligraphie, ont été envoyées à la compagnie des Indes par l'auteur; une autre, fort négligemment écrite, se trouve dans la bibliothèque du muséum britannique. *L'Histoire des Kajars*, récemment traduite en anglais par sir Jones Stafford, a été écrite sous la direction de Fath-Ali. L'attention de ce prince fut détournée de la littérature par les soins de l'état, particulièrement par la lutte inégale qu'il soutint avec la Russie sur ses frontières septentrionales, et dont le résultat fut de rendre les Russes maîtres de la mer Caspienne et des provinces adjacentes. Lorsque l'Angleterre put croire que Napoléon méditait de renverser l'empire britannique dans l'Inde, elle jugea prudent de former une alliance avec Fath-Ali. C'est alors que plusieurs ambassadeurs anglais visitèrent la cour de ce prince, qui fit généralement une impression assez favorable sur les Européens. La douceur et la justice comparatives de son gouvernement assurèrent à la Perse, pendant son règne, une tranquillité dont elle avait été privée long-temps. Fath-Ali usa du privilège oriental de la polygamie dans toute son étendue : il eut plus de soixante fils et un nombre vraiment extraordinaire de petits-enfans. Il avait désigné pour son successeur son fils favori Abbas-Mirza; les dispositions aimables de ce prince, les desirs d'améliorations qu'il manifestait semblaient promettre à la Perse un règne des plus heureux; mais ce prince mourut en 1833 et son fils Mohammed-Mirza fut désigné à sa place pour succéder au trône. Fath-Ali-Shah est mort à Ispahan en 1824, après 58 ans de règne. A sa mort tout le midi de la Perse devint le théâtre de la révolte et du carnage. Un oncle du petit-fils du défunt, Zillah-Sultan se proclama Shah de Perse; un autre se proclama roi dans la province de Chiraz; un troisième se déclara Shah à Kermans, et un ancien

ministre souleva des troubles pour son propre compte. Le jeune Shah-Mahomed, successeur naturel du défunt, leva une armée contre les quatre prétendants réunis, et accompagné des agens diplomatiques d'Angleterre et de Russie les obligea dans peu de temps à une soumission qui ramena le calme dans l'empire.

FAUCHET (JEAN-ANTOINE-JOSEPH), baron, était né à Saint-Quentin (Aisne) en 1761. Destiné par ses parens à la carrière du barreau, il venait d'achever son droit quand la révolution éclata. Le jeune Fauchet exprima dans un ouvrage intitulé *La France heureuse par la constitution*, Paris, 1792, des opinions favorables aux changemens politiques qui s'accomplissaient. Cet écrit le fit remarquer du gouvernement, qui donna à l'auteur la place de chef dans un bureau de la guerre, et ensuite celle de secrétaire de l'administration de la mairie de Paris. Au milieu de l'effervescence des passions anarchiques, Fauchet montra une grande modération, et il eut le bonheur de sauver la vie à plusieurs personnes, notamment à l'abbé Legris-Duval, prédicateur célèbre, qui était allé, le 20 janvier, réclamer à la Commune le dangereux honneur d'assister Louis XVI dans ses derniers momens. Fauchet devint ensuite secrétaire du pouvoir exécutif, et fut envoyé bientôt en qualité de ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis, où il parvint à réconcilier avec la république française le célèbre Washington, que des agens diplomatiques avaient aigri par des menaces insensées. Rappelé au moment où il allait conclure un traité avantageux à son pays, et laissé sans fonctions, il se retira à la campagne, où il profita de ses loisirs pour composer sur les Etats-Unis quelques brochures qu'il publia peu après. Les connaissances dont il faisait preuve dans cet ouvrage lui valurent un brevet de commissaire du gouvernement à Saint-Domingue, mais il refusa cette place. Après la révolution du 18 brumaire, le premier consul le nomma en 1800, préfet du Var, d'où il passa en 1805 à la préfecture de la Gironde. On assure que Bonaparte, à son passage à Bordeaux, lui ayant demandé quelle était la dynastie que préféraient les habitans de cette ville, Fauchet lui répondit avec une courageuse franchise : « Celle qui leur donnera la paix maritime. » Il fut nommé en 1809 préfet de l'Arno, et demeura à Florence jusqu'à l'évacuation de l'Italie par les armées

françaises en 1814. La première restauration lui enleva sa place. Rappelé à la préfecture de la Gironde après le 20 mars, il rentra de nouveau dans la vie privée au second retour du roi. Il est mort le 15 septembre 1854. Fauchet déploya une capacité remarquable dans sa carrière administrative, et il s'efforça de concilier les intérêts du pays avec les exigences du gouvernement. Il n'était point parent de l'évêque constitutionnel de ce nom qui a péri sur l'échafaud révolutionnaire.

FAUCHERETS (JEAN-LOUIS BROUSSEDES), auteur dramatique, né à Paris en 1742, cultiva long-temps les lettres sans rien publier, et avait plus de quarante ans lorsqu'il commença à écrire pour le théâtre. Pendant la révolution, il exerça à diverses reprises des fonctions civiles, fut nommé, en 1789, lieutenant de maire au bureau des établissemens publics, et bientôt après, membre du directoire du département. Devenu suspect sous le régime révolutionnaire, il fut destitué en 1795; après la terreur, il entra au département comme chef de bureau, et devint ensuite administrateur des hospices. Il était censeur au ministère de la police, lorsqu'il mourut au mois de février 1808. On a de lui : | *L'Avare cru bienfaisant*, comédie en cinq actes et en vers, 1784, représentée avec peu de succès; | *Le Mariage secret*, comédie en trois actes et en vers, 1786; cette pièce qui avait été goûtée à la cour est le principal titre littéraire de l'auteur. | *Le Portrait*, ou *Le Danger de tout dire*, comédie en un acte et en vers, 1786; | *Les Dangers de la présomption*, comédie en cinq actes et en vers; | *L'Astronome*; | *La Punition*, opéra-comiques, etc.

FAVART (CHARLES-NICOLAS-JOSEPH-JUSTIN), auteur dramatique et comédien, était le fils aîné du célèbre Charles-Simon Favart (*voyez ce nom tome V*). Il naquit à Paris en 1749, et fut élevé chrétiennement quoique sa mère fût comédienne, et que son père ne travaillât que pour les comédiens. Aussi ne fut-il point destiné au théâtre, et ce ne fut que sept ans après la mort de sa mère, et à l'âge de trente ans qu'il parut sur la scène, moins par vocation, peut-être, que par nécessité. Il débuta au Théâtre-Français le 2 septembre 1779 dans Cassandre du *Tableau parlant* et dans Mathurin des *Trois Fermiers*; homme d'esprit et d'intelligence, Favart ne fut pourtant qu'un acteur mé-

diocre, et dut au nom qu'il portait, plutôt qu'à des talens réels, l'accueil bienveillant et les encouragemens qu'il reçut du public. Il se retira du théâtre vers 1796, fut employé depuis cette époque à la bibliothèque du Tribunal, et mourut à Paris le 1^{er} février 1806. Il avait composé à différentes époques les pièces suivantes : | *Le Diable boiteux* ; | *Le Déménagement d'Arlequin marchand de tableaux* ; | *Les Trois folies* ; | *Le Mariage singulier* ; | *La Famille réunie* ; | *La Sagesse humaine*, ou *Arlequin Memnon*, etc.

FAVIÈRES (EDME-GUILLAUME-FRANÇOIS de), auteur dramatique, né en 1753, était avant la révolution, conseiller au parlement de Paris, et gendre du marquis de Mandat qui fut massacré le 10 août 1792. Etranger depuis cette époque, autant par opinion que par caractère, à tous les événemens politiques, il se retira à la campagne pour s'adonner exclusivement à la littérature qu'il cultiva plutôt comme art d'agrément que comme objet de spéculation. Il composa pour divers théâtres un grand nombre de pièces accueillies dès leur apparition par un succès qui ne s'est point démenti dans la suite. Les principales sont : | *Le seigneur supposé* ; | *Mauvaise tête et bon cœur*. | *Une nuit de Frédéric II*. | *L'aimable Vieillard*. *Herman et Verner*, comédies, | *Paul et Virginie*. | *Jean et Geneviève*. | *Lisbeth*. | *Primerose*. | *Eliska*. | *Le concert interrompu*. | *Aline, reine de Golconde*. | *Le nouveau seigneur de village*, opéras. Favières est mort au commencement de mars 1857, âgé de quatre-vingt-deux ans.

FEA (CHARLES-DOMINIQUE-FRANÇOIS-IGNACE), né le 4 juin 1753 à Pigna dans le comté de Nice, étudia d'abord à Nice et alla fort jeune à Rome, où il fit sa philosophie et sa théologie au collège Romain. Il apprit le droit canonique et civil à la Sapienza et prit le grade de docteur. Ayant reçu la prêtrise, il renonça aux affaires du barreau et se livra à l'étude de l'archéologie. Nommé commissaire des antiquités et garde de la bibliothèque Chigi, il se fit une honorable réputation par son zèle infatigable et se fit le 17 recherches. L'abbé Fea est pontifical, mars 1856. Le gouverneur, ordonna que pour honorer sa méclébrées aux frais ses obsèques fussent nombreux ouvrages de l'état. Par habile et laborieux écrivain, nous laissons les suivans : | *Etude* vain, *de la religion*, ou *Recherche* que

plus exacte de la félicité de l'homme, 2 vol., 1782 et 1784 ; cet ouvrage est du P. Falletti, chanoine régulier, mais les notes sont de l'abbé Fea. | *Sur saint Félix pape et martyr*, mémoire inséré dans l'*Anthologie romaine*, t. XVII ; | *Explication du symbole du B. Nicétas, évêque d'Aquilée, monument inédit du 5^e siècle*, Padoue, 1799, in-4^o, réimprimé à Venise en 1803, in-fol., et à Udine en 1810, in-4^o ; | *Essai de nouvelles observations sur les décrets du concile de Constance, dans ses 4^e et 5^e sessions*, mémoire inséré dans les *Ephémérides littéraires de Rome*, août 1821 ; | *Défense historique du pape Adrien VI, sur l'infailibilité du saint Siège en matière de foi*, mémoire inséré dans les *Ephémérides*, juin 1822 ; | *Pie II vengé des calomnies*, Rome, 1823, in-8^o ; cet écrit contient trois rétractations du pape Pie II, sur ce qu'il avait dit et écrit pour le concile de Bâle. | *Réflexions historico-politiques sur les quatre propositions de l'assemblée de 1682*, Rome, 1823, in-8^o ; | *Ultimatum sur le domaine indirect du saint Siège sur le temporel des gouvernemens*, Rome, 1823, in-8^o ; | *Considérations sur l'empire romain et sur l'époque chrétienne jusqu'en 767*, Rome, 1833, in-8^o ; | *Nullité des administrations capitulaires abusives, démontrée*, Rome, 1815, in-8^o.

FEDERICI (CANILLE), poète dramatique italien, dont le vrai nom est Jean-Baptiste Viassolo, naquit à Pagiolo di Garessio en Piémont, dans l'année 1755. Après avoir étudié le droit à Ceva et ensuite à Turin où il prit ses degrés, il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat dans cette dernière ville, et obtint en 1784 une charge de judicature à Govone, bourg de la province d'Asti. Présenté à Victor-Emmanuel III, il fut nommé par ce prince juge royal à Moncaglieri, petite ville près de Turin. Viassolo se rendait fréquemment à la solo pour assister aux spectacles, y capinsensiblement le goût du théâtre, et décidé à suivre exclusivement cette carrière, s'engagea dans une troupe de comédiens. Voyant que ses parens n'approuvaient pas sa conduite et commentaient à le négliger, il substitua à son nom de famille celui de Federici. Il est mort en 1803, laissant un grand nombre de comédies qui toutes furent accueillies avec le plus grand succès. Parmi ses pièces dont la plupart ont été traduites ou imitées en d'autres langues, on re-

marque principalement : | *Illusion et vérité* ; | *Le temps rend justice à tout le monde* ; | *Le sculpteur et l'aveugle* ; | *Henri IV au passage de la Marne* ; | *Le mensonge ne va pas loin*. Toutes les pièces de Viassolo ont une marche régulière et abondent en situations dramatiques ; les caractères sont habilement tracés et exempts de toute exagération. Le dialogue n'est pas toujours conforme à l'état des personnages ; mais il est correct , naturel et rempli de cette plaisanterie fine et légère qui annonce dans l'auteur un homme habitué à fréquenter la bonne société. Une très belle édition des *œuvres dramatiques* de Federici , en 6 volumes in-8°, a été publiée à Turin en 1809.

FERRAND (ANTHELME), né en 1757 à Arandas, département de l'Ain, membre de la Convention, n'y fut appelé qu'après le procès de Louis XVI. En 1795, il combattit le projet de taxe des grains, et vota le 20 août 1795, pour que la réduction des membres de la Convention fût faite par les assemblées électorales. Réélu membre du conseil des Cinq-cents, il proposa de faire payer au cours le dernier quart des biens nationaux vendus, et de vendre les autres à l'enchère. Lorsque le 28 juillet 1796, Vitet dénonça les troubles de Lyon qu'il attribuait aux compagnies de *Jésus* et du *Soleil*, Ferrand lui donna un démenti formel. Il sortit du conseil au mois de mai 1797, devint en 1800 président du tribunal civil de Belley, et en exerça long-temps les fonctions. Ferrand mourut dans cette ville au mois d'août 1855.

FERRIER du CHATELET (PIERRE-JOSEPH), né le 24 mai 1759 au château de Bavans, près Belfort. Son père d'une ancienne famille de Provence, était venu se fixer en Alsace après avoir été pourvu d'une charge de conseiller, au conseil souverain de Colmar. Le jeune Ferrier était destiné à la même carrière que son père ; mais il fut entraîné par son goût vers la profession des armes. De quinze ans, il entra dans la première compagnie des mousquetaires, et il obtint en 1757 une première lieutenance au régiment de Bouillon, dans lequel il fit toutes les campagnes de la guerre de Hanovre. Promu au grade de capitaine dans la légion de Soubise, il fit en 1768 et 1769 la guerre en Corse et se distingua à l'affaire de Ponte-Nuovo. Employé plus tard à l'état-major de M. de Bourcet, et nommé lieutenant-colonel des grenadiers-royaux de la Guyenne, avec le rang de colonel,

il fut, en 1770, attaché à l'ambassade de Vienne, et chargé de prendre des renseignements sur le service des troupes autrichiennes, et d'assister, en Silésie, aux manœuvres que Frédéric faisait exécuter à ses troupes, mission dont il s'acquitta de manière à mériter la croix de Saint-Louis. Nommé en 1777 plénipotentiaire de M. le duc d'Orléans près S. M. l'impératrice reine, à l'effet de soutenir les prétentions que ce prince avait à la succession du margrave de Baden-Baden, quoique ses soins dans cette affaire n'eussent pas été couronnés du succès, il demeura dès-lors attaché au duc d'Orléans, en qualité de secrétaire de ses commandemens, et il en exerçait les fonctions, avec le grade de maréchal-de-camp, auquel il avait été promu par rang d'ancienneté le 21 septembre 1788, lorsque se manifestèrent les premiers symptômes de la révolution. Compris par l'une des assemblées de la noblesse de Paris au nombre des représentans qui devaient contribuer à l'élection des députés nobles de cette ville aux états-généraux, il fut invité à coopérer aux travaux du comité de l'assemblée Constituante, auxquels il prit part jusqu'au moment où fut arrêté le projet de la constitution future de l'armée. De Ferrier fut employé activement en 1791, comme maréchal-de-camp, sous les ordres du général Lukner, et ensuite à l'armée du Rhin, où il se distingua, lors de l'évacuation des lignes de Weissembourg. Ce fut lui qui commanda la même année le corps de troupes que le gouvernement envoya dans le comtat Venaissin pour y rétablir la paix. Placé en présence de l'abbé Mulot, un des agens du parti jacobin, et dont les instructions étaient contraires aux siennes, le général de Ferrier ne put prévenir ni empêcher les horreurs dont Avignon fut le théâtre. L'abbé Mulot, dans un rapport qu'il fit à l'assemblée Législative au sujet des événemens d'Avignon, essaya de faire peser sur lui la responsabilité des massacres qui avaient effrayé cette ville ; vée la conduite du général fut approuvée, et il fut nommé lieutenant-général en septembre 1792, et employé en cette qualité à l'armée d'Alsace, sous Custines, vante se plaignit seulement de l'année suivante son devoir dans lequel il n'avait pas dans Ferrier parvint à l'action. Cependant en août 1795 il fut élevé au commandement en chef de l'armée de la Moselle.

ses infirmités, et probablement aussi une certaine défiance de lui-même l'ayant, à cette dernière époque, forcé d'interrompre sa carrière militaire, il se retira à Luxeuil où il a depuis vécu éloigné de toute affaire publique. Il y est mort à l'âge de 90 ans, le 29 novembre 1828, après avoir reçu les secours de la religion.

FERUSSAC (ANDRÉ-ETIENNE-JUST-PASCHAL-JOSEPH-FRANÇOIS d'AUDEBART baron de), était né le 30 décembre 1786, au Chartron près de Lauzerte, département de Tarn-et-Garonne. A l'âge de quatre ans, il fut conduit chez son aïeule maternelle qui habitait Arbois, ville du Jura, d'où son père partit bientôt pour l'émigration. Son goût naturel et sans doute aussi le souvenir des travaux de son père, le portèrent de bonne heure à recueillir des pierres, des coquillages et des insectes qu'il rencontrait dans ses promenades. Ayant été ramené à quinze ans dans son pays natal, il continua de se livrer à ses recherches géologiques, et il eut bientôt exploré les environs de Lauzerte et d'Agen. Il était déjà, à cette époque, en relation avec plusieurs naturalistes distingués. Arrivé à l'âge où l'on choisit une carrière, le jeune Férussac résolut d'entrer dans le corps des vélites qui s'organisaient alors; et il se rendit à Paris, où il fut accueilli par les amis de son père, et bientôt admis chez plusieurs savants distingués. Introduit par le comte de Lacépède à l'Institut et au Jardin du Roi, il profita des leçons des Cuvier, des Lamarck, des Latreille, et dès l'année suivante, il lut, devant l'académie des sciences, un *Mémoire sur de petits crustacés*, qui fut jugé digne d'être inséré dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle*. Au moment de son départ, son père l'avait chargé de donner une nouvelle édition de son *Essai d'une méthode conchiliologique appliquée aux mollusques fluviatiles et terrestres*, et il s'occupait sans relâche de ce travail, lorsque son corps fut appelé à l'armée. Férussac se mit en route sans cesser de s'occuper de ses travaux d'histoire naturelle. Il combattit à Iéna, à Austerlitz, à Heilsberg, à Friedland et à Eylau, et fut envoyé comme sous-lieutenant dans le 105^e régiment, alors en garnison en Silésie, où ce corps resta plus d'un an. Il étudia dans le plus grand détail cette province, dont il parcourut dans tous les sens les vallées et les montagnes. Appelé bientôt en Espagne, il arriva sous les murs de Sara-

gosse au moment du siège dont il écrivit le journal dans des lettres adressées à un ami, qui ont été publiées à son retour en France, sous le titre de *Notice sur le siège de Saragosse*, Paris, in-8°. Pendant les quatre années qu'il passa en Espagne, il prit part à un grand nombre d'affaires, où il se signala par son intrépidité. Le séjour qu'il fit dans la Catalogne, l'Aragon, les deux Castilles, l'Estramadure et l'Andalousie, le mit à même d'étudier l'Espagne et d'y recueillir de nombreux matériaux sur la géographie ancienne, l'histoire, la géologie et l'histoire naturelle de ce pays, si riche en souvenirs et en productions curieuses. Il s'attacha surtout à rassembler les médailles celtibériennes, dont on n'a pu jusqu'à ce jour lire ni expliquer les légendes. Atteint à Moguer d'un coup de feu qui lui traversa la poitrine, il fut obligé de quitter son régiment pour se faire soigner. Après sa convalescence, le général d'Aricaud, qui commandait Séville, le prit pour son aide-de-camp, et lui confia diverses missions, dont il profita pour étudier la topographie des environs de cette ville et des bords du Guadalquivir. Sa blessure, qui n'était pas entièrement guérie, lui fit sentir la nécessité de revenir en France, afin de s'y rétablir; et il prit sa retraite au moment où il venait d'être nommé capitaine. Rendu à la vie civile, il se livra avec une activité nouvelle aux travaux scientifiques, et il lut successivement devant plusieurs sociétés savantes divers mémoires, parmi lesquels nous citerons les suivans : | *Considérations générales sur les mollusques terrestres et fluviatiles, et sur les fossiles des terrains d'eau douce*, Paris, 1812, in-4°; | *Notice sur une inscription et sur une médaille phéniciennes trouvées en Andalousie*; | *Notice sur Cadix et sur son île*; cette notice a été réimprimée en 1825. Férussac publia de plus, dans les annales des voyages de Malte-Brun, et ensuite à part, son *Coup-d'œil sur l'Andalousie*, Paris, 1812, in-8°, ouvrage plein d'intérêt, qui eut un grand succès. Bonaparte, après l'avoir lu, se fit rendre compte de la position de l'auteur qui avait alors près de vingt-six ans, et le nomma sous-préfet d'Oleron dans les Basses-Pyrénées. L'invasion des alliés en 1814 le força de quitter son arrondissement, d'où il se rendit à Agen et ensuite à Bordeaux lors de la déchéance de l'empereur. Il ne conserva pas sa sous-préfecture sous la restauration; mais il en

fut dédommagé par le grade de chef de bataillon que lui fit obtenir le duc d'Angoulême qui l'attacha, en cette qualité, à l'état-major de la garde nationale de Paris. Il reçut de plus la croix de la légion-d'honneur sous le court ministère du maréchal Soult. Nommé, pendant les cent-jours, à la sous-préfecture de Bazas et ensuite à celle de Compiègne, il fit dire au fonctionnaire auquel il succédait dans cette dernière ville, qu'il regardait sa place comme un dépôt qui lui serait fidèlement rendu au retour du roi. Il s'empessa en effet, lors de l'arrivée des alliés, de la remettre à son prédécesseur. Férussac reçut en quittant Compiègne les témoignages les plus flatteurs de l'estime et de la reconnaissance que sa conduite avait inspirées à la population entière. Etant retourné à Paris, il y reprit ses travaux scientifiques, et peu après, ses fonctions militaires. Les questions politiques qui étaient à l'ordre du jour lui donnèrent l'idée d'un ouvrage qu'il publia sous le titre de *Chambre départementale considérée comme moyen d'arrêter toute usurpation sur la puissance légitime, et de rétablir la liberté convenable aux communes, suivi de quelques observations sur différents sujets d'administration et de politique*, Paris, 1816, in-8°. La même année, Férussac fut nommé sous-chef et dix-huit mois après, chef de division d'état-major de la 2^e division militaire. Plus tard il fit partie de la commission chargée de l'organisation de l'école d'application, et en juillet 1818, il devint professeur de géographie et de statistique militaire à cette école. Dans un mémoire qu'il publia en 1820, sous ce titre : *La géographie et la statistique considérées dans leurs rapports avec les sciences qui les avoisinent de plus près*, il exposa le programme de son cours à l'école d'état-major et le plan détaillé d'un traité général de géographie et de statistique considérées sous le rapport militaire. Ayant donné sa démission de cette chaire en 1819, il fut attaché au dépôt de la guerre, puis nommé chef du bureau de statistique étrangère. Il obtint aussi, à la même époque, la croix de St-Louis. En 1823, il fonda le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, recueil périodique dont il fut à la fois le directeur et le principal collaborateur, et qui, par les articles importants qu'il renferme sur la géologie, l'histoire naturelle, la géographie et la statistique, a beaucoup contri-

bué au progrès de la science. Férussac fut élu, après la révolution de 1830, membre de la chambre des députés par le département de Tarn-et-Garonne; mais il cessa d'en faire partie en 1832. Il est mort le 21 janvier 1836. Il était parvenu à réunir la collection la plus riche et la plus complète qui fût connue de coquillages terrestres et fluviatiles, et à rassembler les matériaux d'un ouvrage général sur les coquilles, qu'il a publié en 3 forts vol. in-fol., sous le titre de *Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques terrestres et fluviatiles, tant des espèces que l'on trouve aujourd'hui vivantes, que des dépouilles fossiles de celles qui n'existent plus*. Ce livre est un des plus beaux et des plus savans qui aient été exécutés dans ce genre : toutes les coquilles terrestres et fluviatiles y sont figurées d'après nature avec une rare perfection. On doit encore à Férussac, outre un grand nombre de mémoires qu'il serait trop long d'énumérer ici, la *Description des mollusques terrestres et fluviatiles recueillies pendant l'expédition autour du monde, commandée par M. Freyssinet*. Dans la zoologie de ce magnifique ouvrage, il s'était chargé de traiter les articles relatifs aux mollusques du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, mais il n'a pu travailler qu'aux deux premiers volumes. On lui doit en outre : *Extrait du journal de mes campagnes en Espagne, contenant un coup-d'œil sur l'Andalousie, une dissertation sur Cadix et son île, la relation historique du siège de Saragosse*, Paris, 1813, in-8°.

FIESCHI (JOSEPH-MARIE), assassin qui, en juillet 1835, essaya, au moyen d'une machine infernale, de donner la mort à Louis-Philippe, était né en 1790, à Murato en Corse, d'une famille qui appartenait aux dernières classes de la société. Après avoir long-temps mené la vie de berger, il s'engagea à 18 ans, dans le régiment corse qui partit pour Naples, et y fut incorporé dans la légion corse. Ce corps ayant été cédé, après la campagne de Russie, au roi de Naples Joachim Murat, Fieschi passa en 1815 au service de ce prince. En 1814, le corps auquel il appartenait fut licencié, et il retourna dans sa patrie où il fut incorporé dans la légion que l'on y formait, à cette époque, de tous les militaires licenciés. Bientôt Murat s'étant rendu en Corse, et y ayant rassemblé une poignée de soldats pour exécuter l'invasion qu'il

projetait dans le royaume des Deux-Siciles, Fieschi l'accompagna, entraîné par son ancien colonel le général Franceschetti, chez lequel l'ex-roi de Naples avait reçu l'hospitalité. Cette aventureuse expédition se termina par une sanglante catastrophe : Murat fut passé par les armes aux lieux mêmes où il avait régné, et tous les soldats pris avec lui furent condamnés à mort par des conseils de guerre. Mais Ferdinand IV ne permit point l'exécution de cet arrêt. Il se contenta de renvoyer les français engagés dans cette expédition, et de les mettre à la disposition du roi Louis XVIII. Fieschi enfermé d'abord avec ses compagnons au fort Lamalgue à Toulon, fut mis en jugement en Corse, il rentra dans la vie civile et ne tarda pas à se déshonorer par plusieurs vols de bestiaux et par un faux en écriture privée, ce qui le fit condamner, en août 1816, à dix ans de réclusion et à l'exposition. Après l'expiration de sa peine qu'il subit dans la prison d'Embrun, il mena de ville en ville, une vie errante et misérable, jusqu'au moment de la révolution de juillet. S'étant rendu à Paris à cette époque, il se donna comme une victime politique de la restauration, comme un homme persécuté pour son patriotisme. Grâce à ses mensonges effrontés, il parvint à se concilier l'intérêt de quelques personnes, et il réussit à se faire allouer, par la commission des condamnés politiques, une pension de 550 francs. Il obtint en même temps le grade de sous-officier dans la compagnie de vétérans employée à la garde de la maison de détention de Poissy, et peu après, il fut incorporé avec le même grade dans la compagnie des sous-officiers sédentaires en garnison à Paris. Cependant, une femme de vie et de mœurs plus que suspectes, Laurence Petit, veuve Lassave, femme Abot, avec laquelle il avait noué de criminelles relations dans la prison d'Embrun, vint se réunir à son ancien compagnon de détention, et vers la fin de 1830, ils étaient placés comme concierges dans une maison voisine du Jardin du Roi. Un ingénieur civil, inspecteur des travaux de canalisation de la Bièvre, étant venu s'établir dans cette maison, Fieschi réussit à en obtenir un emploi de garde des travaux, et peu après, le poste de gardien du moulin de Croulle-Barbe situé sur cette rivière, et voisin de la manufacture royale des Go-

belins. Le directeur de cet établissement, M. Lavocat, ayant eu occasion de voir Fieschi, se laissa tromper comme tout le monde par ses prétendues condamnations politiques, et lui donna de nombreux témoignages d'intérêt. Fieschi affectait à cette époque un dévouement sans bornes pour le gouvernement; il sollicita un emploi dans la police et reçut la mission de surveiller quelques sociétés populaires. Il paraît qu'il donna des preuves d'intelligence et de zèle, et qu'il rendit alors de notables services, sans cesser toutefois d'exploiter ses prétendus titres militaires et politiques, et de harceler de ses pétitions le ministère de la guerre et la commission des secours. Il avait conservé ses fonctions d'agent de police et de gardien du moulin de Croulle-Barbe, et il exerçait encore, dans ses heures perdues, la profession de tisserand. Les mauvais traitemens qu'il fit subir à Laurence Petit, la déterminèrent à rompre avec lui; mais sa fille Nina Lassave resta, et Fieschi ne rougit pas d'en faire l'objet de ses brutales passions. Son immoralité et ses vices ne pouvaient manquer de se révéler à ses protecteurs. Chargé en qualité de contre-maitre des travaux de dégrèvement de l'aqueduc d'Arcueil, on s'aperçut qu'il détournait les fonds destinés au paiement des ouvriers, et il perdit sa place. Dans le même temps, ses derniers faux ayant été découverts, M. Lavocat lui retira sa protection; le gouvernement supprima les pensions et les traitemens qui lui étaient accordés, et ce ne fut qu'en se cachant et en changeant de nom qu'il put échapper à un nouveau procès criminel. Exaspéré par ces disgrâces multipliées, Fieschi murmura des paroles de vengeance contre le gouvernement. Cependant, quelques mois avant juillet 1835, il avait trouvé moyen de sortir de la vie précaire et misérable qu'il menait dans la capitale, en travaillant dans une manufacture de papier peint. Mais ces ressources faibles et incertaines ne suffisaient point à ses dépenses et n'avaient point empêché Nina Lassave, chassée par la misère et la maladie de l'habitation commune, d'entrer à l'hospice de la Salpêtrière. Telle était la position de Fieschi, à l'approche du 5^e anniversaire de la révolution de juillet 1830. La découverte d'un projet d'assassinat contre la personne du roi, qui devait être exécuté sur la route de Neuilly, les souvenirs irritans du procès d'avril et certains bruits de

complots qui prenaient chaque jour plus de consistance, avaient répandu dans la population parisienne, une vague appréhension de quelque catastrophe qui devait troubler les fêtes de juillet. Cependant, la première journée s'était passée sans malheur, et les précautions prises par l'autorité semblaient donner l'assurance que la seconde ne serait pas moins heureuse. Une grande revue de la garde nationale et de la troupe de ligne se préparait, et la foule, profitant d'une superbe journée, se pressait sur les boulevards, où les troupes étaient échelonnées. Le roi, accompagné d'un nombreux état-major et de trois de ses fils, passait devant le front de la 8^e légion de la garde nationale stationnée aux environs du Jardin Turc, lorsque tout-à-coup retentit une détonation pareille à celle que produirait un grand nombre de pétards ou un feu de peloton mal exécuté. Onze personnes, au nombre desquelles étaient le maréchal de Tréville, M. Rieussec lieutenant-colonel de la 8^e légion et une jeune fille de 46 ans étaient tombées sans vie. Sept ne survécurent que peu de jours; vingt-deux autres furent plus ou moins grièvement blessées. A la vue du pavé inondé de sang, jonché de morts et de blessés, la foule pousse un cri d'effroi, le roi est mort, s'écrie-t-on de toutes parts. Mais la machine infernale avait manqué son but; tous les princes avaient échappé au massacre comme par miracle; Louis-Philippe atteint d'une balle au front, mais d'une manière légère, ordonne à son cortège de reprendre sa marche, et la revue continue. La maison d'où les coups sont partis est bientôt investie et l'on pénètre, en enfonçant la porte, dans l'appartement du troisième étage, dans lequel est dressée la machine qui a vomi la mort. Une trace de sang conduit sur les pas de l'assassin qui, horriblement blessé, s'est élancé par une fenêtre ouverte, à l'aide d'une échelle de cordes, sur un toit placé à la hauteur du second étage et de là dans un corps de logis qui communique par derrière à la rue des Fossés-du-Temple. Cet homme est arrêté à l'issue de la maison, et conduit au poste du Château-d'Eau, au milieu des cris du peuple qui veut le massacrer. Son logement est fouillé et on y trouve avec quelques instruments de menuiserie et de mathématiques, un portrait du duc de Bordeaux, qui n'avait d'autre objet, a dit depuis l'assassin, que de donner le change à la justice et de

faire croire que le coup devait être attribué au parti légitimiste. Les vitres de la chambre étaient brisées, la jalousie arrachée par la mitraille pendait en lambeaux. En examinant la machine infernale armée de vingt-quatre canons de fusil, braqués en plan incliné vers le boulevard, on remarqua que six étaient crevés ou déculassés et que deux n'avaient pas fait feu. On put même constater que ces derniers étaient précisément ceux sous les coups desquels se trouvait le roi. L'assassin, frappé par les débris de la machine en éclat, était d'abord tombé sans connaissance, ayant le cou et le front entr'ouverts, la lèvre coupée et pendante, la main gauche mutilée; mais il s'était relevé presque aussitôt, et les yeux obscurcis par le sang qui coulait à flots de ses blessures, il s'était traîné en tâtonnant les murailles de ses mains ensanglantées, vers l'issue qu'il s'était ménagée. Fouillé au moment de son arrestation, on trouva sur lui un martinet ou fléau à manche de bois, armé de trois lanières de cuir, garnies chacune à l'extrémité d'une forte balle de plomb, un couteau à plusieurs lames, un peu de poudre de chasse et quelque monnaie. Il se donna d'abord pour mécanicien et déclara s'appeler *Girard*, nom sous lequel il avait en effet loué, au mois de mars précédent, l'appartement du boulevard. Il affirma dans les premiers moments qu'il n'avait point de complices; mais plus d'une fois on l'entendit s'écrier: « Je suis » un malheureux..... Je ne puis rien » espérer, je puis rendre service... Nous » verrons.... J'ai du regret de ce que j'ai » fait. » Bientôt, la police découvrit la malle de l'assassin, et par suite le vrai nom du coupable, qui n'était autre que Fieschi. Ses aveux joints à d'autres indices mirent bientôt le gouvernement sur les traces de ses complices, Victor Boireau, ouvrier lampiste qui plusieurs fois a été le camarade de lit de Fieschi, et qui était dans la confidence de son crime; Pierre Morey, boucherier du faubourg Saint-Marceau, républicain fanatique qui, se donnant pour l'oncle de Fieschi, avait retenu avec lui l'appartement du boulevard, et lui avait fait de fréquentes visites dans la dernière quinzaine de juillet. C'est chez lui que Fieschi avait trouvé un asile, lors de la découverte de ses nouveaux faux, et c'est avec lui qu'il avait tracé le plan de la machine infernale. Bientôt on acquit la certitude

qu'il avait pour troisième complice Pépin, épicier du faubourg St-Antoine, signalé aussi pour ses opinions républicaines, et poursuivi criminellement en 1832, comme accusé d'avoir tiré de sa fenêtre, à l'époque des émeutes, sur la garde nationale dont il était capitaine. Il avait habillé Fieschi de neuf et lui avait donné asile pendant plusieurs nuits; c'est lui qui avait payé le bois destiné à la construction de la machine, acquitté le loyer du boulevard et donné le prix des canons achetés par Fieschi; enfin, il avait promis de passer à cheval, le 27 au soir, sur le boulevard pour servir de point de mire à la machine infernale et déterminer sa direction. Morey et Pépin avaient fait avec Fieschi l'essai de la machine, et il est probable, qu'en donnant au canon une charge forcée, ils avaient eu l'intention secrète de faire disparaître, en tuant Fieschi, le plus terrible témoin de leur complicité. Fieschi ne révéla ces faits que successivement, après beaucoup d'hésitations et de réticences. Ce fut M. Lavocat qui constata son identité avec Girard et qui le décida à faire des aveux que ni le président de la chambre des pairs, ni aucun des ministres n'avait pu réussir à lui arracher. Les plus grandes précautions furent prises pendant l'instruction du procès, pour ménager la santé de Fieschi que la moindre émotion pouvait, à raison de la gravité de ses blessures, placer dans un danger imminent. Encouragé par M. Lavocat, pour lequel il avait conservé une vive reconnaissance, après bien des tergiversations et des demi-aveux mêlés de mensonges, il en vint à une révélation complète et générale. Pépin, qui avait d'abord réussi à s'échapper, fut saisi de nouveau, et le 30 janvier 1836, s'ouvrirent, devant la cour des pairs, les débats qui excitèrent au plus haut degré la curiosité publique. Fieschi s'y montra plein d'audace et de jactance. Assuré du sort qui l'attendait, il prit le parti d'une franchise entière à l'égard de ses coaccusés, et parla insolemment des services qu'il avait rendus et de ceux qu'il allait rendre encore à la France par ses révélations. Il raconta naïvement ses hésitations la veille du crime, et les angoisses de sa conscience, au moment d'exécuter l'attentat. Il déclara que peu d'instans avant l'exécution, M. Lavocat, son bienfaiteur, qu'il n'avait pas vu depuis onze mois, étant venu se placer, avec sa légion, sur le boulevard,

en face de sa machine, cette vue l'avait troublé, et lui avait suggéré un instant l'idée de descendre, de faire monter M. Lavocat chez lui, et de lui tout déclarer en se jetant à ses pieds et en le priant de le faire expatrier. « Mais sa légion changea » de place, ajouta-t-il; mon mauvais » destin l'a emporté; j'étais comme un » désespéré. Mon crime plus fort que ma » raison me poussait l'épée dans les reins. » Fieschi, est-ce que tu manquerais de » courage? Non, ma parole était donnée. » Alors je pris le tison, je mis le feu par » le milieu, et le forfait était consommé. » Morey, accablé par les révélations de Fieschi et par une masse de preuves irrésistibles, déploya durant les débats une énergie extraordinaire, et persista dans un système complet de dénégation. Boireau se montra impudent et effronté. Quant à Pépin, son embarras et ses tergiversations trahirent le trouble de sa conscience. Ces trois accusés furent condamnés à la peine de mort. Boireau, le seul complice que Fieschi eût ménagé, fut condamné à vingt ans de détention, peine commuée plus tard en dix ans de bannissement. L'exécution eut lieu le 19 février 1836, en présence d'une foule immense que la curiosité avait attirée à la dernière scène de ce drame sanglant. Pépin protesta de son innocence avant de subir sa peine. Morey mourut avec une fermeté silencieuse qui n'était autre chose que l'endurcissement d'une âme sanguinaire. Quant à Fieschi, il montra dans ses derniers moments, un courage qui ne se démentit point. Il pria l'ecclésiastique qui l'assistait de monter avec lui tous les degrés : « Je veux, lui disait-il, » que vous ne me quittiez que le plus » près possible de l'éternité. » Arrivé sur l'échafaud, il s'écria d'une voix éclatante : « J'ai dit la vérité, j'ai dit toute la » vérité; je demande pardon à Dieu et » aux hommes, surtout à Dieu. Puisse » mon châtiment servir d'exemple! » Ainsi périt cet homme digne d'être placé à côté des Ravallac, des Clément et des Louvel, si l'absence de toute espèce de conviction, de toute foi quelconque, n'en faisait un monstre plus affreux encore. Dévoré de vanité et d'orgueil, prêt à servir tous les partis pour les exploiter tous; appelant de tous ses vœux un grand bouleversement social, à la faveur duquel il pût trouver une place qui répondît aux prétentions d'une ambition désordonnée, Fieschi tourna vers le crime toute l'é-

nergie qu'il avait reçue de la nature, et fit l'étude de trouver un grand forfait qui pût lui faire un nom. « Et toutefois, dit un écrivain, dans ce cerveau malade et corrompu, s'était égaré un rayon d'intelligence; dans ce cœur souillé de l'immoralité la plus abjecte, avaient parfois apparu quelques lueurs de qualités honorables. Corse implacable dans ses haines, mais dévoué corps et âme à la vie et à la mort, dans ses affections, il avait éprouvé vivement le sentiment de la reconnaissance. Mais une grossière vanité et la soif indomptable d'une célébrité à tout prix paralysèrent ces bons germes, et le livrèrent à tous les penchans déréglés d'une nature dépravée encore par les habitudes les plus immorales. » On a publié tous les détails relatifs à son crime, dans une brochure intitulée : *Procès de Fieschi*, Paris, 1856, 3 vol. in-8°.

FIORAVANTI (VALENTINEN), célèbre compositeur et maître de chapelle, naquit à Rome en 1764. Son père négociant dans cette ville l'envoya à Naples étudier sous Cimarosa, Guglielmi et Paesielo. Elevé à une pareille école, Fioravanti fit en peu de temps les plus étonnans progrès, et débuta dans la carrière de compositeur dramatique par le *Cantatrici villane*, dont le brillant succès dans l'Europe entière procura bientôt à son auteur la place de surintendant du théâtre royal de Lisbonne. Dans cette ville il composa *La Camilla*, opéra comique non moins estimé que le précédent. Appelé ensuite à Madrid, Fioravanti vint en 1807 à Paris où il composa et fit représenter *I Virtuosi ambulanti* dont les paroles étaient imitées des *Comédiens ambulans* de Picard; cet opéra obtint un tel succès que les spectateurs voulurent couronner l'auteur sur la scène. On a encore de lui dans le même genre quatre autres ouvrages : *Raggiri ciarlataneschi*; *Il Raoul de Crequi*; *Il Chiabattino*; *Li tre Comingi*. Choisi au mois de juillet 1816 pour maître de chapelle par le collège de Saint-Pierre de Rome, il composa le célèbre *miserere à trois voix* et plusieurs autres pièces non moins remarquables de musique sacrée. Fioravanti est mort à Capoue le 16 juin 1857, âgé de soixante-treize ans.

FITZ-GÉRALD (WILLIAM-THOMAS), poète anglais, né en 1759 et mort le 9 juillet 1829, commença ses études au collège de Greenwich, et alla les terminer au collège de Navarre à Paris. De retour

en Angleterre, il parut quelque temps au barreau, occupa ensuite une place à la trésorerie de la marine, mais ne tarda pas à prendre sa retraite pour se livrer entièrement à la culture des lettres. Meilleur versificateur que poète, Fitz-Gérald est surtout remarquable par les efforts qu'il fit pour fonder et soutenir une société destinée au soulagement des gens de lettres indigens. On a de lui : *Prologues et épilogues*, 1793; *Tribut d'une humble muse à l'infortunée captive, veuve du roi assassiné* (Louis XVI), 1795, in-4°; *Linus, poème sur la mort de la reine de France*, 1794, in-4°; *Le triomphe de Nelson, ou Le barde du Nil*, poème, 1799, in-4°; *Les pleurs de l'Irlande séchés par l'union*, 1802, in-4°, etc.

FLACON, dit **ROCHELLE** (JOSEPH-HENRI), avocat aux conseils du roi et à la cour de cassation, né à Paris le 8 octobre 1781, et mort dans cette ville le 27 mai 1854, était fils naturel d'un procureur au parlement. Il est auteur d'un grand nombre de pièces dramatiques parmi lesquelles on peut citer : *Les fureurs de l'amour*, tragédie burlesque, Paris, ventôse an VII, in-8° de 45 pages; *Le tableau de Raphaël, ou à trompeur, trompeur et demi*, vaudeville, 1800, in-8° de 20 pag.; *Le père malgré lui*, an IX-1801, in-8° de 45 pages, etc. Il se cachait sous le pseudonyme de *R. Philidor*.

FLAHAUT (FILLEUL, comtesse de), femme auteur, née en 1760, perdit de bonne heure son premier époux qui mourut dans les commencemens de la révolution. Conduite à Londres par suite des événemens politiques, et ignorant jusques là son beau talent, le besoin de vivre lui inspira l'idée de composer son premier roman. Cet ouvrage intitulé : *Adèle de Sénanges*, 1798, un vol. in-12, fut publié par souscription, produisit près de 40,000 francs et obtint un succès littéraire immense dont son auteur eut la modestie de s'étonner la première. Plusieurs compositions du même genre suivirent à divers intervalles et avec une vogue toujours croissante. Les principales sont : *Emilie et Alphonse, ou Le danger de se fier à ses premières impressions*, 1799, 5 vol. in-12; *Charles et Marie*, 1802, 2 vol. in-12; *Eugène de Rothelin*, 1808, 2 vol. in-12; *Eugénie et Mathilde, ou Mémoires de la famille du comte de Hevel*, 1811, 5 vol. in-12. Les productions de M^{me} de Flahaut brillent par la vérité, par la grâce et par la plus exquise délicatesse;

elles ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe. De retour en France sous le consulat, elle épousa en secondes noces le baron Joseph-Marie de Souza-Botelho (*voyez SOUZA* au Supplément), alors ambassadeur de Portugal à Paris, à qui l'on doit la magnifique édition des *Lusiades* publiée par Didot, Paris, 1817, in-folio avec figures gravées d'après les dessins de Gérard. Devenue veuve une seconde fois, et retirée du grand monde depuis la restauration, elle mourut à Paris au mois d'avril 1856, âgée de soixante-seize ans.

FLAMAND (CLAUDE), originaire de Savoyeux, village de la Franche-Comté (Haute-Saône), vint s'établir à Montbéliard en 1594. Versé dans les sciences mathématiques, et habile surtout dans l'architecture civile et militaire, il fut appelé par la régence, au mois d'avril 1610, à succéder au savant ingénieur Henri Schickard qui venait de retourner dans le duché de Wurtemberg sa patrie. Flamand donna des preuves non équivoques de son talent, en fortifiant le faubourg de Montbéliard, et en construisant les remparts qui forment au nord l'enceinte du château et la fonderie d'Audincourt. Sa réputation le fit appeler plusieurs fois dans des pays voisins pour diriger des travaux relatifs à son art. Dans les premiers mois de 1625, il fut chargé des fortifications de Verdun. Flamand mourut à Montbéliard au mois d'août de l'année suivante. Il a laissé les ouvrages suivants : | *Les mathématiques et géométrie, départies en six livres*, Montbéliard, 1597, in-8°; | *La pratique et usage d'arpenter et mesurer toutes superficies de terre*, ibid., 1611, in-8°, avec des planches; | *Le guide des fortifications et conduite militaire pour bien se fortifier et défendre, dédié au roi très-chrétien*, ibid., 1597, in-8°, 2^e édition, 1611; cet ouvrage a été traduit en allemand en 1615.

FLAMAND (JEAN), troisième fils du précédent, né à Montbéliard en 1597, se destina de bonne heure à la carrière que suivait son père, et fit bientôt sous sa direction des progrès rapides en architecture. Le désir de se perfectionner dans la pratique du génie militaire le détermina à prendre du service dans l'armée du prince Maurice de Nassau, et il partit pour les Pays-Bas avant l'ouverture de la campagne de 1625. Il servit deux ans dans le camp hollandais en qualité d'in-

génieur militaire et de *castrométateur*, et revint en 1625 dans sa patrie, où il s'occupa de consigner le résultat de ses observations et de son expérience dans un ouvrage intitulé : *La manière de camper selon l'ordre et pratique de feu l'illustre prince Maurice de Nassau, jadis prince d'Orange, gouverneur et capitaine général des provinces unies des Pays-Bas*. Ce manuscrit qui porte la date du 21 novembre 1625, est dédié au prince de Montbéliard, et forme un petit volume in-fol., orné de plans enluminés, qui fait partie de la bibliothèque publique de Montbéliard. Après la mort de son père, Jean Flamand hérita de son emploi, et continua les travaux de fortification de Montbéliard, d'Héricourt et de Blamont. Son talent et les services qu'il rendit, le firent nommer à titre gratuit membre de la bourgeoisie de Montbéliard. Appelé en 1631 dans le duché de Wurtemberg, il y dirigea la construction de plusieurs fortifications importantes. Accusé d'homicide pour avoir tué, en cas de légitime défense, un soldat d'un régiment de cavalerie impériale qui avait tenu garnison à Montbéliard, il parvint à faire abolir les poursuites criminelles dirigées contre lui à cette occasion. Flamand mourut en 1654, empoisonné par un homme avec lequel il avait eu des différends, et qui l'avait invité à un repas sous prétexte de sceller leur raccommodement.

FLETCHER (mistriss N.), femme auteur anglaise, née dans le Warwickshire en 1800, perdit sa mère dans un âge tendre encore, et fut obligée de prendre la direction de la nombreuse famille de son père qui vivait alors à Manchester. Les soins du ménage ne l'empêchèrent pas de se livrer avec une ardeur incroyable à des études littéraires, et suivant son propre aveu, elle brûlait déjà, à l'âge de neuf ans, du désir de se distinguer dans cette carrière. A peine âgée de vingt et un ans elle commença à publier des ouvrages. Le premier, intitulé : | *Phantasmagorie, ou Essai sur la vie et la littérature*, fut très bien accueilli du public. Il fut suivi des *Lettres à la jeunesse*, puis de ses *Poèmes pour les heures de loisir*, et enfin de ses *Trois histoires*, qui sont tous devenus populaires. Elle fournit aussi à diverses reprises plusieurs articles remarquables par leur esprit et leur originalité, dans les brillants annuaires que l'Angleterre voit éclore en si grand nombre, et dans beau-

roup de recueils périodiques. Mistriss Fletcher mourut le 3 octobre 1833, dans un voyage qu'elle avait entrepris aux Indes Britanniques, en se rendant de Sholapore à Bombay.

FLORISSENT (Madame), célèbre cantatrice anglaise, plus connue sous le nom de mistriss BILLINGTON, était déjà dès son enfance une virtuose distinguée. A peine âgée de sept ans, elle se fit entendre à Londres dans un concert public où elle obtint le plus brillant succès. Encouragée par ce premier essai, elle redoubla d'efforts pour perfectionner son talent, prit des leçons de Shrouter, le meilleur pianiste de son temps, et parut quatre ans après sur le théâtre où elle ne fit entendre que de la musique de sa composition. Mariée à James Billington, artiste habile, attaché à l'orchestre de Drury-Lane, elle le suivit en 1782, à Dublin où sa beauté et ses talents lui attirèrent des applaudissemens unanimes; mais sa réputation y souffrit quelque atteinte par suite des liaisons qu'on la soupçonna d'avoir avec la plupart des hommes riches de cette ville. Soutenue par une foule d'adorateurs, elle voulut paraître sur la scène; mais le public l'accueillit avec une froideur constante, et elle échoua toutes les fois qu'elle voulut se faire entendre ailleurs que dans un concert. De retour à Londres, elle fut engagée en 1786, pour le théâtre de Covent-Garden, mais on la trouva généralement au-dessous de sa réputation comme actrice; persuadée enfin elle-même qu'il pouvait manquer quelque chose à son talent, elle se rendit à Paris, recommença sous le célèbre Sacchini son éducation théâtrale, et parvint en peu de temps à perfectionner son chant et son jeu. Elle retourna alors à Londres, fut engagée de nouveau au théâtre de Covent-Garden, et ne tarda pas à y devenir l'idole du public. Elle se rendit, en 1794, en Italie, afin d'acquérir des connaissances plus étendues en musique; elle y fit des progrès étonnans; mais la dépravation de ses mœurs vint ternir son triomphe. Après avoir perdu son mari qui périt, dit-on, victime des mauvais traitemens qu'elle lui avait fait éprouver, elle épousa un lyonnais, M. Florissant, et acheta un domaine dans le pays vénitien où elle semblait vouloir passer le reste de ses jours; mais ayant perdu une partie de sa fortune, elle se décida à retourner à Londres, et

reparut sur le théâtre de cette ville en 1801. Son talent était alors dans toute sa force, et tel fut l'empressement du public pour la voir, que les trois principaux théâtres de Londres se la disputèrent. Cependant, quelques années après, elle quitta volontairement sa patrie pour aller retrouver son mari en Italie, et mourut près de Venise, vers la fin d'août 1819.

FODERÉ (FRANÇOIS-EMMANUEL), docteur en médecine et auteur de divers écrits estimés, naquit à Saint-Jean-de-Maurienne, le 8 janvier 1764, et fit ses études dans le collège de la même ville. Après avoir pris ses degrés à la faculté de Turin, il vint se perfectionner à Paris. De retour dans sa patrie, les connaissances qu'il possédait déjà sur la médecine légale, le firent nommer médecin-juré du duché d'Aoste, et ensuite médecin du fort de Bard. Lors de la réunion de la Savoie à la France, il entra dans l'armée française en qualité de médecin militaire, fit la campagne d'Italie, et se retira peu après du service. Nommé professeur de physique et de chimie à l'école centrale de Nice, il occupa cette place plusieurs années, et fut ensuite médecin de l'Hôtel-Dieu de Marseille, puis de l'hôpital de Martignes. Charles IV, roi d'Espagne, pendant son séjour en Provence, le nomma son médecin consultant et voulut se l'attacher définitivement, au moment où il partait pour Rome; mais Foderé refusa de quitter sa famille et accepta la même place auprès de deux princes espagnols exilés à Valencay. En 1814, la chaire de médecine légale de la faculté de Strasbourg ayant été mise au concours, ce médecin alla la disputer, remporta la victoire sur plusieurs concurrents d'un mérite distingué, et professa pendant vingt années avec autant de zèle que de distinction. Attaqué d'une maladie lente occasionnée par un excès de travail, Foderé mourut dans cette ville le 4 février 1833, laissant de nombreux ouvrages presque tous relatifs à la médecine. Les plus remarquables sont : | *Opuscules de médecine philosophique et de chimie*, Turin, 1789, in-8°. La première partie renfermant un *Mémoire sur le goître et le crétinisme*, a été publiée de nouveau par ordre du gouvernement sarde, Turin, 1791, in-8°. Cet ouvrage, souvent réimprimé, a été traduit en allemand par G. W. Lindemann, Berlin, 1796, in-8°. | *Essai sur la phthisie pulmonaire, etc.*

tivement au choix à donner au régime tonique ou relâchant, etc., Marseille, an IV, in-8°. | *Les lois éclairées par les sciences physiques, ou Traité de médecine légale et d'hygiène publique*, Paris, an VII, 5 vol. in-8°. Ce livre est le plus beau titre de gloire de Foderé. Avant lui rien de complet n'avait été publié sur un sujet qui intéresse la société entière. À l'aide des plus savantes recherches, l'auteur a porté la lumière sur toutes les questions que peut présenter la médecine légale. Cet ouvrage composé dans un excellent esprit, est également utile à l'homme de loi et au magistrat. | *Essai de physiologie positive, appliquée spécialement à la médecine pratique*, Avignon, 1806, 3 vol. in-8°. | *De apoplexiâ disquisitio theorico-practica*, Avignon, 1808, in-8°. | *Traité du délire, appliqué à la médecine, à la morale et à la législation*, Paris, 2 vol. in-8°. | *Recherches expérimentales sur les succédanées du quinquina et sur les propriétés de l'arséniate de soude*, Marseille, 1810, in-8°. | *De infanticidio*, Strasbourg, 1814, in-8°. Cette dissertation, publiée par Foderé à l'occasion du concours pour la place de professeur à Strasbourg, est un de ses meilleurs ouvrages. | *Manuel du garde-malade*, Strasbourg, 1815, in-18. | *Voyage aux Alpes maritimes, ou Histoire naturelle, agraire, civile et médicale du comté de Nice et pays limitrophes, enrichi de notes et de comparaisons avec d'autres contrées*, Paris, 1821, 2 volumes in-8°. | *Leçons sur les épidémies et l'hygiène publique, faites à la faculté de médecine de Strasbourg*, Strasbourg, 1822-24, 4 vol. in-8°. | *Essai historique et moral sur la pauvreté des nations, la population, la mendicité, les hôpitaux et les enfans trouvés*, Paris, 1825, in-8°. | *Mémoire sur la petite vérole vraie et fausse, et sur la vaccine, ou Faits et preuves servant à démontrer que la vaccine régulière n'a nullement besoin d'être renouvelée, et qu'elle est aussi bien préservatrice que l'inoculation et que la petite-vérole naturelle elle-même*, Strasbourg, 1826, in-8°. Foderé a fourni en outre plusieurs *Mémoires* dans la *Collection de l'académie des sciences de Turin*, ainsi qu'un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences médicales* et au *Journal complémentaire*.

FOHMANN (VINCENT), botaniste distingué, professeur à l'université de Liège, naquit le 5 avril 1794 à Assamstadt, petite

ville du grand-duché de Bade; il s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences naturelles dans lesquelles il fit de rapides progrès. La grande question de l'absorption et de ses organes, fixa surtout son attention d'une manière toute spéciale. Nommé vers la fin de 1836, professeur d'anatomie humaine à l'université de Liège, il fut, depuis la mort du savant Gaëde, chargé du cours d'anatomie comparée qu'il professa jusqu'à sa mort, arrivée au mois de septembre 1857. Fohmann a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite comme les plus remarquables : | *Recherches anatomiques sur la communication des vaisseaux lymphatiques avec les veines*; | *Considérations sur l'œil de l'homme, relatives à l'ophtalmie*; | *Mémoire sur le mécanisme de l'absorption, d'après la disposition anatomique du système lymphatique des poissons*. Enfin un grand nombre de *Rapports* très savans sur les ouvrages de Morren, van Beneden, Lambotte, Desvignes, etc.

FONVIELLE (BERNARD-FRANÇOIS-ANNE), naquit à Toulouse vers 1759, d'une famille honorable. Il était employé de la régie des aides à Perpignan lorsque la révolution vint lui ouvrir une plus large carrière. Après avoir contribué à fonder le premier club qui s'établit à Montpellier, il s'attira, par la modération de ses principes, les sarcasmes et les injures des anarchistes. Nommé en 1791 secrétaire de l'assemblée électorale de l'Hérault, pour la nomination des députés à l'assemblée législative, il fut obligé, pour échapper à la haine des révolutionnaires, de se réfugier à Marseille où il établit une maison de commerce. Fonvielle essaya de soulever les départemens du Midi contre la Convention, et se rendit à Lyon pour y seconder l'insurrection; puis il passa en Suisse et vint enfin à Toulon, ville occupée alors par les Anglais. Il parcourut plus tard l'Espagne, l'Italie, et alla visiter à Vérone Louis XVIII auquel il dédia sa tragédie de Louis XVI. Etant retourné à Lyon, il y composa une tragédie dont les massacres ordonnés par Collot-d'Herbois étaient le sujet. La révolution du 15 vendémiaire empêcha la représentation de cette pièce, et obligea l'auteur à prendre la fuite. Après avoir essayé inutilement de rétablir à Marseille sa maison de commerce, il se rendit à Paris, au moment où la réaction du 18 fructidor faisait triompher de nouveau le parti révolu-

tionnaire. Ne trouvant pas les circonstances favorables, Fonvielle fit un nouveau voyage en Espagne, puis à Marseille où il vendit tout ce qu'il y avait laissé et revint s'établir dans la capitale, résolu de se livrer exclusivement à la rédaction de plusieurs ouvrages importants qu'il avait depuis long-temps commencés. Un écrit qu'il publia sous le titre de *Résultats possibles de la journée du 18 brumaire, et la réfutation de l'ouvrage de Gentz sur les finances de l'Angleterre*, lui valurent d'utiles protections dont il se servit pour solliciter les faveurs de Bonaparte. Il obtint un emploi au ministère de la guerre et une place à la banque de France; mais la chute du gouvernement impérial lui enleva tous ces avantages, et malgré ses sollicitations, il n'obtint aucun dédommagement de la restauration. Un journal royaliste, l'*Oriflamme*, alla même jusqu'à rapporter dans un article intitulé *Les trois Fonvielles*, quelques passages de ses écrits, renfermant à la fois une attaque assez vive contre les Bourbons et une apologie de la révolution. Rien ne put le réhabiliter auprès des ministres de Charles X, et tant que la branche aînée des Bourbons occupa le trône, il n'obtint ni secours, ni emploi. Il ne paraît pas qu'il ait été plus heureux depuis la révolution de 1830. Il est mort en 1837, à l'âge de soixante-seize ans, dans un état voisin de l'indigence, se plaignant jusqu'au dernier moment des injustices du pouvoir. Fonvielle a publié environ quarante volumes; nous nous contenterons de citer les suivans : | *Collet dans Lyon*, tragédie en vers en 5 actes, an III (1795), in-8°; | *Fonvielle à M. Chénier membre de l'institut, législateur, philosophe et poète avec privilège*, Paris, 1796, in-8°; | *Les mœurs d'hier*, satire, avec cette épigraphe : *Facit indignatio versus*, Paris, 1799, in-8°; | *Essai de poésies*, Paris, 1800, in-8°; | *Considérations sur la situation commerciale de la France au dénouement de sa révolution, etc.*, Paris, 1814, in-8°; | *La théorie des factieux dévoilée et jugée par ses résultats*, ou *Essai sur l'état actuel de la France*, Paris, 1815, in-8°; | *Coup-d'œil sur le budget, sur nos besoins, sur nos ressources, etc.*, 1817, in-8°; | *Ode à la patrie*, 1817, in-8°; | *Condé mourant, hommage à la mémoire des princes de Condé* (stances), 1818, in-8°; | *Louis XVI, ou l'Ecole des peuples*, tragédie en cinq actes dédiée à Louis XVIII, Paris, 1820, in-8°; | *Voyage*

en Espagne en 1789 par M. le chevalier F..... Paris, 1822, in-8°; | *La guerre d'Espagne*, poème en stances régulières, Paris, 1824, in-8°; | *Les trois Fonvielles ramenés à leur honorable et invariable unité, ou Justification éclatante du chevalier de Fonvielle, affermi pour jamais dans ses incontestables droits aux bontés du roi, à l'intérêt des ministres, etc.* Paris, 1825, in-8°; | *Note entièrement confidentielle dictée par la confiance la plus absolue dans le bon esprit, la sagesse, la bienfaisance et l'équité de M. de Doudeauville, et destinée à justifier M. le chevalier de Fonvielle des injustes et outrageans dédains dont sa fidélité immaculée continuerait de se voir abreuvée*, Paris, 1825, in-8°; | *Lucifer, ou La contre-révolution*, Paris, 1828, in-8°. Fonvielle a composé en outre un grand nombre de tragédies et de comédies, qu'il a imprimées d'abord séparément, et qui ont été ensuite réunies dans la collection de ses *œuvres dramatiques*. Il a publié aussi un recueil de fables dédiées au roi, 1818, in-8°, avec un supplément imprimé en 1828, et un recueil périodique intitulé *Académie des ignorans*, 1825 à 1828. Il a laissé en outre des *mémoires historiques*, 1824, 4 vol. in-8°. Enfin il avait publié, peu de temps avant sa mort, sous le titre de *l'Ecole des ministres servant de clôture aux mémoires historiques de l'auteur*, un ouvrage dédié à M. Thiers et dans lequel ce ministre était violemment attaqué.

FOURIER (FRANÇOIS-CHARLES-MARIE), naquit à Besançon le 7 avril 1768. Placé de bonne heure au collège de cette ville, il y manifesta bientôt un goût prononcé pour la géographie. Mais son père, qui était marchand de drap, interrompit ses travaux pour le placer dans une maison de commerce. Cette carrière, qu'il suivit presque jusqu'à la fin de sa vie, influa puissamment sur la direction de ses idées. Deux faits, dont l'un date de son enfance, l'autre de sa jeunesse, appelèrent de bonne heure son attention sur les fraudes et sur les mensonges usités dans le commerce. A l'âge de sept ans, il fut un jour fortement tancé pour avoir dit à un chaland de son père le véritable prix d'une marchandise. Plus tard à Marseille, étant commis dans une maison de commerce, il eut à faire jeter à la mer une quantité considérable de riz, que son patron avait accaparé pendant la révolution, lors de la disette, et qui, gardé trop long-temps, dans l'espoir d'un profit

plus considérable, avait fini par pourrir dans les magasins, pendant que la population mourait de faim. Ces deux faits excitèrent dans l'âme du jeune Fourier une telle indignation qu'il jura de démasquer plus tard toutes les fourberies commerciales, et de chercher un remède à une organisation aussi vicieuse. Sa vie s'écoula dans ces méditations solitaires jusqu'en 1803. A cette époque, Fourier, toujours commis marchand, publia dans le bulletin de Lyon, du 17 décembre (23 frimaire an XII), un article intitulé : *Triumvirat continental et paix perpétuelle sous trente ans*, article dans lequel il annonça que l'Europe touchait à une grande catastrophe à la suite de laquelle devait s'établir la paix universelle. Selon l'auteur, la Prusse la plus faible et la plus mal fermée des quatre puissances devait être victime d'un triumvirat formé par les trois autres. Puis, comme tout triumvirat se compose toujours d'une dupe et de deux rivaux qui se déchirent, l'Autriche serait à son tour soumise par les deux autres qui se disputeraient l'empire sur son cadavre. Le dernier resté vainqueur serait par le fait le maître du monde; car en présence d'un pareil colosse, l'Angleterre ne serait plus rien. L'Inde lui serait enlevée, son monopole commercial anéanti, et la paix forcément établie sous l'empire d'un maître unique. Cet article, écrit avec le ton affirmatif d'un homme sûr de son fait, fut remarqué du premier consul, qui fit demander au secrétaire de la police à Lyon, quel était l'auteur de cet article. L'imprimeur du journal, qui n'était autre que M. Ballanche, l'auteur d'*Orphée* et d'*Antigone*, répondit que l'auteur était un jeune commis marchand qui ne s'occupait aucunement de politique, et l'affaire en resta là. Dans un ouvrage qu'il publia en 1808, sous le titre de *Théorie des quatre mouvements*, Fourier, revenant à l'idée de l'ascendant progressif de la Russie, s'exprimait ainsi : « De nos jours la civilisation a été à deux doigts de sa ruine : » la guerre de la révolution pouvait amener l'envahissement et le démembrement de la France, après quoi l'Autriche » et la Russie se seraient partagé l'Europe, » et dans leurs débats postérieurs, la » Russie, qui a des moyens inconnus de » tout le monde et d'elle-même, aurait » pu écraser l'Autriche et la civilisation. » Ces réflexions révélaient un esprit méditatif et accoutumé à calculer la portée des

faits, et leur influence sur l'avenir. Mais la politique n'était point l'objet spécial des travaux de Fourier. Bien différent de ces hommes qui pensent que la cause de tous les abus est dans la forme du gouvernement, et qu'il suffirait de la changer pour remédier à tout, Fourier vit dans l'organisation sociale le principe de tous les désordres qui nous affligent, et il conçut l'idée de refaire la société. A force d'étendre son système, il arriva à se former sur l'homme, sur l'univers, sur ses destinées passées et à venir des idées différentes de celles que s'en étaient formées tous les philosophes, et il proclama comme une importante découverte, que *l'attraction qui est la loi du monde matériel est aussi celle du monde spirituel*. C'est, selon lui, par l'attraction que le monde doit passer du *chaos subversif* qui est l'état actuel de la société, à *l'harmonie sociétaire*. Les passions, suivant Fourier, ne sont pas essentiellement mauvaises; elles sont les mobiles des actes humains et les moyens de sociabilité par lesquels les hommes peuvent se rapprocher et se former en groupes harmoniques. Mais ces passions qui, pareilles aux rouages d'une vaste machine, peuvent se lier et s'engrener de manière à produire un mouvement doux et régulier, peuvent également se froisser par leurs aspérités, et tel est leur état dans la société actuelle, que Fourier se croyait appelé à régénérer. Bravant les sarcasmes de la critique, il se comparait à Colomb traité de fou pendant sept ans. « Lorsque, disait-il, les preuves de ma » découverte seront produites, lorsqu'on » verra l'unité universelle prête à s'élever » sur les ruines de la barbarie et de la » civilisation, les critiques passeront subitement du dédain à l'ivresse; ils voudront ériger l'inventeur en demi-dieu, » et ils s'aviliront derechef par des excès » d'adulation, comme ils vont s'avilir par » des railleries inconsidérées... Moi seul, » dit-il ailleurs, j'aurai confondu vingt » siècles d'imbécillité politique, et c'est à » moi seul que les générations présentes » et futures devront l'initiative de leur » immense bonheur. Avant moi, l'humanité a perdu plusieurs mille ans à lutter follement contre la nature; moi le premier j'ai fléchi devant elle, en étudiant l'attraction, organe de ses décrets; elle » a daigné sourire au seul mortel qui » l'aît encensée; elle m'a livré tous ses » trésors. Possesseur du livre des destins,

« je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines, j'élève la théorie de l'harmonie universelle, *Exegi monumentum ære perennius.* » C'est avec cet enivrement d'orgueil et ce présomptueux enthousiasme que Fourier a développé toutes les parties de son système d'association. Après avoir signalé tous les vices de notre ordre social, l'*antagonisme*, le *paupérisme*, les dissensions de toute espèce qui le divisent, il pose en principe que le but de toute société doit être de procurer à ses membres la plus grande somme de bonheur ; or, le bonheur considéré temporellement, n'est autre que la richesse, ou tout au moins le bien-être. La réalisation de ce bien-être universel est donc le but que Fourier se propose. Pour arriver à l'application de son utopie, il analyse l'âme humaine dont il classe à sa guise les passions, parmi lesquelles il distingue cinq *sensitives* qui correspondent aux plaisirs de la vue, de l'ouïe, du goût, etc., tous plaisirs qui portent l'homme à aimer le luxe et les arts avec leurs raffinemens. Quatre passions animiques : l'*ambition*, l'*amitié*, l'*amour* et le *familisme*, ou passion de la famille. Enfin, trois *socialisantes*, qui sont : la *papillonne*, ou besoin de variété ; la *cabaliste*, ou besoin d'émulation, de concurrence, de rivalité ; et la *composite*, ou enthousiasme, qui résulte le plus souvent de l'union du plaisir des sens et du plaisir de l'âme. Or, d'après Fourier, ces passions impérieuses et légitimes chez l'homme ne peuvent avoir dans le ménage isolé une satisfaction suffisante, et l'impossibilité où l'on se trouve de donner un plein développement à la *cabaliste*, à la *composite* et surtout à la *papillonne*, engendre bien vite la satiété, l'ennui et la tiédeur, d'où naissent tous les maux sur lesquels la morale gémit depuis si long-temps. Fourier propose pour remède d'adopter l'ordre sociétaire, dans lequel l'aisance qui naîtra de l'association permettra de faire une part plus large aux plaisirs et au bien-être physique. Dans son système, le ménage sociétaire autrement appelé *phalange*, se compose de trois cents familles environ, hommes, femmes et enfans, qui habitent en commun un édifice appelé *phalanstère*, dirigé par une gestion commune qui, achetant en gros les denrées de consommation, et préparant sur une grande échelle les consommations culinaires,

doit réaliser sur la dépense des bénéfices considérables. Une considération que Fourier aime à faire valoir c'est que les trois cents femmes qui, dans l'état morcelé, auraient eu à s'occuper des détails de leurs ménages, seront affranchies de ce soin et remplacées par une vingtaine de personnes ayant le goût de l'administration domestique, ce qui leur permettra de se livrer à leurs occupations favorites, et de réaliser encore par ce moyen un bénéfice notable. Tous les sociétaires de la *phalange* seront associés entre eux sous le triple rapport du *capital*, du *travail* et du *talent*. Tous sont actionnaires au prorata de leurs mises, et chacun recevra sa part proportionnelle des bénéfices de la société, après défalcation des frais communs de la *phalange*. Du reste, aucune contrainte ne serait exercée sur les membres. Chacun se livrerait en liberté à sa vocation et à ses goûts, et s'occuperait alternativement de travaux variés, pour éviter l'ennui. Pour la même entreprise, des groupes et des séries de travailleurs qui suppléeraient au temps par le nombre, des rivalités entretenues soigneusement de groupe à groupe, de série à série, préviendraient la tiédeur et donneraient plein essor à la cabaliste. Le *phalanstère* avec son organisation sociétaire remplacerait nos communes morcelées. Chaque commune traiterait avec ses voisins pour toutes les denrées, tous les matériaux qui lui seraient nécessaires et qu'elle ne trouverait pas sur son territoire. Mais comment franchir l'abîme qui sépare l'organisation d'une commune de la réforme universelle ? Fourier répond à cette difficulté au moyen de son principe générateur, l'*attraction*. A la vue des immenses avantages que présenterait l'ordre combiné, l'imitation gagnerait de proche en proche, chacun serait pressé de jouir de la nouvelle découverte qui, en peu d'années ferait le tour du globe. Ainsi, grâce à Fourier, le luxe, l'aisance, le bien-être, la jouissance de tous les plaisirs, l'activité du corps et de l'esprit, toutes les joies et tous les enivremens que l'imagination peut concevoir, seraient dispensés au genre humain. Des prodiges seraient accomplis et l'homme changerait la face de la terre. « Par exemple, dit Fourier, l'ordre combiné entreprendra la conquête du grand désert de Sahara ; on le fera attaquer sur divers points par dix et vingt millions de bras s'il est né-

« cessaire, et à force de rapporter des terres plantées, boisées de proche en proche, on parviendra à humecter le pays, à fixer les sables, et à remplacer le désert par des régions fécondes; on fera des canaux à vaisseaux là où nous ne saurions pas même faire des rigoles d'arrosage, et les grands vaisseaux navigueront non-seulement au travers des isthmes comme ceux de Suez et de Panama, mais encore dans l'intérieur des continents, comme de la mer Caspienne aux mers d'Azof, de Perse et d'Aral; ils navigueront de Québec aux cinq grands lacs; enfin de la mer à tous les lacs dont la longueur égale le quart de leur distance à la mer. » Voilà une esquisse bien incomplète du système de Fourier, ou plutôt de son rêve orgueilleux. La conception du phalanstère est le roman de l'industrie, tracé par une imagination féconde, mais déréglée. C'est une série d'impossibilités déduites de principes faux et opposés à la religion, comme à l'expérience de tous les siècles (1). La doctrine de Fourier n'est autre chose que la réhabilitation du paganisme, sauf toutefois le principe de la fraternité universelle qu'il a emprunté à la religion chrétienne. En ne tenant aucun compte de la vie future, des besoins moraux de l'homme et de ses sublimes pressentiments d'immortalité, en proclamant qu'il n'a d'autre but ici bas que son bien-être personnel, en lâchant la bride à l'orgueil, à l'égoïsme et à toutes passions ignobles qui en dérivent, en défilant la matière et en l'élevant au-dessus de l'esprit, Fourier a posé les bases d'un ordre social,

qui, s'il pouvait se réaliser, offrirait, au lieu de l'harmonie qu'il rêvait, l'image du plus épouvantable chaos, et conduirait l'homme, de jouissance en jouissance à l'état de la brute. Nous n'avons point parlé de ses idées sur les femmes, sur l'éducation, sur le culte. Après avoir commencé par des problèmes agricoles, Fourier, dont l'imagination devenait chaque jour plus audacieuse, s'attaqua au monde moral et religieux, à la vie future, et il voulut porter la réforme jusque dans le ciel, nommant, destituant, modifiant, suivant les lois de son calcul, les astres et les planètes, et s'attachant comme à plaisir à justifier ce vers d'Horace : *Cælum ipsum petimus stultitia*. Fourier, au milieu de ses rêveries, conserva son modeste emploi, et il était encore, en 1827, chargé de la correspondance d'une maison américaine à Paris. Après la révolution de juillet, au milieu de l'effervescence avec laquelle se produisaient les idées les plus hardies, le système de Fourier commença à se répandre. Lorsque le saint-simonisme fut tombé, quelques partisans de cette secte se rattachèrent à son école, qui développa ses doctrines dans un journal intitulé la *Phalange*. Quelque temps après, on fit, sous ses auspices, à Condé-sur-Vesgre, une première tentative qui ne parut point résoudre le problème que Fourier s'était proposé, de rendre le travail attrayant et de maintenir l'accord entre les sociétés de différentes classes, dans la répartition des produits. Les fonds sur lesquels on avait compté n'arrivèrent pas en assez grand nombre, et les constructions nécessaires à l'installation d'un essai social, ne purent s'achever. Fourier, qui malgré le peu de succès de cet essai, avait conservé toutes ses espérances, fut ravi à ses disciples le 10 octobre 1837. Il a laissé les ouvrages suivants : *Théorie des quatre mouvemens*, 1808, in-8°; c'est le plus original et le plus hardi de ses ouvrages. | *Traité de l'association domestique agricole*, Paris, 1822, 2 vol. in-8°; | *Sommaire du Traité de l'association domestique agricole, ou Attraction industrielle*, Paris, 1825, in-8°; | *Le nouveau monde industriel et sociétaire, ou Invention de procédés d'industrie attrayante et naturelle, distribuée en séries passionnées*, ibid., 1829, in-8°; | *Pièces et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen, qui permettent l'association et le progrès*, ibid., 1831, in-8°;

(1) On peut juger de la portée de ces doctrines par les propositions suivantes qui en sont le résumé.

1° L'homme n'est point un être déchu; il n'apporte en naissant aucun vice originel. 2° Le mal moral résulte, non de quelque funeste inclination de sa nature, mais d'une mauvaise organisation sociale. 3° La fin de l'homme est de se rendre maître du globe et de l'exploiter de manière à se procurer tout le bien-être dont sa nature est susceptible. 4° L'homme n'est pas tenu de mortifier ses sens, ni de soumettre en lui le corps à l'esprit. Sa seule loi est de se livrer à ses penchans et de satisfaire ses appétits sensuels. 5° L'homme en société doit jouir d'une liberté illimitée. Exempt de toute contrainte et de tout assujettissement il ne doit faire que ce qui lui plaît. 6° Rien n'oblige l'homme à s'occuper de Dieu et de ses semblables. Chacun songeant exclusivement à soi, le bien général résultera des efforts que chacun fera pour son propre bien. 7° Le phalanstère établi, il n'y aura ni froissemens d'intérêts, ni querelles d'amour-propre, ni conflits de passions; tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

La fausse industrie morcelée, répugnante, mensongère et l'antidote, l'industrie naturelle, combinée, attrayante, véridique, donnant quadruple produit, ibid., 1835, in-8°. Il a publié en outre divers articles dans le *Phalanstère* et dans la *Phalange*.

FOURNET (ANDRÉ-HUBERT), prêtre, naquit le 6 décembre 1752, à Pérusse, dans le diocèse de Poitiers. Il suivit d'abord quelque temps un cours de droit, mais ne tarda pas à renoncer au monde pour embrasser l'état ecclésiastique. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-six ans, il fut nommé, en 1782, à la cure de Maillé, où il exerça une heureuse influence sur l'esprit de ses paroissiens, par l'austérité de sa vie, son affectueuse charité pour les pauvres, et la puissance de ses exhortations, qu'animait une vive et ardente foi. Cependant la révolution ne lui permit pas de rester long-temps paisible dans sa paroisse, et le força même ensuite de quitter la France. Il passa en Espagne avec plusieurs de ses confrères, et demeura quelque temps en Navarre. Dans un pèlerinage qu'il voulut faire à pied à Saint-Jacques de Compostelle, il tomba malade à Burgos, et passa un mois à l'hôpital. Ayant recouvré la santé, il eut la pensée d'entrer dans l'ordre des carmes, mais un provincial de l'ordre l'engagea à rester dans le clergé séculier. Rentré en France en 1797, il alla s'établir dans son ancienne paroisse, où il fut généralement reçu avec joie, et y exerça secrètement son ministère avec de grands fruits. Réintégré officiellement dans ses fonctions après le concordat, il commença vers cette époque son œuvre des *Filles de la Croix*, ou *Sœurs de saint André*, destinées à soigner les malades et à instruire les jeunes filles. Cette congrégation, fondée en 1806, approuvée d'abord par les grands-vicaires de Poitiers en 1817, reconnue par le gouvernement en 1819 et en 1826, fut autorisée définitivement par un bref du pape Pie VIII, en date du 1^{er} septembre 1829. Elle se trouve aujourd'hui répandue dans une très-grande partie de la France, principalement dans les diocèses de Poitiers, de Bayonne, de Paris, de Versailles, d'Orléans, de Bourges, etc. En 1820, l'abbé Fournet se démit de sa cure de Maillé pour se livrer entièrement à la direction des religieuses, et continua pendant plusieurs années à attirer les bénédictions du ciel sur sa congrégation, par l'exercice de toutes les vertus dont il lui donnait

l'exemple. Accablé d'années et d'infirmités, il mourut le 13 mai 1834, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

FOURNIER de la **CONTAMINE** (**MARIE-NICOLAS**), évêque de Montpellier, était né le 27 décembre 1760, à Gex, alors dans le diocèse de Genève, aujourd'hui dans celui de Belley, département de l'Ain. Après avoir commencé ses études ecclésiastiques au séminaire du Saint-Esprit à Paris, il fit tous ses cours de théologie au petit séminaire de Saint-Sulpice. Au sortir de sa licence, en 1785, l'abbé Fournier devint grand-vicaire du diocèse d'Auch, dont le siège était occupé par M. de la Tour-du-Pin. Il revint peu de temps après à Paris où il fut reçu docteur, et entra en 1780 dans la congrégation de Saint-Sulpice. L'abbé Emery, son cousin, qui en était supérieur général, l'envoya professer la théologie morale au séminaire d'Orléans, et il conserva cette chaire jusqu'à l'époque où son refus de prêter serment à la constitution civile du clergé l'obligea de renoncer à ses fonctions. Accueilli chez M. d'Auteroche, riche propriétaire à Orléans, connu par ses traductions en vers d'Horace, de Virgile, du Tasse et de Milton, l'abbé Fournier passa tout le temps des orages révolutionnaires dans cette maison, tantôt caché, tantôt se montrant selon que les circonstances étaient plus ou moins favorables. Lorsque l'ordre se fut rétabli en France, cédant aux instances de l'abbé Emery, il alla rejoindre à Paris ses anciens confrères qui venaient d'établir un séminaire dans le faubourg Saint-Jacques. L'abbé Fournier se livra à la prédication dans la capitale et y obtint un grand succès. En 1801, il osa faire entendre à Saint-Roch des paroles énergiques contre la révolution et l'impiété, et il alla jusqu'à déplorer vivement la mort de Louis XVI. Les conventionnels qui entouraient Bonaparte, irrités de cette liberté, engagèrent le premier consul à faire un exemple sur ce prédicateur qui fut arrêté, conduit à Bicêtre, enfermé dans une loge et traité comme fou. Ses amis étant parvenus avec beaucoup de peine à découvrir le lieu où il était, une demoiselle pieuse chez laquelle il demeurait à Paris, parvint, à force de sollicitations, à pénétrer auprès de lui. L'abbé Fournier qui jugeait, aux rigueurs dont il était l'objet, qu'on avait l'intention de le fusiller, la pria de lui procurer un confesseur, qu'elle parvint en effet à introduire dans sa prison.

Cependant, d'actives démarches étaient faites pour le tirer de Bicêtre; M. et M^{me} d'Auteroche étaient venus à Paris pour solliciter sa liberté, et l'abbé Emery joignant ses efforts aux leurs, faisait agir, en faveur de son ami, toutes les personnes de sa connaissance qui pouvaient avoir quelque crédit. Importuné de tant de réclamations, Bonaparte fit transférer le prisonnier à la citadelle de Turin. Il paraît qu'il obtint plus tard la ville pour prison. M. Fesch, archevêque de Lyon, s'étant rendu sa caution auprès du premier consul, obtint qu'il fût mis en liberté et l'appela dans le chef-lieu de son diocèse. Enfin, M. de la Tour-du-Pin, ancien archevêque d'Auch, devenu, depuis le concordat, évêque de Troyes, réclama l'abbé Fournier qu'il avait connu avant la révolution, et le choisit en 1803 pour un de ses grands-vicaires. Sa nomination fut agréée. Quelque temps après, l'abbé Fournier retourna à Paris, où il se fit de nouveau entendre dans les chaires, et il devint chapelain, puis aumônier de l'empereur. En 1806, il fut promu à l'évêché de Montpellier, que la démission de M. Rollet laissait vacant, et il eut à cette occasion avec Bonaparte une longue conférence dont on parla beaucoup dans le temps, et dans laquelle il dut s'expliquer sur un grand nombre de difficultés concernant la religion; il y fut question entre autres choses, du salut des païens et des affaires des protestans. Ceux-ci étaient assez nombreux dans le diocèse que le nouveau prélat était appelé à diriger, et Bonaparte lui recommanda d'user de ménagement à leur égard. M. de la Contamine partit pour Montpellier au commencement de 1807. Il y fonda de nombreux établissemens, favorisa plusieurs communautés et se plut surtout à répandre du haut de la chaire la parole de Dieu. Son titre d'aumônier de l'empereur lui imposa l'obligation de faire plus d'un voyage à Paris, où il prêcha quelquefois. En 1817, on parla de sa nomination au siège de Narbonne qu'il était question de rétablir; mais le concordat de cette année n'ayant point reçu d'exécution, ce projet d'élection n'eut pas de suite. En 1823, il fit partie d'une commission d'évêques et d'ecclésiastiques, créée le 20 juillet de cette année pour le rétablissement de la Sorbonne, et il fut un des signataires de la déclaration des évêques, du 30 avril 1826, contre les maximes de M. de Lamennais. Ce fut le dernier voyage que

fit le prélat hors de son diocèse, où il retourna peu après, voyant que le projet du rétablissement de la Sorbonne restait sans exécution. Parmi les bonnes œuvres auxquelles contribua cet évêque, nous devons mentionner surtout l'établissement d'une maison de la visitation à Gex, sa ville natale, pour laquelle il fit, dit-on, un don de trente mille francs, et la fondation de la maison des filles-repenties, faite avec ses seules ressources. Depuis quelques mois sa santé avait subi une altération visible, lorsque, le 28 décembre 1834, il éprouva subitement un évanouissement qui fut suivi de cruelles souffrances. Il mourut le lendemain à l'âge de 74 ans. M. l'abbé Ginouilhac professeur au grand séminaire, prononça son oraison funèbre, le 19 janvier 1835, dans la cathédrale de Montpellier. L'orateur, en rappelant les actes nombreux de la vie du prélat qui méritaient des éloges, n'oublia pas la noble conduite qu'il tint dans le concile de 1811. Par son testament, M. Fournier a donné au séminaire de Montpellier ses rentes sur l'état, et sa maison de campagne de Château-d'Eau, à la charge d'employer les revenus à soutenir de pauvres ecclésiastiques, et de laisser à ses successeurs la jouissance de l'habitation et du parc.

FRANÇAIS-DE-NANTES (ANTOINE), comte, conseiller d'état, directeur général des droits-réunis et grand-officier de la Légion-d'honneur, né le 17 janvier 1756, entra de bonne heure dans l'administration des douanes, et se trouvait revêtu d'un emploi assez élevé, en Bretagne, lorsque les premiers symptômes de la révolution française se manifestèrent. Imbu des idées philosophiques de son siècle, il se montra partisan enthousiaste de la réforme politique, et accueillit avec transport les événemens qui, dès 1789, firent pressentir à tous les bons esprits les catastrophes qui devaient les suivre. Devenu l'un des chefs du premier club qui s'établit à Nantes, il se rendit en Angleterre avec une mission de cette société, dont il rendit compte à son retour avec beaucoup d'emphasis. Son exaltation lui donna une sorte de popularité, et le département de la Loire-Inférieure le nomma député à l'assemblée Législative, où il ne tarda pas à se faire remarquer par une certaine loquacité, qui passait alors pour du talent. Dans la séance du 26 avril 1792, chargé, au nom de la commission des douze, de faire un rap-

port sur les moyens d'extirper les troubles intérieurs, il proposa le premier de déporter les prêtres non assermentés, et il accusa le ministre Roland d'avoir cédé trop facilement à sa sensibilité et à ses alarmes, en déclarant *que la patrie était en danger*. Le 5 mai suivant, Français reparut à la tribune pour achever le tableau de la situation intérieure de la France, et se livra à de furieuses déclamations contre le clergé. « Depuis que le » fanatisme, dit-il, a étendu sur les campagnes ses crêpes ensanglantés, j'ai vu » les morts sans sépulture.... J'ai vu les » liens les plus sacrés rompus, les flammes » baux de l'hyménée ne jeter qu'une lueur » pâle et sombre.... J'ai vu le squelette » hideux de la superstition s'asseoir justement dans la couche nuptiale, se placer » entre la nature et les époux. » Et tout ce pathos burlesque fut applaudi, et qui plus est, imprimé aux frais de l'état. Cependant, dans la séance du 10 mai suivant, Français parut revenir à des sentimens plus honorables à propos des assassins d'Avignon. Il compara le fameux Jourdan *coupe-têtes* à Néron, et il signala avec autant d'énergie que de vérité, la férocité de ces *brigands audacieux*, qui deux fois avaient forcé les portes des prisons, la première fois pour en sortir, la seconde pour y assassiner. Français s'aperçut que ses paroles, dans cette circonstance, étaient bien moins goûtées que ses discours précédens, et il revint bientôt aux déclamations révolutionnaires. Dans la séance du 8 juin suivant, il fit l'apologie du docteur Priestley, chef des radicaux anglais, qu'il avait connu dans son voyage d'outre-mer et qui l'avait chargé de présenter son fils à l'Assemblée nationale, afin d'obtenir pour lui le titre de citoyen français. Cette apologie fut assaisonnée comme de coutume, d'injures contre les émigrés et les prêtres. Nommé président de l'assemblée, Français répoudit, le 20 juin, avec courage à la populace des faubourgs, qui, avant d'envahir le palais des Tuileries, avait fait irruption dans la salle des séances, et était venue présenter à la barre une insolente pétition. Mais le courage du président se borna à des paroles, et aucune mesure ne fut prise pour protéger le malheureux monarque qui n'eut d'autre défense, ce jour là, que la majesté royale. Durant les terribles journées du 10 août, des 2 et 5 septembre, Français parut s'effacer complètement; mais il

conserva sous la terreur ses opinions démocratiques. Quoiqu'il n'eût pas été élu à la Convention, il se prononça hautement pour la Montagne contre la Gironde, et il contribua à la chute du fédéralisme dans le Midi, en empêchant le département de l'Isère de se joindre aux insurgés qui marchaient contre la Convention, après le 31 mai 1795. Nommé un des administrateurs du département de l'Isère, il fut destitué au 9 thermidor, et ne recouvra ses fonctions que lors du triomphe nouveau des terroristes, au 13 vendémiaire (octobre 1795). La réaction révolutionnaire du 18 fructidor (septembre 1797) le fit reporter à la représentation nationale. Français siégea alors dans le conseil des Cinq-cents parmi les démagogues les plus exaltés. Il s'y éleva contre les royalistes du Midi qui, disait-il, *massacraient les patriotes*, et il fit décréter la mise hors la loi de quiconque attenterait à la sûreté et à l'indépendance du corps législatif. Membre de l'opposition républicaine qui renversa le directeur Merlin, en juin 1799, il figura aussi parmi les désapprobateurs du 18 brumaire. Cependant le gouvernement consulaire parvint à triompher de son antipathie pour la constitution de l'an VIII, et lui fit accepter une place de préfet dans la Charente-Inférieure et, bientôt après, le titre de conseiller d'état. Appelé plus tard à la direction générale des droits-réunis, il se résigna à accepter les titres de comte, de grand-officier de la Légion-d'honneur et de commandant de l'ordre de la Réunion. On assure même qu'il se réconcilia avec les nobles et les prêtres qu'il avait tant poursuivis de ses diatribes, et qu'on le vit aller à la messe. La chute du gouvernement impérial, en 1814, lui fit perdre sa place, mais la restauration lui laissa le titre de conseiller d'état. Pendant les cent-jours, il reparut un instant sur la scène, mais sans reprendre son emploi de directeur général. La seconde restauration lui enleva toutes ses places, et il entra dans l'obscurité de la vie privée, où il resta jusqu'en 1819 époque de sa nomination à la chambre des députés par le collège électoral de l'Isère. Collègue du régime Grégoire, Français jugea prudent de ne point paraître à la séance où fut prononcée l'exclusion de l'évêque constitutionnel de Blois. Quelques journaux de l'opposition lui reprochèrent amèrement cette absence, dont il chercha à se justifier en prétextant un motif de

santé. Du reste, Français vota constamment avec le parti de l'opposition. Il sortit de la chambre des députés en 1822 et ne fut point réélu. Il est mort en 1836. On a de lui quelques écrits, en prose et en vers, publiés sous des noms supposés, où l'on trouve un certain nombre de traits spirituels, mais qui ne s'élèvent pas généralement au-dessus de la médiocrité. Tels sont les suivans : | *Le manuscrit de feu M. Jérôme, contenant son œuvre inédite, une notice biographique sur sa personne et le portrait de cet illustre contemporain*, Paris, 1823, in-8°; | *Recueil de fadaïses, composées sur la montagne, à l'usage des habitants de la plaine, par M. Jérôme, en son vivant littérateur distingué et consommateur accrédité dans le faubourg St-Marceau*, Paris, 1826, 2 vol. in-8°; | *Voyage dans la vallée des originaux*, Paris, 1828, 5 vol. in-12, publié sous le pseudonyme de feu M. Coudrier; | *Tableau de la vie rurale, ou L'agriculture enseignée d'une manière dramatique*, Paris, 1829, 3 vol. in-8°. Il a laissé en outre plusieurs mémoires, rapports ou discours prononcés à l'assemblée Législative, au conseil des Cinq-cents et à la chambre des députés. Si Français de Nantes a mérité, comme homme politique, le double reproche de violence et de versatilité, il a droit à des éloges comme administrateur; plus d'une fois, il adoucit la rigueur de la fiscalité, et ses manières toutes paternelles le firent aimer de ses employés.

FRANCESCHETTI (DOMINIQUE-CÉSAR), né à Bastia en Corse d'une des familles les plus distinguées de l'île, alliée à celle du général Paoli, fut nommé en 1791 officier de la garde nationale de cette ville, et devint, en 1805, capitaine d'un corps dont Napoléon avait ordonné la levée en Corse, et qui passa au service de Naples. Distingué par Joachim Murat, il fut nommé capitaine d'une compagnie de sa garde, et fut chargé, à différentes reprises, de missions secrètes et importantes dont il s'acquitta de manière à mériter la confiance et l'amitié du roi qui l'éleva successivement au grade de général. Après avoir suivi Murat dans son expédition d'Italie en 1814 et 1815, il fut chargé d'accompagner la reine sœur de Napoléon à bord du vaisseau anglais qui devait la transporter à Trieste; il la conduisit ensuite à Toulon, et après avoir obtenu un congé, il retourna en Corse, résolu de renoncer aux affaires politiques.

Il vivait au milieu de sa famille, lorsque Murat, qui songeait à ressaisir la couronne de Naples, se présenta dans cette île et vint lui demander l'hospitalité. Franceschetti accueillit son ancien maître et son ami, et n'hésita pas à le suivre dans son expédition désespérée. Murat étant tombé au pouvoir des troupes napolitaines, Franceschetti échappa par la fuite au même sort, et se cacha dans les gorges des Abruzzes, où il eut à souffrir de la misère et de la faim. Ne pouvant supporter plus long-temps une vie si pénible, il se livra lui-même aux tribunaux. Le roi Ferdinand le fit conduire à Draguignan, où une cour prévôtale devait prononcer sur son sort. Franceschetti fut rendu à la liberté et réintégré dans le grade de colonel. De retour en Corse, il dirigea contre M^{me} Murat l'ex-reine de Naples, qui venait d'acheter des propriétés sous le nom de comtesse de Lipano, des poursuites judiciaires en paiement d'une somme de quatre-vingt-mille francs qu'il prétendait avoir avancée à Murat pendant son séjour dans sa propriété de Vescavato (Corse). La princesse s'étant refusée au paiement de cette dette, la cause fut portée devant le tribunal de première instance de Paris, qui donna gain de cause à M^{me} Murat défendue par M. Barthe. L'opinion publique se prononça, dans cette circonstance, contre le général, à qui l'on reprocha de vouloir se faire payer, après la mort de son bienfaiteur, des services qui auraient dû être purs de tout calcul d'intérêt. On fut indigné surtout de l'entendre attaquer devant la justice, le caractère et les mœurs d'une princesse dont il avait été le courtisan. Franceschetti est mort en Corse en 1835. Il a publié : *Mémoires sur les événemens qui ont précédé la mort de Joachim premier, roi des Deux-Siciles, suivis de la correspondance privée de ce général avec la reine comtesse de Lipano*, Paris, 1826, in-8°.

FRANCESCONI (DANIEL), naquit à Padoue en 1762, et se livra dès sa jeunesse à l'étude des belles-lettres et des antiquités. Il publia plusieurs ouvrages qui lui méritèrent la place de conservateur de la bibliothèque impériale et royale de Padoue, et celle de professeur dans la même ville. On cite comme les plus remarquables : | *Congettura che una lettera creduta di Baldassare Castiglione sia di Raffaello d'Urbino*, Firenze, 1799, 1 volume in-8°; | *Illustrazione d'una urnetta lavorata d'oro, e di vari metalli all'agemina*, Ve-

nezia, 1800, 1 vol. in-8°, fig. A l'installation de l'institut de Milan, Francesconi en fut nommé membre. Il mourut à Padoue le 19 novembre 1835.

FRANÇOIS 1^{er} (JOSEPH-CHARLES), empereur d'Autriche, né à Florence le 12 février 1768 de Léopold II et de Marie-Louise d'Espagne, fut élevé sous les yeux de son père, qui le confia aux personnes les plus capables de lui donner des idées saines dans l'art de gouverner. L'archiduc François profita de leurs leçons. En 1788, il accompagna son oncle Joseph II, dans sa campagne contre les Turcs; mais il ne montra aucun goût pour l'art militaire, ne prévoyant nullement que ce serait sous son règne que l'Autriche ferait le plus de guerres. Le 6 janvier de la même année, il épousa Elisabeth, fille du duc Frédéric-Eugène de Wurtemberg. Cette princesse étant morte le 17 janvier 1790, il s'unit en secondes noces à Marie-Thérèse, fille de Ferdinand IV roi de Naples, dont il a eu plusieurs enfans. Le 1^{er} mars 1792, il succéda à son père Léopold II, fut proclamé roi de Hongrie le 6 juin, élu empereur romain le 7, et couronné en cette qualité le 14 juillet de la même année. Ce monarque fut alors nommé, dans la série des empereurs d'Allemagne, François II; mais plus tard, lorsque la France fut devenue empire, cédant à une sorte de pressentiment de l'avenir, il prit, par une proclamation du 6 août 1806, le titre d'empereur héréditaire d'Autriche, sous le nom de François 1^{er}, assurant ainsi la dignité impériale à sa personne et à sa maison pour le moment où il serait obligé de renoncer à la couronne d'empereur d'Allemagne et de roi des Romains. Ses deux prédécesseurs, entraînés par le goût des innovations, avaient tenté des expériences qui avaient failli compromettre leur couronne. Le jeune monarque, qui avait été témoin de leurs imprudens essais, montra dès le commencement de son règne, de l'éloignement pour toutes les innovations, et un grand respect pour les traditions et les principes de l'antique monarchie. Le vieux Kaunitz, qui avait donné à Léopold des avis sévères, fit tous ses efforts pour fortifier l'aversion du jeune prince pour les révolutions. Les troubles politiques de la France, qui coïncidaient avec le commencement de son règne, étaient de nature à justifier toutes ses appréhensions. François résolut de suivre une politique prudente et circonspecte.

Cependant, fidèle aux engagements contractés en 1791, par Léopold avec le roi de Prusse, dans la fameuse conférence de Pilnitz, il fournit un corps d'armée qui prit part, sous le commandement du duc de Brunswick, à la guerre contre la France. La campagne de 1792 eut pour résultat d'attirer sur l'Autriche tout le poids des armées de la France. Le jeune empereur, après la perte de la bataille de Jemmappes, comprit le danger de sa position, et, assisté des conseils du vieux Kaunitz, il se décida à faire les plus grands efforts pour soutenir une lutte qui devait être si longue et si terrible. Soixante mille hommes furent réunis sur le Bas-Rhin, sous les ordres du prince de Saxe-Cobourg, qui, attaquant successivement les corps isolés de l'armée française, les força, dès le mois de mars 1793, de se replier sur les frontières. La défection du général Dumouriez sembla devoir faciliter encore les opérations du général autrichien; mais les vues intéressées des cabinets de Vienne et de Berlin qui, en paraissant avoir pour but le rétablissement de la monarchie française, ne visaient réellement qu'au partage de la France, compromirent le succès de cette guerre. Le prince de Cobourg, qui, dans ses négociations avec Dumouriez, s'était engagé de bonne foi à concourir au rétablissement du fils de Louis XVI, fut obligé de se rétracter. On prit les villes et les provinces au nom de l'empereur, et les armes impériales y furent apposées. Mais la France, poussée par le désespoir, s'arma bientôt comme un seul homme, et le cabinet de Vienne s'aperçut alors que la question n'était plus de partager un pays ennemi, mais de défendre sa propre existence. Pour conjurer l'orage, une négociation secrète fut entamée avec le gouvernement révolutionnaire, et commencée à Bruxelles où François se rendit lui-même, pour l'appuyer de sa présence et de son autorité. Cependant, le cabinet prussien, soupçonnant ce qui se passait, envoya à Bruxelles le comte de Dohm, diplomate habile, qui lui donna bientôt l'assurance que des conférences secrètes existaient entre les agens de l'Autriche et ceux du comité de salut public, et que déjà, on y était convenu d'un point capital, de la cession des Pays-Bas. Mais bientôt la chute de Robespierre, les forces toujours croissantes de la république, les victoires remportées par Jourdan et Pichegru, donnèrent aux

affaires une face nouvelle. L'Autriche se vit forcée d'abandonner les Pays-Bas qu'elle avait proposé de céder, et ses armées cherchèrent un abri derrière le Rhin, puis dans la Franconie et la Bavière. Cependant la Prusse, qui de son côté avait entretenu des relations secrètes avec la république française, se sépara ouvertement de ses alliés, en concluant à Bâle une paix définitive, et cet exemple fut suivi par l'Espagne et par quelques états de l'Allemagne et de l'Italie. L'Autriche demeura seule sur le champ de bataille, obtint d'abord, quoique avec des forces inférieures, quelques avantages qui furent dus à l'habileté de l'archiduc Charles. Mais le génie de Bonaparte fit pencher la balance, et l'Autriche, après plusieurs échecs successifs essayés en Italie, s'estima heureuse de conclure la paix de Campo-Formio. Par ce traité, François obtint des conditions plus favorables qu'il n'eût pu l'espérer. Il renonça à la Belgique que les Français occupaient depuis long-temps, et il reçut en compensation de la Lombardie qu'il céda à la république française, Venise et toutes ses anciennes possessions sur la terre ferme, avec la Dalmatie, l'Istrie et les îles. Toutefois, cet arrangement était loin d'avoir satisfait l'Autriche. Grâce aux subsides de l'Angleterre, une nouvelle coalition se forma, et l'empereur de Russie, Paul I^{er}, ému d'une généreuse sympathie pour la cause des Bourbons, s'y associa et la soutint de ses trésors et de ses armées. A l'aide de ce puissant auxiliaire, l'Autriche eut bientôt reconquis ses états d'Italie. Le général russe Souwarow, qui désirait franchement le rétablissement de la monarchie de Louis XVI, était d'avis de tenter une invasion sur le territoire français; mais l'Autriche dont les vues étaient différentes, satisfaite d'avoir recouvré ses possessions d'Italie, refusa de seconder les desseins de Souwarow, et lorsque le général Korsakoff vint en Suisse avec une seconde armée russe, dans le but d'achever la défaite des républicains et de pénétrer en France avec le corps du prince de Condé, l'archiduc Charles s'éloigna de cette frontière et conduisit ses troupes dans le Brisgau. Korsakoff resté seul, fut défait par Masséna à Zurich, et Souwarow ne put que protéger sa retraite. Paul I^{er}, indigné contre l'Autriche, rappela en même temps ses généraux et son ambassadeur à Vienne. François, attaqué de nouveau par Bonaparte, perdit

la bataille de Marengo et se vit encore une fois obligé d'abandonner l'Italie. Les efforts qu'il tenta un peu plus tard pour recouvrer ses possessions de la Péninsule, n'aboutirent qu'à une défaite. La bataille de Hohenlinden, et la marche de Moreau sur Vienne le forcèrent à accepter une nouvelle capitulation, et à signer, le 3 février 1801, le traité de Lunéville qui ébranla l'ancienne constitution de l'empire germanique. L'Autriche reconnut les républiques batave, helvétique, cisalpine et ligurienne. Cette puissance vaincue et humiliée, attendit impatiemment le moment de se venger et de recommencer la lutte avec des chances de succès. Secondée par l'Angleterre, elle forma une ligue avec l'empereur Alexandre, et une nouvelle guerre contre la France éclata vers la fin de 1805. Mais la capitulation de l'armée autrichienne, commandée par Mack, à Ulm, et la déroute complète de l'armée russe à Austerlitz, déterminèrent François à se séparer brusquement de l'empereur Alexandre qui voulait continuer la guerre, et à venir en suppliant demander grâce à Napoléon à son bivouac. Cette fois, les conditions de paix furent très dures. Par le traité de Presbourg, signé le 22 décembre 1805, la France conservait en toute propriété le Piémont, Parme et Plaisance; l'Autriche reconnaissait le royaume d'Italie et lui cédaït toutes les possessions de l'ancienne république de Venise qu'elle avait reçues par les traités antérieurs: elle abandonnaït à la Bavière tout le Tyrol et le Vorarlberg. L'empereur François cédaït de plus au grand duc de Bade la majeure partie du Brisgau et la ville de Constance. La Bavière et le Wurtemberg étaient érigés en royaumes. Pour comble d'humiliation, François se vit obligé d'éloigner de sa personne le comte de Stadion et ceux de ses ministres qui l'avaient le mieux servi. A la suite de cette paix, le cabinet de Vienne dévora sa honte en silence, et parut renoncer pendant quelque temps à l'espoir de réparer ses défaites et de vaincre la France. En 1806, sur la simple déclaration de Napoléon portant qu'il ne reconnaissait plus l'empire germanique, l'Autriche renonça à son titre d'empereur romain, et lors de la guerre qui, la même année, éclata entre la Prusse et la France, il offrit sa médiation qui fut refusée. Cependant, l'occupation de l'Espagne survint en 1809, et les difficultés imprévues que Napoléon y

rencontra, firent penser à l'empereur François que le moment était venu de secouer le joug, et il se décida à recommencer la guerre, après avoir publié, le 27 mars, un manifeste dans lequel il s'efforçait de justifier sa conduite et de rejeter tous les torts sur la France. Des propositions secrètes avaient été faites au roi de Prusse, qui s'était contenté de répondre : *Portez un grand coup et je pourrai me décider*. L'archiduc Charles débuta en effet par une marche hardie sur la Bavière; mais il ne soutint pas avec assez de vigueur cette première attaque, et il laissa à Napoléon le temps de revenir d'Espagne et de réunir ses troupes. Napoléon dès le 10 mai était aux portes de Vienne. L'armée autrichienne rejetée sur le bord du Danube, obtint à Essling un avantage dont elle ne profita pas. Défait à Wagram, le prince Charles demanda une trêve qui fut bientôt suivie de négociations de paix. Des plénipotentiaires furent nommés et, après trois mois d'incertitudes, François 1^{er} consentit, le 14 octobre 1809, à la paix la plus humiliante et la plus onéreuse que l'Autriche eût jamais subie. Par un article secret de ce traité, l'empereur d'Autriche s'engageait à donner à Bonaparte en mariage sa fille, l'archiduchesse Marie-Louise. L'excessive ambition de Napoléon lui fit attacher un grand prix à cette union. L'enfant de la révolution ne rêvant que le despotisme, se crut tout-à-coup identifié avec les vieilles familles de rois, et tressaillit d'aise à l'idée de devenir le gendre de l'empereur François. Ce monarque se résigna à ce pénible sacrifice, qui était le seul moyen d'empêcher le démembrement de la monarchie autrichienne, et de rendre quelque repos à ses états épuisés. Cependant il fallut encore payer des contributions de guerre et céder un grand nombre de villes. Les troupes françaises restées en Allemagne continuèrent d'entourer et de menacer l'Autriche à peu près comme par le passé. Entièrement soumis à l'ascendant de la France, le cabinet de Vienne s'empressa d'exécuter toutes les volontés de Napoléon. Lorsque celui-ci, maître du reste de l'Europe continentale, eut formé le projet d'abattre la Russie, la seule puissance qui lui restât à soumettre, il voulut que les peuples qu'il avait vaincus le secondassent dans cette gigantesque entreprise. François 1^{er}, appelé à Dresde, à cette réunion de rois qui vint s'humilier devant

un soldat parvenu, y souscrivit une convention d'après laquelle il s'engageait à fournir un corps auxiliaire de 30 mille hommes, pour former l'aile droite de l'armée française. Ce corps fut en effet organisé, et combattit, quoique faiblement, les Russes. Le général prince de Schwartzenberg qui le commandait se conduisit avec loyauté; mais il est probable que ses instructions lui recommandaient de ménager à la fois les troupes russes et les siennes. Il est certain d'ailleurs que le cabinet autrichien n'interrompit pas un seul instant ses relations secrètes avec l'empereur Alexandre, et qu'il en conserva aussi avec le cabinet de Berlin. Après l'incendie de Moscou et durant la retraite de l'armée française, une convention secrète fit cesser, de la part de l'Autriche, jusqu'aux apparences des hostilités; et un peu plus tard, par suite d'une autre convention, le prince de Schwartzenberg fit définitivement rentrer ses troupes dans les états autrichiens. Le cabinet de Vienne donna à cette époque une nouvelle activité à ses négociations avec la Russie, la Prusse et l'Angleterre. Au mois de juin 1813, deux cent mille hommes furent dirigés sur la Bohême avec une immense artillerie, et l'empereur François lui-même se rendit dans ce pays accompagné du comte de Metternich le plus habile de ses ministres. Ayant offert sa médiation entre les parties belligérantes, une armistice fut conclue et l'on ouvrit à Prague un congrès qui, après un mois de tracasseries et de discussions, se termina sans que l'on eût rien conclu. Les hostilités recommencèrent, et l'Autriche, jetant le masque, se déclara hautement pour les alliés. La bataille de Dresde, où les troupes autrichiennes furent défaites, lui fit essuyer une grande perte; mais celle de Leipsig qui eut lieu peu après, et où les Français essuyèrent un échec terrible, parut assurer le triomphe des coalisés. L'empereur François, après être retourné à Vienne, rejoignit ses alliés à Francfort. Napoléon ayant refusé les propositions de paix qui lui furent adressées de cette ville, les souverains publièrent sous le titre de *Déclaration* une espèce de manifeste dirigé principalement contre sa personne, et portant qu'ils faisaient la guerre non à la France, mais à un pouvoir que, pour le malheur de l'Europe et de la France elle-même, Napoléon avait trop longtemps exercé. Lorsque la France eut été

envahie, les troupes autrichiennes formant la gauche des alliés, occupèrent la Franche-Comté et la Bourgogne. L'empereur François prit part à toutes leurs négociations. Cependant il attendit à Dijon la consommation des événemens qui devaient briser le trône de sa fille et de son gendre. Il vint à Paris le 13 avril 1814. Talleyrand l'ayant complimenté à la tête du sénat, François I^{er} lui répondit : « Je » reçois avec sensibilité l'expression de » vos sentimens. Le repos et le bonheur » de la France sont intimement liés au » bonheur et au repos de mon peuple. » Les époques les plus heureuses pour » l'Autriche et pour la France sont celles » où leurs princes étaient unis par les » liens de l'amitié. J'ai combattu pendant » vingt ans ces principes qui ont désolé » l'univers. Par le mariage de ma fille, » j'ai fait comme souverain et comme » père un immense sacrifice au désir de » mettre fin aux malheurs de l'Europe. » Le sacrifice a été fait en vain ; mais je » ne regretterai jamais d'avoir fait mon » devoir. » Cette réponse de l'empereur ne fut pas inscrite sur les registres du sénat à cause de la phrase qui condamnait les principes révolutionnaires. Pendant le séjour de deux mois qu'il fit à Paris, François I^{er} visita tous les établissemens d'utilité publique, et recueillit avec soin ce qui pouvait être de quelque avantage pour ses peuples. Il se rendit plusieurs fois à Rambouillet pour y voir sa fille Marie-Louise, et il sut lui faire comprendre qu'elle devait accepter avec résignation sa nouvelle destinée. La difficulté de concilier les intérêts divergens de tant de puissances, ayant fait sentir la nécessité d'un congrès, des conférences s'ouvrirent pour cet objet, à Vienne, le 25 novembre 1814. On était loin encore d'avoir trouvé une solution aux questions ardues qui s'y débattaient, lorsque l'invasion aussi audacieuse qu'inattendue de Bonaparte vint de nouveau tout remettre en problème. Toutes les armées de la coalition étaient sur pied, et les souverains n'hésitèrent pas à exécuter les traités encore en vigueur par lesquels ils s'étaient unis. Les tentatives de Napoléon pour détacher son beau-père de ses alliés ou pour obtenir du moins qu'on lui rendît Marie-Louise et son fils, demeurèrent sans résultat. La coalition ayant une seconde fois terrassé Bonaparte dans les champs de Waterloo, François I^{er} vint de nouveau à Paris. La politique des alliés

cessa cette fois d'être généreuse : les uns voulaient le partage de la France, d'autres quelques provinces. François I^{er}, quoiqu'il ne fût ni le plus sévère ni le plus exigeant, obtint des sommes considérables. La Toscane et le Parmesan furent rendus à des princes de sa maison ; elle conserva les états de Venise et devint ainsi maîtresse des trois quarts de l'Italie ; elle obtint de plus des agrandissemens en Allemagne et en Pologne. De retour dans sa capitale, François s'y occupa de réparer les maux causés par la guerre, et il adopta dans ce but les meilleurs plans de finances et les plus sages réglemens d'administration. Ennemi déclaré des principes anarchiques, il prit les mesures les plus efficaces pour préserver ses peuples des agitations révolutionnaires. En 1820, il se rendit au congrès de Vérone, et l'année suivante à celui de Laybach, pour y concerter avec ses alliés les moyens de rétablir l'autorité royale qui venait d'être renversée en Espagne, à Naples et dans le Piémont. Lui-même se chargea de réduire par la force les insurgés de ces deux derniers états, et quelques régimens autrichiens suffirent en effet pour les pacifier. Après avoir rétabli l'ordre à Naples et restitué les places qu'il avait fait occuper par ses troupes, François I^{er}, libre enfin de se livrer à ses goûts pacifiques, se consacra tout entier au bonheur de ses peuples. Sa bonté, son affabilité, la rectitude de son jugement, la fermeté de son caractère, lui rendaient facile l'accomplissement de ses devoirs de roi. Il donnait, le jeudi de chaque semaine, une audience à laquelle il admettait indistinctement tous ses sujets, et il rendait lui-même la justice comme un père de famille. Aussi jouit-il d'une véritable popularité, celle que donnent la bienfaisance et l'équité. En 1819, il voulut voir l'Italie, où il n'était pas retourné depuis son avènement à l'empire. Il y fut partout accueilli par de sincères démonstrations d'allégresse. A Rome, il reçut de Pie VII les témoignages les plus touchans d'estime et d'affection. Atteint subitement, le 24 février 1835, d'une pleurésie qui parut d'abord céder à quelques saignées, ce prince succomba le 2 mars suivant, au moment où il venait d'accomplir la 67^e année de son âge et la 43^e de son règne. François I^{er} possédait toutes les qualités d'un bon père de famille. Il avait épousé successivement une princesse de Wurtemberg

qui mourut en 1790, une princesse des Deux-Siciles qui mourut en 1807, une princesse de Modène qui mourut au commencement de 1816, et enfin, en quatrièmes noces, une princesse de Bavière qui est aujourd'hui l'impératrice douairière. Sa seconde femme, la princesse Marie-Thérèse des Deux-Siciles lui donna seule des enfans au nombre de treize, dont six sont encore vivans. L'aîné des enfans, l'archiduc Ferdinand né en avril 1795 à Vienne, était le successeur présomptif de François I^{er} à la couronne; mais la transmission du titre d'empereur d'Autriche à ce prince n'avait pas toujours été regardée comme certaine. On avait dit, qu'imbu d'idées libérales, et plus jaloux de continuer l'œuvre de réforme commencée par Joseph II, que d'adopter le système conservateur de François I^{er}, il montrait de l'éloignement pour le premier ministre, le prince de Metternich. Cette circonstance jointe aux vicissitudes de sa santé et aux dispositions de son caractère, dont on ne parlait qu'avec une réserve mystérieuse, avait paru autoriser le bruit fort répandu en Allemagne, que jamais il ne monterait sur le trône.

Certains biographes assurent que des instances furent faites auprès de François I^{er}, dans les derniers temps de sa vie, pour l'engager à intervertir l'ordre de succession à l'empire; mais le vieux monarque s'y refusa constamment. L'archiduc Ferdinand fut couronné roi de Hongrie en 1830, et il a succédé en 1835 à son père, suivant la loi de primogéniture, sous le nom de Ferdinand I^{er}.

FRULLANI (JULIEN), né en 1793 à Livourne, montra dès sa jeunesse beaucoup d'aptitude pour les sciences mathématiques, et lorsque Gerbi fut nommé par le gouvernement français directeur de l'école normale de Pise, succursale de celle de Paris, ce savant choisit Frullani, son élève, pour répétiteur de mathématiques transcendantes. A la suppression de cette école, Ferdinand III l'appela à la chaire de Paoli qui passait à la direction de l'instruction en Toscane, puis aux fonctions de directeur du cadastre où il rendit d'éminens services. On lui doit des travaux importans sur les *séries* et sur les *intégrales définies*. Frullani mourut le 5 mars 1834, à peine âgé de trente-neuf ans.

GAG

GAG

GAGELIN (FRANÇOIS-ISIDORE), missionnaire et martyr, né à Montperreux, près de Pontarlier (Doubs), le 5 mai 1799, de parens peu riches, se fit remarquer dès son bas âge par une piété vive et soutenue. Ayant perdu de bonne heure son père, il en trouva un second dans son curé, M. Lombard, pour qui il conserva toujours depuis une reconnaissance et une affection profondes. Ce vénérable ecclésiastique lui enseigna les premiers éléments de la langue latine, et ayant reconnu dans l'enfant d'heureuses dispositions, l'envoya au collège de Pontarlier, où le jeune élève se signala par son application et ses succès. Plus tard, il entra au petit séminaire de Nozeroy, où il fit sa rhétorique ; puis, le 1^{er} novembre 1817, au séminaire de Besançon, où il étudia la théologie. Son esprit grave et réfléchi lui donna, dans ces divers établissemens, sur ses condisciples, l'ascendant que procurent la science et la vertu. Dans le courant de l'année 1819, le jeune Gagelin fut admis au séminaire des missions étrangères à Paris ; il n'avait encore reçu que la tonsure, et on lui conféra dans cette maison les ordres mineurs et le sous-diaconat. Les lignes suivantes qu'il adressait, le 16 octobre 1820, à son bienfaiteur, feront connaître les sentimens dont il était animé au moment de partir pour les missions asiatiques. « C'est maintenant, mieux que » jamais, que je comprends les avantages » de l'éducation pauvre et méprisée que » j'ai reçue. Je ne changerais pas les haillons dont je fus couvert, la nourriture » grossière dont je fus nourri, contre la » somptuosité et la magnificence des plus » grands monarques ; toutes les vaines » prétentions du siècle me semblent venir » s'engloutir dans le gouffre sans fond de » l'éternité. — Puissé-je faire connaître et » adorer Jésus-Christ dans tous les pays » du monde, afin qu'en lui et par lui » gloire soit à jamais rendue à la Très-Sainte Trinité, dans les siècles des siècles ! — Je laisse des parens dans la misère et la désolation ; j'espère que Dieu » les soutiendra jusqu'à la fin de leur » pénible carrière : j'ai appris avec sensi-

» bilité votre bonté pour eux quand vous » êtes allé à Montperreux ; il n'y a que » vous qui puissiez les consoler et les aider » de vos bons conseils. Pour moi, vous » aurez toujours part à mes souvenirs... » Au mois de décembre de la même année, il s'embarqua à Bordeaux avec M. Tabert, du diocèse de Lyon, devenu depuis vicaire apostolique de la Cochinchine et évêque d'Isauropolis, et M. Olivier, du diocèse de Rennes, mort en 1827, après avoir été sacré évêque coadjuteur du Tong-King occidental. Après une traversée de six mois, le vaisseau qui portait les missionnaires aborda au port de Hué, dans la Cochinchine. L'abbé Gagelin fut formé par le pieux évêque de Vêren, Mgr Labartette, et il comprit bientôt tout ce qu'il aurait à souffrir dans l'exercice de son pénible ministère. Le prince cochinchinois, Minh-Mênh, fils de Gia-Laong et d'une concubine, avait été appelé par son père à lui succéder, au préjudice des petits-fils issus du prince légitime qui était venu en France en 1789, avec le célèbre Pigneau de Behaine, évêque d'Adran. Ce prince avait déjà montré des dispositions hostiles au christianisme, et un des premiers actes de son gouvernement avait été de donner des ordres très-sévères pour interdire aux européens l'entrée de son royaume, à l'exception d'un lieu particulier qui seul leur était ouvert. Après avoir assisté à la réception de M. Chaigneau, porteur des présens de Louis XVIII pour l'empereur Minh-Mênh, et avec lequel il était arrivé en Cochinchine, Gagelin se rendit avec ses confrères chez l'évêque de Vêren, vicaire apostolique. Les missionnaires eurent la précaution, dans ce trajet, de revêtir le costume cochinchinois et se tenaient soigneusement enfermés dans une barque. Ils eurent bientôt à déplorer la mort de M. Audemar, coadjuteur de Mgr Labartette, et son successeur sur le siège d'Adran, qui succomba, le 9 août 1821, à une hydropisie, âgé d'environ 65 ans. Ce fut à cette époque que Gagelin s'appliqua à l'étude de la langue cochinchinoise, et il ne tarda pas à professer au collège de

la mission. Au mois de septembre 1822, Mgr Labartette l'ordonna prêtre, avec dispense d'âge de 18 mois. Il fut question de lui pour la coadjutorerie de la Cochinchine ; mais des délais furent apportés à sa nomination, et son martyre prévint l'accomplissement de ce dessein. La mission perdit encore, en 1823, l'évêque de Vêren qui mourut le 6 août, et M. Jarot, pro-vicaire, mort de la peste, le 22 mai précédent, et, plus tard, l'abbé Thomas-sin qui était devenu supérieur de la mission. Le très-petit nombre de prêtres qui restaient, était loin de suffire aux besoins de la contrée. L'abbé Gagelin vit dans ces circonstances un nouveau motif de redoubler de zèle. Sa vive piété le soutint au milieu des nombreuses traverses qui éprouvèrent son courage, et il montra surtout l'exemple d'un touchant dévouement durant la peste qui ravagea cette partie des Indes en 1822 et 1823. La persécution cependant était toujours suspendue sur la tête des chrétiens, et la seule raison qui empêchait Minh-Mênh de la faire éclater, c'est qu'un grand nombre de ses sujets, mécontents de son gouvernement, n'attendaient qu'une occasion pour se soulever contre lui. Ce prince se bornait donc à publier de temps en temps des édités contre les missionnaires et les chrétiens indigènes, et mettait tous ses soins à empêcher l'entrée de nouveaux prêtres européens dans ses états, tandis que des troupes de brigands ravageaient ses provinces, surtout le Tong-King. En 1826 il ordonna à tous les européens qui se trouvaient dans l'empire de se rendre à Hué. Les prêtres français devaient se présenter au gouverneur de leur province qui pourvoirait aux frais de leur voyage jusqu'à la capitale. Celui du Tong-King ajouta de son propre chef, à l'édit royal, un décret dans lequel il leur ordonnait de paraître devant lui dans le délai de cinq jours, *sous peine de gros péché*. Les missionnaires ne virent, dans ces mesures, qu'une ruse de guerre qui avait pour fin de les renvoyer tous en Europe, et ils se mirent en sûreté chacun de son côté. Quant à l'abbé Gagelin, il se rendit, au mois de juillet 1826, à Dong-Nai, dans la Basse-Cochinchine, avec un de ses confrères (M. Regereau), missionnaire du Tong-King, qu'un mandarin avait l'ordre d'arrêter. Les deux prêtres se virent plus tranquilles dans cette province, et ils purent même la parcourir sans être inquiétés. Une supplique adressée, au

mois d'août de la même année, par des mandarins à l'empereur, qui la reçut en pleine audience, rendit la persécution plus imminente que jamais. Les missionnaires, MM. Taberd et Jaccard, étaient au pouvoir du monarque qui les retenait à Hué, sous prétexte de leur faire interpréter des lettres et des cartes géographiques, et l'abbé Gagelin pensait à se réfugier avec ses confrères, si on en voulait à leur vie, au Cambodge, où les missionnaires étaient bien accueillis. Vers le milieu de l'année 1827, le jeune missionnaire fut enfin arrêté en même temps que le père Odorico, missionnaire italien de la propagande et religieux franciscain de l'étroite observance. Après une espèce de captivité assez longue, durant laquelle ces deux serviteurs de Dieu, qui étaient continuellement suivis par des hommes chargés de surveiller toutes leurs actions, ne manquèrent aucune occasion de répandre la connaissance du vrai Dieu, soit dans les ouvrages qui leur étaient confiés par le roi, soit dans les entretiens qu'ils avaient avec des mandarins et des ambassadeurs des nations voisines, on leur accorda la permission de retourner dans leurs missions respectives. Les missionnaires durent cette grâce à la médiation du vice-roi de la Basse-Cochinchine. Ce grand mandarin étant venu à Hué, dans le mois de décembre 1827, fit de fortes présentations à leur sujet au monarque, et lui mit sous les yeux une copie des lettres que s'écrivaient Gia-Laong et Pigneau de Behaine, dans lesquelles étaient consignés les services rendus par ce dernier à l'empire annamite. L'abbé Gagelin et le père Odorico refusèrent, durant leur séjour forcé à Hué, les patentes de mandarins que Minh-Mênh voulut leur donner, avec le titre d'interprètes de sa majesté. Le premier se rendit par mer, avec M. Taberd, à Touranne, sur la fin de juin 1828, et ils y trouvèrent quatre nouveaux confrères qui étaient là depuis plus de huit mois, attendant une occasion favorable pour repartir ; car le capitaine français les ayant déclarés à son arrivée, l'empereur les avait placés sous une surveillance sévère, afin de leur fermer l'entrée de ses états. Ils se rembarquèrent peu de jours après sur un brick portugais ; mais ils parvinrent à descendre secrètement à terre dans un autre port. MM. Taberd et Gagelin se séparèrent afin de poursuivre, chacun de son côté, le cours de leurs travaux apostoliques. Les

fatigues et les privations de toute espèce qu'ils eurent à supporter dans leurs différents voyages, au milieu de ces contrées, où l'abbé Gagelin parcourut plus de 550 lieues, étaient adoucies par les fruits de grâce dont Dieu faisait suivre la semence de leur parole. Ce fut en 1830 que ce dernier apprit la mort de sa mère arrivée en 1827, et sa résignation, dans cette douloureuse circonstance, fut admirable. Le 2 juin de cette année il prit part, avec Mgr l'évêque d'Isauropolis et plusieurs collègues, à la rédaction d'une lettre adressée, par le vicaire apostolique et les missionnaires de Cochinchine, au conseil central du midi en France et à tous les associés de la Propagation de la foi. Cette lettre était destinée à les remercier du secours de leurs prières et de celui de leurs aumônes, de l'emploi desquelles elle rendait compte, et à exprimer les vifs sentimens de gratitude dont les néophytes étaient pénétrés pour tous ceux qui concourent à l'œuvre sainte des missions. Les années 1851 et 1852 furent encore marquées, pour les missionnaires, par des vexations presque journalières qui n'aboutissaient qu'à redoubler leur zèle et leur vigilance. Enfin, le 6 janvier 1853, un édit de persécution générale fut rendu contre les chrétiens du Tong-King et de la Cochinchine, et les missionnaires, réduits à se cacher dans les cavernes et dans les forêts, renouvelèrent, chez les peuples de cette contrée, les scènes de piété et de dévouement que les prêtres de Jésus-Christ offrirent pendant la révolution française. Un grand nombre de familles abandonnant leurs maisons, leurs champs et leurs jardins, s'enfouaient dans les bois ou se sauvaient sur les montagnes, tandis que d'autres néophytes fuyaient sur des barques et voyageaient inconnus sur des fleuves. C'était un déchirant spectacle que celui de quatre-vingt mille chrétiens errant ainsi, sans but et sans asile, la plupart dénués de tout. Les vases et ornemens sacrés furent profanés, les églises détruites. On abattit quinze maisons de religieuses qui prenaient le nom d'*Amantes de la croix*, et qui donnaient, au milieu d'une nation de païens, l'exemple d'une vertu inconnue parmi eux. Le but de leur institution était d'instruire les jeunes personnes de leur sexe. Pour mieux s'assurer des victimes, les persécuteurs placèrent partout la croix, de manière qu'elle fût foulée aux pieds. Enfin, la rage qu'ils montrèrent en

cette occasion rappelait les plus cruelles persécutions qu'ait eues à subir le christianisme. L'abbé Gagelin, après s'être réfugié dans diverses retraites, se persuada qu'il n'échapperait pas aux recherches, et ne voulant pas compromettre les chrétiens qui lui donnaient asile, il prit le parti d'aller se présenter volontairement chez le juge du district, espérant que cette démarche le mettrait peut-être à couvert du péril; mais le mandarin, au lieu de déclarer la vérité, voulut se faire valoir auprès du gouverneur de la province, en lui disant qu'il avait fait arrêter le missionnaire. Deux écoliers qui accompagnaient M. Gagelin, et un homme qui portait son bagage, furent aussitôt mis à la cangue, et ses effets furent saisis. On le fit ensuite partir pour Hué, où il arriva le 25 août. On ne lui avait pas mis d'abord la cangue sur les épaules : mais ses élèves, qui le suivaient chargés de cet instrument de supplice, s'étant évadés en chemin, on lui mit alors une cangue, à la vérité assez légère; il la porta jusqu'à son arrivée à Hué, et en resta chargé jusqu'au jour de sa mort. Parvenu dans cette capitale, il fut jeté dans une prison très-obscur où, durant la nuit, on lui mettait les ceps aux pieds. Il y reçut d'abord de fréquentes visites de M. Jaccard et du père Odorico; mais ces visites durent bientôt cesser. Une lettre du premier lui ayant appris que sa sentence de mort avait été prononcée, l'abbé Gagelin exprima la sainte joie que lui causait cette nouvelle, dans sa réponse du même jour à M. Jaccard avec qui il entretenait, dans ces conjonctures, une correspondance qui a été conservée : « Monsieur et très-cher frère, » écrivait-il, la nouvelle que vous m'annoncez que je suis irrévocablement condamné à mort, me pénètre de joie jusqu'au fond du cœur. Non, je ne crains pas de l'assurer, jamais nouvelle ne me fit tant de plaisir; les mandarins n'en auront jamais un pareil : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*. La grâce du martyre dont je suis bien indigne, a été, dès ma plus tendre enfance, l'objet de mes vœux les plus ardens. Je l'ai spécialement demandée toutes les fois que j'élevais le précieux sang au saint sacrifice de la messe. Dans peu je vais donc paraître devant mon juge, pour lui rendre compte de mes offenses, du bien que j'ai omis de faire, et même de celui que j'ai fait. Si je suis effrayé par la rigueur

» de sa justice, d'un autre côté ses misères
 » ricordes me rassurent; l'espérance de
 » la résurrection glorieuse et la bienheu-
 » reuse éternité me consolent de tous mes
 » travaux, de toutes les peines et les hu-
 » miliations que j'ai souffertes. Je par-
 » donne de bon cœur à ceux qui m'ont
 » offensé, et je demande pardon à tous
 » ceux que j'ai scandalisés. Je vous prie
 » d'écrire à monseigneur notre vicaire
 » apostolique, que je respecte et aime
 » bien sincèrement, ainsi qu'à messieurs
 » nos autres confrères, que je porte tous
 » dans mon cœur. Je me recommande à
 » leurs prières, ainsi qu'à celles des prê-
 » tres du pays, des religieuses et de toutes
 » les bonnes âmes. Je vous prie d'écrire
 » aussi en mon nom à messieurs les di-
 » recteurs du séminaire des missions
 » étrangères, à monsieur Lombard, mis-
 » sionnaire à Besançon, mon cher père
 » en Jésus-Christ, et deux mots à mes
 » parents. Je n'ai plus que deux sœurs,
 » un oncle et une tante: je ne les oublierai
 » pas dans le ciel où nous nous reverrons
 » tous, je l'espère. J'ai des effets au Phu-
 » Yen, au Quin-Hon et au Quang-Ngai. Je
 » laisse le tout à la disposition des admi-
 » nistrateurs de la mission; je quitte ce
 » monde où je n'ai rien à regretter. La
 » vue de mon bon Jésus crucifié me con-
 » sole de tout ce que la mort peut avoir
 » d'amertume; toute mon ambition est de
 » sortir promptement de ce corps de péché
 » pour être réuni à Jésus-Christ dans la
 » bienheureuse éternité. *Cupio dissolvi et
 » esse cum Christo.* Je n'ai plus qu'une
 » consolation à désirer, celle de vous ren-
 » contrer, ainsi que le père Odorico, pour
 » la dernière fois. Hué, 14 octobre 1855,
 » F. GAGELIN. » Dans une autre lettre du
 » lendemain, 15 octobre, le confesseur
 » priait son ami de faire connaître sa mort
 » à l'association de la Propagation de la foi,
 » promettant de ne pas oublier devant Dieu
 » les membres de l'œuvre. Il aurait désiré
 » qu'on lui procurât la visite d'un prêtre
 » annamite, mais il n'y eut pas moyen de
 » lui ménager cette consolation; il ne vit
 » aucun de ses confrères. Le 17 octobre 1855,
 » entre sept et huit heures du matin, une
 » cinquantaine de soldats vinrent le cher-
 » cher pour le conduire au lieu du sup-
 » plice, hors de la ville. Lorsqu'on fut ar-
 » rivé aux faubourgs, un crieur, qui tenait
 » en main une planche sur laquelle était
 » écrite la condamnation, la proclamait au
 » bruit d'une cymbale, à peu près à tous les
 » cent pas. Elle était conçue en ces termes :

*L'Européen est coupable d'avoir prêché
 et répandu la religion de Jésus dans
 plusieurs parties de ce royaume; en
 conséquence il est condamné à être étran-
 glé.* La foule, qui grossissait à chaque
 instant, admirait le courage du martyr.
 Lorsqu'on se fut arrêté à l'endroit de
 l'exécution, on étendit par terre une natte,
 sur laquelle on le fit asseoir les jambes
 étendues; puis on lui attacha les bras à
 un pieu derrière le dos. Le prêtre chré-
 tien se prêtait à tout avec le plus grand
 sang-froid. On lui passe une corde autour
 du cou, on roule les deux bouts de la
 corde autour de deux pieux solidement
 plantés aux deux côtés pour l'exécution.
 Dix ou douze soldats, cinq ou six de
 chaque part, tirent la corde avec force....
 M. Gagelin expire sans faire le plus léger
 mouvement: après quelques nouveaux
 efforts la corde se rompt, et le corps de
 M. Gagelin s'incline un peu de côté: on
 renoue la corde qui demeure attachée
 aux deux pieux par les deux bouts, et des
 soldats frappent sur cette corde ainsi ten-
 due avec des bâtons ou espèces de lé-
 vriers: enfin on brûle légèrement les pieds
 du martyr pour s'assurer de sa mort. Les
 soldats chargés de la garde ayant permis
 à un des élèves du père Odorico, qui avait
 suivi M. Gagelin jusqu'au lieu du sup-
 plice, d'enlever le corps, le père André,
 après l'avoir revêtu de tous les ornemens
 sacerdotaux, comme pour célébrer la
 messe, l'enterra dans un jardin de Phû-
 cam, où on le transporta sur un bateau.
 Mais bientôt le prince Minh-Ménh mit
 mandarins et soldats à sa poursuite; on
 arrêta plusieurs chrétiens; ceux-ci refu-
 sèrent d'indiquer le lieu du précieux
 dépôt qui fut secrètement transféré, dans
 la nuit du 18 au 19, dans un cimetière
 public de Phû-cam. Ce fut là que les man-
 darins le découvrirent enfin. Après avoir
 fait déterrer et reconnu les restes de
 M. Gagelin, ils les laissèrent au même en-
 droit, en en plaçant la surveillance sous
 la responsabilité des habitans de la ville.
 Un monument simple, comme les vertus
 du prêtre dont il rappelle le souvenir, a
 été élevé à Montperreux, à la mémoire
 de M. Gagelin, par souscription ouverte
 parmi les ecclésiastiques du département
 du Doubs. On y lit l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE

De M. François-Isidore GAGELIN, prêtre, né
 dans cette paroisse, le 5 mai 1799. Il passa
 sa jeunesse dans la plus grande innocence,

et fut constamment le modèle de ses disciples. Par sa tendre piété et son zèle ardent, il mérita d'être appelé de Dieu à aller prêcher l'Evangile aux infidèles de la Cochinchine. Après douze ans d'un rude apostolat, il eut le bonheur d'y souffrir une mort violente en haine de la religion, le 17 octobre 1835.

Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace. Sap. 3.

Consummatus in brevi, explevit tempora multa. Sap. 4.

Il a paru une *Vie de l'abbé Gagelin*, un volume in-12, Outhenin-Chalandre fils, Besançon, 1856.

GAGLIUFFI (FAUSTIN), célèbre improvisateur italien, né à Raguse vers 1780, vint à Rome dès sa plus tendre enfance, et y reçut une éducation distinguée. Bientôt il se rendit à Paris où sa prodigieuse facilité offrit un spectacle vraiment curieux. Il traduisit en excellens vers latins les longues improvisations en stances de huit vers du poète italien Gianni qui brillait alors dans cette capitale. Gagliuffi vécut long-temps à Paris, puis à Gènes, et publia dans cette dernière ville ses *Poésies latines* considérées par les érudits, comme les plus pures et les plus harmonieuses qui soient sorties de la plume d'un italien depuis le règne de Léon X. Gagliuffi mourut à Novi au mois de février 1854.

GALLINI (ETIENNE), professeur de médecine à Padoue, naquit à Venise le 22 mars 1756 d'une famille qui avait émigré dans le 17^e siècle de l'île de Scio, lorsque les Turcs s'en emparèrent. Après avoir fait ses études à l'université de Padoue, Gallini y reçut en 1776 le bonnet de docteur en médecine; l'année suivante il alla visiter l'école alors célèbre de Montpellier, de là se rendit à Paris où il séjourna deux ans. Dans cet intervalle il eut occasion de se lier avec Franklin et l'abbé de l'Epée, et assista aux leçons du célèbre Portal, de Dessault et de Vicq-d'Azir avec lequel il continua une correspondance littéraire. Ayant continué son voyage en Angleterre, il se lia d'amitié avec les deux frères Hunter et fit connaissance avec Banks, Solander, Edward, Grey et Priestley. De retour en Italie il entreprit avec Aglietto le journal de l'*Histoire raisonnée de la médecine*, et en 1786 fut nommé professeur à Padoue. En 1792 il publia *Elementi della fisica del corpo umano*, Padoue, 2 vol., dont il donna en 1825 une seconde édition. C'est un ouvrage estimé qui fut traduit en allemand. En 1802 il fit paraître l'*Introduzione*

alla fisica del corpo umano sano e malatto, Padoue, 1 vol. in-8°. Lors de l'invasion des Français en 1798, Gallini se retira à Lugano, et en 1806 il retourna à Padoue; il y devint professeur et recteur de l'université en 1828; fonctions qu'il a remplies jusqu'à sa mort arrivée le 26 mai 1837.

GAMBART (N.), célèbre astronome, membre correspondant de l'académie des sciences, était né à Cette (Hérault) dans l'année 1800. Entré dès l'enfance dans la marine, lorsqu'en 1814 les équipages des vaisseaux français furent licenciés, il alla rejoindre au Havre son père qui était professeur de navigation dans cette ville. C'est là que Bouvard sut prévoir ce que les sciences devaient attendre de cette intelligence peu commune. Dès ce moment il traita le jeune Gambart comme son propre fils; il le fit venir à Paris où il le logea chez lui, et l'initia à ses calculs ainsi qu'à ses observations astronomiques. Sous un pareil maître Gambart fit en deux années les plus étonnans progrès. Nommé en 1819 astronome-adjoint de l'observatoire de Marseille, il obtint bientôt la direction de cet établissement. C'est là qu'il fit ses curieuses observations sur les satellites de Jupiter, et depuis 1822 à 1834, il découvrit treize comètes, c'est-à-dire le nombre le plus considérable qu'aucun astronome ait jamais atteint. Gambart est mort à Paris le 25 juillet 1836, âgé seulement de trente-six ans.

GARAT (DOMINIQUE-JOSEPH), né à Ustaritz (Basses-Pyrénées), vers 1760, se fit d'abord connaître à Paris par quelques productions littéraires. Attaché à la rédaction du *Journal de Paris*, il fut envoyé comme député aux états-généraux par le tiers-état de Bordeaux. D'un caractère facile, il se laissa entraîner par le torrent de la révolution, et vota pour la spoliation de l'Eglise et l'abolition des prérogatives royales. Après le 10 août il adopta les opinions républicaines, et fut nommé ministre de la justice à la place de Danton. En cette qualité il présenta le 22 octobre 1792, un rapport pour démontrer qu'on ne pouvait poursuivre les auteurs des massacres des prisons. Ce discours lui valut le surnom de *Garat-septembre*. Pour répondre à cette accusation flétrissante, il crut qu'il lui suffirait de faire imprimer son rapport tel qu'il l'avait lu, en le faisant seulement précéder d'un avertissement conçu en ces termes : « On a imaginé que j'avais

» voulu donner à la ville de Paris le droit
 » de faire à sa fantaisie des insurrections
 » pour la France; mais le nom de la ville
 » de Paris ne se trouve pas une seule
 » fois dans mon discours; je posais un
 » principe général sur les usurpations
 » des pouvoirs constitués, et j'ai parlé
 » généralement des villes où les pouvoirs
 » constitués siègent. On a cru que je
 » proposais des *préférences* pour cer-
 » taines portions de l'empire; je n'ai pas
 » pu penser à des *préférences*, lorsque je
 » parlais de la *nécessité des choses*. On a
 » cru que j'attribuais l'initiative des in-
 » surrections à toutes les *grandes villes*;
 » mais ni ces idées, ni ces expressions
 » ne sont les miennes. Celui qui croirait
 » que les villes, grandes ou petites, ont
 » des droits politiques que les campagnes
 » n'ont point, ne mériterait ni d'être ré-
 » futé ni d'être écouté. Les insurrections,
 » ces actes presque toujours subits, par
 » lesquels tout un peuple, ou une partie
 » du peuple pour le tout, se lève, frappe
 » et renverse des pouvoirs usurpateurs,
 » ne peuvent guères avoir d'initiative.
 » Il est plus exact de dire que les insur-
 » rections sont elles-mêmes les initiatives
 » des révolutions.... On a supposé que je
 » voulais organiser l'insurrection et en
 » donner la théorie; je n'ai pensé à rien
 » de tout cela, mais je dirai que si l'in-
 » surrection est quelquefois nécessaire,
 » une *bonne théorie de l'insurrection*
 » serait toujours très-utile.... En rejetant
 » sur l'insurrection les massacres des 2
 » et 3 septembre, j'ai été loin de vouloir
 » atténuer de si grands forfaits: mais ce
 » qui est bon et ce qui est horrible peut
 » arriver dans le même temps et par les
 » mêmes causes, et les massacres ont été
 » exécutés parce que les mouvements de
 » l'insurrection duraient encore.... Je
 » suis sûr de n'avoir voulu parler qu'en
 » faveur de l'humanité; il m'est impos-
 » sible de croire avoir blessé la jus-
 » tice, etc. » Voici la phrase qui l'avait
 » fait accuser d'avoir cherché à justifier
 » les assassins, et dont le discours lui-
 » même n'était que le développement :
 » Citoyens législateurs, il n'arrivera ja-
 » mais à celui que vous n'avez pas jugé
 » indigne du ministère de la justice, de
 » dire que ceux-là ne sont pas innocents
 » qui n'ont pas encore été condamnés au
 » nom des lois; mais pour la gloire de la
 » nation française et de la république
 » qu'elle vient d'instituer, mais pour
 » l'honneur de l'humanité, je dois obser-

» ver, recueillir et marquer toutes les
 » circonstances qui rejettent ces événe-
 » mens sur l'insurrection, et par consé-
 » quent sur les ennemis de la liberté qui
 » l'ont rendue nécessaire. *Les glaiwes ne*
 » *se promenaient pas entièrement au*
 » *hasard, et les victimes les plus connues*
 » *attestent qu'on cherchait ceux qui*
 » *avaient voulu frapper eux-mêmes d'un*
 » *coup mortel la liberté et les lois d'une*
 » *grande nation. Ce trait, et c'est celui*
 » *qui domine, imprime leur vrai carac-*
 » *tere à ces journées de sang, qui ont été*
 » *des prolongations des combats de la*
 » *liberté avec le despotisme.* » Cette expli-
 » cation ne fut considérée que comme un
 » acte de lâche complaisance pour les dé-
 » magogues accusés d'avoir provoqué les
 » massacres, et aliéna complètement à
 » Garat l'estime et l'affection des girondins.
 » Lors du procès de Louis XVI, ce fut lui
 » qui signifia à cet infortuné prince son
 » jugement, et qui lui amena son confes-
 » seur. En mars 1793, on le nomma ministre
 » de l'intérieur, poste qu'il garda jusqu'au
 » 15 août suivant. Il rédigea ensuite un
 » journal, fut mis en prison et obtint, après
 » la terreur, une chaire à l'école normale.
 » Après le 18 fructidor on le nomma am-
 » bassadeur à Naples où les opinions philo-
 » sophiques, qu'il émettait sans aucune
 » retenue, n'excitèrent pas beaucoup de
 » sympathie. Il entra ensuite au conseil
 » des Anciens, et s'attacha au gouverne-
 » ment formé le 18 brumaire. A dater de
 » cette époque les honneurs vinrent pleu-
 » voir sur sa tête. Il devint en peu de temps
 » sénateur et comte. Dans les cent-jours le
 » département des Basses-Pyrénées le
 » nomma à la chambre, où il travailla avec
 » beaucoup de zèle contre les Bourbons;
 » depuis il fut sans emploi. Les ouvrages
 » qu'il a laissés sont en assez grand nombre.
 » Il avait publié, avant la révolution, les
 » éloges de Lhospital, de Suger, de Mon-
 » tausier, de Fontenelle; depuis il a com-
 » posé plusieurs écrits politiques et litté-
 » raires. On cite particulièrement dans ce
 » nombre : | *Précis historique de la vie de*
 » *M. Bonnard, 1787, in-12*; | *Opinion*
 » *contre les plans présentés par MM. Du-*
 » *port et Sieyès pour l'organisation judi-*
 » *ciaire, 1790, in-8°*; | *Considérations sur*
 » *la révolution française et sur la conjur-*
 » *ation des puissances de l'Europe contre*
 » *la liberté et les droits des hommes, ou*
 » *Examen de la proclamation des Pays-*
 » *Bas, 1792, in-8°*; | *Mémoires sur la ré-*
 » *volution, ou Exposé de ma conduite dans*

les affaires et fonctions publiques, 1793, in-8°; | *Eloge funèbre de Joubert*, 1799, in-8°; | *Idem des généraux Kléber et Desaix*, 1802, in-8°; | *Mémoire sur la Hollande*; | *Mémoires historiques sur la vie de Suard, sur ses écrits et sur le dix-huitième siècle*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°. On a encore de Garat : | *Discours préliminaire de la cinquième édition du Dictionnaire de l'académie*; | *Discours préliminaire d'un journal politique et philosophique*, 1794, in-8°, qui n'a pas eu d'exécution; | des *Notices et Jugemens* sur divers auteurs, tels que Ginguené, Thomas, Mirabeau, etc., publiés en tête de leurs ouvrages. Un procès auquel il fut mêlé en 1822 eut un fâcheux éclat; les débats qui eurent lieu en police correctionnelle, les mémoires publiés, les plaidoiries des avocats amenèrent des révélations peu honorables pour lui. Entré dans l'institut, classe de la langue et de la littérature française, il cessa d'en faire partie en 1816; mais on l'avait nommé récemment de l'académie des sciences morales et politiques. Garat fut un admirateur passionné de la nouvelle philosophie et de la liberté, et demeura fidèle à leur culte, même après que l'une et l'autre eurent si cruellement trahi les espérances de leurs aveugles partisans. On assure pourtant que dans les derniers momens de sa vie, ses illusions s'évanouirent pour faire place à de meilleurs sentimens. Il est mort à Ustaritz le 9 décembre 1835.

GATTEY (N.), chef au bureau consultatif des poids et mesures, associé correspondant de l'académie de Dijon, naquit dans cette ville en 1752. A l'époque où l'on voulut établir dans toutes les provinces l'uniformité des poids et mesures, il fut nommé membre de la commission chargée de ce travail, dont il se trouva seul chargé depuis 1795. Pour faciliter les calculs, il inventa une machine très simple qu'il appela *cadran logarithmique*. Il la fit d'abord connaître en 1798, et en reproduisit en 1810 la description, sous le nom d'arithmographe, dans le bulletin de la société d'encouragement, n^{os} 154 et 141. Au moyen de cet instrument on exécute très promptement et avec une exactitude suffisante pour les besoins ordinaires de la société, des calculs numériques qui exigeraient sans ce secours plus de temps ou plus de connaissances en arithmétique. L'*arithmographe* est fondé sur les mêmes principes, et conduit aux mêmes résultats que les règles à

calculer employées en Angleterre; mais sa forme circulaire en facilite l'usage et permet de multiplier les divisions, ce qui en augmente la précision. Gattey s'est occupé de plusieurs ouvrages sur les poids et mesures et sur les rapports qui existent entre les mesures anciennes et les modernes. Il est mort à Paris le 7 décembre 1819.

GATTI (l'abbé SÉRAPHIN), naquit à Manduria, dans la terre d'Otrante, en 1771. A l'âge de seize ans il fut reçu dans la congrégation de écoles pies, et à vingt ans professeur de philosophie à Bénévent, ensuite à Foggia, où il fut élu secrétaire perpétuel de la société d'agriculture, et chargé de rédiger la *Statistique de la province de la Capitanate*. Après douze ans de service dans l'instruction publique, Gatti fut obligé de quitter la congrégation pour motifs de santé, et obtint sa sécularisation. Le gouvernement de Naples lui confia alors la direction du lycée royal dit *Del salvatore*. Il mourut à Naples au mois de mai 1854. Ses *Leçons d'éloquence*, son *Eloge des hommes illustres*, son *Traité de la vaccine*, et son *Exposé des sciences physiques et mathématiques* ont été traduits en diverses langues. Il a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit, et a été l'un des principaux collaborateurs du *Nouveau dictionnaire de la langue italienne*, ouvrage très recherché.

GAUTHIER (ANTOINE-FRANÇOIS, dit GAUTHIER de l'Ain), député à l'assemblée Constituante et membre de la Convention, naquit à Bourg-en-Bresse vers l'année 1760. Il exerçait avec quelque distinction la profession d'avocat au moment où se manifestèrent les premiers symptômes de la révolution française. Quelque temps avant la convocation des états-généraux il avait publié une brochure intitulée : *Du tiers-état*, dans laquelle il proclamait énergiquement les principes subversifs qui triomphèrent plus tard, et devinrent la règle de sa vie entière. Député de la Bresse à l'assemblée Constituante, il siégea constamment à l'extrême gauche. Envoyé, après le 10 août, à la Convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI, et fut successivement membre du comité de sûreté générale, chargé de l'administration et de la police de la ville de Paris, représentant du peuple au siège de Lyon et à l'armée des Alpes. Après le 9 thermidor il reçut une mission extraordinaire pour les départemens de l'Isère, de la Drôme, des

Hautes-Alpes et du Mont-Blanc. Invariable dans sa haine pour l'autorité, Gauthier ne dissimula ses opinions sous aucun des gouvernemens qui succédèrent à la république, et ne voulut rien devoir à l'empire. Banni du royaume en 1815, comme républicain, il y rentra quelque temps après les événemens de juillet 1850 et s'établit à Saint-Marcellin, petite ville du département de l'Isère, où il termina ses jours le 1^{er} mai 1858. Tous les journaux consacrés à la défense et à la propagation des doctrines révolutionnaires ont retenti à cette époque des louanges du *vertueux* Gauthier.

GEEL (WILLIAM), professeur distingué, né en 1777 et mort à Naples le 4 février 1836 à l'âge de cinquante-neuf ans; il était fils d'un ecclésiastique de Westminster et avait reçu son éducation dans cette ville. Obligé par l'état de sa santé d'aller vivre en Italie, il y termina sa *Topographie de Rome*. Il a publié en outre en 1804 la *Topographie de Troye*, in-fol.; en 1808 la *Géographie et les antiquités d'Ithaque*, in-4^o, et en 1810 l'*Itinéraire de la Grèce*, in-4^o. Tous ces ouvrages sont écrits en anglais.

GEIGER (PHILIPPE-LAURENT), professeur de pharmacie à l'université d'Heidelberg, naquit le 30 août 1785 à Freinsheim dans la Bavière rhénane. En 1817 il publia son premier ouvrage sur le *Filtre-presse de Réal*. En 1818 il reçut le titre de docteur en philosophie, et résolut de se consacrer exclusivement aux sciences. Il céda son établissement en 1821; trois ans après il fit paraître son *Manuel de pharmacie*. En 1824 il fut nommé professeur extraordinaire de pharmacie et attaché à la section médicale des professeurs de l'université. Le docteur Haule, rédacteur du *Magasin de pharmacie*, étant mort à Carlsruhe au mois de juin 1834, Geiger se chargea de la continuation du journal. Cet ouvrage périodique fut ensuite remplacé par les *Annales de pharmacie* dont Geiger fut rédacteur avec Liebig et Trommsdorf. La confection d'une *pharmacopée universelle* était son projet et son travail favori. La première partie et trente-deux feuilles de la deuxième ont paru. Il est mort à Heidelberg le 10 janvier 1836.

GENISSET (FRANÇOIS-JOSEPH), doyen de la faculté et secrétaire perpétuel de l'académie de Besançon, était né en 1769 à Mont-sous-Vaudrey, dans le département du Jura. Ses parens le confièrent dans son enfance aux soins d'une tante qui

habitait Dole. Placé au collège de l'Arc qui, depuis l'abolition de l'ordre des jésuites en France, était dirigé par des ecclésiastiques séculiers, il y puisa le goût des lettres qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. L'étude assidue des auteurs anciens, en le passionnant pour les institutions de la Grèce et de Rome, le disposa à adopter avec empressement les principes de la révolution. Dominé par un enthousiasme qu'entretenait l'ardeur d'une vive imagination, il céda aux avances que lui firent des hommes alors puissans, et il devint, sous la Convention, un des administrateurs du département du Jura. L'exaltation de ses opinions lui fit un grand nombre d'ennemis dans cette place, mais ne l'empêcha pas d'être suspect aux jacobins de Paris. Il fut accusé publiquement, par Dumas, président du tribunal révolutionnaire, de compromettre par sa modération la cause des patriotes. Une pareille dénonciation était, dans ces temps sinistres, l'annonce d'un arrêt de mort. Le 9 thermidor préserva seul Genisset de la colère des terroristes. Rendu à la vie privée, il se livra à son goût pour les lettres, et y chercha à la fois une ressource et une consolation. Il fut nommé professeur à l'école centrale de Dole, place qui lui offrait l'avantage de concilier ses devoirs avec ses penchans littéraires. Genisset avait fait une étude particulière de Virgile. En 1790, il avait fait imprimer une élogie imitée de ce poète, dans laquelle se révélait le goût épuré d'un disciple des anciens. En 1802, il publia sous le titre d'*Examen oratoire des églogues de Virgile*, une analyse détaillée des bucoliques, où l'on trouve avec beaucoup de remarques subtiles et minutieuses un sentiment exquis des beautés poétiques, et un talent de style assez remarquable. La préface contenait ce passage, dans lequel l'auteur semblait abjurer noblement les erreurs de sa jeunesse : « Quelle époque plus heureuse, dit-il, » pouvais-je choisir pour publier ces » faibles essais que celle où les passions » qui étaient sorties de leur place par la » tourmente des événemens, sont ren- » trées dans leurs limites, et où les cœurs » s'ouvrent aux sentimens tendres et gé- » néreux? Je croirais avoir acquitté ma » dette, ajoutait-il, si je suis parvenu à » inspirer le goût des choses simples et » vraies, surtout si en parcourant ces » bergeries, mon jeune lecteur instruit » à l'école de la nature, conserve long-

» temps ce calme intérieur, cette douce
 » paix de l'âme qui prépare et mûrit les
 » talents, qui double l'existence du sage,
 » en bannissant de son âme les passions
 » tumultueuses et en le faisant jouir avec
 » réflexion de la vie. » Ce livre valut
 d'honorables suffrages à l'auteur qui, à
 l'époque de l'organisation du lycée de
 Besançon, fut chargé de professer les hu-
 manités dans cet établissement. Lorsque,
 en 1806, l'académie de cette ville se forma
 des débris de l'ancienne société, aux-
 quels furent adjoints plusieurs hommes
 distingués par leurs talents et leurs lu-
 mières, il fut appelé un des premiers à
 y siéger; et il signala son entrée dans
 cette compagnie par un discours *Sur*
l'accord des sciences et des lettres, et sur
les motifs qui doivent unir ceux qui les
cultivent. Trois ans après, en 1809, il
 prononça l'éloge de Seguin, un des pro-
 fesseurs les plus distingués de l'ancienne
 université de Besançon. Il prit possession,
 la même année, de la chaire de rhéto-
 rique du lycée impérial, qu'il remplit
 jusqu'en 1818. Nommé, à cette époque,
 professeur de littérature latine à la fa-
 culté des lettres de Besançon, il conserva
 jusqu'à la fin de sa vie cette place à
 laquelle il joignit en 1854 le titre de doyen
 de la faculté. L'académie de Besançon le
 nomma son président en 1827, et lui confia
 à la fin de la même année les fonctions de
 secrétaire perpétuel. Les travaux qu'elles
 lui imposèrent et le zèle infatigable avec
 lequel il s'en acquitta, altérèrent sa santé.
 Mais loin de ralentir son activité, il s'ap-
 pliqua, dans ses dernières années, à
 étendre, comme à plaisir, le cercle de ses
 laborieuses fonctions. Bientôt le progrès
 effrayant du mal qui le minait l'avertit
 de sa fin prochaine, et il se hâta d'appeler
 la religion à son aide. Il mourut le 21
 juillet 1837 à l'âge de soixante-huit ans.
 Genisset a laissé un grand nombre de
 discours et des rapports annuels sur les
 travaux de l'académie de Besançon, qui
 ont été insérés dans les recueils de cette
 société de 1827 à 1837.

GÉRARD (FRANÇOIS), peintre célèbre,
 né à Rome en 1770, d'un père français et
 d'une mère italienne, montra dès l'en-
 fance le goût le plus prononcé pour les
 arts. Venu en France à dix-neuf ans avec sa
 mère, il fut d'abord placé chez le célèbre
 statuaire Pajou; mais on s'aperçut bientôt
 que sa véritable vocation était la pein-
 ture. Il entra dans l'atelier de David. Ce
 maître habile, méconnaissant le génie de

son élève, prétendit que la nature l'avait
 créé pour être législateur plutôt que
 peintre, et fit inscrire d'office son nom
 sur la liste des jurés du tribunal révolu-
 tionnaire. Ce nom sortit de l'urne à l'é-
 poque du procès de la reine. Gérard
 savait qu'en n'acceptant pas, il se ferait
 un ennemi de son maître, l'épublicain par
 système et despote par caractère. Sans
 être arrêté par cette considération, il eut
 le courage de ne pas se rendre au poste
 que la tyrannie lui avait assigné. Le jour
 de la séance on l'envoya chercher par des
 gendarmes, et il répondit à l'injonction
 que lui fit le commandant, de se rendre
 au tribunal: « Je suis très malade, si vous
 » ne me croyez pas, traînez-moi au tri-
 » bunal; mais alors ne nous parlez pas de
 » liberté, puisque nous n'avons pas même
 » celle de mourir en paix. » Pendant le
 règne de la terreur, Gérard s'occupa
 exclusivement de son art; il travailla
 long-temps avant de se montrer, et ne fit
 pas comme nos jeunes gens d'aujourd'hui,
 son éducation aux yeux du public. Son
 tableau de *Bélisaire* qui parut à l'exposi-
 tion de 1795, annonça à la France un
 grand peintre de plus. Tout ce que le
 pinceau peut faire pour reproduire de la
 manière la plus pathétique, la majesté
 d'une grande infortune, se trouve réuni
 dans cette toile. Par un beau jour d'été,
 aux rayons du soleil couchant, Bélisaire
 mendiant et aveugle s'est égaré dans la
 campagne; l'enfant qui lui sert de guide
 a été atteint de la morsure d'un serpent;
 Bélisaire l'a soulevé et l'a pris dans ses
 bras. La tête de l'enfant empreinte de la
 pâleur de la mort, repose sur l'épaule du
 héros. Le reptile qui l'a mordu est roulé
 et pendant autour de ses jambes nues.
 Dans cette affreuse situation, Bélisaire
 est parvenu aux bords d'un ruisseau:
 de son bâton il interroge le chemin, et
 semble s'arrêter dans l'anxiété la plus
 cruelle. Cependant, le ciel est pur, la
 campagne est au loin riche, verdoyante
 et tranquille, le soleil dore des brillans
 reflets du soir la crête des monts et la
 cime des arbres; Bélisaire seul malheu-
 reux, souffre la fatigue et la faim. Cette
 conception, aussi vraie que simple et
 touchante, et dont le mérite était relevé
 par un dessin vigoureux et pur, et par
 un coloris harmonieux et brillant, obtint
 un succès universel. Le Bélisaire com-
 mença la réputation de Gérard comme
 grand peintre d'histoire. Il avait exposé
 au même salon le portrait de M^{lle} Bron-

gniait qui fut très goûté par les connaisseurs. La *Psyché* qu'il composa peu après et qui se faisait remarquer par des tons pleins de grâce et de suavité, excita l'admiration du public. Deux amis de l'artiste désirant le tirer de la position gênée où il se trouvait, se cotisèrent pour l'acquisition de ce chef-d'œuvre qu'ils payèrent six mille francs. Le tableau des *trois âges* qui, par la pensée morale qu'il renferme, ne fait pas moins d'honneur au philosophe qu'au peintre, et celui d'*Ossian* qui est empreint d'une poétique mélancolie, étendirent sa réputation. Depuis l'époque où ce dernier tableau fut composé jusqu'à celle où Gérard entreprit, sur l'invitation de Napoléon, la grande page d'*Austerlitz*, il exécuta une foule de portraits qui servirent beaucoup à sa fortune sans lui faire rien perdre de sa réputation. Son tableau de la *bataille d'Austerlitz* fut une nouvelle révélation de cette puissance d'imagination, de ce don de concevoir et de créer qui lui appartenait. Napoléon, dans ce tableau, arrive aux derniers rayons du soleil sur un tertre au moment où s'achève dans la plaine qu'il domine du regard, la déroute de la garde impériale russe. Ivre et haletant de ce triomphe, un guerrier accourt à toute bride pour annoncer la victoire; sa tête est nue, le sang coule d'une blessure qu'a faite à son front le fer ennemi. Napoléon l'écoute sans émotion, et semble lui répondre par ce seul mot : *Je le savais*; tant la victoire lui paraît l'infailible résultat de ses calculs. On assure que Bonaparte, charmé de la manière dont l'artiste avait su concevoir et rendre ce drame dont il était le héros, dit à quelques courtisans, au retour de l'exposition où il venait d'examiner le tableau : « Allez, messieurs, allez voir comme » nous étions à Austerlitz. » Lorsque les événements de 1814 amenèrent à Paris les armées coalisées, Gérard eut la preuve que sa réputation était répandue dans l'Europe entière; il reçut un honneur qu'aucun artiste n'avait obtenu avant lui; trois souverains, l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse visitèrent tour à tour, dans la même journée, son atelier et posèrent tous trois pour leurs portraits. Gérard excella dans ce genre qui se confond avec celui de l'histoire, lorsqu'il s'applique aux hommes de caractère et de haute intelligence. Ceux de Napoléon, de Bernadotte, du duc d'Orléans, de Joséphine, de Talleyrand,

du maréchal Soult, de Carnot, de M. de Humboldt, du ministre Canning, de M^{me} de Staël, du général Foy, etc. forment une galerie historique dans laquelle brillent les qualités qui distinguent le talent pur et suave de cet artiste. Parmi ses meilleurs ouvrages, il faut ranger aussi *Homère chantant*, *Daphnis et Chloé*, *Corinne*, *Philippe V salué roi d'Espagne*, composition qu'une pensée toute monarchique a inspirée et qui retrace une des plus belles pages de notre histoire. Louis XVIII lui demanda l'*entrée de Henri IV à Paris*, et il en fit un de ses plus magnifiques ouvrages. Charles X le chargea aussi de faire le tableau de son sacre. Mais lors de la révolution de juillet, les insurgés qui pénétrèrent aux Tuileries le criblèrent de balles, et il a depuis été transféré au musée de Versailles, après avoir été restauré. Gérard a fait en outre le profil au crayon de M^{me} duchesse de Berry, et le portrait de Louis XVIII écrivant le préambule de la charte. Son tableau de *sainte Thérèse*, destiné à l'oratoire de M^{me} de Chateaubriand, parut en 1828 l'un des plus beaux de l'exposition. Cette production est remarquable surtout par l'expression des sentiments religieux et des élans de l'amour divin. La sainte est représentée dans un moment d'extase, placée pour ainsi dire entre la terre et le ciel. La surprise ineffable, la joie bienheureuse de sa vision céleste, se lit sur son beau visage, à travers la pâleur des austérités claustrales. Gérard avait été nommé sous l'empire professeur à l'école spéciale des beaux-arts. La restauration lui prodigua les distinctions et les récompenses. Il fut nommé baron, officier de la Légion-d'honneur et premier peintre du roi. Doué d'une âme élevée et d'un beau caractère, Gérard rendait justice au talent de ses rivaux. Parmi les productions des contemporains, celle qu'il admirait le plus, était la coupole de Sainte-Geneviève par Gros. Comme il en faisait l'éloge devant l'auteur, celui-ci répondit modestement : « Vous me louez » trop; j'ai peint tout simplement l'histoire de France en quatre époques. — » Dites donc en quatre chants, » répondit le grand artiste, avec autant de grâce que de finesse. Les derniers travaux qu'il ait exécutés, sont des *pendentifs* destinés à cette belle coupole, et où l'on retrouve la pureté de style et la vigueur de touche qui le distinguent. Gérard n'était pas seulement un peintre habile. Le talent

d'artiste était relevé en lui par la finesse de l'esprit, par le charme de l'élocution et une certaine originalité pittoresque qui donnait à sa conversation un tour vif et piquant. Son salon était le rendez-vous des hommes les plus distingués dans tous les genres. Depuis trente ans il y recevait une fois par semaine, l'été comme l'hiver, tout ce que Paris renfermait d'étrangers illustres. Il travaillait, sur la fin de sa vie, à un tableau de *Jésus-Christ sur le mont Thabor*, destiné à une des salles du château du Plessis appartenant à M. de Genoude. On assure que cet ouvrage qui est le dernier de l'illustre artiste, et qu'il a presque achevé, n'est inférieur à aucune de ses plus belles compositions. Ainsi, après avoir consacré son pinceau à l'héroïsme et aux grandeurs de la terre, il voulut terminer sa carrière dans le sein de la religion dont il recevait et traduisait les plus sublimes inspirations. Atteint d'une fièvre nerveuse qui en peu de jours fit des progrès rapides, il s'empressa de réclamer les secours de la religion. Un italien de ses amis qui vint le voir à ses derniers momens, lui dit : *Signor raccomandate vi a Dio ch'è pietoso e pieno di misericordia, basta un sol pensiero per salvarsi*, Gérard répondit : *Ci penso, ci penso*, et se recueillant, il fit une invocation à la vierge Marie. Il est mort le 9 janvier 1837. Gérard sera incontestablement proclamé le premier de nos peintres d'histoire anciens et modernes. Si la fécondité et la variété, la force et la justesse des compositions sont les caractères distinctifs du génie, nul artiste de notre âge ne nous paraît avoir des titres plus certains que lui à ce don du ciel.

GERMAIN (dom), abbé des trappistes du Gard, diocèse d'Amiens, était né à Montreuil-sur-mer en 1763. Son nom de famille était Gillon. Il fit ses études au séminaire du St.-Esprit à Paris, et y fut ordonné prêtre. Attaché depuis au diocèse d'Amiens, il refusa le serment à l'époque de la révolution, et se retira en Allemagne où il se livra quelque temps à l'éducation de la jeunesse. Après qu'il eut fait profession au couvent de Darfeld, ses supérieurs l'envoyèrent en Angleterre d'où il ne revint qu'en 1814. A cette époque il fut élu prieur de la maison établie dans l'abbaye du Gard, et plus tard abbé du même monastère pour succéder à dom Eugène. Il réunit toutes les voix pour son élection qui fut faite suivant les formes canoniques, et sous la présidence d'un

grand-vicaire du diocèse. Dom Germain était un homme actif ; il établit un tiers-ordre où il admit quelques élèves qu'il voulait former pour l'état ecclésiastique ; il entreprit de construire une église ; enfin il envoyait ses religieux desservir les paroisses voisines, ce qui ne fut pas approuvé des autres supérieurs de sa congrégation. Dom Germain est mort à son abbaye le 25 février 1833.

GERSTENBERG (HENRI-GUILLAUME de), poète allemand, naquit en 1737, à Toendern (Schleswigh). D'abord capitaine au service du Danemarck, il devint en 1768, membre de la chancellerie allemande à Copenhague, passa par plusieurs autres charges, et finit par obtenir en 1773, celle de résident de Danemarck à Lubeck. Retiré des affaires depuis quelques années, à cause de son grand âge, il passa le reste de ses jours à Altona, où il mourut le 1^{er} novembre 1823, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. On a de Gerstenberg : | *Turmus*, tragédie que la modestie de l'auteur l'empêcha de faire imprimer, malgré les éloges qu'elle lui avait attirés de la part du célèbre Weisse. | *Dithyrambes* ; | *Chansons guerrières par un grenadier danois* ; | *Ariadne à Naxos*, poème dramatique ; | *Ballades d'un scalde* ; | *Lettres sur les curiosités littéraires* ; | *La Fiancée* ; | *Ugolin*, tragédies, etc. Gerstenberg rédigea aussi pendant longtemps un journal hebdomadaire *L'hypocondriaque*, qui jouit constamment d'une vogue extraordinaire, et dont les principaux articles furent reproduits par les journaux français et anglais de l'époque. Il a donné lui-même, en 1816, une édition de ses œuvres ; Altona, 6 vol. in-8°.

GIAMBONI (HENRI), savant religieux, né à Pérouse en 1771, se consacra, lors de la suppression de son ordre, à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il publia divers ouvrages et traités élémentaires qui obtinrent, lors de leur apparition, et conservent encore dans les écoles italiennes une grande réputation. Les principaux sont ses *Elémens de mathématiques*, 1817, traduits en français à Genève, et sa *Grammaire raisonnée*, publiée quelques années plus tard. Il se disposait à mettre au jour de nouveaux ouvrages, fruit de ses observations approfondies dans la carrière de l'enseignement, lorsqu'il succomba à une maladie inflammatoire de la poitrine qui l'enleva à Vienne, le 27 décembre 1832.

GIESECKE (sir CHARLES), né à Augsbourg en 1764, après avoir essayé diverses carrières, se dévoua entièrement à l'étude de la minéralogie, et déjà âgé de quarante ans, se mit à suivre les leçons de Werner à Freyberg. Il voyagea ensuite dans le nord de l'Europe, et en 1806, se rendit au Groënland où il rassembla une collection de minéraux extrêmement rares et curieux qui furent saisis au passage par les Anglais, et vendus à Leith en 1815. Giesecke ne tarda pas lui-même à se rendre en Angleterre où il fut nommé professeur de minéralogie, à la société royale de Dublin, place qu'il occupa jusqu'à la fin de ses jours. Il a publié dans l'*Encyclopédie de Brewster* un récit abrégé de son voyage. Ses *Observations météorologiques* parurent en 1818 dans le *Journal philosophique d'Edimbourg*, et il a inséré dans divers recueils des mémoires sur la minéralogie du Groënland, de l'Irlande. Giesecke mourut à Dublin au mois de mars 1853.

GILLET DE LAUMONT. Voyez LAUMONT au Supplément.

GIRARD (PIERRE-SIMON), membre de l'académie des sciences, et de la société centrale d'agriculture, était né à Caen, le 4 novembre 1763. Une vocation spéciale l'attira de bonne heure vers l'étude des mathématiques. Devenu ingénieur en 1789, il fut ensuite désigné par Bonaparte, pour faire partie de la commission d'Egypte; il y fut nommé membre de l'institut formé au Caire, et coopéra à la description de ce pays, si peu connu avant l'expédition; il apprécia exactement les anciennes mesures des Egyptiens, décrivit la vallée de l'Egypte, l'exhaussement séculaire qu'elle a subi, et quelques-uns de ses obélisques. Il publia aussi plusieurs mémoires sur l'économie rurale et politique, sur le commerce de ce pays, sur la culture et l'aménagement des terres dans la province de Damiette. Revenu en France, il fut spécialement chargé de la canalisation de la rivière de l'Ourcq, de la confection du canal Saint-Martin, de la distribution dans Paris des eaux potables, des conduites d'eau pour les bains publics, du dessèchement, du pavage et de l'abaissement des rues. Une partie de ces travaux considérables donna lieu à la rédaction d'un *grand ouvrage* publié en l'an XII. Dès 1792, Girard avait remporté à l'académie des sciences le prix pour un travail relatif aux écluses. En 1815, il fut nommé membre de l'in-

stitut. Les mémoires qu'il a insérés dans les *Actes de l'Académie*, et qui sont autant de traités, ont pour objet le mouvement des fluides dans les tubes capillaires, les écoulements de l'eau et de l'alcool, l'air méphitique et le gaz hydrogène carboné; la topographie, le relief du sol de Paris et les inondations souterraines qui ont eu lieu au nord de cette ville; la résistance de la fonte de fer et son emploi dans les tuyaux et chaudières des machines à vapeur; la dynamique appliquée à l'évaluation des avantages des moyens de transport sur les grandes routes, les canaux et les chemins de fer; les causes de la diminution des eaux des fontaines de Grenoble, et le canal qui s'exécute aux Etats-Unis entre le lac Erie et la rivière d'Hudson. Il a publié un *Traité de la résistance des solides*; un autre *Sur la force et l'élasticité du chêne et du sapin*. Beaucoup de ses mémoires se trouvent dans les volumes de la *Société d'agriculture*, la *Décade égyptienne*, le *Journal des savans*, le *Journal des mines*. En 1819, la maison du roi le chargea de l'établissement d'usine d'éclairage par le gaz. En 1815, il finit son *Projet du canal de Soissons*, qui a été approuvé. Il a conservé la direction des eaux de Paris jusqu'en 1831, qu'il fut admis à la retraite. Il est mort le 1^{er} décembre 1856.

GIRAUD (le comte JEAN), poète comique italien, dont la famille était d'origine française, naquit à Rome en 1776. Il était neveu du cardinal Giraud envoyé en qualité de nonce apostolique à Paris, peu de temps avant la révolution. La vocation du comte Giraud pour l'art dramatique se révéla de bonne heure. A peine âgé de onze ans, et déjà auteur de quelques essais dans ce genre, il commença une étude approfondie de Goldoni, en continuant à ébaucher des canevas de comédies qui obtinrent l'approbation de ses parents et de ses amis. Ayant perdu à l'âge de seize ans son père qui avait été son premier et jusques là son seul maître, il s'adonna d'une manière suivie à la lecture des classiques, et visita à différentes reprises l'Angleterre et la France, où il resta quatre ans. De retour en Italie, il se fixa à Florence en 1815, et y publia peu de temps après un recueil en 5 volumes intitulé : *Teatro dimestico*. Cet ouvrage qui eut beaucoup de succès est le premier où l'on trouve de petites comédies de société écrites en italien. Giraud y a inséré plusieurs scènes dans le genre des proverbes,

de la musique et quelques dialogues en vers *martelliani*, vers rimés à la française et d'un goût nouveau. Sa première pièce fut représentée à Venise et obtint un grand succès; depuis ce moment sa réputation se répandit rapidement en Italie où ses ouvrages ont toujours été reçus avec empressement. On y remarque en effet une force comique qui ne se trouve pas dans la plupart des autres auteurs dramatiques de cette nation; une peinture fidèle des mœurs et une connaissance profonde du cœur humain. L'une de ses plus célèbres pièces, *L'ajone l'imbarazzo*, mise sur la scène française sous le titre du *Précepteur dans l'embarras*, et composée par lui à Rome en 1807, est sa troisième production marquante. Il avait déjà donné précédemment, avec beaucoup de succès, *L'innocente in periglio*, et le *Gelosie per equivoco*. Giraud mourut à Naples le 1^{er} octobre 1834, âgé de cinquante-huit ans.

GIRONI (l'abbé **ROBUSTIANO**), savant littérateur italien, bibliothécaire de Brera, naquit dans le village de Gonganzola près de Milan, le 24 octobre 1769. Élève du séminaire de cette ville il fut accepté parmi les prêtres oblates de Saint-Ambroise, envoyé ensuite au collège de Gosta et de là, à la révolution de 1796, nommé sous-bibliothécaire à Milan. C'est dans cette ville qu'il mourut le 1^{er} avril 1838, à l'âge de soixante-neuf ans. Gironi avait pris part au grand ouvrage de Jules Ferrario, *Costumes anciens et modernes*, Milan, 1829, 43 vol; ouvrage le plus étendu qu'on possède sur cette matière. On a de lui encore le texte | *Della pinacoteca del palazzo delle scienze e arti di Michele Bisi*, un vol. in-fol.; | *Le nozze dei greci*, Milan, 1819, un vol. in-4^o; | *Saggio intorno alla musica dei greci*, un vol. in-4^o, Milan, 1822; | *Elementi dei doveri dell'uomo*, 1815; un vol in-8^o. Il publia en 1854 une *Dissertation sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, qui se trouve insérée en tête de la traduction italienne du manuscrit *De advocatis*, imprimé en 1853 par Firmin Didot, un vol. in-18. Gironi était le directeur du journal littéraire publié à Milan sous le titre de *Bibliotheca italiana*, membre de plusieurs académies, conseiller aulique, directeur de la censure et des livres.

GOIS (N.), sculpteur distingué, né en 1765, mourut à Saint-Leu-Taverny, dans la vallée de Montmorency, au mois de juillet 1837. On lui doit la *Statue de Jeanne*

d'Arc à Orléans; celles de *Turenne à Versailles* et à Sedan; la *fontaine du marché Saint-Martin*; les *bas-reliefs de la colonne Vendôme* et plusieurs autres ouvrages importants.

GOMIS (FRANÇOIS), compositeur distingué, né en 1790 à Oteniente, village aux environs de Valence (Espagne), devait à une organisation toute spéciale le goût et les dispositions extraordinaires pour la musique qui de bonne heure se manifestèrent en lui. Son père, simple cultivateur, l'envoya comme enfant de chœur à la cathédrale de Valence, où les leçons du savant maître de chapelle Pons, les vives impressions que lui firent éprouver les solennités du culte et la magnificence de la musique religieuse, dévoilèrent au jeune élève sa faculté naturelle et lui indiquèrent la route où il était appelé. A la mort de Pons, la place de maître de chapelle fut offerte à Gomis qui la refusa, et se rendit à Madrid pour approfondir son art. Impliqué dans les événements politiques de l'époque, il fut contraint, en 1825, de quitter l'Espagne et de se réfugier en France. Arrivé à Paris presque sans ressources, il eut le bonheur d'y rencontrer le chanteur Manuel Garcia, qui lui procura un certain nombre d'élèves. Après une absence de quelques mois passés en Angleterre, Gomis revint à Paris avec l'intention de débiter sur la scène française. Une *romance* et un *chœur* mauresques intercalés par lui dans un drame écrit pour le théâtre de la Porte Saint-Martin, par l'ex-ministre Martinez de la Rosa, également exilé, fournirent au compositeur espagnol le moyen de mettre en œuvre cette science harmonique et cette originalité d'idées dont il devait donner plus tard des preuves incontestables. *Le Diable à Séville*, représenté quelque temps après au théâtre de l'Opéra-Comique, accrut sa réputation naissante, à laquelle deux autres pièces lyriques, *Le Revenant* et *Le Portefaix*, vinrent mettre le sceau. Les succès de Gomis ne furent pas exempts de toute contradiction. Habitué depuis quelques années aux mélodies faciles et vulgaires de certains compositeurs habiles à flatter ses goûts sous ce rapport, le public parisien parut se faire avec peine au style sévère et énergique du débutant. Néanmoins sa persévérance finit par triompher de tous les obstacles. Mieux compris et mieux apprécié, Gomis allait recueillir le fruit de ses longs travaux

par un grand ouvrage (*Le Comte Julien*), reçu à l'académie royale de musique, et où son talent devait se révéler dans toute sa force, lorsqu'il mourut à Paris, au mois de juillet 1856, après une maladie de quelques jours.

GOSSE (ETIENNE), littérateur, fabuliste et auteur dramatique distingué, né à Bordeaux en 1775, fit de bonnes études, et était secrétaire de l'arsenal de Nantes, au commencement de la révolution, lors qu'il s'enrôla dans un bataillon de volontaires bretons qui vint à Paris, en 1792, et dans lequel il fut fait officier. Ce fut pendant son séjour dans la capitale qu'il donna au théâtre du Marais, en 1793, *La mort de Simonneau*, maire d'Etampes, comédie en vers. Gosse fut envoyé peu de temps après pour faire la guerre dans la Vendée où il resta jusqu'en 1796. Il quitta alors le service militaire et revint à Paris où il se livra entièrement à son goût pour la littérature et le théâtre. Nommé, vers 1801, inspecteur des remonies, il fut quelques années après receveur de la loterie à Toulon. Il perdit sa place en 1813, et vint à cette époque se fixer à Paris. Attaché d'abord à la rédaction du *Miroir*, Gosse fut ensuite un des copropriétaires-rédacteurs de la *Pandore*. Il est mort à la fin de février 1854 à Toulon, où il s'était rendu dans l'espoir de rétablir sa santé. Les diverses pièces qu'il a fait représenter sont : au théâtre Montausier-Variétés, | *L'Epreuve par ressemblance*, comédie en un acte, en vers, 1798, in-8°; | (avec Bernard Valville) *L'Epicière bel-esprit*, comédie en un acte, en prose, 1799; cette pièce n'ayant pas réussi, Gosse se consola de sa chute et de quelques épigrammes par une *Épître aux garçons épiciers*; | (avec MM. Etienne et Morel) *Quel est le plus ridicule, ou la Gravure en action*, folie-vaudeville, 1804, in-8°; | (avec M. Etienne) *Pont-de-Veyle, ou le Bonnet de docteur*, 1802, in-8°. Au théâtre des Troubadours : | (avec Bernard Valville, Morel et M. Etienne) *Pygmalion à Saint-Maur*, comédie-vaudeville, 1799. Au théâtre Molière : | *Le nouveau débarqué*, comédie-vaudeville, 1800, in-8°; | *Le maréchal de Saxe*. Au théâtre Feydeau : | *L'auteur dans son ménage*, opéra comique en un acte, 1799, in-8°; | *Dorphinte, ou le Bienfaisant par intérêt*, comédie en trois actes, en vers, 1799; cette pièce eut peu de succès, ainsi que les deux suivantes, et fit reprocher à l'auteur de travailler avec trop de précipitation; | *L'Es-*

clave par amour, opéra comique, 1800; in-8°; | *Le Roman*, opéra comique en un acte, 1800. Ces échecs dégoûtèrent probablement Gosse, qui cessa pendant plusieurs années de travailler pour le théâtre. Il publia : | *Les Amans vendéens*, 1800 4 vol. in-12, roman historique; | *Gasparin, ou le Héros provençal*, roman érotico-comique, 1800, 2 vol. in-8°; | *Exposition des principes de l'université relativement à l'éducation*, in-8°. Gosse rentré dans la carrière dramatique, donna encore à l'Odéon : | *Auguste, ou l'Enfant abandonné*, drame en trois actes, en prose, 1812; | *Le Nouveau Mentor*, comédie en trois actes, en vers, 1815. Ces deux pièces n'eurent point de succès. Au Théâtre-Français : | *Le médissant*, comédie en trois actes, en vers, 1816, in-8°. C'est le meilleur ouvrage dramatique de l'auteur. On y remarque un caractère principal bien tracé, des situations comiques amenées et développées avec art, et beaucoup de vers piquants et proverbiaux. | *Le susceptible par honneur*, comédie en trois actes, en vers, 1818, dont le véritable titre était : *La crainte de l'opinion*. Au théâtre de la rue du Bac : | *Les femmes politiques*, comédie en vers, jouée et imprimée en 5 actes, et remise en 1 acte, 1819. Au théâtre-Français : | *Le Flatteur*, comédie en 5 actes, en vers, 1820. Les mutilations que la censure avait faites à cette pièce, nuisirent sans doute à son succès. | *Marino Faliero*, drame historique en cinq actes, en vers, 1821. L'autorité arrêta, dit-on, les représentations de cette pièce qui n'avait pas réussi. Au théâtre du Vaudeville : | (avec M. Beauplan) *La Fiancée perdue*, 1820. A la Gaîté : | *Manon Lescaut et le Chevalier Des Grieux*, mélodrame en trois actes, 1819; | *Fables*, 1818, in-12; elles sont au nombre de cent, et roulent presque toutes sur des sujets politiques : mais ce n'est pas à cette seule circonstance qu'elles ont dû leur succès; elles sont en général charmantes et remplies d'esprit. | *Proverbes dramatiques*, 1819, 2 vol. in-8°. Ce recueil a été bien accueilli du public. | *La petite musicienne*, roman, 1819, 5 vol. in-12; | *Notice sur la vie de Geoffroy*, en tête d'un recueil de ses articles; | *Les jésuites ou les Autres tartuffes*, comédie en 5 actes et en vers, nous représentée, 1827, in-8°; | *Histoire des bêtes parlantes depuis 89 jusqu'à 124*, par un chien de berger. ouvrage satirique en vers, divisé en douze livraisons, in-8°, avec figures. Gosse a composé aussi quatre autres

pièces de théâtre qui ont été défendues par la censure : | *Mademoiselle de Tournon*, ou *l'Ancien droit d'aînesse*, comédie en 5 actes ; | *L'Ecole des jeunes gens*, comédie en 5 actes, en vers, contre-partie de *L'Ecole des vieillards* de M. Casimir Delavigne ; | *Zadig*, pièce destinée au théâtre de la Porte Saint-Martin ; | *Jane Shore* (avec M. Bert). Gosse était membre de la société philotechnique.

GOUPIL (N.), professeur de médecine légale à la faculté de Strasbourg, et président du jury médical du Bas-Rhin, était né vers 1805. Elève de la faculté et de l'hôpital militaire de Strasbourg, il remporta les premiers prix dans les concours annuels de ces deux établissements. Appelé plus tard au Val-de-Grâce, il n'obtint pas de moindres succès. Pendant son séjour à Paris, il connut M. Broussais qui, devenant en lui les ressources d'un beau talent, l'aïda de ses conseils et de son patronage. Goupil, pour témoigner sa reconnaissance à son maître, signala son début dans le monde médical par la publication d'un ouvrage consacré à l'exposition des doctrines physiologiques. Plus tard, il inséra dans les *Annales de la médecine physiologique*, une note sur une plaie pénétrante de l'abdomen, et dans le *Journal de la société académique du Bas-Rhin*, un mémoire excellent sur les sympathies de la peau et de la muqueuse digestive. Il prononça aussi dans la même société quelques discours qui mirent en relief son instruction littéraire. Mais en général il brillait moins comme écrivain que comme orateur ; ses improvisations étaient aussi élégantes que faciles, tandis que son style manque de souplesse, et pèche par la monotonie de la forme. Sa nomination au grade d'aide-major à l'hôpital de Strasbourg, lui ouvrit la carrière des travaux pratiques, et décida de son avenir. Un brillant concours annulé pour vice de forme, et recommencé avec le même succès, lui valut, dans cet établissement, la chaire d'anatomie et de physiologie, vacante par le décès de M. Bérrot. L'éclat de son enseignement attira à ses leçons une foule d'élèves. Quand la mort de Foderé laissa vide la chaire de médecine légale, Goupil qui avait fait sur la même partie de brillants cours particuliers, et qui avait conservé pour elle une grande prédilection, accepta, sur l'invitation de ses collègues, l'héritage du savant professeur. Cette science qui emprunte ses éléments et ses solutions à

toutes les connaissances médicales et physiques, exige une grande sagacité dans l'examen des faits qui lui sont soumis, et une rare prudence dans les recherches qu'elle dirige, et dans les conclusions qu'elle émet. Arbitre de la vie, de l'honneur, de la fortune ou de la liberté des citoyens, le médecin légiste exerce une magistrature qui impose à sa conscience une grave responsabilité, et à son talent de difficiles épreuves. Goupil comprit la tâche importante qui lui était confiée, et il s'en acquitta de la manière la plus honorable. En même temps qu'il donnait des soins à sa clientèle, et qu'il remplassait avec succès deux chaires différentes, il donnait des cours particuliers, faisait sur son art de profondes études, et dirigeait comme secrétaire les travaux de la société du Bas-Rhin. Durant l'hiver de 1829, il fut chargé de suppléer M. Massuyer dans le cours de chimie ; et à chaque leçon l'amphithéâtre ne suffisait point à contenir les élèves qui y affluaient. Les veilles prolongées auxquelles il se livrait, jointes aux fatigues de l'enseignement, portèrent atteinte à sa santé. Une affection tuberculeuse qui fit bientôt de grands ravages dans son organisation, déjoua toutes les ressources de l'art. Il est mort en 1857, au milieu d'un voyage entrepris en qualité de président du jury médical, et dont ses amis n'avaient pu le détourner. Il avait amassé les matériaux d'un grand ouvrage de médecine légale, que sa fin précipitée l'a empêché de publier.

GRAMMONT (ANTOINE-LOUIS-MARIE, duc de), pair de France, né vers 1755, d'une des premières familles du royaume, fut capitaine des gardes-du-corps sous Louis XVI. Il partagea l'exil de la famille royale pendant la révolution, entra en France avec Louis XVIII qui le nomma pair de France, et lui rendit la place de capitaine des gardes qu'il a conservée jusqu'à la révolution de 1850. Il est mort le 28 août 1856, d'une inflammation du poumon, après deux jours de maladie. Il était lieutenant-général, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, de celui de Saint-Louis, et officier de la Légion-d'honneur. Le duc de Grammont se distinguait par la grâce de l'esprit aussi bien que par les plus nobles qualités du cœur, et il savait tempérer l'austérité du commandement par une indulgente bonté.

GRASLIN (LOUIS-FRANÇOIS), avocat au parlement, membre de l'académie de

Saint-Petersbourg et de plusieurs autres sociétés savantes, naquit à Tours, en 1727, d'une famille noble et très considérée, et fit d'excellentes études au collège de Juillé, près de Paris. Après avoir embrassé, puis abandonné la profession d'avocat, il se livra à l'étude des sciences exactes et de l'économie politique, et fut nommé, à l'âge de trente ans, à la place de receveur-général des fermes du roi à Nantes. Il donna l'existence à une des premières manufactures de cette ville, entreprit de vastes et utiles défrichemens dans la Bretagne, dessécha des marais, et enfin créa en quelque sorte le plus beau quartier de Nantes, auquel il a laissé son nom. Pour parvenir à des fins si grandes et si utiles, il lui fallut publier plusieurs écrits et dépenser des sommes immenses. Graslin avait encore projeté beaucoup d'autres ouvrages, que la mort, qui l'enleva en 1790, l'empêcha d'exécuter. Il était en relation avec les savans français et étrangers, et a laissé quelques ouvrages dont les titres sont : | *Essai analytique sur la richesse et sur l'impôt*, un vol. in-8°, Londres, 1767. Cet ouvrage estimé a été traduit en anglais. | *Correspondance de L.-F. Graslin, de l'académie royale économique de Saint-Petersbourg, et de l'abbé Baudot*, un vol. petit in-8°, 1779. On a encore de lui plusieurs autres écrits moins importants.

GRASSI (SÉRAPHIN), historien et poète distingué, naquit dans la ville d'Asti en 1769. On a de lui : | *Bacci*, poème, Asti, in-8°; | *Notice sur Alfieri, célèbre tragique*, son concitoyen, Turin, in-8°; | *Storia della città d'Asti*, Asti, 1817, 2 vol. in-4°. Grassi mourut à Ventimiglia au mois de juin 1854.

GRÉGOIRE-DESAUNAYS (RENÉ-GABRIEL-FÉLIX), fils d'un négociant en toiles, naquit à Belle-Isle-en-terre (Côtes-du-Nord), en 1759, et embrassa la carrière ecclésiastique. À peine promu aux ordres sacrés, il fut appelé à Paris par M. de Malesherbes, et il succéda à l'abbé Clément dans la charge de garde de la bibliothèque du roi. En entrant dans ses nouvelles fonctions, il fut dispensé de remplir celles du sacerdoce qu'il n'exerça jamais depuis. Après la mort de Louis XVI, il fut incarcéré; la journée du 9 thermidor an II lui rendit la liberté, et il vint habiter Lannion, où il demeura chez un frère qui avait été enfermé comme lui dans les cachots révolutionnaires. Depuis cette époque, il vécut constamment dans

la retraite et l'étude, et il mourut en 1810, muni des secours de la religion. Aussi modeste que savant, Desaunays n'a rien publié. Mais sa famille conserve ses manuscrits. Il s'appliquait surtout à l'histoire naturelle.

GRÉGORY (DONALD), secrétaire de la société des antiquaires d'Ecosse, né vers 1795, et mort le 21 octobre 1856. Ce jeune homme, de la plus haute espérance, était frère du célèbre professeur du même nom. Il a donné un essai de l'étendue de ses connaissances archéologiques dans un ouvrage publié peu de temps avant sa mort, intitulé : *Histoires des montagnes et des îles d'Ecosse*, sujet qui n'avait encore été traité par aucun écrivain. Grégory était sur le point de mettre sous presse un ouvrage sur *Les mœurs et usages particuliers des Highlanders* ses ancêtres montagnards, et leurs divers changemens dans le cours de plusieurs siècles.

GRENVILLE (WILLIAM-WYNDHAM, lord), né le 25 octobre 1759, fut élevé à Eton et à Oxford où il se distingua par de rapides progrès. De l'université il se rendit à Londres pour étudier les lois; mais cédant aux conseils de William Pitt son cousin, il ne tarda pas à abandonner cette carrière pour l'arène plus brillante de la politique. Après avoir depuis 1782 occupé quelques fonctions publiques, il fut élu en 1789 membre de la chambre des communes, et se plaça dès son début au premier rang des orateurs par ses discours sur le bill de l'Inde, sur les affaires de l'Irlande, le traité avec la France, etc. Nommé dans le courant de la même année orateur (président) de la chambre, il conserva peu de temps cette place importante. Il reçut bientôt le titre de secrétaire d'état, qu'il échangea en 1791 pour celui de ministre des affaires étrangères, dont il se démit lorsque Pitt cessa de diriger le cabinet. Parmi les actes qui honorent la carrière politique de lord Grenville, il faut compter l'appui qu'il prêta aux catholiques d'Irlande en 1807. Il présenta leur pétition à la chambre des pairs, et défendit leurs droits avec une généreuse persévérance, à une époque où la discussion de cette grande question d'état semblait peu opportune encore, et ne pouvait manquer de rencontrer de nombreux et puissans contradicteurs. A la mort de Pitt, il fut fait premier lord de la trésorerie, place qu'il perdit l'année suivante lors de la dissolution du ministère par la

mort de Fox. Pendant les guerres avec la France il passa dans les rangs de l'opposition; Grenville ajouta peu dans cette position à sa réputation d'homme d'état. En 1814 il cessa presque entièrement de prendre part aux discussions parlementaires. Il mourut à Dropmore au mois de janvier 1834. On a publié un assez grand nombre de ses discours, et c'est à lui qu'on doit la première édition des *Lettres du comte de Chatam* à son neveu Thomas Pitt, 1804, in-8°. Il a aussi enrichi une édition d'*Homère*, imprimée pour ses amis, de notes fort intéressantes, traduit en latin plusieurs morceaux du grec, de l'anglais et de l'italien, qui ont paru sous le titre de *Nugæ metricæ*, et publié les opuscules politiques suivans : | *Discours sur le bill de régence*, 1789, 1801, in-8°; | *Discours sur la motion du duc de Bedford, pour le renvoi du ministère*, 1798, in-8°; | *Discours sur la motion d'une adresse approuvant la convention avec la Russie*, 1805, in-8°; | *Nouveau plan de finances présenté au parlement*, avec des tables, 1806, in-8°; | *Lettre au comte de Fringal*, 1810, etc.

GRESLAN (.....), procureur syndic de la communauté de ville à Nantes, et nantais d'origine, montra beaucoup d'intégrité et d'instruction dans la place importante qu'il occupa pendant plusieurs années. Il est auteur de l'article *Nantes* du Dictionnaire des Gaules de l'abbé Expilly. C'est le meilleur et le plus étendu de tout l'ouvrage. Il forme une statistique complète de Nantes, au milieu du siècle dernier. Greslan l'écrivait en 1766.

GRETRY aîné (ANDRÉ-JOSEPH), musicien et littérateur, neveu du célèbre musicien du même nom (voyez le sixième volume de cette Biographie), naquit à Boulogne-sur-mer, le 20 novembre 1774. Son existence fut loin d'être aussi brillante et aussi heureuse que celle de son oncle. En proie au besoin et à la souffrance, et affligé d'une cécité complète, il ne trouva dans la littérature que des ressources insuffisantes pour le préserver de la pauvreté. Tombé dans un dénuement absolu, il mourut d'une hydropisie de bas-ventre, le 19 avril 1826, laissant dans l'indigence une veuve et deux enfans. On a de lui : | *le Barbier de village*, opéra comique en un acte, 1797; | *Une matinée des deux Corneilles*, comédie, 1804, in-8°; | *Coraly ou la lanterne magique*, opéra comique, 1804, in-8°; | *L'oncle et le neveu*, comédie, 1804, in-8°; | *Roses*

et pensées, ou Contes, fables, épigrammes, romances, chansons et autres poésies fugitives, 1805, in-8°; | *Le portefeuille de la jeunesse, ou nouveau recueil de contes, d'histoires, etc.*, 1809, 2 vol. in-12; | *Tom et Betsi*, roman traduit de l'anglais sur la 4^e édition, 1809, 2 vol. in-12; | *Mes momens de loisir à l'ermitage d'Emile, ou quelques essais poétiques*, 1811, in-8°; | *Fables de Lessing mises en vers*, 1811, in-8°; | *Elisa, ou l'habitant de Madagascar*, drame lyrique en 5 actes, 1812, in-8°; | *Grétry en famille, ou anecdotes littéraires et musicales, relatives à ce célèbre compositeur*, 1815, in-12. Il a composé aussi plusieurs romances, paroles et musique.

GRIMOD de la REYNIÈRE (ALEXANDRE-BALTHAZAR-LAURENT), membre de l'académie des Arcades de Rome, et de plusieurs sociétés littéraires, naquit à Paris, le 20 novembre 1758. Destiné à la magistrature, dans laquelle l'appui de M. de Malesherbes, son oncle paternel, lui eût procuré un avancement rapide, il préféra exercer la profession d'avocat et suivit cette carrière jusqu'en 1786. Dégoûté du barreau par quelques désagrémens qu'il y éprouva, il se livra tout entier à son goût pour l'indépendance et la littérature. Quelques saillies originales et une certaine bizarrerie de caractère, commencèrent pour lui la célébrité qu'acheva de lui acquérir la publication de l'*Almanach des gourmands*, 1805-1812, 8 vol. in-18, dédié au cuisinier de l'archichancelier Cambacérès, ouvrage dans lequel le style didactique se trouve employé d'une manière assez heureuse. On a encore de lui : | *Lettre à M. Mercier, ou Réflexions philosophiques sur la ville de Lyon*, 1788, in-8°; | *Le Censeur dramatique*, 4 vol. in-8°; | *Le Manuel des Amphitryons*, 1808, 1 vol. in-8°, figures. Grimod de la Reynière a travaillé en outre à divers journaux tels que : *Le Journal de Neuchâtel*, *le Journal des théâtres*, *Le Courrier des spectacles*, et *les Petites affiches*, dont il a rédigé la partie littéraire depuis 1800 jusqu'en 1806. Il est mort à Paris au commencement de janvier 1858, âgé de soixante-dix-neuf ans.

GROS (ANTOINE-JEAN), peintre d'histoire, issu d'une famille dépourvue de fortune, naquit à Paris en 1771. Pour satisfaire le goût des arts qu'il montra de bonne heure, ses parens le placèrent dans l'atelier de David. Mais il se vit bientôt

obligé d'interrompre ses études, et de faire de la miniature pour se procurer de quoi vivre. Cependant, un vague pressentiment de son avenir le décida à profiter d'une occasion qui lui fut offerte de faire un voyage à Rome. Le jeune Gros espérait que cette antique patrie des arts lui fournirait quelque moyen de sortir de l'obscurité. Les armées de la république venaient d'envahir l'Italie, sous la conduite de Bonaparte. Pour voyager plus sûrement et plus vite, il prit place sous les drapeaux et fut fait officier. Arrivé à Arcole peu de jours après le glorieux fait d'armes dont le pont de ce village avait été le théâtre, il esquaissa le portrait du jeune général, et se fit ainsi connaître de Bonaparte. Celui-ci, pensant que Gros était plus propre à manier le pinceau que les armes, voulut le rendre à la carrière qu'il avait abandonnée à regret, et l'associa aux commissaires envoyés en Italie par le Directoire pour recueillir dans les villes prises, des tableaux et des statues, précieux trophées conquis par la guerre et que la guerre devait nous enlever. Gros s'acquitta de cette mission avec une certaine modération, et les ménagemens généreux dont il usa souvent, adoucirent les regrets des Italiens affligés de la perte de tant de chefs-d'œuvre, honneur de leurs cités. Ainsi ce fut lui qui détermina ses collègues à rendre à la ville natale du Perugin une partie des tableaux de ce maître célèbre. A son retour en France, Gros rendu à son art chéri qui devait assurer sa fortune et sa renommée, débuta par le portrait du premier consul à cheval, tableau demandé par la ville de Milan, et qui fut terminé en 1802. Dès ce moment, il se livra sans relâche à ses travaux; et, après avoir recueilli les études nécessaires, il commença son tableau des pestiférés de Jaffa. Ce tableau achevé en 1804, qui était la première grande page consacrée à nos triomphes militaires, produisit la plus vive sensation. C'est en effet une des plus brillantes productions de la peinture contemporaine. Il peignit ensuite la bataille d'Aboukir, le combat de Nazareth, et celui d'El-Arisch. Le premier de ces trois sujets fut seul exécuté en grand; mais on admira, dans les grandes esquisses peintes de tous les trois, le mouvement, la couleur et l'expression. L'artiste, par ses ouvrages, se plaça à la hauteur des peintres de batailles les plus renommés. On ne mit pas tout-à-fait sur la même ligne le tableau de l'empereur

visitant le champ de bataille d'Eylau, composition dans laquelle l'auteur parut avoir un peu abusé de la facilité de son pinceau. Mais il s'éleva bientôt à une hauteur nouvelle, par son tableau de François 1^{er} et de Charles-Quint visitant l'église de Saint-Denis, qui fut regardé à juste titre comme un chef-d'œuvre, autant pour la couleur que pour l'expression des caractères. Cette production, exposée pour la première fois en 1812, ajouta encore à la réputation de Gros. Comme Gérard, cet artiste célèbre exécuta aussi le portrait d'une manière brillante. Ceux du général Lasalle et de sa veuve représentée avec son enfant devant le buste de son époux, sont des morceaux achevés. Sous la restauration, Gros traita différens sujets relatifs à l'histoire de cette époque. Il peignit le départ du roi dans la nuit du 20 mars 1815, et celui de la duchesse d'Angoulême, s'embarquant le 1^{er} avril de la même année à Pouillac près de Bordeaux. Ces deux morceaux sont remarquables; mais le dernier surtout est un chef-d'œuvre digne en tout de la grande réputation de son auteur. En 1825, Gros fut chargé des peintures qui décorent la coupole de St-Geneviève, et il y représenta les quatre grandes époques de l'histoire de France. Ce beau travail, exécuté d'une manière grande et large, excitera toujours l'admiration des amis des arts. Gros reçut du gouvernement pour ces peintures cent mille francs et le titre de baron. Il avait été précédemment décoré de la croix d'honneur et du cordon de Saint-Michel. Il était membre de l'académie des beaux-arts et professeur à l'école royale de peinture et de sculpture. Depuis la révolution de juillet, cet artiste avait ralenti ses travaux, et sa santé avait souffert quelque altération. Il voyait avec peine les innovations audacieuses de l'école nouvelle et ses prétentions exagérées. Bien que, dans ses tableaux exposés au salon de 1827, 1830 et 1833, il eût conservé une partie des qualités qu'on avait admirées dans ses chefs-d'œuvre, il se vit en butte à une multitude de critiques si peu ménagées et quelquefois si injustes qu'il en conçut un profond chagrin. Bientôt il tomba dans une mélancolie profonde qui lui fit prendre la vie en dégoût. Le 26 juin 1833, sa famille alarmée de son absence prolongée, après l'avoir fait inutilement chercher de tous côtés, trouva dans son secrétaire une lettre, dont les termes lui firent craindre un

sinistre dessein. Ses inquiétudes redoublèrent en apprenant que la veille, Gros avait fait le dépôt de son testament chez un avoué. Son corps fut retrouvé dans la Seine près de Meudon. Cette mort causa dans toute la France une sensation douloureuse. Si le suicide, ce fléau de notre siècle, nous paraît honteux et horrible, quand c'est un homme vulgaire et obscur qui ploie sous le fardeau de la vie ; cet acte semble avoir quelque chose de plus révoltant encore, quand il est commis par un homme placé dans un rang distingué, et doué de ces facultés supérieures qui doivent inspirer à celui qui les a reçues une plus vive gratitude pour la Providence.

GUÉNEAU de MUSSY (JEAN-BAPTISTE-FRÉDÉRIC-HUGUES), doyen et professeur de la faculté des lettres de Dijon, membre de l'académie de cette ville, était né à Montbard le 23 avril 1787. Son père, qui était le cousin germain de Guéneau de Montbeillard, fut emprisonné pendant la terreur et survécut peu à sa captivité. Le jeune Frédéric, abandonné pour ainsi dire à lui-même, n'avait appris à quatorze ans, de tout ce qui constitue l'instruction classique ordinaire, qu'un peu de latin qu'un respectable ecclésiastique avait bien voulu lui enseigner. Appelé en 1801 à Paris par ses frères aînés, un an suffit pour le mettre en état de suivre les écoles publiques. La rhétorique qu'il fit au collège Louis-le-Grand (lycée impérial) fut marquée par des succès obtenus au concours général. Après avoir terminé ses études, il se livra avec une ardeur patiente à l'étude de la langue d'Homère et des auteurs qui l'ont illustrée. Il y joignit celle de la langue hébraïque dans laquelle il fit de si grands progrès, qu'à vingt ans il devint le suppléant du professeur d'hébreu au collège de France, et le remplaça plusieurs fois dans sa chaire, pendant le cours des années 1807, 1808 et 1809. Après avoir passé trois mois à l'école normale, il fut chargé, au commencement de 1810, de la chaire de littérature grecque à la faculté de Dijon. Le 6 novembre 1805, Frédéric de Mussy fut nommé inspecteur de l'académie de Dijon par un arrêté qui le maintenait expressément dans l'exercice simultané de ses fonctions professorales. Mais en 1821 l'altération de sa santé le força de se démettre de ce nouveau titre, que son zèle pour l'amélioration de l'enseignement lui avait fait accepter, sans consulter ses forces physiques. Le 13

juin 1818, il avait été nommé doyen de la faculté des lettres de Dijon. Deux ans auparavant, il était entré à l'académie de cette ville où il fut, pendant plusieurs années, l'organe habituel des diverses commissions chargées de rendre compte à la compagnie du résultat des concours qu'elle avait ouverts pour le prix d'éloquence ou celui de poésie. Ses rapports se distinguaient par un goût sûr et un véritable atticisme. Il est mort le 31 janvier 1851.

GUERINES (JOSEPH-MICHEL-JEAN-BAPTISTE-PAUL-AUGUSTIN MICOLON de), mort évêque de Nantes, naquit à Ambert, dans le diocèse de Clermont, le 18 septembre 1760. Son éducation terminée au sein d'une pieuse famille, il se rendit à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, où il s'appliqua avec succès aux études théologiques. Il y reçut les ordres sacrés et fit en Sorbonne son cours de licence. M. Duvoisin, l'un de ses prédécesseurs à Nantes, fut son professeur, et au nombre de ses condisciples l'abbé de Guérines comptait plusieurs membres actuels de l'épiscopat français. De retour à Clermont, il fixa sur lui l'attention bienveillante de l'évêque, M. de Bonnal qui s'empressa de se l'attacher, d'abord comme chanoine, ensuite comme vicaire-général. Un tel choix faisait de celui qui en était l'objet le plus complet éloge ; aussi lorsque M. de Bonnal fut envoyé comme député aux états-généraux, l'abbé de Guérines, resté à la tête du diocèse, remplit par son ordre et avec une rare intelligence les plus importantes missions. Cependant la demande du serment l'ayant obligé de quitter la France, il se retira en Suisse où il passa quelques années avec sa famille. La position des exilés était fort pénible, et ils tâchèrent de l'adoucir par leurs travaux ; l'abbé de Guérines sut mettre à profit, pour le soulagement des siens, les talens de divers genres qu'il possédait et s'y occupa de la fabrication d'instrumens d'optique. Des jours plus sereins ayant paru se lever sur la France, il se hâta d'y rentrer, et retira dans une maison distante de Clermont de douze lieues, il veillait au bien du diocèse, faisant à pied, chaque semaine, vingt-quatre lieues pour se rendre au conseil dans la ville épiscopale. Tant de zèle le recommanda puissamment au nouvel évêque de Clermont, et bientôt devenu son vicaire-général, on le vit réparer avec une infatigable activité les désastres des

mauvais jours. Grâce à lui les séminaires furent rachetés, et les communautés promptement rétablies, tandis que des établissemens nouveaux étaient appelés à cicatriser les plaies de l'Eglise. Sa charité ne le cédait en rien à son zèle; à l'époque où le typhus envahissant les hôpitaux de Clermont, encombrés par suite de la concentration des troupes, les rendait insuffisans, l'abbé de Guérines improvisa des hospices nouveaux et apparut aux malades comme une providence nouvelle. Tant de vertus devaient être appelées à briller sur un théâtre plus élevé. Nommé d'abord à l'évêché de Castres, il fut destiné plus tard à celui de Nantes dont il prit possession au mois de novembre 1822. Dès ce moment tous les instans de sa vie furent exclusivement consacrés au bien temporel et spirituel de son diocèse. Un seul trait suffira pour donner la mesure de son affection et de son dévouement pour le troupeau confié à sa garde. Affaibli par des travaux continuels, il venait de quitter Nantes momentanément pour aller en Auvergne, chercher au sein de sa famille et dans un repos de quelques semaines des forces nouvelles, quand les événemens de juillet 1850 le surprirent à Paris. A une époque aussi critique, il était difficile de prévoir le retour du calme, et les plus sombres pressentimens s'offraient naturellement à l'esprit le moins accessible à la crainte. Placé entre le soin de sa sûreté personnelle et le devoir qui réclame la présence du pasteur au milieu de son troupeau dans le moment du danger, M. de Guérines n'hésita pas un seul instant, il retourna sans délai à Nantes. C'est dans cette ville qu'il termina ses jours le 12 mai 1858 à l'âge de soixante-dix-huit ans. *L'Ami de la Religion*, dans son numéro du 22 mai de la même année, a consacré à la mémoire du vertueux prélat une longue notice dont cet article offre la substance.

GUILLAUME IV (WILLIAM-HENRI), roi d'Angleterre et de Hanovre, troisième fils de George III, et frère de George IV, naquit au mois d'août 1765, et fut créé en 1789, duc de Clarence, de Saint-André et comte de Munster en Irlande. Ce prince avait été élevé pour la marine. Son père, George III, avait voulu qu'il entrât dans la carrière par les grades inférieurs, et il fut en effet d'abord simple *garde de la marine*. Confié aux soins de l'amiral Digby, il se trouva plus tard à la prise

de la flotte de Caraccas par l'amiral Rodney. Un des vaisseaux espagnols capturés reçut à cette occasion le nom de Prince-William-Henri. Dans la chambre des pairs, le duc de Clarence parla souvent sur les affaires de la compagnie des Indes. Pour plaire à son frère, le prince de Galles, depuis George IV, il vota avec l'opposition, et se montra partisan de l'émancipation des catholiques d'Irlande, et de l'abolition de la traite des nègres; mais plus tard il changea de parti, et se déclara l'adversaire de Pitt et d'Addington qu'il contribua à renverser du ministère. Nommé amiral de la flotte anglaise, il arbora en 1814, son pavillon sur le *lucht*, le *Royal-Charlotte*, pour ramener Louis XVIII en France. Dans sa jeunesse, on l'avait toujours considéré comme le prince de sa famille qui avait le moins d'intelligence; et même quand il était à la tête de la marine anglaise sous le roi George IV, son frère, on disait souvent qu'il ne serait jamais capable d'occuper le trône de la Grande-Bretagne. Ce qui est certain, c'est qu'il se fit remarquer par la dissipation de sa vie, et qu'il s'adonna aux plaisirs avec une impétuosité que le respect des bienséances de son rang ne put modérer. Sans aucun souci du scandale que donnaient ses désordres, il vécut publiquement avec une actrice du théâtre de Londres, mistress Jordan, dont il eut plusieurs enfans, et qui vint plus tard mourir en France dans la plus grande misère. Le duc de Clarence avait épousé, en 1818, Adélaïde-Amédée-Louise-Thérèse-Caroline de Saxe-Meiningen, qui ne lui donna aucun enfant. Le 26 juin 1850, il fut appelé à succéder à son frère, George IV, sous le nom de Guillaume IV. Pendant tout le cours de son règne, qui a été de sept ans, il s'est spécialement occupé de la marine anglaise qui a fait, durant ce temps, beaucoup de progrès. Malgré ses habitudes de marin, auxquelles il resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie, Guillaume IV, démentant les prédictions auxquelles sa jeunesse avait donné lieu, se montra appliqué aux affaires: il voulait tout voir, et faisait beaucoup par lui-même. Quoiqu'il ne fût sous aucun rapport un homme éminent, son règne marquera dans l'histoire par les événemens importans qui l'ont signalé. Le contre-coup de la révolution de juillet qui avait ébranlé la France, se fit sentir en Angleterre peu

de temps après l'avènement du nouveau roi. Le parti de l'opposition y vit le signal de la réforme parlementaire, et cette grande révolution politique, la plus importante peut-être qu'eût subie le gouvernement d'Angleterre, s'accomplit sans que le monarque eût eu la volonté d'y contribuer personnellement. Il est probable qu'il ne vit pas avec peine se préparer ce grand événement, qui était pour son règne naissant une cause de popularité. Mais cette popularité qu'il n'obtenait qu'aux dépens de l'aristocratie ne tarda pas à l'effrayer. Il se souvint qu'il était gentilhomme, et dès lors il opposa aux changements demandés par les wighs autant de résistance qu'un roi de la Grande-Bretagne peut en opposer à la majorité de la chambre des communes. Cette résistance ne servit qu'à montrer l'immense pouvoir que la démocratie a conquis en Angleterre dans ces derniers temps. Le rejet du bill de réforme, la retraite de lord Grey qui en était le champion, et la rentrée au ministère du duc de Wellington, un des chefs du parti tory, causèrent dans toute l'Angleterre des agitations qui firent craindre un soulèvement. Guillaume se hâta de céder, et le ministère Grey fut reconstitué avec des pleins-pouvoirs pour triompher des obstacles que rencontrait encore le bill de réforme, c'est-à-dire avec la faculté de briser, par une création de pairs, la majorité récalcitrante de la chambre haute. Cette menace suffit pour vaincre la résistance de la pairie, et lord Grey n'usa point de la latitude que le roi lui avait laissée. L'Irlande ne tarda pas aussi à se plaindre de l'oppression qui pesait sur elle depuis si long-temps. Ses réclamations de jour en jour plus énergiques, appuyées et sans cesse reproduites par Daniel O'Connell, éloquent défenseur de la population catholique, et surnommé *le grand agitateur*, émurent le gouvernement anglais, et s'il n'ordonna pas immédiatement le redressement des griefs dont ce malheureux pays se plaignait avec tant de raison, tout le monde demeura convaincu que l'accomplissement des mesures réparatrices qu'il appelait n'était plus qu'une question de temps. Guillaume IV vit s'ouvrir à Londres la fameuse conférence qui donna à la Belgique un roi anglais, et où furent traitées les questions relatives à la Pologne et à l'Italie. C'est dans cette conférence que fut conclue l'alliance entre l'Angleterre et la

France, désignée depuis sous le nom de quadruple alliance lorsque l'Espagne et le Portugal y furent associés. Le but de ce traité, qui était de terminer la guerre civile dans ces deux derniers pays, en forçant don Miguel et don Carlos à s'en éloigner, ne fut point atteint : les événements déconcertèrent les calculs de la diplomatie, et les dissensions civiles continuèrent à désoler la Péninsule. Le gouvernement français adopta à l'égard de ce pays une politique circonspecte, et se borna à prendre une attitude d'observation, se renfermant dans les termes mêmes du traité, interprétés de manière à l'engager le moins possible pour les éventualités de l'avenir. Au milieu des agitations de l'Europe et du mouvement politique de l'Angleterre, Guillaume IV a parcouru une carrière assez paisible. Il y a quelques années qu'une tentative fut faite contre sa vie aux courses d'Acott. Mais cet attentat était l'action d'un fou, et n'avait aucun rapport à la politique. Au mois de juin 1857, ce monarque fut attaqué d'une hydropisie de poitrine qui bientôt ne laissa plus d'espérance de prolonger ses jours. Les habitudes qu'il avait contractées dans sa jeunesse et auxquelles il ne voulut point renoncer au fort de sa maladie, pour suivre un régime plus doux, hâtèrent sa fin. La reine, qui était très attachée au prince, veilla pendant quinze jours à son chevet, et fit réciter sans interruption dans sa chambre des prières dont la formule avait été discutée et arrêtée en conseil, et qui furent également récitées chaque jour dans les trois royaumes. Guillaume IV est mort le 20 juin 1857. Aucun de ses enfants n'étant habile à lui succéder, la couronne est échue à Alexandrine-Victoire I^{re}, née le 24 mai 1819, d'Edouard-Auguste, duc de Kent, fils de George III, et de Marie-Louise-Victoire de Saxe-Cobourg, aujourd'hui duchesse de Kent. Le trône de Hanovre ne pouvant pas être occupé par une femme, est revenu par la mort du roi au duc de Cumberland oncle de la reine.

GUIOT (JOSEPH-ANDRÉ), né à Rouen, le 31 janvier 1759, fut long-temps vicaire à Saint-Claude le jeune. En 1763 il fut appelé à l'académie de l'immaculée Conception, qui le nomma son secrétaire. Guiot devint ensuite bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Victor à Paris, puis prieur de Saint-Guenault à Corbeil, le 48 mai 1785, et en demeura titulaire pendant

la suppression des établissemens ecclésiastiques. Après la terreur il sortit de la solitude à laquelle il s'était condamné, exerça les fonctions du sacerdoce à Corbeil jusqu'en 1803, et mourut curé au Bourg-la-Reine, le 22 septembre 1807. On cite de lui plusieurs productions remarquables, parmi lesquelles on distingue : | *Nouveau supplément à la France littéraire*, tome IV, 1748, 2 parties in-8°. Cet ouvrage fait suite aux travaux d'Hébrail et Formey, mais il leur est bien inférieur. | *Mélanges historiques, oratoires et poétiques, relatifs à quelques événemens de la fin de l'an VII et du commencement de l'an IX*, Corbeil, 1801, in-18; | *Abrégé de la vie du vénérable Père Fiacre, augustin déchaussé*, 1803, in-8°; | plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire civile et ecclésiastique de Corbeil.

GUSTAVE IV (GUSTAVE-ADOLPHE), ex-roi de Suède, connu dans les dernières années de sa vie sous le nom de colonel Gustavson, était né à Stockholm le 1^{er} novembre 1778. Quoique mineur, il succéda à son infortuné père Gustave III (voyez ce nom et ANCKARSTROEM) sous la tutelle de son oncle le duc de Sudermanie. Après avoir atteint sa majorité, le 1^{er} novembre 1796, il prit lui-même les rênes du gouvernement. Un trait de cette bizarrerie, dont son caractère offrit par la suite plusieurs exemples, signala cette époque de sa vie. Gustave devait épouser la grande-duchesse Alexandra Paulowna, et sur l'invitation de l'impératrice Catherine, à qui cette alliance plaisait beaucoup, il s'était rendu en 1797 à Saint-Petersbourg. Le mariage était définitivement arrêté, et le prince se montrait fort épris de sa future épouse, lorsque au jour fixé pour la cérémonie nuptiale, Catherine et sa cour n'attendant plus que lui, il ne parut point, et renfermé dans son appartement, refusa obstinément de se montrer, après quoi il repartit pour Stockholm. On expliqua dans le moment cette singulière démarche par quelques scrupules survenus au prince relativement à la différence de religion. Quoiqu'il en soit, Gustave, sous le voile de l'incognito, alla dans les diverses cours de l'Allemagne, chercher une jeune princesse de sa communion, et son choix se fixa sur Sophie-Dorothée-Frédérique, princesse de Bade, qu'il épousa presque immédiatement. Plus tard il fut couronné à Nonkœping. Après la mort de Catherine, Gustave, qui s'était rapproché du cabinet

de St-Petersbourg, conclut une alliance défensive avec Paul, pour résister aux prétentions exagérées que le cabinet anglais élevait sur la navigation de la Baltique. Mais la mort violente de l'empereur neutralisa cette combinaison; et Alexandre, son successeur, abandonna à l'Angleterre tous les points en litige, sans prétendre à aucun dédommagement. Après la bataille et la paix de Tilsitt, Gustave rompit avec la Russie, et persévérant dans la haine que lui inspirait contre Napoléon son attachement à l'infortuné duc d'Enghien, il se refusa obstinément à toute proposition d'alliance avec les Français. La prise de Stralsund, et l'occupation de l'île de Rugen par le maréchal Brune furent la réponse de l'empereur à une conduite aussi hardie; au même instant une armée russe envahissait la Finlande. Ce dernier événement fut le signal de la décadence et de la ruine totale de Gustave. La valeur des Suédois céda bientôt devant l'immense supériorité numérique des Russes; manquant d'hommes et d'argent, déterminé pourtant à continuer la guerre, le roi de Suède fait marcher ses gardes qui sont battus, et aussitôt il casse et dégrade en masse ce corps composé d'hommes pris dans les rangs les plus distingués de l'état. La révolte ne tarda pas à succéder à l'indignation; l'armée tout entière, s'associant au ressentiment des gardes, marche sur Stockholm pour s'emparer de cette capitale que les Russes menaçaient d'un autre côté. après s'être emparés des îles d'Åland. Gustave est arrêté dans son palais et forcé d'abdiquer la couronne, en faveur du duc de Sudermanie qui fut proclamé sous le nom de Charles XIII. Ayant quitté la Suède en 1810, le roi détrôné parcourut d'abord, sous le nom de comte de Holstein-Gottorp, l'Allemagne et la Russie, puis l'Angleterre, d'où il revint promptement sur le continent et se fixa définitivement à Bâle où il sollicita et obtint plus tard le droit de bourgeoisie. En 1813, Gustave fit auprès du congrès assemblé à Vienne d'actives démarches pour remonter sur le trône, ou du moins pour assurer la couronne à son fils. Mais il ne put obtenir aucune réponse officielle ni diplomatique, et dut même, sur les représentations de la cour de Danemarck, renoncer au titre de duc de Holstein qu'il avait jusques là conservé. Ce fut alors qu'il prit le nom de colonel Gustavson sous lequel il fut exclusivement connu jusqu'à sa mort arrivée presque subite-

ment à Saint-Gall, le 1^{er} février 1837, par suite d'une maladie de poitrine dont il ne soupçonnait pas la gravité. Nous avons déjà parlé des singularités qu'offrit assez fréquemment la conduite publique et privée de ce prince. L'une des plus remarquables fut l'affectation avec laquelle il chercha à modeler ses démarches politiques et même ses allures extérieures sur celles de Charles XII, dont ses courtisans prétendaient qu'il était le portrait vivant. Dans l'état où se trouvaient alors les affaires de la monarchie suédoise, Gustave ne pouvait choisir un plus dangereux modèle. Les événemens qui marquèrent la dernière époque de son règne et amenèrent sa chute définitive, du trône de ses ancêtres, devaient lui en fournir une bien triste preuve.

GUYÉTAND (CLAUDE-MARIE), littérateur, né en 1748, à Septmoncel (Jura), reçut une éducation soignée, et fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique. Dégouté bientôt de cette profession, il quitta le séminaire de Besançon pour se rendre à Paris, où une pièce de vers en l'honneur de Voltaire, le mit en relation avec quelques littérateurs et lui valut la bienveillance de Laharpe. Toutefois cette protection se borna pour le moment à de stériles éloges, et Guyétand fut obligé, pour vivre, d'accepter un modique emploi chez un libraire. Enfin ses amis parvinrent à le placer comme secrétaire chez le marquis de Villette, avec qui il demeura jusqu'à la mort de ce dernier. Retombé dans le besoin à cette époque, il obtint une place au ministère des relations extérieures; mais ayant perdu l'usage d'une jambe, forcé de garder le lit, et trop fier pour recevoir des secours étrangers, il se serait trouvé réduit à une extrême pénurie si le ministre Talleyrand ne lui eût conservé la moitié de ses appointemens. Il mourut à Paris en 1811, dans sa soixante-troisième année. Malgré les plaisanteries de Rivarol; on ne peut contester à Guyétand un talent vraiment original; mais le défaut de fortune, et

surtout la bizarrerie de son caractère, l'ont empêché d'occuper le rang qu'il méritait parmi les poètes du second ordre. Au milieu des sociétés les plus brillantes de Paris, il avait conservé la rudesse d'un provincial et l'âpreté d'un montagnard; aussi s'était-il nommé lui-même l'*Ours du Jura*. Les poésies diverses de Guyétand, dispersées dans différens recueils périodiques, ont été recueillies et publiées à Paris, 1790, in-8°. Son style a du nerf, de l'originalité, et ne manque pas de souplesse; mais il offre de l'incorrection et des traits de mauvais goût. Parmi les ouvrages qu'il a publiés sous le nom de Villette, on doit citer deux *Lettres sur les hommes célèbres du Jura*; Palissot les regarde comme les meilleures qui se trouvent dans le recueil du marquis. Guyétand a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres des *Elémens de mathématiques* auxquels il attachait beaucoup de prix.

GUYOT-DESHERBIER (CLAUDE-ANTOINE), né à Joinville, le 20 mai 1745, d'abord avocat au parlement de Paris, devint juge au tribunal civil, puis chef de division au ministère de la justice sous Merlin, et ensuite député au conseil des Cinq-Cents, en 1798. Après le 18 brumaire, il passa au nouveau corps législatif, en sortit au premier renouvellement, et depuis cette époque n'exerça plus de fonctions publiques. Il mourut au Mans, le 5 mars 1828. On a de lui : | *Les Chancelières*, odes, 1771, dirigées contre le chancelier Maupeou, qui ne put jamais parvenir à en découvrir l'auteur; elles coururent d'abord manuscrites et firent un très grand scandale. | *Les fastes de Louis XV, de ses ministres, maîtresses, généraux et autres notables personnages de son règne*, 1782, 2 vol. in-12; | *L'état restitué, ou le comte de Bourgogne*, drame historique en 4 actes, traduit de l'allemand de Kotzebue, 1814, in-8°; | des *Eloges historiques* de plusieurs membres de la loge des neuf-sœurs, notamment de Roucher et de Dupaty.

HAR

HAMELSVÉLD (ISBRAND van), théologien hollandais hétérodoxe, naquit à Utrecht en 1745. Reçu docteur à l'université de cette ville en 1765, et nommé d'abord pasteur de Goes en Zélande, il résilia quelque temps après son bénéfice, et retourna à Utrecht où il fut chargé de professer la théologie. En 1787 la révolution qui rétablit l'autorité du stathouder, força Hamelsveld de quitter sa chaire à cause de la part qu'il avait prise aux affaires publiques, dans un sens opposé à celui du parti vainqueur. Il s'établit alors à Leyde où il s'occupa exclusivement de travaux littéraires, présida le club populaire de cette ville lors de la réaction de 1795, par suite de laquelle le parti du stathouder fut renversé, et devint membre de la convention nationale. Il mourut à Amsterdam le 9 mai 1812, laissant un grand nombre d'ouvrages dont nous nous bornerons à citer les principaux; ce sont : | *Introduction aux livres de l'ancien testament*, traduit de l'allemand d'Eickhorn, Utrecht, 1789, 3 vol. in-8°; | *Géographie de la Bible*, Amsterdam, 1790, 6 vol. in-8°; | *Essai sur les mœurs de la nation hollandaise à la fin du 18^e siècle*, 1791, in-8°; | *Histoire de la Bible*, Amsterdam, 1797, 2 vol. in-8°; | *Histoire générale de l'Eglise chrétienne*, continuée par le professeur A. Ypers, 1799-1819, 26 vol. in-8°; | *Histoire des Juifs depuis la destruction de la ville et du temple de Jérusalem jusqu'à nos jours*, 1807, in-8°; cet ouvrage est le complément de celui de Prideaux; | *Abrégé de l'histoire romaine* de Stuard; | une traduction de la *Bibliothèque orientale* de Michélin; | celle de l'*Histoire universelle* de Schvœck, etc.

HARDENBERG (FRÉDÉRIC de), célèbre auteur allemand, connu sous le nom de *Novalis*, naquit le 2 mai 1772 dans le comté de Mansfeldt en Saxe. Après avoir terminé ses études à l'université d'Iéna, il suivit les cours de la faculté de droit à Leipzig, puis à Wittenberg et se rendit à Tennestedt pour y apprendre la pratique de la procédure. En 1797, il abandonna la carrière du barreau, accepta une place d'assesseur à la direction des salines de

HAR

Weisenfels, se démit plus tard de cette place, la reprit ensuite et mourut à l'âge de vingt-neuf ans, en 1801, peu de jours après avoir été nommé prévôt en Thuringe. Hardenberg était versé dans la jurisprudence, les sciences naturelles, les hautes mathématiques et la philosophie; mais l'imagination prédominait en lui, et joue le rôle principal dans ses œuvres qui ne sont pour la plupart que des fragmens ou indications de ce qu'il se proposait d'exécuter un jour. On a de lui : | *Les disciples de Saïs*, roman qui contient l'exposé de ses idées sur la *physique*, et le seul de ses ouvrages qui soit terminé; | *Hymnes à la nuit*; | *Cantiques* à l'usage des églises réformées; | *Henri d'Ofterdingen*, roman. Les œuvres de Hardenberg ont été publiées sous le nom supposé de *Novalis*, Berlin, 1816, 2 vol. in-12. Elles sont actuellement à leur troisième édition.

HARDING (CHARLES-LOUIS), célèbre astronome, né le 29 septembre 1775, à Lauenbourg, où son père était ministre, apprit de lui les premiers élémens de la théologie. De 1786 à 1789 il acheva ses études à Gœttingue, et montra dès lors un penchant décidé pour les sciences physiques et mathématiques. Plus tard il fit connaissance avec Schroeter qui le reçut chez lui, et de 1796 à 1805 il prit part à toutes les observations de ce savant. La découverte des nouvelles planètes Cérés et Pallas, par Piazzi et Olbers, lui donna l'idée de dresser une carte générale du ciel pour les retrouver plus aisément, et c'est pendant la révision qu'il faisait des étoiles microscopiques, qu'il découvrit, le 1^{er} septembre 1804, dans la constellation des Poissons, la planète Junon. Cette découverte qui lui assura un rang distingué parmi les astronomes du siècle, lui ouvrit les portes de plusieurs académies, et lui valut encore, en 1803, la chaire d'astronomie de Gœttingue, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 15 août 1854. Son beau travail sur les étoiles parut en 1822, en vingt-sept cartes, sous le titre de : *Atlas celestis*. Depuis 1850, il publiait aussi de *Petites*

Ephémérides astronomiques à l'usage des amateurs de l'astronomie. On trouve en outre quelques questions de mathématiques par ce savant, dans les *Mémoires de la Société royale des Sciences de Göttingue*.

HAUTPOUL (ANNE-MARIE DE MONTGEROULT DE COUTANCES, comtesse de BEAUFORT d'), née en 1760, et morte à Paris vers la fin de l'année 1837, dans un âge avancé, s'est fait un nom dans la littérature par un assez grand nombre de romans et quelques poésies légères écrites avec beaucoup de grâce. Ses principaux ouvrages, dans le premier genre, sont : | *Zilia*, 1796, in-12 ; | *Childéric, roi des Francs*, 1806, 2 vol. ; | *Clémentine, ou l'Evelina française*, 1809, 4 vol. in-12 ; | *Arindal ou le Jeune Peintre*, 1809, 2 vol. in-12 ; | *Séverine*, 1806, 6 vol. in-12. On doit aussi à M^{me} d'Hautpoul | un *Cours de Littérature ancienne et moderne*, à l'usage des jeunes demoiselles, 1813, in-12. | *L'Athénée des dames*, journal in-18 dont il parut un cahier par mois en 1808 ; | *Les habitants de l'Ukraine, ou Alexis et Constantin*, 1820, 3 vol. in-12 ; | *Poésies diverses, dédiées au roi*, 1820, in-8° : on y trouve *Le club des égoïstes*, ou *Chacun prêche pour son saint*, proverbe en un acte et en vers. | *Manuel de littérature à l'usage des deux sexes*, 1821, in-12 ; | *Etudes convenables aux demoiselles, à l'usage des écoles et pensions*, nouvelle édition, 1821, 2 vol. in-12. | *Contes et nouvelles de la grand-mère, ou Le séjour au château pendant la neige*, 1822, 2 volumes in-12 ; | *Charades mises en action, mêlées de couplets et de vaudevilles, ou Nouveau théâtre de société*, 1823, 2 volumes in-12 ; | *Vers au duc d'Angoulême, libérateur de l'Espagne*, 1823, in-8 ; | *Le page et la romance*, 1824, 3 volumes in-12 ; | *Encyclopédie de la jeunesse, ou Traité de l'éloquence du geste et de la voix*, 1825, in-12 ; | *Journal de la jeunesse, de l'un et de l'autre sexe*, depuis le 5 novembre 1825, jusqu'au 12 janvier 1826 ; il en a paru vingt cahiers in-8°. | *Les classiques épistolaires*, 4 volumes in-12 ; | *Georgina, ou la suite de Séverine*, 2 volumes in-12 ; | *Le berger extravagant*, 2 volumes in-12 ; enfin | une édition des *Oeuvres dramatiques* de Marssollier des Vivetières, son oncle, Paris, 1825, 5 vol. in-8°. Bien différens de la plupart des ouvrages appartenant à la même classe, et où l'on ne trouve que trop souvent les principes de la morale

la plus relâchée joints aux images les plus séduisantes du vice, les *Romans*, comme toutes les autres *Œuvres* de M^{me} d'Hautpoul, se recommandent par le ton de décence qui y règne constamment ; ce sont de véritables ouvrages d'éducation.

HAWORTH (ADRIEN-HARDY), né en 1783, et mort le 24 août 1835, près de Chelsea, s'est fait un nom parmi les entomologistes et les botanistes les plus distingués de l'Angleterre, par un grand nombre d'ouvrages excellens sur ces deux branches de l'histoire naturelle. Les deux plus remarquables sont : | *Lepidoptera britannica*, 1825 à 1828, in-8° ; | *Synopsis plantarum succulentarum*, in-8°, 1812, auquel il ajouta un *Supplément* en 1819, et une *Revue* des familles et espèces de cette classe, en 1821. | Les *Mémoires des sociétés Linnéenne et d'horticulture*, ainsi que le plus grand nombre des Recueils périodiques relatifs à l'histoire naturelle, contiennent des notes ou des mémoires intéressans de ce savant.

HAXO (N.), lieutenant-général et pair de France, naquit vers 1774, en Lorraine, d'une famille polonoise qui avait suivi le roi Stanislas. Il était neveu du général Haxo qui périt dans la guerre de la Vendée en poursuivant Charette. Entré de bonne heure au service militaire, il fit ses premières armes sur le Rhin et en Suisse. Chef de bataillon en 1809, il se distingua au second siège de Saragosse où il fut blessé. Ce fut lui qui, par des travaux dirigés avec autant d'habileté que de hardiesse, facilita à l'infanterie la possession successive de trois couvens dont le principal est celui de Santa-Engracia, et qui formaient, par leur rapprochement, une masse redoutable contre laquelle l'armée française avait échoué lors du premier siège. Nommé colonel après la prise de Saragosse, il ouvrit plus tard la tranchée au siège de Lérida, sous les ordres du maréchal Suchet ; cette ville ayant été emportée d'assaut, il fut chargé du siège de Méquinenza. Cette petite forteresse, située sur un rocher à pic, au confluent de l'Ebre et de la Cinca, entourée d'eau de tous les côtés, et inaccessible de toutes parts, offrait de plus grandes difficultés que beaucoup de places d'une construction plus régulière. Depuis les Maures elle n'avait jamais été prise, et les Espagnols y avaient ajouté des ouvrages qui la rendaient comme inexpugnable. Ils avaient fait rouler en outre, du haut de

la montagne, des rochers énormes qui obstruaient complètement la seule route praticable à la grosse artillerie de siège. Le colonel Haxo, avec ce coup-d'œil supérieur qui saisit et coordonne la configuration topographique d'une contrée pour la ramener à un système d'unité, reconnut bientôt le point où devait être élevée la batterie de brèche, et les sinuosités qu'il fallait suivre pour y mener l'artillerie en se défendant du feu de la place. Une route de quatre lieues fut exécutée sous sa direction par l'infanterie, et après de pénibles travaux qu'il ne soupçonnait pas, l'ennemi, qui ne croyait qu'à un blocus, vit avec surprise tout un front de la forteresse s'écrouler devant les batteries des Français. Les sièges de Lérida et de Méquinenza méritèrent au colonel Haxo une place parmi les officiers du génie les plus distingués. Nommé général de brigade, il fut appelé par Napoléon à faire près de lui la campagne de Russie. Dans une circonstance où il s'agissait de reconnaître avec exactitude certains retranchemens de l'ennemi, l'empereur alla lui-même sur les lieux, accompagné seulement du général Haxo, et tous deux déguisés en uhlands polonais. A la suite de la bataille de Mohilov, Napoléon le nomma lieutenant-général. Au commencement de 1815, Haxo reçut l'importante mission de rétablir et de régulariser les fortifications de la ville de Hambourg. Il s'en acquitta avec une telle supériorité de talent que, d'une ville presque ouverte, il fit une place où le corps du maréchal Davoust put se maintenir contre des forces décuples jusqu'à la paix de 1814. Ayant rejoint l'empereur à Dresde, dans l'été de 1815, il fut détaché auprès du général Vandamme, chargé d'exécuter en Bohême, avec quarante mille hommes, une diversion qui devait anéantir l'armée autrichienne battue au même moment devant Dresde; mais on sait que Vandamme, à qui Napoléon avait dit : *Ton affaire sera de ramasser l'épée des vaincus*, s'avisait de pousser en avant du côté de Tœplitz, abandonnant les défilés qu'il croyait avoir le temps de regagner au besoin, et que, surpris dans un fond par toute l'armée autrichienne en retraite, il fut contraint de mettre bas les armes près de Kulm. Haxo, fait prisonnier dans cette affaire, ne reentra en France qu'à la paix. En 1845 il fit la campagne de Waterloo, se retira ensuite derrière la Loire avec les restes de l'armée, et fut député à Paris,

avec les généraux Kellermann et Gérard, pour protester contre le licenciement de cette armée. Sous la restauration, il remplit les fonctions d'inspecteur-général du génie. Après la révolution de juillet, en 1831, il fut chargé, par le roi Louis-Philippe, de la direction du siège d'Anvers sous les ordres du maréchal Gérard. Il y déploya cette même supériorité de talens qui avait précédemment élevé si haut sa réputation. Malgré la rigueur de la saison et les pluies qui rendaient les travaux difficiles, la place fut prise à l'époque fixée par lui, sans perte d'hommes, par la savante coopération de l'artillerie et du génie. A l'époque où il fut question de fortifier Paris, Haxo, contrairement à l'opinion de plusieurs généraux qui préféraient un système de forts détachés, se prononça pour une enceinte bastionnée, sentiment qu'il avait déjà manifesté en 1813, lorsque Napoléon l'avait chargé de dresser un plan pour cet important objet. Haxo est mort à Paris, vers la fin de juin 1858, après une longue et douloureuse maladie. Il était âgé de soixante-quatre ans.

HEARNE (SAMUEL), voyageur anglais, connu par ses explorations au nord de l'Amérique, naquit en 1745, et mourut en 1792. Reçu à l'âge de onze ans dans la marine royale à Portsmouth, il passa ensuite au service de la compagnie de la baie d'Hudson, et ne tarda pas à se faire remarquer de la manière la plus avantageuse parmi tous les contre-maîtres qu'elle employait. Les directeurs jetèrent les yeux sur lui pour l'exécution de deux projets dont la réussite exigeait une sorte d'opiniâtreté. Il s'agissait de tenter encore par cette baie un passage pour se rendre dans le grand Océan, et de s'assurer de l'existence d'une mine de cuivre indiquée depuis un demi-siècle, par des indigènes, comme se trouvant près de l'embouchure d'un fleuve, dans la partie septentrionale de cette mer intérieure. Hearne chargé de cette double expédition s'en acquitta avec le plus grand succès; les résultats en furent consignés par lui dans son bel ouvrage intitulé : *Voyage du fort du prince de Galles dans la baie d'Hudson, à l'Océan septentrional, entrepris par l'ordre de la compagnie de la baie d'Hudson, dans les années 1769, 1770, 1771, 1772, et exécuté par terre, pour la découverte des mines de cuivre, d'un passage au nord-ouest, etc.* un vol. in-4°, avec cartes et figures. La traduction

française de cette relation parut en 1799 à Paris, en un volume in-4°, ou deux volumes in-8°, également avec cartes et figures; elle passe pour exacte en général, mais un peu défectueuse dans ce qui concerne l'histoire naturelle, objet traité avec soin par l'auteur anglais. Hearne avait aussi recueilli et mis en ordre un grand nombre de mots des idiomes américains du nord; malheureusement ce précieux travail s'est perdu.

HEERKENS (**GIRARD-NICOLAS**), médecin et poète latin, né à Groningue en 1728 et mort dans la même ville en 1801. Dans un voyage qu'il fit en Italie, il prétendit avoir découvert l'emplacement de la maison de campagne d'Horace; ce hasard heureux contribua plus que son mérite littéraire à établir sa réputation. Une espèce de plagiat déguisé quelque temps avec assez d'habileté, fixa encore davantage sur lui l'attention du monde savant. Il avait présenté à l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris quelques fragmens d'une tragédie intitulée *Tereus* qu'il attribuait à Lucius-Verus, poète du temps d'Auguste, et allait obtenir l'honneur de la faire imprimer au Louvre aux frais de l'état, quand on découvrit que cette tragédie était la *Progné* de Grégoire Corrarior, imprimée à Venise en 1638 et à Rome un siècle après. On a de Heerkens : | *De valetudine litteratorum*, poème, Leyde, 1749; | *Satyra de moribus Parisiorum et Frisiae*, 1750, in-4°; | *Iter Venetum*, poème, 1760, in-8°; | *Notabilium libri duo*, 1765, in-8°; | *Italicorum, libri tres*, Groningue, 1795, in-8°, etc.

HENOCQ ou mieux **ENOCH** (**ETIENNE CÉLESTIN**), évêque de Rennes en Bretagne, né en 1742, était fils d'un maître maçon du Henin-Liétard, dans le département du Pas-de-Calais. Il fit de bonnes études à l'université de Douai, et à 48 ans, il soutint une thèse en présence de trois universités réunies qui lui accordèrent la palme à l'unanimité. A 24 ans, il entra à l'Oratoire où il se trouva avec Fouché, qui devint dans la suite ministre général de la police. Enoch ne sortit de cette congrégation que lorsque la révolution vint forcer le clergé à opter entre le serment ou l'émigration. Il choisit ce dernier parti, et se dirigea vers Grenoble. Il fut arrêté dans cette ville, et il y eût péri, si le fils du maire, dont Enoch avait été le régent, ne l'eût soustrait à la fureur des forcenés. Echappé de ce danger, il gagna heureusement l'Italie. Dans la suite et

pendant son émigration, Enoch fut choisi pour être le précepteur des enfans du comte d'Artois (Charles X). Après avoir rempli cette charge pendant deux ans, il entra en France et fut élevé en 1805 à l'épiscopat de Rennes. Il occupa ce siège pendant 17 ans, après lesquels il obtint sa retraite avec le titre de premier chanoine de Saint-Denis, où il vint habiter jusqu'à sa mort qui arriva en 1825. Il avait alors 82 ans. Enoch a laissé des mandemens qui ont été livrés à l'impression.

HEREAU (**EDME**), homme de lettres et poète distingué, né en 1780, avait longtemps résidé en Russie, et a fait connaître plus tard à la France la littérature de ce pays. Il fut l'un des principaux rédacteurs de la *Revue-Encyclopédie*, secrétaire du *Bulletin universel* de Férussac, directeur principal, jusqu'en 1856, du *Dictionnaire de la conversation*, et toutes ces publications lui durent un grand nombre d'excellens articles. Il a laissé en outre un recueil de poésies justement estimées. Héreau est mort à Paris le 8 juillet 1856.

HERMAN (**N.**), ancien conseiller d'état et ministre à l'étranger, naquit en 1757. Dès les années difficiles qui précédèrent la révolution française, il remplissait avec la plus remarquable distinction, quoique bien jeune encore, les fonctions de consul-général à Londres. Sa correspondance parut d'un tel intérêt qu'elle dut être communiquée à Louis XVI qui demanda qu'à l'avenir elle fût lue au conseil. Sous le consulat et l'empire, diverses missions lui furent confiées, et il s'en acquitta avec un plein succès. Après avoir été chargé d'affaires à Madrid, il passa comme consul-général à Lisbonne, et pendant la domination française en Portugal, il se trouva à la fois investi des attributions de ministre des finances et de l'intérieur. Herman supporta ce double fardeau en homme supérieur. Appelé au conseil d'état sous la restauration, il devint ensuite sous-secrétaire d'état en remplacement du baron de Rayneval (*voyez* ce nom au Supplément), lorsqu'à son retour du congrès de Vérone, le duc Mathieu de Montmorency reçut le portefeuille des affaires étrangères. Lors de la retraite de ce dernier, Herman crut devoir également quitter les affaires. Etranger depuis cette époque à tout événement politique, il mourut au mois d'octobre 1857 dans un âge très avancé.

HEROLD (**LOUIS-JOSEPH-FERDINAND**),

compositeur distingué, né à Paris en 1792, mort en janvier 1854, était fils d'un pianiste allemand, qui était lui-même assez bon compositeur, et qui a publié des sonates de piano, de harpe et des quintetti de Boccherini, arrangés pour le piano. Le jeune Hérold entra au conservatoire de musique, où il fut élève de M. Adam pour le piano, et il y obtint, en 1810, le premier prix d'exécution sur cet instrument. Il passa ensuite dans la classe de Méhul pour la composition : ayant remporté en 1812, le grand prix à l'institut, il fut envoyé à Rome, où il passa trois années aux frais du gouvernement. Ce fut en 1815 qu'il donna son premier ouvrage dramatique, *La Gioventù d' Enrico quinto*, opéra en 2 actes, traduit et arrangé à Naples d'après la comédie de M. Alexandre Duval. Son dernier ouvrage fut *le Pré-aux-Clercs*, qui obtint le plus grand succès. Nous citerons parmi ses autres productions : | *Charles de France ou Amour et Gloire* (voyez BOIELDIEU au Supplément). | *Les Rosières*, en 5 actes, 1817 ; | *la Clochette*, en 5 actes, 1817 ; | *Le premier venu*, ou *Six lieues de chemin*, en 5 actes, 1818 ; | *l'Auteur mort et vivant*, en un acte, 1820 ; | *Le Roi René*, en 2 actes, 1824 ; | *Marie*, en 5 actes, 1826 ; | *Zampa*, en 5 actes, 1829. Hérold a donné à l'académie royale de musique : | *Lasthénie*, opéra en un acte, 1825 ; | *La Sonnambule*, ou *l'Arrivée d'un nouveau seigneur*, ballet en 5 actes, 1827 ; | *Le dernier jour de Missolonghi*, drame héroïque en 5 actes, 1828, etc. Il a aussi composé une grande quantité de musique pour le piano. De 1818 à 1826, Hérold fut pianiste accompagnateur au théâtre royal italien, et il fut ensuite nommé premier chef de chant à l'académie royale de musique.

HERVAGAUT (JEAN-MARIE), aventurier qui prit au commencement de ce siècle le nom de Louis XVII, était né à Saint-Lô le 20 septembre 1781 ; son père exerçait dans cette ville le métier de tailleur. Hervagault montra dès son plus jeune âge un goût décidé pour les aventures, et quitta la maison paternelle dès l'âge de quize ans. Il commença dès lors à jouer divers rôles, se fit passer tour à tour pour le fils du duc de Longueville, du prince de Monaco, puis enfin de Louis XVI et de Marie-Antoinette, racontant avec la naïveté la plus touchante son évaison du Temple. Cet imposteur trompa une foule de personnages du plus haut rang, dont quelques-uns lui rendirent les

honneurs dus au rang qu'il avait usurpé ; il fut plusieurs fois arrêté, mais ensuite rendu à son père qui le réclamait. Condamné au mois d'août 1802, par le tribunal criminel de la Seine-Inférieure, à quatre années d'emprisonnement pour escroquerie, il fut enfermé dans la prison de Rouen, puis à l'expiration de sa peine transféré à Bicêtre où il mourut en 1812.

HIGGINS (GODEFROY), né en 1774, et mort le 9 août 1833, à l'âge de soixante-deux ans, près de Duncaster, dans l'Yorkshire, est l'auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, tant sur l'économie politique que sur l'histoire et la philologie. On cite comme les plus remarquables : | *Les Druides celtiques*, 1827, in-4°, et *Mahomet*, 1829, in-8°. Ce dernier ouvrage, qui est une apologie du prophète arabe, est rempli d'opinions bizarres et fort hardies ; quant à celui qui traite des Druides, c'est un des plus profonds et des plus étendus sur les systèmes religieux et de morale de ces prêtres mystérieux. Higgins était sur le point de terminer un ouvrage historique encore plus curieux, intitulé : *Apocalypsis*, ou *Essai pour écarter le voile de l'Isis de Saïs*. La mort l'a empêché d'y mettre la dernière main.

HOARE (PRINCE), poète dramatique, secrétaire de l'académie royale de Londres, naquit en 1735. Son début dans cette carrière fut une tragédie intitulée : *Suchs thing were*, sujet tiré de l'histoire des cruautés de Kirk, sous le règne de Jacques II ; elle fut représentée en 1788. En 1797 il mit au jour : | *Les villageois italiens*, opéra ; | en 1799, *Sighs* ou *La sœur*, comédie imitée de l'allemand, de Kotzebue ; | *La captive de Spilbourg* ; | *Les enfans*, drame comique, etc. Comme membre de l'Académie royale, il publia en 1802 : | *Extrait d'une correspondance avec l'académie de Vienne et de Saint-Petersbourg, sur l'état de la peinture, de la sculpture et de l'architecture*, continué plus tard sous le titre de *Annales de l'académie*. En 1806 il fit paraître : | *Recherches sur l'état présent des arts, du dessin en Angleterre*, 2 vol. in-4°. | *Epoques des beaux arts*. Son dernier ouvrage fut un *Essai sur le pouvoir moral des drames de Shakespeare*, imprimé dans les transactions de la Société. Sa carrière littéraire s'arrête à ce dernier ouvrage où il établit, par des argumens et des faits, l'indispensable union de la vérité morale et dramatique dans tous les ouvrages des-

tinés à la scène. Hoare mourut à Brighton, au mois d'août 1833.

HOGENDORP (G.-CHARLES, comte de), naquit à La Haye dans l'année 1762, d'une de ces familles bataves dont les membres se partageaient entre les factions qui dominaient alternativement en Hollande; système qui les maintenait dans une haute faveur, soit que le parti du stathoudérat prévalût, soit que ce fût celui de la république. Le comte Charles fut d'abord ambassadeur à Saint-Petersbourg, puis gouverneur d'une partie de l'île de Java. Ministre de la guerre en 1806, sous le roi de Hollande, Louis Bonaparte, il quitta ce poste l'année suivante pour aller remplir les fonctions de ministre extraordinaire de Hollande près l'empereur d'Autriche. Rappelé lors de la reprise des hostilités, en mai 1809, il fut envoyé au mois de juin de la même année, comme ambassadeur à Berlin, puis en 1810, à Madrid, en qualité de ministre plénipotentiaire. En janvier 1811, il fut nommé général de division par Bonaparte, à qui il se montra toujours très dévoué, et fut ensuite gouverneur de la Poméranie orientale. Après la chute de Napoléon, il se retira en Hollande, et se hâta de rejoindre les drapeaux français à Waterloo. Les suites de cette journée le laissant sans emploi, il se décida à quitter l'Europe, et s'embarqua en 1816 pour l'Amérique. De retour à La Haye, quelques années après, il mourut dans cette ville, le 7 août 1834. Il avait publié, en 1817, un ouvrage renfermant quelques vues nouvelles sur le système de colonisation, sous ce titre : *Du système colonial de la France sous les rapports de la politique et du commerce*, accompagné d'un *Tableau technologique de tous les établissemens coloniaux et du commerce des Européens dans les autres parties du monde*.

HOGG (JAMES), poète écossais, né vers 1772, à Ettrick, dans les montagnes, où il passa une partie de sa jeunesse à faire paître des troupeaux. Dépourvu de toute instruction, il sentit s'éveiller en lui le génie poétique, uniquement par la contemplation de la nature et l'habitude de se livrer aux impressions que son âme recevait de la solitude. Encouragé par quelques hommes qui avaient deviné son génie dans un premier essai publié en 1803, sous le titre de *Ballades*, Hogg se rendit à Edimbourg où il travailla d'abord à un journal intitulé *L'espion*, et devint ensuite un des collaborateurs du

Blackwood Magazine. Ses meilleurs articles sont dus aux souvenirs de sa vie privée; ce sont des descriptions de sites, d'accidens de la nature, etc. Fidèle aux goûts de sa première jeunesse, il n'avait jamais quitté sa profession agricole, ou du moins il y était sans cesse revenu après ses excursions à Edimbourg. Il mourut à Ettrick vers la fin de l'année 1833, à l'âge de cinquante-neuf ans. On a de lui : | *La veillée de la reine* (queen's wake), poème, un vol. in-8°. Cet ouvrage, l'un des plus remarquables qui aient été publiés en Angleterre dans ces derniers temps, est composé d'une suite de légendes fantastiques renfermées dans un cadre ingénieux. | *Les trois périls de l'homme, amour, guerre et sorcellerie*, 3 vol. in-12; | *Le ménestrel de la forêt*, un vol. in-12; | *Le guide du berger*, un vol. in-8°; | *Les pèlerins du soleil*, in-8°; | *Contes pour les soirées d'hiver*, 2 vol. in-12; | *Le barde de la montagne*, 1847, in-8°; | *Le jubilé royal*, in-8°; | *OEuvres poétiques*, 4 vol. in-12.

HORSBURGH (le capitaine JAMES), né en 1762, dans le village de Elie (Fife-shire), est mort le 14 mai 1836. Appelé après un voyage dans les mers de l'Inde, et la publication de son *Guide du navigateur* au poste important d'hydrographe de la compagnie des Indes orientales, il fit paraître, en 1816, son *Registre atmosphérique*, où se trouvent les indications des phénomènes qui précèdent les tempêtes en mer. Il publia ensuite sa *Table des vents*, et fit en commun avec Arrowsmith, *Le Pilote des Indes orientales*, composé de cartes sur la plus grande échelle, et indiquant la route d'Angleterre au cap de Bonne-Espérance, à Bombay, Madras et la Chine.

HORTENSE (EUGÉNIE de BEAUHARNAIS), reine de Hollande, voyez SAINT-LEU.

HOST (NICOLAS-THOMAS), l'un des botanistes les plus distingués de l'Allemagne, et premier médecin de l'empereur, né en 1763, et mort à Vienne au mois de juillet 1834. Il publia de 1801 à 1809 un ouvrage intitulé : *Icones et Descriptiones graminum austriacorum*, 4 vol. in-fol., qui est devenu la base des connaissances spécifiques des Gramens européens. En 1827 il fit paraître en latin une *Flore d'Autriche*, 2 volumes in-8°. Cet ouvrage était le fruit de nombreux voyages faits dans l'empire, des correspondances qu'il y avait établies, et de la

culture des végétaux de l'Autriche qu'il avait suivie pendant quarante années dans le jardin impérial consacré à cet objet, et dont il était directeur. Enfin il donna, en 1809, le premier volume d'une *Monographie des saules*, qui contient la description et les figures de cent espèces de ce genre difficile.

HOURWITZ (ZALKIND), juif polonais, né vers 1740 à Lambin dans la Lithuanie, vint à l'âge de quarante ans à Paris où il employait ses journées au commerce des vieux habits, et ses nuits à l'étude des langues, de l'histoire et de la philosophie. L'académie de Metz ayant en 1789, proposé pour sujet de prix un ouvrage sur la régénération politique des juifs, Hourwitz concourut, et son mémoire partagea le prix avec ceux de l'abbé Grégoire qui fut depuis sénateur, et de Thierry, avocat au parlement de Metz. Ce succès lui valut la place d'interprète pour les langues orientales attaché à la bibliothèque du roi, ce qui ne l'empêcha pas de vivre dans une extrême indigence. Hourwitz mourut en 1810; indépendamment de l'ouvrage déjà cité on a de lui : *Le polygraphe, ou l'art de correspondre à l'aide d'un dictionnaire de toutes les langues, même celles dont on ne possède pas seulement les lettres alphabétiques*, Paris, an IX (1801), un volume in-8°; | *Lacographie, ou Entretiens laconiques aussi vite que l'on peut prononcer*, Paris, 1811, in-8°.

HUFELAND (CHRISTOPHE-GUILLAUME), célèbre doyen des médecins allemands du dernier siècle, premier médecin du roi de Prusse, conseiller d'état et membre correspondant de l'académie des sciences, était né à Laugensalza, le 12 août 1762. Il exerça d'abord la médecine pratique à Weimar, devint ensuite professeur à Iéna, et plus tard conseiller aulique et médecin consultant du duc de Weimar. C'est en 1801 qu'il fut appelé à Berlin comme médecin ordinaire du roi avec le titre de conseiller intime; en même temps le gouvernement lui confia la direction du collège médico-chirurgical et le poste de premier médecin de la Charité. Hufeland se distinguait surtout comme écrivain, et en cette qualité il a puissamment contribué aux progrès de la science médicale. Déjà, dans sa jeunesse, il s'était fait avantagusement connaître par un *Mémoire sur les écouelles*, dans lequel il indique les moyens d'abrégier le traitement de cette maladie, et fait connaître

les heureux résultats produits par l'emploi du muriate de baryte. Un autre opuscule *Sur la vie humaine*, attira également sur lui les regards du public. Après s'être longtemps montré l'antagoniste du magnétisme animal, il en devint un des plus chauds partisans, et inséra dans son journal, en 1816, plusieurs observations dont il reconnaissait la vérité. Ses principaux ouvrages sont : | *Expériences sur les propriétés et les vertus du muriate de baryte dans diverses maladies*, Erfurt, 1792, in-4°; | *L'art de prolonger la vie*, 1798, 2 parties in-8°. L'auteur a donné à son ouvrage le nom de *Macrobiotique*. La quatrième édition a paru à Berlin en 1805, et on en connaît deux traductions françaises. Dans cet ouvrage, après avoir consulté les annales sacrées et profanes sur la longévité des anciens, et avoir rapproché de ces monumens les tables chronologiques de tous les pays, il croit pouvoir fixer l'âge de l'homme à deux cents ans environ. Il fait voir que, dans tous les temps, il s'est trouvé des hommes qui ont poussé leur carrière jusqu'à cent-vingt, cent-quarante, cent-soixante ans, ou même au-delà; qu'aujourd'hui, comme autrefois, l'homme peut atteindre ce terme, pourvu que l'on prévienne les malheurs de la naissance, les vices de l'éducation physique et morale, les erreurs de régime et les mauvaises influences des climats et des saisons. | *Histoire de la santé, contenant le tableau physique de la génération contemporaine*; | *Système de médecine pratique, Manuel à l'usage des leçons publiques et des praticiens*, Iéna, 1800, 2 volumes in-8°; | *Nouvelles annales de médecine française*, ouvrage périodique in-8°, commencé en 1791; | *Journal de médecine pratique et de chirurgie*, 1795 et années suivantes, in-8°; | *Bibliothèque de médecine pratique du dix-neuvième siècle*, autre ouvrage périodique qui obtint un grand succès en Allemagne. | *Observations sur les fièvres nerveuses*, 1807, in-8°. Le dernier ouvrage qu'il ait composé a paru quelques semaines seulement avant sa mort, sous ce titre : *Enchiridion medicum*; on y trouve consignées des observations précieuses de médecine pratique, suggérées par une expérience de cinquante ans. Hufeland est mort à Berlin, le 26 août 1856.

HUGO (EUGÈNE), second fils du général Hugo, et frère du célèbre poète de ce nom, encore vivant, né en 1801, est

mort au mois de mars 1837 dans sa trente-sixième année. Il a laissé plusieurs productions en vers et en prose, parmi lesquelles on remarque une *Ode sur la mort du prince de Condé*, et divers articles de critique insérés dans le *Conservateur littéraire*.

HUMBOLDT (CHARLES - GUILLAUME, baron de), ministre d'état de Prusse, frère de l'illustre savant Alexandre de Humboldt encore vivant, naquit à Postdam, le 22 juin 1767. Nommé en 1810 ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne, il fut, en février 1814, un des plénipotentiaires des puissances alliées qui se réunirent à Châtillon-sur-Seine pour y traiter de la paix avec la France, et fit aussi partie du comité général des huit puissances signataires de la paix de Paris, pour les questions relatives à l'abolition de la traite des nègres. Le 13 mars 1815, il signa la première déclaration des mêmes puissances sur l'entrée à main armée en France de Napoléon, et le 12 mai suivant la deuxième déclaration qui fut, pour ainsi dire, la dernière profession de foi des puissances européennes. Nommé, à la fin de 1815, ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne, le baron de Humboldt fut rappelé en février 1816, envoyé à Francfort au mois de juillet de la même année pour les négociations relatives aux arrangements territoriaux, et chargé d'assister à la diète de la confédération germanique. Il n'était pas moins distingué comme critique et comme philologue, que comme homme d'état. On a de lui une excellente traduction de *Pindare*, et une autre, en vers, de la tragédie d'*Agamemnon* d'Eschyle, qui parut en 1816. Ce dernier ouvrage atteste non moins d'érudition que de talent poétique; par un véritable tour de force qui n'est possible peut-être que dans la langue allemande, l'auteur imite le mètre grec, tant dans le dialogue que dans les chœurs, et sa version est si fidèle qu'elle rend l'original, non-seulement vers pour vers, mais encore mot pour mot. Ses *Recherches sur la langue basque*, qu'il étudia sur les lieux mêmes, jetèrent une grande clarté sur cet idiome presque inconnu des savans qui l'avaient précédé. Il en avait déjà publié, en 1817, un vocabulaire d'environ 600 mots dans le tome IV du *Mithridates* d'Adelung, continué par Vater, Berlin, in-8°. Sa *Dissertation sur le duel* (grammatical) est une monographie très riche en faits intéressans pour la gram-

maire comparative. Son *Traité des gérondis* en *lva* et en *ya* se trouve dans la *Bibliothèque indienne* de Schlegel et dans les Mémoires de l'académie de Berlin. Le baron de Humboldt mourut dans sa terre de Tegel, le 5 avril 1853.

HUMIERES (** d'), archevêque d'Avignon, né le 8 septembre 1755 à Aurillac, entra de bonne heure dans les ordres, où son nom et ses talens lui promettaient des succès. En 1781 il remplissait les fonctions de grand-vicaire de l'archevêché de Reims; et sans la révolution, qui le força d'émigrer, il serait parvenu aux plus hautes dignités de l'Eglise. Dans des temps plus rapprochés, lorsque les temples se rouvrirent, il fut attaché comme grand-vicaire aux diocèses de Rennes et de Limoges. Il fut ensuite recteur de l'académie de Limoges. Son âge avancé et le besoin de repos décidèrent M. d'Humières à quitter l'université et les fonctions rectorales qu'il avait remplies avec distinction. Mais sa carrière publique n'était pas terminée : en 1851, pendant qu'il habitait Valence, il fut nommé archevêque d'Avignon. Quelques mois après, il fut préconisé par sa sainteté Grégoire XVI, dans le consistoire tenu le 24 février 1852, et le 28 avril suivant, le nouveau prélat prit possession de son siège. Malgré le poids des années et les infirmités qui l'accablaient, il conserva la bonté de cœur et ses habitudes d'urbanité jusqu'à sa mort, arrivée le 22 septembre 1854.

HUMMEL (JEAN-NÉPOUCÈNE), célèbre compositeur allemand, était né à Presbourg en 1778. Après avoir reçu de son père, maître de musique à l'établissement militaire de Wartberg, des leçons de violon, il commença à apprendre la musique vocale et le piano. Son talent prit dans l'espace d'une année un prodigieux essor; et, à l'âge de sept ans, il fixa l'attention des plus célèbres artistes, entre autres de Mozart qui consentit à être son guide, sous la condition qu'il serait mis entièrement à sa disposition, et qu'il demeurerait chez lui. Après avoir reçu pendant deux ans les leçons de ce musicien célèbre, Hummel visita avec son père, l'Allemagne, le Danemarck, et l'Ecosse, et publia sans avoir appris la composition, ses premiers essais, qui sont des variations pour le piano. Il voyagea ensuite en Angleterre et en Hollande, et reçut dans ces deux pays l'accueil le plus flatteur. Revenu six ans

après en Allemagne, il commença à étudier la composition à Vienne sous Albrechtsberger. Il reçut aussi les leçons de Saliéri, après quoi il entra au service du prince Nicolas Esterhazy, qui aimait beaucoup la musique sacrée, vers laquelle Hummel était aussi entraîné par son goût. Sa première messe obtint un suffrage bien flatteur pour lui, celui du célèbre Hayden. Il composa aussi pour le théâtre plusieurs pièces qui furent goûtées du public. En 1816, il accepta la place de maître de chapelle du roi de Wurtemberg; et, en 1820, il entra au service du grand-duc de Weimar. Deux ans après, il fit en Russie, en Hollande et en Belgique des excursions qui servirent à sa gloire et à sa fortune. Mais c'est à Weimar qu'il composa pour le piano ses morceaux les plus mélodieux et les plus connus. Outre un grand nombre de messes, de symphonies, sonates, trio, etc., on lui doit les ouvrages suivans : | les ballets d'*Hélène et Paris*, du *Tableau parlant*, de *Sapho et Mytilène*; | *La louange de l'amitié*, cantate avec chœurs; | *Diana e Endimione*, cantate italienne; | *Mathilde*, opéra en trois actes; | *Maison à vendre*, opéra en un acte; | *Le retour de l'empereur*, idem; | *L'anneau magique et le combat magique*, pantomime. Hummel est mort au mois d'octobre 1837.

HUNT (HENRI), célèbre radical anglais, naquit le 6 novembre 1775, dans le comté de Wilts, d'une famille distinguée qui avait été dépouillée de tous ses biens sous le protectorat de Cromwel, pour avoir pris le parti des Stuarts. Il se signala de bonne heure par la fougue d'un caractère indépendant et ennemi de toute autorité. Irrité d'une réprimande qui lui fut faite un jour par son père, et qu'il s'était attirée en s'absentant pendant quatre jours sans en avoir obtenu la permission, il prit le parti de quitter la maison paternelle. S'étant rendu à Bristol, il voulut s'engager en qualité d'écrivain sur un bâtiment négrier; mais à la sollicitation de ses amis, il consentit à retourner auprès de son père qui lui pardonna. Il fit alors de l'agriculture sa principale occupation, et il s'y livra avec autant de succès que de zèle; mais il ne tarda pas à donner une nouvelle preuve de l'opiniâtreté de son caractère, en contractant, contre le gré de ses parents, une union qui fut loin d'être heureuse. Son père étant mort en 1797, Hunt se trouva à la tête d'une fortune de six cents livres

sterling de revenu, ce qui le mit au rang des plus riches fermiers d'Angleterre. Ayant provoqué en duel, pour une injure qu'il prétendait avoir reçue, lord Bruce, commandant d'un corps dans lequel il avait pris du service, celui-ci, pour toute réponse, intenta à Hunt une action criminelle. Condamné par la cour du banc du roi à six semaines de prison et à cent livres sterling d'amende, il fit connaissance, pendant sa détention, avec Waddington et le conseiller Clifford qui lui communiquèrent leurs vues de réforme politique, et le gagnèrent au parti radical, dont il devint depuis cette époque un des plus ardens champions. Ce parti, régulièrement organisé dans la Grande-Bretagne, a pour but principal et avoué de rendre les parlemens annuels, d'en faire nommer les membres par l'universalité des citoyens, et d'obtenir la suppression des sinécures, la réduction de la liste civile et celle de l'armée permanente. Il a ses théoriciens, ses organes parlementaires, ses littérateurs, et enfin ses orateurs populaires. C'est parmi ces derniers que Hunt se plaça. Le talent avec lequel il remplit ce rôle, la force de sa voix, la chaleur de ses sentimens, la puissance d'une élocution brillante d'images et appropriée aux goûts de la multitude, lui acquirent en peu de temps une grande popularité. Pour répandre ses idées de réforme auxquelles il s'attacha avec une grande force de conviction, mais dont il ne calculait pas sans doute les désastreuses conséquences, on le vit parcourir les grandes villes de l'Angleterre, réunir partout le peuple sur son passage, et le haranguer avec toute la véhémence dont il était capable. Dans ces grandes assemblées qui se tiennent souvent en Angleterre, et dans lesquelles la multitude est appelée à délibérer en tumulte sur des questions politiques de l'ordre le plus élevé, il fut presque toujours l'orateur obligé. En 1816, il fut nommé président de celle qui se tint sur la place du palais de Westminster, et cette assemblée, sur sa proposition, proclama la nécessité de toutes les réformes dont le parti radical se proposait d'assurer l'accomplissement. Une autre réunion de même nature, mais plus orageuse encore, ayant eu lieu à Manchester en 1819, Hunt y acquit une célébrité qui se répandit dans toute l'Europe. Le gouvernement anglais fut obligé d'employer la force armée pour dissiper cette assemblée dans laquelle quatorze personnes périrent, et

six cents environ furent blessées. Arrêté à cette occasion, sous la charge de conspiration, et traduit quelques mois après aux assises d'Yorck, malgré le talent dont il fit preuve dans sa défense, il fut condamné à deux ans et demi de prison, à mille livres sterling d'amende, et tenu de donner caution pour sa bonne conduite pendant cinq ans. Les abus qui se commettaient dans la prison d'Iichester, où il fut enfermé, l'insalubrité du local lui donnèrent une occasion nouvelle d'exercer son zèle de réformateur, et il adressa sur ce sujet à l'autorité plusieurs pétitions qui amenèrent la destitution du concierge, et plus tard la démolition de la prison. Pendant sa captivité, un membre de la chambre des communes, qui partageait les opinions radicales de Hunt, proposa au parlement de demander au roi sa mise en liberté; mais cette proposition fut écartée, et le prisonnier subit sa peine entière. Cette longue détention ne fit qu'ajouter au crédit dont il jouissait parmi les partisans de la cause pour laquelle il venait de souffrir. Il vit sur la route qu'il parcourut pour se rendre à Londres, la population entière accourir à sa rencontre et le saluer des plus bruyantes acclamations. Des habitans du comté de Sommerset lui offrirent un superbe vase d'argent, et son entrée à Londres, qui eut lieu le 11 novembre 1822, eut tout l'éclat d'une ovation populaire. Hunt, après avoir échoué quatre fois dans sa candidature pour la chambre des communes, à Bristol, à Westminster et Preston, parvint enfin à entrer au parlement. Mais son éloquence faite pour les assemblées populaires y produisit peu d'effet. Il paraît même que dans les derniers temps de sa vie il se détacha peu à peu des radicaux pour se rapprocher des wighs modérés. Il est mort d'une attaque d'apoplexie, le 13 février 1855, à l'âge de soixante-trois ans.

HUSSEIN pacha, dernier dey d'Alger, né vers 1771, succéda le 1^{er} mars 1818 à Ali-Kodja, mort de la peste qui ravageait Alger. Avant d'être élevé à la dignité de dey, Hussein était ministre de l'intérieur. Un de ses premiers actes fut de mettre en liberté des filles juives et chrétiennes que son prédécesseur avait fait enlever et renfermer dans son harem. Une frégate et une goëlette anglaises ayant paru devant Alger pour appuyer la réclamation du gouvernement sarde qui se plaignait de la prise d'un navire, dont la cargaison avait été pillée et l'équipage amené en

esclavage, Hussein se hâta de céder et de donner une indemnité de 55 mille dollars pour les déprédations exercées par Ali. Craignant de subir la même fin que ses prédécesseurs, qui presque tous avaient péri victimes d'une révolte ouverte, ou d'une conspiration, il se renferma dans la Casaba, château fortifié, dont il ne sortit qu'une ou deux fois pendant la durée de son règne. Lorsque la Porte-Ottomane essaya d'étouffer par la guerre l'insurrection de la Grèce, Hussein, en qualité de vassal du grand-seigneur, ne put se dispenser de prendre part à cette expédition. Mais la faible escadre qu'il envoya en 1822 pour seconder les Turcs, se borna à croiser devant l'Adriatique. La même année, une escadre combinée d'Espagne et des Pays-Bas, se présenta sur les côtes de la régence, pour régler quelques démêlés relatifs à une créance du dey sur l'Espagne; mais elles se retirèrent sans avoir rien arrangé. Quelque temps après, le consul anglais eut aussi à demander réparation au sujet de quelques maures qui étaient à son service, et que le dey avait fait enlever. Ce différend fut terminé par un traité conclu le 18 juin 1824 entre Hussein et l'Angleterre. Il existait aussi depuis long-temps des sujets de litige entre le dey et le gouvernement français. Dans un article du traité de paix que la république française avait conclu en 1804 avec la régence d'Alger, il était stipulé que les deux gouvernemens rembourseraient mutuellement les sommes légalement dues à leurs sujets respectifs; et l'année suivante, le dey d'Alger réclama celles qu'il prétendait dues par la France aux juifs Bacri et Busnach, sujets de la régence, pour fournitures de grains faites aux armées d'Egypte et d'Italie. On répondit à ces réclamations par des promesses dont l'exécution fut de jour en jour différée. Dans les premières années de la restauration, M. Deval, consul de France à Alger, réitéra au dey régnant ces assurances, dont Hussein demanda à son tour l'exécution avec de nouvelles instances. En 1819, une commission nommée pour examiner cette affaire, réduisit de moitié la somme de quatorze millions réclamée par le dey. Quatre millions cinq-cent-mille francs furent payés en 1820 à la régence, et les deux millions cinq-cent mille francs restans furent versés à la caisse des dépôts et consignations en attendant que les cours royales eussent prononcé sur la

validité des oppositions formées au paiement intégral par les créanciers de Bacri, dont les droits avaient été formellement réservés dans les conventions précédemment arrêtées. Hussein, croyant voir dans ces lenteurs qu'il ne comprenait pas, un moyen employé par la France pour éluder une partie de ses engagements, témoigna un vif mécontentement, et, pour se venger, il saisit toutes les occasions d'opprimer les négocians français ; il confisqua même quelques-uns de leurs bâtimens. Une lettre qu'il écrivit à Charles X, étant demeurée sans réponse, il demanda avec emportement au consul de France la raison de ce silence. M. Deval lui ayant répondu avec la même vivacité, le dey poussé à bout, donna un coup de l'éventail qu'il tenait à la main sur la joue de M. Deval. Le consul, après cette insulte, se hâta de quitter Alger, et se retira sur la petite escadre qui vint bloquer la régence à la fin de 1827. Au bout de trois ans le gouvernement de Charles X, après avoir inutilement tenté les autres moyens d'amener le dey à faire à la France une réparation digne d'elle, se décida à employer la force pour triompher de l'obstination d'Hussein. Le 25 mai

1830, une escadre française commandée par le vice-amiral Duperrey, et portant environ 40,000 hommes sous les ordres de M. de Bourmont, mit à la voile pour Alger. Après avoir été arrêtée par les vents contraires pendant près de trois semaines dans la baie de Palma, l'armée opéra, le 14 juin, son débarquement sur les côtes barbaresques. Le 5 juillet, Alger était au pouvoir des Français, et le dey avait perdu ses états. Hussein se retira d'abord à Naples, avec ses trésors et une suite nombreuse ; mais il quitta cette ville au bout de deux mois pour se rendre à Livourne où il séjourna quelque temps. Il fit aussi à Paris un voyage dont le résultat fut de détruire le peu d'espérance qu'il avait pu conserver de remonter sur le trône. Fatigué de ses courses en Europe, il prit le parti de se rendre en Egypte, et fixa sa résidence à Alexandrie où il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, livré tout entier à l'exercice de la dévotion musulmane. Il y est mort le 30 octobre 1834. Hussein était d'une taille moyenne et d'une faible constitution ; mais son caractère était ferme, son esprit cultivé, et on n'a à lui reprocher aucun acte de cruauté.

IRV

INGLIS (HENRI-DAVID), fils unique d'un avocat d'Edimbourg, naquit dans l'année 1794, et mourut à Londres le 20 mars 1854. Cet écrivain vraiment remarquable a produit des voyages et des romans. Il est à observer que ceux qui ont le plus contribué à établir sa réputation sont ceux où il a montré le moins de talent réel. Parmi les voyages nous citerons : | *L'Espagne en 1850*; | *L'Irlande en 1854*; | *Le Tyrol, la Suisse et les Pyrénées*; | *La Norvège*, tous ouvrages d'un grand mérite et très utiles. Parmi ses œuvres d'imagination on doit remarquer son *Nouveau Gilblas* qui eut peu de succès, et ses *Promenades solitaires* dans lesquelles l'auteur a développé son génie particulier.

IRVING (EDWARD), célèbre prédicateur anglais, était né en 1791 à Annan

IRV

dans le Dumfrieshire. Son style, comparable à celui de Jérémie Taylor, était surtout remarquable par une grande concision qui, loin de nuire à sa clarté, lui donnait une énergie extrême. Il a laissé : | une *Collection de sermons*, publiée en 1827; | *Avènement du Messie dans sa gloire et majesté*, par Josaphat Ben-Ezra, traduit de l'espagnol, et accompagné de commentaires sur l'hérésie de l'auteur. En 1828 : | *Lettre au roi sur la révocation du serment*; et dans la même année : | *Les derniers jours*, | et *Discours sur le mauvais caractère de notre temps*. En 1829 : | plusieurs *sermons, discours*, etc., prononcés dans des occasions solennelles, et enfin : | *Responsabilité réciproque de l'Etat et de l'Eglise*, et une série de discours sur la vision de *Daniel* dans la fosse aux lions.

JAC

JACQUELIN (JACQUES-ANDRÉ), vau-devilliste et chansonnier, né en 1775, fut premier commis au ministère de la guerre sous le gouvernement impérial. Membre de la société académique des sciences de Paris, ainsi que du caveau moderne dont il était le secrétaire général depuis 1815, il devint aussi, depuis la restauration, inspecteur des théâtres secondaires de Paris. Il mourut au mois d'août 1827, à l'âge de cinquante-quatre ans. Les ouvrages dramatiques de Jacquelin sont peu nombreux ou du moins peu connus, la plupart ayant été représentés sur les petits théâtres; mais comme chansonnier il est d'une grande fécondité; ses chansons ont quelquefois 60 à 80 couplets. On a de lui : | *Jean Racine avec ses enfans*; | *La clef forcée*, ou *Les quatre auteurs*; | *Pradon sifflé, battu et content*; | *Molière*, ou *Le souper d'Anteuil*; | *Pélisson*, ou *C'est le diable!* etc., vaudevilles; | *La lyre maçonique*, ou *Recueil des chansons de tous les franc-maçons chansonniers*, 4 vol. in-18; | *Le chansonnier des Bourbons*, 1814, in-18; | *La galerie des badauds célèbres*, chansonnette biographique, 1816. Quelques-unes des poésies de Jacquelin accusent la versatilité de ses opinions politiques.

JACQUEMONT (VICTOR), voyageur déjà célèbre, enlevé par une mort prématurée à la science, était né à Paris, le 8 août 1801. Il sollicita et obtint, en 1828, de partir pour les Grandes-Indes comme naturaliste. Il devait faire dans ces contrées des recherches scientifiques. Il s'embarqua le 26 août 1828 à Brest, et arriva le 5 mai suivant à Calcutta. De là il parcourut l'Indoustan et visita les principales villes, s'arrêtant partout où il y avait quelque découverte à faire. A Delhy le grand Mogol lui fit une réception magnifique. Le 12 avril 1850 Jacquemont pénétra dans l'intérieur de l'Himalaya, avec une suite de près de 50 personnes. Ce qu'il eut à souffrir dans ces hautes montagnes, la faim, la soif, le froid, d'effroyables tempêtes, n'abattirent point son courage et n'altérèrent point sa gaité. Il passa l'été de 1850 chez les Tartares, dans

JAC

le pays des Kanawes, sur les limites de la Chine. Désirant visiter ce grand empire, il franchit de hautes montagnes, reconnut la source du Sutledge et celle de l'Indus, recueillit des plantes nouvelles et revint chargé de riches collections. Infatigable dans l'exécution de ses projets, Jacquemont voulut visiter le Punjab, grand territoire entre la chaîne de l'Himalaya, le cours du Sutledge qui en descend, et l'Indus. Il pénétra dans les royaumes de Lahore et de Cachemire, et passa dans ce dernier tout l'été de 1851. Rutjet-Sing, souverain de ce pays, soldat de fortune qui s'est élevé par ses talens et par son audace, voulut l'engager à rester dans ses états, et lui offrit de grandes places; mais le 9 novembre 1851, le voyageur repassa le Jutledge. Il se reposa quelque temps à Delhy pour mettre en ordre ses collections, et repartit le 14 février 1852 dans l'intention de visiter la presque île en deçà du Gange, le pays des Marattes, Bombay. De là il devait gagner le cap Comorin en longeant la côte de Malabar, puis remonter au nord par le plateau de Mysore, passer dans les montagnes Bleues tout l'été de 1855, et revenir en Europe vers la fin de cette année; mais il n'eut pas le temps de mettre à exécution tous ces projets. Le 5 juin 1852 il arriva à Paona, grande ville à quelques lieues de Bombay; il y passa l'été, saison pluvieuse et malsaine dans ces parages, et y contracta le germe d'une maladie dont il mourut à Bombay le 7 septembre de la même année, à l'âge de 51 ans, et après avoir voyagé trois ans et demi dans l'Inde.

JACQUEMONT (FRANÇOIS), était né en 1757 à Boen, dans le diocèse de Lyon. Elevé dans les principes du parti janséniste, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord nommé vicaire dans le diocèse. La révolution de 1789 arriva : l'abbé Jacquemont fit d'abord le serment, mais ne tarda pas à le rétracter, et resta caché dans les montagnes du Lyonnais et du Forez. Sa principale résidence était à Saint-Médard, petite paroisse de l'arrondissement de Montbrison, d'où il se répau-

daît dans les environs, en encourageant les prêtres et les fidèles de son parti. A l'époque du concordat de 1802, Mgr de Méroville, évêque de Chambéry, fut envoyé à Lyon pour organiser provisoirement le diocèse. Jacquemont se présenta à lui et refusa de signer le formulaire. Tant que Napoléon régna il dogmatisa avec beaucoup de précaution ; mais à la restauration il se gêna moins et rompit le silence. Il fit paraître alors une *Lettre à Mgr le cardinal Fesch sur la publication du nouveau Catéchisme*, Paris, 1813, in-12, et un *Mémoire sur les interdicts arbitraires et sur le refus public des sacrements et de la sépulture ecclésiastique*, Paris, 1815, in-12. En 1818 Jacquemont fit paraître à Lyon les *Maximes de l'Eglise gallicane victorieuses des attaques des modernes ultramontains*, par un curé de campagne, in-8° de 150 pages. C'est une réponse à deux écrits publiés à Lyon, dont l'un avait pour titre : *Réflexions sur le respect dû au pape et à ses décisions dogmatiques* ; et l'autre : *Précis des vérités catholiques*. On a tout lieu de croire que Jacquemont ne fut point étranger aux plaintes amères répandues en 1816 et en 1819 contre l'administration du diocèse de Lyon. Il y eut à cette époque des pétitions présentées aux chambres à l'occasion de divers refus de sacrements et de sépulture. Comme ces refus eurent lieu précisément dans les cantons où il exerçait de l'influence, il est vraisemblable que les renseignements venaient de lui. Il est mort à Saint-Etienne le 14 juillet 1855, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Parmi ses écrits on cite encore : | *Instructions sur les avantages et les vérités de la religion chrétienne, suivies d'une Instruction historique sur les maux qui affligent l'Eglise, et sur les remèdes que Dieu promet à ces maux*, 1795, in-12. L'année suivante il publia | *L'Avis aux fidèles sur la conduite qu'ils doivent tenir dans les disputes qui affligent l'Eglise*, in-12. Cet ouvrage est, d'un bout à l'autre, un plaidoyer en faveur du jansénisme, et se termine par une justification des propositions condamnées par la bulle *Unigenitus* (voyez l'*Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire).

JALABERT (JEAN-FRANÇOIS-JOSEPH), né à Toulouse le 29 août 1755, après avoir terminé ses études ecclésiastiques au séminaire de cette ville, fut envoyé professeur pendant un an à celui de Bordeaux. De retour dans sa ville natale, il fut or-

donné prêtre et nommé vicaire, d'abord dans l'une des paroisses du diocèse, puis à la cathédrale. Ce fut pendant son vicariat à St.-Etienne que Dieu lui ménagea une précieuse consolation. Les campagnes voisines de Toulouse étaient désolées par une épidémie qui laissait les habitants presque sans ressources. Déjà une première quête faite en leur faveur avait produit des secours abondans, mais qui avaient été bientôt épuisés ; il fallait en trouver promptement d'autres. Jalabert, chargé de faire un prône, parla avec tant d'onction du désastre et des malheureux qui en étaient victimes, qu'il obtint des sommes considérables au moyen desquelles on fut en état de soulager la misère publique. Placé par le cardinal de Brienne, alors archevêque de Toulouse, à la tête d'un petit séminaire fondé par ce prélat, Jalabert fut obligé de l'abandonner par suite des événemens qui amenèrent l'envahissement des biens ecclésiastiques. Il partit donc pour Paris, avec un autre prêtre du même diocèse ; mais comme il avait publié quelques écrits contre le gouvernement, on le rechercha après le 10 août et on vint pour l'arrêter dans son hôtel. Comme il était absent dans ce moment, on ne trouva que son compagnon de chambre qui fut enfermé aux Carmes et massacré le 2 septembre suivant. Demeuré caché pendant les temps les plus orageux de la révolution, Jalabert fut, à l'époque du concordat, nommé chanoine honoraire de Notre-Dame, et le 19 août 1805 le cardinal de Belloy le fit grand vicaire. Il était président du chapitre au commencement de 1811, quand il fut question de rédiger une adresse à l'Empereur. Le cardinal Maury apporta au conseil un projet d'adresse qui y donna lieu à quelque discussion. M. Emery fit remarquer dans ce projet des choses fausses ou exagérées, et en demanda la suppression. Le cardinal laissa faire les changemens ; mais quand les chanoines furent arrivés aux Tuileries le 6 janvier, pour présenter leur adresse, il demanda à Jalabert la copie de l'adresse et lui en remit une autre qu'il disait être mieux écrite. Or cette copie était précisément sa première rédaction de l'adresse avant les changemens introduits dans le conseil. Jalabert n'eut point assez de courage ou de présence d'esprit pour réclamer contre cette substitution, et fut l'adresse telle que le cardinal l'avait rédigée. Cette démarche lui fit tort auprès de plusieurs personnes

qui ignoraient la supercherie dont il avait été la victime. Lorsqu'en 1811 Napoléon obligea MM. de Saint-Sulpice à quitter le séminaire, Jalabert de concert avec eux, consentit à les remplacer, et il conserva scrupuleusement l'esprit et les usages de la maison. Confirmé en 1814 dans son titre de grand-vicaire, il crut devoir réclamer contre le scandale des nouvelles éditions de Voltaire, et s'attira de la part des journaux libéraux des injures qui sont pour lui de vrais titres d'honneur aux yeux des amis de la religion. Les obstacles que rencontra l'exécution du concordat de 1817, prolongèrent long-temps encore la vacance du siège de Paris. Le cardinal de Périgord en ayant pris enfin possession le 8 octobre 1819, nomma Jalabert son premier vicaire-général. C'est dans l'exercice des fonctions attachées à ce titre qu'il est mort le 17 mai 1835. On lui attribue deux ouvrages qui parurent en 1800 et 1801 : | *Examen des difficultés qu'on oppose à la promesse de fidélité à la Constitution*, in-8°. | *Du projet de charger les ecclésiastiques d'éclairer les fidèles sur leurs droits contre les entreprises du despotisme, et de propager la doctrine de la souveraineté du peuple par l'envoi de missionnaires en pays étrangers, avec un aperçu de l'esprit actuel de l'Eglise constitutionnelle*, in-8°. Ce dernier surtout est assez curieux. On a encore de lui un écrit sur les divisions qui éclatèrent dans la congrégation des Filles de la Charité par suite des tracasseries que leur suscitait Napoléon ; il a pour titre : *Des Sœurs de la Charité en 1809 et 1810*, et forme 50 pages in-4°.

JANSEN (HENRI), littérateur, né à La Haye, en 1747, vint à Paris en 1770, y exerça quelque temps la profession de libraire, s'attacha ensuite au prince de Talleyrand, qui lui confia le soin de sa bibliothèque, et le fit nommer plus tard censeur impérial. Il mourut à Paris au mois d'avril 1812. On a de lui un grand nombre de traductions de diverses langues ; les principales sont : | *Histoire de l'Amérique par Robertson* (avec Suard), Paris, 1778, 2 volumes in-4° et 4 volumes in-12 ; | *Remarques sur l'architecture des anciens par Winckelmann*, traduites de l'allemand, Paris, 1783, in-8° ; | *Recueil de lettres sur les découvertes faites à Herculanum, à Pompéi, à Stabia, à Caserta et à Rome, avec des notes critiques, par Winckelmann* idem., Paris, 1784, in-8° ; | *Essai sur l'origine de la gravure*

en bois et en taille douce, et sur la connaissance des estampes du quinzième et du seizième siècles, 1808, 2 vol. in-8°, etc.

JANSENS (JEAN-GUILLAUME), célèbre général hollandais, naquit à Nimègue au mois d'octobre 1762. Entré de bonne heure au service il était parvenu depuis quelque temps au grade de capitaine, lorsqu'il fut nommé en 1797, commissaire-général près les troupes françaises dans la république Batave. Chargé à diverses reprises de plusieurs missions délicates il s'en acquitta avec autant de succès que d'intégrité. Cette administration ayant été supprimée en 1802, Janssens fut nommé général en chef au cap de Bonne-Espérance et gouverneur de la colonie. Sa conduite, aussi habile que valeureuse, lors de l'attaque de cette possession par les Anglais, lui mérita les éloges de l'ennemi et une capitulation honorable. De retour en Hollande il se vit accueilli d'une manière flatteuse par Louis Napoléon, qui le nomma conseiller-d'état en service extraordinaire, et secrétaire général du département de la guerre. Il présida ensuite, comme conseiller-d'état en service ordinaire, les sections de la guerre et de la marine, et devint enfin ministre de la guerre en 1807. Remplacé en 1809, il fut choisi par le roi pour prendre le gouvernement des possessions hollandaises dans les mers des Indes ; mais avant qu'il eût pu se rendre à son poste, Louis crut devoir abdiquer, et, à cette occasion il envoya le général Janssens auprès de l'empereur. La Hollande ayant été réunie à l'empire français par le décret du 9 juillet 1810, il reçut la mission d'administrer et de défendre les anciens établissemens néerlandais aux îles de la Sonde. Destiné à succomber une seconde fois devant le pavillon de la Grande-Bretagne, il se vit après avoir tenté tous les efforts possibles, forcé d'écouter les propositions des ennemis qui le punirent d'une persévérance digne de tous leurs égards. Fait prisonnier avec ses officiers, et transporté en Angleterre, il obtint au mois de novembre 1812 la permission de se rendre en France, sur sa parole de ne point servir contre les Anglais jusqu'à ce qu'il eût été échangé. Napoléon lui confia le commandement de la 51^{me} division militaire, dont le chef-lieu était Groningue, et le fit baron de l'empire. Il passa ensuite à Mézières dans la 2^{me} division. Janssens se trouvait à Paris lors de l'entrée des alliés, et offrit à cette époque ses services au roi

des Pays-Bas qui lui conserva le grade de lieutenant-général, et lui confia en grande partie l'organisation de l'armée qu'on formait alors. Chargé ensuite de l'administration de la guerre dans la Belgique, il fit accepter sa démission dès le mois de mai 1815, reçut alors le titre de chevalier de l'ordre militaire de Guillaume, et cessa dès ce moment de faire partie du service actif. Janssens mourut le 30 mai 1838, à l'âge de soixante-seize ans.

JANVIER (ANTIDE), mécanicien, astronome et horloger ordinaire du roi, naquit à Saint-Claude (Jura), le 1^{er} juillet 1751. Dans son enfance il montra les plus heureuses dispositions pour la mécanique et les sciences exactes. Le travail assidu auquel il se livra donna un rapide essor aux facultés précieuses dont la nature l'avait doué. A l'âge de 16 ans, il possédait à fond la science de la mesure du temps et s'était initié à tous les procédés des arts mécaniques. Ce fut à cette époque de sa vie qu'il composa sa pendule astronomique, où il parvint à rendre sensibles les effets du mouvement annuel du soleil combiné avec la révolution de la terre sur son axe. Cette pendule marquait à la fois le temps sidéral, le temps moyen, le temps vrai, la durée du jour, le lever et le coucher du soleil pour un horizon quelconque, et représentait le mouvement moyen de la lune en longitude et en latitude, ses nœuds, ses phases, ses passages au méridien, son lever, son coucher et ses conjonctions éclipitiques. Cette machine fut reçue avec éloge par l'académie de Besaçon, et fixa l'attention publique sur le jeune artiste qui donnait de si belles espérances. Les magistrats surtout, l'accueillirent avec une distinction inusitée, et lui donnèrent des lettres de citoyen pour l'engager à fixer sa résidence dans cette ville. Cependant, sa pendule était construite d'après un principe faux, le mouvement du soleil autour de la terre, principe qui lui avait été enseigné par son maître, l'abbé Tournier de Saint-Claude, qui vers le milieu du dix-huitième siècle, avait imaginé un système du monde. Cela n'empêcha pas Delambre de reconnaître dans les moyens employés par l'artiste une adresse et une sagacité qui promettaient tout ce qu'il a fait depuis pour le système véritable. Cet astronome pensa même qu'on pouvait regarder cet essai comme une composition destinée à représenter les mouvemens appareus des

planètes, et, sous ce rapport, il donna à l'auteur des éloges sans restriction. Vers le même temps, Janvier imagina une machine destinée à représenter le mouvement vrai de la lune; elle fut publiée par Ferdinand Berthoud dans son histoire de la mesure du temps. En 1771 il construisit un grand planétaire de trois pieds de diamètre avec des rouages en racine de buis, représentant les inégalités des planètes, leurs excentricités et la rétrogradation des points équinoxiaux. En 1784 il se rendit à Paris avec deux petites sphères mouvantes de quatre pouces de diamètre, dont la composition étonna l'astronome Lalande. Ce savant recommanda l'auteur à l'intendant des menus de Lafreté, qui le fit présenter à Louis XVI. Appelé à Paris par les ordres et pour le service du roi, Janvier quitta la ville de Verdun qu'il habitait depuis quelque temps et où il s'était marié, et vint s'établir dans la capitale. Peu après il conçut le projet d'une machine à marée, qui indiquait, par le moyen de l'horlogerie, l'heure de la haute et de la basse mer pour 80 ports des principales contrées de la terre. Une pendule planétaire, qu'il composa en 1789 et qui obtint les suffrages de l'académie royale des sciences, fut acquise par Louis XVI et placée dans sa petite bibliothèque à Versailles. En 1802 Janvier reçut une médaille d'or qui lui fut décernée par le juri national, pour une machine dont l'exécution durait depuis huit ans, et qui est la plus savante et la plus rare qu'on ait exécuté dans le dix-huitième siècle. Nous n'énumérerons pas ici tous les travaux de ce genre auxquels s'est livré cet homme extraordinaire dont la vie ne fut qu'une longue application de calculs, soit aux perfectionnemens de ses découvertes, soit à des inventions nouvelles. Tout occupé de l'étude de son art, il donna peu de soins à sa fortune; généreux, désintéressé et d'une délicatesse excessive, il ne demanda rien pour lui. Après plus de 60 années consacrées à de pénibles et honorables travaux, après avoir fondé une école d'horlogerie que les savans étrangers et nationaux se plaisaient à visiter, et où les jeunes gens qui se destinaient à la même carrière, trouvaient d'utiles secours, Janvier s'est vu réduit à aller finir ses jours à l'Hotel-Dieu où il est mort au mois de septembre 1835. Quelques jours après, on proposait d'élever un monument à sa mémoire. Il a laissé les ouvrages suivans : | *Eloge des mathéma-*

tiques. Paris, Didot, 1814 in-8°; | *Essai sur les horloges publiques pour les communes de la campagne, dédié aux habitants du Jura*, Paris, l'auteur, in-8°, de 64 pages avec figures en taille douce. | *Manuel chronométrique, ou précis de ce qui concerne le temps, ses divisions, ses mesures*, Paris, Firmin Didot, 1821, in-12, avec six planches. La première édition parut en 1810 sous le titre d'*Entrennes chronométriques*; | *Du pouvoir des sciences sur le bonheur des hommes*, Paris, Cabuchet, 1825, in-8° de 16 pages; | *Précis des calendriers civil et ecclésiastique*, Paris, Pélissier, 1854, in-12; | *Recueil de machines composées et exécutées par Antide Janvier*, Paris, l'auteur, 1827, in-4° de 44 pages avec 12 planches; | *Des révolutions des corps célestes par le mécanisme des rouages*, Paris, Didot, 1812 in-4°. On assure que Janvier unissait le goût des lettres à celui des sciences, et qu'il a publié des opuscules poétiques qui ne sont pas sans mérite. Il paraît qu'il s'était aussi occupé de traduire l'ouvrage de Huighens: *De horologio oscillatorio*, et qu'il avait fait graver tous les cuivres nécessaires pour sa publication.

JARNOWICK (GIORNOVICH, plus connu sous le nom de), né à Paris de parens italiens, fut un des plus célèbres virtuoses de son temps sur le violon. Elève favori de Lulli, il n'obtint à son début que de médiocres succès; mais bientôt on fut d'accord sur son mérite réel, il parvint à fixer l'attention, et fit pendant dix ans les délices de Paris. Il quitta la France en 1781, et passa en Prusse où l'appelait le prince royal qui le mit à la tête de sa chapelle. Le jeu de Jarnowick avait une vigueur qui n'excluait ni la pureté ni l'élégance; ses airs variés étaient pleins de grâce, et lui-même les exécutait de la manière la plus originale. Cet artiste célèbre excita partout où il se rendit, à Vienne, à Berlin et à Saint-Petersbourg le même enthousiasme qu'à Paris. Il mourut en 1804 dans la capitale de la Russie. On a de lui sept *symphonies* et neuf *concerto* de violon gravés à Paris.

JAUFFRET (JOSEPH), né en 1781, à la Roque-Brussane en Provence, était le dernier d'une famille nombreuse, et vint de bonne heure à Paris où son frère aîné, l'abbé Jauffret, depuis évêque de Metz, se chargea de son éducation. Sous le consulat, le jeune Joseph s'attacha

à Portalis le père, qui le plaça dans le bureau des cultes. D'abord secrétaire de ce ministre, puis chef de bureau et auditeur au conseil d'état, Jauffret était alors fort au courant de toutes les affaires relatives au concordat, à son exécution et à ses suites. En 1808 il entreprit de fonder un journal ecclésiastique, sous le titre de *Journal des Curés*. Cette feuille qui abondait dans le sens du gouvernement de l'époque, n'eut qu'un succès médiocre, et fut supprimée ainsi qu'un grand nombre d'autres, à l'époque du concile de 1811. Sous la restauration, Jauffret publia plusieurs écrits sur des matières ecclésiastiques. En 1817: | un *Examen des articles organiques*, brochure in-8°; en 1818: | un *Examen du projet de loi relatif au nouveau concordat*, in-8°; en 1820: | *Des missions de France*, in-8°; c'est une réponse aux objections rebattues contre les missions et les missionnaires. En 1821: | *Des nouvelles officialités, ou Réfutation d'un écrit de Lanjuinais contre une ordonnance de l'évêque de Metz*, in-8°; la même année: | *De la juridiction épiscopale*, contre le même Lanjuinais, in-8° de 16 pages, réimprimé en 1827 en 56 pages; en 1825: | *Du recours au conseil d'état dans les cas d'abus en matière ecclésiastique*, in-8° de 51 pages; il y en a eu une deuxième édition, augmentée en 1850. Ces divers ouvrages dictés par un rare esprit de modération, annonçaient un homme versé dans les détails de l'administration ecclésiastique; seulement Jauffret accordait quelquefois un peu trop aux droits de l'autorité temporelle. Son ouvrage le plus remarquable est celui qui a été publié sous ce titre: *Mémoires historiques sur les affaires ecclésiastiques de France dans les premières années du dix-neuvième siècle*, 5 vol. in-8°. L'auteur s'était occupé long-temps de cet ouvrage qu'il aurait pu intituler: *Mémoires du ministère des cultes*. C'est le tableau de l'administration dont il avait fait partie, et avec laquelle il avait continué à entretenir des rapports. Cet ouvrage peut être consulté avec fruit sur les affaires ecclésiastiques pendant les vingt premières années du dix-neuvième siècle; cependant on y remarque un peu de partialité pour l'administration de Portalis. Parvenu au conseil d'état, Jauffret, dont on connaissait l'application constante à l'étude des matières ecclésiastiques dans leurs rapports avec l'administration civile, était souvent chargé des affaires

contentieuses dans ce genre, et y fit constamment preuve des dispositions les plus conciliantes. Il est mort à Paris, le 9 mars 1856.

JAUFFRET (PIERRE), inventeur de la méthode pour faire de l'engrais sans le secours du bétail, né en Provence, vers 1776, mort à Bordeaux au mois de décembre 1837, dut le jour à une famille d'agriculteurs, et exerça lui-même pendant long-temps la profession de ses pères. Doué d'un véritable génie d'observation, il fut frappé dès le début du vice radical de l'agriculture de son pays, le manque d'engrais et de l'insuffisance des moyens que l'on prenait pour y suppléer. Il ne songea plus dès lors qu'à combattre cet obstacle, et, préoccupé de cette pensée, il se livra pendant les quarante ans de sa pratique à des expériences qui, n'étant malheureusement pas guidées par une instruction solide, furent long-temps infructueuses. Sa persévérance néanmoins fut couronnée de succès; mais le pauvre expérimentateur avait sacrifié son modeste patrimoine. Après de très heureux essais exécutés à Aix, Jauffret crut devoir se rendre à Paris. Mais ses prospectus, rédigés pour la Provence, eurent peu de succès chez les agriculteurs des autres départemens, qui d'ailleurs ignoraient ce qui s'était fait dans le midi, et Jauffret trouva de la défiance là où il comptait sur un triomphe. Comme la plupart des inventeurs, il mourut à la veille de recueillir le fruit de ses longs travaux; mais sa découverte lui a survécu, et le point où elle est arrivée dans l'opinion publique ne peut laisser aucun doute sur son succès définitif.

JOHANNOT (ALFRED), peintre et graveur célèbre, naquit à Offenbach, en 1800, de parens français, et vint, âgé de sept ans seulement, à Paris, avec sa famille qui était fort pauvre à cette époque. Déjà pénétré du sentiment de sa position dans un âge si tendre, il voulut y porter remède, et sans autre maître que la nécessité et un goût exquis, quoique dépourvu de culture, il se mit à enluminer des dessins qu'il vendait pour n'être plus à charge à ses parens. Bientôt, aidé de son frère (M. Tony Johannot, actuellement existant), il se mit à graver ses propres dessins et des images qu'il vendait aux marchands de la rue Saint-Jacques. Après une persévérance extraordinaire, les deux frères rétablirent insensiblement l'aisance dans leur famille, et purent

procurer du repos à leurs parens. Bientôt le célèbre Gérard (*voyez ce nom au Supplément*), devinant le talent d'Alfred Johannot, le prit en amitié et s'entendit avec lui pour la gravure de son tableau représentant *Philippe V déclaré roi d'Espagne en 1700*; cette planche, reproduisant une des scènes les plus mémorables de l'histoire de France, fut exécutée avec une rare perfection. Depuis la publication de ce magnifique essai dans un genre nouveau pour lui, Alfred Johannot cessa entièrement de graver, et se borna à peindre d'après ses propres inspirations. Ses ouvrages les plus remarquables sont : | *Charles I^{er} donnant sa bénédiction à sa famille* avant de monter sur l'échafaud, et les tableaux de la chapelle consacrée à saint Hyacinthe dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette à Paris. Sa mort prématurée l'a forcé de laisser inachevés plusieurs tableaux d'histoire, auxquels il avait travaillé avec une grande activité pendant les dernières années de sa vie, entre autres : | *La restauration de Charles II et sa rentrée à Londres*; | une scène de la vie d'*Elizabeth*; | le chancelier *Thomas Morus* résistant courageusement aux sanguinaires volontés de Henri VIII, etc. Alfred Johannot, indépendamment de son talent comme peintre, eût mérité la réputation d'un grand artiste par le goût exquis, l'imagination vive, spirituelle et féconde dont il a fait preuve dans les *vignettes* dont il a orné différentes éditions d'auteurs anciens et modernes. Attaqué déjà dès l'année 1821 de l'affection de poitrine à laquelle il finit par succomber, et condamné à ne point sortir de sa chambre constamment chauffée à trente et même trente-cinq degrés, il vivait uniquement de laitage et pouvait à peine prononcer une parole. C'est dans un état si déplorable que cet artiste laborieux eut le courage d'entreprendre, et la constance de terminer la plus grande partie des ouvrages auxquels il dut sa brillante réputation. Un voyage long et pénible, entrepris forcément au commencement de l'année 1837, rendit son mal incurable, et c'est au milieu de cruelles souffrances tempérées par une résignation parfaite, fruit d'une conviction religieuse profondément enracinée, qu'il mourut à Paris vers la fin de décembre 1837, âgé seulement de trente-sept ans.

JONDOT (ETIENNE), écrivain distingué, né à Montcenis près Autun, en 1770,

ayant été compris dans la première réquisition, fut secrétaire d'un général dans la Vendée, et publia dans *le Courrier universel*, des Réflexions courageuses sur l'armée catholique. Peu après il fit paraître | un *Parallèle de Louis XVI et de Tsou-Ching*; puis, | l'*Esprit de la révolution française*, et | des *Observations critiques sur les leçons d'histoire de Volney*, 1799, in-8°. Il devint un des coopérateurs du *Journal des débats*, où il rendait compte principalement des voyages et des livres d'histoire. Il obtint en 1804, une chaire d'histoire à l'école de Fontainebleau, en 1810, une chaire semblable au lycée de Rouen, et en 1812, à Orléans; mais il donna sa démission l'année suivante, et vint se fixer à Paris. Il coopéra avec MM. Mutin et Salgues, à l'ouvrage qui parut en 1801, sous le titre de : *La philosophie rendue à ses premiers principes*, 2 vol. in-8°. En 1807 il donna | une édition du *Précis de l'histoire universelle*, d'Anquetil, où il avait fait quelques corrections, 12 vol. in-8°; en 1809, | le *Tableau historique des nations*, 4 vol. in-8°; en 1810, | les *Lettres troyennes*, ou *Observations critiques sur les ouvrages d'histoire qui concourent pour les prix décennaux*, in-8°; en 1817, | l'*Histoire de Julien l'apostat*, 2 vol. in-8°. En 1820, Jondot fit paraître | *L'anti-Pyrrhonien*, ou *Réfutation complète des principes contenus dans le 2^{me} volume de M. de La Mennais*, in-8°. Cette réfutation eut peu de succès, et véritablement l'auteur n'avait pas pris le meilleur moyen pour se faire lire avec intérêt : les partisans du nouveau système l'accablèrent de railleries. Jondot se retira de la lice, et commença à préparer une seconde édition de son *Tableau historique des nations* : l'impression en était commencée, mais sa mort, arrivée le 16 mars 1854, l'a fait suspendre au 41^{me} volume. Cet ouvrage, ainsi que tous ceux du même auteur, annoncent chez Jondot les vues les plus saines en religion comme en politique.

JUNG (JEAN-HENRI, dit STILLING), né à Grund, dans le duché de Nassau, en 1740, exerça d'abord le métier de tailleur, se fit ensuite maître d'école, reprit forcément sa première profession, et parvint enfin à entrer comme instituteur dans une maison particulière. Il y acheva sa propre éducation, étudia ensuite la médecine à Strasbourg, et s'établit à Elbersfeld en qualité de médecin. Nommé en 1798, professeur d'économie politique

à Lautern, il occupa plus tard différentes chaires dans les universités de Marbourg et de Heidelberg. Ce fut dans cette dernière ville qu'il mourut au commencement de 1817. Jung a laissé un grand nombre d'ouvrages dont nous nous bornerons à citer les principaux : | *Théorie de la connaissance des esprits*, Nuremberg, 1808. | *Apologie de cette théorie*, ibid., 1809. Il crut avoir trouvé la clef de l'apocalypse, et publia un *commentaire* dans lequel il reconnut et signala la prédiction de la révolution française. En général on remarque dans les écrits de Jung un caractère de piété bizarre qui dégénère souvent en superstition, et le conduit à des théories extravagantes. Dans l'un de ses ouvrages il va jusqu'à prédire un nouvel avènement de Jésus-Christ avant 1856. Il avait une foi robuste en ses prédictions et souffrait impatiemment les contradicteurs. Toutefois ces fâcheuses dispositions ne l'empêchèrent pas de se rendre utile à la société par des ouvrages de science pratique. On cite particulièrement : | *Manuel de la science financière*, Leipsick, 1789; | un *Manuel de la science d'administration*, | et une *Méthode d'opérer la cataracte et de la guérir*, Marbourg, 1781, in-8°. Jung opérait avec succès la cataracte par extraction; plus de deux mille indigens lui durent, dit-on, la vue, et telle était sa charité que loin de rien exiger d'eux, il en prenait soin et contribuait à les défrayer pendant le traitement.

JUNOT duchesse d'ABRANTÈS (N.), femme auteur distinguée, naquit à Montpellier, le 6 novembre 1784, d'une famille de l'île de Corse, nommée Comnène. Amie d'enfance de Bonaparte, quand ce général fut devenu empereur, et qu'elle eut épousé un de ses compagnons d'armes, elle brilla par son esprit au milieu des femmes les plus distinguées de la cour impériale. Après la mort du maréchal Junot, l'empereur Alexandre témoigna à sa veuve un généreux intérêt. La duchesse d'Abantès reçut, dit-on, de ce prince la promesse de rentrer en possession de ses immenses et riches domaines, à condition de faire naturaliser prussiens ses enfans; mais elle n'hésita pas à refuser l'opulence qui lui était offerte à un pareil prix. Ayant perdu les derniers débris de sa fortune, elle quitta Versailles où elle s'était réfugiée, revint à Paris et se vit dans l'obligation de vivre du travail de sa plume.

Toutefois sa plus grande réputation littéraire ne date guères que de l'année 1831, époque où parurent ses *Mémoires sur l'empire, la restauration et les cent-jours*. Sans vouloir ici révoquer en doute le mérite réel de cette production, principalement sous le rapport des détails et du style, il est permis de soupçonner que le succès prodigieux dont elle fut saluée à son apparition peut être attribué en grande partie aux circonstances dans lesquelles elle fut publiée. La branche aînée des Bourbons venait de succomber sous les efforts réunis de plusieurs partis coalisés, et les préventions de l'auteur contre une famille malheureuse n'éveillaient que trop de sympathies, surtout parmi les partisans du gouvernement impérial, dont la haine implacable avait préparé et consommé la ruine du trône de saint Louis. Ce premier travail fut suivi d'un grand nombre de *Romans*, qui se succédèrent à des intervalles très rapprochés, et de plusieurs *Nouvelles* insérées tant dans la *Revue de Paris* que dans le *Musée des familles* et autres recueils littéraires. La duchesse d'Abrantès ne brilla pas moins par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Bonne et obligeante, elle allait avec générosité, magnificence même, au-devant des besoins des personnes avec lesquelles elle était liée. Réunissant chaque semaine à sa table tout ce qui possédait ou désirait se faire un nom dans la littérature et dans les arts, elle aida de son crédit et de sa bourse plus d'un talent qui fût demeuré sans elle dans l'oubli. Une profusion dictée par des motifs si louables, finit par amener la ruine totale de sa fortune, et la duchesse d'Abrantès ne recueillit que de l'ingratitude pour prix de tous ses bienfaits. Obligée de se retirer dans une maison de santé à Chaillot, après avoir vu vendre par autorité de justice tout ce qu'elle possédait, elle succomba le 7 juin 1838, à une courte maladie que d'amers chagrins rendirent promptement sans remède. De tous les anciens frères d'armes de son mari, un seul assista à ses funérailles, et parmi ces hommes de lettres dont plusieurs lui devaient tant, pas un ne trouva quelques paroles de regrets à prononcer sur sa tombe.

JUSSIEU (ANTOINE-LAURENT de), professeur de botanique au muséum de Paris, né en 1747, était neveu des deux illustres botanistes du même nom, Bernard et Joseph de Jussieu. En 1763, Antoine venait

d'achever ses études à Lyon, sa ville natale, lorsque son oncle Bernard l'appela à Paris. En 1770, il fut désigné à Buffon pour remplacer Lemonnier, à qui ses fonctions de premier médecin du roi ne permettaient plus de remplir celles de démonstrateur de botanique. En 1775, il fut reçu membre de l'académie des sciences, section de botanique. C'est dans le mémoire qu'il présenta à cette occasion, que se trouvent bien développés pour la première fois les caractères des plantes qui avaient échappé à Adamson. En 1774, de concert avec André Thouin, il traça les bases et dirigea les détails de la replantation de l'école du jardin du roi, pour remplacer la méthode de Tournefort trop vieillie. Pendant ce temps, toujours occupé de perfectionner la méthode naturelle, il préparait son *Genera plantarum*, qui devait servir de base à la science. Il traça dans son esprit le plan de cet ouvrage et le médita pendant vingt ans; mais alors il l'avait si bien préparé qu'il en commença l'impression en 1788, sans l'avoir écrit, et que la rédaction ne précéda jamais de plus de deux feuilles la composition typographique. Les disciples du grand Linnée rejetèrent d'abord sans examen la nouvelle doctrine; mais de Jussieu eut la consolation de les voir revenir, et si la justice qu'on lui devait s'est fait attendre, elle a été pleine et entière. En 1777 il avait été nommé administrateur au jardin du roi, mais il céda sa chaire en 1785 à Desfontaines (voyez ce nom au supplément). Il fut nommé, en 1804, professeur à la faculté de médecine de Paris, et conseiller à l'université impériale le 17 septembre 1808. A la réorganisation de l'école de médecine de Paris, en 1822, il fut mis sur la liste des professeurs honoraires. De Jussieu a publié : | *Rapport de l'un des commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal*, 1784, in-8°. La conclusion de ce rapport est que l'homme produit sur son semblable une action sensible par le contact, et quelquefois par un simple rapprochement de distance; mais l'auteur attribue cet effet à l'émanation de la chaleur animale plutôt qu'à un fluide magnétique non encore démontré. | *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in horto regis parisiensi exaratum, anno 1774*, Paris, 1789, in-8°, réimprimé avec des notes de l'éditeur par Usteriz, Zurich, 1791, in-8°; 5^e édition, Leipsick,

1732, in-8°. Cet ouvrage a servi de base à plusieurs autres du même genre qui ont été publiés par la suite. Depuis son apparition, la science a certainement fait des progrès importans auxquels l'auteur du *Genera* n'a pas peu contribué lui-même par ses différens travaux. Tel qu'il est néanmoins, l'ouvrage dont il s'agit est un des plus beaux monumens que l'esprit humain ait élevés à la science de la nature, et a fait, au témoignage de Cuvier, la même révolution dans les sciences d'observation que la chimie de Lavoisier

dans les sciences d'expérience. | *Tableau synoptique de la méthode botanique de Bernard et Antoine-Laurent de Jussieu*, 1796 ; | *Tableau de l'école de botanique du jardin des plantes de Paris*, ou *Catalogue général des plantes qui y sont cultivées*, 1800, in-8°. Ce savant naturaliste est en outre l'auteur d'une histoire du *Jardin du roi*, depuis sa fondation jusqu'à la mort de Buffon (16 avril 1788). De Jussieu est mort à Paris, le 17 septembre 1856, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

KEA

KATER (N.), habile mathématicien anglais, né en 1777, et mort à Londres, le 26 avril 1853. On lui doit un hygromètre très sensible dont il a donné la description dans les *Asiatic researches*, etc. Ses expériences pour déterminer la longueur du pendule à secondes, ses opérations trigonométriques, etc. sont bien connues. Il réunissait au plus haut degré la patience qu'exige la mécanique pratique, et la finesse d'observation à une force de raisonnement peu ordinaire. La plupart des travaux de Kater ont été publiés dans les *Transactions philosophiques* de Londres.

KEAN (EDMOND), le plus célèbre des acteurs anglais au dix-neuvième siècle, naquit à Londres, le 4 novembre 1775, d'un tailleur de cette ville. Placé dès son enfance au théâtre de Drury-Lane, pour y jouer quelques petits rôles d'enfants dans les pantoufles, il acquit une très grande flexibilité dans ses membres et beaucoup de mobilité dans ses traits; mais ces exercices violents dérangèrent sa santé et déformèrent ses jambes qui devinrent crochues. Renvoyé peu de temps après de ce théâtre, il fut placé dans une école par sa mère qui voulait lui donner un peu d'éducation, afin de le rendre propre à quelque profession; mais il ne tarda pas à se dégoûter de la monotonie de la vie d'écolier et résolut de s'embarquer, malgré tous les efforts de sa mère pour l'en empêcher. Il entra comme mousse à bord d'un bâtiment qui se rendait à Madère, se dégoûta encore de ce métier et revint à Londres, où il songea à reprendre sa première profession. Il débuta d'abord dans une troupe de bateleurs qui couraient les marchés et les foires, et s'y distingua par la souplesse de ses membres et son talent mimique. Renonçant, au bout de sept ans de séjour dans la capitale, à un genre de vie aussi dégradant, il dut à la protection de miss Fildswell, actrice du théâtre de Drury-Lane, un engagement dans une troupe de province. Kean prit alors le nom de Carey, et parut successivement dans les rôles de *Hamlet*, de

KEA

Caton et de *lord Hastings*; quoique âgé de treize ans seulement, il s'en acquitta de manière à s'attirer de nombreux applaudissements. Après avoir passé trois années au collège d'Eton où il fit des progrès assez remarquables dans la langue latine, il reparut sur la scène dans diverses villes de province, et ensuite au théâtre de Drury-Lane où il obtint, le 26 janvier 1814, dans le rôle de *Shylock* du *Marchand de Venise*, un succès d'enthousiasme. Une réussite non moins brillante l'attendait dans le rôle de *Richard III*, qu'il rendit le 15 février suivant avec une supériorité qui le fit universellement proclamer le premier acteur de Londres. Il soutint sa réputation dans *Hamlet*, *Othello*, *Jago*, *Macbeth* et dans une foule d'autres rôles des genres les plus variés. Il ne fut pas moins heureux dans la comédie de caractère. En 1818, il vint une première fois à Paris où il reçut de ses confrères du théâtre Français, l'accueil le plus flatteur. En 1820, il visita les Etats-Unis, y obtint de nouveaux succès, et revint à Londres après cinq mois d'absence. Dans le printemps de 1823, il vint à Paris, et remplit plusieurs rôles tragiques et comiques dans la troupe anglaise établie au théâtre des Italiens; il y produisit beaucoup d'effet dans la comédie, mais fut moins goûté dans la tragédie, malgré la manière originale et supérieure dont il joua plusieurs scènes principales de diverses pièces. De retour à Londres, il mourut dans cette ville vers 1850. Kean était de petite taille et manquait de noblesse; sa voix même était rauque; mais son œil perçant, sa physionomie mobile et expressive, ses gestes animés et un organe susceptible des inflexions les plus tragiques, faisaient oublier tous ses défauts. La vie aventureuse et le caractère bizarre de cet acteur extraordinaire sous tous les rapports, a fourni à M. Alexandre Dumas, l'un des auteurs dramatiques les plus renommés de notre époque, le sujet d'un drame, en cinq actes, représenté en 1856 au théâtre de la Porte Saint-

Martin, sous ce titre : *Kean, ou Désordre et génie*.

KELLERMANN (FRANÇOIS-ETIENNE), marquis, duc de Valmy, pair de France et lieutenant-général, était né à Metz vers 1770. Après avoir fait ses études au collège des Quatre-nations à Paris, il fut attaché en 1790 à l'ambassade de France aux Etats-Unis. Mais il quitta bientôt la carrière diplomatique pour celle des armes, et en 1795, il suivit son père dans sa campagne contre les Prussiens. Il servit en 1797 dans l'armée d'Italie comme adjudant-général, et après s'être distingué au passage du Tagliamento, où il fut blessé, il fut chargé par Bonaparte de porter à Paris les drapeaux conquis dans cette glorieuse journée. L'année suivante, Kellermann qui avait été élevé au grade de général de brigade, contribua beaucoup, par l'audace de ses manœuvres, au succès du combat de Civitta-Castellana. Pendant cette guerre, il remporta encore plusieurs avantages sur différens corps de l'armée ennemie, et ce fut lui qui, pénétrant dans Naples, prit possession des forts Saint-Elme et Château-Neuf. Il combattit aussi à Marengo, et contribua puissamment au succès de cette journée qui lui valut le grade de général de division. En 1805, il fit la campagne d'Allemagne et fut blessé à Austerlitz. Envoyé en 1808 à l'armée de Portugal, il assista à la bataille de Vimeiro, et y facilita la retraite des troupes françaises en arrêtant la poursuite de l'ennemi avec un seul régiment. Après cette journée, Kellermann conclut et signa la convention de Cintra dont l'Angleterre se montra fort mécontente. En 1809, il prit le commandement en chef de l'Espagne septentrionale, et effectua, de concert avec le maréchal Ney, l'expédition des Asturies, dans laquelle l'armée du marquis de la Romana fut dispersée et détruite. En 1813, Kellermann fit la campagne de Saxe, fut blessé en emportant le village de Kliz, et eut plusieurs chevaux tués sous lui à la bataille de Bautzen. La campagne de France lui offrit de nouvelles occasions de se distinguer. Le 25 février 1814, il enleva, sur la route de Bar-sur-Seine, à l'arrière garde des Autrichiens, un parc d'artillerie et huit cents hommes. Le 26 mars suivant, il poursuivit les Russes fuyant sur les routes de Vitry et de Bar-sur-Ornain. Après le retour des Bourbons, le général Kellermann fut nommé chevalier de Saint-Louis et ins-

pecteur général de cavalerie. Lorsque Napoléon échappé de l'île d'Elbe aborda en France, il fut appelé à Essonne, au commandement de la cavalerie que la prompt arrivée de Napoléon à Paris ne lui permit pas de rassembler. Pendant les cent-jours, il fit partie de la chambre des pairs, et combattit à Waterloo. Exclue de la chambre haute à la seconde restauration, il y rentra après la révolution de juillet. Il est mort à Paris le 2 juin 1855.

KLAPROTH (HENRI-JULES), né à Berlin en 1785, s'adonna jusqu'à l'âge de quinze ans à l'étude de la chimie et des sciences physiques que son père cultivait avec le plus grand succès. Mais la lecture de quelques livres d'histoire et de voyages le détermina à abandonner ces sciences, pour étudier les langues persane et chinoise. Après avoir passé deux ans à l'université de Halle, il se rendit en 1802 à Dresde, où pendant six mois il compulsa les manuscrits orientaux de la bibliothèque du palais japonnais. Pendant son séjour dans cette ville, il commença la publication de son journal intitulé *Asiatische magasin* qui le fit avantageusement connaître. Il alla ensuite à Weimar, où il demeura jusqu'en 1804. L'académie des sciences de Saint-Petersbourg lui offrit un diplôme d'associé pour la section des langues et de la littérature asiatique. Désirant connaître par lui-même cette Asie dont il avait fait de si bonne heure l'objet de ses curieuses investigations, il trouva une occasion favorable de la visiter dans l'ambassade que le gouvernement russe se décida, en 1805, à envoyer à Pékin. Klaproth obtint l'autorisation de s'y joindre. Malheureusement cette ambassade ne put pénétrer en Chine par suite de quelques difficultés qui s'élevèrent entre l'envoyé russe Goloffkin et le vice-roi de la Mongolie chinoise. Klaproth toutefois profita de son voyage qui lui avait fait traverser 4,800 lieues de pays depuis Saint-Petersbourg, pour recueillir des observations sur les langues de tous les peuples avec lesquels cette lointaine excursion l'avait mis en contact, et il y trouva les premiers matériaux de son bel ouvrage sur les langues de l'Asie, qu'il publia plus tard sous le titre d'*Asia polyglotta*. L'étude qu'il avait faite précédemment de la langue mandchoue lui servit beaucoup dans ce voyage, et le séjour de dix mois qu'il fit à Irkoutzk, ville principale de la Sibérie, où il acquit un grand nombre de livres chi-

nois, mandchous, mongols et japonais, acheva de le familiariser avec les idiomes de l'Asie. En 1806, Klaproth se sépara de l'ambassade russe pour explorer seul une grande partie des frontières septentrionales de la Chine, et il ne fut de retour à Saint-Petersbourg qu'en 1807. L'académie de cette ville voulant honorer les découvertes qu'il avait faites, et lui donner un témoignage éclatant de son estime, lui décerna le diplôme d'académicien extraordinaire, et le choisit, sur la proposition du comte Jean Potocki, pour aller explorer les montagnes du Caucase, et prendre des notions positives sur l'état physique et moral de ces contrées qui étaient imparfaitement connues du gouvernement russe lui-même. Klaproth brava les fatigues et les périls pour accomplir cette mission dont il s'acquitta de la manière la plus satisfaisante, et il fit paraître en 1810 le premier volume de son ouvrage. Quelques contrariétés qu'il éprouva à St-Petersbourg, lui firent désirer de quitter ce pays. Il accepta une chaire qui lui fut offerte à l'université de Wilna, sur la demande du prince Adam Zartoriski, curateur de l'université. Mais le ministère russe l'ayant invité à faire un catalogue raisonné des livres et manuscrits chinois et tartares qu'il avait recueillis dans ses voyages, pour la bibliothèque impériale, Klaproth, pour exécuter ce travail qui ne fut terminé qu'à la fin de 1810, dut prolonger son séjour en Russie. En 1812, il demanda et obtint son congé définitif, non cependant sans quelques difficultés. Il se rendit en 1814 en Italie, et continua paisiblement ses recherches savantes au milieu de la crise politique qui ébranlait l'Europe. Quelque temps après, il vint à Paris, où il fixa sa résidence, quoiqu'il eût été nommé par le roi de Prusse professeur de langues asiatiques à Berlin. Il est mort à Paris le 27 août 1833. Ce savant laborieux a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont : | *Asia polyglotta*, ou *Classification des peuples de l'Asie*, d'après l'affinité de leurs langues, avec des vocabulaires comparatifs de tous les idiomes asiatiques, Paris, 1825, in-4°, et atlas in-fol. ; | *Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours*, Paris, 1826, in-4°, avec un atlas de 27 cartes ; | *Mémoires relatifs à l'Asie*, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les

peuples de l'Orient, 1824-1828, 5 v. in-8° ; | *Magasin asiatique*, ou *Revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale* ; première et seconde lettre sur les hiéroglyphes, Paris, 1827, in-8° ; l'auteur, dans ces deux lettres, avait pour but de contester la réalité des découvertes attribuées à M. Champollion jeune. | *Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase et des provinces limitrophes entre la Russie et la Perse*, Paris, 1827, in-8° ; | *Voyage à Pékin à travers la Mongolie chinoise en 1820 et 1821 par Timbowski*, traduit du russe par M. N...., publié avec des corrections et des notes, Paris, 1827, 2 vol. in-8° et atlas ; | *Histoire de Kachmerfs*, traduit de l'original sanscrit par M. Wilson, et publié avec des notes par M. Klaproth, Paris, 1826, in-8° ; | *Nouveau Mithridates, ou Classification systématique de toutes les langues connues*, contenant un aperçu grammatical de chaque langue, ainsi qu'un vocabulaire polyglotte des cinq parties du monde, avec un atlas. Ce savant a de plus inséré un grand nombre de mémoires intéressants dans le *Journal asiatique*. Il a de plus donné une édition de l'ouvrage de Marco-Polo avec un commentaire. Klaproth parlait et écrivait le français avec une correction et une facilité très rares chez les Allemands. Il était membre de la société asiatique et de l'académie de Besançon.

KLEIN (BERNARD), né à Cologne, en 1794, fut l'un des plus remarquables compositeurs de l'Allemagne moderne. Malgré le grand nombre de recherches scientifiques dont il enrichit l'art qu'il cultivait comme théoricien, Klein ne fut pas moins compositeur fécond. Indépendamment d'une grande collection de *sonates pour le piano*, d'*airs détachés* et de *chants religieux*, il a laissé plusieurs vastes compositions dans un genre plus relevé. On cite l'*oratorio de Job*, et le grand opéra de *Didon*, écrit dans le style de Gluck. Il fut chargé, en 1828, d'écrire pour la fête musicale de Cologne, l'*oratorio de Jephthé*, qui produisit une vive sensation, et fut exécuter en 1830, à la fête musicale de Halle, l'*oratorio de David*, qui n'eut pas moins de succès. Klein mourut le 9 septembre 1832.

KLEMRATH (HENRI), jurisconsulte distingué, né en 1793, a rendu son nom recommandable par plusieurs publications universellement estimées. On cite

dans ce nombre deux mémoires, l'un sur *les monumens inédits du droit français*; l'autre sur les *olim*. Son dernier ouvrage qui a paru en partie dans la *Revue de la législation*, est intitulé : *Etudes sur les coutumes*. Klimrath mourut le 31 août 1833, laissant manuscrits deux ouvrages très importants, l'un intitulé : *Histoire du droit français*, qui manque encore à la science malgré quelques essais récents; l'autre, *Le livre de justice et du prêt*. La plus grande partie de ses travaux se trouve consignée dans la *Revue de législation*, la *Revue étrangère*, la *Revue germanique*, et l'ancienne *Revue du progrès social*, où il a fait preuve d'études historiques aussi bien dirigées que consciencieusement approfondies.

KLUBER (JEAN-LOUIS), publiciste allemand, né à Berlin vers 1761, se trouvait au service du grand-duc de Bade, quand le congrès de Vienne fut ouvert. Il se rendit alors dans cette ville, et à l'aide de documens puisés sur les lieux mêmes, il publia un *Commentaire sur les actes du congrès*, 1814 et 1815, 8 vol. in-8°. Cette publicité donnée à des transactions destinées à demeurer secrètes, attira quelques désagrémens à l'auteur. Nommé, en 1817, conseiller de légation du ministère des affaires étrangères en Prusse, il fit paraître à cette époque un *Commentaire du droit public de la confédération germanique*. Les principes démocratiques établis dans cet ouvrage par Kluber, l'ayant compromis aux yeux de son gouvernement, il quitta le service de la Prusse, et se retira à Francfort, où il mourut, le 16 février 1833.

KLUGE (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), professeur au gymnase de Breslau, né en 1782, et mort le 21 août 1834, s'est fait un nom en Allemagne par un volume sur le *Traité de la politique d'Aristote*, et par un ouvrage sur le *Gouvernement de Carthage*. On lui doit encore une édition du *Periple d'Hannon* et une *Biographie du professeur Wolf*.

KOECHLIN (JACQUES), petit-fils de Samuel Kœchlin, qui, en 1746, fonda à Mulhouse la première manufacture d'indiennes connue, naquit dans cette ville qu'il quitta peu de temps après la révolution de 1789, lorsque le gouvernement français lui retira le privilège qu'elle avait d'introduire en France ses produits industriels. La famille Kœchlin transporta alors son établissement dans l'intérieur du royaume. Mais à peine Mulhouse fut-

il réuni à la France, qu'elle vint s'y établir de nouveau. La manufacture qu'elle dirigeait, habilement administrée, s'éleva rapidement à un haut degré de prospérité, et devint une des plus considérables du royaume. En 1823, plus de 6,000 ouvriers y étaient employés. Jacques Kœchlin avait fondé et généreusement doté dans sa ville natale un institut pour les orphelins. Ses concitoyens pour reconnaître ce bienfait, l'appelèrent à la mairie de Mulhouse; fonctions qu'il interrompit forcément durant l'invasion des armées étrangères. Réintégré sous le ministère de M. Decazes, il fut destitué en 1820; néanmoins les suffrages des électeurs du Haut-Rhin l'envoyèrent la même année à la chambre des députés, où il prit place dans les rangs de l'opposition. Réélu, en 1822, par le même collège électoral, il se chargea de présenter à la chambre une pétition de 132 électeurs demandant une enquête judiciaire sur la promenade militaire de deux escadrons de cavalerie dans le département du Haut-Rhin, à l'époque de la conspiration du colonel Carron. Cette pétition n'ayant point été prise en considération, et n'ayant pu être soutenue à la tribune, Kœchlin fit imprimer une relation de tout ce qui s'était passé à cette époque dans le Haut-Rhin. Cet écrit, dans lequel il attaquait le gouvernement et cherchait à prouver l'innocence des conspirateurs, fut saisi et l'auteur fut condamné par défaut à 5,000 francs d'amende et à un an de prison. Kœchlin forma depuis opposition à ce jugement, et ne subit qu'une peine beaucoup moins forte. Le département du Haut-Rhin le chargea encore, en 1824, de le représenter; mais il ne fut point réélu en 1827. Il est mort à Mulhouse, le 16 novembre 1854.

KOHLMANN (ANTOINE), jésuite français, né à Kaisersberg près Colmar, le 15 juillet 1771, fit ses premières études à Colmar. Porté par sa vocation vers l'état ecclésiastique, il quitta la France, lorsque la révolution éclata, et alla faire sa théologie au collège de Fribourg. Dès qu'il eut reçu la prêtrise, il entra dans l'association naissante du sacré-cœur et exerça le ministère à Hagenbrunn, près Vienne, où il montra son zèle dans une épidémie qui ravagea le pays. La congrégation du sacré-cœur s'étant unie à une autre société qui s'était formée en Italie, Kohlmann fut envoyé à Vicence et à Pavie. En 1803, il se rendit à Dunebourg, où les jésuites

avaient leur noviciat. Deux ans après, il fut envoyé aux Etats-Unis, où pendant vingt-deux années, il sut par son zèle et ses vertus, mériter l'estime générale. En 1813, il était recteur de l'église de Saint-Pierre à New-Yorck, et fut cité en justice pour révéler les auteurs d'un vol qu'il ne connaissait que par la confession. Kohlmann exposa devant le grand jury la doctrine catholique à cet égard. C'était une question toute nouvelle aux Etats-Unis, et devant des juges protestans. Après de longs débats, il fut décidé que Kohlmann serait dispensé de parler. Il publia à ce sujet une brochure intitulée : *Question catholique en Amérique*. Peu après, il publia un autre écrit contre les Unitaires à l'occasion d'un nouvel évangile qu'ils avaient fabriqué. Léon XII ayant rendu le collège Romain aux jésuites, le père Kohlmann fut appelé à y professer, et il y enseigna la théologie pendant cinq ans. Le même pontife le fit consultant des congrégations des affaires

ecclésiastiques et des évêques irréguliers. Grégoire XVI le nomma qualificateur de l'inquisition. Une inflammation de poitrine, dont il fut atteint au mois d'avril 1836, le conduisit en trois jours au tombeau. Une notice sur sa vie et ses travaux a paru dans les *Annales des sciences religieuses de Rome*.

KRAFT (JEAN-CHARLES), architecte, né à Brunn-Ierfeld, le 19 juin 1764, et mort à Paris, au mois de décembre 1835. Son premier titre de naturalisation en France fut un traité d'*Architecture civile*, publié en 1804, et qui renferme une riche description des plus belles habitations des environs de Paris. Il publia ensuite un ouvrage sur la charpente ; puis son *Plan descriptif des plus beaux jardins pittoresques de France, d'Angleterre et d'Allemagne* ; une curieuse *Notice sur les plus anciennes et plus remarquables portes cochères de Paris* ; enfin son *Recueil des plus beaux monumens anciens et modernes*.

LAC

LACENAIRE, assassin condamné à mort en 1835 par la cour d'assises de la Seine, et qui s'est fait une sorte de célébrité par l'audace de ses principes et par une scélératesse raisonnée, était né à Lyon en 1805. Après avoir été commis voyageur, sa mauvaise conduite le fit tomber dans la misère, d'où il s'efforça de sortir par le crime. Il commit d'abord différens vols, et finit par s'associer à deux scélérats consommés, avec lesquels il conçut et exécuta plusieurs assassinats. Au mois de décembre 1854, il parvint à attirer le garçon de caisse d'une maison de banque, dans un appartement qu'il avait loué quelques jours auparavant, et où il l'attendait avec deux de ses complices pour le tuer et s'emparer de l'argent dont il était porteur. Le domestique étant parvenu à s'échapper de leurs mains après avoir reçu une blessure grave, Lacenaire fut arrêté et livré aux tribunaux. L'acte d'accusation lui imputait dix-neuf ou vingt faux, et ce fut sous trente chefs différens d'accusation qu'il parut en présence de la justice. Lacenaire désigna sans difficulté ses complices, et avoua différens vols et assassinats précédemment commis par lui. Condamné à mort, il subit sa peine au mois de novembre 1855. S'il n'y avait rien de plus dans la vie de Lacenaire, il serait sans doute demeuré confondu dans la foule exécrable des assassins. Mais ce qui attira sur lui l'attention publique, ce fut sa contenance calme et impassible pendant tout le cours des débats, ce fut surtout cette horrible gaité avec laquelle il développait la hideuse doctrine qu'il s'était faite pour autoriser le vol et l'assassinat. Renfermé à Bicêtre, il débitait à qui voulait l'entendre, des leçons de matérialisme et de perversité, et l'on vit les journaux se faire les échos de ces horribles doctrines, s'attacher à répandre de l'intérêt sur un monstre qui outrageait la morale et la divinité; reproduire ses conversations et publier des vers que du fond de son cabanon de Bicêtre, il jetait en pâture à la curiosité publique. Le besoin d'émotions fortes, produit et entretenu par tant

LAC

d'écrits émanés d'une imagination désordonnée, peut seul expliquer l'intérêt qu'a inspiré un homme tel que Lacenaire. C'est un trait de mœurs qui mérite d'être conservé. Un poète, M. Armand Pommier, a caractérisé dans les vers suivans, cette honteuse sympathie qu'on a témoignée de nos jours à de grands criminels.

Un scélérat infâme a vu ses rapsodies
Reproduites partout et partout applaudies.
Et ces graves journaux dont l'intraitable orgueil
Daigne à peine à notre art accorder un coup-d'œil,
Qui pour parler de vers ont trop d'autres matières,
Ont pourtant consacré des colonnes entières
Aux bribes sans couleur d'un méchant completier,
Qui du sicaire seul savait bien le métier.
Lacenaire a sur nous l'avantage du crime;
Mieux que lui mille fois nous polissons la rime.....
Nos jours se sont usés dans ces rudes combats,
Mais tout cela n'est rien : nous n'assassinons pas.
A ce prix seulement on devient un grand homme,
Et la presse au public vous révèle et vous nomme;
Tel est le goût du jour : les beaux vers ne sont rien
S'ils viennent de la part de quelque homme de bien;
Mais un vil assassin, un tigre Lacenaire,
Griffonnant des chansons de sa main sanguinaire,
Anacréon de bagne, Horace d'échafaud,
Par la presse aux cent voix est prôné comme il faut.

LACOMBE de **CROUZET** (le père **CLAUDE-AGRÈVE**), docteur de la faculté de théologie de Paris, dernier gardien du couvent des cordeliers de cette ville, naquit le 25 octobre 1752 à Saint-Agrève, dans le Vivarais, et on lui donna le nom de son lieu natal. Il entra de bonne heure au grand couvent des cordeliers de Paris, qui était soumis immédiatement au général de l'ordre, et qui servait de maison d'étude aux jeunes cordeliers qui venaient faire leur licence. On sait que l'établissement des franciscains, à Paris, date de l'année 1216, époque à laquelle ils furent envoyés dans cette capitale par St. François d'Assise, qui avait eu d'abord dessein de les y venir établir lui-même. Leur église, fondée par saint Louis, et brûlée en 1580, fut rebâtie deux ans après par Henri II. En 1703 le sanctuaire fut réparé par les libéralités de Louis XIV. Les religieux de cette maison furent conventuels jusqu'en 1802, époque où Gilles Dauphin, quarantième général de l'ordre,

y établit la grande observance. Ce couvent, où plusieurs familles illustres, entre autres celle des Lamoignon, avaient leur sépulture, était le collège général des cordeliers, et les huit provinces que cet ordre comptait en France, avaient droit d'y envoyer chacune un certain nombre d'étudiants. C'est la que le père Lacombe prononça ses vœux, à l'époque de la réunion des cordeliers observantins de France avec les conventuels, qui fut opérée par un bref de Clément XIV, du 9 août 1771. (On peut consulter sur cette réunion qui fut demandée par les deux branches de cordeliers un opuscule intitulé : *Lettre historique sur la réunion des cordeliers observantins de France avec les cordeliers conventuels*, Nanci in-8° de 72 pages; elle paraît être du père Puz, observantin, qui avait accompagné à Rome le père Husson député par ses confrères. Les conventuels y avaient envoyé le père Gourcel (voyez aussi une note de l'*Ami de la religion*, tome 82, page 151.) Le père Lacombe fit sa licence en 1784, et reçut le bonnet de docteur le 18 octobre de l'année suivante. A l'époque où la révolution éclata, il était gardien dans le grand couvent de Paris. C'est à ce titre qu'il signa une adresse à l'assemblée nationale, sur le décret du 18 février 1790, qui mettait une différence entre la pension des religieux mendiants et celle des religieux non mendiants. On y exposait à l'assemblée, que le grand couvent des Cordeliers de Paris avait plus de 50,000 francs de rentes foncières, et que l'ordre des minimes conventuels avait depuis long-temps le privilège de posséder des immeubles. Cette adresse, signée du père Lacombe, gardien, et du père Bourgade secrétaire, protestait d'ailleurs du respect des cordeliers pour l'assemblée nationale, et de leur soumission à ses décrets. Le père Lacombe resta dans sa maison, tant que la chose fut possible. En 1792 il en fut arraché et transféré aux carmes. Y étant tombé malade, le père Bourgade, qui avait prêté serment, profita du crédit dont il jouissait pour le faire sortir quelques jours avant le massacre. Le père Lacombe, après avoir recouvré sa liberté, entra dans sa maison des cordeliers, où il resta en surveillance, et, sur des ordres réitérés qu'il reçut, il en sortit enfin le dernier. Mais il ne quitta point Paris, où il exerça en secret son ministère, au milieu des périls que faisaient naître les persécutions des

diverses phases révolutionnaires, et auxquels il vint à bout de se soustraire, quoiqu'il n'eût fait aucun serment. Aussi tenait-il depuis à honneur d'avoir traversé les temps les plus difficiles sans s'être soumis à aucune des formules ou déclarations imposées successivement au clergé, et sa manière de voir le porta même à adopter en partie les idées des adversaires du concordat de 1801. A cette époque, il s'abstint de paraître dans les églises et il disait la messe chez lui. En 1816 il publia sous le titre d'*Hommage aux principes religieux et politiques, ou court et simple exposé de quelques vérités importantes*, par C. A. L. de C., une brochure in-8° de 82 pages dans laquelle il montrait une étrange préoccupation. Il allait jusqu'à appeler les membres qui avaient pris part au concordat de 1801, *une assemblée d'assermentés, d'intrus*, etc., et les engageait à revenir à l'unité de la foi. La position du pape Pie VII (1801) y est présentée sous un jour entièrement faux et il avertit ce pontife (page 75), qu'il n'a autre chose à faire, après avoir consenti à ce concordat, qu'à se présenter à un concile, y reconnaître ses torts et s'en rapporter au jugement des évêques. On trouve, il est vrai, dans cet opuscule, quelques principes justes, mais qui sont défigurés par l'exagération et la partialité. Il s'en fit trois éditions dont la dernière est suivie d'une Réponse à M. *** et d'une Réplique à M. P. Cette réplique s'adressait à l'*Ami de la religion*, qui avait rendu compte de la brochure du père Lacombe, tome VII, N° 181. Peu de temps après il publia une suite de *Lettres sur l'état actuel de l'église de France*, qui parurent au nombre de douze dans le format in-12. Après s'être prononcé très formellement dans les premières contre le concordat, l'auteur semble dans la neuvième revenir sur ses pas, et dit qu'il ne faut pas rompre l'unité, mais se soumettre aux pasteurs. Il prenait en effet des pouvoirs de l'ordinaire, et paraissait quelquefois dans les églises, mais il n'y exerça jamais de fonctions; il avait obtenu de dire la messe chez lui. En 1819 le père Lacombe fit paraître un nouvel écrit intitulé : *Les regards d'un chrétien tournés vers le saint sépulcre, ou Invitation aux princes de se coaliser pour garantir le tombeau du Sauveur des insultes des infidèles* par C. A. C. in-8°. L'auteur prenait le titre de commissaire général de l'ordre et archiconfrérie du

Saint-Sépulcre (on sait qu'il y avait autrefois aux cordeliers de Paris une confrérie du Saint-Sépulcre). Il reçut en cette qualité depuis la restauration plusieurs membres de l'ordre, et il a transmis, dit-on, ses pouvoirs à M. l'abbé Laboudrie, avec lequel il était lié. Le père Lacombe mourut le 10 octobre 1834, après être allé confesser au palais Bourbon un de ses amis malade. Il était âgé de quatre vingt-deux ans.

LAFON (JEAN-BAPTISTE-HYACINTHE), naquit à Pessac-sur-Dordogne, vers 1766, et n'était que diacre lorsque la révolution éclata. Attaché par principes à la famille des Bourbons, il travailla sous le Directoire à former une association royaliste dans le Midi. Sous le gouvernement impérial, il fut arrêté pour avoir fait imprimer secrètement, à Bordeaux, les réclamations de Pie VII contre l'invasion de ses états, avec la bulle d'excommunication lancée à cette occasion par le pape. Lafon fut amené à Paris et mis au secret; mais il parvint à faire disparaître des pièces qui pouvaient le compromettre. Après avoir été long-temps enfermé à la Force, il fut transféré dans une maison de santé située à la barrière du trône, où se trouvaient en même temps MM. de Polignac, de Berthier, et le général Mallet. Lafon se lia avec ce dernier, et les deux reclus formèrent le projet de profiter de l'absence de Bonaparte, qui se trouvait alors au fond de la Russie, pour renverser son gouvernement. Le 23 octobre 1812, Mallet et Lafon sortent la nuit, se présentent aux casernes, annoncent la mort de Bonaparte, et vont à la Force délivrer les généraux Guidal et Lahorie. Lafon, après s'être emparé de la préfecture de police, se rend à l'état-major de la place, où il est arrêté; mais il parvient à s'échapper à force de présence d'esprit et d'intrépidité. Plus heureux que Mallet, il se cacha dans Paris, et, après avoir fait courir le bruit de sa mort, il se retira à Louhans où il obtint, sous un faux nom, une place dans l'instruction publique. Il retourna à Paris en 1814, et fut chargé d'une mission dans l'Est. Lafon publia cette même année, une *Histoire de la conjuration de Mallet*, in-8°. Le gouvernement de la restauration lui donna la décoration de la légion-d'honneur, et la place de sous-précepteur des pages. Rappelé à cette époque vers son ancienne vocation, il demanda à l'autorité ecclé-

siastique d'être ordonné prêtre. Mais on jugea qu'après une vie si aventureuse et livrée tout entière à la politique, il avait besoin de se préparer au sacerdoce par quelque temps de retraite et d'études dans un séminaire. Lafon ne voulut point se soumettre à cette condition, dont il pensait que son âge devait l'exempter. Cependant, plusieurs années après, M. de Cheverus, archevêque de Bordeaux, prenant en considération son âge, sa conduite régulière et le vif désir qu'il avait d'être prêtre, le reçut à l'ordination. En 1830, Lafon se retira dans sa famille, à Pessac-sur-Dordogne. Il y vivait en prêtre, et prêchait quelquefois dans les églises voisines. Il est mort au mois d'août 1836, âgé d'environ soixante-dix ans.

LAFONT (N.), peintre d'histoire, né en 1763 et mort à Paris, au mois de janvier 1835, fut un des élèves distingués de Regnault. Ses tableaux de *Jacob bénissant ses enfans*, du *Samaritain*, de *Charles VII*, obtinrent des médailles d'or. Plusieurs de ses ouvrages sont au Luxembourg, à Versailles et dans divers musées des départemens.

LAFONTAINE (N.), peintre, né en 1756, et mort au mois de janvier 1835. Cet artiste qui s'était fait connaître par d'agréables intérieurs d'églises dans la manière de Stenwich et de Péterneef, avait renoncé à la peinture depuis vingt ans pour se livrer au commerce des tableaux. C'est lui qui découvrit, dans une petite ville de Belgique, le fameux tableau de Rembrandt, *la femme adultère*, l'acheta 20,960 fr. et le revendit 140,000 en Angleterre. Bonaparte, alors premier consul, à qui il en avait proposé l'acquisition pour orner le musée, lui avait offert 90,000 fr. qu'il refusa. Ce tableau est estimé aujourd'hui 100,000 écus. C'est le chef-d'œuvre de Rembrandt.

LAHARPE (FRÉDÉRIC-CÉSAR de), ex-directeur de la république helvétique, et général titulaire en Russie, né en 1750, exerça d'abord, durant quelques années, avec distinction, la profession d'avocat dans le pays de Vaud, lieu de sa naissance. Etant allé ensuite en Russie où son nom n'était pas inconnu, il y fut chargé de l'éducation de deux petits-fils de Catherine, les grands-ducs Alexandre et Constantin, et il reçut à cette occasion le grade de colonel. Rentré dans sa patrie avec une pension que lui faisait l'impératrice, Laharpe, chez qui les principes de la révolution française

avaient éveillé de fortes sympathies, commença à publier quelques écrits pour en prendre la défense et les propager parmi ses concitoyens. Le but avoué de l'auteur était de préparer l'affranchissement du pays de Vaud; mais on lui imputa à cette époque des desseins beaucoup moins honorables. Il fut accusé de travailler, ainsi qu'un de ses compatriotes nommé Ochs, à préparer en Suisse, par des pamphlets et des proclamations, la révolution que méditaient Rewbell et Merlin, membres du Directoire français. Quoi qu'il en soit, réduit à s'expatrier, Laharpe se réfugia en France où il publia les *Lettres de Philanthropus*, annoncées comme un ouvrage traduit de l'anglais. Peu de temps après le changement général opéré en Suisse par la France, il fut nommé directeur, en remplacement de Bay, et cette nomination fut confirmée à Paris, malgré l'opposition du commissaire Rappin. Cependant une lutte violente ne tarda pas à s'élever en Suisse entre l'autorité législative et le pouvoir exécutif. Laharpe tenta, en 1799, un coup d'état semblable à la journée française du 18 fructidor, dans le but de suspendre le retour de l'influence aristocratique par la dissolution du corps législatif. Après une vive discussion, le Directoire fut cassé, et le pouvoir confié provisoirement aux ex-directeurs Dolder et Savary. Quant à Laharpe, il demeura étranger aux affaires. On avait parlé de le mettre en jugement; mais il était seulement en surveillance, lorsqu'au passage du premier consul français en 1802, il obtint le 2 mai de se rendre à Paris. A cette époque trois cantons le chargèrent de les représenter à la *consulta* que Bonaparte voulait réunir dans cette ville pour pacifier la Suisse; mais il n'accepta pas cette mission, et vécut en France dans la retraite. Il se trouvait dans la capitale en 1814 au moment de l'invasion; l'empereur Alexandre le revit avec plaisir, le nomma général et le décora du grand cordon de Saint-André. Chargé de la défense des intérêts du peuple vaudois au congrès de Vienne, Laharpe réussit, grâce à la protection de son ancien élève, à rendre vaines les menaces de Berne. L'acte de médiation prévint la guerre civile, et maintint au nombre des cantons confédérés ceux de Vaud, du Tessin et d'Argovie. Rentré dans son pays, le général Laharpe demeura étranger à toutes les affaires publiques, et passa le

reste de ses jours à Lausanne, où il mourut, le 30 mars 1838, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

LAINÉ (JOSEPH-HENRI-JOACHIM), vicomte, ministre d'état, pair de France et membre de l'académie française, naquit à Bordeaux, le 11 novembre 1767. A peine âgé de vingt-deux ans quand la révolution éclata, il adopta avec chaleur les principes de 1789. Son talent oratoire et le succès avec lequel il exerçait alors la profession d'avocat, le firent nommer, en 1793, administrateur du district de La Réole, dans la partie des subsistances. Lainé conservait encore son exaltation politique au 31 mai, et il ne se rangea point à cette époque du parti des girondins. Mais si ses opinions participèrent alors à l'effervescence du temps, il resta du moins dans sa conduite pur de tout excès. Nommé membre du corps législatif sous l'empire, malgré le silence imposé par le gouvernement à cette assemblée, il osa, lors de la discussion du code pénal, manifester une vive opposition au système de confiscation qu'on voulait introduire dans la législation criminelle. Il demanda à cette occasion la formation d'un comité secret, où il put démontrer ce qu'il y avait d'injuste dans le projet du gouvernement. Mais cette proposition n'ayant pas été appuyée par un nombre suffisant de signataires, n'eut pas de suite. Lainé pouvait craindre d'avoir encouru la colère de Bonaparte; il reçut pourtant peu après la décoration de la légion-d'honneur, ce qui ne l'empêcha pas de déployer la même franchise dans d'autres occasions. Chargé, à la fin de 1813, par le corps législatif, de rédiger un rapport sur l'état de la France et ses besoins, il osa s'exprimer ainsi : « Les » desirs de l'humanité se dirigent vers » une paix honorable et durable; parce » que, parmi les nations comme parmi » les individus, l'honneur consiste à main- » tenir leurs prétentions légitimes et à » respecter les droits des autres.... A une » époque pareille à celle où nous vivons, » la puissance de l'empire se déploierait » plus vigoureusement encore en resser- » rant les liens qui unissent la nation et » son souverain. Des assurances en forme » de proclamations seraient un moyen » d'imposer silence aux reproches de » l'ennemi au sujet de la soif des con- » quêtes et d'une puissance colossale. » Elles tranquilliseraient le peuple..... » Mais une semblable déclaration pour

» faire une impression avantageuse, ne
 » devrait-elle pas annoncer solennelle-
 » ment à la face de l'Europe, que nous
 » ne faisons la guerre que pour l'indé-
 » pendance du peuple français et l'in-
 » violabilité de notre territoire. » Napo-
 léon s'irrita au dernier point des repré-
 sentations indirectes que l'assemblée lui
 adressait dans ce rapport. Il s'emporta
 surtout contre Lainé qu'il désigna comme
 un *traître soudoyé par l'Angleterre*. Les
 membres de la commission eurent à subir
 sa mauvaise humeur, et le corps légis-
 latif fut ajourné. Lainé retourna alors à
 Bordeaux, où il vécut retiré jusqu'à 1814.
 Le duc d'Angoulême le nomma préfet
 de Bordeaux, fonction qu'il accepta après
 avoir hésité quelque temps par des mo-
 tifs de délicatesse. Le corps législatif
 ayant pris le nom de chambre des dé-
 putés, Lainé revint à Paris dans le mois
 de juin suivant et présida cette chambre
 pendant toute la session. Dans la séance
 du 5 novembre, où fut votée la loi qui
 réintérait les émigrés dans leurs biens
 non-vendus, Lainé quitta le fauteuil et
 s'éleva avec force contre un amende-
 ment qui attaquait la validité de la vente
 des biens nationaux consacrée par la
 charte. Le débarquement inattendu de
 Napoléon et sa marche rapide sur la
 capitale, ayant fait convoquer extraordi-
 nairement l'assemblée pour une seconde
 session qui s'ouvrit le 11 mars, Lainé
 qui la présidait, engagea dans cette
 séance les hommes de tous les partis à
 oublier leurs ressentimens, et à réunir
 leurs efforts contre l'ennemi commun.
 Quelques jours après il partit pour Bor-
 deaux, où il publia une brochure dans
 laquelle il protestait contre tout ce qui
 pouvait être fait en vertu des décrets de
 Napoléon. Lorsque la duchesse d'Angou-
 lême eut quitté cette ville, Lainé s'em-
 barqua pour la Hollande, d'où il vint
 après la seconde restauration reprendre
 le fauteuil à la chambre des députés. En
 1816, il fut réélu député par le collège
 électoral du département de la Gironde.
 Appelé de nouveau à la présidence, il
 fit preuve d'une modération qui lui sus-
 cita des adversaires dans deux partis
 opposés. Il combattit énergiquement un
 nouveau projet de loi sur les élections,
 et défendit le renouvellement de la
 chambre par cinquième, mode auquel
 on voulait substituer le renouvellement
 intégral. Ayant reçu, dans la chaleur des
 débats, un démenti violent de la part de

M. Forbin-des-Issois, il quitta immé-
 diatement la chambre, annonçant que sa
 santé ne lui permettait pas de continuer
 à la présider. Mais une lettre du duc de
 Richelieu qui le pria au nom du roi,
 et au besoin, lui ordonnait de reprendre
 le fauteuil, le décida deux jours après
 à reparaitre à la chambre. Nommé mi-
 nistre de l'intérieur, le 7 mai 1816, il
 contribua à faire rendre l'ordonnance
 du 5 septembre suivant, qui dissolvait la
 chambre des députés, et qui fut contre-
 signée par lui. Durant la session de 1816,
 il se fit remarquer par son éloquence et
 sa pressante logique dans la discussion
 de plusieurs questions importantes qui
 furent soumises à la nouvelle chambre.
 Il soutint avec une grande vigueur un
 projet de loi sur la composition des col-
 lèges électoraux; et, à l'occasion des ré-
 fugiés espagnols, auxquels un député
 voulait faire retirer les faibles secours
 que le gouvernement leur accordait, il
 fit entendre ces nobles paroles « Un sen-
 » timent plus doux encore que la bien-
 » faisance s'oppose à la radiation d'un
 » article maintenu par l'humanité. Les
 » rois, qu'on a justement comparés à des
 » pères de famille, quelquefois irrités
 » comme eux, ferment l'entrée de leur
 » pays à des enfans égarés; mais au fond
 » du cœur ils ne sont pas fâchés que des
 » parens ou des voisins recueillent ces fu-
 » gitifs, pour les leur rendre au jour de la
 » miséricorde. » Lainé quitta le ministère
 le 28 décembre 1818, et ne parut depuis
 que rarement à la tribune. Cependant,
 à l'ouverture de la session de 1825, lors-
 que la chambre délibérait sur l'adresse
 en réponse au discours de la couronne,
 il proposa, en faveur du maintien de la
 paix avec l'Espagne, un amendement qui
 fut appuyé par le côté gauche et rejeté
 par la majorité. Dans la séance du 25 fé-
 vrier, il s'unit encore au côté gauche
 pour demander l'impression du discours
 par lequel M. Royer-Collard s'était élevé
 contre toute intervention armée de la
 part de la France dans les affaires de la
 Péninsule. Elevé à la pairie en 1824, il
 soutint dans la chambre héréditaire la
 haute réputation d'orateur dont il jouis-
 sait. Dans la séance du 5 février 1825, il
 combattit le projet de loi tendant à ac-
 corder aux communautés religieuses le
 droit d'acquérir des biens à quelque titre
 que ce soit, voulant qu'on les autorisât
 seulement à acquérir à titre onéreux et
 à recevoir des dons à titre particulier.

Dans la discussion du projet de loi pour la répression des crimes de piraterie, il fit entendre d'éloquentes paroles en faveur de la Grèce. Plus tard, lorsque le comte de Montlosier eut lancé sa fameuse pétition contre les congrégations religieuses, Lainé parut adopter en grande partie ses préventions contre le clergé. Dans les derniers temps de la restauration, ses lumières et son expérience lui firent prévoir les malheurs que pouvait amener une politique imprudente. Sincèrement attaché à la branche aînée des Bourbons, il vit avec une profonde douleur les événements de juillet; et, persuadé que cette révolution devait avoir pour conséquence un bouleversement général en Europe, il prononça à la chambre des pairs ces mots, qui produisirent une sensation profonde : *Les rois s'en vont !* Sinistre prédiction, que l'avenir n'a point accomplie. On assure que Lainé avait d'abord résolu de refuser le serment au gouvernement de juillet; mais il finit par céder aux instances de ses amis, qui l'engageaient à le prêter. Toutefois il ne parut que rarement à la chambre depuis la révolution. Lainé est mort à Paris, le 18 décembre 1853, après avoir reçu les secours de l'Eglise. Doué des principales qualités de l'orateur, il se distinguait particulièrement par une élocution facile et pleine de chaleur, par l'éclat des images, l'élévation de la pensée et la force de la dialectique. La conviction profonde dont il paraissait animé, la gravité de son caractère, l'élévation de son âme, donnaient à ses discours une autorité à laquelle on résistait difficilement. Peut-être toutefois, pourrait-on lui reprocher d'avoir conservé des opinions de sa jeunesse quelques principes qui s'accordaient mal avec les doctrines royalistes dont il fut souvent l'éloquent défenseur. Lainé était entré à l'académie française en 1816. Il fut élu président de cette compagnie pour le dernier trimestre de 1817. Il fut décoré du cordon bleu peu de temps après sa sortie du ministère, et il avait reçu précédemment le titre de vicomte.

LAIS (JEAN-MARIE), né le 24 mars 1774, à Fescatino. Après avoir fait ses études dans l'université Grégorienne, il fut reçu docteur à la Sapience par le collège de théologie, puis par le collège de droit civil et canonique. Nommé grand-vicaire du cardinal Galeffi, évêque de Subiaco, il se retira à Naples en 1808, après l'occupat-

tion de Rome par les Français. En 1817 il fut nommé évêque *in partibus* et administrateur de l'église d'Aquani : enfin, en 1827 il fut transféré à Fercatino où il est mort le 24 janvier 1856. Il a publié : *De universâ Christi Ecclesiâ*, Rome, 1829, 1 vol. in-4°.

LAJARD (PIERRE-AUGUSTE), ancien et dernier ministre de l'infortuné Louis XVI, naquit à Montpellier, le 20 avril 1757, d'une famille anoblie sous Louis XIV. Il servit d'abord en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Médoc, d'où le désir de faire la guerre l'engagea à sortir, pour passer en Hollande avec la légion de Maillebois. Il y obtint le grade de capitaine, et à la suppression de ce corps, il entra dans le bataillon des chasseurs des Alpes. Il s'attacha ensuite au marquis de Lambert, père du général de ce nom, et remplit auprès de lui au camp de Saint-Omer, et jusqu'en 1789, les fonctions d'aide-de-camp. Promu au grade d'adjudant-général-colonel en 1792, ce fut dans cet emploi, qui le mit à portée d'entretenir quelquefois Louis XVI, qu'il reçut, le 16 juin de la même année, sa nomination au ministère de la guerre. Lajard qui avait d'abord refusé cette place finit par l'accepter, et le 20 juin, quatre jours seulement après son entrée en fonctions, le nouveau ministre, au moment de l'invasion du château des Tuileries par la populace des faubourgs, se trouvait seul auprès de Louis XVI avec Laborde, valet de chambre du prince, Aclocque, chef de division de la garde nationale, et deux fusiliers de la même garde. Lajard vit aussitôt que le roi était perdu s'il pouvait être entouré par les assaillans; il eut alors l'heureuse idée d'engager ce prince à se placer dans une embrasure de croisée, au devant de laquelle ces cinq personnages soutinrent les efforts des premiers groupes, et sauvèrent ainsi ce jour-là le monarque et sa famille. Dans le court espace de deux mois, que dura son ministère, au milieu des embarras d'une guerre naissante et d'une désorganisation complète, Lajard ne cessa de joindre ses efforts à ceux de ses collègues (Dejoli, Chambonat et de Montciel), qui s'efforçaient encore de résister au torrent révolutionnaire. Ces derniers ayant donné leur démission, il ne suivit leur exemple qu'un mois plus tard, c'est-à-dire le 6 août, et quatre jours après il fut chargé, comme adjudant-général de la division sous les ordres du général Boissieu, de défendre

la porte royale du château des Tuileries. Proscrit bientôt après par la faction qui venait de renverser le trône, et décrété d'accusation, il passa en Angleterre, d'où, lors du procès du roi, il offrit à la Convention de se rendre en France, et de se soumettre à toute la responsabilité de ses actes administratifs : trait de dévouement dont cette assemblée ne tint aucun compte. Rentré en France en 1800, Lajard rayé de la liste des émigrés, obtint sa réforme d'adjudant-général-colonel, grade qu'il avait en 1792, en entrant au ministère, offrant ainsi l'exemple, unique peut-être, d'un officier qui devenu ministre, n'ait pas songé à se donner l'avancement dont il disposait pour les autres. Informé de sa conduite patriotique et désintéressée, Napoléon lui accorda une pension de 6,000 francs comme ancien ministre. En 1808, il fut nommé par le collège électoral de la Seine, député au corps législatif, où il se trouvait encore en 1814. A la restauration, Louis XVIII le nomma maréchal-de-camp, et porta sa pension de retraite à 10,000 francs. Lajard continua quelque temps encore ses fonctions législatives, et se fit distinguer par son zèle et ses travaux. Mais à la réélection de la chambre, après les cent-jours, ne payant point le cens exigé par la loi, il ne se présenta pas aux suffrages des électeurs, et rentra dans la vie privée après quarante ans de services tant dans la carrière des armes que dans la politique. Il mourut au mois de juin 1837, à l'âge de quatre-vingts ans.

LAKANAL (JOSEPH), conventionnel, né en Auvergne le 14 juillet 1762, après avoir embrassé l'état ecclésiastique, fut d'abord nommé professeur dans un collège, puis ayant fait le serment, il devint vicaire épiscopal de l'Arriège, et député de ce département à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Ses discours, ses motions, furent tels qu'il convenait à un jacobin exalté. En 1793 il reçut la mission de faire enlever du château de Chantilly toutes les matières d'or et d'argent, de plomb et de fer et le résultat de cette dépouille fut, pour le trésor public, 2208 marcs d'or et d'argent. Il mit également la main sur les archives de l'illustre maison de Condé. Lakanal s'occupa particulièrement de l'instruction publique, et parut souvent à la tribune de la Convention pour faire des rapports ou des propositions sur cet objet; c'est lui qui présenta et fit adopter le projet des écoles

primaires et centrales. En juin 1792, il proposa le décret qui abolissait les noms des différentes villes de France, et les remplaçait par des noms nouveaux. En 1794, il fit la motion d'élever une colonne en l'honneur des citoyens morts dans la journée du 10 août 1792, comme il avait déjà présenté un rapport sur les honneurs à rendre à Marat. Le 7 octobre de l'année suivante, il présenta, comme un moyen d'achever de détruire le royalisme, le projet de faire démolir le Palais-Royal, pour élever sur ses ruines la statue de la liberté; parlant ensuite de la révolte des sections, il accusa cette milice parisienne de n'avoir pas secondé l'assemblée dans le combat qu'elle venait de soutenir quatre jours auparavant (les 12, 13 et 14 vendémiaire) contre l'immonde royauté. Il demanda le désarmement de cette milice, l'expulsion de tout ce qui n'habitait point Paris avant 1789, et la formation d'une garde pour le corps législatif. On lui reprocha alors d'avoir lui même repoussé cette idée lorsque trois ans auparavant les girondins l'avaient mise en avant. Après la session de la Convention, Lakanal entra au conseil des Cinq-cents et en sortit en 1797. Il fut successivement commissaire du gouvernement près les départemens réunis, inspecteur des poids et mesures, et procureur-gérant du lycée Bonaparte à Paris; mais il perdit ces places et cessa d'être employé même sous l'empire. Rayé au mois d'avril 1816 de l'Institut, il passa aux Etats-Unis où il se fixa sur les bords de l'Ohio. C'est dans ce pays qu'il mourut au mois de mars 1856. Lakanal était membre de la nouvelle académie des sciences morales et politiques.

LA LUZERNE (ANNE-CÉSAR, marquis de), diplomate français, dont le nom, ainsi que celui de son frère César-Henri (voyez l'article suivant), est seulement indiqué tome VII, naquit à Paris en 1741. D'abord élève à l'école des cheveau-légers, il fit plusieurs campagnes comme aide-de-camp du maréchal de Broglie, son parent, fut nommé en 1762, major général de la cavalerie de l'armée, et colonel des grenadiers de France. A l'époque de la paix il renonça à la carrière militaire, et fut nommé vers la fin de 1776, envoyé extraordinaire en Bavière. Il déploya beaucoup de prudence et de fermeté au milieu des dissidences qui s'élevèrent à l'occasion de la succession de l'empereur Maximilien-Joseph, et prit part, à Munich, aux négociations qui

consolidèrent, sur la tête de Charles-Théodore, la possession de presque tous les états des deux branches de sa maison. De retour à Paris au mois de juillet 1778, La Luzerne fut chargé de remplacer Gérard aux Etats-Unis, et se rendit à Philadelphie où il prit, comme envoyé de l'allié le plus puissant de la république, une part active aux affaires politiques. Pendant qu'il visitait les cantonnemens des généraux Washington et Rochambeau, il faillit être victime de la trahison d'Arnold, sur les invitations duquel il s'était rendu à West-Point. Arnold devait remettre cette forteresse au général anglais Clinton, lui livrer le général en chef américain et l'envoyé français. Lorsqu'un traité de paix eut été conclu entre l'Angleterre et les Etats-Unis (30 novembre 1782), le ministre Vergennes manda à La Luzerne de ne rien négliger pour empêcher que le congrès ne le ratifiât, avant que celui de la France eût été signé. Le diplomate réussit dans cette négociation, et revint en France après la paix de 1783. Longtemps après son départ, son nom fut donné à l'un des douze comtés dont se composait alors l'Union. Appelé au mois de janvier 1788 à l'ambassade d'Angleterre, il y mourut au mois de septembre 1791, laissant la réputation d'un homme consommé dans la tactique et la diplomatie.

LA LUZERNE (CÉSAR-HENRI, comte de), frère du précédent, ministre de la marine sous Louis XVI, naquit à Paris en 1757. Il embrassa de bonne heure la carrière militaire, et servait depuis plus de trente années, lorsqu'il fut fait lieutenant général. Nommé, au mois d'avril 1786, gouverneur des îles-sous-le-Vent, il fut rappelé dix-huit mois après, et chargé du portefeuille de la marine. En 1789, il suivit l'exemple des autres ministres, et donna sa démission à l'occasion du départ de Necker; il aurait même persisté dans sa résolution de se retirer tout-à-fait, si Louis XVI qui désirait le voir rentrer, n'eût fait auprès de lui de vives instances pour l'engager à y renoncer. Le comte de La Luzerne éprouva en effet de fréquens dégoûts : on lui imputa dans l'assemblée Constituante la ruine des colonies, et une proposition formelle fut faite, le 19 octobre 1790, de déclarer que les ministres avaient perdu la confiance publique. Sa démission fut enfin acceptée; en 1791 il se rendit à Londres, à

cause de la maladie de son frère, qui y résidait en qualité d'ambassadeur, et passa de là en Allemagne où il mourut au mois de mars 1799 dans les environs de Lintz. On a de lui deux ouvrages : | *Retraite des dix mille*, 2 vol. in-42 avec figures; Paris, 1786, et deux autres éditions. Cette version est estimée. | *Constitution des Athéniens*, Londres, 1793, brochure in-8°. L'auteur y a joint des notes dans lesquelles il exprime son dégoût pour le nouvel ordre de choses, et l'horreur que lui avaient inspirée les violences de 1793.

LAMARQUE d'ARRONZAL (le baron JEAN-BAPTISTE-ISIDORE), né à Drazon, département des Basses-Pyrénées, devint capitaine en 1791 au premier bataillon des Landes, et servit à l'armée des Alpes. Il fit les premières campagnes d'Italie, celles d'Egypte, d'Allemagne et d'Espagne. A Arcole il se fit remarquer par son intrépidité, et culbuta une colonne autrichienne dont il fit lui-même prisonnier le commandant. Pendant la campagne de Syrie, il fut envoyé à Nazareth, pour couvrir le siège de Saint-Jean-d'Acre. Enfermé dans le couvent des capucins avec deux compagnies parmi lesquelles la peste faisait des ravages, il y résista quinze jours à une nuée d'Arabes qui entourait le couvent, et à travers laquelle il fut obligé de se frayer un passage pour rejoindre l'armée française. Nommé bientôt après chef de bataillon, il assista, en 1809, avec le grade de colonel, à la bataille d'Essling. Sa belle conduite à cette journée lui valut la décoration d'officier de la Légion-d'honneur. Le 6 juillet de la même année, il obtint, sur le champ de bataille de Wagram, une dotation avec le titre de baron. Durant la guerre d'Espagne, il attira sur lui l'attention des généraux en chef à Figuières, où il résista, en 1811, avec trois bataillons, à une armée de quinze mille hommes, et à Alta-Fulla, où à la tête de deux bataillons, il enleva une montagne fortifiée que défendait le baron d'Erolles, et fit quinze cents prisonniers. Ces brillantes actions valurent, en 1812, au colonel Lamarque le grade de général de brigade. Chargé en 1813 du commandement de Lérida, place dans laquelle il résista plus de sept mois aux attaques acharnées de l'ennemi, il était privé depuis trois mois de toute communication avec le duc d'Albufera, lorsque un émissaire se présente aux portes de la ville et

lui remet un billet conforme à ceux qu'on avait précédemment reçus du maréchal Suchet, et qui ordonnait au général Lamarque de se tenir prêt à évacuer la place, en lui annonçant qu'un officier d'état-major viendrait dans quelques jours chercher la garnison. L'officier désigné arriva en effet, muni d'ordres formels; et Lamarque obtint du baron d'Erolles un sauf-conduit pour lui et ses troupes. Mais arrivé au défilé de Martorelles, il trouve la route fermée par un corps de 12,000 anglais avec 20 pièces de canon. A droite était une montagne inaccessible, à gauche le Llobregat, et derrière lui se trouvait une armée de 12,000 espagnols commandée par Coppons et d'Erolles. Lamarque ayant réclamé l'exécution du traité, on lui répondit qu'il avait été dupe d'un stratagème, et que les ordres qu'il avait reçus avaient été fabriqués par le baron d'Erolles, de concert avec un transfuge nommé Vanhulem, qui avait emporté avec lui le chiffre dont on se servait pour correspondre avec les places assiégées. Sommé de se rendre à discrétion, Lamarque obtint que les soldats français, après avoir déposé leurs armes en faisceaux, garderaient leurs sacs, et que les officiers conserveraient leurs épées et leurs bagages. Le général Coppons, après avoir accordé ces conditions, ne se fit aucun scrupule de les violer. Après deux mois de captivité, le baron Lamarque revint en France avec sa troupe. Mis à la retraite sous la restauration, il est mort à Paris le 7 mai 1854.

LAMBERT (l'abbé), ancien grand-vicaire de Meaux, après avoir été secrétaire de M. de Juigné, archevêque de Paris, le suivit dans l'émigration et résida quelque temps avec lui en Allemagne. Il le quitta pour se rendre en Angleterre, d'où il faisait passer des secours au prélat, qui avait été dépouillé à la fois de ses revenus ecclésiastiques et de son patrimoine. Après être rentré en France avec ce prélat, en 1802, l'abbé Lambert devint secrétaire de l'évêché de Meaux sous M. de Faudos, qui le fit chanoine et lui donna plus tard le titre de grand-vicaire. Honoré de la confiance de ce prélat, il eut la plus grande part à l'administration de son diocèse, qui alors comprenait deux départemens. Lorsque M. de Faudos donna sa démission, en 1821, l'abbé Lambert se retira à Paris, où il publia la vie de M. de

Juigné, in-8°, 1821. L'auteur donna, en 1823, une seconde édition un peu augmentée de cet ouvrage. Il avait publié à Londres, en 1800, une lettre à M. l'abbé Barruel, au sujet de l'opinion de M. de Juigné sur la promesse de fidélité. L'abbé Lambert est mort à Paris, le 11 juin 1856.

LAMOUROUX (MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE de), fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux, naquit à Barsac, le 1^{er} novembre 1754, et y passa ses premières années jusqu'à l'âge de dix ans. Elle vécut ensuite à Bordeaux au sein de sa famille jusqu'à la révolution de 1792. Douée d'une de ces âmes fortes que la Providence destine à de grandes œuvres, et qui savent également les créer et les soutenir, elle conçut de bonne heure le projet de fonder une maison de refuge pour de jeunes personnes qu'elle arracherait au vice. Le nombre en devint promptement considérable, à tel point même qu'après s'être vue plusieurs fois dans l'obligation de changer de domicile par défaut de local, M^{lle} de Lamouroux songea à acheter le couvent des Annonciades de Bordeaux. Ce projet paraissait téméraire, vu le manque de fonds; il se réalisa pourtant. Napoléon passant par Bordeaux et ayant ouï parler des services que rendait M^{lle} de Lamouroux, la mit en état de payer son acquisition; elle put même faire restaurer et agrandir les bâtimens. Là le nombre des filles prit un grand accroissement, et s'éleva en dernier lieu à près de trois cents. M^{lle} de Lamouroux continua de gouverner cette maison avec beaucoup de prudence, consolidant par sa douceur inaltérable, sa patience et sa charité l'œuvre que son zèle lui avait fait entreprendre malgré les difficultés qui semblaient devoir en compromettre le succès. M^{lle} de Lamouroux est morte le 14 septembre 1856.

LAMPI (le chevalier JEAN-BAPTISTE), célèbre peintre allemand, naquit en 1751 à Noméno dans le Tyrol. Après avoir reçu des leçons de dessin et de peinture de son père et d'Uberstreicher, tous deux peintres d'un grand mérite, il se rendit à Vérone et y fréquenta l'académie du célèbre Francesco Lorenzo dont il devint bientôt un des meilleurs élèves. En 1775 il retourna dans sa patrie, et s'établit à Trente où il fit plusieurs tableaux de grande dimension, parmi lesquels on distingue un *Philoctète mourant*, un *Jupiter méditant sur le sort des hommes*.

et une *Vénus*. En 1789, il parcourut la Suisse, l'Italie et la France, et l'année suivante il se rendit à Saint-Petersbourg, où il resta dix années pendant lesquelles il fit les portraits de quelques membres de la famille impériale et de plusieurs autres personnages de haute distinction, s'occupant du reste plus de la théorie que de la pratique de son art. En 1796, il quitta Saint-Petersbourg pour retourner à Vienne où l'empereur l'anoblit et lui donna une chaire à l'école des beaux-arts. Lampi occupa cette place jusqu'en 1822, et se retira à cette époque près de Trieste où il mourut au mois de février 1857.

LANJUINAIS (JOSEPH-ELISABETH), né à Rennes, le 17 novembre 1733, était frère puîné de Jean-Denis Lanjuinais, avocat, membre des Etats-généraux, puis de la Convention, ensuite sénateur, et mort pair de France, le 14 janvier 1827 (*voyez* ce nom, tome VII, page 280). Leur oncle, Joseph Lanjuinais, mort au commencement de ce siècle, s'est acquis une triste célébrité par le scandaleux éclat de son apostasie. C'était un bénédictin qui sortit de son couvent et alla s'établir en Suisse où il se fit protestant. C'est lui qui est l'auteur du *Monarque accompli*, ouvrage proscrit par le parlement de Paris en 1776; de l'*Esprit de Clément XIV* et du *Supplément à l'Espion anglais*, satires pleines d'amertume et de fiel. Joseph-Elisabeth Lanjuinais, élevé, ainsi que son frère, dans les principes du jansénisme, s'étant destiné à l'état ecclésiastique, obtint le titre de docteur en théologie, fut ordonné prêtre en 1779, et fut d'abord vicaire dans le diocèse. En 1791 il fit le serment, et l'évêque constitutionnel d'Ile-et-Vilaine, Lecoq (*voyez* ce nom, tome VII, page 354), le nomma son vicaire épiscopal. Depuis ce temps, l'abbé Lanjuinais ne cessa d'être attaché à ce parti; il ne put cependant éviter d'être arrêté sous la terreur. Député au concile des constitutionnels en 1797, il y remplit les fonctions de secrétaire, assista également en 1779 au synode de Rennes où il avait le titre de promoteur. En 1802 on l'avait porté sur une liste pour l'épiscopat, mais il ne fut point nommé. Son frère, qui était fort en crédit, voulut au moins lui faire donner la cure de St-Sauveur, poste que l'abbé Lanjuinais occupait sous l'évêque constitutionnel, et M. Portalis fit, à ce sujet, de vives instances à M. de Maillé, nouvel évêque de Rennes, qui se refusa constamment à donner à l'abbé Lanjuinais la première

cure de la ville. Le prélat vit moins d'inconvénient à le nommer chanoine. L'abbé Lanjuinais parut d'abord se soumettre à ce qui lui fut demandé par l'évêque : il signa une profession de foi dirigée contre les erreurs des constitutionnels, la rétracta ensuite et s'y soumit de nouveau, sur la menace de perdre ses pouvoirs. Toujours fidèle à ses opinions, il était à Rennes l'ami et le soutien du parti janséniste. Désireux de faire cesser ce scandale, Mgr Mannay, devenu évêque de Rennes, manda Lanjuinais en décembre 1820, et essaya de le ramener à l'esprit de soumission aux décisions de l'Eglise; mais il n'en put rien obtenir, et se vit contraint de lui retirer ses pouvoirs. Le chanoine vint se fixer à Paris auprès de son frère; on fit alors beaucoup de bruit de cette affaire, à l'occasion de laquelle un mémoire fut publié et distribué aux chambres; on cria à la persécution, on essaya d'ameuter l'opinion publique; mais la chose eut peu de retentissement. L'abbé Lanjuinais vécut fort tranquille à Paris et continua de jouir de son traitement de chanoine de Rennes, quoiqu'il ne résidât point. Il est mort le 6 mars 1855, après une courte maladie. Pour demeurer en tout fidèle à la vérité, nous devons dire (ajoute l'*Ami de la Religion*, auquel cette notice est empruntée), que l'abbé Lanjuinais était d'ailleurs un prêtre régulier et même austère dans ses mœurs.

LANOUE (GUSTAVE-COLAS de), jeune littérateur d'un brillant avenir, enlevé à la fleur de son âge, était né à Orléans au commencement de l'année 1812. Elève du collège Stanislas, et plein d'ardeur pour la défense des principes religieux qu'il y avait puisés, il inséra dans divers journaux religieux des pièces de vers ou des fragmens en prose, indices d'un talent que l'âge et les réflexions eussent mûri de plus en plus. Il s'était beaucoup occupé de la Bible et s'était proposé d'en faire passer les beautés dans notre langue : son poème d'*Enosh* est comme le prologue d'un drame biblique qui ne devait pas avoir moins de quatre volumes. Lanoue succomba le 20 février 1858 à une maladie lente, à peine âgé de vingt-six ans.

LAROMIGUIÈRE (PIERRE), professeur de philosophie à la faculté des lettres de Paris, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, était né en 1756, à Lévigac dans le Rouergue. Après avoir étudié au collège de Villefranche, il entra dans la congrégation de

la doctrine chrétienne, corporation enseignante qui, avec celle de l'oratoire, a donné des professeurs distingués à l'université. Il commença à enseigner en 1773, et fut successivement régent de cinquième, de quatrième, de seconde, dans les collèges que possédait la doctrine à Moissac et à Lavaur. Appelé à remplir une chaire de troisième au collège de Toulouse, en 1776, il y devint l'année suivante répétiteur de philosophie, et s'essaya pour la première fois dans une chaire qui devait honorer son nom. Nommé professeur titulaire de la même science en 1778 à Carcassonne, en 1779 à Tarbes, en 1781 à La Flèche, et en 1784 à Toulouse, il s'y fit remarquer par cette netteté d'exposition, cette clarté de pensée, cette facilité persuasive de parole qui devaient lui assurer un jour, sur un plus grand théâtre, un si brillant succès. Lorsque la révolution française éclata, loin de se laisser étourdir et emporter par le tourbillon de la politique, il trouva dans les événemens terribles que chaque jour voyait éclore, un motif de plus pour se réfugier dans la méditation, et pour se livrer avec une nouvelle ardeur à l'étude des vérités relatives à la constitution morale et intellectuelle de l'homme. Deux de ses cahiers de métaphysique, publiés à Toulouse sans nom d'auteur, en 1795, après la suppression des corporations enseignantes, fixèrent sur lui l'attention de quelques hommes influens qui le firent appeler à Paris. Laromiguière s'y rendit, mais avec la résolution de n'accepter de place que dans la carrière de l'enseignement qu'il avait suivie jusque-là. Dès la création de l'école centrale, il y fut nommé professeur de logique et ensuite professeur d'histoire. Lorsque Sieyès partit pour Berlin en qualité d'ambassadeur, il voulut que Laromiguière l'accompagnât; mais celui-ci n'accepta point cette proposition. On lui offrit plus tard le titre de sénateur qu'il refusa. Il fut un instant membre du tribunal, mais il quitta bientôt cette place pour se livrer exclusivement aux études philosophiques. Lorsque l'institut fut créé, il reçut le titre de correspondant de la classe des sciences morales et politiques. Bientôt plusieurs mémoires qu'il lut aux séances de cette classe ajoutèrent à sa réputation. Attaché au prytanée, d'abord comme examinateur des boursiers, puis comme professeur de morale, plus tard comme

conservateur de la bibliothèque, qui est aujourd'hui celle de l'université, il fut nommé professeur de philosophie à la faculté des lettres de Paris peu de temps après son institution. Ce fut le 26 avril 1811, qu'il y ouvrit, sur les principes de l'intelligence et l'origine des idées, cette série de leçons qui obtinrent un immense succès, et qui depuis ont été traduites dans les principales langues de l'Europe. A cette époque, les disciples de Condillac éprouvant le désir de perfectionner la théorie de leur maître, se divisèrent et prirent deux routes différentes. Les uns, abusant des principes de leur chef d'école, en poussèrent les conséquences jusqu'au matérialisme. Les autres, à la tête desquels se plaça Laromiguière, jugeant que Condillac s'était trop exclusivement attaché à l'analyse des impressions produites sur les sens par les objets extérieurs, et qu'il n'avait pas fait assez ressortir le principe actif qui existe dans l'homme, s'efforcèrent de corriger ce que son système leur paraissait avoir de défectueux sous ce rapport. La première leçon de Laromiguière eut pour sujet l'activité de l'âme : il prouva que toutes les facultés de l'intelligence ne sont pas renfermées dans la faculté de sentir, et que si l'art de penser dépend du langage, la pensée néanmoins précède la parole. Comme Condillac et de Tracy, il proclama que les matériaux primitifs de toutes nos idées sont en effet dans les sensations; mais il reconnut aussi que pour mettre en œuvre ces matériaux indispensables de nos connaissances, et pour convertir les sensations en idées, il faut un instrument différent des élémens auxquels elles s'appliquent, une puissance indépendante des sensations sur lesquelles elles travaillent, en un mot, une intelligence, une âme. Observant une sorte de neutralité entre les diverses écoles, Laromiguière professa une sorte d'éclectisme qui nous paraît toutefois se rapprocher plus du sensualisme de Locke et de Condillac, que de l'idéalisme de Descartes et de Leibnitz. Du reste, Laromiguière réduisit à trois les facultés départies à l'homme, savoir : l'*attention*, la *comparaison* et le *raisonnement*, qui, réunies au *désir*, à la *préférence* et à la *liberté*, compris dans le seul mot de *volonté*, forment, selon lui, l'ensemble de la pensée humaine. Cette nouvelle nomenclature, un peu arbitraire peut-être, ne fit que restreindre le nombre des

termes employés par Condillac. A la sensation de ce philosophe, il substitua le *sentiment*, mot vague dont il ne déterminait point assez la signification philosophique, et il chercha, en distinguant l'*activité* de la *passivité* de l'âme, à expliquer le concours de la *capacité* de sentir avec la faculté d'être attentif, de comparer, de raisonner, de vouloir, pour produire la pensée. Il rappela les hypothèses de Descartes, de Malebranche et de Leibnitz sur cette question; mais il annonça qu'il n'adoptait entièrement les idées d'aucun de ses devanciers, comme on le voit dans ce passage de sa onzième leçon: « Nous avons dit: *toutes les idées ont leur origine dans le sentiment*; et nous nous sommes séparés de Platon, de Descartes, de Malebranche. Nous avons dit: *toutes les idées n'ont point leur origine dans la sensation*; et nous avons abandonné Aristote, Locke et Condillac. Nous avons dit encore: *toutes les idées n'ont pas leur cause dans l'action des facultés de l'entendement*; et nous nous sommes trouvés hors des voies de tous les philosophes. » Le principal mérite de Laromiguière, c'est d'avoir posé plusieurs questions avec plus de clarté qu'on ne l'avait fait avant lui, et d'avoir défini avec plus de précision certains mots dont l'abus avait égaré plusieurs de ses devanciers. Le cours qu'il fit à la faculté de Paris fut suivi par un brillant concours d'auditeurs, dont le silence était fréquemment interrompu par de vifs applaudissemens. Sa diction pure, élégante, facile, avait une si parfaite lucidité, qu'en l'écoutant, les hommes les moins familiarisés avec la philosophie croyaient comprendre parfaitement les plus profonds mystères de la métaphysique. Son enseignement fut toujours sage et religieux, et il a peint son âme tout entière dans ces paroles extraites du cours qu'il a publié: « Les plaisirs de l'intelligence ont toujours un nouvel attrait; l'âme, pour les goûter, est toujours jeune, et le temps, loin de les affaiblir, leur donne chaque jour plus de vivacité. Est-il de jouissance qui les surpasse? Oui, messieurs, il en est de plus grandes. Quels que soient les ravissemens que fait éprouver la découverte de la vérité, il se peut que Newton, rassasié de gloire et d'années, se soit dit en jetant un regard en arrière, vanité! tandis que le souvenir d'une bonne action suffit pour embellir les derniers jours

» d'une extrême vieillesse et nous accompagne jusque dans la tombe. » Laromiguière avait un caractère doux et bienveillant; la bonté et la modération de son âme ne se démentirent pas un seul instant. Il aimait l'étude et la retraite, et il s'intéressait vivement à la jeunesse. Aussi modeste que savant, ce fut sur les instances réitérées de Fontanes qu'il se décida à faire imprimer ses leçons. Aussitôt que l'académie des sciences morales et politiques eut été rétablie, il y fut nommé par un vote unanime. Il est mort à Paris au mois d'août 1837. Il a publié: | *Elémens de métaphysique*, Toulouse, 1793, 2 vol. in-8°; | *Paradoxes de Condillac*, ou *Réflexions sur la langue des calculs*, Paris, 1803, in-8° et in-12; 2^e édition, 1823, in-8°; | *Leçons de philosophie*, ou *Essai sur les facultés de l'âme*, tome I^{er}, 1813, in-8°; tome 2^e, 1818; 2^e édit., 1820, 2 vol. in-8°; 3^e édit., 1822, 2 vol. in-8°; 4^e édit., 1826, 3 vol. in-12 et 2 vol. in-8°.

LAUMONT (FRANÇOIS-PIERRE-NICOLAS GILLET de), minéralogiste distingué, né à Paris le 28 mai 1747, était fils du célèbre avocat Pierre Gillet, ancien échevin de la ville de Paris, et se livra d'abord lui-même à l'étude des lois. Reçu avocat au parlement le 8 août 1768, il quitta le barreau, lors de l'exil de cette cour et de la formation du nouveau parlement, et subit des examens de mathématiques pour être admis à l'Ecole militaire. En 1772, il entra dans les grenadiers royaux, et en moins de cinq ans, il parvint, par sa brillante conduite, du grade de simple enseigne à celui de capitaine-commandant. Mais son goût pour les sciences et les arts le porta, en 1784, à abandonner la carrière militaire, malgré les avantages qu'elle lui promettait, pour se livrer entièrement à l'étude de la minéralogie avec Sage, de Bournon, Daubenton, Romé-DeLisle, de La Métherie, Haüy et de Saussure. Il avait déjà fait, à cette époque, plusieurs découvertes intéressantes, et c'était lui qui avait découvert les grès cristallisés de la forêt de Fontainebleau et la véritable nature des lignites ou bois bitumineux-pyreux des argiles, alors regardés comme des indices de mines de houille dans les environs de Paris. Nommé, en cette même année 1784, inspecteur des mines, il fit aussitôt une première reconnaissance générale des mines de Bretagne et des Pyrénées, et il découvrit, durant ce voyage, dans les mines de Huelgoat (Finistère),

le plomb phosphaté vert, jusqu'alors inconnu, et cette belle zéolite efflorescente, que le célèbre Haüy désigna sous le nom de *Laumonite*, lorsque les analyses de Vauquelin eurent démontré que cette substance était une espèce minérale particulière. L'année suivante, il découvrit, avec M. Le Lièvre, dans les Pyrénées, le dipyre de Bastan, les fossiles des tours de Marboré et de la Brèche-Roland, fossiles dont on s'est servi pour déterminer les diverses révolutions que ces hautes montagnes ont éprouvées. Le ministère le chargea, en 1787, de visiter les différentes recherches de houille entreprises dans les environs de Paris, et, en 1789, il présenta au gouvernement un mémoire sur les mines de France alors en exploitation. Gillet de Laumont avait formé dans ses voyages une riche collection de minéraux; il y réunit, en 1792, le magnifique cabinet de minéralogie et de cristallographie de Romé Delisle. Au mois d'août 1793, il fut chargé de l'inventaire des objets d'arts et de sciences provenant des dépôts et des collections des académies, des sociétés savantes et des congrégations ou établissemens supprimés, et la manière dont il s'acquitta de cette mission délicate et de confiance, le fit nommer, en février 1794, membre de la commission temporaire chargée de recueillir partout les objets d'art et de science disséminés par la vente des biens des proscriptions. En juillet 1794, il fit partie de l'agence des mines et usines, avec MM. Lefebvre, d'Hellencourt et Le Lièvre, et il organisa avec eux et Fourcroy la nouvelle école des mines, où ces savans s'empresèrent d'appeler les plus illustres professeurs du temps, Haüy, Dolomieu, Vauquelin, Baillet du Belloy, Hassenfratz, Faujas de Saint-Fond, etc. Gillet de Laumont fut nommé, en 1798, membre du jury de la première exposition (*voyez* FRANÇOIS de NEUCHATEAU), et il présenta, en 1801, à la société centrale d'agriculture des tableaux statistiques des principales substances minérales du département de la Seine, avec l'indication de leur utilité dans l'agriculture et les arts. Ce fut vers le même temps qu'il communiqua, à l'institut, ses recherches sur la conversion de l'argent muriaté en argent natif par le seul contact du fer ou du zinc, et la suite de ses travaux sur la trempe des aciers et sur les meilleurs moyens de reconnaître la qualité du fer, etc. En 1805, on le vit diriger lui-

même, malgré son âge et ses infirmités, les élèves de l'école pratique des mines du Mont-Blanc, et en parcourir avec eux les vallées les plus hautes, ainsi que ces diverses montagnes, où nos savans ont fait tant de découvertes importantes, après les de Saussure, les Deluc, les Pictet. Gillet de Laumont fut un des plus zélés fondateurs de la société d'horticulture, dans laquelle, peu de temps avant sa mort, il apportait encore le tribut de sa longue pratique et des nombreuses expériences qu'il avait entreprises dans son domaine de Laumont. Il partageait en outre ses veilles et ses travaux entre le corps des mines, l'académie des sciences, la société d'histoire naturelle, la société philomathique, la société royale et centrale d'agriculture et la société d'encouragement, et il coopéra long-temps à divers ouvrages périodiques sur les sciences et les arts. On a de lui un grand nombre de *Mémoires*, *Observations* et *Rapports* dans le *Journal* et les *Annales des Mines*; dans le *Journal de physique et d'histoire naturelle*, de Rozier et de La Métherie; dans le *Bulletin de la société philomathique*, dans les *Mémoires de la société royale et centrale d'agriculture*, etc. Gillet de Laumont est mort le 1^{er} juin 1834, à Paris. Napoléon l'avait décoré de l'ordre de la Réunion, en 1815, et Louis XVIII lui conféra les décorations de la légion-d'honneur (1814) et de Saint-Michel (1819). Aux qualités que l'on aime à rencontrer dans le savant, Gillet de Laumont unissait le courage de l'homme civil, et l'on assure que sous le règne de la terreur, il parvint, par ses instances énergiques auprès des tyrans de l'époque, à dérober plusieurs têtes à l'échafaud.

LAVAL - MONTMORENCY (ANNE - PIERRE - ADRIEN, prince de), pair de France, ambassadeur à Madrid, grand d'Espagne, né en 1769, était connu sous le nom d'Adrien de Montmorency jusqu'en 1816, époque de la mort de son père, auquel il succéda comme chef de la branche des Laval-Montmorency. Sa famille le destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais son goût le portant vers la carrière des armes, il entra dans le régiment d'Alsace, sous les ordres du vicomte de Noailles. Il émigra au commencement de la révolution, et alla rejoindre les princes français à Coblenz. Dégoûté de l'état militaire, il résolut de suivre la carrière diplomatique, et entreprit divers voyages pour acquérir les

connaissances nécessaires dans cette partie. Rentré en France, en 1801, et toujours fidèle à la cause royale, il vécut obscur et retiré pendant le gouvernement de Bonaparte, qui employa vainement toutes les séductions pour le gagner. Fouché, devenu duc après avoir été jacobin, essaya de le rattacher au nouvel empire, et se chargea de lui faire au nom de son maître les offres les plus magnifiques. En 1814, le duc Adrien de Montmorency se rendit auprès de Monsieur, aussitôt que ce prince mit le pied sur le territoire français. Le comte d'Artois l'envoya alors à Paris avec Mathieu de Montmorency et Alexis de Noailles, afin d'y préparer son entrée, et récompensa ce service en l'élevant immédiatement au grade de maréchal-de-camp. Laval-Montmorency entra la même année à la chambre des pairs lors de son organisation. Le gouvernement de la restauration l'envoya successivement représenter la France dans les grandes cours de l'Europe, où il se fit remarquer par la solidité de son instruction, la dignité de son caractère, les grâces de son esprit, et le charme de ses manières. Nommé d'abord ambassadeur en Espagne, il y était encore pendant les cent-jours, ce qui lui valut l'honneur de recevoir le duc d'Angoulême et le duc de Bourbon, qui, après les événemens du 20 mars, s'étaient rendus à Madrid. Envoyé plus tard à Rome comme ambassadeur, le prince de Laval s'y montra le protecteur éclairé des arts. Il était à Londres quand éclata la révolution de juillet. Revenu en France à la nouvelle de cet événement qui lui causa une profonde douleur, il repassa bientôt en Angleterre pour offrir toute sa fortune à l'infortuné Charles X, qui fut profondément touché de ce témoignage de dévouement, mais qui ne put l'accepter. Dès ce moment, le prince de Laval rentra dans la vie privée. Le chagrin que lui avaient causé les nouveaux malheurs de la branche aînée des Bourbons altéra sa santé. Il est mort à Paris au mois de juin 1857, à l'âge de soixante-huit ans.

LECHEVALIER (JEAN-BAPTISTE), né à Trely, près Coutances, en 1752, était un des savans qui suivirent Choiseul-Gouffier à Constantinople, et contribuèrent par leurs travaux à rassembler les matériaux qui servirent à la confection de son magnifique ouvrage sur la Grèce. Ce fut à Lechevalier que l'on dut la découverte

des tombeaux d'Ajaj, d'Achille et de Protésilas. Revenu en France dans les premières années de la révolution, il publia le résultat de ses recherches dans son *Voyage dans la Troade, ou Tableau de la plaine de Troie dans son état actuel*, 2^e édition, 1799, in-8°, avec cartes et figures (la première avait paru à Londres en Anglais), 5^e édition, 1802, 3 vol. in-8°, et atlas in-4°. Cette dernière, de beaucoup supérieure à celles qui l'avaient précédée, ne renferme pas seulement l'histoire analytique du théâtre de l'Iliade, mais celle des lieux qu'Homère décrit dans son Odyssée. Le troisième volume contient une discussion du savant anglais Morritt, qui alla depuis vérifier dans la Troade les faits avancés par Lechevalier. Le zèle de cet observateur brille encore dans son *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, 1800, 2 vol. in-8°. Un grand nombre de problèmes d'antiquité ont été résolus par Lechevalier à qui ces deux ouvrages assignent une place distinguée parmi les voyageurs et les antiquaires. Elles sont accompagnées de plans et de cartes fort estimées. Premier conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève depuis plusieurs années, ce savant mourut à Paris le 2 juillet 1856.

LELIEVRE (CLAUDE-HUGUES), minéralogiste distingué, naquit à Paris le 28 juin 1752. Dans sa jeunesse il étudia la médecine à la faculté de Strasbourg, mais ne tarda pas à renoncer à cette étude pour se livrer à celle de la minéralogie. Elève de la première école des mines, établie sous Louis XVI par Lesage, il fut ensuite nommé ingénieur dans ce corps, puis inspecteur vers 1790, et inspecteur général au commencement de l'empire. Napoléon l'envoya en 1810 à l'île d'Elbe en qualité de commissaire extraordinaire afin d'y organiser le gouvernement et d'inspecter les mines de fer que renferme le sol de cette île. Pendant son séjour dans cette contrée, il découvrit une nouvelle espèce minérale dont les minéralogistes allemands ont changé le nom, l'appelant *Lielvrite* du nom de Lelièvre. De retour de cette mission après dix-huit mois d'absence, il se retira dans une maison de campagne près de Sèvres pour continuer ses travaux, conservant le titre de vice-président du conseil des mines, et mourut à Paris le 18 octobre 1853 dans un âge très avancé. On doit à ce savant la découverte de l'émeraude en France, celle de l'herzolite à laquelle la nouvelle nomenclature

n'a pas encore assigné de nom, celle du torindon, etc. C'est lui qui observa le premier que le fer oxydé échauffé au chalumeau, contracte la polarité. Il répéta ses essais sur une grande quantité de substances, telles que la *chrysolite*, le *cobalt arsenié*, le *cuivre sulfuré*, le *pyrogène*, etc. (Voir les *Extraits de la minéralogie d'Häy*, t. VI.) Lelièvre a publié à diverses époques les mémoires suivans : | *Note sur le feldspath vert de Sibérie, et l'existence de la potasse dans cette pierre* ; | *Mémoire sur le lépidolithe* ; | *Description et analyse du cuivre arsenié en lames* ; | *Sur la découverte de l'émeraude en France*, etc.

LEMARE (PIERRE-ALEXANDRE), grammairien et physicien distingué, né le 2 février 1766 à la Grande-Rivière (Jura), fit presque seul son éducation, et se livra avec une telle ardeur à l'étude qu'à dix-neuf ans il fut nommé professeur de rhétorique, et trois ans après, principal du collège de Saint-Claude. Il entra dans l'état ecclésiastique et reçut la prêtrise ; mais ayant embrassé avec ardeur les principes de la révolution, l'énergie de ses opinions et les fonctions civiles qu'il accepta, lui firent oublier les devoirs que lui imposait ce titre. Nommé membre du directoire du département du Jura, il déploya dans ce poste une capacité remarquable. Lorsqu'en 1795, les démagogues couvrirent la France d'échafauds, il se prononça contre les excès et arracha plusieurs victimes à la mort. Proscrit par la Convention, pour sa modération, il se vit contraint de fuir et de se retirer en Suisse pour sauver sa tête. Rentré en France après la chute de Robespierre, il fut rappelé à l'administration du département du Jura, dont il devint président. Il remplissait ces fonctions lors de la révolution du 18 brumaire. Lemare, fidèle à ses opinions républicaines, osa proclamer Bonaparte traître à la patrie ; il reçut de l'administration centrale le commandement de la force armée destinée à marcher contre lui. Il appela en même temps les populations aux armes, et tenta d'intéresser à cette cause les départemens voisins. Mais son appel fit peu d'effet. Poursuivi pour ce fait et mis en jugement, il fut condamné par contumace à dix ans de fer par le tribunal criminel de Lons-le-Saunier. Quelque temps après, il vint se constituer prisonnier et fut renvoyé devant le tribunal de Châlons-sur-Saône, qui l'acquitta par un arrêt

solennel. Paraissant dès lors renoncer à la carrière politique, il se rendit à Paris, où il professa la langue latine au collège des Colonies. Il y fonda peu après l'athénée de la jeunesse, établissement dans lequel il mit en pratique, avec succès, pendant huit années, son système d'enseignement. Dans le même temps, il composa un certain nombre d'ouvrages élémentaires destinés à faciliter l'étude des langues française et latine. Au milieu des travaux littéraires auxquels il se consacrait, Lemare, revenu un instant à ses illusions politiques, se compromit dans la conspiration du général Mallet, et fut encore obligé de s'exiler. Cette fois, il se retira en Allemagne, et prit divers noms pour échapper aux poursuites. Arrêté en Autriche et reconduit sur la frontière, il entra incognito en France, et, sous le nom de Jacquet, il parvint jusqu'à Montpellier, où il alla s'asseoir sur les bancs de l'école de médecine. Il s'y fit remarquer par des succès qui lui valurent une commission de chirurgien aide-major des armées. Nommé chirurgien-major dans la campagne de Russie, il échappa au désastre de la retraite et revint en France, où il vécut retiré jusqu'au moment où Napoléon quitta l'île d'Elbe. A cette époque, le roi l'envoya dans les départemens de l'Est pour rallier les citoyens au nom de la liberté et du trône. Ayant enrôlé des volontaires, il fit arborer, le 12 juin, le drapeau blanc dans une partie du département du Doubs occupé par 30,000 suisses, qui ne devaient le quitter qu'après la reddition du fort de Joux. Lemare osa se présenter seul à ce fort, et n'en descendit qu'après avoir fait tirer 21 coups de canon et fait flotter sur les tours le drapeau blanc. Lorsque la seconde restauration se fut accomplie, il revint à Paris où il reprit le cours de ses études médicales et fut reçu docteur, après avoir soutenu une thèse qui parut remarquable et dont le sujet était : *De l'influence des idées libérales sur la santé*. Depuis cette époque, il renonça entièrement à la politique, et ne s'occupa plus que de littérature et d'objets d'utilité publique. C'est à lui qu'est due l'invention des caléfacteurs, des réchauds accélérés, etc., instrumens culinaires dont l'avantage est d'économiser le combustible et d'utiliser la chaleur perdue dans les appareils ordinaires. L'académie des sciences donna l'approbation la plus complète à la première de ces inventions. « Il ré-

» sulte, est-il dit dans le rapport des com-
 » missaires chargés de l'examiner, que,
 » dans le caléfacteur Lemare, la perte de
 » la chaleur, considérée même théorique-
 » ment, n'est que d'environ un dixième,
 » ce qui est très peu de chose; qu'une
 » voie de charbon de l'Yonne suffirait à
 » un kilogramme près pour faire deux
 » cents pots-au-feu de six livres, et four-
 » nir de plus cinq ou six livres d'eau très
 » chaude dont on peut tirer parti pour
 » les lavages; que le bouillon et la viande
 » peuvent se conserver chauds pendant
 » plusieurs heures après leur prépara-
 » tion; que le pot-au-feu peut être mis
 » la nuit comme le jour parce qu'il n'a
 » besoin d'aucun soin; que la viande est
 » toujours excellente et le bouillon meil-
 » leur que par tous les moyens ordi-
 » naires; qu'il y a économie de temps, de
 » combustibles, amélioration de produits
 » et certitude de réussir; que le nouvel
 » appareil paraît susceptible d'un grand
 » nombre d'applications dans l'économie
 » domestique, et est digne d'être approuvé
 » par l'académie. » Lemare mourut à
 Paris le 18 décembre 1835, à l'âge de
 soixante-neuf ans. On ne croit pas qu'il
 soit revenu à de meilleurs sentimens sous
 le rapport religieux. Il a laissé les ou-
 vrages suivans : | *Panorama des verbes*
français, 1801, in-8° ou grand in-folio;
 | *Panorama latin*, 1802, in-8° ou grand
 in-fol.; | *Cours théorique et pratique de*
la langue latine, ou *Abbrégiateur et*
ampliateur latin, suivi du *Novitius*, ou
Dictionnaire, Paris, 1804, 2 vol. in-4°;
 5^e édition entièrement refondue, 1817,
 in-8°. Le lycée des arts présidé par Four-
 croy, proclama pour les premières édi-
 tions, l'auteur digne du maximum d'en-
 couragement décerné aux découvertes
 utiles. | *Le rudiment*, ou *Grammaire*
latine de Lhomond, augmenté de 197
notes et d'une table, 1805, in-8°; | *Cours*
théorique et pratique de la langue fran-
çaise, 1807, un vol. in-4° oblong; 2^e édit.
 entièrement refondue sous ce titre : *Cours*
de langue française en six parties. Idéo-
logie, lexicographie, prononciation, syn-
taxe, construction, ponctuation, où 5000
exemples pris dans Pascal, Bossuet,
Fénélon, Racine, Lafontaine et autres
classiques, servent à fonder les règles et
présentent des modèles de tous les genres
et de tous les styles, suivi d'un diction-
 naire de prononciation, d'un traité com-
 plet d'orthographe d'usage, de plus de
 4000 citations, et terminé par une table

alphabétique de plus de 15000 articles
 en forme de dictionnaire grammatical,
 1817, in-8°; 1819, 2 vol. in-8°; | *Cours de*
lecture, où procédant du composé au
 simple, on apprend à tire des phrases,
 puis des mots, sans connaître ni syllabes
 ni lettres, composé de 41 figures, etc.,
 4^e édit., 2 vol. in-8° et in-fol.; | *Manière*
d'apprendre les langues, suivie de l'ana-
 lyse et de l'examen des méthodes ou
 projets de méthodes de Despantière, Co-
 ménius, Port-Royal, etc., 1817, in-8°;
 | *Cours abrégé de langue française et*
exercices, 1817, in-8°; | *Supplément au*
cours théorique et pratique de la langue
française, 1818, in-4° oblong; | *Diction-*
naire français par ordre d'analogie, sa-
 voir : 1^o dans les finales des rimes;
 2^o dans la classification des mots; 3^o dans
 le genre des substantifs et des adjectifs;
 4^o dans l'orthographe; 5^o dans la pronon-
 ciation, et distribué d'après une double
 table alphabétique, etc.; | *Notice sur le*
caléfacteur Lemare, 8^e édit., 1825, in-8°.
 Il a fourni en outre plusieurs articles
 aux *Annales de grammaire* publiées par
 MM. Butet, Perrier, Scott de Martain-
 ville-et-Vanle.

LEMAZURIER (PIERRE-DAVID), litté-
 rateur, né à Gisors en 1775, suivit d'abord
 la carrière des finances, et fut successi-
 vement receveur de l'enregistrement et
 receveur des loteries. Mais il chercha des
 délassemens à ces arides occupations en
 cultivant la poésie, et il inséra dans les
Soirées littéraires de Coupé (année 1796)
 des stances qui annonçaient qu'il avait
 lu et médité les poètes satiriques anciens,
 et qu'il savait apprécier leur génie. En
 1808, Lemazurier fut attaché à la comédie
 française, en qualité de secrétaire du
 comité d'administration. Il publia en
 1810 une *Galerie historique des acteurs*
du théâtre français, depuis 1600 jusqu'à
nos jours, 2 vol. in-8°. Il a composé en
 outre des contes et autres poésies dont
 quelques-unes furent lues par l'auteur
 dans les séances publiques de l'athénée
 royal, où il professait en 1817 un cours
 de littérature. Plusieurs pièces de lui ont
 été insérées dans l'*Almanach des muses*,
 et entre autres : | *Épître à Michel Cer-*
vantes; | *Discours contre les voyages*;
 | *Épître à Scarron*; | *Épître à Juvénal*.
 Lemazurier a aussi composé une *Histoire*
du théâtre et de la troupe de Molière,
 formant un vol. in-8°. Il est mort à Ver-
 sailles le 7 août 1856.

LEOPARDI (le comte JACQUES), né

en 1799 d'une noble et ancienne famille de Recanati, dans la marche d'Ancone, se distingua à la fois par ses talens poétiques et son érudition ; ses ouvrages, dont il put voir de son vivant trois éditions en Italie, offraient à un degré éminent le rare assemblage de ces deux mérites. Victime de la terrible invasion du choléra à Naples dans l'année 1837, il donna, l'avant-veille d'une mort qu'il voyait venir sans se faire illusion, un singulier exemple de la constante préoccupation d'une existence toute littéraire. Ce jour là même il dicta à l'un de ses amis le dernier chant d'un poème satirique intitulé : *I paratipomeni della Batrachomachia di Omero*, où sa verve moqueuse, en se demandant quels doivent être aujourd'hui les motifs de querelles entre les rats et les grenouilles, applique à la satire de notre temps cette forme de l'antique badinage grec. Par un singulier contraste, les autres poésies du comte Leopardi sont empreintes pour la plupart d'une mélancolie profonde. L'érudition dont il a fait preuve dans plusieurs *Dissertations* et dans des *Commentaires* joints à plusieurs morceaux traduits du grec, est très estimée ; ses *Operette morali* sont regardées par Manzoni comme la production la plus remarquable de l'Italie depuis le commencement du siècle. Une quatrième édition de ses œuvres se préparait à Paris au moment de sa mort. Poète d'un talent incontestable, mais philosophe sceptique et morose, Leopardi eut le malheur de méconnaître, dans ses écrits comme dans sa conduite privée, la religion seule capable de verser sur les plaies d'une âme ulcérée un baume réparateur et vivifiant. Il manqua sous ce rapport à la mission régénératrice qu'il était appelé à remplir dans la littérature italienne moderne, mission à laquelle deux hommes du plus rare mérite, encore vivans aujourd'hui, MM. Manzoni et Pellico, dévouent leur existence avec un zèle infatigable et un brillant succès. (Voyez sur les écrits de Leopardi, une notice critique fort intéressante, insérée par le célèbre improvisateur Luigi-Cicconi dans la *Gazette de France*, 10 octobre 1837.)

LESUEUR (JEAN-FRANÇOIS), compositeur célèbre, était né au Plessiel, près d'Abbeville, le 15 février 1763. Issu d'une ancienne famille du comté de Ponthieu, dont plusieurs membres s'étaient distingués dans la magistrature, les armes et les

lettres, et qui comptait parmi ses illustrations Eustache Lesueur, le Raphael français, il annonça de bonne heure un goût décidé pour la musique. Dans sa première enfance, en entendant une marche militaire exécutée par la musique d'un régiment, il s'était écrié : *Quoi plusieurs airs à la fois !* Après avoir terminé ses études au collège d'Amiens, Lesueur devint successivement maître de musique de la cathédrale de Séz, en 1779, et de celle de Dijon, en 1780. Sur le rapport de Grétry, Philidor et Gossec, il passa en 1784 à la maîtrise des Sts.-Innocens de Paris, et en 1786 il gagna au concours celle de la cathédrale de cette ville ; en même temps il obtint que le chapitre fonderait une messe à grand orchestre pour les principales fêtes et solennités. Sacchini avait engagé Lesueur à travailler pour le théâtre ; de son côté, l'archevêque de Paris le sollicitait de consacrer exclusivement son talent à la musique sacrée ; peut-être eût-il suivi ce dernier conseil si la révolution ne fût bientôt survenue. A cette époque, Lesueur quitta le chapitre de Notre-Dame, et composa son premier opéra, *La Caverne*, qui fut représenté avec beaucoup d'éclat au théâtre de Feydeau, en 1795. Plusieurs chœurs eurent un grand succès, celui entre autres : *Brisons tous nos fers*, dans lequel il avait introduit le genre syllabique dont Rameau avait donné l'exemple. A ce premier essai dramatique se rattache une circonstance qui prouve que Lesueur possédait au plus haut degré cet amour du travail, cette énergie de volonté et cette persévérance sans lesquels les plus heureuses dispositions restent infructueuses, et qui se rencontrent toujours réunies chez les artistes véritablement dignes de ce nom. Dans le temps où il écrivait la partition de *La Caverne*, Lesueur était logé chez le marquis de Champigny, qui connaissant toute l'ardeur de son protégé pour le travail, et craignant qu'elle ne finit par altérer sa santé, avait expressément commandé à ses domestiques de ne lui laisser de lumière que jusqu'à minuit. Un soir que son imagination montée à la hauteur du sujet qui l'occupait, semblait lui promettre une suite d'heureuses inspirations, le jeune compositeur voyait avec peine la flamme de sa lampe s'abaisser par degrés et le menacer d'une complète obscurité ; frappé d'une idée subite il court à sa cheminée où brûlaient encore quelques tisons, et les rapproche ; mais comme la

lueur ne pouvait atteindre jusqu'à sa table, il se couche à plat ventre le long du foyer, et dans cette position gênante prolonge son travail jusqu'à six heures du matin. A la *Caverne* succédèrent *Paul et Virginie*, opéra sérieux, et *Télémaque*, tragédie lyrique, représentés sur le théâtre de Feydeau en 1794 et 1796. Enfin Lesueur écrivit pour l'académie royale de musique son grand opéra des *Bardes* qui fut joué en 1804. Alors inspecteur et professeur au Conservatoire, il eut avec le sénateur Chaptal quelques discussions fâcheuses au sujet d'abus que l'artiste avait reconnus dans l'administration, et qu'il avait eu le courage de signaler. Toutefois ces désagrémens furent bien compensés par la faveur que lui acquit son opéra des *Bardes* auprès de Napoléon, dont l'admiration pour les poésies d'Ossian est bien connue. A cette époque, Lesueur fut nommé directeur de la chapelle impériale (en remplacement de Paisiello), et membre de la Légion-d'Honneur. *La mort d'Adam* représentée en 1809, et un opéra de circonstance intitulé : *L'inauguration du temple de la gloire*, composé en 1807 en société avec Persuis, furent ses deux derniers ouvrages dramatiques. Lors de la restauration, il fut nommé surintendant de la musique de Charles X, mais il n'a rien écrit de remarquable depuis cette époque. Malgré la brillante fortune de quelques-uns de ses opéras, ce n'est pas au théâtre qu'il faut chercher les vrais titres de gloire de Lesueur. Rien n'est resté à la scène de ce qu'il a fait pour Feydeau et l'académie royale de musique; au contraire, sa musique sacrée demeurera comme type et comme modèle. Ses *Messes*, *Oratorios* et *Motets* conserveront dans l'avenir le haut rang que leur ont assigné les contemporains; une majestueuse simplicité est le caractère distinctif de son style. Lesueur s'était beaucoup occupé de théorie et d'histoire musicale. Ses principales productions dans ce genre sont : | *Essai sur la musique sacrée imitative*, et *Exposé détaillé d'une musique non imitative et particulière à chaque solennité*, 1787, in-8°. Ces deux ouvrages l'exposèrent aux traits de la critique et de la malignité. | *Notice sur la mélodie, la rythmopée et les grands caractères de la musique ancienne*, dans la traduction d'*Anacréon*, par Gail. | Une *Notice sur Paisiello*, publiée en 1816, et réimprimée dans les *Annales de la musique* (2^e année). Lesueur concourut

aussi avec Langlé, Méhul, Rigel et M. Chérubini aux *Principes élémentaires de musique*, publiés par Catel. (Voyez ce dernier nom au Supplément.) Il préparait aussi un ouvrage important sous le titre de *Traité général sur le caractère méthodique de la musique théâtrale et imitative*; mais quelques fragmens seulement ont vu le jour. Il est mort à Chaillot, le 6 octobre 1837, âgé de 74 ans, plein d'une résignation qui était chez lui le résultat d'une conviction religieuse profondément enracinée, et à laquelle aucune époque de sa vie ne l'avait trouvé infidèle.

LÉVIZAC (JEAN-PONS-VICTOR LE-COUTZ abbé de), littérateur et grammairien, naquit vers 1750, dans la province de Languedoc, et se consacra de bonne heure à l'état ecclésiastique. Nommé à un canonicat du chapitre de Vabres, il quitta la France à l'époque de la révolution, visita la Hollande, puis l'Angleterre, s'établit à Londres où il donna des leçons de langue française, et mourut dans cette ville en 1815. On a de lui les ouvrages suivans : | *Discours sur l'art de l'écrivain*, 1797, in-8°; | *L'art de parler et d'écrire correctement la langue française*, ou *Grammaire raisonnée de cette langue, à l'usage des Français et des étrangers*, Londres, 1797, 2 vol. in-8°; | *Abrégé de l'ouvrage précédent*, Londres, 1800, un vol. in-12; | *Traité des sons de la langue française, suivi du traité de l'orthographe et de la prononciation*, Londres, 1800, un vol. in-12; | *Bibliothèque portative des écrivains français*, ou *Choix des meilleurs morceaux extraits de leurs ouvrages*, 1800, 3 vol. in-8°; | *Theoretical and practical grammar of the french tongue* (Grammaire théorique et pratique de la langue française, à l'usage des Anglais), réimprimé à Paris en 1815; | *Dictionnaire français et anglais*, 1808, un vol. in-8°; | *Dictionnaire des Synonymes*, 1809, un vol. in-12; | *Essai sur la vie et les écrits de Boileau*, 1809, un vol. in-12. L'abbé de Lévizac a donné des éditions avec préface et notes, des *Lettres choisies de M^{me} de Sévigné*, 1798-1801, un vol. in-12; des *Leçons de Fénelon*; des *Poésies de Boileau*, 1809, un vol. in-12; des *Pièces choisies de l'Ami des enfans*, 1811, un vol. in-12; des *Oeuvres de Racine*, 1811, 3 vol. in-12. On a de lui en outre plusieurs poésies parmi lesquelles on remarque *Le bienfait rendu*, idylle qui remporta, en 1776, le prix à l'académie des Jeux floraux.

LEWIS (MATHIEU-GRÉGOIRE), romancier et auteur dramatique anglais, né en 1775, fit ses premières études à Westminster, et fut ensuite envoyé en Allemagne pour y apprendre la langue du pays, dans la vue de se rendre propre à remplir un emploi diplomatique. Séduit par les idées sombres et bizarres des romanciers allemands, il lut leurs ouvrages avec avidité, se passionna pour ce genre de littérature, et y débuta lui-même peu de temps après avec un grand succès. De retour en Angleterre, Lewis fut choisi par le bourg de Hindon pour le représenter au parlement; mais il ne chercha point à s'y faire remarquer, et satisfait de la fortune que son père lui avait laissée, il ne sollicita aucun emploi. Il mourut en mer dans l'été de 1818, en revenant de la Jamaïque où étaient situées une grande partie de ses propriétés. On a de cet écrivain : | *Le moine*, 1795, 3 vol. in-12. Ce roman eut une vogue extraordinaire, non-seulement en Angleterre, mais dans toute l'Europe où il fut traduit et lu avec avidité. Le mélange monstrueux de sombres horreurs et de peintures voluptueuses qui y règne causa dans Londres un grand scandale, et il fut question de citer l'auteur en justice, comme corrupteur de la morale publique. Lewis, pour éviter une poursuite qui eût flétri son nom, s'engagea à faire retirer tous les exemplaires qui avaient été distribués, et à refondre l'ouvrage dans une nouvelle édition. Il crut devoir également se justifier auprès de son père par une lettre publiée seulement après sa mort, et dans laquelle il proteste de son respect pour la religion et la morale, ajoutant qu'à l'âge de vingt ans il s'était imaginé qu'en chargeant les couleurs il augmenterait l'effet de son tableau, et que la punition définitive du vice ferait toujours plus d'impression que la peinture de ses excès. C'est à ceux qui ont lu l'ouvrage à décider jusqu'à quel point sont fondées en bonne foi de pareilles excuses, ordinairement mises en avant par tous les peintres de mœurs licencieuses (voyez LACLOS, LOUVET de COUVRAY, etc.). Les autres productions de Lewis eurent beaucoup moins de retentissement que son premier essai. On cite comme les plus remarquables : | *Contes d'hiver*, 1801, 2 vol. in-8°; | *Le brigand de Venise*; | *Les tyrans féodaux*; | *Les orphelines de Werderberg*; | *Contes effrayans*; | *Contes fantastiques*; | *L'a-*

mour du gain, poème, 1799, in-4°; | *Monodies sur la mort de sir John Moore*, 1809, in-8°; | *Poésies*, 1812; | *Les vertus de village*, drame; | *Le spectre du château*, id.; | *Le proscrit*, id.; | *Rolla*, tragédie; | *Alfonso*, id.; | *Adelgitha*, id.; | *Le riche et le pauvre*, opéra comique, etc.

LIBON (N.), musicien distingué, né en 1775 et mort le 5 février 1858 à l'âge de 63 ans. Elève dès son enfance du célèbre Viotti, il ne quitta ce grand maître que pour entrer en qualité de premier violon à la chapelle du roi de Portugal, Jean VI. Des affaires de famille l'ayant appelé à Madrid, il y fut engagé au même titre dans la musique du roi Charles IV. Il revint en France en 1803 et se fit entendre à Paris où sa réputation l'avait précédé. Il fut successivement attaché en qualité de premier violon à la musique de l'impératrice Joséphine, puis à celle de Marie-Louise et finit par entrer à la chapelle de Charles X. On lui doit un recueil d'études fort estimé, et un grand nombre d'œuvres musicales adoptées par le conservatoire.

LISLET-GEOFFROY (JEAN-BAPTISTE), correspondant de l'académie royale des sciences depuis plus d'un demi-siècle, est mort le 8 février 1856 âgé de quatre-vingts ans à l'île Maurice. La météorologie particulièrement, et l'astronomie ont perdu en lui un observateur zélé et habile; quelques mois encore avant de terminer sa longue et laborieuse carrière, il faisait des observations qu'il consignait avec soin dans ses registres. Lislet-Geoffroy était né dans l'Archipel africain en 1755 d'un père français et d'une négresse cafre unis en légitime mariage; cet homme d'un savoir remarquable n'a jamais quitté sa patrie. On lui doit d'excellentes cartes : de l'île de France, de l'île de la Réunion, des Echelles, une de Madagascar, etc., et de beaux travaux sur la Climatologie de l'île de France. Lislet est avec Lainé, ancien ministre de l'intérieur sous la restauration (voyez ce nom), le seul homme de couleur qui ait été de l'Institut.

LIVINGSTON (ÉDOUARD), naquit à New-York en 1764 d'une famille anglaise de la plus haute distinction, passée en Amérique sous le règne de Jacques II. Le jeune Édouard débuta d'une manière si brillante dans le barreau qu'on se le disputait pour toutes les assemblées et les clubs si nombreux dans les états américains. Il se distingua dans toutes ces diver-

ses circonstances, devint alderman et enfin maire de la ville d'Yorck; mais là de grandes épreuves l'attendaient. Livingston s'occupant beaucoup plus de ses discours que d'une administration minutieuse, laissait aux autres le soin de régler les détails de sa municipalité; à cette époque l'émigration de Saint-Domingue se précipitait tout entière vers les Etats-Unis où elle recevait un accueil hospitalier et d'abondants secours. Livingston ayant outre-passé de beaucoup les crédits qui lui étaient alloués, se vit obligé de sacrifier sa fortune pour conserver l'honneur. Il quitta la magistrature et se rendit en 1805 à la Nouvelle Orléans. Sur ce nouveau théâtre il conserva la même supériorité de talents qu'à New-Yorck. La législature et le sénat s'ouvrirent bientôt pour lui. Ce fut alors qu'il s'occupa de la rédaction du *Code de justice criminelle* qui devait rendre son nom si célèbre; dans la préface surtout il traite la haute question de l'abolition de la peine de mort, avec une lucidité et une force de logique qui lui ont assuré une place distinguée parmi les criminalistes les plus illustres. C'est ce travail qui lui valut le titre d'associé de l'Institut de France. Jackson parvenu à la présidence en 1829, appela Livingston à la direction du ministère de l'intérieur et l'envoya à Paris pour négocier relativement à la dette des 25 millions. De retour aux Etats-Unis, il y est mort au mois de juin 1836, à l'âge de soixante-deux ans.

LOBSTEIN (JEAN-FRÉDÉRIC-DANIEL), professeur de clinique interne et d'anatomie pathologique à la faculté de Strasbourg, membre de l'académie royale de médecine, naquit à Giessen, dans le grand-duché de Hesse, en 1777. Dès le commencement de ses études médicales il se livra avec succès à l'étude de l'anatomie, fut quelque temps chirurgien militaire, se retira du service, et fut bientôt nommé prosecteur, puis chef des travaux anatomiques de la faculté de Strasbourg. C'est pour lui que fut créée la chaire d'anatomie pathologique, la seule qui existe encore en France. De très-bonne heure Lobstein avait senti combien cette partie de la science pouvait rendre de services à la médecine; il la cultiva avec un zèle extrême et ne cessa d'en faire marcher de front l'étude avec celle de l'anatomie descriptive. On doit à ses travaux un grand nombre de savans mémoires, la découverte de faits importants

qui ont beaucoup avancé l'anatomie et la physiologie du fœtus et du nouveau-né, et la presque totalité des belles pièces dont s'est successivement enrichi le musée anatomique de la faculté de Strasbourg. Lobstein mourut le 7 mars 1855. Il a laissé plusieurs ouvrages justement estimés, parmi lesquels on remarque: | *Recherches sur la nutrition du fœtus*, Strasbourg, 1802, in-4°. | *Observations anatomico-physiologiques sur la circulation du sang dans l'enfant qui n'a pas respiré*; insérées dans le *Magasin encyclopédique*, années 1803 et 1804. | *Mémoire sur l'ossification des artères*, inséré dans le *Recueil de la société des sciences, agriculture et arts de Strasbourg*, 1811. | *Dissertation sur la fièvre puerpérale*, 1804, in-8°. | *Recherches et observations sur le phosphore*, 1815, in-8°; | *Discours sur la prééminence du système nerveux dans l'économie animale, et l'importance d'une étude approfondie de ce système*. Strasbourg, 1821. | *De nervi sympathici humani fabrica, usu et morbis*, Paris, 1823, in-4°; ouvrage important et qui a mis le sceau à la réputation de l'auteur. | *Traité sur l'usage des vins dans les maladies dangereuses et mortelles*; traduit de l'allemand. Lobstein est en outre l'auteur de l'excellent article sur le *nerf trisplanchnique* dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

LONGIN (PIERRE-FRANÇOIS), prêtre et prédicateur distingué, naquit en Franche-Comté dans le courant de l'année 1766. Admis à la prêtrise au mois de mars 1790, il ne put exercer que fort peu de temps le ministère avant les troubles qu'amena l'obligation du serment auquel il se refusa. Condamné pour ce fait à sortir de France en 1792, il se retira en Suisse et commença à prêcher à Fribourg, où il débuta par le panégyrique de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, prononcé chez les religieuses de la visitation de cette ville, en présence de plusieurs évêques français, de la princesse Louise de Condé, de la princesse de Conti et d'un grand nombre de seigneurs émigrés. Rentré furtivement en France à une époque où la persécution sévissait encore, l'abbé Longin fut quelque temps vicaire à Meulan, puis à Notre-Dame de Versailles et à Saint-Germain l'Auxerrois. Il se livra dès lors beaucoup à la prédication et parut avec distinction dans la plupart des chaires de la capitale. Nommé à la cure de Saint-Louis d'Antin

en 1830, il devait prêcher cette année le panégyrique de saint Louis devant l'académie française; mais la révolution qui venait d'éclater fit supprimer le discours. Accablé, vers la fin de sa vie, d'infirmités qui ne lui laissaient même pas toujours le loisir de remplir les fonctions du ministère pastoral, l'abbé Longin succomba, le 21 septembre 1837, à une violente attaque d'apoplexie dans un voyage qu'il faisait en Franche-Comté. Peu de temps avant sa mort il avait publié un volume de *Sermons*, Paris, in-8°, renfermant cinq discours : sur la *confession*, la *vertu*, l'*amour de Dieu*, la *foi*, et l'*aumône*; plus trois panégyriques, savoir : ceux de *sainte Chantal*, de *saint Louis* et de *saint Vincent de Paul*. La plupart de ces discours furent prononcés dans des circonstances remarquables, et ne démentent point la réputation dont l'auteur avait joui de son vivant. On y admire sur toute la sagesse du plan et la noble simplicité du style, également éloigné de la familiarité et de l'enflure.

LOTTIN (AUGUSTIN-MARTIN), imprimeur, né à Paris le 8 août 1726, mourut dans cette ville le 6 juin 1793. On a de lui : | *Almanach historique des ducs de Bourgogne*, 1752, in-24; | *Liste chronologique des éditions, des commentaires et des traductions de Salluste*, 1786, in-12; | *Coup-d'œil éclairé d'une bibliothèque à l'usage de tout possesseur de livres*, 1775, in-8°; | *Manuel du pieux laïc*, 1783, in-8°; | *Catalogue chronologique des libraires et des libraires-imprimeurs de Paris, depuis 1770 jusqu'en 1789*, 2 vol. in-8°; | *Catalogue des livres imprimés au Louvre depuis son établissement*, 1793, in-8°. Il a laissé en manuscrit un *Catalogue des livres imprimés à Paris*.

LOUIS (le baron), connu sous le nom d'abbé Louis, né à Toul vers 1753, était dans les ordres sacrés et en même temps conseiller-clerc au parlement de Paris lorsque la révolution éclata. Il fit partie en 1788 de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, et s'y prononça en faveur des innovations politiques de cette époque. Plus tard, lorsque, à l'occasion de la première fédération, l'évêque d'Autun célébra la messe sur l'autel élevé au milieu du champ de mars, l'abbé Louis l'assista en qualité de diacre. Chargé par Louis XVI de quelques missions confidentielles et diplomatiques, il se retira en Angleterre lorsque ce malheureux monarque fut mis en jugement, et pro-

fit de son séjour dans ce pays pour étudier le système de finances établi par Pitt. L'abbé Louis reentra en France après le 18 brumaire, et fut successivement nommé chef de bureau de liquidation au ministère de la guerre, employé à la chancellerie de la Légion-d'honneur, maître des requêtes au conseil d'état, et enfin, en 1810, président du conseil de liquidation créé en Hollande. Sous le ministère de M. Mollien, il fut un des administrateurs du trésor public, et eut dans ses attributions le contentieux. Chargé en 1813, conjointement avec MM. Bégouen et Molé, de présenter au corps législatif la loi sur les finances, il fit, dans l'exposé qu'il lut à la tribune, un pompeux éloge de l'ordre et de l'économie de l'administration impériale. Après la première déchéance de Napoléon, le baron Louis fut nommé provisoirement ministre des finances. Confirmé dans cette place par Louis XVIII, il fit sur la situation des finances du royaume et sur le budget des années 1814 et 1815, un rapport dans lequel il rétractait les éloges qu'il avait donnés en 1813 à l'administration de Napoléon. M. Gaudin, que le baron Louis avait remplacé, croyant y voir une attaque contre sa gestion financière, réclama contre les assertions du ministre, et il s'éleva à cette occasion une discussion qui devint fort vive, et à laquelle le public prit intérêt pendant quelque temps. En entrant au ministère, le baron Louis avait trouvé les caisses vides, d'immenses et urgents besoins à satisfaire, et un arriéré de sept à huit millions. Ces dettes étaient celles du gouvernement impérial; Napoléon était abattu, et l'on pouvait rejeter sur son nom l'odieux d'un manque de foi. L'état de la France semblait la mettre dans l'impuissance de se libérer. Des plans d'une consolidation qui n'étaient qu'une liquidation avec perte, étaient mis en avant. Le ministre pensa que ce n'était pas au gouvernement que les créanciers avaient prêté, mais bien à l'état lui-même, et malgré les efforts d'une puissante opposition, il n'hésita pas à se charger des dettes de l'empire. Il fit verser au trésor environ 9,500,000 francs, reste de la caisse du domaine extraordinaire de l'empereur. En même temps il créa des valeurs à courte échéance pour les besoins journaliers, et des valeurs longues pour payer l'arriéré. Les unes donnaient six pour cent d'intérêt, et

Les autres, qui avaient trois ans de terme, en produisaient huit. La confiance qu'il sut inspirer en professant une foi entière à tous les engagements, fut telle que, malgré les difficultés des temps et les inquiétudes qui existaient encore dans les esprits, toutes les valeurs qu'il avait émises furent recherchées. En peu de mois les dépenses courantes furent alignées. Le trésor paya avec exactitude, et put à la fois suffire à ses besoins journaliers et racheter avec publicité des valeurs à longue échéance. Les bases du crédit public étaient posées. Tel était l'état des choses lorsque le 20 mars arriva. Le baron Louis suivit le roi à Gand, et la prospérité des finances disparut avec le ministre qui l'avait créée. Les besoins des cent-jours épuisèrent tout, même des rentes qui appartenaient à la caisse d'amortissement, et au mois de juillet suivant, le baron Louis, en reprenant le portefeuille des finances, se trouva dans une position encore plus difficile qu'en 1814. Il marcha avec habileté au milieu des plus pénibles obstacles jusqu'au mois de novembre, époque à laquelle il céda sa place à Corvetto, pour ne point donner son assentiment au traité conclu avec les étrangers, le 20 de ce mois. Nommé, la même année, membre de la chambre des députés qu'on a depuis appelée *Introuvable*, il y vota avec la minorité. Réélu après la dissolution prononcée en 1816, il fit partie de la majorité dont l'esprit s'était considérablement modifié. A la fin de 1818, le baron Louis rentra aux affaires avec le général Dessoles, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, et MM. de Serres, Decazes et Portal. C'est pendant la durée de ce ministère qu'il établit dans les départemens les *petits grands livres*. Il sut, par cette innovation, élever le cours de la rente, et faire participer toutes les provinces aux avantages et à la commodité des placemens qu'elle offre. Dans les derniers mois de 1819, une partie du ministère pensa qu'il était convenable de faire des changemens à la loi électorale du 5 février 1817. Le baron Louis, le maréchal Saint-Cyr et le général Dessoles donnèrent leur démission, pour ne point prendre part à une mesure qui, selon eux, dénaturait l'esprit libéral de cette loi. Il fut de nouveau élu député en 1821, par le département de la Meurthe; mais, en 1825, il cessa de faire partie de la chambre. Il y rentra au mois de novembre 1827, nommé par les électeurs

de la banlieue de Paris et par le département de la Meurthe, et il fut un des signataires de cette fameuse adresse des 221, qui poussa aux coups-d'état le gouvernement de Charles X. A l'époque de la révolution de 1830, il fut choisi par la commission municipale du 29 juillet pour veiller à la conservation des deniers de l'état. La promptitude de ses mesures maintint l'ordre dans le service et l'exactitude dans les recettes et les dépenses. Le 15 mars 1831, le baron Louis, malgré son âge avancé (il avait alors soixante-quinze ans), consentit à faire partie du ministère dont Casimir Périer était le chef. Sa bonne foi connue et l'exactitude qu'il mit dans les paiemens, ramenèrent peu à peu la confiance. Le cours de la rente s'améliora et lui permit de faire deux emprunts à des conditions successivement plus avantageuses pour le trésor. La rente était à 98 fr. 50 cent. lorsqu'il quitta pour la dernière fois le ministère où il avait été cinq fois appelé. Les dernières années de sa vie furent marquées par des chagrins amers. La mort de son neveu, l'amiral de Rigny, qu'il aimait comme un fils, lui causa une profonde douleur. Il est mort à Brie-sur-Marne, le 26 août 1857. MM. Barthe et Conte ont prononcé des discours sur sa tombe. Le baron Louis était un homme d'un caractère ferme, d'un coup-d'œil rapide, et d'un jugement sûr. Chargé des affaires dans les circonstances les plus difficiles, lorsque le trésor manquait de tout et que le crédit était épuisé, il se retira en laissant les coffres pleins et le crédit rétabli. « Le baron Louis, dit Mont- » gaillard, rejetant les traditions faciles » de l'ancienne monarchie, imbu des » saines doctrines du crédit public, et » possédant sur leur application des » données acquises dans l'exercice de » fonctions secondaires sous le précédent » gouvernement, a résolu le problème » presque insoluble en France, d'un mi- » nistre réunissant la dextérité et la pro- » bité financière, car, Sully lui-même » débuta par des injustices, en retran- » chant l'arriéré qui se fondait néanmoins » sur des transactions faites dans des » conjonctures impérieuses. »

LOVERDO (NICOLAS, comte de), général distingué, né en 1775 à Céphalonie (îles Ionniennes), fut admis comme aspirant dans l'artillerie française en 1792, fit ses premières armes en 1794 et 1795, à l'armée des Alpes, et servit dans l'armée

d'Italie en 1796. Après la paix de Campo-Formio, il fut nommé secrétaire-adjoint de l'administration centrale des îles Ioniennes, séant à Corfou. En 1798, cette place ayant été investie par les forces combinées anglo-turco-russes, Loverdo, nommé capitaine d'artillerie, prit une part active à la défense. Il voulut partager après la capitulation le sort de ses compagnons d'armes, et ne tarda pas à être échangé. Renvoyé à l'armée d'Italie, il fut bientôt distingué par Bonaparte qui le chargea peu de temps après de missions importantes en Albanie et en Epire. Plus tard, le premier consul le désigna pour servir auprès de Murat. Loverdo fut attaché en 1808 au maréchal Lannes dans la campagne d'Espagne, et fut nommé colonel et chef d'état-major après la bataille d'Esling. Il se rallia, en 1814, au gouvernement des Bourbons, et essaya l'année suivante, en réunissant ses efforts à ceux du général Ernouff, de maintenir le duc d'Angoulême dans les départements méridionaux, avec les troupes que ce prince avait rassemblées autour de lui ; mais après leur prompt dispersion, il fut forcé de se jeter dans la place de Sisteron, d'où il espérait assurer, avec quelques Provençaux, la retraite du prince. Cerné de tous côtés par des rassemblemens en faveur de Napoléon, il subit lui-même la loi du vainqueur et fut mis sous la surveillance du ministre de la police générale. Loverdo resta en France pendant les cent-jours ; dès que le résultat de la bataille de Waterloo lui fut connu, il recommença ses démarches en faveur des Bourbons et fit arborer le drapeau blanc. En récompense de ses services, il fut nommé lieutenant-général, comte et commandant de l'ordre de Saint-Louis. Il reçut vers la même époque des lettres de naturalisation. Appelé ensuite au commandement de la 41^e division militaire, il conserva cette place jusqu'en 1818, et fut alors mis au nombre des lieutenans-généraux en disponibilité. Lors de l'expédition d'Alger en 1830, il fut désigné pour présider la commission mixte chargée d'en poser les bases et d'en préparer le succès. Il prit ensuite le commandement d'une division de l'armée expéditionnaire, rentra quelque temps après en France, et mourut le 26 juillet 1837.

LOY (Aimé de), journaliste et poète distingué, né en 1800, à Plancher-le-Bas, près de Lure (département de la Haute-

Saône) (1), d'une famille honorable, fit ses études à Besançon ; il apprenait avec tant de facilité qu'à douze ans il possédait la langue grecque. Ses heureuses dispositions ne se démentirent point depuis, et à l'âge de trente ans, il connaissait onze langues anciennes ou modernes, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais, etc. Après avoir suivi les cours de droit à Toulouse et à Strasbourg, il prit le grade de docteur dans cette faculté, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre ses travaux d'érudition et de cultiver la poésie. S'étant rendu à Paris, il rencontra un seigneur portugais qui le pressa de partir pour le Brésil, où les grands changemens que méditait l'héritier du vieux roi don Jean VI demandaient le concours d'hommes supérieurs, et il céda à cette invitation. On sait que, parvenu au trône, le 12 octobre 1822, don Pédro d'Alcantara s'empessa de convoquer les députés de la nation pour qu'ils eussent à rédiger le pacte fondamental des libertés-brésiliennes. Dans les troubles qui s'ensuivirent (*voyez* don PEDRO au Supplément), de Loy ne resta point indifférent. Il fonda et dirigea le journal *l'Estrella Brasileira* (2), et publia un projet de constitution qui devint ensuite la loi de l'empire. Il obtint avec la croix de commandeur de l'ordre du Christ, la dignité de gentilhomme de la chambre de l'empereur. Cependant les Français, résidant au Brésil, avaient éveillé, par la faveur dont ils jouissaient, la jalousie de nombreux ennemis, et des tentatives d'assassinat furent dirigées contre eux ; de Loy lui-même eut à défendre ses jours, et il s'éloigna bientôt de Rio, après avoir confié la direction de *l'Estrella* à un jeune Avignonnais, J.-F. Despas, qu'il s'était adjoint comme rédacteur. Durant la traversée, le navire *la Zélie* qu'il montait fut assailli par une tempête qui le força de jeter l'ancre dans la baie que forment les rochers volcaniques de l'île de Saint-Georges ; plus tard le souvenir de cette île lui inspira les vers suivans, que nous reproduisons, et dans lesquels on retrouvera cette pureté de langage, cette simplicité harmonieuse de style et cette mélancolie rêveuse qui forment le caractère distinctif de sa poésie :

Des Açores frais Elysée,
Saint-Georges, nouvelle Délos ;

(1) *L'Echo de Vaucluse*, dans son n^o du 12 juin 1834, fait naître Aimé de Loy à Luxeuil.

(2) Le monarque brésilien écrivait dans ce journal des articles qu'il signait P. B. Pierre de Bragançe.

Dans ton île favorisée
Que n'ai-je abrité mon repos !

J'étais au port : pourquoi chercher d'autres orages
Et d'un cœur agité suivre toujours le vœu ?
Il fallait jeter l'ancre ; et sur ces beaux rivages
À mes rêves de gloire il fallait dire adieu.

Là d'un bonheur éteint j'aurais distraité mon âme,
De mes vagues desirs j'aurais calmé l'élan,
Puis j'aurais prié Notre-Dame
Pour ces pauvres marins battus par l'Océan !

Au penchant de l'humble colline
Où Manoel aime à s'asseoir,
Le jour je relirais les vers de Lamartine,
Je viendrais méditer le soir.

On me verrait au bord de l'onde
Porter mes pas rêveurs et lents,
Comme pour écouter l'écho lointain du monde
Dans le bruit des flots et des vents.

Mais un destin contraire attendait mon jeune âge..
Je ressemble à l'algue des mers :
Une vague en montrant la dépose au rivage,
Une autre la reporte au sein des flots amers.

À son retour en France, de Loy se rendit à Paris, où il parut dans le monde, et se livra à l'étude. Il visita ensuite l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et la Suisse, voyageant presque toujours à pied et recueillant des observations. De Genève, où il était en 1826, il se rendit à Lyon, pour y coopérer à la rédaction du journal l'*Indépendant*, et il publia dans cette ville, en 1827, un volume de poésies, sous le titre de *Préludes poétiques*. En 1850, il fit paraître une brochure intitulée *Six pièces nouvelles*, et il fut successivement attaché à la rédaction de la *Gazette de la Franche-Comté* qui se publiait à Besançon, et à celle du *Mercure Ségusien*, imprimé à Saint-Etienne. C'est dans cette dernière ville qu'il a été enlevé aux lettres par une mort prématurée au mois de mai 1854. Il a laissé beaucoup de poésies inédites, dont les amis de la saine littérature ne peuvent que désirer la publication. Sa vie ne fut pas exempte d'écarts, et de Loy offre une nouvelle preuve que le talent seul ne suffit pas pour commander l'estime, et que pour jouir de toute la considération à laquelle il a droit de prétendre, il doit être accompagné des qualités qui font l'homme de bien.

LUMSDEN (MATHEU), orientaliste distingué, professeur de persan et d'arabe au collège de Fort-William à Calcutta, né à Londres en 1777 et mort dans cette ville le 51 mars 1855. Il a publié : | *Grammaire persane*, Calcutta, 1805 ; | *Grammaire arabe*, 1815, 2 vol. in-folio.

LUZAC (ELIE), jurisculte et publiciste hollandais, naquit le 19 octobre 1725

au village de Noordwick près de Leyde, d'une famille d'origine française. Sorti de l'université avant d'avoir pris ses degrés, il embrassa la profession de libraire-imprimeur, prit plus tard le titre d'avocat et donna des consultations sur les matières commerciales ainsi que sur celles qui appartenaient au droit public. Sincèrement attaché au parti orangiste, Luzac se déclara énergiquement contre toute tentative d'innovation dans la forme du gouvernement de la Hollande, et fit paraître à cette occasion divers ouvrages dont les principaux sont : | *Annales belges*, journal publié de 1772 à 1776, formant 15 volumes in-12 ; | *Histoire théorique et pratique du commerce hollandais*, 1778 ; | *Lettres candides de Regnier-Uryaard*, 1781 à 1784, 4 vol. in-8° ; | *Le spectateur patriote*, journal qui succéda immédiatement au précédent et fut continué jusqu'en 1790 ; enfin, | *Lettre sur le danger de changer la constitution d'un gouvernement*. Luzac mourut à Leyde en 1796. Indépendamment des ouvrages déjà cités on a de cet écrivain : | *Le bonheur, ou Nouveau système de jurisprudence naturelle*, Berlin, 1753 ; | *Recherches sur quelques principes des connaissances humaines*, Leyde et Göttingen ; | *Remarques philosophiques et politiques d'un anonyme sur l'Esprit des lois*, dans l'édition des œuvres de Montesquieu, en 6 vol. in-12, 1763, Amsterdam et Leipsick ; | *Mémoire sur le perfectionnement de la morale par la révélation ; Du droit naturel, civil et politique en forme d'entretiens*, Amsterdam, 1802 ; | *La Richesse de la Hollande* (en français), 1778, 2 vol. in-8°.

LYNCH (JEAN-BAPTISTE comte de), issu d'une famille catholique qui avait passé d'Angleterre en Irlande sous le règne d'Henri II, naquit à Bordeaux, en 1749. Son grand-père ayant perdu ses biens par suite de la révolution de 1688, vint s'établir dans cette ville où il chercha, sans beaucoup de succès, à réparer sa fortune par le commerce. Son fils, père du comte de Lynch, fut plus heureux ; il épousa une riche héritière, et fixa définitivement son séjour en France. Entré dans la magistrature, ce dernier fut reçu, en 1771, au parlement de Bordeaux, et exilé avec cette cour à la fin de la même année. Le parlement ayant été rétabli en 1775, le comte de Lynch reprit ses anciennes fonctions, fut pourvu quelque temps après de la charge de président aux enquêtes, et fit en 1788, de vains efforts pour engager le parle-

ment, alors exilé à Libourne, à enregistrer les premières et secondes lettres de jussion relatives à l'établissement des assemblées provinciales. Il continua d'exercer les fonctions de la magistrature jusqu'à l'époque des états-généraux, et se rendit alors à Paris avec son beau-père, un des députés de la noblesse de la Guienne. Pendant la terreur, ces deux magistrats furent successivement renfermés dans trois prisons différentes, et les biens du comte de Lynch furent séquestrés comme s'il eût émigré. La chute de Robespierre lui ayant rendu sa liberté et sa fortune, il se retira dans son département, où il fut nommé d'abord membre du conseil-général, d'après le refus qu'il fit d'être présenté comme candidat au conseil des Cinq-cents. Nommé maire de Bordeaux en 1808, il reçut de Napoléon le titre de comte, et la croix de la Légion-d'Honneur, sans avoir sollicité aucune de ces distinctions. Dévoué sans réserve à la cause des Bourbons, et sûr des sentimens de la plus

grande part de ses administrés, le comte de Lynch projetait depuis long-temps de se mettre à la tête du premier mouvement qu'il serait possible d'opérer. L'approche des troupes anglaises commandées par le maréchal Bérésford lui en fournit l'occasion. Le 12 mars 1814, après une entrevue avec ce général, il alla, suivi du corps municipal, au devant du duc d'Angoulême, à qui il offrit les clefs de la ville, et proclama le retour des Bourbons un mois avant l'abdication de Napoléon. Au mois de mars 1815, il favorisa l'embarquement de la duchesse d'Angoulême pour l'Espagne, et passa lui-même en Angleterre, où il resta jusqu'au mois de juillet de la même année, époque de la seconde chute et de la ruine totale de Bonaparte. Nommé pair de France peu de temps après par Louis XVIII, il siégea à la chambre jusqu'à la révolution de 1830. Retiré depuis cette époque dans sa terre de Macau, près Bordeaux, il y mourut le 19 août 1835.

MAC

MAC-ADAM (JOHN-LOUNDON), ingénieur célèbre par ses travaux pour l'amélioration des grandes routes, naquit en Ecosse vers 1760 et passa dans les Etats-Unis sa première jeunesse. Il revint dans sa patrie en 1787, époque où l'on commençait à y établir ces nombreuses routes qui ont fait faire à ce pays des progrès si rapides dans la civilisation. Dès lors Mac-Adam commença à s'occuper de cette partie dans laquelle il a obtenu, sans l'avoir recherchée, une renommée universelle. Il serait trop long de développer ici dans toutes ses parties le système du savant ingénieur; mais ceux qui désireraient s'en former une idée peuvent consulter le *Journal du génie civil*; une brochure, traduite en français par M. Cordier et dans laquelle, sous le titre d'*Instruction*, Mac-Adam publia pour la première fois l'exposé de sa méthode, en 1811. Cet ouvrage a obtenu en Angleterre plus de quinze éditions. | *Essai sur la construction des routes et des voitures*, par Richard-Lowll-Edeworth, traduit de l'anglais sur la deuxième édition et augmenté d'une *Notice sur le système de Mac-Adam*, Paris, 1827; on lit dans le vingt-cinquième volume de la *Revue britannique* (voyez Saulnier au supplément) une satire, plutôt que la critique raisonnée de ce système. Les discussions qui s'élevèrent à ce sujet parmi les ingénieurs français ont amené à découvrir que la méthode en question est à peu de chose près la même qui fut mise en pratique dans le Limousin sous le ministère de Turgot, et que Trésageur, inspecteur-général des ponts-et-chaussées sous Louis XVI, en est le véritable inventeur. Mais s'il est flatteur pour des Français de dire que c'est à leur patrie qu'est due cette importante amélioration, la gloire de Mac-Adam n'en reste pas moins entière; car outre qu'il paraît s'être spontanément rencontré avec le premier inventeur, il a bien certainement le mérite d'avoir proposé et rendu populaire une méthode qui n'avait pas été pratiquée jusqu'à lui en Angleterre, et qui était presque totalement oubliée en France. Mac-Adam mourut à Moffat le 26 novembre 1856.

MAC

MACCARTHY (NICOLAS TUTE de), naquit à Dublin le 19 mai 1769. Sa famille était l'une des plus illustres et des plus anciennes de l'Irlande. Ses ancêtres furent long-temps et jusqu'à la conquête des Anglais, souverains d'une partie de l'île. Déchus de ce haut rang, ils continuèrent à jouir de la considération que donne une grande naissance jointe à une fortune considérable. Le jeune McCarthy n'avait que quatre ans lorsque son père vint chercher à Toulouse, où il fixa son séjour, la liberté de conscience qu'il ne trouvait point dans sa patrie. C'est là qu'il forma l'une des plus belles bibliothèques de l'Europe, où son fils trouva plus tard tant de richesses littéraires, et où il puisa avec tant de constance et de succès ce goût pur et sévère, cette instruction variée auxquels l'avaient préparé d'excellentes humanités faites dans l'un des premiers collèges de Paris. Après s'être livré, avec le plus grand succès à l'étude du grec et de l'hébreu, décidé à se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique, il commença ce qu'on appelait le *quinquennium*, pour se préparer à entrer en Sorbonne. Obligé de quitter la capitale au commencement de nos troubles politiques, il eut le double bonheur d'échapper comme étranger aux proscriptions révolutionnaires, et de pouvoir remplir par un travail assidu et par l'exercice des vertus les plus austères les loisirs de la retraite à laquelle l'avait condamné l'état de la France. Son temps fut consacré à des lectures approfondies, à de longues et patientes études, surtout à des méditations qui lui permettaient de s'approprier les pensées et les sentiments qui avaient le plus frappé son esprit ou échauffé son cœur. Ce fut la source de ce talent d'improvisation qui étonna ses auditeurs lorsqu'ils l'entendaient de la chaire annoncer la parole évangélique, et ses amis lorsqu'il parlait dans l'intimité sur quelque sujet littéraire, philosophique ou théologique. La littérature grecque tant sacrée que profane lui était surtout très familière, et ses connaissances en ce genre étaient celles d'un critique du premier ordre. Avant d'être

engagé dans les ordres, sa piété fut celle du prêtre le plus vertueux ou du cénobite le plus recueilli. C'est à un acte de charité vraiment héroïque et non à des hésitations qu'il faut attribuer son entrée tardive dans le sacerdoce. Pendant un hiver très rigoureux, il porta lui-même une charge pesante de bois à une pauvre femme abandonnée dans un grenier, et qu'il secourait de ses aumônes. Les efforts qu'il fit pour soutenir ce fardeau peu proportionné à ses forces, déterminèrent une faiblesse de reins dont il souffrit jusqu'à la mort. Lorsque l'infirmité contractée pour une cause si honorable lui permit d'espérer la célébration des saints mystères, il résolut d'entrer dans les ordres. Il s'était préparé par 20 ans d'étude, de retraite, de pieux exercices et de bonnes œuvres à embrasser le sacerdoce. Il le reçut en 1814 au séminaire de Chambéry où l'avaient attiré d'anciennes liaisons avec les directeurs de cet établissement. Après un an de séjour au milieu d'eux il revint dans sa famille, et se livra à l'exercice du ministère. Dès son début, les succès de sa prédication furent ce qu'ils devaient être naturellement par l'effet de la réunion d'un talent remarquable, d'un goût exercé, d'une instruction solide et d'une haute vertu. Une physionomie pleine de noblesse et de bonté, une taille élevée, une voix grave et flexible qui exprimait sans effort les divers mouvemens de son âme, un geste plein de naturel et de dignité; toutes ces qualités qui aident si puissamment l'action de l'orateur sur son auditoire, se trouvaient réunies dans le P. de MacCarthy, et servaient comme d'ornement aux avantages solides et plus essentiels que nous avons signalés. Sans égaler les deux célèbres orateurs du 17^e siècle, le père de MacCarthy s'est placé incontestablement au premier rang des prédicateurs modernes. Sa pensée est toujours juste, son style est pur, noble, abondant, souvent pathétique; jamais on ne trouve une pensée fautive, une expression ambitieuse; ses divisions sont un modèle de justesse et de naturel; il saisit habilement les traits frappans, les idées les plus saillantes de son sujet; il commente surtout et développe l'Écriture-Sainte avec une rare supériorité. On ne pouvait faire un choix plus heureux pour l'épiscopat que d'y élever le P. de MacCarthy. Il fut nommé en 1817 à l'évêché de Montauban; mais préférant la solitude et l'obscurité reli-

gieuse aux honneurs qui lui étaient offerts, il entra peu de temps après au noviciat des jésuites. Après avoir prononcé ses vœux il reparut dans les chaires chrétiennes. Il n'avait été entendu précédemment qu'à Toulouse; il le fut depuis à la cour, dans plusieurs églises de Paris, dans les principales villes de France et depuis 1850 à Rome, à Turin, à Chambéry, à Annecy enfin où il a terminé sa carrière le 8 mai 1855 après une courte maladie. La vie du père de MacCarthy offre peu d'événemens remarquables; passée tout entière dans la maison paternelle et dans une communauté religieuse, elle échappa aux yeux du monde qui ne l'a guères connu que dans la chaire. Loin de rechercher la gloire, il a toujours montré pour un ministère, où il était d'ailleurs si distingué, une méfiance que les ordres de ses supérieurs ont pu seuls lui faire surmonter.

MAC-CARTHY (JACQUES), issu d'une famille dont le nom est souvent inscrit dans les annales de l'Irlande, naquit à Cork, le 26 mars 1785. Il n'y resta avec sa mère que fort peu de temps, et fut amené à Nantes où son père résidait. Après avoir fait des études brillantes au collège de cette ville, poussé par une vocation décidée pour l'état militaire, il s'engagea à 17 ans dans le 24^e régiment de ligne. Parti sous-lieutenant du camp de Boulogne, il fit, avec ce grade, les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne, et successivement avec ceux de lieutenant (24 mars 1809), de lieutenant-aide-de-camp du général Marion, de capitaine de carabiniers au régiment Irlandais, de capitaine-aide-de-camp du général Boissierolle, celles d'Allemagne où il assista aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Preussisch-Eylau, d'Heilsberg, d'Essling, de Wagram, de Bautzen et aux prises d'Ulm et de Königsberg. Sa nomination de chef de bataillon date de la fin de cette campagne, et elle eut lieu à la suite d'un rapport du général Lauriston, écrit sur le champ de bataille. Parmi les nombreux faits d'armes qui attirèrent l'attention sur lui, on cita surtout la reprise du village de Gross-Aspern, à la bataille d'Essling, où il fit prisonnier un bataillon autrichien retranché dans l'église. Cette action d'éclat lui valut la croix de la Légion d'honneur et le brevet de capitaine. En 1814, il fut chargé de la défense du château de Compiègne, le ministre *mettant à sa dispo-*

sition, ainsi que le porte le brevet, le premier bataillon du 88^e et les polonais alors dans cette ville (commandés par le général Dombrowski). Il fut ensuite investi (28 février 1814) de la défense de Lagny. Peu de temps après (16 mars), il fut nommé premier aide-de-camp du général Hulin, alors commandant la ville de Paris, et suivit l'empereur à Fontainebleau. Après le retour de Napoléon, lors de son départ pour la campagne de Belgique, il fut attaché à l'état-major général comme chef de bataillon adjoint, et assista en cette qualité à la funeste bataille de Waterloo, où un régiment lui était promis en cas de victoire. Avant son départ, il avait été décoré de la croix d'officier à la parade du 7 mai 1815, devant 60,000 hommes. Toutefois cette nomination, faite pendant les cent-jours, ne fut confirmée, par ordonnance du roi, qu'en 1832. Obligé, sous la restauration, de rentrer dans la vie civile, il entreprit diverses spéculations qui, après de brillants succès, eurent pour lui un résultat désavantageux. C'est de cette époque aussi que datent ses premiers ouvrages littéraires. Il traduisit successivement de l'anglais, pour ainsi dire sa langue maternelle, | *l'Histoire des campagnes d'Allemagne, d'Italie et de Suisse en 1796*, 97, 98 et 99, 4 vol. in-8°, par le colonel Graham, dont il trouva souvent l'occasion de relever l'injuste partialité; | *Le précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe*, par J. Bigland, 5 vol. in-8°; | *La relation de l'ambassade de lord Amherst en Chine*; | l'ouvrage intitulé : *Dix années de séjour en Barbarie, à Tripoli*, chacun de 2 vol. in-8°; | et un *Choix de voyages* en 10 vol. in-8°, dont le succès présagea celui qu'eut son premier *Dictionnaire géographique*, ouvrage dont il ne fit au reste que les grands articles, et dont il reconnaissait lui-même l'infériorité. Aussi se déterminait-il à le remanier, entreprise immense qu'il commença en 1826 et pour laquelle il fit les plus grands sacrifices. Cette œuvre, vraiment remarquable par son exactitude, fut une des causes de l'affaiblissement subit de sa santé. En 1832, appelé au dépôt de la guerre, il y remplit, pendant deux ans, les fonctions de chef par intérim de la section de la statistique. MacCarthy est mort en 1835 dans la force de l'âge.

MACDONALD (N.), lieutenant-général au service de Murat, naquit à Pezzara,

dans les Abruzzes du royaume de Naples, d'une noble famille écossaise qui avait quitté sa patrie à la suite des Stuarts. Sorti de l'école militaire à l'âge de seize ans, il entra comme enseigne dans un régiment napolitain. Lors de la révolution de 1799, il se réunit au nouveau gouvernement de son pays, et à la chute de la république parthénopéenne il se réfugia en France. A l'époque de l'organisation *Italique*, il y fut placé comme capitaine de grenadiers, fit les deux campagnes sous Bonaparte et Brune, et entra au service de la république cisalpine, où la place de directeur du corps des ingénieurs géographes lui fut donnée. En 1803 il fit la campagne d'Italie sous Masséna, et en 1806 il entra dans l'armée napolitaine comme chef de bataillon du génie. Ayant passé dans la ligne, il s'y éleva successivement par tous les grades jusqu'à celui de lieutenant-général, après avoir fait les campagnes de 1812 et 1815 en Allemagne. Nommé en 1814 ministre de la guerre par Murat, Macdonald conserva cette place jusqu'à la chute de son maître. A cette époque il suivit en Autriche la famille du roi fugitif, et s'embarqua avec elle par suite de la capitulation conclue avec les Anglais. Il débarqua à Trieste; mais la découverte d'un projet d'évasion formé par la veuve de Murat, et auquel avait coopéré Macdonald, éveilla l'attention du gouvernement autrichien qui exigea leur séparation. Rentré plus tard en Italie, ce dernier mourut à Florence, au mois de septembre 1857.

MADISSON (JAMES), ancien président des Etats-Unis, né dans la Virginie, en 1758, fut destiné par sa famille à suivre la carrière du barreau, et fit dans ce but d'excellentes études. Durant la session de l'assemblée générale de l'état de Virginie, qui eut lieu de 1784 à 1785, Madisson obtint par ses efforts la *déclaration de liberté religieuse*, en vertu de laquelle aucune religion nationale n'est reconnue aux Etats-Unis, et les frais du culte sont supportés par des contributions volontaires. Il fut aussi avec Washington, Franklin et Robert Morris, l'un des principaux membres de la convention qui, en 1787, rédigea la constitution actuelle des Etats-Unis. Elu député au congrès qui se réunit ensuite, une grande aptitude aux affaires, et la facilité de son élocution le placèrent bientôt au premier rang de cette assemblée, et déterminèrent plus tard son élévation aux

fonctions de secrétaire d'état qu'il remplit durant les deux présidences de Jefferson. Enfin, dans l'année 1808, il fut porté comme candidat à la présidence du congrès, obtint, grâce à la protection du parti démocratique, la presque unanimité des votes, et fut installé au mois de mars 1809. Deux ans après, Madison détermina l'assemblée à déclarer la guerre à l'Angleterre. Les vexations que cette dernière faisait éprouver au commerce américain, et l'influence qu'on lui attribuait sur certaines peuplades indiennes qui s'étaient insurgées à diverses reprises, motivèrent cette démarche. Après quelques hostilités dont les résultats n'avaient encore offert aucun avantage signalé, Madison fit proposer au cabinet britannique un armistice destiné à être plus tard converti en un traité définitif. Mais les conditions ne furent point acceptées, et quoique peu de temps après l'Angleterre eût spontanément proposé un rapprochement, la guerre, un moment interrompue, continua, mais sans avantage marqué des deux côtés. Le terme de la présidence de Madison approchait. En 1815, il réunit de nouveau les suffrages de ses concitoyens, et fut continué dans ses fonctions. A cette époque, l'empereur de Russie ayant offert d'intervenir comme médiateur entre les Etats-Unis et l'Angleterre, le président nomma trois fondés de pouvoir pour aller à Saint-Petersbourg conclure un traité de paix, et stipuler des réglemens de commerce. Les négociations eurent lieu en effet, mais on ne put s'entendre, parce que les plénipotentiaires des Etats-Unis avaient ordre d'exiger absolument l'abandon total du droit de presser les matelots à la mer. Ce droit que s'arrogeaient les officiers de la marine anglaise, et par suite duquel ils avaient enlevé les équipages de plusieurs vaisseaux américains, avait été jusques-là l'un des principaux motifs de la guerre. De nouvelles négociations ouvertes à Gand, au mois d'août 1814, n'eurent pas un meilleur résultat que les précédentes, et la guerre recommença avec acharnement. Les américains éprouvèrent d'abord des échecs considérables sur divers points, et, au mépris du droit public des peuples civilisés, les généraux de la Grande-Bretagne renouvelèrent à Washington l'acte barbare dont Copenhague avait été, quelques années auparavant, le théâtre. Ils prirent, le 28 août 1814, cette résidence

dugouvernement des Etats-Unis, livrèrent aux flammes le Capitole où se tenaient les séances des deux chambres, et où se trouvait une bibliothèque déjà très considérable, ainsi que le palais du président. Ils détruisirent en outre un chantier de l'état et les ponts élevés sur le Potomas, causant ainsi aux Etats-Unis une perte de dix millions environ de notre monnaie. Ce désastre fut le salut de l'Amérique; l'esprit de parti, qui jusqu'alors avait paralysé toutes les opérations du gouvernement disparut tout-à-coup, et la nation entière se leva pour repousser une armée qui se conduisait comme une bande de brigands. La victoire de Baltimore et celle de Plattibury permirent à Madison de renouer d'une manière honorable avec le cabinet de Saint-James, des négociations que les exigences de lord Castlereagh ne tardèrent pas à rendre de nouveau inutiles. La célèbre bataille de la Nouvelle-Orléans, gagnée par les Américains, le 8 janvier 1815, assura définitivement leur indépendance. En vertu du traité de paix signé à Gand, le 24 décembre de la même année, les Etats-Unis conservèrent la limite du lac Hudson et du lac supérieur. Madison conserva son poste jusqu'en 1817, et se retira à cette époque dans son pays natal, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice des modestes fonctions de juge de paix; ce fut là qu'il mourut au mois de juin 1836. Il avait publié à Washington, en février 1815 : *Manifeste du gouvernement américain, ou Causes et caractères de la dernière guerre de l'Amérique avec l'Angleterre*. Cet ouvrage, imprimé à un million d'exemplaires, a été traduit en français par Charles Malo, et a obtenu deux éditions, 1816, in-8°.

MAFFIOLI (JEAN-NICOLAS), curé de Plombières-les-Bains, était né à Raon-l'Etape (Vosges) en 1747. Après avoir fait de brillantes études dans un collège de Strasbourg, dirigé par deux de ses oncles, il s'appliqua à la théologie, et entra bientôt dans les ordres. Chargé d'abord des fonctions de vicaire, il fut plus tard nommé à la cure de Raliémont près de Mirecourt. La révolution le força de s'exiler, comme tant d'autres vénérables ecclésiastiques, et il se rendit avec son frère M. l'abbé Joseph Maffioli à Soleure, où il fut chargé par M. de Dürfort, archevêque de Besançon, de préparer à la première communion les enfans de M^{me}

la duchesse de Richelieu. Il quitta Soleure pour aller à Mezocco (canton des Grisons) d'où sa famille était originaire. Il parcourut ensuite plusieurs villes d'Italie, et visita avec son frère la capitale du monde chrétien, où ils furent l'un et l'autre bien accueillis par le pape Pie VI. En partant de Rome ils se dirigèrent vers Milan, où ils trouvèrent plusieurs émigrés français, auxquels ils rendirent d'immenses services. L'abbé Maffioli fut chargé d'aller recevoir à la frontière de France les dames de la Visitation de Lyon, qui avaient échappé à la fureur révolutionnaire, emportant avec elles le chapeau et la boîte qui contenaient le cœur de saint François de Sales. Lorsque le calme fut rétabli, il retourna en France, au milieu de ses paroissiens de Raliémont. Il fut bientôt appelé à Plombières dont la cure fut érigée en sa faveur en cure de première classe; et il parvint, par le crédit que lui acquirent ses vertus, à réparer toutes les dévastations que cette église avait subies. En 1814, il reçut le premier à Plombières *Monsieur*, depuis Charles X qui, en souvenir de cette circonstance, le créa chevalier de la Légion-d'honneur, et lui envoya, pour son église, un tableau de saint Charles Borromée, exécuté par un de nos plus habiles artistes. M. Gallard, évêque de Meaux, étant venu, en 1854, prendre les eaux à Plombières, le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale. Les nombreuses infirmités que son grand âge lui amena, n'altérèrent point son zèle, et il les supporta avec une inaltérable patience. Trois jours avant sa mort, après avoir reçu les derniers sacrements, il fit à haute voix sa profession de foi, donna sa bénédiction à ses parens et aux prêtres de son canton, et se prépara par la prière au passage de l'éternité. Il expira le 11 novembre 1856, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en prononçant ces paroles du Psalmiste : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Une foule immense assista à ses funérailles, et M. le curé de Xertigny improvisa son éloge funèbre qui fit fondre en larmes tout l'auditoire. L'abbé Maffioli avait exercé pendant 64 ans les fonctions pastorales, et, durant tout ce temps, il s'était fait remarquer par ses vertus chrétiennes, aussi bien que par sa science et son esprit. Il ne fit point de testament parce que sa grande charité lui en avait ôté les moyens. Il fut inhumé auprès de son frère qui avait été son

vicatre pendant 26 ans; il ne voulut d'autre épitaphe que ces paroles des Machabées : *In morte quoque non sunt divisi. La mort même n'a pu les séparer.*

MAILLET (Louis), vétérinaire distingué, membre de la société anatomique de Paris, né à Trémentines vers 1810, entra à l'école d'Alfort, au mois d'octobre 1830. Il était encore sur les bancs lorsqu'il publia, dans le *Recueil de médecine vétérinaire*, quelques observations pratiques qui dénotaient la justesse de son esprit d'observation. Au mois d'août 1834, il obtint, avec son diplôme, la troussé d'honneur que l'on est en usage de décerner dans les écoles à celui des élèves sortans qui l'a le mieux méritée par les connaissances dont il a fait preuve. Le 20 octobre de la même année, un concours ayant été ouvert à l'école d'Alfort pour trois places de chef de service, Maillet fut nommé et attaché au service de la chaire des hôpitaux. Parmi les quinze ou vingt articles qu'il publia dans le recueil de médecine vétérinaire, on doit remarquer un *Mémoire sur le tournis dans les bêtes bovines*; un autre *Mémoire sur un nouveau procédé pour opérer le javart cartilagineux*. On lui doit en outre des *Recherches sur les productions pileuses de la muqueuse digestive des animaux herbivores*. Maillet mourut au mois d'août 1837.

MAIRONI DA PONTE (JEAN), savant minéralogiste italien né à Bergame le 16 février 1748, occupait déjà en 1773 dans sa ville natale, la place de premier secrétaire du bureau de salubrité, lorsqu'il s'appliqua tout entier à l'étude des sciences naturelles, et surtout de la minéralogie sur laquelle il a publié un assez grand nombre de bons mémoires : ses *Trois règnes de la nature*, imprimés en 1821, sont un catalogue des êtres organisés et inorganiques de la province de Milan. Ses publications sur l'agriculture méritent aussi d'être citées avec éloge. En 1803 il avait été chargé par Villa, ministre de la république italienne, d'une *Statistique du canton de Seris*, et le travail qu'il publia fut si bien accueilli, que le ministre n'hésita pas à le présenter comme un modèle à suivre dans la mise en ordre des matériaux sur la statistique des autres cantons du royaume. Il était professeur d'histoire naturelle générale au Lycée, depuis 1800, Maironi mourut le 29 janvier 1833, âgé d'environ quatre-vingt cinq ans.

MALIBRAN (MARIE-FÉLICITÉ), célèbre cantatrice, morte à la fleur de son âge,

était fille du ténor espagnol Manuel Garcia, également recommandable comme chanteur et comme compositeur (*voyez* ce nom, tome V, page 345), et naquit à Séville en 1809. Douée elle-même de l'organisation la plus parfaite, elle reçut de son père une éducation musicale et théâtrale complète. Après avoir débuté avec succès en 1825, à l'opéra italien de Londres, elle se rendit en Amérique avec lui, le reste de sa famille et quelques artistes italiens. Garcia réalisa à Mexico une fort belle fortune; mais en quittant cette ville, il fut attaqué dans la route par des brigands, et entièrement dévalisé. La famille Garcia se rendit de là à New-York, où elle fut employée au théâtre italien, et où la jeune Félicité épousa M. Malibran, banquier français alors établi dans cette ville, et qui passait pour être fort riche. Quelques revers de fortune ayant amené la rupture de cette union, M^{me} Malibran vint s'engager au théâtre italien de Paris à 1,000 francs par soirée, somme inouïe jusqu'alors, et ne tarda pas à exciter un enthousiasme universel. Après l'expiration de son engagement, elle en contracta un autre avec l'opéra de Londres, et revint ensuite à Paris. En 1852, 2,000 francs par soirée lui ayant été refusés dans cette dernière ville, elle partit pour Naples, et alla s'engager au grand théâtre de San-Carlo; depuis cette époque elle n'a plus chanté à Paris. De prodigieux succès l'attendaient en Italie; Milan, Venise, Florence, Bologne et Lucques se la disputaient et l'admiraient tour à tour. M^{me} Malibran recevait dans ce pays 80,000 francs pour quarante représentations, et le dernier engagement qu'elle contracta avec Milan, équivalait à une somme de 5,000 francs par soirée. Ses triomphes en Italie ne l'empêchaient pas de visiter Londres au printemps de chaque année, et elle y paraissait sur le théâtre de Drury-Lane, à raison de 5,000 francs par représentation. Cette cantatrice extraordinaire sous tous les rapports, joignait à une connaissance aussi parfaite que possible de son art, celle de plusieurs langues qu'elle parlait et chantait avec tant d'élégance et de naturel, qu'on aurait pu la croire indifféremment espagnole, italienne, française, allemande ou anglaise. Sa voix, la plus belle qu'on ait jamais entendue, avait une puissance extraordinaire, réunissant dans une échelle de près de trois octaves les trois différentes qualités du *soprano*, du *mezzo-soprano* et du *contr-alto*. Elle

exécutait avec une aisance merveilleuse les traits les plus difficiles ainsi que les airs les plus pathétiques, et la musique sacrée ne pouvait avoir de plus digne interprète; son talent comme tragédienne n'était pas moins extraordinaire. M^{me} Malibran qui depuis 1853 n'avait pas cessé de chanter à Londres tous les ans, venait de renouveler son engagement pour plusieurs années, quand la mort est venue en peu de jours mettre un terme à de si grands succès aux fêtes musicales de Manchester: c'est le 25 septembre 1856 qu'elle a été enlevée dans cette ville par une fièvre nerveuse, après de cruelles souffrances. Peu de mois auparavant, elle avait épousé M. de Bériot, premier violon de la musique du roi des Belges, et artiste du plus grand talent.

MALTHUS (THOMAS-ROBERT), célèbre économiste anglais, naquit vers l'année 1766. Après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, il fut reçu maître-ès-arts agrégé au collège de Jésus, et devint plus tard professeur d'histoire et d'économie politique au collège de la compagnie des Indes-Orientales, dans le comté d'Hertford. Il mourut à Bath, le 29 décembre 1835. Le premier de ses ouvrages, par ordre de date, et celui auquel l'auteur dut principalement sa réputation, a pour titre : *Essai sur le principe de la population*, ou *Vue de ses effets anciens et présents sur le bonheur de l'humanité, avec des recherches sur les moyens de diminuer les maux qu'elle occasionne*, 1798, in-8°. Cet ouvrage important a obtenu cinq éditions dont la dernière est de 1817, 3 vol. in-8°. Il a été traduit en français, sur la quatrième, par P. Prévost, professeur de physique à Genève, 1810, 3 vol. in-8°. La *Bibliothèque britannique* et les *Archives littéraires*, en avaient déjà donné de très longs extraits. Dans ce livre, Malthus assure et cherche à démontrer que partout la population tend à s'accroître outre mesure, et à dépasser les limites des subsistances. C'est pourquoi, au lieu d'encourager la multiplication de l'espèce, les gouvernements doivent, selon lui, s'attacher à en prévenir le trop grand développement. Ce système, en faveur duquel se prononcèrent presque tous les journaux littéraires de la Grande-Bretagne, fut combattu par divers écrivains allemands et anglais, particulièrement par Godwin et Booth. Les autres productions de Malthus sont : | *Lettre à Sa-*

muel Whilbroad sur le bill qu'il avait proposé pour amender les lois sur les pauvres, 1807, in-8°; | *Lettre à lord Grenville à l'occasion de quelques observations faites par sa seigneurie sur l'établissement de la compagnie des Indes, pour l'éducation de ses employés civils*, 1815, in-8°; | *Observations touchant les lois sur les grains*, 1814, in-8°. Cet écrit a eu trois éditions. | *Recherches sur la nature et les progrès du revenu, et les principes par lesquels il est réglé*, 1815, in-8°; | *Principes d'économie politique, considérés sous le rapport de leur éducation pratique*, 1819; une seconde édition a paru en 1822, 1 vol. in-8°.

MANGIN (CLAUDE), né à Metz en 1786, d'un père commerçant, embrassa de bonne heure la profession d'avocat. Nommé en 1813 procureur du roi dans sa ville natale, il fut appelé en 1818 par le ministre de Serres à la direction des affaires civiles au ministère de la justice. Au mois de mars 1821 il fut envoyé comme procureur-général à la cour royale de Poitiers, et se fit remarquer dans ses nouvelles fonctions par le zèle avec lequel il poursuivit la conspiration du général Berton. Nommé en 1826 conseiller à la cour de cassation, son amour pour le travail et sa profonde connaissance du droit l'y rendirent bientôt très utile. Il ne tarda pourtant pas à quitter cette place pour passer à la préfecture de police qu'il occupait encore en 1850. On aime à se rappeler l'intégrité, la probité sévère dont il fit constamment preuve dans ce dernier emploi, et surtout sa sollicitude pour la classe indigente à laquelle, durant le rigoureux hiver de 1850, il fit distribuer vingt-cinq mille francs pris sur son propre traitement. Lors des événemens survenus au mois de juillet de cette même année, il existait dans la caisse des fonds secrets près de deux millions qu'il eût pu s'approprier sans difficulté, ou tout au moins remettre aux mains de Charles X; mais il poussa le scrupule jusqu'à ne point se payer de ses appointemens échus, et ce fut M. Bavoux son successeur qui les lui fit parvenir. Retiré depuis cette époque en Belgique d'abord, puis en Allemagne, il rentra en France en 1854, avec l'intention de reprendre ses fonctions d'avocat au barreau de Metz. Il les exerçait depuis un an à peine, lorsque, forcé de faire un voyage à Paris pour la rédaction d'un mémoire, il mourut presque subitement à l'âge de quarante-neuf ans, laissant une

nombreuse famille sans fortune. Le temps qui apaise et détruit à la longue les haines les plus invétérées, a obtenu promptement justice pour l'homme public auquel est consacré cet article. Laisant de côté sa conduite dans des circonstances difficiles toujours interprétées au gré des passions politiques, les livres et les journaux publiés à l'époque de sa mort ont été unanimes pour reconnaître en lui les vertus sociales portées au degré le plus éminent; une conduite privée au-dessus de tout éloge, une probité incorruptible, et une parfaite rectitude de vues en tout ce qui concerne l'administration.

MARCHETTI (JEAN), né le 10 avril 1753 à Empoli en Toscane, commença par étudier la jurisprudence et exerça quelque temps l'office de procureur dans le tribunal de son pays; une retraite qu'il fit à Rome le décida à embrasser l'état ecclésiastique. Destitué des ressources et de l'appui nécessaires pour suivre cette carrière, il s'adressa au cardinal Torrigiani qui jouissait à Rome d'une grande considération, ayant été secrétaire d'état sous Clément XIII; ce prélat l'admit dans sa maison et lui donna les moyens de se livrer à l'étude. Ordonné prêtre au mois de décembre 1777, Marchetti fut choisi pour secrétaire par le duc Mattei qui lui laissa tout le loisir dont il pouvait avoir besoin pour se livrer à ses travaux de prédilection. Il en profita amplement, et à peine âgé de 27 ans il publia son *Essai critique sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, qui eut beaucoup de succès. Fleury commençait à être accrédité en Italie où il était prôné par un parti puissant. On sut gré à Marchetti de son travail; des hommes distingués encouragèrent l'auteur qui étendit ses recherches et publia en 1782 sa *Critique de l'histoire et des Discours de Fleury*, ouvrage souvent réimprimé, traduit en français et en allemand, et abrégé en espagnol. Cependant tout en rendant justice au mérite du livre, Tiraboschi et quelques autres écrivains conviennent qu'on pourrait y désirer plus de modération et d'urbanité. Quoiqu'il en soit, le succès qu'il venait d'obtenir engagea Marchetti à suivre cette voie. Il publia successivement les *Exercices sur saint Cyprien*, le livre du *Concile de Sardique* et les *Annotations pacifiques sur une lettre pastorale de Ricci, évêque de Pistoie*. Ces annotations, qui furent suivies des *Annotations pacifiques confirmées*, attirèrent à l'auteur de nom-

breux adversaires. En 1786, cédant aux vives instances du cardinal Borromée, tuteur du jeune François Sforza Cesarini, Marchetti accepta la place de gouverneur du jeune prince. Il en remplit les fonctions pendant trois ans et avait gagné l'affection de son élève qui répondait à ses soins, quand le parti janséniste, ardent et implacable dans ses vengeances, fit jouer tant de ressorts que Marchetti fut obligé de se retirer. Pie VI daigna le consoler de cette disgrâce par une lettre pleine de bonté, et l'appela à son audience. A cette époque (1788) Marchetti fut attaché à la rédaction du *Journal ecclésiastique de Rome*; chargé par Pie VI de publier les *Témoignages de l'église de France*, c'est-à-dire le recueil des mandemens publiés par les évêques français contre les innovations de l'Assemblée constituante, Marchetti en donna d'abord plusieurs volumes; mais comme il se trouvait quelquefois dans ces mandemens des choses peu en harmonie, sur certains points, avec les principes reçus à Rome, Marchetti ne manquait pas d'y mettre des notes. On s'en plaignit au pape qui défendit à Marchetti d'en mettre davantage. Celui-ci, naturellement peu pliant, ayant répondu franchement que sa conscience ne lui permettait pas de publier l'ouvrage sans notes, le pontife chargea l'abbé Viviani de continuer le récit; cependant quelque temps après, y ayant trouvé des choses qu'il ne pouvait approuver, il s'empressa de reconnaître que Marchetti avait eu raison. Les écrits n'étaient pas la seule occupation de ce dernier; il aimait à exercer le ministère de la parole et surtout à évangéliser les pauvres; pendant vingt ans il expliqua les saintes écritures dans l'église de Jésus; ses leçons fort goûtées dès lors ont été imprimées depuis. Examineur du clergé de Rome, réviseur des concours à la daterie, consulté sans cesse de tous côtés sur des points de théologie, il était chargé de temps en temps de missions importantes. Compromis à différentes reprises lors de l'invasion des Français en Italie, Marchetti fit constamment preuve d'une grande présence d'esprit et d'une fermeté à toute épreuve. Soupçonné d'avoir eu part à la bulle d'excommunication, il fut arrêté et conduit d'abord au château Saint-Ange, puis déporté à l'île d'Elbe en 1809; il fut rendu à la liberté par ordre de la grande duchesse de Toscane, vers la fin de la même année. Pie VII lui donna en 1814

le titre d'évêque d'Ancyre, et l'infante d'Espagne, qui avait été reine d'Etrurie, le nomma premier instituteur de son fils Charles-Louis de Bourbon. Marchetti est mort à Rome vers le milieu de l'année 1837. Indépendamment des ouvrages déjà cités, il a laissé : | *Calcul de l'argent qui va à Rome pour les affaires ecclésiastiques*; | *Devoirs du sacerdoce chrétien*. Pie VI l'ayant consulté de la Chartreuse, et lui ayant envoyé la réponse des théologiens de Fribourg en faveur des Constitutionnels, Marchetti la réfuta par son opuscule *des intrus*.

MARIN (N.), statuaire distingué, né en 1759 et mort le 18 septembre 1834. Après avoir remporté le grand prix au concours de l'école des beaux-arts, il passa plusieurs années à Rome et fut pendant longtemps professeur à Lyon. On lui doit plusieurs ouvrages remarquables parmi lesquels on cite : | la *Statue de Tourcy*, haute de douze pieds, l'un des ornemens de la ville de Bordeaux; | *Télémaque*, que l'on admire au château de Fontainebleau; | *Tourville*, l'un des monumens gigantesques du pont de la Concorde, actuellement transporté dans la cour du palais de Versailles; | divers groupes et portraits exécutés pour Lucien Bonaparte, etc.

MARPURG (FREDERIC-GUILLEUME), écrivain connu par le nombre et l'importance de ses ouvrages sur la musique, naquit en 1718 dans la vieille Marche électorale de Brandebourg. Il vint à Paris vers l'année 1745, pour conférer avec Rameau dont les traités lui avaient inspiré un vif désir de connaître l'auteur et de profiter de ses lumières. Il lui eut, de son propre aveu, ainsi qu'à d'autres artistes français, de grandes obligations; cependant tout en propageant après son retour en Prusse, la théorie de la basse fondamentale, il en modifia les principes suivant ses propres observations. Dans l'espace d'environ quatorze années ce savant théoricien publia quatorze ouvrages didactiques dont plusieurs ont une grande étendue, et qui tous dignes d'attention, prouvent que l'auteur avait une profonde connaissance de son sujet. On cite particulièrement : | *Manuel de la basse-continue*, etc.; | *Traité de la fugue*, traduit en français et mis dans un meilleur ordre par Choron (voyez ce dernier nom au supplément); | *Lettres critiques sur la musique*. Marpurg mourut le 22 mai 1795.

MARSELLA (DOMINIQUE-ANTOINE), né à Arpino le 6 avril 1751, étudia d'abord chez les Barnabites de cette ville, et vint ensuite à Rome où il acheva ses études sous les plus habiles maîtres de l'époque. Ayant été élevé au sacerdoce il fut nommé professeur d'humanités au lycée Grégorien. Il occupa long-temps la chaire de rhétorique dans la même université, et Pie VII le nomma encore professeur d'éloquence et d'histoire romaine. L'abbé Marsella eut beaucoup de part au journal ecclésiastique fondé à Rome en 1788; on y remarquait des articles de lui écrits avec une grande pureté de goût. Plusieurs académies et sociétés savantes d'Italie l'admirent spontanément dans leur sein; la princesse Marie-Caroline de Bourbon, depuis princesse de Saxe, l'eut pour précepteur, et le pape régnant lui donna des marques multipliées de bienveillance. Marsella est mort le 24 juin 1835 dans sa quatre-vingt-cinquième année. La plus grande partie de ses ouvrages sont écrits en latin avec une rare élégance; les principaux sont : | une *Notice* sur Canova, en 1824; | une autre sur Benoît de Saint-Philadelph et Hyacinthe Marescotti, en 1825; | celle sur le bienheureux Galantini, en 1826; | des mélanges (*Opuscula multiformia*) publiés en 1850. Marsella était l'ami du pieux et savant abbé Baraldi de Modène (voyez ce nom).

MARTIN (CLAUDE), né à Lyon au mois de janvier 1752, fit une partie de ses études au collège de cette ville, et s'appliqua particulièrement aux mathématiques. Entraîné vers la carrière des armes par une vocation irrésistible, il s'engagea comme simple soldat au service de la compagnie anglaise des Indes-Orientales, où sa bravoure et sa bonne conduite lui obtinrent un rapide avancement. Il venait d'être nommé capitaine d'infanterie, lorsqu'il fut chargé par le conseil de Calcutta, de lever la carte du nord du Bengale, et s'en acquitta si bien qu'il fut envoyé immédiatement après dans les états du nabab d'Oude, pour y faire la même opération. Ce prince conçut une si haute idée de ses connaissances dans le génie et de ses talens en mécanique, qu'il obtint de la compagnie la permission de le conserver près de lui comme surintendant de son arsenal. Martin sut gagner la confiance du nabab dont il reçut de riches présens qui furent l'origine de son immense fortune. Après un séjour de vingt-cinq ans à Lucknow,

il obtint par ancienneté le grade de lieutenant-colonel, et fut fait colonel dans la guerre contre le sultan Tippoo-Saïb; enfin, en 1796, il devint major-général dans la promotion que le roi d'Angleterre fit cette année, et mourut à Lucknow, le 15 septembre 1800. Non moins bien-faisant que brave, Martin n'employa ses richesses qu'à faire des heureux. Son testament, où se révèle une profonde vénération pour la foi de ses pères, est remarquable par la générosité de ses dispositions en faveur des prisonniers et des pauvres. Une somme d'un million a été léguée par lui à la ville de Lyon sa patrie, pour la fondation d'une institution de charité, connue sous le nom de *La Martinière*, indépendamment d'une rente annuelle de douze mille francs, destinée à délivrer autant de prisonniers pour dettes que la somme peut le permettre.

MARTIN (THOMAS-IGNACE), laboureur, né à Gallardon près de Chartres, a joué pendant les premières années de la restauration d'une certaine célébrité. S'annonçant comme favorisé de révélations extraordinaires, il se rendit à Paris et fut admis auprès de Louis XVIII à qui il dit des choses très secrètes. Il parut en 1817 une *Relation* concernant cet homme qui acquit bientôt une certaine importance, et fut visité souvent dans sa retraite par des hommes de toutes les classes. Les opinions se partagèrent à son égard : les uns avaient en lui toute confiance; les autres, sans le regarder précisément comme un imposteur, ne le croyaient pas exempt d'illusions. Il se peut en effet que le respect que l'on témoignait à Martin, l'empressement avec lequel on le consultait de tous côtés, l'espèce d'enthousiasme qu'il excita parmi un certain nombre de personnes, eussent troublé la tête d'un pauvre paysan. Ce qui paraît certain, c'est que dans les derniers temps de sa vie il a dit des choses destituées de vraisemblance. Il s'était fait le patron des rêveries au sujet de Louis XVII, et il est mort dans cette illusion le 8 mai 1854, d'une manière à peu près subite. Cet homme singulier paraît avoir été destiné à occuper le public de lui après sa mort comme pendant sa vie par quelque circonstance extraordinaire. Ses partisans déconcertés par une fin aussi promptement répandue le bruit qu'il avait été empoisonné, et cette rumeur ayant pris quelque consistance, l'autorité civile de

Gallardon permit l'exhumation du corps ; on tira de terre le cadavre en présence de plus de cent personnes ; on l'ouvrit devant ces nombreux témoins, mais les chirurgiens ne purent découvrir aucune trace de poison. Quoiqu'il en soit des *révélations* de Martin, on ne doit pas oublier que l'évêque de Chartres y a toujours été opposé, et a refusé même d'ordonner une enquête à ce sujet ; aussi cet homme n'est jamais venu lui soumettre ses prophéties quoiqu'un prophète dût s'adresser à ceux qui ont mission pour discerner les révélations véritables. L'écrit le plus complet qui ait été publié sur Martin est celui qui a pour titre : *Le passé et l'avenir expliqués par des événemens extraordinaires arrivés à Martin*. Paris, 1852, in-8°. Cet ouvrage écrit sous l'influence d'une grande préoccupation offre néanmoins des détails vraiment curieux.

MARTIN (BLAISE), célèbre chanteur, naquit en 1767 de parens pauvres qui pouvaient à peine suffire à l'existence d'une nombreuse famille. Favorisé des plus étonnantes dispositions pour la musique, le jeune Martin dut sa première éducation dans cet art à un de ses oncles qui cédant à ses instances lui fit apprendre le violon. De rapides progrès sur cet instrument difficile l'encouragèrent à poursuivre une carrière vers laquelle le poussait d'ailleurs un goût décidé. Plusieurs concerts où il se fit entendre lui procurèrent d'abord quelques leçons malgrément payées, qui suffisaient à peine à ses besoins. A dix-neuf ans il jouissait déjà d'une certaine réputation, et son talent l'avait fait accueillir dans quelques sociétés distinguées, lorsque le hasard fit découvrir en lui ce talent inné pour le chant et cette magnifique voix, que tous les artistes se sont accordés à proclamer unique dans les fastes du théâtre. Après une répétition où avait chanté le fameux Garat, Martin qui faisait partie de l'orchestre monta sur la scène et en passant à côté du chanteur à la mode, se mit à fredonner quelques passages qu'il avait retenus. En l'entendant, Garat s'arrêta étonné : *Comment, lui dit-il, avec une pareille voix que fais-tu d'un violon ? laisse là ton archet, mon ami, suis mes conseils, engage-toi au théâtre et je répons de ta gloire et de ta fortune ; nous chanterons ensemble*. Sous la direction d'un maître aussi habile, Martin fut bientôt en état de débiter ; sa facilité prodigieuse, ses dispositions, la puissance et la qualité

de sa voix le mirent bientôt à même de se montrer en public. C'est sur le théâtre de *Monsieur* qu'il parut pour la première fois. Dès son début Martin s'annonça comme un grand artiste et prit rang tout à coup parmi ce qu'il y avait alors de plus distingué. Le nombre des rôles créés par lui est immense ; tous les compositeurs célèbres de l'époque, Grétry, Méhul, Dalayrac, Nicolo, Boieldieu ont travaillé pour lui, et lui ont dû une grande partie de leurs succès. Sa voix était non-seulement remarquable par son timbre ravissant et sa puissance, il joignait à cela une étendue qu'aucun chanteur n'a jamais eue, pouvant parcourir sans effort trois octaves pleines en *mi* ; à la fois *basse-taille* et *ténor* élevé, personne ne pouvait le remplacer, aussi son riche répertoire a-t-il été depuis abandonné presque entièrement. Il n'est pas d'exemple qu'un artiste ait fourni une aussi longue carrière que Martin. Après quarante ans de succès il voulut encore rendre sa splendeur première au théâtre qu'il avait illustré, et y reparut en 1855, à l'âge de 68 ans, pour conquérir de nouveaux et toujours sincères applaudissemens. Quoique âgé de 70 ans il n'avait rien perdu de ses moyens d'exécution, et peu de semaines avant sa mort, il chantait encore avec cette fraîcheur et cette puissance qu'on avait admirées en lui dans la force de l'âge. Martin est mort au château de Ronzières près de Lyon, le 28 octobre 1857.

MARTOS (PETROWICH-IWAN), célèbre sculpteur russe, conseiller d'état, et recteur de l'académie impériale des beaux-arts de Saint-Petersbourg, naquit à Itchnia (Poltawa) dans la petite Russie. Placé de bonne heure à l'académie des beaux-arts, il fut envoyé à Rome comme pensionnaire, connu dans cette ville les célèbres peintres Raphael, Mency, et Pompeo Batoni, et sut profiter des ressources que pouvait lui offrir la fréquentation de leurs ateliers. Ce fut l'impératrice Feodorowna qui ouvrit à Martos la carrière des succès, en le chargeant d'ériger des monumens à diverses personnes qui lui étaient chères. On cite parmi ses productions en ce genre : | le groupe colossal en bronze de *Minin et Pozharsky*, à Moscow ; | le monument de l'empereur *Alexandre*, à Taganrog ; | ceux du *duc de Richelieu*, à Odessa ; | de *Lomonosow*, à Arkangel, de *Potemkin*, à Kherson ; | d'*Hélène et Alexandre* ; | de l'empereur *Paul* à Palowoky, etc. On voit encore de lui plusieurs statues

dans l'église cathédrale de Grusino et à Saint-Petersbourg. La simplicité distingue toutes les figures de Martos, et dans ses draperies il a été souvent supérieur à Canova. Il mourut à Saint-Petersbourg le 17 avril 1833, âgé de plus de quatre-vingts ans.

MASSABIAU (JEAN-ANTOINE-FRANÇOIS), membre de l'Institut historique, attaché d'abord à la bibliothèque du Panthéon, puis conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, était né à Figeac en 1765; il mourut à Paris le 25 septembre 1837. On a de lui : | *Essai sur les nombres approximatifs*, 1799, in-8°; | *Durapport des diverses formes de gouvernement avec les progrès de la civilisation, discours politique et moral*, 1805, in-8°; | *La Sainte Alliance*, ode, 1817, in-4°; | *De la division des pouvoirs exécutif et législatif dans la monarchie, qu'elle n'est point la garantie du peuple*, etc., 1818, in-8°. Massabiau a enrichi en outre le *Journal de la société historique* d'un travail fort remarquable sur *l'esclavage au moyen âge*.

MASSON de MORVILLIERS (NICOLAS), né vers 1740, dans un village de Lorraine, termina ses études à Paris et fut reçu avocat au parlement; cependant il ne suivit pas le barreau, et s'adonna exclusivement à la littérature. Il mourut à Paris le 29 septembre 1789. Il a laissé : | *Abrégé élémentaire de la géographie universelle de France*, Paris, 2 vol. in-12; | *de l'Italie*, 1774, in-12; | *de l'Espagne et du Portugal*, 1776, in-42. Ces trois ouvrages eurent de la vogue; Masson devint dans la suite un des collaborateurs de l'*Encyclopédie méthodique*, et fut chargé avec Robert de la rédaction du *Dictionnaire de géographie moderne*. Il y refit ce qu'il avait déjà publié sur l'Espagne; mais on lui reprocha d'avoir fait trop peu de cas de la littérature de ce pays. On a encore de lui un volume d'*Oeuvres mêlées* en vers et en prose, 1789, in-8°, dans lequel on distingue quelques *épigrammes* et des *épîtres* pleines de verve.

MATHIAS (THOMAS-JAMES), poète et critique anglais, naquit à Cambridge en 1776. Il termina dans cette ville son éducation qu'il avait commencée à Eton, et se fit connaître dans la littérature par la chaleur avec laquelle il soutint l'authenticité des poèmes de Rowley (voyez Chatterton tome III, pag. 395). En 1794, parut sous le voile de l'anonyme la première partie d'un poème intitulé : *Les hostilités*

littéraires (the pursuits of literature) qui attira sur l'auteur l'attention générale, principalement à cause des notes qui attestent un savoir profond et étendu, joint à une critique éclairée, sur les hommes publics et leurs opinions. Cette œuvre attribuée d'abord à plusieurs écrivains très distingués, fut ensuite reconnue pour être de Mathias. Un grand nombre d'autres productions en divers genres suivirent à des intervalles plus ou moins rapprochés ce premier essai. On cite comme les plus remarquables : | *Odes rhuniques*, imitées de la langue erse, 1781, in-4°; | *Épître de l'empereur Kien-Long au roi Georges III*, 1794, in-8°; | *Lettres au marquis de Buckingham au sujet du grand nombre de prêtres français émigrés; par un laïque*, 1796, in-8°; | *Odes anglaises et latines*, 1798, in-8°; | *Componimenti lirici dei più illustri poeti d'Italia*, 1802, 3 vol. in-8°; | *Commentaires sur l'histoire de la poésie italienne*, par Crescimbeni, 3 vol. in-12; | *Chansons toscanes*, 1805, in-4°; ces deux derniers ouvrages sont écrits en italien. | *Oeuvres de Thomas Gray, avec sa vie et des additions*, publiées aux frais de l'université de Cambridge, 1814, 2 vol. in-4°. Mathias mourut en Italie, au mois de septembre 1835, âgé de soixante-un ans.

MATHIEU (N.), ecclésiastique et littérateur distingué, naquit au mois de mai 1791 à Neuville-aux-Bois. Il fit ses études au séminaire d'Orléans; ordonné prêtre en 1815, il fut nommé d'abord au vicariat de Cléry, puis transféré deux ans après à celui de Selles-sur-Cher. En 1820, il devint desservant à Villefranche-sur-Cher, et passa de là en 1822, à Chaumont-sur-Loire où il exerça les fonctions de curé jusqu'à sa mort arrivée au commencement de l'année 1858. Un différend survenu entre quelques chanoines, lui fournit en 1824, le sujet d'un petit poème plein d'esprit et de verve, intitulé : *Le Lutrin nouveau*. Mathieu publia cinq ans plus tard un *Poème en l'honneur de la sainte Vierge*; la tendre piété qui y règne ne fait pas le seul mérite de cet ouvrage. On a encore de lui des *Poésies fugitives*; les unes sont remarquables par le sel d'une plaisanterie fine et délicate, les autres ont été dictées par l'amitié et la reconnaissance.

MAURI (ERNEST), professeur de botanique et directeur du jardin des plantes della Sapienza à Rome, était né dans cette ville en 1790. En 1812 il publia conjointe-

ment avec le docteur Sébastiani un *Prodromus floræ romanæ*. Kunth lui a dédié une plante de la famille des thérébintacées. Mauri est mort à Rome au mois de juin 1836.

MAYET (JEAN-MARIE-FÉLIX), né le 28 mai 1751 d'une famille honorable de Lyon, fut d'abord attaché comme clerc à l'antique chapitre de Saint-Paul. Il se rendit ensuite à Paris où il fit ses études théologiques avec distinction dans le séminaire des Trente-Trois; de retour dans sa patrie il fut successivement vicaire de plusieurs paroisses. Déjà en possession de la confiance du clergé de son diocèse, il fut élu député aux états généraux et opina toujours avec le côté droit. Plusieurs de ses opinions, imprimées à cette époque, firent autant d'honneur à son talent qu'à la sagesse et à la fermeté de ses principes. Il signa les déclarations et protestations en faveur de la religion et de la monarchie, et on trouve son nom dix fois dans le recueil in-4°, publié en 1834 par le marquis de Clermont-Mont-Saint-Jean. L'abbé Mayet adhéra en outre à l'*exposition des principes sur la Constitution civile du clergé* par les évêques. Il combattit même les innovations par un écrit exprès, sous ce titre : *De la Constitution de l'Eglise catholique*, 1790, in-8°, de 61 pages. Il y examine la nature et l'étendue de la puissance que Jésus-Christ a donnée à son Eglise, par qui elle doit être exercée et quels sont les rapports des deux puissances. Cet écrit est fort solide et en même temps très sage et très modéré. L'abbé Mayet s'était lié d'amitié avec l'abbé Maury qu'il fortifiait de ses conseils. Ce dernier ne connaissait pas encore son talent pour l'improvisation; échappé à sa captivité de Péronne, il vint rendre compte à l'assemblée des injustes vexations dont il avait été la victime, mais avec tant de naturel et d'éloquence que toute l'assemblée applaudit à ce premier discours. Mayet empressé à féliciter son confrère, l'embrassa en s'écriant : *Danos in amplexu mori!* Dès ce moment il devint l'homme de confiance du célèbre orateur; il l'engageait souvent à monter à la tribune et le pressait de lui dicter le soir les discours qu'il avait improvisés dans le jour. On tenta l'ambition de l'abbé Mayet par les offres les plus brillantes afin de le gagner à la constitution civile du clergé; mais sincèrement attaché à l'Eglise et à la ligne du devoir, il résista aux faveurs comme aux menaces,

car sa vie fut bientôt exposée aux plus grands dangers. Lorsqu'il n'y eut plus de sûreté en France, Mayet suivit l'abbé Maury à Rome et l'accompagna à la Diète de Francfort pour l'élection de l'empereur François II. Il trouva ensuite un asile à Montefiascone chez son ami qui était devenu évêque de cette ville; rentré en France à l'époque du concordat il fut nommé curé de Trevoux. Il ne tint pas à lui que le cardinal Maury évitât le voyage de Paris qui compromettait sa gloire. C'était au mois de mai 1806; Mayet se rendit à Lyon sur l'invitation de son ami et le conjura inutilement de renoncer à une démarche qui le perdrait sans retour. Nommé à l'archevêché de Paris, le cardinal fit tous ses efforts pour attirer auprès de lui l'abbé Mayet dont il voulait faire son grand vicaire et son confident le plus intime. Le modeste ecclésiastique ne céda point à tant d'instances; il se contenta du canonat que lui avait fait accepter le cardinal Fesch et refusa même plus tard la place de grand-vicaire que lui offrit Mgr de Bernis nommé d'abord administrateur de Lyon. Alors commençait la belle œuvre de la propagation de la foi. L'abbé Mayet qui en était le président d'honneur contribua beaucoup à la faire connaître et à l'étendre dans toute la France; il rédigea même avec succès pendant quelque temps les *nouvelles ou annales des missions étrangères*. Il est mort le 19 novembre 1855 à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

MECKEL (JEAN-FRÉDÉRIC), né en 1781 à Halle, d'une famille déjà célèbre dans les fastes de la médecine, s'annonça de bonne heure comme un savant théoricien par sa thèse inaugurale : *De conditionibus cordis abnormibus*. Séduit par l'attrait de l'anatomie des animaux, il entreprit plusieurs voyages pour l'étudier avec plus de succès, et de retour dans sa patrie il publia de 1809 à 1810 la traduction des *Leçons d'anatomie comparée* de Cuvier, qu'il enrichit de notes et d'observations nouvelles et curieuses. Bientôt après parut son *Essai sur l'anatomie comparée* (1809 à 1813) dans lequel il préluda dignement à son grand ouvrage intitulé : *Traité général d'anatomie comparée*, dont le premier volume publié à Halle en 1821, produisit une vive sensation dans le monde savant. Cet ouvrage mit le sceau à la réputation de ce célèbre anatomiste. Il vient d'en être donné une nouvelle traduction française par Riester, Sanson

et Shuster, docteurs en chirurgie, de la faculté de Paris, 1838, 10 vol. in-8°. Meckel s'occupa aussi avec beaucoup de succès de l'anatomie normale et pathologique, comme le prouvent les ouvrages suivans : | *Manuel d'anatomie pathologique*, Leipzig, 1812-1818, trois volumes. | *Manuel d'anatomie humaine*, Halle, 1815-1820, quatre volumes in-8°; le premier volume traite de l'anatomie générale, et a paru à Halle et à Berlin en 1815; l'année suivante parut le deuxième qui comprend l'*ostéologie*, la *syndesmologie* et la *myologie*; en 1817, il publia le troisième volume, l'*angéiologie* et la *névrologie*, et en 1820 le quatrième qui termine l'ouvrage et comprend la *splanchnologie* ainsi que l'*embryologie*. La traduction française de cet ouvrage, publiée par MM. Jourdan et Breschet qui ont ajouté des notes, a paru en 1823, Paris, trois vol. in-8°; | *Tabulæ anatomico-pathologicae. modos omnes quibus partium corporis humani omnium forma interna atque externa à normâ recedit, exhibentes*, Leipzig, 1817-1826. On doit encore à Meckel divers autres mémoires importans qui tous portent l'empreinte d'un esprit exercé et savant. Il travailla pendant long-temps à l'excellent recueil commencé par Reil et connu aujourd'hui sous le nom d'*Archives physiologiques de Meckel*, Halle, 1815-1827; 42 vol. in-8°. Cet auteur, rangé avec justice au nombre des savans qui honorent le plus l'Allemagne, mourut à Halle le 31 octobre 1835, âgé de cinquante-deux ans. Deux membres de la même famille avaient déjà laissé un nom dans la science médicale. — MECKEL (JEAN-FRÉDÉRIC), son aïeul, né à Wetzlar au mois de juillet 1714, et mort à Berlin en septembre 1774, avec le titre de chirurgien du roi de Prusse, fut élève de Haller, et s'acquit par plusieurs travaux importans, consignés dans les mémoires de l'académie de Berlin, dont il était membre, mais surtout par son excellente dissertation : *De quinto pare nervorum cerebri* (Gœttingen, 1748), la réputation d'un des premiers anatomistes de son temps. — MECKEL (PHILIPPE-FRÉDÉRIC-THÉODORE), fils du précédent, né à Berlin au mois d'avril 1736, et mort le 18 mars 1805, était professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Halle. Quoique moins connu par ses écrits, il réunissait à la réputation de savant professeur celle de praticien habile et éclairé. Il fut appelé en Russie, dans l'année 1793, par le czar Paul 1^{er}, qui lui

confia l'inspection des hôpitaux de la capitale. On lui doit une traduction allemande du *traité* de Baudelocque sur les *accouchemens*, et des notes à la traduction de la physiologie de Haller par Sœmerring. Il est aussi auteur d'un ouvrage intitulé : *Dissertatio de labyrinthis*, Strasbourg, 1778, in-4°.

MÉRAULT (ATHANASE-RENE), était né à Paris en 1744, d'une famille de robe. Elevé au collège de Juilly dirigé par les Pères de l'Oratoire, il y prit le goût pour la vie ecclésiastique, fut admis dans la congrégation à laquelle appartenaient ses maîtres, et fit son noviciat à Paris. De là il passa à la maison de Montmorency qui était l'école de la congrégation pour les jeunes théologiens, et on dit même qu'il y professa la théologie. Assez jeune encore il fut nommé supérieur de la maison de l'Institution, et il occupa cette place jusqu'à la révolution, sauf un petit intervalle qu'il passa encore à Montmorency. A cette époque la congrégation de l'Oratoire se divisa en deux parties dont la plus saine refusa le serment, tandis qu'un assez grand nombre des plus jeunes membres se laissèrent aller au torrent. Le général était mort en 1790, et n'eut point de successeur. En 1792, le régime et plusieurs autres membres écrivirent au souverain pontife pour protester de leurs sentimens sur les affaires de l'église de France. Leur lettre, en date du 10 mai, a été insérée à la fin du second volume de l'*Histoire du cardinal de Bérulle*, par Tabaraud. Mérault fut du nombre des signataires, et dut bientôt après se rendre à Orléans où il avait une partie de sa famille. Il y vivait très retiré, mais il ne put éviter d'être arrêté, et passa environ une année en prison. Il n'en sortit qu'après la terreur, et continua de résider à Orléans où il exerçait le ministère en secret, et rendait en ce genre tous les services qui dépendaient de lui. A l'époque du concordat de 1802, Mérault qui habitait cette ville depuis dix ans, se décida à y rester. Le nouvel évêque, M. Bernier, le nomma simplement chanoine honoraire, mais le chargea peu après de rétablir le séminaire, ce qu'il exécuta en partie à ses frais. A la mort de M. Bernier, Mérault se trouva placé à la tête de l'administration comme vicaire-général; il en fut de même à la mort de M. Rousseau, successeur de ce prélat. La vacance du siège fut longue à cette époque; Pie VII prisonnier à Savone, privé de

cardinaux et de conseils, n'accordait point de bulles aux évêques nommés en France; Napoléon qui ne voulait point paraître reculer devant les difficultés, ne s'en pressa que davantage de nommer aux sièges vacans. Le 21 octobre 1810, il nomma à Orléans Raillon, chanoine de Paris, et le ministre des cultes écrivit au chapitre pour qu'on eût à lui donner des pouvoirs d'administrateur. Le chapitre et les grands-vicaires y étaient fort disposés, et l'administration du diocèse ne souffrit aucune difficulté jusqu'aux premiers mois de la restauration. A cette époque il se manifesta une opposition assez vive contre Raillon, et un grand nombre de prêtres du diocèse d'Orléans pensaient que le prélat aurait dû se retirer. Il parut sur ce sujet une lettre des chanoines honoraires résidans à Blois, et il y eut sur la même affaire, le 23 juillet 1814, une réunion d'environ quarante ecclésiastiques. On y convint de prier Raillon de s'abstenir de tout acte de juridiction; mais après une longue controverse sur ce point, les grands-vicaires firent une concession au clergé, et arrêterent que pour tranquilliser les consciences, un d'eux joindrait toujours sa signature à celle de Raillon qui ne prendrait plus que le titre de vicaire-général. Dans les premiers temps de la restauration, Mérault songea à rétablir la congrégation de l'Oratoire; mais des obstacles insurmontables durent lui faire abandonner ce projet. En mai 1816, Raillon ayant reçu ordre de quitter l'évêché d'Orléans, Mérault se trouva de nouveau chargé de l'administration du diocèse, qui comprenait deux départemens, sans quitter pourtant la direction du grand et du petit séminaire. En 1819, la vacance du siège cessa enfin par la nomination de Varicourt; mais ce prélat étant mort le 9 novembre 1822, l'administration tomba pour la troisième fois à la charge de Mérault. De Beauregard nommé évêque d'Orléans en 1823, accueillit le désir que celui-ci manifesta alors de se retirer de la direction du séminaire. Toutefois cette retraite ne fut pas oisive, et le reste de sa vie fut consacré à des actes de charité, à l'exécution d'utiles et pieuses entreprises qui ont laissé sa mémoire en vénération dans tout le diocèse. Mérault est mort le 15 juin 1853, après une courte maladie, et dans un âge fort avancé. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : | *Les apologistes involontaires, ou la religion chrétienne prouvée et défendue*

par les écrits des philosophes, in-12, publié d'abord en 1806 sans nom d'auteur. | *Les apologistes, ou la religion chrétienne prouvée par ses amis comme par ses ennemis*, 1821, in-8°; | *Conjuration de l'impiété contre l'humanité*, 1822, in-8°; | *Voltaire apologiste de la religion chrétienne*, 1826, in-8°; | *Preuves abrégées de la religion, offertes à la jeunesse avant son entrée dans le monde*, 1830, in-12; | *Enseignement de la religion*, 5 vol. in-12; | *Cours d'histoire et de morale*, 1834, in-12; | *Mères chrétiennes, combien leur zèle est nécessaire au succès de l'éducation*, 1830, in-12; | *Aux Français*, 1832, in-12.

MERCIER (PHILIPPE), professeur en Sorbonne et doyen de la faculté de théologie de Paris, naquit vers 1759 dans le diocèse de Châlons-sur-Saône. Après avoir terminé ses études théologiques au séminaire des Trente-Trois, il entra dans la maison de Navarre et fit partie de la licence de 1786 à 1788, la dernière qui ait été régulièrement terminée. A l'époque de la révolution, Mercier passa en Suisse et se rendit ensuite à Hambourg avec le chargé d'affaires d'Autriche dont il était l'ami. Appelé en Russie, il y fit successivement l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs, fut attaché comme professeur à l'institut de l'abbé Nicolle (voyez ce nom), et sortit de cet établissement pour se charger de l'éducation des jeunes princes Gallitzin. De retour en France, il fut nommé grand-vicaire de M. de Broglie, évêque de Gand, mais il n'en remplit jamais les fonctions. Lorsque Napoléon établit les facultés de théologie, Mercier fut nommé en 1810, professeur suppléant d'Ecriture-Sainte, et bientôt après, professeur titulaire. A la mort de l'abbé Burnier-Fontanel, en 1827, il lui succéda comme doyen de la faculté. En 1833 on voulut le dépouiller de ce titre, et on nomma un autre doyen qui n'a point été reconnu en cette qualité. Mercier, devenu infirme, s'était retiré depuis quelque temps à Sceaux, lorsqu'il y mourut le 9 février 1858, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

MERCOEUR (ELISA), naquit à Nantes, le 24 juin 1809, et montra, dans un âge tendre encore, les plus heureuses dispositions pour la poésie. A dix ans elle donnait des leçons de langue française; à onze, elle composa une *nouvelle* en prose, et à douze ans, elle fit une pièce de vers. Ses premiers essais fixèrent l'attention de ses compatriotes; le Journal de la Loire-Inférieure et le Lycée Armoricaïn,

recueil remarquable qui s'imprimait à Nantes, accueillirent ses productions et lui prodiguèrent les plus flatteurs encouragemens. Sa réputation naissante s'étendit bientôt au-delà des limites de sa province natale, et en 1826, l'académie provinciale de Lyon s'empessa d'admettre la jeune poète au nombre de ses membres correspondans. Peu après la société académique de la Loire-Inférieure, voulant lui donner un témoignage éclatant de son estime, l'accueillit dans son sein, quoique jusqu'alors aucune femme résidant à Nantes n'eût été appelée à en faire partie. Encouragée par ces honorables distinctions, la jeune muse nantaise s'efforça de justifier les espérances qu'elle avait fait concevoir, et s'appliqua avec une nouvelle ardeur à la poésie. Un volume de ses œuvres, imprimé à Nantes en 1827, attesta les progrès qu'elle avait faits. La publication des œuvres poétiques d'une femme était, comme le remarquait avec raison l'éditeur, un événement inouï dans la littérature provinciale. M^{lle} Mercœur avait adressé un exemplaire de ses œuvres à la duchesse de Berry, qui lui répondit par une lettre flatteuse. L'indulgence avec laquelle on accueillit ses essais dut lui faire croire qu'elle était appelée à prendre place sur le Parnasse français à côté des Desbordes-Valmore, des Amable Tastu, des Delphine Gay, et surtout de M^{me} Dufresnoy, qui avait reçu le jour dans la même ville qu'elle. L'illustre auteur d'Atala avait écrit à M^{lle} Mercœur une lettre encourageante. Son imagination s'exalta; elle crut que pour arriver à la gloire qu'elle rêvait, elle n'avait qu'à se rendre à Paris. Elle y vint en effet avec sa mère, en octobre 1828, et elle y trouva d'abord de généreux et zélés protecteurs. Sur la proposition de M. de Martignac alors ministre, le roi Charles X accorda à M^{lle} Mercœur, une pension de douze cents francs sur sa cassette. Une seconde édition de ses poésies, augmentée de pièces nouvelles, parut en 1829 chez Crapelet, in-18, imprimée avec élégance. Cependant la révolution de 1830 fit perdre à M^{lle} Mercœur la pension avec laquelle elle et sa mère vivaient. La plupart de ses amis l'abandonnèrent. Une maladie qui lui survint, augmenta l'état de gêne dans lequel elle se trouvait. Bientôt elle n'eut d'autre ressource pour échapper à l'indigence que de donner des leçons de lecture à quelques enfans du voisinage. Malgré

les privations auxquelles elle se vit condamnée, elle conserva toute l'égalité de son âme. « Je voudrais savoir, disait-elle » quelquefois en riant, si les poètes grecs » avaient du pain tous les jours. » Les travaux auxquels elle se livrait altérèrent sa constitution naturellement débile, et après avoir languï quelque temps, elle s'éteignit dans le mois de janvier 1835. On dit qu'elle répéta sur son lit de mort ces vers empruntés à une de ses premières élégies, et dans lesquels elle révélait, comme Gilbert, son cœur à Dieu :

Dieu lit au fond du mien ce qu'il a de souffrance.

Ah ! puisse-t-il au vôtre inspirer la pitié !

Donnez ; bien peu suffit à ma frêle existence.

Donnez ; j'ai faim, j'attends ; aurais-je en vain prié ?

Peu de temps avant sa mort, M. Casimir Delavigne avait sollicité et obtenu pour elle une modique pension. Un journal a fait remarquer qu'un très petit nombre d'amis suivaient son convoi, mais un d'entr'eux valait à lui seul une foule; c'était M. de Châteaubriand. Ainsi, cette jeune fille en cédant à l'esprit de son siècle, et en se passionnant pour une célébrité douteuse, n'a trouvé sur le brillant théâtre où elle voulait figurer, que déception et désenchantement; mille fois plus heureuse si elle eût su se contenter des vertus modestes et de la paisible obscurité qui conviennent à son sexe ! Les poésies de M^{lle} Mercœur ont de l'originalité. Son style a de la grâce, de la chaleur et de la sensibilité. Mais il est inégal et quelquefois obscur.

MÉRIGOT (JEAN-ROCH), né le 12 septembre 1794 à Saint-Amand, diocèse de Bourges, étudia d'abord au séminaire de cette ville où il reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat en 1816. Ayant voulu venir à Paris, il se présenta dans un séminaire où on lui donna son congé au bout de quelque temps; delà il passa dans divers établissemens et ne put se fixer dans aucun. En 1820 il fit paraître un *Discours sur les missions, suivi d'une pièce de vers*, in-8°. Cet écrit n'était pas dépourvu de mérite, mais on pouvait reconnaître facilement que le zèle qui l'avait dicté n'était pas selon la science. Il annonça ensuite le projet de faire une histoire générale des missions et recueillit pour cela de nombreux matériaux. Oubliant bientôt après sa première vocation, Méricot mena plusieurs années dans Paris la vie la plus misérable, sollicitant de tous côtés des aumônes pour ne pas mourir de faim. Il faisait depuis quelque temps

d'inutiles tentatives pour sortir d'un état aussi déplorable, lorsqu'en 1831, ébloui par le triste succès de Châtel il voulut aussi se faire chef de secte. Il s'affilia aux *Templiers* et reçut le diaconat et la prêtrise d'un prétendu évêque *joannite*. Bientôt dégoûté d'un parti dont il reconnut l'absurdité, Mérimot, après avoir eu soin de répandre le bruit qu'il avait été sacré par un évêque assermenté, imagina de prendre le titre de *patriarche de l'église constitutionnelle*. Sur la fin de septembre 1832, il ouvrit sous le nom de Roch une église, place de la Sorbonne, dans un local qui avait servi à des réunions saint-simoniennes, annonçant une *deuxième promulgation de l'Evangile*. Il y eut trois ou quatre réunions, mais elles devinrent si tumultueuses que la police fut obligée d'intervenir. Mérimot retomba peu de temps après dans une misère plus profonde qu'auparavant; dans cet état il fit quelques démarches pour être relevé de ses engagements et rentrer dans l'état laïc. On a lieu de croire pourtant que tandis qu'il écrivait d'un côté pour réclamer les faveurs de l'Eglise, il s'adressait à d'autres dans des vues bien différentes. Au commencement de l'année 1834, on annonça un ouvrage qui devait paraître sous le titre d'*Histoire critique des prétendues réformes de Châtel, Auzou, Fabré, Roch*; il n'en parut qu'une livraison et l'ouvrage fut publié ensuite sous le titre de *Scènes historiques des prétendus réformateurs*, in-12. Mérimot fut l'auteur de ce livre dans lequel il parle avec beaucoup de mépris de tous les sectaires qu'il passe en revue, sans faire d'exception pour lui-même. Ce malheureux qui se jouait de tout et qui, pour gagner de l'argent, se moquait de tous les sectaires, devait bientôt mettre le comble à ses impiétés par un écrit détestable. Il publia vers le milieu de l'année 1834 une *Abjuration de la foi catholique par l'apôtre Roch*, in-8°; c'est une pièce de vers remplie d'outrages et de blasphèmes. Il paraît que le famélique auteur avait espéré s'attirer par cette publication la bienveillance des ennemis de la religion; mais ils se bornèrent à de stériles compliments et le laissèrent dans la misère. Accablé de souffrances et de remords, ce malheureux est mort le 29 janvier 1835 à l'hôpital de la Charité après une agonie terrible pendant laquelle, tout en avouant ses impiétés aux personnes qui l'entouraient de leurs soins corporels et spirituels, il ne put se décider

à en rendre la rétractation publique. (*Voir pour de plus amples détails sur la vie, les écrits et les derniers momens de Mérimot, les numéros 2254, 2317, 2383 et 2411 de l'Ami de la Religion.*)

MÉRIMÉE (JEAN-FRANÇOIS-LOUIS), peintre d'histoire, secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts, né en 1773 et mort le 26 septembre 1836. Chimiste habile non moins qu'artiste distingué, il dirigea principalement ses recherches vers la fabrication des couleurs, et a rendu d'éminens services à la peinture et à l'industrie en publiant son livre intitulé : *De la peinture à l'huile, ou Des procédés matériels employés dans ce genre de peinture, depuis Hubert et van Eyck jusqu'à nos jours*, Paris, 1850. Les tableaux les plus connus de Mérimée sont celui de *l'Innocence*, si heureusement reproduit dans la gravure de Bervie, et celui qui représente des *voyageurs découvrant dans une forêt les ossemens de Milon de Crotone*, et s'expliquant, d'après la position du bras engagé dans le tronc de l'arbre, le genre de mort du célèbre athlète. Ces deux ouvrages remarquables auraient suffi seuls pour classer Mérimée parmi ces artistes privilégiés qui agissent doucement sur l'âme, et la placent dans le charme inexprimable de deviner toutes les intentions du peintre. — Jean-François-Louis Mérimée est le père de M. PROSPER MÉRIMÉE, auteur du *Théâtre de Clara Gazul*, et l'un des littérateurs les plus remarquables de l'époque.

MERMET (JULIEN-AUGUSTIN-JOSEPH), lieutenant-général, né le 9 mai 1772 au Quesnoy, entra au service en 1787, et fit en 1791 la campagne des Antilles; rentré en France, il prit part à la guerre qui venait d'éclater et fut aide-de-camp, puis chef d'état-major de Hoche qui lui prodigua les témoignages les plus éclatans de son estime et de son amitié. L'Allemagne, l'Italie et le Portugal furent tour à tour témoins de son activité et de son courage. Parvenu au grade de général depuis l'âge de vingt-trois ans, il se trouvait à Lons-le-Saunier, lorsque, le 13 mars 1815, il reçut du maréchal Ney l'ordre de se rendre à Besançon pour en prendre le commandement au nom du roi; prévenu au moment de son départ que des ordres tout à fait contraires allaient lui être donnés, il refusa d'obéir. Après la rentrée des Bourbons il devint successivement inspecteur général de la cavalerie, et aide-de-camp du roi Charles X; retiré du service depuis 1850, il mourut le 28 octobre 1857.

MEYER (JONAS-DANIEL), savant juriste-consulte hollandais, né à Arnheim le 15 septembre 1780, mort à Amsterdam le 6 décembre 1854. On lui doit des mémoires sur les questions suivantes : *L'appréciation morale d'une action peut-elle entrer en considération quand il s'agit d'établir une loi pénale ? — Déterminer le principe fondamental de l'intérêt, les causes de ses variations et ses rapports avec la morale*. En 1815 il publia : | *Principes sur les questions transitoires* ; en 1817 : | *L'esprit, l'origine et les progrès des institutions judiciaires*, et une foule d'autres ouvrages relatifs à la législation. Comme philologue on a de lui : | *Mémoire sur l'origine de la différence relative à l'usage de la langue flamande ou wallonne dans les Pays-Bas*, inséré dans le troisième volume des nouveaux mémoires de l'Institut de ce royaume. Meyer avait été également directeur de la *Gazette officielle* en 1808.

MICHAUD (CLAUDE-IGNACE-FRANÇOIS), baron, lieutenant-général et membre de la Convention, était né à Chaux-Neuve (Doubs), en 1751. Il embrassa avec enthousiasme les principes de 89, et fut nommé capitaine du bataillon de volontaires qui s'organisa dans son canton ; il devint en peu de temps lieutenant-colonel, et fut élevé, en mai 1793, au grade de général de brigade. Il se distingua à la division de droite de l'armée du Rhin, lors de l'attaque qui eut lieu, le 12 septembre, contre les Autrichiens. Nommé général de division, il obtint au commencement de 1794, le commandement en chef provisoire de l'armée du Rhin à la place de Pichegru. Il ouvrit la campagne par la reprise du fort de Vauban, et peu après il défit avec dix-huit mille hommes l'ennemi qui en avait près de quatre-vingt mille. Dans l'hiver de 1795, il attaqua le fort du Rhin près de Mannheim, et l'enleva après un bombardement de quatorze heures. Une blessure qu'il se fit au genou l'ayant obligé de quitter l'armée, il recut, dès qu'il fut guéri, le gouvernement de la Flandre orientale et de la Flandre hollandaise. Il fut aussi chargé pendant six mois et par intérim du commandement de l'armée d'Angleterre. En 1800 et 1801, il commanda divers corps d'armée en Italie, et se distingua au passage de l'Adige et du Mincio. Napoléon le nomma, en 1803, commandant en chef des troupes françaises en Hollande, et en 1806, gouverneur des villes anseatiques. Le général

Michaud se trouvait en 1807, à l'armée d'Allemagne, et il eut une grande part à la prise de Dantzig. Chargé après la reddition de cette ville, du commandement de Berlin, il fut plus tard gouverneur de Magdebourg, et commandant des divisions militaires de l'Elbe et de la Saale. A la première restauration, il fut nommé chevalier de Saint-Louis, grand officier de la Légion-d'honneur et inspecteur-général d'infanterie. Il fut mis à la retraite en 1816. Il alla demeurer à Luzancy où il est mort, le 26 septembre 1855, dans sa quatre-vingt-quatrième année. Le général Michaud était le doyen des lieutenans-généraux ; il avait eu sous ses ordres Desaix, Saint-Cyr et Kléber.

MIGER (PIERRE-AUGUSTE-MARIE), littérateur distingué, naquit à Lyon en février 1772. Durant la révolution, et jusqu'en brumaire an VI, il coopéra à la rédaction de plusieurs journaux, et fut employé dans les bureaux du ministère de la police. Vers 1798 il publia un *Recueil de poésies* où se trouvent de beaux fragmens traduits et imités d'Ossian. En l'an VIII il fit paraître un volume intitulé : *La morale des Orientaux*, ou maximes tirées des meilleurs auteurs arabes, indiens, turcs et chinois, avec des notices historiques, in-8°. En 1810, parut *Le génie de Virgile*, ouvrage posthume de Malfilâtre, dont les fragmens furent recueillis, commentés et complétés par Miger. On doit encore à cet auteur : *Les Veillées de Cayenne*, ou *Recueil de contes moraux*, traduits de l'italien, 1798, in-12. Plusieurs de ses productions en vers et en prose se trouvent dans les recueils de l'athénée des arts et de la société philotechnique. Miger mourut le 2 octobre 1837.

MILDERT (W. Van), évêque de Burham, mort dans cette ville le 21 février 1856, était fils d'un marchand de Londres et avait été élevé à l'école des Tailleurs, puis au collège de la reine. En 1815 il fut nommé professeur à Oxford. Parmi ses nombreux ouvrages on cite avec distinction : | *Revue historique de l'origine et des progrès de l'impiété*, suite de sermons, 2 vol. in-8°, 1806 et 1831 ; | *Recherches sur les principes généraux de l'interprétation des Ecritures*, in-8° ; | *Sermons*, 1 vol. in-8°, 1815 et 1831 ; | *OEuvres de Daniel Waterland avec un examen de sa vie et de ses écrits*, 12 vol. in-8°, 1823.

MILL (N.), célèbre économiste anglais, né en 1764, auteur des *Elémens d'économie politique*, de l'*Analyse de l'esprit humain*,

et de *l'Histoire de l'Inde britannique*, est mort près de Londres au mois de juin 1836. Les principaux de ses ouvrages ont été traduits en français.

MILLS (**VILLIAM**), théologien anglican, né vers 1783 et mort à Madère le 8 mai 1834. Après avoir terminé de brillantes études et reçu les ordres, il voyagea quelque temps avec les enfans du général Hope, et résida à Dresde et à Florence où il acquit une connaissance approfondie des langues italienne et allemande. De retour en Angleterre il ne tarda pas à être nommé professeur de philosophie morale à l'université d'Oxford où il se fit remarquer par son talent pour l'enseignement et pour la prédication. Les seuls ouvrages qu'il ait publiés sont une *Dissertation sur les notions que les Juifs et les Païens avaient d'un état futur*, et un sermon prêché en 1830 sur *L'humilité chrétienne opposée à l'orgueil scientifique*, lors de la réunion de l'association britannique. Il a laissé aussi en manuscrit un ouvrage intitulé : *Leçons orales de philosophie morale*.

MINA (don **FRANCISCO ESPOZ Y**), général espagnol, naquit à Idozin en Navarre le 17 juillet 1781, et fut associé dès son enfance aux travaux champêtres de son père, honnête agriculteur de cette province. Il avait 26 ans lorsque les armées françaises envahirent l'Espagne en 1808. Saisi d'une indignation patriotique à l'aspect de cette perfide agression, il s'enrôla le 8 février 1809 comme simple volontaire dans le bataillon de Doyle, d'où il passa dans le corps que venait de lever son neveu Xavier Mina. Il y servit jusqu'au 31 mars 1810, époque de la déroute complète de cette guérilla et de la prise de son neveu par les Français. Il fut choisi alors pour capitaine par 7 hommes de ce corps, et peu après, la junte d'Aragon, reconnaissant ses talens militaires, le nomma chef de toutes les guérillas de la Navarre. Confirmé dans ce titre par la régence du royaume, avec le brevet de colonel, il fut successivement créé brigadier, maréchal de camp et commandant général de l'Aragon. Le premier usage que Mina fit de son pouvoir, fut de désarmer tous les chefs de bandes, devenus aussi redoutables aux habitans du pays qu'aux Français, et il fit fusiller le nommé Echevarria qui s'était rendu célèbre par ses brigandages. A la tête d'un corps de partisans qu'il organisa, Mina s'attacha à entraver les opérations de l'armée française dans le nord de l'Espagne, et lui fit

éprouver de grandes pertes dans plus de cent-quarante combats qu'il livra durant le cours de la guerre. Plusieurs fois trahi et partiellement battu, il parvint toujours à se rallier, et reparut plus formidable au moment où on le croyait terrassé. A l'affaire de Rocafort et Sanguesa, quoiqu'il n'eût que trois mille hommes contre cinq mille, il tua aux Français deux mille hommes et leur enleva leur artillerie. Entre Salinas et Arlaban, il leur prit un grand convoi, leur fit éprouver une perte considérable et délivra sept cents prisonniers espagnols. Dans une autre rencontre, il battit le général Abbé, détruisit presque entièrement sa division composée de cinq mille hommes, s'empara de toute son artillerie, et poursuivit les débris de ce corps jusqu'aux portes de Pampelune. Mina contribua à assurer aux troupes anglo-portugaises la victoire de Salamanque, en arrêtant, pendant près de deux mois, la marche de vingt-six mille hommes de troupes françaises destinées à joindre l'armée de Masséna. Il eut aussi une grande part à la défaite de l'armée française à Vittoria, en manœuvrant de manière à empêcher les divisions des généraux Clausel et Foy de rejoindre l'armée principale. Après avoir tenu Pampelune bloquée pendant 22 mois, il força, par le manque de vivres, le commandant français à capituler. Napoléon ayant ordonné de fusiller tous les prisonniers faits sur les guérillas, Mina déclara qu'il ferait fusiller vingt soldats français pour chaque soldat espagnol qu'on aurait mis à mort : et par ces cruelles représailles, il détermina les généraux français à lui proposer une convention plus humaine qu'il accepta. Trahi par Malcarado un de ses officiers, il fut surpris et cerné le 25 avril 1812, par des forces supérieures ; mais il parvint à force d'intrépidité à se faire jour à travers le corps ennemi. Le lendemain, il fit fusiller Malcarado et pendre trois alcaides qui étaient entrés dans le complot pour le livrer au général Pannetier. Mina se trouvait à la fin de la guerre à la tête d'une armée de 13,500 hommes, qui reprirent treize places fortes et firent plus de 14,000 prisonniers aux Français. Pendant tout le cours des hostilités, il ne perdit qu'environ 5,000 hommes tués ou prisonniers, tandis qu'il fit essayer aux Français une perte de près de 40,000 hommes. Plusieurs fois sa tête fut mise à prix par les Français auxquels il n'échappa qu'à force de prévoyance et

d'activité. Il est probable que dès ce temps, Mina songeait à jouer un rôle politique dans sa patrie. Lorsqu'il commença en 1812 le blocus de Pampelune, il institua un tribunal qui siégeait dans son camp, et où les peuples d'Alava et Guipuscoa, et même ceux du haut Aragon venaient se faire rendre justice. En 1813, il fut nommé chef politique de la Navarre, et il profita de cet accroissement d'autorité pour préparer les réformes qu'il méditait. Après la conclusion de la paix en 1814, Ferdinand VII ayant désiré le connaître, il se rendit à Madrid au mois de juillet, et y resta 25 jours, pendant lesquels il eut plusieurs conférences avec le roi. Mina retourna en Navarre, mécontent du monarque, et conçut le hardi projet de s'emparer de Pampelune afin d'y proclamer la constitution des cortès. Cette tentative faite dans la nuit du 25 au 26 septembre 1814 ayant échoué, il se sauva en France, où il fut accueilli avec distinction par les officiers qui l'avaient combattu. Néanmoins il fut arrêté en arrivant à Paris, sur la demande de l'ambassadeur d'Espagne, le comte de Casa-Flores qui alla jusqu'à demander son extradition. Louis XVIII regardant comme une insulte la démarche de l'ambassadeur, lui fit signifier l'ordre de quitter la France, et donna au général Mina le choix d'un lieu de résidence hors de la capitale. Mina se fixa à Bar-sur-Aube, et reçut une pension modique du gouvernement français. Pendant les cent-jours, il rejeta les propositions brillantes qui lui furent faites au nom de Napoléon, et se rendit furtivement en Suisse. Il revint à Paris après la seconde restauration, s'y livra avec ardeur à l'étude, et se lia avec plusieurs hommes appartenant à l'opposition libérale. Aussitôt qu'il eut appris la proclamation des cortès en Espagne au commencement de 1820, il s'empressa de retourner dans sa patrie, pour offrir son épée au gouvernement révolutionnaire. Entré en Navarre le 25 février de cette année, il réunit à la hâte quelques-uns de ses anciens soldats, et publia un manifeste dans lequel il traçait la marche qu'il fallait suivre pour assurer le triomphe du nouveau gouvernement. Le 11 mars, il fit son entrée à Pampelune, où il reçut la nomination de capitaine-général de la Navarre, avec le grade de maréchal-de-camp. Mécontent de l'esprit qui régnait dans cette province, il demanda et obtint d'être envoyé en qualité

de capitaine-général dans la Galice, qu'il gouverna depuis le commencement de janvier jusqu'au mois de décembre 1822; il passa ensuite à Léon où il voulut servir comme simple soldat parmi les volontaires nationaux. Nommé quelque temps après général en chef de la première division militaire (la Catalogne), où l'insurrection royaliste avait fait de grands progrès, il trouva en y arrivant 35,000 insurgés maîtres de presque toute la province et de plusieurs places fortes, et ayant même un gouvernement central établi à Urgel, sous le nom de *régence d'Espagne*. Mina ayant organisé son armée, s'empara de Castel-Folli qu'il fit raser, et de Balaguer, et défit l'armée de la foi dans plusieurs rencontres. Le 4 décembre, il se rendit maître d'Urgel, et en cerna le fort qui se rendit après un blocus de deux mois et demi. La garnison commandée par Romagosa fut passée au fil de l'épée; Mina reçut en récompense de cet acte de cruauté, la grande croix de l'ordre national et militaire de St-Ferdinand, et le titre de capitaine-général de la Catalogne. Ayant augmenté le nombre de ses troupes, il ordonna un mouvement général sur la ligne de Campredon à Figuières, força tous les insurgés à se réfugier en France le 17 mars, et annonça dans une proclamation que la faction *était détruite* et que les *opérations militaires étaient terminées*. Mais l'intervention française vint bientôt changer la face des affaires. L'armée qu'on envoyait au secours de Ferdinand, ayant passé la frontière le 15 et le 14 avril, Mina se sentant trop faible pour livrer des batailles rangées, se flatta de pouvoir combattre l'ennemi en détail, comme dans la guerre précédente; mais les circonstances étaient différentes: sept mille insurgés royalistes appuyaient l'armée française, et l'esprit des populations était loin de lui être hostile. Toutefois Mina déploya encore dans cette lutte inégale toutes les ressources que peuvent offrir le courage, l'activité et la présence d'esprit, et occupa pendant plus de deux mois et demi l'armée du maréchal Moncey, forte de 20,000 hommes d'infanterie et de 2,500 de cavalerie. Le 14 juin, après une retraite dans laquelle il fit preuve d'une grande habileté, une partie de sa colonne, cernée par des forces supérieures, fut obligée de se rendre. Mina, grièvement blessé, put rentrer le 15 à minuit à la Seu-d'Urgel avec les débris de son armée; il en sortit

brusquement le 19 au matin, et arriva mourant le 5 juillet à Barcelone où il languit quatre mois dans son lit, presque sans espoir de guérison. Après l'abolition des cortès et du gouvernement constitutionnel, Mina jugeant désormais toute résistance impossible, signa, le 1^{er} novembre, avec le maréchal Moncey, une convention d'après laquelle Barcelone et les autres places de la Catalogne furent remises aux Français; Mina, avec tous ceux qui voulaient l'accompagner, s'embarqua pour l'Angleterre, sur le brick de guerre *le Cuirassier*, qui avait été mis à sa disposition. Débarqué à Plymouth, il fut accueilli avec enthousiasme par les habitans et fut invité avec ses compagnons à un banquet splendide par le major-général sir John Cameron, commandant de la place. Il se rendit ensuite à Londres, où il acheva de se rétablir de ses blessures. Après la mort de Ferdinand VII, Christine, régente d'Espagne, le rappela dans sa patrie, ainsi qu'un grand nombre d'exilés. Il fut même un instant chargé, dans les provinces basques, du commandement des troupes destinées à combattre Zumalacarrégué, chef des royalistes de la Navarre. Mais, comme ses prédécesseurs, il échoua devant l'insurrection, et le délabrement de sa santé le força bientôt à se démettre de ses fonctions. Il se retira à Barcelone où il est mort le 24 décembre 1836. Mina était d'une constitution robuste et avait des forces athlétiques. Simple dans ses manières, sobre et ennemi du luxe, ferme et inflexible dans ses résolutions, il réunissait des qualités qui n'appartiennent qu'aux hommes extraordinaires. Digne d'admiration par l'héroïque énergie qu'il déploya pour maintenir l'indépendance de son pays menacée par Bonaparte, il parut se rabaisser en se laissant dominer par l'esprit de parti, et il perdit au milieu des guerres civiles, une partie du glorieux prestige que ses beaux faits d'armes avaient attaché à son nom.

MISSIESSY (le comte EDOUARD-THOMAS BURGUES de), vice-amiral français, né à Quîès, département du Var, en 1754, entra de bonne heure dans la marine, fit ses premières armes dans la guerre de l'indépendance américaine, et s'y distingua de manière à mériter la croix de Saint-Louis, qui à son âge ne pouvait être que la récompense de services éclatans. A la paix, il ne demeura pas dans l'inaction, et fit successivement plusieurs campagnes qui avaient pour objet de

soumettre à la sanction de l'expérience, divers points de théorie non encore éprouvés. L'émigration de presque tout le corps des officiers de la marine royale, au commencement de la révolution, étant venu hâter son avancement, il fut nommé contre-amiral au mois de janvier 1793, et en cette qualité il se trouva associé aux opérations de la flotte que commandait alors Truguet dans la Méditerranée. La guerre s'étant rallumée avec l'Angleterre, après la rupture du traité d'Amiens, Missiessy fut un des amiraux à qui Napoléon confia l'exécution de son grand plan d'invasion des îles britanniques. Chargé du commandement de l'escadre de Rochefort, il ne revint en Europe qu'après avoir, suivant ses instructions, porté le ravage dans les colonies que possédait l'Angleterre aux Indes-Occidentales. Humilié des échecs qu'il venait d'essuyer, le gouvernement britannique mettait le plus grand prix à intercepter les vaisseaux qui retournaient chargés de ses dépouilles; mais l'amiral Missiessy sut habilement éluder les forces envoyées à sa rencontre, et rentra à Rochefort avec tous ses bâtimens, après une campagne d'environ cinq mois, circonstance assez rare durant cette période désastreuse. Cependant, par suite de quelques contrariétés qu'il éprouva au sujet de la manière dont il avait exécuté une partie de ses instructions, et mécontent aussi de s'être vu refuser l'avancement auquel il avait droit, il se retira pendant quelque temps du service. L'injustice dont il était victime ne devait pas tarder à être réparée; l'empereur ayant ordonné, au commencement de 1808, l'armement des vaisseaux qui venaient d'être construits sur les chantiers d'Anvers, Missiessy consentit à prendre le commandement de l'escadre de l'Escaut, moyennant la promesse qui lui fut faite de le nommer vice-amiral. Ici commença pour lui une carrière nouvelle dans laquelle il rendit à la marine des services signalés qui devaient avoir la plus grande influence sur les destinées futures de cette arme. On put apprécier les heureux résultats de ses réformes lors du siège d'Anvers et de la surprise de Berg-op-Zoom, au commencement de 1814. Lorsque la France dut abandonner aux puissances alliées plus de cent-cinquante forteresses qu'elle possédait en pays étranger et dans les départemens réunis, elle obtint, grâce à la bravoure, aux efforts et à l'habileté

des marins de l'Escad, l'avantage de conserver les deux tiers de la flotte d'Anvers et du matériel immense que Napoléon avait rassemblé dans ce magnifique arsenal maritime. Sous la restauration, Missiessy fut l'un des membres les plus influens des diverses commissions chargées par le gouvernement de reconstituer la marine, et prit une part notable à la réorganisation du corps d'officiers de cette arme. Envoyé à Toulon au mois de juillet 1815, en qualité de préfet maritime, il rendit à l'état de nouveaux services par la manière dont il dirigea nos armemens pour les mers du Levant. Nommé plus tard vice-président du conseil d'amirauté, Missiessy obtint successivement toutes les distinctions dues à son mérite et à ses services; fut fait grand-croix de la Légion d'honneur ainsi que de l'ordre de Saint-Louis, et en 1827, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Retiré depuis quelques années du service actif, à cause de son grand âge, il mourut à Toulon le 24 mars 1837, dans sa quatre-vingt-unième année. On a de lui les ouvrages suivans : | *Signaux des armées navales*, 1786; | *Arrimage des vaisseaux*, 1789; | *Traité historique et pratique du gréement des vaisseaux, avec le développement des conditions de la mâture et de la voilure*, an IV; | *Installation des vaisseaux*, 1802; | *Moyens de procurer aux vaisseaux de rangs différens des qualités pareilles et une égale activité dans leurs manœuvres et le service de leur artillerie*, 1805; | *Tactique et signaux de jour, de nuit et de brume, à l'ancre et à la voile*, 1827.

MNIOCH (JEAN-JACQUES), poète allemand, né à Elbingen, en 1765, se fit remarquer de bonne heure par l'originalité de son caractère. Dans une pétition qu'il adressa, sur un quart de feuille, au roi Frédéric, en faveur de son père, qui avait éprouvé de grands revers de fortune, il le tutoya, en lui exposant sa demande de la manière la plus ingénue. Le monarque accueillit sa supplique avec bonté, et lui accorda les secours qu'elle réclamait. Pendant que Mniocb étudiait à l'université d'Iéna, il fit imprimer un hymne de sa composition en l'honneur du monarque, à qui il l'envoya sans affranchir le paquet, disant que le grand Frédéric était plus riche que lui. Ce prince l'en remercia par une lettre écrite de sa main et ajouta au bas : « Si dorénavant vous m'écrivez, affranchissez vos lettres. » Le jeune étudiant se rendit à

la poste pour s'informer des frais que son paquet avait occasionnés, et prit ensuite une pièce de huit gros qu'il adressa à Frédéric avec ces mots : « Sire, je vous » envoie les frais de port. » Cette plaisanterie ne lui attira aucune réprimande. Les premiers essais poétiques de Mniocb sont tous marqués au coin de l'originalité. Herder et Wieland lui ouvrirent souvent leur bourse, et Schlichtegroll et Taber furent ses amis intimes. Etant entré comme précepteur chez le général Thadden, à Halle, il forma aussi des liaisons étroites avec Fischer, Fulleborn, Grøter, Lafontaine, et, dans leurs réunions, les couplets composés par Mniocb étaient chantés de préférence. Plusieurs de ses poèmes jouissent encore d'une grande réputation. Ses écrits en prose traitent, en général, de la religion et de la morale, et dans ses productions, c'est le sentiment surtout qui domine. Il possédait des connaissances générales, et n'avait fait une étude spéciale que des objets du domaine de l'esthétique. Il était, s'il faut en croire Herder, Fichte et autres, d'un commerce aimable, et avait à un haut degré le talent de gagner l'affection de tout ce qui l'entourait. Il improvisait avec une étonnante facilité sur toutes sortes de sujets. Son épouse MARIE MNIOCH, née à Neufahrwasser, près de Dantzig, en 1777, et fille d'un constructeur de navires, se distingua aussi dans la littérature allemande. Elle a laissé des préceptes qui ont été imprimés après sa mort, arrivée en 1792, sous le titre de *Feuilles éparses à l'usage des femmes mariées et des demoiselles, etc.*, Goerlitz, 1800; 2^e édition, 1821. Elle était parvenue, à force de patience et de douceur, à détourner son époux de la passion des liqueurs fortes à laquelle il se livrait. Mais lorsqu'elle eut cessé de vivre, il retomba dans de nouveaux excès, et abrégé par là sa carrière qui se termina le 22 février 1804, à Varsovie, où il avait occupé un emploi dans l'administration de la loterie royale.

MOCHNACKI (MAURICE), écrivain polonais distingué, né vers 1790, émigré en France par suite des événemens de 1831, mourut à Auxerre à la fin de décembre 1834. Indépendamment de plusieurs articles sur différentes matières publiés dans les feuilles polonaises, il a laissé deux ouvrages remarquables, l'un intitulé : *Traité de la littérature polonaise*, et l'autre : *Histoire de la révolution de Pologne*, que sa mort l'a contrain-

de laisser inachevé ; il en a paru seulement deux volumes.

MOEHLER (JEAN-ADRIEN), de Wurtzbourg, professeur de théologie à l'université de Munich, naquit vers le milieu de l'année 1796. D'abord professeur à l'université de Tubingue, il fut ensuite appelé à celle de Munich, et en dernier lieu nommé par le roi doyen du chapitre de Wurtzbourg. Mœhler s'était aussi livré pendant quelque temps avec succès à la prédication. Il est mort à Munich, le 12 avril 1838, à peine âgé de quarante-deux ans. Cet ecclésiastique avait acquis une juste célébrité par la publication de sa *Symbolique*, ou *Exposition des contrariétés dogmatiques entre les catholiques et les protestans, d'après leurs confessions de foi publiques*, 2 vol. in-8°, Paris et Besançon. Dans cet ouvrage avec à obtenu en Allemagne le plus grand succès, l'auteur s'est proposé de faire ressortir l'opposition et l'incohérence des symboles protestans, par leur contraste avec l'harmonie et la parfaite cohésion du dogme catholique. Ce livre produisit une telle impression sur les luthériens, que le roi de Prusse promit aussitôt une forte récompense à l'écrivain qui en réfuterait solidement la doctrine. Mais, loin de là, les auteurs modernes les plus remarquables de l'église réformée de ce royaume, tels que MM. Augusti, Marheineke, Nitzsch, Sartorius et Tafel ont été unanimes dans les éloges peu suspects qu'ils lui ont accordés. Une analyse succincte de la *Symbolique* pourra servir à donner une idée générale et suffisante du plan suivi par Mœhler dans cette production. L'ouvrage est circonscrit dans le sein des sociétés chrétiennes nées du protestantisme ou formées à son exemple ; aussi les seuls symboles exposés par l'auteur, et dont il montre les contrariétés dogmatiques sont ceux : 1° des catholiques ; 2° des luthériens ; 3° des réformés. Son but n'étant point de faire usage des symboles catholiques destinés à contredire des erreurs antérieures au seizième siècle, ni des bulles données par divers papes pour condamner certaines propositions particulières, il devait se borner au concile de Trente ; il y a pourtant ajouté le catéchisme romain, rédigé par ordre de cette assemblée, et reçu avec empressement par toutes les églises. Parmi les symboles luthériens, la confession d'Augsbourg méritait d'être placée en première ligne, malgré les modifications qu'elle

subit postérieurement par les thèses de Luther appelées *articles de Smalkalde*, et le *livre de la concorde* rédigé par André et Chemnitz. Quant aux symboles des réformés, ils sont en plus grand nombre, chaque pays en ayant un, ou même plusieurs, opposés les uns aux autres. Mœhler en cite particulièrement dix : la *Confession tétropolitaine*, dressée à la diète d'Augsbourg, en 1530, par les quatre villes de Strasbourg, Ulm, Memmingen et Lindau ; les *trois Confessions de foi helvétique* ; les *trente-neuf articles de l'église anglicane*, rédigés probablement par Crammer, archevêque de Cantorbéry, et par Ridley, évêque de Londres ; le *symbole des calvinistes français*, dressé à Paris en 1539 ; celui qu'adoptèrent les *calvinistes des Pays-Bas*, en 1562 ; les *décisions dogmatiques*, portées dans cette ville en 1618 et 1619 contre les *arminiens* ; le *Catéchisme d'Heidelberg*, composé par ordre du comte palatin, en 1562 ; celui qui fut rédigé en 1597, le comte d'Anhalt-Dessau ; celui qui fut publié en 1614, par le margrave de Brandebourg ; enfin la *confession d'Augsbourg*, qui bien que rédigée pour les luthériens, jouit d'une assez grande autorité parmi les réformés, sans doute parce qu'en 1540 Mélanchthon fit à ce symbole plusieurs changemens et se rapprocha de la doctrine de Calvin. Dans l'introduction de son ouvrage, Mœhler donne l'histoire de ces divers symboles, indiquant leurs auteurs, leurs dates, l'occasion de leur publication, et les incidens qui les firent promulguer. L'ouvrage lui-même est divisé en deux livres. Dans le premier, il met en opposition les symboles des luthériens et des calvinistes, zuingliens, anglicans et autres, soit entre eux, soit avec celui de l'église catholique. Le second, où il suit le même plan, est consacré aux petites sectes sorties du grand schisme de l'église évangélique et de l'église réformée. Celui-ci est plus riche en détails historiques, et il a en outre l'intérêt que doivent naturellement inspirer des sectes moins connues que celles de Luther et de Calvin. Sans partager tout-à-fait l'enthousiasme dont paraissent avoir été saisis les compatriotes de l'auteur, on doit convenir que la *Symbolique* est digne au plus haut degré de l'attention du clergé français. Cet ouvrage peut être utile non-seulement aux ecclésiastiques, mais aux hommes du monde capables d'études sérieuses, et de suivre des discussions si intéres-

santes pour la science de la religion, pour celle de l'histoire, et même pour la politique, lorsque ceux qui s'occupent de cette dernière voudront remonter aux causes éloignées des grandes commotions de la société. (On peut consulter, pour une connaissance plus approfondie du plan général, des divisions particulières et du style de la *Symbolique*, les numéros 2707, 2729, 2754 et 2740 de l'*Ami de la religion* auquel est empruntée cette notice.) Indépendamment de l'ouvrage que nous venons d'analyser, Mœhler a laissé encore : | un *Traité sur l'Unité de l'Eglise*; | une *Vie de saint Athanase*, et | divers articles insérés dans le *Journal de théologie* de Tubingue.

MOJON (JOSEPH), né à Gênes dans l'année 1776, et mort le 21 mars 1837, à l'âge de soixante-un ans, devint docteur en médecine, professeur de chimie à l'université royale de Gênes, président de la faculté des sciences physiques et mathématiques, membre honoraire de la société des sciences physiques et chimiques de France. En 1799, il publia un ouvrage intitulé : | *Lois de physique et de mathématiques*; en 1811, il lut à la société médicale de Gênes un mémoire sur un nouvel instrument propre à mesurer la densité et la combustibilité des fluides, au moyen de la réfraction de la lumière. L'année suivante, il publia une *Description minéralogique de la Ligurie*, et décrit les procédés qu'on emploie dans la préparation du sulfate de magnésie de la meilleure qualité. C'est lui qui fit servir le pétrole tant à l'éclairage, qu'à la conservation du sodium et du potassium dans leur état de pureté, et fit connaître la nature et les propriétés des eaux thermales de Vattrie et d'Acqui. Mojon a prouvé par des méthodes ingénieuses qu'on peut retirer l'éther acétique de matières fort peu coûteuses; il a démontré de même la raison pour laquelle le borax augmente de poids par le raffinage. Ce savant théoricien ajouta encore à sa réputation en mettant au jour son *Cours analytique de chimie*, et fut le premier qui remarqua la propriété qu'a un courant électrique d'aimanter les aiguilles d'acier; il publia cette observation dans l'*Essai théorique et expérimental sur le galvanisme par Aldini* (voyez ce nom au Supplément). On doit en outre à Mojon un grand nombre de travaux sur la physique, et notamment sur l'application de cette science aux arts et manufactures.

MOLARD (CLAUDE-PIERRE), ingénieur-mécanicien distingué, membre de l'institut de France, naquit le 6 juin 1758, près Saint-Claude (Jura), de parens pauvres qui l'occupèrent d'abord à garder les troupeaux. On sait que les bergers de cette contrée font avec leurs couteaux et sur le tour, pendant l'hiver, toutes sortes d'ouvrages de sculpture. Le jeune Molard déploya de bonne heure un talent si remarquable, que ses parens, au prix de tous les sacrifices imaginables, voulurent le faire étudier. Après avoir terminé ses classes à Lyon, il étudia les mathématiques sous Dupuis qui les enseigna plus tard à Napoléon, et fut ensuite placé dans le corps du génie en garnison à La Fère. Molard vint à Paris en 1783, où Vandermonde lui confia les fonctions de dessinateur et de directeur de la collection de machines léguée par Vaucanson au gouvernement. Il fut par la suite l'un des fondateurs du conservatoire des arts et métiers; en 1801 il en était seul administrateur. Molard a inventé un très grand nombre de machines ou procédés industriels dont les plus importants sont : *métier à tisser* le linge damassé; *machine à forer à la fois plusieurs canons de fusils*; *pétrins tournans* pour former la pâte sans les levains ordinaires; *moulin à meules plates* en fer fondu, pour concasser le grain, aujourd'hui très répandu en Angleterre et en Amérique; *machine à fabriquer les dents métalliques* des peignes des tisserands; *machines à percer le carton*, à *couper économiquement les tôles*, qui est employée à la monnaie; celle à faire des plans parallèles qui a servi à Malus pour confectionner les glaces qu'il a employées dans de belles expériences sur la réfraction de la lumière. Molard est auteur en outre d'une *presse à cylindre*, des *essieux jumeaux*, et d'un *procédé pour imprimer sur de très grandes dimensions*. En 1792 il fit de grands tableaux pour désigner le prix de consommation des objets dans tous les districts de la France. Il avait entrepris un très grand et utile ouvrage que la mort ne lui permit point de terminer; il y faisait connaître tous les outils et leurs principaux usages. Les collections de mémoires de la société centrale d'agriculture, et du bulletin de la société d'encouragement contiennent un grand nombre de rapports et de travaux dus à Molard. On a de lui également : *Description des machines et procédés spécifiés dans les brevets d'invention*, 1812, t. 1^{er}. in-4°. II

mourut à Paris le 15 février 1837, âgé de soixante-dix-neuf ans.

MONSIAU (NICOLAS), peintre d'histoire, né à Paris en 1754, suivit les leçons de Peyron. Reçu académicien en 1790 il s'est fait connaître par un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on remarque : | *la Peste de Marseille* ; | *le Lion de Florence* ; | *Molière lisant Tartufe chez Ninon* ; | *la Mort de Raphael* ; | *le Couronnement de Marie de Médicis* ; | *Louis XVI donnant ses instructions à La Peyrouse*, etc. Les compositions de Monsiau offrent un mouvement qui n'est point de la chaleur ; sa couleur tient de celle de son maître, et l'on sait que ce n'était pas la partie brillante de Peyron ; mais on remarque chez lui une merveilleuse facilité de pinceau. On a de cet artiste une grande quantité de dessins parmi lesquels on remarque *le Triomphe de Paul-Emile*, *la Mort de Cléopâtre*, etc.

MONTESQUIOU (LOUISE-CHARLOTTE-FRANÇOISE LETELLIER de MONTMIRAIL, comtesse de), élevée par sa mère dans les sentimens et les pratiques de la plus solide piété, passa la plus grande partie de la révolution dans la retraite. De retour à Paris avec son mari dans les premières années du règne de Napoléon, elle fut assez long-temps sans paraître à la nouvelle cour ; mais enfin elle y fut mandée formellement, et après le mariage de l'empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise et la naissance du roi de Rome, elle fut nommée gouvernante du jeune prince. Cette place qu'elle était loin d'avoir sollicitée était un hommage rendu à son mérite et à sa vertu ; personne n'était plus propre qu'elle à inspirer à un enfant des principes sûrs et des sentimens honorables. M^{me} de Montesquiou se dévoua entièrement à cette tâche et ne perdait point de vue son élève, dirigeant son éducation physique et morale avec autant de sagesse que de douceur. Elle lui préparait à l'avance des sujets de lecture pour lui inculquer de bonne heure l'amour de la religion et de la vertu, donnant elle-même à la cour impériale l'exemple de la fidélité la plus scrupuleuse aux lois de l'Eglise. Elle avait trop d'élevation dans l'âme pour abandonner l'enfant qui lui était confié ; lors de la chute de sa famille, elle le mena à Vienne et se condamna à l'exil pour continuer à lui donner des soins. S'il est vrai, comme on le dit, qu'il y ait eu un projet d'enlèvement pour ramener le jeune prince en

France, il n'est pas besoin de déclarer que M^{me} de Montesquiou y fut totalement étrangère. Bientôt la politique de la cour d'Autriche crut devoir confier le prince à d'autres mains ; M^{me} de Montesquiou fut alors obligée de se séparer, quoique bien à regret, d'un enfant auquel elle s'était attachée et revint à Paris où elle se concentra dans les soins de sa famille. Elle est morte dans cette ville le 29 mai 1833.

MORAND (le comte LOUIS-CHARLES-ANTOINE-ALEXIS), lieutenant-général, pair de France, grand-croix de la Légion-d'honneur, etc., naquit à Pontarlier (Doubs) le 4 juin 1774. Destiné par ses parens à la carrière du barreau, il s'y prépara par de bonnes études classiques. Les événemens de la révolution française donnèrent une autre direction à ses idées. Enrôlé en 1792 dans le 7^{me} bataillon du Doubs, il fut élevé au grade de commandant par le suffrage de ses camarades. Il n'avait que vingt et un ans lorsque, son drapeau à la main, il s'élança dans la ville d'Hondschoote, à travers un feu meurtrier. Il fit les campagnes d'Italie et d'Egypte, où il continua de se distinguer. Nommé par Kléber gouverneur de la province de Girgê, il poursuivit Mourad-Bey dans le désert, et s'empara de son camp avec une telle impétuosité, que le vaillant chef des Mameluks laissa son cimeterre entre les mains de son vainqueur. Héliopolis lui valut le grade de général de brigade ; Austerlitz celui de général de division ; Wagram le titre de comte ; Ekmul le grand cordon de la Légion-d'honneur. A la journée d'Iéna, il reçut un bisciaën au bras, en repoussant la cavalerie du prince Henri de Prusse. Le général Morand combattit encore à Eylau et à Friedland. Appelé au commandement de la première division du premier corps de la grande armée de Russie, il mit en déroute à Viasma le corps de Tolstoï. A Smolensk, il enleva les retranchemens de l'ennemi et le rejeta hors de la ville. Chargé, pendant la bataille de la Moscowa, d'attaquer la grande redoute de Borodino, un bisciaën lui enleva une partie de la mâchoire inférieure. Couvert de sang, et se soutenant à peine, il s'obstinait à rester sur le champ de bataille ; ses aides-de-camp l'entraînèrent à l'ambulance, où il reçut les adieux du colonel Léopold Morand son frère, à qui une balle venait de traverser la poitrine, et qui expirait à côté du colonel Maire son beau-frère. Mis hors de combat par un

coup de feu, Morand prit part encore aux journées de Lutzen et de Bautzen. Enfermé plus tard dans Mayence, il y soutint un siège de cinq mois, avec une armée décimée par le typhus. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma son aide-de-camp. Il commandait la jeune garde à Waterloo, où il culbuta une division du corps de Blücher. Condamné à mort après la seconde restauration, il se vit obligé de quitter la France. Comme il traversait en proscrit la ville de Vienne, plusieurs notables habitants de cette capitale sollicitèrent et obtinrent pour lui un sauf-conduit de l'empereur d'Autriche, reconnaissant ainsi le désintéressement, la modération et la loyauté dont il avait fait preuve lorsqu'il était gouverneur de cette place, pendant l'occupation française. Morand passa trois ans en Pologne, où il eut à souffrir de cruelles privations. En 1819, il se décida à venir purger sa contumace, et comparut devant un conseil de guerre réuni à Strasbourg. Défendu par son beau-frère M. Deinesmay, avocat distingué, il fut absous à l'unanimité. Placé à cette époque en disponibilité, il fut mis à la retraite en 1824, et il se retira au village de Monthenoit, près Pontarlier, où il partagea son temps entre l'agriculture et les soins qu'exigeait l'éducation de sa famille. Dans ses momens de loisir, il composa un ouvrage qu'il publia sous le titre de : *L'armée selon la charte*. Après la révolution de juillet, il fut nommé commandant de la 6^e division militaire (Besançon), et promu à la pairie. Il est mort le 1^{er} août 1855, à la suite d'une douloureuse maladie.

MORICE (EMILE), jeune littérateur d'un talent distingué, et l'un des plus habiles rédacteurs de la *Quotidienne*, est mort à Paris le 3 novembre 1856. Il était l'auteur d'un livre fort ingénieux : *L'Histoire du jongleur*, et plus récemment, d'un petit traité plein d'esprit et de science ayant pour titre : *Essai sur la mise en scène*.

MORICHINI (DOMINIQUE), professeur de chimie à Rome, était né à Civitantino dans les Abruzzes; après de brillantes études il prit le doctorat en médecine et en chirurgie, et vint dans la capitale de la chrétienté où il fut nommé professeur de chimie moderne. Morichini trouva le premier dans l'émail des dents l'acide fluorique, et dans la couleur violette du prisme la force magnétique, ce qui indiqua aux savans l'affinité de la lumière avec le magnétisme. Morichini fut en

outre un médecin distingué et membre de plusieurs académies. Il est mort à Rome le 10 novembre 1856.

MORILLO (don PABLO), comte de Carthagène, lieutenant-général espagnol, naquit en 1777, à Fuente de Malva, dans la province de Toro, d'une famille obscure. Simple sergent de marine à l'époque de la révolution de France, il commandait un corps de *guérillas* pendant la dernière guerre de son pays contre Bonaparte. Créé colonel à l'occasion de la prise de Vigo, en Galice, il organisa vers la même époque le régiment de l'infanterie, dit *la Union*, qui s'est illustré dans la guerre de la Péninsule et en Amérique. Il servit ensuite avec distinction d'abord en Estramadure à la tête d'un corps de partisans, ensuite sous le général Ballesteros, puis en Portugal, pendant la campagne de Masséna, sous le marquis de la Romana et son successeur Mendizabal. Elevé plus tard au rang de *brigadier*, Morillo passa en Estramadure à la tête d'un corps d'armée, et se porta sur Cordoue pour inquiéter les Français; mais en janvier 1812, il fut obligé de se replier sur l'Estramadure. Depuis cette époque, il servit à l'avant-garde des divisions espagnoles réunies à l'armée de lord Wellington, et mérita souvent les éloges de ce général par son intrépidité. Il reçut une blessure à la bataille de Vittoria et fut fait maréchal-de-camp. Lors de la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, Morillo fut un des premiers qui reconnurent ce souverain. En 1814, il fut nommé chef de l'armée expéditionnaire destinée à aller soumettre les insurgés de Venezuela et de la nouvelle Grenade. La prise de la place forte de Carthagène, courageusement défendue, signala le début d'une guerre où les deux partis déployèrent une grande bravoure, mais qui n'eut pas le résultat que Morillo comptait obtenir. Son armée, continuellement et partiellement détruite par les *guérillas*, ne recevant aucun secours de la métropole, diminuait chaque jour au milieu d'ennemis dont l'amour de l'indépendance et la cupidité augmentaient le nombre et l'ardeur. Enfin, à la suite de la révolution du 20 mars 1820 il reçut l'ordre de proclamer la révolution espagnole et d'entamer des négociations avec les chefs insurgés. Il s'acquitta avec empressement de cette commission, car il lui tardait de quitter un pays où il ne lui restait plus le moindre espoir d'acquiescer de la gloire. Le 17 juin 1820, il écrivit au congrès sou-

verain de Colombie, installé depuis le 17 décembre 1819, lui proposant une négociation pour une suspension d'armes et pour l'adhésion à l'Espagne constitutionnelle. Le 15 juillet suivant, le congrès répondit à Morillo qu'il était disposé à entamer des négociations, si le gouvernement espagnol commençait par reconnaître l'indépendance de la république colombienne. Cependant le 26 novembre, un armistice de six mois fut conclu entre le général Morillo et Bolivar, suivi d'un traité stipulant qu'au cas du renouvellement des hostilités la guerre serait faite selon le droit des gens et les principes des nations civilisées. Morillo y reconnaissait implicitement l'existence de la république. Peu de temps après il s'embarqua pour l'Europe, vint en France et resta quelques jours à Paris avant de se rendre en Espagne. A son arrivée à Madrid, le roi le nomma comte de Carthagène; il avait déjà, en 1818, reçu la grande croix de l'ordre de St.-Ferdinand. Nommé en 1823, sous le régime des Cortès, commandant général de la Galice et des Asturies, il eut sous ses ordres Quiroga, Campillo, El Pastor, et l'Empécinado. Se méfiant de l'assistance intéressée que les Anglais offraient à sa cause, Morillo ne voulut jamais suivre leurs avis, et bientôt, apprenant que les Cortès avaient prononcé la déchéance du roi, il protesta énergiquement contre cet acte et fit la paix avec l'armée française que Louis XVIII avait envoyée au secours de Ferdinand. Il paraît toutefois que la conduite un peu ambiguë qu'il tint dans cette circonstance, donna lieu de soupçonner sa fidélité. On l'accusa aussi, et non sans raison, d'avoir cédé à des motifs d'ambition. Quoiqu'il en soit, après avoir conservé quelque temps le commandement dans la Galice, Morillo fut destitué par Ferdinand. Il se retira en France au mois de janvier 1824, et alla se fixer avec sa famille à Rochefort. Ses belles campagnes de l'Amérique du sud seront toujours un objet d'étonnement et d'étude pour les militaires. On comprendra difficilement comment il a su, n'ayant qu'un petit nombre d'hommes, loin de la métropole, lutter contre le climat, le sol et les habitants d'un pays, s'y procurer des ressources et soutenir si long-temps une lutte où il fut souvent vainqueur. Morillo mourut aux eaux de Barèges vers le commencement d'août 1837. Depuis son séjour en France, il avait publié des *Mémoires sur*

les campagnes d'Amérique, et dans quelques lettres adressées aux journaux de Paris, il rendit justice aux talens et au caractère de Bolivar.

MORRISON (ROBERT), savant professeur anglais, célèbre par ses travaux sur la langue chinoise, naquit vers 1780. Après s'être livré en Angleterre à des études savantes, il partit pour Canton où il apprit en peu de temps la langue du pays. Il accompagna en 1804 l'ambassade de lord Amherst (*voyez* ce nom, tom. I^{er}, page 224) dans l'infructueux essai que tenta ce diplomate, pour entamer des négociations avec la cour de Pékin, et fut nommé en 1808, interprète de la factorerie anglaise à Macao. C'est à lui et à Milne qu'est due la fondation, en 1818, du collège anglo-chinois de Malacca, auquel il fit don de 1000 livres sterling. Après un voyage en Europe, il retourna à la Chine en 1826 et mourut à Calcutta le 1^{er} août 1834. Les ouvrages qu'on a de lui sont : | *Horæ sinicæ*, ou *Traductions tirées de la littérature vulgaire des chinois*, Londres, 1812, in-8°; ce petit recueil est devenu extrêmement rare. | *Un Dictionnaire anglais-chinois*, Macao, 1815 et années suivantes, 6 vol. in-4° (*voyez* sur cet ouvrage le *Journal des savans*, 1817, pages 570 et 463); | *Grammaire de la langue chinoise*, Sérapore, 1815, in-4°; | *Le Nouveau Testament*, version chinoise complète, 8 vol.; | *Traduction complète de la Bible*, 1819; | *Notes explicatives sur la Bible chinoise*, etc.

MORTIER (ÉDOUARD-ADOLPHE-CASIMIR-JOSEPH), duc de Trévise, pair et maréchal de France, né à Cambrai en 1768, était fils d'Antoine-Charles-Joseph Mortier député aux états généraux. Il était entré dès l'année 1791 en qualité de capitaine dans le premier bataillon de volontaires du département du Nord. Il se trouva avec sa compagnie à l'affaire de Quiévrain le 28 avril 1792 et y eut un cheval tué sous lui. Dès le 13 octobre 1795, il parvint au grade d'adjudant-général. Il fut blessé par la mitraille sous les murs de Maubeuge, en s'emparant du village de Dourlers qui fut pris et repris trois fois dans la même journée. Il combattit encore à Mons, à Bruxelles, à Louvain, à Fleurus, et prit part aux batailles de Jemmapes et de Nervinde. Les talens et le courage qu'il déploya dans ces diverses actions, le firent remarquer de ses chefs. Entre autres faits d'armes, il battit les Autrichiens le 21 mai 1796, et les

repoussa au-delà de l'Archer. A la bataille de Friedberg, il passa la Nidda, enleva les hauteurs de Wilsdorff, et fit deux mille prisonniers. Le 8, il s'empara de Gieff, et arriva devant Francfort assiégé. Le 20, à la suite d'un combat opiniâtre, il entra dans Jeminden. Après la paix de Campo-Formio, Mortier refusa le grade de général de brigade et préféra prendre le commandement du 25^e régiment de cavalerie. Nommé de nouveau général, à l'ouverture de la campagne de 1799, il commanda en cette qualité les avant-postes de l'armée du Danube. Il y rendit de grands services, ainsi qu'à l'armée d'Helvétie où sa division se couvrit de gloire. Seul avec elle, il soutint à Mullen les efforts du corps russe du général Rozemberg qu'il chassa de sa position. Il fut appelé, au mois de mars 1800, au commandement des 15^e et 16^e divisions militaires. Après la reprise des hostilités avec l'Angleterre, en 1805, Mortier commanda l'armée destinée à s'emparer du Hanovre. A son retour à Paris, il reçut de Bonaparte les éloges les plus flatteurs, et devint un des quatre commandans de la garde consulaire. En 1804, il fut élu chef de la 2^e cohorte, maréchal de l'empire et grand aigle de la Légion-d'honneur. Nommé, en septembre 1805, au commandement d'une division de la grande armée, sous les ordres de l'empereur, il se dirigea en octobre sur la rive gauche du Danube, coupa les communications de l'armée russe avec la Moravie, et en défit complètement une partie; avec 40,000 hommes seulement, il osa bientôt donner le combat à l'armée entière commandée par le général Kutuzoff. Le maréchal fit dans cette occasion des prodiges de valeur. La ville de Cambrai, où il était né, voulant éterniser ce brillant fait d'armes par un monument, Mortier refusa cet honneur. Chargé en 1806 de commander un des corps de la grande armée d'Allemagne, il occupa la ville de Cassel le 1^{er} octobre, et soumit tout le pays sans combat. Il entra à Hambourg au mois de novembre. L'année suivante, il vainquit les Suédois à Anclam, et prit une part brillante à la bataille de Friedland. Appelé en 1808 au commandement du 5^e corps de l'armée d'Espagne, il se distingua au siège de Saragosse, gagna en 1809 la bataille d'Ocana, concourut avec le maréchal Soult aux opérations contre Badajoz, fut chargé du siège de Cadix, et défit de nouveau les Espagnols

à la bataille de Jéhora, le 19 février 1811. Rappelé d'Espagne vers cette époque, il fit partie de l'expédition contre la Russie en 1812, et reçut de Napoléon la terrible mission de faire sauter le Kremlin. Le maréchal Mortier, dans la désastreuse retraite qui termina cette campagne, contribua à sauver les débris de la grande armée, et se rendit ensuite à Francfort-sur-le-Mein, où il réorganisa la jeune garde, dont il eut le commandement pendant la campagne de 1815. Il combattit à la tête de ce corps aux journées de Lutzen, Bautzen, Dresde, Wachau, Leipzig et Hanau. Il était à Langres le 11 janvier de l'année suivante, et pendant toute la campagne de 1814, il ne cessa de combattre et de déployer ses talens militaires accoutumés. Après avoir défendu Paris, conjointement avec le duc de Raguse, il adhéra à la convention conclue par Marmont avec les alliés, et envoya bientôt son adhésion à la déchéance de Napoléon et aux actes du gouvernement provisoire. Louis XVIII le créa chevalier de Saint-Louis et pair de France, et lui donna le gouvernement de la 16^e division militaire (Lille), où il se trouvait à l'époque des cent-jours. Arrivé à Lille un peu avant Louis XVIII, et inquiet des ordres que Bonaparte avait fait adresser au préfet du département du Nord, il conjura le roi de partir le plus tôt possible, lui déclarant qu'il ne pouvait répondre de la garnison, et offrit de l'accompagner hors des portes afin d'imposer aux soldats par sa présence. Après la seconde restauration, le maréchal Mortier fut nommé gouverneur de la 15^e division militaire (Rouen), et une ordonnance royale de mars 1819 le rétablit dans les honneurs de la pairie, dont il s'était trouvé d'abord exclu comme ayant fait partie de celle des cent-jours. Nommé membre du conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney, en novembre 1815, il avait été d'avis, comme tous ses collègues, de l'incompétence du conseil. En 1816, il fut élu par le département du Nord membre de la chambre des députés, où il siégea jusqu'en 1819. Après la révolution de juillet, le maréchal Mortier prêta serment au nouveau monarque qu'il avait connu autrefois dans les camps. Investi de la confiance de Louis-Philippe, il consentit, pour terminer une longue crise ministérielle, à accepter, au mois de novembre 1834, le portefeuille de la guerre et la présidence du conseil. Cet acte était à ses

yeux un immense sacrifice. « Mes trente années de bataille, disait-il, ma vieille gloire de l'empire, mon point d'honneur militaire dont j'étais si fier, les journaux de l'opposition oublieront tout cela, car ils ne respectent rien. C'est une dernière campagne où je vais jouer plus que ma vie. » Lorsque vinrent, en 1853, les anniversaires des journées de juillet, la famille du maréchal, alarmée des bruits d'attentats qui circulaient sourdement, et craignant pour lui la fatigue de la journée, voulut le détourner d'aller à la revue du 28; mais il persista dans la résolution qu'il avait prise d'y paraître. « Je suis grand, dit-il à ceux qui lui parlaient de complots, peut-être couvrirai-je le roi. » Au moment où le cortège parvint sur le boulevard du Temple, il se plaignit de la pesanteur qui l'accablait, quelqu'un l'engagea à se retirer; mais il n'y voulut jamais consentir. C'est au moment même où il exprimait son refus qu'eut lieu l'explosion de la machine infernale dirigée par Fieschi. Le maréchal tomba frappé d'une balle à la tête. Il était encore vivant, quand on le transporta du lieu où il était tombé, dans une salle de billard du Jardin Turc, où il expira au bout de quelques minutes. Peu d'hommes ont parcouru une carrière militaire aussi brillante que le maréchal Mortier. A un courage à toute épreuve et au talent du général, il joignait une grande franchise et une rare modestie. Sa mort eût été digne d'un vieux guerrier, s'il l'eût reçue sur le champ de bataille; mais par le malheur des temps, elle se trouve à jamais liée dans l'histoire au souvenir de nos discordes civiles, et de nos catastrophes politiques.

MURAIRE (le comte HONORÉ), né à Draguignan le 5 novembre 1750, était un avocat renommé en Provence à l'époque de la révolution. Il en embrassa les principes, mais avec modération, devint président du district de sa ville natale, et fut député en 1791 à l'assemblée législative par le département du Var. Murairé siégea au côté droit de cette assemblée, c'est-à-dire parmi les royalistes constitutionnels, et se fit remarquer par un esprit conciliateur. Attaché au comité de législation, il en fut plusieurs fois le rapporteur sur des questions importantes. Le 15 février 1792, il proposa au nom de ce comité d'attribuer aux municipalités le droit de constater l'état civil qui jusques là avait appartenu aux curés. Le 28 juin

il insista pour que le mariage fût affranchi de la juridiction ecclésiastique. Le 16 août de la même année, il fit décréter que les jeunes gens pourraient se marier à vingt-un ans sans le consentement de leurs parens; le 50 du même mois il avait déjà proposé de poser en principe que le mariage pouvait être dissous par le divorce, et cette proposition fut décrétée. Murairé ne fut point élu à la Convention et disparut quelque temps de la scène politique; mais il fut nommé en septembre 1795, au conseil des Anciens par le département de la Seine où il se prononça avec force contre les mesures spoliatrices du Directoire, qui s'en vengea en le faisant comprendre dans la proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797). Murairé évita la déportation par la fuite, fut rappelé par les consuls en 1800 et nommé commissaire du gouvernement près le tribunal d'appel, puis membre du tribunal de cassation. Il devint peu de temps après premier président du même tribunal, et fut appelé le 5 mai 1805 au conseil d'état où il prit une part très active à la rédaction des Codes. Au mois de février 1815 il dut céder la présidence à Desèze, en vertu de l'ordonnance royale qui excluait de la cour de cassation plusieurs hommes connus par leur participation aux excès révolutionnaires. Un mois après, lors du retour de Napoléon en France, il reentra dans ses fonctions auxquelles il dut renoncer une seconde fois lors de la seconde rentrée des Bourbons. Etranger depuis cette époque à tout mouvement politique, il mourut à Paris au mois de décembre 1857.

MURRAY (ALEXANDRE), orientaliste écossais, professeur à l'université d'Edimbourg, né vers 1793 dans les montagnes de Galloway, mourut au commencement de l'année 1854. Jeune encore, et avant d'avoir terminé ses premières études, il mit en ordre le manuscrit des *Voyages de Bruce*, et lorsque le gouvernement anglais reçut, il y a quelques années, divers papiers diplomatiques de la cour d'Abyssinie, tous les savans s'élançant trouvés en défaut, il fallut s'adresser à Murray, alors ministre de la petite paroisse d'Urr, pour en avoir l'interprétation. Ce succès et ses vastes connaissances dans diverses langues de l'Asie, de l'Afrique et leurs dialectes, lui valurent la chaire de langues orientales à Edimbourg. Il l'occupait peu de temps, et fut enlevé par une courte maladie à la fleur de son âge.

NAV

NADERMAN (JEAN-FRANÇOIS), célèbre harpiste, compositeur et professeur au conservatoire de Paris, né dans cette ville en 1781 et mort le 2 avril 1855. En 1795 et 1796 il essaya son talent dans quelques réunions, et débuta dans la composition par un certain nombre de pièces légères qui obtinrent un succès de vogue. En 1798 il passa à Vienne, où le célèbre pianiste Muzio Clementi l'accueillit avec une affection toute particulière, lui prodigua ses conseils et ses encouragements. De retour à Paris, il fit apprécier de plus en plus son talent, qui apparut dans toute sa puissance, lors d'une cérémonie funèbre célébrée aux Invalides en l'honneur de Washington. A la création de sa chapelle, Napoléon ne perdit pas de vue Naderman, à qui cette honorable distinction ne fit rien perdre de son ardeur pour le travail. Il a laissé un grand nombre d'*œuvres de sonates* et autres pièces de concert pour la harpe; mais son plus bel éloge se trouve dans le talent distingué de plusieurs élèves sortis de son école, et parmi lesquels on aime à citer M. Théodore Labarre, jeune compositeur du plus grand mérite, déjà placé depuis quelques années à la tête des harpistes modernes.

NAVA (GABRIEL-MARIE), évêque de Brescia, naquit le 17 avril 1758 à Barsano, diocèse de Milan, où sa famille possédait quelques biens. Il reçut de ses parens une éducation chrétienne, et alla terminer ses études à l'université de Pavie, où il fut reçu docteur en théologie avec la plus grande distinction. A l'âge de vingt-six ans, il fut nommé prévôt de la collégiale de Saint-Etienne-le-Majeur à Milan, où il se livra avec le plus grand zèle aux fonctions du ministère. En 1795, il passa avec le même titre à la paroisse de Saint-Ambroise, qu'il dirigeait encore lorsque les Français s'emparèrent de Milan. Nava eut besoin, dans ces circonstances difficiles, de toute l'influence que lui donnaient son caractère et ses vertus. Il parvint par sa fermeté, à sauver un autel fort riche, monument du IX^e siècle, dont les Français voulaient s'emparer. Une fièvre perni-

NAV

cieuse dont il fut atteint en assistant les malades de l'hôpital militaire de Saint-François, mit ses jours dans le plus grand danger. Plus tard, les Français obligés d'évacuer l'Italie, ayant abandonné leurs malades à Milan, Nava se chargea de pourvoir à leur subsistance, et leur prodigua tous les secours dont ils pouvaient avoir besoin. Les militaires français lui exprimèrent leur reconnaissance dans une lettre qui a été insérée dans l'*Ami de la religion*, n^o 2676. Bonaparte, durant l'hiver de 1801 à 1802, ayant convoqué à Lyon une assemblée de notables italiens, Nava accompagna dans cette ville l'archevêque de Milan qui y avait été mandé. Depuis il assista au couronnement de Bonaparte à Milan, et reçut les titres d'aumônier du roi d'Italie et de chevalier de la Couronne de Fer. En 1806, il fut promu à l'évêché de Brescia, ville importante dans l'ancien état de Venise, et fut préconisé à Rome, le 18 septembre 1807. Pour réparer les maux que son diocèse avait eu à souffrir, il commença par rétablir dans son séminaire les études et la discipline. Chaque jour il réunissait à l'évêché les jeunes aspirans à l'état ecclésiastique, leur disait la messe et leur adressait des instructions adaptées à leur âge et à leur vocation. Le zèle de ce prélat était tel, qu'il lui arrivait souvent de prêcher trois ou quatre fois dans un seul dimanche. Il assistait lui-même aux examens du séminaire, jugeait des progrès et encourageait les efforts. Ces occupations ne l'empêchaient pas de faire exactement les visites pastorales, d'entendre les confessions, et de remplir toutes les fonctions d'un véritable pasteur. L'évêque de Brescia assista au concile convoqué à Paris, en 1811, par Bonaparte, et fut nommé un des quatre secrétaires. L'adresse à l'empereur, dans laquelle on avait fait entrer les quatre articles de 1682, que les évêques italiens n'admettaient point, donna lieu de leur part à de vives réclamations; l'évêque de Brescia demanda qu'on retranchât de l'adresse tout ce qui touchait à la doctrine. Cette opposition

déplut beaucoup à Bonaparte : on demanda au prélat une rétractation, et, sur son refus, un autre secrétaire fut nommé à sa place. Il profita avec joie de la permission qui lui fut bientôt donnée de retourner en Italie, où il s'empressa de reprendre ses fonctions pastorales. Grâce à ses dons généreux et aux efforts qu'il fit pour stimuler la charité des fidèles, la nouvelle cathédrale de Brescia fut presque entièrement achevée sous son administration. Durant la famine qui se fit sentir en 1817, ce prélat, malgré la modicité de ses revenus, fit de nombreuses libéralités. Après avoir épuisé toutes ses ressources, il vendit, pour secourir les pauvres, un anneau qu'il avait reçu de Bonaparte, et tous les objets précieux qu'il possédait. Il fonda dans son diocèse un grand nombre d'établissements pieux, qui reçurent de lui de grands secours, et parmi lesquels il faut citer le couvent de Clarisses, établi à Lovère, en 1816, le couvent de religieuses de la Visitation, ouvert à Brescia, en 1818, et un établissement d'Oratoriens, formé dans la même ville en 1825, avec la charge de donner des retraites aux prêtres et des missions dans le diocèse. Le séminaire de Lovère fut ouvert par ses soins, et il établit à Brescia un grand nombre d'oratoires. La ferveur de son zèle était entretenue par une foi vive et une ardente piété. Tous les momens qu'il ne donnait pas à son diocèse étaient remplis par la méditation, la prière, et de pieuses lectures. Tout était simple dans son palais et sa personne, et il vivait avec la plus grande sobriété. Ce fut au milieu de ces soins et de ces travaux que le prélat tomba malade, au mois de décembre 1830. Son état paraissait désespéré, lorsque la nuit même où il reçut ses derniers sacrements, il éprouva un mieux sensible qui se soutint pendant quelques mois. Il expira subitement, le 1^{er} novembre 1831. Le prévôt Bazzoni et le prévôt Bottelli, prononcèrent son oraison funèbre. Le professeur Zambelli prononça son éloge à l'athénée de Brescia, et un Abrégé de sa vie fut publié par Ménini.

NAVIER (LOUIS-MARIE-HENRI), membre de l'académie des sciences, était né à Dijon le 15 février 1785. A peine sorti de l'enfance il eut le malheur de perdre son père, et fut adopté par un de ses parens qui se chargea de son éducation. Navier fut reçu avec distinction à l'école poly-

technique et s'y fit remarquer par son aptitude pour les sciences. Il justifia à l'école des ponts et chaussées les espérances qu'on avait conçues de ses talens, et enfin il obtint en 1806 le grade d'ingénieur. Il s'occupa aussitôt après de la publication des nombreux *Mémoires*, où Gauthey, son grand oncle et son père adoptif, et en même temps l'un des plus grands ingénieurs dont s'honore la France, avait déposé les résultats de sa longue expérience. Sa réputation de géomètre et de mécanicien s'étendant de plus en plus, il fut nommé membre de l'académie des sciences en 1824. Depuis cette époque Navier, tout en poursuivant ses études scientifiques, donna des leçons comme professeur à l'école des ponts et chaussées et plus tard à l'école polytechnique. Il est mort au mois de septembre 1836. On a de lui :

| *Traité de la construction des ponts* (par Gauthey, publié par Navier), Paris, 1809 et 1815; 2 volumes in-4°. Cet ouvrage, demeuré imparfait à la mort de l'auteur (1807) a été entièrement refondu et considérablement augmenté. L'éditeur y a ajouté des notes sur divers objets de mécanique appliquée aux constructions. Il a également publié avec des suppléments : | *La science des ingénieurs*, par Bélidor nouvelle édition, avec des notes, Paris, 1815, in-4°; | *Mémoires sur les canaux de navigation*, par Gauthey, Paris 1816, in-4°; | *Architecture hydraulique*, par Bélidor, nouvelle édition avec des notes et additions; Paris, 1819, in-4°; le travail de l'éditeur, principalement relatif au calcul des machines, occupe environ la moitié du volume. | *Mémoire sur les ponts suspendus*; Paris 1825 in-4°; | *Résumé des leçons données à l'école royale des ponts et chaussées, sur l'application de la mécanique à l'établissement des constructions et des machines*. Paris, 1826 in-8°; | *Mémoire sur les roues à élever l'eau*; 7 novembre 1818; | *Mémoire sur la flexion des lames élastiques*, 29 novembre 1819; | *Mémoire sur les lois de l'équilibre et du mouvement des corps solides élastiques*, 14 mai 1821. (Cet ouvrage a pour objet la recherche des équations différentielles qui contiennent les lois des déplacements intérieurs, et des vibrations des molécules des corps solides élastiques.) | *Mémoire sur les lois des mouvements des fluides en ayant égard à l'adhésion des molécules*; ce mémoire est imprimé dans les *Annales de chimie*, mars 1822. | *Continuation des recherches*

sur les lois du mouvement des fluides, en ayant égard à l'adhésion des molécules, 16 décembre 1822. L'objet de ces deux mémoires est la recherche des expressions analytiques des forces dues à l'adhésion des molécules d'un fluide entr'elles, et aux molécules des parois, et l'application des résultats à l'explication des phénomènes de l'écoulement des fluides dans les tuyaux rectilignes. Navier a publié en outre divers articles dans les *Annales de chimie et le bulletin de la société philomatique*, entre autres : | *Détails historiques sur l'emploi du principe des forces vives dans la théorie des machines*, et sur diverses roues hydrauliques. | *Note sur les effets des secousses imprimées aux poids suspendus à des fils ou à des verges élastiques*.

NEUMANN (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), littérateur distingué, né à Berlin le 8 janvier 1781, et mort à Brandebourg le 9 octobre 1834. Orphelin presque en naissant, il fut reçu dans la maison d'un marchand où il consacra ses heures de loisir à des études sérieuses, surtout à la philologie. En 1802, lorsque W. Sehlegel vint à Berlin et forma dans la littérature un parti qu'on nomme la nouvelle école, Neumann se rangea au nombre de ses disciples, et publia plusieurs ouvrages tant en vers qu'en prose, entre autres une traduction de l'*Histoire de Florence* par Machiavel. Il se rendit à Halle en 1805, pour compléter ses études académiques; mais contrarié à cette époque malheureuse pour la Prusse, il revint à Berlin, où, après avoir tenté plusieurs carrières, il se jeta dans l'administration militaire, et fut enfin nommé intendant du troisième corps. Forcé de se livrer néanmoins à des travaux littéraires pour soutenir une famille nombreuse, c'est à cette obligation que l'on est redevable de deux bonnes publications périodiques : l'*Almanach pour la critique savante*, et la *Feuille des Délassements littéraires*, qui contiennent tous deux un grand nombre d'excellens morceaux dus à la plume de Neumann.

NICANDER (HENRI), astronome suédois, naquit dans la Sudermanie, le 18 avril 1744, d'une famille de simples cultivateurs. Après avoir terminé ses premières études à Nyköping, il passa au gymnase de Strengnes et plus tard à l'université d'Upsal où il obtint, en 1770, un emploi auquel il ne tarda pas à renoncer pour se livrer entièrement à l'astronomie.

En 1784 il devient premier secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm et en exerça les fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 11 février 1815. On a de ce savant : | *Observations sur le passage de Mercure sur le soleil*; | *Observations sur l'éclipse de soleil en 1787, 1788 et 1791*; | *Id., sur l'éclipse de la lune en 1787 et 1789*; | *Tableaux statistiques de la Suède et de la Finlande*, etc.

NICOLLE (CHARLES-DOMINIQUE), recteur de l'académie de Paris, était né le 4 août 1758, à Fresquienne près Rouen. Il vint jeune à Paris, et fit ses études au collège de Sainte-Barbe. Après les avoir terminées, il fut chargé quelque temps d'une éducation particulière. Mais poussé par sa vocation vers l'instruction publique, il entra comme maître à Sainte-Barbe où on lui confia la direction des études. La révolution l'ayant forcé de s'éloigner de sa patrie, il se rendit à Saint-Petersbourg, et y établit un institut pour la jeune noblesse russe. Il compta bientôt parmi ses élèves les enfans des premières familles de cette capitale. D'autres ecclésiastiques français, parmi lesquels se trouvait M. l'abbé Salandre, aujourd'hui grand-vicaire de Paris, le secondèrent dans la direction de cet établissement. Le duc de Richelieu, aussi retiré en Russie, et devenu gouverneur d'Odessa, attira l'abbé Nicolle dans cette ville, et le fit mettre à la tête d'un vaste établissement d'instruction publique. Malgré les efforts que l'empereur Alexandre fit pour le retenir dans son empire, il entra en France peu de temps après le duc de Richelieu, en 1817, et fut fait aumônier honoraire du roi. Il retourna en Russie la même année pour diriger le lycée Richelieu, fondé à Odessa. L'empereur dans un voyage qu'il fit en Crimée, lui remit la croix de Sainte-Anne en brillans. Mais l'amour de la patrie le ramena en France en 1820, et il devint membre du conseil royal de l'instruction publique. Nommé l'année suivante recteur de l'académie de Paris, il fonda dans la capitale deux nouveaux collèges, le collège Stanislas et le collège Sainte-Barbe, aujourd'hui collège Rollin. C'est à lui que l'on doit aussi la restauration de l'église de la Sorbonne qui tombait en ruines. Lorsque sous le ministère de M. Frayssinous, la place de recteur de l'académie de Paris fut supprimée en 1824, l'abbé Nicolle conserva presque tous ses avantages; il resta membre du conseil royal d'instruction publique, et continua

d'être logé à la Sorbonne. Bientôt l'archevêque de Paris l'appela dans son conseil et lui donna des lettres de grand vicaire. Privé, après la révolution de 1830, de sa place de conseiller, il obtint une pension et vécut dans la retraite, s'occupant de rédiger ses idées sur l'éducation, qu'il publia en 1854, sous le titre de *Plan d'éducation*, ou *Projet d'un collège nouveau*, 1854 in-8°. Il attachait la plus grande importance à cet ouvrage et se félicitait d'avoir pu le terminer avant sa mort. Peu de temps après, sa santé ayant subi quelque altération, il alla s'établir à la campagne où une maladie lente fit prévoir sa fin prochaine. Ses amis le ramenèrent à Paris où il mourut le 2 septembre 1853, après avoir reçu tous les secours de la religion. Ses obsèques eurent lieu le 4 à Notre-Dame, et ses restes furent inhumés le même jour au cimetière du Mont-Par-nasse. Quelques-uns de ses amis s'étaient proposé de prononcer des discours sur sa tombe; mais on leur fit remarquer que cet usage nouveau et assez profane, ne convenait point à l'égard d'un ecclésiastique; il n'y eut pas de discours. L'abbé Nicolle était doué d'un caractère liant et d'une grande bonté d'âme. Son extrême obligeance, l'égalité de son humeur et les agréments de sa conversation donnaient beaucoup de charme à son commerce. Il a rendu service à une foule de jeunes gens, qu'il a soutenus et encouragés à l'entrée de leur carrière. L'abbé Nicolle était officier de la Légion-d'honneur.

NOAILLES (le comte ALEXIS de), petit-fils du maréchal de Mouchy, naquit le 1^{er} juin 1785. Après la mort de sa mère, qui périt pendant la révolution avec une partie de sa famille, le jeune de Noailles fut élevé par un pieux instituteur qui lui inspira le goût de l'étude et lui donna des principes religieux. Accusé, sous le gouvernement impérial, d'avoir répandu la bulle d'excommunication portée par Pie VII, en 1809, il fut arrêté et mis en prison. Le ministre Fouché, croyant servir les intentions de son maître en cherchant à gagner le comte de Noailles à sa cause, lui offrit la liberté s'il voulait partir pour Vienne et s'y présenter à Napoléon comme aide-de-camp. Le noble prisonnier eut le courage de refuser. On assure même qu'il répondit au ministre de la police, qui le menaçait de le faire conduire par la gendarmerie au quartier-général : « Faites plus, ordonnez qu'on m'y mène la corde

» au cou. » Mis en liberté après sept mois de captivité, par le crédit de son frère, qui était au service, il se hâta de passer en pays étranger, parcourut la Suisse, l'Allemagne, la Russie et la Suède; reçut un accueil distingué de l'empereur Alexandre et de Bernadotte, et se rendit ensuite à Hartwell, pour y offrir ses services à Louis XVIII. Chargé par ce prince d'une mission importante à la cour de Russie, il lui rapporta des lettres du czar sur les événements de 1812. Rentré en France en 1814 avec les alliés, le comte d'Artois le fit venir auprès de lui à Vesoul, et se l'attacha en qualité d'aide-de-camp. Lorsque la restauration fut accomplie, Louis XVIII le nomma commissaire extraordinaire dans la 19^e division militaire, et peu après il fut envoyé comme un des plénipotentiaires français au congrès de Vienne. Surpris dans cette ville par les événements de mars 1815, il rejoignit la famille royale à Gand, où il fut chargé de porter la déclaration des puissances européennes contre Napoléon. Celui-ci l'excepta nominativement de l'amnistie des cent-jours, avec son collègue le prince de Talleyrand, le duc de Raguse et quelques autres. Nommé immédiatement après le retour du roi, président du collège électoral de l'Oise, il y fut élu député, ainsi que dans le département du Rhône. A l'ouverture de la session, il devint ministre d'état, et siégea constamment à la chambre depuis cette époque. Sincèrement dévoué aux Bourbons, mais indépendant par caractère, le comte de Noailles ne suivit pas toujours la même ligne politique que la majorité royaliste. Pendant la session de 1827, il exprima ses sympathies pour la cause des Grecs, et en attaquant dans un discours véhément la politique des hommes d'état *turcophiles*, il se fit applaudir au-dedans et au-dehors de la chambre. En 1828, il fut nommé membre de la commission formée pour l'affaire des petits-séminaires, et vota avec la majorité qui donna un avis favorable aux corporations religieuses. Il fit aussi partie de la commission de l'adresse, et s'opposa de toutes ses forces à l'épithète de *déplorable* que la chambre appliqua au ministère Villèle. Après la révolution de 1830, le comte de Noailles prêta le serment en annonçant qu'il ne le faisait que par dévouement et pour échapper à l'anarchie. Aux élections qui suivirent il ne fut pas renommé, et reentra dans la

vie privée où il se consacra à la pratique des bonnes œuvres. Atteint d'une maladie grave, il déploya au milieu de ses souffrances une résignation toute chrétienne. Il est mort le 14 mai 1835, après avoir reçu les secours de l'Eglise avec les marques de la foi la plus vive. Le comte Alexis de Noailles était instruit, et parlait plusieurs langues. Il avait recouvré, à sa rentrée en France, une partie de sa fortune dont il faisait le plus noble usage.

NORMANN-EHRENFELS (PHILIPPE-CHRÉTIEN, comte de), ministre d'état de Wurtemberg, né en 1756 à Strésour dans la Poméranie, entra d'abord en qualité de page à la cour de Charles-Eugène, duc-régent de Wurtemberg. Nommé, en 1779, conseiller de gouvernement et assesseur au tribunal de la cour, il aborda, deux années après, la carrière des hauts emplois, occupa successivement la place de président de la cour d'appel séant à Stuttgart, celle de conseiller d'état et celle de vice-président du gouvernement. Envoyé à Paris en 1796 comme ministre

du cercle de Souabe, il réussit à obtenir une forte diminution sur les contributions de guerre que ce pays devait payer à la France. En 1799, Normann organisa l'armement général de la population des contrées du Necker. De 1801 à 1802, il représenta son gouvernement à Paris, et de retour à Stuttgart, il fut nommé ministre d'état. Subdélégué de Wurtemberg à la diète de Ratisbonne en 1805, Normann sut si habilement faire valoir les droits que son souverain, le duc Frédéric-Eugène, avait à la dignité d'électeur, qu'elle lui fut accordée sans opposition. C'est lui qui signa, au nom de ce prince, le traité du 12 décembre 1805 avec la France, et celui de la paix de Presbourg, du 26 du même mois, par lesquels l'électorat de Wurtemberg fut considérablement agrandi et érigé en royaume indépendant. Dans la même année, il avait rédigé le manifeste d'organisation, espèce de charte constitutionnelle qui soumit l'ancien et le nouveau Wurtemberg à une administration et à des lois uniformes. Normann mourut à Tübingen, au mois de mai 1817.

OED

ODELEBEN (ERNEST-OTHON-INNOCENT), général saxon au service de l'armée française sous le gouvernement impérial, naquit à Riesa le 13 mars 1777. Il prit part à la campagne de 1806, et en 1815 fut envoyé auprès de Napoléon comme un des officiers les plus capables de donner les renseignemens et les détails les plus précis sur la Saxe, qui allait devenir le théâtre de sanglans combats. Il accompagna l'empereur dans cette campagne, et, témoin oculaire de tous les événemens, il en a retracé le tableau dans son *Histoire de la campagne de 1813*, qui publiée en 1815, a obtenu plusieurs éditions et a été traduite dans toutes les langues. La traduction française a été faite sur la seconde édition par Aubert de Vitry, 1817, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est destiné à dire tout le mal possible de l'homme qui fut un moment l'arbitre de l'Europe, et que l'auteur avait flatté comme beaucoup d'autres ; c'est plutôt un recueil suivi d'anecdotes et de portraits que le tableau des événemens dont la Saxe a été le théâtre. Rentré au sein de sa patrie, Odeleben s'occupa de travaux géodésiques et commença en 1824 la publication d'une excellente *Carte des montagnes de la Misnie*, qui n'a pas été achevée par suite des pertes que lui fit éprouver une contre-façon lithographiée à Berlin. En même temps paraissait son *Cyclorama*, ou tableau de tous les objets qu'on découvre à l'horizon du sommet du Winterberg. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa beaucoup de recherches géologiques surtout dans la Thuringe, et a laissé sur cet objet des notes manuscrites fort importantes. Odeleben mourut à Dresde le 2 novembre 1853.

OEDMAN (SAMUEL), savant théologien suédois non conformiste, naquit le 23 décembre 1750 à Wieslanda en Smalandie. Après avoir terminé ses études à l'université d'Upsal, il fut ordonné prêtre et d'abord placé comme instituteur dans un village aux environs de Stockholm. Nommé en 1799 professeur de théologie, puis en 1806 directeur du séminaire nouvellement établi à Upsal, il mourut le 20

OME

octobre 1829, âgé de quatre-vingts ans. On a de lui : | *Recueil des sujets concernant l'histoire naturelle pour éclaircir la sainte Bible*, Upsal, 1783-1794, 4 volumes in-8° ; | *Dictionnaire géographique sur les écrits du nouveau testament*, Upsal, 1799, in-8° ; | *Essai sur l'Apocalypse de saint Jean*, Upsal, 1803, in-8° ; | *Avis aux prêtres sur une digne manière de prêcher, à l'usage des élèves du séminaire d'Upsal*, Stockholm, 1812 ; | *Traduction de l'évangile de saint Mathieu, avec des observations philologiques*, Stockholm, 1814, in-8°. Oedman cultivait aussi la musique avec beaucoup de distinction, et ses talens dans cette partie le firent entrer à l'académie de Stockholm. Il a laissé plusieurs compositions religieuses parmi lesquelles on remarque : | *Le Sauveur à Golgotha*, oratorio, Upsal, 1809 ; | *Le Sauveur sur le mont Olivet*, oratorio, ibid., 1810 et 1820.

OLIVERI (AUGUSTIN), évêque d'Artusa dans le royaume de Naples, naquit à Gènes en 1738. Dès sa première jeunesse il se consacra à l'état ecclésiastique, et à dix-huit ans fut reçu dans la congrégation des Frères de Marie. Il fut ensuite instituteur du prince héritier du roi actuel des Deux-Siciles, ainsi que des autres princes de la même famille. Comblé de biens et d'honneurs, Oliveri n'oublia jamais sa cellule de religieux, et à sa mort arrivée à Naples le 10 mai 1854, il institua son héritier universel le couvent de S^{te} Marie in portico. On a de cet homme célèbre un ouvrage très estimé, intitulé : *La filosofia morale*, Naples, in-8°.

O'MÉARA (BARRY-EDWARD), irlandais de naissance, était premier chirurgien du vaisseau anglais le Bellérophon, lorsque Bonaparte, déchu pour la seconde fois, prit la résolution de se confier au gouvernement britannique. Pendant la traversée de Rochefort à Plymouth, O'Méara se rendit très agréable à l'ex-empereur par ses manières, son instruction et sa connaissance de la langue italienne, dans laquelle ils s'entretenaient ensemble. Dès qu'il fut décidé que Napoléon serait envoyé à Sainte-Hélène, le duc de Rovigo

engagea O'Méara à l'accompagner dans cette île, et celui-ci accepta la proposition, après avoir obtenu le consentement du capitaine Maitland, commandant du Bellérophon, et celui de l'amiral Keit, qui tous deux faisaient le plus grand cas de ce chirurgien. Il partit après avoir stipulé qu'il conserverait son grade et son rang dans la marine, et qu'il pourrait quitter l'île de Sainte-Hélène quand il le voudrait. Pendant les premiers temps, il remplit ses nouvelles fonctions à la satisfaction de Napoléon et sans éprouver aucun désagrément; mais après l'arrivée du gouverneur sir Hudson Lowe, O'Méara s'aperçut qu'on avait compté sur lui pour des services autres que ceux de sa profession; et, après diverses tracasseries que lui suscita son refus de devenir l'espion de l'ex-empereur, il fut enfin rappelé en Angleterre, le 25 juillet 1818, à la sollicitation de sir Hudson. Pendant son séjour auprès de Bonaparte, O'Méara tenait un journal exact des conversations qu'il avait avec Napoléon, et avait soin de mettre en sûreté les feuillets de son manuscrit, en les faisant passer successivement en Angleterre, et remettre à M. Homa, agent de l'empereur à Londres. Cette précaution était devenue nécessaire, car le désir du cabinet anglais et particulièrement celui de lord Bathurst, alors ministre des colonies, était que rien ne fût divulgué sur le captif de Sainte-Hélène. O'Méara, enfreignant la défense qui avait été faite à tous les agents anglais de rien publier à ce sujet, livra son journal à l'impression; mais il ne le fit qu'après la mort de Napoléon et avec l'autorisation de ses exécuteurs testamentaires. Le ministère anglais le punit de cette indiscretion en le privant de tous ses emplois après vingt ans de service. Le journal d'O'Méara produisit une grande sensation dans toute l'Europe, et jusqu'en Amérique il en fut publié plusieurs éditions anglaises et plusieurs traductions françaises. Mais cet ouvrage fut attaqué de la manière la plus violente par les feuilles ministérielles de la Grande-Bretagne. Quant à sir Hudson Lowe, à son retour en Europe, il intenta un procès à O'Méara, et le força de fournir caution, pour garantir qu'on ne l'attaquerait pas et qu'on ne le provoquerait pas en duel. O'Méara est mort dans les environs de

Londres, au mois de juin 1836. Il a publié : | *Relation des événements arrivés à Sainte-Hélène postérieurement à la nomination de sir Hudson Lowe au gouvernement de cette île*, etc., Paris, 1819, in-8°; | *Documents historiques suivis de pièces justificatives sur la maladie et la mort de Napoléon Bonaparte*, 1821, in-8°; | *Lettre adressée à l'éditeur du Morning Chronicle*, Paris, 1821, in-8°; | *Complément du Mémorial de Sainte-Hélène; Relation contenant les opinions et les réflexions de Napoléon sur les événements les plus importants de sa vie, durant trois ans de sa captivité*, Paris, 1825, deux volumes in-8°, ou quatre volumes in-12, plusieurs fois réimprimé. | *Napoléon dans l'exil, ou L'écho de Sainte-Hélène*, traduit de l'anglais, 1823, deux volumes in-8°.

ORBESSAN (ANNE-MARIE D'AIGNAN, baron d') président à mortier au parlement de Toulouse, naquit dans cette ville le 16 février 1709. Au retour d'un voyage qu'il avait entrepris en Italie, il se rendit à Paris où le chancelier Maupeou lui offrit la place de premier président du parlement de Toulouse; mais d'Orbessan refusa ce poste difficile, et à l'époque de la révolution se retira dans les environs d'Auch, où il employa les dernières années de sa vie à perfectionner les méthodes agricoles. Il mourut en 1801. On a de lui : | une *Vie de Salvator-Rosa*; | des *Eloges historiques*; | *Variétés littéraires*, Auch, 1778, 2 vol. in-8°, renfermant la *Vie de Titus*; | des *Mémoires sur le domaine antique des Pisans*; sur *L'origine des postes*; | des *Considérations sur l'histoire de France*; | un *Essai sur l'origine des parlements*, etc.

OTTLEY (YOUNG), né en 1770, et mort à Londres vers la fin de mai 1836, à l'âge de 65 ans, a laissé un nom comme peintre et comme littérateur. Son tableau de la *Chute de Satan* est un travail du premier ordre. Il avait rassemblé l'une des plus riches collections de gravures qui existe. Comme écrivain, on possède de lui entre autres ouvrages : | une *Ecole italienne de dessin*; | *L'école florentine*; | *Origine et histoire de la gravure*, 1816, 2 vol. in-8°; | la première partie d'un grand *Dictionnaire des graveurs*, 1831, in-8°, pour lequel il rassemblait des matériaux depuis trente années.

PAR

PAPI (LUZAN), né à Pantito, village de l'ancienne république de Lucques, en 1763, étudia la chirurgie à Pise. Un goût décidé pour les voyages l'engagea à partir en 1792 pour les Indes orientales, où il porta les armes contre Tippoo-Saëb, et parvint au grade de colonel dans l'armée anglaise. De retour dans sa patrie en 1802, il se consacra exclusivement à l'étude des sciences et des lettres. Il fut nommé par la princesse Elisa Bonaparte, censeur du lycée de Lucques, ensuite bibliothécaire en 1815 par Marie-Louise, et enfin par le duc Charles-Louis, instituteur de son fils. Il mourut en 1834, après avoir publié : | *Lettres sur les Indes orientales* ; | Traduction italienne du *Paradis perdu* de Milton ; | *Poésies diverses* ; | *Version du manuel d'Epictète*, 1812, in-folio. Il a laissé manuscrit un ouvrage fort curieux, intitulé : *Commentarj della rivoluzione francese*.

PARCK (THOMAS), célèbre poète anglais, et éditeur d'un grand nombre d'ouvrages littéraires, naquit en 1759. Il se montra également habile dans l'art de la gravure, et particulièrement dans le genre à la *mezzo-tinto* ; c'est à son burin que sont dus les portraits du docteur sir John Thomas, Waston, etc. ; une *Muse comique* d'après Jordan, et une *Madeleine* d'après Gondolfi. Ses premières publications poétiques furent des *sonnets* et autres *petits poèmes* (in-8°, 1797), dont plusieurs offrent de grandes beautés. En 1803, il fit paraître, accompagné de nombreuses additions, le curieux et célèbre ouvrage de sir John Harrington, intitulé : *Nugæ antiquæ*, et fut nommé dans la même année membre de la société des antiquaires de Londres. En 1806, il publia avec John Scott le *Catalogue des auteurs illustres de Walpole*, auquel il donna une plus grande extension ; la première édition de cet ouvrage, parue en 1757, ne contenait que les auteurs de l'Angleterre proprement dite. Parck l'étendit à l'Ecosse et à l'Irlande, et l'enrichit de cent cinquante portraits. En 1815, il revit et publia en 5 volumes in-8°, une seconde édition des chansons de l'Angleterre, de Ritson ; plus tard il

PAR

fut collaborateur de Egerton, Brydger et Haslewood, dans la *Censure littéraire*, le *Bibliographe anglais*, et autres ouvrages bibliographiques. Peu après parut son *Heliconia*, ou choix des poésies composées sous la reine Elisabeth, 5 volumes in-4°. En 1818, il mit au jour ses *Nugæ modernæ*, pour faire suite à l'ouvrage analogue que nous avons cité. Les dernières publications de Parck portent toutes l'empreinte d'un caractère profondément religieux ; tels sont *Les souvenirs des chrétiens*, choix de vers pour la consolation de l'âge mûr. Il mourut à Church-Row, le 26 novembre 1834.

PARENT-DUCHÂTELET (ALEXANDRE-JEAN-BAPTISTE), membre de l'académie de médecine et président du conseil de salubrité, était né vers 1790. Reçu docteur en 1814, il exerça la médecine à Paris, d'une manière distinguée. Il s'attachait à ses malades, et était surtout plein de charité pour les pauvres. En 1821, il commença à se livrer à des recherches d'hygiène, auxquelles il se consacra tout entier dans les derniers temps de sa vie. Parent-Duchâtelet était médecin de la société philanthropique et du bureau de charité, et de plus, attaché à l'hôpital de la Pitié. En 1835, il fut nommé membre de la commission spéciale chargée de la rédaction du rapport sur la marche du choléra et sur ses effets dans Paris et les environs. Dès l'année 1825, il était membre-adjoint du conseil de salubrité, et il composa en cette qualité un grand nombre de mémoires et de rapports sur les questions les plus importantes d'hygiène appliquées aux travaux et professions d'utilité publique. Ces mémoires qui ont été réunis en 2 vol. in-8°, contribuèrent beaucoup à décider la ville de Paris à faire exécuter les travaux qui ont été entrepris depuis quelques années, pour pratiquer des égouts dans les différents quartiers de la capitale. Le désir d'être utile le décida à un genre de recherches plus rebutant encore. Il étudia la corruption de la capitale dans ce qu'elle a de plus hideux, et il consigna les résultats de ce travail, qui l'occupa pendant huit années, dans un ouvrage en 2 vol

in-8°. Peut-être eût-il été à désirer qu'il eût écrit son livre en latin, et, qu'en offrant aux médecins un recueil d'observations utiles à leur art, il eût écarté des yeux de la jeunesse et du public des réci-tes et des détails qui ne sont propres qu'à souiller l'imagination. Quoiqu'il en soit, tous ceux qui ont connu l'auteur, attestent qu'un profond sentiment du devoir le guidait dans ses recherches, et, qu'au milieu de ses études si pénibles pour une âme honnête, il eut toujours des mœurs sèbres et une vie chrétienne. Parent-Duchâtelet est mort à Paris le 7 mars 1856 à l'âge de quarante-six ans, à la suite d'une maladie causée par un excès de travail. Dans ses derniers momens, il avait recommandé à sa famille l'éducation de ses enfans. « Les leçons de vertu que » ma mère m'a données, disait-il, font » maintenant ma consolation et mon » bonheur. »

PARENT-REAL (NICOLAS-JOSEPH-MARIE), avocat à la cour royale de Paris, né à Ardres, près de St-Omer, le 30 avril 1768. Il avait déjà rempli diverses fonctions judiciaires et administratives lorsque la révolution vint à éclater; il en adopta les principes avec modération, remplit pendant le régime de la terreur des fonctions publiques secondaires, devint ensuite commissaire du directoire exécutif près l'administration municipale de Saint-Omer et passa après le 18 brumaire, en la même qualité, près l'administration centrale du Pas-de-Calais qu'il présida depuis. Elu en 1799 membre du conseil des Cinq-Cents, il s'y fit peu remarquer. Il devint membre du tribunal au mois de décembre de la même année, et s'y opposa à ce que des cautionnemens fussent exigés des officiers de judicature, ce projet de loi rétablissant selon lui la vénalité des charges, et substituant l'or au mérite. Il vota encore en 1801 contre l'établissement des tribunaux spéciaux qu'il trouva incompatibles avec la liberté publique et avec la liberté civile. Compris en l'an X dans le premier cinquième sortant par voie d'élimination, il ne quitta plus depuis cette époque la vie privée que pour exercer le ministère d'avocat à la cour de cassation. Parent-Réal mourut au mois de juin 1854. Il a publié divers ouvrages, tels que : | *Revue des institutions oratoires de Delamalle*, livre qui contient d'utiles leçons pour ceux qui suivent la carrière du barreau. | *Questions politiques*. | *Régime municipal et*

autres ouvrages sur le droit public français. Il a fourni également un grand nombre d'articles à la *Revue encyclopédique du 19^e siècle*, au *Dictionnaire de la conversation*, etc., et a laissé en manuscrit une *Histoire du barreau ancien et du barreau moderne*.

PAROLETTI (VICTOR-MODESTE), nat-quit à Turin dans l'année 1763. Il reçut le bonnet de docteur en droit, fut nommé en 1799 secrétaire du gouvernement provisoire de son pays, membre de la *Consulta* du Piémont l'année suivante, et le 14 avril 1807, député au corps législatif par le département du Pô. Il devint secrétaire de cette assemblée le 19 juin 1811, et cessa peu de temps après d'en faire partie. Admis en 1815 à jouir de tous les droits civils en France, il habita Paris pendant plusieurs années et mourut à Turin au mois de décembre 1854, laissant un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite avec distinction : | *Recherches sur l'influence que la lumière exerce sur la propagation du son*, Paris, 1803, in-4°; | *Dissertation sur les maladies des vers à soie*, 1810; | *Discours sur le caractère et l'étude des deux langues française et italienne*, 1811, in-4°; | *Eloge historique de Marie-Clotilde-Adélaïde-Xavière de France, reine de Sardaigne*; cet ouvrage publié en 1814 fut présenté au roi Charles-Emmanuel par l'auteur lui-même. | *Vite di sessanta illustri Piemontesi*, Turin, 1826, in-folio; | *Viaggio romantico pittorico delle provincie occidentali dell'antica e moderna Italia*, Turin, 1828, 5 volumes.

PARROT (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), né à Montbéliard le 27 juillet 1751, d'un père qui était maître en chirurgie et membre du magistrat de cette ville, y fit avec succès ses études classiques, et fut ensuite envoyé au séminaire théologique de Tübingue. Quelques reproches que lui firent ses supérieurs et qu'il croyait n'avoir point mérités, le décidèrent à quitter brusquement cette école; démarche qui lui fermait à jamais l'entrée des fonctions ecclésiastiques dans sa patrie. Un riche gentilhomme allemand dont il fit la connaissance, lui confia l'éducation de ses deux fils qu'il suivit à l'université d'Erlangen. Parrot y reçut le grade de docteur en philosophie, et fut appelé en 1782 à y remplir une chaire de mathématiques. Plusieurs années après, le duc Frédéric de Wurtemberg, fuyant de ses états occupés par l'armée française, vint cher-

cher un asile dans cette ville; Parrot, ancien sujet du prince, lui offrit ses services qui furent agréés. En 1801 il fut revêtu du titre de conseiller et de celui de secrétaire intime du cabinet. Chargé à diverses reprises de missions importantes, il s'en acquitta avec zèle et talent. Vers 1806, l'affaiblissement de sa santé lui faisant sentir la nécessité de modérer ses travaux, il fut nommé sur sa demande grand-bailli de Marbach. Mais ne trouvant pas encore dans ce nouveau poste assez de loisir pour réparer ses forces, il se démit au bout de quelque temps de ses fonctions, et alla achever dans la retraite une vie usée avant le temps par des études et des travaux assidus. Il est mort le 12 février 1812 à Eslingen, où il s'était retiré auprès d'un de ses frères. Parrot a laissé les ouvrages suivans dont la plupart sont écrits en allemand : | *Dissertationes tres de aquâ*, Erlangen, 1781 à 1785, in-4°; | *Application usuelle des principales parties des mathématiques*, ib., 1781, 2 vol. gros in-8°; | *De vi æris elasticâ, necnon ejus gravitate, notabilioribus suffultâ experimentis*, ibid., 1783, in-4°; | *Recueil de diverses pièces choisies*, ib., 1785, 2 vol. in-8° (en français); | *Mémoire sur cette question : peut-il exister des circonstances qui nécessiteraient, dans l'intérêt général, des restrictions à telle ou telle espèce de culture?* ib., 1786, in-8°; | *Manuel pratique de l'économie rurale et domestique et des sciences administratives et caméralistiques*, Nuremberg, 1790, 1791, fig. in-8°; nouvelle édition sous le titre de *Principes généraux des sciences économiques*, ib., 1798; | *Essai d'une introduction complète et populaire à la connaissance mathématique, physique et astronomique de la terre*, Bareuth, 1792; | *Esprit de l'éducation ou catéchisme des pères et des instituteurs*, Francfort, 1795, in-8° (en français); | *Traité complet de l'arithmétique théorique et pratique, avec des applications spéciales aux sciences, aux divers genres d'industrie et au commerce* avec 42 tableaux, Bareuth, 1797, in-8°; | *Quel est le moyen de remédier à la rareté toujours croissante, du bois de chauffage? Mémoire sur des matières d'économie et de caméralistique*, Nuremberg, 1800.

PARROT (JEAN-LÉONARD), né à Montbéliard le 14 décembre 1755, montra dès l'enfance des dispositions heureuses et fit avec succès ses études dans le gymnase de cette ville. Le duc Charles de Wurtem-

berg étant venu à Montbéliard en 1771, entendit parler avec tant d'éloges du jeune élève, qu'il consentit à l'admettre gratuitement dans l'institut d'éducation qu'il venait de fonder dans son château de la Solitude. Parrot justifia cette faveur par le rang distingué qu'il obtint parmi ses condisciples, au nombre desquels était le célèbre Schiller, avec lequel il se lia d'amitié. Il s'appliqua spécialement à l'étude des sciences administratives et composa à la fin de ses études une thèse intitulée : *Développement général et systématique des principes et des réglemens de l'économie politique de Sully*, in-4° de 146 pages. Cette thèse fut soutenue par l'auteur avec un tel succès que le duc Charles, présent à la solennité, lui donna peu de jours après, en témoignage de satisfaction, le brevet de secrétaire au conseil de régence de Montbéliard, et celui d'une pension de 400 livres. De retour en 1780 dans sa ville natale, Parrot déploya dans l'exercice de ses nouvelles fonctions une grande capacité. Mais une certaine hauteur qui s'alliait en lui au savoir, lui attira quelques désagréments. En 1781, il entreprit des fouilles importantes dans les ruines de l'antique Mandeure et il communiqua au mois de mars 1785, à l'académie de Besançon, les premiers résultats de ses recherches. Quelques mois après le secrétaire perpétuel de cette société lut en séance publique un savant discours sur ses découvertes. Parrot avait été nommé, en 1784, membre du conseil de régence et adjoint au directeur général des domaines de la principauté de Montbéliard, fonctions qu'il exerça jusqu'à l'époque de l'occupation française. Il se rendit à Bâle en 1794, et y occupa l'un des premiers emplois dans les bureaux de la légation wurtembergeoise. Quelque temps après, il se rendit à Paris en qualité de secrétaire d'ambassade, et en 1797, il passa avec le même titre au congrès de Rastadt, où il demeura jusqu'à sa dissolution. Revenu à Stuttgart, il obtint l'administration du grand bailliage de Schmidefeld, dans le comté de Limpurg. En 1805, le duc, qui avait été élevé à la dignité électoral, le nomma vice-directeur de sa chambre des finances, titre qu'il échangea peu après contre celui de directeur général des domaines situés dans les nouveaux territoires échus à ce souverain. L'électeur de Wurtemberg, devenu roi sous le nom de Frédéric 1^{er}, lui accorda la décoration

de l'ordre du mérite civil, puis la croix de commandeur et la noblesse personnelle. Cette faveur si éclatante fut suivie d'une disgrâce imprévue, provoquée par de jalouses dénégations, auxquelles le prince prêta trop facilement l'oreille. Parrot destitué de ses fonctions et banni de la résidence du prince, après avoir vainement demandé des juges, quitta le Wurtemberg et se retira à Gernsbach dans le grand duché de Bade, où il s'appliqua à l'éducation d'une fille unique qu'il maria plus tard à son neveu Frédéric Parrot. Il trouva aussi une consolation dans les travaux littéraires et les occupations agricoles et industrielles. A la mort du roi Frédéric, arrivée en 1816, son successeur s'effraya de rapporter l'acte arbitraire dont Parrot était victime; mais celui-ci refusa de nouvelles fonctions et toute espèce d'indemnité. En 1826 il fit un voyage en Livonie pour voir sa fille, et y amassa d'amples matériaux sur les habitans de cette province, sur leur mythologie, leur histoire, leur langue, etc.; il en composa un ouvrage en deux volumes qu'il publia en 1828 et qui fut accueilli en Allemagne avec beaucoup de faveur. Il fit aussi de savantes recherches sur la langue des Lettons, comparée à celle des Celtes, Gaels, Bretons et Basques; et, durant un voyage, qu'il fit en France en 1851, il lut un mémoire sur ce sujet, dans la société des sciences et arts de Saint-Quentin qui lui accorda le titre d'associé correspondant. Ce voyage paraît lui avoir inspiré le désir de venir se fixer dans sa ville natale. Arrivé à Montbéliard en 1854, après une absence de 40 ans, il reçut de ses concitoyens l'accueil le plus flatteur, et retrouva avec joie chez un ancien ami les notes rapides qu'il avait écrites pendant ses premières explorations archéologiques dans les ruines de Mandeure; il en composa une dissertation remplie de détails curieux dont la bibliothèque publique de Besançon possède un exemplaire manuscrit, orné de dessins. Parrot est mort à Montbéliard le 10 juillet 1856. Il a laissé les ouvrages suivans écrits en langue allemande : | *Mémoire sur les économies royales de Sully*, 1799, in-4°; | *Statistique du comté de Montbéliard*, inséré dans le premier numéro d'un journal qui s'imprimait à Hambourg sous le titre de *Nouvelles annonces politiques, Germanie*, 1796, in-8°, p. 1-34; | *Traité théorique et pratique sur la manière d'asseoir la contribution de guerre*

imposée par les Français sur le duché de Wurtemberg, et sur les moyens d'améliorer quelques branches du revenu public, Stuttgart, 1797, in-8°; | *Le duc Charles de Wurtemberg et ses dernières relations avec le colonel Rieger*, imprimé dans le *Sopronizon* du D. Paulus, t. VI, N° 2, p. 9-16, 1824, in-8°; | *Essai sur la langue, l'histoire, la mythologie et les relations civiles des Livoniens, Lettons et Esthoniens, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'introduction du christianisme, avec une topographie et la carte de la contrée au commencement du 15^e siècle*, Stuttgart, 2 vol. in-8°.

PARSEVAL-GRANDMAISON (FRANÇOIS-AUGUSTE), membre de l'académie française et de la légion d'honneur, naquit à Paris d'une famille de financiers le 7 mai 1759. Il s'essaya d'abord dans l'art de la peinture, et ce ne fut qu'après s'être assuré que cette carrière ne le mènerait jamais à la gloire, qu'il se livra tout entier à la littérature qu'il aimait passionnément. La vue des désordres de la révolution française fortifia ses goûts studieux, loin de les affaiblir; et il chercha dans le culte des muses une diversion aux idées pénibles et aux tristes pressentimens dont son âme était obsédée. Il traduisit d'abord en vers français l'épisode d'Armide, de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, et s'effraya de communiquer cet essai à l'abbé Delille son ami, qui frappé du talent qui y brillait, encouragea Parseval et le pressa de traduire en entier l'ouvrage dont il venait de reproduire un fragment avec tant de bonheur. Parseval entreprit ce travail; mais effrayé par les difficultés qu'il rencontra, il renonça bientôt à son entreprise, et conçut l'idée d'un ouvrage dans lequel l'épisode qu'il avait traduit devait trouver naturellement sa place. Cet ouvrage était celui qu'il a fait paraître plus tard sous le titre des *amours épiques*, et dans lequel il a fait entrer tous les chants composés sur l'amour par les plus grands poètes épiques de l'antiquité et des temps modernes. Parseval fit partie de la colonie de savans, d'artistes et d'hommes de lettres que Bonaparte emmena avec lui dans son aventureuse expédition d'Egypte. Devenu membre de l'institut du Caire, il se fit remarquer du futur empereur qui se plaisait à causer avec lui sur nos grands écrivains. De retour en France il fut appelé au conseil des prises par le premier consul; mais cette fonction ne

l'empêcha pas de se livrer à sa passion pour la poésie. En 1804, il publia ses *amours épiques* qui obtinrent un très grand succès, et furent réimprimées en 1806, avec de notables additions. Ce poème remarquable par un rythme flexible, une versification riche, animée et harmonieuse, fixa sur l'auteur l'attention des hommes de lettres, et lui ouvrit les portes de l'institut. Encouragé par ce succès et par les conseils de Delille, Parseval chercha dans l'histoire de son pays un beau sujet d'épopée qui lui permit de déployer toutes les ressources de son imagination, et il crut le trouver dans le règne de Philippe-Auguste. Tout ce que la religion, la féodalité, la chevalerie peuvent offrir au pinceau du poète, de riches couleurs et de scènes magnifiques, lui apparaissait réuni dans cette époque; les amours de Thibault, la mort du jeune Arthur, duc de Bretagne, les désordres d'Isabelle d'Angoulême, et la bataille de Bovines, lui présentaient des élémens d'épopée, qui semblaient attendre un talent digne de les mettre en œuvre. Lorsqu'il eut irrévocablement fixé son choix sur ce sujet, il travailla pendant vingt années consécutives à ce grand ouvrage qu'il fit paraître en 1823. Charles X, à qui l'auteur le présenta, lui témoigna l'estime qu'il faisait de sa personne et de son talent en lui envoyant une tabatière d'or ornée de son chiffre en brillans. Le poème de Philippe-Auguste est sans contredit un des plus beaux monumens littéraires du 19^e siècle. La versification en est noble et facile, pleine de pompe et de grâce, souvent animée par une verve abondante, et colorée par une brillante imagination. On y trouve d'intéressans épisodes, des tableaux brillans, et des scènes pathétiques. Le récit des derniers momens d'Agnès est un de ces morceaux qu'on ne peut lire sans être remué jusqu'au fond de l'âme. Le génie des volcans est, comme le géant Adamastor des *Lusiades*, une création nouvelle. Toutefois ce poème est loin de mériter de prendre place à côté des épopées du Tasse et du Camoëns, et l'on peut y signaler de graves défauts. Le sujet manque de cet intérêt présent et populaire indispensable au succès de l'épopée, et qui se trouvait à un haut degré dans la Jérusalem et les *Lusiades*. Philippe-Auguste triomphant des grands vaisseaux ne peut exciter aujourd'hui qu'une bien faible sympathie. Cette victoire est trop éloignée de nous pour qu'on puisse

se persuader que la cause de la génération actuelle y soit intimement liée. D'ailleurs le sujet de *Philippe-Auguste* n'est pas une action unique se développant avec majesté et excitant un intérêt toujours croissant; c'est une action multiple et éparpillée, se rompant plusieurs fois pour se renouer encore et ne produisant sur le lecteur qu'une très faible illusion. L'auteur paraît l'avoir envisagé comme un cadre dans lequel il enchâsse une suite de peintures qui ont bien leur intérêt propre, mais qui ne se rattachent pas essentiellement à l'action principale. Dominé par ses réminiscences d'Homère, de Virgile et des poètes épiques modernes, Parseval a fait entrer dans son ouvrage une invocation, une exposition, un dénombrement, des scènes de combats, d'amour, de tournois, des luttes de poésie, des songes, des apparitions, des phénomènes naturels et surnaturels, des duels, des assassinats, et ce mélange il l'a appelé épopée; mais tout cela ne produit qu'une fausse apparence de vie et ne peut remplacer l'intérêt réel qui s'attache à une de ces grandes actions qui décident du sort de tout un peuple. La figure principale du poème, celle de Philippe-Auguste, est terne et ne domine pas assez les autres personnages; Thibault et Montmorency l'éclipsent quelquefois. Il y a même des chants entiers où on le perd tout-à-fait de vue, comme le 6^e et le 9^e. Le merveilleux employé par l'auteur manque de consistance et de réalité. L'intervention continuelle de la fée Mélusine dans la querelle qui s'est élevée entre le roi et ses vassaux ne nous paraît pas suffisamment motivée; et si l'on voit dans cette fée la *féodalité* incarnée comme on est tenté de le croire d'après l'expression de *démon féodal* que le poète lui applique, cette personification trop artificielle ne produit aucune illusion. On se refuse à croire à un merveilleux créé arbitrairement par l'auteur et auquel il ne croit pas lui-même. Au reste dans toute cette partie du poème on sent l'influence d'un siècle sceptique qui admet le merveilleux comme une fantasmagorie dont il s'amuse un instant, mais à laquelle il refuse le pouvoir de produire sur l'âme aucune émotion profonde. Toutefois, parmi les ressorts surnaturels employés dans ce poème, nous citerons la descente de Philippe-Auguste dans les caveaux de Saint-Denys, et l'apparition de Suger à ce prince, comme un moyen heureusement imaginé de dévoiler les secrets de l'autre vie sans blesser la vrai-

semblance. Le poème de Parseval nous paraît défectueux par la conception première et l'ensemble, mais admirable par les détails. On y trouve un talent descriptif qui n'a été surpassé en France que par Delille. Parseval mérite sans contredit d'être compté parmi les poètes de nos jours qui ont le mieux connu les secrets de la versification et les ressources de la langue. D'ailleurs son entreprise était belle et généreuse : dans un siècle où l'on se hâte de produire, et où l'on est impatient d'escompter sa gloire, il a fallu une force d'esprit peu commune, pour consacrer 20 ans à un seul ouvrage, et pour préférer au succès attrayant que donnent les compositions légères destinées à flatter le goût du moment, cette estime tardive mais sûre que la postérité accorde toujours aux travaux consciencieux exécutés avec un talent mûri par de longues études. Parseval, dès les premiers jours de sa carrière littéraire avait entrepris de composer sur les arts un poème en six chants, et il en avait déjà écrit quelques fragmens ; plus tard, lorsqu'il eut mis la dernière main à son épopée, il revint à cette ébauche de sa jeunesse, et se décida à l'achever pour combattre, disait-il, le romantisme, dont il déplorait amèrement les écarts. Il s'occupait aussi de traduire ou d'imiter en vers les plus beaux fragmens des tragédies de Shakespeare, pour séparer l'or pur de l'alliage qui dépare les œuvres de ce grand génie dont on veut faire une autorité pour renverser les vrais principes des beaux arts. Enfin ses souvenirs d'Orient avaient donné naissance à un poème sur la conquête de l'Egypte par Bonaparte, auquel il travaillait dans les derniers jours de sa vie. Sa mort arrivée le 7 décembre 1854, ne lui a pas permis de mettre au jour ces différens ouvrages. Le caractère de Parseval était plein d'aménité et de candeur. C'était un homme excellent, un ami sûr et d'un commerce agréable. Sans fiel et sans envie, il était heureux des succès des autres, et il se plaisait surtout à encourager la jeunesse. M. Le Brun a prononcé un discours sur sa tombe, au nom de l'académie française. Parseval a publié : | *Les amours épiques*, poème en 6 chants, 1804, in-18 ; 1806, in-8°. | *Dithyrambe à l'occasion du mariage de Napoléon*, 1810, in-4°. | *Chant héroïque composé sur la naissance du roi de Rome*, 1811, in-4°. | *Philippe-Auguste*, poème en 12 chants, Paris, 1823, in-8° ; 2^e édition, 1826, 2 vol. in-18.

PARTOUNEAUX (Louis, comte de), général distingué, naquit le 26 septembre 1776 à Romilly-sur-Seine, département de l'Aube. Entré en 1791, en qualité de simple grenadier, dans les bataillons de volontaires de Paris, et bientôt officier au régiment de Hainault, il prit part à tous les combats livrés sur les Alpes par les généraux Masséna et Dugommier, et commença à illustrer son nom à la prise du fort d'Utell défendu par une forte garnison piémontaise, qu'il enleva à la baïonnette, secondé par un bataillon de voltigeurs. En 1793 il se distingua d'une manière non moins brillante au siège de Toulon, où il fut grièvement blessé en montant le second à l'assaut de la fameuse redoute anglaise dont la prise décida la reddition de la place. Il fut alors nommé adjudant-général chef de bataillon. Partouneaux fut ensuite employé à l'armée d'Italie sous les ordres de Bonaparte et Joubert : à la paix, chargé de missions à Rome et à Venise, il s'en acquitta de manière à se concilier l'estime des habitans. Lorsque les hostilités contre l'Autriche eurent recommencé, il prit part aux sanglantes batailles livrées sous Vérone, et fut fait général de brigade, au mois d'avril 1799. En cette qualité, il dirigea pendant la retraite l'arrière-garde de l'armée française. En 1803, Partouneaux devint général de division et fit partie du camp de Montreuil, commandé par le général Ney. Envoyé en Italie en 1803, à la tête d'une division de grenadiers, il contribua à tous les succès de cette campagne, marcha avec les troupes qui envahirent les états napolitains, s'empara de Capoue et fit capituler Naples où sa division entra l'une des premières. Le 19 mai 1806, il fut nommé grand dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles, et bientôt après gouverneur des Abruzzes où il réussit à rétablir la tranquillité. En 1809, il préserva les Calabres contre les entreprises des Anglais qu'il força, le 29 mai, à se rembarquer, après leur avoir pris leurs canons et deux cents chevaux. Fait prisonnier dans la désastreuse campagne de Russie, il dut aux événemens de 1814 sa mise en liberté, reentra en France, et embrassa franchement la cause des Bourbons. Pendant les cent-jours, il leur resta constamment fidèle, et à cette époque il écrivit à Napoléon une lettre dans laquelle on remarquait ce passage : *Je n'irai point abandonner un prince malheureux qui n'a pu opposer au torrent de votre fortune*

que des droits et des vertus. Au second retour du roi Partouneaux fut nommé gouverneur de la huitième division militaire. Dans ce poste si important, il sut, par d'énergiques manifestations, imposer à un corps d'armée anglais et autrichien qui menaçait Toulon et Antibes; la conservation de ces deux villes lui est exclusivement due. Vers la fin de 1815 il passa au commandement de la dixième division à Toulouse, où il contribua grandement à la pacification des troubles de 1816; fut placé en 1820 à la tête de la première division d'infanterie de la garde, et envoyé quelques années après, par les électeurs du département du Var, à la chambre des députés où il vota constamment avec la droite. Frappé en 1828 d'une première attaque d'apoplexie, il quitta le commandement de la première division d'infanterie de la garde pour reprendre celui de la huitième division militaire, et mourut le 14 janvier 1855 à Menton, dans la principauté de Monaco. Partouneaux a publié : | *Adresse et rapport sur l'affaire du 27 et 28 novembre, qu'eut la douzième division du neuvième corps de la grande armée au passage de la Bérésina*; in-4°; | *Lettre sur le compte rendu par plusieurs historiens de la campagne de Russie, et par le vingt-neuvième bulletin de l'affaire du 27 au 28 novembre 1812*; 1817, in-4°. Ces deux brochures avaient pour but d'expliquer sa conduite dans la circonstance où il fut fait prisonnier en Russie, et de démentir des bruits injurieux répandus à ce sujet.

PAULHÉ (ANDRÉ), né vers 1750 à Lafage, près d'Alban (Tarn), a été un des prêtres qui, après la révolution, ont travaillé avec le plus de zèle à la perpétuité du sacerdoce. Il remplit pendant vingt ans les fonctions de professeur au collège d'Albi avec le plus grand succès. La fermeté de ses principes lui valut les honneurs de la persécution pendant la terreur : il fut d'abord enfermé à la Chartreuse de Castres, de là conduit avec un grand nombre de ses confrères à Bordeaux, puis à Rochefort. Rendu enfin à la liberté et de retour dans sa patrie, il fut touché des besoins de l'Eglise, et ouvrit sa maison à de pieux jeunes gens qu'il formait pour le sacerdoce : il eut bientôt jusqu'à trois cents élèves. Comme sa maison était assez petite et isolée de toute autre habitation, il plaçait les jeunes gens, à l'exception d'une trentaine, dans des maisons de la campagne ou des

villages voisins, sous la surveillance de ceux d'entre eux qui montraient le plus de sagesse et de maturité. On se réunissait à Lafage pour les classes, dont deux ou trois se faisaient en même temps dans la même salle; faute de local. M. Paulhé dirigea seul cette modeste école pendant plusieurs années, se faisant remplacer pour les classes inférieures par des disciples plus avancés, formant à la fois de bons élèves et de bons maîtres. Il a ainsi fourni à l'église de France des évêques (celui de Saint-Flour), des supérieurs et des professeurs aux séminaires, des recteurs aux académies, et environ quatre-vingts prêtres à son diocèse. Il est aussi sorti de cette institution bon nombre de médecins et d'avocats distingués. M. Paulhé avait le goût sûr et exercé. Il sentait et savait faire sentir à ses élèves les beautés des poètes latins : il n'appréciait pas avec moins de finesse les poètes français ; mais il n'aimait pas que ses élèves s'appliquassent à la versification française. Ce pieux ecclésiastique succomba le 29 mars 1821. Il est peu d'hommes dont la carrière ait été aussi-bien remplie.

PÉDRO d'ALCANTARA (don), fils aîné du roi Jean VI et de Charlotte-Joachim, son épouse, duc de Bragance, empereur du Brésil, régent de Portugal, etc., naquit le 12 octobre 1798, au palais de Queluz, et connut l'adversité dès son enfance. Lors de l'invasion française (1807), la famille royale de Portugal quitta Lisbonne pour se transporter au Brésil, où l'éducation de don Pedro fut confiée à Jean Radenak, vieillard respectable, qui avait été long-temps ambassadeur de Portugal à la cour de Danemarck et qui connaissait à fond toutes les langues de l'Europe. A l'époque où le jeune prince perdit cet habile maître, il avait composé un grand nombre de poésies, possédait la musique qui était sa passion dominante, et s'était rendu familiers les arts mécaniques. Non moins habile écuyer, il conduisait souvent à la fois six chevaux. Il avait aussi beaucoup étudié la stratégie. Il épousa le 15 mai 1817 l'archiduchesse d'Autriche, Maria-Leopoldina. Le premier acte important de sa vie politique fut la part qu'il prit à l'acceptation, par le roi son père, des bases de la constitution que les Portugais avaient décrétée lors de la révolution du 24 août 1820. Dès cette époque don Pedro conçut le projet de parvenir à la puissance souveraine du vivant même de son père. Jean VI s'a-

tant déterminé à retourner en Portugal, il fut résolu que don Pedro resterait au Brésil investi du pouvoir suprême et assisté d'un conseil. Mais une autorité limitée ne pouvait satisfaire son ambition. Les électeurs de la capitale et des provinces étaient alors réunis à Rio-Janeiro, pour choisir les députés qui devaient aller siéger aux cortès de Portugal. Au moment où Jean VI s'occupait avec ses ministres à rédiger les instructions d'après lesquelles son fils devait administrer le pays, en l'absence du roi, don Pedro se plaignit à lui avec force de l'esprit démagogique de l'assemblée des électeurs, et déclara qu'il la fallait dissoudre par la force, si ses membres refusaient de se séparer à la première sommation. Le facile Jean VI le lui ayant accordé, don Pedro qui, peu de jours auparavant, l'avait décidé à proclamer la constitution future du Portugal, se mit à la tête des troupes, sur lesquelles il avait acquis beaucoup d'influence, alla entourer la Bourse, où se tenait l'assemblée des électeurs, et, après les avoir sommés d'évacuer la salle, en fit enfoncer les portes. La troupe fit une décharge de mousqueterie qui tua un individu et en blessa plusieurs; on en vit d'autres, comme dans la fameuse journée de Saint-Cloud, s'échapper en sautant par les fenêtres. Cet événement se passait au milieu de la nuit. Le duc de Bragançe, par le départ de son père, resta en possession du Brésil. Jean VI qui avait démêlé ses vues ambitieuses lui tint en se séparant de lui ce propos remarquable qui prouve qu'il prévoyait déjà quelques-uns des événemens qui allaient avoir lieu : « Mon » fils, conserve le Brésil attaché à la couronne de Portugal, tant que tu le pourras : mais si la chose devient impossible, conserve-le pour toi-même. » Don Pedro se montra d'abord docile aux décrets des cortès et protesta dans plusieurs lettres de sa soumission au roi son père et au congrès national. Mais bientôt voyant qu'on se défiait de lui, et ayant appris que les cortès avaient décrété son retour en Europe, en annonçant qu'un gouvernement nommé par elles dirigerait le Brésil durant son absence, il résolut de profiter des dispositions hostiles des Brésiliens contre les Portugais pour se déclarer souverain indépendant. Quelques décrets intempestifs des cortès relativement à la colonie, ayant donné à la puissante famille des Andrada l'occasion

d'opérer un mouvement dans la province de Saint-Paul, don Pedro profita de cette circonstance pour placer la couronne sur sa tête, tout en ayant l'apparence de céder au vœu national. Il eut d'abord le titre de défenseur perpétuel, puis celui d'empereur du Brésil, et prit ses mesures pour résister aux forces de la métropole. La ville de Bahia refusa de le reconnaître, ainsi que la garnison portugaise de Monte-Video, et les provinces de Para et de Maragnon. Les troupes portugaises qui se trouvaient à Rio restèrent aussi fidèles à Jean VI; mais peu nombreuses, elles furent désarmées et renvoyées en Portugal. Les soldats qui avaient osé résister furent fustigés par l'ordre de don Pedro; on assure même qu'il prit les verges des mains des caporaux qui infligeaient ce châtiment, et qu'il frappa de sa propre main des hommes dont la fidélité faisait tout le crime. Les cortès de Portugal déclarèrent la guerre au Brésil, et on fit des expéditions pour aller défendre Bahia et les provinces qui n'avaient pas reconnu le nouvel empereur. On prétend que Jean VI qui n'employait qu'avec répugnance la voie des armes contre son fils, donna des ordres secrets aux divers commandans de terre et de mer qui firent échouer les expéditions préparées contre la colonie et amenèrent par le manque de vivres la reddition de Bahia. Les négocians portugais résidant au Brésil furent pillés, leurs biens séquestrés, et plusieurs n'échappèrent à la mort qu'en se sauvant avec leurs familles dans les bois. A Fernambouc, à Bahia, etc., le pillage paraissait être l'unique but des mouvemens de la population brésilienne contre les Portugais. Cependant don Pedro convoquait les députés nationaux à l'effet de rédiger une constitution, et ils avaient déjà commencé leurs travaux, lorsque l'empereur, mécontent de l'esprit républicain qui régnait dans l'assemblée, et redoutant l'influence de Joseph Bonifacio de Andrada, ministre d'état, et de ses frères, ennemis déclarés des Portugais, se détermina à dissoudre le congrès, en promettant de donner lui-même une constitution libérale aux Brésiliens. Par cette mesure il sauva les Portugais qui se trouvaient dans ses états, et parmi lesquels étaient ses plus dévoués partisans. Aussi le monarque en appela un grand nombre auprès de lui. La ville de Fernambouc se souleva de nouveau et proclama la république; mais lord Cochrane,

envoyé par l'empereur, réduisit bientôt cette place, et sa victoire fut suivie de l'exécution de quelques-uns des chefs rebelles; d'autres furent emprisonnés, quelques-uns parvinrent à s'échapper. En 1824, le nouvel empereur du Brésil fut reconnu par les États-Unis américains; les autres puissances attendirent que le roi Jean VI l'eût reconnu lui-même. Lorsqu'en 1825 le Portugal eut détruit sa constitution et rétabli dans son ancienne étendue l'autorité souveraine (*V.* JEAN VI), le nouveau ministère qui fut créé parut d'abord vouloir recourir à des mesures énergiques contre le Brésil, et Jean VI envoya vers son fils des commissaires qui ne furent point admis à traiter. Mais le cabinet de Saint-James interposant sa médiation, fit conclure un traité par lequel Jean VI reconnaissait le Brésil comme un état indépendant et son fils comme empereur, se réservant seulement pour lui le même titre. Ce traité ne portait du reste aucune stipulation relative à la succession au trône du Portugal, succession à laquelle don Pédro avait publiquement renoncé. Don Pédro fut reconnu empereur par les différentes puissances, et, après la mort de Jean VI, arrivée le 1^{er} mars 1826, il fut également reconnu malgré sa renonciation antérieure, roi de Portugal et des Algarves par les gouvernements étrangers, à l'exception de celui d'Espagne. Le gouvernement du Brésil se composa d'un sénat et d'une chambre de députés, et la souveraineté fut déclarée résider conjointement dans la nation et dans l'empereur réunissant, en sa personne, le pouvoir exécutif et le pouvoir modérateur. Ce ne fut qu'en 1826 que cette constitution fut promulguée et que le premier congrès s'assembla. Don Pédro crut se concilier l'affection des Portugais, en les gratifiant d'une charte constitutionnelle, calquée en partie sur celle du Brésil et sur la constitution des cortès de 1822. Il accorda en même temps une amnistie générale pour tous les délits politiques, confirma sa sœur Isabelle-Marie dans la régence du Portugal, nomma les pairs, et, par un acte daté du 2 mai 1826, abdiqua la couronne de Portugal en faveur de sa fille dona Maria da Gloria, en stipulant que le serment serait prêté à la charte en Portugal, et que l'infant don Miguel, son frère, épouserait la future reine, et consumerait son mariage. Dona Maria étant née le 14 avril 1819, cette dernière condition exigeait pour

s'exécuter un délai de plusieurs années. Bientôt la constitution excita des troubles en Portugal; mais les insurgés qui avaient à leur tête la reine Charlotte, furent défaits par les troupes constitutionnelles et obligés de se réfugier en Espagne. Après de nouvelles tentatives qui n'eurent aucun succès, ils prirent le parti d'attendre et ils parvinrent à obtenir que don Miguel, retenu à Vienne depuis 1824, revint en Portugal, en qualité de régent; sir William A' Court, ambassadeur anglais à Lisbonne, appuya leurs prétentions, quoiqu'elles fussent contraires à la charte qui excluait de la régence du royaume et de toutes fonctions politiques le mari de la reine mineure, qui ne pouvait même prendre le titre de roi, qu'après avoir eu un enfant de la reine son épouse: ils avaient même réussi à s'emparer de l'esprit de la régente. Cependant don Pédro fit remettre à son frère l'ordre de se rendre au Brésil, sur un vaisseau de ligne qu'il envoya à Brest pour l'y transporter; don Miguel refusa d'obéir. Toutefois lorsque l'empereur du Brésil eut été informé que la régente était tombée malade, n'osant quitter le Brésil, où il était engagé dans une guerre ruineuse, dont l'objet était la possession de Monte-Video et de la rive orientale de la Plata, il nomma don Miguel régent du Portugal, et son lieutenant-général en ce royaume. Il publia en même temps un acte d'abdication pure et simple en faveur de sa fille dona Maria, sans indiquer la manière dont le royaume serait gouverné jusqu'à la majorité de cette princesse. Cet acte n'empêcha pas que don Miguel à son arrivée à Lisbonne ne fût proclamé roi par le peuple portugais. Les municipalités du royaume lui adressèrent des requêtes pour le déterminer à en prendre le titre, et il convoqua les anciennes cortès du royaume, se mettant ainsi en opposition ouverte avec les volontés de son frère. Ce fut le 25 avril 1828, qu'il fut reconnu roi et il annula la constitution donnée par don Pédro. Une insurrection éclata parmi les patriotes, notamment à Porto (16 mai 1828). Mais leurs tentatives restèrent sans succès, et des mesures rigoureuses furent déployées contre eux. Dona Maria que son père envoyait alors en Europe et qui devait résider à Vienne jusqu'à l'époque où son mariage pourrait s'accomplir, fut conduite en Angleterre, d'où, après un an de séjour, elle retourna dans la capitale du

Brésil. Don Pedro ne fit alors rien pour la cause de sa fille ni pour la défense de la charte qu'il avait donnée au Portugal, et il se contenta de nommer les membres de la régence établie à l'île Terceira au nom de la jeune reine. Vers cette époque, le monarque brésilien songea, dit-on, à s'affranchir lui-même de la constitution qu'il avait donnée à ses états, ce qui irrita contre lui le parti républicain. Ce parti dominait dans les deux chambres législatives, et la nouvelle de la révolution qui éclata en France accrut encore son énergie. Don Pedro ayant été averti qu'il avait été décidé, en séance secrète des chambres, qu'il serait déclaré incapable de régner comme atteint de folie, et que son fils, encore enfant, serait proclamé empereur, avec l'établissement d'une régence, quitta Rio-Janeiro, le 29 décembre 1850, avec l'impératrice, et alla dans la province de Minas Geraes chercher des appuis à sa royauté. Il y fut bien accueilli, et y publia une proclamation contre les factieux. Cependant l'agitation devenait grande dans la ville de Rio, et le 15 mars 1851, veille du jour de la rentrée de l'empereur dans sa capitale, les Portugais ayant allumé, en signe de réjouissance de ce retour, des feux de joie, il s'éleva entre eux et les Brésiliens des troubles, où il y eut quelques blessés et tués. L'empereur parut ensuite s'être tout-à-fait reconcilié avec les constitutionnels. Mais s'étant aperçu qu'il était trahi par les ministres brésiliens dont il s'était entouré, il les renvoya et les remplaça par des hommes impopulaires. Une insurrection éclata aussitôt, les troupes elles-mêmes se révoltèrent et se mirent sous le commandement du brigadier Francisco Lima. Don Pedro s'étant constamment refusé à rappeler ses anciens ministres, crut devoir abdiquer en faveur de son fils le prince impérial (7 avril 1851), et le même jour il se transporta, avec la reine dona Maria, à bord du vaisseau anglais le *Warspite*. Il invita J. B. d'Andrada, à prendre la tutelle du prince et des princesses, et le 9 avril, le prince impérial alors âgé de cinq ans, fut porté en triomphe à la cathédrale et reconnu empereur sous le titre de Pierre II. L'ex-empereur et son épouse s'embarquèrent, le 12, sur la corvette anglaise *la Volage*; la reine passa sur la gabarre française *la Seine*, et ils firent voile pour l'Europe. Don Pedro assistait, en 1851, aux fêtes des 27, 28 et 29 juillet, et reçut du roi des Français le

grand-cordon de la légion-d'honneur. Il alla en Angleterre, annonçant l'intention de travailler à l'expulsion de don Miguel du trône qu'il occupait. Il revint à la fin de cette même année 1851 en France, où il habita quelque temps le château de Meudon. Le 26 janvier suivant, il partit pour Belle-Isle, après avoir rassemblé des forces composées de Portugais expatriés et de soldats français et anglais. Il se rendit à Terceira, où il arriva, avec sa flotte, le 6 mars 1852, mit l'île de Madère en état de blocus, et revint le 7 juillet opérer son débarquement sur les côtes du Portugal. Il réussit à entrer dans Lisbonne, et contraignit son frère de sortir du royaume. Il prit ensuite le gouvernement, au nom de sa fille, en qualité de régent, et mourut le 24 septembre 1854, au château de Queluz. Dès le 17, il avait demandé les secours de la religion, et le lendemain, il écrivit au président de la chambre des députés que, venant de satisfaire au devoir d'un fils de l'Eglise, il devait dans sa position quitter l'administration, et qu'il priait la chambre de prendre les mesures que commandaient les circonstances. Dona Maria fut aussitôt déclarée majeure par les cortès, qui lui concédèrent les pleins pouvoirs de la royauté. Sa première épouse étant morte à Rio-Janeiro, le 11 décembre 1826, don Pedro avait épousé en secondes noces en 1829, Amélie, fille du prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg.

PELLET (JEAN-FRANÇOIS), poète distingué, né en 1782 à Epinal, exerça dans cette ville la profession d'avocat jusqu'à sa mort, arrivée le 13 février 1850. Son début dans la carrière littéraire fut une *Ode sur les vicissitudes des empires*, publiée en 1810, et dans laquelle il semblait annoncer les événemens qui s'approchaient. Plusieurs autres compositions non moins remarquables succédèrent à celle-ci à divers intervalles; on cite particulièrement dans ce nombre: | *Le réveil de la Grèce*; | *Le dévouement*; | *L'aspect du sol natal*; | *Paris et les Vosges*, odes; | *Constantin le Grand*, tragédie; | *Les classiques et les romantiques*, poème qui fut l'occasion d'un procès où l'on vit jusqu'où pouvait aller l'audace d'un plagiaire. Pellet avait confié son manuscrit à un ami pour en traiter avec un libraire, et le faire imprimer à Paris. Ce poème vint à tomber entre les mains d'un avocat de la capitale, qui le publia sous son propre nom en 1829,

avec un titre différent, et eut l'impudence d'accuser plus tard Pellet de plagiat, lorsque celui-ci eut fait paraître son œuvre sous le titre et le nom d'auteur qui lui convenaient véritablement. La fraude était trop grossière, et les tribunaux ne tardèrent pas à en faire justice; mais les agitations et les fatigues inséparables d'un procès de cette nature épuisèrent les forces de Pellet, qui succomba le 13 février 1850. Ses œuvres diverses avaient été réunies par lui, et publiées en 1827, sous ce titre : *Le barde des Vosges*, in-8°; deuxième édition, Paris, 1829, in-18. Le dernier ouvrage de ce poète, et l'un des meilleurs sans contredit qui soient sortis de sa plume, est une *Ode à M. de Lamartine sur la mort de sa mère*, Paris, 1850.

PERRET (JEAN-JACQUES), naturaliste distingué, naquit à Aix en Savoie, en 1762; à 20 ans il entra dans le commerce à Lyon, mais compromis lors du siège de cette ville, il prit du service dans les hôpitaux de l'armée des Alpes, en 1794 vint à Paris, et de là passa en 1796 en Egypte où son goût le porta à l'étude des langues arabe, copte, grecque et hébraïque. A l'arrivée de l'armée française, Bonaparte se l'attacha comme interprète. Revenu en France, en 1801, il fut secrétaire d'intendance militaire dans plusieurs villes; mais en 1811, il fut obligé de se retirer pour raison de santé. Il se livra à l'histoire naturelle, et les étrangers admiraient ses collections. Il est mort le 24 mars 1856.

PERREGAUX (ALEXANDRE-CHARLES, baron de), général distingué, né le 21 octobre 1791 à Neuchâtel en Suisse, mais d'origine française, entra au service en qualité de sous-lieutenant en 1807, et parvint en passant successivement par tous les grades, à celui de maréchal-de-camp. La campagne d'Afrique mit dans un nouveau jour ses talens comme officier-général. Chargé seul, après les deux campagnes de Mascara et de Tlemcen, de diriger un corps expéditionnaire d'environ 5,000 hommes, peu de semaines lui suffirent pour obtenir par son énergie et sa loyauté, la soumission de vingt tribus des environs d'Oran. Nommé, au commencement de 1857, chef d'état-major-général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique, il fit sans hésiter abnégation de ses propres intérêts pour se dévouer avec ardeur aux destinées de cette importante colonie. Ce fut dans ce

poste qu'il sut préparer le succès de la seconde expédition de Constantine, à force de zèle, d'activité et de dévouement. Atteint d'une balle sous les murs de cette ville, au moment où il se baissait pour relever le général Danrémont (voyez ce nom au Supplément) frappé à côté de lui d'un coup mortel, il succomba, le 6 novembre 1857, à Cagliari, des suites de sa blessure.

PERSOON (CHRÉTIEN), savant botaniste, né vers 1760 au cap de Bonne-Espérance, quitta cette colonie à l'âge de douze ans pour venir faire son éducation en Europe. Il commença ses études à Lingene Westphalie, et fréquenta ensuite les universités de Leyde et de Göttingen, où il suivit les cours de philosophie, de médecine et d'histoire naturelle. C'est à cette époque qu'il prit du goût pour la botanique à laquelle il consacra depuis presque tous ses momens; mais il s'attacha de préférence à l'observation des plantes cryptogames, sur lesquelles la science lui est redevable de plusieurs travaux intéressans. Les mémoires qu'il a publiés se trouvent dans les actes des sociétés ou académies de Londres, Philadelphie, Berlin et Göttingen dont il était membre. On lui doit en outre les ouvrages suivans : | *Observationes mycologicae*, Leipzig, 1796, 2 parties in-8°; | *Commentatio de fungis clavæ formibus*, ibid., 1797, in-8°; | *Systema vegetaliæ*; cet ouvrage a obtenu quinze éditions; la dernière est de 1797, in-8°; | *Tentamen dispositionis methodicæ fungorum*, Leipzig, 1797, in-8°; | *Icones et descriptiones fungorum minus cognitorum*, 1799-1800, in-4°; | *Commentarius Jacobi Christiani Schæfferi, fungorum Bataviæ indigenorum icones pictas differentiis specificis, synonymis et observationibus illustrans*, Erlang, 1800, grand in-4°; | *Synopsis methodica fungorum*, Göttingen, 1801, 2 parties in-8°; | *Synopsis plantarum, seu enchiridion botanicum*, Paris, 1805-1807, 2 vol. in-12, manuel très commode et fort estimé. Persoon est aussi l'auteur d'un excellent traité complet sur les *champignons comestibles*, où il s'attache surtout, en faisant ressortir les différences, à prévenir les funestes méprises qui les font confondre avec les espèces vénéneuses. Ce laborieux écrivain mourut au commencement de novembre 1856.

PERTUSIER (CHARLES), né à Baumeles-Dames (Franche-Comté), en 1779, d'une famille honorable, fut admis à l'é

ans à l'école polytechnique, d'où il sortit avec un brevet de sous-lieutenant, pour entrer dans un régiment d'artillerie légère. Il n'avait pas encore vingt ans, lorsqu'il publia sous le titre de *Berger arcadien*, ou *Premiers accens d'une flûte champêtre*, un recueil d'idylles dans le genre de celles de Gessner, et qui lui valut une lettre flatteuse de Bernardin-de-Saint-Pierre. Envoyé à la tête d'un détachement à Zara, dans la Dalmatie vénitienne, il profita de son séjour dans ce pays pour en étudier les antiquités. Plus tard, il fut attaché à l'ambassade de Constantinople, et il y composa un ouvrage sur l'empire ottoman, qu'il a publié sous le titre de *Promenade pittoresque dans Constantinople et sur le Bosphore*, Paris, 1815, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en anglais. De retour en France à l'époque de la restauration, Pertusier fut promu en 1825 au grade de colonel du régiment d'artillerie à cheval de la garde royale, et plus tard, il devint lieutenant-colonel du régiment du train d'artillerie de la garde en garnison à Vincennes. Il avait été admis en 1824 à l'académie de Besançon, et il était membre de la société de géographie. Mis à la retraite pour refus de serment, après la révolution de 1830, il vint fixer sa résidence à Besançon, où il est mort au mois de mars 1856. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a laissé encore : | *Mes premières étourderies*, ou *Quelques chapitres de ma vie en attendant mieux*, Paris, 1800, 3 vol. in-12; | *Les amans de Corinthe, histoire épisodique imitée du grec*, 1800, in-8°; | *De la fortification ordonnée d'après les principes de la stratégie et de la ballistique moderne*, Paris, 1820, in-8° (anonyme); | *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'empire ottoman*, Paris, 1822, in-8°; | *La Romélie; de Constantinople et de la Propontide; l'Helléspont et le Bosphore de Thrace*, Paris, in-8°; ces trois ouvrages complètent le tableau politique et moral de l'empire ottoman. | *La Valachie et la Moldavie, et de l'influence politique des grecs du Fanal* (anonyme), Paris, 1822, in-8°.

PETIT-RADEL (LOUIS-CHARLES-FRANÇOIS), était né à Paris le 26 novembre 1756. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique il fit ses études au collège Mazarin, et ensuite au séminaire Saint-Louis. Il reçut le sous-diaconat en 1769, et fut ordonné prêtre le 23 décembre

1780. Il fit en 1782 sa licence en Sorbonne, et prit le bonnet de docteur le 24 mai 1786. L'abbé Petit-Radel avait été placé comme sacristain dans l'hôtel du Saint-Esprit; mais ses fonctions ne l'empêchaient pas de prêcher au dehors. Il prononça, à Rouen, en 1784, le panégyrique de saint Bernard, et il monta plusieurs fois en chaire aux Feuillans de la rue Saint-Honoré, à Saint-Côgne, dans le couvent des prémontrés et à l'abbaye de Panthémont, où il prêcha l'avent de 1786. Parmi ses discours on en remarque un sur la divinité de la religion chrétienne et le panégyrique de la sainte Vierge. M. de Lastie, évêque de Conserans, le nomma chanoine, puis grand-vicaire; mais l'abbé Petit-Radel resta à Paris et ne prit possession que par procureur. Ayant refusé en 1791 de prêter le serment, il reçut ordre de quitter l'hôpital du Saint-Esprit et de remettre l'argenterie de l'église qui lui était confiée. L'état politique de la France devenant de jour en jour plus menaçant, l'abbé Petit-Radel partit pour l'Italie, muni de lettres de recommandations pour le cardinal de Bernis. A son arrivée à Rome, Pie VI le plaça dans une maison de chanoines réguliers. Mais bientôt son instruction et son zèle pour la science lui procurèrent des connaissances honorables. Il se lia particulièrement avec le duc Caétani et avec le marquis Longhi. L'abbé Petit-Radel se livra surtout à l'étude de la botanique. Dans une de ses excursions, il trouva sur le mont Circé le palmier éventail, *Chamerops humilis*, qui n'était pas connu à Rome. Les racines de ce palmier étaient engagées dans les pierres d'un monument, qui lui parut être d'une construction antérieure aux Romains. Ce fut ce qui lui donna la première idée des monumens cyclopéens ou pélasgiques, sur lesquels les longues recherches l'ont amené à des découvertes qui sont aujourd'hui reconnues par tous les archéologues. L'abbé Petit-Radel est le premier Français qui ait enseigné à Rome la botanique d'après la méthode naturelle de Jussieu. Il avait formé, dans le couvent qu'il habitait, un jardin botanique qu'il transféra ensuite chez le prince Caétani, qui voulut le loger dans son palais. Il revint en France en 1801; mais appliqué à des études qui remplissaient presque tous ses momens, il ne reprit point les fonctions du ministère ecclésiastique; il disait seulement la messe tous les dimanches tantôt à l'église des Petits-Ménages, tantôt à celle des

Dames-Carmélites de la rue Vaugirard. Il lut à l'Institut le 18 avril 1801 son premier mémoire sur les monumens cyclopéens. En 1802, il obtint une place au bureau de statistique du ministère de l'intérieur. Nommé en 1803, un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine, il en devint administrateur-adjoint en 1807, puis administrateur en titre en 1814. Il avait été admis à l'Institut en 1806. Il y faisait partie de la commission des médailles et de celle qui s'occupait de la continuation de l'histoire littéraire de France. Il a fait exécuter un assez grand nombre de modèles en relief des monumens cyclopéens. En 1827, M. Borderiès, qui venait d'être nommé évêque de Versailles, lui proposa de le faire son grand-vicaire; mais l'abbé Petit-Radel, alors âgé de 71 ans, refusa ces fonctions, craignant sans doute que son âge avancé ne lui permit pas de s'en acquitter convenablement. Au milieu de ces nombreux travaux, la vie de l'abbé Petit-Radel était fort régulière, et il observait toutes les convenances de son état. Bon, simple et modeste, il se faisait remarquer par son obligeance et sa charité pour les pauvres. Dans les derniers temps de sa vie, l'altération de sa santé ne lui permit plus de dire la messe, et il se vit même obligé de renoncer au bréviaire. Il est mort le 27 juin 1836. M. Haze, président de l'académie, prononça sur sa tombe un court éloge. L'abbé Petit-Radel était membre de la légion d'honneur, associé de l'académie de Turin, de celle de Pise, de l'Institut archéologique de Rome et de la société des antiquaires de Londres. On a de lui : | une *Notice des aqueducs des anciens et sur la dérivation du canal de l'Ourcq*, in-8°, 1805; | *Explication des monumens antiques du musée*, 1804-1806; 4 vol. in-4°; | *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes*, 1819, in-8°; | *Notices sur les nuraghes de Sardaigne*, 1826, in-8°; | *Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce*, 1827, in-4°. L'abbé Petit-Radel a inséré en outre un grand nombre d'articles sur les écrivains du treizième siècle dans l'histoire littéraire de la France, et l'on trouve dans le recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres plusieurs mémoires de lui sur des objets d'antiquités. Il y combat en toutes rencontres le pyrrhonisme historique si commun de nos jours. Il a laissé en manuscrit un mémoire sur les anciens Roxolans et

des recherches sur les monumens cyclopéens, dont une partie seulement est rédigée.

PETROFF (BASILE), conseiller d'état russe, et membre de l'académie des sciences de Saint-Petersbourg, naquit en 1761 à Oboïan, dans le gouvernement de Koursk, et mourut à Saint-Petersbourg, le 22 juillet 1834. Successivement professeur de mathématiques et de physique à l'école des mines de Kolivano-Woskressensk, à Barnaoul et à l'académie médico-chirurgicale, il consigna le résultat de ses travaux et de ses observations dans trois ouvrages : | *Recueil de nouvelles expériences et observations physico-chimiques*, 1801; | *Notices sur les expériences galvaniques*, 1805; | *Recueil de nouvelles expériences relatives à l'électricité*, 1804. Pétrouff prit encore une part active à la publication en Russie du *Traité de physique* de Schrader, 1807. Outre les résumés des observations météorologiques de 1801 à 1811 inclusivement, et des années 1819 et 1820, calculées par lui et insérées dans les mémoires de l'académie, il publia encore cinq mémoires ayant pour objet *la combustion, l'évaporation de la neige et de la glace; les causes qui font éclater les roches; des observations et expériences sur le potassium*, etc.

PEZZI (CHARLES-ANTOINE-MARIE), archiprêtre de la collégiale de Pordenon, dans le Frioul, était né à Venise, le 6 mars 1735. Il paraît qu'il se prononça pour la révolution lorsqu'elle eut pénétré en Italie; il devint professeur de logique et de philosophie morale au lycée de Bellune, et se retira en 1826 à Paris, parce que ses principes déplurent au gouvernement autrichien. On cite de lui plusieurs ouvrages italiens : | des *Leçons de philosophie d'esprit et du cœur*, Padoue, 1821, 2 vol. in-8°; | *Principes d'agriculture et d'économie rurale*, Milan, 1823, in-8°; | *Lanterne magique qui fait voir le monde et quelque chose de plus*, almanach pour 1826, in-42, Milan. (C'est cet ouvrage qui fit exiler l'auteur; il n'y avait pas mis son nom.) | *Tentative pour retarder la chute de l'éloquence en Italie*, Milan, 1817, in-42; | *Coup-d'œil sur le gouvernement absolu, suivi d'une déclaration solennelle des libéraux*, sous le faux nom de l'avocat Giacobbi, Paris, 1827, in-8°; | *Considérations impartiales sur la loi du célibat ecclésiastique et sur le vœu solennel de chasteté, proposés*

aux conseillers et législateurs des états catholiques, par le professeur C. A. P., Monaco, 1829. Un italien ayant été soupçonné d'être l'auteur de cet ouvrage et mis en prison, Pezzi revendiqua l'écrit et fit insérer sa réclamation dans les journaux français. Parmi ses ouvrages inédits, il y en a un qui porte le titre du *Philosophe observateur, ou les étrangetés de l'esprit humain*, dont la censure de Milan défendit la publication. On n'a que trop lieu de croire que Pezzi avait totalement oublié l'esprit et les devoirs de son état; il est mort à Paris, le 18 février 1834.

PICKEN (ANDREW), né à Paisley en 1788, et fils d'un négociant, fut élevé lui-même pour exercer le commerce, voyagea dans les Indes orientales, revint en Europe, abandonna sa profession pour une place dans la banque d'Irlande, mais se retira bientôt à Glasgow, où il publia son premier ouvrage : *Contes et essais de l'ouest de l'Ecosse*, qui eut un prodigieux succès. Privé de sa fortune par quelques spéculations malheureuses, il s'en consola avec la littérature. Son roman intitulé : *Le Secrétaire*, le mit définitivement en vogue, et il devint dès lors un des collaborateurs actifs des revues et magasins littéraires les plus répandus. La publication du livre intitulé : *Dominie's legacy*, mit le sceau à sa réputation. Picken avait fait paraître encore d'autres ouvrages, et l'année 1855 avait vu éclore les *Histoires traditionnelles des anciennes familles*, fondées sur de vieilles légendes anglaises, écossaises et irlandaises : elles devaient avoir une suite, mais l'auteur mourut le 25 novembre 1854, laissant inédit un roman historique (*The Back Watch*) du temps de la bataille de Fontenoy, et qu'on regarde comme son chef-d'œuvre.

PIGAULT-LEBRUN (GUILLAUME-CHARLES-ANTOINE), romancier, né à Calais, le 8 avril 1755, fit ses études au collège de Boulogne-sur-Mer, dirigé par les Oratoriens. Ses parens l'envoyèrent ensuite à Paris pour y faire son droit. Mais la fougue de son caractère et son goût pour les plaisirs l'éloignèrent de cette profession sérieuse. Le jeune Pigault hésita long-temps sur le choix d'un état, et se décida enfin à embrasser la carrière littéraire. Le mouvement produit par la révolution dans toutes les classes de la société lui offrit de nombreux sujets d'observations; mais il s'attacha surtout à peindre les mœurs des conditions infé-

rieures, et il les reproduit avec plus de vérité que de décence. Dans quelques-uns de ses ouvrages, il paraît dominé par des réminiscences du 18^e siècle, tandis que dans d'autres il retrace des scènes qui appartiennent à cette époque de chaos politique et social, qui servit de transition entre l'ancien régime et le nouveau. Dépourvu de toute moralité, son seul but paraît avoir été de produire des effets comiques; quelquefois cependant après avoir commencé un roman par des peintures grotesques et bouffonnes, il le termine par des scènes graves et pathétiques. Les compositions de Pigault ont obtenu une sorte de popularité, qui s'explique par le désordre du temps, aussi bien que par la verve avec laquelle il rend les scènes populaires. Mais sa facilité dans ce genre l'a souvent égaré. A force de vouloir être naturel et vrai, il tombe presque toujours dans le trivial, et blesse par l'indécence de ses peintures les lecteurs d'un goût délicat et sévère. On ne peut contester à Pigault la fécondité et l'originalité. Mais ces qualités sont associées en lui à un dévergondage d'imagination qui rend la lecture de ses ouvrages très dangereuse pour la jeunesse. Disciple de Voltaire et imbu de tous ses principes, Pigault n'a pas respecté plus que son maître la religion et les mœurs. En 1805, il publia *Le Citateur*, compilation impie qui n'est guère qu'un extrait du *Dictionnaire philosophique*, mais qui peut égarer des esprits superficiels. La police de Bonaparte fit saisir ce mauvais ouvrage, ce qui n'empêcha pas de le réimprimer depuis. Pigault-Lebrun a composé aussi un certain nombre de pièces dramatiques restées au théâtre, et dont les sujets ont été souvent puisés dans ses romans. A une époque avancée de sa carrière, éprouvant le besoin de s'occuper de travaux plus sérieux, il se fit historien, et publia une *Histoire de France abrégée critique et philosophique, à l'usage des gens du monde*, 1825-1828, 8 vol. in-8°. Il donna aussi vers le même temps : | un *Voyage dans le midi de la France*, 1826, in-8°; | une *Histoire de Louis IX*, 1827, in-12; | une *Histoire de Louis XI*, ibid.; | *Histoire de Charlemagne*, ibid.; | *Histoire de Charles VI*, ibid.; | *Histoire de Charles VII*, ibid. Ces ouvrages où l'on chercherait vainement une appréciation exacte des faits et cet esprit grave et impartial qui appartient à l'histoire, n'ont pas eu de succès, et n'en méritaient point.

La réputation que Pigault-Lebrun s'était faite comme romancier facétieux et obscène, détruisait d'avance et avec raison, l'autorité à laquelle il aspirait comme historien. Le mouvement qui s'est opéré depuis quelques années dans notre littérature, ce retour des esprits à toutes les idées graves et élevées, en discréditant de plus en plus l'école du 18^e siècle, a dû jeter quelque ombre sur la réputation littéraire de Pigault-Lebrun. Aussi, après avoir joui, dans les premières années qui suivirent la révolution, d'une vogue éclatante, est-il tombé, sur la fin de sa vie, dans une sorte d'oubli dont il s'est efforcé de sortir en s'exerçant dans un genre auquel il était peu propre. Vers 1824, il perdit une place d'inspecteur des salines qu'il occupait depuis long-temps, et vit saisir et condamner quelques-uns de ses romans qui circulaient depuis plus de trente ans. Il se retira alors à Valence en Dauphiné, auprès de M. Victor Augier, son gendre, qu'il avait associé à la composition de quelques-uns de ses derniers ouvrages. Il revint au bout de quelque temps à Paris, avec l'intention de s'y fixer; mais il quitta de nouveau la capitale pour aller habiter le village de Lacelle près de Saint-Germain, où il est mort le 24 juillet 1855, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Nous ignorons si l'âge l'avait ramené à des idées plus morales. La nature de ses productions nous dispense d'en donner ici la liste. Ses *Oeuvres complètes* ont été imprimées de 1822 à 1824, 20 vol. in-18, avec des figures. Pigault-Lebrun sera toujours regardé comme un de ces écrivains qui ne se montrent qu'à des époques de désorganisation sociale, et dont le succès passager est devant la postérité une accusation contre le siècle où ils ont vécu.

PINELLI (BARTHÉLEMY), célèbre peintre et sculpteur italien, naquit à Rome dans l'année 1781. Parmi les ouvrages dont il a enrichi l'art, on remarque : | *L'histoire de la république romaine*; | *Celle des empereurs*; | *Virgile*; | *Dante*; | *Le Tasse*; | *Arioste*; | *Télémaque*; | *L'histoire du pape Pie VII*; | *Les sept collines de Rome*, etc. Pinelli mourut à Rome, le 1^{er} avril 1855, dans sa cinquante-quatrième année.

POGGIO (JEAN-ANTOINE), naquit à Verceil en Lombardie, vers l'année 1770. Dans sa jeunesse il cultiva la peinture à Rome, ainsi que la poésie; à son retour dans sa patrie, il fut employé comme

chef de division à la préfecture du département de la Sesia, nommé en 1807 secrétaire de la ville; et mourut le 14 janvier 1858. On a de lui plusieurs poésies et les ouvrages suivans : | *Traduction en vers italiens du poème de Delille sur l'immortalité de l'âme*, Verceil, 1812, un vol. in-8°; | *L'immaginazione*, poème en 12 chants, Verceil, 1817, un vol. in-8°. Comme artiste, Poggio décora l'église de Saint-Germain d'un très beau tableau de *Sainte-Ursule*; on lui doit en outre plusieurs dessins à la plume, parmi lesquels on remarque la *Résurrection de Lazare*, et une *Descente de croix*. (Voir la *Storia della letteratura Vercellese*, tome IV, tableau X, siècle XVIII^e, par le chevalier de Grégory, 1824.

POILL (JEAN-EMMANUEL), botaniste distingué, naquit à Vienne en 1784. Il avait déjà débuté dans cette carrière en publiant en 1810 son *Tentamen floræ Bohemice*, lorsqu'il fut détourné de ses travaux pour accompagner l'archiduchesse d'Autriche, devenue impératrice du Brésil. Dans cette expédition, il recueillit une collection de plantes très considérable, remarquable par l'abondance et la beauté des échantillons. De retour à Vienne, il fut nommé conservateur du musée brésilien, l'un des établissemens les plus curieux de cette capitale, et commença en 1826 la publication des plantes qu'il avait découvertes. Le premier volume de son bel ouvrage intitulé : *Plantarum Brasiliæ icones et descriptiones*, etc. parut seul; sa mort, arrivée à Vienne le 22 mai 1854, l'empêcha de mettre fin à ses travaux.

POLLINI (CIRO), botaniste et médecin distingué, né en 1785 à Alagna dans la Lomelline, fit ses études à Pavie et ne tarda pas à obtenir la chaire de botanique au lycée de Vérone. Ce fut là qu'il publia sa *Flora de Vienne*, ses *Elémens de botanique*, ses *Expériences sur la végétation*, et son *Catéchisme agricole* qui lui valurent les plus honorables distinctions. Pollini mourut le 1^{er} février 1855, dans sa cinquantième année.

POMEL (CLAUDE-JOSEPH), graveur, né à Dôle (Jura) en 1781. Ses parens le firent entrer dans une imprimerie; mais son goût pour le dessin et la gravure lui fit abandonner promptement cet état pour cultiver l'art qu'il avait commencé à apprendre seul et sans guide. Sa gravure présentait un mélange de pointillé et de taillé et produisait un effet net et brillant. Ses plus beaux ouvrages sont : | six

sujets tirés des *Incas*; | *les quatre saisons*; | *Atala*; | *l'Histoire d'Esther*; | *sainte Geneviève de Brabant*; | *quatorze stations*, et enfin d'excellentes planches dans le grand ouvrage de la *description* de l'Égypte. Il est mort à Villemonble près Paris, le 18 mars 1856, à l'âge de cinquante-cinq ans.

PONTIER (Augustin), médecin et bibliographe distingué, né à Aix en Provence, le 28 décembre 1756, devint libraire par goût et dirigea une imprimerie qui existe dans cette ville depuis 1754. Il a publié quelques *Notices curieuses sur des provenances trop peu connues*, et continua la *Collection des pièces piquantes et facétieuses de Caron*. Les *mystères*, tirés à un petit nombre d'exemplaires, sont demeurés fort rares. Pontier mourut à Marseille, le 19 septembre 1855.

PORRU (l'abbé Vincent), né à Cagliari en Sardaigne, en 1768, se consacra à l'étude de la grammaire et de la rhétorique au collège de Sainte-Thérèse, où il fut préfet des études et membre de l'université royale. Il publia un livre sur la *nécessité della preghiera*, une dissertation sur le patois *logudurese*, le *gallarese* et le *meridionale* qu'on parle dans l'île, dialectes formés dans le XIII^e siècle de la corruption du latin et de l'allemand. Il s'occupait d'un *lexicon*, mais il est mort à Cagliari, le 25 mars 1856.

PORTICELLI (l'abbé Louis), savant littérateur italien, naquit en 1774 à Lonato-Pozzolo. Nommé en 1805 professeur d'éloquence au collège de cette ville, il devint en 1819, lors de la nouvelle organisation donnée au gymnase impérial aulique et à l'instruction publique, censeur et préfet de l'université de Breza à Milan, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée dans cette ville, le 50 janvier 1858. Porticelli a laissé un *Traité sur les règles poétiques*, et publié dans l'édition des classiques italiens des notes très lumineuses sur *Dante*, *Sannazaro* et *Lippi*.

PORTO (Antoine, comte da), né à Vicence dans les États-Vénitiens, en 1786, fut employé successivement dans les fonctions de *podesta*, d'inspecteur des écoles, de député de la province près le gouvernement de Milan. Versé dans la langue et la littérature grecques, on lui doit une traduction italienne de *Pindare* et de la *Batrachomyomachie* d'Homère. Agriculleur, non-seulement théoricien, mais plus spécialement praticien, il a

écrit sur la *Culture des mûriers* et l'*Éducation des vers à soie*. Le comte da Porto mourut à Vicence vers la fin de mars 1858.

POTIER (Charles), célèbre acteur comique, naquit à Paris en 1775 d'une ancienne famille de robe. Destiné d'abord à l'état militaire, il sortit de l'école au commencement de la révolution; mais ses pareus ruinés par les malheurs des temps, n'ayant pu lui donner un état honorable, il subit la loi de la réquisition en 1795, et servit quelque temps dans un bataillon d'infanterie, d'où il sortit vers la fin du règne de la terreur, à l'âge de dix-neuf ans. De retour à Paris, et entraîné vers la scène par un penchant irrésistible, il débuta successivement sur plusieurs théâtres secondaires où il ne tarda pas à être connu avantageusement. Toutefois ce fut en province que son talent prit un plus grand essor. Sa réputation le fit rappeler, en 1820, à Paris, où il débuta au théâtre des Variétés d'une manière qui lui mérita l'accueil le plus flatteur. Quelques discussions d'intérêt avec les administrateurs le déterminèrent à passer à la Porte-Saint-Martin où il parut pour la première fois au mois de mai 1817. La vérité de sa pantomime, son débit naturel, plein d'esprit et de verve, la flexibilité de son talent qui savait nuancer les caractères les plus opposés firent, pendant plusieurs années, la fortune de ce spectacle. Il le quitta en 1822 pour retourner au théâtre des Variétés. Il y joua pour la dernière fois le 14 avril 1827, et fit ses adieux au public en chantant avec beaucoup d'émotion un couplet qui se terminait ainsi :

- « . . . En songeant qu'il faut qu'il se retire,
- » Pendant quinze ans celui qui vous fit rire,
- » Ce soir, hélas ! se sent prêt à pleurer ! »

Il semblait d'après cela, que Potier allait désormais se livrer au repos; aussi fut-on fort étonné, lorsqu'après avoir voyagé quelque temps en Angleterre, en Hollande et dans une partie de la France, il repartit au mois d'avril 1828 sur le théâtre des Nouveautés. Cependant l'âge et quelques infirmités qui déjà se faisaient sentir, l'obligèrent bientôt à une retraite définitive. Potier est mort à Paris le 20 mai 1858. On peut sans exagération le mettre au rang des plus habiles et des plus grands acteurs comiques de son époque. Dans un genre où devaient se rétrécir ses idées, il sut allier l'esprit au naturel, le goût à

la caricature, et passer tour à tour de la charge à la vérité, du comique le plus bouffon au sentiment le plus réel avec une souplesse admirable.

PRADT (DOMINIQUE DUFOUR de), ancien archevêque de Malines, était né à Allanches en Auvergne, le 25 avril 1739. Son père appartenait à cette haute bourgeoisie des provinces à laquelle les familles nobles s'alliaient sans peine. Après avoir terminé ses études ecclésiastiques, il prit le grade de docteur en 1786. Le cardinal de la Rochefoucault, archevêque de Rouen, le nomma son grand-vicaire, et lui donna l'archidiaconé du Grand-Caux, qui était une dignité de sa cathédrale, et en même temps un riche bénéfice. Elu député aux états-généraux par le clergé de Normandie, il tint dans cette assemblée une conduite digne à la fois de son caractère et de sa mission. Il défendit avec courage les principes religieux et monarchiques, et signa toutes les protestations du côté droit contre les mesures qui dépouillaient la religion, la royauté et la nation de leurs antiques droits. Après la dissolution de l'assemblée, l'abbé de Pradt sortit de France avec le cardinal de la Rochefoucault. Il résida long-temps à Munster, et débuta bientôt dans la carrière politique en publiant un écrit remarquable, intitulé : *L'Antidote au congrès de Rastadt*. Cet écrit fut bientôt suivi d'un autre qui avait pour titre : *La Prusse et sa neutralité*. Ces deux ouvrages, où se révélait un talent élevé et une grande érudition, étaient dirigés contre la révolution, l'usurpation et l'esprit de conquête, et leur apparition produisit une grande sensation. Le cardinal de Laroche foucault étant mort à Munster, en 1799, et l'état de la France étant devenu plus calme, l'abbé de Pradt y rentra et fut présenté à Bonaparte par le général Duroc, qui était son parent. L'esprit semillant de l'abbé plut à Napoléon, qui le fit son aumônier et le nomma à l'évêché de Poitiers. Pie VII le préconisa pour ce siège dans le consistoire qu'il tint le 1^{er} février 1805, à l'archevêché de Paris, et le consacra le lendemain dans l'église de Saint-Sulpice. En sa qualité d'aumônier, l'abbé de Pradt accompagna la même année Napoléon à Milan, où il officia pour la cérémonie du couronnement de l'empereur comme roi d'Italie. Il le suivit encore à Baïonne en 1808, et parut prendre quelque part aux négociations qui ame-

nèrent la chute des Bourbons en Espagne. Nommé, en 1809, à l'archevêché de Malines, un défaut de forme dans l'expédition des bulles motiva une opposition du chapitre de cette ville, qui refusa de le reconnaître. Contrarié de la position fausse et désagréable où il se trouvait, le nouveau prélat restait le moins qu'il pouvait dans son diocèse, et faisait de fréquents voyages à Paris. Il fut du nombre des dix-neuf évêques qui écrivirent à Pie VII, le 25 mars 1810, pour les dispenses de mariage que demandait Napoléon. En 1811, il fit partie de la seconde commission formée pour préparer les objets du concile, et il fut aussi nommé par l'empereur membre de la seconde députation envoyée à Savone au mois d'août de la même année. Dans son livre *Des quatre concordats*, l'abbé de Pradt a exposé, avec de grands développemens, tous les détails de cette affaire. Peu après le retour de Savone, Bonaparte mécontent de son oncle, le cardinal Fesch, le renvoya dans son diocèse, et chargea l'abbé de Pradt de remplir les fonctions de grand-aumônier. Vers le même temps, il parut dans quelques chaires de la capitale; mais il n'y fit que peu d'effet, et il comprit qu'il devait renoncer à cette carrière. Nommé, en 1812, ambassadeur à Varsovie, il arriva dans cette ville au mois de juin, et ouvrit la diète polonaise par un discours qui ne satisfit personne. Ce fut dans ce poste, qui lui permettait de voir de près les événemens et d'entrer en relation avec les hommes les plus distingués de la Pologne, que ses illusions se dissipèrent à l'égard de l'empire, et qu'il se jeta dans une véritable opposition à un système près de crouler, mais encore plein de force. Cette circonstance de sa carrière politique donna lieu, plus tard, à la publication du célèbre écrit ayant pour titre : *Ambassadeur de Varsovie*, ouvrage étincelant d'esprit et de saillies, où il passa en revue la plupart des personnages de l'empire, avec une verve satirique à laquelle la malignité publique s'empressa d'applaudir (1). Cet ouvrage a

(1) Le passage suivant tiré de cet écrit, donnera une idée de la manière dont Bonaparte y est traité : « Le génie de Napoléon fait à la fois pour la scène du monde et pour les tréteaux, représentait un manteau royal joint à un habit d'arlequin. Le dieu Mars n'était plus qu'une espèce de Jupiter-Scapin, tel qu'il n'en avait pas encore paru sur la scène du monde. »

en huit éditions. S'il faut en croire l'auteur, il n'avait accepté ce poste qu'avec la plus grande répugnance, et il avait fait tous ses efforts pour obtenir de ne point partir. Quoiqu'il en soit, Bonaparte ne tarda pas à se repentir de son choix. « J'ai » fait deux fautes en Pologne, disait-il, d'y » envoyer un prêtre et de ne pas m'en » faire roi. » Une disgrâce complète suivit la conférence que l'archevêque de Malines eut avec l'empereur. La grande aumônerie lui fut retirée, et il reçut ordre de quitter Paris. De retour dans son diocèse, où l'avait relégué Napoléon, il profita de l'entrée des alliés pour revenir en France, et se trouvait à Paris au moment de la chute du trône impérial. Il se joignit alors aux royalistes, qui regardaient le retour des Bourbons comme le seul moyen de sauver la France en proie à l'invasion; et il affirme qu'il eut une grande part à la restauration. Dans son écrit intitulé : *Récit historique sur la restauration de la royauté en France*, le 31 mars 1814, il se vante lui-même que ce fut par ses avis que les souverains alliés se déterminèrent à rompre entièrement avec Napoléon et sa dynastie, et à rétablir les Bourbons, et que l'empereur de Russie fit à l'instant publier la fameuse déclaration où étaient annoncés les grands événemens qui changeaient la face de la France. Quoiqu'il en soit de la vérité de cette assertion, il dut à ses relations avec Talleyrand d'être nommé chancelier de la légion-d'honneur, dignité qui convenait plus à un militaire qu'à un évêque, et qu'il ne conserva pas long-temps. Après avoir perdu cette place, il se retira en Auvergne d'où il ne sortit qu'après les cent-jours. En 1816, il donna sa démission de l'archevêché de Malines, et obtint du roi Guillaume une pension de 12,000 francs. Louis XVIII lui en fit une autre pour avoir été quelques mois chancelier de la légion-d'honneur. Humilié de la nullité politique à laquelle il était voué, il se jeta dans l'opposition libérale la plus avancée. Pour occuper ses loisirs, il composa une foule d'écrits sur tous les sujets, Eglise, gouvernement, élections, administration, finances, etc., productions toutes empreintes de l'esprit de parti, et semées d'erreurs grossières, mais dans lesquelles on ne peut s'empêcher d'admirer une étonnante fécondité d'idées, un style brillant et plein d'images, et une foule de rapprochemens ingénieux.

Un de ses ouvrages les plus curieux, est celui qu'il publia en 1818, sous le titre *Des quatre concordats*. Ce fécond écrivain eut quelques désagrémens à essayer dans la nouvelle carrière où il était entré; il fut déferé en 1820 à la cour d'assises pour une brochure hardie et hostile sur la loi des élections. M. de Vatisménil soutint l'accusation comme avocat général. L'abbé de Pradt, défendu par M. Dupin, fut acquitté. En 1825, il publia un ouvrage intitulé : *Du jésuitisme ancien et moderne*, in-8°. C'est une longue déclamation que l'esprit de parti seul pouvait accueillir, et qui est remplie d'exagérations, de faussetés et de bévues. Après deux tentatives infructueuses pour arriver à la députation, l'abbé de Pradt fut enfin nommé à Clermont en 1827, et il se rendit à Paris avec de vastes plans de réformation sociale et politique. Il ne rêvait pas moins qu'un autre 89, et paraissait ambitionner dans un sens tout nouveau le rôle de l'abbé Sieyès; il aspirait surtout à exercer une grande influence à la chambre. Il éprouva sous ce rapport un grand mécompte. Il trouva trop froids et trop méticuleux les libéraux sur lesquels il comptait pour faire triompher ses opinions. Dégoûté de la carrière parlementaire, il donna, en 1828, sa démission, dont il exposa les motifs dans une lettre qui fut insérée dans le *Courrier français*. Cédant à un sentiment profond d'indignation et d'amertume, il exhala fréquemment à cette époque son mépris pour ce qu'il appelait *la pétardière parlementaire*, les *frères recoltets de la tribune*, et *l'éligibilité somptuaire des hommes du monopole*. On prétend qu'un des principaux motifs de sa démission, fut le peu de cas que l'on avait paru faire de ses opinions et de ses avis dans plusieurs réunions de députés, notamment dans celle de la rue Grange-Batelière, où quelqu'un après l'avoir un jour entendu, l'apostropha en ces termes : « Mais, M. l'abbé, de quel club de 95 sortez-vous ? » Lorsque la révolution de juillet se fut accomplie, ses opinions se modifièrent de nouveau. Il fit imprimer à Clermont, en 1835, une brochure sur *la presse et le journalisme*, où il déplorait le mal qui minait la société; il y appelait la royauté la sauve-garde des sociétés, et le journalisme l'auxiliaire de tous les perturbateurs. La même année, il fit paraître un écrit plus significatif encore, intitulé : *De l'esprit actuel du clergé*.

Cet écrit, qui peut être regardé, ainsi que le précédent, comme une sorte de rétractation, était une véritable apologie du clergé contre ses détracteurs. Dans le même temps, il adressait à la *Gazette* d'Auvergne des articles empreints du même esprit. Un an avant sa mort, il chercha à se rapprocher de la *Gazette* de France, et témoigna aux rédacteurs de cette feuille qu'il partageait leur opinion sur un grand nombre de questions politiques. Dans une brochure qu'il publia en 1837, sous le titre de : *Regnicide et régicide*, il montra la liaison intime qui existait entre le désordre religieux et le désordre politique; et il attribua à la philosophie du XVIII^e siècle tous les désastres qui ont effrayé notre époque (1).

(1) On trouvait dans cet écrit le passage suivant qui nous a paru remarquable :

« La philosophie anti-religieuse a perdu sa cause, celle de la philosophie anti-royaliste aura le même sort : on revient aux trônes comme on est revenu aux autels, par le même chemin, c'est-à-dire par le sentiment des besoins de la société. Le devoir appelle autour des trônes tous les hommes de bien ; c'est une ligue sociale à opposer à la ligue anti-sociale qui éclate par de si criminelles éruptions.

« Les partis n'ont pas de morale, ils n'ont qu'un but, il faut l'atteindre ; un obstacle se trouve, on le personifie dans le prince, on marche à lui, comme dans l'Orient, un rebelle audacieux marche au palais, et s'assied à la place de celui qu'il vient d'abattre à ses pieds. En Europe, les états qui n'ont eu ni philosophes, ni partis, la Prusse, l'Autriche, l'Espagne, et d'autres encore, sont restés vierges du régicide ; c'est où la royauté est sans cesse mise en scène, en discussion, en costumes changeans, que surgissent les Lacedaémontiens, les Fieschi, les Alibaud. Nous vivons dans un temps étrange, il faut le reconnaître : on ne voit que des hommes qui veulent des causes sans effets, ou des effets sans causes. On voue la royauté à la dépréciation, aux outrages ; on jette les trônes par la fenêtre, on applaudit la populace, se complaisant à exercer sa force sur leurs débris ; les honneurs et les profits pleuvent sur les exécuteurs de ces coups de main, et puis quand de ces nuées chargées de feu et de peste, s'échappe un trait contre les têtes les plus précieuses à la société, on s'étonne, on s'écrie, comme si l'air avait gardé toute sa pureté, et la société sa robe d'innocence. Règle générale, on ne recueille que ce que l'on a semé : le tableau ci-joint peut servir de leçon. Fasse le ciel qu'il n'y soit rien ajouté ! »

DESTINÉES DES PERSONNES ROYALES DEPUIS 1789.

Attentats contre les personnes.

Gustave III, roi de Suède, en	4792
Louis XVI,	1793

Il inséra dans la *Gazette* des articles remarquables sur l'Espagne et le clergé. En religion, son retour aux doctrines de sa jeunesse ne fut pas moins éclatant qu'en politique, et il reçut avec une peine mêlée d'indignation, une visite de l'abbé Châtel qu'il éconduisit. Il n'avait rien perdu, sur la fin de sa vie, de la vigueur de son jugement et de la vivacité de son esprit, et il s'occupait encore à réunir des matériaux pour une histoire de la restauration, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva après quelques jours de maladie, le 18 mars 1837. M. le cardinal de Paris avait passé auprès de lui la nuit qui précéda sa mort, et M. le curé de la Madeleine lui avait administré l'extrême-onction. L'abbé de Pradt avait un esprit pénétrant et étendu, et il brillait dans la conversation par mille traits heureux, par la verve des expressions, et par une appréciation fine des hommes et des choses. Les récits qu'il faisait des événemens auxquels il avait été mêlé étaient toujours piquans, et sa causerie pleine de charme suffisait pour animer une réunion. A ces avantages il joignait une extrême légèreté d'esprit, et une mobilité d'imagination qui souvent égarait son jugement. L'im-

Marie-Antoinette,	1793
Leur fils, le dauphin,	1791
M ^{me} Elisabeth,	1794
Le duc d'Orléans,	1794
Paul I ^{er} ,	1803
Le duc d'Enghien,	1804
Le duc de Berry,	1820
Le prince de Condé,	1830
Murat, roi de Naples,	1815
Sultan Sélim,	1806
Louis XVIII, blessé à Diligen,	1793
Bonaparte, attaqué par Aréna,	1800
La machine infernale,	1804
Par Georges,	1804
Par le baron de La Salha,	1813
Louis-Philippe, par Bergeron,	1832
Par Fieschi,	1835
Par Alibaud,	1836

DÉTRONEMENS.

Pie VI, mort à Valence.

Pie VII.

La maison d'Espagne.

La maison de Suède.

Napoléon et toute sa famille.

Charles X et toute sa famille.

Le roi des Pays-Bas.

Le duc Charles de Brunswick.

L'empereur Nicolas, à Varsovie.

MORTS EN EXIL.

Le prince de Conti.

Les deux princesses, tantes de Louis XVI.

Les épouses de Louis XVIII et de Charles X.

pression du moment, l'entraînement des partis, un désir excessif de briller et de faire du bruit l'ont poussé souvent à des démarches inconsidérées, et contraires aux convenances de son état. L'abbé de Pradt a publié les ouvrages suivans : | *Antidote au congrès de Rastadt*, Hambourg, 1798, in-8°; | *La Prusse et sa neutralité*, 1802, in-8°; | *Les trois âges des colonies*, ou *De leur état passé, présent et avenir*, Paris, 1801, 5 vol. in-8°; | *De l'état de la culture en France, et des améliorations dont elle est susceptible*, 1802, 2 vol. in-8°; | *Voyage agronomique en Auvergne*, 1803, in-8°; | *Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie*, en 1812, 1815, in-8°; | *Du congrès de Vienne*, 1815, 2 vol. in-8°; 2^e édition, 1816, 2 vol. in-8°; | *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne*, 1816, in-8°, 5^e édit., traduit en espagnol, Bayonne, 1816; | *Récit historique sur la restauration de la royauté en France*, le 31 mars 1814, 1816, in-8°; 2^e édition, 1822, in-8°; | *Des colonies et de la révolution actuelle de l'Amérique*, 1817, in-8°; | *Des trois derniers mois de l'Amérique méridionale et du Brésil*, 1812, in-8°; 5^e édit., 1825, in-8°; | *Lettre d'un électeur de Paris*, 1817, in-8°; | *Préliminaires de la session de 1817*, 1817, in-8°; | *Des progrès du gouvernement représentatif en France*, 1817, in-8°; | *Les six derniers mois de l'Amérique et du Brésil*, 1818, in-8°; | *Pièces relatives à Saint-Domingue et à l'Amérique*, 1818, in-8°; | *Les quatre concordats, suivis de quelques considérations sur le gouvernement en général et sur l'Eglise en particulier*, depuis 1815, 1818, 5 vol. in-8°; | *L'Europe après le congrès d'Aix-la-Chapelle, faisant suite au congrès de Vienne*, 1819, in-8°; | *Le congrès de Carlsbad*, 1819, 2 parties, in-8°; | *Suite des quatre concordats*, 1820, in-8°; | *Petit catéchisme à l'usage des Français sur les affaires de leur pays*, 1820, in-8°; | *De la révolution actuelle de l'Espagne et de ses suites*, 1820, in-8°; | *De l'affaire de la loi des élections*, 1820, in-8°, deux éditions; | *De la Belgique depuis 1789 jusqu'à 1794*, 1820, in-8°; | *De l'Amérique depuis le congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1821-1822, 2 vol. in-8°; | *Rappel de quelques prédictions sur l'Italie, extraites du congrès de Vienne*, 1815-1821, in-8°; | *L'Europe et l'Amérique en 1821*, 1822, 2 vol. in-8°; | *Examen du plan présenté aux cortès sur la reconnaissance de l'in-*

dépendance de l'Amérique espagnole, 1822, in-8°; | *De la Grèce dans ses rapports avec l'Europe*, 1822, in-8°, 2 édit.; | *Parallèle de la puissance anglaise et russe relativement à l'Europe, suivi d'un aperçu sur la Grèce*, 1825, in-8°, 2^e édit. 1824; | *L'Europe et l'Amérique en 1822 et 1825*, 1824, 2 vol. in-8°; | *La France, l'émigration et les colonies*, 1826, 2 vol. in-8°; | *Examen de l'exposé des motifs de la loi relative à l'indemnité des émigrés*, lu dans la séance du 4 janvier 1825, 1825, in-8°; | *Vrai système de l'Europe relativement à l'Amérique et à la Grèce*, 1825, in-8°; | *Congrès de Panama*, 1825, in-8°; | *Du jésuitisme ancien et moderne*, 1825, in-8°; 2^e édit., 1827, in-8°; | *L'Europe par rapport à la Grèce et à la réformation de la Turquie*, 1827, in-8°; | *Concordat de l'Amérique avec Rome*, 1827, in-8°; | *Garanties à demander à l'Espagne*, 1827, in-8°.

PRÉMORD (CHARLES-LÉONARD), ancien chapelain du roi Charles X, grand-vicaire de Strasbourg et de Quimper, naquit à Honfleur le 10 juillet 1760. Après avoir terminé avec distinction ses études ecclésiastiques, il remplit les fonctions du ministère dans quelques paroisses de son diocèse, et obtint vers l'année 1788 un canonicat de Saint-Honoré à Paris. La révolution, qui vint l'en priver peu de temps après, le força même de chercher un asile en pays étranger. Retiré en Angleterre et dépourvu de tout, comme ses confrères, il n'eut d'abord d'autre ressource que de donner des leçons de français. Nommé ensuite chapelain des religieuses bénédictines venues de France sous la conduite de M^{me} de Lévis-Mirepoix et établies à Cannington-Court, il dirigea cette communauté jusqu'en 1816. A cette époque, la plupart des ecclésiastiques exilés étant rentrés dans leur patrie, l'abbé Premord les suivit, et se fixa définitivement à Paris où Mgr. le cardinal de Talleyrand-Périgord le nomma chanoine-honoraire de Notre-Dame. M. Asseline, évêque de Boulogne, prélat si distingué dans les derniers temps par son savoir et sa piété, avait laissé en mourant ses manuscrits à l'abbé Du Bréan, son grand-vicaire, et celui-ci, mort peu après la restauration, les avait confiés à l'abbé Premord, son ami. Pour se conformer à leurs intentions, ce dernier publia en 1825 une édition des *Œuvres choisies de M. Asseline*, Paris, 6 vol. in-12, précédée d'une notice, malheureusement in-

complète, sur le célèbre prélat dont la vie privée eût offert tant de détails d'un puissant intérêt. Nommé en 1823 chapelain du roi, l'abbé Prémord occupa cette place jusqu'en 1850, sans cesser d'exercer le ministère et de se rendre utile à plusieurs communautés. Les événements qui signalèrent la fin de cette année l'engagèrent à quitter la France; il alla rejoindre alors à Cannington-Court les bénédictins qu'il avait dirigées lors de son premier séjour en Angleterre, et demeura quelque temps auprès d'elles. Ces religieuses ayant changé de résidence en 1856, l'abbé Prémord, quoique affaibli par l'âge et les infirmités, n'hésita pas à les suivre à Mount-Pavilion, près Lichfield dans le Staffordshire, où il mourut le 26 août 1857. Indépendamment de l'ouvrage déjà cité, on a de ce pieux ecclésiastique une édition anglaise des *Rules of a christian life*, ou *Règles de la vie chrétienne*, tirées des écrivains les plus estimés sur les matières spirituelles. C'est une série de lettres à une protestante convertie. La deuxième édition est augmentée de lettres sur le mariage, du choix d'un état de vie, de réflexions sur les institutions monastiques, etc.

PROTAIN (JEAN-CONSTANTIN), peintre, né à Paris le 6 janvier 1769, entra d'abord comme élève à l'école de Chategrin, premier architecte et intendant des bâtimens de *Monsieur* au Luxembourg. Nommé professeur de dessin à l'école des mines en 1794, il cessa ses fonctions au commencement de l'année suivante pour suivre l'ambassade de Constantinople. En 1798, il fut attaché par le général Bonaparte comme architecte à l'expédition d'Égypte, et nommé ensuite membre de l'institut du Caire. Protain fut dangereusement blessé lors de l'assassinat de Kléber dont il défendit courageusement, quoique inutilement, la vie; mais étant rétabli au mois de février 1801, il fit la proposition d'un concours pour un projet de monument funéraire à ériger à la mémoire de ce général. Il fut bientôt nommé par Napoléon contrôleur des bâtimens nationaux de Versailles. A l'époque de la restauration, Louis XVIII se plut à reconnaître et à honorer le mérite de cet artiste qu'il décora de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Aux expositions de 1836 (n^{os} 2015 et 2014) et de 1857 (n^{os} 2023 à 2028) Protain livra au public, avec le projet du concours de Strasbourg qui avait décidé d'élever dans son enceinte un monument à Kléber,

né dans ses murs, un projet d'édifice destiné à l'exposition des produits de l'industrie française et à la décoration de la place Louis XV. Il mourut le 24 décembre 1857.

PUGHE (OWEN), célèbre lexicographe anglais, né en 1776 et mort à Dolyddi-Can (Tallylin) le 4 juin 1853. Il mérita le surnom de *Johnson du pays de Galles* pour l'excellent dictionnaire qu'il a publié en anglais et gallois, avec une *grammaire* non moins remarquable de cette dernière langue; il a aussi traduit en ancien anglais le *Paradis perdu* de Milton, et achevé presque entièrement un *Recueil des anciennes romances de la grande Bretagne*. De concert avec Owen Jones il a publié aussi l'*archéologie du pays de Galles*, 5 vol. in-4^o.

PUSCHKIN (ALEXANDRE, comte de), poète russe très-distingué, naquit à Moscow en 1799. Sa mère était petite-fille d'un prince nègre qui, donné à Pierre le Grand, devint son favori et mourut grand-maître de l'artillerie. Dans sa treizième année, étant élève du lycée de Zarskosé-Selo, il composa un poème qui obtint un succès momentané. Enivré des louanges qu'on lui prodigua à ce sujet, le jeune Puschkin abandonna ses études et ne s'occupa plus qu'à faire des vers. Plus tard il se rendit à l'université de Dorpat où il suivit assidûment les cours d'histoire, de littérature grecque et romaine. En 1824, il vint habiter Saint-Petersbourg, où il publia une *Ode à la liberté* qui fut accueillie avec un tel enthousiasme que l'auteur devint dès ce moment le chef du parti démocratique, et l'on mit sous son nom toutes les diatribes poétiques de l'opposition. L'empereur qui l'aimait l'arracha à sa dangereuse célébrité pour l'envoyer en Bessarabie avec un grade supérieur dans la régence; de là il se rendit au Caucase, attaché au général gouverneur d'Odessa. En Bessarabie, il fit son poème des *Bohémiens*; en Crimée il termina le *Prisonnier du Caucase* où se trouve très fidèlement peint le pays qu'il avait parcouru. Indépendamment de ses ouvrages, Puschkin a publié trois grands poèmes qui sont reconnus dans leur genre pour les plus belles productions de la littérature russe. Le premier est intitulé: *Ruslan et Lindmilla*, et se rapporte par le sujet aux temps héroïques de la Russie. Le deuxième, qui est intitulé: le *Prisonnier des montagnes*, retrace la vie agitée et les mœurs bizar-

res des tribus de brigands du Caucase. Il en existe une bonne traduction allemande par Wuefert, Saint-Petersbourg, 1828. Le troisième dont le titre est : *La fontaine des larmes*, a été publié en 1824 à Moscow. Les nouvelles accusations, dont il fut l'objet, décidèrent l'empereur à le reléguer dans une petite propriété; c'est de là qu'il fit paraître une foule de pièces fugitives, les dix chants de *l'Onégrime*, souvenir de sa disgrâce, et la tragédie de *Boris Goudounoff*, qui compléta

sa réputation et le plaça au premier rang de la littérature russe. Rassuré sur ses intentions, l'empereur le fit venir à Moscow lors de son couronnement, lui rendit son amitié, et le chargea d'écrire la vie de Pierre le Grand, mettant à sa disposition toutes les archives de ce glorieux règne; mais la mort prématurée de Puschkin l'empêcha de mettre la dernière main à ce travail. Il succomba, par suite de blessures reçues dans un duel, au commencement de février 1837.

QUA

QUANTIRAN de **BOIRIE** (**JEAN-BERNARD-EUGÈNE**), auteur dramatique, naquit à Paris en 1783 d'un ancien secrétaire général de l'intendance de cette ville. Ayant perdu à l'époque de la révolution la plus grande partie d'une fortune considérable, il se livra dès lors entièrement à la carrière dramatique, qu'il parcourut avec succès dans les petits théâtres. Il a donné une grande quantité de drames historiques qui annoncent de l'imagination et une grande connaissance de la scène. Les plus remarquables de ces ouvrages sont : | *la Bataille de Pultawa*; | *l'Homme de la forêt noire*; | *Le maréchal de Luxembourg*; | *l'Abbaye de Gravelle*; | *Catinat*; | *la Caverne de Souabe*; | *La jeunesse de Frédéric*; | *Stanislas*; | *Henri IV*; | *Jean-sans-Peur*; | *La marquise de Ganges*; | *Duquesclin*; | *le Château de Palluzzi*, etc. Quantiran de Boirie se distingua en toutes circonstances par son attachement à la famille des Bourbons, et son zèle pour leur cause; il fut même dépouillé à une certaine époque, par un décret impérial, de la propriété du théâtre des jeunes artistes qu'il avait acheté. Il mourut vers le milieu de l'année 1858.

QUARTIERI (**LORENZO**), jurisconsulte distingué, naquit à Bagnone, petit château de la Lunégiane, en 1763, fit ses études à l'université de Pise, et fut reçu docteur en droit en 1787. Il avait commencé l'exercice de la profession d'avocat, lorsqu'en 1791 il fut nommé professeur en droit civil dans la même université. Son premier ouvrage intitulé : *Traité sur les améliorations qu'on pourrait faire aux lois* (de son pays) lui acquit une juste renommée. Sous la do-

QUA

mination française, l'université ayant été réorganisée, Quartieri devint conseiller académique et fut chargé d'expliquer le *Code Napoléon*. Les études qu'il fit pour cet objet donnèrent naissance à un ouvrage ayant pour titre : *Jurisprudence comparée*. Ferdinand III, duc de Toscane, ayant été rétabli, et avec lui les anciennes formes universitaires, Quartieri expliqua les pandectes, et c'est pour rendre ses leçons plus profitables à ses auditeurs qu'il publia son *Traité d'herméneutique légale*. Chargé en 1815, d'enseigner les élémens de législation au fils du grand duc de Toscane, celui-ci, lors qu'il succéda à son père en 1823, ne se montra pas ingrat envers son maître auquel il conféra diverses distinctions lucratives et honorifiques. Quartieri mourut le 1^{er} mars 1854.

QUATRESOUX de **PARCETLAINE** (**ANTOINE**), né à Epernay (Marne) le 30 octobre 1786, et mort à Mañdres (Seine-et-Oise) le 19 mai 1853. D'abord grenadier, puis lieutenant dans les vélites de la garde impériale, il devint en 1824 directeur des postes militaires à Figuières (Espagne), et fut admis en 1825 à l'intendance de la maison de Charles X. Dans ces positions si diverses il cultiva toujours la littérature avec une ardeur infatigable. On lui doit plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque une *Histoire de la guerre contre les Albigeois*, 1835, in-8°. Il a laissé en outre en manuscrit : | *Règles de la tragédie*; | *Sept tragédies en cinq actes et en vers*; | *Ephémérides françaises*; | *Atlas historique et départemental de la France*; | *Histoire de France*, vaste travail qui s'arrête à Charles VII.

RAI

RAILLON (JACQUES), né le 17 juillet 1762 à Bourgoing dans le Dauphiné, fit ses premières études dans le collège de cette ville. Attiré dans le diocèse de Luçon par M. de Mercy qui était son compatriote, Raillon y fit son cours de théologie et professa plusieurs années au petit séminaire. Nommé ensuite à la cure de Montaignu, petite ville du diocèse, il n'occupa ce poste que fort peu de temps ; la constitution civile du clergé et le serment qu'elle prescrivait répugnèrent à sa conscience. Après avoir essayé quelque temps de rester dans sa paroisse où un curé *intrus* avait été envoyé, il fut obligé de quitter ce pays et vint à Paris où son évêque s'était aussi retiré. Il y publia en 1792 un *Appel au peuple catholique*, in-8°. Cet écrit relatif aux contestations qui régnaient alors est distinct d'un autre qui traitait aussi des droits de l'Eglise et que l'auteur perdit dans sa déportation. Les progrès de la révolution forcèrent l'abbé Raillon à fuir ; il alla joindre M. de Mercy à Soleure, passa depuis en Italie et résida long-temps à Venise. Il parlait avec intérêt de cette ville et des relations qu'il y avait eues avec des littérateurs et d'autres hommes distingués. Lui-même cultivait la littérature, et c'est alors qu'il composa un recueil d'idylles dans le genre de Gessner. Rentré en France à l'époque du concordat, il se chargea d'abord de l'éducation d'un fils de M. Portalis, fut nommé ensuite chanoine-honoraire de Notre-Dame, et en 1806 obtint un canonicat titulaire. En 1809, lorsqu'on organisa la faculté de théologie de Paris, il y fut nommé professeur suppléant d'éloquence sacrée, jouissant en même temps d'une pension de 5,000 francs qui lui avait été donnée par François de Nantes, alors directeur général des droits-réunis. Quelques discours prononcés successivement par l'abbé Raillon en 1809 dans des cérémonies d'apparat l'ayant mis en évidence, il fut nommé le 21 octobre 1810 à l'évêché d'Orléans (*voir* à l'article MÉRAULT le détail des difficultés qu'y rencontra son administration). Rappelé à Paris en 1816 par le grand-aumônier, Raillon se fixa dans

RAI

cette ville et y consacra tous ses loisirs à des travaux littéraires. Il s'occupa beaucoup à cette époque d'une vie de saint Ambroise pour laquelle il avait fait de nombreuses recherches et en communiqua même des fragmens à plusieurs personnes. Cet ouvrage laissé inachevé devait former 2 vol. in-4°, et fait connaître parfaitement, dit-on, saint Ambroise, ses ouvrages et son siècle. Le 7 juin 1829, M. Feutrier évêque de Beauvais, alors ministre des affaires ecclésiastiques, fit nommer Raillon à l'évêché de Dijon. On croit que M. Portalis, collègue de M. Feutrier dans le ministère, influa beaucoup sur ce choix. Quelques journaux publièrent même à cette occasion des articles assez hostiles pour lui ; mais il protesta au nonce qu'il n'avait point eu connaissance des brefs de Pie VII contre les administrations capitulaires, et il se soumit pleinement et par écrit aux décisions du saint Siège. Sa lettre pastorale du 50 novembre 1829 pour son entrée dans le diocèse parut d'un heureux augure ; en effet son administration à Dijon fut dirigée dans des vues de modération et de sagesse, et son bon esprit lui concilia l'estime générale. Mais il devait rester peu de temps à Dijon ; le 14 décembre 1850, c'est-à-dire un an après son arrivée dans cette ville, une ordonnance le nomma à l'archevêché d'Aix. Différentes circonstances totalement étrangères à ce qui pouvait le concerner personnellement, retardèrent d'un an l'expédition de ses bulles, et ce ne fut que le 24 février 1852 qu'il fut préconisé. Sa conduite fut la même à Aix qu'à Dijon. Il accueillait parfaitement son clergé, savait ménager toutes les opinions, partageant son temps entre l'administration de son diocèse et son travail sur saint Ambroise. Parmi ses nombreux discours non moins remarquables par la sagesse et l'élévation des pensées que par le mérite d'un style toujours élégant et pur, on doit citer son mandement du 28 novembre 1853 pour le jubilé : c'était une belle profession de foi qui peut être comptée parmi les plus honorables témoignages de l'attachement inviolable de l'église gallicane au saint

Siège. Affaibli depuis long-temps par un travail opiniâtre, Raillon est mort le 13 février 1835 à Hières, où il s'était retiré dans l'espoir d'améliorer sa santé.

RAISSON (FRANÇOIS-ETIENNE-JACQUES), né en 1760, exerçait à Paris la profession de limonadier, à l'époque de la révolution. Successivement électeur, secrétaire général de l'administration de l'Yonne, directeur de la fabrique des subsistances et enfin chef de division au ministère de la police, il fixa long-temps l'attention par les pétitions hardies qu'il présenta à la Convention au nom des Jacobins dont il était secrétaire, et par la surveillance qu'il invita sans cesse cette société à exercer sur les représentans du peuple. Ses opinions le firent arrêter et incarcérer au château de Ham, où il resta détenu depuis le 12 germinal (1^{er} avril 1793) jusqu'au 15 vendémiaire (5 octobre) de la même année. Envoyé en 1799 en mission à Turin, il fut accusé dans le *Dictionnaire des Jacobins vivans* d'y avoir suivi les traces de Rapinat et autres; mais cette accusation paraît dénuée de fondement. Il fut enfin nommé rédacteur au bureau particulier du ministère de la police, place qu'il occupa pendant plusieurs années. Retiré à Sens depuis 1820, Raison mourut dans cette ville le 24 avril 1853, à l'âge de soixante-quinze ans. — Il a laissé un fils (M. Horace Raison), connu dans la littérature par plusieurs productions légères qui ont obtenu un succès de vogue. Telles sont : | *le Code civil*, ou *De la politesse* ; | *le Code pénal*, ou *Des honnêtes gens* ; | *le Code de l'hygiène* ; *de la toilette* ; | une *Histoire de Marie Stuart*, | et une autre *de la révolution*.

RAMEY (CLAUDE), statuaire distingué, membre de l'institut, né à Dijon au mois d'octobre 1754, reçut les leçons de Devosge père, à l'école de cette ville, puis celles de Gois père, à l'école de Paris. Ayant remporté le grand prix de sculpture, en 1782, il fut envoyé à Rome aux frais du gouvernement. Reçu à l'académie des beaux-arts, en 1817, il enrichit le musée et les édifices publics de la capitale d'une foule de chefs-d'œuvre. On cite comme les principaux : | *Napoléon*, en costume impérial ; | *Sapho*, assise ; | *Le cardinal de Richelieu*, statue haute de douze pieds, d'abord placée au musée impérial, puis sur le pont de la Concorde, et transportée en dernier lieu

dans la cour d'honneur du palais de Versailles ; | *Blaise Pascal* ; | *Cérès* ; | *Scipion l'africain*, statue haute de six pieds, placée à la chambre des pairs ; | les *Bustes* des sénateurs *Cousin*, *Durazzo* et *Praslin* ; | une *Statue du prince Eugène de Beauharnais* ; | une *Naiade*, au jardin du Luxembourg ; | un *Athlète phrygien* ; | enfin plusieurs *Bas-reliefs* sur l'arc-de-triomphe du Carrousel, au palais du Luxembourg, au Panthéon, etc. Ramey mourut au mois de juin 1858, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

RAMOLINI (M^{me} BUONAPARTE, LÆTITIA), mère de Napoléon, était née en 1750, dans la ville d'Ajaccio, en Corse, et passait à dix-sept ans pour une des plus belles femmes de l'Europe. Elle épousa à cette époque Charles Buonaparte, un des juges de l'île qui après avoir été député en France par la noblesse corse se retira à Montpellier, où il mourut quelques années après. Le comte de Marbeuf ayant été nommé gouverneur de la Corse, se ligua avec la famille Bonaparte qu'il honora d'une protection toute particulière. Le gouvernement français s'était chargé de faire élever aux frais de l'état les enfans appartenant aux principales familles de cette île. Napoléon qui annonçait dès lors les dispositions les plus heureuses fut admis à l'école militaire de Brienne, et sa sœur aînée entra à Saint-Cyr. Lorsque les Anglais se furent emparés de l'île de Corse en 1795, madame Bonaparte se vit forcée de se réfugier à Marseille, où elle vécut dans une gêne extrême avec Lucien le troisième de ses fils et ses trois filles, Eliza, depuis madame Bacciocchi (voyez Bonaparte) grande duchesse de Toscane, Pauline, épouse du prince de Borghèse, et Caroline, depuis épouse de Murat et reine de Naples. Lorsque la révolution du 18 brumaire eut élevé Napoléon au consulat, toute sa famille se réunit à Paris, où elle suivit à peu près le même genre de vie qu'elle avait mené à Marseille. Mais après que Napoléon eut été proclamé empereur, on donna à madame Bonaparte le titre de Madame mère, et on lui créa une maison dont le comte de Cossé-Brissac fit partie comme chambellan, et M. de Cases, comme secrétaire des commandemens. Napoléon nomma aussi sa mère protectrice générale des établissemens de charité, fonction qu'elle sut remplir avec zèle et discernement. La splendeur dont elle se trouva tout à coup environnée ne l'éblouit point; cédant à une habitude qu'elle

avait contractée dans des temps moins heureux, et à une défiance de l'avenir qui ne la quitta jamais, elle fit de grandes économies sur les sommes que son fils lui prescrivait de dépenser. « Qui sait, disait-elle, si un jour je ne serai pas obligée de donner du pain à tous ces rois ? »

Napoléon voyait dans cet ordre un peu exagéré qui régnait dans la maison de sa mère, un véritable défaut, dont il la justifiait en se rappelant l'état de détresse dans lequel elle s'était trouvée, et dont elle s'obstinait à craindre le retour. Il lui reprochait aussi quelquefois d'avoir plus de tendresse pour Lucien que pour ses autres enfans. « Celui que j'aime le plus, répondait-elle, c'est le plus malheureux. » Madame Lætitia avait prévu la chute de son fils et à chaque nouvelle guerre qu'il entreprenait, elle ne cessait de lui faire envisager les désastres qui pouvaient en être la suite. Personne ne fut moins surpris qu'elle des événemens de 1814. Elle supporta avec fermeté le coup qui la frappa à cette époque, parce qu'elle s'y était attendue depuis long-temps. Madame Bonaparte se rendit alors avec une partie de sa famille à Rome où elle reçut de Pie VII, un accueil distingué, digne de son malheur et de sa grandeur passée. Elle y vécut dans une retraite profonde. Privée de la vue quelque temps après, et forcée par ses infirmités de garder le lit, elle ne prenait plus qu'une faible part aux affaires de ce monde et ne voyait qu'un petit nombre d'amis intimes, au nombre desquels était son beau-frère le cardinal Fesch, qui venait la visiter tous les jours. Depuis la chute de Napoléon, cette femme qui avait vu tous ses enfans sur le trône, ne reçut que des nouvelles de deuil de sa famille. Le dernier coup qui la frappa, la mort de la princesse de Mont-Fort, l'affecta profondément, et contribua à accélérer le dépérissement de sa santé. Le cardinal Fesch l'assista dans ses derniers momens qui furent calmes et sans agonie. Elle est morte à Rome le 2 février 1836. Peu de femmes dans l'histoire ont éprouvé au même point les vicissitudes du sort; après avoir été comblée de toutes les faveurs de la fortune, elle a vidé jusqu'à la lie le calice de l'adversité. Son testament daté du 22 septembre 1832, outre un grand nombre de legs faits à différentes personnes, contenait l'ordre de payer au cardinal Fesch une somme de sept mille scudi pour ses funérailles. Elle n'a pas laissé ces immenses

richesses que l'on supposait à la mère de Napoléon. Toute sa fortune mobilière et immobilière, y compris les diamans et la vaisselle, ne se montait pas au delà d'un million de scudi. Tous ses enfans ont été appelés à hériter par portions égales.

RAPHAËL. L'opinion émise par l'abbé de Feller sur la cause de la mort de ce peintre célèbre n'est pas à l'abri de toute contestation. Certains biographes attribuent la fin prématurée de Raphaël à un refroidissement subit qu'il éprouva dans les salles du Vatican. On peut consulter à ce sujet la deuxième édition de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, par M. Quatremère de Quincy, Paris, 1835, in-8°.

RASORI (JEAN), médecin fameux en Italie, naquit à Parme vers l'année 1762. Après avoir étudié sous la direction d'un élève de Morgagni, il prit le doctorat dans sa ville natale. Le duc de Parme, touché de ses heureuses dispositions pour les sciences, l'envoya à ses frais à Pavie, en Angleterre et en Ecosse, et l'entretint pendant sept ans dans ces diverses écoles où il compléta son éducation et perfectionna ses connaissances. De retour dans sa patrie, après avoir passé quelque temps à Paris à l'époque du terrorisme révolutionnaire, Rasori publia une traduction des écrits de Brown dont il affectionnait les doctrines. Son protecteur lui obtint la chaire de pathologie interne à l'université de Pavie; mais ses leçons excitant de fortes disputes parmi ses élèves, il fut obligé de quitter sa place et de se retirer à Milan. La nouvelle république *cisalpine* venait d'être proclamée; il profita de ce moment de liberté pour répandre ses idées révolutionnaires au moyen d'un journal. Appelé en qualité de secrétaire-général auprès du ministère de l'intérieur, il en prit provisoirement le portefeuille, et rentra bientôt dans le sein de l'université à laquelle il avait appartenu. Forcé plus tard de quitter Pavie, Rasori se réfugia à Gènes, où il mit en pratique son système médical pour arrêter les progrès du typhus qui s'était déclaré parmi la garnison. Après la bataille de Marengo, il revint à Milan où il se fit nommer proto-médecin, et professeur des hôpitaux civils et militaires de la ville. Il y ouvrit un cours de clinique dans lequel il enseigna une doctrine toute contraire à celle par laquelle il avait troublé l'ancienne méthode de

l'université de Pavie. La raison en était que plusieurs médecins avaient dans l'intervalle adopté le système de Brown; Rasori qui voulait être singulier en tout, enseigna une théorie de contre-stimulans dont les plus terribles poisons formaient toute la pharmacie. C'était surtout dans l'hôpital militaire qu'il mettait en pratique cette dangereuse médecine. De fortes récriminations s'élevèrent de la part des autres médecins contre ce nouveau système, et Rasori augmenta encore le nombre de ses ennemis par la publication d'un journal intitulé : *Annali di medicina*, dans lequel il inséra des critiques très piquantes sur les écrits du jour. Privé de ses places par suite des événemens de 1814, et compromis dans une conspiration qui éclata à Milan vers la fin de la même année, il fut saisi et retenu dix-huit mois en détention dans la forteresse de Mantoue, et ensuite banni du royaume Lombardo-Vénitien. Pendant son séjour dans cette dernière ville, il se développa dans les prisons une fièvre intermittente dont il fut atteint lui-même. Il traita et guérit ses compagnons d'infortune, fit des observations très intéressantes sur la nature de ces fièvres, et rectifia des erreurs sur la manière d'employer le quinquina. Rasori mourut à Milan, le 15 avril 1837.

RAYMOND (JEAN-MICHEL), né à Saint-Vallier département de la Drôme, le 24 mars 1776, se destina d'abord à la médecine, et, après avoir reçu le grade de docteur de la faculté de Montpellier, il vint en 1786 exercer son art à St-Vallier. Mais entraîné par un goût passionné pour la chimie, il ne tarda pas à quitter ses malades, pour aller suivre à Paris les leçons des plus savans professeurs de cette science : il fut le disciple et l'ami de Fourcroy, de Vauquelin et de Bertholet. Raymond, après un séjour de plusieurs années dans la capitale, venait de fonder dans sa ville natale un établissement pour le blanchiment des toiles par un procédé nouveau, lorsqu'un ordre du comité de salut public l'envoya dans les départemens du midi hâter et diriger, en qualité d'inspecteur général, la fabrication des poudres et salpêtres. Cette mission finie, il retourna à St-Vallier, où il reprit les travaux qu'il s'était vu forcé d'interrompre. Ses expériences n'ayant pas complètement répondu à son attente, il se rendit en 1795 à Paris, où il suivit les cours de l'école normale. Il passa

ensuite à l'école polytechnique comme préparateur et répétiteur de chimie. Un mémoire sur la nature et les propriétés de l'acide nitreux, qu'il publia dans le *Journal des mines*, obtint le suffrage des savans. Il fit connaître aussi, par des articles insérés dans les *Annales de chimie*, un procédé nouveau pour se procurer promptement, et à peu de frais, une plus grande quantité de gaz hydrogène phosphoré. Il quitta l'école polytechnique pour recommencer à St-Vallier ses expériences de blanchiment. Forcé encore une fois d'y renoncer, il devint, en 1802, professeur de chimie à l'école centrale de l'Ardeche; et, bientôt après, il fut appelé, par le ministre de l'intérieur, à la chaire de chimie appliquée à la teinture que venait de fonder la ville de Lyon. Napoléon ayant proposé, en 1810, un prix de 50,000 francs à celui qui découvrirait, pour teindre en couleur bleue, une couleur plus égale et plus brillante, plus belle que celle qu'avait donnée jusque là l'indigo, Raymond, sans résoudre entièrement le problème, le fit pourtant beaucoup avancer, et reçut du gouvernement une gratification de 8,000 francs, pour la découverte d'une couleur nouvelle connue aujourd'hui sous le nom de bleu-Raymond. En même temps qu'il professait à Lyon, il créait à St-Vallier, en 1815, une manufacture de produits chimiques; et, en 1818, il quitta sa chaire pour venir diriger lui-même cet établissement, dans lequel il introduisit de nombreux perfectionnemens. Lors de l'exposition des produits de l'industrie française en 1819, Raymond reçut, sur la proposition du juri, une médaille d'or et la décoration de la Légion-d'honneur, comme récompense de ses découvertes. Il se retira des affaires, après avoir laissé à son fils et à son gendre le soin de continuer ses travaux, et il alla vivre dans sa campagne d'Erioux, qu'il avait ornée avec goût. Ce fut dans cette retraite qu'il recueillit les souvenirs de ses premières études, de ses expériences, de ses relations avec les savans, les artistes, et plusieurs personnages de distinction, et en fit un ouvrage qu'il a publié en 1856 sous le titre de : *Souvenirs d'un oisif*, deux volumes in-8°. Il a publié aussi un *Essai sur le jeu, considéré sous le rapport de la morale et du droit naturel*, un volume in-8°. Il est mort à St-Vallier le 6 mai 1837, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

RAYNEVAL (le comte N.... GÉRARD de), naquit en 1779, à Strasbourg, d'une famille qui avait déjà fourni plusieurs membres à l'administration et à la diplomatie; son père avait été premier commis des finances sous le ministre de Vergennes. Peu de mois après le 18 brumaire, le jeune de Rayneval suivit le baron de Bourboing à sa mission de Copenhague, et l'année suivante à celle de Stockholm. Nommé en décembre 1801 second secrétaire de la légation à Saint-Petersbourg, il passa au commencement de 1805 à Lisbonne en qualité de premier secrétaire d'ambassade, et se trouvait chargé d'affaires en Portugal au moment où la famille de Bragance fut forcée d'aller chercher un refuge et un trône dans un autre hémisphère. Nommé en 1807 premier secrétaire de l'ambassade de Saint-Petersbourg, il abandonna ce poste lorsque la guerre fut déclarée, reentra en France en surmontant des difficultés de toute nature, et dut bientôt suivre le ministre des relations extérieures dans la nouvelle campagne qui allait s'ouvrir en Allemagne. Présent aux congrès de Prague et de Châtillon, Rayneval y seconda les efforts du duc de Vicence pour obtenir la paix à laquelle la France et l'Europe aspiraient avec une égale ardeur; l'obstination de Napoléon rendit leur zèle infructueux. A l'époque de la restauration, il fut envoyé en Angleterre comme premier secrétaire d'ambassade et consul général, et se trouvait encore à Londres avec cette double qualité, lorsque le duc de Richelieu fut placé à la tête des conseils du roi. Ce ministre, qui avait pu apprécier la loyauté, la rectitude et le désintéressement dont Rayneval avait fait preuve en Russie, le rappela auprès de lui, et tous deux concoururent puissamment aux résultats du congrès d'Aix-la-Chapelle. Successivement directeur des affaires étrangères, et sous-secrétaire d'état de ce département, il donna sa démission de cet emploi au moment où l'administration présidée par le duc de Richelieu fut dissoute; il fut nommé alors envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berlin, où il résida jusqu'en 1825. A cette époque il passa à l'ambassade de Suisse, fut élevé au rang de ministre d'état, et chargé de gérer le ministère des affaires étrangères en l'absence de M. de Ferronays. Décoré plus tard du titre de comte, il retourna en Suisse où il continua de résider jusqu'à la fin

de 1829. Lors de la révolution de 1830, il se trouvait ambassadeur près de l'empereur d'Autriche; il se démit quelque temps après de ses fonctions, et reentra dans la vie privée jusqu'en 1852 époque où il accepta l'ambassade de Madrid. Rayneval fit paraître dans ce poste si difficile l'esprit de modération qu'il avait déployé dans toute sa carrière diplomatique, et sut se concilier l'estime de tous les partis. La préoccupation et les inquiétudes que lui causèrent les événements de la *Granja*, rendirent mortelle en peu de jours une maladie dont il souffrait depuis quelque temps. Il y succomba à Saint-Ildefonso, le 16 août 1856, à l'âge de 57 ans.

RAYNOUARD (FRANÇOIS-JUST-MARIE), secrétaire perpétuel de l'académie française, né à Brignolles en 1761, était avocat avant la révolution. Dès sa jeunesse il fit remarquer en lui des qualités qui ne se rencontrent pas ordinairement dans le même homme, l'esprit des affaires et l'amour de la poésie. Entraîné de bonne heure vers la carrière littéraire, où il sentait qu'il trouverait sa gloire, il eut le courage d'ajourner ses espérances poétiques pour se livrer à des travaux arides et obscurs. Il se fit avocat, dans le but de se procurer cette aisance qui assure au talent les loisirs dont il a besoin pour exécuter ses œuvres. La révolution le surprit avant qu'il eût accompli cette tâche. Il en embrassa la cause, mais en désavouant tous les excès qui la souillaient. Sa modération et la sympathie qu'il avait manifestée pour les girondins, le signalèrent aux terroristes comme un ennemi dont il fallait se défaire. Arrêté au fond de la Provence après le 31 mai, il fut conduit à Paris pour y subir sa peine. Ayant en face une mort prochaine au lieu du brillant avenir qu'il s'était promis, il adressa ses adieux dans un chant funèbre aux espérances qui avaient enchanté sa jeunesse. Les événements du 9 thermidor lui rendirent la liberté. Il retourna dans son pays, et reprit les travaux qui devaient assurer son indépendance. « Je suis, disait-il à un ami qui lui reprochait de sacrifier encore la gloire à l'intérêt, « je suis un philosophe, et je » n'ai besoin que de la besace et du manteau; mais encore faut-il que la besace » soit pleine, et que le manteau soit » propre. » Lorsqu'il eut acquis l'aisance qu'il croyait nécessaire au maintien de son indépendance, il se rendit à Paris en 1800, avec quelques ouvrages litté-

raires qu'il avait composés dans les momens qu'il avait pu dérober aux affaires, et fit recevoir au théâtre français deux tragédies. C'était le temps où M. de Châteaubriand, cherchant des inspirations dans des sources nouvelles, s'efforçait de rajeunir la littérature. Ce mouvement se faisait sentir aussi dans le genre dramatique, et les grands personnages de l'histoire moderne tendaient à détrôner au théâtre les héros de l'antiquité. Raynouard pensa que les sujets anciens y avaient été surabondamment traités, et que les sujets nationaux pouvaient seuls renouveler la source presque tarie des sujets dramatiques. Mais en se rattachant à la nouvelle école par les sujets qu'il choisit, il demeura fidèle à l'ancienne par les formes. On a reproché toutefois avec raison à l'auteur de n'avoir pas reproduit le grand événement de la destruction des Templiers avec le degré de terreur et de pathétique dont ce sujet était susceptible. On a critiqué aussi le caractère de Philippe-le-Bel et celui du grand-maître, dont l'austère inflexibilité est moins tragique que ce mélange de douleur et de fermeté, de résignation et de désespoir que l'histoire attribue à Jacques Molay et à ses chevaliers. Ce qui est certain, c'est que cette pièce, jouée en 1803, obtint beaucoup de succès. On y admira surtout le récit de la mort des Templiers, terminé par un des traits les plus sublimes de la scène française. En 1804, Raynouard remporta au concours de l'institut une couronne académique pour son poème intitulé : *Socrate dans le temple d'Aglauze*, ouvrage moins remarquable peut-être par le talent que par la hardiesse des principes. Présenté, en 1806, comme candidat au corps législatif par le département du Var, il fut nommé par le sénat. En 1807, il remplaça le poète Lebrun à la seconde classe de l'institut. Il fit jouer, en 1810, à Saint-Cloud, sa tragédie intitulée : *Les Etats de Blois*, à l'époque du mariage de Marie-Louise. Cette pièce ne plut point à la cour. Bonaparte conseilla à l'auteur d'embellir le caractère d'Henri III, et de mettre tous les torts du côté des Guise. Raynouard ne tint aucun compte de cet avis, et ne put avoir l'avantage de voir jouer sa pièce à Paris. La même année l'institut, dans le rapport que le chef du gouvernement lui avait demandé au sujet des prix décennaux qu'il voulait distribuer, ayant proposé pour le prix la tragédie des Tem-

pliers, la distribution de ces prix fut ajournée indéfiniment par Napoléon; mais Raynouard fut nommé dans le même temps membre de la Légion-d'honneur. Appelé une seconde fois au corps législatif en 1811, il s'y fit remarquer par son indépendance. Il fit partie de la commission chargée à la fin de 1815 de faire un rapport sur l'état de la France. On sait combien ce rapport, rédigé par Lainé, irrita Bonaparte : la chambre législative fut cassée et ne put se réunir de nouveau qu'après la restauration, qui lui rendit avec la parole la liberté de ses délibérations. Raynouard s'y montra souvent opposé aux vues du gouvernement royal, et notamment dans un rapport qu'il fit au nom d'une commission dont il était membre sur la répression des délits de la presse. Pendant les cent-jours, il fut nommé à la chambre des représentans par le collège électoral de Draguignan, et au conseil de l'université par Napoléon; mais il refusa ces deux fonctions. Peu de mois auparavant, il avait repris au théâtre français la tragédie des *Templiers*, à laquelle il avait fait de grands changemens, et qui obtint encore le plus grand succès. Il fit aussi jouer ses *Etats de Blois*; mais cette pièce, aussi malheureuse à Paris qu'elle l'avait été à Saint-Cloud, n'obtint que huit représentations. Lors de la réorganisation de l'institut, au mois de mars 1816, il fut maintenu sur la liste des membres de l'académie française, et il fut nommé la même année membre de l'académie des inscriptions. Appelé, en 1817, à succéder à Suard dans les fonctions de secrétaire perpétuel de l'académie française, il s'en acquitta avec beaucoup de zèle, et donna à ce corps savant, par des lectures fréquentes de ses ouvrages, l'exemple d'une activité qui y était devenue rare. Depuis quelques années, Raynouard avait reporté son esprit vers la langue de son enfance, les souvenirs de son pays. Né dans la patrie des anciens troubadours, il avait étudié à fond cette langue singulière qui a brillé un moment avec eux dans le moyen âge pour disparaître à jamais. De cet examen borné, il fut conduit à l'observation d'un grand événement intellectuel resté long-temps obscur, la formation des idiomes modernes. Raynouard se demanda comment la langue latine avait péri, et comment des idiomes nouveaux étaient nés de ces restes décom-

posés. Aidé d'une érudition sûre, il observa ce phénomène historique avec la plus patiente curiosité. Il suivit au moyen des monumens et à travers les siècles la décomposition lente du latin, et exposant avec une rare sagacité la théorie de l'idiome roman, il fit assister pour la première fois à la création successive d'une langue. Ces belles découvertes philologiques, exposées avec la méthode la plus lucide dans la grammaire romane, seront peut-être la meilleure partie de sa gloire. Toutefois on pourrait lui reprocher de s'être laissé emporter trop loin par sa découverte, lorsque comparant la langue romane du midi de la France aux langues modernes formées à une date postérieure dans d'autres pays, il a prétendu qu'elle était la mère de l'italien, du catalan, du portugais, de l'espagnol et du français, dont elle n'était réellement que la sœur aînée. En 1827, Raynouard fut un des signataires de l'adresse que l'académie française vota au roi pour lui exprimer ses inquiétudes sur le projet de loi présenté aux chambres par le ministère de cette époque, pour restreindre la liberté de la presse. La même année, il donna sa démission de la place de secrétaire perpétuel de l'académie française, et ne conserva que le titre de secrétaire honoraire. Raynouard est mort au commencement de 1837. Il a été remplacé à l'académie par M. Mignet, dont la réception a eu lieu le 27 mai de la même année. Raynouard a publié les ouvrages suivans : | *Caton d'Utique*, tragédie tirée à un très petit nombre d'exemplaires; | *Socrate dans le temple d'Aglaure*, 1804, in-4°; | *Les Templiers*, 1805, in-8°, tragédie réimprimée plusieurs fois, et à laquelle en 1819, il fit d'heureux et importants changemens; | *Monumens historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du temple et à l'abolition de leur ordre*, 1815, in-8°; | *Les états de Blois*, tragédie, 1814, in-8°; | *Recherches sur l'ancienneté de la langue romane*, in-8°; | *Elémens de la grammaire de la langue romane avant l'an 1000, précédés de recherches sur l'origine et la formation de cette langue*, 1816, in-8°; | *Grammaire romane*, ou *Grammaire de la langue des troubadours*, 1816, in-8°; | *Choix de poésies originales des troubadours*, 1817-1822, 6 vol. grand in-8°; le sixième volume a paru à part, sous ce titre : *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine, dans leurs rap-*

ports avec la langue des troubadours; | *Rapport sur le concours d'éloquence de l'année 1818, lu dans la séance du 27 août 1818*, in-4°; | *Camoens*, ode, avec la traduction portugaise de M. Francesco Manoel, 1818, in-8°; extrait des *Annales des sciences, des arts et des lettres*; | *Rapport sur la grammaire espagnole de M. Chalumeau de Ferneuil*, lu à l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, 1821, in-8°; | *Le dévouement de Mallesherbes*, ode lue dans la séance publique des quatre académies, le 24 avril 1822, 1822, in-8°; | *Rapport sur le concours de poésie de l'année 1823*, lu dans la séance publique du 25 août 1823; | *Histoire de la révolution qui renversa la république romaine*, etc., par M. Nougarede, 1824, in-8°; c'est un article sur cet ouvrage, que Raynouard avait d'abord inséré dans le journal des savans.

RAZOUMOVSKI (le prince), ancien ambassadeur russe, est mort à Vienne le 22 septembre 1836 dans un âge fort avancé. Le prince Razoumowski était le doyen de la diplomatie européenne. Formé à l'école de Catherine, il avait assisté aux congrès de Châtillon et de Vienne, signé la déclaration de 1815 contre Napoléon, et long-temps exercé une grande influence sous Alexandre. Depuis 50 ans il vivait à Vienne où il consacrait tous ses efforts au maintien de la bonne intelligence entre l'Autriche et la Russie.

RÉAL (PIERRE-FRANÇOIS), préfet de police sous l'empire, naquit vers l'an 1760. Avant la révolution il exerçait à Paris les fonctions de procureur au Châtelet. Après la session de l'assemblée Constituante, Réal s'attacha à la faction de Danton qui, plus tard, le fit nommer accusateur public près le tribunal révolutionnaire créé le 17 août 1792 pour juger les vaincus. Après le 10 août, il devint substitut du procureur de la Commune, et s'y fit bientôt remarquer, ainsi qu'à la section de la Halle au blé dans laquelle il résidait, par ses attaques contre Brissot et les Girondins. Ce fut lui qui, de concert avec Lachevardière, provoqua au nom des quarante-huit sections de Paris, la pétition présentée à la barre contre les Girondins, et dans laquelle on demanda formellement leur expulsion. Dans l'exercice de ses fonctions à la Commune, il essaya plusieurs fois, sinon d'arrêter, au moins de modérer les violences révolutionnaires; mais il n'y réussit pas, et fut, après la chute de Danton, enfermé dans la prison

du Luxembourg. Délivré presque aussitôt après le 9 thermidor, il dévoila l'intérieur des prisons, et fit connaître les moyens qu'on employait pour trouver des crimes aux détenus. Nommé ensuite historiographe de la république, et défenseur officieux, il se trouva, en cette dernière qualité, mis en rapport avec les pros crits de tous les partis. Ce fut lui qui défendit les membres du comité révolutionnaire de Nantes, ensuite à la haute-cour de Vendôme, Babeuf et ses complices, et plus tard Tort de la Sonde qui, vers la fin de 1795, dénonça le ministre Merlin. Aux élections de 1798, les amis de Réal essayèrent de le faire nommer député; Merlin, alors directeur, rendit leurs efforts inutiles; mais celui-ci ayant succombé lui-même, le 19 juin 1799, son adversaire devint commissaire du gouvernement près le département de Paris. Partisan de la révolution du 18 brumaire qu'il sut préparer avec adresse, de concert avec Régnault de Saint-Jean d'Angely, il devint conseiller d'état, et fut attaché à la section de la justice. En 1804 il était l'un des conseillers d'état adjoints au ministère de la police générale. A la première restauration, Réal cessa d'être employé. Nommé préfet de police lors du retour de Napoléon, il remplit cette place avec beaucoup de zèle jusqu'aux derniers jours de juin. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se retira d'abord dans les Pays-Bas, et passa ensuite dans les Etats-Unis où il établit une distillerie de liqueurs. Rentré en France depuis les événemens de 1850, il mourut à Paris dans le courant de mai 1854. On a de lui : | *Journal de l'opposition*, 1795, in-8°; | *Journal des patriotes* de 1789 (avec Méhée); | *Essai sur les journées des 15 et 16 vendémiaire*, 1796, in-8°; | *Procès de Barthélemy Tort de la Sonde, accusé de conspiration contre l'état, et de complicité avec Dumouriez*, 1796, in-8°.

REICHA (ANTOINE-JOSEPH), savant théoricien et compositeur célèbre, naquit à Prague, le 27 février 1770. Après avoir terminé ses études à l'université de Bonn-sur-le-Rhin, il fit exécuter dans cette ville ses premiers essais de composition qui furent favorablement accueillis. Encouragé par ce succès, il se livra exclusivement à l'étude de la musique avec son collègue et son condisciple, le célèbre Ludwig Van Beethoven. Les Français s'étant enparés, en 1794, de l'électorat de Cologne, la cour de l'électeur se dis-

persa, et Reicha qui appartenait depuis quelques années à la chapelle de ce prince, alla se fixer à Hambourg. Il quitta cette ville vers la fin de 1797, et vint à cette époque pour la première fois à Paris, où il commença à se faire connaître par une symphonie à grand orchestre exécutée avec beaucoup de succès aux concerts de la rue de Cléry. Reicha quitta la France en 1802, et se rendit à Vienne auprès de l'illustre Joseph Haydn, dont les conseils le dirigèrent dans l'étude de l'art. De retour à Paris pour la seconde fois, il y donna des leçons de composition musicale, et acquit par cet enseignement une grande célébrité. Appelé, en 1818, à remplacer Méhul comme professeur d'harmonie au conservatoire, il conçut le projet d'une méthode beaucoup plus claire et plus précise que celle qui avait été écrite jusqu'alors. Une grande partie de ses élèves, couronnés par l'institut, sont devenus des maîtres et des compositeurs distingués. Naturalisé français depuis plusieurs années, décoré de la croix de la légion-d'honneur, et nommé en 1855, membre de l'académie des beaux-arts, Reicha mourut à Paris, le 28 mai 1856, à l'âge de soixante-six ans. Indépendamment d'un grand nombre de morceaux remarquables publiés par lui en Allemagne, ce savant professeur a laissé plusieurs ouvrages théoriques auxquels il dut en France son immense réputation. Dans ce nombre on cite : | *Traité de mélodie, abstraction faite de ses rapports avec l'harmonie*, 1814, in-4°, avec 77 planches. | *Cours complet de composition musicale, ou Traité complet et raisonné d'harmonie pratique*. Ce dernier ouvrage qui parut pour la première fois en 1814, ainsi que le suivant, a été adopté pour l'enseignement du conservatoire. | *Traité de haute composition*, 2 volumes. Reicha est également auteur de deux grands opéras : *Nathalie* (1816) et *Sapho* (1822), représentés à l'académie royale de musique; et de *vingt-quatre grands quintetti, pour instrumens à vent*, œuvre capitale qui lui valut sa nomination de professeur au conservatoire.

REINHART (le comte N.), pair de France et diplomate distingué, naquit et fut élevé en Allemagne. Destiné par son père à la carrière ecclésiastique, il étudia la théologie dans le séminaire de Densendorf et dans celui de la faculté protestante de Tubingue. Quelques pièces de vers qu'il publia dans sa jeunesse le

furent remarquer par Gessner, par Wieland, par Schiller, et il fut nommé membre de l'académie des sciences de Göttingue. Ses connaissances à la fois solides et variées le firent appeler à Bordeaux, pour remplir les fonctions de précepteur dans une famille protestante de cette ville. Là, il se trouva naturellement en relation avec plusieurs hommes qui jouaient un rôle brillant dans notre première assemblée Législative. Reinhart se laissa décider par eux à s'attacher au service de la France. Possédant cinq ou six langues dont les littératures lui étaient familières, il eût pu se rendre célèbre comme écrivain. Ses connaissances étendues en géographie le firent admettre à l'institut dès l'époque de sa formation. Dans un voyage qu'il avait fait aux eaux de Carlsbad, Reinhart y avait rencontré le célèbre Goëthe; il se lia avec ce grand poète, et il s'établit dès lors entre eux une correspondance littéraire qui s'imprime actuellement en Allemagne. Malgré son talent d'écrivain et ses goûts littéraires, Reinhart se décida à entrer dans la carrière diplomatique dont il remplit tous les emplois avec distinction. Il fut successivement premier secrétaire de légation à Londres et à Naples, ministre plénipotentiaire auprès des villes anséatiques, Hambourg, Bremen et Lubeck, chef de la troisième division au département des affaires étrangères, ministre plénipotentiaire à Florence, ministre des relations extérieures, ministre plénipotentiaire en Helvétie, consul général à Milan, ministre plénipotentiaire près le cercle de Basse-Saxe, résident dans les provinces turques au-delà du Danube, et commissaire général des relations commerciales en Moldavie, ministre plénipotentiaire auprès du roi de Wurtemberg, directeur de la chancellerie du département des affaires étrangères, ministre plénipotentiaire auprès de la diète germanique et de la ville libre de Francfort, et enfin ministre plénipotentiaire à Dresde. Dans tous ces emplois, Reinhart déploya les qualités d'un habile diplomate. Ses rapports étaient écrits avec abondance, facilité et finesse, et de toutes les correspondances diplomatiques de l'empire, il n'y en avait aucune à laquelle Napoléon ne préférât celle du comte Reinhart. Mais ce même homme qui écrivait à merveille, s'exprimait avec difficulté. C'était, au jugement de Talleyrand, excellent juge en cette matière, la seule qualité

qui lui manquait pour être un diplomate accompli. Après la révolution de juillet, il fut appelé à la chambre des pairs. Il est mort presque subitement, le 25 décembre 1837. Le prince de Talleyrand a prononcé son éloge *dans la séance du 5 mars* de l'académie des sciences morales et politiques.

REUSS (JÉRÉMIE-DAVID), savant bibliothécaire et philologue allemand, né en 1750 dans le duché de Schleswich, entra en 1782 à la bibliothèque de Göttingen, passa successivement par tous les emplois subalternes dans cet établissement, et en fut nommé en 1814 conservateur en chef. Il occupa de 1783 à 1827 dans la même ville la chaire d'histoire générale et spéciale de littérature. On lui doit un ouvrage d'une haute importance pour tous les savans, et qui mérita à l'auteur une renommée véritablement européenne; c'est le *Repertorium commentationum à societatis litterarum editarum*, Göttingen, 1801-1820, 20 vol. in-4°, dont tout 3 les parties sont classées par ordre de matières. On a de lui en outre : *L'Angleterre savante de 1770 à 1790*, Berlin 1791 10 vol. in-8°, espèce de bibliographie raisonnée dont il a publié plus tard une continuation qui va jusqu'à 1805, *ibid*, 1804, 6 vol. in-8°; une *Description des manuscrits et des livres remarquables de la bibliothèque de l'université de Tubingen*, et plusieurs autres écrits bibliographiques. Reuss est mort vers la fin de décembre 1837, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

REUVENS (N.), antiquaire, célèbre par ses connaissances sur l'archéologie égyptienne dont il avait ouvert à Londres un cours très suivi, naquit à Leyde vers l'année 1793. C'est à lui qu'est due la fondation du musée d'antiquités égyptiennes attaché à l'université de sa ville natale, et l'un des plus remarquables établissemens de ce genre. On a de Reuvs, entre autres ouvrages : *Lettres à M. Letronne sur les papyrus bilingues et grecs, et sur quelques autres monumens gréco-égyptiens du musée d'antiquités de Leyde*. La *Revue d'Edimbourg* a donné au mois de juin 1831, et à d'autres époques, plusieurs analyses très détaillées de ces lettres. L'important ouvrage intitulé : *Histoire des momies égyptiennes*, est encore dû à Reuvs. Ce savant professeur mourut à Londres le 22 juin 1833, le jour même où il se disposait à retourner dans sa patrie.

RIAMBOURG (JEAN-BAPTISTE-CLAUDE),

magistrat et écrivain, était né à Dijon, le 24 janvier 1776. Entré à l'école polytechnique à l'époque de sa formation, il ne craignit point de s'y montrer chrétien, sous des maîtres hostiles à la religion. Mais bientôt, ne pouvant supporter la direction toute matérialiste de l'enseignement qui prévalait alors, il donna sa démission. Après avoir essayé l'étude de l'architecture, il se consacra à la science du droit, dans laquelle son esprit juste et solide trouvait de quoi se satisfaire. Il fut reçu avocat en 1806, et devint en 1808 juge-auditeur au tribunal d'appel de Dijon. Nommé en 1812 conseiller à la cour impériale, il occupait cette place au moment de la restauration. Riambourg vit avec joie le retour des Bourbons. Il vécut dans la retraite pendant les cent-jours, et devint, après le second retour du roi, procureur-général près la cour royale de Dijon. Il exerça pendant deux ans ces fonctions avec une rare indépendance, et fut nommé président de chambre en 1817. Après la révolution de juillet, qui parut l'affliger vivement, il renonça volontairement aux fonctions publiques pour se vouer tout entier à des travaux de philosophie religieuse et d'érudition chrétienne, et il alla vivre à la campagne, afin d'y être moins distrait dans son recueillement studieux. Une apoplexie foudroyante l'enleva au milieu de ses pieuses méditations, le 16 avril 1836. La première publication de Riambourg fut une brochure imprimée en 1820, sous le titre de *Principes de la révolution française définis et discutés*, in-8°. L'auteur y remonte aux causes de la révolution et en examine les conséquences. Il s'y montre profondément religieux, et insiste sur la nécessité de rendre à la religion son influence, et de mettre des bornes à la liberté de la presse. En 1827, la société catholique des bons livres ayant mis au concours le tableau général des variations de la philosophie, Riambourg obtint le prix par un ouvrage qui fut imprimé l'année suivante, sous le titre d'*Ecole d'Athènes*. Dans cet écrit remarquable par la sagesse des vues et par le mérite de l'érudition, l'auteur met à découvert avec une irrésistible évidence, l'impuissance radicale de toute philosophie proprement dite, pour constituer une croyance quelconque. Dans la conclusion de ce beau travail, sorte d'épilogue digne de la gravité des anciens, Riambourg déduit victorieusement de l'inanité de toutes les philoso-

phies, la nécessité d'une révélation, en pose les caractères, et démontre en peu de pages par des preuves toutes extérieures et palpables, où il faut chercher la seule révélation qui vienne du ciel. En 1834, il fit paraître un dernier ouvrage intitulé : *Du rationalisme et de la tradition*, ou *Coup-d'œil sur l'état actuel de l'opinion philosophique et de l'opinion religieuse en France*, in-8°. Ce livre est consacré en grande partie à faire voir le vide des systèmes philosophiques anciens et modernes. L'auteur examinant successivement les trois écoles qui partagent les rationalistes, l'éclectique, l'école écosaisse et celle du progrès indéfini, en fait ressortir le faible. Il attaque surtout la théorie du progrès indéfini, et dévoile l'illusion funeste de quelques esprits ardents et superficiels, qui vont jusqu'à croire que c'est le christianisme qui s'oppose à ce progrès, et qu'il faut en finir avec la religion, pour donner au progrès tout son essor. « Aveugles, dit Riambourg, » ce serait bien alors que vous pourriez » dire : montagnes tombez sur nous; car » il y aurait à passer des jours d'angoisse, » si les vœux que vous formez étaient à la » fin accomplis. En attendant, vous rêvez » une ère de prospérité sans exemple, et » vous ne remarquez pas que votre état » s'empire. Vous vous imaginez avancer à » grands pas vers ce but de perfectionnement idéal dont on approche sans cesse, » et qui ne sera jamais atteint, et vous » ne voyez pas que vous avez déjà sensiblement rétrogradé dans le chemin de » la civilisation. Une nation qui admet ce » principe, que l'autorité vient d'en bas, » que la loi doit être athée, que le divorce » peut avoir lieu, a déjà fait bien des pas » en arrière. C'est notamment à ceux » d'entre vous qui sont passionnés vivement pour l'indépendance et la liberté, » qu'il appartient d'éprouver, si le christianisme se retire, les plus cruels mécomptes. Le christianisme et la liberté s'appellent l'un l'autre : hors du christianisme, despotisme, anarchie; mais de vraie liberté, point. Si donc, l'Europe a véritablement entrepris d'étendre la liberté, en même temps qu'elle ferait abjuration du christianisme, c'est un problème insoluble qu'elle s'est imposé la tâche de résoudre, et elle périra dans les convulsions de l'anarchie, si elle ne subit point le joug du despotisme le plus humiliant. » Ce livre plein d'idées sages et d'aperçus lumineux est

sans contredit un des plus remarquables qui aient paru dans ces derniers temps, et il mériterait d'être plus connu. La jeunesse surtout y puiserait des idées saines, et apprendrait à se défier des théories creuses dont on la berce. Riambourg composa de plus pour l'académie de Dijon, dont il avait été reçu membre le 24 janvier 1816, plusieurs morceaux qui figurent dans les mémoires de cette société. Il donna aussi des articles au *Correspondant*, journal historique et littéraire, qui a commencé en mars 1829 et a fini en mars 1831. Les plus remarquables sont ceux qu'il y inséra en 1829 sur les doctrines philosophiques et religieuses du *Globe*, et en 1830, sur l'insuffisance de la philosophie écossaise et sur l'état actuel du protestantisme à Genève. Riambourg fut aussi un des collaborateurs des *Annales de philosophie chrétienne*. M. Foisset lui a consacré une notice intéressante dans le numéro 71 de ce journal. « Ce qu'il faut, dit-il, louer surtout en M. Riambourg, c'est le juste dans toute l'acception chrétienne du terme.... C'est aux sentiments chrétiens qu'il a dû le rare équilibre de ses facultés, l'harmonie, l'unité parfaite de toute sa vie. Il ne fut un sage accompli que parce qu'il sut être un chrétien complet; et c'est bien de lui qu'il a été permis de s'écrier avec vérité : *Nommez une vertu qui ne soit pas la sienne.* »

RIBOUTTÉ (JEAN-LOUIS), littérateur, né à Lyon vers 1770, fut long-temps agent de change à Paris, et résigna son emploi pour s'adonner à la littérature. Il se fit remarquer parmi les jeunes gens qui contribuèrent le plus, après le 9 thermidor, à secouer le joug des terroristes. Parmi les ouvrages qu'il a composés pour la scène on cite : | *L'assemblée de famille*, comédie en cinq actes et en vers, 1808. Cette pièce, dont le succès fut complet, et s'est longtemps soutenu, offre des détails agréables, des vers heureux et des scènes intéressantes. Elle fut jugée digne de concourir, en 1810, pour le grand prix de première classe de l'institut. | *Le ministre anglais*, comédie en cinq actes et en vers, 1812, in-8°; ouvrage qui réussit beaucoup moins que le précédent et qui n'est pas resté au répertoire. | *La réconciliation par ruse*, comédie en un acte et en vers, 1818, in-8°. Cette pièce, qui fut peu favorablement accueillie, n'a pas été imprimée. | *L'amour et l'ambition*, comédie en cinq actes et en

vers, 1822, in-8°. Dans cet ouvrage qui eut peu de succès, l'auteur a intercalé plusieurs scènes du *Ministre anglais*. | *Le spéculateur ou L'école de la jeunesse*, comédie en cinq actes et en vers, 1826, in-8°. Cette pièce, qui a complètement réussi, est traitée d'une manière moins gaie que l'*Agiotage* de Picard, et moins satirique que l'*Argent*, de M. Casimir Bonjour, deux comédies sur le même sujet et représentées la même année au même théâtre. | *L'enfant prodigue*, opéra comique en trois actes et en vers, musique de Gavaux, 1811. Cette pièce obtint un succès mérité. Riboutté est mort à Paris, vers le milieu de l'année 1834.

RICHENET (LOUIS-FRANÇOIS), né en 1760 à Petit-Noire près Dol, entra jeune encore dans la congrégation de Saint-Lazare et fut envoyé comme professeur au séminaire de Saint-Pol-de-Léon, dirigé par cette congrégation. Il y était au commencement de la révolution, et passa en Angleterre, comme la plus grande partie du clergé de la Bretagne. On sait qu'après la destruction des jésuites, la congrégation de Saint-Lazare avait été chargée des missions desservies par eux en Chine, et déjà quelques lazaristes y avaient été envoyés avant la révolution. Richenet fut désigné pour se rendre à Pékin où il devait être attaché au tribunal des mathématiques, et partit de Londres en 1800 avec un de ses confrères, M. Dumazel. Ces deux missionnaires, après un long séjour, partie à Macao, partie à Canton, obtinrent enfin en 1805 la permission de se rendre à Pékin; mais à quelques journées de cette capitale, un contre-ordre les força de retourner à Canton. Cet incident fut attribué à la découverte de la correspondance d'un missionnaire, qui parut suspecte aux Chinois. Il en résulta une persécution dont on trouve les détails dans les *Nouvelles lettres édifiantes* publiées en 1818. Richenet retourna donc à Macao et y resta chargé des affaires de la mission française de Pékin. Son goût décidé pour l'instruction, le porta à étudier avec ardeur, pendant son séjour à Macao, la langue, les mœurs et les usages de la Chine. Doué d'autant d'intelligence que d'activité, il se procura une collection fort curieuse d'objets relatifs à cet empire, des manuscrits, des vêtements, des meubles, des ornemens, etc.; et il apporta cette collection en Europe lorsqu'il revint en 1815. Son but était de se concerter avec les supérieurs de sa

congrégation sur les moyens de perpétuer leur mission en Chine. Il se proposait même d'y retourner, mais il fut chargé de diriger la maison-mère des sœurs de la Charité à Paris, et mourut dans cette ville le 19 juillet 1856.

RICHER (EDOUARD), historien et poète breton, naquit à Noirmoutiers (Vendée) le 12 juin 1792, et mourut à Nantes le 21 janvier 1854. On a de lui : | *Précis de l'histoire de Bretagne*, Nantes, 1821, in-4°; | *Voyage pittoresque dans la Loire-Inférieure*, Nantes, in-4°; | *Victor et Amélie*, poème, in-18, Paris, 1816. Il n'a paru qu'un volume d'un ouvrage philosophique qui devait être très étendu, intitulé de la *Nouvelle Jérusalem*.

RIES (FERDINAND), pianiste et compositeur célèbre, né en 1784, à Bonn en Prusse, était fils du célèbre violon François Ries, qui en 1790 succéda à Reicha (voyez ce nom) comme maître de chapelle de l'électeur de Cologne, Maximilien-Frédéric. Son père l'envoya à l'âge de quinze ans auprès de son compatriote et ami Beethoven, qui venait de se fixer dans la capitale de l'Autriche. Beethoven accueillit le jeune Ries avec une tendresse paternelle, et lui enseigna la composition. Il le présenta à Salieri et à l'abbé Stadler, qui tous deux s'intéressèrent à Ries et le guidèrent dans ses études. Sous les auspices de ces grands maîtres, Ries débuta à Vienne comme pianiste et comme compositeur, et obtint de prime-abord un grand succès qui fonda sa réputation. En 1806 il se rendit à Saint-Petersbourg où il donna des concerts dont le produit le mit en état de se livrer à son occupation favorite, la composition; en effet on remarque que le plus grand nombre de ses œuvres pour le piano a été écrit à Saint-Petersbourg, où il lutta avec avantage contre trois rivaux redoutables, Steibelt, Field et Louis Berger. En 1808, Ries alla s'établir à Londres où il composa une vingtaine de symphonies à grand orchestre, dont la plupart sont considérées comme les plus savamment travaillées, après celles de Mozart, de Haydn et de Beethoven. Pendant un séjour d'environ douze années à Londres, il acquit une fortune très considérable dont il plaça la majeure partie chez des banquiers de cette ville, et se retira en 1821 dans sa ville natale pour jouir de quelque repos; mais la crise commerciale de 1825 ayant occasionné la faillite des maisons où il avait placé ses

capitaux, il conçut le projet de solliciter une place de maître de chapelle, afin de se ménager des ressources pour ses vieux jours. Pour obtenir une telle charge il fallait avoir fait ses preuves comme compositeur de musique vocale, et lui n'avait jamais travaillé dans ce genre. Il s'occupait sans relâche de combler la lacune qui existait sous ce rapport dans ses études, et déjà en 1828 il fit représenter à Berlin *Die Rauber-Bräut* (la Fiancée du Brigand), grand opéra romantique en trois actes, qui fut reçu avec enthousiasme et se maintint encore sur le répertoire de tous les théâtres lyriques de l'Allemagne. En 1831, Ries fit un second voyage à Londres où il eut le bonheur de recouvrer ses placemens, et où il composa un opéra-féerie *Leika*, ou *la Sorcière de Gyllenstein*, dont tous les airs sont devenus populaires en Angleterre. En 1832, il visita successivement la Suisse et l'Italie, et l'année suivante se fixa à Francfort-sur-le-Mein où il a passé le reste de ses jours. Ries appartient au petit nombre de compositeurs qui ont obtenu des succès dans tous les genres. Il a même fait la musique d'un oratorio, *Le triomphe de la foi*, qui occupe un rang distingué parmi les modernes compositions religieuses. Ce qui caractérise le style de Ries, c'est une grande variété; on y trouve parfois la solennelle gravité de Beethoven, la gaieté de Dussek, la profondeur de Sébastien Bach, et la capricieuse bizarrerie de Wranitzky. Les œuvres de Ries dépassent le nombre de six-cents; la mort l'a surpris travaillant à un nouvel opéra. On a trouvé parmi ses papiers un manuscrit contenant des détails curieux et tout-à-fait inconnus sur la vie de Beethoven, et les circonstances qui se rattachent à la composition des principaux ouvrages de cet illustre maître, dont le génie était parvenu à son apogée lorsque Ries fut admis à son intimité.

RIGNY (HENRI, comte de), vice-amiral, ministre de la marine, était né à Toul (Meurthe), le 17 février 1782, et était l'aîné de cinq frères. Son père, ancien capitaine au régiment de Penhièvre-dragons, s'était de bonne heure retiré du service pour se consacrer à l'éducation de sa nombreuse famille. Le jeune de Rigny entra à l'école militaire de Pont-à-Mousson, y resta jusqu'à la destruction de l'établissement, et revint au foyer paternel qu'il trouva désert. Son père était mort, sa mère et presque

tous les membres de sa famille étaient inscrits sur la liste des émigrés. Recueilli par une tante, il fut élevé chez elle avec ses jeunes frères. Le vœu de son père mourant et sa propre vocation déterminèrent sa famille à le faire entrer dans la marine. Il partit pour Brest, où il continua les études nécessaires à la carrière qu'il embrassait. Nommé, en 1799, aspirant de seconde classe, il fit sa première campagne sous les ordres de l'amiral Bruix. Il assista plus tard au combat d'Algésiras, et montra dès lors cette intrépidité calme dont il donna plus tard tant de preuves. A dix-neuf ans, de Rigny avait fait les campagnes d'Égypte et de Saint-Domingue; il avait assisté au blocus de Porto-Ferrajo, et visité les côtes de la Corse et de l'Espagne. En 1805, il était enseigne de vaisseau. A cette époque, le premier consul, qui projetait une descente en Angleterre, ayant fait choix pour l'exécuter, des officiers de marine les plus distingués, de Rigny fut un des premiers portés sur la liste des élus, et fut chargé de commander le bâtiment que Napoléon montait de préférence. En 1806, les marins de la garde furent incorporés dans la grande armée, et de Rigny suivit Napoléon sur presque tous les champs de bataille. Il prit une part glorieuse aux journées d'Iéna, de Pultusk, et aux sièges de Stralsund et de Graudens, où il reçut une blessure grave au pied. Il passa en Espagne en 1808, fut attaché comme aide-de-camp à l'état-major du maréchal Berthier, et assista à la bataille de Rio-Seco et au combat de Sammo-Sierra, où il fut encore blessé au genou. Napoléon le fit lieutenant de vaisseau en 1809, et l'éleva en 1811, au grade de capitaine de frégate. Au moment de la chute de l'empire, il commandait en cette qualité l'*Erigone*, et visitait l'Espagne, la Martinique et la Guadeloupe. Nommé, en 1816, capitaine de vaisseau, il fut chargé l'année suivante, dans les mers du Levant, d'une mission dans laquelle il déploya tous les talents d'un marin consommé. Au commencement de 1822, une carrière plus vaste et plus difficile s'ouvrit devant lui. Chargé du commandement des forces navales réunies dans le Levant, il sut déployer dans ce poste élevé autant de prudence et d'humanité que de fermeté et de courage. A cette époque, le pavillon français était déconsidéré dans le Levant, et notre commerce souffrait beaucoup des

pirateries des Grecs et des Turcs. De Rigny les fit cesser, et profita de ses relations avec les chefs des îles de l'Archipel pour fixer d'une manière aussi stable que possible la police de la navigation dans ces mers. Commencant dès lors la mission de civilisation et d'humanité qui appartenait de droit à la France, il s'interposa entre les fureurs des Turcs et des Grecs, recueillit sur son escadre les victimes de leurs guerres d'extermination, et le fit avec une vigueur et un dévouement qui lui valurent la reconnaissance générale et le respect des deux partis. Rentré à Toulon au mois de juin 1824, il eut à peine le temps de jouir de quelque repos; et, dès le mois de mars de l'année suivante, il avait repris la mer et se retrouvait dans ces parages où il avait accoutumé à regarder le pavillon français comme le refuge des opprimés et la protection des faibles. La France, l'Angleterre et la Russie avaient résolu d'imposer leur médiation aux parties belligérantes, et d'arrêter ainsi le cours d'odieux massacres. Déjà de Rigny avait proposé officieusement cette médiation, et ménagé par son intervention directe une capitulation honorable à la garnison d'Athènes qui, sans lui, était forcée de se rendre à discrétion. Le grade de contre-amiral qui lui fut conféré, le 22 mai 1825, lui permit de prendre aux affaires intérieures une part encore plus directe. Dans les premiers jours du mois de septembre 1827, après six années d'une lutte opiniâtre et désespérée entre les Grecs et les Ottomans, les amiraux anglais et français furent informés par leurs ambassadeurs respectifs à Constantinople, que la Porte avait signifié son refus officiel d'accéder à aucun arrangement favorable aux Grecs, et ils songèrent à agir suivant les instructions qu'ils avaient reçues pour ce cas, qui avait été prévu. Il y avait alors dans la baie de Navarin, cent-vingt bâtiments turcs ou égyptiens portant un grand nombre de troupes et de munitions destinées à une expédition contre Hydra. Cette escadre était commandée par Ibrahim-Pacha, qui avait repoussé toutes les propositions faites par les amiraux français, anglais et russe, en faveur de la Grèce. Pour empêcher la flotte turco-égyptienne de remplir son but, les trois amiraux, après avoir fait notifier à Ibrahim un protocole qui demeura sans réponse, firent entrer l'escadre combinée

dans le port de Navarin, le 20 octobre 1827. La flotte turco-égyptienne formait une triple ligne d'embossage, disposée en fer à cheval, dont les extrémités étaient appuyées d'une part à l'île de Sphactérie, et de l'autre au camp d'Ibrahim, au pied de la citadelle de Navarin. Un coup de fusil parti d'un des brûlots turcs, et qui tua un officier anglais, commença l'action, et une vive fusillade s'engagea entre une frégate anglaise et le brûlot. Dans le même moment, l'amiral de Rigny faisait entendre au commandant de la frégate égyptienne avec lequel il était vergue à vergue, que s'il ne tirait pas, on ne ferait pas feu sur lui; mais on lui répondit par deux coups de canon. L'amiral anglais essayait aussi vainement de préserver les Turcs de la catastrophe qu'ils semblaient provoquer. Après deux heures de combat, la flotte turco-égyptienne n'existait plus : près de cent bâtimens avaient été brûlés ou coulés bas; le reste se jeta à la côte, où ils se brûlèrent eux-mêmes. Chose singulière et à peine croyable ! pendant qu'on se battait pour les Grecs, leurs corsaires insultaient et pillaient les bâtimens de toutes nations, et il fallut que de Rigny se mit encore à réprimer leurs brigandages. La victoire de Navarin lui valut les croix des ordres du Bain et de Saint-Alexandre Newski, avec le grade de vice-amiral, et à son retour à Paris, en 1829, il reçut le titre de comte et fut nommé préfet maritime à Toulon. On lui offrit, dans le cabinet formé par M. de Polignac, le portefeuille de la marine qu'il ne crut pas devoir accepter. Il revint à Navarin au moment où la paix se faisait entre les Russes, qui menaçaient déjà Constantinople, et les Ottomans; mais sa santé, altérée par plus de six années passées en mer, ne lui permit pas de rester plus long-temps dans le Levant, et il revint à Toulon au mois de septembre 1850. Appelé au ministère de la marine, le 13 mars 1851, il s'associa avec toute l'énergie de sa volonté à la politique de Casimir Périer. Il fut aussi, peu après, nommé à la chambre des députés. Les nécessités politiques de l'époque le déterminèrent à quitter un ministère auquel ses connaissances spéciales et l'expérience de toute sa vie le rendaient éminemment propre. Mais ce ne fut pas sans quelque répugnance qu'il accepta le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet dont MM. Guizot et Thiers faisaient par-

tie. En résignant ses fonctions entre les mains de M. de Broglie, il reçut le titre de ministre d'état, membre du conseil des ministres. L'affaiblissement rapide de sa santé ne put l'empêcher d'accepter une mission en Italie; mais les fatigues du voyage aggravèrent ses maux, et lorsqu'il revint à Paris, la maladie avait fait d'irréremédiables progrès. De Rigny mourut le 6 novembre 1855. Il n'avait pas encore accompli sa cinquante-troisième année.

ROBERT (LÉOPOLD), peintre distingué, était né le 15 mai 1794, à la Chaux-de-Fonds, village du canton de Neuchâtel. Destiné d'abord au commerce par sa famille, il vint à Paris en 1810, pour étudier la gravure en taille douce sous M. Girardet, frère d'un graveur célèbre à qui l'on doit plusieurs ouvrages remarquables. S'apercevant bientôt que les leçons de son maître ne pouvaient lui suffire, il fréquenta l'atelier de David. En 1814 il obtint le second grand prix de gravure; le premier échut à M. Forster. L'année suivante il concourut dans l'espérance d'obtenir le premier prix. Mais le comte de Neuchâtel ayant été rendu à la Prusse en 1815 après la chute de Napoléon, Léopold Robert n'appartenait plus à la France et perdait le droit d'exposer son ouvrage. Il se vit à regret frustré de la pension accordée par le gouvernement français au lauréat de l'académie. Toutefois il ne perdit pas courage, et se remit à l'étude de la peinture avec une nouvelle ardeur. En 1816, David ayant été condamné à l'exil, Robert se hâta d'aller retrouver sa famille qui avait fait de nombreux sacrifices pour l'entretenir à Paris pendant cinq ans. Décidé à vivre désormais de son talent, il fit à Neuchâtel un assez grand nombre de portraits, remarquables surtout par la finesse de l'expression, et dont quelques-uns appelèrent l'attention d'un amateur distingué de cette ville, M. Roulet-Mezerac. Celui-ci conçut la généreuse pensée de l'envoyer en Italie, en faisant pour ses études toutes les avances nécessaires; et, pour mettre à l'aise la délicatesse de son protégé, il offrit, non pas de lui donner, mais de lui prêter l'argent nécessaire à ses études, lui laissant le soin de fixer l'époque du remboursement. Ce traité fut conclu en 1818, et dix ans plus tard, en 1828, non-seulement Robert s'était acquitté avec M. Roulet-Mezerac, mais il avait rendu à sa famille tout ce qu'elle avait dépensé

pour ses études. Presque tous les tableaux qu'il composa dans cet intervalle sont consacrés à la reproduction de quelques scènes de la vie italienne. *L'improvisateur napolitain*, qui fut exposé au salon de 1824, plaça Robert à un rang distingué parmi les jeunes peintres contemporains. Bientôt ses ouvrages furent recherchés par les étrangers qui visitaient Rome. Sa *madone de l'arc* fut aussi appréciée des amateurs, pour la vérité et la naïveté de l'expression. Ces deux tableaux ouvrirent à Léopold Robert les premiers salons de Rome et de Florence. Parmi les nobles familles qui s'empressèrent de l'accueillir, une surtout sut inspirer à Robert une vive et durable sympathie. C'est au sein de cette famille qu'il puisa le germe de la malheureuse passion qui l'a conduit au suicide. En 1831, il envoya à l'exposition du Louvre son tableau des *moissonneurs*, la plus belle de ses compositions, qui obtint un brillant succès. Ce sujet tel que l'a compris Léopold Robert rappelle les plus beaux ouvrages de l'art statuaire antique, et n'a rien de l'immobilité commune à la plupart des tableaux inspirés par les marbres grecs et romains. L'attention se concentre sans effort sur le char qui occupe le milieu de la toile. Le maître du champ placé au sommet du char, la femme qui tient son enfant dans ses bras, le vigoureux paysan assis sur l'un des buffles, celui qui s'appuie sur le timon, composent un groupe plein d'élévation et d'intérêt. Les jeunes moissonneuses qui occupent la partie gauche de la toile, ont une grâce élégante et grave. Le moissonneur qui danse armé de sa faucille, et le pifferaro qui souffle dans sa cornemuse, remplissent dignement la partie droite du tableau. Toutefois cette composition, comme toutes celles du même peintre laisse encore beaucoup à désirer sous le rapport du dessin. Les *pêcheurs napolitains*, dernier ouvrage de Robert, n'obtinrent pas le même succès que les *moissonneurs*. Cet ouvrage, remarquable par de belles parties, annonçait pourtant un progrès réel dans le talent du peintre; mais on y remarqua encore de grands défauts, et surtout l'absence d'unité qui nuit à l'effet général. Robert avait composé ce tableau à Venise. C'est dans cette ville que le désespoir de ne pouvoir s'unir à une personne pour laquelle il avait conçu une violente passion, et que la mort de son mari avait rendue libre depuis quelque temps, le

porta à se donner la mort, le 20 mars 1835 : nouvel exemple ajouté à tant d'autres des désastreux effets que produisent les passions, lorsqu'elles ne sont pas tempérées par les croyances religieuses.

ROBERTSON (ETIENNE - GASPARD), aéronaute et physicien, naquit à Liège en 1762. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études à l'université de Louvain; mais à peine furent-elles terminées qu'il se livra à la peinture avec beaucoup d'ardeur et de succès. La connaissance qu'il fit d'un de ses compatriotes, Vilette, l'auteur d'un des plus beaux miroirs ardents connus, fit naître en lui le goût de la physique. Lorsque la Belgique fut réunie à la France, il obtint au concours la chaire de physique du département de l'Ourthe; presque en même temps il offrit à l'académie royale des sciences un miroir d'Archimède de son invention. Sa réputation ne tarda pas à s'accroître; aussi, lorsque Volta vint à Paris pour faire à l'institut ses démonstrations galvaniques, Robertson y fut appelé pour faire, dans la même séance, une expérience qui prouvait l'identité du fluide électrique avec le fluide galvanique. Ce savant physicien a enrichi la science de plusieurs appareils nouveaux et en a perfectionné un grand nombre d'autres. Indépendamment de ces curieuses investigations, l'aréostatique le compte parmi ses plus ardents et ses plus heureux prosélytes; cinquante-neuf ascensions furent faites par lui avec un brillant succès dans les principales villes de l'Europe. Le plus remarquable de ces voyages est celui qu'il exécuta à Hambourg, le 18 juillet 1803, et dans lequel il s'éleva à trois mille six cent soixante-dix toises, point le plus élevé de l'atmosphère où aucun homme soit parvenu avant lui. Cette expérience lui ouvrit les portes de l'académie des sciences et des arts de la ville de Hambourg. L'académie des sciences de St-Petersbourg le chargea, en 1804, d'exécuter avec Zacharof, l'un de ses membres, une ascension destinée à des recherches scientifiques; elle se prolongea une partie de la nuit. Il n'hésita pas, dans le seul but d'augmenter ses connaissances physiques, de s'élever à Wilna, le 15 janvier 1809, la température terrestre marquant dix-huit degrés de froid, au thermomètre de Réaumur. Lorsque le comte Galovnin fut envoyé par la Russie en qualité d'ambassadeur à la Chine, Robertson l'accompagna pour offrir, dans le palais de l'empereur, à Pékin, une ascension aérostatique et

d'autres expériences, afin de lui donner une haute idée des sciences et des arts en Europe. On trouve l'historique de ces diverses expériences dans ses *Mémoires récréatifs, scientifiques et anecdotiques*, 2 volumes in-8°. Ce fut lui qui parvint à diminuer le volume du parachute dont l'expérience fut faite à Monceaux, et qui avait quarante pieds de diamètre; le succès de ce perfectionnement fut assuré par douze expériences publiques, dont une à Saint-Petersbourg. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Russie, l'Espagne, le Portugal et les côtes d'Afrique, Robertson s'était retiré dans un faubourg de Paris pour y soigner sa santé délabrée; c'est là qu'il mourut le 2 juillet 1837.

ROBINS (JAMES), ancien libraire à Londres, et auteur d'une *Histoire d'Angleterre* sous le règne de Georges III, qui a eu deux éditions sous le pseudonyme de *Robert Scott*, est mort à Lewisham au mois de novembre 1836.

ROEDERER (le comte PIERRE-LOUIS), pair de France, était né à Metz, d'une famille de robe, le 15 février 1754, et fut d'abord conseiller au parlement de cette ville. Nommé en 1789 député aux états-généraux, il adopta les principes de la révolution, sans en approuver les excès. Il provoqua l'abolition des ordres religieux, s'opposa à ce que la religion catholique fût déclarée religion de l'état, et se prononça en toute occasion pour la démocratie contre l'autorité royale. Le 7 avril 1791, il sollicita des peines sévères contre les députés qui demanderaient des places aux ministres. A la même époque, il s'opposa au départ de Louis XVI pour Saint-Cloud, et le 22 juin, il fit décréter la destitution du général Bouillé qui avait employé tous ses efforts pour faire évader le roi. Après les événements du champ de Mars (17 juillet 1791), Roederer passa d'abord au nouveau club des Feuillans, mais il n'y resta que peu de temps, et vint prudemment se réunir dans le club des Jacobins, à Péthion et Robespierre, dont il prévoyait le triomphe prochain. Après la session de l'assemblée Constituante, il fut nommé procureur-syndic du département de la Seine. Ce fut lui qui, dans la journée du 10 août 1792, engagea le roi à se retirer au sein de l'assemblée nationale. On l'a depuis accusé d'avoir trahi Louis XVI dans cette occasion; mais rien ne prouve que Roederer eût réellement alors l'intention de faire tomber ce monarque dans un piège.

Peut-être n'eut-il d'autre but que de se tirer de la position délicate où il se trouvait, de manière à ne se compromettre ni avec la cour, ni avec les Jacobins. Une circonstance qui tend à le justifier, c'est que la Commune de Paris fit mettre les scellés sur ses papiers, et lança contre lui un décret d'arrestation, pour avoir trahi le peuple. Il est donc probable qu'il ne prévint pas les suites de cette démarche. D'ailleurs, en prenant le parti de rester au château, le monarque n'avait que peu de chance de salut, et il aurait eu sans doute à endurer de plus sanglants outrages. Obligé de se dérober aux poursuites des Jacobins, Roederer osa, pendant les débats du procès de Louis XVI, se déclarer pour toutes les opinions favorables à l'auguste accusé, dans des articles qu'il publia dans le *Journal de Paris*, dont il était dès lors un des propriétaires. Il se tut après le 31 mai, et sentit qu'il n'y avait plus alors de voix pour les opinions modérées. Après le 9 thermidor, il évita de se prononcer dans les conflits qui eurent lieu entre les différens partis, et à force d'habileté et de circonspection, il échappa à toute espèce de persécution dans ces temps difficiles; ce qui a fait dire à Mallet-du-Pan qu'il avait *serpenté* à travers tous les partis. Au mois de juin 1796, il fut élu membre de l'institut national qui venait d'être établi, et placé dans la classe des sciences morales et politiques. Dès le mois précédent, il avait été élu par le juri d'instruction publique, professeur d'économie politique aux écoles centrales. Il concourut puissamment avec Talleyrand à la révolution du 18 brumaire, après laquelle Bonaparte le nomma conseiller d'état et président de la section de l'intérieur. Il fut aussi nommé sénateur, et chargé de la direction de l'instruction publique dans laquelle il fut bientôt après remplacé par Fourcroy. Le 15 mai 1802, il présenta au corps législatif le projet de l'ordre de la Légion-d'honneur. Le 15 octobre 1803, il fut nommé à la sénatorerie de Caen, et l'année suivante, commandant de la Légion-d'honneur. Le sénat l'ayant député à Naples en 1806 pour féliciter Joseph Bonaparte sur son avènement au trône, Roederer resta auprès de ce prince, prit une grande part à l'organisation de toutes les autorités du royaume de Naples, et y fut nommé ministre des finances. Ce fut durant cette administration que Bonaparte le nomma grand officier de la Lé-

gion-d'honneur, et quelque temps après, comte de l'empire. Røederer quitta le royaume de Naples avec Joseph, et revint à Paris. En 1810, il devint ministre-secrétaire d'état du grand duché de Berg, et à l'époque de l'invasion des alliés, il fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire à Strasbourg pour y prendre les mesures que nécessitaient les circonstances. Lorsqu'il ne douta plus de la chute de Napoléon et du retour des Bourbons, il invita, dans une proclamation datée du 3 avril 1814, les citoyens et les autorités du pays à reconnaître franchement Louis XVIII pour roi. Resté sans emploi après la restauration, il fut nommé, pendant les cent-jours, membre de la chambre des pairs, et chargé d'une mission extraordinaire dans neuf départemens du midi. Le second retour du roi le fit disparaître de la scène politique, et il fut rayé de l'institut au mois d'avril 1816. Les événemens politiques l'ayant privé lui et Maret de leurs propriétés dans le *Journal de Paris*, ils poursuivirent les nouveaux propriétaires et gagnèrent en 1818 leur procès en appel devant la cour royale. Røederer a été jugé sévèrement par l'abbé de Montgaillard, qui en fait le portrait suivant : « Røederer, » depuis connu par son astuce, tête sans » aplomb, comme sans principes fixes, » faiseur de galimatias politique, disserter » tateur à double face, ayant ordinairement » joué des rôles équivoques, en » s'occupant néanmoins avec toute l'habileté » d'un homme médiocre mais attentif, des intérêts de sa vanité et de sa fortune. » Mallet-du-Pan l'a accusé d'avoir introduit dans les discussions politiques ce *marivaudage* métaphysique, et ce galimatias étudié qui depuis quelque temps passe pour de la profondeur. Chénier a dit de lui : « Je lisais Røederer et » baillais en silence. » La révolution de 1830 répondait trop à ses opinions politiques pour qu'il ne l'accueillît pas avec joie. Il entra, en octobre 1832, à la chambre des pairs, et y parut souvent à la tribune. Il devint aussi membre de la nouvelle classe de l'institut, formée sous le nom d'académie des sciences morales et politiques. En 1833, il publia une brochure qui fit beaucoup de bruit. Dans cet écrit intitulé : *Avis d'un constitutionnel aux constitutionnels*, l'auteur paraissait avoir pour but de défendre le gouvernement de Louis-Philippe, et de faire sentir la nécessité, pour le pouvoir royal, de se

fortifier par les mesures les plus énergiques contre les attaques de ses ennemis. Røederer est mort le 17 décembre 1835, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il a publié : | *Dialogue concernant le colportage des marchandises en général*, 1783, in-8°; | *Discours qui a remporté le prix proposé par la société royale de Metz, sur cette question : La foire établie à Metz au mois de mai de chaque année, est-elle avantageuse?* 1784; | *Eloge de Pilâtre-du-Rozier*, lu le 14 juillet dans une assemblée du premier musée établi en 1781 sous la protection de Monsieur et de Madame, Paris, 1786, in-8°; | *En quoi consiste la prospérité d'un pays? quelles sont les causes qui peuvent y contribuer le plus efficacement?* 1787, in-8°; | *Observations sur les intérêts des trois évêchés de Lorraine relativement au reculement des barrières des traités*, ibid.; | *Réflexions sur le rapport fait à l'assemblée provinciale de Metz, au sujet du reculement, etc.*, 1788, in-8°; | *De la députation des états-généraux*, ibid.; | *Rapport à l'assemblée Constituante*; | *Lettre de Garat au sujet de l'article, assemblée Constituante, inséré dans le Journal de Paris*, 1794; | *P.-L. Røederer à la société des amis de la constitution de Metz*, 1791, in-8°; | *Système général des finances de France, adopté par l'assemblée générale constituante exposé, mis en ordre et discuté*, ibid.; | *Du gouvernement*, 1795, in-8°; | *Des institutions funéraires convenables à une république qui permet tous les cultes et n'en adopte aucun*, 1796, in-8°; | *Journal politique*, 1796 et années suiv., 5 vol. in-8°; | *De l'usage à faire de l'autorité publique dans les circonstances présentes*, 1799, in-8°; | *Lettre à Adrien Lezui sur Chénier*; | *Des sociétés particulières, telles que clubs, réunions, etc.*, 1799, in-8°; | *De la philosophie moderne et de la part qu'elle a eue à la révolution française, ou Examen de la brochure publiée par Rivarol sur la philosophie moderne*, 1799, in-8°; | *Recueil des lois, réglemens, rapports, mémoires et tableaux concernant la division territoriale de la république*, 1800, in-8°; | *Opuscules mêlés de littérature et de philosophie*, 1800, in-8°; | *La première et la seconde année du consulat de Bonaparte*, 1802, in-8°; | *Lettres sur le poème de la Pitié de l'abbé Delille, par M. Carion de Nisas, et observations pour servir de réponses à ces lettres*, 1805, in-8°; | *Petits écrits concernant de grands écrivains du 19^{me}*

siècle, ibid.; | *Pichegru et Moreau*, Paris, 1805; | *Des modes accidentels de nos perceptions*, ou *Examen sommaire des modifications que des circonstances particulières apportent à l'exercice de nos facultés et à la perception des objets extérieurs*, Paris, 1815, in-8°; | *De l'importance des comités de la Convention nationale et de la nation, dans l'affaire des députés détenus*, Paris, 1795, in-8°; | *De la propriété considérée dans ses rapports avec les droits politiques*, 1819, in-8°; | *Le marguillier de Saint-Eustache*, comédie en trois actes et en prose, 1819; | *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII*, 1819, in-8°; | il est éditeur d'une nouvelle édition du *Traité des délits et des peines*.

ROGGE (CORNEILLE), historien hollandais, ministre de l'Eglise des *Protestants-remonstrans*, naquit à Amsterdam en 1761, et mourut à Leyde le 17 août 1766. On a de lui : | *Mémoire sur la véritable nature du christianisme, selon les décisions de Jésus et des apôtres*, Rotterdam, 1794; | *Tableau de l'histoire de la révolution dans les Provinces-Unies des Pays-Bas*, 1796, in-8°; | *Histoire de la constitution du peuple batave* (suite du livre précédent), 1799, in-8°; ces deux derniers ouvrages sont les seuls écrits par Rogge qui conservent encore des lectures, même parmi ses co-réligionnaires.

ROMAGNOSI (JEAN-DOMINIQUE), célèbre jurisconsulte criminaliste italien, naquit en 1761 à Salso-Muggione, près de Plaisance, d'une famille patricienne. Sorti du collège en 1781, il fut envoyé à Parme pour étudier le droit, et reçut en 1785 le bonnet de docteur. A cette époque les théories législatives de Beccaria et Filangieri étaient à la mode; Romagnosi publia en 1787 son grand ouvrage *Genesi del dritto penale*, 5 vol. in-8°, livre rempli d'érudition et dont la quatrième édition a paru à Florence en 1852. Ce traité fut adopté comme base de l'enseignement dans les universités de Pavie, de Bologne et de Pise, et quelque temps après par celle de Göttingen, qui le déclara classique. La réputation que l'auteur s'était acquise par ce coup d'essai fixa sur lui les regards du gouvernement. Appelé comme préteur à Tarente en 1791, il fut en 1806 chargé par le vice-roi d'Italie de la rédaction d'un *Code pénal*, projet qui resta dans le portefeuille du ministre de la justice. Il n'en fut pas de même, en 1807, *Du code de procédure criminelle* rédigé

par lui et qui obtint des éloges universels. Il ne demanda que trois mois pour remplir une tâche aussi délicate, et son travail sur ce sujet, après avoir soutenu l'examen du conseil d'état, fut sanctionné par le chef du gouvernement, et acquit force de loi. En récompense de ses services, Romagnosi fut nommé professeur à Pavie, puis appelé à Milan pour un cours de législation spéciale dont l'objet était de donner un aperçu de toutes les législations, politiques, administratives, civiles, criminelles et commerciales, vaste conception, développée dans un ouvrage intitulé : *Istruzione del dritto amministrativo*, Milan, 1814, 1 vol. in-8°. Depuis cette époque, privé de ses emplois, il publia plus de vingt ouvrages dont les plus marquans ont été réunis en cinq volumes, Florence, 1854. On cite dans ce nombre : | *Introduction à l'étude du droit public universel*, Parme, 1805, 2 volumes in-8°; | *Projet d'un Code de procédure pénale pour le royaume d'Italie, et Essai philosophique et politique sur l'instruction publique*, Milan, 1807, un vol. in-8°; | *Discours sur cette question : Quel est le gouvernement le plus favorable au perfectionnement de la législation civile?* ibid., 1807, in-8°; | *Discours sur les avantages du Code Napoléon, relativement à l'instruction publique*, Paris, 1808, un vol. in-8°; | *Dispositions de la controverse sur la réduction des donations antérieures au Code Napoléon*, Milan, 1811, in-8°; | *Discours sur l'importance de l'étude de la haute législation*, ibid. 1812, in-8°; | *Journal de jurisprudence universelle*, ibid. 1812-14, huit vol. in-8°; | *Principes fondamentaux de droit administratif*, ib., 1814, in-8°; | *Constitution d'une monarchie nationale représentative*, Philadelphie, 1815, un vol. in-8°; | *Enseignement primitif des mathématiques*, Milan, 1822, deux volumes in-8°; | *Traité de la conduite des eaux, conformément à la législation ancienne, intermédiaire et actuelle des diverses provinces d'Italie*, ibid., 1823, six volumes in-16; | *Dictionnaire pratique des termes les plus importants de la jurisprudence*, ibid., un vol. in-8°. Romagnosi mourut à Milan, le 8 juin 1855.

ROMAN (N.), statuaire, membre de l'institut, né en 1793 et mort au mois de janvier 1855. Parmi les ouvrages que l'on doit à son ciseau on cite avec distinction : Le groupe de *Nysus et Euryale*; une statue de *l'Innocence*; le monument de

Quiberon; un *bas-relief* pour l'arc du Carrousel, et le grand *bas-relief* de la salle de séances de la Chambre des députés. Il terminait le modèle d'un *Caton* pour le jardin des Tuileries, et des *pendentifs* destinés à la Madeleine, lorsque la mort le surprit. Malheureusement imbu des dogmes d'une secte depuis longtemps tombée en discrédit, Roman manifesta à son lit de mort le désir que son corps ne fût point porté à l'église, et ce triste vœu ne fut que trop exaucé par ceux qu'il appelait ses amis.

ROMERO AL FUENTE (don **JUAN**), député aux cortès et chef du parti des *Descamisados* sous ce gouvernement, naquit en Aragon vers l'an 1752. Lors de la révolution de 1820 il fut choisi par les habitants de Murcie pour exercer les fonctions de chef politique de leur ville, et appelé ensuite à Madrid où il se fit remarquer dans l'assemblée des cortès par l'énergie et la fougue de ses déclamations. En 1821 il demanda que le gouvernement espagnol s'interposât pour faire cesser les hostilités commencées par les Autrichiens contre Naples qui venait de proclamer la constitution; mais cette proposition fut rejetée. Lorsque plus tard on eut appris l'entrée des Autrichiens à Naples, Romero voyant dans le refus d'intervention auprès de l'Autriche le principal motif de la défaite des insurgés napolitains, accusa les ministres d'ignorance et d'inaptitude aux affaires, et le 13 décembre suivant demanda leur mise en accusation. Cependant il ne put obtenir de la chambre que l'adoption d'une adresse au roi dans laquelle elle semblait lui conseiller, plutôt qu'exiger, un changement au moins partiel dans le ministère. En 1822, Romero s'associa aux fondateurs d'une société patriotique divisée en deux partis : les *Francs-maçons* dirigés par Mina, Riégo, etc., et qui voulaient une oligarchie avec des formes monarchiques : les *comuneros* dont les chefs étaient Romero, Ballesteros, Torrijos, et qui proclamaient la souveraineté du peuple, professant les uns et les autres un grand respect pour le roi. Les meneurs de ce club se flattaient de tenir tête à l'Europe entière, et réclamaient à grands cris la guerre contre la France dont ils prévoyaient les projets. Cependant les succès de l'armée française ne tardèrent pas à les déconcerter; ils suivirent d'abord le gouvernement à Séville et se dispersèrent immédiatement après

sa translation à Cadix. Il faut dire cependant que Romero avait combattu à Séville la motion du député Galiano qui proposait de regarder Ferdinand VII comme se trouvant en état d'empêchement moral, et de nommer une régence investie de la plénitude du pouvoir exécutif. Lors de la restauration d'Espagne, Romero fut laissé en repos dans la retraite où il alla se confiner en Aragon, et, depuis cette époque ne prit aucune part ostensible aux divers événements politiques qui survinrent dans sa patrie. Il mourut à Madrid, au mois de février 1855, dans un âge très avancé.

RONCHETTI (l'abbé **JOSEPH**), littérateur et érudit, né à Bergame en 1758, assista au congrès de Lyon tenu par Napoléon et au concile de Paris en 1811. Il publia en 1805 à Milan un ouvrage remarquable intitulé : *Mémorie storiche della città e chiesa Bergamasca*, et prit part à la publication du *Codex diplomaticus* mis au jour par le chanoine Lupi. Ronchetti mourut à Bergame au mois de février 1858, âgé de quatre-vingts ans.

ROSENMULLER (ERNEST-FRÉDÉRIC-CHARLES), célèbre professeur de langues orientales, naquit le 10 décembre 1771 à Hessberg près de Hildburghausen, où son père (*voyez* ROSENMULLER JEAN-GEORGE, t. XI) était ministre de la religion réformée. Après avoir terminé ses humanités à Leipzig, et reçu en 1792 celui de docteur, obtint trois ans après une chaire extraordinaire de langue arabe, et fut nommé, en 1815, professeur ordinaire de littérature orientale. Ses nombreux ouvrages sur les langues orientales, sur la littérature et l'archéologie biblique, et son commentaire sur l'ancien testament, lui ont fait une grande réputation. Ces écrits attestent en effet beaucoup de recherches et de savoir; mais il y a souvent trop de hardiesse dans son *Commentaire*. Quoi qu'il ait, dans la deuxième édition de ce dernier ouvrage, corrigé et rétracté quelques explications téméraires qu'il avait insérées dans la première, il n'en faut pas moins le lire avec beaucoup de défiance, et on ne pourrait adopter bien d'autres passages qu'il a laissé subsister. Rosenmuller mourut à Leipzig le 17 septembre 1855. Ses principaux ouvrages sont : | *Scholia in vetus testamentum*, Leipzig, 1788-1827, 8 vol. in-8°; | *Manuel de critique et d'exégèse biblique*, Göttingen, 1797 et 1800, 4 vol. in-8°; | *Elémens de la*

langue arabe, suivis d'un *Livre d'exercices* et d'un *Dictionnaire*, 1799. La partie prosaïque renferme une histoire des anciens Arabes et de leurs usages; la partie poétique est tirée de l'*Hamasa* et des *séances du hariri*. | *De versione pentateuchi persicâ*, Leipzig, 1815; | *L'orient ancien et moderne, ou éclaircissement sur les saintes Ecritures*, Leipzig, 1818-1820, 6 vol. in-8°; | *Institutiones ad fundamenta linguæ arabicæ, accedunt sententiæ et narrationes arabicæ, unâ cum glossario arabico-latino*, Leipzig, 1818, 4 vol. in-8°; ouvrage fait d'après la *grammaire arabe* de Sylvestre de Sacy. | *Manuel d'antiquités bibliques*, 1822-1826, 2 vol. | *Selecta quedam arabum adagia et meidanenses proverbiorum syntagmata, nunc primum arabicè edita*, Leipzig, 1825-1826; 2 vol. in-8°. Rosenmuller a traduit aussi en allemand plusieurs ouvrages étrangers, tels que : | *Bocharti hieozoicon, sive de animalibus sacra scripturæ*, 1795-1796, 3 vol., ouvrage qu'il a enrichi de notes et de dissertations. | *Rob. Lowth, de sacrâ hebræorum poesi, prælectiones cum notis et epimetris*, Leipzig, 1815; | *Observations d'Herbert Marsh* avec des augmentations jointes aux *œuvres* de J. D. Michaëlis, traduit de l'anglais, Gœttingen, 1795-1805. | *Mœurs des Bédouins arabes*, traduit du français du chevalier d'Arvieux, avec des observations et un supplément du traducteur, publié en 1789. Rosenmuller fut aussi, pendant long-temps, un des collaborateurs de la *Gazette littéraire* de Leipzig.

ROSINI (CHARLES-MARIE), évêque de Pouzzol, conseiller d'état et archéologue distingué, naquit à Naples en 1749. Destiné dès son enfance à la carrière ecclésiastique, il reçut la première éducation chez les jésuites, et passa ensuite dans le séminaire de cette capitale où il travailla sous la direction des deux célèbres professeurs Ignarra et Martovelli. Il fit de tels progrès dans la littérature classique, qu'à l'âge de vingt ans on lui confia une chaire de grec et de latin. Sa piété n'était pas moins remarquable que la solidité et l'étendue de son instruction; aussi lorsque l'archevêque de Naples conçut le projet de relever, par une organisation mieux entendue, les écoles du séminaire métropolitain, Rosini fut choisi pour le diriger, et s'acquitta de cette nouvelle tâche avec un zèle, une activité et une intelligence admirables. Admis au sein de

l'académie archéologique d'Herculanum, fondée par le roi Charles III, et chargé de l'explication des *papyrus*, les recherches qu'il fit pour remplir la tâche qu'on lui avait confiée le mirent, au bout de dix ans, en état de commencer à publier sa grande collection de *papyrus* d'Herculanum, contenant les *Ecrits de Philodème sur la musique et la morale*, et un *Traité d'Epicure sur la nature*, qu'il enrichit d'interprétations savantes et de commentaires. Malgré la préoccupation causée par des études si difficiles et si variées, Rosini approfondit les sciences sacrées avec tant de succès que, lorsque son maître Ignarra fut appelé à la charge de précepteur du prince héréditaire, il se vit immédiatement désigné pour le remplacer dans la chaire de théologie que le vieux professeur occupait depuis longtemps. Nommé, en 1792, chanoine de la cathédrale de Naples, il fut, cinq ans après, sacré évêque de Pouzzol. A l'époque de la conquête du royaume de Naples par les Français, en 1806, Rosini fut élevé à la dignité de grand-aumônier et de conseiller d'état. En 1815, lors du retour du roi Ferdinand dans sa capitale, il fut nommé successivement président à vie de la société royale, grand-maître de l'université, directeur de l'instruction publique, et membre de la *consulta* d'état. Au milieu de ses nombreuses occupations politiques, littéraires et administratives, le vertueux prélat ne perdit jamais de vue un seul instant les besoins spirituels et temporels du diocèse confié à ses soins. Il mourut à Pouzzol, le 17 février 1837, âgé de quatre-vingt-huit ans. On a de lui : | *Dissertatio isagogica ad herculanensium voluminum explanationem*, Naples, 1797, in-folio. Dans cet ouvrage, considéré comme la plus importante de ses productions, il parle des anciennes éruptions du Vésuve, de celles qui engloutirent Herculanum, Pompeïa et Stabia; il remonte jusqu'à la fondation de ces villes célèbres qu'il croit d'origine phénicienne, et combat les fausses idées que plusieurs savans s'en étaient formées auparavant, entre autres celle de Cluvérius qui place Pompeïa dans l'emplacement où se trouve actuellement la petite ville de Scafati. | *Nuovo metodo per imparare facilmente la lingua greca* (traduit du français), Naples, 1784, in-8°; | *De vero studiorum scopo*, ibid., 1787, in-4°; | *De litterarum utilitate nullo non tempore capienda*, ibid., 1766, in-4°; | *Herculanen-*

sium voluminum quæ supersunt, ibid., 1793—1823, 3 vol. in-folio.

ROSSET (EMMANUEL), né à Annecy en 1785, fit ses premières études dans le collège de cette ville, où, à peine âgé de 18 ans, il avait déjà donné une tragédie de *Virginius*. Après avoir pris à la faculté de Paris le grade de licencié en droit, il alla se fixer à Grenoble en 1812 pour y exercer la profession d'avocat. Les événements de 1814 le ramenèrent dans sa patrie où il soutint de vive voix et par écrit les droits du roi de Sardaigne; aussi le commissaire extraordinaire envoyé en Savoie par l'empereur poursuivit Rosset qui se réfugia dans la vallée de Mont-Joie, au pied du Mont-Blanc, et ne reparut qu'à la chute de Napoléon. Nommé à cette époque sous-intendant et lieutenant juge-mage de la province de Genevois, il devint successivement sous-intendant d'Aoste, vice-intendant de Maurienne, intendant de Mondovi et enfin de Saluces, où il mourut le 16 mars 1836. Sincèrement attaché à la religion catholique, Rosset la défendit fréquemment par ses écrits. Au nombre de ses principales productions on cite : | *Lettres au peuple français sur la véritable conspiration du moment*, sous le nom de *Natalis*, Paris, 1827, in-8°; l'auteur avoua depuis cet écrit; | *le Banquet de Versailles*, 1828, in-8°; | *Considérations générales sur l'Europe et sur la France en particulier*, 1828, in-8°; l'auteur dénonce dans cet ouvrage les sinistres projets du parti ennemi de la religion. | *Théophile ou la philosophie du christianisme*, Lyon, 1831, in-8°. Rosset a publié aussi plusieurs poésies dont les plus remarquables sont : | *Le dix-neuvième siècle*, épître à M. le comte Ferrand, Genève, 1819; l'auteur y signale les travers de son époque. | *Chant royal*, à l'occasion du retour du roi de Sardaigne, Annecy, 1816. | *Les Moscovites*; | *Sophie de Menthon*, roman moral; ces deux écrits parurent sous le nom de *Valmore*, l'auteur ayant craint que le ministre actuel, M. de Chalus, ne trouvât mauvais qu'un homme en place s'occupât de littérature. | *Épître à Théophile*, sur la translation des reliques de saint François de Sales, et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, Turin, 1826; | *Théodicée ou le Triomphe du christianisme*, poème en 10 chants, 1833, in-12.

ROUBAUD (JOSEPH-MARIE), frère de l'auteur des *Synonymes* (voyez ROUBAUD PIERRE-JOSEPH-ANDRÉ, t. XI, page 126) naquit, ainsi que lui, à Avignon en

1738. Il entra d'abord chez les jésuites et se rendit à Paris après l'abolition de l'ordre. Lorsque le privilège du *Journal d'Avignon* fut rétabli, Roubaud fut chargé de la rédaction de cette feuille, et se fixa dans sa ville natale où il se livra en même temps à d'autres travaux. Il mourut à Paris le 26 septembre 1797. Il a traduit ou plutôt perfectionné, sous le double rapport de la pensée et du style, deux ouvrages écrits en italien par l'abbé Marconi, les *Vies des bienheureux Benoit Labre et Laurent de Brindes*. Les sermons de l'abbé Roubaud n'ont pas été imprimés et paraissent perdus ainsi que quelques autres écrits.

ROUGET-DE-L'ISLE (JOSEPH), homme de lettres et compositeur de musique, était né à Lons-le-Saunier (Jura), le 10 mai 1760, et servait dans l'armée française comme officier du génie à l'époque de la révolution. Il adopta avec chaleur les principes de 89, et composa, au moment où s'alluma la guerre contre l'Europe, l'*Hymne des Marseillais*, dont il fit les paroles et la musique. Cette pièce, remarquable par la verve et le mouvement, fut répétée en un instant d'un bout de la France à l'autre, et retentit bientôt dans toute l'Europe. Exécutée sur divers champs de bataille, elle transporta souvent les soldats d'un enthousiasme impossible à décrire. Mais si l'auteur eut à s'applaudir du succès prodigieux de la *Marseillaise*, qui s'associa en quelque sorte au triomphe de nos armes et conduisit tant de fois nos drapeaux à la victoire, il dut s'affliger amèrement de l'entendre vociférer autour des échafauds, où elle accompagna comme un chant funèbre les derniers gémisséments de plusieurs milliers de victimes. Rouget-de-L'isle était naturellement bon et modéré; malgré les gages qu'il avait donnés à la révolution il fut incarcéré sous la terreur, et ne dut la vie qu'au 9 thermidor. Plus tard il accompagna Tallien à l'armée des côtes de l'Ouest, et se trouva à Quiberon lors de la descente des émigrés. L'auteur de la *Marseillaise* ne reçut de la république aucune récompense, et Napoléon, qui n'appréciait que les services rendus à sa personne, le tint dans une constante défaveur. Sous la restauration, Rouget-de-L'isle vécut dans la retraite et chercha à se faire oublier de tous les partis. Le gouvernement de juillet le tira de l'obscurité à laquelle il s'était voué, lui assigna une pension, et lui donna la décoration

de la Légion-d'honneur. Il est mort à Choisy-le-Roi, le 27 juin 1836, à l'âge de soixante-seize ans. On a de lui : | *l'Hymne marseillaise*, 1792 ; | *Hymne à l'Espérance*, 1796, in-8° ; | *Essai*, en vers et en prose, 1796, in-8° ; | *Adéluide et Monville*, anecdote, 1797, in-8°, avec figures et musique ; | *Chant de Vengeance*, interrommé exécuté sur le théâtre des arts, le 19 floréal an VI ; | *L'école des mères*, 1798 ; | *Chant de guerre*, 1800 ; | *La matinée*, idylle, 1818, in-8°, avec musique ; | *Cinquante chants français*, paroles de différents auteurs, 1825, grand format de partition avec une lithographie.

ROUJOUX (PRUDENCE-GUILLEAUME, baron de), naquit en 1779, à Landerneau, où son père avait un emploi. Après avoir passé à l'école polytechnique, il entra dans la marine militaire et fut attaché, en 1800, à l'état-major du contre-amiral Lacrosse. Envoyé en qualité de capitaine général à l'île de la Guadeloupe pour y rétablir l'ordre, de Roujoux, pendant son séjour dans cette colonie, dressa une carte militaire de l'île, et fut chargé, à son retour en France, de quelques dépêches importantes. Une statistique du département de Saône-et-Loire, qu'il rédigea, attira sur lui l'attention du ministre de l'intérieur, et il fut nommé, en 1806, sous-préfet de Dole (Jura). Appelé, en 1811, à la préfecture du Ter (Catalogne), province qu'on venait de réunir à la France, Roujoux donna tous ses soins à l'assainissement de Gironne, chef-lieu de son département, place qu'un siège de sept à huit mois avait livré à toutes les calamités. Le nouveau préfet y fut attaqué du typhus, et n'échappa qu'avec peine aux ravages de cette maladie. Rentré en France, en 1814, à l'époque de l'évacuation de la Péninsule, il ne fut point employé par le gouvernement royal. Napoléon le nomma pendant les cent-jours préfet des Pyrénées-Orientales. La seconde restauration vint le rendre à la vie privée, et il s'occupa dès lors exclusivement de littérature. Après la révolution de juillet, il fut nommé préfet du Lot ; mais il conserva peu de temps cette place, et revint à Paris où il reprit ses travaux littéraires. De Roujoux est mort dans cette ville le 6 octobre 1836. On a de lui : | *un Essai d'une histoire des révolutions des sciences et des arts depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours*, Paris, 1811, 3 vol. in-8° ; | *Don Manuel*, anecdote espagnole, Paris, 1821, 2 vol.

in-12 ; | *Histoire d'Angleterre depuis la première invasion des Romains*, traduite du docteur Lingar, Paris, 1825-1826, 14 vol. in-8°. Cette traduction se ressent un peu de la précipitation avec laquelle elle a été faite, et l'esprit de l'auteur anglais n'y est pas toujours fidèlement reproduit ; | *Dictionnaire classique italien-français et français-italien, rédigé d'après les Dictionnaires de l'académie de la Crusca, d'Alberti, de Cormon et Manni*, Paris, 1826, 2 volumes in-18 ; | *Le monde en estampes, ou Géographie des cinq parties du monde, précédé d'un Précis de Géographie universelle, ouvrage consacré à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse*, Paris, 1828, 2 vol. in-8°, avec fig. ; | *Histoire des ducs de Bretagne*, Paris, 1828, 3 vol. in-8°. Roujoux était, en 1816, propriétaire et directeur du *Journal général de France*, qui prit plus tard le titre d'*Indépendant*, et qui fut depuis réuni au *Censeur*, puis à *La Renommée*, et enfin au *Courrier*.

ROUSSEAU (JEAN-DENIS), prêtre, chevalier de la Légion-d'honneur, inspecteur de l'académie de Caen, membre de plusieurs sociétés savantes, était né à Mazères (Indre-et-Loire), le 5 octobre 1765. Aîné de onze enfans, il fut occupé d'abord par son père simple laboureur, à la garde des troupeaux. Le curé de son village ayant remarqué l'intelligence du jeune Rousseau le prit en affection, lui apprit à lire et à écrire, l'initia au latin et lui procura les moyens d'entrer au collège de Tours. De brillans succès y attendaient le jeune élève, et pour récompense de son mérite il obtint une bourse au collège de Louis-le-Grand à Paris, où il conserva toujours sa supériorité. A la fin de ses études, il fut nommé maître des conférences de philosophie et ensuite de théologie dans ce même collège, poste qu'il occupa jusqu'en 1790, époque à laquelle les poursuites contre le clergé dont il faisait partie, l'obligèrent à se cacher à Tours chez un imprimeur, où il exerça le modeste emploi de prote. Enfin en 1810, le grand-maitre de l'université le nomma professeur de philosophie à Liège, puis à Orléans. En 1815, nommé proviseur du collège royal de Bourges, il donna une vie nouvelle à cet établissement qui dépérissait ; il en fut de même pour celui de Lyon dont il fut nommé proviseur en 1817, et qu'il a mené à ce degré de prospérité où il s'est maintenu depuis. En 1827 il fut nommé inspecteur

de l'académie de Montpellier, puis de Caen. Il est mort à Tours le 12 novembre 1835. La plupart de ses travaux n'ont point été publiés : ce sont des ouvrages d'histoire, de géographie, des traductions d'auteurs grecs et latins, des dissertations métaphysiques et des recherches archéologiques. Il a fait paraître un savant traité de *Géographie ancienne*, une *Traduction de l'art poétique*, et une autre des *Distiques de Muret*. Il était depuis 1835 chargé de rédiger l'*Annuaire de l'association normande*.

ROZE (l'abbé N.), naquit à Bourneuf, près Châlons-sur-Saône, le 20 janvier 1745. Admis à l'âge de sept ans comme enfant de chœur dans la collégiale de Beaune, il y fit de si rapides progrès dans la musique, qu'à l'âge de dix ans il composa et fit exécuter à Beaune un motet à grand orchestre, qui obtint le suffrage des amateurs. Nommé, à onze ans, page de la musique du roi, il préféra rester dans cette ville pour y continuer ses études. Il entra plus tard au séminaire d'Autun, où il composa divers morceaux de plain-chant que l'on conserve encore dans ce diocèse. A son retour à Beaune, en 1769, l'abbé Roze fit pour la collégiale une messe à grand orchestre. M. d'Auvergne, surintendant de la musique du roi, frappé du mérite de cette composition, chargea l'auteur de faire un motet pour le concert spirituel. Ce fut à ce morceau qu'il dut le commencement de sa réputation dans la capitale. Bientôt après, l'abbé Roze fut appelé à la maîtrise d'Angers, et il contribua puissamment à ranimer dans cette ville le goût de la musique. Il alla ensuite habiter Paris, où de nouvelles compositions religieuses, exécutées aux Saints-Innocens, achevèrent de le faire connaître. Il a formé un grand nombre d'élèves, dont quelques-uns ont aujourd'hui de la réputation. En 1802, il composa une messe à grand orchestre qui fut exécutée à Saint-Gervais, et qui lui mérita les éloges de tous les maîtres. Il fut en 1807, nommé bibliothécaire du conservatoire de musique, et le 26 juillet 1809, il reçut de l'académie de Dijon le titre d'associé résidant. L'abbé Roze était d'un caractère gai et aimable; il joignait à une voix agréable un goût pur et une grande facilité. Il est mort en 1819, à l'âge de soixante-quatorze ans.

RUE (l'abbé GERVAIS de la), antiquaire distingué, chanoine honoraire de l'église

cathédrale de Bayeux, né le 7 septembre 1751, à Caen, montra dès sa jeunesse cet amour du travail et ce goût des recherches historiques auxquels il dut sa réputation. Dès les premières années de la révolution française, il se réfugia en Angleterre. Revenu en France après le 18 brumaire, il se fixa à Caen, sa ville natale, et s'y livra à de savantes études d'archéologie. Il s'occupa surtout de nos anciens poètes romanciers et prosateurs, sur lesquels il avait précédemment fait des recherches dans les bibliothèques et archives publiques de l'Angleterre. Il a publié les ouvrages suivans : | *Essais historiques sur la ville de Caen et son arrondissement*, Caen, F. Poisson, et Rouen, Renault, 1820, 2 vol. in-8°, avec 8 dessins lithographiques; | *Recherches historiques sur la prairie de Caen*, Caen, an XII (1804), in-8°; | *Recherches sur la tapisserie représentant la conquête de l'Angleterre par les Normands, et appartenant à l'église cathédrale de Bayeux*, Caen, 1824, in-4° de 92 pages, orné de 8 planches représentant la tapisserie. Ce mémoire fut lu en 1805, à l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen. En 1812, la société des antiquaires de Londres le fit traduire en anglais, et imprimer dans le XVII^e volume de ses mémoires; | *Recherches sur les ouvrages des bardes de la Bretagne armorique du moyen-âge*, lues à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut, le 50 décembre 1814, Caen, 1815, in-8° de 72 pages. Le même auteur a fourni plusieurs *Mémoires* au recueil de la société des antiquaires de Londres, et il a publié dans un numéro du *Mercur*, des *Réflexions sur les leçons du cours de Chénier*, fait à l'athénée sur l'ancienne histoire de la langue française. L'abbé de La Rue est mort à Cambes, près de Caen, le 25 septembre 1835. Il était correspondant de l'institut, membre de la société des antiquaires de Londres, de l'académie des belles-lettres et de la société d'agriculture et de commerce de Caen.

RUSCA (ERNEST), médecin distingué, naquit à Milan en 1801. Il étudia la médecine à l'université de Pavie, où il fut reçu docteur et bientôt membre assistant à la clinique, répétiteur de pathologie et de matière médicale. En 1831 le gouvernement impérial nomma Rusca membre de la commission des médecins lombards, pour prévenir la contagion du choléra asiatique qui commençait à dévaster la

Gallicie, la Hongrie et la capitale de l'empire. Envoyé dans ces contrées pour étudier la nature et les effets de cette terrible maladie, il publia son *Istruzione sul metodo di assistere coloro che venissero del cholera-morbus*, Milano, 1833, un vol. in-8°. Employé ensuite par le gouvernement au grand hôpital de Milan, il publia le *Manuel des infirmiers assistants*, Milan, 1833, un vol. in-8°. Il venait de terminer sa publication de la *Clinique médicale d'Andral*, Milan, 1834, un vol. in-8°, lorsqu'il mourut le 27 mars de la même année.

RYCKEWAERT (AUGUSTIN-JOSEPH), né à Poperinghe, le 10 mai 1771, fit avec succès ses études de théologie à Douai et à Louvain. L'invasion des Français en Belgique, et le commencement de la persécution ne le détournèrent point de sa vocation. Ordonné prêtre à Malines, le 1^{er} avril 1797, il parcourut en missionnaire la partie française du diocèse d'Ypres. Successivement vicaire de Saint-Jean et de Saint-Bertin à Poperinghe, et professeur de théologie au séminaire de Gand, les affaires de l'Eglise sous Bonaparte lui donnèrent occasion d'exercer son zèle. Il fut occupé avant et pendant le concile à préparer des matériaux pour le docteur van de Velde, théologien de M. de Broglie. Après l'arrestation de ce prélat, il contribua beaucoup à la résistance que le clergé opposa aux prétentions du gouvernement impérial. Ryckewaert demeura secrètement à Gand, composa dans sa retraite un écrit anonyme qui fut imprimé sous le titre de *Quæstio momentosa*, in-12 de 31 pages. Il y prouve que l'élection faite le 22 juillet 1813, par le chapitre de Gand, était nulle. Une prétendue réfutation de cet ouvrage ayant paru, il y répondit par

l'écrit intitulé : *Observationes auctoris quæstionis momentosæ*, in-8° de 32 pages. On lui doit encore : *Monitum christianum auctoris quæstionis momentosæ ad obrectatorem suum*, in-8° de 23 pages. Tous ces écrits montrent chez leur auteur non moins de zèle et de véritable savoir que de courage. Après le retour de M. de Broglie à Gand, Ryckewaert fut nommé examinateur synodal, puis président du séminaire de cette ville, emploi qu'il conserva jusqu'au 16 mai 1836, époque de sa mort. On doit encore à ce savant écrivain : une bonne édition des *Institutiones canoniques* de Devoti, des améliorations notables à la théologie de Dens, édition de 1828, et une suite à l'*Abrégé d'histoire ecclésiastique* de Berti, suite supérieure peut-être à l'ouvrage du religieux italien. Enfin il a publié peu de temps avant sa mort un bon recueil d'ouvrages choisis des Pères de l'Eglise, en dix vol. in-12. Ce recueil, sous le titre d'*Opera selecta*, fut terminé en 1833. Ryckewaert a fourni aussi des matériaux au *Spectateur belge*, et composé une *Dissertation sur l'Herméneutique de Janssens*.

RYLANCE (RALPH), écrivain anglais, né à Bolton dans le Lancashire, passa les premières années de sa vie à Liverpool où il se lia d'amitié avec Roscoe, auteur de la vie de Léon X. Il publia lui-même ou traduisit un très grand nombre d'ouvrages qui sont tous anonymes ou pseudonymes. Les seuls auxquels il ait attaché son nom sont une *Explication des dogmes du christianisme*, et une *Exposition de l'oraison dominicale*. Rylance mourut à Londres le 6 juin 1834, au moment où il préparait sur l'affinité des langues un ouvrage à la publication duquel il s'était disposé par une étude approfondie des langues welche et celtique.

SAA

SAARSFIELD (N.), général espagnol, né vers 1785, descendait du célèbre comte de Lucan, dont la fidélité à Jacques II ne recula point devant le sacrifice d'une fortune considérable, et qui suivit ce prince sur le continent, après le siège de Limerick. Saarsfield embrassa de bonne heure la carrière des armes, servit avec distinction dans la guerre de l'indépendance, et ne tarda pas à acquérir sous le duc de Wellington, la réputation d'un des meilleurs officiers de l'armée. Réunissant la théorie à la pratique, il sut fixer par son mérite les regards du roi Ferdinand VII qui, en 1827 et en 1832, lui confia le commandement d'un corps d'observation sur les frontières de Portugal. A l'époque de la mort de ce prince, il se trouvait à la tête de cette armée, et on s'attendait généralement à le voir se déclarer pour don Carlos; mais un message que lui avait adressé dans cette circonstance l'héritier légitime du trône d'Espagne, ne lui ayant point été remis à temps, Saarsfield considéra, dit-on, l'enfant comme ayant fait cession tacite de ses droits, et jura obéissance à Christine, qui dans l'intervalle s'était mise à la tête des affaires. Chargé bientôt par le gouvernement *de fait*, de comprimer une insurrection qui venait d'éclater à Bilbao et à Vittoria, il réussit dans cette double entreprise, et se vit néanmoins, par suite d'une intrigue de cour, éloigné presque immédiatement du commandement des troupes. Outré d'une disgrâce aussi brutale, il se retira alors à Pampelune, et refusa obstinément depuis cette époque de rentrer au service. Cependant la solitude presque absolue dans laquelle il se renferma, ne put le soustraire à une fin tragique; il périt assassiné, au mois d'août 1837, par les soldats de son propre parti, dans une de ces sanglantes insurrections si communes en Espagne depuis la dernière guerre, et qui ont déjà privé le trône chancelant de la régente Christine de tant de bras voués à sa défense. Un journal anglais (*The Post*), donnait peu de temps après la mort de Saarsfield, les détails suivans sur le caractère singulier de ce général : « Depuis

SAC

» sa disgrâce, l'humeur de Saarsfield, » naturellement peu sociable, était devenue morose et fantasque au dernier point. Il semblait avoir juré une haine implacable au monde entier, et refusa, pendant les deux dernières années de sa vie, de voir même ses plus intimes amis. La médisance, qui aime à s'attacher aux hommes distingués par leur position sociale, lui a reproché de se livrer sans mesure pendant sa retraite à l'usage du vin et des liqueurs fortes. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce goût, manifesté par lui dès sa jeunesse, ne nuisit jamais en rien au développement de son intelligence et à l'accomplissement de ses devoirs militaires. A jeun on le voyait pesant et embarrassé; mais une fois inspiré par sa liqueur favorite, son génie paraissait prendre une extension nouvelle, et ses officiers ne pouvaient alors se lasser d'admirer la présence d'esprit dont il faisait preuve dans la discussion des mesures les plus importantes. Plein de zèle pour le maintien de la discipline militaire, Saarsfield sut la rétablir dans l'armée espagnole d'où elle était depuis long-temps bannie. Il réussit également à se concilier l'affection de ses soldats, et il a fallu toute la corruption que les révolutions entraînent à leur suite, pour faire de quelques-uns d'eux ses assassins. Singulièrement froid à l'égard des Irlandais ses compatriotes, il avait une manière assez originale de lier connaissance avec ceux d'entre eux qui venaient le visiter, et dont il désirait cultiver l'amitié. Quelques jours après la première entrevue, il leur proposait un duel à l'épée, seulement, disait-il, pour s'assurer de leur habileté dans l'art de l'escrime. Si quelqu'un refusait, il lui tournait le dos et ne lui parlait de sa vie; quant à ceux qui acceptaient, après avoir croisé un instant le fer avec eux, ne songeant qu'à parer les coups sans chercher à les blesser, il les embrassait affectueusement, et les emmenait dîner avec lui, etc. »

SACY (le baron ANTOINE-ISAAC-SYLVESTRE de), le plus célèbre orientaliste

de l'Europe, était né à Paris le 21 septembre 1758. Orphelin à l'âge de sept ans, il fut élevé sous les yeux de sa mère, et acheva ses études sans fréquenter aucune école publique. En 1781, il obtint une place de conseiller à la cour des monnaies, et quatre ans après, il fut élu associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Louis XVI le nomma en 1791 un des commissaires généraux des monnaies; mais il se démit de cette place l'année suivante. Pendant les orages révolutionnaires, il vécut à la campagne dans une retraite absolue, et y composa ses beaux *Mémoires sur les rois sassanides*. Appelé à faire partie de l'institut, lors de sa formation, Sylvestre de Sacy donna sa démission pour ne point prêter le serment de haine à la royauté que l'on exigeait alors. Le même serment lui ayant été demandé en 1795, en sa qualité de professeur d'arabe à l'école des langues orientales vivantes, il déclara qu'il ne le prêterait pas. Comme il était difficile de le remplacer, on le laissa continuer ses leçons. Lors de la réorganisation de l'institut, sous le gouvernement impérial, il y entra définitivement, et fut attaché à la classe d'histoire et de littérature ancienne. Peu après, une chaire de persan fut établie pour lui au collège de France. Nommé en 1808 membre du corps législatif par le département de la Seine, il y siégea jusqu'au retour du roi. Il adhéra en 1814 à la déchéance de Napoléon, et prit une part très active à la discussion des projets de lois présentés à la chambre pendant cette session. Le 5 octobre, il défendit éloquemment les émigrés; et, le 28 du même mois, il parla en faveur du projet de loi sur la restitution à faire de leurs biens non vendus, et soutint contrairement à l'opinion de quelques-uns de ses collègues que, la confiscation ayant été injuste, le mot *restitution* devait être maintenu dans la loi. De Sacy ne fit point partie de la chambre de 1815. Il fut nommé par le roi, en 1814, censeur royal, devint en février 1815, recteur de l'université de Paris, et au mois d'avril suivant, membre de la commission de l'instruction publique, puis du conseil royal qui succéda à cette commission. Il se démit de ces fonctions le 1^{er} décembre 1822, par un motif de santé. De Sacy avait été créé baron en 1813, membre de la Légion d'honneur dès l'origine. Il reçut du roi en 1814 le grade d'officier, et en fut nommé commandeur le 18 décembre

1822. Lors de la dernière organisation de l'institut en 1816, il fut maintenu dans l'académie des inscriptions et belles-lettres, et au mois d'octobre de cette année, le *Journal des savans* ayant été rétabli par une ordonnance royale, il en fut nommé un des directeurs. Les travaux de Sylvestre de Sacy avaient étendu sa réputation dans tout le monde civilisé. Il était membre de la société des sciences de Göttingue, de la société des antiquaires de Londres, des académies royales de Copenhague, Berlin, Munich et Naples, de l'académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, de la société asiatique de Calcutta, de l'université de Casan, de la société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, etc. C'est à lui que l'on doit la fondation de la société asiatique de Paris, dont il fut élu chaque année président. Une ordonnance du roi, du 50 décembre 1823, le nomma administrateur du collège de France, et par une autre ordonnance, il succéda en 1824 à Langlès dans la place d'administrateur de l'école royale des langues orientales vivantes. Toutes ces fonctions ne l'empêchèrent jamais de faire avec autant de zèle que de succès ses cours de persan et d'arabe dans ces deux établissemens, où ses leçons formèrent un grand nombre de savans dont les noms sont devenus célèbres. Plusieurs de ses élèves étrangers et entre autres MM. Freytag, Kosegarten, Rasmussen, Haughton, remplissent aujourd'hui des chaires de littérature orientale en Allemagne et en Russie. Parmi les savans français qui lui doivent leur science et leur illustration, nous citerons les Chesi, les Remusat, les Quatremère, les Jaubert. Ce fut à la recommandation de Sylvestre de Sacy que le gouvernement créa, en 1814, au collège de France, la chaire de sanskrit, celle de chinois, et en 1828, celle d'indostani. Sylvestre de Sacy était aussi un des administrateurs de la bibliothèque royale, et, après la révolution de 1830, il fut appelé à la chambre des pairs. Parvenu à une vieillesse avancée, il avait conservé toute l'activité de son zèle, aussi bien que toute l'énergie de ses facultés. Dans sa quatre-vingtième année, âge où l'on peut à peine compter sur le lendemain, il publiait un de ses plus beaux ouvrages, un livre qui suffirait à fonder une renommée, le *Traité de la religion des Druzes*. Le jour de sa mort, arrivée subitement le 23 février 1858, il avait fait sa leçon accoutumée au

collège de France; il s'était rendu à la bibliothèque royale où il avait examiné des manuscrits orientaux, avait pris part aux travaux de l'académie des inscriptions, et enfin avait siégé et parlé dans la chambre des pairs. Par l'étendue de ses facultés comme par la variété de ses connaissances, Sylvestre de Sacy fut en quelque sorte le *Cuvier* des lettres et des sciences historiques, et on peut le proposer comme le parfait modèle du savant et de l'homme de bien. MM. Jomart, président de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et Hase conservateur de la bibliothèque royale prononcèrent des discours sur sa tombe. Immédiatement après ses obsèques, le premier de ces deux savans adressa à son fils, M. Ustazade Sacy, une lettre dans laquelle il lui annonça que l'académie des inscriptions avait décidé qu'une médaille serait frappée en l'honneur de son illustre père. Sylvestre de Sacy a publié : | *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse et sur les médailles de la dynastie des Sassanides*, suivis d'une *Histoire de cette dynastie*, traduite du persan de Mircond, 1793, in-4°, avec 9 planches et un supplément imprimé en 1797, extrait du *Journal des savans*; ces différens mémoires avaient été lus par lui à l'académie des inscriptions et belles-lettres; | *Principes de grammaire générale*, 1799, 1804 et 1815, in-12; | *Lettre au C. Chaptal au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette*, 1802, in-8°, avec 2 planches; | *La colombe messagère plus rapide que l'éclair, plus prompt que la nue*, par Michel Sabbagh, traduite de l'arabe en français, 1803, in-8°; | *Chrestomathie arabe*, 1805, 3 vol. in-8°; 2^{me} édition fort augmentée, 1825-1827, 3 forts vol. in-8°. Cet ouvrage contient divers morceaux inédits, offrant les exemples de toutes les difficultés, pour en donner la solution. On y trouve à la fois exactitude, correction, critique historique et littéraire, érudition, analyse grammaticale et l'explication d'un grand nombre de mots ou d'acceptions de mots négligés par tous les lexicographes. | *Traduction latine de l'histoire des Arabes avant Mahomet*, par About-Féda, avec le texte arabe à la suite du specimen de Procope, Oxford, 1806, in-4°; | *Relation de l'Egypte par Abdallatif*, traduite de l'arabe et enrichie de notes, 1810, in-4°; c'est un des plus importants ouvrages de M. de Sacy. | *Grammaire arabe à l'usage des*

élèves de l'école spéciale des langues orientales vivantes, 1810, 2 vol. in-8°, avec 8 planches; le 1^{er} comprend toute la théorie de la langue arabe; le 2^{me} en donne la syntaxe distribuée suivant l'ordre de la grammaire générale et ensuite d'après le système des grammairiens arabes. | *Calila et Dimna*, ou *Fables de Bidpai* en arabe, précédées d'un *Mémoire sur l'origine de ce livre et sur les diverses traductions qui en ont été faites dans l'Orient*, et suivies de la *Moallaka de Lebid* en arabe et en français, 1816, in-4°; | *Lettre à M*** conseiller de S. M. le roi de Saxe, relativement à l'ouvrage de M. Bail, intitulé : Des Juifs au 19^e siècle*, 1827, in-8°. M. Mathis Mayer Dalmbert a répondu à cet opuscule par une lettre anonyme datée d'Amsterdam, 1817, in-8°, et M. de Cologne y a aussi opposé des *Réflexions* à M. le baron S. de S., 1817, in-8°. | *Opinion sur la loi relative à la liberté de la presse*, 1818, in-8°, et plusieurs autres opinions ou rapports faits à la chambre des députés; | *Mémoires d'histoire et de littérature orientale*, 1818, in-4°, avec 2 planches; ces mémoires lus à l'académie, et insérés dans les recueils de l'institut sont : *Recherches sur le droit de propriété territoriale en Egypte; sur les monumens de Kirmenschah*; c'est une addition à l'un des *Mémoires sur les antiquités de la Perse*, ci-dessus; sur des inscriptions arabes trouvées en Portugal; sur l'origine du culte que les Druzes rendent à la figure d'un veau; Sur la dynastie des Assassins. | *Les séances de Hariri*, en arabe, avec un commentaire perpétuel, aussi en arabe, 1822, in-fol.; | *Discours, rapports et opinions* sur divers sujets de législation, d'instruction publique et de littérature, 1823, in-8°; | *Où allons-nous et que voulons-nous? ou La vérité à tous les partis*, par un ancien membre de la chambre des députés, 1827, in-8°; | *Anthologie grammaticale arabe*, ou *Morceaux choisis de divers grammairiens et scholiastes arabes*, avec traduction et notes, 1829, in-8°. Dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, 74 articles qui forment une des parties les plus précieuses de cette collection, et dont la réunion pourrait faire 3 forts volumes in-8°. Nous citerons les plus importants, en indiquant par un astérisque, ainsi que pour ses autres mémoires et dissertations, ceux qui ont été tirés à part : * *Traité des monnaies musulmanes*, traduit de Makrizi, avec le texte arabe, 1797, in-8°;

il faut y joindre une notice de quelques monnaies de Tunis, d'Alger et de Maroc; * *Poids et mesures légales des Musulmans*, in-8°; * *Sur les Moallakat*; * *Notice sur l'histoire des rois de Mauritanie*, par Aboul Hassan; * *Relation d'une insigne imposture littéraire, et sur une monnaie ou assignat de verre fabriquée en Sicile par les Sarrasins*, avec figures; * *Sur quelques passages des mémoires sur l'Egypte*; * *Notice du livre d'Enoch*; * *Sur la Bibliotheca arabica*; * *Sur les Fables de Logman*; * *Sur le mont des pyramides d'Egypte*; * *Sur les ouvrages de M. Hager relatifs à la Chine*; * *Notice des manuscrits laissés par dom Berthereau*; * *Sur la Géographie orientale d'Ebn Hankal*; * *Sur la Description des monnaies de Maroc*, par Dombay, et sur sa *Grammatica mauro-arabica*; * *Essai sur les inscriptions cunéiformes de Persepolis*, par Munter; * *Sur la Chorasmie d'Aboul-Feda*, traduit par Dem Alexandrides qui fit une réponse à cet article, Vienne, 1808, in-8°; * *Sur l'appréciation du monde*, traduit par M. Berr; * *Sur les deux ouvrages de M. Etienne Quatremère sur l'Egypte*; * *Notice des médailles arabes publiées par M. G. M. Frøhn*; * *Sur les anciens alphabets et hiéroglyphes de M. de Hammer*; * *Divers articles sur les Mînes de l'Orient*; * *Sur l'Exportation à Constantinople*, par M. de Diez; * *Sur les Samaritains*; * *Sur les travaux de M. Asselin de Cherville*. | Dans les *Annales des voyages*: * *Privileges accordés aux chrétiens et aux juifs de Cochins*, par les monarques indiens; * *Sur les Gardjestan*, et sur le Djouzan, provinces de la Perse orientale. | Dans le recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres: * *Mémoires sur divers événemens de l'histoire des Arabes avant Mahomet*; * *Sur la version arabe des livres de Moïse à l'usage des Samaritains*, publiés précédemment en latin, mais non complet, dans l'*Allmq. bibl. de bibl. litt.* de M. Eichhorn; * *Sur l'Origine et les anciens monumens de la littérature parmi les Arabes*. | Dans les *mémoires de l'institut* (classe d'histoire et de littérature ancienne), outre les cinq mémoires indiqués ci-dessus: * *Discours sur la traduction d'ouvrages écrits en langues orientales*, extrait des discussions sur le rapport du juré des prix décennaux; * *Rapports sur les recherches faites dans les archives du gouvernement, et autres dépôts, publiés à Gènes*. | Dans les *Notices et extraits des manuscrits de la biblio-*

thèque du roi: * *Notice sur le livre Des étoiles errantes* (histoire d'Egypte et du Caire); et sur le *Livre des conseils*, poème persan; * *Le Livre des perles* (histoire des siècles), par Schehabeddin; * *Extraits de Nikbi Ben Masoud* (histoire générale de Perse, des Khalifes); * *Le livre du Secret de la créature*, par le sage Behnous; * *Histoire des poètes par Douleschah*; * *Le présent sublime*, ou *Histoire des poètes* par le prince Sam Mirza; * *Les sept Moallakat*; * *Histoire des sept Yemenneddoula Mohmoud, fils de Sebecetghio*, traduit de l'arabe en persan, par Aboulscheref Nassi; * *Le foudre du Yemen*, ou *Conquête du Yemen par les Othomans*, par Lescheikh Kothbeddin, et trois autres ouvrages sur le Yemen; * *Histoire de la Mecque*, par Kothbeddin; * *Notice d'un manuscrit du Pentateuque*, conservé dans la synagogue des juifs de Caï Fong Fou, de deux *manuscrits arabico-espagnols*, et de deux *syriaques*; * *L'ordre des chroniques*, par le Cadki Beidheavi; * *Sur l'Indicateur et le moniteur de Massoudi*; * *Notice d'un manuscrit pris mal à propos pour le catalogue des livres de la Djami, nommé Alkzahr* (mosquée du Caire); * *Notice d'un manuscrit arabe sur l'orthographe primitive de l'Alcoran*, et trois autres *mémoires* sur le même sujet; * *Traité de la prononciation des lettres arabes, du Hamza et de la lecture de l'Alcoran*; ce morceau sert de complément à la *Grammaire arabe*. * *Notice d'un dictionnaire balaibalan* (langue artificielle qui tient de l'arabe, du persan et du turc); * *Notice d'un manuscrit des fables de Bidpai*; * *Définition*, ouvrage du seïd schérif Dzeineddin Djordjani; * *Livre de Calila et Dimna*, traduit en persan par Aboul Maali Nasrallah; * *Le parangon de la science*, traduction persane du livre de Calila, par Aboul l'Fazle; * *L'électuaire des cœurs*, traduction persane du livre indien intitulé *Hitoupadésa*; * *Notice de l'ouvrage intitulé: Liber de Dimna et Galila*; * *Pièces diplomatiques tirées des archives de la république de Gènes*; * *Notice d'un manuscrit espagnol à l'usage des maures d'Espagne*, contenant un *Traité de la croyance des pratiques et de la morale des Mahométans*; * *Notices et extraits de divers manuscrits arabes et autres*, imprimerie royale, 1814, in-4°. C'est la réunion des pièces qui forment la moitié du tome II des *Notices*, savoir: *Définitions du Seïd Djordjani*; sur les *fables de Bidpai*, traduites en persan et

en latin; sur la *version persane de l'Hitoupadésa*. | Dans les *mémoires de l'académie de Gœttingue* : * *De notione vocum Fenzor et Tanvil, in libris qui ad usum Druzorum pertinent*. | Dans la *Bibliothèque française* de Charles Pougens : * *Notice sur la métrologie de Lespara*; * et sur le *Maitre anglais* par Cobbet et Duroire. | Dans les *Mines de l'Orient*, sur le Gardjestan; * Traduction des vers de Mich. Subhagh; * *Pend Namerh* (livre des conseils, traduit du persan de Scheikh Assur, avec l'errata inséré au *Magasin encyclopédique* de 1815; * *Poème d'Azcha* (en arabe), avec la traduction française et des notes. Dans la *Bibliothèque universelle de littérature bibl.* d'Eichhorn : * *Commentatio de versione samaritanao-arabica Pentateuchi duobus codicibus Parisiensibus*. | Dans le *Moniteur* : * Sur les Ismaéliens ou Assassins, in-8°; * *Notis de l'arte di trodurne* de Carrega; * Sur les *mémoires d'Et. Quatremère sur l'Egypte*; * Sur une *correspondance inédite de Tamerlan avec Charles VI*; * *Ouverture des cours de sanskrit et de chinois, au collège royal de France*. | Dans le *Journal des savans*, depuis son rétablissement : * *Notice d'un manuscrit espagnol, en caractères arabes*; * Sur la *version persane du N. T.* de Martin; * Sur le tome IV des *Mines de l'Orient*, 1816, in-8°; * Sur les *Moullakat*; * Sur la *version arabe du Nouveau Testament* fait au Bingale; * Sur la *Lettre d'Akerblad*, relative à une inscription phénicienne trouvée à Athènes; * Sur les *Mille et une nuits*; * Sur les monnaies bulgares, etc., publiées par M. Frœhn; * *Notice sur le but et les travaux de la société biblique anglaise et étrangère*. | Des notes et observations dans divers ouvrages, tels que les *Voyages aux Indes orientales* de P. Paulin de St-Barthélemy; le *Traité de la chasse d'Oprien*, par Belin de Bahu, à laquelle il a joint un *extrait d'El de Mui*; et le *Voyage de Durand au Sénégal*. | Il a été l'éditeur de la *Chronique du P. Gaubil* (en société avec M. Abel Remusat); du tome XVI des *Mémoires concernant les sciences et les arts des Chinois*, par les missionnaires de Pékin; de la seconde édition totalement refondue, des *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, par le baron de Sainte-Croix; de l'*Essai sur les mystères d'Eleusis*, par M. Ouvaroff; de la *Description de Cachalik de Bagdad*, par M. Rousseau; du *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du mu-*

sulmanisme, par le même. | Des *notices ou discours funèbres* sur Duboy-Laverne, sur Anquetil-Duperron, Sainte-Croix, Brière-de-Montdetour, et deux sur La-porte-du-Theil : l'une en tête du catalogue de sa bibliothèque, l'autre dans le *Moniteur*. | Un grand nombre d'*articles* dans la *Biographie universelle*, principalement sur des poètes, littérateurs et philologues arabes et persans. Dans le *Journal* de la société asiatique : | un assez grand nombre de *discours* et de *mémoires* prononcés et lus dans les assemblées générales de la société, notamment des *Observations sur l'utilité de la poésie arabe*; *Recherches sur l'initiation des Ismaéliens*; *Notice des manuscrits des livres sacrés des Druzes*, mémoires dont quelques fragmens ont été insérés dans le recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Sylvestre de Sacy a traduit sur cette matière qui fait l'objet spécial de ses recherches, quatre manuscrits de la bibliothèque du roi : | *Mémoire sur le traité fait entre Philippe-le-Hardi et le roi de Tunis, en 1270, pour l'évacuation du territoire de Tunis par l'armée des croisés*; | *Observations sur l'édition des Voyages de Chardin*, donnée par Langles; | *Nouveaux aperçus sur l'histoire et l'écriture du Hedjaz*; | *Observations sur une pratique superstitieuse attribuée aux Druzes, et sur la doctrine des Nossairiens*.

SAINTE-MARGUERITE (la comtesse OLYMPE de), née à Aix en Provence dans l'année 1799, et morte dans cette ville vers la fin d'août 1836. Livrée tout entière à l'éducation de filles jeunes encore, elle composa plusieurs ouvrages à leur portée. Les plus estimés sont : | le *Manuel de l'enfance*; | *Les méditations sur l'enfance* de Notre-Seigneur Jésus-Christ, | et des *Instructions sur les évangiles des dimanches et fêtes*. Dans ces diverses productions, on remarque une instruction solide jointe aux sentimens de la piété la plus tendre.

SAINT-FAL (ETIENNE MEYNIER, dit), célèbre acteur du théâtre français, naquit à Paris vers 1760 de parens honorables. Entraîné de bonne heure par l'amour du théâtre, il reçut des leçons de Préville, changea de nom par égard pour sa famille et alla débiter à la Haye. Après un séjour de quatre à cinq années tant dans cette ville qu'à Bruxelles et à Lyon, il revint à Paris en 1782, et parut pour la première fois le 8 juillet, sur le théâtre

français dans le rôle de Gaston de *Gaston et Bayard*; deux ans après il fut reçu au nombre des sociétaires. A force de travail, il était parvenu à dissimuler les défauts de sa voix naturellement rauque et voilée; du reste l'harmonie de son jeu et de sa physionomie était parfaite. Après quarante-deux ans de services, il obtint sa représentation de retraite, et totalement éloigné de la scène depuis cette époque, il mourut à la fin de novembre 1833. Sa carrière dramatique est peut-être la plus longue dont le théâtre français ait gardé la mémoire.

SAINT-LEU (HORTENSE-EUGÉNIE de BEAUHARNAIS), reine de Hollande, duchesse de), née à Paris le 10 avril 1783, était fille d'Alexandre, vicomte de Beauharnais, général des armées françaises, président de l'assemblée Constituante, et de Joséphine Tascher de la Pagerie, depuis impératrice. Elle suivit presque en naissant, sa mère en Amérique, et ne revint en France, au commencement de la révolution, que pour être témoin des désastres de sa famille. Son père fut traîné à l'échafaud, sa mère jetée en prison, tandis qu'elle et son frère étaient confiés aux soins d'une gouvernante. Le 9 thermidor lui rendit sa mère, et le 15 vendémiaire lui assura un nouveau protecteur dans la personne de Bonaparte qui épousa M^{me} de Beauharnais. Placée comme pensionnaire dans l'établissement de M^{me} Campan, tandis que son beau-père se couvrait de gloire en Italie, Hortense orna son esprit de toutes les connaissances propres à son sexe, et acheva de s'y former aux manières du grand monde. Le 18 brumaire ayant amené aux Tuileries le consul Bonaparte, elle parut avec éclat dans la nouvelle cour, et fut recherchée par les hommes de France les plus distingués. Mais la politique seule fit son mariage et il ne fut pas heureux. Le consul, qui avait élevé son frère Louis, l'aimait comme son fils; Joséphine désirait de son côté lui donner sa fille, et tous deux attachaient la plus grande importance à voir naître des enfans qu'ils se proposaient d'adopter; mais sous ce rapport leurs espérances furent trompées, et le prince Louis se refusa obstinément à l'adoption de son fils aîné par Napoléon. Cet enfant, objet de tant d'affection et de tant d'espérances, fut enlevé en 1807 par le croup. Hortense accoucha, à l'époque du couronnement, d'un second fils qui fut bap-

tisé par le souverain pontife Pie VII. pendant son séjour à Paris, et qui est mort les armes à la main pendant l'insurrection de la Romagne qui a suivi la révolution de juillet. Obligée de quitter la France pour aller s'asseoir sur le trône de Hollande, elle voulut du moins y laisser des souvenirs honorables en faisant rappeler de l'exil de grands personnages auxquels la justice de l'empereur avait infligé cette peine sévère. Dès ce moment commença pour elle une série d'infortunes sans interruption. A la perte de son fils aîné vint se joindre bientôt le divorce de sa mère qu'elle alla rejoindre à Navarre, puis à la Malmaison. Elle vit dans ce dernier endroit l'empereur Alexandre ainsi que les souverains alliés, et leur inspira un tel intérêt qu'ils voulurent lui assurer un sort indépendant. Elle s'y refusa d'abord, ne voulant pas être seule heureuse au milieu du désastre de sa famille; néanmoins elle accepta ensuite le duché de Saint-Leu, formé pour elle et ses enfans, dans la seule vue de leur conserver une patrie ainsi qu'à elle-même. Ces bienfaits soulevèrent contre elle des haines dont elle se consolait dans le sein de sa mère; mais cet appui ne tarda pas à lui manquer. L'impératrice Joséphine expira dans ses bras le 19 mai 1814. Elle se vit alors exposée, sans défense, aux traits de ses envieux et de ses ennemis, parmi lesquels elle eut la douleur de compter des personnes à qui elle avait fait beaucoup de bien. Louis XVIII avait consenti à un arrangement favorable à ses enfans; Hortense crut lui devoir des remerciemens et en fut bien accueillie. Le débarquement de l'empereur vint lui susciter de nouveaux désagrémens; Napoléon lui fit un crime d'être restée au milieu de ses ennemis, et refusa d'abord de la voir; cependant il ne tarda pas à être éclairé sur sa conduite, et lui rendit toute son affection. Hortense n'usa de son retour à la faveur que pour être utile à une foule de personnes qui tombaient dans la position où elle venait de se trouver elle-même. Après le désastre de Waterloo, elle resta fidèle à Napoléon, l'accueillit à la Malmaison et lui prodigua tous les soins de la fille la plus tendre, sans s'inquiéter de compromettre son avenir. Après avoir reçu son dernier adieu, elle partit pour Paris d'où elle fut bientôt obligée de sortir, et passa à Genève, puis à Aix en Savoie où elle avait fondé un hôpital. Pendant qu'elle attendait dans

cette ville la décision des princes alliés sur son sort, un envoyé de son mari parut avec l'ordre de réclamer et d'emmener son fils aîné. Retirée ensuite à Constance, puis à Augsbourg, la duchesse de Saint-Leu passa en Suisse les dernières années de sa vie, et mourut à Arenenberg, le 5 octobre 1837. Sa famille a obtenu du gouvernement français que sa dépouille mortelle fût déposée dans le caveau de sa mère, l'impératrice Joséphine, dans l'église de Rueil, près Paris. Le prince Louis, troisième fils d'Hortense Beauharnais, auteur de la tentative d'insurrection qui eut lieu à Strasbourg, au mois d'octobre 1836, et condamné pour ce fait à la déportation en Amérique, réside actuellement en Suisse, où il était revenu pour recevoir le dernier soupir de sa mère. De toute cette famille, qui a éprouvé de si grandes vicissitudes, il ne reste plus que ce prince et son père dont la santé est depuis long-temps altérée.

SALA (VITALE), peintre d'histoire, naquit en 1805 à Cerunsco près de la ville de Cano. Il fut élève à Milan des plus célèbres professeurs de l'académie de Brescia, et particulièrement de Mezzola qui, après avoir perdu à l'âge de cinquante ans, la main droite, peignit avec la gauche d'une manière si admirable. Sala mourut à Milan au mois de juin 1855. Parmi les tableaux de sa composition on admire : *L'Arrestation de Barnabo Visconti*; *Le départ d'Altilius Régulus*; *La bataille de Landviano*, et plusieurs tableaux d'église.

SALVOLINI (FRANÇOIS), savant orientaliste, né en 1809 à Faenza, fit ses premières études à l'université de Bologne, et s'occupa plus tard, sous la direction du célèbre Mezzofanti, de la littérature orientale, où il fit en peu d'années les progrès les plus étonnans. Ses productions sur cette matière lui acquirent une réputation bien méritée, et les savans de tous les pays les accueillirent avec une approbation unanime. On cite particulièrement dans ce genre une *Analyse de l'inscription de Rosette*, ouvrage malheureusement inachevé, et l'*Explication des inscriptions de l'obélisque de Louxor*. Salvolini mourut au mois de février 1858, à peine âgé de vingt-neuf ans.

SAULNIER (LOUIS-SÉBASTIEN), conseiller d'état, et membre correspondant de l'Institut, naquit en 1788 dans l'ancienne Lorraine. Son père avait été secrétaire général de la police sous Régnier,

Fouché et Savary. Louis-Sébastien Saulnier entra à l'âge de vingt ans au conseil d'état; deux ans après il fut chargé par Napoléon d'une mission administrative en Pologne; nommé en 1815 directeur général de la police à Lyon, et enfin préfet du département de Tarn-et-Garonne pendant les cent-jours. Des études d'économie politique, et des investigations sur les travaux de la presse anglaise le conduisirent en 1825 à fonder la *Revue britannique*, recueil justement estimé qui a jeté dans la circulation une masse prodigieuse de documens scientifiques, industriels et littéraires. Le premier de tous les économistes français, Saulnier émit le vœu de voir l'armée appliquée aux travaux publics, vœu réalisé en partie il y a quelques années. Appelé en 1831 à la préfecture du Loiret, il mourut le 23 octobre 1855, à l'âge de quarante-sept ans seulement.

SAUMAREZ (sir JAMES), amiral anglais, né en 1757 dans l'île de Guernesey, descendait d'une famille française qu'on suppose s'y être établie lors de l'invasion de Guillaume le Conquérant; son père exerçait dans cette île les fonctions de médecin. James Saumarez embrassa dès l'âge de quatorze ans la carrière de la marine. Nommé lieutenant, au commencement de la guerre d'Amérique, en récompense de sa belle conduite à l'attaque de Sullivan, il accompagna plus tard sir Hyde Parker sur la flotte commandée par ce dernier, et prit une part remarquable à la brillante affaire qui eut lieu dans la mer du Nord, auprès de Dogger-Bank. Nommé capitaine à son retour en Angleterre, il ne tarda pas à aller rejoindre l'amiral Hood, et se signala dans le combat qui eut lieu entre l'amiral Rodney et le comte de Grasse, le 12 avril 1782. Placé ensuite sous les ordres de sir John Jervis, depuis lord Saint-Vincent, il se trouva au blocus de Cadix, et à la bataille donnée près du cap Saint-Vincent, au mois de février 1797. Associé à l'expédition commandée par le célèbre Nelson et dirigée contre les Français qui se rendaient en Egypte, Saumarez assista à la bataille d'Aboukir, l'une des plus meurtrières des temps modernes, et fut chargé après l'action du commandement des prises faites sur l'ennemi. Depuis cette époque il parvint successivement aux dignités les plus élevées du royaume, fut nommé vice-amiral de la flotte britannique, et en dernier lieu général du corps royal de l'artillerie de marine. Saumarez mourut

au mois d'octobre 1836, dans l'île de Guernesey où il s'était retiré depuis quelque temps.

SAUSSOL (ALEXIS), né le 6 février 1759, à Dourgne, diocèse de Lavaur, commença ses études à Castres et les continua à Toulouse. Il vint les terminer à Paris chez les Robertins dont l'enseignement était alors en réputation, et passa ensuite trois années au séminaire de Saint-Nicolas dans les fonctions de directeur et de grand préfet. De là il fut rappelé à Lavaur par M. de Castellane, évêque de cette ville, dont il devint l'aumônier ou peut-être le secrétaire particulier. A l'époque de la révolution, il suivit ce prélat en Espagne, et il habita pendant trois ans avec lui le célèbre monastère de Mont-Serrat en Catalogne. C'est là que Saussol recueillit les matériaux d'un ouvrage qu'il publia vers 1801 à Florence, où il avait suivi son évêque. Cet ouvrage intitulé : *Traité de la conduite à tenir après la persécution*, mérita à l'auteur un bref de la part de Pie VII. Vers le même temps, l'infante d'Espagne devenue reine d'Etrurie, qui résidait alors à Florence, l'attacha à l'éducation de son fils aujourd'hui duc de Lucques. Bientôt les vicissitudes auxquelles la vie des princes était alors exposée, séparèrent l'abbé Saussol de son élève dont il avait à peine commencé l'éducation. Il reçut néanmoins de la reine d'Etrurie la croix de Saint-Etienne et une pension de 12,000 francs, que la famille royale d'Espagne lui a payée jusqu'à sa mort. Rentré en France après la restauration, il exerça son zèle pendant plusieurs années aux environs de Lisieux, prêchant, donnant des retraites, et se livrant à toutes les fonctions du ministère. En 1817, Louis XVIII le nomma à l'évêché de Séez; les obstacles que rencontra l'exécution du concordat de 1817, retardèrent deux ans son sacre, et il ne prit possession de son diocèse qu'au mois d'octobre 1819. Le nouvel évêque remplit avec zèle toutes les fonctions de l'épiscopat; mais son attention se porta spécialement sur les établissements ecclésiastiques. Il créa un petit séminaire, reçut les élèves du grand séminaire à l'évêché en attendant qu'il leur eût fait préparer une habitation convenable, et enfin il fit don au diocèse de l'ancienne abbaye de Saint-Martin de Séez qu'il avait acquise et restaurée à ses frais. Il mourut le 17 février 1836, à l'âge de

soixante-dix-sept ans. M. l'abbé Maillard, directeur au séminaire de Séez, prononça son oraison funèbre.

SAUVAGÈRE (FÉLIX-FRANÇOIS LE ROGER D'ARTEZET de la), né à Strasbourg (1), en 1707, d'une famille de Touraine, mort le 26 mars 1781, servit d'abord dans le régiment de Champagne; mais son goût pour les sciences exactes le détermina bientôt à entrer dans le génie militaire. Tout en remplissant les devoirs de cet état, il se trouva porté à faire des recherches d'antiquité sur les lieux où son service l'appelait. C'est ainsi qu'étant employé à Marsal, il s'occupa des restes d'une chaussée romaine construite en briques. Il fut encouragé dans ce travail par le comte de Caylus et dom Calmet. Il en résulta un premier ouvrage, qui le fit connaître comme antiquaire, et qui parut sous ce titre : | *Recherches sur le briquetage de Marsal, avec un abrégé de l'histoire de cette ville et une description de quelques antiquités qui se trouvent à Tarquinpole*, Paris, 1740. Se trouvant ensuite sur les côtes de Bretagne, il fit des *Recherches sur les antiquités de Vannes*; elles parurent dans le Journal de Verdun (novembre 1753, p. 577). Il y en eut une 2^e édition, datée d'Amsterdam, et une troisième, abrégée, dans les Mémoires de l'académie de la Rochelle. Dans cet opuscule, il cherche à éclaircir quelques passages des Commentaires de César, qui concernent la guerre des Vénètes. Il donne aussi quelques détails, accompagnés de dessins, sur le prodigieux monument celtique de Carnac. Transporté ensuite à la Rochelle, il profita du voisinage de la ville de Saintes pour y étudier les nombreux restes d'antiquités romaines qui s'y trouvent. Il les décrivit dans une dissertation sous ce titre : | *Les Ruines romaines de Saintes et de ses environs, avec les particularités les plus remarquables sur cette ville, avec des planches et des cartes*. Les réunissant aux précédentes et à d'autres dont nous allons parler, il en forma un vol. sous ce titre : *Recueil d'antiquités dans les Gaules, enrichi de planches*, Paris, 1770, in-4°. S'étant marié en Touraine, et parvenu au grade de colonel, la Sauvagère quitta le service pour se retirer sur sa terre des Places, située vers le confluent de la Loire et de la Vienne, canton assez remarquable, qu'on nomme le Ver-

(1) Dreux du Radier (*Tables du Journal de Verdun*), le fait naître près de Chinon en Touraine.

ron. Là il voulut se livrer également à l'exploitation de son domaine et à la continuation de ses recherches d'antiquités. Ayant remarqué, au château d'Ussé, situé à deux lieues de chez lui, au confluent de l'Indre et de la Loire, deux sarcophages de momies, accompagnés d'hiéroglyphes, dont Kircher qui les avait vus à Marseille, lors de leur débarquement, avait déjà hasardé l'explication, en 1676, il en fit le sujet d'une *Lettre* à Court de Gébelin, en l'accompagnant d'une figure exacte. Celui-ci répondit en annonçant qu'on pouvait espérer de parvenir à déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens; et il donna l'esquisse de la méthode qui lui paraissait la plus propre à cette opération. Cette réponse est datée de 1769 : elle termine le *Recueil*; et elle est précédée de : *Recherches sur quelques antiquités des environs de Tours*. L'auteur cherche à prouver que la place qu'occupait *Cæsarodunum*, qu'on regarde comme l'origine de Tours, était deux lieues au-dessous de celle-ci, sur la rive droite de la Loire, à Maillé, qui avait pris le nom de Luynes. Là, entre autres ruines, on voit celles d'un aqueduc considérable. La Sauvagère donna aussi quelques nouveaux détails sur un monument situé dans le voisinage et connu sous le nom de Pile Saint-Mars. Ces explications furent vivement critiquées dans l'ouvrage intitulé : le *Mont Glonne*, ou *Recherche historique sur l'origine des Celtes Angevins, Aquitains, Armoriques, et sur la retraite du premier solitaire des Gaules au mont Glonne, de nul diocèse, sur les confins d'Anjou, d'Aquitaine et de Bretagne*, par M. C. Robin, premier curé cardinal de la ville d'Angers, Saumur, 2 vol. in-12. La Sauvagère ne tarda pas à répondre, par l'ouvrage suivant : *Recueil de Dissertations ou Recherches historiques et critiques sur le temps où vivait le solitaire saint Florent au mont Glonne, en Anjou; sur quelques ouvrages des anciens Romains nouvellement découverts dans cette province et en Touraine; sur l'ancien lit de la Loire, de Tours à Angers, et sur celui de la rivière de Vienne; sur le prétendu tombeau de Turnus à Tours (la ville de Cæsarodunum, première capitale des Turones sous Jules César); les ponts de Cé et le camp près d'Angers, attribués à cet empereur, et celui de Chenehutte, à trois lieues au-dessous de Saumur, avec de Nouvelles assertions sur la végétation*

spontanée des coquilles du château des Places; des Dessins d'une collection de coquilles fossiles de la Touraine et de l'Anjou; de Nouvelles idées sur la salu-nière de Touraine, et plusieurs Lettres de M. de Voltaire relatives à ces différents objets, Paris, in-12, 1776.

SAY (THOMAS), l'un des naturalistes américains les plus distingués, naquit à Indiana dans l'année 1788. L'académie des sciences naturelles de Philadelphie, dont il fut l'un des fondateurs, lui est principalement redevable de sa réputation. Ses travaux sur l'histoire naturelle occupent plus de huit cents pages du *journal* de cette société; il en fournit également un grand nombre aux *Transactions de la société américaine*, aux *Annales du lycée de New-Yorck*, au *Journal de Siliman*, etc. Ses ouvrages sur l'entomologie américaine et la conchyliologie jouissent de la plus grande estime dans le monde savant. Say mourut à New-Harmony le 20 octobre 1854.

SCHLEGEL (AUGUSTE-GUILLAUME), poète, critique, philologue et écrivain politique, né à Hanovre en 1767, était fils de Jean-Adolphe Schlegel, connu lui-même par des travaux littéraires, et qui fut l'ami de Rabener, de Gellert et de Klopstock. Doué d'une aptitude remarquable pour les langues, il apprit en peu de temps l'anglais, le français, l'italien et l'espagnol. Après avoir passé quelques années au lycée de Hanovre, il étudia la théologie à Gœttingue; mais bientôt son goût le porta vers les recherches philologiques. Lorsqu'il eut pris ses grades, il entra comme précepteur dans la maison d'un banquier d'Amsterdam. Plus tard, il devint professeur à Iéna, où il fut chargé de donner des leçons d'esthétique, et prit une grande part à la rédaction de la *Gazette littéraire générale*. De 1788 à 1800, il travailla avec son frère (voyez ce nom au tome XI du Dictionnaire), à l'*Athénée*, espèce de revue littéraire, où il consigna d'utiles préceptes, mais dont le ton parut trop décidé et trop amer. En 1802, il publia avec Tieck, l'*Atmanach des muses* où prédomine le mysticisme, et où la poésie prend le plus souvent un caractère religieux. Pendant un séjour qu'il fit à Berlin, Schlegel se lia avec M^{me} de Stael, qu'il accompagna en 1805 à Coppet, puis en Italie, en France, en Autriche et en Suède. Pendant dix ans, il fut le précepteur des enfans de cette femme célèbre, qui

parle avec reconnaissance des soins dont sa famille lui fut redevable. Schlegel publia en 1807 une comparaison de la Phèdre de Racine avec celle d'Euripide; cette production qui est une des moins importantes de l'auteur, fit néanmoins une grande sensation en France, à cause des attaques qu'elle renferme contre Racine. Pendant le printemps de 1808, Schlegel donna des leçons à Vienne sur l'art dramatique et la littérature. Ces leçons qui furent publiées plus tard en trois volumes, et traduites en français, réunissaient le mérite de l'expression à la justesse des idées, et obtinrent un succès mérité. Au commencement de l'ouvrage, se trouve un parallèle remarquable entre le genre classique et le genre romantique. L'auteur qui paraît avoir eu pour but de réconcilier les deux partis qui divisent la littérature moderne, affirme qu'il n'existe aucune opposition entre les deux genres dont chacun a un mérite propre, et qu'ils peuvent exister l'un à côté de l'autre sans contradiction. Selon lui, le classique est le genre antique; il produit une poésie et des formes dans l'esprit des Grecs et des Romains; le romantique est un fruit des temps modernes, il a son principe dans le moyen âge; le mot lui-même, selon Schlegel, indique l'origine du genre; il vient de *roman*, nom sous lequel on désigne les langues formées par le mélange du latin avec les dialectes allemands. Ce que dit Schlegel dans cet ouvrage sur les trois unités dramatiques est remarquable; il s'y élève contre l'autorité d'Aristote, et s'appuyant sur ce fait incontestable, selon lui, que les modernes sont supérieurs aux anciens pour la méthode et la critique, il s'efforce de prouver qu'il est ridicule d'aller demander à Aristote des théories littéraires; il va plus loin, et il essaie d'établir que ces unités imaginaires proclamées dans cent traités de littérature ne se trouvent même pas dans les *Poétiques* d'Aristote, livre dont l'authenticité peut d'ailleurs être contestée. Schlegel publia, en 1810, un volume de poésies qui fut réimprimé en 1811. C'est lui qui, après Bürger, a le mieux réussi dans le sonnet, et a le plus contribué à faire goûter cette forme de poésie dans son pays. Parmi ses compositions dans ce genre, on distingue surtout : *L'esprit du poète, Ave Maria; A Bürger; Le sonnet; Les trois rois; Jean dans le désert; Madeleine; La fuite des heures.* Parmi ses romances qui figurent dans

le même recueil, les plus remarquables sont : *Ariane, Pygmalion, Arion*, et une légende intitulée *Saint Luc*. On cite entre ses élégies : *L'art des Grecs, à Goëthe*. Schlegel fit imprimer séparément une élégie sous le titre de *Rome*, qu'il dédia à M^{me} de Stael. Dans ces divers ouvrages, l'auteur, mettant en pratique ses théories, s'efforce d'unir et de concilier le classique et le romantique. Schlegel mérite aussi d'être cité pour ses traductions. Celles qu'il a données de Shakespeare, du théâtre espagnol, surtout de Caldéron, et celles qu'il a publiées d'un choix de poésies italiennes, espagnoles et portugaises, ont obtenu un très grand succès. Dans les derniers temps de sa vie, il s'occupait de donner une édition des *Nibelungen*. En 1815, il travailla à divers recueils périodiques français et allemands, dans lesquels il déploya un talent qui lui assigne un rang distingué parmi les écrivains politiques de son pays. Il fut quelque temps secrétaire du prince royal, maintenant roi de Suède, et il le suivit dans les campagnes de 1815 et 1814. Il avait publié avant son départ un écrit sur le *système continental*, où Napoléon et sa *politique* étaient attaqués avec force. Il a fourni aussi plusieurs dissertations archéologiques à la *Bibliotheca italiana*, et à la *Bibliothèque universelle* de Genève. Schlegel perdit, en 1817, M^{me} de Stael qu'il appelait son illustre protectrice. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, il partit pour Paris où, de concert avec Auguste de Staël et M. de Broglie, il publia l'ouvrage posthume de cette femme célèbre : *Considérations sur la révolution française*. En 1818, il donna son *Essai sur la langue et la littérature provençales*, ouvrage qu'il avait écrit en français, et qui attira toute l'attention de l'homme le plus versé dans les antiquités de notre littérature, de M. Raynouard. Nommé la même année professeur à l'université de Bonn, il y ouvrit son cours par un beau discours qui a été traduit en français, et imprimé dans la *Revue germanique*. Depuis ce moment, Schlegel porta toute son activité vers l'érudition, et se livra avec une courageuse ardeur à l'étude des langues et des littératures de l'Asie. Il concourut à la publication de la *Bibliothèque indienne*, et en 1823, il fit imprimer, à Bonn, le premier livre sanskrit qui eût été publié en Europe. Ce livre avait pour titre *Bhagavad-geta*. Schlegel y joignit une version latine et un com-

mentaire. Le désir de nouer des relations avec l'Asie, et d'examiner les manuscrits du *Ramayana* dont il voulait donner une édition, le conduisit la même année en Angleterre. Au printemps de 1828, dans un voyage de quelques mois qu'il fit à Berlin, il donna dans cette capitale un cours d'histoire générale des beaux arts, et fit paraître deux volumes de morceaux de critique. L'année suivante, il fit paraître le premier volume du *Ramayana* et le commencement de l'*Hétopadesa* dont la seconde partie parut en 1851. Schlegel inséra dans l'*Almanach royal* de Berlin, pour les mêmes années, un *Aperçu de nos connaissances sur l'Inde*, d'abord jusqu'à Vasco de Gama, ensuite jusqu'à nos jours. Il a continué ses travaux d'érudition jusqu'à sa mort arrivée le 22 juillet 1856.

SCHLEIERMACHER (FRÉDÉRIC-DANIEL-ERNEST), un des plus savans théologiens et philologues de l'Allemagne, naquit à Breslau en 1768. Après des études solides il embrassa l'état ecclésiastique, se consacra à l'enseignement, se fit d'abord connaître par des traductions, puis entre autres ouvrages, par son célèbre *Discours sur la religion*, dont la quatrième édition parut en 1829. En 1802 il entreprit, de concert avec Frédéric de Schlegel, une *Traduction de Platon*, dont il fut chargé seul dans la suite, et dont 5 volumes seulement parurent depuis 1804. C'est peut-être le plus beau travail qu'on ait fait sur ce philosophe. Vers cette époque il commença aussi l'impression de ses *Sermons*. Après avoir professé dans plusieurs villes principales de l'Allemagne, il se fixa à Berlin en 1810, lors de la fondation de l'université de cette ville, et y déploya une éloquence encore plus brillante que du haut de la chaire de vérité. Une multitude d'écrits sur des matières religieuses et de controverse, où l'on retrouve partout le génie de l'écrivain, furent publiés par lui à diverses époques, et les *Mémoires de l'académie de Berlin* dont il était membre, contiennent depuis 1811 plusieurs morceaux importants sortis de sa plume, sur l'histoire de la philosophie ancienne. Schleiermacher mourut à Berlin au commencement de février 1855.

SCINA (DOMINIQUE), célèbre physicien italien, naquit à Palerme en 1765. Après avoir terminé ses études dans un collège des écoles pies, il embrassa la carrière ecclésiastique, et tout jeune encore fut nommé professeur suppléant à la chaire

de mathématiques dans l'université de sa ville natale. Le talent qu'il déploya dans l'exercice de ses fonctions, lui mérita quelques années après d'être nommé professeur titulaire de physique expérimentale, puis chancelier de la même université. Palerme lui est redevable de sa bibliothèque publique et de plusieurs établissemens d'éducation pour la jeunesse des deux sexes. La science lui doit aussi plusieurs ouvrages de physique et d'histoire, publiés à différentes époques. On cite comme les plus importants : | *Introduction à la physique expérimentale*, Palerme, 1805, in-8°, adoptée comme livre élémentaire dans plusieurs écoles publiques, et réimprimée à Milan dans la bibliothèque choisie des ouvrages classiques italiens anciens et modernes. | *Elémens de physique générale et particulière*, Palerme, 1828, et Milan, 1853, un vol. in-4°, complément du traité précédent, et qui, réuni à lui, forme un véritable corps de doctrine sur cette matière. | *Topographie de Palerme et de ses environs*, Palerme, 1818; | *Mémoires sur les eaux thermales de Termini*; | *Biographie du mathématicien Maurolico de Messine*; | *Mémoire sur la vie et les ouvrages d'Empédocle*, Palerme, 1815, un vol. in-12; | *Essai sur l'histoire littéraire de la Sicile dans le dix-huitième siècle*, Palerme, 1825-1827, 3 vol. in-8°. Scina mourut le 15 juillet 1857, lors de l'invasion du choléra asiatique à Palerme.

SCOPPA (l'abbé ANTOINE), littérateur distingué, naquit en Sicile vers 1762. Passionné de bonne heure pour la langue française, il parvint à force de travail à se rendre familière la connaissance de nos auteurs classiques tant poètes que prosateurs, et se rendit à Paris muni d'un gros volume dans lequel il s'évertuait à prouver que la langue française était aussi harmonieuse, aussi musicale que la langue italienne. Un rapport fut fait à l'institut sur ce travail qui valut à l'auteur une gratification de trois mille francs. Lors du rétablissement des Bourbons, Scoppa se rendit à Naples où il fut très bien accueilli du souverain qui le chargea d'établir des écoles d'enseignement mutuel. Il mourut le 15 octobre 1817, laissant les ouvrages suivans : | *Traité de la poésie italienne rapportée à la poésie française*, 1808, in-8°; | *Les vrais principes de la versification développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la langue française*, 3

vol. in-8°; | *Des beautés poétiques de toutes les langues considérées sous le rapport de l'accent et du rythme*, 1816, un vol. in-8°; cet ouvrage fut couronné par l'institut, dans la séance publique du 6 avril 1815

SEGUIN (ARMAND), économiste, né en 1768, est surtout connu par ses travaux sur la chimie appliquée aux arts, de concert avec Fourcroy, Berthollet, etc. On lui doit un *Mémoire* sur la combustion du gaz hydrogène dans des vaisseaux clos, et plusieurs autres mémoires insérés dans le *Journal de physique*. Possesseur d'une fortune considérable acquise dans le cours de la révolution par les fournitures de cuir pour les armées, il éprouva à diverses reprises des vexations de la part de Bonaparte, qui le fit arrêter sans motifs, et ne lui rendit la liberté qu'après avoir exigé de lui de fortes sommes d'argent. Seguin, voyant que ces espèces d'avaries se renouvelaient par trop fréquemment, prit à la fin le parti fort sage de rester en prison sans vouloir rien donner. Lorsque le blocus continental força, en 1808, de chercher des subrogats aux denrées coloniales, ce chimiste proposa pour remplacer le quinquina une composition de gélatine qui eut quelque succès, comme méthode perturbatrice, auprès des malades qui purent surmonter le goût désagréable de cette solution de colle-forte, qu'il fallait prendre à de grandes doses. Chacun connaît ses démêlés avec le célèbre munitionnaire Ouvrard, et les résultats qu'ils amenèrent. Seguin mourut à Paris, le 24 janvier 1853. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'économie politique, parmi lesquels on remarque : | *Observations sur l'emprunt, sur l'amortissement et sur les compagnies financières*, 1817, in-8°; | *Des finances de la France, à partir de 1818*, 1818, in-8°; | *Observations sur le mode de libération de la France*, idem; | *Observations sur un moyen donné par la loi de réduire les impositions*, 1819, in-8°. Il ne s'est guères passé d'année sans que Séguin ait publié plusieurs brochures sur divers points de l'administration financière de la France. Les plus remarquables de celles qui ont paru en 1831, sont : | *Grande suppression de l'impôt sur les sels*; | *Des dommages que causerait la nouvelle loi sur l'amortissement*; | *Des emprunts*; | *Essai sur les causes des malaises qu'éprouvent aujourd'hui en France les fortunes particulières*, etc.

SEMME (THOMAS), médecin, était né dans le Maryland le 13 août 1779. Reçu en 1801 à l'université de Pensylvanie où sa dissertation inaugurale sur les propriétés médicales des préparations de plomb annonça en lui de vastes connaissances et une profonde sagacité, il alla visiter la France, l'Espagne et plusieurs autres contrées de l'Europe, puis revint se fixer à Alexandrie (en Virginie), où il exerça la médecine jusqu'à la fin de sa carrière. Ce fut seulement dans les épidémies qui désolèrent cette ville en 1803 et 1821, et lors de l'invasion du choléra-morbus en 1832 qu'on put apprécier son génie bien-faisant. Il est mort à Alexandrie le 13 août 1833, à l'âge de cinquante-quatre ans.

SENEFELDER (ALOYS), inventeur de la lithographie, naquit à Prague en 1771. Cédant aux désirs de ses parents qui le destinaient au barreau, il commença à Göttingen l'étude du droit, bien qu'il ne se sentit aucune vocation pour cette carrière. S'étant trouvé tout à coup, par suite de la mort de son père, dépourvu de tout moyen de subsistance, il forma le projet de se faire comédien, et débuta en effet à Munich en 1791. Froidement accueilli du public, Senefelder ne tarda pas à se dégoûter de cette nouvelle carrière, et renonça totalement à l'état dramatique pour se livrer à l'étude des littératures modernes. Deux comédies qu'il composa et fit imprimer en 1792 et 1793 lui donnèrent occasion d'observer le travail des ouvriers de l'imprimerie, et d'acquérir ainsi toutes les connaissances relatives à cet art. Il éprouva bientôt l'envie d'imprimer ses ouvrages lui-même; mais la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas d'acquérir le droit qui lui était nécessaire pour mettre ce projet à exécution, il s'attacha dès ce moment à chercher un moyen moins coûteux. Une longue suite d'expériences et de découvertes amenèrent enfin le résultat qu'il désirait, et qui est devenu si populaire depuis cette époque. Les premiers essais de Senefelder dans l'art lithographique furent plusieurs œuvres de musique imprimées dans diverses villes où il se transporta successivement, et une collection de dessins d'Albert Dürer. On lui doit aussi un ouvrage intitulé : *L'art de la lithographie, ou description des différens procédés à suivre pour dessiner, graver et imprimer sur la pierre*, Munich, 1819, un volume in-4°. Senefelder mourut dans cette ville au mois de mars 1834.

SERASSI (PIERRE-ANTOINE), savant biographe italien, naquit à Bergame en 1721. Appelé d'abord à remplir une chaire de belles-lettres dans le lycée de sa ville natale, il fut plus tard mandé à Rome par le cardinal Furietti pour y diriger un collège qu'on venait de fonder pour l'éducation de la jeunesse de Bergame, établissement qui n'eut pas lieu faute de fonds. Il fut alors chargé des fonctions de secrétaire auprès du même cardinal Furietti, puis auprès de deux autres prélats romains. Il mourut dans cette capitale vers l'année 1771. On a de Serassi : *Notice sur la patrie de Bernard et de Torquato Tasso*, Bergame, 1742, in-8°; *Vie de Pierre Maffei*, ibid., 1747, in-4°; *Vie du Dante*, ibid. 1751, in-12; *Vie de Pétrarque*, ibid., 1753, in-12; *Vie de Pierre Bembo*, ibid., 1755, in-8°; *Vie de Politien*, ibid., 1757, in-8°; *Dissertation sur le grammairien-logicien*, Parme, 1787, in-8°.

SERCEY (PIERRE - CÉSAR - CHARLES-GUILLAUME, marquis de), vice-amiral, était né le 26 avril 1753, au château du Pec, près d'Autun. A treize ans, c'est-à-dire, à un âge où tant d'autres commencent à peine leurs premières études, il débutait dans la marine royale et entra dans la carrière où il devait s'illustrer. Il fit ses premières campagnes dans les mers de l'Inde, et deux voyages de découvertes aux terres australes. Nommé garde de la marine en 1770, et enseigne en 1772, la croix de Saint-Louis et une lieutenance de vaisseau devinrent plus tard la récompense des services qu'il rendit au siège de Pensacola où il commandait une corvette. Elevé en 1790 au grade de capitaine, il se trouvait à Saint-Domingue lors des premiers troubles de cette colonie, protégea et secourut de tous ses moyens les habitants de cette île. En 1793 il reçut, avec l'avis de sa nomination au grade de contre-amiral, l'ordre de prendre le commandement de la division qui se trouvait dans ces mers, et de réunir tous les bâtimens pour les ramener en France. Il en avait réuni plus de cinquante richement chargés, lorsque éclata la révolte des noirs. Forcé d'évacuer la rade, le marquis de Sercey avait à cœur de sauver le convoi important qui lui était confié : cependant il ne mit à la voile qu'après avoir reçu sur ses bâtimens six mille colons qui, échappés aux flammes et au carnage, étaient venus implorer sa générosité. L'état de ses approvisionnemens,

la guerre avec les Anglais et sa faible escorte, ne permettant pas de gagner les côtes de France, il dirigea son convoi sur les Etats-Unis où il arriva dans l'espace de dix ou douze jours, sans qu'un seul bâtiment se fût égaré ou eût resté en arrière. La conduite de ce convoi suffirait seule à la gloire de cet officier-général. Rentré en France, sur la fin de 1793, il fut exclu du service par suite d'un décret de la Convention nationale concernant les officiers nobles. Rappelé deux ans après, il reçut le commandement des forces navales destinées à aller prendre station dans les mers de l'Inde. Quelques indiscretions échappées aux commissaires civils embarqués sur cette division, lui ayant fait connaître que le but de leur mission était d'opérer le bouleversement de l'île de France par les moyens qui avaient réussi à Saint-Domingue, il en donna secrètement avis aux principaux habitans : les commissaires ne furent point reçus, et le marquis de Sercey facilita les moyens de les renvoyer. Sa plus belle campagne est celle de 1796 à 1802 dans les mers de l'Inde. Elle eut pour résultat la dispersion de formidables croisières ennemies, la protection de Batavia et des prises considérables. De retour en France pendant la paix qui suivit le traité d'Amiens, il fut accueilli avec distinction par le premier consul, et, lors de la création de la légion-d'honneur, compris dans la première promotion de commandeurs de cet ordre. Admis à la retraite en 1802, il fut néanmoins chargé, après la paix, en 1814, de la consolante mission d'aller délivrer de leurs fers ses infortunés compagnons d'armes qui gémissaient dans les pontons anglais. Cette mission valut le titre de vice-amiral au marquis de Sercey qui devint grand-officier de la légion-d'honneur le 18 août suivant, et le 3 mai 1816, commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il mourut à Paris, le 10 août 1836.

SHEA (DANIEL), né à Dublin en 1775, l'un des professeurs de langues orientales au collège d'Haileybury. Après être demeuré quelque temps à Malte où il apprit non-seulement la langue arabe classique, mais ses principaux dialectes ainsi que le persan, nommé en Angleterre membre de la société asiatique, il s'occupa de la traduction de l'*Histoire des premiers rois de Perse* par Mirkhond, ouvrage qui a été publié en 1834 et accueilli avec distinction par les orientalistes de l'Europe. Shea avait entrepris une tâche plus diffi-

cile, la traduction du Dabistan, quand la mort est venue l'arrêter, le 30 mai 1836.

SIEYES (le comte **EMMANUEL-JOSEPH**), était né le 5 mars 1748, à Fréjus, où son père était directeur de la poste aux lettres. Jeune encore, il fut envoyé à Paris pour y faire ses études ecclésiastiques, et obtint une place de sacristain dans la chapelle de Madame Sophie de France. Il s'attacha ensuite à M. de Lubersac, évêque de Tréguier, puis de Chartres, qui le fit grand-vicaire et le nomma chancelier de la cathédrale. L'abbé Sieyès avait en outre une chapellenie au diocèse de Tréguier et une pension de la chapelle de Madame Sophie. Il assista à l'assemblée générale du clergé, en 1785 et 1786, et il fut membre des assemblées provinciales quand elles se formèrent. Dès cette époque, il s'occupait beaucoup de politique, et manifestait des opinions favorables aux réformes que l'on appelait de toutes parts. Lorsque le gouvernement de Louis XVI s'occupa de convoquer les états-généraux, le principal ministre ayant invité tous les publicistes à faire connaître leurs idées sur ces assemblées, Sieyès publia les siennes dans un écrit intitulé : *Vues sur les moyens d'exécution dont les représentans de la France pourront disposer en 1789*. Ce fut aussi vers le même temps qu'il fit paraître son *Essai sur les privilèges*, et la fameuse brochure : *Qu'est-ce que le tiers-état? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'à présent? Rien. Que demande-t-il? Devenir quelque chose*. Ce livre, dans lequel la plupart des argumens étaient revêtus de formes vives et palpables, était plus propre à exalter les passions populaires qu'à calmer l'effervescence qui régnait alors dans les esprits. Trente mille exemplaires en furent vendus en peu de temps, et il servit en quelque sorte de fanal à l'opinion démocratique, sur les questions neuves mises à l'ordre du jour par les événemens de 1788 et 1789. Quoique prêtre, Sieyès fut nommé député du tiers-état à Paris, et eut la plus grande part à l'attitude que prit cette assemblée dans les premières séances des états-généraux. Ce fut lui qui proposa de sommer les deux autres classes de se réunir au tiers-état, et de leur déclarer qu'en cas de refus, la chambre se constituerait sans elles. Cette menace étant restée sans effet, Sieyès proposa au tiers de se déclarer les représentans de la France, et de se constituer sous la seule dénomination d'assem-

blée nationale. Après la séance royale du 25 juin 1789, lorsque l'injonction eut été faite aux députés de se séparer, Sieyès fut d'avis, aussi bien que Mirabeau, de continuer les délibérations : « Eh, messieurs, dit-il, ne sentez-vous pas que vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier? » Nommé membre du comité de constitution, ce comité lui demanda, le 16 juillet, une *Déclaration de droits* qu'il lui présenta le 20 du même mois, en lui offrant sur cet objet un travail auquel il attachait une grande importance, sous le titre de : *Préliminaires de la constitution française, suivis d'une reconnaissance et exposition des droits de l'homme et du citoyen*. Peu de jours après, Sieyès se prononça dans l'assemblée pour le maintien des biens du clergé, et s'écria, lorsqu'on eut déclaré les dîmes abolies : « Ils veulent être libres, et ils ne savent pas être justes. » Il publia à ce sujet *Ses observations sommaires sur les biens ecclésiastiques et ses opinions sur les dîmes*, le 10 août 1789. Mais en même temps qu'il défendait les biens du clergé, Sieyès n'hésitait pas à dépouiller le pouvoir royal de toutes ses prérogatives. Il prononça, le 7 septembre, un discours qui fut imprimé sous le titre de : *Dire de l'abbé Sieyès sur la question du veto royal*, dans lequel il repoussait comme une absurdité le veto absolu que Mirabeau lui-même voulait accorder au roi. Il y exposait en même temps un projet de constitution démocratique qui n'obtint l'assentiment de personne, et ne fut même pas mis en discussion. Sieyès fut dès lors l'un des principaux membres de la faction des constitutionnistes et des diplomates dont l'influence fut si fatale à la France. On le soupçonna aussi d'avoir pour but secret de servir la maison d'Orléans; mais ces conjectures ne furent jamais appuyées d'aucune preuve. En 1790, il travailla beaucoup dans les comités, et particulièrement dans le comité de constitution. Mais la métaphysique obscure qu'il mettait dans toutes ses conceptions ayant presque toujours fait rejeter ses avis, malgré la haute opinion que ses collègues avaient de ses lumières et de sa capacité, il parut pendant quelque temps renoncer aux affaires. C'est en déplorant cette inaction que Mirabeau et Clermont-Tonnerre disaient : « Le silence de Sieyès est une calamité publique. » Cependant, le 20 janvier 1790, il présenta un *Projet de loi contre les*

délits qui peuvent se commettre par la voie de l'impression et par la publication des écrits et gravures. Il y proposait l'application du juri à ces délits. Vers le même temps, il publia un *Projet de décret provisoire sur le clergé*. Ce projet, ridicule dans presque toutes ses parties, portait qu'on ne pourrait s'engager dans l'état ecclésiastique sans l'autorisation de la municipalité et du district, que le vœu du célibat serait aboli, que les ecclésiastiques n'auraient plus de costume particulier, que toute corporation religieuse était supprimée, etc. Au mois de mars de la même année, il donna son aperçu d'une nouvelle organisation de la justice et de la police en France. Cet écrit, lu devant l'assemblée par le marquis de Bonnay, n'eut aucun résultat. Lorsque vint l'anniversaire de la constitution des états-généraux en assemblée nationale, Sieyès fut proclamé président. Cependant son influence diminua depuis sensiblement, et il crut devoir garder le silence dans les derniers temps de l'assemblée Constituante. Toutefois, le 7 mai 1791, il parla en faveur des catholiques qui ne reconnaissaient point l'église constitutionnelle, et il se plaignit du comité ecclésiastique qui *semblait*, disait-il, *n'avoir vu dans la révolution qu'une superbe occasion de relever l'importance théologique de Port-Royal, et de faire enfin l'apothéose de Jansénius sur la tombe de ses ennemis.* Nommé membre du comité de révision de l'assemblée nationale, après le retour de Varennes, il s'y trouva en opposition avec la plupart de ses collègues, et fut contraint de se retirer. Après la session de l'assemblée Constituante, Sieyès se retira à la campagne, et resta quelque temps étranger aux affaires publiques. Au mois de septembre 1792, il entra comme député de la Sarthe à la Convention, où il siégea parmi ces membres immobiles et silencieux qui semblaient étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux, et étaient aux ordres des plus forts. Lors du procès de Louis XVI, il vota la mort, mais sans ajouter les mots, *sans phrase*, ainsi qu'on l'a prétendu. Le comité d'instruction adopta ses projets sur l'instruction publique; mais il les fit présenter par Lakanal, afin que les Jacobins ignorassent quel en était l'auteur. Robespierre les fit rejeter, en s'écriant : « Citoyens, on vous trompe; cet ouvrage n'est pas de celui qui vous le présente; »

« je me méfie beaucoup de son véritable auteur. » Au mois de novembre 1793, époque où se firent tant de déplorables abjurations, Sieyès prononça ces paroles en faisant l'abandon de sa pension comme ancien bénéficiaire : « Mes vœux appelaient depuis long-temps le triomphe de la raison sur la superstition et le fanatisme. Ce jour est arrivé; je m'en réjouis comme d'un des plus grands bienfaits de la révolution française....; je ne reconnais d'autre culte que celui de la liberté et de l'égalité; d'autre religion que l'amour de l'humanité et de la patrie. » Depuis cette époque jusqu'à la fin de la terreur, Sieyès se renferma dans un silence prudent. Après le 9 thermidor, il ne balança pas à embrasser la cause des vainqueurs, monta plusieurs fois à la tribune pour attaquer les partisans de Robespierre, et fut nommé membre du comité de salut public. Le 31 mars 1795, il fit prononcer la rentrée dans le sein de la Convention des Girondins, proscrits au 31 mai. Lors de la formation du Directoire exécutif, il refusa d'en faire partie et de se charger du ministère des relations extérieures. Cependant il fut appelé aux principaux comités, où on lui confia des travaux importants. Une tentative d'assassinat qui fut faite sur lui, le 12 avril 1797, par un ancien moine, nommé Poulle, lui rendit un peu de popularité. Après le coup-d'état de fructidor, Sieyès suivant sa coutume se déclara pour les vainqueurs, et fut adjoint à quatre autres députés pour rédiger le décret de proscription qui frappa cinquante-deux de ses collègues. Peu de temps après, il fut nommé président du conseil des Cinq-cents. En 1799, il fut envoyé à Berlin avec le titre de ministre plénipotentiaire près le roi de Prusse. Nommé l'année suivante membre du Directoire exécutif, il s'associa aux injustices commises par ses collègues, et fit inscrire sur la liste de déportation du 18 fructidor plusieurs noms négligés jusqu'alors. Chargé de prononcer plusieurs discours à l'occasion des anniversaires, il fit entendre dans celui du 10 août les paroles suivantes : « La royauté ne se relèvera jamais : on ne verra plus ces hommes qui se disaient délégués du ciel pour opprimer avec plus de sécurité la terre, et qui ne voyaient dans la France que leur patrimoine, dans les Français que leurs sujets, et dans les lois que l'expression de leur bon plaisir. » Ce-

pendant cet ennemi de la royauté contribua puissamment à mettre la couronne sur la tête d'un soldat. On assure qu'il fit parvenir à Bonaparte en Egypte, sous le couvert du chargé d'affaires de Prusse à Constantinople, un mémoire où, en le prévenant de l'état déplorable où se trouvait la France, on lui faisait entendre que lui seul pouvait remédier au mal. Au retour de Bonaparte, Sieyès, d'accord avec Rœderer et quelques autres, se concerta avec lui pour préparer la révolution du 18 brumaire. Le général et le directeur, dans plusieurs entretiens secrets, convinrent des moyens à employer pour assurer le succès de la conspiration. Des militaires affidés se trouvèrent dans la capitale, et plusieurs députés influents des deux conseils furent prévenus de ce qui allait se passer. Sieyès qui, dans cette affaire, avait agi à l'insu de ses trois collègues Barras, Moulins et Gohier, se fit mettre en surveillance par le général Bonaparte, et feignant de n'agir que par contrainte, resta dans sa voiture à la porte du palais, prêt à prendre la fuite si la conjuration échouait. La victoire étant demeurée aux conjurés, Sieyès devint un des trois consuls ainsi que Roger-Ducos, le seul de ses collègues qu'il eût mis dans la confiance du complot. Il s'était flatté d'abord de marcher l'égal de Bonaparte; mais il s'aperçut bientôt qu'il n'avait été qu'un instrument de l'ambition du général, et il se vit réduit à échanger son titre de consul contre celui de sénateur. Bonaparte l'en dédommagea par une riche dotation, par le titre de comte, et par plusieurs décorations. Il ne paraît pas, quoi qu'on ait dit, qu'il ait fait de l'opposition dans le sénat. Napoléon pour flatter son amour-propre, lui témoignait beaucoup d'égard dans toute circonstance, et affectait de s'entretenir particulièrement avec lui. Dans les premiers jours d'avril 1814, Sieyès ne parut point aux séances; mais il envoya plus tard son adhésion aux actes du sénat, qui proclamait la déchéance de l'empereur et le rappel des Bourbons. Il fut compris néanmoins dans la chambre des pairs formée pendant les cent-jours; mais il refusa prudemment de signer l'acte additionnel. En 1816, la loi contre les régicides le força de se retirer à Bruxelles. Il rentra en France après la révolution de 1830, et prit place dans l'académie des sciences morales et politiques. Depuis long-temps sa santé avait souffert de

graves altérations; il était devenu presque aveugle, et avait perdu la mémoire. Il est mort à Paris, le 20 juin 1836, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, sans avoir rétracté aucune de ses erreurs. MM. Siméon et Cauchois-Lemaire ont prononcé des discours sur sa tombe. Outre les ouvrages que nous avons mentionnés, Sieyès a publié : | *Délibérations à prendre dans les assemblées de bailliages*, 1789, in-8°; | *Quelques idées de constitution applicables à la ville de Paris*; | *Observations sur le rapport du comité de constitution concernant la nouvelle organisation de la France*, 1789, in-8°; | *Rapport du nouveau comité de constitution fait à l'assemblée nationale sur le rétablissement des bases de la représentation proportionnelle*, 1789, in-8°; | *Aperçu d'une nouvelle organisation de la justice et de la police en France*, 1790, in-8°; | *Rapport du comité de défense générale, relatif au ministère de la guerre*, 1795, in-8°; | *Opinion sur la constitution de 1795*, in-8°; | *Opinion sur le juri constitutionnaire*, 1795, in-8°.

SIGALON (XAVIER), né en 1790 à Uzès de parens pauvres, manifesta de bonne heure une grande aptitude pour la peinture. Mais malgré la bonne volonté de sa famille, entièrement disposée à seconder ses projets, il ne put venir à Paris qu'après s'être créé quelques ressources par un travail opiniâtre; ce ne fut qu'à force d'économies et de privations qu'il acquit les moyens de risquer un début sur une plus vaste scène. Le premier tableau important qu'il exposa, la *Courtisane*, attira tout d'abord sur lui l'attention des artistes et des connaisseurs; le gouvernement l'acheta pour le placer au Luxembourg. En 1824 il exposa *Locuste*, son chef-d'œuvre, qui fut l'objet de longues et chaleureuses discussions entre les deux écoles d'alors, et valut à l'auteur l'exagération dans l'éloge comme dans le blâme. Ses autres principaux ouvrages sont : | *Athalie faisant égorger les enfans du sang royal*, vaste et énergique conception qui souleva le même enthousiasme frénétique et la même fureur de réprobation que le précédent; | *La Vision de saint Jérôme*, | et un *Calvaire* qui date de 1831. Ces deux derniers obtinrent un succès moins brillant, mais aussi moins contesté, parce qu'ils ne possédaient pas le même degré d'originalité. Contrairement à l'usage de beaucoup d'artistes qui veulent arriver à la célébrité par la fortune,

Sigalon exclusivement préoccupé du soin de sa réputation, négligea peut-être trop ses intérêts et devint la victime de son désintéressement. Réduit à la misère, après vingt années de travaux assidus et malgré sa vie très réglée, il fut contraint de quitter Paris et de se retirer à Nîmes pour donner des leçons de dessin et peindre le portrait. Il languissait depuis quelque temps dans cette position précaire, lorsque le ministre des travaux publics le choisit en 1855 pour copier le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Le peintre avait à lutter dans ce travail contre d'immenses difficultés; la fresque originale à demi-effacée par la fumée des cierges laissait à deviner au copiste intelligent son coloris primitif. Il fallut que Sigalon étudiât sur d'autres œuvres le coloris énergique de Michel-Ange, et qu'il appliquât ses procédés de comparaison à la fresque de la chapelle Sixtine. Après quatre années d'un travail assidu, il venait de terminer son œuvre grandiose avec une rare perfection, lorsque le choléra est venu le frapper à peine âgé de quarante ans vers la fin d'août 1857.

SINCLAIR (Sir-John), célèbre agronome écossais, naquit en 1754 à Ullester dans le comté de Caithness. Après avoir commencé son éducation à Edimbourg, il la termina aux universités de Glasgow et d'Oxford. De retour en Ecosse, il devint membre de la société des avocats, entra de fort bonne heure au parlement et fut pendant quelque temps attaché à Pitt; mais il abandonna ensuite son parti pour celui de l'opposition. Fondateur et président de la société d'agriculture en Angleterre, Sinclair a rendu à cet art les plus éminents services, et c'est à lui qu'on doit les célèbres *Reports of agriculture* qui ont tant contribué à ses progrès dans la Grande-Bretagne. L'un des meilleurs ouvrages sur cette matière est de lui : c'est le *Code d'agriculture*, traduit en français par Mathieu de Dombasle, deux vol. in-8°. Parmi ses autres écrits on cite également avec distinction : *Observations sur le dialecte écossais*, 1782, in-8°; *Pensées sur la force navale de l'empire britannique*, 1782, in-8°; *Histoire du revenu public de l'empire britannique*, 1785, in-4°, 1805, troisième édition, in-8°; *Notice statistique sur l'Ecosse, extraite des communications faites par les ministres des différentes paroisses*, in-8°; le prospectus de ce volumineux recueil parut à Londres en 1782, en français; il

n'existe aucun pays en Europe dont on ait imprimé une statistique aussi détaillée. | *La crise de l'Europe*, 1785, in-8°; | *Lettre sur l'agriculture, les finances, la statistique et la longévité*, suivie d'un *Aperçu* (en forme de tableau synoptique), sur ce qu'on peut appeler les sources de tout revenu public, Paris, 1803, in-8°; | *Code de santé et de longévité, ou vue concise des principes calculés pour la conservation de la santé et pour atteindre une longue vie*, 1807, 4 vol. in-8°, traduit en français par M. Pictet, et inséré par fragmens dans la *Bibliothèque britannique*. | *Etat des changemens qui peuvent être proposés aux lois pour régulariser l'élection des membres du parlement pour les comtés d'Ecosse*, 1787, in-8°; | *Adresse à la société pour l'amélioration de la laine d'Angleterre, établie à Edimbourg*, 5 janvier 1791, in-8°; | *Adresse aux propriétaires sur le bill des grains*, 1791, in-8°; | *Notice sur l'origine du corps d'agriculture*, 1796, in-4°. | *Alarme aux fermiers, ou Conséquences du bill pour le rachat de la taxe sur les propriétés*, 1798, in-8°; | *Discours sur le bill pour imposer une taxe sur le revenu*, 1795, in-8°; | *Proposition pour établir une tonne destinée à fixer les principes des améliorations dont l'agriculture est susceptible*, 1797; | *Notice sur un système d'agriculture adopté dans les districts les plus éclairés de l'Ecosse*, 1805, in-8°. Sinclair mourut à Edimbourg vers la fin de décembre 1855.

SOLIÉ (JEAN-PIERRE SOULIER, plus connu sous le nom de), acteur lyrique et compositeur, naquit à Nîmes en 1753. Après avoir donné quelque temps des leçons de musique vocale et de guitare dans différentes provinces, il débuta en 1778 comme premier ténor sur le théâtre d'Avignon, fut appelé au théâtre Italien de Paris, où il eut d'abord peu de succès, se rendit ensuite à Lyon où il joua trois ans, puis une seconde fois à Paris où il réussit à force de travail à se rendre agréable au public. Il aborda successivement avec distinction divers rôles dans les pièces alors en vogue, et ne commença qu'en 1790 à enrichir lui-même de quelques productions le répertoire de l'opéra comique. On connaît de lui dans ce genre : *Jean et Geneviève*; | *Le Secret*; | *Le Jockey*; | *Le Chapitre second*; | *Made-moiselle de Guise*; | *Le Diable à quatre*, etc. Ces divers ouvrages ont assuré à Solié un rang, non parmi les plus savans

compositeurs, mais parmi les plus agréables et les plus mélodieux. Il mourut à Paris le 6 août 1811.

SOTHEY (GUILLAUME), poète anglais distingué, naquit à Bath en 1768. A peine âgé de vingt-deux ans, il publia un poème intitulé : *Voyage au pays de Galles*, 4 volume in-4°, qui fit une grande réputation au jeune auteur. En 1798 parut son poème d'*Obéron*, ou *Huon de Bordeaux*, 2 vol. in-8°, imité de Wieland, et que les Anglais mettent au-dessus de l'original. Ses autres ouvrages sont : | la Traduction des *Georgiques* de Virgile, fort estimée, même après celle de Delille; | plusieurs tragédies; | trois poèmes; | *La bataille du Nil*, 1799, 1 volume in-4°; | *Saül*, 1807, | et *Constance de Castille*, 1 volume in-4°. Son dernier ouvrage est une traduction de l'*Illiade* d'Homère, dans laquelle l'auteur a su réunir la scrupuleuse fidélité de Cooper à la versification brillante de Pope. Après divers voyages en France, en Allemagne et en Hollande, Sotheby se retira à London-Lodge, dans le comté de Surrey; c'est là qu'il mourut, le 30 décembre 1855.

SOUHAVIE (JEAN-LOUIS), né le 20 novembre 1757, à l'Argentière, dans le Vivarais, était frère cadet de Jean-Louis-Giraud Soulavie, prêtre qui s'est rendu tristement fameux par ses écarts révolutionnaires (voyez ce nom au Dictionnaire); mais il se garda de suivre les traces de son aîné. Elevé au séminaire du Saint-Esprit, il y devint ensuite professeur, et exerça plus tard, en qualité de vicaire, dans les environs de Paris. L'abbé Soulavie était aumônier de l'hospice d'Etampes (diocèse de Sens), lorsque la révolution éclata. Soit qu'il fût entraîné par l'exemple de son évêque; soit qu'il ne comprit pas au premier moment ce que la constitution civile du clergé avait de contraire aux lois de l'Eglise, il prêta le serment. Mais bientôt averti par la résistance de l'épiscopat français et par les brefs de Pie VI, il se rétracta sans s'embarrasser des suites que pouvait avoir cette démarche. L'abbé Soulavie échappa à la déportation en restant caché et à la faveur de divers déguisements. Il porta en secret durant ce temps les secours de son ministère aux fidèles qui le réclamaient. Après la tourmente révolutionnaire, il donna des leçons de mathématiques et de géographie à Paris, et obtint une place au ministère de la guerre. Versé dans la connaissance de la

géographie, il dressa sous l'empire une grande carte de 85 feuilles, à laquelle il donna le nom de Carte-Napoléon, et qui lui fut depuis achetée 110,000 fr. par le gouvernement de Louis XVIII. L'abbé Soulavie résidait dans le diocèse de Meaux, où il avait acheté une propriété. Il est mort, le 8 juillet 1854, à Villers-Templon, commune de Saint-Mare. Il avait le titre de chanoine honoraire de la cathédrale de Meaux. Par son testament, il avait fait don de ses immeubles au séminaire de Meaux, disposition qui avait été autorisée par une ordonnance royale de 1827. Mais après la mort de l'abbé Soulavie, un de ses parens a demandé devant les tribunaux l'annulation du testament. L'issue du procès a été favorable au séminaire.

SOURIGUIÈRES-SAINT-MARC (N.), né en 1755, aux environs de Bordeaux, se fit connaître de bonne heure par plusieurs pièces de théâtre, et surtout par l'énergie qu'il montra après le 9 thermidor contre les Jacobins. Ce fut alors qu'il publia les célèbres strophes intitulées : *Le réveil du peuple*. Il rédigea ensuite, concurremment avec Beaulieu, le journal *Le miroir*, qui les fit condamner l'un et l'autre à la déportation. Souriguières se cacha et ne reparut qu'après la révolution du 18 brumaire (1799), époque où il vint se fixer à Paris. Etranger depuis long-temps à tout événement politique, il mourut dans cette ville au mois d'avril 1857. On a de lui : | *Artémidore*, tragédie en cinq actes et en vers, 1792, sujet républicain mis en scène avant l'inauguration de la république, et qui dut probablement son succès aux circonstances. | *Myrrha*, tragédie en trois actes, 1796, sujet révoltant, qui entraîna à juste titre la chute de la pièce. | *Colliane*, comédie en un acte et en prose, tombée au théâtre de la rue Feydeau. | *Cécile*, ou *La reconnaissance*, comédie en un acte et en vers, 1797. Cette pièce, imitée de l'allemand, fut bien accueillie, à cause de l'intérêt du sujet et du style qui n'est pas sans mérite. | *Octavie*, tragédie en cinq actes, tombée en 1806, mais traitée avec plus d'injustice que de sévérité. On y trouve des pensées nobles et plus d'un beau vers. | *Vitellie*, tragédie en cinq actes, tombée en 1809, malgré une ou deux belles scènes et quelques vers bien faits. Le sujet était mal choisi, car on ne pouvait s'intéresser ni à Vitellius, ni à Domitien. | *Second réveil*

du peuple, 1814, in-8°. Il n'eut pas, à beaucoup près, la même vogue que le premier.

SOUZA-BOTELHO (don JOSÉ-MARIA de), membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne, naquit à Oporto, le 9 mars 1758, d'une famille très ancienne. Après avoir terminé ses études à l'université de Coïmbre, il voyagea dans divers pays, entra dans la carrière diplomatique, et fut d'abord ministre de Portugal à la cour de Berlin, puis plénipotentiaire près le premier consul, après la conclusion de la paix entre Napoléon et le prince régent de Portugal; mais il ne conserva pas long-temps cet emploi et rentra dans la vie privée. Il continua néanmoins d'habiter Paris, s'occupant uniquement de littérature, et mourut dans cette ville, le 1^{er} juin 1825. Souza-Botelho n'a point publié d'ouvrages sous son nom, mais il a fourni la plus grande partie des notes et observations ajoutées à la seconde édition de l'ouvrage de Dumouriez sur le Portugal, qui parut à Hambourg, en 1797. L'annotateur a fait tous ses efforts pour venger son gouvernement et ses compatriotes des virulentes satires que tant de voyageurs ont publiées contre les Portugais; mais il aurait dû se borner à réfuter les calomnies et les fausses assertions de ces écrivains, tout en convenant des nombreuses vérités qui dans leurs ouvrages se trouvent mêlées aux erreurs les plus grossières. On doit aussi à Souza-Botelho une magnifique édition in-4° des *Lusiades*, en portugais, imprimée avec le plus grand luxe typographique par Firmin Didot, et enrichie de belles gravures. Cette superbe édition ne fut tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires avec des caractères fondus exprès : aucun exemplaire n'a été mis en vente; mais l'éditeur en a fait présent aux principales bibliothèques de l'Europe et à quelques personnages distingués par leur rang. En 1819, il fit paraître chez le même imprimeur une seconde édition in-8° du même poème, en tout conforme pour le texte à la première, mais enrichie de nombreuses variantes puisées dans la seconde édition imprimée sous les yeux de Camoens, en 1752. On reproche cependant à Souza-Botelho de n'avoir point suffisamment consulté les éditions anciennes des *Lusiades*, et compulsé les manuscrits afin d'adopter après un mûr examen le texte qui lui aurait semblé le plus correct, en appuyant son choix de critiques littéraires. Quelques innova-

tions orthographiques introduites dans cette publication parurent également de mauvais goût. Enfin il donna, en 1824, une traduction en portugais des *Lettres portugaises*, avec le français en regard, s'attachant à prouver, contre l'opinion générale, qu'il n'y a jamais eu que cinq lettres authentiques. Souza-Botelho avait épousé en secondes noces M^{me} de Flahaut, femme auteur non moins distinguée par son caractère que par son esprit. (*Voyez FLAHAUT au supplément.*)

SPANGENBERG (AUGUSTE-THÉOPHILE), un des principaux soutiens de l'église des frères moraves, naquit le 15 juillet 1704, à Klettenberg dans le pays de Wurtemberg. A l'âge de dix-huit ans il commença un cours de droit, qu'il ne tarda pas à abandonner pour d'autres travaux plus conformes à ses penchants. Après avoir été reçu docteur en philosophie, il alla passer deux années dans la ville de Herrnhut, récemment bâtie par le comte de Zinzendorf (*voyez* ce nom, tome XII), en faveur de ses prosélytes, employa ce temps à s'initier à la nouvelle doctrine, et consacra le reste de sa vie à la propager. Dans un voyage en Amérique où il séjourna environ quatre années, il contribua à l'établissement des moraves dans la Géorgie, revint en Europe où il travailla avec activité au soutien des maisons de sa secte, principalement en Angleterre et en Allemagne, et reçut en 1745 le titre d'évêque général de l'église morave dans les deux mondes. Il entreprit ensuite, dans des vucs semblables, de longs et fréquens voyages, passa de nouveau en Amérique, en Angleterre, en Hollande, et mourut le 18 septembre 1792, à Bertholdsdorf, dans le voisinage de Herrnhut. Le plus important des écrits de Spangenberg, parce qu'il est le plus propre à faire connaître la doctrine des frères moraves, est celui qui a pour titre : *Idea fidei fratrum*, ou *Doctrine chrétienne dans la communauté évangélique des frères*, Barby, 1779, in-8°. On lui doit aussi : *Biographie du comte Nicolas-Louis de Zinzendorf*, Barby, 1772 à 1775. 8 vol. in-8°. Le précis de celle de Spangenberg, rédigé par lui-même à l'âge de quatre-vingts ans, et inséré dans le second tome des *Archives pour l'histoire de l'Eglise*, par Henke, a fourni à J. Risler les documents dont il s'est servi pour écrire sa *Vie de Spangenberg, évêque de l'église évangélique des frères*, Barby, 1794, in-8°.

SPENCER (GEORGES-JOHN, vicomte ALTHORP de), membre de la société royale de Londres, naquit le 1^{er} septembre 1758. Après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, et visité les principales cours de l'Europe, il fut élu membre de la chambre des communes, et entra dans celle des pairs à la mort de son père en 1782, après avoir été l'un des lords de la trésorerie. Lord Spencer se rangea d'abord dans le parti de l'opposition; mais la révolution de France ayant causé un schisme parmi les wighs, il passa sous la bannière de Pitt et devint président de l'amirauté. Peu distingué comme orateur, il montra toujours dans l'expédition des affaires, comme dans les circonstances difficiles de la période de 1792, une intelligence, une intégrité et une pureté de principes peu communes. A la retraite de Pitt, en 1802, il donna sa démission, et au mois de mai 1803 il se prononça contre la paix avec la France. Le dernier acte public de Spencer fut son acceptation des sceaux du département de l'intérieur en 1806. Littérateur par goût, il a fait un recueil des variantes qui se trouvent dans les meilleures éditions des classiques grecs. Sa riche bibliothèque, continuellement à la disposition des savans, était remarquable par le choix et le prix des ouvrages dont elle se composait; le catalogue de cette précieuse collection forme lui-même un curieux morceau de bibliographie. Spencer mourut au mois de novembre 1854.

STADLER (l'abbé MAXIMILIEN), l'un des maîtres les plus distingués de l'ancienne école musicale allemande, naquit au mois d'avril 1748 dans la petite ville de Moelk sur le Danube. L'empereur Joseph II le fit sortir du couvent où il était entré après avoir terminé ses études, et l'appela à Vienne où Stadler se fit bientôt remarquer par son talent d'organiste et de compositeur. Ses œuvres musicales sont en très grand nombre, et il a publié deux écrits pour la défense du *Requiem* de Mozart, attaqué par Charles-Marie de Weber. Stadler mourut à Vienne le 8 novembre 1835.

STAGNI (ALEXANDRE), écrivain ecclésiastique italien, naquit en 1760 à Montfalcon dans le Frioul, et mourut le 10 juillet 1836. Ses principaux ouvrages sont : *Alcuni saggi concernenti i principali caratteri della storia ecclesiastica*, 1790; *Dell'influenza della cattolica religione sul bene del principato e della società*,

1790; | *Opera teologico politica* (contre le synode de Pistoie), 1795; | *Le prove filosofico politiche della religione*, 1832.

STELLA (FORTUNAT-ANTOINE), typographe distingué, naquit à Venise, en 1757. A la chute de cette république il transporta son commerce à Milan, où il entreprit la célèbre *Collection des classiques italiens*, collection très rare et hors de prix. Il publia aussi plusieurs ouvrages intéressans et composa un livre sous le titre de : *Considérations d'un vieux libraire-imprimeur, sur le droit sacré de la propriété littéraire, et sur l'injustice des réimpressions*, 1823, Milan, in-8°. La dernière édition de luxe est la *Bible de Vence*, publiée avec des notes classiques. Stella mourut presque aveugle, le 21 mai 1835.

STEIBELT (DANIEL), célèbre pianiste et compositeur de musique, né à Berlin vers 1759, sut intéresser, dès sa jeunesse par ses brillantes dispositions, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, qui le fit instruire par le célèbre Kirnberger. Au sortir des mains de cet habile maître, Steibelt vint à Paris, où après s'être fait connaître par plusieurs morceaux de musique instrumentale, il composa *Roméo et Juliette*, opéra en 3 actes, représenté en 1795 avec un succès mérité. C'est le plus beau titre de gloire de son auteur. Un début aussi flatteur devait encourager Steibelt à suivre avec persévérance la carrière de la composition dramatique; mais une déplorable monomanie du vol nuisit à ses talens, à sa fortune et à sa réputation. Obligé de quitter Paris, il résida successivement à Londres, puis à Saint-Petersbourg où il mourut en 1823. On a de lui un grand nombre de *sonates, concerto, pot-pourris et airs variés* pour le piano; tous ces morceaux, pleins de verve et d'imagination, ont obtenu une vogue extraordinaire. Steibelt a arrangé en outre pour le grand opéra la musique de *la Création du monde*, oratorio du célèbre Haydn, en 1800; celle de *la Vallée de Tempé*, ou *le retour de Zéphyre*, ballet, 1803. Il donna également à ce théâtre un *Intermède* pour le retour de Napoléon, après la campagne d'Austerlitz, 1806, et il allait faire représenter *la Princesse de Babylone*, opéra en 3 actes, reçu depuis quelques années, lorsqu'il partit pour la Russie. Il composa à Londres les ballets de *la belle Laitière* et du *Jugement de Paris*; à Saint-Petersbourg, l'opéra de *Cendrillon* et quelques

autres ouvrages dont nous ignorons les titres.

SUAU DE LA CROIX (le comte FRANÇOIS-EMMANUEL-FRÉDÉRIC du), était né le 1^{er} janvier 1801. Son père, président de la banque d'état de la Louisiane, le confia à l'âge de quatorze ans aux soins du vénérable évêque Dubourg (voyez ce nom) qui l'amena en France. Le jeune du Suau y fit de brillantes études. Il embrassa plus tard la carrière diplomatique et fut successivement attaché aux ambassades sous le ministère de M. de Damas, chef de bureau et plus tard secrétaire du cabinet du ministre sous le prince de Polignac. Après la révolution de juillet 1830, le comte du Suau se retira des affaires politiques pour se livrer exclusivement à ses goûts littéraires. Il traça le plan de plusieurs ouvrages importants et publia, en 1834, une traduction très estimée de l'ouvrage sur *Les hommes et les mœurs des Etats-Unis*. Don Carlos portait à du Suau une affection toute paternelle, et c'est chez lui que descendit le prince espagnol lors de son passage à Paris. Du Suau est mort au mois de septembre 1836.

SUCHTELEN (le comte de), ministre de la Russie à Stockholm y est mort le 17 janvier 1836 à un âge fort avancé. Appelé en Russie par la célèbre Catherine, il fit toutes les campagnes entreprises par cette impératrice, par son fils et par Alexandre. C'est à lui que la Russie doit la prise du Gibraltar du Nord, de la forteresse de Sveaborg, construite sur des rochers, défendue par 1900 bouches à feu, dont il s'empara par ruse; ce qui facilita la conquête de la Finlande. Attaché depuis 1811 à la cour de Suède, il contribua à faire prendre parti au roi Charles-Jean contre la France et le suivit dans la campagne de 1815. Suchtelen était un des meilleurs généraux et des plus habiles diplomates de la Russie.

SUGNY (PIERRE-FRANÇOIS-JULES-SERVAN de), poète, né à Lyon, le 24 décembre 1796, embrassa la carrière du barreau, et exerça quelque temps avec succès la profession d'avocat dans sa ville natale. Il mourut le 12 octobre 1831 à l'âge de trente-cinq ans. On a de lui un

grand nombre d'ouvrages parmi lesquels il convient de citer en première ligne : | *Almanach des muses latines pour l'année 1817*, un vol. in-12; | une *Traduction de Théocrite*, Paris, 1829, un vol. in-8°, précédée d'un *Essai sur les poètes bucoliques*, et accompagnée de notes qui attestent une rare érudition; | une *Traduction de Catulle*, dont il n'a publié que certains fragmens; | *Clovis à Tolbiac*, poème héroïque; | *Mazeppa*, drame; | le *Duc d'Otrante*, ou les *malédiction* tragédie imitée du *Comte de Narbonne* de Jephson. | *Satires politiques*; | *La chaumière d'Oulins*, Paris, 1830 in-18; | et le *Suicide*, romans. Un recueil choisi des poésies de Sugny a été publié en 1831, par M. Bignan, de l'Institut, sous ce titre : *Satires contemporaines et mélanges*, 1831, 2 vol. in-8°.

SWAGERS (FRANÇOIS), né à Utrecht en 1736, se forma sous différens maîtres de l'école hollandaise et flamande; il exposa pour la première fois à Paris, en 1795, une *Marine* et plusieurs *Vues de Hollande* qui établirent sur-le-champ sa réputation. Swagers excellait surtout dans les *Marines*; un grand nombre de celles qu'il a faites peuvent être comparées aux van den Velde. Ses paysages ont la touche et la finesse de Bruander. Il est mort à Paris au mois de juillet 1836 à l'âge de quatre-vingts ans.

SWEET (ROBERT), savant botaniste et agronome anglais, né en 1783 à Cockington, près Torquay, dans le Devonshire, mourut le 20 janvier 1835. Reçu en 1810 membre de la société linnéenne, il travailla de 1815 à 1826 à la rédaction de ses ouvrages dont les plus remarquables sont : | *Hortus suburbanus londinensis*, 1818, in-8°; | *Geraniacæ*, 1820 1826; 5 vol. | *The british flower garden*, 1822-1826; | *The botanical cultivator*, qui a obtenu cinq éditions; la dernière est de 1831. | *Cistineæ*, 1825-1830; | *Hortus britannicus*, 1826-1827; la deuxième édition est de 1830. | *Flora australasica*, 1827-1828; | *The british warblers*, 1826. M. de Candolle a dédié à Sweet un genre de la famille des légumineuses.

TAL

TALLEYRAND-PÉRIGORD (CHARLES-MAURICE de), diplomate célèbre, de l'ancienne famille des comtes de Périgord, neveu du cardinal de ce nom, naquit à Paris en 1754. Sa naissance l'appela au service militaire; mais un accident l'avait rendu boiteux. Il entra dans l'état ecclésiastique, comme il arrivait fréquemment alors, pour obéir à sa famille et se faire une position. Ses opinions et sa conduite furent peu d'accord avec le caractère dont il était revêtu; mais au milieu du désordre général, ces irrégularités particulières étaient peu remarquées. Il fut nommé, en 1788, évêque d'Autun, à la sollicitation de son père qui était très estimé de Louis XVI. Doué d'un esprit vif et facile, qui se révélait par une conversation pleine de charmes, il obtint dans le monde de brillants et rapides succès. Le goût de la littérature, une disposition aux considérations générales qu'avaient développée des études théologiques suivies avec succès; l'habitude de s'occuper d'administration, de finances et d'économie politique, firent bientôt du jeune Talleyrand un homme distingué et apte aux affaires. Lorsque la révolution arriva, il en prévint les conséquences, sans en être effrayé, et s'associa au mouvement politique avec une confiance que contribuait sans doute à lui donner l'espérance de tirer parti, en homme adroit, des subversions qui se préparaient. Dès son apparition à l'assemblée Constituante, il prit place parmi les hommes les plus influents du parti populaire, et se fit particulièrement remarquer par ses vues sur l'instruction publique, et par quelques discours qu'il prononça sur des questions de finances. Le 7 juillet 1789, il demanda qu'on déclarât nuls tous les mandats impératifs; quelques jours après il proposa d'accorder les droits de citoyen actif à tous les habitants du territoire et même aux Israélites, et il fit décréter, le 20 août suivant, l'admission de tout citoyen indistinctement aux divers emplois. Dès cette époque, Talleyrand possédait au plus haut degré une disposition d'esprit nécessaire à qui veut réussir en temps de ré-

TAL

volution, et qui consiste à rester de sang-froid parmi des hommes ardents, à s'approcher de ce qui s'élève avec éclat, mais à s'y attacher prudemment, de manière à en recueillir à propos les débris. Fidèle à ce système de circonspection adroite, il se maintint presque indépendant des factions, sans direction positive, appuyant, selon l'occasion, différens côtés de l'assemblée, et se décidant chaque jour d'après la circonstance. Cependant, aux yeux des hommes qui placent avant tout les principes et la conscience, cette époque de sa vie a été l'objet de justes reproches. Partageant la plus grande faute qu'ait commise l'assemblée Constituante, faute qui ne peut s'expliquer que par des rancunes étroites et des préjugés aveugles, il joua un grand rôle dans le malheureux essai d'une église instituée par la loi civile, indépendamment des croyances, et il insista sur l'utilité, sur la convenance même de la confiscation et de la vente des biens du clergé. Cependant, comme il voulait la liberté de conscience dans les deux sens, il prit plus tard à diverses reprises la défense des ecclésiastiques non-sermentés. Au mois de février 1790, l'assemblée Constituante ayant résolu de faire connaître à la France l'esprit dont elle était animée et le but qu'elle se proposait, la rédaction de cette adresse fut confiée à Talleyrand qui fut nommé président quelques jours après. Ce fut lui qui, le 14 juillet, jour de la fête de la fédération, assisté de l'abbé Louis, célébra la messe sur l'autel de la patrie, et bénit les drapeaux des départemens et des troupes. A la mort de Mirabeau, il lut à l'assemblée le discours sur les successions que lui avait confié ce grand orateur. L'autorité ecclésiastique ayant refusé de sacrer les nouveaux évêques, nommés en vertu des articles de la constitution civile du clergé, et qualifiés d'*intrus*, Talleyrand se décida le premier à s'en charger, et il eut pour assistants deux évêques *in partibus*. Pie VI en témoigna son mécontentement par un monitoire d'excommunication. Dans les derniers jours de l'assemblée Constituante, il devint administrateur du départe-

vement de Paris, et après la session se rendit à Londres en même temps que M. de Chauvelin, dans le but d'assurer la paix extérieure. N'ayant pu y réussir, il revint en France. Le règne de la terreur l'obligea bientôt à fuir; il retourna en Angleterre et passa de là en Amérique avec quelques amis qui partageaient ses opinions, et au nombre desquels était le duc de Liancourt. Talleyrand fut rappelé en 1796, sur la proposition de Chénier, et vint reprendre, au milieu des intérêts littéraires, philosophiques et politiques de l'Europe, la place que lui assurait la supériorité de ses talens. Appelé au sein de l'institut, même avant son retour à Paris, il fut peu après nommé ministre des relations extérieures par le Directoire. Ce ne fut pas sans doute une des moindres bizarreries de ce temps, que ce grand seigneur, dont les manières avaient tant de distinction et d'élégance, à qui déplaisait tout ce qui était vulgaire, tout ce qui manquait de tact et de mesure, placé au milieu de ces mœurs plus empreintes du désordre grossier de la révolution que de l'austérité républicaine. Présageant, à des signes non équivoques, la chute prochaine du gouvernement directorial, il se rapprocha de Bonaparte. Ce général ayant présenté, le 10 décembre 1797, le traité de Campo-Formio au Directoire, l'adroit ministre, chargé de lui répondre, fit entrer dans son discours cette phrase flatteusement prophétique : « Loin de re-
» douter ce qu'on voudrait appeler son
» ambition, je sens qu'il nous faudra peut-
» être un jour le solliciter pour l'arracher
» aux douceurs de sa studieuse retraite ;
» la France entière sera libre, peut-être
» lui ne le sera jamais. » Bonaparte, entouré du prestige de la victoire, reçut Talleyrand dans son intimité, et lui fit confidence de ses vastes projets sur l'Orient, dont l'expédition d'Egypte n'était que le prélude. Lorsqu'il revint en France, Talleyrand, qui présentait dans l'heureux guerrier l'homme destiné à faire cesser l'anarchie, se montra prêt à le seconder de ses conseils et de sa hardiesse de décision. La France entière avait alors le désordre en horreur et en dégoût, et elle appelait de tous ses vœux un pouvoir réparateur qui la délivrât d'un gouvernement faible et violent qu'elle méprisait. Talleyrand comprit ce besoin des esprits, et favorisa de tous ses efforts la révolution du 18 brumaire. Devenu maître des affaires, Napoléon l'asso-

cla à ses conseils, en le nommant ministre des affaires étrangères. Honoré et recherché de tout ce que l'Europe avait de grand et de puissant, Talleyrand jouissait de cette position élevée, froidement et presque avec indifférence. Quoique disposé à ne pas toujours applaudir aux projets ambitieux de Bonaparte, il engagea pourtant lui-même le premier consul à ne laisser à ses deux collègues, Cambacérès et Lebrun, aucune influence, quant aux parties décisives du gouvernement, mais à reléguer l'un dans la direction de la justice et l'autre dans celle des finances. Il fut très approuvé de Napoléon lorsqu'il lui dit en audience particulière : « Vous
» m'avez confié le ministère des relations
» extérieures, et je justifierai votre con-
» fiance; mais je crois devoir vous dé-
» clarer dès à présent que je ne veux
» travailler qu'avec vous. Il n'y a point
» là de vaine fierté de ma part. Je vous
» parle seulement dans l'intérêt de la
» France. Pour qu'elle soit bien gouver-
» née, pour qu'il y ait unité d'action, il
» faut que vous soyez premier consul, et
» que le premier consul ait dans sa main
» tout ce qui tient directement à la poli-
» tique : c'est-à-dire les ministères de l'in-
» térieur et de la police pour les affaires
» du dedans; mon ministère pour les af-
» faires du dehors, et ensuite les deux
» grands moyens d'exécution, la guerre
» et la marine. Il serait donc de toute
» convenance que les ministres de ces
» cinq départemens travaillassent avec
» vous seul. L'administration de la justice
» et le bon ordre dans les finances tiennent
» sans doute à la politique par une foule
» de liens; mais ces liens sont moins
» serrés. Si vous me permettez de le dire,
» général, j'ajouterai qu'il conviendrait
» alors de donner au second consul, très
» habile jurisconsulte, la haute main sur
» la justice, et au troisième, également
» bien versé dans la connaissance des
» lois financières, la haute main sur les
» finances. Cela les occupera, cela les
» amusera; et vous, général, ayant à
» votre disposition toutes les parties vi-
» tales du gouvernement, vous arriverez
» au noble but que vous vous proposez,
» la régénération de la France. » Malgré cet assentiment donné aux desseins secrets du premier consul, Talleyrand ne fut jamais son admirateur enthousiaste. Bien des choses en lui choquaient sa raison, son goût, ses principes. En secondant son élévation, il n'avait pas voulu donner

à la France un maître absolu. Comme tous les hommes que n'aveuglaient pas alors des théories creuses et chimériques, il sentait que le besoin du moment n'était pas tant la liberté que l'ordre ; mais dès cette époque, son vœu paraît avoir été l'établissement d'une monarchie avec deux chambres. Il put penser un instant que Bonaparte accueillerait cette idée, et il concourut de tous ses efforts à donner à son gouvernement naissant une puissance qui lui permit de la réaliser. Le consul, de son côté, satisfait d'une adhésion à laquelle la position sociale de son ministre et l'influence qu'il exerçait donnaient un grand prix, lui témoignait une confiance illimitée et le consultait dans toute circonstance difficile. L'intimité de ces relations journalières a donné lieu à une grave accusation souvent répétée contre Talleyrand, celle d'avoir participé à la mort du duc d'Enghien. Il est certain que cette affaire rentrait dans les attributions du ministre des relations extérieures, et que celui-ci ne pouvait manquer d'y intervenir, à moins de donner sa démission, seul parti qui eût convenu à une conscience courageuse. Il est d'ailleurs avéré qu'il connaissait le projet formé de faire enlever le prince, puisque le 11 mars, trois jours avant l'arrestation, il en écrivit en ces termes au baron d'Edelshei, ministre d'état à Carlsruhe : « Le premier consul n'a pu voir sans » la plus profonde douleur qu'un prince » auquel il lui avait plu de faire éprouver » les effets les plus signalés de son amitié » avec la France, pût donner asile à ses » ennemis les plus cruels, et laissât ourdir » tranquillement des conspirations aussi » évidentes. En cette occasion si extraordinaire, il a cru devoir donner à deux » petits détachemens l'ordre de se rendre » à Ettenheim, pour y saisir les instigateurs d'un crime qui, par sa nature, » met hors du droit des gens ceux qui » manifestement y ont pris part. » On ne peut donc révoquer en doute au moins la connivence du ministre dans cette affaire ; quant à l'accusation d'avoir pris, par ses conseils, une part active à l'événement de Vincennes, et à celle d'avoir gardé, sans en donner connaissance au premier consul, une lettre du duc d'Enghien, nous pensons qu'elles ne reposent sur aucune preuve, et que l'histoire en sera toujours réduite à cet égard à de simples conjectures. Ce que l'on peut affirmer, c'est que la colère de Bonaparte

avait irrévocablement prononcé l'arrêt du prince, et que le ministre eût en vain sollicité sa grâce. Ce fut vers ce temps que Talleyrand, qui avait renoncé aux habitudes ecclésiastiques, fut relevé de ses vœux par un bref de Pie VII. Rendu à la vie séculière et se croyant libre, il épousa M^{me} Grandt, mais sans fêtes et sans bruit, de manière à ne point braver l'opinion. On assure que ce ne fut qu'après de longues difficultés que M^{me} de Talleyrand fut admise à la cour des Tuileries. Le ministre jouissait de la confiance de Bonaparte ; mais trop peu disposé à n'être qu'un instrument docile, il devait être écarté tôt ou tard. Des différends éclatèrent entre lui et Fouché, à l'occasion du traité secret conclu avec Paul I^{er}. Fouché ayant prouvé au consul que cet acte était connu à Londres, Talleyrand faillit être arrêté ; mais Bonaparte sut bientôt que cette divulgation était due à l'infidélité d'un secrétaire. En 1806, Talleyrand fut nommé grand chambellan, et reçut, quelques jours après, comme sief, la principauté de Bénévent. Conservant, au milieu de ces honneurs, la perspicacité de son esprit et l'indépendance de son opinion, il jugeait avec calme les fautes et les dangers, et lorsqu'un prodigieux enchaînement de victoires eut achevé d'aveugler Bonaparte, il ne vit dans la poursuite de la monarchie universelle, qui était devenue le rêve du nouvel empereur, qu'un jeu de hasard terrible pour la France. Quelques-uns assurent que l'opinion défavorable qu'il exprima sur l'invasion de l'Espagne, mécontenta l'empereur, et Talleyrand lui-même a pris soin plus tard de confirmer ce bruit. Mais il est probable qu'il approuva d'abord cette entreprise, et qu'il ne changea d'opinion que lorsque les revers des armes françaises dans la Péninsule l'eurent désabusé. D'autres ont attribué au jugement sévère qu'il porta sur le traité de Tilsitt, le refroidissement de Bonaparte à son égard. Quoiqu'il en soit, Talleyrand tomba, en 1808, dans une espèce de disgrâce, en restant toutefois grand dignitaire de l'empire et prince souverain de Bénévent. Il consacra les loisirs de sa retraite à écrire des mémoires, et fut toujours le centre des hommes d'esprit, le confident des blâmes et des alarmes, et l'objet constant de l'attention publique. Par une singulière fantaisie, Napoléon imagina d'envoyer Ferdinand VII réfléchir à Valençay sur sa

double abdication, chez celui qui, après avoir paru approuver cette mesure politique, en faisait un peu tard le sujet de ses critiques. En 1814, quand l'Europe provoquée par une guerre longue et acharnée, se fut précipitée sur la France et l'eut envahie, Talleyrand fit proclamer par le sénat la déchéance de Bonaparte. Il fut appelé au conseil des souverains alliés, et pensa que rien ne pouvait déguiser et amoindrir nos revers autant que le retour de l'ancienne dynastie. De la sorte, l'Europe paraissait avoir pris les armes pour le principe de légitimité et non pour une conquête; tout rentrait dans le calme qu'il eût été difficile de rétablir autrement. Faisant de cette idée la base de toutes les négociations, Talleyrand, en agissant surtout auprès de MM. de Nesselrode et de Metternich, la fit adopter, malgré tous les obstacles, par les souverains alliés. Secondé par le baron Louis, M. de Vitrolles et l'abbé de Pradt, il présenta Louis XVIII comme le prince qui pouvait seul satisfaire les besoins de l'époque, et demanda que ce monarque fût expressément invité à faire des concessions à l'esprit du siècle. Jamais il n'avait obtenu plus de prépondérance. L'empereur Alexandre voulut descendre dans son hôtel. Ce fut le triomphe de l'adroit diplomate que d'agrandir ainsi sa position et son influence dans des circonstances si critiques, au milieu de tant d'opinions, de partis et d'intérêts divers. Sur sa proposition, le sénat dont il était président, arrêta l'établissement d'un gouvernement provisoire, chargé de préparer un projet de constitution, qui pût convenir à la France dans la situation où elle était placée. L'élection eut lieu immédiatement; le gouvernement fut composé du prince de Bénévent et de MM. de Beurnonville, de Jaucourt, de Dalberg et de Montesquiou, et le lendemain parut une proclamation signée du prince de Bénévent qui annonçait que le règne de Bonaparte était fini. Lorsque le comte d'Artois, revêtu du titre de lieutenant-général du royaume, fit son entrée dans la capitale, Talleyrand alla le recevoir aux barrières et lui dit : « Le » bonheur que nous éprouvons en ce jour » de régénération est au-delà de toute » expression, si Monsieur reçoit avec la » bonté céleste qui caractérise son au- » guste maison, l'hommage de notre reli- » gieux attendrissement et de notre dé- » vouement respectueux. » Après l'arri-

vé de Louis XVIII, le prince de Bénévent fut nommé ministre des affaires étrangères le 12 mai, et pair de France le 4 juin. Il fut envoyé plus tard en qualité de ministre plénipotentiaire, au congrès de Vienne. Son expérience des grandes affaires, ses manières calmes et polies, sa parole spirituelle et réservée, l'y placèrent au premier rang parmi tous les représentants de la diplomatie européenne. Le retour de Napoléon ne permit pas d'exécuter les transactions arrêtées à ce congrès. Irrité de la déclaration des puissances qui avait été provoquée par Talleyrand, l'empereur l'excepta nominativement de l'amnistie qu'il proclamait, et le prince de Bénévent alla rejoindre le roi à Gand. Il entra en France avec Louis XVIII, et devint, le 8 juillet, ministre des affaires étrangères, et président du conseil. Il se hâta d'en appeler à l'opinion publique par une élection générale, et obtint de Louis XVIII l'hérédité de la pairie qui était repoussée par les royalistes purs, et pour laquelle le monarque avait d'abord montré de la répugnance. L'esprit qui domina dans la chambre de 1815, le força de quitter le pouvoir, et il remit son portefeuille au duc de Richelieu, le 26 août de la même année. La restauration s'écoula tout entière sans qu'il rentrât aux affaires. Ménagé plutôt que favorisé par Louis XVIII et Charles X, il demeura étranger à leurs conseils sans l'être aux affaires publiques. Quoiqu'il fût placé en dehors de tous les partis parlementaires, son opinion sur les hautes questions politiques qui s'agitaient alors, était une véritable autorité. On tenait son approbation pour un puissant auxiliaire. On s'inquiétait de son blâme. Un discours de lui était presque un événement. Mais ce qui faisait alors son importance, c'était bien moins la part qu'il prenait au mouvement politique que la haute position, où d'événements en événements il était arrivé et établi. Replacé parmi cette aristocratie de l'ancienne France que la restauration avait imparfaitement reconstituée, régnant par son esprit sur la société dont il était entouré, recherché des plus illustres étrangers, Talleyrand fut en quelque sorte le dernier des grands seigneurs français. Écarté depuis long-temps de la confiance de la branche régnante, il ne fut point consulté sur les mesures qui précipitèrent la chute du trône de Charles X. Lorsque le duc d'Orléans eut pris le sceptre, tombé un instant au pouvoir de

la multitude, il se hâta d'appeler dans ses conseils le prince de Talleyrand à qui il avait eu plusieurs fois occasion de témoigner de la confiance. Celui-ci s'empressa de mettre son influence et ses talents diplomatiques au service du nouveau monarque. Jugeant toute la portée de la révolution de juillet, il comprit que la conservation de la paix au dehors était nécessaire pour maintenir la paix intérieure, que les alarmes inséparables de l'état de guerre pourraient troubler la raison publique, et ramener une lutte des partis qui compromettrait à la fois l'ordre et la liberté. Il était en même temps trop éclairé sur les dispositions de l'Europe, pour chercher un appui dans les grandes puissances continentales. La seule alliance qui fût alors possible, était celle de l'Angleterre. Talleyrand se rendit à Londres, résolu de tenter tous les efforts pour l'accomplir. Des difficultés imprévues contrarièrent ses desseins. La révolution belge, les troubles de l'Italie, et la violence des factieux, sans cesse soulevés, semblaient éloigner du gouvernement nouveau la confiance qu'il réclamait par son ambassadeur. Talleyrand eut le mérite de voir que tout le monde craignait également la guerre et souhaitait d'être rassuré. Après quatre ans d'efforts et de persévérance, il réussit dans sa négociation. Lorsque son œuvre lui parut complète et la paix assurée, il voulut que ce succès qu'il jugeait glorieux pour lui, mit fin à sa carrière diplomatique, et il se démit de l'ambassade d'Angleterre. « Mon grand âge, écrivait-il à Louis-Philippe, les infirmités qui » en sont la suite, le repos qu'il conseille, » les idées qu'il suggère, rendent ma démarche bien simple, ne la justifient que » trop et en font même un devoir. » La vieillesse n'avait point affaibli son esprit; jamais sa conversation n'avait eu plus de grâce et d'attrait. Il prenait intérêt à tout ce qui se passait autour de lui et il aimait à rappeler ses souvenirs. Dégagé de l'influence des haines politiques et des préjugés de partis, il assistait aux événemens contemporains comme un spectateur impartial et éclairé. La confiance de Louis-Philippe l'avait suivi dans sa retraite, et il était souvent consulté sur les questions les plus importantes et les situations les plus difficiles. Cependant il avait trop d'élévation et de gravité dans l'esprit pour qu'une vie douce et imprévoyante pût lui suffire au bord de la tombe. Celui qui

avait toujours voulu se rendre un compte certain des situations politiques, ne pouvait échapper à la nécessité de songer à lui-même. Affaibli par une maladie dont les progrès lents, mais sensibles, inquiétaient ses amis, il résolut de faire ses adieux au public qui s'était tant occupé de lui. Il se rendit à l'institut, et dans un discours remarquable par les vues morales, il prononça l'éloge du comte Reinhard. Dès ce moment, les réflexions religieuses et les méditations sur les questions les plus importantes pour l'homme, l'occupèrent plus activement. Il se plaisait à parler de matières ecclésiastiques, et à rappeler des impressions d'enfance et des souvenirs de séminaire. Il songeait aussi à une rétractation publique de ses erreurs, et il annonça qu'il avait *quelque chose à faire, et qu'il le ferait*.

C'est vers le même temps qu'il rédigea un codicille, où il déclarait qu'il voulait mourir dans *le sein de l'église catholique, apostolique et romaine*. Lorsqu'il fut atteint d'un mal subit qui ne laissa plus d'espoir de le conserver, il exécuta avec calme la résolution qu'il avait prise depuis long-temps. Le matin de sa mort, il signa deux actes qu'il avait rédigés quinze jours auparavant, et qui renfermaient une déclaration de ses sentimens. On les lui lut à haute voix et devant huit témoins, au nombre desquels étaient M. le duc de Noailles, M. Royer-Colard, M. le baron de Barante et M. l'abbé Dupanloup. Il apposa ensuite à l'un et à l'autre sa signature, après quoi il se confessa et reçut l'extrême-onction. Mgr l'archevêque de Paris vint deux fois savoir de ses nouvelles; le prince avait conservé toute sa connaissance, et s'unissait aux prières de l'Eglise. Il est mort le 17 mai 1838. Par son testament, il a institué pour légataire universel M^{me} la duchesse de Dino sa nièce, et il a fait plusieurs legs particuliers à M. le duc de Valençay, son petit-neveu. A la suite du testament qui est olographe, se trouve une déclaration écrite aussi de sa main, et dans laquelle il expose les principes politiques qui ont dirigé sa conduite sous les divers gouvernemens depuis 1789. On assure que d'après sa volonté expresse, il en a été donné lecture à sa famille en même temps que du testament. Cette déclaration, qui est datée de 1836, contient la défense formelle, faite par le prince à ses héritiers, de publier ses mémoires, qui sont, dit-on, déposés en Angleterre,

avant que trente ans ne se soient écoulés depuis le jour de sa mort. Il leur ordonne de désavouer tout ce qui, avant cette époque, serait publié sous son nom. Ses funérailles ont eu lieu le 22 mai, et ses restes ont été plus tard transportés à Valençay, où il avait manifesté le désir d'être inhumé. M. le baron de Barante a prononcé son éloge devant la chambre des pairs, dans la séance du 8 juin. Talleyrand était décoré des principaux ordres de l'Europe, et avait été fait grand-croix de la Légion-d'honneur, dès la création de cet ordre, en 1803. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres et de celle des sciences morales et politiques. Peu d'hommes ont été, durant leur vie, mêlés à autant d'événemens, et exposés à autant d'accusations. Séparé du clergé français dès 1789, il rompt trois ans plus tard avec les révolutionnaires; émigré sans faire cause commune avec l'émigration, il concourt à fonder le trône de Bonaparte qui lui retire bientôt sa confiance et le déclare traître à l'état pendant les cent-jours; la restauration, à laquelle il coopère de tous ses efforts, ne l'élève un instant que pour l'éloigner des affaires et le maintenir dans un état voisin de la disgrâce; et après la révolution de juillet, les journaux du mouvement n'ont point assez d'injures pour flétrir ce qu'ils appellent sa versatilité et sa félonie. Ces attaques si diverses qui ne purent le faire sortir un instant de son calme habituel, et auxquelles il n'opposa que le silence, attestent assez l'importance que tous les partis attachaient à ses déterminations et la grande place qu'il occupait dans le monde politique. On a porté des jugemens divers sur la moralité de sa vie, sur ses intentions secrètes, ses opinions intimes et jusque sur les sentimens qui présidèrent à ses derniers actes; mais ce que tous se sont accordés à reconnaître, c'est l'immense capacité dont il était doué, la supériorité de son intelligence, sa rare habileté, sa connaissance profonde des hommes et des choses, enfin cette réunion de qualités précieuses qui en faisaient le premier diplomate de l'Europe. On cite du prince de Talleyrand une foule de mots heureux; ceux qu'on lui prête sont en plus grand nombre encore, et tous ont été si souvent répétés, qu'il serait inutile de s'y arrêter. Malgré les graves imputations dont il a été l'objet pendant toute sa vie, il est à remarquer que la plupart de ceux qui l'ont beaucoup

connu, ont professé pour lui de l'estime, et qu'il a été chéri comme ministre dans les bureaux de son département. Quoiqu'il ait servi successivement Louis XVI, les comités, le Directoire, Napoléon et la restauration, il serait injuste de prétendre qu'il ait trahi tour-à-tour ces gouvernemens. Habile et impassible observateur, aspirant à rester le plus longtemps possible sur la scène, il appréciait plus tôt que d'autres les symptômes de mort, et laissant passer les hommes et les choses, il se plaçait doucement à l'écart pour ne pas être entraîné par le pouvoir qui tombait. Un écrivain qui a été mêlé lui-même au mouvement de la politique, en a fait le portrait suivant: « Homme d'un courage d'esprit » rare, et d'un sang-froid que rien ne » pouvait troubler, il finissait toujours » par prendre sur les autres de cet empire » qu'il avait sur lui-même. Il était impos- » sible d'exercer plus d'action sur les » hommes dans une réunion de diplo- » mates. C'est qu'à beaucoup de supério- » rité d'esprit, à des ressources infinies, » il joignait un charme irrésistible. La » grâce de sa parole était pour lui une » force de plus. Pour donner une idée de » l'effet que pouvait produire ce langage » qu'on ne parlera plus après lui, on peut » dire que le style de sa conversation était » la prose de Voltaire. Il se laissait sou- » vent aller à une nonchalance naturelle, » et alors il parlait peu; mais quand il » secouait cette paresse d'esprit, il en- » chantait; le ton habituel de sa causerie » était une légèreté enjouée. Il effleurait » toutes choses. Dès qu'il s'agissait d'af- » faires, cette légèreté apparente faisait » place à une force et à une profondeur » extraordinaire. Une chose qui caracté- » rise assez bien la société parisienne, se » trouve dans la vie de M. de Talleyrand : » c'est sa constante liaison avec M^{me} de » Montmorency-Laval, mère du duc de » Montmorency; malgré la grande diver- » gence de leurs sentimens politiques, il » ne lui est pas arrivé de passer un jour » sans la voir. » Le principal écrit de Talleyrand est un *Mémoire sur les relations commerciales des Etats-Unis vers 1797*. Il avait lu la même année au cercle constitutionnel dont il était un des fondateurs, un autre mémoire, *sur l'utilité de fonder des colonies françaises sur les côtes de l'Afrique*.

TAULES (JEAN, connu sous le nom de chevalier de), écrivain français, né en

1725, entra en 1754 dans les gendarmes du roi. Enmené à Genève en 1766 par M. de Beauteville comme secrétaire de légation, il noua dans cette ville une correspondance avec Voltaire à qui il avait adressé, dès l'année 1752, une lettre sur le *siècle de Louis XIV*. Cette correspondance continua par l'examen des doutes qui s'élevaient dès lors sur le *testament politique du cardinal de Richelieu*. Il fut nommé vers 1775 consul général de France en Syrie, entra en France quelques années après et mourut en 1800. On a du chevalier de Taulès les ouvrages suivants : *[Anecdotes sur le roi de Prusse]*, imprimées sous le nom de Thomas dans les *Opuscules philosophiques et littéraires*, 1796, in-12 et in-8° ; *[L'homme au masque de fer, mémoire historique où l'on réfute les différentes opinions relatives à ce personnage mystérieux]*, suivi de la correspondance inédite (alors) avec Voltaire, dont nous avons parlé plus haut, Paris, 1821, in-8°. D'après cet ouvrage, l'homme au masque de fer serait Arwediks patriarche des Arméniens schismatiques, enlevé par les jésuites : mais il est certain que ce personnage, détenu en effet quelque temps dans les prisons de France, fut bientôt relâché et mourut libre trois ou quatre ans après sa rentrée dans le sein de la véritable Eglise. L'extrait mortuaire de ce patriarche se trouve même dans les archives du ministère des affaires étrangères, à Paris.

TERNAUX (GUILLAUME-LOUIS), célèbre industriel français, naquit à Sedan le 8 octobre 1765. Chargé à l'âge de quatorze ans de diriger seul la maison de son père que des revers de fortune avaient obligé de s'expatrier momentanément, il fit preuve dans cette situation difficile d'une capacité qui se rencontre rarement chez des hommes d'un âge mûr. Il jura fidélité à la constitution de 1791, mais évita tous les excès de la révolution. Accusé en 1793 d'avoir contribué à faire arrêter à Sedan le commissaire de la Convention, il fut mis hors la loi par le tribunal révolutionnaire, et contraint de prendre la fuite pour se soustraire à l'échafaud. Rentré en France, il se prononça contre le consulat à vie, et plus tard contre l'avènement de Napoléon à l'empire. Lors du retour de ce dernier en 1815, il suivit les Bourbons dans leur exil et revint avec eux. Appelé à la chambre des députés en 1818 et en 1827, il figura dans les rangs de l'opposition modérée ; en 1821 le roi

Louis XVIII lui avait offert le titre de baron. Retiré des affaires politiques et commerciales depuis juillet 1830, Ternaux mourut à Sedan le 1^{er} avril 1835. Ses principaux titres à la reconnaissance publique en ce qui concerne les progrès de l'industrie, sont les perfectionnements admirables introduits par lui dans la fabrication des étoffes de laine, et surtout des châles dits *cachemires*, à l'occasion desquels il conçut et réalisa le projet de naturaliser en France la race des chèvres du Thibet dont le poil est employé chez les Orientaux à confectionner ces tissus. On doit encore à Ternaux l'invention de plusieurs machines très utiles à l'industrie manufacturière, et l'établissement, à l'instar de l'Italie et de l'Espagne, des *silos* ou souterrains destinés à conserver les grains avec une économie considérable dans les frais. Peu remarquable comme improvisateur, il ne produisit de l'effet à la tribune que par ses discours écrits dont la plupart ont été imprimés. On cite de lui également deux brochures publiées à des époques assez éloignées : *[Le vœu d'un patriote sur les assignats]*, 1790 ; *[Mémoire sur l'approvisionnement de la capitale]*, destiné à prévenir le retour des malheurs qu'avait occasionnés la disette de 1816 et 1817.

TESSIER (HENRI-ALEXANDRE), né en 1740, fit d'abord dans un séminaire des études auxquelles il dut le titre d'abbé qu'il porta longtemps dans le monde ; cependant il ne fut jamais dans les ordres. Passionné dès sa jeunesse pour les travaux de l'agriculture théorique, il travailla constamment à tout ce qui pouvait la perfectionner en France, et fit sur la gestation des animaux de longues et sérieuses recherches qui eurent pour résultat une amélioration sensible des animaux domestiques. Tessier a publié à diverses époques plusieurs ouvrages accueillis avec distinction par les savants et les praticiens. Ses principaux sont : *[Annales françaises de l'agriculture]* (de 1798 à 1817). *[Traité des maladies des grains]*. *[Observations sur plusieurs maladies des bestiaux]*. *[Questions d'agriculture]*. *[Expériences faites sur la maladie du froment, appelée carie]*. (Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en italien.) *[Instruction sur la culture de la betterave]*. Tessier a fourni en outre un grand nombre d'articles à l'*Encyclopédie méthodique*, au *Dictionnaire des sciences naturelles*, au *Cours d'agriculture* de

l'abbé Rozier, et au *Théâtre d'agriculture* d'Ollivier de Serres. Les mémoires de l'académie des sciences, ceux de la société royale de médecine et de la société d'agriculture de Paris lui doivent un grand nombre de documens d'un grand intérêt. Déjà membre de l'ancienne académie des sciences lorsque la révolution éclata, il fut nommé à cette époque médecin en chef de l'hôpital militaire de Fécamp; il fut depuis chargé du cours d'agriculture et de commerce aux écoles centrales, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, membre du conseil des arts et du commerce de la Seine, et inspecteur général des bergeries-modèles de France. Il avait été nommé chevalier de la légion-d'honneur à une époque où malgré les termes du décret de cette institution, elle était rarement accordée à ceux qui n'étaient pas militaires. La plupart de ses écrits furent répandus en grand nombre dans les provinces par les ordres du gouvernement; ils furent traduits en diverses langues et acquirent à l'auteur une grande réputation à l'étranger. Il en eut une preuve bien sensible et bien flatteuse en même temps, lors des événemens de 1814. Les souverains étrangers qui se trouvaient alors à Paris s'empressèrent de rendre hommage au savant modeste dont les écrits avaient contribué au perfectionnement de l'agriculture dans leurs états. Loin d'affaiblir ses facultés, l'âge semblait au contraire leur prêter une nouvelle énergie, et déjà nonagénaire il savait suffire aux travaux multipliés qu'il entreprenait chaque jour. Tessier est mort à Paris au mois de décembre 1837, à l'âge de quatre-vingt dix-sept ans.

THABAUD BOIS-LA-REINE (GUILLAUME), baron de Surins, né le 27 novembre 1755, était prévôt de la connétablie à Châteauroux, avant la révolution, et fut successivement administrateur du district de cette ville, membre du directoire du département de l'Indre, et enfin député au mois de septembre 1792, à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, de la manière suivante : « Je vote » pour la peine de mort, parce que je » suis intimement convaincu des crimes » de Louis : mais je me réserve de modifier mon opinion pour déterminer le » moment de l'exécution du jugement. » Nonobstant cette explication, il vota contre le sursis, comme il avait auparavant voté contre l'appel au peuple. Devenu membre du conseil des Cinq-cents,

il en sortit au mois de mai 1797, et fut nommé l'un des administrateurs de la loterie nationale. Réélu au conseil des Anciens, en 1798, il en fut secrétaire, le 22 novembre, et après le 18 brumaire, il rentra à l'administration de la loterie dont il fit partie jusqu'en 1814. Il y fut nommé de nouveau par Napoléon le 23 mars 1815 et siégea à la chambre des Représentans, comme député par le département de l'Indre. Il fut obligé de quitter la France, en 1816, comme régicide et se réfugia dans les Pays-Bas. Rentré dans sa patrie après les événemens de juillet 1830, il mourut à Châteauroux au milieu de février 1856.

THELWALL (JOHN), littérateur et publiciste anglais né à Londres en 1766, étudia successivement la peinture et la médecine. Partisan, jusqu'à l'enthousiasme, des principes de la révolution française, et membre de plusieurs sociétés établies depuis long-temps à Londres, il ne tarda pas en devenant un des orateurs les plus populaires. Poursuivi par suite d'un acte du parlement, au sujet de ses harangues subversives, et accusé même de haute trahison, il dut à l'éloquence d'Erskine, son défenseur, une sentence d'acquiescement qui ne servit qu'à redoubler son audace. Les leçons sur les matières politiques ayant été prohibées, Thelwall, pour éluder la loi, s'avisait de faire des cours publics sur certains points de l'histoire romaine qui prétaient des allusions favorables à ses vues; mais il fut obligé bientôt de quitter la capitale. Ne sachant comment gagner sa subsistance, il entreprit, dans le voisinage de Hay, au comté de Bresnock, quelques spéculations d'agriculture auxquelles son inexpérience le força bientôt de renoncer. De retour à Londres à une époque où les esprits étaient plus calmes, il se mit à donner des leçons de philosophie et d'éloquence qui lui procurèrent une aisance honorable. Cependant on le vit encore, en 1818, reparaitre dans quelques réunions, et il acheta même, à cette époque, la propriété d'un journal, le *Champion*, qui ne put se maintenir. Renonçant dès lors à la politique, il concentra toutes ses vues sur des objets plus utiles; mettant à profit ses études anatomiques et son expérience oratoire, il étudia avec soin les causes des défauts d'articulation, ainsi que des vices de prononciation, et inventa, dit-on, des moyens, aussi simples qu'ingénieux, pour faire disparaître ces imperfections.

Il mourut à Bath, au mois de mars 1834, après une maladie de quelques heures, dans sa soixante-huitième année. Thellwall était un homme d'un talent réel, et plusieurs ouvrages de littérature et de politique en font foi. On cite comme ses productions les plus remarquables dans ces deux genres : | *Orlando et Almeyda*, conte ; | *La fille adoptive*, roman en quatre volumes ; | *Poésies diverses*, 1790, deux volumes in-8° ; | *Essai de définition de la vitalité animale, où plusieurs opinions de Jean Hunter sont examinées et discutées* ; | *Le péripatéticien, ou Esquisses du cœur, de la nature et de la société*, trois volumes in-8° ; | *Le droit constitutionnel qu'ont les Anglais à des parlemens annuels et au suffrage universel*, 1795 ; | *Les droits de la nature*, 1796, in-8° ; | *Réflexions calmes sur la lettre écrite par M. Burke à un noble lord* ; | *La démocratie justifiée* ; | *Réplique courtoise à l'orateur Burke* ; | *Le trident d'Albion*, 1805 ; | *Monodie sur la mort de C. J. Fox* ; | *Le vestibule de l'éloquence* ; | *Lettre à M. Cline sur les facultés imparfaites* ; | *Exemples de chythmes* ; | *Résultats de l'expérience sur les conformations défectueuses du fond de la bouche*, etc.

THÉMINES (ALEXANDRE-FRANÇ.-ANÉDÉE-ANNE-LOUIS-JOSEPH de LAUZIERES de), évêque de Blois, avant la révolution, était né à Montpellier le 15 janvier 1742. Il avait commencé par être aumônier de Louis XVI qui l'éleva à la dignité épiscopale, à l'âge de trente-quatre ans. Appelé en 1790 avec les autres prélats de l'église de France, à prêter serment à la constitution civile du clergé, l'abbé de Thémines refusa ce serment, émigra depuis en Savoie, en Espagne et en Angleterre. En 1802, il signa la protestation des évêques réfugiés contre le concordat, et refusa sa démission que le souverain pontife lui avait demandée par un bref. Un livre publié à Londres à cette époque sur le *gouvernement de fait* lui fut attribué non sans quelque raison. Ce qu'il y a de sûr du moins, c'est que toutes les tentatives des évêques orthodoxes pour le ramener à d'autres sentimens demeurèrent infructueuses. Il refusa également de rentrer en France en 1814, et mourut à Bruxelles le 5 novembre 1829. On a de Thémines : | *Projet de lettre commune de l'Eglise gallicane aux fidèles dispersés*. Après un avertissement de quatre pages on trouve cette lettre sous le titre sui-

vant : | *Lettre apostolique des évêques de l'Eglise gallicane*. L'évêque de Blois ayant demandé aux autres évêques de France qui étaient alors à Londres, au nombre de quatorze, la permission de publier sous leur nom cette lettre apostolique, ils ne voulurent pas y consentir. Alors l'évêque la fit imprimer sous ce double titre, dont l'un est contraire à l'autre : *Projet de lettre commune*, etc. ; *Lettre apostolique*, etc. Le livre en faveur du gouvernement de fait, dont il a été question plus haut, consiste en cinq lettres adressées à Bonaparte, à M. de Talleyrand, au pape, au président du concile de 1811, enfin au clergé et aux fidèles de Blois. Dans la lettre à Bonaparte, datée de Londres, 14 juin 1811, l'abbé de Thémines proteste contre le concordat de 1801, et revendique ses droits d'administrateur de la métropole de Blois.

THIULEN (LAURENT-IGNACE), né à Gothenbourg en Suède le 22 octobre 1746 d'une famille honorable de Stockholm portait dans ses premières années le nom de Birger ; on voulut dans sa jeunesse le placer dans les pages de la reine, mais il préféra voyager pour apprendre le commerce. Il se rendit à Lisbonne puis à Cadix où se trouvaient alors les jésuites du Mexique qu'on allait déporter en Italie. Thiulen fit la connaissance du savant Iturriga qui prit intérêt à lui. Le jeune Suédois avait alors vingt-deux ans ; il s'embarqua secrètement sur le bâtiment qui transportait alors les jésuites en Italie. C'était sans doute un acte de courage peu commun que de renoncer à des espérances de fortune pour suivre des proscrits, des hommes qu'en Suède ses parens lui avaient appris à regarder comme d'odieux fanatiques. Les jésuites furent débarqués en Corse, et Thiulen partagea d'abord leur prison. Mais ensuite le commandant français à Ajaccio le fit mettre en liberté. Il se rendit à Gènes et de là à Ferrare où les jésuites du Mexique résidaient, et c'est là qu'il abjura le luthéranisme, bravant ainsi les loix sévères de son pays contre les catholiques. Un mariage avantageux lui fut proposé à Ferrare ; mais il préféra entrer chez les jésuites, et fut envoyé à Bologne où il fit les premiers vœux. Bientôt les jésuites furent inquiétés même dans l'état de l'Eglise ; on les obligea de congédier leurs novices et jusqu'aux profès des vœux simples. Thiulen fut envoyé au collège de Modène. La suppression de la

société en 1773 le mettait dans un grand embarras; il était étranger, isolé, n'ayant droit à aucune pension parce qu'il n'avait pas fait ses vœux, et ayant perdu ses biens par suite de son abjuration. Les marquis Valenti Gonzaga de Mantoue, et Malvezzi de Bologne lui offrirent un asile. Il accepta les offres du second et se fixa dans cette ville où il fut élevé au sacerdoce et enseigna la rhétorique aux écoles pies. Un violent mal de tête l'empêcha pendant quelque temps de se livrer à l'étude; mais il en fut délivré en priant devant la relique de saint Pierre-Damien. A l'époque de la révolution française il rédigea la *Gazette de Bologne*, où il donna des morceaux des gazettes allemandes. Les autres ouvrages qu'on a de lui sont : | le *Tableau général de la Suède*, Bologne, 1790, 2 vol. in-8°; c'est une traduction de Cateau-Calleville (voyez ce nom tome III). | *Rebellion des animaux contre l'homme*, 1794, in-8°; c'est un apologue ingénieux en vers. | *Vocabulaire pour entendre la langue révolutionnaire*, Venise, 1790, 2 vol. in-8°; | *Réfutation de Bolgeni sur le serment civique*; il avait déjà publié sur ce sujet un opuscule sous le titre d'*opinion*.... | *Fastes de la révolution française*, 3 vol. in-8°; | *Histoire universelle, sacrée et profane*; c'est la suite de celle d'Hardin et Linguet; il ajouta 11 volumes pour l'histoire du 18^e siècle, 1804 et 1806. | *Sur le zodiaque d'Egypte*, Venise, 1802; traduction de l'allemand du jésuite Gussmann. | *Dialogue des morts*, Bologne, 1816, 12. vol. Thiulen fut encouragé dans ses travaux par Pie VI qui lui adressa un bref honorable. Le cardinal Vicenti lui donna des marques d'estime; Gustave III, roi de Suède, lui accorda de son propre mouvement main levée du bannissement et de la confiscation; mais ce prince n'existait plus quand le rescrit royal arriva en Italie. Thiulen fut banni de Bologne dans les premières années de la république Cisalpine; il se retira à Rome et y travailla, dit-on, à *réprimer un attentat de Rébellion assez connu dans l'histoire*; « Ainsi s'exprime la *Gazette de Bologne*; mais nous ne savons » (dit l'*Ami de la Religion*, n° 2223, à « qui nous empruntons cette notice ») à « quel trait elle veut faire allusion. » Thiulen resta à Rome chez le chargé d'affaires de Suède jusqu'en 1799 que les Autrichiens occupèrent Bologne. Alors il se hâta d'y retourner; mais il dut en partir après la victoire de Marengo. Venise

lui servit d'asile; il s'y occupait de traduire en italien des livres français et allemands. De retour à Bologne il y habita constamment chez le professeur Atti et ses fils. C'est dans cette ville qu'il est mort le 5 décembre 1853 dans un âge très avancé.

THOMAS (ANTOINE-JEAN-BAPTISTE), peintre distingué, né à Paris le 31 octobre 1791, et mort dans cette ville le 15 janvier 1854. Son goût pour la peinture se révéla dès ses plus jeunes années, et il obtint au concours de 1816 le premier grand prix. Elève pendant trois ans de l'école de Rome, ce fut à la suite de son séjour dans cette cité, si riche en souvenirs scientifiques, et longtemps l'unique patrie des beaux-arts, qu'il composa ce recueil si varié et si pittoresque des mœurs et coutumes de l'Italie, auquel il donna le nom *D'un an à Rome, et dans ses environs* (Paris, 1823, in-folio de 4/4 p. et 72 planches); travail précieux où un texte, à la fois original et plein d'intérêt, ajoute encore au mérite et à l'exactitude du dessin. Ce bel ouvrage qui compte soixante-douze planches, et dont il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires, manque aujourd'hui dans le commerce. Parmi les autres compositions de Thomas, on cite plusieurs tableaux qui lui assignent un rang incontestable parmi les peintres modernes; ce sont : | *Le Christ chassant les vendeurs du temple*; | *Achille de Harlay résistant aux menaces de Bussy le Clerc*; | *La journée des barricades*; | la procession de *saint Janvier à Naples*; | un *Ermite cherchant un abri contre un orage*. Il a laissé inachevé un tableau des *trois Parques*, considéré comme l'une de ses meilleures productions.

THOMASSIN (JEAN-FRANÇOIS), ancien médecin de l'hôpital de Besançon où il professa long-temps le cours de chirurgie, associé-correspondant de l'académie des sciences, né en 1750 à Rochefort, près Dole, se fit connaître de bonne heure dans la littérature médicale. L'ancien *Journal de médecine*, et le *Journal de médecine militaire*, contiennent de lui un grand nombre de mémoires sur des points importants, notamment ceux qui sont relatifs à *l'emploi des vomitifs dans les maladies des femmes enceintes*, 1774; *au traitement des abcès qui se forment dans le voisinage de l'anus*, etc. Thomassin a publié séparément : | *Dissertation sur le charbon de Bourgogne, ou la pustule maligne*, couronnée par l'aca-

démie de Dijon, in-8°; Besançon, 1780; deuxième édition, 1782; | *Observations sur quelques points de la structure de l'œil, relatives à l'extraction d'une cataracte membraneuse*, Francfort, in-8°; | *Dissertation sur l'extraction des corps étrangers des plaies, et spécialement de celles faites par les armes à feu*, Strasbourg, 1788 in-8°, fig.; | *Description abrégée des muscles, avec deux nouvelles nomenclatures, rédigée en faveur des élèves*, Besançon, an VII, in-8°. Thomassin a donné en outre une édition de l'ouvrage de J. Covillard, intitulé : *Observations iatrochirurgiques, pleines de remarques curieuses*, Strasbourg, 1791, in-8°, fig. Il est également l'auteur de divers mémoires et observations envoyés à l'ancienne académie de chirurgie qui lui décerna successivement quatre médailles en or. Thomassin mourut à Besançon.

TOPFER (HENRI-AUGUSTE), philosophe et mathématicien, naquit à Leisnig, le 17 février 1758. Il professa avec beaucoup de distinction les mathématiques et la physique, d'abord pendant dix ans à Leipzig, puis de 1796 à 1828 à l'école nationale de Grunna, et retiré de l'enseignement depuis quelques années mourut à Dresde le 26 octobre 1835. La plupart des grands géomètres allemands, tels que Rothe, de Prasse, Eschenback, Burckhardt, etc. furent ses élèves et ses amis. Il a laissé divers ouvrages parmi lesquels on remarque : | *Analyse combinatoire*, 1795; | *Cartes générales sur l'Encyclopédie des sciences et des beaux-arts, l'anthropologie et la morale*, publiées de 1806 à 1808.

TOULLIER, jurisconsulte célèbre, né en Bretagne vers 1760, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la jurisprudence, et fut nommé, avant la révolution, agrégé à la faculté de droit de Rennes. Il vécut dans la retraite pendant les troubles politiques. Lors du rétablissement des écoles en 1805, il fut nommé professeur à celle de Rennes, et bientôt il en devint doyen. Accusé, peu après la seconde restauration, d'avoir professé des principes hostiles à la dynastie des Bourbons et propres à lui aliéner le cœur de la jeunesse, il perdit le décanat qui fut confié à M. de Corbière, un de ses collègues. Toullier, péniblement affecté de cette disgrâce, chercha à s'en dédommager en acquérant par de nouveaux soins donnés à son ouvrage sur le code civil, des titres assurés à la faveur du public. C'est en effet à par-

tir de ce moment que l'on voit son livre s'améliorer progressivement et parvenir enfin à ce degré de mérite qui lui a valu un si grand succès. Les premiers volumes contenant des commentaires sur les deux premiers livres du code civil, manquent en général de développement et sont inférieurs aux autres. Les traités des successions, des donations et des obligations sont remarquables par l'abondance et la profondeur, autant que par la justesse et la solidité des jugemens. Le traité du contrat de mariage qui vient ensuite, n'est pas tout-à-fait à la même hauteur. Toullier n'a pas exécuté entièrement son projet; il n'a expliqué que la moitié à peu près du code civil, et n'a pu aborder des matières qui auraient besoin d'être expliquées par un homme aussi versé dans la science des lois; mais son rang est depuis long-temps fixé parmi les jurisconsultes. Sa vaste érudition, la variété de ses connaissances et l'étendue de son esprit lui assignent incontestablement la première place entre ceux qui ont écrit sur l'ensemble de notre nouveau droit civil. Inférieur sous certains rapports à M. Proudhon et à Pothier, il les surpasse l'un et l'autre par l'élevation des vues et la profondeur de ses considérations. Son style, quoique souvent diffus, ne manque ni de facilité, ni d'une certaine élégance. Ses ouvrages jouissent d'une haute estime près des tribunaux, et l'on dit que plusieurs cours royales les consultent comme une autorité décisive. Toullier avait reçu depuis 1830 la décoration de la Légion d'honneur. Il est mort à Rennes le 19 septembre 1835.

TOUQUET (N.) né en 1780, ancien colonel sous l'empire et libraire sous la restauration, dut un moment de célébrité à diverses éditions économiques entreprises par esprit de parti, et au succès desquelles il sacrifia la presque totalité de sa fortune. C'est à lui qu'appartient, entre autres, l'idée d'avoir réuni les productions les plus immorales et les plus irréligieuses du coryphée des philosophes du dix-huitième siècle, en douze ou quinze volumes in-12, extrêmement compacts, mis en circulation sous le nom de *Voltaire des chaumières*. Admirateur fanatique du chef des impies modernes, Touquet avait vu dans la propagation illimitée de ses œuvres, dans la corruption des mœurs du peuple, et dans la subversion des principes religieux qu'elle devait nécessairement produire, un

moyen sûr de saper par ses bases le nouveau gouvernement auquel il avait voué une haine implacable ; le succès ne justifia que trop son attente. Il dut toutefois, ainsi que nous l'avons dit, l'acheter aux dépens de sa fortune. Forcé vers 1850, de suspendre ses affaires, il se retira d'abord à Blankenberg, près Ostende (Belgique), rentra plus tard en France, et mourut à Passy le 25 janvier 1856.

TOURLET (RENÉ), médecin helléniste, et l'un des érudits les plus remarquables du dix-neuvième siècle, naquit à Amboise, en 1770. Il acheva ses humanités au collège de Pont-le-Voi, tenu par les religieux de la congrégation de Saint-Maur, y apprit les mathématiques, le grec et les langues vivantes, et de là fut à Orléans pour étudier la philosophie et le droit. Il suivit à Paris les cours de physique de Brisson et de l'abbé Nollet, et fit à Montpellier son éducation médicale. Fixé dans la capitale dès l'année 1799, il se livra à son goût pour les travaux scientifiques et littéraires, et devint l'un des fondateurs de différentes sociétés académiques, avant qu'aucune des académies ou classes de l'institut eût été organisée. Il fut à cette époque, et continua d'être, jusqu'à sa mort arrivée au mois de janvier 1856, l'un des plus studieux collaborateurs du *Moniteur universel*. On remarque dans les nombreux articles, soit de mathématiques, de médecine et de physiologie, soit d'histoire et de littérature ancienne et moderne, qui figurent sous son nom, un style parfaitement clair et pur, une critique raisonnée et judicieuse, mais par dessus tout la plus stricte impartialité. Tourlet a laissé en outre : | une traduction française de la *Guerre de Troie, depuis la mort d'Hector jusqu'à la ruine de cette ville*, poème en quatorze chants, par Quintus de Smyrne, faisant suite à l'Iliade, Paris, 1800, deux volumes in-8°. Cette version, faite sur l'édition grecque d'Alde Manuce, très défectueuse sans doute, mais corrigée par des notes du traducteur, d'après les travaux de Rhodoman et de Paw, sur le texte, a réuni le suffrage des meilleurs littérateurs. | *Oeuvres complètes de Pin-dare*, également traduites en français, avec le texte grec en regard et des notes, ibid. 1818, deux volumes in-8°. Cette traduction, dans laquelle on trouve toute la grâce que peut comporter une prose poétique en notre langue, a été mise en 1822 au rang des ouvrages classiques. | *Oeuvres*

de l'empereur Julien, précédées de sa vie, Paris, trois volumes in-8°. Ce travail rend désormais inutile celui de l'abbé de la Bletterie, qui ne contient que quelques *Lettres et Opuscules* de cet empereur. Tourlet a fourni aussi divers articles importants aux *Annales littéraires*, au *Magasin encyclopédique* et à d'autres journaux. Il mourut à Paris au mois de janvier 1856.

TOURNON (N. comte de), né en 1778, comptait parmi ses ancêtres le cardinal archevêque de Lyon, François de Tournon, également célèbre par sa dextérité dans les négociations et par la protection éclairée qu'il accorda aux sciences et aux lettres. Auditeur au conseil d'état en l'année 1806, il fixa dès cette époque l'attention de Napoléon qui ne tarda pas à lui confier des fonctions importantes. Nommé d'abord intendant des margraviats d'Anspach et de Bareuth, il chercha à adoucir autant qu'il était en lui la rigueur des mesures qui lui étaient prescrites, et pendant un laps de trois années parvint à rendre aux vaincus leur position supportable. Enlevé en 1809 par un parti de cavalerie ennemie, il fut conduit dans la forteresse de Mongatz, et rendu à la liberté lors de l'armistice qui suivit la victoire de Wagram. Appelé dans le cours de la même année à la préfecture de Rome, il s'occupa d'y organiser une police convenable et d'améliorer l'administration des établissemens de bienfaisance. Ami éclairé des arts, il fit restaurer les monumens, continuer avec activité les fouilles, et porta ses vues sur l'assainissement, non moins que sur l'embellissement de cette capitale ainsi que des localités environnantes. Il consigna le résultat de ses investigations à ce sujet dans un ouvrage intéressant, publié en 1852 sous le titre de *Etudes statistiques sur Rome, et la partie occidentale des Etats romains*. Sous la restauration il fut nommé successivement préfet de Bordeaux au mois de juillet 1815, maître des requêtes en 1818, préfet de Lyon et conseiller d'état en 1821. Deux ans plus tard il fut appelé à la chambre des pairs, dont il se proposait d'écrire l'histoire, lorsque la mort le surprit au commencement de 1854.

TRACY (ANTOINE-LOUIS-CLAUDE DESTUTT de), était né dans le Bourbonnais, le 20 juillet 1754, d'une famille noble, dont le rang lui assurait une carrière facile et brillante. Après avoir terminé ses études, il désira compléter son éducation

par quelques voyages. Voltaire vivait encore et tenait à Ferney le sceptre de la philosophie. Le jeune de Tracy partageant l'engouement de son siècle, voulut rendre hommage à cet écrivain qui a tant abusé de son génie, et qui lui paraissait être le héros de la raison. Son admiration pour Voltaire, et la lecture habituelle qu'il faisait de ses ouvrages, le disposèrent à se livrer aux méditations philosophiques, dont il s'occupa même en suivant la carrière des armes qu'il avait embrassée fort jeune. Il était en 1789 colonel d'infanterie. A cette époque, la noblesse du Bourbonnais le députa aux états-généraux où il se prononça pour la liberté des cultes, et demanda pour les hommes de couleur, la jouissance des droits de citoyen. Emprisonné en 1793, il profita des loisirs forcés de sa captivité pour se livrer à l'étude de cette branche de la philosophie qui lui doit le nom d'*idéologie*. Le 9 thermidor lui rendit la liberté, et il vécut depuis dans une profonde retraite, occupé de travaux philosophiques et littéraires. Dès la création de l'institut, il en fut nommé membre; il le fut aussi du comité d'instruction publique en 1799, et en 1808, il succéda à son ami Cabanis à l'académie française. Disciple, comme lui, de Condillac, il poussa sans scrupule jusqu'au matérialisme les principes de son maître. La pensée, selon Destutt de Tracy, n'est autre chose que la sensation ou plutôt la sensibilité dont la sensation est l'exercice. Condillac, en imaginant son homme-statue pour expliquer l'origine de nos idées, avait jugé au moins nécessaire de lui accorder une âme; Destutt de Tracy a cru pouvoir s'en passer. Comme Cabanis, de Tracy plaça dans l'organisation la sensibilité, et par suite toutes les facultés morales. L'homme n'est un être moral que parce qu'il est sensible; il n'est sensible que parce qu'il a des nerfs : les nerfs, voilà tout l'homme. On sent quelles conséquences peuvent être déduites de pareils principes. Si l'homme n'est que matière et n'a d'intelligence que pour la matière, il ne peut être question pour lui que de la vie physique et des soins du corps. Point d'autres devoirs que celui-là; conservation et bien-être, voilà tout le but de sa destinée. Les dévouemens héroïques, les vertus sublimes, les religieuses espérances, l'abnégation de soi-même, la force d'âme qui dompte les passions, qui s'élève au-dessus de la matière et des penchans physiques,

pour s'occuper des plus pures et des plus nobles conceptions, tout cela est vain et sans objet; il n'y a d'autre bien dans le monde que de s'enrichir et de se bien porter; le vrai, le bon et le beau ne sont que des chimères. L'utile considéré dans la vie matérielle, est la seule réalité qui intéresse l'homme. Tout ce qui est utile est bien; tout ce qui est nuisible est mauvais. Tout ce qui ne nuit point à autrui est indifférent. Nos droits naissent de nos besoins, et notre devoir consiste à employer les facultés qui doivent nous servir à les satisfaire. Ces conséquences, qui font la base du catéchisme de Volney, se trouvent implicitement dans les élémens d'idéologie, et il suffit de la moindre attention pour les en tirer. L'homme, selon de Tracy, n'est qu'un composé de mouvemens et de sensations soumises à la nécessité. L'avantage de l'homme sur les animaux, consiste à avoir une organisation plus favorable au perfectionnement de la parole, tandis que les animaux n'ont pu arriver encore à un langage assez développé pour passer entre eux des conventions expresses. Quant à l'existence nécessaire d'un être purement immatériel, il semble la rejeter, parce qu'il ne comprend pas une substance qui n'existe en aucun lieu, et n'a point de parties. Un être sans organes, s'il existe, dit-il, ne peut absolument connaître que lui et ses propres affections. Des doctrines si favorables aux passions auraient pu avoir dans notre siècle les plus dangereux résultats, si la génération actuelle, désabusée par une récente et terrible expérience des illusions de cette philosophie grossière, ne sentait un vif besoin de revenir aux doctrines spiritualistes et religieuses. Au reste, on assure que Destutt de Tracy démentait ses principes par sa vie, et que par une inconséquence assez fréquente chez les philosophes; les sentimens de bonté, d'honneur, de générosité et de délicatesse qui lui étaient familiers, protestaient contre les erreurs de son esprit. Ils s'occupa aussi d'économie politique dans un livre spécial, remarquable par une grande clarté d'exposition, et il composa sur l'*Esprit des lois* de Montesquieu, un commentaire dans lequel on trouve des vues profondes. Destutt de Tracy appartenait à l'académie des sciences morales et politiques, et à l'académie française. Appelé au sénat en 1800, il y fit preuve d'indépendance. Louis XVIII le nomma pair de France,

et pendant les cent-jours, il ne fut ni employé ni inquiété. Il est mort à Paris le 9 mars 1836. M. Daunou, membre de l'académie des inscriptions, et M. Flourens membre de celle des sciences, ont prononcé des discours sur sa tombe. Il a eu pour successeur à l'académie française M. Guizot. Destutt de Tracy a composé les ouvrages suivans : | *Observations sur le système actuel d'instruction publique*, 1804, in-12; | *Elémens d'idéologie*, 1801, in-8°, réimprimés en 1804. Cette première partie fut suivie de quatre autres qui ont paru successivement : c'est-à-dire, la *grammaire* en 1803, la *logique* en 1805, le *Traité de la volonté et de ses effets* en 1815. Ce dernier ouvrage formant les 4^e et 5^e parties de l'*Iidéologie*, est un traité d'économie politique. Une seconde édition a paru en 1826, augmentée du premier chapitre de la *morale* et des principes *logiques* que l'auteur avait publiés séparément. Les *Elémens d'idéologie* ont été traduits en italien, et l'on en a publié dans la même langue une réfutation sous le titre de : *Matérialisme du comte Destutt de Tracy* analysé et réfuté, Ferrare, 1833, 3^e édition. | *Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu*, in-8°, 1828. Destutt de Tracy a aussi composé plusieurs mémoires qui ont été insérés dans ceux de l'institut, classe des sciences morales.

TRAVOT (le baron JEAN-PIERRE), lieutenant-général, né vers 1767 à Poligny, entra comme simple soldat dans un régiment d'infanterie, et parvint en peu de temps au grade d'adjudant-général. Après avoir fait avec distinction les premières campagnes de la révolution, il passa dans la Vendée sous les ordres du général Hoche. Chargé de poursuivre Charette, il le fit prisonnier à la Chabottière, le 25 mars 1796, et contribua beaucoup à la pacification des départemens de l'Ouest. Travot fut nommé membre de la Légion-d'honneur en 1805, commandant du même ordre l'année suivante, et général de division le 1^{er} février 1805. Après avoir commandé quelque temps la 12^e division militaire à Nantes, il passa, à la fin de 1807, dans l'armée qui s'assemblait à Bayonne sous les ordres du général Junot, et qui était destinée à s'emparer du Portugal. On assure que pendant l'occupation de ce royaume, il s'acquitta par sa douceur et son humeur conciliante l'estime des Portugais. Après la convention de Cintra et le retour de l'armée de Junot en France,

le général Travot passa à l'armée d'Espagne, où il remplaça le général Harrispe qui avait été blessé. A la première rentrée du roi il se retira dans son département. Remis en activité pendant les cent-jours, il fut chargé d'un commandement dans les départemens de l'Ouest, et livra quelques combats aux Vendéens commandés par le marquis de Larochejaquelein. Napoléon l'appela à la chambre des pairs créée pendant les cent-jours. Rendu à la vie privée par suite de la restauration, il fut traduit, en 1816, devant un conseil militaire siégeant à Rennes, et condamné à mort. Après s'être pourvu inutilement en révision contre cet arrêt, il reçut de Louis XVIII des lettres de grâce, et sa peine fut commuée en vingt ans de prison. L'intervention de son A. R. le duc d'Angoulême fit cesser sa captivité au bout de deux ans. Le général Travot fut rendu à sa famille; mais les émotions violentes qu'il avait éprouvées avaient altéré sa raison, dont il ne recouvra plus l'usage. Placé à Montmartre dans une maison de santé, il y est mort en 1836.

TREDGOLD (THOMAS), ingénieur anglais, naquit vers 1780 au village de Brandon, près Durham, fut employé d'abord comme charpentier, puis travailla pendant dix ans à Londres dans le bureau d'un architecte. Malgré ses travaux et sa position pénible, il finit, à force de persévérance, par devenir un très bon mathématicien et posséder des connaissances étendues en chimie et géologie. Son mérite principal est d'avoir su faire des applications utiles et ingénieuses de ces sciences, et c'est à ces heureux essais que l'on est redevable de son | *Traité de la charpente*; | de celui sur la *résistance du fer de fonte*; | de ses *principes sur la maçonnerie*; | de son ouvrage sur la *construction des voûtes en fer et des machines locomotives*; | de son excellent *Traité sur l'art de chauffer et d'aérer les bâtimens*; ainsi que de son | *Essai sur les machines à vapeur*, publié en 1827, et qui est son dernier ouvrage. Tredgold mourut à Londres vers la fin de l'année 1833.

TREMOILLE (CHARLES-GODEFROY-AUGUSTE de la), fils du duc de ce nom, né en 1763, fit ses études au Plessis, et fut destiné à l'état ecclésiastique. On croit qu'il était appelé à succéder au cardinal de Rohan dans le siège de Strasbourg. Né avec de rares talens, doué d'une grande facilité d'élocution, il eût occupé

sans doute une place distinguée dans sa licence, mais la révolution vint l'obliger à quitter le séminaire. En 1795, il parvint à faire échapper son frère, le prince de Talmont (*voyez ce nom*, tome XII), des prisons d'Angers. Arrêté lui-même pendant la terreur, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 15 juin 1794. Ce jeune prince était déjà sous-diacre, et n'avait alors que vingt-neuf ans.

TRIENT (PIERRE-JOSEPH), prêtre, né à Bruxelles le 31 août 1760, et admis aux ordres sacrés le 10 juin 1786, exerça d'abord le ministère à Malines, puis à Assche près Bruxelles, et de nouveau à Malines en 1791, comme vicaire. On put déjà à cette époque apprécier son zèle et son dévouement dans une épidémie qui ravagea un des hôpitaux de la ville. L'invasion de la Belgique par les Français ayant livré ce pays aux rigueurs du régime du Directoire, un grand nombre de prêtres furent inquiétés, et surtout après le 18 fructidor la persécution devint générale. Triest fut obligé de se cacher et ne cessa pourtant malgré sa position précaire, d'exercer même au péril de sa vie, les fonctions de son ministère toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Nommé immédiatement après le concordat, desservant de l'église de Saint-Martin, à Renaix, il commença à fonder une école pour les enfans pauvres. Devenu en 1805, curé de Lovendeghem, près Gand, c'est là qu'il posa les bases de son établissement des *Sœurs de la charité*, institution différente de celle qui est connue en France sous le même nom, mais dirigée par le même esprit et se consacrant aux mêmes œuvres. Triest quitta bientôt sa cure pour se consacrer exclusivement à la direction de sa nouvelle congrégation, qui reçut une première approbation par un décret du 25 juin 1806. Ce n'était point assez pour ce vertueux ecclésiastique d'avoir fondé une si belle œuvre; il en institua une autre pour former le pendant et le complément de celle-là. Ce fut l'établissement des *Frères de la charité* consacrés à l'instruction des pauvres et au soin des malades, des orphelins, des sourds-muets et des aliénés. Plusieurs années après, cet homme infatigable dans son zèle, fonda encore les *Sœurs de l'enfance de Jésus*, pour soigner les enfans trouvés et les enfans malades au-dessous de dix ans, embrassant ainsi dans sa prévoyante sollicitude les besoins de toutes les conditions et de tous les âges.

En 1816, Triest se rendit à Rome pour y faire reconnaître son institut des *Sœurs de la charité* et en faire approuver les règles. Un bref du 9 septembre de la même année lui assura cette double faveur. Divers hommages éclatans furent rendus vers la fin de sa vie à ce nouveau Vincent de Paul. Le roi de Hollande lui conféra l'ordre du lion belge, et le roi Léopold en visitant la maison des *Sœurs de la charité*, lui remit la croix de l'ordre de Léopold. La société philanthropique, dite de *Monthon et Francklin*, s'honora de décerner une médaille au vertueux prêtre et lui consacra une notice dans sa *Biographie des hommes utiles*. Triest songeait encore à former une maison de retraite pour les prêtres, mais la mort l'empêcha de réaliser ce salutaire projet. Ce fut le 24 juin 1856, qu'il termina une vie pleine de mérites, ayant eu la consolation de voir prospérer d'une manière extraordinaire les divers établissemens dont la religion et l'humanité lui sont redevables. (Voir pour de plus amples détails sur la vie de Triest, l'origine et le développement de ses diverses fondations, le n° 2716 de l'*Ami de la Religion*, auquel cette notice est empruntée.)

TROUVÉ (JACQUES-ATHANASE), médecin distingué, naquit à Caen dans l'année 1779. Ses premiers pas dans la carrière médicale furent dirigés par les savans professeurs Bénard et Hersant, chefs du service de santé à l'Hôtel-Dieu de cette ville. Avec la protection de ce dernier, Trouvé entra comme élève interne dans cet établissement, y consacra plusieurs années à se perfectionner dans les études anatomiques et médicales, et s'y fit même recevoir officier de santé. Admis plus tard au grade de docteur, il devint médecin en chef des hôpitaux de sa ville natale, et fut aussi appelé par le fondateur de l'hospice du Bon-Sauveur à le seconder dans ses vues de charité et de bienfaisance. Ce dernier s'en remit à lui pour diriger le service des aliénés. Trouvé a laissé un grand nombre de *mémoires* inédits, parmi lesquels on cite en premier ordre un *Essai sur la jalousie chez les enfans*. On a de lui également : | une *Notice historique sur l'Hôtel-Dieu de Caen*; | un *mémoire sur la population du Catvados*, | et un *Manuel des bains de mer*. Trouvé mourut le 26 mars 1857.

TYCHSEN (OLAUS-GERHARD), savant orientaliste suédois, naquit le 14 décembre 1754 à Tondern, dans la province de

Sleswick. Elève boursier au gymnase d'Altona, il apprit pendant un séjour de quatre années dans cet établissement, l'hébreu ainsi que l'arabe vulgaire, et passa ensuite à l'université de Halle, où il enseigna la première de ces deux langues. Des études ultérieures lui rendirent familiers les idiomes tamoul, hindoustani et éthiopien. Tychsen se mit en 1759 à la disposition de Callenberg, qui avait fondé trente ans auparavant à Halle, une institution destinée à opérer par l'explication des Ecritures, la conversion des Juifs et des Musulmans. Après deux années de voyages infructueux en Danemarck, en Prusse et dans d'autres contrées voisines, le nouveau missionnaire se rendit à Butzow où l'attendait le duc Frédéric qui venait d'y créer une académie. Attaché comme professeur à ce nouvel établissement, il passa quelques années après à Rostock où il fut nommé professeur de langues orientales, et conservateur de la bibliothèque. Il mourut dans cette ville le 30 décembre 1813. Tychsen a écrit sur un

grand nombre de questions critiques ou philologiques relatives à la littérature de l'Orient; mais on lui a reproché de les avoir traitées souvent plutôt en érudit curieux de montrer sa sagacité, ou de surprendre en ouvrant des voies nouvelles dans un sens restreint, qu'en véritable savant se proposant pour but de ramener les esprits au vrai sens des choses. On cite comme ses ouvrages les plus remarquables, quoique devant être lus avec une grande défiance en ce qui concerne l'esprit de secte et de système : | *Tentamen de variis codicum hebraicorum veteris Testamenti manuscriptorum generibus*, Rostock, 1772, in-8°; | *La fausseté des monnaies juives avec légendes en caractères hébreux ou samaritains, démontrée* (en allemand), Rostock, 1779, in-8°. Ces deux ouvrages furent solidement réfutés. | *Des moyens de connaître l'époque des manuscrits hébreux bibliques* (en allemand), Rostock, 1786, in-8°. | *Divers écrits sur les langues orientales, la littérature arabe, etc.*

UGG

UGGERI (l'abbé **ANGE**), antiquaire distingué, était né le 14 avril 1754, à Gerra près Pizzighitone, forteresse de Lombardie. Il s'appliqua à l'étude des arts et de l'antiquité sans négliger celle du sacerdoce, dont il s'occupa de bonne heure, et qu'il continua dans un âge plus avancé. Des prix qu'il remporta dans diverses académies et des constructions importantes qu'il dirigea dans plusieurs villes d'Italie, lui donnèrent la réputation d'un habile architecte. Il s'attacha surtout à l'archéologie, et écrivit beaucoup sur les

UGG

édifices de Rome ancienne et de ses environs. Il était membre de plusieurs académies et lié avec Canova, Agincourt, Zoega, les trois Visconti, Rossi, etc. Léon XII le choisit en 1825 pour secrétaire de la commission créée par ce pontife pour la réédification de l'église Saint-Paul. Uggeri était en relation de lettres avec les princes de la maison royale de Saxe et avec d'autres personnes distinguées qui estimaient son caractère et son talent. Il est mort le 11 octobre 1857, âgé de quatre-vingt-trois ans.

VAL

VALAZÉ (ÉLÉONORE-BERNARD-AÏNE-CHRISTOPHE ZOA-DUFRICHE, baron de), lieutenant général du génie, fils du conventionnel de ce nom, naquit au mois de février 1780 à Essey, petite ville du département de l'Orne. Destiné à l'arme du génie, il entra à l'école de Metz en qualité d'élève sous-lieutenant, fit avec distinction les campagnes de 1802 et 1803 à l'armée de Hanovre, où il fut promu au grade de capitaine, et reçut l'épaulette de chef de bataillon en récompense de sa belle conduite à la bataille d'Austerlitz où il fut blessé. Envoyé en Espagne dans les premiers mois de 1808, il s'y fit remarquer par ses connaissances dans l'art de l'attaque des places. Au siège de Saragosse, en 1809, il était chef d'état-major du génie, et fut fait colonel après celui d'Astorga. Valazé prit part ensuite aux opérations de l'armée de Portugal, à l'expédition de Russie, et se signala ensuite aux batailles de Lutzen et de Bautzen, qui lui valurent le cordon de commandant de la légion-d'honneur et le grade de maréchal-de-camp, auquel il fut promu le 10 août 1815. En 1815, il prit le commandement d'un des corps de l'armée du Nord, et fut employé l'année suivante par Louis XVIII, comme inspecteur et membre du comité du génie. Il occupait ces deux emplois, lorsque, en 1830, le ministre de la guerre le choisit pour commander le génie de l'armée expéditionnaire d'Afrique. Il dirigea avec zèle et succès les travaux du siège, et contribua par ses dispositions à la prompte reddition d'Alger. De retour à Paris après les événemens de juillet, le nouveau gouvernement le chargea de la direction des travaux de défense de la capitale, et l'éleva au grade de lieutenant général, le 15 décembre 1830. Envoyé comme député à la chambre législative, par le département de l'Orne, lors de la dernière session, l'état de sa santé l'obligea de se rendre aux îles d'Hyères, puis à Nice où il mourut, le 26 mars 1838, âgé de cinquante huit ans. Le général Valazé avait publié dans le *Spectateur militaire* plusieurs articles fort remarquables. On cite particulièrement ceux ayant pour

VAN

titre : | *Observations sur les sièges de Saragosse et de Burgos, appliquées à la défense des places* (tome I^{er}) ; | *Des places fortes et du système de guerre actuel* (tome VII) ; | *De l'opinion de Vauban sur l'utilité des places fortes* (tome VIII). On trouve aussi dans le tome XV de ce recueil l'exposé des motifs qui l'avaient déterminé dans le choix du système à suivre pour fortifier la capitale.

VAN-PRAET, conservateur de la bibliothèque royale, était né en 1754 à Bruges, d'une famille honorable de libraires et d'imprimeurs. Il montra dès l'enfance une vocation si prononcée pour la bibliographie que le premier livre qu'il acheta de ses économies d'écolier, fut le catalogue de la bibliothèque de M. Gaignat, vendue en 1769. Dix ans après, il vint à Paris, et publia dans *l'Esprit* des journaux plusieurs opuscules de bibliographie et d'histoire littéraire, entre autres des *Recherches sur la vie et les écrits de Colard-Mancion*, célèbre imprimeur de Bruges, et une notice sur un manuscrit de la bibliothèque royale, intitulé *le Tournois du sire de la Gruthuyse*. Il publia aussi en 1783 la description des manuscrits du duc de Lavallière, travail qui lui attira les injures de l'abbé Rives, mais qui appela sur lui l'attention de l'abbé Desauvays qui devina sa vocation, et l'attacha à la bibliothèque du roi, en 1784, avec les appointemens de 4,200 fr. Dès lors étranger au mouvement politique des esprits et aux querelles d'amour-propre des littérateurs en vogue, Van-Praet se renferma dans les salles de l'hôtel de Richelieu, qui devint pour ainsi dire son royaume. Durant près de cinquante ans, il est sans exemple qu'on ne l'ait pas trouvé à son poste. La révolution française ne fut pas sans influence sur l'administration des bibliothèques. En 1795, un nouveau règlement supprima les titres de *bibliothécaires* et de *gardes*, et y substitua ceux de *conservateurs* et d'*employés*. Van-Praet qui avait été nommé garde en 1792, fut dès lors appelé aux fonctions de conservateur. La suppression des maisons religieuses ayant fait entrer

tout à coup 150,000 nouveaux volumes à la bibliothèque nationale, il parvint par son savoir immense et par sa prodigieuse activité à régulariser et à utiliser cet accroissement gigantesque. Bientôt les conquêtes républicaines et impériales firent affluer à Paris des raretés typographiques de l'Europe entière. Ces richesses, étudiées et compulsées par Van-Praet, servirent souvent à compléter et à améliorer nos propres exemplaires, et ne furent pas ainsi entièrement perdues pour la France, lorsque les événements de 1814 la forcèrent à restitution. Avec des subventions peu considérables, mais par des acquisitions pleines d'intelligence et de suite, Van-Praet parvint à créer deux collections qui étaient à peine commencées avant lui, celle des incunables, et celle des livres imprimés sur vélin. Ce sont deux magnifiques créations que lui doit la bibliothèque royale, et que l'Europe éclairée envie à la France. Pour compléter son ouvrage, Van-Praet dressa et fit imprimer à ses frais, un *Catalogue raisonné des livres imprimés sur vélin*, qui restera un des plus beaux monuments de la science bibliographique. Ce grand travail et les connaissances étendues qu'il possédait, lui ouvrirent en 1830 les portes de l'académie des inscriptions. Cette élection lui imposa de nouveaux devoirs qu'il sut remplir. A l'âge où l'on sent d'ordinaire le besoin du repos, Van-Praet reprit les premiers travaux de sa jeunesse et les perfectionna. Déjà en 1829, il avait publié une *Notice sur Colard-Mancion*; en 1831 il fit imprimer des *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruuthuyse*, ouvrages beaucoup plus complets que ce qu'il avait publié sur le même sujet en 1780. Dans les derniers temps de sa vie, lorsque déjà les atteintes de l'âge rendaient sa main et sa vue moins sûres, sans toutefois altérer sa mémoire, il mit au jour un livre plein de recherches et de savoir, le catalogue des livres de la bibliothèque de Charles V, roi de France. Van-Praet mourut peu de temps après cette publication, au mois de février 1837. Par les fonctions qu'il remplissait depuis si longtemps, et surtout par la précieuse érudition bibliographique à laquelle chacun venait puiser comme dans une source commune, il avait acquis des droits particuliers à la reconnaissance de tous les écrivains et de tous les littérateurs. Il était du petit nombre de ces hommes de

dévotion, de plus en plus rares, qui portent dans la vie séculière l'ardent amour des intérêts publics, et cette abnégation d'eux-mêmes qu'on trouvait autrefois dans les communautés. Toutes ses pensées, toutes ses affections étaient concentrées sur un objet unique, la bibliographie et la bibliothèque royale. Deux jours avant sa mort, il légua à cet établissement la plupart des beaux livres qu'il ne lui avait pas encore donnés, et dont on s'empressait de lui faire hommage de toutes les parties de l'Europe; quant aux autres, il a voulu qu'ils fussent envoyés à la collection publique de Bruges, sa ville natale.

VAN UTERHOVE (JACQUES-MAURICE-CHARLES, baron), savant astronome hollandais, né à Utrecht en 1773, entra à l'âge de quinze ans dans l'université de cette ville. Ce fut là que se développa son goût pour les sciences exactes et pour l'astronomie en particulier. En 1796 il s'occupa des étoiles changeantes, et de la comparaison des différentes étoiles pour déterminer leur classement. En 1798 il calcula les positions de trente-cinq étoiles principales. Il a publié plusieurs *mémoires* dont voici les principaux : | *Remarques sur l'opinion de Bode*, relativement au déplacement des pôles; | *Réfutation de l'hypothèse de Flaugergues*, sur l'identité des comètes de 1781 et 1801; | plusieurs *mémoires sur la division du cercle en parties égales*, sur l'*invariabilité des forces centrifuges*, etc. Van Uterhove mourut au commencement de septembre 1836, à l'âge de soixante-trois ans.

VERNES DE LUZE (N.), littérateur genevois, né en 1763, était fils du célèbre prédicateur protestant, dont le nom figure dans les lettres de Voltaire et de Rousseau. On a de lui diverses productions légères accueillies avec succès et dont quelques-unes ont été traduites en plusieurs langues. Les principales sont : | *Le Voyageur sentimental à Iverdun*; | *Idem en France*; | *Idem aux glaciers des Alpes*. Ce dernier ouvrage contient une brillante description des Alpes, et une *Ode* vraiment digne d'un pareil sujet. | *Mathilde au Mont-Carmel*, | *Atmed, ou le Sage dans l'adversité*, romans. | *L'Homme religieux et moral*. | *L'Homme politique et social*. Vernes de Luze mourut à Genève à la fin de janvier 1833.

VERNET (ANTOINE-CHARLES-HORACE, plus connu sous le nom de CARLE), peintre célèbre, naquit à Bordeaux le 14 août 1738.

Elève de son père, le célèbre Joseph Vernet qui s'est fait une si grande réputation par ses *marines*, il s'appliqua de bonne heure à l'étude de la peinture, en suivant la carrière de peintre d'histoire. A dix-sept ans il obtint le second grand prix au concours de l'école. En 1782 il remporta le premier et se rendit à Rome en qualité d'élève pensionnaire. En 1788 il fut reçu membre de l'académie royale de peinture sur la présentation de son tableau du *Triomphe de Paul-Emile*, vaste composition du plus bel effet. Doué de l'organisation la plus heureuse, et d'une prodigieuse facilité de travail, il traitait avec une égale supériorité divers genres, le paysage et les animaux. Un goût prononcé pour l'équitation l'avait familiarisé avec l'étude des chevaux, et lui avait fourni les connaissances indispensables que peut seule donner une longue pratique. Ses diverses productions en ce genre ont obtenu un brillant succès ; mais celles qui lui ont fait la plus grande réputation sont : | le dessin de *la revue dans la cour des Tuileries, par Bonaparte, premier consul* ; | *Les batailles de Rivoli, Marengo, Tolosa, Wagram* ; | *L'entrée dans Milan* ; | *Le matin de la bataille d'Austerlitz*, où Napoléon environné de ses maréchaux leur donne ses dernières instructions. Ses plus beaux portraits sont : | celui de *Napoléon*, et celui du *duc de Berry*, représenté à cheval en costume de colonel-général des dragons. Outre ces travaux on a de lui des collections d'études en tout genre qui ont été gravées, et d'autres que lui-même a lithographiées. Carle Vernet mourut à Paris le 27 novembre 1836.

VESTRIS (GAETAN-APOLINE-BALTHAZAR VESTRI, dit) célèbre danseur, né à Florence, le 18 avril 1729, d'une famille qui comptait plusieurs artistes distingués, vint à Paris vers 1740, à la suite d'un seigneur qui abandonna la Toscane, après la mort du grand-duc de la maison de Médicis. Il montra des dispositions si précoces et si heureuses pour la danse, que le fameux Dupré, son maître, en parla à Louis XV, et reçut de ce monarque une pension de 1,500 francs, pour continuer à donner des leçons à un élève d'aussi belle espérance. Il débuta à l'académie royale de musique, en 1748, fut reçu membre de l'académie de danse (fondée par Louis XIV), en 1753, maître des ballets, en 1761, et reçut du roi, à sa démission de cette place, une pension

de 1,500 fr., qui en 1786, fut portée à 6,000 fr. Vestris perfectionna l'art de la danse, donna plus d'extension aux positions connues et en créa de nouvelles. Il fut le premier qui mit à exécution l'idée conçue par Noverre de créer la danse en action, et fit disparaître l'accoutrement bizarre considéré jusqu'alors comme inhérent à la dignité de l'art, tels que les masques, perruques, paniers, etc., dont les danseurs s'affublaient dans tous les costumes sans distinction. Le mérite particulier de Vestris, c'était la grâce, l'élégance et la délicatesse. Tous ses pas avaient une pureté, un fini qui ont fait comparer son talent avec celui de Racine. Sa réputation était devenue telle, que dans un voyage qu'il fit à Londres, la chambre des communes, pour le voir danser, ajourna la séance où le célèbre orateur Burke devait proposer son bill économique. Vestris était, dit-on, fort ignorant et ne savait ni lire ni écrire. Sa vanité égalait au moins son talent ; mais il y joignait tant d'originalité, tant de naturel, qu'elle n'a pas peu contribué à sa célébrité. Quoique habitué aux applaudissemens du public, il lui arriva un jour de prendre pour lui ceux qu'on adressait au duc de Bourbon, pendant une représentation extraordinaire, et il redoubla d'efforts et de salutations pour en témoigner sa reconnaissance. Mais rien ne caractérise mieux Vestris que ce mot bien connu : *Il n'y a que trois grands hommes en Europe : le roi de Prusse, monsieur de Voltaire et moi*. Malgré les ridicules que lui donnait son excessive vanité, cet artiste fut un homme recommandable pour sa probité, son obligeance, et son attachement pour sa famille. Il mourut à Paris, le 25 septembre 1808, dans la quatre-vingtième année de son âge, retiré du théâtre depuis 1781. Comme compositeur de ballets, Vestris n'a laissé que des souvenirs faibles et peu nombreux. Il avait plus d'exécution que d'invention, et l'on ne connaît de lui que deux ballets-pantomimes : *Endymion*, 1773, et *Le Nil d'oiseaux*, 1786.

VIAL (JEAN-CHARLES), né à Lyon le 2 juillet 1771, après avoir terminé ses études au collège de sa ville natale et travaillé pendant quelque temps dans l'étude d'un notaire de Paris, revint à Lyon au moment où la révolution venait d'éclater. Il fit alors contre les jacobins des couplets qui jouirent d'un succès populaire et que l'on chantait même dans les rues. Lorsque

l'armée conventionnelle vint mettre le siège devant Lyon, Vial prit une part honorable à l'héroïque défense de cette ville. Obligé de se cacher ensuite dans les environs, il ne réussit qu'avec beaucoup de peine à se soustraire aux échafauds du terrorisme. Rentré par la suite à Paris, il se livra à la littérature dramatique où il s'était déjà essayé par une comédie intitulée : *le Divorce*, et jouée à Lyon avec succès. Parmi ses nombreux ouvrages représentés sur divers théâtres, on remarque : | *Clémentine*, ou *la Belle-mère*; | *Le Premier Venu*; | *Aline*, reine de Golconde; | *Les Deux Jaloux*; | *Le Mari et l'Amant*; | *Lord Davenant*; | *Les Deux Mousquetaires*; | *Le Mariage à l'anglaise*; | *Les Rencontres*; | *Le Mort fiancé*; | *Dani'owa*, etc. Vial a publié en 1833, sous le titre de *Dessert*, un volume de *Contes* en vers. Il est mort à Paris vers la fin d'octobre 1837.

VIEIL de BOISJOLIN (CLAUDE-AUGUSTIN), littérateur et biographe, né à Paris au mois de février 1788, se destina d'abord à l'école polytechnique, puis, forcé d'entrer prématurément au service, il fit la guerre d'Espagne avec peu d'avancement, revint en France et se trouvait sur le point d'entrer, avec le titre de secrétaire particulier, dans la maison de la grande-duchesse de Toscane, lorsque les événemens de Leipzig ruinèrent toutes ses espérances. Proposé ensuite pour secrétaire de l'ambassade d'Espagne, et victime d'un passe-droit qui le blessa profondément, il entra en 1817, dans la maison du roi; mais la manifestation de ses opinions libérales ne tarda pas à lui attirer une destitution avec privation de son traitement de réforme. Forcé de se créer des ressources par son travail, il fit d'abord le commerce de la librairie, le quitta pour la direction d'une imprimerie considérable qu'il abandonna six mois après, se remit à des travaux littéraires qui le firent connaître avantageusement, et plus tard ouvrit des cours de mathématiques qui eurent du succès. Associé dans le même temps à la rédaction de la *Biographie universelle des contemporains*, il fournit à ce dictionnaire un grand nombre d'articles, et fut même chargé de la direction de cette entreprise, lorsque la santé de Rabbe (voy. ce nom, tome X) le força d'y renoncer. Vieil de Boisjolin mourut à Paris, victime du choléra, le 25 juin 1832. On a de lui : | *Sur l'éducation des femmes*, Paris,

1818, in-4°; | *Notice biographique sur le baron Fourier*, Paris, 1830, in-8°; | *Notices historiques sur S. A. R. Louis-Philippe d'Orléans et sur le général Lafayette*, précédées de quelques mots sur la nécessité de se rallier au duc d'Orléans, Paris, 2 août 1830, 1 vol. in-8°; | diverses *Poésies anonymes* éparses dans des recueils, et quelques ouvrages de belles-lettres et de mathématiques demeurés manuscrits.

VIGNALI (PAUL), chapelain de Bonaparte à Sainte-Hélène, était né en Corse. Ayant été choisi à Rome par la famille de Napoléon pour aller lui porter à Sainte-Hélène les secours de la religion, il accompagna l'abbé Buonavita missionnaire qui avait été 27 ans au Mexique, et qui avait le titre de préfet apostolique. Ce dernier était zélé, mais d'une mauvaise santé; Vignali était jeune. Ils partirent de Rome le 25 février 1819 avec le docteur Automarchi, qu'on envoyait à Bonaparte comme médecin, et ils arrivèrent à Sainte-Hélène le 18 septembre suivant. L'ex-empereur était déjà très souffrant. Ses yeux malades et son teint annonçaient une maladie de foie; mais toujours préoccupé de sa grandeur passée, il faisait observer autour de lui une étiquette sévère. On n'entraît point sans être annoncé, on ne se retirait point sans son ordre; on restait debout devant lui. Peu après l'arrivée des deux ecclésiastiques, il prit fantaisie à Bonaparte de faire l'abbé Buonavita évêque de la *Jemma*, siège qu'il avait sans doute créé de son autorité privée. Mais on ne put trouver de violet dans l'île pour faire les insignes de cette dignité. En mars 1821, il renvoya le missionnaire qui était toujours souffrant et lui assigna une pension. L'abbé Vignali resta seul à Sainte-Hélène. Bonaparte, dont les idées en matière de religion n'avaient jamais été bien arrêtées, lui dit un jour, quinze jours avant sa mort (21 avril 1821): *Je crois à Dieu..... Je suis de la religion de mon père.... N'est pas athée qui veut. Je suis né dans la religion catholique, je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre*. Toute fois Bonaparte ce jour-là, ne parla à l'abbé Vignali que de la chapelle ardente et des cérémonies qui devaient suivre sa mort. Bientôt la fièvre augmenta et le danger devint plus imminent. Le 3 mai, à deux heures l'abbé Vignali resta seul avec le malade, lui administra le viatique. On sait que Bonaparte

mourut le 3 mai 1821, après une longue agonie. Son testament, qui était daté du 15 avril, portait ces mots : *Je meurs dans la religion apostolique et romaine, dans laquelle je suis né il y a plus de cinquante ans.* Bonaparte y légua à l'abbé Vignali une somme de cent mille francs. Cet ecclésiastique revint bientôt en Europe, et se retira à Corte en Corse, où il fut tué d'un coup de fusil le 15 juin 1836.

VILLA-GEHELLO (N.), médecin distingué, né à Lodi, en Lombardie, l'an 1759, fit ses études à l'université de Pavie, fut reçu docteur en médecine à l'âge de vingt ans, suivit la clinique des hôpitaux de Bologne, de Florence, de Pise, de Naples, et revint s'établir dans sa patrie. Il entretenait des relations épistolaires avec les savans Brugnatelli et Monteggia sur la doctrine brownienne qui commençait à se répandre en Lombardie. Villa-Gemello mourut le 5 décembre 1854, laissant plusieurs ouvrages intéressans pour la science. On cite comme les plus remarquables : | *Dissertation sur les eaux minérales de Recoavo*; | *Idem sur La Pellagré*; | sur *La petite vérole d'un fétus*; | sur *L'abus du nitre*; | sur l'*Hydrophobie*; | sur *La guérison du tétanos par l'opium*, etc.

VILLENEUVE-BARGEMONT (le comte CHRISTOPHE de), naquit le 27 juin 1771 à Bargemont en Provence, d'une nombreuse et ancienne famille. Après avoir été élevé à l'école militaire de Tournon, il entra en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Roussillon (infanterie), et quitta ce corps pour entrer dans la garde de Louis XVI en 1792. Nommé en 1801 inspecteur des poids et mesures dans les départemens méridionaux, il passa en 1805 à la sous-préfecture de Nérac, et à la préfecture de Lot-et-Garonne le 26 mars 1806. Le comte de Villeneuve se prononça au mois d'avril 1814 pour la maison de Bourbon, et fut un des premiers préfets qui se rendirent à Bordeaux auprès du duc d'Angoulême. Le roi d'Espagne, Ferdinand VII, le nomma, le 1^{er} janvier 1815, chevalier de l'ordre de Charles III, en récompense des services rendus aux Espagnols prisonniers de guerre ou exilés en France. Les mesures énergiques qu'il avait prises lors du 20 mars le firent destituer par Napoléon qui lança même un mandat d'arrêt contre lui. Rétabli dans ses fonctions en vertu de l'ordonnance royale du 8 juillet 1815, il revint à Agen où il demeura jusqu'au

6 octobre suivant, époque à laquelle la préfecture des Bouches-du-Rhône lui fut donnée. « Magistrat éclairé (dit un biographe peu suspect dans ses éloges) pour les amis des Bourbons), étranger aux haines de parti, administrateur habile, il donna une nouvelle impulsion à la ville de Marseille, qui lui devra plusieurs grands établissemens, tels qu'un nouveau lazaret, et un second port plus avancé dans la mer. » Ce fut dans cette ville que le comte de Villeneuve mourut le 12 octobre 1829. Ami des lettres, il sut trouver, au milieu de la préoccupation des affaires, le temps de composer plusieurs ouvrages remarquables dont voici les principaux : | *Notice sur la ville de Nérac*, principalement consacrée à célébrer la mémoire de Henri IV, Agen, 1808; | *Voyage dans la vallée de Barcelonnette*, dédié à S. A. R. le duc d'Angoulême, Agen, 1813; | *Rapport sur les fouilles faites à Fréjus*, 1803; | *Notice sur Théopolis* (Basses-Alpes), 1811; | *Dissertation sur le lieu qu'occupait, dans l'Aquitaine, le peuple désigné par César sous le nom de Sotiates*. On trouve ces trois dernières productions dans les mémoires imprimés de la société d'agriculture d'Agen. | *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, Marseille, 4 vol. in-4°, avec un atlas imprimé aux frais du département.

VINCENT (NICOLAS-CHARLES, baron de), lieutenant général et ambassadeur autrichien, naquit en Lorraine vers 1773. Il dut au feld-maréchal Wurmsér, dont il était premier aide-de-camp, la faveur dont il jouit constamment auprès de l'empereur François II. Il fut l'un des signataires du traité de Campo-Formio, et rendit depuis cette époque plusieurs services importans à son gouvernement. Quelque temps avant l'érection du royaume des Pays-Bas, le baron de Vincent fut nommé, pour les puissances alliées, gouverneur général de la Belgique et du pays de Liège. La même année il devint ambassadeur près de Louis XVIII, et il l'accompagna à Gand, lors du retour de l'empereur, en 1815. Il fut nommé depuis chambellan de l'empereur d'Autriche et colonel d'un régiment de cheval-légers. C'est lui qui fit imprimer à ses frais, en 1825, avec sir Charles Stuart, un recueil sur la prise de Constantinople pour faire suite à l'histoire bysantine. Le baron de Vincent mourut à Nanci au mois de mai 1854.

VIVIANI (QUIRICO), littérateur et poète italien très-remarquable, naquit à Padoue en 1785, et mourut dans la même ville le 2 novembre 1855, âgé de cinquante ans. On lui doit la traduction du grand ouvrage de *Vitrue*; | *Le Codice Bertoliniano di Dante*, Udine, 1825, deux vol. in-8°. | L'ouvrage de Barbieri, *Sulla origine della poesia rimata*, Udine, 1825, in-8°, tiré à quatre-vingts exemplaires seulement; | un poème intitulé *Canti militari*, Brescia 1808, un volume in-4°; | *Dell' indole delle istituzioni scientifiche del secolo IX*, Venezia, 1819, un volume in-8°; | *Opere varie*, Venezia, 1821, trois vol. in-8°, tirés à quinze exemplaires; | *La Bucolica di Virgilio*, 1824, un vol. in-8°; | *L'Angeleida* de Valvasoni, avec des notes, Udine, 1825.

VOGLER (GEORGES-JOSEPH, l'abbé), célèbre musicien allemand, naquit le 13 mars 1749 à Wurtzbourg. Destiné à la profession ecclésiastique, il étudia au séminaire de Bamberg, et entra plus tard dans les ordres. Dès sa première jeunesse il avait manifesté les plus heureuses dispositions pour l'art musical, et dut à la protection de l'électeur palatin Charles-Théodore, les moyens d'aller perfectionner son talent en Italie, sous les célèbres maîtres Martini et Valotti qui le comptèrent bientôt au nombre de leurs meilleurs élèves. De retour à Mannheim en 1775, il obtint d'abord la direction de la chapelle palatine, parcourut de 1780 à 1786 les divers royaumes de l'Europe, accepta en 1810 la place de professeur de musique à l'université de Prague, et obtint plus tard celle de maître de chapelle de la cour de Darmstadt, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 25 septembre 1814. On a de lui un grand nombre de compositions qui se distinguent, en général, par des mélodies à la fois simples, expressives et pleines de noblesse, ainsi que par une harmonie riche et savante. On distingue dans ce nombre : trois *messes* à quatre voix avec accompagnement d'orgue; une *messe de requiem* à grand orchestre; plusieurs *symphonies* et un *concerto pour deux pianos*. Ses ouvrages théoriques sont: | *Méthode d'orgue*, Mannheim, 1776; | *Manuel d'harmonie*, Prague, 1802; | *Système de plain-chant*, ibid., 1804; | *Traité d'acoustique*, Leipsick, 1806; | *De la construction des fugues*, Offenbach, 1811; | *Science des tons et art de les combiner*, Mannheim, 1812. Vogler inventa aussi vers 1790 un nouvel orgue, auquel il

donna le nom d'*orchestrion*, et dont les jeux imitent de la manière la plus frappante les sons des divers instruments à vent et à cordes qui entrent dans la composition d'un orchestre complet; l'orchestrion est aujourd'hui fort répandu en Angleterre et en Allemagne. Ce savant théoricien a formé d'excellens élèves parmi lesquels il suffira de citer feu Charles-Marie de Weber, le baron de Poissel et le célèbre compositeur dramatique Meyer Beer, dont les œuvres ont acquis en France une renommée si populaire.

VOLNAIS (N.), actrice célèbre du théâtre français, naquit à Paris le 4 mai 1787. Fille unique d'un Américain fort riche, et destinée en apparence à posséder une fortune colossale, elle se vit à l'âge de quatorze ans réduite à se créer pour l'avenir des moyens d'existence. Dès cette époque elle se livra jour et nuit à l'étude de deux arts bien différens, à la peinture par obéissance, à la déclamation par penchant. Présentée par Dazincourt, son maître, à Joseph Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, elle dut à la protection de ce dernier un ordre de début au théâtre français où elle parut pour la première fois, le 4 mai 1802, dans le rôle de *Junie* de Britannicus. Ses débuts durèrent six mois et une foule prodigieuse se portait à chaque représentation. Admise comme sociétaire, M^{lle} Volnais aborda ensuite successivement les rôles d'*Iphigénie*, de *Chimène*, *Monime*, *Rodogune*, *Gabrielle de Vergy*, *Pulchérie*, etc., et créa plusieurs rôles de haute comédie. L'habitude de la bonne compagnie avait donné à toutes ses manières ce qu'il faut au théâtre pour réussir dans les rôles de femme de qualité. Après une carrière dramatique de vingt et un ans, elle eut l'énergie de se retirer lorsqu'elle pouvait encore se promettre dix années de succès, et mourut à Versailles au mois de juin 1857.

WARMOLTZ (ADALBERT), né en Saxe en 1807, obtint le premier rang à l'école de Freyberg. Au sortir de cette école il fut envoyé par le gouvernement prussien en Angleterre, puis en Italie; à Naples il voulut descendre dans le cratère du Vésuve où il se brûla si cruellement les pieds qu'il fut obligé de rester un an dans l'inaction. Après sa guérison il partit pour le Mexique, d'où il revint pour explorer le nord de l'Europe et une partie de l'Asie; il était en Perse lorsqu'il fut rappelé.

Nommé ingénieur à Aix-la-Chapelle, il obtint de son gouvernement l'autorisation de visiter la France où il prit de l'emploi. C'est dans cette contrée qu'il mourut le 4 août 1836, victime de sa témérité déjà bien connue. Chargé avec d'autres ingénieurs de diriger l'exploitation des mines qui existent depuis Allemont jusqu'à l'Argentière, et voulant explorer un filon sur l'escarpement d'un rocher fort élevé, il s'engagea dans une espèce de couloir à pic et parvint à une hauteur de quatre cents pieds; c'est de là qu'il tomba dans un précipice. Warmoltz avait un immense savoir. Il possédait parfaitement la géologie, la minéralogie et d'autres branches de l'histoire naturelle; il était en outre habile mécanicien et parlait toutes les langues de l'Europe.

WEISHAUP (ADAM), fondateur de l'ordre des *Illuminés*, naquit le 6 février 1748, à Ingolstadt. Placé d'abord au séminaire des jésuites de cette ville, il passa ensuite à l'université, où il continua ses études avec un très-grand succès, prit le grade de docteur, et obtint en 1772, la chaire de droit-canon. Préoccupé, depuis quelques années, d'un projet d'association universelle dont la franc-maçonnerie lui paraissait offrir un modèle parfait, il songea dès lors à réaliser ses vues. Encouragé par la sympathie qu'il trouvait dans ses auditeurs, il créa, en 1776, une société secrète qui prit d'abord le nom d'*Ordre des perfectibilistes*, et ensuite celui d'*Ordre des illuminés*. Voici en quels termes il définit le but de cette société et l'esprit qui devait animer ses membres: « Réunir, » en vue d'un intérêt élevé et par un lien » durable, des hommes instruits de toutes » les parties du globe, de toutes les classes » et de toutes les religions, malgré la diversité de leurs opinions et de leurs » passions; leur faire aimer cet intérêt et » ce lien au point que, réunis ou séparés, » ils agissent tous comme un seul individu; qu'en dépit de leurs différentes » positions sociales, ils se traitent réciproquement comme égaux, et qu'ils » fassent spontanément et par conviction, » ce qu'on n'a pu faire effectuer par aucune contrainte publique depuis que » le monde et les hommes existent. » Weishaupt modela en grande partie l'organisation de sa société sur celle des jésuites ses anciens maîtres, mais de sorte que tout ce qui, dans cette dernière, produisait, disait-il, des effets pernicieux, en produirait de salutaires dans l'autre.

Les statuts imposaient aux membres une obéissance aveugle envers leurs supérieurs et exigeaient même, dans certains cas, une confession orale. Ils leur prescrivaient aussi d'employer tous leurs efforts pour attirer dans la société des hommes puissants et pour obtenir de l'influence sur les affaires publiques. Cette ambition ne tarda pas à perdre l'institution, et ce fut alors que Weishaupt, pour en sauver les débris, conçut le projet de les réunir à la franc-maçonnerie. Quelques négociations eurent lieu à ce sujet; mais au moment où la fusion allait s'opérer, de vives dissensions éclatèrent parmi les *illuminés*, et en 1784, l'électeur de Bavière supprima toutes les sociétés secrètes dans ses états. Plusieurs *illuminés* furent traduits devant les tribunaux et condamnés à une détention plus ou moins longue. Weishaupt, obligé de quitter son professorat d'Ingolstadt, se retira à Gotha où il reçut du duc régnant le titre de conseiller aulique, et passa le reste de sa vie uniquement occupé de travaux scientifiques. Il mourut le 11 décembre 1822, à l'âge de soixante-quatorze ans. On a de lui les ouvrages suivans: | *Jus civile privatum et determinatio juris Boici*, Ingolstadt, 1775, 2 vol.; | *Doutes sur les idées de temps et d'espace de Kant*, Nuremberg, 1786; | *Histoire complète des persécutions faites aux illuminés en Bavière*, ibid., 1786; | *Description pittoresque de l'ordre des illuminés. Système des illuminés*, Leipzig, 1788; | *Histoire des progrès de l'humanité*, Nuremberg, 1789, 2 vol.; | *Apologie du mécontentement*, Ratisbonne, 1790; | *Sur les perceptions et les phénomènes selon Kant*, Nuremberg, 1791; | *De la vérité et de la perfectibilité morale*, Ratisbonne, 1793-1797, 5 vol.; | *Sur l'esprit allégorique dans l'antiquité*, ibid., 1794; | *Pythagore, ou l'Art secret de gouverner le monde*, Francfort, 1795; | *Sur le matérialisme et l'idéalisme*, Nuremberg, 1798; | *La lanterne de Diogène*, Ratisbonne, 1804; | *Matériaux pour servir à la connaissance du monde et des hommes*, Gotha, 1809 et 1811, 2 volumes, etc.

WELD (le cardinal THOMAS), était né à Londres le 22 janvier 1775, d'une famille ancienne et honorable. Son père, Thomas Weld, était un pieux et riche catholique qui accueillit les jésuites dans son château de Stonyhurst, et les trapistes dans son parc de Sullworth. Il avait épousé Marie Stanley de la branche

ainée et catholique de cette noble famille. Ils eurent un grand nombre d'enfans qu'ils élevèrent dans la religion et dans la piété. Thomas Weld, l'aîné de cette famille, fut élevé dans la maison de son père par Charles Plovden jésuite, célèbre dans ce temps là par son zèle et ses écrits pour la cause catholique. Le jeune Weld marcha sur les traces de son père. Tous deux cédèrent aux jésuites leur château de Stonyhurt pour y établir un collège. Thomas Weld, le fils, épousa à l'âge de vingt-trois ans une demoiselle de la famille Clifford. Il se montra généreux pour les prêtres français déportés en Angleterre, et accueillit quelques communautés religieuses exilées du continent. En 1815, il perdit sa femme, dont il n'avait eu qu'une fille mariée en 1818 à lord Clifford, pair anglais. Weld, libre de tous soins, songea alors à entrer dans l'état ecclésiastique. Il vint à Paris en 1819, et se retira chez l'abbé Carron son ami. C'est là qu'il se prépara aux ordres par une vie passée dans le recueillement et la piété. Mgr l'archevêque de Paris l'ordonna prêtre le 15 avril 1821. Weld retourna dans son pays, et pour se consacrer entièrement aux fonctions de son nouvel état, il abandonna ses biens à son frère puîné, ne se réservant qu'une rente annuelle. Il s'attacha à la chapelle de Chelsea, et y exerça le ministère quelques années, sous la direction d'un estimable ecclésiastique français, M. l'abbé Voyaux de Franaux. Il donnait en même temps des soins à quelques établissemens de charité à Londres. En 1826, M. Macdonnell, évêque de Kinston dans le haut Canada, le demanda pour coadjuteur. Le St. Siège se rendit à ses desirs, et Weld fut sacré évêque d'Amyle le 6 août 1826. Ses amis le détournaient de se rendre à cette mission lointaine. Le prélat, cédant à leurs instances, resta en Angleterre, occupé des intérêts de la colonie, sans cesser de se rendre utile aux catholiques de Londres. Retiré à Hamensmith, il y dirigeait un couvent de religieuses, lorsque la santé chancelante de sa fille ayant engagé les médecins à lui conseiller l'air de l'Italie, le prélat se décida à l'accompagner, dans le désir de visiter en même temps les tombeaux des apôtres. Mais peu après son arrivée à Rome, Pie VIII le déclara cardinal, le 15 mars 1850, après avoir fait son éloge dans une allocution publique. Cette nouvelle fut accueillie avec joie par les catholiques anglais. Le car-

dinal était leur principal protecteur à Rome, qui fut depuis sa résidence habituelle; il accueillait tous ses compatriotes dans cette ville, et s'intéressait à tout ce qui pouvait favoriser la religion dans son pays. Des conférences eurent lieu dans son palais pour la défense du catholicisme. Il encourageait beaucoup de bonnes œuvres, et on le trouvait toujours prêt pour répandre des largesses dans le sein des malheureux. Atteint d'une douloureuse maladie en 1856, il voulut dès le principe, recevoir les secours de la religion, bénit ses petits-enfans, et expira dans de vifs sentimens de religion, le 10 avril de cette année. Cette perte a excité de vifs regrets, non-seulement dans sa famille, mais parmi tous ceux qui avaient pu apprécier sa douceur, sa modestie et sa charité. Son gendre, lord Clifford, fit célébrer le 22 avec pompe un service dans l'église de Sainte-Marie in Aquiro; M. Alexandre Macdonnell, vicaire apostolique de la Trinité, officia, et M. Wiseman, recteur du collège anglais, prononça un discours touchant qui a été depuis imprimé et traduit de l'anglais en italien, par M. Jacques Mazio. Les élèves de la pieuse maison des orphelins en firent célébrer le 29 un autre où M. Alessandrini, curé de la paroisse, prononça l'éloge du défunt.

WIFFEN (J.-H.), littérateur anglais et poète agréable, fut long-temps bibliothécaire du duc de Bedford. Parmi ses ouvrages on cite ses élégans *mémoires sur la maison de Russell*; sa magnifique *traduction du Tasse*; celle de *la vie de Garcilaso de la Vega*, etc. Wiffen est mort à la fleur de l'âge, le 5 mai 1856.

WILKINS (CHARLES), célèbre orientaliste anglais, naquit à Hertford, dans le Sommerset, vers l'année 1750. Envoyé en 1770 au Bengale, comme employé civil de la compagnie des Indes, il eut le courage d'y commencer et le mérite de continuer l'étude du *sanskrit*, alors complètement ignoré et considéré même comme inabordable pour les Européens. Sa traduction du *Baghavad-Gita*, ou *DIALOGUES de Krisna et d'Arjoun*, publiée à Londres en 1785, aux frais de la compagnie, commença à fixer sur lui l'attention du monde savant. Cet ouvrage contient un précis de la religion et de la morale des Indous, basée sur l'immortalité et la transmutation des âmes. On y voit la ressemblance du système théologique de Brahma avec celui de Zoroastre, sur le culte du feu et du soleil. Il a été

Traduit en français par Parrand, Paris, 1787, in-8°. Après cette publication, Wilkins s'occupa à tailler et à graver de ses propres mains le premier assortiment de types persans et bengalis dont aient fait usage les presses du Bengale, et qui servent encore à la compagnie pour imprimer les lois et réglemens traduits en Persan. De retour en Angleterre, en 1786, il publia sa traduction du *Hitopadesa* (ou *Instructions amicales*) de *Wischnou-Sarma*, Bath, grand in-8°. Ce livre qu'on dit sinon le plus ancien, du moins le plus considérable recueil d'apologues qui existe, fut écrit il y a environ onze cents ans. Traduit en plus de vingt langues, il a été souvent altéré et mutilé; ce n'est que dans la traduction littérale de Wilkins qu'on peut prendre une juste idée de l'original. On doit encore à ce savant : | *Grammaire de la langue sanskrite*, Londres, 1808, in-4°; | *Racines de la langue sanskrite*, ibid., 1815, in-4°. | Une nouvelle édition du *Dictionnaire persan-arabe-anglais* et *anglais-arabe-persan* de Richardson, avec de nombreuses additions et améliorations; Londres, 1806-1810, 2 vol. in-4°. Wilkins mourut à Londres, le 15 mai 1836, âgé de quatre-vingt-six ans. Il était membre associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres de France.

WILLEMUR (le comte Louis de PENNE), lieutenant-général espagnol, naquit dans le département des Hautes-Pyrénées, le 4^{er} août 1761. A l'âge de dix-sept ans, il entra au service d'Espagne, dans le régiment de Flandres (infanterie wallone), et rejoignit ce corps à Oran en Afrique, où il fit une campagne. Il obtint ensuite son congé, et passa, au commencement de 1779, en France où il servit dans différents corps jusqu'au mois de novembre 1791, époque à laquelle il émigra et rejoignit les princes français à Coblenz. Il entra avec le grade de lieutenant-colonel de dragons dans l'armée de Condé, où il fit les campagnes de 1792, 93 et 94. Le comte de Willemur passa ensuite au service de l'empereur d'Autriche, qui le nomma en 1805 son chambellan. Lors de la paix que ce monarque conclut avec la France en 1809, il demanda et obtint de l'empereur un congé d'un an pour aller en Espagne. A son arrivée à l'île de Léon, il fut nommé colonel le 1^{er} mars 1810, et fut adjoint, avec ce grade, à l'état-major de l'armée de la gauche, qui opérait dans l'Estramadure, sous les ordres du général

marquis de la Romana. A l'affaire de Haruga qui eut lieu le 18 décembre de la même année, il résista, avec 550 chevaux, à une division ennemie forte de plus de quatre mille hommes. Promu, le 1^{er} février 1811, au grade de brigadier-général de cavalerie des armées espagnoles, il assista le 16 mai à la sanglante bataille d'Albuera, qui lui fournit une nouvelle occasion de se distinguer. Les lanciers polonais étant parvenus à mettre le désordre dans la division anglaise du général Stuart, le comte de Penne-Willemur les attaqua en flanc, en détruisit une grande partie, et rétablit l'ordre après trois charges consécutives. La valeur qu'il déploya dans cette occasion, lui valut le grade de maréchal-de-camp, qui lui fut conféré le 25 juin suivant. En 1815, il contribua au gain de la bataille de Vittoria, par la rapidité du mouvement qu'il exécuta avec sa cavalerie, en menaçant l'aile droite de l'ennemi. Ferdinand VII, après son rétablissement sur le trône, nomma le comte de Willemur lieutenant-général, et plus tard gentilhomme honoraire de sa chambre. Louis XVIII, par lettres patentes du 4 mai 1820, l'éleva à la dignité de commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. En reconnaissance des services qu'il avait rendus à la nation espagnole, les cortès générales lui accordèrent, sans frais, des lettres de naturalisation, le 1^{er} septembre 1821. Lorsque l'insurrection de l'île de Léon eut amené une révolution en Espagne, le comte de Willemur, qui habitait Salamea-de-la-Serena, fut dénoncé comme auteur d'une conspiration royaliste, et n'échappa qu'avec peine à la vengeance des constitutionnels. Mgr le duc d'Angoulême, à son arrivée à Madrid, lui confia un commandement. Vers la fin de 1825, il fut nommé gouverneur militaire et politique de Barcelone, et second commandant militaire de la principauté de Catalogne, poste qu'il conserva jusqu'en janvier 1835. Il passa en Navarre au mois de février 1834, et reçut la présidence de la junte de cette province. Peu de mois après, Charles V lui envoya de Portugal le brevet de capitaine-général de l'Aragon. Ce prince, à son arrivée dans les provinces basques, lui confia le portefeuille de la guerre, honneur périlleux que le comte de Willemur n'hésita point à accepter. En novembre 1835, il offrit à don Carlos d'aller organiser la Catalogne; mais ce projet ne put être

exécuté. Le comte de Willemur fut nommé, en mai 1836, grand-croix de l'ordre royal de Charles III, et reçut de plus le titre et les prérogatives de conseiller d'état. Il quitta le quartier royal vers la fin du mois de juin et se rendit à Estella, pour y attendre le moment d'aller remplir en Aragon une mission importante; mais les contrariétés qu'il y éprouva lui causèrent un vif chagrin qui altéra sa santé déjà affaiblie par l'âge. Atteint le 16 août d'une maladie douloureuse, il mourut le 24 du même mois. Le comte de Willemur était chevalier profès de l'ordre militaire d'Alcantara, de l'ordre de Saint-Ferdinand de troisième classe, de l'ordre royal et militaire de Saint-Ermenegilde, et de celui de Saint-Georges.

WITTMANN (GUILLAUME), l'un des plus savans ecclésiastiques de l'Allemagne dans ces derniers temps, naquit en 1767 à Pleystein dans le Palatinat. Ses principaux ouvrages sont : | *Observations sur l'abolition des cloîtres*, 1801. | *De la force obligatoire de l'Eglise*, 1814. | *Sur la liberté de croire et de penser*, 1818. | *Examen des idées du docteur Graser pour améliorer les études scholastiques*, 1824. | *De l'impunité légale de la dissolution*, 1822. | *Traduction des principes catholiques sur les mariages mixtes*, 1831. Wittmann publia en outre, à diverses époques, un grand nombre d'articles dans deux journaux de Wurtzbourg, l'*Athanasie* et l'*Ami universel de la Religion et de l'Eglise*. Il mourut le 22 juillet 1836, âgé de soixante-neuf ans.

ZAN

ZANNONI (JEAN-BAPTISTE), était né à Florence, le 29 mars 1774. Il eut pour maîtres les pères des écoles pies de Florence; un Français, le père Raynal de Vallombreuse, lui apprit l'hébreu et le grec. Le jeune Zannoni donna quelque temps des leçons publiques d'hébreu au séminaire de Florence. Curieux de faire des progrès dans la piété comme dans les sciences, il assistait aux conférences ecclésiastiques que MM. de la mission donnaient tous les lundis, et était assidu aux offices dans leur église. Cette régularité qu'il avait étant très-jeune ecclésiastique, il la conserva lorsqu'il eut été ordonné prêtre en juin 1798. La maison des prêtres de la mission ayant été supprimée par le triste effet des circonstances, il s'attacha au clergé de la paroisse Sainte-Félicité. Il assista dans cette église jusqu'à sa mort à tous les offices des dimanches et fêtes. Pendant vingt ans il y chanta les grand'messes, pour obliger ses confrères qui n'aimaient pas à dire la messe si tard. L'archevêque Martini le mit au nombre des prêtres appelés à résoudre les cas de morale. L'abbé Zannoni prêchait de plus volontiers tant à la ville qu'à la campagne, soit dans les carêmes soit dans d'autres temps, et il ne cessa que lorsqu'il eut été nommé conservateur de la galerie. Nous devons dire aussi quelque chose de sa vie littéraire. En 1800, il fut attaché à la bibliothèque publique de Magliabecchi, et, en 1802, on l'admit dans l'académie de Florence. Jeune, vif, laborieux, il avait une grande ardeur pour s'instruire, et il regarda comme un grand bonheur pour lui d'être formé par les leçons, les entretiens et les avis du docte et pieux abbé Lanzi, un des plus habiles antiquaires de son temps. L'abbé Lanzi étant mort en 1810, Zannoni lui succéda dans la place de conservateur de la galerie de Florence. Il travailla avec zèle à l'éclaircissement de cette galerie et l'enrichit par d'importantes acquisitions. Il était en même temps secrétaire de la célèbre académie de la Crusca. Nous ne saurions indiquer ici les écrits divers de l'abbé Zannoni. Il y en a cent-

ZIN

trente-deux en tout sur l'archéologie, la philologie, la littérature, les arts et diverses matières d'érudition. En fait d'archéologie, il s'était occupé des antiquités étrusques, des vases antiques peints, des statues et bas-reliefs, des médailles, des inscriptions et des antiquités égyptiennes. Il cultivait à la fois la philologie antique et la philologie moderne. On a de lui en outre des inscriptions, des éloges, des notices académiques. Il entretenait une correspondance très-étendue avec tous les savans et les littérateurs de son temps, et envoyait des articles à des journaux de littérature. On admirait dans toutes ses productions la pureté de son goût et l'élégance de son style. Sa modestie, sa douceur, son urbanité relevaient encore son profond savoir. Ces vertus prenaient leur source dans une piété bien vraie. Ses occupations littéraires ne le détournèrent point, comme nous l'avons remarqué, de ses devoirs de prêtre. Il était toujours en habit ecclésiastique. Souvent, outre son bréviaire, il récitait le petit office de la sainte Vierge; il avait obtenu de le dire en grec. Des chagrins domestiques, entre autres le délabrement des affaires d'un frère qui avait fait de mauvaises spéculations de commerce, altérèrent sa santé; une maladie de dix mois fit éclater sa patience. Ses amis le trouvaient toujours calme et serein. Il récita jusqu'à la fin son bréviaire, quoiqu'il en fût très-fatigué. Enfin, voyant le mal s'aggraver, il demanda les sacrements et les reçut avec dévotion. Il voulut que les ministres des infirmes, les carmes et les dominicains lui appliquassent les bénédictions et les indulgences accoutumées à l'article de la mort. Il expira, plein de consolation et d'espérance, le 12 août 1832, et fut enterré dans l'église paroissiale de Saint-Etienne et de Sainte-Cécile, où on se propose de lui élever un monument.

ZINGARELLI (NICCOLO), né à Naples, le 4 avril 1752, avait à peine sept ans quand son père mourut; ses parens le firent entrer au conservatoire de Loretto où il eut Frénaroli pour maître de composition; Cimarosa, Giordanello étaient

ses compagnons d'études. En sortant de cette école Zingarelli se mit sous la direction de l'abbé Spéranza pour arriver à connaître tous les secrets de la théorie musicale. En 1781 il écrivit *Montezuma* pour le théâtre de Naples ; cet opéra, remarquable sous le rapport du travail d'harmonie, était peu mélodieux ; Haydn le trouva fort à son goût, mais les Napolitains ne l'applaudirent point. Zingarelli fut sans doute très-flatté de l'approbation de son illustre confrère d'Allemagne ; il vit pourtant que le public demandait autre chose que des accords savamment enchaînés ; il abandonna le style recherché, et la mélodie qu'il fit entendre dans *Alzinda*, composé à Milan quatre ans après, lui valut son premier succès dramatique. Un grand nombre d'opéras suivirent ces premiers essais ; les plus généralement applaudis furent : | *Ifigenia* ; | *Pirro* ; | *Artaserse* ; | *Apelle e Campaspe* ; | *Roméo e Giulietta* ; | *Il conte di Saldagna* ; | *Inez de Castro* ; plus deux oratorios : | *La distruzione di Gierusalemme* ; | *Il trionfo di Davide*. Après une courte apparition en France où il n'ajouta aucun titre nouveau à sa gloire, Zingarelli fut nommé en 1806 maître de chapelle du Vatican pour succéder à Guglielmi qui venait de mourir. Depuis cette époque il cessa de composer pour le théâtre ; il écrivit néanmoins encore une infinité de *messes*, de *vêpres* et de *motets*. Nommé ensuite directeur du conservatoire de Naples, il y termina, au mois de mai 1837, à l'âge de 85 ans, une carrière glorieuse que de brillants triomphes ont signalée à toutes les époques. A son vaste savoir, Zingarelli joignait une belle âme : il était vénéré, chéri de tous ceux qui le connaissaient, protecteur des jeunes artistes qui annonçaient d'heureuses dispositions ; loyal, prévenant, son caractère heureux ne s'est jamais démenti.

ZUMALACARRÉGUY (THOMAS), général en chef de l'armée espagnole, naquit à Ormaistégui, petit village du Guipuscoa, en 1789. Il se destina de bonne heure à la carrière des armes, et servit dans la garde royale, où son instruction et sa capacité ne tardèrent pas à le faire remarquer. Elevé au grade de commandant et ayant devant lui une brillante perspective, il renonça volontairement à ces avantages après la mort de Ferdinand VII. Convaincu que don Carlos, frère de ce monarque, avait seul des droits au trône d'Espagne, il alla offrir ses services

à ce prince. Lorsque celui-ci eut été obligé de quitter l'Espagne, Zumalacarréguy se rendit dans le Guipuscoa, où il réunit quelques paysans mal armés, avec lesquels il entreprit de lutter contre les forces de la régente Christine. Ne pouvant se mesurer en plaine à égalité de chances, avec des troupes de lignes, il fit une guerre de ruses et de surprises, profitant avec une sagacité admirable des fautes commises par ses adversaires, tombant sur eux à l'improviste, quand l'occasion se présentait, et les écrasant dans des défilés où il apparaissait subitement, après une marche audacieuse, à travers les crêtes les plus escarpées. A force de battre ainsi l'ennemi en détail, de lui enlever des armes, des munitions, des postes fortifiés, il vint à bout d'armer, d'organiser sa troupe et de créer une armée tellement redoutable, que les généraux de la reine furent obligés de lui abandonner tout le pays, à l'exception de Pampelune, de Saint-Sébastien, de Vittoria et de Bilbao. Saarsfield, Rodil, Mina, Valdez, furent successivement battus par lui, et quelques-uns de ces chefs se virent obligés, pour relever le courage de leurs soldats, de leur lire des pièces supposées qui fixaient la date de l'entrée des Français en Espagne. Ces moyens ne purent longtemps relever le découragement de leurs troupes, et bientôt il fut décidé que l'armée de Christine abandonnerait tous les postes secondaires dans les quatre provinces insurgées et qu'elle se retirerait sur l'Ebre. Libre de ses mouvemens, Zumalacarréguy vint, dans les derniers jours de mai 1835, mettre le siège devant Villa-Franca, dont la garnison se rendit après plusieurs jours de bombardement. Encouragé par ce succès, il résolut d'entreprendre une opération plus importante, et se porta avec le gros de ses forces sur Bilbao, capitale de la Biscaye. Il assiégeait déjà cette place depuis trois jours lorsque, le 16 juin, il reçut à la jambe droite un coup de feu qui le força de renoncer au commandement, et dont il mourut le 23 à Ormaistégui son village natal. La mort de ce général, survenue dans un moment où il avait pris partout l'offensive et tenait la campagne sans obstacle, fut pour les carlistes un événement malheureux. Découragés par cette perte, ils continuèrent mollement le siège de Bilbao, qu'ils furent bientôt obligés de lever. Zumalacarréguy était doué des plus brillantes qualités : actif, patient, modeste,

affable, il était devenu l'idole de ses soldats qui le désignaient familièrement sous le nom de l'*oncle Thomas*. Son dévouement, son courage, son talent et ses succès prodigieux répandirent son nom dans l'Europe entière, et à la nouvelle de la mort glorieuse qui l'avait frappé, tous les partis payèrent un tribut d'estime à sa mémoire.

ZURLA (PLACIDE), était né d'une famille noble le 2 avril 1769, à Legagno, dans l'état de Venise, et entra, fort jeune encore, dans l'ordre des Camaldules. Il habitait le couvent de Saint-Michel-de-Murano à Venise. Son *Enchiridion* théologique, ses éclaircissemens de la mappe-monde du camaldude Maur, et surtout ses dissertations sur Marco-Polo et sur les plus fameux navigateurs vénitiens lui avaient

fait de la réputation dans le monde littéraire. Devenu abbé de sa congrégation, il se rendit à Rome en 1821, et Pie VII le nomma préfet des études au collège de la Propagande. En 1825 ce pontife le décora de la pourpre, et Léon XII le fit vicaire de Rome. Pie VIII lui confia la préfecture de la congrégation des études. Le cardinal Zurla était général des camaldules. Au mois de juin 1834, il lut à l'académie romaine d'archéologie une dissertation, qui fut depuis rendue publique, sur le groupe de la Piété et sur les autres sujets religieux exécutés par Canova. Il venait d'entreprendre un voyage en Sicile pour y étudier les restes d'antiquités qui abondent dans cette île, lorsqu'il fut atteint à Palerme de la maladie qui l'enleva le 29 octobre 1834.

SUPPLÉMENT

A LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

ARTICLES MYTHOLOGIQUES.

ACA

ABDÈRE, favori d'Hercule. La fable raconte qu'il fut mis en pièces par les jumens de Diomède. Ce héros, pour en conserver la mémoire, jeta les fondemens d'une ville près de son tombeau, et lui donna son nom. L'air de cette ville était si contagieux, qu'il menait, dit-on, à la folie.

ACALE, neveu de Dédale, inventa la scie et le compas. Son oncle en fut si jaloux, qu'il le précipita du haut d'une tour; mais Minerve le métamorphosa en perdrix.

ACAMAS, fils de Thésée et de Phèdre, se trouva au siège de Troie, et fut député avec Diomède pour aller redemander Hélène. Pendant cette ambassade qui fut inutile, Laodicé, fille de Priam, eut de lui un fils qui fut élevé par Ethra, fille grecque que Paris avait enlevée avec Hélène. Il fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. Au milieu du carnage, Ethra lui montra le fils que Laodicé son épouse avait eu de lui, et ce prince sauva la vie à l'un et à l'autre.

ACANTHE, jeune nymphe qui, pour avoir reçu favorablement Apollon, fut changée par ce Dieu en une plante qui porte son nom : c'est la *branche-ursine*.

ACARNAS et **AMPHOTÉRUS**, frères, enfans d'Alcméon et de Callirhoé. Leur mère obtint de Jupiter qu'ils devinssent grands tout d'un coup, pour venger la

ACE

mort de leur père, que les frères d'Alphésibée avaient tué. Alcméon avait repris à Alphésibée le collier qu'il avait arraché à sa mère Eriphyle avec la vie, pour en faire présent à Callirhoé. Acarnas et Amphotérus assassinèrent les frères d'Alphésibée, et consacrèrent ce fatal collier à Apollon.

ACASTE, fameux chasseur, fils de Pélias, roi de Thessalie. Créthéis sa femme, que quelques-uns nomment Hippolyte, éprise de Pélée, qui ne voulut pas répondre à son amour, en fut si irritée, qu'elle l'accusa auprès de son mari d'avoir attenté à son honneur. Acaste dissimula son chagrin, conduisit Pélée dans une partie de chasse, sur le mont Pélion, et l'abandonna aux centaures et aux bêtes sauvages. Chiron reçut favorablement ce malheureux prince, qui, avec le secours des Argonautes, alla se venger de la cruauté d'Acaste et des calomnies de Créthéis. On dit qu'Acaste est le premier qui ait fait célébrer des jeux funèbres.

ACESTE, roi de Sicile, et fils du fleuve Crinise, reçut honorablement Enée, et fit ensevelir Anchise sur le mont Eryx.

ACÈTE, capitaine d'un vaisseau tyrien. Ses matelots ayant trouvé Bacchus endormi sur le bord de la mer, voulurent se saisir de lui, dans l'espérance d'en tirer une rançon. Acète s'y opposa; le dieu se découvrit, et les métamorphosa en

dauphins, excepté Acète, dont il fit son grand sacrificeur.

ACHATE, compagnon d'Enée et son inséparable ami, célèbre dans Virgile. Son nom est devenu une espèce d'antonomase pour désigner un compagnon fidèle.

ACHELOUS, fils de l'Océan et de Thétis, aima Déjanire. Cette jeune beauté était destinée à un conquérant. Achéloüs, s'imaginant que c'était Hercule, se battit contre lui, mais il fut vaincu. Il prit la forme d'un serpent, sous laquelle il fut encore défait; ensuite celle d'un taureau, sous laquelle il ne réussit pas mieux. Hercule le saisit par les cornes, le terrassa, lui en arracha une, et le contraignit d'aller se cacher dans le fleuve Thoas, qui fut depuis appelé Achéloüs. Il donna à son vainqueur la corne d'Amalthée, ou la corne d'abondance, pour recouvrer la sienne.

ACHEMÉNIDE, l'un des compagnons d'Ulysse, échappa des mains du géant Polyphème, et s'attacha depuis à Enée qui le reçut avec bonté sur ses vaisseaux.

ACHMÉON ou **ACHMON**, frère de Basalas ou Pasalus, tous deux cercoptes. Ils étaient si querelleurs qu'ils attaquaient tous ceux qu'ils rencontraient. Sennon, leur mère, les avertit de ne pas tomber, s'ils pouvaient, entre les mains du Mélampyge, c'est-à-dire l'homme aux fesses noires. Un jour ils rencontrèrent Hercule endormi sous un arbre, et l'insultèrent; ce héros les lia par les pieds, les attacha à sa massue, la tête en bas, leur ayant tourné le visage de son côté, et les porta sur son épaule, comme les chasseurs portent le gibier. Ce fut en cette plaisante posture qu'ils dirent: *Voilà le mélampyge que nous devons craindre*. Hercule les entendant se prit à rire, et les laissa aller.

ACHERON, fils du Soleil et de la Terre. fut changé en fleuve, et précipité dans les enfers, pour avoir fourni de l'eau aux Titans, lorsqu'ils déclarèrent la guerre à Jupiter. Ses eaux devinrent bourbeuses et amères, et c'est un des fleuves que les ombres passent sans retour.

ACHEUS, surnommé *Callicon*, Grec qui se distingua par des traits de stupidité singulière. Entre autres, il avait pris un pot de terre pour lui servir d'oreiller; mais, le trouvant trop dur, il prétendit le rendre plus commode en le remplissant de paille.

ACHILLE, fils de Pélée, roi de Phthiotide en Thessalie, et de Thétis. Sa mère le plongea dans le Styx pour le rendre

invulnérable. Il le fut par tout le corps, excepté au talon par lequel elle le tenait en le plongeant. On le mit sous la discipline du centaure Chiron, qui le nourrit de moëlle de lions, d'ours, de tigres, et de plusieurs autres bêtes sauvages. Sa mère ayant su de Calchas qu'il périrait devant Troie, et qu'on ne prendrait jamais cette ville sans lui, l'envoya à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros, en habit de fille, sous le nom de Pyrrha. Ce déguisement lui donna la facilité d'approcher du beau sexe, et il en profita; il se fit connaître à Déidamie, fille de Lycomède. Il l'épousa en secret, et en eut Pyrrhus. Lorsque les Grecs s'assemblèrent pour aller assiéger Troie, Calchas leur indiqua le lieu de sa retraite. Ils y députèrent Ulysse, qui se déguisa en marchand; et en présentant aux dames de la cour de Lycomède des bijoux et des armes, il reconnut ce jeune prince à l'empressement qu'il marqua pour les armes et l'emmena avec lui au siège de Troie. Achille fut le premier héros de la Grèce, et devint la terreur de tous ses ennemis. Pendant le siège, Agamemnon lui enleva une captive appelée *Briséis*; cette perte l'irrita tellement qu'il se retira dans sa tente et ne voulut plus combattre. Tant que dura sa retraite, les Troyens eurent toujours l'avantage; mais Patrocle, son ami, ayant été tué par Hector, il retourna, reprit ses armes, et vengea sa mort par celle de son meurtrier, qu'il traîna trois fois autour des murailles de Troie, attaché à son char par les pieds: il le rendit ensuite aux larmes de Priam. Ayant conçu de la passion pour Polyxène, fille de Priam, il la demanda en mariage; et lorsqu'il allait l'épouser, Pâris lui décocha une flèche au talon. Il mourut de cette blessure. Ce fut Apollon qui conduisit cette flèche. Les Grecs lui élevèrent un tombeau sur le promontoire de Sigée, sur lequel Pyrrhus, son fils, lui immola Polyxène. Quelques-uns racontent que Thétis lui avait proposé, dans son enfance, ou de vivre long-temps sans gloire, ou de mourir jeune et chargé d'honneurs, et qu'il prit le dernier parti. Alexandre-le-Grand honora son tombeau d'une couronne. *Heureux Achille, dit-il, d'avoir trouvé pendant sa vie, un ami comme Patrocle, et après sa mort, un poète comme Homère!* Achille aimait les beaux-arts autant que l'art nécessaire et funeste de la guerre. Il excellait dans la

musique, la poésie et la médecine. Drelincourt a publié, dans le siècle passé, un ouvrage intitulé : *Homericus Achilles*, dans lequel il a rassemblé tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus curieux sur ce héros.

ACIS, fils de Faune, mérita par sa beauté la tendresse de Galatée, que le géant Polyphème aimait. Ce cyclope, l'ayant un jour surpris avec Galatée, l'écrasa sous un rocher qu'il lui jeta ; mais la nymphe, pénétrée de douleur, changea son sang en un fleuve, appelé depuis Acis.

ACONCE, jeune homme d'une beauté singulière, aima passionnément Cydippe, qui ne voulut point l'écouter. Ayant perdu toute espérance de l'épouser, il grava sur une boule ces mots : *Je jure par Diane, Aconce, de n'être jamais qu'à vous*. Cydippe, aux pieds de laquelle il avait laissé tomber cette boule, la ramassa, lut cet écrit sans y penser, et s'engagea de même. Toutes les fois qu'elle voulait se marier, elle était attaquée d'une fièvre violente ; et croyant que c'était une punition des dieux, elle donna sa main et son cœur à Aconce.

ACTEON, petit-fils de Cadmus, chasseur célèbre dans la mythologie, fut métamorphosé en cerf et dévoré par ses chiens, pour avoir regardé Diane dans le bain.

ADMÈTE, fils de Phérès, roi de Thessalie, fut l'un des princes grecs qui s'assemblèrent pour la chasse du sanglier de Calydon. Il eut encore part à l'expédition des Argonautes. Ce fut chez ce roi qu'Apollon fut réduit à garder des troupeaux, lorsqu'il fut chassé du ciel par Jupiter. Admète ayant voulu épouser Alceste, fille de Pélias, ne put obtenir cette princesse qu'à condition qu'il donnerait au père un char trainé par un lion et un sanglier. Apollon pénétré de reconnaissance pour Admète, lui enseigna l'art de réduire sous un même joug deux animaux si féroces. Ce dieu obtint encore des Parques que, lorsque ce prince toucherait à son heure dernière, il pût éviter la mort, pourvu qu'il se trouvât quelqu'un assez généreux pour s'y livrer en sa place. Admète ayant été attaqué d'une maladie mortelle, et personne ne s'offrant pour lui, Alceste sa femme le fit généreusement ; mais Admète en fut si affligé, que Proserpine, touchée de ses larmes, voulut lui rendre sa chère épouse. Pluton s'y étant opposé, Hercule descendit aux

enfers et en retira Alceste. Apollon rendit plusieurs autres services à Admète pendant sa retraite. Jamais prince n'essuya plus de traverses que lui ; mais les dieux le protégèrent toujours à cause de sa piété.

ADONIS, jeune homme extrêmement beau, naquit de l'inceste de Cynire, roi de Cypre, avec sa fille Myrrha. Vénus, qui l'aima passionnément, eut la douleur de le voir tuer par un sanglier ; mais elle le métamorphosa en anémone. Quelques auteurs ont ajouté à cette fable, que Proserpine, touchée des plaintes de cette déesse, s'engagea de le lui rendre, à condition qu'il demeurerait avec elle dans les enfers six mois de l'année, et les six autres avec Vénus. Celle-ci manqua bientôt à la convention ; ce qui causa entre ces déesses une grande querelle. Jupiter la termina en ordonnant qu'Adonis fût libre quatre mois de l'année, qu'il en passât quatre avec Vénus, et le reste avec Proserpine. Les païens consacrèrent par des lamentations annuelles, le jour de sa mort, ou si l'on veut, les folies et les débauches de leurs dieux ; c'est à cette cérémonie que fait allusion le prophète Ezéchiel au chap. 8, v. 14 : *Et ecce ibi mulieres sedebant plangentes Adonidem*. Voyez *Osiris*.

ÆDON ou **AIDONE**, femme du roi Zéthus, frère d'Amphion. Elle portait une si forte envie à la femme d'Amphion, de ce qu'elle était mère de six jeunes princes, qu'elle tua, pendant la nuit, son propre fils Hylus, que l'obscurité l'empêcha de reconnaître, et qu'elle prit pour un de ses neveux. Ædon ayant vu son erreur, pleura tant la mort de son fils, que les dieux, touchés de compassion, la changèrent en chardonneret.

ÆDON, fille de Pandarée, Ephésien, épousa un artisan de la ville de Colophon, nommé *Polytechnus*. Les deux époux vécurent heureux et contents, jusqu'à ce que, s'applaudissant des douceurs de leur union, ils osèrent se vanter de s'aimer plus parfaitement que ne faisaient Jupiter et Junon. Les dieux irrités leur envoyèrent, pour les punir, un esprit de division qui fut pour eux une source de maux affreux.

ÆETA ou **ÆETES**, roi de Colchos, fils du Soleil et de Persa, était gardien de la toison d'or, que Phryxus lui avait confiée : elle lui fut enlevée par les Argonautes, qui avaient pour chef Jason. Ce héros fut aimé de Médée, fille d'Ætès,

laquelle prit la fuite avec son amant. La fable raconte qu'elle coupa par morceaux un de ses frères, pour arrêter la poursuite de son père, vers l'an 1292 avant Jésus-Christ.

AGAMEDE et **TROPHONIUS**, fils d'Erginius, roi d'Orchomène en Asie, célèbres dans la mythologie, étaient grands architectes et encore plus grands fripons. Ils donnèrent des preuves, à Delphes, de ce double talent, et par la construction du fameux temple de cette ville, et par le moyen qu'ils avaient imaginé pour piller journallement le trésor du prince. Comme on ne pouvait découvrir ni surprendre les voleurs, on leur tendit un piège où Agamède fut pris et dont il ne put se débarrasser. Son frère ne trouva point d'autre expédient, pour se tirer lui-même d'affaire, que de lui couper la tête. Quelque temps après, la terre s'entr'ouvrit sous les pas de Trophonius, et l'engloutit tout vivant.

AGAMEMNON, roi d'Argos et de Mycènes, général de l'armée des Grecs contre les Troyens, sacrifia à Diane, dans l'Aulide, sa fille Iphigénie, et fut forcé de rendre à Achille Briséis qu'il lui avait enlevée. Ce héros, de retour dans ses états, fut tué par Egisthe, amant de Clytemnestre, sa femme, l'an 1185 avant Jésus-Christ. Oreste, son fils, ôta la vie au meurtrier de son père et à son amante.

AGDESTIS ou **AGDISTIS**, monstre, homme et femme et pierre tout ensemble, ou successivement et à sa volonté, fils de Jupiter et de la pierre Agdus, fut la terreur des hommes, et même des dieux, qui le mutilèrent. Les Grecs l'adoraient comme un puissant génie. On le représente souvent avec cette inscription :

Agdestis triplex, modo vir, modo fœmina, saxum.

AGLAONICE ou **AGANICE**, fille d'Hégétor, seigneur Thessalien. Elle fit accroire aux hommes de son temps, lorsqu'elle prévoyait une éclipse de lune, qu'elle pouvait ôter cet astre du ciel quand elle voulait. Dans la suite, sa tromperie ayant été reconnue, on se moqua d'elle, ce qui donna lieu à ce proverbe grec : *Vous attirez la lune à votre confusion.*

AGLAURE ou **AGRAULE**, fille de Cécrops, promit à Mercure de favoriser sa passion pour sa sœur Hersé, moyennant

une récompense. Pallas, indignée de cette convention, lui inspira une telle jalousie contre Hersé, qu'elle mit tout en œuvre pour les brouiller. Pallas donna ensuite aux trois sœurs, Aglaure, Hersé et Pandrose, un panier où était renfermé Erichonius, avec défense de l'ouvrir. Aglaure et Hersé, ne pouvant commander à leur curiosité, n'eurent pas plutôt ouvert le panier, qu'elles furent agitées des furies, et se jetèrent dans un précipice. Elles furent changées en hirondelles.

AGLAUS, le plus brave des Arcadiens, qu'Apollon jugea plus heureux que Gygès, parce qu'il n'avait jamais passé les bornes de son petit héritage, et qu'il vivait content des fruits qu'il en tirait.

AÏUS-LOCUTIUS, De toutes les divinités fabuleuses, il n'y en a point dont l'origine soit aussi claire que celle-ci. Cédicius, homme du bas peuple, vint dire aux tribuns que, marchant seul la nuit, dans la rue Neuve, il avait entendu une voix plus forte que celle d'un homme, qui lui avait annoncé d'aller avertir les magistrats que les Gaulois approchaient. Comme Cédicius était un homme sans nom, et que d'ailleurs les Gaulois étaient une nation fort éloignée, et par cette raison inconnue, on ne fit aucun cas de cet avis. Cependant, l'année d'après, Rome fut prise par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis, Camille, pour expier la négligence qu'on avait eue en ne faisant point usage de la voix nocturne, fit ordonner qu'on élèverait un temple en l'honneur du dieu Aïus-Locutius (du mot *aio* et *loquor*), dans la rue Neuve, au même endroit où Cédicius disait l'avoir entendu. « Ce dieu parlait » et se faisait entendre, dit plaisamment Cicéron, lorsqu'il n'était connu de personne, ce qui l'a fait appeler *Aïus-Locutius*; mais depuis qu'il est devenu célèbre, et qu'on lui a érigé un autel et un temple, il a pris le parti de se taire. »

AJAX, fils d'Oïlée, roi des Locriens, un des héros grecs qui allèrent au siège de Troie. Il viola Cassandre dans le temple de Minerve. Cette déesse le punit de son sacrilège en submergeant sa flotte près des rochers de Capharée. L'intrépide Ajax, échappé du naufrage, insulta les dieux sur un roc que Neptune engloutit dans la mer.

AJAX, fils de Télamon, disputa à Ulysse les armes d'Achille. Irrité de ce

que son rival les avait obtenues par le jugement des principaux capitaines grecs, il fit un carnage horrible des troupeaux de l'armée, s'imaginant massacrer ses compagnons et surtout Ulysse; mais étant ensuite revenu de son délire, il se tua avec l'épée dont Hector lui avait fait présent. Ces deux guerriers avaient combattu ensemble avec une valeur égale. Le sang d'Ajox fut changé en hyacinthe, suivant la fable.

ALBUNÉE, sibylle qui rendait ses oracles dans les forêts de Tibur, aujourd'hui Tivoli. Quelques-uns croient que la déesse qu'on révérait sous ce nom, dans ces mêmes forêts, était Ino, femme d'Atamas.

ALCATHOUS, fils de Pélops. Ayant été fortement soupçonné d'avoir eu part à la mort de Chrisyppe, son frère, il prit la fuite, et se retira à Mégare; là il tua un lion qui avait dévoré Eurippe, fils du roi, dont il épousa la fille, et à qui il succéda.

ALCESTE, fille de Pélias, et femme d'Admète, roi de Thessalie. Ce prince étant tombé dangereusement malade, Alceste consulta l'oracle, qui répondit qu'il mourrait, si quelqu'un ne subissait le même sort à sa place. Personne ne s'offrant, Alceste se dévoua elle-même. Hercule arriva dans la Thessalie le jour qu'elle fut sacrifiée. Admète le reçut très bien, et le logea dans un appartement séparé, afin que ses malheurs ne lui fissent pas négliger les devoirs de l'hospitalité. Hercule paya bien son hôte; il entreprit de combattre la mort, et descendit aux enfers, d'où il retira Alceste malgré Pluton, et la rendit à son mari. Voyez *Admète*.

ALCINOË, femme d'Amphiloque, ayant retenu le salaire d'une pauvre ouvrière, en fut punie sévèrement par Diane. Cette déesse lui inspira un amour si violent pour Xantus de Samos, qu'elle quitta son mari et ses enfans pour le suivre. Malgré les attentions de son amant, elle devint si jalouse, que le croyant infidèle, elle se précipita dans la mer.

ALCINOUS, roi des Phéaciens, dans l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou, célébré par Homère, à cause de ses jardins et de l'accueil qu'il fit à Ulysse, lorsque la tempête le jeta sur ses côtes.

ALCIPPE, fille de Mars, qu'Allyrothius enleva. Mars, pour venger sa fille, tua le ravisseur; et ce fut pour ce meurtre qu'il fut cité devant un conseil composé

de douze dieux. Le lieu où ce jugement se rendit se nommait *aréopage* ou *champ de Mars*.

ALCITHOË, femme de Thèbes, s'étant moquée des fêtes de Bacchus, et ayant travaillé et fait travailler ses sœurs et ses servantes à la laine, pendant qu'on célébrait les orgies, fut métamorphosée en chauve-souris, et ses toiles en feuilles de vigne ou de lierre.

ALCMÈNE, fille d'Electrion, roi de Mycènes, ayant épousé Amphytrion, Jupiter, amoureux de cette princesse, prit la figure de son époux pour en jouir; et, ce qui donne la plus grande idée de sa vertu, il fit durer trois fois plus qu'à l'ordinaire la nuit qu'il passa avec elle. Hercule naquit de ce commerce. Plaute et Molière en ont fait un sujet de comédie.

ALCMÉON, fils d'Amphiaraus et d'Eryphile, tua sa mère pour obéir à son père, et fut ensuite tourmenté par les furies. Voyez *Acarnas*.

ALCYON ou **ALCYONE**, géant, frère de Porphyryon, secourut les dieux contre Jupiter. Minerve le chassa du globe de la lune, où il s'était posté. Dans la suite, il tua 24 soldats d'Hercule, et voulut assommer ce héros; mais il fut tué lui-même à coup de flèches. Sept jeunes filles dont il était le père en furent si touchées, qu'elles se précipitèrent dans la mer, où elles furent changées en alcyons.

ALCYONE ou **HALCYONE**, fille d'Eole, fut avertie en songe de la mort de Cécrops son mari, fils de l'Etoile du jour, et sa douleur en fut inconsolable. Il s'était noyé dans la mer en la traversant pour aller retrouver sa femme, des bras de laquelle l'Aurore l'avait arraché. Leur amour fut récompensé par les dieux, qui les métamorphosèrent l'un et l'autre en alcyons, et voulurent que la mer fût calme dans le temps que ces oiseaux feraient leur nid sur les eaux. L'alcyon est une espèce d'hirondelle qui fait son nid parmi les roseaux.

ALECTON, l'une des trois Euménides ou Furies, était fille de l'Achéron et de la Nuit.

ALECTRYON, confident et favori de Mars. Faisant un jour sentinelle lorsque ce dieu était avec Vénus, il s'endormit et les laissa surprendre par Vulcain, qui découvrit cette infamie aux dieux par le secours d'Apollon. Mars en fut si piqué, qu'il métamorphosa Alectryon en coq.

ALOEUS, géant, fils de Titan et de la

Terre. Il épousa Iphimédie qui, ayant été surprise par Neptune, mit au monde Orthus et Ephialte. Aloëus les éleva comme ses propres enfans. Voyant qu'ils croissaient de neuf pouces tous les mois, et ne pouvant aller lui-même à la guerre des géans, à cause de son extrême vieillesse, il les envoya à sa place ; mais Apollon et Diane les percèrent à coups de flèches.

ALOPE, fille de Cercyon, ayant écouté Neptune, de qui elle eut Hippothoüs, fut tuée par son père et changée en fontaine. C'était aussi le nom d'une des harpies.

ALTHÉE, femme d'Oénée, roi de Calidon, jeta dans un brasier le tison auquel les Parques avaient attaché la vie de Méléagre son fils, pour venger le sang de ses frères dont il avait souillé sa main. Elle finit par se donner la mort.

ALTHEMENES. L'oracle lui fit connaître qu'il tuerait son père Castrée, roi de Crète, et il exécuta, sans le connaître, cette fatale prédiction.

AMALTHEE, fille de Mélysus, roi de Crète, prit soin de l'enfance de Jupiter, qu'elle nourrit de lait de chèvre. En reconnaissance de ce bon office, ce dieu la plaça avec deux chevreaux dans le ciel, et donna une de ses cornes aux nymphes qui avaient eu soin de son enfance, avec la vertu de produire ce qu'elles désiraient. C'est ce qu'on appelait la *corne d'abondance*.

AMALTHEE, sibylle de Cumes, présentait à Tarquin-le-superbe neuf livres de prédictions sur le destin de Rome. Tarquin en acheta trois, après avoir consulté les augures. On commit deux patriciens, à la garde de ces prophéties ; et pour être plus assuré de leur conservation, on les enferma dans un coffre de pierre, sous une des voûtes du Capitole. Servatius Gallæus a donné les *Oracles Sybillins*, avec des dissertations, Amsterdam, 1688 et 1689, 2 vol. in-4° ; mais un grand nombre de ceux qu'il a recueillis ont été fabriqués après coup, dans les premiers siècles du christianisme, ce qui cependant ne doit pas détruire la considération que l'on a toujours eue pour ces oracles en général. Plusieurs saints Pères ont considéré les Sibylles comme des prophétesses que la Providence avait suscitées au milieu du paganisme, ou plutôt comme des vierges que le Saint-Esprit avait quelquefois inspirées pour préparer les nations à la publication de l'Evangile et à la connaissance du Messie. Les passages que Virgile et

d'autres païens nous ont conservés, ne peuvent, sans violence et sans des interprétations ridicules, s'appliquer à d'autres objets. Voyez la savante dissertation du P. Noël Alexandre sur les Sibylles. *Hist. ecclési., sect. première, diss. 22.*

AMITIÉ. Les Grecs en avaient fait une divinité. Les Romains la représentaient sous la figure d'une jeune personne vêtue d'une tunique, sur la frange de laquelle on lisait : *La mort et la vie*. Sur son front étaient gravés ces mots : *L'été et l'hiver*. La figure avait le côté ouvert jusqu'au cœur, qu'elle montrait du bout du doigt avec ces mots : *De près et de loin*.

AMMON ou **HAMMON**. C'est le même que Jupiter. Il était particulièrement honoré à Thèbes, capitale de la haute Egypte. On dit que Bacchus s'étant trouvé dans l'Arabie déserte, fut sur le point de mourir de soif ; il implora le secours de ce dieu, qui lui apparut sous la forme d'un bœuf, lequel, en frappant du pied contre terre, lui montra une source d'eau. On dressa là un autel superbe à Jupiter, qu'on surnomma *Ammon*, à cause des sables qui sont dans cette contrée. D'autres disent que Jupiter fut ainsi surnommé, parce que son premier temple fut élevé par un berger appelé *Ammon*. Les peuples de la Lybie lui en bâtirent un magnifique sous ce nom, dans les déserts qui sont à l'occident de l'Égypte. On venait de fort loin consulter la statue de ce dieu, qui y rendait de fameux oracles : ils durèrent jusqu'au temps de Théodose. On le représentait sous la forme d'un bœuf, ou seulement avec une tête et des cornes de bœuf. Alexandre le Grand avait la folie de vouloir passer pour fils de Jupiter Ammon. Ammon fut aussi le nom d'un roi de Libye que quelques-uns prennent pour Bacchus.

AMPHIARAUS, fils d'Oïclès, fut l'inventeur de la divination par les songes, suivant Pausanias. Ayant prévu par son art qu'il serait tué à l'expédition de Thèbes, il se cacha pour ne pas y aller. Sa femme Eryphile, tentée par un riche collier d'or qu'on lui promit, découvrit l'endroit de sa retraite. Par là, ayant été contraint de se rendre à cette guerre, il y fut englouti tout vivant dans la terre, avec son chariot. Les Oropéens lui élevèrent un temple, dont l'oracle eut beaucoup de célébrité.

AMPHICTION ou **AMPHYCTION**, fils de Deucalion et de Pyrrha, régnait aux Thermopyles, dans le temps qu'Am-

phlyctis, roi d'Athènes, qu'on a mal à propos confondu avec lui, jouissait du royaume usurpé sur Cranaüs son beau-père. Le roi des Thermopyles, bien différent de cet usurpateur, était un prince plein de sagesse et d'amour pour sa patrie. Pour réunir les différens états de la Grèce par un lien commun, il établit une confédération entre 12 villes grecques, dont les députés se rendraient deux fois l'année aux Thermopyles, pour y délibérer sur leurs affaires, après avoir honoré les dieux en commun par des sacrifices. Par ce moyen, Amphychion établissait l'union et l'amitié entre les Grecs, et les assujétissait à un culte réglé de la divinité, qui seule peut adoucir les mœurs des peuples les plus sauvages. Cette célèbre assemblée s'appelait le conseil des Amphictions, du nom de celui qui l'avait instituée, l'an 1522 avant J.-C. Chaque ville envoyait deux députés à cette espèce d'états-généraux; mais la moindre infidélité à la patrie suffisait pour empêcher d'y être admis. Cælius prétend qu'Amphyction est le premier qui ait appris aux hommes à tremper leur vin : Rhodigin dit que cet usage lui fut enseigné par Bacchus lui-même; mais est-il croyable que le dieu de l'ivrognerie ait donné aux hommes des leçons de tempérance et de sobriété.

AMPHION, Dircéen, fils de Jupiter et d'Antiope, femme de Licus, roi de Thèbes, qui la répudia, jouait de la lyre avec tant de grâce, que les rochers le suivaient, et que les pierres dociles au son de son instrument, se rangèrent d'elles-mêmes pour former les murailles de Thèbes. Ceux qui ont voulu donner un sens raisonnable aux absurdités du paganisme, disent que cette fable signifie qu'Amphion gagnait tous les cœurs par son éloquence, ou plutôt qu'il engagea des hommes à demi-sauvages à se rassembler en société, et à former une ville, qu'il régla par des lois sages. C'est du moins l'idée qu'en donne Horace; car, après avoir rapporté le pouvoir qu'exerça Orphée sur les antropophages, il ajoute immédiatement :

Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudininis, et prece blanda
Ducere quo vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis;
Oppida moliri, leges incidere ligno.

Hor. A. P.

Amphion vivait l'an 1417 avant J.-C., et fut, selon la fable, tué à coups de flèches par Apollon et Diane. — Pausanias parle d'un autre Amphion, fils d'Acestor qui excella dans la sculpture chez les Grecs.

AMPHITRITE, fille de Doris et de Nérée, ou de l'Océan, et femme de Neptune, est la déesse de la mer, suivant les mythologistes.

AMPHITRYON, fils d'Alcée et époux d'Alcmène, succéda à son beau-père, qu'il tua par mégarde. Dans le temps qu'il était occupé à faire la guerre aux Téléboens, Jupiter alla voir Alcmène, sous la forme de son mari. Elle accoucha de deux jumeaux, dont l'un, fils de Jupiter, fut nommé Hercule, et l'autre, fils d'Amphitryon, fut appelé Iphiclus. Cette fable a fourni à Plaute et à Molière le sujet d'une comédie; il serait à souhaiter que dans l'une et l'autre la décence et les bonnes mœurs ne fussent pas compromises.

AMYMONE, l'une des cinquante Danaïdes, épousa Encelade, qu'elle tua la première nuit de ses noces, selon l'ordre de son père. Pressée de remords, elle se retira dans les bois, où, voulant tirer sur une biche, elle blessa un satyre, qui la poursuivit, et dont elle devint la proie, malgré Neptune qu'elle implorait. Ce dieu la métamorphosa en fontaine.

AMYRIS, nom d'un sibarite qui fut envoyé à Delphes par ceux de sa nation, pour apprendre de l'oracle si le bonheur dont ils jouissaient serait de longue durée. L'oracle répondit que la fortune des Sibarites changerait, et que leur perte serait infaillible, dès qu'ils rendraient plus d'honneurs aux hommes qu'aux dieux, ce qui arriva bientôt. Un esclave souvent battu par son maître, courut aux autels des dieux comme à un asile; on l'en arracha. Mais cet esclave ayant eu recours à un ami de son maître, obtint qu'il serait traité plus doucement. Amyris se souvenant de la réponse de l'oracle, et prévoyant les malheurs des Sibarites, se retira promptement dans le Péloponèse; ses compatriotes se moquèrent de sa retraite, et le traitèrent d'insensé; la suite fit voir qu'il était le seul sage. De là est venu l'ancien proverbe des Grecs : *Amyris devient fou*, que l'on applique à ceux qui, sous l'ombre de folie, donnent ordre à leurs affaires, et qui cachent beaucoup de sagesse sous le masque de la démenée.

ANAITIS, divinité adorée autrefois par les Lydiens, par les Arméniens et

par les Perses. La religion de ces peuples, surtout dans la contrée voisine de la Scythie, les obligeait de ne rien entreprendre que sous les auspices de cette déesse. On faisait les assemblées importantes dans son temple. Suivant le rit des abominations païennes, les plus belles filles étaient consacrées à cette divinité, et s'abandonnaient à ceux qui venaient lui offrir des sacrifices. Elles prétendaient, par cette prostitution, devenir plus nobles et plus dignes d'être mariées. Dans ces temps de ténèbres, la corruption des mœurs était parvenue à anéantir toutes les notions de l'honneur et de la vertu, et de tous ces prétendus sages qu'on appelle philosophes, nous n'en voyons aucun qui ait péroré contre ces infamies.

ANAX, fils du Ciel et de la Terre. Son nom était révérend comme quelque chose de sacré; on ne le donnait par honneur qu'aux demi-dieux, aux rois et aux héros. Si on leur adressait la parole ou si l'on en parlait au pluriel, on les nommait *anactes* ou *anaces*.

ANCÉE, roi des Tégéates, dans l'Arcadie, fut du nombre des Argonautes. Un de ses esclaves lui prédit un jour qu'il ne boirait plus du vin de sa vigne. Ancée se moqua de cette prédiction, et se fit apporter sur-le-champ une coupe pleine de ce vin. Comme il allait la prendre, l'esclave lui dit qu'il y avait encore du chemin de la coupe à sa bouche. On vint en même temps l'avertir que le sanglier de Calydon était dans sa vigne; aussitôt il jeta la coupe, courut à l'animal, qui fondit sur lui et le mit en pièces : fable qui exprime la retenue et la défiance avec laquelle il faut se livrer aux jouissances qui paraissent les plus assurées, et qui, peut-être, aura donné lieu, chez les Romains, à ce proverbe : *Inter os atque offam multa interveniunt*.

ANCHISE, fils de Capis et père d'Enée, eut cet enfant de son commerce avec Vénus. Les mythologistes disent qu'il fut frappé légèrement de la foudre, pour n'avoir pas gardé le secret à la déesse. Anchise mourut près de Drépano en Sicile. On le peint ordinairement porté sur les épaules d'Enée, qui le sauva, comme son plus grand trésor, de l'incendie de Troie : action de piété filiale si bien décrite au second livre de l'*Enéide*.

ANCHURUS, fils de Midas. Un gouffre s'étant ouvert à Célène, ville de Phrygie, Anchurus se dévoua pour le bien public, et s'y précipita avec son cheval. Ce gouffre

se referma aussitôt. Midas fit élever un autel à Jupiter. Voyez *Curtius Marcus*.

ANDROCLÉE, fille d'Antipène de Thèbes, se dévoua, avec sa sœur Alcis, pour le salut de la patrie. La guerre s'étant allumée entre les Thébains et les Orchoméniens, l'oracle fut consulté; il répondit que la victoire serait pour les Thébains, si celui qui était du sang le plus noble, voulait se sacrifier pour le salut de ses concitoyens. La naissance d'Antipène l'emportait sur celle de tous les autres; mais ce mauvais ou prudent patriote ne voulant pas être la victime du bien public, ses deux filles, Androclee et Alcis, s'y résolurent et s'immolèrent de la meilleure foi du monde. Les habitants de Thèbes, en reconnaissance d'un service si signalé, leur firent dresser, dans le temple de Diane d'Euclie, la figure d'un lion, qu'Hercule consacra à son honneur.

ANDROGÉE, fils de Minos II, roi de Crète, vivait l'an 4256 avant Jésus-Christ. Quelques jeunes gens d'Athènes et de Mégare, fâchés de ce qu'il leur enlevait tous les prix des jeux olympiques, attentèrent à sa vie. Minos, pour venger ce meurtre, assiégea Athènes et Mégare, et il obligea les habitants de lui envoyer tous les neuf ans sept garçons et sept filles, qu'on faisait dévorer par le Minotaure. Thésée les délivra de ce tribut.

ANDROMAQUE, fille d'Ecton, roi des Ciliciens du mont Ida, épousa, en premier lieu, Hector, prince troyen qu'elle aima d'un amour tendre. En ayant été malheureusement privée par Achille qui le tua dans un combat singulier, elle vit bientôt tomber et réduire en cendres sa ville, dont il était l'unique appui, et fut livrée au fils de son meurtrier, à Pyrrhus, qui la força de lui donner sa main. Enfin, elle eut pour troisième époux Hélénius, frère de son premier mari, avec qui elle mena une vie paisible en Epire, dont il fut roi; mais elle ne put oublier son cher Hector, ni la ville de Troie, qu'elle avait fait construire en petit dans ses nouveaux domaines, suivant le plan et dans une situation analogue à celle de cette ville malheureuse. Enée ayant débarqué en Epire, se réjouit avec elle en voyant cette espèce de reproduction de leur commune patrie :

.... Parvam Trojam simulataque magnis
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum,
Agnosco, Scæaque amplector limina portæ.
Æn. Lib. III.

Elle eut de son premier mari Astyanax , Molossus du second, et Cestrinus du dernier. Racine a fait d'Andromaque le sujet d'une des plus touchantes de ses pièces.

ANDROMÈDE, fille de Céphée et de Cassiope, s'étant vantée d'être plus belle que les néréides, fut attachée par elles sur un rocher, où un monstre marin devait la dévorer. Persée la délivra, et devint son époux.

ANGITIA ou **ANGERONA**, fille d'Æta, roi de Colchide, sœur de Médée, passe pour la première qui ait découvert les herbes vénéneuses, ou les poisons tirés des plantes et des animaux. D'autres prétendent qu'Angitia ou Anguitia était Médée elle-même, appelée ainsi d'*Anguis*, parce qu'elle enchantait les serpents pour en tirer le venin. Quoiqu'il en soit, on dit que c'est d'Angitia que les Marse, peuple d'Italie, avaient appris l'art de charmer les serpents, art qu'on a long-temps regardé comme chimérique, et que Voltaire a été surpris de trouver exprimé dans le psaume 57 : *Furor illis secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surda et obturantis aures suas, que non exaudiet vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter*. Mais cet art, quel qu'il soit, est très réel, indépendamment des charmes magiques, dont il ne faut pas nier la possibilité. (Voyez *Lebrun*.) C'est une chose certaine que les Américains charment les serpents, et la race des psylls se trouve encore en Afrique. On en voit en Egypte qui manient tous les jours des vipères et les serpents les plus redoutés, sans en craindre ni en ressentir aucun mal. On trouve dans les *Essais historiques sur l'Inde*, la relation d'un témoin oculaire, qui prouve la même chose. « Il serait, » dit-il, presque impossible de croire qu'il » y a dans l'Inde des hommes dont le talent consiste à apprivoiser les serpents les plus dangereux, et même à les faire danser au son d'un instrument, si ce fait n'était appuyé sur les témoignages les plus authentiques. Il n'a pas fallu moins que l'évidence pour vaincre mon incrédulité. Tous ceux qui ont séjourné quelque temps sur les côtes de Coromandel ou de Malabar ont pu jouir du même spectacle. Voici celui dont j'ai été témoin oculaire, ainsi que plusieurs de mes camarades. L'armée française était campée dans l'enceinte de la fameuse pagode de Gangivaron, à trente lieues

» environ de Pondichéry. Un matin, » comme nous nous disposions à sortir » de la pagode, nous vîmes arriver un » homme qui portait deux paniers ronds » au bout d'une perche, et qui nous déclara en langue arabe si nous voulions » voir danser des serpents. J'engageai mes camarades à accepter la proposition de l'Indien. Cet homme, après avoir précédé quelque temps avec son instrument, qui, pour le son et la forme, » ressemblait au flageolet, découvrit les » paniers. Aussitôt les serpents se dressèrent et se mirent à balancer leurs têtes en cadence, pendant que leur conducteur jouait différents airs. Dès que l'instrument cessa de se faire entendre, ils se replièrent en rouleau dans leurs paniers et l'Indien les couvrit sur-le-champ. » Comme nous lui donnions quelques » pièces d'argent, nous remarquâmes qu'il regardait avec surprise du côté de la petite chambre qui était dans le fond du portique, et dont l'entrée était embarrassée par une touffe de grandes herbes. Nous lui demandâmes quel pouvait être l'objet de son étonnement. Il s'avança, et, après avoir considéré de plus près la nature de ces herbes, il revint, en nous disant que si nous voulions lui donner une pagode d'or, il ferait sortir en notre présence un serpent de ces herbes par le charme de son instrument; nous y consentîmes. Cet homme s'arma d'un bâton qu'il mit sous son bras, et commença à jouer de son instrument, en s'avançant insensiblement vers les herbes. Nous nous retirâmes tous derrière lui, afin qu'aucun de ses mouvements ne nous échappât. Au bout de dix à douze minutes, comme il enflait par degrés les sons de son flageolet, nous distinguâmes le sifflement d'un serpent, et bientôt nous vîmes paraître sa tête au-dessus des herbes. Alors l'Indien s'approcha doucement; et comme l'animal parut prêt à s'élancer sur lui, il prit le bâton qu'il tenait sous le bras, et entortilla le serpent avec une adresse surprenante; ensuite il le saisit au cou, qu'il tint serré, et présenta à l'animal un petit incoqueau de drap écarlate avec lequel il lui creva la vessie que la plupart des serpents ont dans la bouche, et qui contient leur venin. Cette opération faite, il mit le serpent dans un des paniers, en nous assurant que, sous peu de jours, il serait aussi apprivoisé que les autres. Il est à remarquer que si l'on

» metait une gousse d'ail dans les paniers,
 » les serpens ne danseraient pas, tant
 » qu'ils en sentiraient l'odeur; sans doute
 » par l'antipathie qu'ils ont pour cette
 » plante. Ces serpens sont ordinairement
 » de ceux que les Portugais ont nommés
 » *Cabra de capelo*, parce qu'ils ont au-
 » dessous de la tête, qui est petite, un cou
 » fort large, qui forme une espèce de cha-
 » peron. »

ANIUS, roi de l'île de Délos, et grand-prêtre d'Apollon, eut trois filles qui avaient reçu de Bacchus le don de changer tout ce qu'elles touchaient, l'une en vin, l'autre en blé, et la troisième en huile. Agamemnon, allant au siège de Troie, voulut les contraindre de l'y suivre, comptant qu'avec leur secours il n'aurait plus fallu de provisions; mais Bacchus, qu'elles implorèrent, les changea en colombes.

ANNA-PÉRENNA, divinité qui présidait aux années, et à laquelle on faisait de grands sacrifices à Rome, au mois de mars. Les uns ont cru que cette déesse était la même que la lune; d'autres ont pensé que c'était Thémis, ou Io, ou celle des Adantides qui avait nourri Jupiter, ou enfin une nymphe du fleuve Numicus, la même qu'Anne, sœur de Didon.

ANNE, sœur de Pygmalion et de Didon, se retira avec elle à Carthage, environ l'an 888 avant Jésus-Christ.

ANTÉNOR, prince troyen, était frère de Priam. Virgile le fait venir en Italie avec une troupe de ses concitoyens, et lui fait fonder la ville de Padoue, qui paraît être bien moins ancienne que lui; ce qui n'empêche pas que les Padouans ne montrent aux voyageurs le tombeau de leur fondateur Anténor.

ANTÉROS, divinité opposée à Cupidon, que l'on nommait *Eros* (Amour). On le croit fils de Mars et de Vénus. Celle-ci, voyant que Cupidon ne croissait point, en demanda la cause à Thémis, qui lui répondit que c'était parce qu'il n'avait point de compagnon. Vénus continua d'écouter la passion que Mars avait pour elle, et Antéros fut le fruit de leur commerce. L'Amour n'en devint pas plus grand pour cela; lui et son frère demeurèrent toujours dans cet état. On les représentait comme deux petits enfans ayant des ailes aux épaules, et s'arrachant une palme. Les mythologistes ont diversement expliqué cette opposition d'*Antéros* à *Eros*. Le sens le plus naturel est que l'amour croît par les oppositions et

les obstacles, qu'un amour facile à satisfaire languit et reste petit.

ANTIAS, déesse dont le culte était célèbre à Antium, où elle avait un temple très-fréquenté. On croit que c'est la même que la Fortune. Horace, dans l'ode adressée à cette déesse, l'apostrophe ainsi: *Diva, gratum quæ regis Antium*.

ANTIGONE, fille d'Œdipe et de Jocaste, rendit les derniers devoirs à Polinice son frère, contre la défense de Créon. Ce barbare la condamna à mourir de faim dans une prison; mais elle s'y étrangua. Hémon, qui devait l'épouser, se tua de désespoir sur son corps. — Il y eut une autre **ANTIGONE**, fille de Laomédon. Celle-ci se vantant d'être plus belle que Junon, fut changée par cette déesse en cigogne.

ANTILOQUE, fils de Nestor et d'Eurydice, ayant suivi son père au siège de Troie, y fut tué par Memnon, fils de l'Aurore.

ANTIOPE, fille de Nictée, roi de Thèbes, était célèbre dans la Grèce pour sa beauté. S'étant laissée séduire par son amant, qu'elle disait être Jupiter, elle fut obligée, pour éviter la colère de son père, de se sauver chez Epopée, roi de Sicyone, qui l'épousa. Nictée, bien résolu de se venger, marcha aussitôt contre lui; mais ayant été blessé à mort, il chargea Licus, son frère, de punir le crime de sa fille. La mort d'Epopée, qui arriva bientôt après, mit fin à la guerre, et Antiope fut enfermée dans une prison, où elle accoucha d'Amphion et de Zéthès. Dans la suite, ses enfans lui rendirent la liberté, tuèrent Licus, et attachèrent Dircé, sa femme, aux cornes d'un taureau furieux, qui la fit aussi périr. On ne sait pas trop ce que devint ensuite Antiope.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut vaincue et prise par Hercule, et donnée à Thésée qui l'épousa. Elle en eut un fils nommé *Hippolyte*. Quelques-uns disent qu'elle fut tuée dans une bataille près d'Athènes, d'autres la font mourir de la main de Thésée, d'autres enfin changent tous les noms et les faits de cette histoire. Dans la région des fables, toutes les relations sont également bonnes.

ANUBIS, dieu des Egyptiens, adoré sous la forme d'un chien. On le représente aussi avec un sistré d'une main, et un caducée de l'autre. Quelques-uns disent que c'était un fils d'Osiris, d'autres de Mercure, d'autres croient que

c'était Mercure lui-même. Non-seulement les auteurs chrétiens, mais encore les païens se sont moqués de ce dieu des Egyptiens. Cependant les Romains souffrirent à Rome des prêtres consacrés pour le service de cette divinité. Cynopolis, c'est-à-dire *la ville des chiens*, avait été bâtie en son honneur, et on y nourrissait une quantité de ces animaux, qu'on appelait *chiens sacrés*.

ANYSIS, roi d'Egypte, fut chassé du trône par Sabagus, roi d'Ethiopie, qui, après avoir régné avec beaucoup de sagesse, rendit son royaume à Anysis, qui s'était caché durant tout ce temps dans des marais. Mais cette histoire de l'époque de l'Egypte appartient plutôt à la fable qu'à l'histoire.

AON, fils de Neptune, ayant été obligé de fuir l'Apulie, vint dans la Béotie. Il s'établit sur des montagnes qui, de son nom, furent appelées *Aoniennes*, et consacrées aux Muses; c'est de là que vint le titre d'*Aonides*, que les poètes ont donné à ces déesses : Osonne les appelle aussi *Beotia numina*, du pays où sont ces montagnes. Toute la contrée avait pris elle-même le nom d'*Aonie*.

APIS, roi d'Argos, cru fils de Jupiter et de Niobé. Ayant passé en Egypte vers l'an 1717 avant J.-C., suivant quelques-uns, il y fut connu sous le nom d'Osiris, et y épousa Isis. On dit qu'il enseigna aux Egyptiens l'usage de la médecine, et la manière de planter la vigne. Ces peuples, après sa mort, lui rendirent des honneurs divins sous la figure d'un bœuf. Ce bœuf était le grand dieu de l'Egypte. Quand il mourait, on célébrait ses funérailles avec une magnificence incroyable. Sous Ptolémée-Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à 50,000 écus. Après qu'on avait rendu les derniers honneurs au mort, on lui cherchait un successeur dans toute l'Egypte. On le connaissait à certains signes qui le distinguaient de tout autre : sur le front une tache blanche en forme de croissant, sur le dos la figure d'un aigle, sur la langue celle d'un escargot. Quand on l'avait trouvé, on le conduisait à Memphis, au milieu des transports de joie, pour y prendre possession de sa nouvelle qualité de dieu, et il était installé avec beaucoup de cérémonie. On voit aisément que le veau d'or, érigé près de la montagne de Sinaï par les Israélites, était un fruit de leur séjour en Egypte, une imitation du

dieu Apis, aussi bien que ceux qui, dans la suite, furent érigés aux deux extrémités du royaume d'Israel, par le roi Jéroboam, qui lui-même avait fait un assez long séjour en Egypte.

APOLLON, fils de Jupiter et de Latone, naquit dans l'île de Délos. Il est, selon les mythologues, l'inventeur et le dieu de la musique, de la poésie, de la médecine, de l'art de deviner, le chef des neuf muses, et le père de la lumière. Il fut chassé du ciel pour avoir tué les cyclopes qui avaient forgé la forge de Jupiter; il se réfugia chez Admète, roi de Thessalie, dont il garda les troupeaux. On représente ce dieu de plusieurs façons, suivant ses différens attributs, tantôt sous la forme d'un jeune homme sans barbe, une lyre à la main, et des instrumens de musique à ses côtés, tantôt sur le Parnasse au milieu des neuf muses, une couronne de laurier sur la tête. On le voit encore conduisant le char du soleil, traîné par quatre chevaux blancs. On le peint aussi avec un carquois derrière le dos, un arc et des flèches à la main. Les païens croyaient que ce dieu rendait des oracles, et ils allaient le consulter à Claros, à Delphes, à Délos, et dans d'autres villes. Il est certain que, dans ces oracles, il y a eu des impostures sans nombre; mais n'y a-t-il pas eu des réponses rendues par les démons à des gens qu'une supersticieuse et sacrilège curiosité portait à vouloir connaître l'avenir? C'est ce qui n'est pas si aisé à décider. Voyez *Fontenelle*, *Baltus*.

AQUILON, vent furieux, qui souffle du côté du nord ou septentrion. Les poètes le font fils d'Eole et de l'Aurore. Ils disent qu'il avait une queue de serpent, et les cheveux toujours blancs, sans doute à cause du froid qu'il produit et de la neige qu'il amène; en même temps cependant ils le regardaient comme la cause des beaux jours d'été :

Et claro cernes sylvas Aquilone moveri.

Virg. I, *Georg.*

ARACHNÉ, très habile brodeuse de la ville de Colophon, osa un jour disputer à Minerve la gloire de faire un chef-d'œuvre en broderie. La déesse voyant que l'ouvrage de sa rivale était d'une beauté achevée, lui jeta sa navette à la tête : cet affront irrita Arachné au point qu'elle se pendit de désespoir; mais les dieux, par pitié, la changèrent en arai-

gnée, qu'Ovide, à la fin de cette fable, dépeint de cette sorte :

*In latere exiles digiti pro cruribus hærent :
Cætera venter habet, de quo tamen illa remittit
Stamen, et antiquas exercet aranea telas.*

ARCAS, fils de Jupiter et de Calisto, donna son nom à l'Arcadie, celui de tous les pays de la Grèce dont on raconte le plus de fables. Quand Arcas fut grand, des chasseurs le présentèrent au roi Lycaon son aïeul, qui ne le reconnut point. Ce prince inhumain, pour éprouver la puissance de Jupiter qui était venu chez lui prendre l'hospitalité, lui servit dans un festin les membres d'Arcas qu'il avait coupés par morceaux. Jupiter, indigné d'un accueil et d'une tentative aussi détestables, changea Lycaon en loup, et Arcas en ours, qu'il plaça dans le ciel auprès de sa mère : c'est la constellation de la petite ourse.

ARCHEMORE, fils de Lycurgue, roi de Némée, fut mis par sa nourrice sur une plante d'ache, tandis qu'elle était à montrer une fontaine aux princes qui allaient assiéger Thèbes; un serpent le piqua, et il mourut de sa blessure. Lycurgue voulut punir de mort la négligence de la nourrice; mais les Argiens la prirent sous leur protection. Ce fut en mémoire de cet accident que furent institués les jeux néméens, qui se célébraient de trois ans en trois ans. Les vainqueurs se mettaient en deuil et se couronnaient d'ache.

ARÉTHUSE, fille de Nérée et de Doris, et compagne de Diane, préférait la chasse à la tendresse d'Alphée, qui l'aimait passionnément. Les dieux, pour la délivrer de ses poursuites, la métamorphosèrent en fontaine, et l'amant en un fleuve qui, malgré son changement, portait ses eaux sans mélange au travers de la mer, et allait se joindre à la fontaine d'Aréthuse en Sicile.

ARGIE, fille d'Adraste, roi des Argiens, se fit un nom célèbre dans l'antiquité, par sa tendresse conjugale pour Polynice tué au siège de Thèbes. Elle rechercha son cadavre avec sa belle-sœur Antigone, parmi les morts, malgré l'édit de Créon, qui le défendait sous peine de la vie, et lui rendit les derniers devoirs. Créon, irrité qu'elle eût transgressé ses ordres, et insensible au cri de la nature, la rejoignit à son époux. Ces événements furent antérieurs à la guerre de Troie.

ARGUS, fils d'Arestor, avait cent yeux,

selon la fable; lorsqu'il voulait dormir, il n'en fermait jamais que la moitié. Junon le chargea de garder la nymphe Io, que Jupiter aimait; mais il fut endormi et tué par Mercure. La déesse le changea en paon, qui porte autant d'yeux à la queue qu'Argus en avait à la tête. Les mythologues disent qu'Argus désigne la sphère céleste, que nous voyons briller d'une multitude d'étoiles qui semblent veiller pour le bien de la terre, exprimée par Io sous la figure d'une vache. Mercure, c'est-à-dire le soleil, tue cet Argus lorsqu'il ramène le jour; mais, de même que la moitié des yeux d'Argus restaient ouverts, la moitié des étoiles continue à briller dans l'hémisphère que le soleil n'éclaire pas.

ARGYNNIS, jeune grec, se noya en se baignant dans le fleuve Céphis. Agamemnon, qui l'aimait beaucoup, fit bâtir en son honneur un temple qu'il dédia à Vénus-Argynnis.

ARGYRE, nymphe d'Achaïe, possédait entièrement le cœur du beau Sélimnus, qui sécha de déplaisir, voyant qu'elle se dégoûtait de lui. Vénus, touchée de pitié, le métamorphosa en un fleuve qui, comme Alphée à l'égard d'Aréthuse, allait chercher la fontaine où présidait cette nymphe inconstante. Enfin, Sélimnus vint à bout d'oublier l'ingrate Argyre, et il eut depuis la vertu de faire perdre à ceux qui aiment, le souvenir de leur tendresse, lorsqu'ils boivent de ses eaux ou qu'ils s'y baignent.

ARIADNE, fille de Minos, roi de Crète, donna un peloton de fil à Thésée, par le moyen duquel il pourrait sortir du labyrinthe. Thésée, après avoir tué le Minotaure, dont il devait être la proie, emmena avec lui Ariadne, qu'il laissa dans l'île de Naxos. Cette princesse, après avoir pleuré son malheur, se consola à la fin en épousant Ouarus, prêtre de Bacchus. Les poètes ajoutent que ce dieu plaça la couronne d'Ariadne dans le ciel, où les astronomes la trouvent encore aujourd'hui.

ARIMANES, divinité adorée chez les Perses. C'était la source de tout mal, selon les dogmes de Zoroastre, comme Oromaze était l'auteur de tout bien. C'est de là apparemment que les manichéens ont tiré les deux principes.

ARION, musicien et poète grec, naquit dans l'île de Lesbos, et florissait l'an 626 avant J.-C. On dit qu'il fut l'inventeur du dithyrambe, et qu'il excellait dans la

poésie lyrique. Périandre, roi de Corinthe, l'eut long-temps parmi ses courtisans. Le poète musicien passa de là en Italie et en Sicile, où, s'étant enrichi, il résolut d'aller jouir de ses biens dans sa patrie. Les matelots du vaisseau sur lequel il s'était embarqué voulant le dépouiller, il s'élança, dit-on, dans la mer, et un dauphin, que les charmes de sa lyre avaient attiré, le porta sur son dos jusqu'au cap de Ténare. Périandre, chez qui le musicien se réfugia, fit mourir les matelots, et éleva un tombeau au dauphin qui avait sauvé Arion.

ARISTÉE, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, apprit des nymphes l'art de cailler le lait, de cultiver les oliviers, de préparer les ruches à miel et de les conserver. Il épousa Autonoe, fille de Cadmus, dont il eut Actéon, qui fut déchiré à la chasse par ses propres chiens. Après la mort de ce fils, il se retira dans l'île de Cos, de là en Sardaigne, qu'il polica le premier; puis en Sicile, où il communiqua ses secrets; et enfin en Thrace, où Bacchus l'admit aux mystères des orgies. Aristée aime ensuite Eurydice, femme d'Orphée; en fuyant ses poursuites, elle fut piquée par un serpent qui lui donna la mort. Les nymphes, pour se venger d'Aristée, tuèrent ses abeilles; mais ayant apaisé ces divinités par le sacrifice de quelques taureaux, il recouvra ce qu'il avait perdu. La relation de cette histoire mythologique, dans le 4^e livre des Géorgiques, est un des plus beaux morceaux de Virgile. Les dieux le placèrent entre les étoiles, et il fut l'*Aquarius* du zodiaque.

ARSINOÉ, fille de Nicocréon, fut éperdument aimée d'Arcéophon: celui-ci n'ayant pu gagner le cœur de sa maîtresse, en mourut de déplaisir. Arsinoé n'en fut point touchée: elle fit plus, elle regarda d'un œil sec les funérailles de son malheureux amant. Vénus, irritée, la transforma en caillou.

ASIMAI, fameuse divinité, que ceux d'Emath, transportés à Samarie, inventèrent et adorèrent (IV Reg. 17), les uns disent sous la figure d'un singe, les autres d'un agneau ou d'un bouc. « S'il n'y a pas d'extravagance, dit Cicéron, que la philosophie n'ait inventée, on peut dire que la superstition n'est pas restée en arrière dans ce triste assaut de folies. »

ASOPE, fils de l'Océan et de Thétis. Il fut changé en fleuve par Jupiter, à qui

il voulut faire la guerre, parce que ce dieu avait abusé d'Egyne sa fille.

ASTARTE ou **ASTAROTH**, déesse des Phéniciens, nommée souvent dans l'Écriture *Astaroth*, qui signifie proprement des troupeaux de brebis ou de chèvres. Les auteurs sacrés la joignirent presque toujours au dieu Baal. On croit que c'était la lune que l'on adorait sous ce nom. Saint Jérôme traduit ce nom par celui de *Priape*, comme pour marquer les impudicités qui se commettaient dans les bois consacrés à Astarte. Salomon introduisit le culte de cette déesse dans Israël; mais ce fut principalement Jézabel, épouse d'Achab, qui le mit en vogue. Saint Augustin dit que les Africains descendus des Phéniciens tenaient qu'Astarte était la même que Junon.

ASTRÆUS, l'un des Titans, père des vents et des astres. Ses frères ayant déclaré la guerre à Jupiter, il arma de son côté les vents ses enfans; mais Jupiter les précipita sous les eaux, et Astræus fut attaché au ciel et changé en astre. Beaucoup de poètes font les vents enfans d'Eole. Virgile les renferme dans des cavernes pour les empêcher de bouleverser le monde :

Pater omnipotens speluncis abdidit antris.

ASTRÉE, fille d'Astræus, ou de Jupiter et de Thémis, vint habiter la terre durant le siècle d'or; mais les crimes des hommes l'en chassèrent, et l'obligèrent de remonter au ciel, où elle occupa la partie du zodiaque appelée le signe de la Vierge. C'est ce qui a fait dire à Sénèque :

*Neglecta terras fugit, et mores feros.
Hominum, et cruenta cæde pollutas manus
Astræa Virgo, siderum magnum decus.*

On la représente avec un regard formidable, tenant une balance d'une main et une épée de l'autre.

ASTYANAX, fils unique d'Hector et d'Andromaque, perdit très jeune son père. Sa mère le cacha soigneusement, parce que les Grecs avaient répandu que cet enfant vengerait la mort de son père. Ulysse l'ayant découvert, le fit précipiter du haut des murailles de Troie. On connaît la touchante exclamation de cette mère désolée à la vue du jeune Ascanius, fils d'Enée, qui lui retraçait l'image du sien :

*O mihi sola mei super Astyanactis imago!
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.*

ATLAS, roi de Mauritanie, fils d'Uranus et frère de Prométhée passait pour habile astronome. On dit qu'on lui est redevable de l'invention de la sphère. Les poètes ont feint qu'il portait le ciel sur ses épaules. Il fut métamorphosé en montagne, pour avoir refusé l'hospitalité à Persée. M. Baer, dans une dissertation sur les Atlantiques, croit qu'Atlas n'est autre que Jacob, que les Atlantiques sont les Hébreux, et l'Atlantide, la Judée. Quoique cette assertion ait un air de paradoxe, on ne peut lire ce que l'auteur a écrit là-dessus sans être tenté d'y acquiescer. Voy. *Historisch-critiquer versuch uber die Atlantiker*, à Francfort et à Leipsick, 1777. C'est la traduction de la dissertation française de M. Baer, dont il n'existe plus un exemplaire chez les libraires. L'imprimeur, découragé de ce qu'il ne vendait pas, dans ce siècle de frivolité, un ouvrage de pure érudition, s'étant pressé à en faire des enveloppes, c'est donc à la traduction qu'il faut recourir pour apprécier les savantes recherches de l'auteur. Quelques-uns pensent qu'il n'y a jamais eu d'autre Atlas que la montagne qui porte ce nom, et que sa hauteur extrême faisait envisager comme tenant aux étoiles, et conséquemment comme un excellent observatoire astronomique; cette idée rend parfaitement le sens des vers de Virgile :

..... Ubi cœlifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

Le même poète personnifie de la sorte le mont Atlas :

.... Cinetum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput, et vento pulsatur et imbris;
Nix humeros infusa legit, tum flumina mento
Præcipitant senis, et glacie riget horrida barba.

ATYS, jeune phrygien que Cybèle aimait passionnément. Cette déesse lui laissa le soin des sacrifices qu'on lui offrait, à condition qu'il ne violerait pas son vœu de chasteté. Atys ne l'ayant pas conservé, se punit en se faisant eunuque. Cybèle le métamorphosa en pin. Catulle a fait un poème, et Quinault un opéra sur ce jeune homme : on comprend combien gagnent les mœurs d'un peuple, de la jeunesse surtout, à entendre chanter de pareilles aventures.

AUGÉ, fille d'Alceus, roi d'Arcadie, maîtresse d'Hercule, alla dans le bois accoucher de Téléphe. Ce prince étant

devenu grand, s'avança beaucoup dans la cour de Theutras, roi de Mysie, chez qui Augé s'était réfugiée pour éviter la colère de son père. Téléphe obtint sa mère du roi, pour l'épouser sans la connaître; et Augé ne voulant pas prendre un aventurier, allait se tuer, lorsqu'elle fut effrayée par un serpent. Cette surprise l'arrêta, et lui donna occasion de reconnaître son fils.

AUGIAS, roi de l'Elide, convint avec Hercule de lui donner la dixième partie de son bétail pour nettoyer ses étables, dont le fumier infectait l'air. Hercule détournait, pour en venir à bout, les eaux du fleuve Alphée; mais Augias refusant de lui donner la récompense dont ils étaient convenus, il le tua, et donna ses états à Philée son fils. L'étable d'Augias est devenue une espèce d'antonomase pour désigner un lieu difficile à nettoyer, un livre dont les fautes intarissables fatiguent et découragent la critique, etc.

AURORE, déesse de l'antiquité païenne; elle ouvrait les portes du ciel, selon les poètes; et, après avoir mis les chevaux au char du soleil, elle le précédait sur un char brillant, traîné par deux chevaux, un grand voile sur la tête, reculé en arrière, semant des fleurs sur son passage, et embellissant la nature. Aurore, amoureuse du jeune Titon, l'enleva et l'épousa. Elle en eut Memnon, roi d'Abydos en Egypte. Après la mort de ce prince, elle versa tant de larmes, que la rosée du matin en fut produite. Ceux qui cherchent la vérité sous les enveloppes des fables, disent qu'Aurore était apparemment quelque reine qui se levait tous les matins avec Titon pour contempler le ciel; mais ceux qui réfléchissent que les païens ont personnifié et déifié tous les êtres, ne voient ici qu'une de leurs fictions ordinaires. Ce n'est que lorsque l'histoire nous montre des rapports certains avec la fable, qu'on est fondé à croire qu'elle lui a servi de fondement.

AVERRUNCUS, dieu des Romains, ainsi nommé du mot latin *averruncare*, parce qu'ils s'imaginaient qu'il détournait les malheurs. Quand ils priaient les autres dieux de les préserver ou de les délivrer de quelque accident funeste, ils les surnommaient quelquefois *dii averrunci*. Les Grecs avaient de semblables dieux, qu'ils nommaient *Alexicacoï*, *Apopompeioi*, etc.; tels étaient Apollon et Hercule.

BAAL ou **BEL**, est, selon plusieurs critiques, Nemrod érigé en dieu par les Assyriens. D'autres prétendent que ce mot, synonyme à *Moloch*, prince ou roi, est un nom du soleil. Quoiqu'il en soit, on sacrifiait à Baal ou à Moloch des victimes humaines, des hommes faits ou des enfans, et ce culte impie fut souvent imité par les Juifs, malgré la défense expresse que Dieu leur en avait faite (Deut. 12). Jérémie leur reproche d'avoir brûlé leurs enfans en holocauste à Baal (19) et de les avoir initiés à Moloch (52). Les rabbins, pour diminuer l'horreur de ces sacrifices impies, soutiennent que leurs ancêtres ne brûlaient pas leurs enfans, mais qu'ils les faisaient seulement passer par le feu à l'honneur de Moloch. Les expressions de Jérémie, comparées à la loi du Deutéronome, semblent témoigner le contraire. Si dans le culte de Baal il n'en coûtait pas toujours la vie à quelqu'un, ses autels du moins étaient souvent arrosés du sang de ses propres prêtres. On le voit par le sacrifice sur lequel Elie les défia de faire descendre le feu du ciel. « Ils se blessaient, selon leur usage, dit » l'écrivain sacré, avec des couteaux et » des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent » couverts de sang. » Josias détruisit les autels qu'Achaz lui avait érigés sur la terrasse de son palais. Daniel renversa la statue et abattit le temple qu'il avait à Babylone. On croit que l'idole de Baal a été le premier monument élevé par la superstition. Voyez *Bélus*.

BACCHUS, fils de Jupiter et de Sémélée. On raconte que Junon, toujours outrée contre les concubines de Jupiter, conseilla à Sémélée, pendant sa grossesse, d'exiger de son amant qu'il se fit voir à elle dans toute sa gloire. La majesté du dieu ayant mis le feu à la maison, Sémélée périt dans les flammes. De crainte que Bacchus, dont elle était enceinte, ne fût brûlé avec elle, Jupiter le mit dans sa cuisse, où il le garda le reste des neuf mois. Dès que le temps de sa naissance fut accompli, on le mit secrètement entre les mains d'Ino sa tante, qui en eut soin avec le secours des Hyades, des Heures et des Nymphes. Quand il fut grand, il fit la conquête des Indes, alla en Egypte, où il enseigna l'agriculture aux hommes, planta la vigne, et fut adoré comme le dieu du vin. Il punit sévèrement Penthée, qui voulait s'opposer à ses solennités, triompha de tous ses ennemis, et de tous les dangers auxquels les persécu-

tions de Junon l'exposaient continuellement. Bacchus se transforma en lion pour dévorer les géants qui escaladaient le ciel, et fut regardé après Jupiter comme le plus puissant des dieux. On le représentait avec les agrémens de la jeunesse et de la beauté; on mettait Silène à sa suite, courbé sur un âne, et une troupe de satyres et de bacchantes. Quelquefois on couvrait sa tête de cornes, parce que dans ses voyages il s'était couvert de la peau d'un bouc, animal qu'on lui sacrifiait. On le peignait encore tantôt assis sur un tonneau, tantôt sur un char trainé par des tigres, des lynx ou des panthères; souvent aussi tenant une coupe d'une main, et de l'autre un thyrses, dont il s'était servi pour faire sortir des fontaines de vin. Le thyrses était une espèce de petite lance ou bâton couvert de feuilles de vignes et de lierre mêlées ensemble, ayant au bout une pointe en forme de pomme de pin. On appelait bacchantes les fêtes qu'on faisait en l'honneur de Bacchus. On les célébrait par toutes sortes de débauches. Les bacchantes représentaient les femmes qui suivirent Bacchus à la conquête des Indes, faisant partout de grandes acclamations pour publier ses victoires. Pendant la cérémonie des bacchantes et des orgies, elles couraient vêtues de peaux de tigres, tout échevelées, tenant des thyrses, des torches et des flambeaux, et poussant des hurlemens effroyables. Comme c'est une chose reconnue des savans, que la mythologie est en partie greffée sur la vérité de l'histoire, qu'elle a altérée et défigurée de toutes les manières, quelques auteurs, parmi lesquels est le savant Bochart, prétendent que Bacchus est le Nemrod de l'Ecriture, parce que Nemrod était fils de Chus, ce qui se rend en hébreu par *Bacchus*; mais les rapports avec Moïse sont plus justes, si on en croit Vossius, le P. Thomassin et M. Huet. Voyez *Lavaur*.

BACIS, fameux devin de l'antiquité, dont le nom passa à plusieurs de ceux qui, après lui, se mêlèrent de prédire l'avenir.

BATTUS, fameux berger, qui fut témoin du vol des troupeaux que Mercure prit à Apollon. Mercure donna à Battus la plus belle vache de celles qu'il avait prises, et tira parole de lui qu'il ne le déclarerait pas. Il feignit de se retirer, et vint peu après, sous une autre forme et avec une autre voix, lui offrir un bœuf et une vache, s'il voulait dire où était

le bétail qu'on cherchait. Le bon homme se laissa gagner et découvrit tout. Mercure, indigné, le métamorphosa en pierre de touche, qui découvre de quelle nature est le métal qu'on lui fait toucher.

BATTUS, fils de Polymneste, tiraît son origine d'Euphème, l'un des Argonautes qui avaient accompagné Jason dans la Colchide. Battus fut ainsi nommé, parce qu'il était bègue, ou qu'il affectait de le paraître, pour mieux couvrir ses desseins. Son véritable nom était Aristotèles. Par ordre de l'oracle de Delphes, il partit de l'île de Théra sa patrie (aujourd'hui nommée Sanctorini), avec une colonie, et il se rendit en Lybie, où il fonda la ville de Cyrène, dans l'endroit où était né Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène.

BELLEROPHON, fils de Glaucus, roi d'Ephyre (c'est-à-dire de Corinthe), tua son frère par mégarde. Sténobée, femme du roi d'Argos, chez qui il se retira après cet accident, devint éperdument amoureuse de lui. Ce jeune prince n'ayant pas répondu à cet amour, Sténobée s'en vengea en l'accusant auprès de son mari d'avoir voulu lui faire violence. Prætus son époux envoya le héros accusé à Iobates, roi de Lycie, père de Sténobée, pour le faire périr. Bellerophon échappa à tous les dangers auxquels on l'exposa, par sa valeur et sa prudence. Il tua la Chimère, monté sur le cheval Pégase, gagna l'amitié d'Iobates par ses belles actions, et épousa sa fille Philonoé. C'est l'histoire de Joseph, défigurée par les imaginations des mythologistes.

BEROE, vieille femme d'Epidaure, dont Junon prit la figure pour tromper Sémélé.

BIBLIS, fille de Millet et de la nymphe Cyanée. N'ayant pu toucher le cœur de son frère Caune, qu'elle aimait insensément, elle pleura tant qu'elle fut changée en fontaine.

BOREE, fils d'Astrée et d'Hérivée, l'un des quatre principaux vents, enleva Orithye fille d'Erechthée. Il en eut deux fils, Calais et Zéthès. La fable raconte que s'étant transformé en cheval, il procura à Dardanus, par cette métamorphose, douze poulains d'une telle légèreté, qu'ils couraient sur les épis sans les rompre, et sur la surface de la mer sans enfoncer. Les poètes le peignent un enfant ailé, avec des brodequins, et le visage couvert d'un manteau. C'était le vent du septentrion.

BRISÉIS (qu'on appelle aussi Hippodamie), fille de Briséis, prêtre de Jupiter, et captive d'Achille, qui l'aima. Agamemnon, éperdument amoureux de cette beauté, la fit enlever. Achille en fureur ne voulut plus prendre les armes contre les Troyens, jusqu'à la mort de Patrocle. Son amante lui ayant été rendue, il combattit de nouveau pour les Grecs.

BRONTES, cyclope, fils du Ciel et de la Terre, forgeait les foudres de Jupiter, et faisait un bruit épouvantable sur son enclume.

BUSIRIS, fils de Neptune, et roi d'Egypte, gouvernait ses sujets en tyran, et égorgait tous les étrangers qui abordaient dans ses états, les offrant en sacrifice aux dieux. Il choisissait principalement ceux qui avaient le poil roux. Hercule allait être immolé comme les autres, lorsqu'il brisa ses liens, et sacrifia Busiris, son fils et le prêtre qui se prêtait à ces abominations. — Il a existé, dit-on, un autre BUSIRIS, antérieur à celui-ci, lequel fut roi d'Egypte, fonda la fameuse ville de Thèbes, et y établit le siège de son empire. Mais tout cela appartient à l'histoire des temps fabuleux; et cette ville même de Thèbes n'est qu'une fable, ou un travestissement de l'histoire sainte, comme d'habiles critiques l'ont prouvé.

BUTES, chassé par son père Borée, roi de Thrace, aborda dans l'île de Naxos, où il fixa sa demeure. S'étant remis en mer avec une partie de ses gens pour aller chercher des femmes, il en enleva, sur les côtes de Thessalie, plusieurs qui célébraient une fête en l'honneur de Bacchus. De ce nombre était Coronis, nourrice de Bacchus, que Butès prit pour lui; mais ce dieu, irrité d'un pareil outrage, inspira au ravisseur une fureur si violente, qu'il courut se précipiter dans un puits où il périt.

CAANTHE, fils de l'Océan. Son père lui ayant ordonné de poursuivre Apollon qui avait enlevé sa sœur Mélia, et ne pouvant le contraindre à la rendre, il mit le feu à un bois consacré à ce dieu, qui, pour le punir, le tua à coups de flèches.

CACA, sœur de Cæus, découvrit à Hercule le vol de son frère. Les Romains lui rendaient des honneurs divins.

CACUS, fils de Vulcain, enleva à Hercule une partie de ses troupeaux, qu'il traîna à reculons dans son antre pour n'être pas découvert. Le héros, furieux,

courut à la caverne de ce brigand, et l'étrangla. Les habitans des lieux circonvoisins, délivrés des violences de Cacus, élevèrent un temple à leur libérateur. La description de la prise de Cacus par Hercule, au 8^e livre de l'*Enéide*, est un des beaux endroits de Virgile.

CADMUS, roi de Thèbes, vint par mer des côtes de la Phénicie, s'empara du pays connu depuis sous le nom de Béotie, et y bâtit la ville de Thèbes. On dit qu'il apporta aux Grecs l'usage de l'alphabet :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux ;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

BREBEUF.

Les poètes ont ajouté des fables à l'histoire de Cadmus, qui peut-être n'est elle-même qu'une fable. Il alla combattre, suivant eux, avec le secours de Minerve, un dragon qui avait dévoré ses compagnons. Le héros tua le monstre, et en sema les dents, d'où sortirent tout à coup des hommes armés qui n'eurent rien de plus pressé que de se massacrer. Il n'en resta que cinq qui aidèrent Cadmus à bâtir la ville de Thèbes. Ses sujets le chassèrent de ses états, et l'obligèrent de s'enfuir en Illyrie.

CÆCULUS, fils de Vulcain. Sa mère étant assise auprès de la forge de ce dieu, une étincelle de feu la frappa, et lui fit mettre au monde, au bout de neuf mois, un enfant à qui elle donna le nom de Cæculus, parce qu'il avait de fort petits yeux. Lorsqu'il fut avancé en âge, il ne vécut que de vols et de brigandages. Il bâtit la ville de Préneste. Ayant donné des jeux publics, il exhorta les citoyens à aller fonder une autre ville. Mais comme il ne pouvait les y engager, parce qu'ils ne le croyaient pas fils de Vulcain, il invoqua son père, et l'assemblée fut aussitôt environnée de flammes. Ce prodige la saisit d'une telle frayeur, qu'on lui promit de faire tout ce qu'il voudrait.

CÆNEUS, guerrier qui, ayant été fille sous le nom de *Canis*, avait obtenu de Neptune d'être changée en homme invulnérable.

CALAIS et **ZÉTHÈS**, enfans de Borée et d'Orithye, firent le voyage de la Colchide avec les Argonautes, et chassèrent les Harpies de la Thrace. Ils avaient les épaules couvertes d'écailles dorées, des ailes aux pieds et une longue chevelure.

CALISTO ou **HÉLICÉ**, fille de Lycaon

et nymphe de Diane. Jupiter ayant pris la figure de cette déesse, Calisto accoucha d'Arcas. Junon, toujours attentive aux démarches de Jupiter, et ennemie implacable de toutes celles qui pouvaient partager le cœur de son mari, métamorphosa la mère et le fils en ours. Jupiter les plaça dans le ciel. Calisto est la grande ourse, et Arcas est la petite, ou Bootès.

CALCHAS, fils de Thestor, reçut d'Apollon la science du présent, du passé et de l'avenir. L'armée des Grecs qui allait assiéger Troie, le prit pour son grand-prêtre et son devin. Il prédit que le siège durerait dix ans, et que la flotte, retenue par les vents contraires au port d'Aulide, ne ferait voile qu'après qu'Agamemnon aurait sacrifié sa fille Iphigénie à Diane. Les destinées lui avaient prédit qu'il perdrait la vie lorsqu'il trouverait un devin plus habile que lui. Mopsus parut, et Calchas mourut à Colophon dans l'Ionie.

CALLIOPE, l'une des neuf muses, présidait à l'éloquence et à la poésie héroïque. Les poètes la représentent comme une jeune fille couronnée de lauriers, ornée de guirlandes, avec un air majestueux, tenant en sa main droite une trompette, dans sa gauche un livre, et ayant auprès d'elle l'Iliade, l'Odyssée et l'*Enéide*.

CALLIRHOÉ, jeune fille de Calydon, que Corréus, grand-prêtre de Bacchus, aima éperdument. Ce pontife, n'ayant pu toucher son cœur, s'adressa à Bacchus pour se venger de cette insensibilité. Le dieu frappa les Calydoniens d'une ivresse qui les rendit furieux. Ce peuple alla consulter l'oracle, qui répondit que ce mal ne finirait qu'en immolant Callirhoé ou quelqu'autre qui s'offrirait à la mort pour elle. Personne ne s'étant présenté, on la conduisit à l'autel; et Corréus le grand sacrificateur, la voyant ornée de fleurs, et suivie de tout l'appareil d'un sacrifice, au lieu de tourner son couteau contre elle, se perça lui-même. Callirhoé, alors touchée de compassion, s'immola pour apaiser les mânes de Corréus.

CALYPSO, nymphe, fille du Jour, selon quelques-uns, ou de l'Océan et de Thétis, selon d'autres. Elle habitait l'île d'Ogygie, où elle reçut favorablement Ulysse, qu'une tempête y avait jeté. Elle l'aima, et vécut sept ans avec lui; mais ce héros préféra sa patrie et Pénélope à cette déesse qui lui avait cependant promis l'immortalité, s'il eût voulu demeurer avec elle.

CAMILLE, fille de Métébe, roi des

Volsques, fut consacrée à Diane par son père, qui se trouvait dans un péril presque certain de la perdre. Cette héroïne soutint long-temps en personne l'armée de Turnus contre Enée. Personne ne la surpassait à la course, ni à faire des armes. Elle fut tuée en trahison par Arnus, qui la perça d'un coup de javelot.

CANACÉE, fille d'Eole, épousa secrètement son frère. Elle mit au monde un fils qui fut exposé par sa nourrice, et qui découvrit sa naissance par ses cris à son aïeul. Eole, indigné de cet inceste, en fit manger le fruit par les chiens, et envoya un poignard à sa fille pour se punir elle-même. Macarée, son frère et son mari, se sauva à Delphes, où il se fit prêtre d'Apollon.

CANOPE, divinité égyptienne, dont les prêtres passaient pour des magiciens. On l'adorait sous la figure d'un grand vase surmonté d'une tête humaine, et couvert de caractères hiéroglyphiques. Les Chaldéens, adorateurs du feu, désignaient les dieux de toutes les autres nations, comme n'étant que d'or, d'argent, de pierre ou de bois, de pouvoir résister au leur. Un prêtre du dieu Canope accepta le défi, et l'on mit les deux dieux aux prises ensemble. On alluma un grand feu, au milieu duquel on plaça la statue de Canope, de laquelle il sortit une grande quantité d'eau qui éteignit entièrement le feu. Le dieu Canope demeura ainsi vainqueur, et fut regardé comme le plus puissant des dieux; mais il ne dut cet avantage qu'à la ruse. Un des prêtres de ce dieu, ayant percé le vase de plusieurs petits trous, et les ayant ensuite exactement fermés avec de la cire, l'avait rempli d'eau, que la chaleur du feu fit bientôt sortir, après avoir fondu la cire.

CAPANÉE, l'un des commandans de l'armée des Argiens, se distingua pendant la guerre de Thèbes par sa force et son courage. Il fut le premier qui escalada les murailles de cette ville, et mourut sur le haut du rempart, accablé de flèches et de pierres. C'était un impie qui avait coutume de dire qu'il ne faisait pas plus de cas des foudres de Jupiter que de la chaleur du midi, et qu'il prendrait Thèbes malgré son tonnerre. Les poètes ont feint que ce dieu l'avait foudroyé.

CARANUS, premier roi de Macédoine, et le septième des Héraclides depuis Hercule, selon la fable, chassa Midas, fonda sa monarchie vers l'an 800

avant J.-C. Depuis lui jusqu'à Alexandre le Grand, on compte ordinairement 23 rois.

CARYBDE et **SCYLLA** sont deux noms célèbres dans la mythologie et la géographie. On dit que Carybde était une femme adonnée à la rapine; ayant volé des bœufs à Hercule, elle fut foudroyée par Jupiter, et précipitée dans la mer de Sicile où l'on dit qu'elle retient sa première rapacité. Scylla, fille de Phorcus, ayant abusé de son talent dans l'art de préparer des poisons, fut changée en rocher, et les mugissemens des flots qui y viennent se briser, fit feindre aux poètes qu'elle était entourée de chiens furieux et de loups hurlant sans cesse. Ces deux écueils sont fort voisins, et à l'opposite l'un de l'autre, dans le détroit de Sicile; de sorte qu'il est très difficile de les éviter tous deux à la fois, ce qui est exprimé par ce vers :

Incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdin.

Voyez-en une belle description dans le 5^e livre, vers 420, de l'Enéide de Virgile. On applique quelquefois à des dilemmes, dont l'alternative est également embarrassante, le vers suivant :

Dextrum Scylla latus, lævum implacata charybdin
Obtinet.

CASSANDRE, fille du roi Priam, avait le don de prophétie. Apollon, de qui elle l'avait reçu, irrité des dédains que son amour essayait, décréda ses prédictions, ne pouvant lui ôter le don d'en faire. Elle annonça inutilement à sa patrie ses malheurs : on ne la crut qu'après l'événement. Cassandre, réfugiée dans le temple de Pallas, dans le temps de l'incendie de Troie, fut violée brutalement par Ajax le locrien, différent de celui qui disputa les armes d'Achille. Agamemnon, touché de son mérite et de sa beauté, l'emmena en Grèce pour la garder dans son palais. Clytemnestre, sa femme, fit assassiner l'amant et la maîtresse.

CASSIOPEE, femme de Céphée, roi d'Ethiopie, et mère d'Andromède, fut assez vaine pour prétendre surpasser en beauté les Néréides. Neptune vengea ces nymphes, en suscitant un monstre marin qui désola le pays. Pour apaiser ce dieu, Andromède fut exposée sur un rocher. Le monstre s'élança pour la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, le

terrassa et le tua. Cassiopée fut placée avec sa famille au nombre des constellations.

CASTOR et POLLUX, frères d'Hélène, et fils de Jupiter et de Lédà, s'aimaient tellement qu'ils ne se quittaient jamais, ni dans leurs voyages, ni dans leurs autres expéditions. Ils suivirent Jason dans la Colchide, et eurent beaucoup de part à la conquête de la toison d'or. Jupiter ayant donné l'immortalité à Pollux, celui-ci sollicita son père de lui permettre de la partager avec Castor. Le dieu y consentit. Les deux frères furent métamorphosés en astres et placés dans le zodiaque, sous le nom de la constellation des *Jumeaux*.

CENCHRIS, femme de Cinyre, et mère de Myrra. Ayant osé se vanter d'avoir une fille beaucoup plus belle que Vénus, cette déesse se vengea, en inspirant à cette fille une passion infâme pour son propre père. Tels étaient les procédés des dieux et des déesses du paganisme.

CÉPHALE, fils de Déjon, ou, selon d'autres, de Mercure et de Hersé, et mari de Procris, fille d'Erectée. Aurore l'enleva, mais inutilement. Cette déesse outrée de son refus, le menaça de s'en venger. Elle le laissa retourner auprès de Procris sa femme qu'il aimait passionnément. Doutant de la fidélité de cette épouse, il se déguisa pour la surprendre. Elle l'écoula; il se découvrit, et lui reprocha son infidélité. Procris alla se cacher de honte dans les bois, où Céphale l'alla chercher, ne pouvant vivre sans elle. A son retour elle lui fit présent d'un javelot et d'un chien que Minos lui avait donnés. Elle aima à son tour tellement son mari, qu'elle devint la plus jalouse des femmes. Un jour elle se cacha dans un buisson pour l'épier : l'infortuné Céphale, croyant que c'était une bête fauve, la tua avec le dard qu'il avait reçu d'elle. Il reconnut son erreur, et se perça de désespoir avec la même arme. Jupiter les métamorphosa en astres.

CÉPHÉE, roi d'Arcadie, fut, selon la fable, rendu invincible, à cause d'un cheveu que Minerve lui avait attaché sur la tête, après l'avoir tiré de celle de Méduse.

CERCYON, fameux voleur qui exerçait ses brigandages dans le pays d'Attique, et qui, forçant les passans à lutter contre lui, massacrait ceux qu'il avait vaincus. Il avait, selon la fable, une force de corps et de bras si extraordinaire, qu'il faisait plier les plus gros arbres l'un contre l'autre, et ensuite y attachait ceux qu'il

avait terrassés. Ce voleur fut vaincu par Thésée, qui, après l'avoir abattu sous lui, le punit à son tour par le même supplice qu'il avait fait souffrir à tant d'autres. Platon fait Cercyon un des inventeurs de la lutte.

CERES, fille de Saturne et de Cybèle, sœur de Jupiter et mère de Proserpine, courut la terre et la mer pour chercher sa fille, que Pluton lui avait enlevée. Elle apprit aux hommes, dans ses courses, la manière de labourer la terre. Depuis, elle fut regardée comme la déesse des blés et des moissons, et la divinité de l'agriculture. De retour en Sicile, elle obtint de Jupiter que sa fille lui serait rendue, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Proserpine ayant sucé sept grains d'une grenade, ne put revenir sur la terre. Jupiter accorda aux larmes de sa sœur, que sa fille serait six mois dans les enfers avec son époux, et six mois avec sa mère dans le ciel. On représente cette déesse avec une faucille dans une main, et dans l'autre une gerbe d'épis et de pavots.

CEUS, fils de Titan et de la Terre. Il prit les armes contre Jupiter, qui avait abusé de Latone; mais il fut foudroyé comme ses frères.

CHAON, fils de Priam, que son frère Hélénus tua par mégarde à la chasse. Hélénus le pleura beaucoup, et, pour honorer sa mémoire, il donna son nom à une contrée de l'empire qu'il appela *Chaonie*.

CHARON ou **CARON**, fils d'Erèbe et de la Nuit, l'une des divinités infernales, était le batelier du fleuve Phlégéon. Il faisait payer une pièce de monnaie aux âmes qui se présentaient pour passer à l'autre bord de ce fleuve. Les laquais et les grands seigneurs, les pauvres et les riches, étaient accueillis de la même façon par ce batelier farouche et intraitable. L'idée de cette fable est prise, selon Diodore, d'un usage des Egyptiens de Memphis, qui enterraient leurs morts au-delà du lac Achéron.

CHIMÈRE, monstre, selon la fable, composé de la tête d'un lion, du corps d'une chèvre et de la queue d'un dragon, vomissant feu et flamme. Elle désola long-temps la Lycie, jusqu'à ce que Bel-lérophon l'eut exterminée (voyez *Bel-lérophon*). Quelques écrivains ont expliqué ce trait de la mythologie, en disant que c'était une montagne de la Lycie, dont le sommet était un volcan, et servait

de retraite à des lions, le milieu couvert de pâturages où les chèvres paissaient, et le pied infesté par des serpens; et que Bellérophon vint à bout de purger ce pays de ces bêtes nuisibles.

CHIONÉ, fille de Deucalion, fut aimée d'Apollon et de Mercure. Elle les épousa l'un et l'autre en même temps, et eut du premier Philamon, grand joueur de luth; et du second, Autolique, célèbre filou comme son père. La beauté fatale de de Chionée lui inspira une présomption si forte, qu'elle osa se préférer à Diane; cette déesse, pour la punir, lui perça la langue avec une flèche, dont elle mourut peu de temps après.

CHIRON, centaure, fils de Saturne et de la nymphe Philyre, naquit sous une forme monstrueuse, parce que Saturne se métamorphosa en cheval pour jouir de sa mère. Il peut être pris pour un des plus anciens personnages célèbres de la Grèce, puisqu'il a précédé la conquête de la toison d'or et la guerre de Troie. Il se rendit recommandable par ses connaissances et ses talens dans la médecine et la chirurgie. Il enseigna ces sciences à Esculape. Il eut aussi pour élèves Achille, Castor et Pollux, Hercule et Jason. Hercule lui ayant fait une plaie incurable qui lui causait des douleurs violentes, Chiron pria les dieux de le priver de l'immortalité et de terminer ses jours. Jupiter exauça sa prière, et le plaça dans le zodiaque. C'est la constellation du sagittaire.

CHRYSEÏS, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon. Achille l'ayant prise dans le sac de Lyrnesse, Agamemnon la garda pour lui. Chrysès revêtu de ses ornemens pontificaux, vint demander sa fille, offrant une riche rançon. Agamemnon, amoureux de la fille, chassa le père indignement. Le prêtre d'Apollon s'adressa alors à ce dieu, qui affligea l'armée grecque d'une maladie contagieuse. Les Grecs renvoyèrent Chryséis sur l'avis du devin Calchas, et la peste cessa. Le vrai nom de cette fille était Astynomé.

CHRYSES, fils de Chryséis et d'Apollon selon les uns, et d'Agamemnon selon les autres. On lui cacha sa naissance jusqu'au temps qu'Oreste et Iphigénie se sauvèrent de la Chersonèse Taurique, avec la statue de Diane, dans l'île de Sminthe. Chrysès avait succédé en cette île à son aïeul maternel dans la charge de grand-prêtre d'Apollon; et c'est là qu'ils se reconnurent tous trois, en cau-

sant dans un festin. Ils s'en retournèrent dans la Taurique, puis à Mycènes, pour prendre possession de l'héritage de leur père.

CHRYSSIPPE, fils naturel de Pélops, roi d'Elide, qui l'aimait extrêmement. Hippodamie sa femme, craignant qu'un jour cet enfant ne régnât au préjudice des siens propres, le traita fort mal, et sollicita fortement ses fils Atrée et Thyeste à le tuer. Ceux-ci ayant refusé de se prêter à ce forfait, Hippodamie prit la résolution de l'égorger elle-même. S'étant saisie de l'épée de Laïus (prince étranger détenu prisonnier dans cette cour), pendant qu'il dormait, elle en perça Chryssippe, et la lui laissa dans le corps. Il vécut encore assez de temps pour empêcher qu'on ne soupçonnât les jeunes princes de ce crime. L'horreur de cet assassinat, la honte et le dépit de se voir découverte, poussèrent Hippodamie à se punir elle-même par la mort. D'autres disent qu'elle se réfugia à Midée, ville de l'Argolide, où elle mourut.

CHRYISIS, prêtresse de Junon à Argos. S'étant endormie, elle laissa prendre le feu aux ornemens sacrés, puis au temple, et fut enfin brûlée elle-même. Cet incendie arriva la neuvième année de la guerre du Péloponèse.

CIEL ou **CELUS**, la plus ancien des dieux, était fils de la Terre. Il eut quantité d'enfans. Saturne, un d'entre eux, surprit son père pendant la nuit, et le mutila avec une faux. Du sang qui coula de la plaie sur la terre naquirent les géants, les Furies et les nymphes Mèlies: le reste fut jeté avec la faux dans la mer, et de l'écumé qui s'y éleva, fut formée Vénus, que les flots portèrent dans l'île de Chypre.

CINARE, femme de Thessalie. Elle eut deux filles d'une vanité effrénée, qui, s'étant préférées à Junon, furent changées par cette déesse en marches, qu'on foulait en entrant dans l'un de ses temples.

CINYRAS, roi de Chypre, et père d'Adonis, par sa fille Myrrha, est compté parmi les anciens devins. Il était si opulent, que les richesses qu'il possédait, ont donné lieu au proverbe *Cinyra opes*. Son royaume fut ruiné par les Grecs, auxquels il ne voulut pas fournir les vivres qu'il leur avait promis pour le siège de Troie. On lui attribue la fondation de Paphos et de Smyrne, ainsi que l'invention des tuiles, du marteau, des tenailles, du levier et de l'enclume. Ses

descendants furent successivement grands-prêtres du temple de Vénus à Paphos.

CIRCE, fille du Soleil et de la nymphe Persa, était savante dans l'art de composer des poisons. Elle se servit de ce secret dangereux contre le roi des Sarmates, son mari, qu'elle empoisonna pour régner seule. Devenue odieuse à ses sujets par ce crime, elle se sauva dans un lieu désert sur les côtes d'Italie, qui fut appelé à cause d'elle le promontoire Circéen. C'est dans cette retraite qu'elle reçut Ulysse. *Voyez* ce nom.

CLEONIS et **BITON**, étaient deux frères qui se rendirent célèbres par leur tendresse envers leur mère, prêtresse de Junon. Comme un sacrifice qu'elle devait faire exigeait qu'elle fût menée au temple sur un char, ils suppléèrent au défaut des bœufs, qu'on ne put avoir dans le moment, et s'étant eux-mêmes attachés au char, ils la traînèrent au temple. Leur mère, touchée de cette marque de tendresse pour elle, pria Junon de leur accorder le plus grand bien que les hommes pussent recevoir des dieux. Ces jeunes gens, après avoir soupé comme de coutume avec leur mère, allèrent se coucher; et le lendemain, ils furent trouvés morts dans leur lit.

CLEOMEDES, fameux athlète, était si fort, que, pour avoir été privé du prix de la victoire qu'il avait gagnée à la lutte sur Iccus, habitant d'Epidaure, l'an 492 avant J.-C., il rompit, dit-on, la colonne d'une école, sous laquelle il y eut 60 enfants d'écrasés. Il se sauva dans un sépulcre, et selon Plutarque, dans un coffre, où l'on fut bien surpris de ne le plus trouver. L'oracle, consulté sur cet événement, répondit qu'il était le dernier des héros. Plaisant héros, qui croit signaler sa vengeance en exterminant tant d'innocents! Du reste, on croit apercevoir ici quelques traits défigurés de l'histoire de Samson.

CLIO, l'une des neuf muses, fille de Jupiter et de Mnémosyne, préside à l'histoire. On la représente couronnée de lauriers, une trompette dans la main droite, et un livre dans la gauche.

CLORIS ou **CHLORIS**, fille d'Amphion et de Niobé, épousa Nélée et ensuite Nestor. Apollon et Diane la tuèrent, parce qu'elle avait osé se vanter de mieux chanter que le premier, et d'être plus belle que Diane.

CLOTHO ou **CLOTHON**, l'une des trois Parques, tient la quenouille, et file la destinée des hommes. Elle est représentée

avec une longue robe de diverses couleurs, et une couronne ornée de sept étoiles sur la tête.

CLYMENE, nymphe, fille de l'Océan et de Thétis. Apollon l'aima et l'épousa. Elle eut de lui Phaëton, et ses sœurs Lampécie, Phaëtuse et Lampetuse.

CLYTEMNESTRE, fille de Jupiter et de Leda, femme d'Agamemnon, se livra à sa passion pour Egysthe pendant qu'Agamemnon était au siège de Troie. Egysthe, de concert avec elle, le fit massacrer au milieu d'un festin, le jour même de son retour à Sparte. Après ce meurtre, Clytemnestre épousa publiquement son amant, et lui mit la couronne sur la tête. Oreste, fils d'Agamemnon, vengea la mort de son père, et tua ses meurtriers.

CLYTIE, fille de l'Océan et de Thétis, fut aimée du Soleil, et conçut une telle jalousie de s'en voir abandonnée pour Leucothoé, qu'elle se laissa mourir de faim; mais Apollon la métamorphosa en une fleur appelée héliotrope ou tournesol, parce qu'elle regarde toujours l'astre de la lumière.

COMUS, dieu qui présidait aux festins, aux réjouissances nocturnes, aux toilettes des femmes et des hommes qui aimaient à se parer. On le représente en jeune homme chargé d'embonpoint, couronné de roses et de myrte, tenant un vase d'une main, et un plat de fruits ou de viande de l'autre.

CONCORDE, divinité que les Romains adoraient, et en l'honneur de laquelle ils avaient élevé un temple superbe. Elle était fille de Jupiter et de Thémis; on la représente de même que la Paix.

CONSENTES, nom qu'on donnait aux dieux et aux déesses du premier ordre. Ils étaient douze, savoir: Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane, Cérès. Ces douze divinités présidaient aux douze mois de l'année. Chacune avait un mois qui lui était assigné, et leurs douze statues, enrichies d'or, étaient élevées dans la grande place de Rome. On appelait leurs fêtes, *Consentes*.

CONSUS, dieu des conseils. Les Romains lui avaient élevé un autel sous un petit toit dans le grand cirque à l'extrémité de la lice. Ce petit temple était enfoncé de la moitié en terre. On célébrait des fêtes magnifiques en son honneur. On prétendait que ce dieu avait conseillé à Romulus d'enlever les Sabines.

COROEUS, fils de Mygdon, à qui

Priam avait promis sa fille Cassandre. Étant venu au secours des Troyens contre les Grecs, Cassandre voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort infaillible qui l'y attendait. Il s'obstina à rester et fut tué par Pénélope, la nuit que les Grecs se rendirent maîtres de Troie.

CORONIS, fille de Phlégius. Apollon l'aima ; mais un jour elle le quitta pour un jeune homme appelé Ischys. Cette infidélité piqua tellement ce dieu, qu'il les tua l'un et l'autre. Cependant il tira des flancs de Coronis un enfant qu'il fit élever par Chiron, et qu'il nomma Esculape. Apollon se repentit bientôt de la vengeance qu'il avait prise sur Coronis, et pour punir le corbeau qui l'avait informé de son infidélité, il le changea de blanc en noir.

CRÉON, roi de Thèbes en Béotie, frère de Jocaste, s'empara du gouvernement, après la mort de Laïus, mari de sa sœur : Œdipe, à qui il céda le sceptre, s'étant retiré à Athènes, il le reprit encore, et se signala par des cruautés. Il fit mourir Antigone et Agrie, celle-ci pour avoir enseveli ses frères, et l'autre son époux. Les dames thébaines portèrent Thésée à lui déclarer la guerre, et ce héros lui ravit la couronne et la vie l'an 1230 avant J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec **CRÉON**, roi de Corinthe, qui reçut à sa cour Jason, et l'accepta pour gendre, quand il se fut dégoûté de Médée.

CRÉTÉ, fils de Minos et de Pasiphaé. Ayant consulté l'oracle sur sa destinée, il apprit qu'il serait tué par son fils Althémène. Ce jeune prince, instruit du malheur qui menaçait son père, tua une de ses sœurs que Mercure avait outragée, maria les autres à des princes étrangers, et se bannit de sa patrie. Crété semblait être en sûreté ; mais, ne pouvant vivre sans son fils, il équipa une flotte et l'alla chercher. Il aborda Rhodes où Althémène était. Les habitants prirent les armes pour s'opposer à Crété, croyant que c'était un ennemi qui venait les surprendre. Althémène, dans le combat, décocha une flèche à son père : ce malheureux prince en mourut, avec le chagrin de voir l'accomplissement de l'oracle ; car son fils s'approchant pour le dépouiller, ils se reconnurent. Althémène obtint des dieux que la terre s'entr'ouvrit pour être englouti sur-le-champ. — Il ne faut pas le confondre avec **CRÉTÉ**, fils d'Eole, et roi d'Iolcos, dont la femme Démodice accusa

faussement Phryxus d'avoir voulu attenter à son honneur.

CRÉTHÉIS, femme d'Acaste, roi de Thessalie, conçut une violente passion pour Pélée. Ce jeune prince étant insensible à ses feux, elle persuada au roi son époux qu'il avait tenté de la corrompre. Acaste irrité exposa Pélée aux centaures ; mais il retourna vainqueur après avoir tué de sa main et son accusateur et son juge.

CREUSE, fille de Priam, roi de Troie, femme d'Enée et mère d'Ascagne, périt en se sauvant avec son mari, après l'incendie de Troie.

CREUSE, fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jason après qu'il eut répudié Médée ; celle-ci irritée contre sa rivale, la fit mourir par une robe empoisonnée qu'elle lui envoya, et étendit sa vengeance sur presque toute la famille royale de Créon.

CRINIS, prêtre d'Apollon. Ce dieu remplit ses champs de rats et de souris, parce qu'il avait négligé son devoir dans les sacrifices. Crinis fit mieux dans la suite ; et Apollon pour lui marquer sa satisfaction, tua tous ces animaux lui-même à coups de flèches. Cette glorieuse expédition valut à Apollon le surnom de *Smintheus*, c'est-à-dire *destructeur des rats*.

CRINISE, prince troyen, employa Neptune et Apollon à relever les murs de Troie, et leur refusa le salaire qu'il avait promis. Neptune, pour se venger, suscita un monstre qui désolait la Phrygie. Il fallait lui exposer une jeune fille lorsqu'il se présentait. On assemblait chaque fois toutes celles du canton, et on les faisait tirer au sort. La fille de Crinise étant en âge de tirer pour être la proie du monstre, son père aima mieux la mettre furtivement dans une barque sur la mer, et l'abandonner à la fortune, que de l'exposer à être dévorée. Lorsque le temps du passage de ce monstre fut expiré, Crinise alla chercher sa fille, et aborda en Sicile. N'ayant pu la retrouver, il pleura tant, qu'il fut métamorphosé en fleuve. Les dieux, pour récompenser sa tendresse, lui donnèrent le pouvoir de se transformer de toutes sortes de façons. Il usa souvent de cet avantage pour surprendre des nymphes, et combattit contre Achéloüs pour la nymphe Eggesté, qu'il épousa, et dont il eut Alceste.

CUPIDON ou **L'AMOUR**, fils de Mars et de Vénus, présidait à la volupté. On le représente sous la figure d'un enfant,

avec un bandeau sur les yeux, un arc et un carquois rempli de flèches ardentes, dont il se sert, dit-on, pour blesser ceux qu'il veut corrompre. Il fut aimé de Psyché, et eut pour compagnon dans son enfance Anteros. On l'appelait autrement Eros. Les ris, les jeux, les plaisirs étaient représentés, de même que lui, sous la figure de petits enfans ailés. Mais ces belles apparences n'en ont pas imposé à Virgile, qui le peint sous les traits suivans :

Nunc scio quid sit Amor; duris in cautibus illum

Ismarus, aut Rhodope, aut extremi Garamantes

Non nostri generis puerum, nec sanguinis edunt.

CYANE. Voyez **CYANIPPE**.

CYANÉE, fille du fleuve Méandre, et mère de Caune et de Biblis. Elle fut métamorphosée en rocher, pour n'avoir pas voulu écouter un jeune homme qui l'aimait passionnément, et qui se tua en sa présence, sans lui causer la moindre émotion.

CYANIPPE, prince de Syracuse, ayant méprisé les fêtes de Bacchus, fut frappé d'une telle ivresse, qu'il fit violence à Cyanée sa fille. L'île de Syracuse fut désolée aussitôt par une peste horrible. L'oracle répondit que la contagion ne finirait que par le sacrifice de l'incestueux. Cyanée traîna elle-même son père à l'autel, et se tua après l'avoir égorgé.

CYBÈLE, femme de Saturne, et fille du Ciel et de la Terre, aime passionnément Atys, jeune berger phrygien, qui la dédaigna, et qu'elle métamorphosa en pin. On la représente avec une tour sur la tête, une clef et un disque dans la main, couverte d'un habit semé de fleurs, tantôt entourée d'animaux sauvages, tantôt assise sur un char traîné par quatre lions. On lui offrait en sacrifice un taureau, une chèvre ou une truie. Quelques-uns de ses prêtres se faisaient eunuques; ils portaient sa statue par les rues, au son des tymbales, faisaient des contorsions, et se déchiquetaient le corps en sa présence, pour s'attirer les aumônes du peuple. Les nations adorèrent cette divinité sous le nom de *déesse de la terre*. Les poètes l'ont désignée sous différens noms, tirés la plupart des montagnes de Phrygie : les principaux sont Ops, Rhée, Vesta, Dyndimène, Bérécynthia, la bonne Déesse, la Mère des dieux.

CYCLOPES, hommes monstrueux,

ainsi appelés parce qu'ils n'avaient qu'un œil au milieu du front. Les poètes les ont regardés comme les forgerons de Vulcain. Jupiter se servait d'eux pour fabriquer ses foudres. Apollon, qui ne pouvait venger sur ce dieu la mort de son fils Esculape, frappé de la foudre, les tua tous à coups de flèches. Argès, Brontès et Stéropée étaient les plus habiles, selon la fable.

CYGNUS, roi des Lyguriens, que Jupiter changea en cygne, pour avoir pleuré l'aventure de Phaéton son ami. Les poètes parlent encore de deux autres jeunes hommes du même nom changés en cygnes : l'un fils de Neptune, qu'Achille trouva invulnérable, et qu'il étrangla; l'autre, fils de la nymphe Hyrie, qui se précipita dans la mer, de désespoir de n'avoir pas obtenu un taureau qu'il avait demandé à un de ses amis.

CYPARISSE, jeune garçon qu'Apollon aimait. Il nourrissait un cerf, qu'il tua par mégarde, et en eut tant de regrets qu'il voulut se donner la mort. Apollon, touché de pitié, le métamorphosa en cyprès.

CYPSÈLE, fils d'Aétion, était Corinthien. Sa naissance fut, dit-on, prédite par l'oracle de Delphes qui, consulté par son père, répondit que *l'Égée produirait une pierre qui accablait les Corinthiens*. Cypsèle s'empara en effet de la souveraineté vers l'an 628 avant J.-C., et y régna environ 50 ans. Périandre son fils, qui lui succéda, eut deux enfans : Cypsèle, qui devint insensé, et Lycophon.

CYTHÉRON, berger de Bœtie, conseilla à Jupiter de feindre un nouveau mariage pour ramener Junon, avec laquelle il était en divorce. L'expédient réussit, et Jupiter, pour récompenser ce berger, le métamorphosa en une montagne qui fut depuis consacrée à Bacchus. Elle est auprès de la ville de Thèbes. Cette aventure fit prendre à Junon le surnom de *Cythéronia*, et à Jupiter celui de *Cythéronius*.

CYZIQUE, roi de la presqu'île de la Propontide, regut avec beaucoup de magnificence les Argonautes qui allaient à la conquête de la toison d'or. Ces héros étant partis, furent repoussés pendant la nuit par un coup de vent sur la côte de la presqu'île. Cyzique les prenant pour des pirates, et voulant les empêcher de prendre terre, fut tué dans le combat. Jason le reconnut le lendemain parmi les morts, et lui fit de superbes funérailles.

DACTYLES, IDÉENS, CORYBANTES ou **CURÉTES**. Les uns étaient enfans du Soleil et de Minerve, les autres de Saturne et d'Alciope. On mit Jupiter entre leurs mains pour être élevé ; et ils empêchèrent par leurs danses que les cris de cet enfant ne parvinssent jusqu'aux oreilles de Saturne, qui l'aurait dévoré.

DAGON, divinité des Philistins, que l'on représentait sous la figure d'un homme dont les jambes étaient jointes aux aines, et qui n'avait point de cuisses. Quelques-uns veulent que ce fût Saturne, d'autres Jupiter, et d'autres Vénus ; mais il est très douteux que ces divinités grecques existassent déjà au temps de Dagon ; il est certain au moins qu'elles n'étaient pas revêtues encore de toutes les anecdotes mythologiques dont on les a affublées ensuite. Les Philistins s'étant emparés de l'arche d'alliance, et l'ayant placée dans le temple de Dagon, trouvèrent le lendemain l'idole renversée et brisée.

DANAE, fille d'Acrise, roi d'Argos, fut enfermée par ordre de son père dans une tour d'airain, parce que l'oracle lui avait prédit qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait de sa fille. Jupiter devenu amoureux de Danaé, descendit dans sa prison sous la forme d'une pluie d'or. La belle captive se rendit à ses desirs, et de ce commerce naquit le célèbre Persée. Cette fable est peut-être fondée en partie sur une histoire véritable. Proétus, frère d'Acrise, touché des charmes de sa nièce, se fit, dit-on, ouvrir les portes de la tour à force d'argent. Le reste de cette relation mythologique paraît être pris dans l'Ecriture sainte (voyez *Acrise*).

DANAÏDES, filles de Danaüs, roi d'Argos, étaient au nombre de cinquante. Elles furent mariées à autant de leurs cousins germains, fils d'Egyptus. A la persuasion de leur père, elles tuèrent inhumainement tous leurs maris la première nuit de leurs noces, à l'exception d'Hypermnestre, qui sauva le sien. Ses sœurs furent condamnées dans les enfers à verser continuellement de l'eau dans des tonneaux percés. Horace a célébré cette histoire dans une de ses plus belles odes, l. 5, od. 11, *Mercuri, nam te docilis magistro*, etc.

DANAUS, roi d'Argos, fils de Bélus, père des Danaïdes, s'empara du royaume d'Argos, vers l'an 1475 avant J.-C. L'oracle lui ayant annoncé qu'il serait détrôné par un de ses gendres, il donna l'ordre barbare dont il est parlé dans l'ar-

ticle précédent. Lyncée, mari d'Hypermnestre, le chassa de son trône, et y monta à sa place.

DAPHNÉ, fille du fleuve Pénée, aimée en vain par Apollon, fut métamorphosée en laurier.

DAPHNIS, jeune berger de Sicile, auquel on attribue l'invention des *vers bucoliques*, et fils de Mercure, aima une nymphe et l'épousa. Les deux époux obtinrent du ciel que celui des deux qui violerait le premier la foi conjugale deviendrait aveugle. Daphnis ayant oublié son serment, et s'étant attaché à une autre nymphe, fut privé de la vue sur-le-champ.

DARDANUS, fils de Jupiter et d'Electre, s'étant réfugié en Phrygie auprès du roi Teucer, épousa une de ses filles. Le beau-père et le gendre régnèrent ensemble avec une grande concorde, et jetèrent les premiers fondemens de la ville de Troie, vers l'an 1480 avant J.-C.

DÉDALE, artiste athénien, le plus industrieux de son temps, eut Mercure pour maître. Il inventa plusieurs instrumens, et fit même des statues, supérieures à toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. Ses grands talens ne l'empêchèrent pas de se livrer aux bassesses de l'envie. Talus, fils de sa sœur, inventeur d'une sorte de roue pour les potiers, excita sa jalousie ; il le précipita du toit d'une maison. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à la cour de Minos, roi de Crète. C'est-là qu'il construisit le labyrinthe, si célèbre dans les poètes. Dédale fut la première victime de son invention ; car ayant favorisé les amours de Pasiphaë, fille de Minos, éprise d'un taureau (d'où, suivant la fable, naquit le monstre *Minotaurus*, que Virgile appelle *veneris monumenta nefandæ*), il fut enfermé avec son fils dans le labyrinthe. Ils en sortirent l'un et l'autre par le secours des ailes artificielles qu'il colla à ses épaules et à celles de son fils Icаре avec de la cire ; ce dernier s'étant trop approché du soleil, la cire se fondit et il tomba dans la mer. Cocale, roi de Camique dans la Sicile, donna un asile à Dédale, où il demeura jusqu'à sa mort. On lui a attribué l'invention de la cognée, du niveau et des voiles des navires. On a dit que ses statues étaient autant d'automates animés. Mais Goguet pense avec raison que ces ouvrages tant vantés dans l'antiquité durent la plus grande partie de leur réputation à la grossièreté et à l'ignorance des siècles dans lesquels ils parurent. Pausanias, qui avait vu plusieurs

de ces statues, avouait qu'elles étaient choquantes; les proportions en étaient outrées et colossales. Plusieurs critiques regardent comme fabuleuse toute l'histoire de Dédale. Ceux qui, dans la mythologie, cherchent toujours des moralités, ont cru voir dans le fameux labyrinthe l'image de la raison humaine abandonnée à elle-même. « On peut, dit l'un d'eux, » considérer la raison comme semblable, » en quelque sorte, à ces palais enchantés » des poètes qui, dans l'étendue d'une » enceinte immense, comprenaient des » appartemens magnifiques, des jardins, » des forêts, des lacs, des cavernes et des » précipices. C'est un vrai labyrinthe où » se perd quiconque ne se défie pas des » galeries tortueuses de ce séjour insi- » dieux. Le grand architecte qui l'a fait » nous a donné un fil pour nous diriger » et nous conduire dans ces contours si » multipliés et si dangereux. Ce fil est la » foi de la révélation, l'autorité d'une » religion divine. »

Hic labor ille domus et inextricabilis error;
Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit.
Cæca regens filo vestigia.

ÆN. VI.

DÉDALION, frère de Cécis, fut si touché de la mort de Chioné sa fille, tuée par Diane, à qui elle avait osé se préférer pour la beauté, qu'il se précipita du sommet du mont Parnasse en bas. Apollon le changea en épervier.

DEIDAMIE, fille de Lycomède, roi de Scyros, de laquelle Achille eut Pyrrhus, lorsqu'il était caché à la cour de ce prince.

DEIOPEE, une des nymphes de la suite de Junon, qui la promit à Eole, à condition qu'il ferait périr la flotte d'Enée; Virgile l'appelle *Nympharum pulcher-rima*.

DÉIPHILE, fille d'Adraste, roi d'Argos, et femme de Tydée, dont elle eut le fameux Diomède.

DÉIPHOBE, fils de Priam, épousa Hélène après la mort de Paris; mais lorsque Troie fut prise, Hélène le livra à Ménélas pour rentrer en grâce avec son premier mari. Ce grec le mit dans l'état affreux où le représente Virgile.

..... Lacerum crudeliter ora,
Ora manusque ambas, populataque tempora
raptis
Auribus, et truncas inhonesta vulnere nares.

DÉIPHON, fils de Triptolème et de Méganire, ou, selon d'autres, fils d'Hippo-

thoon. Cérés l'aima tellement, que pour le rendre immortel et pour le purifier de toute humanité, elle le faisait passer par les flammes. Méganire, mère de ce prince, alarmée d'un tel spectacle, troubla par ses cris les mystères de cette déesse, qui monta aussitôt sur un char trainé par des dragons, et laissa brûler Déiphon.

DEJANIRE, fille d'Enée, roi d'Etolie, fit la conquête d'Hercule, qui combattit pour elle contre le fleuve Achéloüs. Le centaure Nessus ayant enlevé la maîtresse du héros, Hercule le perça d'un coup de flèche empoisonnée. Le mourant donna sa chemise teinte de son sang à Déjanire, en l'assurant que tant qu'Hercule la porterait, il ne pourrait jamais aimer une autre femme qu'elle. Déjanire, ayant été abandonnée pour Iole, envoya la chemise à son époux, qui devint aussitôt furieux. Il se jeta dans le feu d'un sacrifice; et sa femme, désespérée de sa mort, prit sa massue et se tua sur-le-champ.

DELPHIUS, fils d'Apollon et de Thyas, habitait les environs du mont Parnasse. Il bâtit Delphes, à laquelle il donna son nom. Il fut père de Pythiis, qui donna aussi le sien à cette même ville.

DEMOPHOON, fils de Thésée et de Phédre. Après l'expédition de Troie, où il s'était trouvé, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Thrace, il y épousa Phyllis, fille de Lycurgue, roi de cette contrée.

DESTIN, divinité allégorique qu'on fait naître du chaos. On le représente tenant sous ses pieds le globe de la terre, et dans ses mains l'urne dans laquelle est le sort des hommes. On croyait ses arrêts irrévocables, et son pouvoir si grand, que tous les autres dieux lui étaient subordonnés.

DEUCALION, roi de Thessalie, fils de Prométhée et de Pandore, épousa Pyrrha, fille d'Epiméthée, son oncle. Jupiter n'épargna que ces deux époux dans le déluge universel. Ils ressuscitèrent le genre humain, et repeuplèrent le monde en jetant derrière eux des pierres, ainsi que l'oracle de Thémis leur avait prédit. Les pierres de Deucalion furent changées en hommes et celles de Pyrrha en femmes. Cette fable de Deucalion est fondée, comme l'on voit, sur l'histoire sainte; mais un événement particulier à la Grèce l'a chargée de circonstances étrangères. On raconte que le cours du fleuve Pénée, sous le règne de Deucalion, roi de Thessalie, fut arrêté par un tremblement de terre, à l'endroit où ce fleuve, grossi des

eaux de quatre autres, se décharge dans la mer, et qu'il tomba cette année une pluie si abondante, que toute la Thessalie fut inondée; mais un événement de cette nature, supposé qu'il soit vrai, n'a pu faire imaginer l'extinction du genre humain, telle qu'Ovide la rapporte au premier livre des *Métamorphoses*, où il nous trace l'histoire de Deucalion.

DIANE, déesse de la chasse, fille de Jupiter et de Latone, était sœur d'Apollon. La fable l'appelle Lune ou Phœbé dans le ciel, Diane sur la terre, et Hécate dans les enfers. C'est à cause de ces différentes dénominations qu'on la dépeignait avec trois têtes et sous trois figures, et qu'on lui donnait le nom de la *triple Hécate*. On la représentait ordinairement sur un char d'or, traîné par des biches, armée d'un arc et d'un carquois rempli de flèches, vêtue d'une robe de couleur de pourpre, retroussée jusqu'au genou, avec un croissant sur la tête. On la regardait comme la déesse de la chasteté, parce qu'elle avait changé en cerf Actéon, qui avait eu l'indiscrétion de la regarder dans le bain, et cependant on lui donne cinquante fils et cinquante filles qu'elle aurait eus du berger Endymion. Un auteur dit qu'on a feint que Diane était la Lune dans le ciel, la déesse de la chasse sur la terre, et Proserpine dans les enfers, parce que la chasteté brille entre les vertus, comme la lune entre les étoiles; que la chasse est un exercice qui éloigne l'amour; et enfin que la chasteté fait triompher des enfers. Cette explication est plus sage que la fable qu'elle commente, mais elle est très peu naturelle. Le plus célèbre de tous les temples érigés à Diane était à Ephèse. Cet édifice, qui passait pour une des sept merveilles du monde, mais qui, comparé aux grands temples des chrétiens, était très peu de chose (voyez *Scéinus*), fut brûlé le jour de la naissance d'Alexandre le Grand, par un fou nommé Erostrate, l'an 336 avant Jésus-Christ. Voyez *Erostrate*.

DICTYNNE, nymphe de l'île de Crète, à laquelle on attribue l'invention des filets des chasseurs. On croit que c'est la même que Britomartis, fille de Jupiter, qui se jeta dans la mer pour éviter les poursuites de Minos, et qui fut mise au nombre des immortelles à la prière de Diane. Cette déesse avait aussi le surnom de *Dictynne*.

DICTYUS, de Crète, suivit fidèlement au siège de Troie, et composa, dit-on, l'*Histoire* de cette fameuse expédition. Un sa-

vant du XVI^e siècle composa une *Histoire de la guerre de Troie*, qu'il mit sous le nom de Dictys. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Mayence, on ne sait quelle année. Madame Dacier en donna une nouvelle édition, à l'usage du Dauphin, à Paris, 1680, in-4^o, avec *Darès Phrygius*. Perizonius en mit au jour une autre en deux vol. in-8^o, 1702, qu'on joint aux auteurs *cum notis Variorum*.

DIOMEDE, fille de Phorbas, qu'Achille substitua à Brisisé lorsqu'Agamemnon lui eut enlevé celle-ci.

DIOMEDE, fils de Tydée, petit-fils d'Enée, était roi d'Étolie, rival d'Achille et d'Ajaj. Il combattit au siège de Troie contre Enée et contre Hector. Il entra de nuit, avec le secours d'Ulysse, dans la citadelle de Troie, où il enleva le *Palladium*.

DISCORDE, déesse que Jupiter chassa du ciel, parce qu'elle brouillait continuellement les dieux. Elle fut si piquée de n'avoir pas été invitée aux noces de Thétis et de Pélée, avec les autres dieux, qu'elle résolut de s'en venger, en jetant sur la table une pomme d'or, sur laquelle étaient écrits ces mots : *A la plus belle*. Junon, Pallas et Vénus se disputèrent cette pomme. On représente la Discorde coiffée de serpens, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre et un poignard de l'autre; ayant le teint livide, les yeux égarés, la bouche écumante, et les mains ensanglantées. Virgile exprime ainsi son funeste pouvoir :

Tu potes unanimos armare in prælia fratres,
Atque odii versare domos, tu verbera tectis
Funereasque inferre faces: tibi nomina mille,
Mille nocendi artes.

DIUS-FIDIUS, ancien dieu des Sabins, dont le culte passa à Rome. Ce *Dius* ou *Deus-Fidius*, et quelquefois simplement *Fidius*, était regardé comme le *dieu de la bonne foi*; d'où était venu chez les anciens l'usage si fréquent de jurer par cette divinité. La formule du serment était *Me Dius-Fidius*, qu'on doit entendre dans le même sens que *Me Hercule*. On le croyait fils de Jupiter, et quelques-uns l'ont confondu avec Hercule.

DRYADES, nymphes qui présidaient aux bois et aux forêts: mais elles n'étaient point attachées à certains arbres comme les Hamadryades.

DRYAS, fille de Faune, qu'on révérait comme la déesse de la pudeur et de la

modestie. Il n'était pas permis aux hommes de se trouver aux sacrifices qu'on lui offrait.

DRYOPE, nymphe d'Arcadie, aimée de Mercure. Tenant un jour son fils entre ses bras, elle arracha une branche de lotos pour l'amuser. Bacchus, à qui cette plante était consacrée, en fut si irrité, qu'il la métamorphosa en arbre. Elle n'eut que le temps d'appeler sa sœur pour prendre l'enfant, qui aurait été enfermé avec elle dans l'écorce.

EAQUE (Eacus), fils de Jupiter et d'Egine, régna dans l'île d'Elhone, à laquelle il donna le nom de sa mère. La peste ayant dépeuplé son pays, il obtint de son père que les fournis seraient changées en habitans, qu'on nomma Myrmidons. Son intégrité et sa prudence le rendirent si recommandable, que Pluton l'associa à Minos et à Rhadamante pour juger les morts.

EHEMON, fils de Priam, et Chromis son frère, furent précipités de dessus leur char par Diomède, qui, après les avoir tués, les dépouilla de leurs armes et prit leurs chevaux.

ECHIDNA, monstre moitié femme, moitié serpent, fut mère du chien Cerbère, de l'hydre de Lerne, de la Chimère, du lion de Némée et du Sphynx.

ECHIDNE, reine des Scythes, qu'Hercule épousa, et de laquelle il eut trois enfans, Agathyrse, Gélon et Scythe, de qui l'on dit que sont sortis les rois de Scythie.

ECHINADES : c'étaient des nymphes qui furent métamorphosées en îles, pour n'avoir pas appelé Achéloüs à un sacrifice de dix taureaux auquel elles avaient invité tous les dieux des bois et des fleuves. Ces îles, situées près du golfe de Lépante, sont devenues fameuses dans ces derniers siècles, par la grande victoire navale, remportée sur les Turcs, par don Juan d'Autriche.

ECHION, roi de Thèbes. Ses deux filles se laissèrent immoler pour apaiser les dieux, qui affligeaient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui célébrèrent la mort glorieuse de ces deux princesses. — Il y a eu un autre **ECHION**, qui fut un de ceux qui aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes; et c'est de son nom que les Thébains ont été appelés Echionides.

ECHO, fille de l'Air et de la Terre. Cette nymphe habitait les bords du fleuve Cé-

phise. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeaient, parce qu'elle avait parlé d'elle imprudemment, et qu'elle l'avait amusée par des discours agréables, pendant que Jupiter était avec ses nymphes. Echo voulut se faire aimer de Narcisse, mais s'en voyant méprisée, elle se retira dans les grottes, dans les montagnes, dans les forêts, où elle sécha de douleur, et fut métamorphosée en rocher.

EDUSA, **EDUCA**, **EDULIA** ou **EDULICA**, divinité qui présidait à ce qu'on donnait à manger aux enfans, comme Potina ou Potica, à ce qu'on leur donnait à boire.

EGÉE, roi de l'Attique et mari d'Ethra, dont il eut Thésée, envoya son fils en Crète pour être la proie du Minotaure. Il avait ordonné aux matelots que quand ils reviendraient ils déployassent les voiles blanches si Thésée sortait du labyrinthe; mais comme ils étaient transportés de joie à la vue de leur patrie, ils oublièrent d'exécuter les ordres d'Egée, qui, pénétré de douleur et croyant son fils mort, se précipita dans la mer, qu'on appela depuis la mer *Egée*.

EGEONO ou **BRIARÉE**, fils de Titan et de la Terre. C'était un géant d'une force extraordinaire, qui avait cinquante têtes et cent bras. Il vomissait des torrens de flammes, et lançait contre le ciel des rochers entiers qu'il avait déracinés. Junon, Pallas et Neptune, ayant résolu d'enchaîner Jupiter dans la guerre des dieux, Thétis gagna Egéon pour Jupiter, qui lui rendit son amitié, et lui pardonna sa révolte avec les géants.

EGERIE, nymphe d'une beauté singulière, que Diane changea en fontaine. Les Romains l'adoraient comme une divinité, et les dames lui faisaient des sacrifices pour obtenir des accouchemens heureux. Numa feignit d'avoir des entretiens secrets avec cette nymphe, afin de donner plus d'autorité à ses lois, justement persuadé que le ciel seul pouvait sanctionner la législation humaine, mais inexcusable d'avoir employé l'imposture pour accréditer la sienne.

EGIALEE, sœur de Phaéton, à force de verser des larmes sur le malheur de son frère, fut métamorphosée avec ses sœurs en peuplier. On croit que c'est la même que Lampétie.

EGINE, fille d'Asope, roi de Béotie, fut si tendrement aimée de Jupiter, que ce dieu s'enveloppa plusieurs fois d'une

flamme de feu pour la voir. Il eut d'elle Eaque et Rhadamante.

EGISTHE, fils de Thyeste et de Pélopée, a été célébré par les poètes, qui en rapportent beaucoup de choses, que les savans croient moins appartenir à l'histoire qu'à la fable.

EGYPTUS, fils de Neptune et de Lybie, et frère de Danaüs, avait cinquante fils qui épousèrent les cinquante filles de son frère, appelées *Danaïdes*. (Voyez *Danaïdes*.) Ce prince mérita par sa sagesse, sa justice et sa bonté, que le pays, dont il était souverain, prit de lui le nom d'Égypte. Il régnait environ 320 ans avant la guerre de Troie.

ELECTRE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, et sœur d'Orèste, porta son frère à venger la mort de leur père, tué par Egisthe. — Il y eut aussi une nymphe de ce nom, fille d'Atlas. Elle fut aimée, de Jupiter, dont elle eut Dardanus, qui fonda le royaume de Troie.

ENCELADE, le plus puissant des géans qui voulurent escalader le ciel, était fils du Tartare et de la Terre. Jupiter renversa sur lui le mont Etna. Les poètes ont feint que les éruptions de ce volcan venaient des efforts que faisait ce géant pour se retourner, et que, pour peu qu'il remuât, la montagne vomissait des torrens de flammes.

ENDYMION, berger de la Carie, petit-fils de Jupiter. Diane, ou la Lune, amoureuse de lui, venait le voir toutes les nuits. Elle en eut plusieurs enfans. Voilà ce que la fable rapporte. Mais ceux qui, à travers ces voiles, cherchent les vérités qu'elle cache quelquefois, prétendent qu'Endymion était un astrologue, qui le premier observa le cours de la lune.

ENÉE, prince troyen, fils de Vénus et d'Anchise, et père d'Ascarne. Les Grecs ayant pris Troie, il se sauva la nuit, chargé des dieux de son pays, de son père, qu'il portait sur ses épaules, et menant son fils par la main. Après plusieurs aventures, il passa en Italie, où il obtint la main de Lavinie, fille du roi Latinus. Turnus, roi des Rutules, à qui elle avait été promise, fit la guerre au prince troyen, fut vaincu, et perdit la vie. Le vainqueur eut encore à combattre Mézence, roi des Toscans, allié des Rutules. La bataille se donna sur les bords de la rivière Numique. Enée disparut dans cette journée. Il se noya peut-être dans la rivière, ou il fut tué par les Toscans. Ascarne lui succéda. Virgile dans son *Enéide*, a inséré l'épi-

sode des amours d'Enée avec Didon, reine de Carthage, par une licence poétique, qui lui a fait rapprocher des temps séparés par un long espace (voyez *Didon*). Au reste, l'article d'Enée appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire. Divers auteurs, cités par Denys d'Halicarnasse, soutiennent qu'Enée n'aborda jamais en Italie. C'est ce qu'a tâché de prouver le savant Bochart dans une *Dissertation particulière*; et son opinion est celle de la plupart des gens de lettres qui ont éclairé les recherches historiques avec le flambeau de la saine critique. (Voy. *Débora*, *Homère*.)

ENVIE, divinité allégorique. On la représente avec des yeux égarés et enfoncés, un teint livide, et le visage plein de rides, coiffée de couleuvres, portant trois serpens d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, avec un serpent qui lui ronge le sein. Horace défie les tyrans d'inventer un supplice égal à celui que l'Envie fait souffrir à ses victimes :

Invidia siculi non invenère tyranni
Majus tormentum.

ÉPIMÉTHÉE, fils de Japet, et frère de Prométhée. Celui-ci avait formé les hommes prudents et ingénieux, et Epiméthée les imprudens et les stupides. Il épousa Pandore, statue que Minerve anima, et à qui tous les dieux donnèrent quelque belle qualité pour la rendre parfaite. Il eut de ce mariage Pyrrha, qui épousa Deucalion, fils de Prométhée.

ÉPIHALTE et **OCHUS**, enfans de Neptune et d'Iphimédie, étaient deux géants qui, chaque année, croissaient de plusieurs coudées, et grossissaient à proportion. Ils n'avaient encore que quinze ans lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. Ces deux frères se tuèrent l'un l'autre, par l'adresse de Diane qui les brouilla ensemble.

ÉRATO, l'une des neuf muses, préside aux poésies légères. On la représente sous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrtes et de roses, tenant d'une main une lyre, un archet de l'autre, et ayant à côté d'elle un petit Cupidon ailé, avec son arc et son carquois.

ÉRÈBE, fils du Chaos et des Ténèbres, épousa la Nuit, et en eut l'Éther et le Jour. Il fut métamorphosé en fleuve, et précipité dans le fond des enfers, pour avoir secouru les Titans.

ERECTHÉE ou **ÉRICHÉE**, fut un chasseur que Minerve prit soin d'élever

et de faire proclamer roi des Athéniens. Il donna son nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il savait tirer l'arc avec tant d'adresse, qu'Alcon son fils étant enlacé par un dragon, il perça le monstre d'un coup de flèche sans blesser son enfant.

ERECTHÉE, roi d'Athènes, succéda à Pandion son père, vers l'an 1400 avant J.-C. Il partagea tous les habitants de son royaume en quatre classes (c'est-à-dire, en guerriers, artisans, laboureurs et pâtres), pour éviter la confusion qui pouvait naître du mélange des conditions. Il fut père de Cécrops, deuxième prince de ce nom, qui, après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez Pylas son beau-père, roi de Mégare. Erecthée régna 50 ans. Après sa mort, il fut placé au rang des dieux, et on lui érigea un temple à Athènes. C'est sous son règne que les *marbres d'Arundel* placent l'enlèvement de Proserpine, et l'institution des mystères *éleusiens*; ce qui n'empêche pas que son règne n'appartienne à l'histoire des temps fabuleux.

ÉRÉSICTHON ou **ÉRISICTHON**, Thésalien, fils de Triopas. Cérès, pour le punir d'avoir osé abattre une forêt qui lui était consacrée, lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien sans pouvoir la satisfaire. Réduit à la dernière misère, il vendit sa propre fille, nommée Métra. Neptune, qui avait aimé cette fille, lui ayant accordé le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudrait, elle échappa à son maître sous la forme d'un pêcheur. Rendue à sa figure naturelle, son père la vendit successivement à plusieurs maîtres. Elle n'était pas plutôt livrée à ceux qui l'avaient achetée, qu'elle se déroba à eux en se changeant en cerf, en bœuf, en oiseau, ou autrement. Malgré cette ressource pour avoir de l'argent, elle ne put jamais rassasier la faim de son père qui mourut enfin misérablement en dévorant ses propres membres.

ERGINUS, roi d'Orchomène après son père Clyménus, fut en guerre avec Hercule qui le vainquit, le tua, et pillà ses états. Pindare fait un éloge magnifique d'Erginus dans une de ses odes.

ERICTHONIUS, fils de Vulcain et de la Terre, fut le 4^e roi d'Athènes. Après sa naissance, Minerve l'enferma dans un panier, qu'elle donna à garder aux filles de Cécrops, Aglaure, Hersé et Pandrose, avec défense de l'ouvrir; mais Aglaure et Hersé n'eurent aucun égard à la dé-

fense. Minerve les punit de leur curiosité, en leur inspirant une telle fureur, qu'elles se précipitèrent. Erichonius avait les jambes si tortues, que devenu grand, il n'osait paraître en public; il inventa les chars, et se servit si bien de cette nouvelle invention, où la moitié de son corps était cachée, qu'après sa mort il fut placé parmi les constellations, sous le nom du charretier ou Bootès. Il succéda à Amphictyon, vers 1515 avant J.-C., et régna 50 ans. Il institua les jeux panathénaiques en l'honneur de Minerve.

ERIGONE, fille d'Icare, se pendit à un arbre lorsqu'elle sut la mort de son père, que Méra, chienne d'Icare, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Elle fut aimée de Bacchus, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Les poètes ont feint qu'elle fut changée en cette constellation qu'on appelle la *Vierge*.

EROPE, femme d'Atrée, succomba aux sollicitations de Thyeste. Elle en eut deux enfants qu'Atrée fit manger dans un festin à leur propre père.

ERYPHILE. Voyez **AMPHIARUS**.

ERYX, fils de Butès et de Vénus. Fier de sa force prodigieuse, il luttait contre les passans et les terrassait; mais il fut tué par Hercule, et enterré dans le temple qu'il avait dédié à Vénus sa mère.

ESAQUE, fils de Priam et d'Alyxothé, aima tellement la nymphe Hespérie, qu'il quitta Troie pour la suivre. Sa maîtresse ayant été mordue d'un serpent, mourut de sa blessure. Esaque, de désespoir, se précipita dans la nier. Thétis le métamorphosa en plongeon.

ESCUAPE, fils d'Apollon et de la nymphe Coronis, fut élève du centaure Chiron, qui lui apprit tous les secrets de la médecine. Il y fit de si grands progrès, que, dans la suite, il fut honoré comme le dieu de l'art médical. Jupiter irrité contre lui, de ce qu'il avait rendu la vie au malheureux Hippolyte par la force de ses remèdes, le foudroya. Apollon pleura amèrement la perte de son fils; Jupiter, pour consoler le père, plaça Esculape dans le ciel, où il forme la constellation du serpentaire. Les plus habiles médecins de l'antiquité ont passé pour les fils d'Esculape. Ce dieu fut principalement honoré à Epidaure, ville du Péloponèse, où on lui éleva un temple magnifique. Il en avait aussi un fort célèbre à Rome. Il était représenté sur un trône, un bâton d'une main, et l'autre appuyé

sur la tête d'un serpent, avec un chien à ses pieds.

ESON, père de Jason, fils de Créthée, et frère de Pélidas, roi d'Iolchos ou de Thessalie. Parvenu à une extrême vieillesse, il fut rajeuni par Médée, à la prière de Jason son mari.

ESPERANCE. Les païens en avaient fait une divinité. Elle avait plusieurs temples à Rome. Les Grecs l'honoraient sous le nom d'*Elpis*.

ETEOCLE, roi de Thèbes, frère de Polynice, naquit de l'inceste d'Œdipe et de Jocaste. Il partagea le royaume de Thèbes avec son frère Polynice, après la mort d'Œdipe, qui ordonna qu'ils régneraient tour-à-tour. Étéocle étant sur le trône, n'en voulut pas descendre, et Polynice lui fit cette guerre qu'on appelle *l'entreprise des sept preux, ou des sept braves devant Thèbes*. Ces deux frères se haïssaient si fort, qu'ils se battaient dans le ventre de leur mère. Ils se tuèrent l'un et l'autre en même temps dans un combat singulier. La mort même ne put éteindre cette inimitié horrible : car leurs corps ayant été mis sur un même bûcher, on vit, disent les poètes, tandis qu'ils brûlaient, les flammes se séparer et former jusqu'à la fin une espèce de combat.

ETERNITÉ, *Æternitas*, *Æternitas*, divinité que les anciens adoraient, et qu'ils se représentaient à peu près comme le Temps, sous l'image d'un vieillard, tenant à la main un serpent qui forme un cercle de son corps en se mordant la queue, emblème de l'éternité. Claudien en fait une belle description dans le panégyrique de Stilicon.

ETHALIDE, fils de Mercure. On dit qu'il obtint de son père la liberté de demander tout ce qu'il voudrait, excepté l'immortalité. Il demanda le pouvoir de se souvenir de tout ce qu'il aurait fait, lorsque son âme passerait dans d'autres corps. Diogène Laërce rapporte que Pythagore, pour prouver la métempsycose, disait que lui-même avait été cet Ethalide.

ETHRA, fille de Pithée, roi de Trézène, ayant épousé Egée, roi d'Athènes, qui était logé chez son père, devint grosse de Thésée. Egée étant obligé de s'en retourner sans elle, lui laissa une épée et des souliers, que l'enfant qu'elle mettrait au monde devait lui apporter lorsqu'il serait grand, afin de le reconnaître. Thésée, dans la suite, alla voir son père, qui le reçut, et le nomma son héritier.

ETHRA, fille de l'Océan et de Thétis, femme d'Atlas, fut mère d'Illias et de sept filles. Hyas ayant été dévoré par un lion, ses sœurs en moururent de douleur ; mais Jupiter les métamorphosa en étoiles qu'on nomme pluvieuses : ce sont les Hyades chez les Grecs et les Succules chez les Latins.

ETOLE, fils de Diane et d'Endymion, obligé de quitter le Péloponèse où il régnait, s'empara de cette partie de la Grèce qu'on appela depuis *Etolie*. Elle se nommait auparavant Curctis et Hyantis.

EUMÉE, favori d'Ulysse, à qui ce prince confia le soin de ses états lorsqu'il partit pour Troie. Ce fut aussi celui auquel ce héros se fit connaître le premier à son retour, après vingt ans d'absence.

EUMENIDES ou **FURIES**, filles de l'Achéron et de la Nuit, étaient trois : Alecton, Mégère et Tisiphone. Elles châtaient dans le Tartare, et flagellaient avec des serpens et des flambeaux ardens ceux qui avaient mal vécu. On les représente coiffées de couleuvres, tenant des serpens et des flambeaux dans leurs mains.

EUROPE, fille d'Agénor, roi de Phénicie, et sœur de Cadmus. Cette princesse était si belle, qu'on prétend qu'une des compagnes de Junon avait dérobé un petit pot de fard sur la toilette de la déesse pour le donner à Europe. Elle fut aimée de Jupiter, qui, ayant pris la figure d'un taureau pour l'enlever, passa la mer, la tenant sur son dos, et l'emporta dans cette partie du monde à laquelle elle donna son nom.

EUROPUS, un des descendants d'Hercule, fut aïeul de Lycurgue.

EURYALE, héros troyen, suivit Enée après la ruine de Troie, et fut célèbre par sa tendre amitié pour Nisus. Il périt ainsi que Nisus, dans une sortie tentée par un excès de courage. La description de la mort de ces deux amis est un des plus beaux endroits de Virgile.

EURYBATE, héraut à qui Agamemnon donna la commission délicate d'enlever Briséis à Achille.

EURYBIE, nymphe, mère de Lucifer et des Etoiles.

EURYCLES, devin d'Athènes. On croyait qu'il portait dans son ventre le génie qui l'inspirait, ce qui le fit surnommer *Engastremythe*. Il eut des disciples qui furent appelés de son nom *Eurycléides* et *Engastrytes*.

EURYDICE, femme d'Orphé. En fuyant les poursuites d'Aristée, elle fut piquée

d'un serpent, de la morsure duquel elle mourut le jour même de ses noces. Orphée, inconsolable de cette mort, l'alla chercher jusque dans les enfers, et toucha par les charmes de sa voix et de sa lyre, les divinités infernales. Pluton et Proserpine la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderait point derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des sombres royaumes. Orphée ne put maîtriser ses regards, et il perdit sa femme pour toujours. Le détail de cette fable, inséré dans le 4^e livre des Géorgiques, est un chef-d'œuvre de l'art poétique.

EURYLOQUE, compagnon d'Ulysse. Il fut le seul qui ne but point de la liqueur que Circé fit prendre aux autres pour les changer en bêtes.

EURYSTHÉE, fut fils de Sténélus, roi de Mycènes, qui avait pour frère Amphitryon. Junon le fit naître avant Hercule, afin que, par une espèce de droit d'aînesse, il eût quelque autorité sur lui. Elle le suscita pour faire entreprendre à Hercule douze travaux, dans lesquels elle espérait voir périr celui à qui Jupiter avait promis de hautes destinées; mais Hercule sortit heureusement de tous ses travaux, et Eurysthée, contraint de se contenter du royaume d'Argos, cessa de persécuter ce héros.

EURYTHE, roi d'Echalie et père d'Iole. Ayant promis sa fille à celui qui remporterait sur lui la victoire à la lutte, Hercule se présenta, et le vainquit; mais Eurythe ne voulut pas la lui donner. Alors Hercule le tua d'un coup de massue, et enleva sa conquête.

EUTERPE, l'une des neuf Muses. Elle inventa la flûte, et c'est elle qui préside à la musique. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flûte, des hauts-bois, et ayant d'autres instrumens de son art auprès d'elle.

EUTEYME, fameux athlète. Il combattit long-temps, suivant la fable, contre un fantôme qui, se voyant vaincu, s'évanouit. Les Témésiens donnaient chaque année à ce fantôme une fille pour sa nourriture, afin qu'il ne tuât plus ceux qu'il rencontrait.

EVADNE, fille de Mars et de Thébée, fut insensible aux poursuites d'Apollon. Elle épousa Capanée, tué d'un coup de tonnerre au siège de Thèbes. Evadné se jeta sur le bûcher de son mari.

EVANDRE, Arcadien d'origine, passait

pour le fils de Mercure, à cause de son éloquence. Il aborda en Italie, selon la fable, environ 60 ans avant la prise de Troie. Faune, qui régnait alors sur les Aborigènes, lui donna une grande étendue de pays, où il s'établit avec ses amis. Il bâtit sur les bords du Tibre, une ville à laquelle il donna le nom de *Palantium*, et qui, par la suite, fit partie de celle de Rome. C'est lui qui enseigna aux Latins l'usage des lettres et l'art du labourage. Virgile, au huitième livre de l'Énéide, rapporte la manière dont il reçut Enée dans un palais modeste et champêtre, où avait logé Hercule; rien de plus philosophique et de plus moral que cette invitation :

Hæc limina quondam

Alcides subiit, hæc illum regia cepit.

Aude, hospes, contemnere opes et te quoque dignum

Finge Deo, rebusque veni non asper egenis.

Vers ingénieusement placés par un peintre chrétien sur l'étable de Bethléem, en substituant les mots *Rex cæli* à celui d'*Alcides*.

FABLE, divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit. On dit qu'elle épousa le Mensonge et qu'elle s'occupait continuellement à contrefaire l'histoire. On la représente avec un masque sur le visage, et magnifiquement habillée.

FAS, divinité qu'on regardait comme la plus ancienne de toutes : *Prima deum Fas*. C'est la même que Thémis ou la Justice.

FASCINUS, divinité tutélaire de l'enfance. On lui attribuait le pouvoir de garantir des maléfices. Dans les triomphes, on suspendait sa statue au-dessus du char, comme ayant la vertu de préserver le triomphateur des prestiges de l'orgueil. Son culte était confié aux Vestales.

FAUNE ou **FATUELUS**, troisième roi d'Italie, fils de Picus, auquel il succéda, et petit-fils de Saturne, régnait au pays des Latins vers l'an 1500 avant l'ère chrétienne. Il s'appliqua, dit-on, durant son règne, à faire fleurir l'agriculture et la religion. On le mit après sa mort au rang des divinités champêtres, et on l'adora comme fils de Mercure et de la Nuit. La figure de satyre qu'on lui donne ordinairement, avertit suffisamment que son règne appartient à la mythologie plus qu'à l'histoire. Les poètes le confondent quelquefois avec le dieu Pan.

FAVEUR, divinité allégorique, fille de l'Esprit et de la Fortune. Des poètes la représentent avec des ailes, toujours prête à s'envoler; aveugle, ou un bandeau sur les yeux, au milieu des richesses, des honneurs et des plaisirs; ayant un pied sur une roue, et l'autre en l'air, pour dire qu'elle ne tient à rien de solide. Ils disent que l'Envie la suit d'assez près.

FE, FO ou **FOHÉ**, nom du principal dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du ciel, et le représentent tout resplendissant de lumière, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une manière invisible. À sa droite est le fameux Confucius, et à sa gauche Lanza, chef de la seconde secte de la religion chinoise. Plusieurs savans pensent que Fohé est le même que Noé, et cette conjecture, autant fondée sur l'analogie du nom que sur l'antiquité supposée à Fohé, prend un nouveau degré de vraisemblance, quand on est instruit de ce qu'il faut penser des contes chinois (voyez *Yao*). Peut-être faut-il confondre le dieu Fohé avec le roi Fohi.

FELICITE ou **EUDOMÉNIE**, divinité allégorique, à laquelle on fit bâtir un temple à Rome. On la représentait comme une reine assise sur son trône, tenant un caducée d'une main, et une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au lieu de corne d'abondance.

FÉRONIE, déesse des bois, des vergers et des affranchis, tirait son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, aujourd'hui Saint-Sylvestre. Le feu ayant un jour pris dans un bois où elle avait un temple, ceux qui voulurent emporter la statue s'étant aperçus que le bois dont elle était faite reprenait sa verdure, la laissèrent. Son fils Hérilus avait reçu d'elle trois âmes; il n'en fut pas moins tué par Evandre, mais il fallut le tuer trois fois, comme le vainqueur lui-même le raconte au 8^e livre de l'Énéide :

Et regem hac Herilum dextra sub Tartara
misi,
Nascenti cui tres animas Feronia mater
(horrendum dictu) dederat; terna arma mo-
venda,
Ter letho sternendus erat.

FLORE, déesse des fleurs, nommée chez les Latins, *Flora*, et chez les Grecs, *Chloris*, épousa Zéphire, qui lui donna

l'empire sur toutes les fleurs. Son culte passa des Grecs aux Sabins, et des Sabins aux Romains. On la représentait ornée de guirlandes et couronnée de fleurs.

FOI, divinité allégorique, que les poètes représentent habillée de blanc, ou sous la figure de deux jeunes filles se donnant la main, ou sous celle de deux mains seulement, l'une dans l'autre. C'était proprement la fidélité, la constance dans l'amitié, comme on le voit dans la belle ode d'Horace, *Ad Fortunam*, où il parle ainsi de la Foi.

Te Spes, et albo rara fides colit
Velata panno : nec comitem abnegat,
Ulcumque mutata potentes
Veste domos inimica linquis.

FORTUNE, déesse fille de Jupiter et de Némésis, présidait au bien et au mal. On la représentait aveugle et chauve, sauf un bouquet de cheveux sur le sommet de la tête; toujours debout, avec des ailes aux pieds, dont l'un placé sur une roue qui tourne avec vitesse, et l'autre en l'air; quelquefois au milieu des flots agités, cherchant à fixer son pied sur un globe mobile et glissant. On l'appelait autrement Sort. Horace lui a adressé la belle ode : *O diça gratum quæ regis Antium*, etc.

FRAUDE, divinité qu'on représentait avec une tête humaine, d'une physiologie agréable, et le reste du corps en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

GALANTHUS, servante d'Alcmène, qui, pour avoir troupé Junon sur la naissance d'Hercule, fut transformée en belette.

GALATHÉE, nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris, fut aimée de Polyphème : elle lui préféra Acis que le géant écrasa avec un rocher.

GANYMEDE, fils de Tros, roi des Troyens. Jupiter, sous la forme d'un aigle, l'enleva et le transporta au ciel pour lui servir d'échanson et lui verser le nectar.

GÉNIE ou **GÉNIUS**, dieu de la nature, qu'on adorait comme la divinité qui donnait l'être et le mouvement à tout. Il était surtout regardé comme l'auteur des sensations agréables et voluptueuses; d'où est venu cette espèce de proverbe; si commun chez les anciens : *Genio indulgere*. On croyait que chaque lieu avait un génie tutélaire, et que chaque homme avait aussi le sien. Plusieurs même prétendaient que les hommes en avaient chacun deux,

un bon qui portait au bien et un mauvais qui inspirait le mal. Il est aisé de voir que ces opinions dérivait de l'ignorance de Dieu, de sa providence, de son immensité, présentes à tout et qui suffisaient à tout. On peut y voir aussi une corruption de ce que les livres saints nous apprennent des anges, ministres et exécuteurs des ordres de Dieu : le crédule et stupide paganisme en a fait autant de petits dieux particuliers.

GÉRYON, roi fabuleux des trois îles Minorque, Majorque et Iviça (anciennement les îles Baléares et Ébuse), avait trois têtes sur un seul corps. Horace l'appelle *Ter amplum Geryonem*. Il fut tué par Hercule, parce qu'il nourrissait des bœufs avec de la chair humaine. Un chien à trois têtes et un dragon à sept, gardaient ces bœufs : Hercule tua aussi ces monstres.

GLAUCUS, pêcheur célèbre dans la mythologie, fut métamorphosé en Triton et regardé comme un dieu marin. Circé l'aima inutilement ; il s'attacha à Scylla, que la magicienne par jalousie changea en monstre marin, après avoir empoisonné la fontaine où ces deux époux allaient se cacher.

GORDIUS, roi de Phrygie et père de Midas, était un laboureur qui parvint de la charrue au trône. Il n'avait pour tout bien que deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour trainer son chariot. Les Phrygiens ayant appris de l'oracle que celui qu'ils rencontreraient sur un char serait leur roi, ils discernèrent la couronne à Gordius. Midas, son fils, offrit le chariot de son père à Jupiter. Le nœud qui attachait le joug au timon était fait, dit-on, avec tant d'adresse, que le vulgaire étonné fit courir le bruit que l'empire de l'Asie appartiendrait à celui qui le dénouerait ; on citait même à ce sujet la décision d'un oracle. Alexandre-le-Grand passant à Gordium, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on disait être si merveilleux. Il vit le nœud, et sans s'amuser à le défaire méthodiquement, comme avaient cherché en vain tant d'autres, il brusqua la difficulté en le coupant d'un coup d'épée : ce qui fait dire à Q. Curce : *Oraculi sortem vel elusit vel implevit*.

GORGONES (les), trois sœurs, filles de Phorcus et de Céta. Elles demeuraient, suivant Hésiode, près du jardin des Hespérides, et transformaient en pierres ceux qui les regardaient. Elles n'avaient toutes

les trois qu'un seul œil, dont elles se servaient tour à tour. On les peint coiffées de couleuvres, avec de grandes ailes, des défenses de sanglier pour dents, et des griffes de lion aux pieds et aux mains. Persée délivra la terre de ces trois monstres, connus dans la fable sous les noms de Méduse, Euryale et Sthénio. Il coupa la tête à Méduse avec le secours de Minerve, et la déesse l'attacha à son égide ou bouclier.

GÉROPHONE, fille de Persée et d'Andromède, et femme de Périères, roi des Messéniens, se remaria, après la mort de son époux, avec Œbalus. C'est la première femme que l'histoire profane remarque s'être engagée en de secondes noces. On voit dans le quatrième livre de l'Énéide, que ces mariages étaient considérés comme une espèce d'adultère et une infidélité odieuse.

GRACES (Les) ou **CHARITES**, divinités célèbres, étaient filles de Jupiter et de la belle Eurynomé, fille de l'Océan, ou selon d'autres de Bacchus et de Vénus. On en comptait deux ou quatre, mais plus communément trois : Aglaïa ou Pasithée, Thalie et Euphrosine.

GYGÈS, officier et favori de Candaule, roi de Lydie, qui, par une sottise vanité, lui fit voir sa femme toute nue. La reine aperçut Gygès, et, soit amour pour lui, soit vengeance, elle ordonna à cet officier de tuer son mari, lui offrant à ce prix sa main et la couronne. Gygès devint roi de Lydie par ce meurtre, vers l'an 718 avant J.-C. (voyez *Candaule*). Platon raconte différemment cette usurpation : il dit que la terre s'étant entr'ouverte, Gygès, berger du roi, descendit dans cet abîme ; que là il vit un grand cheval, dans les flancs duquel était un homme qui avait à son doigt un anneau magique, doué de la vertu de rendre invisible, qu'il le prit et s'en servit pour ôter sans péril la vie à Candaule, et pour monter sur son trône. Mais ce récit merveilleux n'est qu'une greffe de la fable, mal entée sur la souche historique, si toutefois toute l'histoire de Lydie n'est pas fabuleuse (voy. *Cræsus*). — La mythologie vante un géant de ce nom, qui avait cent bras, comme Briarée son frère.

HAMMON. Voyez *Ammon*.

HARPALICE, la plus belle fille d'Argos, fut aimée éperdument de Climenus, son père, qui assouvît sa flamme incestueuse après avoir gagné sa nourrice. Il la maria

avec beaucoup de peine, et fit ensuite mourir son gendre pour la reprendre ; mais Harpalice, outrée de ce double crime, lui fit manger son propre fils, à l'exemple de Procné. Elle fut changée en oiseau, selon la fable. Climenus se tua de désespoir. Ces horreurs mythologiques ne sont utiles que par la leçon de la catastrophe. — Il y a eu deux autres **HARPALICE** : la première aima avec passion Iphicus, et mourut de chagrin de s'en voir méprisée ; c'est d'elle qu'un certain cantique fut appelé *Harpalice*. L'autre est l'objet de l'article suivant.

HARPALICE, fille d'Harpalicus roi des Amymnéens dans la Thrace, fut accoutumée de bonne heure par son père au maniement des armes. Elle le seconda dans la guerre qu'il soutint contre Néoptolème, fils d'Achille, qu'elle mit en fuite. Harpalicus ayant été tué quelque temps après par ses sujets, Harpalice se retira dans les bois, d'où elle fondait sur les bestiaux du canton, et les enlevait. Elle fut prise dans les filets qu'on lui avait tendus ; et après sa mort, les paysans se firent la guerre, pour avoir les troupeaux qu'elle avait volés.

HARPIES, monstres fabuleux, filles de Neptune et de la Terre, avaient un visage de femme, le corps de vautour, avec des ailes, des griffes aux pieds et aux mains, et des oreilles d'ours. Les principales étaient Aëlo, Ocypète et Célæno. Les Troyens de la suite d'Enée ayant tué les troupeaux qui appartenaient aux Harpies, eurent une espèce de guerre à soutenir contre elles ; et Célæno dans sa fureur fit à Enée les plus terribles prédictions.

HÈBÈ, fille de Jupiter et de Junon, et déesse de la jeunesse. Jupiter lui donna le soin de verser à sa table le nectar. Un jour, étant tombée en présence des dieux, elle en eut tant de honte qu'elle n'osa plus reparaitre depuis ; et Jupiter mit Gany-mède à sa place. Hercule l'épousa ; et en sa considération, elle rajeunit Iolais. On l'appelait aussi *Juventa*.

HÉCATE, fille de Jupiter et de Latone. C'est ainsi qu'on nommait Diane dans les enfers. Elle tenait au-delà du Styx, pendant cent ans, les ombres de ceux qui avaient été privés de la sépulture. Hécate était regardée comme la déesse de la nuit, des ombres, des enfers et des songes : elle présidait aux enchantemens et à la magie. On la représentait tantôt avec un seul corps à trois têtes et à quatre bras, tellement disposés, que, de quelque

côté qu'on se tournât, chaque tête avait ses deux bras ; tantôt avec trois figures adossées les unes aux autres. — **HÉCATE**, est aussi le nom d'une magicienne de l'antiquité, qui, après avoir empoisonné plusieurs personnes qu'elle haïssait et même son père, chercha un asile chez Ælès son oncle, roi de Colchos, qu'elle épousa, et dont elle eut la fameuse Médée.

HECTOR, fils de Priam et d'Hécube, fut la terreur des Grecs, et fit de grands ravages dans leur armée. Sa force était prodigieuse ; il leva seul, très facilement, une pierre que deux hommes des plus robustes n'auraient levée de terre qu'avec peine, et la jeta contre le milieu de la porte du camp des Grecs, qu'il enfonça avec un fracas horrible. Suivant les oracles, tant que le redoutable Hector vivrait, l'empire de Priam ne pouvait être détruit. Il porta le feu jusque dans les vaisseaux ennemis, et tua Patrocle qui voulait s'opposer à ses progrès. Il fut enfin vaincu et tué par Achille, qui exerça sur son cadavre une vengeance basse et lâche, en le traînant trois fois autour des murs de Troie. Voyez *Enée*, *Homère*.

HÉCUBE, fille de Dymas, roi de Thrace, et femme de Priam. Après la prise de Troie, elle échut en partage à Ulysse. Elle eut tant de douleur de voir immoler sa fille Polyxène sur le tombeau d'Achille, et de trouver son fils Polydore tué par la trahison de Polymnestor, à qui elle l'avait confié, qu'elle se creva les yeux ; ensuite, vomissant mille imprécations contre les Grecs, elle fut métamorphosée en chienne.

HELENE, fille de Tyndare et de Lédæ, et sœur de Clytemnestre, épousa Ménélas, roi de Sparte, et fut enlevée par Thésée, qui la rendit peu après. Ensuite Pâris, fils du roi Priam, la vint enlever, et la conduisit à Troie ; ce qui causa un soulèvement général dans toute la Grèce contre cette ville. Enée l'ayant aperçue à la lueur des flammes qui consumaient Troie, voulut la tuer comme cause du malheur de sa patrie ; mais Vénus lui apparut et lui fit cette sage leçon, si utile dans les disgrâces :

Non tibi Tyndaridis facies invisa Lacæne.
Culpatisque Pâris ; divûm inclementia, di-
vûm
Has evertit opes.

Après la mort de Pâris, Hélène avait épousé Déiphobe son frère, qu'elle livra

à Ménélas, pour rentrer en grâce avec lui. Ménélas la conduisit en triomphe à Sparte. Dès que son mari fut mort, elle se retira dans l'île de Rhodes, auprès de Polixos sa parente, qui la fit pendre à un arbre, pour la punir d'avoir causé la perte d'une infinité de héros. Voyez *Homère*.

HELENUS, fameux devin, fils de Priam et d'Hécube. Outré de dépit de n'avoir pu obtenir Hélène en mariage, il quitta Troie, et fut fait prisonnier de guerre par les Grecs. Poussé par son ressentiment, il leur découvrit, dit-on, un moyen sûr pour surprendre cette ville. Il prédit depuis à Pyrrhus une navigation heureuse, et reçut de lui la Chaonie, où il bâtit beaucoup de villes. Le fils d'Achille lui céda aussi Andromaque, veuve d'Hector : Hélénus la traita avec les plus grands égards, et en eut un fils nommé Cestrinus. Virgile, au troisième livre de l'Enéide, donne d'Hélénus une idée avantageuse, et rapporte la bonne réception qu'il fit à Enée.

HEMUS, roi de Thrace, fils de Borée et d'Orythie, et mari de Rhodope. Il fut métamorphosé en montagne avec sa femme, pour avoir voulu se faire honorer, lui comme Jupiter, et sa femme comme Junon. C'est le Mont-Hénus ou Argentaro, qui sépare la Romanie et la Macédoine de la Bulgarie.

HELIADES, filles du Soleil et de Clymène, et sœurs de Phaéton, de la mort duquel elles furent si sensiblement touchées, que les dieux les métamorphosèrent en peupliers, et leurs larmes en ambre.

HERCULE, fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, né à Thèbes, dans la Béotie, vers l'an 1280 avant Jésus-Christ, est célèbre dans l'antiquité fabuleuse par des actions héroïques qui exigeaient une force et un courage extraordinaire, et surtout parce qu'on appela les *douze travaux*, auxquels Junon l'avait condamné. Etant encore au berceau, il étouffa deux serpents que cette jalouse déesse avait envoyés contre lui. Il tua dans la forêt, ou dans le marais de Lerne, une hydre épouvantable, qui avait plusieurs têtes, lesquelles renaissaient à mesure qu'on les coupait. Il prit et tua à la course une biche qui avait des cornes d'or et des pieds d'airain. Il étrangla dans la forêt de Némée un lion extraordinaire, dont il porta depuis la peau pour se couvrir. Il mit à mort Busiris, roi d'Égypte,

qui faisait émmoler tous les voyageurs ; il punit Diomède, roi de Thrace, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine. en le faisant manger par ses propres chevaux. Il prit sur la montagne d'Erimanthe en Arcadie, un sanglier qui désolait toute la contrée, et qu'il mena à Eurysthée. Il tua à coups de flèches tous les horribles oiseaux du lac Stympale ; il dompta un taureau furieux, qui désolait la Crète ; il vainquit le fleuve Achéloüs, à qui il arracha une corne, qu'il lui rendit néanmoins en recevant celle de la chèvre Amalthée, et étouffa dans ses bras le géant Anthée. Il déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir tué le dragon qui les gardait ; soulagea Atlas, en soutenant fort long-temps le ciel sur son dos ; massacra plusieurs monstres, comme Gérion, Cacus, Tyrrhène et d'autres ; combattit les géants Albion et Bergion, dompta les centaures, et nettoya les étables d'Augias. Il tua un monstre marin, auquel Hésione, fille de Laomédon, était exposée, et, pour punir Laomédon qui lui refusa des chevaux qu'il lui avait promis, il renversa les murailles de Troie, et donna Hésione à Télamon. Il défit les Amazones, et donna leur reine Hippolyte à Thésée ; il descendit aux enfers, enchaina le chien Cerbère, et en retira Alceste, qu'il rendit à son mari Admète. Il tua le vautour qui mangeait le foie de Prométhée, attaché au mont Caucase, sépara les deux montagnes Calpé et Abyla, et joignit par ce moyen l'Océan à la Méditerranée. Croquant qu'il était là le bout du monde, il y éleva deux colonnes, qu'on appela depuis *Colonnes d'Hercule*, sur lesquelles on dit qu'il grava une inscription, dont le sens était : *Non plus ultra*. Ce héros périt dans un bûcher qu'il s'était dressé lui-même. Les dieux l'immortalisèrent, et il fut reçu dans le ciel, où il épousa Hébé, déesse de la jeunesse. On le représente ordinairement sous la figure d'un homme fort et robuste, la massue en main, et couvert de la peau du lion de Némée. Il a quelquefois l'arc et la trousse, ou la corne d'abondance sous le bras ; fort souvent on le trouve couronné de feuilles de peuplier blanc. On donne à Hercule plusieurs femmes et plusieurs maîtresses. Les savans ont bâti divers systèmes sur ce héros, réel ou imaginaire. Quelques-uns ont cru voir de l'analogie avec les exploits de Samson, et ont expliqué le bûcher où Hercule s'immola, par le bâtiment sous lequel Samson

s'ensevelit volontairement. Vossius ne voit dans Hercule qu'une allégorie du soleil ; et les douze travaux du fils d'Alcmène ne sont à ses yeux que les douze signes du zodiaque. Suivant Leclerc, Hercule était un négociant phénicien qui avait fait de grands établissemens, de longs voyages, et avait étendu fort loin son commerce. Noël Lecomte regardait les actions d'Hercule comme autant d'emblèmes de vérités morales. L'abbé Banier, qui croyait que les fables n'étaient que des altérations des vérités historiques, croit à l'existence d'Hercule ; mais, comme selon lui, plusieurs héros ont porté ce nom, et que certains auteurs en font même monter le nombre jusqu'à quarante-trois, il prétendait que les Grecs avaient chargé le seul Hercule thébain des exploits de tous les autres ; ce qui faisait tout le merveilleux de son histoire. L'abbé Bergier trouvait dans cette même histoire d'Hercule une topographie mal entendue de plusieurs cantons de Grèce, ou des autres parties du monde. Enfin, selon Gêbelin, les travaux d'Hercule n'étaient autre chose que des symboles du défrichement et de la culture des terres. Il résulte de cet amas de systèmes opposés, qu'on ne parviendra pas aisément à expliquer d'une manière satisfaisante le fondement des fables débitées sur Hercule ; il est peut-être de la sagesse de ne pas s'en occuper. *C'est*, dit un auteur en parlant de ces sortes d'histoires, *comme si on se fatiguait à expliquer un rêve.*

HERMAPHRODITE, fils de Hermès et de Vénus. La nymphe Salmacis l'aima long-temps, et obtint des dieux que leurs corps demeurassent toujours unis et n'en fissent plus qu'un. On les appela depuis *Androgynes*, c'est-à-dire hommes et femmes : nom qui est resté à ceux dont le sexe est douteux, et qui ont quelque trait de l'un et de l'autre : mais les naturalistes sont d'accord que jamais il n'y a eu d'androgyné parfait, et que, si la nature met quelquefois de la confusion dans ses desseins ou ses moyens, elle ne s'égare jamais dans la poursuite de son but.

HERMÈS ou **MERCURE-TRISMÉGISTE**, c'est-à-dire *trois fois grand*, philosophe égyptien, réunit le sacerdoce et la royauté, selon les uns, et fut seulement conseiller d'Isis, femme du roi Osiris, selon d'autres. Il florissait vers l'an 1900 avant Jésus-Christ. Le président d'Espagne a donné le *Traité de l'ouvrage secret de la philosophie d'Hermès dans sa Philosophie*

naturelle, 1631, in-8°. On attribue à cet ancien philosophe, ou à son fils Thot, l'invention de l'écriture, des premières lois égyptiennes, de la musique, de la lutte ; mais il est difficile de croire que le même homme ait inventé tant de choses différentes. Hermès, personnage réel ou fabuleux, est regardé comme le père des chimistes, alchimistes, chercheurs de la pierre philosophale, magnétiseurs, et autres partisans de la philosophie occulte. Les deux dialogues intitulés : *Pimander* et *Asclepius*, qui parurent à Trévise en 1471, in-fol., sous le nom d'*Hermès*, sont d'un auteur qui vivait au plus tôt dans le XI^e siècle de l'Eglise.

HERO, fameuse prêtresse de Vénus, demeurait près de l'Hellespont. Léandre, jeune homme d'Abidos, qui l'aimait, passait tous les soirs à la nage le bras de cette mer pour l'aller voir. Elle allumait au haut d'une tour un fanal pour le diriger dans les ténèbres de la nuit ; mais Léandre s'étant noyé dans le trajet, Héro se jeta de désespoir dans la mer, et y périt.

HESPER ou **HESPERUS**, fils de Japhet, et frère d'Atlas. Il fut changé en une étoile appelée *Phosphorus* quand elle précède le lever du soleil, et *Hespérus* quand elle paraît après son coucher. C'est la planète de Vénus.

HESPÉRIDES, filles du précédent. Elles étaient trois sœurs, et leur nom était Eglé, Aréthuse et Hespérèthuse. Elles possédaient un beau jardin rempli de pommes d'or, et gardé par un dragon qui vomissait des flammes, et qui fut tué par Hercule lorsque ce héros voulut pénétrer dans le jardin. (Selon quelques auteurs, le jardin des Hespérides était une des îles Canaries, qui sont renommées par leur fertilité, et le dragon était un des volcans qui s'y trouvaient, et qui s'éteignit.)

HIMÈRE ou **HÈMÈRE**, fils de Lacédémon, fut si pénétré de douleur d'un incestue qu'il avait commis sans le savoir, qu'il se jeta dans le Marathon, fleuve de la Laconie, auquel il donna son nom, et qui fut depuis appelé Eurotas.

HIPPODAMIE, fille d'Enomaüs, roi d'Elide. Ce prince ayant appris de l'oracle que son gendre lui ôterait le trône et la vie, ne la voulut donner en mariage qu'à celui qui le vaincrait à la course, parce qu'il était assuré que personne ne pouvait le surpasser en cet exercice. Enomaüs massacrait tous ceux qui en

sortaient vaincus : il tua jusqu'à treize princes. Pour les vaincre plus facilement, il faisait placer Hippodamie sur le char de ses amans, afin que sa beauté, qui les occupait, les empêchât en courant d'être attentifs à leurs chevaux; mais Pélops entra dans la lice, et le vainquit par adresse (voyez *Myrtille*). Œnomaüs se tua de désespoir, laissant Hippodamie et son royaume à Pélops, qui donna son nom à tout le Péloponèse. Voyez *Briséis*.

HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones. Phèdre, sa belle-mère, devint éperdument amoureuse de ce jeune prince, et osa lui déclarer la coupable passion dont elle brûlait. Comme elle vit qu'elle ne lui inspirait que de l'horreur, sa fureur jalouse la porta à l'accuser auprès de Thésée, d'avoir voulu attenter à son honneur. Ce malheureux roi la crut, et, dans un mouvement de colère, pria Neptune de venger ce crime prétendu. Le dieu l'exauça; et Hippolyte, se promenant dans un char sur les bords du rivage, auprès de Trézène, rencontra un monstre affreux qui sortait de la mer, et qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le traînèrent avec furie à travers les rochers. Esculape le ressuscita. Phèdre, déchirée par les remords, découvrit son crime à Thésée, et se donna la mort. (Le fonds de cette histoire a donné lieu à plusieurs *tragédies*, notamment à celle de Racine, qui est un de ses chefs-d'œuvre. Voy. *Racine Jean*).

HYACINTHE, fils de Piérius et de Cléo. Apollon et Zéphire l'aimèrent passionnément. Zéphir fut un jour si piqué de le voir jouer au palet avec Apollon, qu'il poussa le palet à la tête d'Hyacinthe, et le tua. Apollon le métamorphosa en fleur qu'on nomma depuis Hyacinthe.

HYAGNIS, père de Marsyas, qui fut vaincu par Apollon, inventa, selon Plutarque, la flûte et l'*harmonie phrygienne*, environ 1500 avant J.-C.

HYAS, fille d'Ethra, fut dévorée par un lion. Elle avait sept sœurs, qui en moururent de douleur; mais Jupiter les changea en étoiles pluvieuses. Ce sont les *Hyades* chez les Grecs, et les *Sicules* chez les Latins.

HYLLUS, fils d'Hercule et de Déjanire. Après la mort de son père, il épousa Iole; mais Eurysthée le chassa, aussi bien que le reste des Héraclides. Il se sauva à Athènes, où il fit bâtir un temple à la *Miséricorde*, dans lequel les Athéniens

voulurent que les criminels trouvassent un refuge assuré.

HYMENÉE ou **HYMEN**, divinité qui présidait au mariage. Il était fils de Bacchus et de Vénus. On le représente sous la figure d'un jeune homme blond, tenant un flambeau à la main, et couronné de roses. On appelait aussi de ce nom les vers qu'on chantait pour les nocces.

HYPERMNESTRE, fut la seule des cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos, qui ne voulut point obéir à l'ordre cruel que Danaüs avait donné à toutes ses filles de tuer leurs maris la première nuit de leurs nocces. Cette princesse sauva la vie à Lyncée, son époux, au péril de la sienne. Horace, dans l'ode *Mercuri nam te docilis magistro*, fait de son action généreuse un tableau plein d'intérêt et de vie.

HYPERION, titan, fils de Cœlus, fut chargé, dit-on, de conduire le char du soleil, ce qui l'a fait regarder par quelques-uns comme le père du Soleil, et par d'autres comme le soleil lui-même.

IAMBE, fille de Pan et d'Echo, fut servante de Métanire, femme de Céléüs, roi d'Eleusine. Personne ne pouvant consoler Cérés, affligée de la perte de sa fille Proserpine, elle sut la faire rire par ses bons mots, et adoucir sa douleur par des contes plaisans dont elle l'entretenait. On lui attribue l'invention de vers iambiques.

IAPIX, fils de Dédale, conquît une partie de la Pouille ou Apulie, ce qui fit donner le nom d'*Iapigie* à cette contrée d'Italie.

IASUS, fils de Cérète, roi de Toscane ou Etrurie, disputa, après la mort de son père, à son frère Dardanus, la succession du trône, et fut la victime de cette querelle jalouse. — Le père d'Atalante, laquelle se signala à la chasse du sanglier de Calydon, s'appelait aussi *Iasius*. Tout cela appartient à l'histoire des temps fabuleux.

ICARE (*Icarus*), fils de Dédale, prit la fuite avec son père, de l'île de Crète, où Minos les persécutait. On prétend que, pour se sauver plus promptement, ils inventèrent les voiles de vaisseau, et que celui d'Icare fit naufrage. Ce fait a donné lieu aux poètes de feindre que Dédale avait ajusté des ailes avec de la cire à Icare son fils, et que ce jeune homme s'étant trop approché du soleil, la cire se fondit, et qu'il tomba dans la mer, qui

fut depuis nommée la mer d'Icare on l'*Icarienne*, comme Ovide le dit dans ses *Tristes* :

Icarus Icarias nomine fecit aquas.

On connaît ces beaux vers d'Horace :

Tentavit vacuum Dædalus aera

Pennis non homini datis.

Cælum ipsum petimus stultitia.

Voyez *Dante* et *Olivier de Malmesbury*.

IDMON, fameux devin parmi les Argonautes, était fils d'Apollon, un des chefs de l'armée des Grecs d'Astérie. Il mourut dans ce voyage, comme il l'avait prédit.

IDOMÉNÉE, roi de Crète, était au siège de Troie. Après la prise de cette ville, il s'embarqua pour s'en retourner dans son royaume, et fit vœu, pendant une tempête, de sacrifier la première chose qui se présenterait à lui s'il en échappait. Ce prince se repentit bientôt d'avoir fait un tel vœu; car il rencontra son fils dès qu'il arriva à terre et l'immola. Ce sacrifice fut cause d'une peste si cruelle, que ses sujets indignés le chassèrent. Il alla fonder un nouvel empire dans la Calabre, y bâtit la ville de Salente, et rendit son peuple heureux. L'aventure d'Idoménée a fourni le sujet d'une tragédie à Crébillon, et d'un bel épisode à Fénélon dans son *Télémaque*.

ILUS, roi des Troyens, fils de Tros, et frère de Ganimède et d'Assaracus, aïeul d'Anchise, reçut ordre de l'oracle de bâtir une ville au lieu où se coucherait le bœuf dont lui avait fait présent Bysis, roi de Phrygie. Cette ville fut d'abord appelée *Ilium* de son nom. Ilus continua, contre Pélops, fils de Tantale, la guerre que Tros avait déclarée à Tantale, et le chassa de ses états. Il régna 54 ans.

INACHUS, premier roi des Argiens dans le Péloponèse, vers l'an 1858 avant J.-C., fut père de Phoronée qui lui succéda, et de Dio, qui fut aimée de Jupiter.

IO ou **ISIS**, fille d'Inachus et d'Ismène. Jupiter la métamorphosa en vache, pour la soustraire à la vigilance de Junon; mais cette déesse la lui demanda et la donna à garder à Argus. Mercure endormit cet Argus au son de sa flûte, et le tua par ordre de Jupiter. Junon envoya un taon qui piquait continuellement Io, et la fit errer partout : d'où vient qu'Horace l'appelle *Io vaga*. Les Egyptiens dressèrent des autels à cette divinité vagabonde, sous le nom d'Isis. Jupiter lui donna l'immortalité, et lui fit épouser Osiris. On représente Isis portant sur sa

tête, ou de grands feuillages bizarrement assemblés, ou une cruche, ou des tours, ou des crénaux de murailles, ou un globe, ou un croissant, ou une coiffure très basse. Assez souvent on la trouve dans les anciens monumens avec un enfant qu'elle tient sur ses genoux, ou à qui elle présente la mamelle. Dans d'autres figures, elle est toute couverte de mamelles, et on l'appelle *Isis multimamia*, et sous cette forme, elle paraît être la même que Cybèle, représentant la fécondité et les richesses de la nature

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, fut nommée par Calchas pour être la victime qu'il fallait sacrifier à Aulide, afin d'obtenir le vent favorable que les Grecs attendaient pour aller au siège de Troie. Agamemnon la livra au grand-prêtre; et dans le moment qu'on allait l'égorger, Diane enleva cette princesse, et fit paraître une biche en sa place. Iphigénie fut transportée dans la Tauride, où Thoas, roi de cette contrée, la fit prêtresse de Diane, à laquelle ce prince cruel faisait immoler tous les étrangers qui abordaient dans ses états. Oreste, après le meurtre de sa mère, contraint par les furies qui l'agitaient, à errer de province en province, fut arrêté dans ce pays, et condamnée à être sacrifiée. Mais Iphigénie, sa sœur, le reconnut dans l'instant qu'elle allait l'immoler, et le délivra, aussi-bien que Pilade, qui voulait mourir pour Oreste. Ils s'enfuirent tous trois, après avoir tué Thoas, et emportèrent la statue de Diane. Quelques savans pensent que la fable de ce sacrifice est tirée de l'histoire de la fille de Jephté et du sacrifice d'Abraham. (Le sacrifice d'Iphigénie est le sujet de l'une des plus belles tragédies de J. Racine, qui a changé le dénouement; et sa rencontre dans la Tauride avec son frère Oreste, est celui de l'un des opéras de Gluck.)

IRIS, fille de Thaumas et d'Electre, et sœur des Harpies, fut messagère de Junon : cette déesse la métamorphosa en arc, et la plaça au ciel, en récompense de ses services. C'est ce qu'on appelle *l'arc-en-ciel*. Virgile la peint ainsi :

Iris croceis per cælum roseida pennis
Mille trahens varios adverse sole colores.

IRUS, mendiant du pays d'Ithaque, faisait les messages des amans de Pénélope. Ayant insulté Ulysse, qui s'était

présenté à la porte du palais sous la figure d'un mendiant, ce héros indigné lui porta un si grand coup de poing, qu'il lui brisa la machoire et les dents, dont il mourut. Son nom sert quelquefois d'antonomase pour dire un gueux, un misérable, comme dans ce vers :

Irus et est subito, qui modo Cræsus erat.

IXION, roi des Lapithes, refusa à Déionée les présens qu'il lui avait promis pour épouser sa fille Dia ; ce qui obligea ce dernier à lui enlever ses chevaux. Ixion, dissimulant son ressentiment, attira chez lui Déionée, et le fit tomber par une trappe dans un fourneau ardent. Il eut de si grands remords de cette trahison, que Jupiter le fit mettre à sa table pour le consoler. Ses premières fautes ne le corrigèrent pas. Il osa aimer Junon, et tâcha de la corrompre ; mais cette déesse en avertit son époux qui, pour éprouver Ixion, forma une nue bien ressemblante à Junon, et la fit paraître devant Ixion, qui ne manqua pas alors de suivre les mouvemens de sa passion. De là le proverbe : *C'est la nue d'Ixion*, pour dire une illusion, une vaine jouissance. Alors Jupiter, trop convaincu de son dessein, foudroya ce téméraire, et le précipita dans les enfers, où les Euménides l'attachèrent avec des serpens à une roue qui tourne sans cesse.

ISIS. Voyez *Io*.

JANUS, roi d'Italie, commença d'y régner avant qu'Enée vint s'y établir. Il était fils d'Apollon et de Créuse, fille d'Erechthée, roi des Athéniens. Xiphus, mari de Créuse, l'adopta sans le connaître. Janus vint avec une puissante flotte aborder en Italie, en polica les peuples, leur apprit la religion, et bâtit sur une montagne une ville qu'il appela de son nom *Janicule*. Dans le temps qu'il signalait son règne parmi des peuples barbares, Saturne, chassé de l'Arcadie par Jupiter, aborda dans ses états, et y fut reçu en ami. Janus, après sa mort, fut adoré comme une divinité, et c'est la première de celles que ces peuples invoquaient. Romulus lui fit bâtir dans Rome un temple, dont les portes étaient ouvertes en temps de guerre, et fermées en temps de paix : de là ces beaux vers de Virgile, où le monstre de la guerre enchaîné est si bien dépeint :

..... Diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur Jani porte : furor improbus intus

*Sæva sedens super arma, et cinctum vinctus
abenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore
eruento.*

Son temple avait douze portes, qui désignaient les douze mois de l'année. Des médailles qui sont à la bibliothèque du roi de France, le représentent avec quatre visages, qui marquent les quatre saisons. On le peignait communément avec deux visages, tenant un bâton de la main droite, et une clef de la gauche.

JASON, fils d'Eson et d'Alcimède. Eson en mourant, le laissa sous la tutelle de Pélidas son frère, qui le donna à élever au centaure Chiron. Jason étant devenu grand, gagna tellement l'affection des peuples, que Pélidas chercha tous les moyens de le perdre, pour s'assurer du trône. Il persuada à Jason qu'il fallait entreprendre la conquête de la toison d'or, espérant qu'il n'en reviendrait pas. Le bruit de cette expédition s'étant répandu partout, les princes grecs voulurent y avoir part. Ils partirent sous ses drapeaux pour la Colchide, où cette toison était pendue à un arbre, et défendue par un dragon monstrueux. On les appela *Argonautes*, du nom de leur vaisseau nommé *Argo*. Aussitôt que Jason fut arrivé en Colchide, il s'attacha à Médée, magicienne, qui lui donna une herbe pour endormir le dragon. Il tua ce monstre, emporta la toison, et revint la présenter à son oncle Pélidas. Il avait enlevé, avec sa conquête, Médée, à laquelle il la devait ; mais son amour et son apparente reconnaissance ne survécurent guère au succès qui en était l'objet. S'étant retiré chez Créon, roi de Corinthe, il abandonna sa bienfaitrice pour épouser la fille de ce roi (voyez *Créuse*). Médée irritée conseilla aux filles de Pélidas de tuer leur père, et de le faire bouillir dans une cuve d'airain, leur faisant espérer qu'elles le rajeuniraient, et ensuite massacra elle-même les enfans qu'elle avait eus de Jason, et les lui servit par morceaux dans un festin. Ayant de plus empoisonné toute la famille royale de Créon, excepté Jason, qu'elle laissait vivre pour lui susciter continuellement de nouvelles traverses, elle se sauva dans les airs sur un char trainé par des dragons ailés. Cependant Jason s'empara de Colchos, où il régna tranquillement le reste de ses jours. Comme toute cette prétendue histoire est de soixante-neuf ans antérieure au siège de Troie (dont la réalité est encore un

problème), ou comprend combien peu elle mérite l'attention des lecteurs solidés. Plusieurs mythologistes ont cru y voir des faits et des personnages déguisés, et en ont donné diverses explications, mais en général peu satisfaisantes.

JUNON, sœur et femme de Jupiter, était fille de Saturne et de Rhée. Elle échappa à la cruauté de Saturne, qui voulait dévorer tous ses enfans. Elle épousa ensuite Jupiter, et en eut Ilithyie, Méné et Hébé. Junon devint si jalouse, qu'elle l'épiait continuellement, ne cessant de persécuter ses concubines, et même les enfans qu'il en avait eus. Après la défaite des dieux, auxquels elle s'était jointe dans leur révolte contre Jupiter, ce dieu la suspendit en l'air; et par le moyen d'une paire de meules d'aimant, que Vulcain inventa pour se venger de ce qu'elle l'avait mis au monde tout contrefait, il lui attacha sous les pieds deux enclumes, après lui avoir lié les mains derrière le dos avec une chaîne d'or. Les dieux ne purent jamais la délier, et sollicitèrent Vulcain de le faire, avec promesse de lui donner Vénus en mariage. Junon joignait à sa jalousie un orgueil insupportable. Elle ne put jamais pardonner à Paris de ne lui avoir pas adjugé la pomme d'or sur le mont Ida, lorsqu'il fut nommé juge de la beauté, entre elle, Vénus et Pallas. Elle se déclara, dès ce moment, l'ennemie irréconciliable du nom troyen. Toujours attentive aux démarches de Jupiter, ayant appris que sans elle il avait mis au monde Pallas, et l'avait fait sortir de son cerveau, elle donna toute seule aussi la naissance à Mars. Junon présidait aux mariages et aux accouchemens. Elle avait divers noms, selon les raisons pour lesquelles on lui faisait des sacrifices, et était honorée d'un culte particulier à Argos, à Carthage, etc. Les poètes la représentent sur un char trainé par des paons, avec un de ces oiseaux auprès d'elle. Tel est le personnage absurde, chimérique et ridicule, que l'aveugle gentilité a adoré pendant des siècles comme l'épouse du premier des dieux.

JUPITER, la première des divinités du paganisme, était fils de Saturne et de Rhée. Sans entrer dans les détails de tout ce que la mythologie en raconte, nous dirons seulement qu'il était regardé comme le dieu suprême et le maître de tout. On lui éleva des temples superbes par tout l'univers, et on lui donna des surnoms, suivant les lieux où il avait des autels.

Les Egyptiens le nommaient *Jupiter Ammon*, et l'adoraient sous la figure d'un bélier; mais son principal surnom était *Olympien*, parce qu'il demeurait, dit-on, avec toute sa cour sur le sommet du mont Olympe. On prétend que Varron a compté jusqu'à 300 Jupiter, dont les auteurs de l'antiquité, et surtout les poètes, ont réuni tous les traits pour n'en faire qu'un seul. Une infinité de passages des anciens prouvent que les païens, sous le nom méprisable et dégoûtant de *Jupiter*, ont adoré le vrai Dieu. En pesant les attributs dont le paganisme décorait cette idole, on ne peut guère s'empêcher d'adopter ce sentiment. Il paraît même certain que *Jovis*, génitif de *Jupiter*, est une corruption du nom du Dieu d'Israël, qui signifie l'être existant par lui-même. Mais c'est cette dégénération même de la grande et sublime idée d'un Dieu créateur, qui démontre la nécessité de la révélation et le bonheur de la foi : elle seule conserve les salutaires et importantes vérités que la raison aperçoit, sans pouvoir les maintenir et les défendre de la corruption.

LACHESIS, l'une des trois Parques qui tenaient le fuseau de la vie humaine. Voyez *Parques*.

LAMIE, fameuse courtisane, fille d'un Athénien, après avoir été joueuse de flûte, devint maîtresse de Ptolémée I^{er}, roi d'Égypte. Elle fut prise dans la bataille navale que Démétrius Polyorchète gagna sur ce prince auprès de l'île de Chypre. Le vainqueur l'aima autant que le vaincu, quoiqu'elle fût déjà d'un âge assez avancé. Les Athéniens et les Thébains lui élevèrent, comme à toutes les célèbres corruptrices des bonnes mœurs, un temple sous le nom de *Vénus Lamie*. Voyez *Lais*.

LAMPÉTIE ou **LAMPÉTUSE**, fille d'Apollon et de Nééra. Son père l'avait chargée du soins des tronneaux qu'il avait en Sicile. Les compagnons d'Ulysse en ayant tué quelques bœufs, Apollon porta ses plaintes à Jupiter, qui les fit tous périr.—Il y eut une autre **LAMPÉTIE**, sœur de Phaéton, laquelle fut métamorphosée en peuplier.

LAOCOON, fils de Priam et d'Hécube, et grand-prêtre d'Apollon, combattit la résolution qu'avaient prise les Troyens de faire entrer le cheval de bois dans la ville; mais ils s'obstinèrent à ne pas le croire. Alors, pour les convaincre que ses frayeurs étaient fondées, il osa décocher

une flèche dans les flancs de cette vaste machine, qui rendit à l'instant un son terrible, comme d'armes et de soldats renfermés ; mais les dieux, irrités contre Troie, bouchèrent les oreilles de ses citoyens à ses instances, et le punirent même de sa témérité. Il sortit à l'instant de la mer deux énormes serpents, qui vinrent attaquer ses enfans au pied d'un autel ; il courut à leur secours, et fut étouffé comme eux dans les nœuds que ces monstres faisaient avec leur corps. Virgile, dans le deuxième livre de l'*Énéide*, a décrit cet événement d'une manière pleine de force et d'images, qui a inspiré et dirigé le sculpteur Agésandre.

LAODAMIE, fille de Bellérophon, fut aimée de Jupiter, et en eut Sarpédon. Diane la tua à coups de flèches pour punir son orgueil. — Il y eut une autre **LAODAMIE**, fille d'Acaste. Elle mourut de douleur en embrassant l'ombre de son mari, Protésilas, tué par Hector.

LAODICE, fille de Priam et d'Hécube, et femme d'Hélécion. Elle est connue par sa passion effrénée pour Acamas, compagnon de Diomède au siège de Troie. — Il y eut trois autres **LAODICE**, l'une, femme de Phronée ; une autre, fille de Cynire ; la troisième, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, qu'on offrit en mariage à Achille.

LAOMÉDON, roi de Phrygie, fils d'Ilus et père de Priam, convint avec Neptune et Apollon d'une somme d'argent, s'ils voulaient l'aider à bâtir les murs de Troie. L'ouvrage étant fini, il ne voulut plus tenir sa parole. Pour l'en punir, Apollon affligea le pays d'une grande peste ; et Neptune envoya un monstre après une inondation terrible. Les Troyens consultèrent l'oracle, qui répondit que, pour être délivrés de leurs maux, il fallait réparer l'insulte faite aux dieux, en exposant au monstre Hésione, fille de Laomédon. Hercule vint délivrer cette infortunée, à condition qu'il l'épouserait ; mais ce prince refusa encore de lui donner sa fille, comme il l'avait promis. Hercule indigné, ruina sa ville, le tua, et donna Hésione à Télamon, qui l'emmena dans la Thrace.

LATONE, fille de Cæus et de Phébé. Comme Jupiter l'aimait, Junon, par jalousie, la fit poursuivre par le serpent Python ; et pendant toute sa grossesse, cette infortunée erra de côté et d'autre, jusqu'à ce que Neptune, par pitié, eût fait pa-

raître l'île de Délos au milieu des eaux, où elle alla se réfugier et y accoucha d'Apollon et de Diane.

LAVINIE, fille de Latinus, roi du Latium, était promise à Turnus, roi des Rutules ; mais elle épousa Enée, et en eut un fils posthume, nommé Sylvius, parce qu'elle l'enfanta dans un bois, où elle s'était retirée par la crainte qu'elle avait d'Ascanius, fils d'Enée.

LEDA, femme de Tyndare, fut aimée de Jupiter. Ce dieu, ne pouvant la surprendre, se métamorphosa en cygne, et la trompa en jouant avec elle sur les bords du fleuve Eurotas où elle se baignait. Elle conçut deux œufs, de l'un desquels sortirent Hélène et Clytemnestre, et de l'autre Castor et Pollux.

LEUCOTHOE, fille d'Orchame, roi d'Achémenie, et d'Erynone. Apollon, qui l'aimait, prit la figure de sa mère pour s'insinuer auprès d'elle, et en abusa par cet artifice. Orchame, irrité du déshonneur de sa fille, dont il fut instruit par Clytie, sa rivale, fit enterrer Leucothoe toute vive ; mais Apollon la changea en l'arbre qui porte l'encens.

LIBERTE, divinité allégorique. On la représentait sous la figure d'une femme vêtue de blanc, tenant un sceptre d'une main, un casque de l'autre, et ayant auprès d'elle un faisceau d'armes et un joug rompu : le chat lui était consacré. Quoique la liberté soit en général un bien précieux, elle est si sujette à dégénérer, que quelques moralistes mythologues ont douté s'il fallait la ranger parmi les divinités bienfaisantes ou sinistres. Horace a dit :

In vitium Libertas excidit et vim
Dignam lege regi.

LIBITINE, divinité qui présidait aux funérailles. C'est la même que Proserpine. Elle avait à Rome un temple où l'on gardait tout ce qui était nécessaire aux pompes funébres.

LINUS de Chalcide, fils d'Apollon et de Terpsichore, ou, selon d'autres, de Mercure et d'Uranie, et frère d'Orphée, fut le maître d'Hercule, auquel il apprit l'art de jouer de la lyre. Il s'établit à Thèbes, inventa les *vers lyriques*, et donna des leçons au poète Thamire. Linus fut tué par Hercule, disciple peu docile, qui, las et impatient de sa sévérité, lui brisa un jour la tête d'un coup de son instrument. Selon d'autres mythologues, il fut mis à mort par Apollon, pour avoir

appris aux hommes à substituer des cordes aux fils dont on montait alors les instrumens de musique. On trouve dans *Stobée* quelques vers sous le nom de *Linus*; mais on peut douter qu'ils soient de lui. Il paraît que, pour les lui attribuer, il faut au moins être sûr de son existence, qui, dans l'ensemble de son histoire, est certainement fabuleuse; mais quelques traits mythologiques ne doivent pas d'abord faire suspecter la réalité des hommes célèbres, ni les attributions qu'on leur a faites de divers ouvrages, puisque de très anciens et judicieux auteurs en ont parlé sans aucun doute. Virgile met *Linus* à côté d'*Orphée*.

Non me carminibus vincat nec Thracius Orpheus
Nec Linus : huic mater quamvis, atque huic
pater adsit.

LOCUTIUS, Voyez *Aïus*.

LYBAS, Grec de l'armée d'*Ulysse*. La flotte de ce prince ayant été jetée par une tempête sur les côtes d'Italie, *Lybas* insulta une jeune fille de *Témessé* que les habitans vengèrent en tuant le Grec. Bientôt les *Témessiens* furent tourmentés par un spectre qui exigea le sacrifice annuel d'une jeune fille : mais ils en furent délivrés par *Euthyme*.

LYCAON, roi d'*Arcadie*. Il fut métamorphosé en loup par *Jupiter*, pour avoir immolé un enfant, qu'il servit à ce dieu assis à sa table (voyez *Arcas*). — Il y a eu plusieurs autres **LYCAON** : un, frère de *Nestor*, qui fut tué par *Hercule*; un autre, fils de *Priam*, tué par *Achille*, etc.

LYCOMÈDE. Voyez *Achille*.

LYCURGUE, roi de *Thrace*, se déclara implacable ennemi de *Bacchus*; ce dieu, pour s'en venger, lui inspira une telle fureur, qu'il se coupa les jambes.

LYNCEE, un des *Argonautes* qui accompagnèrent *Jason* à la conquête de la toison d'or. Il avait la vue si perçante, selon la fable, qu'il voyait au travers des murs, et découvrait même ce qui se passait dans les cieus et dans les enfers. L'origine de cette fable vient de ce que *Lyncée* enseigna le moyen de trouver les mines d'or et d'argent, et qu'il fit des observations nouvelles sur l'astronomie.

LYNCEE, l'un des cinquante fils d'*Egyptus*, épousa *Hypermenestre*, l'une des cinquante filles de *Danaüs*, roi d'*Argos*; cette princesse ne voulut pas l'égorger la nuit de ses noces, à l'imitation de ses autres sœurs, et aima mieux désobéir à son

père que d'être cruelle envers son mari. *Lyncée*, échappé du danger, arracha le trône et la vie à son cruel beau-père.

MAÏA, fille d'*Atlas* et de *Pléione*, fut aimée de *Jupiter* et devint mère de *Mercur*. *Jupiter* lui donna à nourrir *Arcas*, qu'il avait eu de la nymphe *Calisto*; *Junon*, déjà irritée contre *Maïa*, lui aurait fait ressentir les effets de sa colère, si *Jupiter* ne l'eût soustraite à sa vengeance, en la plaçant au ciel parmi les étoiles.

MAMMONE, dieu des richesses chez les *Phéniciens*, était le même que *Plutus* chez les *Romains*. De là cette grande leçon de l'*Évangile*, qui rend si bien l'opposition du culte de Dieu avec l'esprit d'avarice : *Non potestis Deo servire et Mammonæ*. Souvent ce mot se prend pour les richesses mêmes, comme lorsque le Sauveur dit : *Facite vobis amicos de Mammona iniquitatis*.

MANTO, fille de *Tirésias*, et fameuse devineresse. Ayant été trouvée parmi les prisonniers que ceux d'*Argos* firent à *Thèbes*, elle fut envoyée à *Delphes*, et vouée à *Apollon*. *Alcméon*, général de l'armée des *Argiens*, en devint amoureux, et en eut deux enfans, un fils nommé *Amphiloque*, et une fille appelée *Tysiphone*.

MARICA, nymphe que le roi *Faunus* épousa, et de qui il eut *Latinus*. Elle donna son nom à un marais proche de *Minturne*, sur le bord duquel il y avait un temple de *Vénus*, que quelques-uns confondent avec *Marica* : cette dernière est, selon *Lactance*, la même que *Circé*.

MARS, dieu de la guerre, et fils de *Junon*. Cette déesse, piquée de ce que *Jupiter* avait mis au monde sans elle *Pallas*, voulut aussi enfanter sans la participation de son époux. *Flore* lui indiqua une fleur sur laquelle une femme s'asseyant, concevait sur-le-champ. *Junon* donna ainsi le jour à *Mars*, et le nomma le *Dieu de la guerre*. Ce dieu présidait à tous les combats. Il aima passionnément *Vénus*, avec laquelle *Vulcain* le surprit. Son histoire en général ne vaut pas mieux que celles des autres dieux, que la stupide gentilité affubla de toutes les passions et sottises des hommes, s'imaginant les justifier en les faisant régner jusque dans le ciel.

MARSYAS, né en *Phrygie*, excellait à jouer de la flûte; il mit le premier en chant les hymnes consacrées aux dieux. Étant arrivé à *Nysa* avec *Cybèle* dont il était aimé, il osa disputer à *Apollon* le prix de

l'harmonie. Mais en vain il déploya toutes les ressources de son art à emboucher son instrument. Apollon ayant marié avec grâce sa voix mélodieuse au son de sa lyre enleva tous les suffrages, hormis celui de Midas (*voyez* ce nom). Le très peu généreux vainqueur fit attacher son rival à un chêne, où il fut écorché vif. Il le changea ensuite en un fleuve de Phrygie, qui porte le nom de Marsyas. *Marsyas amnis*, dit Quinte-Curce, *fabulosis Græcorum carminibus inclytus*.

MAUSOLE, roi de la Carie. Après sa mort, Artémise sa femme lui fit faire un tombeau si superbe, qu'il passa pour l'une des sept merveilles du monde. C'est de là qu'on appelle *mausolées* les sépulcres magnifiques qu'on élève aux grands, ou même les représentations des tombeaux dans les pompes funèbres.

MÉDÉE, magicienne, fille d'Æta, roi de Colchos, épousa Jason, à qui elle facilita par ses enchantemens la conquête de la toison d'or. Elle le suivit dans son pays, et retarda son père qui la poursuivait, en semant le long du chemin les membres de son frère Absyrthe. Cicéron, dans son oraison, *pro lege Manilia*, fait allusion à cette fuite de Médée, et la compare à celle de Mithridate, qui arrêta les Romains par un artifice semblable, quoique moins cruel. Arrivée en Thessalie, elle rajeunit le vieil Eson, père de Jason. Pour venger son mari de la perfidie de Pélidas, qui l'avait envoyé à la conquête de la toison d'or, espérant qu'il y périrait, elle conseilla aux filles de ce Pélidas d'égorger leur père, et leur promit de le rajeunir. Ces filles crédules suivirent ce conseil abominable, et firent bouillir dans des chaudières les membres de Pélidas, comme Médée le leur avait ordonné; mais ce fut inutilement. Jason indigné, abandonna ce monstre, et épousa Créuse, fille de Créon. Médée, pour se venger encore, empoisonna le beau-père, la femme de Jason, et deux enfans qu'elle-même avait eus de lui, et se sauva sur un char traîné par deux dragons ailés. De retour dans la Colchide, elle remit son père Æta sur le trône, d'où on l'avait chassé pendant son absence (*voyez Médus*). Quelques auteurs prétendent que Médée est la même qu'Angitia. Quelque horreur que ce nom inspire, les anciens cependant y attachaient une idée de courage et de fermeté héroïque. Horace a dit :

Sit Medea ferox invictaque.

MÉDUS, fils d'Égée et de Médée, fut reconnu de sa mère dans le moment qu'elle pressait Persès, roi de Colchide, au pouvoir de qui il était, de le faire mourir, le croyant fils de Créon. Revenu de son erreur, elle demanda à lui parler en particulier, et lui donna une épée, dont il se servit pour tuer Persès lui-même. Médus remonta ainsi sur le trône d'Æta son aïeul, que Persès avait usurpé. Voilà ce que la fable raconte de Médus.

MÉDUSE, l'une des trois Gorgones, était fille aînée de Ceto et du dieu marin Phorcus. Neptune, épris de ses charmes, abusa d'elle dans le temple de Minerve. Cette déesse, irritée de ce sacrilège, métamorphosa les cheveux de Méduse, qui étaient d'un blond doré, en serpens, et donna à sa tête la vertu de changer en pierre tous ceux qui la regardaient. Persée, muni des talonnières de Mercure, coupa la tête de Méduse, du sang de laquelle naquit le cheval Pégase, qui, frappant du pied contre terre, fit jaillir la fontaine d'Hippocrène.

MÉGAPENTHE, fils de Prœtus, roi de Tyrinthe, changea ses états contre ceux de Persée, quand celui-ci eut tué son père Acrise. — Il y eut un autre **MÉGAPENTHE**, fils de Ménélas.

MÉGARE, fille de Créon et femme d'Hercule. Pendant la descente d'Hercule aux enfers, Lycus voulut forcer Mégare de lui céder le royaume et de se livrer à lui : mais Hercule, revenu du Tartare, tua l'usurpateur. Junon, toujours irritée contre Hercule, parce qu'il était fils d'une des concubines de Jupiter, trouva que cette mort était injuste, et lui inspira une telle fureur, qu'il massacra Mégare et les enfans qu'il avait eus d'elle.

MÉGERE, l'une des trois furies. *Voyez Euménides*.

MELAMPUS, fameux devin parmi les anciens païens, et habile médecin, était fils d'Amythaon et d'Aglaïa, et frère de Bias. Il vivait du temps de Prœtus, roi d'Argos, avant la guerre de Troie, et vers l'an 1580 avant J.-C. Il témoigna tant d'amitié et d'affection à son frère Bias, qu'il lui procura une femme, puis une couronne. Nélée, roi de Pyle, exigeait de ceux qui voulaient se marier avec sa fille, qu'ils lui amenassent des bœufs d'une grande beauté, qu'Iphiclus nourrissait dans la Thessalie. Mélampus, pour mettre son frère en état de faire ce présent à Nélée, entreprit d'enlever ces bœufs. Il n'y réussit pas, et fut mis en prison; mais

ayant prédit dans sa prison les choses qu'Iphiclus désirait savoir, il obtint pour récompense les bœufs qu'il voulait avoir et fut ainsi la cause du mariage de son frère. Quelque temps après, les filles de Proetus et les autres femmes d'Argos étant devenues furieuses, il offrit de les guérir, à condition que Proetus lui donnerait un tiers de son royaume et un autre tiers à son frère Bias. La maladie augmentant de jour en jour, l'on consentit à ces conditions, et Mélampus guérit les Argiennes en leur donnant de l'ellébore, qu'on nomma depuis *melampodium*. Il épousa Iphianasse, l'une des filles de Proetus, et fut le premier qui apprit aux Grecs les cérémonies du culte de Bacchus. Dans la suite, on lui éleva des temples et on lui offrit des sacrifices. Il entendait, selon la fable, le langage des oiseaux, et il apprenait d'eux ce qui devait arriver. Les vers qui rongent les bois répondaient à ses questions. Nous avons sous son nom plusieurs *Traité de médecine* en grec, qui sont évidemment supposés.

MELANION, fils d'Amphidamas et petit-fils de Lycurgue, roi d'Arcadie, épousa Athalante, fille d'Iasus, roi du pays, et en eut un fils nommé Parthénope.

MELANIPPE, fille d'Eole, épousa clandestinement Neptune, de qui elle eut deux fils. Son père en fut si irrité, qu'il fit exposer ces deux enfants aussitôt après leur naissance, et crever les yeux à Mélanippe, qu'il renferma dans une étroite prison. Les enfants, ayant été nourris par des bergers, délivrèrent leur mère de la prison où elle était enfermée, et Neptune lui ayant rendu la vue, elle épousa Métaponte, roi d'Icarie.

MÉLEAGRE, fils d'Enée, roi de Calydon, et d'Althée. Sa mère, accouchant de lui, vit les trois Parques auprès du feu, qui y mettaient un tison, en disant : *Cet enfant vivra tant que ce tison durera*. Althée alla promptement se saisir du tison, l'éteignit, et le garda bien soigneusement. Son fils, à l'âge de 15 ans, oublia de sacrifier à Diane, qui, pour s'en venger, envoya un sanglier ravager tout le pays de Calydon. Les princes grecs s'assemblèrent pour tuer ce monstre, et Méleagre à leur tête fit paraître beaucoup de courage. Atalante blessa la première le sanglier, et cette beauté guerrière lui en offrit la hure, comme la plus considérable dépouille. Les frères d'Althée, mécontents de cette déférence, prétendirent l'avoir ; mais le jeune prince, jaloux d'un présent

qui flattait son orgueil, et qui venait surtout d'une main chère, tua ses oncles et en resta possesseur. Althée vengea la mort de ses frères, en jetant au feu le tison fatal ; et Méleagre aussitôt se sentit dévorer les entrailles et périt misérablement. — Il ne faut pas le confondre avec MÉLÉAGRE, roi de Macédoine, l'an 280 avant J.-C.

MELISSA, fille de Mélissens, roi de Crète, selon la fable, eut soin, avec sa sœur Amalthée, de nourrir Jupiter de lait de chèvre et de miel. On dit qu'elle inventa la manière de préparer le miel : ce qui a donné lieu de feindre qu'elle avait été changée en abeille.

MELPOMÈNE, l'une des neuf Muses, déesse de la tragédie. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille, chaussée d'un cothurne, tenant des sceptres et des couronnes d'une main, et un poignard de l'autre.

MENADES, femmes transportées de fureur qui suivaient Bacchus, et qui mirent en pièces Orphée. On les appelait aussi *Bacchantes*.

MÉNALIPPE, citoyen de Thèbes, qui, ayant blessé à mort Tydée au siège de cette ville, fut tué lui-même. Tydée se fit apporter la tête de son ennemi, et assouvait sa vengeance en la déchirant avec ses dents, après quoi il expira. — Une fille du centaure Chiron se nommait MÉNALIPPE. Ayant épousé Eole, elle fut changée en jument, et placée parmi les constellation.

MENECÉ, fils de Créon, roi de Thèbes, se dévoua au salut de sa patrie, en se tuant volontairement, pour obéir à un oracle qui promettait à ce prix la fin des malheurs de Thèbes.

MÉNÉLAS (MÉNÉLAUS), frère d'Agamemnon, et roi de Lacédémone, avait épousé Hélène, que Paris vint lui enlever ; ce qui causa le fameux siège de Troie. Il s'y fit une grande réputation. Ce prince reprit sa femme et la conduisit à Lacédémone, où il mourut peu après son arrivée.

MENESTHÉE, ou MNESTEE, descendant d'Erichthée, s'empara du trône d'Athènes avec le secours de Castor et de Pollux, pendant l'absence de Thésée. Il fut un des princes qui allèrent au siège de Troie, et mourut à son retour dans l'île de Mélos, l'an 1185 avant J.-C., après un règne de vingt-trois ans.

MENTÈS, roi des Taphiens, dont Minerve prit la ressemblance pour assurer Pénélope qu'Ulysse était vivant, et pour

engager Télémaque à aller le chercher. Homère le distingue de Mentor.

MENTOR, gouverneur de Télémaque. C'était, dit-on, le Grec le plus sage et le plus prudent de son siècle : ce qui cependant n'en fait pas un éloge complet pour ceux qui savent quelle était la sagesse de ce temps et de ce pays là. Son nom de *Mentor* est devenu une espèce d'antonomase, pour dire un instituteur.

MERCURE, fils de Jupiter et de Maïa, était dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs. On le regardait comme le messager des dieux, principalement de Jupiter, dont il portait les ordres et exécutait les arrêts dans tout l'univers. Il conduisait les âmes dans les enfers, et avait le pouvoir de les en tirer. Il savait parfaitement bien la musique. Ce fut lui qui déroba les troupeaux, les armes et la lyre d'Apollon ; il se servit de cette lyre pour endormir et tuer Argus, qui gardait la vache Io. Il métamorphosa Battus en pierre de touche, délivra Mars de la prison où Vulcain l'avait enfermé, et attacha Prométhée sur le mont Caucase. On le représente ordinairement tenant un caducée (baguette entortillée de deux serpens) à la main, avec des ailes à la tête et aux talons. Comme la plupart des fables présentent des traits altérés de l'histoire sainte, quelques écrivains ont cru voir du rapport entre la baguette de Moïse et celle de Mercure, tant à raison des serpens, qu'à cause de la merveilleuse efficace que l'histoire attribue à l'une, et la mythologie à l'autre. L'on connaît ces vers de Virgile :

*Tum virgam capit. Hac animas ille vocat Orco
Pallentes : alia sub tristitia Tartara mittit ;
Dat somnos adimittique, et lumina morte resignat*

*Ille fretus agit ventos, et turpida tranat
Nubila.*

Æneid. IV.

MÉRION, conducteur du char d'Idoménée, se distingua beaucoup au siège de Troie. Homère l'a comparé à Mars pour la valeur. — Il y eut un autre **MÉRION**, fils de Jason, célèbre par ses richesses et par son avarice.

MÉROPE, fille d'Atlas et de Pléïone, et l'une des sept Pléïades, rendait une lumière assez obscure, selon la fable, parce qu'elle avait épousé Sisyphe, homme mortel, au lieu que ses sœurs avaient été mariées à des dieux. — **MÉROPE** est aussi le nom de la veuve de Cresphonte, héros

grec, laquelle reconnut son fils dans l'instinct même où elle allait l'immoler. Ce fils tua le tyran de Micène, meurtrier de son père Cresphonte, et remonta sur le trône. Il avait été sauvé du massacre de ses frères, et élevé à la campagne.

MIDAS, fils de Gordius, roi de Phrygie, reçut Bacchus avec magnificence dans ses états. Ce dieu, en reconnaissance de ce bon office, lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Midas demanda que tout ce qu'il toucherait se changeât en or. Il se repentit bientôt d'avoir fait une telle demande, car tout se changeait en or, jusqu'à ses aliments, dès qu'il les touchait. Il pria Bacchus de reprendre ce don, et alla par son ordre se laver dans le Pactole qui, depuis ce temps-là, roula des paillettes d'or. Quelque temps après, ayant été choisi pour juge entre Pan ou Marsyas et Apollon, il donna une autre marque de son peu de goût, en préférant les chants rustiques du dieu des bergers aux chants mélodieux d'Apollon. Le dieu des vers et de la musique, irrité, lui fit croire des oreilles d'âne.

MILETUS, fils d'Apollon et de Déïone, et selon d'autres d'Acasis, fille de Minos, voulut, mais en vain, détrôner son aïeul. Pour se soustraire à la colère de Jupiter, il passa de Crète en Carie, où il s'acquit, par son mérite et son courage, l'estime du roi Eurythus qui lui donna sa fille Dothée et lui assura son trône. Miletus, devenu roi, fit bâtir la ville de Milet, capitale de Carie.

MILON, fameux athlète de Crotone, s'était accoutumé, dès sa jeunesse, à porter de gros fardeaux. En augmentant tous les jours leur poids, il était parvenu à charger sur ses épaules des poids énormes. C'est ainsi qu'ayant acheté un veau, il le porta tous les jours à une certaine distance, et continua à le porter lorsqu'il fut devenu un très-grand taureau. Il en donna le spectacle aux jeux olympiques, et après l'avoir porté l'espace de cent vingt pas, il le tua d'un coup de poing, et le mangea, dit-on, tout entier en un seul jour. Il se tenait si ferme sur un disque qu'on avait huilé pour le rendre glissant, qu'il était impossible de l'y ébranler. On ne pouvait séparer un de ses doigts de l'autre ; quelque facilité qu'il donnât en présentant la main ouverte ou tendue. Par le gonflement des veines, il rompa un nerf de bœuf, dont il s'était entouré la gorge. Cet athlète assistait exactement aux leçons de Pythagore. On rapporte

que la colonne de la salle où ce philosophe tenait école, s'étant ébranlée, il la soutint lui seul, et donna le temps aux auditeurs de se retirer. Milon remporta sept victoires aux jeux pythiens, et six aux jeux olympiques. Il se présenta une septième fois; mais il ne put combattre faute d'antagoniste. Devenu vieux, il voulut avec ses mains rompre le tronc d'un gros arbre. Il en vint à bout; mais les longs efforts qu'il fit l'ayant épuisé, les deux parties du tronc se réunirent, et il ne put en arracher ses mains. Il était seul, et fut dévoré par les bêtes sauvages, l'an 500 avant J.-C. On ne risque rien à croire que plusieurs de ces faits sont défigurés et exagérés. Plusieurs de ces traits, tel que celui de la colonne, paraissent être pris de l'histoire de Samson. Voyez *Athamathos*, *Samson*.

MINERVE ou **PALLAS**, déesse de la sagesse, de la guerre et des arts, fut fille de Jupiter, qui ayant dévoré la nymphe Méthys, conçut par ce moyen, et fit sortir de son cerveau la déesse armée de pied en cap. Son père se fit donner un coup de hache sur la tête par Vulcain, pour la mettre au monde. Minerve est représentée avec le casque sur la tête, l'égide au bras, tenant une lance comme déesse de la guerre, et ayant auprès d'elle une chouette, et divers instrumens de mathématiques, comme déesse des sciences et des arts. Quelques savans ont cru que la génération de Pallas, déesse de la sagesse, dans le cerveau de Jupiter, était une corruption de la doctrine contenue dans les livres saints, touchant le Verbe éternel. Il est remarquable encore que les païens mettaient Pallas immédiatement après le dieu suprême, à l'exclusion de tout autre dieu et déesse, comme on voit dans la belle ode d'Horace : *Quem virum aut heroa*, où l'on trouve la plus grande idée de la divinité; puis celle de la sagesse, entremêlée d'une sorte d'arianisme :

Quid prius dicam solitis parentis
Laudibus, qui res hominum ac deorum,
Qui mare et terras, variisque mundum
Temperat horis?
Unde nil majus generatur ipso.
Nec viget quidquam simile aut secundum :
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

MINOS I^{er}, fils de Jupiter et d'Europe, régna dans l'île de Crète, et rendit ses sujets heureux par ses lois et par ses bien-

faits. Il bâtit des villes, il les peupla de citoyens vertueux, en écarta l'oisiveté, la volupté, le luxe et les plaisirs. Il eut un fils nommé Lycaste, père de Minos II, roi de Crète, d'Eaque et de Rhadamante, qui exercèrent la justice avec tant de rigueur, qu'ils eurent aux enfers l'emploi de juges des humains. On voit que tout cela appartient à l'histoire des temps fabuleux. Les marbres d'Arundel fixent le règne de Minos à l'an 225 avant la prise de Troie (dont l'existence est encore un problème), et 1452 avant Jésus-Christ.

MINOS III, roi de Crète, de la même famille que les précédens. Il défît les Athéniens et les Mégariens auxquels il avait déclaré la guerre pour venger la mort de son fils Androgée. Il prit Mégare par le secours de Scylla, fille de Nisus, roi de cette contrée, laquelle coupa à son père le cheveu fatal dont dépendait la destinée des habitans, pour le donner à Minos. Il réduisit les Athéniens à une si grande extrémité que, par un article du traité qu'il leur fit accepter, il les contraignit de lui livrer tous les ans sept jeunes hommes et sept jeunes filles pour être la proie du minotaure. C'était un monstre moitié homme et moitié taureau, né de Pasiphaé, femme de Minos et d'un taureau :

.... Veneris monumenta nefanda,

selon l'expression de Virgile, mais qui est aussi fabuleux dans l'ordre de la physique que dans celui de l'histoire. Minos enferma ce monstre dans un labyrinthe, parce qu'il ravageait tout, et ne se nourrissait que de chair humaine. Thésée, ayant été du nombre des jeunes grecs qui en devaient être la proie, le tua, et sortit du labyrinthe par le moyen d'un peloton de fil qu'Ariane, fille de Minos, lui avait donné.

MNEMOSYNE, ou la déesse Mémoire. Jupiter l'aima tendrement, et eut d'elle les Muses; elle en accoucha sur le mont Piéris.

MOLOCH, fameux dieu des Ammonites, à l'idole duquel ils sacrifiaient des enfans et des animaux. La statue de cette divinité barbare était un buste ou un demi-corps d'homme, qui avait une tête de veau, et tenait les bras étendus. Elle était creuse, et dans sa cavité on avait ménagé sept armoires, dont la première était destinée pour la farine, les cinq suivantes pour les différens animaux

qu'on lui immolait, et la septième pour les enfans qu'on voulait lui sacrifier. Ce demi-corps était posé sur une espèce de four où on allumait un grand feu ; et, de peur qu'on n'entendit les cris des enfans, on faisait un grand bruit avec des tambours et d'autres instrumens qui étourdissaient les spectateurs. Quelques auteurs prétendent qu'on ne brûlait point absolument les enfans ; mais que pour les purifier, on se contentait de les griller en les faisant passer entre deux feux que l'on allumait devant l'idole. Après cela, des philosophes ont paru surpris de ce que les adorateurs insensés de cette abominable divinité aient été l'objet de l'anathème prononcé contre eux dans les saintes lettres, et quelquefois exécuté par des princes zélés pour la raison, l'humanité et la gloire du vrai Dieu.

MOLORCHUS, vieux pasteur du pays de Cléone, dans le royaume d'Argos, reçut chez lui Hercule avec magnificence. Ce héros, pénétré de reconnaissance, tua en sa faveur le lion néméen, qui ravageait tous les pays des environs. C'est en mémoire de ce bienfait qu'on institua, en l'honneur de Molorchus, les fêtes appelées de son nom *Molorchéennes*.

MOMUS, fils du Soleil et de la Nuit, et le dieu de la raillerie, s'occupait uniquement à examiner les actions des dieux et des hommes, et à les reprendre avec liberté. On le représente levant le masque de dessus un visage, et tenant une marotte à la main. Neptune ayant fait un taureau, Vulcain un homme, et Minerve une maison, il les tourna tous trois en ridicule : Neptune, pour n'avoir pas mis au taureau les cornes devant les yeux, afin de frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules, afin de donner des coups plus forts ; Minerve, pour n'avoir pas bâti sa maison mobile, afin de pouvoir la transporter lorsqu'on aurait un mauvais voisin ; et Vulcain, de ce qu'il n'avait pas mis une fenêtre au cœur de l'homme, pour que l'on pût voir ses pensées les plus secrètes. On voit par cet essai de critique, le genre d'esprit de ce dieu. C'est la fable du gland et de la citrouille.

MOPSUS, fils d'Apollon et de Manto, et fameux devin du paganisme, vivait du temps de Calchas, autre célèbre devin, qui suivit les Grecs au siège de Troie. C'est aussi un nom commun parmi les bergers, comme on le voit dans les Bucoliques de Virgile.

MORPHEE, premier ministre du dieu

du sommeil, selon la fable, excitait à dormir ceux qu'il touchait avec une plante de pavot, et présentait les songes sous diverses figures. Ovide décrit ses fonctions dans le 11^e livre des *Métamorphoses*.

MUETTE (*Muta* ou *Tacia*), déesse du silence, et fille du fleuve Almon. Jupiter lui fit couper la langue et la fit conduire aux enfers, parce qu'elle avait découvert à Junon son commerce avec la nymphe Juterne. Mercure, touché de sa beauté, l'épousa, et en eut deux enfans nommés *Lares*, auxquels on sacrifiait comme à des génies familiers.

MURCIE, déesse de la paresse, chez les païens. Ses statues étaient toujours couvertes de poussière et de mousse, pour exprimer sa négligence. Son nom est dérivé du mot *murcus* ou *murcidus*, qui, chez les Romains, signifiait un *stupid*e, un *lâche*, un *paresseux*.

MUSES, déesses des sciences et des arts, filles de Jupiter et de Mnémosyne. Elles étaient neuf : Clio, Melpomène, Thalie, Euterpe, Terpsichore, Erato, Calliope, Uranie et Polymnie. Il y avait des peuples qui n'en admettaient que trois : Mélétee, Mnème et Ædé. D'autres en comptaient sept ; quelques-uns seulement deux. Quoiqu'il en soit du nombre, elles avaient Apollon à leur tête. Le palmier, le laurier et plusieurs fontaines, comme l'Hippocrène, Castalie et le fleuve Permesse, leur étaient consacrés. Elles habitaient les monts Parnasse, Hélicon, Piérius et le Pinde. Le cheval Pégase paissait ordinairement sur ces montagnes et aux environs. On représentait les muses jeunes, belles, chastes, aimant la retraite, pour avertir que sans mœurs et sans recueillement, l'étude et les plus rares talens deviennent inutiles.

MYAGRE, **MYODE** ou **MYAGORE**, dieu des mouches. On l'invoquait et on lui faisait des sacrifices pour être délivré des insectes ailés. En Afrique, on adorait cette divinité païenne sous le nom d'Achor. C'est le même que Béalzébut.

NARCISSE, fils de Céphise et de Lérियोpe, était si beau, que toutes les nymphes l'aimaient ; mais il n'en écouta aucune. Echo ne pouvant le toucher, en sécha de douleur. Tirésias prédit aux parens de ce jeune homme qu'il vivrait tant qu'il ne se verrait pas. Revenant un jour de la chasse, il se regarda dans une fontaine, devint si épris de lui-même, qu'il

sécha de langueur, et fut métamorphosé en une fleur qu'on appelle *narcisse*.

NATURE, fille de Jupiter. Quelques-uns la font sa mère, d'autres sa femme. Quelques anciens philosophes croyaient que la Nature n'était autre chose que Dieu même, et que Dieu était le monde, c'est-à-dire tout l'univers : misérable opinion, qui a encore des partisans parmi les prétendus savans de ce siècle, comme chez ceux de tous les siècles, qui se rangent dans ce troupeau qu'Horace appelait *Epicuri de grege porcos*. « La nature, dit-il, sagement un homme qui n'est pas suspect à ces gens là même, n'est point une chose, la nature n'est point un être. C'est le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et la succession des êtres. » Buffon, *Hist. nat.*, tom. 12.

NAUPLIUS, roi de l'île d'Eubée ou Négrepont, et père de Palamède. Son fils étant allé au siège de Troie, il y fut lapidé par suite des artifices d'Ulysse. Nauplius en fut indigné. Après la prise de Troie, voyant la flotte des vainqueurs battue par une violente tempête, il fit allumer des feux pendant la nuit sur les côtes de la mer, vis-à-vis des endroits où étaient les plus dangereux écueils, contre lesquels la plupart de leurs vaisseaux vinrent échouer. Nauplius ayant appris qu'Ulysse et Diomède étaient échappés, en conçut tant de dépit, qu'il se précipita dans la mer.

NAUSICA, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens dans l'île de Corcyre, accueillit avec beaucoup de bonté Ulysse, qu'un naufrage avait jeté sur la côte de cette île. Elle lui fit donner des habits et le servit auprès du roi son père. Cette princesse tient un rang distingué dans l'*Odyssée* d'Homère.

NECESSITÉ, divinité allégorique, fille de la Fortune, était adorée par toute la terre. Sa puissance était telle, que Jupiter lui-même était forcé de lui obéir. Personne n'avait droit d'entrer dans son temple à Corinthe. On la représentait toujours avec la Fortune sa mère, ayant des mains de bronze, dans lesquelles elle tenait de longues chevilles, de grands coins d'airain, des crampons et du plomb fondu. Horace la peint pittoresquement dans ces vers :

Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales et cuneos manu
Gestas aliena, nec severus
Vacus abest liquidumque plumbum.

NÉMÉE, fille de Jupiter et de la Lune, donna son nom à une contrée de l'Elide, où il y avait une vaste forêt, fameuse par le terrible lion qu'Hercule étouffa en faveur de Molochus. On y célébrait des jeux en l'honneur de ce demi-dieu.

NEMELISIS ou **ADRASTÉE**, déesse de la vengeance, fille de Jupiter et de la Nécessité, châtiât les méchans et ceux qui abusaient des présens de la Fortune. On la représente toujours avec des ailes, armée de flambeaux et de serpens, et ayant sur la tête une couronne rehaussée d'une corne de cerf. Elle avait à Rome un temple sur le Capitole, et un autre fort célèbre à Rhamnus, d'où lui vient le nom de *Rhamnusie*.

NÉNIE, déesse des funérailles. On donnait aussi ce nom aux chants funèbres, dont on attribue l'invention à Linnus. Comme ces chants étaient ordinairement vides de sens, on en prit occasion d'appeler *Nénie* les mauvais vers et les chansons vaines et puérides.

NEPTUNE, fils de Saturne et de Rhée. Lorsqu'il partagea avec ses frères, Jupiter et Pluton, la succession de Saturne, l'empire des eaux lui échut, et il fut nommé le dieu de la mer. Rhée l'avait sauvé de la fureur de son père, comme elle en avait garanti Jupiter, et l'avait donné à des bergers pour l'élever. Neptune épousa Amphitrite, eut plusieurs concubines, et fut chassé du ciel avec Apollon, pour avoir voulu conspirer contre Jupiter. Ils allèrent ensemble aider Laomédon à relever les murailles de Troie, et ce roi lui ayant refusé son salaire, il le punit en suscitant un monstre marin qui désolait tout le rivage. Il disputa en vain contre Minerve à qui donnerait un nom à la ville d'Athènes. On le représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des chevaux marins, tenant en sa main un trident.

NÉRÉE (*Nereus*), dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, épousa sa sœur Doris, dont il eut cinquante filles appelées Néréides ou nymphes de la mer. — Il ne faut pas confondre ce dieu avec la nymphe **NÉÉRÉE** (*Neera*), que le Soleil aima, et dont il eut deux filles.

NESSUS, centaure, fils d'Ixion et de la Nue, offrit ses services à Hercule pour passer Déjanire au-delà du fleuve Evène. Lorsqu'il l'eut passée, il voulut l'enlever ; mais Hercule le tua d'un coup de flèche : le centaure donna en mourant sa chemise teinte de sang à Déjanire, l'assurant que

cette chemise aurait la vertu de rappeler Hercule lorsqu'il voudrait s'attacher à quelque autre maîtresse. C'était un poison qui fit perdre la vie à ce héros.

NESTOR, roi de Pyle, fils de Nélée et de Chloris, fut préservé du sort de son père et de ses frères. Il combattit contre les centaures qui voulaient enlever Hipodamie, et se fit une grande réputation au siège de Troie, par sa sagesse et son éloquence. Apollon le fit vivre 500 ans.

NIOBE, fille de Tantale et femme d'Amphion, roi de Thèbes, osa se préférer à Latone. Sa vanité irrita tellement cette déesse, qu'elle fit tuer par Apollon et par Diane ses sept fils et cinq de ses filles. Elle en ressentit tant de douleur, qu'elle fut métamorphosée en rocher.

NISUS, roi de Mégare en Achaïe, avait, parmi ses cheveux blancs, un cheveu couleur de pourpre sur le haut de la tête, d'où dépendait, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, ayant conçu de l'amour pour Minos, qui assiégeait Mégare, coupa droitement le cheveu fatal de son père, et livra sa patrie aux ennemis. Nisus en mourut de déplaisir, et fut changé en épervier, selon la fable. La perfide Scylla se voyant méprisée par Minos, mourut aussi de désespoir, et fut métamorphosée en alouette. Cette fable pourrait bien, comme tant d'autres puisées dans l'Ecriture, être tirée de l'histoire de Samson, auquel Dalila coupa les cheveux, d'où dépendait la force de ce héros.

NUIT, déesse des ténèbres, fille du Ciel et de la Terre, épousa l'Erèbe, fleuve des enfers dont elle eut beaucoup d'enfants. On la représente ordinairement avec des habits noirs, parsemés d'étoiles, tenant à sa main un sceptre de plomb, et traînée dans un char d'ébène, par deux chevaux qui ont des ailes semblables à celles des chauves-souris.

NYMPHES, déesses, filles de l'Océan et de Thétis, ou de Nérée et de Doris : les unes, appelées océanitides ou néréides, demeuraient dans la mer ; les autres, appelées naïades habitaient les fleuves, les fontaines et les rivières ; celles des forêts se nommaient dryades et hamadryades, et n'avaient chacune qu'un seul arbre sous leur protection ; les napées régnaient dans les bocages et les prairies, et les oréades sur les montagnes.

OANNÈS, **OANÈS** ou **OEN**, un des dieux des Syriens. On le représentait

sous la figure d'un monstre avec deux têtes, des mains et des pieds d'homme, le corps et une queue de poisson. On croyait qu'il était sorti de la mer Rouge, et qu'il avait enseigné aux hommes les arts, l'agriculture, les lois, etc. C'est de là sans doute que Maillet long-temps voisin de cette mer, a pris son système des poissons transformés en hommes, ou bien des hommes originaires poissons.

OCCASION, divinité allégorique qui préside au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. On la représente sous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune homme chauve par derrière, un pied en l'air et l'autre sur une roue, tenant un rasoir d'une main, et un voile de l'autre, et quelquefois marchant avec vitesse sur le tranchant d'un rasoir sans se blesser.

OCEAN, dieu marin, fils du Ciel et de Vesta, père des fleuves et des fontaines, épousa Thétis, dont il eut plusieurs enfants. Les anciens païens l'appelaient le père de toutes choses, parce qu'ils croyaient qu'elles en étaient engendrées ; ce qui est conforme au sentiment de Thalès, qui établit l'eau pour premier principe : système que François van Helmont a renouvelé dans le dernier siècle, suivant la destinée ordinaire des spéculations humaines, qui est de périr pour renaitre, et de renaitre pour périr encore.

OEBALUS, fils de Cynortas, roi de Sparte. Voyez *Gorgophone*.

OEDIPE, roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste. L'oracle avait prédit à Laïus que son fils le tuerait, et épouserait sa mère. Pour éviter de tels crimes, Laïus donna Edipe, aussitôt après sa naissance, à un de ses officiers pour le faire mourir ; mais cet officier, touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par là, prit l'enfant, et le porta à Polybe, roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. L'oracle ayant menacé Edipe des malheurs dont Laïus avait déjà été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'était sa patrie. Il rencontra Laïus dans la Phocide, sans le connaître, eut querelle avec lui et le tua. De là il alla à Thèbes, et y expliqua l'énigme du Sphinx. Jocaste, la reine, devait être le prix de celui qui vaincrait ce monstre, et il épousa ainsi sa propre mère. Les dieux irrités de cet inceste, frappèrent les Thébains d'une peste, qui ne cessa que quand le berger qui avait sauvé

Œdipe vint à Thèbes, le reconnut, et lui fit découvrir sa naissance. Œdipe, après ce terrible examen, se creva les yeux de désespoir, et s'exila de sa patrie. Étéocle et Polynice, si célèbres chez les Grecs, étaient nés du mariage incestueux d'Œdipe et de Jocaste, aussi bien qu'Antigone et Ismène. L'abbé Gédoyen dit qu'Œdipe n'eut pas d'enfants de Jocaste, mais qu'il avait eu ces quatre là d'Euriganée, fille de Périphas. Les malheurs d'Œdipe ont fourni un sujet de tragédie à plusieurs poètes. Celle de Voltaire est la meilleure, quoique défectueuse à plusieurs égards.

OENOTRUS, un des fils de Lycaon, donna son nom à une contrée d'Italie où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'*Oenotrie*, qui fut donné à cette contrée, à un ancien roi des Sabins, nommé aussi *Oenotrus*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que du temps de Virgile on était persuadé que d'abord l'Italie avait été habitée par des *Oenotriens*, comme on le voit par ces vers :

*Oenotrii coluere viri, nunc fama minores
Dixisse Italiam ducis de nomine gentem.*

OENUS, fils de Lycimnius, frère d'Alcmène, ayant été tué par les fils d'Hippocoon, Hercule vengea sa mort sur le père et sur les enfants.

OGYGÈS, fils de Neptune et d'Alistra, régna dans la Grèce, où il fonda plusieurs villes. De son temps, un déluge affreux submergea toute l'Attique et toute l'Achaïe. On en place l'époque communément à l'an 248 avant le déluge de Deucalion. Mais tous ces déluges de la mythologie ne sont que le vrai et universel déluge, défiguré par les poètes et les historiens des temps fabuleux, qui ont particularisé cette grande catastrophe du monde, en lui appliquant les circonstances de quelque inondation locale. Voyez *Deucalion*.

OMPHALE, reine de Lydie. Hercule conçut pour elle une passion si violente, que pour lui plaire, il changea sa massue en quenouille, sa peau de lion en ajustement de femme, et s'amusa à filer auprès d'elle. C'est ainsi qu'un amour insensé dégrade les hommes, et les met au-dessous des brutes.

ORESTE, roi de Mycènes, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, vengea la mort de son père par le conseil de sa sœur Electre, et n'épargna pas même sa propre mère, qui avait participé au

meurtre. Quelque temps après, il alla en Epire, y poignarda Pyrrhus, au pied de l'autel où il allait épouser Hermione, et voulut enlever cette princesse; mais toujours agité des furies depuis son parricide, l'oracle lui ordonna d'aller dans la Tauride, pour se purifier de ses crimes. Il partit, accompagné de Pylade son intime ami, qui ne voulut jamais le quitter; lorsqu'ils y arrivèrent, ils furent arrêtés par l'ordre de Thoas, roi de cette contrée, pour être sacrifiés. Oreste ayant été désigné pour l'être le premier, Pylade voulut inutilement prolonger la vie de son ami, en mourant à sa place; mais dans le moment qu'Oreste allait recevoir le coup de couteau, Iphigénie, sa sœur, prêtresse de Diane, le reconnut. Ils tuèrent Thoas et prirent la fuite. Pylade épousa Iphigénie, et Oreste Hermione, dont il gouverna les états. Il mourut de la morsure d'une vipère vers l'an 1144 avant J.-C.

ORION ou **URION**, était, selon la fable, fils de Jupiter, de Neptune et de Mercure, qui étant allés loger chez le pauvre Hyrès (*voyez ce nom*), en furent bien reçus malgré son extrême indigence. Orion devint un grand chasseur. Diane, qu'il avait osé défier à qui prendrait le plus de bêtes sauvages, fit naître un scorpion, qui le mordit et le fit mourir; mais Jupiter le métamorphosa en une constellation qui amène les pluies et les orages. On la distingue aisément par les étoiles qui brillent sur son baudrier.

ORITHYÉ, fille d'Erechthée et reine des Amazones, fut enlevée par Borée, et eut avec lui Zétès et Calaïs. — Il y eut une autre **ORITHYÉ**, reine des Amazones, célèbre par sa valeur et par sa vertu. Elle voulut venger ses sœurs, qui avaient été insultées par Hercule et par Thésée; mais le succès ne répondit pas à son courage.

ORPHÉE, fils d'Apollon et de Calliope, jouait si bien de la lyre, que les arbres et les rochers quittaient leurs places, les fleuves suspendaient leur cours, et les bêtes féroces s'attroupaient autour de lui pour l'entendre. Eurydice, sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent, le jour même de ses noces, en fuyant les poursuites d'Aristée, il descendit aux enfers pour la redemander, et toucha tellement Pluton, Proserpine et toutes les divinités infernales, par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderait pas derrière lui jusqu'à ce qu'il fût sorti des enfers. Ne pou-

vant commander à son impatience, il se retourna pour voir si sa chère Eurydice le suivait; mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur, il renonça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les Bacchantes, qu'elles se liguèrent contre lui, le mirent en pièces, et jetèrent sa tête dans l'Hèbre. Les Muses recueillirent ses membres dispersés, et leur rendirent les honneurs funèbres. Il fut métamorphosé en cygne par son père, et son instrument fut placé au nombre des constellations. Rien de plus beau, de plus touchant que l'histoire d'Orphée au 4^e livre des *Géorgiques*: c'est le chef-d'œuvre de Virgile. On représente ordinairement Orphée avec une lyre ou un luth à la main. Les anciens lui attribuent la civilisation de quelques nations sauvages, c'est-à-dire devenus féroces et grossièrement vicieuses; car la nature de l'homme ne comporte pas l'état de sauvage proprement dit, comme M. de Buffon l'a démontré, et il est d'une fausseté ridicule de dire avec les philosophes modernes; que les hommes ont été originellement sauvages. Quelques savans ont cru voir dans Orphée des traits défigurés de quelques hommes illustres de l'ancien Testament; d'autres ont cru que l'histoire d'Orphée était un assemblage de diverses actions qu'il faut rapporter à des hommes différens. Quoiqu'il en soit, en attribuant à Orphée le talent de civiliser les sauvages, les païens observaient qu'il n'y avait que les moyens religieux qui pussent avoir cet effet, qu'Orphée n'a parlé que comme *prêtre et interprète de la divinité*, et que ce n'est qu'en donnant aux leçons morales une sanction surnaturelle, qu'il a réussi à dépouiller de leur férocité des hommes regardés comme des lions et des tigres :

Sylvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus et victu fædo deterruit Orpheus :
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
Hor. Art. poet.

Saint Théophile, dans son troisième livre adressé à Autolicus, rapporte qu'Orphée ayant, pendant quelque temps, reconnu une multitude de dieux, n'en reconnut qu'un seul à la mort, dont il chanta les grandeurs par des vers que le P. Petaud rend ainsi :

Unicus est per se existens, qui cuncta creavit,
Inque his ipse extat : nulli e mortalibus unquam
Lumine conspectus, mortales conspiciunt omnes.

Magnum adeo præter regem non aller habetur....
In cunctis Deus unus.

Nous avons sous son nom des *hymnes*, et d'autres pièces de poésie, dont la première édition est de Florence, 1500, in-4^o; mais on les regarde communément comme supposées. Son *poème des Argonautes* est, selon quelques-uns, d'Onomacrite, qui vivait du temps de Pisistrate, et, selon d'autres, de Musée. Platon parle des hymnes d'Orphée dans le 8^{me} livre des *Lois*; Pausanias dit qu'elles étaient courtes, ce qui convient à celles que nous avons. Quelques critiques prétendent que les vers d'Orphée, rapportés par saint Justin, saint Clément d'Alexandrie et d'autres pères, sont d'un poète chrétien; mais il n'est pas croyable que des gens si instruits, qui vivaient au commencement du christianisme, aient pris l'ouvrage d'un contemporain pour celui d'un si ancien poète, moins encore qu'ils aient pu le citer sous le nom d'Orphée, sans devenir la risée des littérateurs païens. Comme l'histoire d'Orphée appartient en partie à la mythologie, il est difficile de dire dans quel temps il a vécu; il paraît certain qu'il est antérieur à Homère. Quelques-uns ont cru que ce n'était point un personnage réel; mais cette opinion doit se réduire à Orphée, affublé des anecdotes de la fable : car l'on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu très anciennement un homme de ce nom qui ait excellé dans la poésie.

OSIRIS, fils de Jupiter et de Niobé, régna sur les Argiens; puis ayant cédé son royaume à son frère Egialée, il voyagea en Egypte, dont il se rendit maître; il épousa ensuite Io ou Isis. Ils établirent d'excellentes lois parmi les Egyptiens et y introduisirent les arts utiles. Tibulle regarde Osiris comme l'inventeur de la charrue :

Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.

Les Egyptiens l'adoraient sous divers noms, comme *Apis*, *Sérapis*, et sous les noms de tous les autres dieux. Les symboles ou les marques par lesquelles on désignait Osiris sont une mitre ou bonnet pointu, et un fouet à la main. Quelquefois, au lieu d'un bonnet, on lui mettait sur la tête un globe, ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages. Assez souvent, au lieu d'une tête d'homme, on lui donnait

une tête d'épervier, avec une croix, ou un T attaché à sa main par le moyen d'un anneau. Les Phéniciens et les Syriens lui ont donné le nom d'Adonis, qui signifie *Seigneur*; et c'est sous ce nom que les Grecs ont adopté cette divinité, en le chargeant de nouveaux traits fabuleux, et l'assortissant à l'esprit de leur mythologie.

PAIX, divinité allégorique, fille de Jupiter et de Thémis. On la représente avec un air doux, tenant d'une main une petite statue du dieu Plutus, et de l'autre une poignée d'épis, de roses et de branches d'olivier, avec une demi-couronne de laurier sur sa tête, et des cornes d'abondance à ses pieds. On trouve dans les *Œuvres* de Rousseau une belle ode à cette divinité. Horace célèbre ses dons précieux, ceux surtout qui s'étendent sur l'esprit et le cœur de l'homme, dans la 43^e ode du 1^{er} livre : *Otium diuos rogat*. Il les caractérise parfaitement par ces mots :

Non gemmis neque purpurâ venale nec auro.
Non enim gazæ, neque consularis
Summovet licitor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum tecta vo-
lantes.

PALAMÈDE, fils de Nauplius, roi de l'île d'Eubée, découvrit la feinte d'Ulysse qui contrefaisait l'insensé pour ne point aller à la guerre de Troie. Il prit Télémaque encore au berceau, et le mit devant le soc de la charrue qu'Ulysse conduisait; mais Ulysse courut aussitôt à son fils, et le retira du danger. Lorsqu'ils furent au siège de Troie, Ulysse, pour se venger, cacha dans la tente de Palamède une somme d'argent, qu'il l'accusa d'avoir reçue des Troyens pour trahir les Grecs, et, selon d'autres, de lui avoir volé à lui-même, et, en punition de ce crime supposé, il le fit lapider.

PALANTHA, **PALANTHIA** ou **PALATUA**, fille d'Hyperborée, épousa Hercule, dont elle eut Latinus. C'est ce que dit Festus; mais Varron la fait fille d'Évandré et femme de Latinus. On croit qu'elle donna son nom au Mont-Palatin. Elle était particulièrement révérée à Rome sur ce mont. On nommait ses prêtres *palatuales*, et le sacrifice qu'on lui offrait *palatual*.

PALEMÓN ou **MÉLICERTE**, dieu marin, fils d'Athamas, roi de Thèbes, et d'Ino qui, craignant la fureur du prince son époux, prit Mélicerte entre ses bras, et se

jeta avec lui dans la mer. Ils furent changés en divinité marine, la mère, sous le nom de Leucothée, que l'on suppose être la même que l'Aurore; et le fils sous celui de Palémon ou de Portunne, dieu qui présidait aux ports. Pausanias dit que Mélicerte fut sauvé sur le dos d'un dauphin, et jeté dans l'isthme de Corinthe où Sisyphe, son oncle, qui régnait en cette ville, institua les jeux isthmiques en son honneur.

PALES, déesse des pasteurs, à laquelle ils faisaient des sacrifices de miel et de lait, afin qu'elle les délivrât, eux et les troupeaux, des loups et des dangers. On lui offrait dans ses sacrifices du vin cuit, du millet ou d'autres grains, et l'on faisait tourner les troupeaux autour de l'autel, pour la prier d'écarter les loups. C'est par son invocation que débute Virgile dans le 5^e livre des *Georgiques* :

Te quoque magna Pales, et te memorande
canemus
Pastor ab Amphryso.

PALESTRA, fille de Mercure, à qui l'on attribue l'invention de l'exercice de la lutte. D'autres la disent fille d'Hercule.

PALEUR (*Pallor*). Les Romains adoraient conjointement avec la Peur. Ils en avaient fait des dieux, parce qu'en latin leurs noms sont masculins; comme ils ont fait une déesse de la fièvre. *Voyez* ce mot.

PALINURE, pilote du vaisseau d'Enée, s'étant endormi, tomba dans la mer avec son gouvernail. Après avoir nagé trois jours, il aborda en Italie. Les habitants le tuèrent, et jetèrent son corps dans la mer. Ils en furent punis par une peste terrible, qui ne cessa que quand ils eurent rendu, suivant la réponse de l'oracle, les derniers devoirs à Palinure. Enée le retrouva dans les enfers, où il apprit de lui-même sa triste catastrophe.

PALLAS. *Voyez Minerve*.

PAN, fils de Mercure, et selon d'autres de Jupiter, dieu des campagnes et particulièrement des bergers. On l'honorait d'un culte particulier en Arcadie. Il est représenté en satyre, avec des cornes et des pieds de chèvre. Virgile le dit inventeur de la flûte à plusieurs tuyaux :

Pan primus calamos cera conjungere plures
Instituit.

Il a été aussi pris par les anciens Grecs pour le symbole de la nature, conformément

ment à son nom qui signifie *tout*. Plusieurs le confondent avec le dieu Sylvain et le dieu Faune. Nous avons indiqué dans l'article *Brennus*, l'origine que l'opinion commune donne à la *terreur panique*. Cependant tous les savans ne sont pas du même sentiment ; quelques-uns pensent que c'est une corruption du mot *punique*, et qu'il vient d'une fausse frayeur conçue à Carthage. Il est des mythologistes qui recourent à un capitaine de Bacchus nommé Pan, qui mit en fuite une armée en faisant pousser de grands cris à ses soldats, dans une vallée remplie d'échos ; ce qui fit croire aux ennemis qu'ils avaient en tête des forces supérieures aux leurs.

PANDORE. C'était une statue que Vulcain fit et qu'il anima. Les dieux s'assemblèrent pour la rendre parfaite, en lui donnant chacun une perfection. Vénus lui donna la beauté, Pallas la sagesse, Mercure l'éloquence, etc. Jupiter, irrité contre Prométhée qui avait dérobé le feu du ciel pour animer les premiers hommes, envoya Pandore sur la terre avec une boîte où tous les maux étaient renfermés. Prométhée, à qui elle présenta cette boîte, l'ayant refusée, elle la donna à Epiméthée qui eut l'indiscrétion de l'ouvrir. C'est de cette malheureuse boîte que sortirent tous les maux qui inondèrent la terre ; il ne resta que la seule espérance dans le fond. Plusieurs mythologistes ont cru reconnaître dans cette fable l'histoire d'Eve ; et l'on ne peut disconvenir qu'elle en présente des traits qui, tout défigurés qu'ils sont, ne paraissent pas absolument méconnaissables. Voyez *Lavaur*, *Ophionée*.

PARESSE ou OISIVETÉ, divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit, fut métamorphosée en tortue, pour avoir prêté l'oreille aux paroles flatteuses de Vulcain. Métamorphose pleine de moralité, qui représente la paresse comme la cause et le produit de la volupté. Le limaçon et la tortue lui étaient consacrés.

PARIS ou ALEXANDRE, fils de Priam et d'Hécube. Sa mère étant enceinte de lui eut un songe où elle croyait porter dans son sein un flambeau. Effrayée, elle alla consulter l'oracle, qui répondit que cet enfant serait un jour cause de la ruine de sa patrie. Priam, pour éviter ce malheur, ordonna à Archélaus un de ses officiers, de faire mourir l'enfant aussitôt qu'il serait né. Archélaus, touché de compassion à la vue de cette tendre victime,

le donna à des bergers du mont Ida pour l'élever, et montra à Priam un autre enfant mort. Quoique Paris fût élevé parmi des bergers, ce jeune prince s'occupait à des choses bien au-dessus de cette condition. Sa valeur lui fit donner le nom d'Alexandre, et sa beauté lui mérita le cœur et la main d'Enone, nymphe du mont Ida. Jupiter le choisit pour terminer le différend entre Junon, Pallas et Vénus, touchant la pomme que la Discorde avait jetée sur la table, dans le festin des dieux, aux noces de Thétis et de Pélée. Paris, devant qui ces trois déesses parurent, donna la pomme à Vénus, dont il mérita les bonnes grâces par ce jugement ; mais il s'attira la haine de Junon et de Pallas. Lorsqu'on célébrait des jeux à Troie, il entra dans la lice, et remportait souvent la victoire sur Hector, son frère aîné. S'étant rendu à la cour de Ménélas, roi de Sparte, il profita de son absence pour enlever Hélène, épouse de ce prince (voyez *Hélène*), et alluma par ce rapt la guerre de Troie. Il s'y signala, tua Achille d'un coup de flèche au talon, et fut tué à son tour par Pyrrhus, fils de ce héros ; et selon d'autres, par Philoctète, possesseur des flèches d'Hercule. Lorsqu'il fut blessé, il se fit porter sur le mont Ida, auprès d'Enone, pour s'en faire guérir, car elle avait une connaissance parfaite de la médecine ; mais Enone, indignée contre lui de ce qu'il l'avait abandonnée, le reçut mal, le laissa mourir et s'en repentit. Voyez *Homère*.

PARQUES, filles de l'Enfer et de la Nuit, étaient trois : Clotho, Lachésis et Atropos. La vie des hommes, dont ces trois sœurs filaient la trame, était entre leurs mains. Clotho tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, et Atropos coupait le fil avec des ciseaux. Quelques anciens leur donnent une autre origine, d'autres noms. Ils les appellent Vesta, Minerve, Martia ou Marté ; ou bien Nona, Décim et Marta.

PARTHÉNOPE, l'une des trois syrènes qui tentèrent en vain de charmer Ulysse par leur chant, se tua de désespoir. Son corps fut jeté par les flots sur les côtes d'Italie, et les peuples habitans de ces bords, qui le trouvèrent, lui élevèrent un tombeau. La ville où était ce tombeau, fut depuis appelée *Parthénopé*, du nom de la sirène dont elle possédait les dépouilles ; mais cette ville ayant été renversée, on y en bâtit une autre plus magnifique, qu'on appela *Neapolis*, c'est-à-

dire ville nouvelle, aujourd'hui capitale du royaume de Naples.

PATROCLE, fils de Ménétiüs et de Sténélee, fut élevé par Chiron avec Achille, et devint célèbre par l'étroite amitié qu'il lia avec ce héros. Il fut l'un des princes grecs qui allèrent au siège de Troie; et voyant qu'Achille, qui s'était brouillé avec Agamemnon, ne voulait plus combattre en faveur des Grecs, après avoir tenté vainement de le fléchir, il se couvrit des armes de son ami, pour inspirer, au moins par ses dehors, de la terreur aux Troyens; cet artifice ranima la valeur des Grecs consternés. Patrocle fit fuir devant lui les Troyens, qui le prenaient pour Achille, et vainquit Sarpédon dans un combat singulier; mais ayant été reconnu, il fut enfin vaincu lui-même et tué par Hector. Achille devint furieux à la nouvelle de sa mort, et s'en vengea par la mort d'Hector, dont par trois fois il traîna inhumainement le cadavre autour des murs de Troie.

PAUVRETÉ, divinité allégorique, fille du Luxe et de l'Oisiveté ou de la Paresse, était la mère de l'Industrie et des Beaux-Arts. On la représente timide, honteuse, avec un air pâle, et vêtue de lambeaux, et quelquefois aussi semblable à une furie, affamée, farouche, et prête à se désespérer. Horace en parle comme de la mère des vices :

Magnum Pauperies opprobrium, jubet
Quidlibet et facere et pati,
Virtutisque viam deserit arduam.

Mais cela n'a lieu que pour les pauvres forcés et désespérés. La pauvreté entre dans les plans du Créateur, et tient une place essentielle dans l'ordre et la conservation du monde. Quand elle s'éloigne de l'extrême, elle fait le partage du sage, et devient cette médiocrité d'or si propre au bonheur :

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleto
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aula.

PÉGASE, cheval ailé, célèbre dans la fable, fut produit par Neptune; et selon d'autres, naquit du sang de Méduse, lorsque Persée lui coupa la tête. En naissant il frappa du pied contre terre, et fit jaillir une fontaine qui fut appelée *Hippocrène*. Il habitait les monts Parnasse, Hélicon et Piérius, et paissait sur les bords d'*Hippocrène*, de Castalie et du Perniesse. Persée

le monta pour aller en Egypte délivrer Andromède. Bellérophon s'en servit aussi pour combattre la Chimère.

PÉLIAS, fils de Neptune et de Pyro, et frère d'Eson, roi de Thessalie, usurpa le royaume au préjudice de Jason, son neveu, que l'on déroba à sa fureur. Jason ayant atteint l'âge de vingt ans, se fit reconnaître par ses parens et redemanda ses états. Pélias ne les lui refusa pas; mais il l'engagea d'aller à la conquête de la toison d'or, croyant qu'il périrait dans cette expédition. Il devint ensuite plus fier et plus cruel, et fut égorgé par ses propres filles, auxquelles Médée avait promis de le rajeunir comme elle avait rajeuni Eson.

PELOPS, fils de Tantale, roi de Phrygie, passa en Elide, où il épousa Hippodamie, fille d'Enomaüs, roi de ce pays. Il s'y rendit si puissant, que tout le pays qui est au-delà de l'isthme, et qui compose une partie considérable de la Grèce, fut appelé *Péloponèse*, c'est-à-dire *île de Pélops*.

PENELOPE, fille d'Icare (voyez ce nom), et femme d'Ulysse, est célèbre dans la fable par sa fidélité conjugale. Pour se délivrer de l'importunité des amans qui voulaient la séduire, pendant que son mari était au siège de Troie, elle leur promit de se déclarer après avoir achevé une pièce de toile qu'elle travaillait; mais elle défaisait pendant la nuit l'ouvrage qu'elle avait fait pendant le jour. D'où est venu le proverbe : *C'est la toile de Pénélope*, pour dire une affaire qui ne se termine pas. Horace appelle, par une espèce d'antonomase, *galans de Pénélope*, les libertins de son temps :

Nos numerus sumus et fruges consumere nati
Sponsi Penelopes.

Epist. 2. lib. 1.

PENTHÉSILÉE, reine des Amazones, succéda à Orythie, et se signala au siège de Troie, où elle fut tuée par Achille. Virgile lui attribue un courage ardent et fougueux :

Penthesilea furens, mediis in millibus ardet.
Æneid. I. 491.

PERSEE, fils de Jupiter et de Danaé, est célèbre dans la fable par ses exploits. Acrisius ayant appris de l'oracle que son fils lui donnerait la mort, fit enfermer Danaé dans une forteresse, afin qu'elle n'eût point d'enfans. Mais Jupiter se

changea en pluie d'or, corrompit ses gardes, et eut de Danaé un fils nommé *Persée*, qu'Acrisius fit exposer avec Danaé sur la mer dans une petite barque. Les flots les portèrent heureusement sur le rivage. Un marinier les mena au roi du pays. Ce prince épousa Danaé, et confia l'éducation de Persée à Dictys, frère de Polydecte. Persée s'acquitt ensuite une réputation immortelle par sa prudence et par son courage. Les poètes ont feint que Minerve lui avait prêté son bouclier. Il surmonta Méduse, vainquit les peuples du mont Atlas, et épousa Andromède, après l'avoir délivrée d'un monstre marin. Pour tous ces exploits il fut mis au nombre des constellations. Voyez *Acrise*.

PHAETON, fils du Soleil et de Clymène, Epaphus lui ayant dit dans une querelle que le Soleil n'était pas son père, comme il se l'imaginait, Phaéton irrité alla s'en plaindre à Clymène, sa mère, qui lui conseilla d'aller voir son père pour en être plus assuré. Le Soleil, ne pouvant résister à ses larmes et à ses prières, lui confia son char, pour lui donner un gage de sa tendresse paternelle. Dès qu'il fut sur l'horizon, les chevaux prirent le mors aux dents, de sorte que s'approchant trop de la terre, tout y était brûlé par l'ardeur du soleil, et que, s'en éloignant trop, tout y périssait par le froid. Jupiter ne trouva d'autre moyen de remédier à ce désordre, qu'en foudroyant Phaéton, qui tomba dans la mer, à l'embouchure du Pô. Ses sœurs et Cycnus son ami, pleurèrent tant, qu'elles furent métamorphosées en peupliers, leurs larmes en ambre, et Cycnus en cygne.

PHALANX, frère d'Arachné. Pallas prit un soin particulier de leur éducation, mais, indignée qu'ils y répondissent mal et qu'ils eussent conçu l'un pour l'autre une passion criminelle, elle les métamorphosa en vipères.

PHALLUS, un des quatre principaux dieux de l'impureté; les trois autres étaient Priape, Bacchus et Mercure. Les déesses infâmes qu'on ne rougissait pas d'adorer, étaient en plus grand nombre : Vénus, Cotitto, Persica, Prema, Pertunda, Lubentie, Volupie, etc. Ce que c'est que la raison humaine abandonnée à elle-même ! Les plus dégoûtantes abominations deviennent des objets de culte, quand la salutaire et éternelle lumière de la religion cesse de nous éclairer, pour conserver sur ce variable globe la vertu

et l'honneur. Phallus était un des principaux objets des mystères de Cérés à Eleusine. Voy. *Lepsina* dans le dict. géog.

PHARIS, fils de Mercure et d'une des filles de Danaüs, bâtit une ville dans la Laconie à laquelle il donna son nom.

PHASE, prince de la Colchide, que Thétis n'ayant pu rendre sensible, métamorphosa en fleuve. Il coule dans la Colchide, et ne mêle point ses eaux avec celles de la mer Noire où il se jette.

PHEDRE, fille de Minos et de Pasiphaé. Thésée l'enleva et l'épousa. Cette princesse ayant conçu de la passion pour Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones, et ce jeune prince n'ayant pas voulu l'écouter, elle l'accusa auprès de son père d'avoir attenté à son honneur. Thésée irrité livra ce malheureux fils à la fureur de Neptune. Hippolyte se promenant sur le bord de la mer, un monstre sortit tout à coup du fond des eaux, effraya ses chevaux, qui fracassèrent son char en le traînant à travers les rochers sur lesquels il expira. Phédre rendit témoignage de son innocence en se tuant elle-même. Euripide et Racine ont fait chacun une *tragédie* sur la catastrophe de cet incestueux amour.

PHENIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, fut accusé par Clytie, concubine de son père, d'avoir voulu lui faire violence, et, quoiqu'il fût innocent, Amyntor ordonna qu'on lui fit perdre la vue ; mais Chiron le guérit, et lui confia la conduite d'Achille. Il donna à ce prince une si excellente éducation, qu'il fut regardé comme le modèle des gouverneurs de la jeunesse. Après la prise de Troie, où il avait accompagné Achille, Pélée reconnaissant des services qu'il lui avait rendus dans la personne de son fils, quoique mort, rétablit Phénix sur le trône, et le fit proclamer roi des Dolopes.

PHILOCTETE, fils de Pœan, et compagnon d'Hercule, qui près de mourir, lui ordonna d'enfermer ses flèches dans sa tombe, et le fit jurer de ne jamais découvrir le lieu de sa sépulture. Il lui donna en même temps ses armes, teintes du sang de l'Hydre. Les Grecs ayant appris de l'oracle qu'on ne prendrait jamais Troie sans les flèches d'Hercule, Philoctète les leur fit connaître en frappant du pied à l'endroit où elles étaient enfermées. Ce parjure fut puni à l'instant ; il laissa tomber une de ses flèches sur celui de ses pieds dont il avait frappé la terre. L'infection de sa plaie devint bientôt si grande, que

les Grecs ne pouvant la supporter, l'abandonnèrent dans l'île de Lemnos, où il souffrit d'horribles et longues douleurs. Tant il est manifeste, par la fable comme par l'histoire, que le sacrilège, le parjure, le blasphème, étaient détestés des païens, et regardés comme l'objet spécial de la colère divine. Après la mort d'Achille, les Grecs furent obligés de recourir à Philoctète, qui, indigné de l'injure qu'on lui avait faite, eut bien de la peine à se rendre à leurs prières. Ulysse le contraignit de se rendre devant Troie, et il y tua, selon quelques-uns, Paris d'un coup de flèche. Laharpe a traité ce sujet dans une de ses meilleures pièces.

PHILOMELE, fille de Pandion, roi d'Athènes. Térée roi de Thrace, attira cette princesse dans ses pièges, puis lui coupa la langue et l'enferma. Philomèle peignit sur une toile tout ce que Térée lui avait fait, et l'envoya à Progné sa sœur, femme de Térée. Progné vint à la tête d'une troupe de femmes, le jour de la fête des Orgies, délivrer Philomèle de sa prison; puis elle fit à Térée un festin de son propre fils Itys. Après qu'il eut bien mangé, elle lui en apporta encore la tête. Ce prince, irrité, s'étant mis en devoir de poursuivre sa femme et de la tuer, fut métamorphosé en épervier. Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol.

PHINÉE, roi de Paphlagonie, fils d'Agénor, et mari de Cléopâtre, fille de Borée, qu'il répudia après en avoir eu deux fils. Borée vengea sa fille en crevant les yeux à Phinée, qui obtint, pour toute consolation, la connaissance de l'avenir. Ce fut aussi pour le punir, que Junon et Neptune envoyèrent les Harpies, qui, par leurs ordures, gâtaient ses viandes sur sa table.—Il y eut un autre **PHINÉE**, roi de Thrace, que Persée changea en pierre avec tous ses compagnons, en leur montrant la tête de Méduse, parce que ce roi prétendait épouser Andromède, qui lui avait été promise.

PHLEGIAS, fils de Mars, roi des Lapithes, et père d'Ixion, ayant su que sa fille Coronis avait été insultée par Apollon, alla mettre le feu au temple de ce dieu, qui le tua à coups de flèches, et le précipita dans les enfers. Quoique les premiers torts fussent du côté d'Apollon, Phlégius y fut condamné à demeurer éternellement sous un grand rocher, qui, paraissant toujours prêt à tomber, lui causait une frayeur terrible. Il répétait sans cesse, au rapport de Virgile, cette

importante leçon : *Apprenez à pratiquer la justice et à respecter les dieux :*

..... Phlegiasque miserimus omnes
Admonet, et magnâ testatur voce per umbras:
Discite justitiam moniti et non temnere divos.

Ses descendants, les Phlégiens, plus coupables que lui, se signalèrent par leur impiété; Neptune inonda leur pays, et les fit tous périr. On reconnaît ici sans peine l'histoire du déluge.

PHORONEE, fils d'Inachus, et roi d'Argos, fut pris pour arbitre dans un différend qui s'était élevé entre Junon et Neptune. Des auteurs extravagants ont dit qu'il fut le premier qui apprit aux hommes à vivre en société; comme si l'homme n'était pas né essentiellement sociable, que sa nature comportât l'état de sauvage proprement dit, et que les premiers hommes n'eussent pas fait une grande famille unie par les liens du sang, les lumières de la même raison, et le culte du Créateur. Voyez *Orphée*.

PHRYXUS, fils d'Àthamas et frère de Hellé. Pendant qu'il était avec sa sœur chez Crété leur oncle, roi d'Iolcos, Démodice, femme de Crété, sollicita Phryxus à l'aimer; se voyant rebutée, elle l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur. Aussitôt une peste ravagea tout le pays: l'oracle consulté répondit que les dieux s'apaiseraient en leur immolant les deux dernières personnes de la maison royale. Comme cet oracle regardait Phryxus et Hellé, on les condamna à être immolés; mais dans l'instant ils furent entourés d'une nue, d'où sortit un béliet qui les enleva l'un et l'autre dans les airs et prit le chemin de la Colchide. En traversant la mer, Hellé, effrayée du bruit des flots, tomba et se noya dans cet endroit qu'on appela depuis *l'Hellespont*. Phryxus étant arrivé dans la Colchide, y sacrifia ce béliet à Jupiter, en prit la toison, qui était d'or, la pendit à un arbre dans une forêt consacrée au dieu Mars, et la fit garder par un dragon qui dévorait tous ceux qui se présentaient pour l'enlever. Mars fut si content de ce sacrifice, qu'il voulut que tous ceux chez qui serait cette toison véussent dans l'abondance tant qu'ils la conserveraient, et qu'il fût cependant permis à tout le monde d'essayer d'en faire la conquête. Voilà, selon la fable, cette fameuse toison d'or que Jason, accompagné des Argonautes, enleva par le secours de Médée. (Voyez *Jason*.) On dit que ce béliet fut mis au nombre

des donze signes du zodiaque, et en fut le premier. C'est *Aries* chez les Latins.

PHYLIS, fille de Lycurgue, roi de Thrace, écouta favorablement Démophoon, fils de Thésée, qui promit de l'épouser aussitôt après son retour de Crète. Elle se pendit parce qu'il tardait trop à revenir, et fut métamorphosée en amandier. Démophoon de retour, l'alla mouiller de ses pleurs.

PIERIDES, fille de Piérius, ayant défié les Muses à qui chanterait le mieux, furent métamorphosées en pies par ces déesses. — On donne aussi ce nom aux Muses, à cause du mont Piérius qu'elles habitaient.

PITHO ou **SUADA**, déesse de l'éloquence, était fille de Mercure et de Vénus, à laquelle on la donnait quelquefois pour compagne. Elle est représentée ordinairement avec un diadème sur la tête, pour exprimer son empire sur les esprits. Elle a un bras déployé dans l'attitude de la déclamation, et tient de l'autre main un foudre et des chaînes de fleurs, signifiant le pouvoir de la raison et le charme du sentiment, qu'elle sait également employer. On voit à ses côtés un caducée, symbole de la persuasion, et les écrits de Démosthènes, de Cicéron, les deux orateurs qu'elle a le plus favorisés.

PLUTON, dieu des enfers, fils de Saturne et de Rhée. Lorsque Jupiter eut détrôné Saturne, il donna à Pluton les enfers en partage. Ce dieu était si noir et si laid, qu'il ne pouvait trouver une épouse. Il fut obligé d'enlever Proserpine lorsqu'elle allait puiser de l'eau dans la fontaine d'Aréthuse en Sicile. Il faisait sa demeure ordinaire dans les enfers, et désirait sincèrement la mort de tout le monde, pour peupler son royaume.

PLUTUS, dieu des richesses, ministre de Pluton, et fils de Cérès et de Jason. Théocrite et Aristophane disent qu'il était aveugle. Plutus avait d'abord la vue bonne, et ne s'attachait à faire prospérer que les justes; mais Jupiter la lui ayant fait perdre, les richesses devinrent indifféremment le partage des bons et des méchants : emblème mythologique, qui nous apprend qu'elles ne furent jamais la mesure du mérite, et ne sont pas dignes des regards de l'homme vertueux.

POENA, déesse de la punition, était adorée en Afrique et en Italie. On la représentait boiteuse, suivant le crime avec lenteur, mais l'atteignant enfin : emblème de la divine justice, qui, pour l'ordinaire,

n'exerce sa vengeance qu'après avoir donné du temps au repentir, et laissé un libre essor aux desseins du méchant. De là ces beaux vers d'Horace :

*Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede Pœna claudo.*

POLLUX. Voyez *Castor*.

POLYDAMAS, fameux athlète, qui étrangla un lion sur le mont Olympe. Il soulevait, dit-on, avec sa main, le taureau le plus furieux, et arrêtait un char à la course, traîné par les plus forts chevaux; mais se fiant trop sur sa force, il fut écrasé sous un rocher qu'il s'était vanté de pouvoir soutenir. Voyez *Milon*.

POLYDORE, fils de Priam et d'Hécube fut confié à Polymnestor, qui le massacra lors de la prise de Troie, pour s'emparer de ses richesses. Les dards avec lesquels il fut tué, prirent racine sur son tombeau et formèrent un buisson. Enée en arracha quelques jets, en vit couler du sang, et Polydore, de dessous la terre, lui raconta sa tragique histoire. Voyez le 5^e livre de l'*Enéide*, v. 22. — Il y a eu plusieurs autres **POLYDORE**, dont l'histoire appartient aux temps fabuleux.

POLYGONE, fils de Prothée. Son frère Télégone et lui furent tués par Hercule, qu'ils avaient osé provoquer à la lutte.

POLYMESTOR, ou **POLYMNESTOR**, roi de Thrace, le plus avare et le plus cruel de tous les hommes. Hécube lui fit crever les yeux pour avoir tué Polydore. Voyez ce nom.

POLYMNIE ou **POLYHIMNIE**, l'une des neuf Muses, présidait à la rhétorique. On la représente ordinairement avec une couronne de perles, habillée en blanc, toujours la main droite en action pour haranguer, et tenant un sceptre en sa gauche. Voyez *Pitho*.

POLYPHEME, fils de Neptune et de Thoosa, était un cyclope d'une grandeur démesurée, qui n'avait qu'un œil au milieu du front, et qui se nourrissait de chair humaine. Ulysse ayant été jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile, où habitaient les cyclopes, Polyphème l'enferma, lui et tous ses compagnons, avec ses troupeaux de moutons dans son antre, pour les dévorer. Mais Ulysse le fit tant boire en l'amusant par le récit du siège de Troie, qu'il l'enivra; ensuite, aidé de ses compagnons, il lui creva l'œil avec un pieu. Après quoi Ulysse ordonna à ses compagnons de s'attacher sous les mou-

tons, lorsqu'il mènerait paître son troupeau. Ce qu'il avait prévu arriva. Polyphème ayant ôté une pierre que cent hommes n'auraient pu ébranler, et qui bouchait l'entrée de la caverne, se plaça de façon que les moutons ne pouvaient passer qu'un à un entre ses jambes. Lorsqu'il entendit Ulysse et ses compagnons dehors, il les poursuivit, et leur jeta un rocher d'une grosseur énorme; mais ils l'évitèrent aisément, s'embarquèrent et ne perdirent que quatre d'entre eux, que le géant avait mangés. Il faut lire, dans le 5^e livre de l'*Enéide*, la description pittoresque que Virgile fait de ce géant :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum;
Trunca manum pinus regit, et vestigia firmat.
..... Graditurque per æquor
Jam medium, necdum fluctus latera ardua tinxit.

POLYPHONTE, tyran de Messène, fut tué par Téléphon, fils de Chresphonte et de Mérope, qui avait échappé à sa fureur, lorsqu'en usurpant le trône il massacra tous les princes de la famille royale.

POLYXÈNE, fille de Priam et d'Hécube. Lorsqu'on était assemblé dans le temple pour la cérémonie de son mariage avec Achille, Pâris tua ce prince. Après la ruine de Troie, Pyrrhus immola cette princesse sur le tombeau de son père. Telles sont les scènes atroces que présente l'héroïsme barbare des siècles païens.

POLYXO, prêtresse d'Apollon, excita les femmes de Lemnos à massacrer leurs maris, parce qu'ils avaient amené avec eux des femmes de la Thrace. — Il y eut une autre **POLYXO**, femme de Tlépomèle, qui fit pendre Hélène, parce qu'elle avait été cause de la guerre de Troie, où son mari avait été tué.

PRIAM, roi de Troie, fils de Laomédon, fut emmené en Grèce avec sa sœur Hésione, lorsque Hercule renversa le royaume de Troie; mais il se racheta, vint relever les murs de cette ville, et rendit son royaume le plus florissant de l'Asie-Mineure, pendant douze ans qu'il le gouverna. Il épousa Hécube dont il eut plusieurs fils et plusieurs filles. Pâris, l'un de ses enfans, ayant enlevé Hélène, les Grecs vinrent assiéger cette ville, et la saccagèrent après dix ans de siège. Priam fut massacré par Pyrrhus au pied d'un autel qu'il tenait embrassé, environ l'an 1240 avant Jésus-Christ.

PRIAPE, dieu des jardins, fils de Bac-

chus et de Vénus, présidait aux Jardins, où l'on mettait ordinairement sa figure pour servir d'épouvantail. Il était regardé comme le dieu le plus infâme du paganisme, et comme le père de la débauche. Ce sont de tels objets que l'homme corrompu transforme en divinités, pour se cacher sa turpitude, et trouver dans le ciel des exemples d'infamies punies dans les enfers.

PROGNÉ, fille de Pandion roi d'Athènes, et sœur de Philomèle, épousa Térée roi de Thrace dont elle eut un fils nommé *Itys*. Elle fut métamorphosée en hironnelle, Philomèle en rossignol, et *Itys* en faisan. Voyez *Térée*.

PROMETHEE, fils de Japet et de Clymène, et frère d'Épiméthée. (Voyez ce nom.) Ce fut lui qui forma les premiers hommes de terre et d'eau. Il monta au ciel avec le secours de Pallas, et y déroba du feu pour les animer. Jupiter, irrité de ce vol, ordonna à Vulcain de l'attacher sur le mont Caucase, où un vautour mangeait son foie à mesure qu'il renaissait : supplice symbolique qui exprime les remords rongeurs, les agitations et les tourmens intérieurs des méchans. (Voyez *Tithyus*.) Des savans tirent de l'histoire plusieurs conjectures sur l'origine de cette fable. Le docte Bochart, en particulier (dans son *Phaleg.*, livre 1^{er}, chap. 2), s'efforce de prouver que Prométhée est le même que Magog, fils de Japhet, dont il est parlé chap. 10 de la Genèse; mais ce Magog est si peu caractérisé, qu'il est difficile de lui trouver les rapports propres à constater cette identité.

PROPTÉIDES, filles qui soutenaient que Vénus n'était pas déesse. Pour les punir, elle leur fit perdre toute honte et toute pudeur, sans considérer que cette perte les rapprochait de sa divinité; elles furent changées en rochers, expression de la stupeur et de la dureté que produit la luxure.

PROSE, divinité du paganisme assez inconnue. On dit qu'elle présidait aux accouchemens. *Prosa*, mot latin fort ancien, signifie *droit* : de là vient *Prose*, en latin *recta oratio*, discours uni; c'est le contraire de la Poésie, qu'on appelle en latin *versa oratio*, discours tourné, et de là vient le mot de vers.

PROSERPINE, fille de Jupiter et de Cérès, fut enlevée par Pluton, pendant qu'elle cueillait des fleurs dans les campagnes de la Sicile. Cérès, sa mère, s'en

plaignit à Jupiter, qui lui permit de la ramener des enfers, pourvu qu'elle n'y eût rien mangé. Mais Proserpine y avait goûté quelques grains de grenade : ainsi elle demeura dans l'empire infernal, en qualité d'épouse de Pluton, et de reine de ces lieux ténébreux. Cérès obtint depuis de Jupiter que sa fille passerait six mois dans les enfers avec Pluton, et les six autres mois sur la terre avec sa mère. On croit que c'est la même déesse appelée Diane sur la terre, la lune dans le ciel, Hécate dans les enfers.

PROTHEE ou **PROTÉE**, dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, suivant quelques mythologues, et de Neptune et de Phœnice suivant d'autres, était chargé de conduire et faire paître les troupeaux marins du dieu des eaux. Il avait reçu en naissant la connaissance de l'avenir avec le pouvoir de changer de corps, et de prendre toutes les formes qu'il voudrait. Comme on accourait de toutes parts pour le consulter, il se dérobaient aux yeux, et quand il était découvert, il avait recours à mille métamorphoses pour éviter l'importunité pressante des curieux. Plus il était léger, souple et versatile, pour éblouir ou effrayer, plus on devait redoubler d'efforts et de fermeté pour le retenir. Alors, épuisé de fatigues, il revenait à sa première figure, et satisfaisait le désir des consultants. Les métamorphoses de Prothée font un des beaux morceaux du 4^e livre des *Géorgiques*. On a donné à cette fable diverses explications dont aucune n'est satisfaisante.

PROVIDENCE. Elle avait un temple dans l'île de Délos. On la trouve représentée sous la figure d'une femme âgée et vénérable, tenant une corne d'abondance d'une main, et les yeux fixés sur un globe, vers lequel elle étend une baguette qu'elle tient de l'autre main. Les Romains en avaient aussi fait une divinité, séparant ainsi Dieu de lui-même, et livrant aux délires du polythéisme la notion de cet être simple, immense, magnifique, dont émanent tous les biens, et qui est la seule sauve-garde contre tous les maux.

PSYCHE. C'est un mot grec qui signifie *Âme*. Les païens en avaient fait une divinité, dont on a raconté bien des fables absurdes et obscènes, dignes de l'aveugle gentilité.

PYGMALION, fameux sculpteur, qui aima tellement une statue de Vénus qu'il avait faite en ivoire, qu'il demanda à cette déesse que la statue fût animée. Il

obtint sa demande. Alors il épousa l'objet de son amour, et il en eut Paphus. Délires du lubrique et luxurieux paganisme, que la fureur histrionique de ce siècle a reproduits sur le théâtre.

PYGMEES, peuple de Lybie, célèbre dans la fable, n'avaient qu'une coudée de hauteur ; leur vie était de huit ans ; les femmes engendraient à cinq, et cachaient leurs enfans dans des trous, de peur que les grues, avec lesquelles cette nation était toujours en guerre, ne vinssent les enlever. Ils osèrent attaquer Hercule, qui avait tué leur roi, appelé Antée. Un jour, l'ayant trouvé endormi dans un grand chemin, ils sortirent des sables de Lybie, et le couvrirent comme une fourmilière. Ce héros s'étant éveillé, les enferma dans sa peau de lion, et les porta à Eurysthée. Quelques savans ont cru faussement qu'il y avait eu une nation de pygmées ou d'hommes très petits. Mais ces prétendus hommes étaient des singes qui se battaient avec les grues pour conserver leurs petils, qu'elles voulaient leur enlever. Cette observation de Pluche est adoptée par M. de Buffon. « Ce » singe, dit le célèbre naturaliste, (le *pic-* » *theos* des Grecs, le *simia* des Latins), » eût-il encore été plus ressemblant à » l'homme, les anciens auraient eu raison » de ne le regarder que comme un *ho-* » *moncule*, un nain manqué, un pygmée » capable tout au plus de combattre contre » les grues, tandis que l'homme sait » dompter l'éléphant et vaincre le lion. » Les poètes plaçaient les Pygmées dans la Thrace, où les hommes sont très bien faits. Pline les met tantôt dans la Thrace, tantôt dans l'Éthiopie, près du lac d'où sort le Nil ; Aristote et Pomponius-Mela leur assignent aussi cette dernière région ; Aulu-Gelle les porte sur les frontières des Indes. Tant d'incertitudes et de contradictions suffisent pour nous convaincre que ce menu peuple est imaginaire. Aujourd'hui qu'on a parcouru toute la terre, on a trouvé de pygmées nulle part. Les Lapons et les Samoièdes, déjà bien supérieurs aux prétendus Pygmées, lorsqu'ils sont transplantés dans les climats méridionaux, atteignent à la taille ordinaire de l'homme.

PYLADE. Voyez *Oreste*.

PYRAME, jeune Assyrien, célèbre par sa passion pour Thisbé. Comme ses parens et ceux de Thisbé les gênaient extrêmement, ils se donnèrent un rendez-vous pour partir ensemble et se retirer dans

un pays éloigné. Thisbé arriva la première au rendez-vous, et ayant aperçu une lionne qui avait la gueule tout ensanglantée, elle se sauva, et laissa tomber son voile, que la lionne déchira et teignit de son sang. Pyrame étant arrivé, ramassa le voile, et croyant que sa maîtresse était dévorée, il se perça de son épée. Thisbé revint un moment après, trouva Pyrame expirant, et connaissant son erreur, elle se perça aussi avec la même épée. Telles étaient les fables d'amour et de désespoir dont se repaissait l'antiquité profane.

PYRÉNÉE, roi de Thrace, ayant un jour enfermé chez lui les Muses, qui s'y étaient arrêtées en retournant au Parnasse, et n'ayant pas voulu les laisser sortir, elles s'attachèrent des ailes et s'envolèrent. Pyrénée monta sur une haute tour d'où il se jeta en l'air pour voler après elles; mais il tomba et se cassa la tête. Fable qui exprime assez bien la destinée de ceux qui veulent cultiver les muses sans en avoir les talens.

PYRRHA. Voyez *Deucalion*.

PYRRHUS, fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomède, roi de Scyros, naquit dans cette île un peu avant la guerre de Troie, et y fut élevé jusqu'à la mort d'Achille. Alors Ulysse et Phénix furent envoyés par les Grecs vers Pyrrhus, pour l'emmener au siège de Troie, parce qu'on leur avait prédit que c'était le seul moyen de prendre cette fameuse ville. Pyrrhus y alla malgré sa grande jeunesse: ce qui lui fit donner le nom de *Néoptolème*, comme la couleur de ses cheveux l'avait fait appeler Pyrrhus. Il se montra digne du sang d'Achille; il fut, comme lui, brave, féroce, inhumain. Il combattit contre Eurypile, fils de Téléphé, et le tua. Cette victoire lui plut si fort, qu'il institua à cette occasion la danse qu'on nomma *Pyrrhique*, dans laquelle les danseurs devaient être armés de toutes pièces. Il entra le premier dans le fameux cheval de bois; et la nuit de la prise de Troie, il fit un carnage épouvantable, et massacra le roi Priam d'une manière barbare. Ce fut lui aussi qui précipita du haut d'une tour le petit Astyanax, fils d'Hector, et qui immola Polyxène sur le tombeau d'Achille. Après le sac de Troie, il eut Andromaque en partage, et il en fit sa femme ou sa concubine. Il alla ensuite en Epire où il fonda un royaume. Quelque temps après, il épousa Hermione, fille de Ménélas et

d'Hélène, et fut tué par Oreste furieux au pied des autels. Tous ces détails, du reste, appartiennent aux temps fabuleux, plutôt qu'à l'histoire, s'il est vrai que le siège de Troie même en fasse partie.

PYTHON. Ce mot signifie proprement le dieu Apollon, appelé Python ou Pythius, à cause du serpent Python qu'il tua. Ce fut en mémoire de cette victoire, qu'il institua les jeux pythiens. Il mit la peau de cet animal sur le trépied, où lui, ses prêtres et ses prêtresses s'asseyaient pour rendre ses oracles. — On appelait aussi *pythons* des génies qui entraient dans le corps des hommes, surtout des femmes, pour leur découvrir ce qui devait arriver; et ces femmes s'appelaient *pythonisses*. Il y avait chez les Hébreux des magiciennes, que Saül chassa de ses états avant qu'il eût désobéi à Dieu. Mais après son péché, loin de mettre sa confiance en lui, il alla consulter une pythonisse, et la somma de lui faire voir Samuel, qui parut en effet, et lui prédit qu'il mourrait avec ses fils dans la bataille de Gebboé. Saint-Eustache d'Antioche a écrit un *Traité sur la pythonisse*, publié par Allatius en 1629. Il y prétend, contre le texte exprès de l'Écriture, que Samuel n'apparut pas réellement, mais que le démon agit sur l'imagination de cette femme et de Saül (voyez *Samuel*). Dans le paganisme, la pythonisse était une prêtresse d'Apollon, qui rendait ses oracles à Delphes, dans le temple de ce dieu. Elle se plaçait sur un trépied couvert de la peau du serpent Python. Lorsqu'elle voulait prédire l'avenir, elle entraînait en fureur, parlait d'une voix étouffée, grêle et inarticulée, s'abandonnait à des convulsions horribles, et évoquait, quand elle voulait, les mânes des morts.

RENOMMÉE, divinité poétique, messagère de Jupiter. Elle se plaçait sur les lieux les plus élevés, pour publier les bonnes et les mauvaises nouvelles. Les poètes la représentent sous la figure d'une jeune fille, avec des ailes remplies d'yeux et d'oreilles, autant de bouches et de langues, sonnant de la trompette, et ayant sa robe retroussée. Virgile en fait une description très pittoresque dans le 4^e livre de l'Énéide. Une de ses qualités distinctives est de raconter les mensonges avec la même contenance que les vérités.

Tam falsi sictique tenax quam nuncia veri.

RHÉA-SYLVA ou **SLIA**, reine d'Albe, et fille de Numitor, fut enfermée avec les Vestales, par Amulius son oncle, qui ne voulait point de concurrents au trône. Mais un jour étant allée puiser de l'eau dans le Tibre, dont un bras passait alors à travers le jardin des Vestales, elle eut, dit-on, une aventure avec Mars, et fut mère de Rémus et de Romulus. d'après ce qu'en dit Virgile dans son *Enéide* :

Marte gravis geminam partus dabit Ilia prolem.

SALMONÉE, fils d'Eole, et roi d'Elide, non content des honneurs de la royauté, voulut se faire rendre ceux de la divinité. Pour imiter Jupiter, il faisait rouler avec rapidité son char sur un pont d'airain, et dans ce fracas, semblable au bruit du tonnerre, il lançait de tous côtés des foudres artificiels. Le dieu dont il usurpait la puissance, indigné de son audace, l'écrasa d'un coup de véritable foudre, et le précipita dans les enfers. On connaît la belle description que fait Virgile de cet événement au 6^e livre de l'*Enéide*, et qui commence par ces vers :

Vidi et, crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis et sonitus imitatur
Olympi.

SALUS ou **SANITAS**, c'est-à-dire conservation, santé. Les Romains en avaient fait une divinité, et lui avaient élevé des temples. Elle avait pour cortège ordinaire la Concorde, le Travail, la Frugalité : société symbolique, qui présente une observation physique et morale, constamment vérifiée.

SARPEDON, roi de Lycie, fils de Jupiter et de Laodamie, fille de Bellérophon, se distingua au siège de Troie, où il porta du secours à Priam, et fut tué par Patrocle. Les Troyens, après avoir brûlé son corps par ordre de Jupiter, en gardèrent précieusement la cendre. Virgile l'appelle *Ingens Sarpedon*.

SATURNE, autrement appelé le *Temps*, fils du Ciel et de Vesta. Ne voulant plus souffrir d'autres héritiers que lui et Titan son frère, il mutila son père d'un coup de faux. L'envie qu'il eut de régner lui fit accepter la couronne de Titan, son frère aîné, à condition qu'il n'élèverait pas d'enfants mâles, et qu'il les dévorerait aussitôt après leur naissance. Cependant Rhée sa femme trouva le moyen de soustraire à sa cruauté Jupiter, Neptune et Pluton. Titan ayant su que son frère

avait des enfans mâles, contre la foi jurée, arma contre lui, et l'ayant pris avec sa femme, il les enferma dans une étroite prison. Jupiter, qu'on élevait dans l'île de Crète, étant devenu grand, alla au secours de son père, défit Titan, rétablit Saturne sur le trône, et s'en retourna en Crète. Quelque temps après, Saturne ayant appris que Jupiter avait le dessein de le détrôner, voulut le prévenir ; mais celui-ci en étant averti, se rendit maître de l'empire et en chassa son père. Saturne se retira en Italie, et le temps de son règne fut appelé l'âge d'or. On le représente sous la figure d'un vieillard tenant une faux, pour marquer que le temps détruit tout, ou d'un serpent qui se mord la queue, comme s'il retournait d'où il vient, pour montrer le cercle perpétuel et la vicissitude du monde. Quelquefois aussi on lui donne un sablier ou un aviron, pour exprimer cette même vicissitude. Les Romains lui dédièrent un temple, et ils célébraient en son honneur les fêtes appelées *saturnales*. Il n'était pas permis de traiter d'aucune affaire pendant ces fêtes, ni d'exercer aucun art, excepté celui de la cuisine ; toutes les distinctions de rang cessaient, et la licence prenait un essor digne des mœurs du paganisme.

SÉMÉLE, mère de Bacchus, fut une des quatre filles de Cadmus et d'Harmonie. Jupiter, épris de ses charmes, la séduisit bientôt. Junon, instruite de cet amour, emprunta la taille, les formes de la vieille Béroé, nourrice de la princesse, alla trouver Sémélé, laissa percer dans la conversation des soupçons sur le véritable séducteur, et lui conseilla d'exiger de son amant qu'il lui apparût dans tout l'éclat de sa gloire. Sémélé obéit, et Jupiter ayant juré par le Styx de lui accorder la première grâce qu'elle lui demanderait, fut forcé d'apparaître à ses yeux armé de la foudre, ceint d'éclairs, et dardant au loin des traînées de flammes. Sémélé, consumée, expira sur-le-champ ; elle était enceinte. Le dieu désolé arracha de son sein le tendre fœtus et l'enferma dans sa cuisse. Sémélé, après sa mort apparente, monta aux cieux, et quelques mythographes donnent à la couronne d'Ariadne le nom de couronne de Sémélé. Une tradition fameuse la montre allant d'abord aux enfers ; mais là Bacchus vient la délivrer et lui ouvre le chemin de l'Olympe. Des légendes, pélasgiques sans doute, racontent autrement la mort de cette prin-

resse. Cadmus, dit-on, s'étant aperçu de sa grossesse, la fit jeter à l'eau dans un coffre; les eaux portèrent ce fragile bateau sur la plage de Brasies, en Laconie. Les habitants de cette bourgade l'ouvrirent et y trouvèrent, près d'une femme morte dans les douleurs de l'enfantement, Bacchus, à peine âgé de quelques heures. Très rarement on voit Sémélé amoureuse d'Actéon, son beau-frère; Jupiter la foudroie en punition de son infidélité. — Sémélé, dans les cultes mystérieux de la Grèce, fut une haute déesse. Un hymne orphique la qualifie de reine universelle, de belle, de nymphe aux boudes gracieuses, etc., etc. Dans Pindare, elle règne sur les ombres, et une grande autorité lui a été concédée par Jupiter. Elle règne dans les cieux, converse avec Diane et Minerve, et mange à la même table que Mars, Vénus, Mercure et Jupiter. — Une pierre gravée, décrite par Beger, contient ces mots : *Les génies tremblent au nom de Sémélé*. On lui donne quelquefois le nom de Thioné, qui rappelle Dioné, etc. Ajoutons que ces trois sœurs figurent comme nourrices du dieu dont elle est la mère, et que Thèbes, capitale de la Béotie, Thèbes, si profondément pélasgique, leur sert à toutes de berceau. En allant plus loin, on verra que ces sœurs de Sémélé sont toutes les trois des bacchantes, et toutes les trois de furieuses exterminatrices : sous leurs coups périt Penthée. D'autre part, Ino, l'une d'elles, est victime à son tour : elle va mourir sous les coups d'Atamas, et alors elle se précipite dans la mer, dont elle devient une divinité.

SIBYLLES. Voyez *Amalthée*.

SILENCE, divinité allégorique. On la représentait sous la figure d'un homme tenant un doigt sur sa bouche; ou sous la figure d'une femme, et alors on l'appelait *Muta* chez les Latins, c'est-à-dire *Muette*. « C'était, dit un mythologiste, une des » plus raisonnables divinités du paganisme, à qui l'on ne pouvait faire d'autre » reproche que d'être une divinité. Que » de chrétiens et surtout de chrétiennes, » sans l'adorer, feraient très bien de l'imiter. » Voyez *Muette* et *Harpocrate*.

SILENE : c'était un vieux satyre qui avait été le nourricier et le compagnon de Bacchus. Il monta sur un âne pour accompagner ce dieu dans la conquête qu'il fit des Indes. A son retour, il s'établit dans les campagnes d'Arcadie, et ne passait pas un jour sans s'enivrer.

SIRÈNES, monstres marins, filles de l'Océan et d'Amphitrite, chantaient avec tant de mélodie, qu'elles attiraient les passans, et ensuite les dévoraient. Ulysse se garantit de leurs pièges, en bouchant les oreilles de ses compagnons, et en se faisant attacher au mât de son vaisseau. Moralité typique, qui exprime la manière dont il faut se défendre de la volupté, qui charme ses imprudentes victimes pour les dévorer; ce qui a donné lieu à ces vers remarquables par un ingénieux choix d'épithètes :

Sirenas hilarem navigantium pœnam,
Blandasque mortis, gaudiumque crudele,
Quas nullus unquam deserebat auditas,
Fallax Ulysses dicitur reliquisse.

Les Sirènes étaient au nombre de trois, qu'on représentait communément comme de belles femmes dans la partie supérieure du corps, jusqu'à la ceinture, ayant le reste en forme d'oiseaux avec des plumes, ou la queue de poissons. Les physiciens ont disputé sur l'existence réelle ou fabuleuse des sirènes. Il est certain qu'il y a eu une espèce de poisson qu'on nomme *homme marin*, parce qu'il a quelque rapport grossier et informe avec la figure humaine; mais cela n'a rien de commun avec les tableaux qu'on fait des anciennes sirènes. (Voyez le *Catéchisme philosophique*, n° 54.) Un savant a prétendu que les sirènes n'étaient pas des poissons, mais des oiseaux. (Voyez *Nicaise*.)

SOLEIL. Les païens distinguaient cinq soleils, ou plutôt ils avaient donné au soleil cinq générations différentes; la plus raisonnable était celle qui le faisait fils de Jupiter, étant effectivement le plus bel ouvrage du Créateur; mais ce Jupiter ne créait point. Les païens attribuaient au soleil du sentiment et des connaissances. De là ces beaux vers de Virgile :

..... Solem quis dicere falsum
Audeat? ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpe monet, fraudemque et operta tumescere
bella.

La plus excusable idolâtrie est celle qui avait le Soleil pour objet : c'était celle des Sabaites. (Voyez *Tharé*.) On a un très bel *Hymne au soleil* par l'abbé de Reyrac (voyez ce nom).

SOMMEIL, fils de l'Erèbe et de la Nuit, a son palais dans un antre écarté et profond, où les rayons du soleil ne péné-

trent jamais. Un poète moderne l'a célébré par cette épigramme.

Somme levis, quamquam certissima mortis imago,

Consortem cupio te tamen esse tori.

Alma quies optata, veni! nam sic sine vita Vivere quam suave est, et sine morte mori.

TANTALE, fils de Jupiter et d'une nymphe appelée *Phota*, était roi de Phrygie, et selon quelques-uns de Corinthe. Il enleva Ganimède, pour se venger de Tros, qui ne l'avait point appelé à la première solennité qu'on fit à Troie. Pour éprouver les dieux, qui vinrent un jour chez lui, il leur servit à souper les membres de son fils Pélops (voyez ce nom), et Jupiter condamna ce barbare à une faim et une soif perpétuelles. Mercure l'enchaîna et l'enfonça jusqu'au menton au milieu d'un lac dans les enfers, dont l'eau se retirait lorsqu'il en voulait boire. Il plaça auprès de sa bouche une branche chargée de fruits, laquelle se redressait dès qu'il en voulait manger. Image symbolique des méchants, qui, au sein de l'abondance, ne jouissent de rien.

TELEMAQUE, fils unique d'Ulysse et de Pénélope, n'était encore qu'un berceau lorsque son père partit pour le siège de Troie. Dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans, il alla courir les mers, accompagné de Minerve, sous la figure de Mentor, son gouverneur, pour chercher son père, qu'il retrouva enfin. Ce sont les voyages de ce jeune prince qui ont fourni à Fénelon le sujet de son bel ouvrage intitulé, *Télémaque*.

TETHYS ou **THÉTIS**, fille du Ciel et de la Terre, et femme de l'Océan, qui en eut un grand nombre de nymphes, appelées *Océanitides* ou *Océanies*, du nom de leur père. C'est d'elles que parle Virgile, en flattant César de pouvoir devenir son gendre dès qu'il le voudra, avec la possession des mers.

*Teque sibi generum Tethis emat omnibus undis.

TEUCER, fils de Télamon et d'Hésione, roi de Salamine, et frère d'Ajax, accompagna ce héros au siège de Troie. A son retour, il fut chassé par son père, pour n'avoir point vengé la mort d'Ajax, dont Ulysse était la cause. Ce malheur n'ébranla point sa constance; il passa dans l'île de Chypre, où il bâtit une nouvelle ville de Salamine. — Il ne faut pas le confondre avec **TEUCER**, fils de Scamandre,

43.

Crétois. Il régna dans la Troade, avec Dardanus son gendre, vers l'an 528 avant J.-C. Il donna le nom d'*Ida* à la montagne près de laquelle Troie dans la suite fut bâtie. C'est de son nom que cette ville fut appelée *Teucrie*, et les peuples de la contrée *Teucriens*.

THÉMIS, fille du Ciel et de la Terre, et mère d'Astrée. (Voyez ce nom.) C'est tantôt la mère, tantôt la fille, que les mythologistes regardent comme la déesse de la Justice.

THERSITE, le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siège de Troie, osa dire des injures à Achille, et fut tué par ce héros d'un coup de poing. Son nom est devenu une antonomase pour désigner un homme fort laid.

THÉSÉE, que la fable met au nombre des demi-dieux, était fils d'Egée, roi d'Athènes et d'Æthra, fille de Pithée, et ami courageux de Pirithoüs. Il fit la guerre aux Amazones, prit leur reine prisonnière, l'épousa ensuite, et en eut un fils nommé Hippolyte. Il battit Oréon, roi de Thèbes, tua les brigands et plusieurs monstres, comme le minotaure, et trouva l'issue du labyrinthe, par le secours d'Ariane, fille de Minos, roi de Crète. Ce héros, après avoir marché sur les traces d'Hercule dans ses travaux guerriers, l'imita dans ses amours volages. Il enleva plusieurs femmes, telles qu'Hélène, Phèdre, Ariane, sa bienfaitrice, qu'il abandonna ensuite, s'avisant d'aller en enfer avec Pirithoüs, pour enlever Proserpine; mais Pluton l'enchaîna, et il ne fut délivré que par Hercule. Cependant Virgile nous le représente comme habitant de l'enfer, et condamné éternellement à expier ses rapt, sa luxure et ses violences :

..... Sæcet æternumque sedebit,
Infelix Theseus.

THEUTATÈS. Voyez *Thot*.

THOT, **THEUT**, **THEUTATÈS**, dieu des anciens Gaulois, le même, si l'on en croit César, que Mercure; mais il paraît que ce Mercure n'est pas celui des Romains : *Mercure*, signifie en celtique, *roi, seigneur*. Le *Thot* ou *Theut*, nom d'où dérive *Θεός* et *Deus*, et *Mercure* qui donne *Κυρος*, ont fait croire à des savans que les Grecs et les Romains avaient pris bien des idées et des mots des anciens Celtes. (Voyez le journal historique et litt.

31

1^{er} mai 1793, page 22.) Quelques mythologues donnent un fils nommé *Thot* à Mercure Trismégiste. Le *Thot* ou *Theut* des Gaulois était honoré par des sacrifices humains : les Druides lui immolaient une multitude de victimes au fond des forêts. César eut bien de la peine à détruire ces horreurs après la conquête de la Gaule ; le christianisme les abolit plus efficacement.

THYESTE, fils de Pélops et d'Hippodamie, et frère d'Atrée, fut incestueux avec sa belle-sœur Élopie, femme d'Atrée, qui, pour s'en venger, mit en pièces l'enfant qui était né de ce crime, et en servit le sang à boire à Thyeste. Le soleil ne parut pas ce jour-là sur l'horizon, pour ne point éclairer une action aussi détestable. Cette histoire, ou fable, a été la matière de plus d'un drame, notamment de la tragédie d'Atrée, par Crébillon ; cependant l'action principale n'est pas représentable.

TIRÉSIAS, fameux devin, dont la mythologie raconte à son ordinaire des choses absurdes, jusqu'à en faire l'arbitre de Jupiter et de Junon, dans une dispute qu'ils eurent sur les avantages de l'homme et de la femme. Il fut successivement homme, femme, et derechef homme. On le regardait comme l'inventeur des auspices, et on l'honorait comme un dieu à Orchomène, où son oracle avait beaucoup de célébrité.

TITYUS, géant énorme, fils de Jupiter et d'Elara, naquit dans un antre où sa mère s'était cachée pour se dérober à la colère de Junon, et passa pour fils de la Terre. Apollon et Diane le tuèrent à coups de flèches, ou, selon d'autres, il fut foudroyé pour avoir voulu faire violence à Latone leur mère. Il était attaché comme Prométhée dans les enfers, où un vautour insatiable rongait sans relâche ses entrailles renaissantes : ce géant couvrait neuf arpens de terre de son corps étendu. Rien de plus expressif que la description que fait Virgile (*Énéide*, 4, 6.) de cet étrange supplice, symbole du remords et des angoisses qui déchirent les âmes criminelles :

..... Rostroque immanis vultur obunco
Immortale jecur tondens. Fœcundaque penis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub
alio
Pectore ; nec fibris requies datur ulla renatis.

TROÏLE, fils de Priam et d'Hécube. Le destin avait résolu que Troie ne serait

jamais prise tant qu'il vivrait. Il fut assez téméraire pour attaquer Achille, qui le tua. Rien de plus tristement pittoresque que le tableau que fait Virgile de sa fuite, après une blessure mortelle, et de son char emporté par les chevaux effrayés :

Parte alia fugiens amissis Troïlus armis,
Infelix puer atque impar congressus Achilli,
Fertur equis, curruque hæret resupinus
inani,
Lora tenens tamen : huic cervixque comæque
trahuntur
Per terram, et versa pulvis inscribitur hasta.

TROPHONIUS, fils d'Apollon, rendait des oracles dans un antre affreux. Ceux qui voulaient le consulter devaient se purifier. Après bien des cérémonies, ils entraient dans la caverne, et s'y étant endormis, ils voyaient ou entendaient en songe ce qu'ils demandaient. Cet antre était près de la ville de Levadia et le lac de Thèbes, autrefois le lac de Copaïs. — Il ne faut pas confondre ce *Trophonius* avec un autre de ce nom, frère d'Agamède. Voyez ce nom.

TYPHON ou **TYPHÉE** géant, était fils du Tartare et de la Terre. Apollon le tua à coups de flèches, et, selon d'autres, Jupiter le foudroya et le précipita sous le Mont-Gibel ou Etna. C'était aux efforts terribles mais impuissans de Typhon, pour s'affranchir de cette masse énorme, que les anciens attribuaient les éruptions de flammes et de cendres calcinées qui en sortaient.

TYRRUS, gardien des troupeaux du roi Latinus. Un cerf qu'il avait apprivoisé ayant été tué par Ascanie, fut la première cause de la guerre entre les Troyens et les Latins. Rien de plus intéressant que le tableau que fait Virgile de cet animal. C'est un des plus beaux endroits du 7^e livre de l'*Énéide* ; on admire surtout ces vers :

Ille manum patiens mensæque assuetus herili,
Errabat sylvis ; rursumque ad limina nota
Ipse domum sera quamvis se nocte ferebat.

ULYSSE, roi de l'île d'Ithaque, fils de Laerte et d'Anticléa, contrefit l'insensé pour ne point aller au siège de Troie. Mais Palamède découvrit cette ruse, en mettant Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrue qu'Ulysse conduisait ; celui-ci, de crainte de blesser son fils, leva la charrue. Cette attention découvrit sa feinte, et il fut contraint de partir. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomède, où il le trouva déguisé

en femme. Il le découvrit, en présentant aux dames de la cour des bijoux, parmi lesquels il y avait des armes, sur lesquelles ce jeune prince se jeta aussitôt. Ulysse enleva le Palladium avec Diomède, fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois, et contribua par son courage et ses discours à la prise de Troie. En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur mer, se laissa séduire par Circé, eut beaucoup d'autres aventures plus ou moins fâcheuses ou scandaleuses; heureusement la plupart assez absurdes pour n'être pas crues, quoiqu'elles fassent la matière de l'*Odyssée* d'Homère. Il finit par être tué par Télégone qu'il avait eu de Circé.

URANIE, l'une des neuf Muses, préside à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille, vêtue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec les deux mains, et ayant autour d'elle plusieurs instrumens de mathématiques. Sous le nom d'Uranie, c'est-à-dire *Céleste*, on adorait Vénus, comme la déesse des plaisirs purs et innocens de l'esprit; et on l'appelait par opposition *Vénus terrestre*, quand elle était l'objet d'un culte infâme et grossier: symboles mythologiques de l'esprit et de la chair, qui luttent l'un contre l'autre par des désirs infiniment disparates; par un effort sublime qui franchit le séjour de la mortalité pour s'ouvrir les régions éternelles; et par des affections grossières, propriétés de l'être purement animal, et qui ne supposent rien au-delà de l'état des brutes.

VÉNUS, déesse de l'amour, des grâces et de la beauté, selon la fable, était fille de Dioné et de Jupiter; ou, selon d'autres, elle naquit de l'écume de la mer. Il n'y a rien de plus abominable que toutes les débauches que les poètes racontent de cette infâme déesse, et que le paganisme a mises parmi les rites sacrés.

VESTA: la plupart des auteurs donnent ce nom à Cybèle, parce qu'elle était aussi la déesse du feu. Il n'appartenait

qu'à des vierges de célébrer ses mystères, et leur unique soin était de ne jamais laisser éteindre le feu dans ses temples. Quand elles le laissaient éteindre, ou quand elles manquaient à leur vœu de virginité, elles étaient condamnées à être enterrées toutes vives. On les appelait *Vestales*. Martial Stace, et bien d'autres auteurs, en réduisant à rien la chasteté de ces vierges, leur rendent pleinement justice. Butétius, esclave d'un chevalier romain, déclara que son maître, ainsi que bien d'autres, avait long-temps abusé de trois Vestales. Domitien en avait fait punir trois autres pour le même crime. Antonin Caracalla en fit mourir quatre. Lucius Cassius, prêteur romain, en fit enterrer toutes vives trois qui s'étaient livrées aux plus grands désordres, et qui, voulant envelopper dans leur crime un nombre considérable de citoyens honnêtes, mirent le trouble dans Rome. Minutius Félix, en parlant de ces vierges destinées au culte de Vesta, disait que si le plus grand nombre échappait au supplice, ce n'était pas qu'elles fussent plus chastes que les autres; mais que plus heureuses dans leurs crimes, elles avaient eu l'art de les cacher. Mais quelle que fût la continence des Vestales, la loi qu'on leur en fit, la considération qu'elle leur attirait, les fonctions saintes qu'on y attachait, font assez voir que le paganisme, tout corrompu qu'il était, connaissait le prix de la chasteté, et ses effets précieux sur le cœur et l'esprit de l'homme. (Voyez *Tibulle*.)

VULCAIN ou **MULCIBER**, dieu du feu, fils de Jupiter et de Junon. Comme il était extrêmement laid et mal fait, aussitôt qu'il fut né, Jupiter lui donna un coup de pied et le jeta du haut en bas du ciel. Vulcain se cassa la jambe en tombant. Cet accident le rendit boiteux; mais il ne l'empêcha pas d'épouser Vénus, qui ne lui fut guère fidèle. Vulcain fut le forgeron des dieux: il fournissait des foudres à Jupiter, des armes à Mars, et tenait ses forges dans les îles de Lipari, de Lemnos et au fond du mont Etna.





GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00930 1256

